1. 4. 39

Digitized by Google

1.2.39

PH 18414

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME QUATRIEME.

Digitized by Google

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE;
CONTENANT
L'HISTOIRE DES ANIMAUX,
DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,
Et celle des Corps céleſtes, des Météores, & des autres principaux Phénomenes de la Nature;
AVEC
L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION
DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;
Et le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Économie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers:

PLUS, une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle avoué du Gouvernement; Cenſeur Royal; Directeur des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, &c. de S. A. S. Monſeigneur le PRINCE DE CONDÉ; Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies Impériale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Aſſocié Regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & beaux Arts de Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

Nouvelle Édition, revue & conſidérablement augmentée par l'Auteur.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,
Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis le Cloître Saint Jacques de la Boucherie.

M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
D'HISTOIRE NATURELLE.

M.

MABOUJA ou MABOUYA eſt une eſpece de ſalamandre de l'Amérique : on lui donne auſſi les noms de *brochet de terre*, de *cuciz du Pérou*, & de *ſcincque brun* de la Jamaïque : ce ſont les Sauvages qui l'ont appellé *mabouya*, nom qu'ils donnent aux animaux les plus laids, les plus hideux, & à tout ce qui leur fait horreur. Le lézard dont il eſt queſtion, a un pied de long, & un pouce de groſſeur : ſi on lui retranche la queue, il reſſemble à un crapaud ; il a les doigts des pattes plats, larges & arrondis par les bouts ; ſes griffes ſont ſemblables à l'aiguillon d'une guêpe : ſa peau de différentes couleurs ſemble enduite d'huile. Cet animal ſe plaît ou ſur les branches d'arbres, ou ſur les chevrons des caſes : ceux qui habitent dans des troncs d'arbres pourris, ou dans des lieux marécageux où le ſoleil ne donne pas, ſont noirs & affreux ; pendant la nuit, ils pouſſent un cri effroyable, qui préſage infailliblement le changement de temps. Ils s'élancent hardiment ſur ceux qui les agacent, & quoiqu'ils s'y attachent de maniere qu'il eſt difficile de les retirer, on a pourtant remarqué qu'ils n'ont jamais

macaque, l'aigrette porte un épi droit & pointu ; elle ſemble différer encore du macaque par le poil du front qui eſt noir, au lieu que ſur le front du macaque il eſt verdâtre. Ces deux eſpeces de guenons ont toutes deux les mœurs douces, & ſont aſſez dociles ; mais indépendamment d'une odeur de fourmi ou de faux muſc qu'elles répandent autour d'elles, elles ſont ſi malpropres, ſi laides, & même ſi affreuſes lorſqu'elles font la grimace, qu'on ne peut les regarder ſans horreur & ſans dégoût ; elles vont ſouvent par troupes, & ſe raſſemblent communément pour voler des fruits & des légumes : *Boſman* raconte qu'elles prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milho, autant ſous leurs bras, & autant dans leur bouche, qu'elles s'en retournent ainſi chargées ſautant continuellement ſur les pattes de derriere, & que quand on les pourſuit, elles jettent les tiges de milho qu'elles tenoient dans les mains & ſous les bras, ne gardant que celles qui ſont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vîte ſur leurs quatre pieds : elles examinent avec la derniere exactitude chaque tige de milho qu'elles arrachent, & ſi elle ne leur plaît pas, elles la rejettent à terre & en arrachent d'autres ; en ſorte que par leur bizarre délicateſſe, elles cauſent plus de dommages encore que par leurs vols.

MACARET. Nom donné à un flot impétueux qui remonte de la mer dans la Garonne, il eſt de la groſſeur d'un tonneau : il renverſeroit les plus grands bâtimens, s'ils n'avoient l'attention de l'éviter en tenant le milieu de la riviere. Le *macaret* ſuit toujours le bord, & ſon bruit l'annonce de trois lieues. Nous avons vu pluſieurs fois ce macaret dans la Garonne & dans la Seine : *voyez à l'article* MER. Le *makkrea* des Indes Orientales eſt le *macaret* d'Europe.

MACAREUX, *fratercula*. Genre d'oiſeau palmipede des pays ſeptentrionaux, & dont on voit la figure dans les planches de M. *Daubenton*.

Cet oiſeau a une phyſionomie ſinguliere occaſionnée par la forme de ſon bec qui eſt unique de ſon eſpece. Le bec eſt épais, un peu long, comprimé latéralement, d'une forme preſque triangulaire, pointu, d'un bleu terne à ſa baſe, rougeâtre vers la pointe. La mandibule ou mâchoire ſupérieure eſt élevée & crochue en forme de hache, ce qui a fait appeller cet oiſeau par Anderſon *perroquet de mer*. Sur chaque côté du bec ſont pratiquées des ſtries, ou plutôt trois rainures ou rigoles creuſes,

Le dedans de ſa bouche eſt de couleur jaune ; les paupieres ſont noires & revêtues d'une très-petite excroiſſance charnue de couleur livide & triangulaire. Ses yeux ſont noirs & l'iris cendré. Il a uniquement trois doigts placés en avant & palmés. Les pieds, les doigts & les membranes ſont orangés. Les parties ſupérieures de la tête & du cou ſont d'un cendré foncé, tout le dos avec le croupion ſont noirâtres, de même que la queue & les aîles ; le mâle a les couleurs un peu plus ſombres que la femelle. Ces oiſeaux ſont de la groſſeur du guillemot, la queue eſt longue d'un pouce & demi à deux pouces. Ces oiſeaux habitent les mers, ils ſe nourriſſent de poiſſons, quoique leurs aîles ſoient petites, & que leurs plumes ſoient courtes, ils volent aſſez vîte vers la ſurface de l'eau ; leur eſſor eſt aidé par l'humidité qu'elles contractent en fendant l'air. Ils volent en troupe, paſſent en Angleterre vers la fin de Mars, & diſparoiſſent de ces côtes vers le mois d'Août. On prétend qu'ils multiplient prodigieuſement dans les Iſles déſertes de l'Irlande ; ils nichent à terre dans les trous des rochers, la femelle ne pond cependant qu'un ou deux œufs par chaque couvée. On voit quelquefois des combats entre les macareux & les corbeaux, qui ſont aſſez plaiſans. Dès que le corbeau approche pour enlever au macareux ſon petit, celui-ci plus prompt que l'éclair le ſaiſit à la gorge avec ſon bec, fort & crochu, lui ſerre la poitrine avec ſes ongles, le tient toujours ferme juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé au-deſſus de la mer ; alors il ſe laiſſe tomber avec lui & l'étrangle dans l'eau.

MACER ou MACIR ou MACRE, eſt une écorce très-rare, dont les Anciens ont parlé ; elle eſt jaunâtre, à-peu-près ſemblable à celle du ſimarouba : on l'apporte du fond de l'Orient ou de Barbarie. On ne peut guere douter qu'une écorce, dont quelques relations des Indes Orientales font mention, en lui attribuant la forme, la couleur & les vertus du ſimarouba, ne ſoit cette même écorce ; d'autant plus qu'en quelques lieux des Indes, l'écorce de ſimarouba a le nom de *macre :* il il ne faut donc pas confondre le macer avec le macis, comme quelques-uns l'ont fait. *Voyez l'article* MUSCADE. Si l'écorce du macer eſt un peu plus épaiſſe, plus aromatique que celle du ſimarouba, peut-être que cette différence n'eſt due qu'à la culture ou au climat. *Voyez* SIMAROUBA. *Chriſtophe d'Acoſta* dit que l'arbre qui porte le macer étoit appellé par les Portugais *arbore de las camaras aut arbore ſancto*, arbre pour les dyſſenteries ou arbre ſaint ; *arbore de Sancto Thoma*,

arbre de Saint-Thomas par les Chrétiens ; *macruyre* par les gens du pays, & *macre* par les Médecins Brachmanes.

MACERON ou GROS PERSIL DE MACÉDOINE, *ſmyrnium*, eſt une plante bis-annuelle, qui croît aux lieux marécageux ; nous l'avons trouvée ſur les rochers proche de la mer entre Cujes & Caſſis en Provence. Sa racine eſt moyennement longue, groſſe, blanche, empreinte d'un ſucre âcre & amer, qui a l'odeur & le goût de la myrrhe. Elle pouſſe des tiges hautes de trois pieds, rameuſes, cannelées, un peu rougeâtres ; ſes feuilles ſont ſemblables à celles de l'ache, mais plus grandes, un peu découpées, d'une odeur aromatique, & d'un goût approchant de celui du perſil ; toutes ſes branches ſont terminées par des ombelles ou parafols qui ſoutiennent de petites fleurs blanches, compoſées chacune de cinq feuilles, diſpoſées en roſe : à ces fleurs ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, groſſes, arrondies, ou taillées en croiſſant, cannelées ſur le dos, noires & d'une ſaveur amere.

On cultive auſſi cette plante dans les jardins : elle ſe multiplie aiſément de graine : elle fleurit au commencement du printemps, & ſa ſemence eſt mûre en Juillet. Elle dure deux ans, & reſte verte tout l'hiver. La premiere année elle ne produit point de tige, & elle périt la ſeconde année, après avoir pouſſé ſa tige, & amené ſa graine à maturité. Quelques perſonnes retirent de terre ſa racine en automne, & la conſervent dans le ſable pendant l'hiver, afin de l'attendrir & de la rendre plus propre à entrer dans les ſalades : c'étoit autrefois un légume d'un grand uſage en pluſieurs lieux : on mangeoit ſes jeunes pouſſes comme le céleri ; mais ce dernier a pris le deſſus & l'a chaſſé de nos potagers.

On ſe ſert en Médecine principalement de la racine & de la graine de cette plante : la premiere, qui peut être ſubſtituée à la racine d'ache, convient dans les apozemes & bouillons propres à purifier le ſang ; mais ſa ſemence eſt plus en uſage : elle eſt propre pour la colique venteuſe, pour l'aſthme : elle entre dans pluſieurs compoſitions cordiales & carminatives à la place de la graine du perſil de Macédoine. La graine du maceron abonde en huile eſſentielle.

MACHAN, eſt une eſpece de *léopard :* voyez ce mot.

MACHE, *valerianella arvenſis precox, humilis, ſemine compreſſo.* Cette plante qu'on appelle auſſi *bourſette* & *doucette, accroupie, ſalade de*

Chanoine, *clairette*, *blanchette* & *poule graſſe*, croît par-tout dans les blés & dans les vignes. Sa racine eſt menue, fibreuſe, blanche, annuelle, d'une ſaveur preſque inſipide; elle pouſſe une tige haute d'environ un demi-pied, foible, ronde, ſe courbant ſouvent vers la terre, cannelée, creuſe, nouée & rameuſe: ſes feuilles ſont oblongues, aſſez épaiſſes, molles, tendres, délicates, conjuguées, de couleur herbeuſe, les unes crenelées & les autres entieres, mais ſans queue & d'une ſaveur douceâtre: ſes fleurs qui naiſſent aux ſommets des branches ſont petites, ramaſſées en bouquets, d'une couleur blanchâtre-purpurine & ſans odeur; elles ſont monopétales, en tube évaſé diviſé en cinq pieces inégales, & ont trois étamines & un piſtil: il leur ſuccede des fruits arrondis, ridés, blanchâtres, leſquels tombent après leur parfaite maturité.

On cultive auſſi la mâche dans les potagers: on la ſeme en terre graſſe au mois de Septembre pour en avoir durant l'hiver & pendant le carême: on en mange les jeunes feuilles en ſalade, ſeules ou mêlées avec les raiponces & le piſſenlit: ce qui dure juſqu'au mois d'Avril, temps où elle pouſſe ſes tiges & ſes fleurs.

La mâche eſt rafraîchiſſante & déterſive; ſes qualités approchent de celles de la laitue; elle eſt propre à corriger l'âcreté des humeurs & la trop grande ſalure du ſang. Les agneaux l'aiment beaucoup.

MACHEFER, *ſcoria aut recrementa ferri.* Se dit du létier qui ſe forme ſur la forge des Ouvriers qui travaillent le *fer:* voyez ce mot.

MACHLIS, eſt un quadrupede fort commun dans la Scandinavie, & un peu ſemblable à l'alcé; il a, dit-on, les jambes ſans jointures: pour ſe repoſer il s'appuie contre un arbre, parce que quand il eſt à terre, il ne peut ſe relever. Pour le prendre, on fait une entaillade aux arbres pour le faire tomber quand il s'appuie: il va d'une ſi grande vîteſſe, qu'on ne le peut prendre autrement: ſa levre ſupérieure eſt fort grande, de ſorte que pour paître, il eſt obligé d'aller à reculons. GESNER *de quadruped.* M. *Haller* obſerve que cet animal eſt imaginaire; ce n'eſt, dit-il, que l'élan ſous un autre nom.

MACHOQUET. Eſpece de criquet qui ſe trouve aux Iſles: cet inſecte dont la ſuperficie des aîles paroît en partie gravée ou comme gaufrée, habite dans des trous ou dans des creux d'arbres. Il entre très-rarement dans les maiſons. Son cri qui ſe fait entendre la nuit, n'eſt point diſcordant ni déſagréable comme celui de nos criquets. Le bruit

qu'il fait eſt préciſément comme un ſon métallique, répété trois fois de ſuite, & entiérement ſemblable au bruit que feroient de loin trois coups de marteau frappés ſur une enclume l'un après l'autre & avec meſure. C'eſt de-là qu'eſt venu le nom de machoquet qu'on a donné à cette eſpece de grillon, parce qu'un Forgeron s'appelle aux Iſles *machoquet*.

MACHORAN ou MACHOIRAN, eſt le nom d'un poiſſon ſingulier que l'on pêche ſur la côte du Pérou près d'Arica : il eſt long d'un pied & demi, & large de quatre pouces : il a des écailles brunes preſqu'imperceptibles : ſa peau eſt fine & ſa chair eſt blanche : ſon ventre eſt plat & ſa tête aſſez groſſe : à la racine des nageoires & proche la tête eſt une arête taillée en forme de ſcie, dont les dents ſont inclinées du côté du corps ; cette arrête eſt auſſi longue que la nageoire, & a les mêmes mouvemens. Lorſque le machoiran veut ſe défendre des autres poiſſons ou du Pêcheur, il dreſſe ſes arêtes & les enfonce, ſoit dans le corps des poiſſons qui l'attaquent, ſoit dans la main de celui qui le pêche, même dans le bois s'il le peut, & il y demeure attaché : cette piqûre eſt venimeuſe, elle fait enfler les parties bleſſées, avec une très-violente douleur : auſſi les Pêcheurs ſe tiennent-ils ſur leurs gardes quand ils pêchent ce poiſſon. Le machoiran a ſur les deux côtés de la tête des eſpeces de filandres ou barbes aſſez ſemblables à celles du barbillon ou du chat. Peut-être eſt-ce pour cela que quelques-uns l'appellent *chat marin* ou *chat de mer*, *poiſſon cornu* & *petit homme barbu*.

Ce poiſſon eſt encore fort commun aux Iſles Saint-Vincent, du Cap Vert, de France, de Bourbon & à la Côte d'Or. La bleſſure mortelle que font ſes piquans, le fait proſcrire du nombre des alimens aux Iſles ſous le Vent, où il ſe trouve en abondance. Les habitans croient que cet animal ſe nourriſſant de manzanilles ou pommes de mancelinier, ce fruit lui communique ſes funeſtes qualités. *Voyez* MANCELINIER. Mais ſur les Côtes d'Afrique on trouve ſa chair d'un bon goût & fort ſaine.

MACIR ou MACRE. *Voyez* MACER.

MACIS. *Voyez au mot* MUSCADE.

MACLE. On donne ce nom à une pierre figurée en priſme quadrangulaire, & que l'on trouve en Bretagne à trois lieues de Rennes & près de Vannes. Elle reſſemble parfaitement aux armes de Rohan, qui ſont

auſſi des mâcles ; quelques-uns ſoupçonnent, mais ſans fondement, que les pierres de mâcle ſont des pyrites ſpatheuſes d'étain. On en trouve auſſi en croix de Saint-André, parce qu'elles ſont formées de deux priſmes qui ſe coupent. Elles reſſemblent extérieurement, & ſouvent intérieurement, à ces pierres en croix que les Pélerins nous rapportent de Saint-Jacques de Compoſtelle en Eſpagne. Ces pierres ſont renfermées dans une pierre ſchiſteuſe & comme talqueuſe ou micacée. *Voyez* le Mémoire ſur les *Mâcles*, par M. le Préſident *de Robien*. Voyez maintenant l'article *Pierre de Croix*.

MACOCQWER ou MACOCK, *pepo Virginianus*. On donne ce nom à un fruit de Virginie qui eſt fort en réputation chez les Indiens : ce fruit reſſemble aſſez à une courge ou à un melon; ſon écorce eſt dure, polie, d'un brun plus ou moins foncé en dehors, noirâtre en dedans & & d'un goût aſtringent : elle contient une pulpe noire, acide & ſalée, dans laquelle ſont enveloppées des ſemences rougeâtres, remplies d'une moëlle blanche, & ayant la figure d'un cœur. Les Indiens vident adroitement toute la ſubſtance de ce fruit par un petit trou qu'ils font à l'écorce, puis l'ayant rempli à demi de petits cailloux, ils le bouchent & s'en ſervent comme d'un inſtrument de muſique dans les temps de rejouiſſance. Le macock paroît être le même fruit que celui du *calebaſſier* d'Amérique. *Voyez ce mot.*

MACRE ou SALIGOT. *Voyez l'article* TRIBULE.

MACREUSE, *anas nigra*. Oiſeau aquatique & noir, du genre du canard ; ſa chair eſt eſtimée maigre, & l'on permet d'en manger en carême : ſon bec eſt plat, large & noir ; il a de remarquable que les côtés des deux parties du bec ſont diſpoſées en petites lames, qui s'engrenent les unes les autres & donnent à l'animal la facilité de retenir les coquillages & les inſectes qu'il attrape, & de plus de laiſſer échapper l'eau qu'il prend néceſſairement à l'inſtant où il ſaiſit les inſectes ; l'eau s'échappe par ces ouvertures & l'inſecte reſte : ſes pieds ſont noirs, ainſi que le plumage du mâle ; la femelle eſt griſe : on l'appelle *biſette*.

La macreuſe demeure preſque toujours ſur la mer, où elle ſe plonge juſqu'au fond pour prendre dans le ſable de petits coquillages dont elle ſe nourrit : nous avons dit qu'elle vit auſſi d'inſectes, même de plantes marines & de petits poiſſons : cet oiſeau vole difficilement & ne s'éleve guere que de deux pieds au-deſſus de l'eau, ſes aîles étant trop

trop petites à proportion de la peſanteur de ſon corps : ſes pieds qui ſont fort foibles lui ſervent plutôt à nager qu'à marcher ; ſes aîles en font autant en léchant la ſurface de l'eau, de ſorte qu'on diroit qu'il marche ſur l'eau d'une vîteſſe extrême.

Il y a auſſi la grande macreuſe ou le gros canard noir de la Baie d'Hudſon.

On voit une ſi grande quantité de macreuſes ſur terre en Ecoſſe ; qu'elles obſcurciſſent le ſoleil en volant, & elles y apportent tant de branches, que des habitans en font une aſſez bonne proviſion de bois pour l'hiver. On a ignoré long-temps l'origine des macreuſes ; les Anciens croyoient qu'elles naiſſoient de pourriture. M. *Graindorge*, Médecin de Caen, a fait voir que cette eſpece de canard eſt produit par des œufs couvés comme les autres oiſeaux.

La macreuſe n'eſt pas la grande eſpece de la foulque ou poule d'eau ; qui eſt encore différente de l'eſpece à laquelle l'on donne quelquefois les noms de *diable de mer* & de *puffin*. Voyez ces mots.

La chair de la macreuſe paſſe pour être dure, coriace, d'un ſuc groſſier & d'un goût ſauvage : mais d'habiles Cuiſiniers ont trouvé l'art de corriger, par le moyen de l'aſſaiſonnement, une bonne partie de ces défauts.

MADRÉPORE, *madrepora*, eſt le nom qu'on donne à des productions calcaires à polypier : *voyez* POLYPES. La ſubſtance pierreuſe des madrépores eſt en forme d'arbre rameux ou d'arbriſſeau moins compacte que les coraux & ſans écorce ; elle eſt compoſée de cavités ſéparées par des cloiſons : ces cavités en eſpeces d'étoiles ſont très-diſtinctes, d'une forme réguliere, qui eſt toujours la même dans chaque eſpece. Cette ruche madrépore dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, les pores des uns étant éloignés & ſaillans, dans d'autres ces pores étant fort rapprochés & rentrans, cette ruche, dis-je, dont les branches ſont plus ou moins longues & plus ou moins ſubdiviſées, n'a été formée que pour ſervir d'habitation à l'animal qui eſt une eſpece de méduſe : cette demeure a été produite avec la liqueur glutino-calcaire, qui ſort du corps de l'animal. On trouve des madrépores dans l'Océan Oriental, dans la Méditerranée & dans la Mer Baltique. Il eſt des endroits ſi féconds en madrépores, que le fond de la mer reſſemble à une forêt des plus épaiſſes. Pour avoir ces pieces d'hiſtoire naturelle bien entieres, il faut les faire pêcher par des Plongeurs, car la drague ne les donne

que par fragmens, excepté les fungipores qui ſont d'une figure ramaſſée, tels que ſont les *champignons* & *cerveaux marins*, les *œillets de mer*, &c. Des Auteurs comptent parmi les madrépores l'*alcyonium* mou & rameux; c'eſt une eſpece de zoophyte en forme de main ou de doigts parſemés de petits trous; on l'appelle *main de mer:* voyez ce mot & celui de *zoophyte*. Nous avons donné aux mots CORAIL & CORALLINE des détails curieux ſur la formation & la nature de toutes ces diverſes productions que l'on admire dans les Cabinets des Naturaliſtes. Les *madréporites* ne ſont que les foſſiles de ces mêmes corps, dont les trous paroiſſent moins en étoiles. Nous en avons trouvé de pluſieurs ſortes au pied des Alpes de la Suiſſe, & qui n'ont point encore de nom. On en rencontre de toutes les eſpeces en France & en Italie: quantité de marbres en ſont remplis.

MAGALAISE ou MANGANÈSE. Eſpece de mine de fer qui contient du zinc. *Voyez notre Minér. Tom. II.*

MAGALEP ou MAHALEP. Nom que l'on donne à l'amande du fruit d'une eſpece de ceriſier appellé *mahalep*. *Voyez ce mot à l'article* CERISIER.

MAGJON ou MAGNESE, ou MAGNESTRE. *Voyez* MANGANESE *à l'article* FER.

MAGNOC. *Voyez* MANIHOT.

MAGOT ou TARTARIN, ou MOMENET CYNOCÉPHALE. Cette eſpece de ſinge a trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur: il marche ſur ſes pieds de derriere, & plus ſouvent à quatre pattes: il n'a point de queue, quoiqu'il ait un petit bout de peau qui en ait l'apparence: il a des abajoues, de groſſes calloſités proéminentes ſur les feſſes, des dents canines beaucoup plus grandes à proportion que celles de l'homme: la face relevée par le bas en forme de muſeau, ſemblable à celui du dogue: il a du duvet ſur la face, du poil brun verdâtre ſur le corps, & jaune-blanchâtre ſous le ventre. Cette eſpece de ſinge paroît généralement répandue dans les climats chauds de l'ancien Continent, en Aſie, en Afrique; on le trouve également en Tartarie, en Arabie, en Ethiopie, au Malabar, en Barbarie, en Mauritanie & juſques dans les terres du cap de Bonne-Eſpérance.

Ce quadrumane eſt d'une figure hideuſe, d'une tempérament aſſez robuſte; il ſe plaît à l'air dans nos climats pendant l'été, paſſe très-bien l'hiver dans un appartement. On a vu quelques-uns de ces individus

doux, dociles, ſuſceptibles d'éducation & capables de faire pluſieurs tours, de danſer en cadence, geſticuler, ſe laiſſer tranquillement vêtir & coiffer, &c. d'autres, d'un naturel plus ſauvage, ſont bruſques, déſobéiſſans, mauſſades & impatiens : les femelles ſont plus petites que les mâles. Tous ces animaux rempliſſent les poches de leurs joues des choſes qu'on leur donne à manger. Impudens par tempérament ils affectent de montrer leur derriere nud & calleux ; ce n'eſt qu'à coups de fouet qu'on les rend modeſtes.

MAHALEB. *Voyez* MAGALEP.

MAHOT. C'eſt un arbre qui croît aux îles Antilles dans les lieux marécageux. M. *de Préfontaine* dit que cet arbre eſt commun en Guiane ; ſon bois, quoique peu dur, eſt un de ceux qu'on emploie à faire du feu par le frottement. Se feuilles ſont rondes, larges comme le cul d'une aſſiette, douces au toucher : ſes fleurs ſont ſemblables à celles des mauves muſquées : ſes feuilles & ſes fleurs ſervent de nourriture ordinaire aux grands lézards : ſon écorce eſt fibreuſe ; étant coupée en aiguillettes, elle eſt propre à faire d'excellentes cordes, meilleures que celles d'écorce de bouleau. On s'en ſert pour lier le tabac & pour attacher les roſeaux ſur les toits des cabanes : les femmes Caraïbes levent ces aiguillettes larges & longues, qu'elles poſent ſur leur front, & elles les entortillent des deux côtés de leurs *catoli* ou hottes, pour les porter ; les hommes s'en ſervent au lieu d'étoupes pour calfater leurs pirogues. Les Sauvages de l'Orenoque fabriquent des hamacs & des filets de pêcheurs avec le liber du mahot. La fleur de cet arbriſſeau eſt groſſe, jaune, en cloche & découpée : il lui ſuccede une gouſſe longue d'un pied, de quinze lignes de diametre, cannelée, un peu veloutée, & qui laiſſe échapper en s'ouvrant un coton des plus fins, très-léger, de couleur tannée, luiſant, très-doux au toucher, mais auſſi court que celui du fromager ; il eſt impoſſible de le filer. Le mahot-coton pourroit être tranſporté dans les climats froids, pour en ouater les vêtemens : il reſte dans le pays, où on ne l'emploie qu'aux mêmes uſages que celui du *fromager*. *Voyez ce mot ; voyez auſſi, pour les diverſes productions de ce genre, le mot* COTONNIER.

Il y a une eſpece de mahot ſauvage appellé *matereté*, & dont on leve la peau : on en tire le jus, qu'on boit pour arrêter le flux de ventre : cet arbre eſt toujours chargé de fruits qui s'attachent aux cheveux & aux habits. Le *choucourou* eſt encore une eſpece de mahot ſauvage,

dont on preſſe les feuilles pour en tirer auſſi le jus, qu'on diſtillé dans la bouche des enfans pour les guérir des tranchées. Le mahot des Antilles eſt encore connu ſous le nom de *mangle blanc*. Voyez ce mot.

MAJA ou MAIA. Nom donné à deux eſpeces de jolis petits oiſeaux du genre du moineau, & qui ſe trouvent l'un en Chine & l'autre dans l'île de Cuba aux Indes Orientales. Les majas ſont très-recherchés des Curieux. Les uns ſont de la groſſeur & ont à-peu-près le plumage de la linote de vigne. Ceux des Indes Orientales ſont variés de noirâtre & d'un marron pourpré; une bande large de cette couleur traverſe la poitrine. Ces oiſeaux volent en troupe, & ſont de grands ravages dans les campagnes enſemencées de riz. Leur chair eſt d'un excellent goût.

MAIGRE. *Voyez* OMBRE.

MAILLÉ. *Voyez à l'article* MANIHOT.

MAIMON. Cet animal fait la nuance entre les babouins & les guenons, comme le magot la fait entre les ſinges & les babouins. Il a un caractere qui le fait aiſément diſtinguer des babouins & des guenons, c'eſt ſa queue nue, menue & tournée comme celle du cochon; il a des abajoues, des calloſités ſur les feſſes, le muſeau très-large, les orbites des yeux fort ſaillantes en-deſſus; la face, les oreilles, les mains & les pieds nuds & de couleur de chair; le poil d'un noir d'olive ſur le corps, & d'un jaune rouſſâtre ſur le ventre; il eſt de deux pieds & demi de hauteur, marche tantôt ſur deux pieds, tantôt ſur quatre. Quoique très-vif & plein de feu, il n'a rien de la pétulance impudente des babouins; il eſt doux, traitable, & même careſſant. Il ſe trouve à Sumatra, & vraiſemblablement dans les autres provinces de l'Inde Méridionale; auſſi ſouffre-t-il avec peine le froid de notre climat.

MAIN DÉCOUPÉE. *Voyez* PLATANE.

MAIN DE MER ou DE LARRON, ou DE JUDAS, *manus marina*. Eſpece de zoophyte mou & rameux, d'un blanc jaunâtre, & que l'on met au nombre des eſpeces de polypiers. *Voyez ce mot & celui de* ZOOPHYTE.

MAIN DE SYRENE ou D'HOMME MARIN. *Voyez à l'article* BALEINE.

MAINATE. Oiſeau des Indes Orientales; il a la groſſeur & le plumage d'un petit corbeau fort noir; ſes jambes & ſon bec ſont jaunes, ainſi que l'eſpece de huppe qu'il a derriere la tête. On donne encore le nom de *mainate* ou *mineur des Indes Orientales*, *mainatus*, à une eſpece

de grive de couleur violette, qui vole en troupe & ſiffle en imitant le chant de l'homme. On le trouve à Haynan aux Indes Orientales.

MAINS ou VRILLES. *Voyez à l'article* PLANTE.

MAIRE SIOUVO. Nom que l'on donne en Provence au *chevrefeuille*. Voyez ce mot.

MAIS. *Voyez* BLÉ DE TURQUIE.

MAITEN. Arbre du Chili : il croît à la hauteur de quinze à vingt pieds : ſon bois eſt dur & rougeâtre ; ſes branches ſont très-rameuſes, verdâtres, garnies de feuilles tantôt alternes, tantôt oppoſées, dentelées & pointues par les deux bouts. La décoction de ces feuilles & des rameaux eſt le contre-poiſon du *lithi*. Voyez ce mot. Il ne s'agit que de s'en frotter pour faire diſparoître l'enflure. On ne connoît pas bien les fleurs ni les fruits du maiten.

MAK. C'eſt le nom que l'on donne à Cayenne au *couſin*. Voyez ce mot.

MAKAKOATH ou SERPENT CERF. Nom donné à un ſerpent du Mexique qui a vingt pieds de long, & qui eſt, dit-on, de la groſſeur d'un homme : il lui pouſſe des eſpeces de cornes quand il commence à vieillir. *Hiſt. Gén. des Voyages, Tome XVIII, page 253, édit. in-12.*

MAKAQUE, *makkakos*. Eſpece de guenon ou de ſinge, du nombre de ceux qui ont la queue longue & courbée en arc ; *voyez* MACAQUE. Il y a auſſi le *ver makaque*. Voyez ce mot.

MAKI, *proſimia*. Famille de ſinges, d'une grande beauté, leſquels ne ſe trouvent guere qu'à Madagaſcar. M. *Briſſon*, *p. 219*, en fait un genre, dont il établit quatre eſpeces. Leur caractere diſtinctif eſt d'avoir à la mâchoire ſupérieure quatre dents inciſives, qui ſont ſéparées par paires & convergentes ; & ſix à l'inférieure très-étroites, toutes contiguës, couchées obliquement & avançant en dehors ; plus, douze dents canines, trois de chaque côté à chaque mâchoire, leſquelles ſont larges, plates & pointues ; quatre dents molaires de chaque côté à la mâchoire ſupérieure, & trois à l'inférieure : en tout trente-ſix dents. Les cinq doigts ſont armés d'ongles plats, terminés par une pointe obtuſe ; les pieds de devant font l'office des mains : la queue de ce genre d'animaux eſt fort longue ; & la groſſeur de leur corps, qui eſt effilé, eſt la même que celle des ſinges ordinaires. Comme ces animaux ſont fort jolis, & qu'on en voit même chez quelques Particuliers, nous allons en faire connoître les diverſes eſpeces, d'après M. *de Buffon*.

L'on a donné le nom de *maki* à pluſieurs animaux d'eſpeces différentes. Nous ne pouvons l'employer, dit M. *de Buffon*, que comme un terme générique ſous lequel nous comprendrons trois animaux qui ſe reſſemblent aſſez pour être du même genre, mais qui différent auſſi par un nombre de caracteres ſuffiſans pour conſtituer des eſpeces évidemment différentes. Ces trois animaux ont tous une longue queue, & les pieds conformés comme les ſinges ; mais leur muſeau eſt alongé comme celui d'une fouine, ils ont à la mâchoire inférieure ſix dents inciſives ; au lieu que tous les ſinges n'en ont que quatre. Le premier de ces animaux eſt le *mocock* ou *mococo*, que l'on connoît vulgairement ſous le nom de *maki* à queue annelée : le ſecond eſt le *mongono* ou *mongons*, appellé *maki brun:* mais ceux de cette eſpece ne ſont pas tous bruns ; car il y en a qui ont les joues & les pieds blancs, & d'autres qui ont les joues noires & les pieds jaunes : le troiſieme eſt le *vari*, appellé par quelques-uns *maki-pie ;* mais cette domination a été mal appliquée ; car dans cette eſpece, outre ceux qui ſont pies, c'eſt-à-dire blancs & noirs, il y en a de tout blancs & de tout noirs. On trouve ces animaux aſſez communément à Madagaſcar. On les rencontre auſſi dans l'Afrique orientale.

Ces animaux, dit M. *de Buffon*, dans un autre endroit, ſemblent faire la nuance entre les ſinges à longue queue & les animaux fiſſipedes ; car ils ont quatre mains & une longue queue comme ces ſinges, & en même temps ils ont le muſeau long comme les renards ou les fouines: cependant ils tiennent plus des ſinges par les habitudes eſſentielles ; car quoiqu'ils mangent quelquefois de la chair, & qu'ils ſe plaiſent auſſi à épier les oiſeaux, ils ſont cependant moins carnaſſiers que frugivores, & ils préférent même dans l'état de domeſticité les fruits, les racines & le pain à la chair cuite ou crue.

Le *mococo*, dit le même Auteur, eſt un joli animal d'une phyſionomie fine, d'une figure élégante & ſvelte, d'un beau poil toujours propre & luſtré. Il eſt remarquable par la grandeur de ſes yeux, par la hauteur de ſes jambes de derriere, qui ſont beaucoup plus longues que celles de devant, & par ſa belle & grande queue, qui eſt toujours en mouvement, & ſur laquelle on compte juſqu'à trente anneaux qui ſont alternativement blancs & noirs, tous bien diſtincts & bien ſéparés les uns des autres, il a les mœurs douces : & quoiqu'il reſſemble en beaucoup de choſes au ſinge, il n'en a ni la malice ni le naturel. Dans ſon état de liberté il vit en ſocieté, & on le trouve à Madagaſcar par troupes de

trente à quarante : dans celui de captivité, il n'eſt incommode que par le mouvement prodigieux qu'il ſe donne ; c'eſt pour cela qu'on le tient ordinairement à la chaîne : car quoique très-vif, très-pétulant & très-éveillé, il n'eſt ni méchant ni ſauvage, il s'apprivoiſe aſſez pour aller à la promenade & revenir au logis, ſans craindre qu'il s'enfuie : ſa démarche eſt oblique comme celle de tous les animaux qui ont quatre mains au lieu de quatre pieds ; il ſaute de meilleure grace & plus légérement qu'il ne marche ; il eſt aſſez ſilencieux, & ne fait entendre ſa voix que par un cri court & aigu, qu'il laiſſe, pour ainſi dire, échapper lorſqu'on le ſaiſit à l'improviſte ou qu'on l'irrite. Il dort aſſis, le muſeau incliné & appuyé ſur ſa poitrine ; il n'a pas le corps plus gros qu'un chat, mais il l'a plus long, & il paroît plus grand, parce qu'il eſt plus élevé ſur ſes jambes ; ſon poil, quoique très-doux au toucher, n'eſt pas couché, & ſe tient aſſez fermement droit.

Le *mongons* ou *mongous* préſente pluſieurs variétés non-ſeulement par le poil, mais auſſi par la grandeur ; en général ils ſont plus petits que le mococo, ils ont le poil plus ſoyeux & un peu friſé. J'ai eu chez moi pendant pluſieurs années, dit M. *de Buffon*, un de ces mongons qui étoit *tout brun* ; il avoit l'œil jaune, le nez noir & les oreilles courtes ; il s'amuſoit à manger ſa queue, & en avoit ainſi détruit les quatre ou cinq dernieres vertebres. C'étoit un animal fort ſale & aſſez incommode : on étoit obligé de le tenir à la chaîne ; & quand il pouvoit s'échapper, il entroit dans les boutiques du voiſinage, pour chercher des fruits, du ſucre, & ſur-tout des bombons, des confitures dont il ouvroit les boîtes. On avoit bien de la peine à le reprendre, & il mordoit cruellement alors ceux mêmes qu'il connoiſſoit le mieux : il avoit un petit grognement preſque continuel ; & lorſqu'il s'ennuyoit & qu'on le laiſſoit ſeul, il ſe faiſoit entendre de fort loin par un croaſſement tout ſemblable à celui de la grenouille. C'étoit un mâle, & il avoit les teſticules extrêmement gros pour ſa taille ; il cherchoit les chattes, & même ſe ſatisfaiſoit avec elles, mais ſans accouplement intime & ſans production. Frileux par nature, il craignoit le froid & l'humidité ; il ne s'éloignoit jamais du feu, & ſe tenoit debout pour ſe chauffer. On le nourriſſoit avec du pain & des fruits ; ſa langue étoit rude comme celle d'un chat ; & ſi on le laiſſoit faire, il léchoit la main juſqu'à la faire rougir, & finiſſoit ſouvent par l'entamer avec les dents : le froid de l'hiver de 1756 le fit mourir, quoiqu'il ne fût pas ſorti du coin du feu. Il étoit très-bruſque dans ſes

mouvemens, & fort pétulant par inſtans, par boutades ; cependant il dormoit ſouvent le jour, mais d'un ſommeil léger que le moindre bruit interrompoit.

Le *vari* differe du mococo par le naturel & par la conformation ; il eſt plus grand, plus fort & plus ſauvage ; il eſt même d'une méchanceté farouche dans ſon état de liberté. On le diſtingue aiſément du mococo par la longueur de ſon poil, & encore par les longs poils qui environnent ſon cou, & qui lui forment comme une eſpece de cravate. Ces animaux, au rapport des Voyageurs, ſont méchans comme des *tigres*, & quand ils ſont où en amour ou en fureur, ils varient tant leurs accens, & font un tel bruit dans les bois, que s'il y en a deux, il ſembleroit qu'il y en a un cent. En effet, la voix du *vari* tient un peu du rugiſſement du lion, & elle eſt effrayante lorſqu'on l'entend pour la premiere fois. Cette force étonnante de voix, dans un animal qui n'eſt que de grandeur médiocre, dépend d'une ſtructure ſinguliere de la trachée artere, dont les deux branches s'élargiſſent & forment une grande concavité avant d'arriver aux branches du poumon. Ces animaux ſont tous originaires de l'Afrique orientale, & notamment de Madagaſcar, où on les trouve en grand nombre, ainſi qu'au Mozambique & aux terres voiſines de ces Iſles.

MALABATRE, *malabathrum*. *Voyez* FEUILLE INDIENNE.

MALACHITE, *malachites*. Les Naturaliſtes & les Joailliers donnent ce nom à une ſtalagmite cuivreuſe, plus verte que bleuâtre, ſolide & ſuſceptible du poli : on la trouve dans les cavités des filons de cuivre, en morceaux protubérancés, plus ou moins compactes, & particulièrement dans les mines de cuivre de la Sibérie & de la Chine : c'eſt une des eſpeces de vert de montagne, ſolide, ou une ſorte de chryſocolle verte, dont pluſieurs Auteurs ont fait mention. *Voyez l'article* VERT DE MONTAGNE *& celui de* CUIVRE.

Quelques Lithographes ont rangé la malachite, mal-à-propos, dans les jaſpes.

On en diſtingue de pluſieurs ſortes, par rapport aux couleurs ; la premiere & la plus rare eſt d'un beau vert de mauve ou de prairie ; la ſeconde a un fond vert, entremêlé de quelques veines blanches, de ſpath ou de quartz, ou de parties terreuſes noirâtres : elle reſſemble un peu à la pierre Arménienne : la troiſieme tire ſur la couleur du lapis lazuli, ce n'eſt ſouvent qu'une eſpece de bleu de montagne : la

quatrieme

quatrieme enfin eſt d'un vert uniforme, approchant de celui de la turquoiſe & d'une dureté moyenne.

Les Anciens étoient dans l'uſage de tailler les morceaux de malachite qui étoient d'un certain volume, & d'en faire des vaſes à boire, des manches de couteaux, même des bijoux, des tabatieres: & comme de tout temps les Empyriques ont cru que ce qui étoit propre à la parure convenoit également au corps humain, ils n'ont pas manqué d'employer cette ſubſtance comme un remede propre à fortifier le cœur; mais c'eſt un vert-de-gris naturel, qui par conſéquent eſt plus que ſuſpect pour l'uſage intérieur.

MALAGUETTE ou MANIGUETTE. *Voyez à l'art.* CARDAMOME.

MALARMAT, *lyra altera*, RONDELET. Poiſſon de mer aſſez connu ſur les bords Européens de la Méditerranée: on le nomme à Rome, *peſce capone:* il eſt du genre des poiſſons à nageoires épineuſes. Ce poiſſon a huit angles, il eſt long d'un pied, & a un pouce & demi d'épaiſſeur près des ouies: le reſte de ſon corps ſe termine en pointe comme la fleche d'un clocher: il eſt tout couvert d'écailles comme oſſeuſes, crêtées ou garnies d'épines dirigées en arriere: ſa tête eſt dure, caſquée, remplie d'os, & terminée par deux cornes aſſez larges, & quelquefois longues d'un demi pied; ſa bouche qui n'eſt point garnie de dents, eſt au-deſſous: au bas de la mâchoire inférieure il a deux barbillons mous & charnus, deux aiguillons & une nageoire de chaque côté: ſon corps eſt rougeâtre quand il eſt vivant, mais cette couleur diſparoît quand il eſt mort, & devient blanchâtre: il a deux ouies de chaque côté de la tête.

MALBROUCH. Le malbrouch & le *bonnet Chinois* paroiſſent à M. *de Buffon* être des guenons de la même eſpece, & très-voiſines de celles du *macaque* & de l'*aigrette*. Le malbrouch a des abajoues & des callofités ſur les feſſes, les paupieres couleur de chair, la face d'un gris cendré, les yeux grands, le muſeau large & relevé, les oreilles grandes, minces & de couleur de chair; il porte un bandeau de poil gris, comme la mone; mais au reſte il a le poil d'une couleur uniforme, d'un jaune brun ſur les parties ſupérieures du corps, & d'un gris jaunâtre ſur celles du deſſous; il marche à quatre pieds; il a environ un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue. Le *bonnet Chinois* n'en differe que parce qu'il a le poil du ſommet de la tête diſpoſé en forme de calotte ou de bonnet plat, & que ſa queue eſt plus longue à proportion du corps. Ces animaux ſe réuniſſent en troupes,

vont dérober les cannes à ſucre : on les voit à Bengale. *Voyez* SINGE du pays de Bengale.

MALESTROM ou MAELSTROOM, ou MAHLSTROOM ou MOSKSTEIN, eſpece d'abyme marin. C'eſt un tournant d'eau. *Voyez à la fin des mots* MER & VENT ; *voyez auſſi les articles* COURANS & GOUFFRE.

MALETTE A BERGER ou TABOURET. *V.* BOURSE A PASTEUR.

MALFAISANTE. Eſpece de *millepieds* d'Amérique. *Voyez ce mot & l'article* SCOLOPENDRE.

MALHERBE. Eſpece de thymelée qui croît en Provence & dans le Languedoc, & qui ſert en teinture : il en eſt mention ſous les noms de *Malherbe* & de *Trentanel*, dans les Réglemens de teinture de M. Colbert. *Voyez* THYMELÉE & BOIS GENTI.

MALICORIUM. *Voyez* GRENADIER.

MALLEAMOTHE. C'eſt un arbriſſeau très-utile dans le Malabar ; ſes feuilles reſſemblent à celles de l'oranger, & ſes fruits à celui du lentiſque ; ſes racines ſervent à faire des manches de couteau, & ſes feuilles à fumer la terre : frites dans de l'huile de palmier, elles ſont un bon liniment pour les puſtules de la petite vérole. Cette deſcription du malleamothe eſt inſuffiſante. C'eſt le *Pavate* de *Parkinſon*.

MALPOLON. C'eſt un ſerpent de l'eſpece de l'*Ibiboboca*. Voyez ce mot.

MALT ou GRAIN GERMÉ. *Voyez à l'article* ORGE.

MALTA. Eſpece de *requin*. Voyez ce mot.

MALTHA. *Voyez* POIX MINÉRALE.

On donne auſſi le nom de *maltha* au ſorat qui eſt une eſpece de requin dont les dents ſont fort ſemblables à celles de la lamie. *Voyez* REQUIN.

MALVACÉES, *malvæ* (*columniferæ quorumd*). On appelle ainſi les plantes de la famille des mauves : on voit dans cette famille des herbes annuelles, des arbriſſeaux & des arbres : leurs racines ſont extrêmement longues, & s'étendent pour l'ordinaire horizontalement : leurs tiges & les jeunes branches ſont arrondies dans le plus grand nombre, & anguleuſes dans les autres : leur écorce, quoique épaiſſe, eſt fort ſouple & très-liante : le bois eſt mou & léger : les feuilles ſont alternes, ſimples, palmées ou digitées, & quelques-unes ont ſur la baſe de leurs nervures des eſpeces de rigoles qui ſont comme autant de vaiſſeaux ſecrétoires, dont les bords ſont ſouvent renflés en maniere de tubercules, d'où ſort une liqueur ſirupeuſe : le pédicule qui porte les feuilles eſt ordinaire-

ment cylindrique, renflé à ſon origine, & comme articulé avec les branches: la plupart ont des fleurs hermaphrodites, & elles ne s'épanouiſſent communément que depuis neuf heures du matin juſqu'à une heure du ſoir, & changent de couleur en ſe flétriſſant; les rouges deviennent violettes ou pourpres; les blanches, couleur de chair, & les jaunes blanchiſſent: leur pouſſiere fécondante conſiſte en globules jaunâtres, opaques & hériſſés de pointes coniques. Ces fleurs, dit M. *Deleuze*, naiſſent de l'aiſſelle des feuilles: elles ſont complettes: leur calice eſt ſouvent double: la corolle eſt à cinq lobes profondement diviſés, adhérens entr'eux par l'onglet, & qui, lorſque la fleur ſe ferme, s'enveloppent mutuellement en recouvrement de droite à gauche. Les étamines ſont réunies par leur baſe en un ſeul corps adhérent à la corolle, ſous la forme d'un tuyau cylindrique ou conique, qui entoure les piſtils, dont le nombre égale celui des loges du fruit. La fleur tombe tout d'une piece: ce qui, joint à ce qu'elle porte les étamines, a pu la faire regarder par quelques Auteurs comme monopétale. Le fruit eſt une baie ou une capſule ligneuſe ou membraneuſe. Les plantes malvacées abondent en mucilage, auſſi rendent-elles l'eau viſqueuſe & même gélatineuſe. En général elles ſont émollientes, rafraîchiſſantes & apéritives. *Voyez* GUIMAUVE, BAOBAB, CEYBA, MAUVE, KETMIE, COTON, *&c.*

MALVOISIE. Nom qu'on donne proprement au vin de l'Iſle de Candie. *Voyez l'article* VIN *au mot* VIGNE.

MAMANT, ou MAMMOTOVAKOST, ou MAMMOTH. *Voyez* YVOIRE FOSSILE *&* UNICORNE FOSSILE.

MAMELONS D'OURSINS, *echinorum acetabula.* On donne ce nom aux parties pentagones ou héxagones qui ſe détachent d'une eſpece d'ourſin à mamelons, & ſur chacune deſquelles il ſe trouve une eſpece d'excroiſſance appellée *mamelon*, qui ſervoit pendant la vie de l'animal à emboîter la pointe ſur laquelle il s'appuie pour marcher. *V.* OURSIN.

MAMITHSA DES ARABES. Plante dont parle *Rhaſes* dans le chapitre VII. de ſon Traité de la petite vérole, & que *Paulet* dit reſſembler au pavot connu. *Hiſtoire de la petite vérole, Tom. II. note ſur* Rhaſes, *page 63.*

MAMMEY. C'eſt l'*abricot de Saint-Domingue.* Voyez ce mot.

MAMMON. C'eſt le plus beau chat des Indes Orientales. *Voyez* CHAT.

MAMONET. Eſpece de ſinge à tête de cochon & ſans queue, de couleur rougeâtre; il eſt fort gros & d'une figure très-hideuſe. *Collect. Acad. Tom. IV.*

MANAGURREL. Eſpece de porc-épic de la Nouvelle Eſpagne, ſa chair eſt exquiſe. *Voyez au mot* PORC-ÉPIC.

MANAQUIN ou MANAKIN, *manacus*. Genre d'oiſeaux étrangers & charmans, dont le caractere eſt d'avoir quatre doigts, trois devant & un derriere, le doigt du milieu eſt réuni aux autres ſeulement par la premiere articulation. Le bec eſt court & comprimé vers la pointe. Il y a pluſieurs variétés: 1°. les manakins chaperonnés de noir ont le deſſus du corps noirâtre, ainſi que les aîles & la queue, & un collier blanc: d'autres ſont d'un noir changeant en couleur d'acier poli, avec la gorge blanche. Pluſieurs de cette couleur d'acier ſont ou chaperonnés de blanc, ou couronnés d'une belle couleur d'or mêlée d'un peu de rouge vif. D'autres ſont en partie d'un très-bel orangé, & en partie d'un noir d'acier, avec la tête d'un rouge vif & un collier couleur d'or; d'autres d'un bleu très-éclatant, avec le ſinciput d'un bleu d'aigue marine; d'autres enfin d'un beau noir de velours, & couronnés d'une eſpece de huppe d'un rouge très-vif, en forme de bouclier.

Ces jolis oiſeaux ſont propres ou originaires du nouveau Continent; on les trouve au Bréſil, au Mexique & à Cayenne; ils ſont de la groſſeur du *bec-figue*.

MANATI. Dans la langue Galibi ou Caraïbe, que parlent les naturels des environs de Cayenne & de toute la Guiane, on donne le nom de *manati* au *lamentin*. Voyez LAMENTIN.

MANBALA, eſt un des plus beaux ſerpens qu'il y ait au Ceylan: ſa robe eſt de couleur châtain, & ornée d'un aſſemblage de chaînons ovalaires & marbrés; il a la tête d'un chien; les écailles du front & des mâchoires ſont peintes d'un rouge foncé; il a la gueule armée de longues dents, les yeux grands, pétillans, la peau du ventre jaunâtre & enrichie d'une très-belle marbrure: ce ſerpent détruit beaucoup d'oiſeaux; auſſi les habitans menacent-ils du manbala tous les volatiles qui font du dégât dans leurs jardins ou dans leurs campagnes.

MANCANDRITES. Nom donné à l'une des eſpeces de champignons de mer, ou fongites. *Voyez ces mots.*

MANCELINIER ou MANCHENILIER, *mancanilla aut arbor toxica & lactea, fructu ſuavi pomi-formi, quo Indiani ſagittas inficiunt.* C'eſt

l'*hippomane foliis ovatis ferratis* de LINNEUS. Le P. *Plumier* dit qu'en Amérique l'on donne ce nom à un arbre qui eſt fort beau, mais bien dangereux : on en diſtingue de trois eſpeces, par la forme des feuilles. Cet arbre eſt de la hauteur de nos noyers, & ſon tronc a juſqu'à deux pieds de diametre : ſon écorce eſt aſſez unie & grisâtre : pour peu qu'on y faſſe une inciſion, il en ſort une ſubſtance laiteuſe, qui eſt un poiſon âcre, brûlant & mortel : les Indiens trempent dedans les bouts de leurs fleches qu'ils veulent empoiſonner, pour s'en ſervir dans les combats.

Le bois de cet arbre eſt très-beau, dur, compacte comme celui du noyer, marbré en quelques endroits de veines grisâtres & noirâtres, ſuſceptible du poli : on en fait de très-beaux meubles : ce bois eſt très-dangereux pour les ouvriers qui le ſcient, ſur-tout lorſqu'il n'eſt pas bien ſec. Quand on veut abattre un mancelinier, on commence par allumer tout autour un grand feu de bois ſec : il faut en éviter la fumée, crainte d'en être incommodé ; & quand on juge que l'humidité eſt conſumée, on peut y mettre la hache avec moins de danger. Ses feuilles qui ſont annuelles, reſſemblent à celles du poirier, elles ſont laiteuſes en dedans, & capables auſſi d'empoiſonner : ſes fleurs ſont des chatons, qui ont la forme d'un épi long d'environ demi-pied, couverts de pluſieurs petits ſommets charnus, & d'un fort beau rouge : ſes fruits naiſſent à des endroits ſéparés de ces chatons ; ce ſont des eſpeces de pommes, qui s'annoncent ſous des appas trompeurs ; elles reſſemblent beaucoup extérieurement, en groſſeur, en figure & en couleur, à nos pommes d'api ; leur odeur agréable invite à les manger : leur chair eſt empreinte d'un ſuc très-blanc perfide, ſemblable à celui de l'écorce & des feuilles ; c'eſt auſſi un grand poiſon : au milieu de cette chair, on trouve un noyau gros comme une châtaigne, dur & ligneux. On nomme ces fruits *mancenilles* ou *manzanilles*.

Le *mancelinier* croît dans la plupart des Iſles Antilles, aux bords de la mer : ſi le voyageur excédé de fatigue eſt aſſez hardi pour ſe repoſer à l'ombre de cet arbre, à ſon réveil il a lieu de s'en repentir, car les yeux ne tardent pas à s'enflammer, & le corps devient enflé : la roſée & la pluie qui ont coulé ſur les feuilles, en tombant ſur la peau y font l'effet de véſicatoires. La feuille fait un ulcere à la peau à l'endroit où elle la touche. Les Sauvages Caraïbes qui vont à cet arbre pour y empoiſonner leurs fleches, détournent

la tête en coupant l'écorce, pour en éviter la vapeur & pour qu'il ne leur rejailliſſe pas du ſuc dans les yeux. Il tombe quelquefois des pommes du manchenilier dans les eaux : la chair des poiſſons & des animaux teſtacées & cruſtacées qui en mangent, devient un vrai poiſon : enfin cet arbre contient en toutes ſes parties un poiſon corroſif & redoutable aux Américains. Il y a peu d'habitans d'entre les Tropiques qui ne ſachent combien il eſt dangereux de coucher ſous cet arbre, ou d'en manger les fruits. On prétend que quand l'on en a mangé inopinément & en petite quantité, ce poiſon terrible porte le feu juſques dans les entrailles. Au reſte on peut ſe guérir en buvant à long traits un grand gobelet d'eau de la mer ; comme cet arbre ne croît que ſur les bords de cet élément, on trouve auſſi-tôt le remede contre ſon poiſon.

Les armes & les fleches que l'on a trempées dans le ſuc du manchenilier, en conſervent très-long-temps la qualité venimeuſe. Nous en avons vu l'effet à l'arſenal de Bruxelles, où l'on lança, en préſence d'un de nos Généraux, une de ces fleches dans les feſſes d'un chien. Quoique la fleche eût été empoiſonnée plus de cent quarante ans avant l'expérience, le malheureux animal ne confirma pas moins, par une prompte mort, que le poiſon n'étoit pas encore éteint. On voit de ces ſortes d'armes des Sauvages dans tous les cabinets des Curieux, & l'on ne peut trop blâmer l'imprudence qu'ont certaines perſonnes d'en ſucer la pointe, dans l'idée qu'elles ſont trop anciennes pour pouvoir nuire. Il y a dans un des cabinets du Stathouder des Provinces-Unies une armoire remplie de divers inſtrumens, empoiſonnés ſans doute de ce même ſuc. On y voit auſſi des pointes de petites fleches, faites d'un bois de palmier, que les Indiens Ticoumas lancent avec le ſouffle par le moyen d'une ſarbacane ; ces armes ne ſecondent que trop bien leur ardeur pour la vengeance. Heureuſement que le poiſon n'agit qu'étant mêlé immédiatement avec le ſang.

MANCHE DE COUTEAU. *Voyez* COUTELIER.

MANCHE DE VELOURS. Oiſeau qui ſe trouve en Angola : il eſt de la groſſeur d'une oie ; ſon bec eſt long, & ſon plumage eſt extrêmement blanc. Les Portugais le nomment *mangas de velludo*, parce qu'il a les aîles toutes picotées de noir, & qu'il les remue inceſſamment comme les pigeons. Cet oiſeau eſt une eſpece de meſſager, qui annonce au Nautonnier l'approche de la terre ; auſſi les matelots aiment-

ils à le voir. Il voltige ſur les flots pendant tout le jour, & retourne la nuit au rivage.

MANCHETTE DE NEPTUNE ou DENTELLE DE MER. Nom donné à une eſpece de madrépore, nommée *eſchare*. Ce corps marin & pierreux eſt fort fragile, élégamment & auſſi délicatement travaillé que de la dentelle : on diroit d'un point d'Angleterre. *Voyez à l'article* CORALLINE.

MANCHOT, *ſphenifcus*. Genre d'oiſeau aquatique qui ſe trouve dans les mers méridionales, qui reſſemble aſſez au penguin ; mais il a quatre doigts, dont trois antérieurs & palmés, celui de derriere eſt iſolé & élevé ; ſon bec eſt droit, le bout de la mâchoire ſupérieure eſt crochu, celui de l'inférieure eſt tronqué. Le manchot a des aîles fort courtes, & quoiqu'il les tienne toujours étendues, il ne peut s'en ſervir pour voler. Les petites plumes qui couvrent le corps ſont noirâtres & fort roides ; celles des aîles ſont ſi courtes & ſi dures qu'on les prendroit pour des écailles. Le plumage inférieur eſt grisâtre. Il y a auſſi le *manchot tacheté de blanc*, *ſphenifcus nævius*. Son bec eſt auſſi chargé de ſillons comme écailleux ; les narines ſe trouvent au milieu de la longueur de la mâchoire. Le manchot eſt de la groſſeur d'un canard muſqué, il habite les eaux, ſe tient ſoulevé à leur ſurface : à voir cet oiſeau de loin ſur les bords de la mer, on le prendroit pour un enfant au milieu des eaux, & qui paroîtroit avoir un tablier blanc. Plus l'Obſervateur ſeroit frappé de cette idée, plus il la croiroit vraie ; il ſeroit touché de la mort ou du danger de ce prétendu infortuné, mais le Naturaliſte ſe hâteroit de lui dire : Vous gémiſſez pour un enfant qui ſe noyoit ; vous vous êtes trompé, c'eſt un oiſeau qui faiſoit le plongeon. *Voyez maintenant l'article* PENGUIN.

MANDIBULE, *mandibulites*. Nom donné aux mâchoires des poiſſons foſſiles ou pétrifiés.

MANDOUSTE. C'eſt une eſpece de couleuvre de Madagaſcar, de la groſſeur de la cuiſſe d'un homme : elle eſt aſſez ſemblable à celles de France : elle mange les petits oiſeaux dans les nids, tue tous les rats qu'elle rencontre, & en fait ſa proie. *Voyez* COULEUVRE.

MANDRAGORE, *Mandragora*. Plante ſans tiges, & dont on diſtingue deux eſpeces ; ſavoir, la blanche ou mâle, & la noire ou femelle.

La MANDRAGORE MALE, *mandragora mas fructu rotundo*, a une racine longue, groſſe, quelquefois ſimple & unique, ſouvent partagée

en deux, entourée de filamens courts & menus comme des poils, repréſentant en quelque ſorte, quand elle eſt entiere, les parties inférieures d'un homme. Quelquefois cette racine eſt partagée en trois ou quatre branches; elle eſt blanchâtre en dehors, ou cendrée & grisâtre intérieurement: ſes feuilles ſortent immédiatement du ſommet de la racine; elles ſont longues de plus d'un pied, plus larges que la main en leur milieu, pointues des deux bouts, de couleur verte brune, & d'une odeur déſagréable: il ſort d'entre ces feuilles beaucoup de pédicules, longs d'un pouce & demi ou environ, ſoutenant chacun une fleur en cloche, fendue ordinairement en cinq parties, un peu velue, blanchâtre, tirant ſur le purpurin: ſon calice eſt formé en entonnoir, feuillu, découpé, velu; il lui ſuccede une petite pomme ronde, groſſe comme une neffle, cornue, charnue, verte d'abord, enſuite jaunâtre, d'une odeur forte & puante, & dont la pulpe contient quelques ſemences blanches, qui ont ſouvent la figure d'un petit rein.

La MANDRAGORE FEMELLE, *mandragora fœmina*, *flore ſub-cæruleo purpuraſcente*, a une racine longue d'un pied, ſouvent diviſée en deux branches, brune en dehors, blanche en dedans, & garnie de quelques fibres: ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la *mandragore mâle*, mais plus étroites & plus noires: ſes fleurs ſont de couleur purpurine, tirant ſur le bleu: ſes fruits ſont plus pâles, plus petits, & en forme de poire, de la figure de ceux du ſorbier ou du poirier, mais d'une odeur auſſi forte que celle de la *mandragore mâle*; ſes graines ſont plus petites & plus noires.

L'une & l'autre mandragores viennent naturellement dans les pays chauds, dans l'Italie, l'Eſpagne, dans les forêts à l'ombre, & ſur le bord des fleuves: on ne les trouve chez nous que dans les jardins où on les cultive.

Leurs feuilles & l'écorce des racines ſont d'uſage; elles répandent cependant une odeur puante: l'écorce de la racine deſſéchée a une ſaveur âcre, un peu gluante, amere, qui cauſe des nauſées: on nous l'apporte communément de l'Italie. On a coutume de placer la mandragore parmi les remedes ſtupéfians, ou narcotiques & aſſoupiſſans; & on conclut qu'elle a cette vertu par ſon odeur déſagréable & puante qui porte à la tête. On a des preuves qu'elle purge par haut & par bas, en donnant des convulſions; cependant on la recommande pour les mouvemens convulſifs. Il faut eſpérer que ce remede redoutable ou incertain juſqu'à préſent,

préſent, ſera quelque jour mieux examiné par l'illuſtre M. *Storck*; & que ce ſavant Médecin, reconnoiſſant dans cette plante tant de propriétés analogues à celles du napel, de la pomme épineuſe, de la ciguë & de la juſquiame, dont il a eſſayé l'uſage interne, fera les mêmes expériences ſur la mandragore.

J. Terentius & *Linceus*, Profeſſeurs de Botanique à Rome, ont déja commencé ces expériences; ils ont avalé à jeun & en public le fruit de la mandragore avec les graines, ſans éprouver le moindre ſymptome d'aſſoupiſſement ou de quelqu'autre mal.

En attendant la déciſion de M. *Storck*, nous conſeillons aux femmes enceintes de ne point ſe ſervir de cette plante comme d'un ſpécifique pour la matrice; elle y produit ſouvent des ſymptomes ſpaſmodiques, & ſouvent l'avortement. Les anciens Médecins donnoient du vin dans lequel on avoit fait infuſer de la racine de mandragore, pour procurer l'engourdiſſement quand il falloit couper quelque membre au malade: on dit que cette plante appliquée en cataplaſme, amollit & réſout les tumeurs dures, ſquirrheuſes & écrouelleuſes.

Les Anciens & quelques Modernes ont avancé bien des choſes ſingulieres de la mandragore; mais ce ſont des fables ridicules qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Nous avons dit que la racine de mandragore repréſente ſouvent d'une maniere groſſiere par ſes deux branches qui ſe plongent dans la terre, les cuiſſes de l'homme: elle ne lui reſſemble point du tout par ſa partie ſupérieure. On vient aiſément à bout par artifice de rendre les racines non-ſeulement de cette plante, mais encore de beaucoup d'autres, fort ſemblables au corps humain. Les Impoſteurs ou les Charlatans qui perſuadent facilement au vulgaire crédule, que les mandragores ne ſe trouvent que dans un petit canton inacceſſible de la Chine, impriment ſur les racines des roſeaux, de la bryone, & de beaucoup d'autres plantes encore vertes, des figures d'homme ou de femme. Pour repréſenter les poils, ils implantent dans les endroits convenables des grains d'orge, d'avoine ou de millet; enſuite ils remettent ces racines dans des foſſes qu'ils rempliſſent de ſable fin, & les y laiſſent juſqu'à ce que ces graines aient pouſſé des racines, qu'ils diviſent enſuite en filamens très-menus, & les ajuſtent de ſorte qu'ils repréſentent les cheveux, la barbe & les autres poils du corps. En cet état ils les vendent comme

vraies racines de mandragore, & qui ont des propriétés merveilleuſes.

MANDRILL ou BOGGO. Cette eſpece de babouin a des abajoues, des calloſités ſur les feſſes, la queue de deux ou trois pouces de longueur, & eſt d'une laideur déſagréable & dégoûtante ; indépendamment de ſon nez tout plat ou plutôt de deux naſeaux d'où découle continuellement une morve qu'il recueille avec la langue ; indépendamment encore de ſon très-gros & long muſeau, de ſon corps trappu, de ſes feſſes couleur de ſang & de ſon anus apparent & placé pour ainſi dire dans les lombes ; il a encore la face violette & ſillonnée des deux côtés de rides profondes & longitudinales, qui en augmentent beaucoup la triſteſſe & la difformité ; il a les oreilles nues auſſi bien que le dedans des mains & des pieds : le poil long d'un brun rouſſâtre ſur le corps, & gris ſur la poitrine & le ventre : il a quatre pieds & demi à-peu-près de hauteur lorſqu'il eſt debout, & marche ſur deux pieds plus ſouvent que ſur quatre.

MANEQUE. Voyez *Muſcade mâle*, à l'article MUSCADE.

MANGABEY. Voyez *Singes de Madagaſcar*, à l'article SINGE.

MANGAIBA, eſt un bel arbre du Bréſil, de la grandeur d'un de nos pruniers. Ses feuilles ſont petites & oppoſées, verdâtres & ſinuées. Ses fleurs ſont petites, blanches, diſpoſées en étoiles comme celles du jaſmin, fort odorantes. Son fruit reſſemble à un abricot pour la figure, la couleur & le goût : il contient une pulpe moëlleuſe, ſucculente, laiteuſe, d'un goût exquis, & renfermant ſix petits noyaux. Ce fruit qui naît en abondance, ne mûrit que quand il eſt tombé de l'arbre ; il humecte & rafraîchit les entrailles, il lâche le ventre. L'arbre du mangaiba multiplie tellement, qu'il remplit des forêts du pays : il eſt en fleur pendant neuf mois de l'année.

MANGANAISE ou MAGNESIE DES VERRIERS. Voyez le mot *manganaiſe*, à l'article FER.

MANGE-BOUILLON ou les SOUFFRETEUSES. *Goëdard* dit que la plante appellée le *bouillon blanc* nourrit de petits vers, de petites araignées, & un autre petit animal qui a des pincettes au front, qu'il ouvre & renferme quand il veut. Ces animaux qui naiſſent ſur la feuille du bouillon blanc ſe détruiſent ſingulierement. Le ver devient la proie de l'araignée, & l'inſecte à pincettes qui ſe nourrit de l'un & de l'autre, attend volontiers que l'araignée ſoit remplie de vers, puis il la coupe par le milieu du corps & l'avale auſſitôt.

Digitized by Google

MANGE-FROMENT, eſt la chenille ſi pernicieuſe aux blés quand ils ſont ſur pied ; *voyez* PAPILLON DES BLÉS : elle en mange la ſubſtance & en ronge les épis ; elle ſe ſauve en terre quand elle ſent qu'on touche à l'épi : cette fauſſe chenille ſe transforme en mouche.

MANGE-ŒUFS DE GRILLONS. *Voyez* DESTRUCTEUR DE CHENILLES.

MANGE-SERPENT. Nom que les Egyptiens donnent à l'*ibis* : voyez ce mot.

MANGEUR D'ABEILLES. *Voyez* GUÉPIER.

MANGEUR DE CHENILLES, eſt le ſerpent de Surinam dont le dos eſt cendré gris, tiqueté de roux : les chenilles raſes lui ſervent, dit-on, de pâture : le ſerpent d'Afrique ne mange que les chenilles velues.

MANGEUR DE FOURMIS ou MYRMECOPHAGE. *Voyez* FOURMILLIER.

MANGEUR D'HOMMES. *Voyez* AROMPO.

MANGEUR DE LOIRS. *Voyez* AMMODITE.

MANGEUR DE MILLET. Dans l'île de Cayenne on donne ce nom à une eſpece d'ortolan qui détruit les plantations de mil.

MANGEUR DE PIERRES. *Voyez* LITHOPHAGE.

MANGEUR DE POIRES. On donne ce nom à la larve qui mange l'eſpece de poire nommée la *ſucrée* : elle ſe métamorphoſe en une ſorte de *teigne* : voyez ce mot.

MANGEUR DE POULES. Eſpece de faucon nommé *pagani* dans l'île de Cayenne.

MANGLE ou MANGLIER, *mangue*, eſt un arbre des plus communs qui croiſſent aux lieux maritimes ſous la zône torride dans les Indes Occidentales, principalement le long des côtes de la Nouvelle Eſpagne & aux îles Antilles vers l'embouchure des rivieres, où ils ſe multiplient prodigieuſement. *Lémeri* dit qu'il y en a trois eſpeces.

La premiere eſt appellée *cereiba* : c'eſt le *mangle blanc* ; il reſſemble à un petit ſaule. Ses feuilles qui ſont oppoſées, reluiſent au ſoleil, parce qu'elles ſont poudrées à leur ſuperficie d'un ſel fort blanc, qui vient des vapeurs de la mer, deſſéchées par la chaleur du ſoleil ; mais quand le temps eſt humide, ce ſel ſe fond (Ce phénomene mérite quelqu'attention de la part des Chimiſtes, en ce qu'il prouveroit que le ſel marin monte avec ſon eau dans l'athmoſphere juſqu'à une certaine hauteur). Si cette propriété étoit particuliere au *cereiba* & qu'elle fût bien réelle,

cet arbriſſeau ſeroit ſuffiſamment déſigné ; mais toutes les plantes d'un autre genre, qui ſont auſſi voiſines de la mer, en ſont preſque toujours également couvertes. Au reſte, les fleurs du *cereiba blanc* ſont jaunâtres & d'une odeur de miel. L'on ſait aujourd'hui que le mangle blanc eſt le *mahot*.

La ſeconde eſpece de *mangle* ſe nomme *cereibuna*. C'eſt un petit arbriſſeau dont la feuille eſt ronde & épaiſſe, d'un beau vert : ſa fleur eſt blanche ; ſon fruit eſt gros comme une aveline, & fort amer.

La troiſieme eſt appellée par les Indiens *guapareiba*, & par les Portugais *mangue verdadeiro*, mangue noir véritable. Cet arbre eſt beaucoup plus élevé & plus ample que les précédens ; il n'excede pas vingt-cinq pieds de hauteur & vingt pouces de diametre ; ſon écorce eſt griſe brunâtre. Sa maniere de croître eſt ſinguliere & admirable ; car de ſes rameaux flexibles, élevés & étendus, partent des paquets de filamens qui deſcendent juſqu'à terre, s'y couchent, y prennent racine & croiſſent de nouveau en arbres auſſi gros que celui d'où ils ſortent. Ceux-ci ſe multiplient de la même maniere : un ſeul arbre peut devenir la ſouche d'une forêt entiere. M. *Froget* dans la Relation de ſes voyages, dit, que dans l'île de Cayenne les marais ſont couverts de mangles, & que les huîtres s'attachent aux pieds & aux branches qui pendent de ces arbres. Des huîtres y dépoſent leur frai ; la petite poſtérité y adhere auſſi, groſſit, & dans les flux & reflux ſe trouve alternativement dans l'eau ou ſuſpendue aux branches dans l'air.

Le bois de ce mangle eſt ſolide, peſant, ayant les fibres longues & ſerrées ; ſa couleur eſt brune rougeâtre : les Charpentiers s'en ſervent pour les petits bâtimens. Ses feuilles reſſemblent à celles du poirier : ſes fleurs ſont petites ; elles ſont ſuivies par des gouſſes ſemblables extérieurement à des bâtons de caſſe, remplies d'une pulpe ſemblable à la moëlle des os, d'un goût amer. Quelques Indiens en mangent faute d'autre nourriture. Sa racine eſt fort tendre : les Pêcheurs s'en ſervent pour guérir les piqûres des bêtes venimeuſes & des poiſſons. La décoction de ſon écorce teint en couleur de rouille. Cette eſpece de mangle eſt un *paletuvier* : voyez ce mot. Ces arbres ſont ſi épais & leurs racines, ſortant la plupart de terre, remontent, dit le même Auteur, & s'entrelacent ſi bien, qu'on peut en certains endroits marcher deſſus pendant vingt lieues, ſans poſer le pied à terre. La diſpoſition des racines du manglier empêche l'abordage à ceux qui naviguent, &

Digitized by Google

donnent une retraite sûre aux poiſſons contre les Pêcheurs.

L'on voit dans les Cabinets des parties de branches ou de racines de mangliers toutes couvertes d'huîtres.

MANGOUSTAN ou MANGOSTANS. Arbre pomifere des îles Moluques, mais qu'on a tranſporté dans l'île de Java, & dont on cultive auſſi quelques pieds à Malaca, à Siam & aux Manilles. Il a la touffe ſi belle, ſi réguliere, ſi égale, qu'on le regarde aujourd'hui à Batavia comme infiniment plus propre à orner un jardin que le marronnier d'Inde même. Le mangouſtan reſſemble beaucoup au citronnier. Ses feuilles ſont beaucoup plus longues & oppoſées; ſes fleurs ſont jaunes & aurore. Son fruit eſt de la groſſeur d'une petite orange, & renfermé dans une maniere de boîte griſe par dehors & rouge en dedans, épaiſſe d'un demi-doigt, un peu ſemblable à celle de la grenade, & aſſez amere: il porte en haut une eſpece de couronne à pluſieurs pointes mouſſes, qui répondent à autant de rayons, renfermant des noyaux entourés d'une chair très-blanche, qui a le goût agréable & rafraîchiſſant de la ceriſe & de l'orange. On remarque une choſe ſinguliere dans ce fruit, c'eſt que la chair eſt laxative & l'écorce aſtringente. On fait de celle-ci un *tiſane* très-bonne pour la dyſſenterie, qui eſt une maladie fort commune aux Indes. Quant au bois de *mangouſtan*, il n'eſt bon qu'à brûler. *Hiſt. de l'Acad. année 1730, page 66. Hiſt. Nat. de Siam & Tranſact. Philoſoph.*

MANGOUSTE ou MANGOUSE, ou RAT D'EGYPTE. *Voyez* ICHNEUMON.

MANGROVE. Les Anglois donnent ce nom au *pareturier* ou *paletuvier* des Africains. *Voyez l'article* PALETUVIER.

MANGUIER, *mangas aut arbor mangifera.* C'eſt un arbre grand & rameux qui croît dans les pays d'Ormus, de Malabar, de Goa, de Guzarate, de Bengale, de Pegu & de Malaca: il y en a de deux eſpeces; l'un eſt *domeſtique* & *cultivé*, l'autre eſt *ſauvage.*

Le *manguier domeſtique* eſt très-gros, toujours vert, & a juſqu'à 40 pieds de haut. Il étend ſes branches au loin à la ronde, & porte du fruit deux fois par an, depuis ſix ou ſept ans juſqu'à cent ans: on le multiplie, ſoit en le greffant, ſoit en le ſemant: il a de grandes feuilles. Son fruit, qui approche aſſez de la forme d'un cœur, peſe quelquefois deux livres: on en trouve de diverſes couleurs ſur un même arbre, verdâtres, rouges, jaunes; tous ſont d'un très-bon goût, ſavoureux &

d'une odeur agréable. Ces fruits contiennent un noyau large & applati, dans lequel eſt une amande d'un goût d'amande amere; ce noyau eſt recouvert de la chair ou pulpe du fruit qui eſt jaune, & plus ou moins filamenteuſe. On préfere les eſpeces qui ont peu ou point de fibres, à cauſe que cette filaſſe eſt ſujette à reſter entre les dents, ce qui eſt fort incommode. Cette chair fibreuſe eſt enveloppée d'une peau aſſez forte, quoique peu épaiſſe; elle contient un ſuc amer & réſineux dont l'odeur eſt très-pénétrante, mais agréable au goût; ce ſuc eſt laiteux & cauſtique avant la maturité du fruit. Plus le noyau eſt petit, meilleure eſt la mangue. On préfere même celle qui n'a point de noyau; mais cet accident eſt rare. On coupe la mangue par morceaux, & on la mange crue ou macérée dans le vin. Les Indiens en confiſent beaucoup au vinaigre; c'eſt ce qu'on appelle *achars de mangue.* (Le mot *achars* s'emploie pour tous les fruits qu'ils confiſent ainſi: c'eſt pourquoi l'on dit achars de bambou, qui ſont les plus eſtimés, achars de bilembi, achars de de papaye, achars de cornichons, de limons, de citrons, de carambole, &c.). La mangue s'appelle en Perſe *ambo*, & en Turquie *amba.* Son noyau étant rôti eſt employé intérieurement pour arrêter le cours de ventre & pour tuer les vers.

Le *manguier ſauvage* eſt plus petit que le cultivé: il croît abondamment dans tout le Malabar. Ses feuilles ſont plus courtes; ſon fruit eſt gros comme celui du coignaſſier, de couleur verte, reſplendiſſante, peu charnu, empreint d'un ſuc laiteux; ſon noyau eſt fort gros & dur: on appelle ce fruit *mangas bravas.* Il paſſe pour être un grand poiſon; & l'on dit que tous ceux qui en mangent, meurent ſur le champ.

MANICOU ou MANITOU. Animal très-joli qui ſe trouve dans l'Iſle de la Grenade: on le nomme *opaſſum* dans la Virginie; *maritacaca* & *coriguayra* dans d'autres endroits de ce Continent. C'eſt le *philandre* (ſorte de *marmoſe* & de *rat manicou*) des Naturaliſtes; le *manitou* du Pere *Dutertre:* on l'appelle auſſi *didelphe* ou *loir ſauvage* de l'Amérique. *Voyez* DIDELPHE & MARMOSE. On donne auſſi le nom de *manicou* à une eſpece de crabe de la Grenade, &c. *Voyez à l'article* CRABE.

MANIGUETTE ou GRAINE DE PARADIS. *Voyez* CARDAMOME.

MANIHOT ou MAGNOC, ou MANIOQUE, *ricinoïdes ex quâ paratur magnoc, aut yuca foliis cannabinis* (les Negres prononcent *magnoc*, les Portugais du Bréſil diſent *mandioca*), C'eſt un arbriſſeau qui

croît en Amérique, & des racines duquel on retire une farine avec laquelle on fait une ſorte de pain appellé *caſſave.* Les peuples de l'Amérique, depuis la Floride juſqu'au Magellan, le cultivent avec ſoin & uſent de la caſſave par préférence au maïs qu'ils ont en abondance. Cet arbriſſeau s'éleve depuis trois pieds juſqu'à huit à neuf pieds de hauteur; ſa tige eſt rougeâtre extérieurement, ligneuſe, tendre, caſſante, ſemblable à celle du ſureau, partagée en pluſieurs branches tortueuſes & longues de cinq à ſix pieds. Ses feuilles ſont d'un vert brun & digitées comme celles du chanvre; ſes fleurs ſont à cinq pétales d'un jaune pâle; la graine reſſemble à celle du ricin, & n'eſt bonne qu'à ſemer. Cet arbriſſeau, ainſi que tous ceux à moëlle, prend très-facilement de bouture.

On connoît trois ſortes de magnocs à Cayenne: ſavoir, 1°. le *maillé* qui vient de chez les Indiens appellés *Maillés;* ſa racine eſt bonne à arracher au bout de huit ou neuf mois; elle a la figure d'une betterave, & elle en a auſſi la couleur quand on lui a enlevé la premiere peau. 2°. Le *magnoc rouge* qui a plus de goût que le précédent; il doit reſter en terre un an. 3°. Le *magnoc baccacova;* il eſt en uſage chez les ſeuls Indiens. Ces racines ſont preſque toujours attachées trois ou quatre enſemble. Dans la Guiane on plante le magnoc quand il commence à pleuvoir de temps en temps: ce plant ſe multiplie de branches coupées de ſept ou huit pouces de longueur. Les Caraïbes ou Sauvages des Iſles entendent bien cette culture.

Dans les Indes & en Amérique on mange en maniere d'épinards les feuilles du magnoc hachées & cuites dans l'huile.

La racine de cet arbriſſeau mangée crue ſeroit un poiſon mortel; mais lorſqu'elle eſt deſſéchée ou préparée, on en peut faire du pain ſi bon, que l'on dit que les Européens même le préferent par goût au pain de froment. De quelque maniere qu'on s'y prenne, l'eſſentiel eſt d'enlever à cette racine un lait qui eſt un véritable poiſon; voici la méthode ſimple des Indiens & des Sauvages. Après avoir arraché les racines du magnoc qui reſſemblent aſſez à des navets, ils les lavent & en enlevent la peau: ils gragent cette racine ſur des râpes de cuivre rouge, & mettent la râpure dans un ſac de jonc ou tiſſu d'écorce de latanier d'un tiſſu très-lâche; *ils diſpoſent* ſous ce ſac un vaſe très-peſant, qui faiſant l'office de poids *exprime* le ſuc du magnoc & le reçoit en même temps. On *rejette ce ſuc* qui eſt mortel pour les hommes, & même pour les

animaux, quoiqu'ils en ſoient fort friands. On fait ſécher ſur des plaques de fer à l'aide du feu la ſubſtance farineuſe qui reſte, & on acheve par-là de diſſiper toutes les parties volatiles & venimeuſes. Les grumeaux de magnoc deſſéchés & diviſés par le moyen d'un hébichet (eſpece de crible un peu gros) ſont la farine de magnoc appellée au Bréſil & au Pérou, *farina de palo :* on en fait du *couac* & de la caſſave.

Les Indiens de la côte de Cayenne préferent le couac ou *couan* à la caſſave ; il eſt connu à la Martinique ſous le nom de farine de magnoc : on en fait au moins autant d'uſage que de la caſſave. Pour faire le couac on jette dans une poële large & peu profonde de la farine de magnoc, on remue ſur un feu lent & modéré cette farine durant huit heures de ſuite, prenant garde qu'elle ne ſe pelotte en maſſe, pendant que l'humidité de la farine s'évapore doucement : l'opération eſt finie quand la fumée diminue, & que le couac en rougiſſant ſe réunit en petits grains.

La caſſave ſe fait en deſſéchant la farine de magnoc, juſqu'à ce qu'elle ſoit compacte : on la caſſe pour la paſſer dans une eſpece de tamis appellé *manaret :* pendant cette opération on fait chauffer une platine qui eſt ou de terre cuite ou de fer : on y étend la farine juſqu'au bord de tous les côtés ; lorſqu'elle ſe couvre de petites élévations, c'eſt une marque que la caſſave eſt cuite du côté où elle touche la platine ; on la retourne pour la cuire également de l'autre côté : on l'expoſe enſuite au ſoleil, afin qu'elle ſe conſerve long-temps : on la garde dans un lieu chaud au défaut d'étuves. Ces eſpeces de galettes, larges & minces à-peu-près comme du croquet, s'appellent *pain de caſſave* ou *pain de Madagaſcar :* les Sauvages les font plus épaiſſes. Pour faire uſage du couac ou de la caſſave, il ne s'agit que de les humecter avec un peu d'eau pure ou de bouillon.

Le lait exprimé de la racine du magnoc, a la blancheur & l'odeur du lait d'amande. Quoique ce ſoit un poiſon, en le laiſſant dépoſer on obtient une ſubſtance blanche & nourriſſante que l'on trouve dans le fond du vaſe, & qu'on lave bien avec de l'eau. Cette fécule a l'apparence de l'amidon le plus blanc. On l'appelle *mouſſache*, on l'emploie au même uſage que notre amidon : mais cette poudre brûle les cheveux à la longue : on en fait auſſi des eſpeces d'échaudés & des maſſepains, &c. en y mêlant du ſucre. Les Sauvages écraſent la mouſſache ſur les deſſins

deſſins qu'ils gravent ſur leurs ouvrages en bois ; de façon que les hachures paroiſſent blanches ſur un fond noir ou brun, ſelon la couleur du bois qu'ils ont mis en œuvre. Cette troiſieme préparation de la farine de magnoc porte le nom de *cipipa*. On donne le nom de *capiou* à la préparation ſuivante : on prend l'eau de magnoc toute ſimple & celle qui ſurnage le cipipa : on les fait réduire à moitié ſur le feu en les écumant à meſure ; on y ajoute alors une cuillerée de cipipa, & on fait reboüillir le tout juſqu'à ce qu'il ait acquis une certaine conſiſtance, on y met du ſel & du piment : voilà le *cabiou*. On fait auſſi du *langou* avec de la caſſave qu'on trempe un peu dans de l'eau froide, & on la jette enſuite dans de l'eau bouillante : on remue le tout, & il en réſulte une ſorte de pâte ou bouillie qui eſt la nourriture la plus ordinaire des Eſclaves Noirs : elle eſt ſaine & légere. Le *mateté* eſt du langou dans lequel l'on mêle du ſucre ou du ſirop : les Negres s'en nourriſſent quand ils ſont malades.

On prétend que le ſuc du roucou eſt un contre-poiſon pour ceux qui auroient avalé du manihot non préparé, pourvu qu'on l'avale ſur le champ ; car ce remede n'auroit aucun effet, ſi on laiſſoit paſſer plus d'une demi-heure. On a lu à l'Académie de Berlin le 17 Mai 1764 quelques expériences curieuſes que M. *Ph. Fermin*, Médecin, a faites à Surinam, ſur le ſuc exprimé de la racine de la caſſave amere ou du manioc : (car il y a la caſſave douce dont le ſuc eſt peu ou point dangereux) : ce Docteur a fait périr dans l'intervalle de vingt-quatre minutes, des chiens & des chats auxquels il a donné ce ſuc à une doſe médiocre (comme à celle d'une once & demie pour un chien d'une taille moyenne). Les ſymptomes qui précédoient une mort ſi prompte étoient des envies de vomir, des anxiétés, des mouvemens convulſifs, la ſalivation & une évacuation abondante d'urine & d'excrémens. Ayant ouvert le corps de ces animaux, M. *Fermin* trouva dans leur eſtomac la même quantité de ſuc qu'ils avoient avalée, ſans aucun veſtige d'inflammation, d'altération dans les viſceres, ni de coagulation dans le ſang ; d'où il conclut que ce poiſon n'eſt pas âcre ou corroſif, & qu'il n'agit que ſur le genre nerveux. M. *Fermin* dit avoir guéri un chat, qu'il avoit empoiſonné ainſi, en le faiſant vomir avec de l'huile chaude de navette : il ajoute qu'ayant diſtillé à un feu gradué cinquante livres de ſuc récent de manioque, la vertu du poiſon n'a paſſé que dans les trois premieres onces de l'eſprit qu'il a retiré, & dont l'odeur étoit inſupportable. Il

a eu occaſion d'eſſayer ſur un Eſclave empoiſonneur la force terrible de cet eſprit : il en donna à ce malheureux trente-cinq gouttes qui furent à peine deſcendues dans ſon eſtomac, qu'il pouſſa des hurlemens affreux, & donna le ſpectacle des contorſions les plus violentes ; ce qui fut ſuivi d'évacuations & de mouvemens convulſifs, dans leſquels il expira au bout de ſix minutes. Trois heures après on ouvrit le cadavre, & on ne trouva aucune partie offenſée ni enflammée, mais l'eſtomac s'étoit rétréci de plus de la moitié.

MANIKIN. Eſpece de grand ſinge qui ſe trouve à la côte d'Or. Son poil eſt noir & de la longueur du doigt : il a la barbe blanche & ſi longue, qu'on lui a donné le nom de *monkeys*, qui ſignifie *petit moine*. Les Negres emploient ſa peau à faire des *fetis*, eſpeces de bonnets dont ils ſe couvrent la tête.

MANIL. Arbre aſſez commun en Guiane : il porte ordinairement ſur ſes vieilles branches une réſine qui ſert de brai aux habitans pour calfater leurs canots. Elle conſerve aſſez bien le bois qu'on en frotte. Pour l'avoir il faut quelquefois abattre l'arbre qui heureuſement ſert à d'autres uſages. On le coupe de longueur, on le refend pour en faire des douves de barriques ; le bardeau qu'on en fait dure dix ans. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

MANIMA. Serpent aquatique du Bréſil : il ne ſort que peu ou point de l'eau : il s'en trouve qui ont trente pieds de longueur : il eſt tiqueté de différentes couleurs fort oppoſées entr'elles. Les Sauvages diſent que c'eſt de-là qu'ils ont pris la coutume de ſe peindre le corps : ils ont une ſi grande vénération pour cet animal, que celui à qui le manima s'eſt fait voir, demeure perſuadé qu'il vivra très-long-temps.

MANIOQUE ou MANIOC. *Voyez* MANIHOT.

MANIPOURIS ou TAPIRETTE. *Voyez* TAPIR.

MANIS. Quelques Auteurs donnent ce nom au *lézard écailleux :* voyez ce mot. Les Agriculteurs de la Bretagne appellent auſſi *manis* les fumiers compoſés en partie de goëmon ou varec : ils eſtiment beaucoup le manis déſigné ſous le nom de *petit chêne de mer à pois* ou *à boutons.*

MANITOU. *Voyez les articles* TONNE & MANICOU.

MANNE ou MANNE SOLUTIVE, *manna.* C'eſt un ſuc mielleux concret, qui tient beaucoup de la nature du ſucre ou du miel, qui ſe fond & ſe diſſout facilement dans l'eau, d'un goût doux, mielleux, d'une odeur foible & fade, & de la claſſe des corps muqueux. On en

diſtingue de pluſieurs ſortes ; il y en a de couleur blanche ou jaunâtre, il y en a de graſſe ou ſolide, en larmes ou en grains, ou en marrons, enfin ſelon la forme, le lieu où on la récolte, & les arbres d'où elle ſort.

La MANNE DE CALABRE, *manna Calabra*, eſt communément en larmes graſſettes, d'un blanc blond, d'une odeur de drogue, jauniſſant par la ſuite, & devenant plus glutineuſe & un peu âcre. On choiſit celle qui eſt plus légere, pure, d'un jaune clair & agréable au goût : elle purge mieux que celle qui eſt très-pure & en larmes.

Dans la Calabre & la Sicile, la manne découle d'elle-même ou par inciſion, de deux ſortes de frêne : *voyez à l'article* FRÊNE. C'eſt pendant les chaleurs de l'été que cet écoulement ſe fait ſous la forme d'une liqueur claire ; la manne ſort des branches & des feuilles de cet arbre, & s'il ne pleut pas, elle ſe durcit par la chaleur du ſoleil en grains ou en grumeaux. Les habitans de la Calabre appellent la manne qui coule d'elle-même *manna di ſpontana*, & celle qui ſort par une inciſion faite à l'écorce de l'arbre, *manna forzatella* : on appelle *manna di fronde* celle que l'on recueille ſur les feuilles, & *manna di corpo*, celle que l'on tire du tronc de l'arbre.

M. Geoffroi, *Mat. Medic.* dit que dans la Calabre la manne coule d'elle-même par un temps ſerein, depuis le vingt Juin, juſqu'à la fin de Juillet, du tronc & des groſſes branches des frênes : elle commence à couler vers le midi, & elle continue juſqu'au ſoir, ſous la forme d'une liqueur très-claire : elle s'épaiſſit enſuite peu-à-peu, & ſe forme en grumeaux qui durciſſent & deviennent blancs : on ne les ramaſſe que le lendemain matin, en les détachant avec des couteaux de bois, pouvu que le temps ait été ſerein pendant la nuit : car s'il ſurvient de la pluie ou du brouillard, la manne ſe fond & ſe perd entiérement. Après que l'on a ramaſſé les grumeaux, on les met dans des vaſes de terre non verniſſés ; enſuite on les étend ſur du papier blanc, & on les expoſe au ſoleil, juſqu'à ce qu'ils ne s'attachent plus aux mains : c'eſt-là ce que l'on appelle la *manne choiſie* du tronc de l'arbre, ou la *manne en ſorte des boutiques.*

Sur la fin de Juillet, lorſque cette liqueur ceſſe de couler, les Payſans font des inciſions dans l'écorce des deux ſortes de frêne ; alors il découle encore une ſemblable liqueur depuis le midi juſqu'au ſoir, qui ſe coagule en grumeaux plus gros. Quelquefois ce ſuc eſt ſi abondant qu'il

coule juſqu'au pied de l'arbre, & y forme de grandes maſſes qui reſſemblent à de la cire ou à de la réſine. On les y laiſſe pendant un ou deux jours, afin qu'elles ſe durciſſent; enſuite on les coupe par petits morceaux, & on les fait ſécher au ſoleil: c'eſt-là ce que l'on appelle la *manne par inciſion*, *manna fortazella*: ſa couleur n'eſt pas ſi blanche, elle devient bientôt jaunâtre, puis brunâtre: elle eſt toujours remplie d'impuretés.

La troiſieme eſpece de manne, eſt celle que l'on recueille ſur les feuilles du petit frêne, *fraxinus humilior*: c'eſt la *manna di fronde*. Aux mois de Juillet & d'Août vers le midi, on la voit paroître d'elle-même, comme de petites gouttes d'une liqueur très-claire ſur les fibres nerveuſes des grandes feuilles, & ſur les veines des petites; par la chaleur ces gouttes ſe coagulent bientôt en petits grains blancs, de la groſſeur du froment. Cette manne eſt difficile à ramaſſer; auſſi la trouve-t-on rarement dans les boutiques, même en Italie: on l'appelle *manne maſtichine* ou *en grains*.

Les habitans de la Calabre mettent de la différence entre la manne tirée par inciſion des arbres qui en ont déja donné d'eux-mêmes, & celle qui eſt tirée des frênes ſauvages, qui n'en donnent jamais d'eux-mêmes; on prétend que cette derniere eſt meilleure que la premiere, de même que la manne qui coule d'elle-même du tronc, eſt préférable à toute autre. Quelquefois après que l'on a fait l'inciſion dans l'écorce de certains frênes, qui ne ſont qu'une variété de notre *fraxinus excelſior*, & ne croiſſent qu'à la hauteur de quinze pieds, on y inſere des pailles ou de petites branches, & par ce moyen le ſuc qui coule le long de ces corps prend en s'épaiſſiſſant la forme des ſtalactites pendantes, que l'on enleve quand elles ſont aſſez grandes. Telle eſt la manne en larmes de nos boutiques, qui eſt légere, blanchâtre, pure, d'un aſſez bon goût, mais qui purge moins que les autres: on la tient bien enfermée dans des boîtes, car le contact de l'air la ramollit ou la fait jaunir facilement.

Après la manne en larmes, on fait plus de cas dans nos boutiques de la manne *ſeche*, & en *ſorte*, ſous le nom de *manne de maréme*. On place après celle-là la *manne de Cineſy*, qui eſt blanche, ſeche & en petites larmes. Vient enſuite la *manne romagne* qui eſt en larmes aſſez groſſes, mêlées de marrons ou grumeaux, & de couleur jaunâtre; puis la manne de Calabre, & celle qu'on récolte dans la Pouille vers

Galliopoli près du mont Garganus, appellé aujourd'hui le *mont Saint-Ange :* quoiqu'elle ne ſoit pas fort ſeche, & que ſa couleur ſoit un peu jaune, elle n'eſt pas moins eſtimée. Enfin la moins recherchée eſt celle qui vient dans le territoire de Rome, appellée la *tolfa*, près de Civita-Vecchia. Cette manne, quoique ſeche, eſt opaque & peſante.

Outre ces ſortes de mannes de l'Italie, nous avons encore celle de France, nommée *manne de Briançon*, ou du *méleze*, parce qu'elle découle près de Briançon en Dauphiné, de l'arbre qui porte le nom de *méleze.*

Cette manne eſt blanche, en petits grains alongés & de la groſſeur du poivre : elle eſt douce & agréable, d'un goût de ſucre & un peu réſineux : on en fait rarement uſage à Paris, car elle purge beaucoup moins que celle d'Italie. La manne de Briançon paroît ſur les feuilles du méleze en différens temps, depuis le vingt de Juin juſqu'à la fin d'Août. On n'en peut faire la récolte que dans des années chaudes & ſeches : car il ne paroît point de manne quand la ſaiſon eſt pluvieuſe : on a de la peine à la ſéparer de la feuille du méleze, où elle eſt attachée *fortement.*

Les payſans vont le matin abattre, à coups de hache, les branches de cet arbre; & les ayant miſes par monceaux, ils les gardent à l'ombre ſous les arbres. Le ſuc qui eſt encore alors trop mou s'épaiſſit & ſe durcit dans l'intervalle de vingt-quatre heures : alors on le ramaſſe & on l'expoſe au ſoleil pour le ſécher entiérement.

On fait uſage en Orient d'une autre eſpece de manne, qui vient d'un petit arbriſſeau épineux, nommé *alhagi* ou *agul*, & qui croît abondamment en Egypte, en Arménie, en Géorgie, autour du Mont Ararat & d'Ecbatanes, & dans quelques Iſles de l'Archipel, même en Perſe, où les peuples appellent cette manne *trunſchibin*, de même que les Arabes la nomment *thereniabin* & *trungibin*. Voyez au mot AGUL.

On trouve encore de la manne ſur le pin, le ſapin, le chêne, le genévrier, l'érable, l'olivier, le cedre, le ſaule, le figuier, & ſur pluſieurs autres arbres.

Les diverſes eſpeces de mannes ſont déſignées dans les Auteurs, ſous quantité de noms aſſez différens. On a appellé la manne, dans les premiers temps, *miel de l'air* ou *roſée céleſte*, parce qu'on croyoit qu'elle tomboit la nuit ſur les feuilles de frêne, de la même maniere que Dieu

fit autrefois pleuvoir dans le Déſert la manne des Iſraélites : on a encore appellé *manne*, des ſucs concrets qui ſe trouvent ſur les feuilles du cedre, de l'apocin de Syrie, &c. Ces ſucs ſont connus ſous les noms d'*huile mielleuſe*, ou *éléomeli*, ou *ſacchar-alhuzar*, ou *alhaſſer*, ou *ſiracon*, *miel cédrin*, ou du *Mont-Liban*, &c.

Toutes les eſpeces de mannes purgatives proviennent de l'extravaſion du ſuc nourricier des arbres ſur leſquels on les trouve. Il y a des frênes qui en donnent ſans diſcontinuer pendant trente ou quarante ans.

La manne eſt un purgatif très-bon & très-doux, propre à chaſſer les matieres viſqueuſes des premieres voies, elle convient aux enfans, à tous les malades, aux femmes enceintes & aux vieillards: elle eſt très-utile dans les maladies de la poitrine, bilieuſes, inflammatoires ; diſſipe la tenſion du bas-ventre, & évacue par les ſelles toutes les humeurs groſſieres. Les Médecins praticiens ſçavent les cas où il faut joindre à la manne le tamarin, le ſéné, quelque ſel, &c. Mais dans tous les cas il faut toujours faire bouillir un peu la manne, & avoir ſoin, quand on en achete, de ſentir ſi elle n'a pas une odeur aigre ou de levain ; ce qui annonce une vieille manne & qui eſt d'une qualité bien inférieure, pour ne pas dire défectueuſe.

MANNE D'ALAGIE ou D'ALHAGI. *Voyez* AGUL.

MANNE ou SUCRE D'ALHUSAR, ou ALHASSER. *Voyez à l'art.* APOCIN.

MANNE DE BRIANÇON. *Voyez* MÉLEZE & *l'article* MANNE.

MANNE D'ENCENS. *Voyez au mot* OLIBAN.

MANNE DE POLOGNE. On a donné auſſi ce nom à la graine d'un chiendent très-commun en France & même aux environs de Paris : c'eſt le *gramen dactyloides eſculentum*, ou chiendent pied de poule.

MANNE DE PRUSSE. C'eſt la graine d'un autre chiendent qui n'eſt guere moins commun que le précédent, & qui a le nom de *chiendent flottant*, parce qu'il vient dans les ruiſſeaux. M. *Guettard* dit que les Pruſſiens ramaſſent les grains de ce chiendent, comme les Polonois le font de ceux du chiendent pied de poule, avec des tamis qu'ils paſſent ſous leurs épis, en ſecouant ces épis. L'un & l'autre peuple fait avec ces grains des eſpeces de gruaux très-délicats, & dont les ſoupes ſont agréables à manger.

MANNE LIQUIDE. C'eſt la manne *thereniabin*, qui eſt tombée en une ſorte de *deliquium*. *Voyez le mot* AGUL & *l'article* MANNE.

MANNE MASTICHINE. *Voyez au mot* CÉDRIA.

MANOBI. *Voyez* PISTACHE DE TERRE.

MANOUSE. C'eſt une ſorte de lin qui nous vient du Levant à Marſeille. *Voyez* LIN.

MANS. C'eſt la larve du hanneton.

MANSARD. Nom qu'on donne au pigeonramier. *Voy. à l'art.* PIGEON.

MANTE ou L'ITALIENNE. *Italica, mantis dicta.* C'eſt un inſecte qui approche beaucoup du genre des ſauterelles, mais dont le corps eſt infiniment plus effilé. Ses tarſes ont chacun cinq articles; ſes antennes ſont ſimples, courtes & filiformes; ſa tête eſt petite & aplatie: aux deux côtés de la tête ſont deux gros yeux à réſeau, & en deſſus deux petits yeux liſſes; ce qui fait quatre en total: ſon corſelet eſt long, étroit, bordé & orné d'une eſpece de croix ſaillante: les étuis qui couvrent les deux tiers de l'inſecte, ſont veinés, à réſeau, croiſés l'un ſur l'autre, & couvrent des ailes tranſparentes & veinées: les pattes poſtérieures ſont fort longues & les antérieures très-larges: la couleur de la mante eſt verte, un peu brunâtre. Comme cet inſecte a des jambes fort longues, qu'il plie & poſe quelquefois les deux premieres l'une contre l'autre, en ſe tenant preſque droit ſur les autres pattes, cette attitude pieuſe qui imite alors celle où nous joignons les mains, a ſuffi pour en faire un inſecte dévot, dit M. de Réaumur, *Mém. I. Tom. pag. 19:* on lui a fait prier Dieu; le peuple de Provence l'appelle même *prega-Diou, pregue-Dieu;* & croit que l'inſecte devine les choſes & indique les chemins qu'on lui demande, parce qu'il étend ſouvent ſes pattes de devant tantôt à droite, tantôt à gauche. Auſſi le regarde-t-on comme un inſecte preſque ſacré, auquel il ne faut faire aucun mal. Le paquet d'œufs que la femelle dépoſe eſt des plus ſinguliers par leur forme & par leur poſition. M. *Haller* dit qu'on a auſſi trouvé des mantes en Suiſſe.

On voit diverſes ſortes de mantes au Cabinet du Jardin du Roi, l'une appellée la *fraiſe de Saint-Domingue*, l'autre le *ſpectre*, &c. La mante s'attache, au temps de ſa métamorphoſe, aux extrémités des branches de quelques arbres; il n'en a pas fallu davantage à ceux qui les ont vu ſortir de leurs chryſalides ainſi ſituées, & qui ſont à-peu-près du même vert que la branche à laquelle elles ſont attachées, pour aſſurer que ces inſectes naiſſoient effectivement d'un arbre. *Voyez maintenant l'article* FEUILLE AMBULANTE.

MANTEAU DUCAL. Eſpece de coquillage bivalve du genre des

peignes & à oreilles inégales: ſes deux valves ſont également bellés; elles ſont rouges, bariolées par zones de blanc, de jaune & de noir: le travail en eſt grené, à côtes longitudinales, chargées de ſtries comme tuilées; les bords des oreilles ſont orangés & ſes contours ſont chantournés: cette coquille eſt fort recherchée dans les Cabinets de Curioſités. Le manteau ducal blanc s'appelle la *gibeciere* ou la *bourſe*.

MANTEAU ROYAL. *Voyez* CHENILLE A MANTEAU ROYAL.

MANTEQUE. *Voyez à l'article* AUTRUCHE.

MANUCODIATA. Nom que les indiens ont donné à un genre d'oiſeau que nous nommons *oiſeau de paradis*. Voyez ce mot.

MAPAS. Arbre laiteux de la Guyane, qui vient très-haut & très-gros ſans être fort branchu: ſon écorce eſt liſſe. Le ſuc de cet arbre, mêlé avec une égale quantité de ſuc de figuier ſauvage, produit une ſubſtance impénétrable à l'eau, une eſpece de cuir non élaſtique, qui s'amollit pourtant au feu ou expoſé à la grande ardeur du ſoleil: Les Negres emploient le lait qu'ils en tirent pour détruire les pians des enfans qui ont ſouvent bien de la peine à guérir de cette maladie; mais, comme le dit M. *de Préfontaine*, il ne faut s'en ſervir qu'après que la mere (le ſigne diagnoſtique) des pians a diſparu: on lave alors les enfans avec la feuille & la racine de mapas bouilli. Cette attention épargne aux enfans les ſuites funeſtes des pians.

Cet arbre, au défaut d'autres, peut ſervir à faire des planches propres à couvrir les vaſes ou les canots qui ſervent au roucou ou aux différentes boiſſons. C'eſt l'*amapa* du Pérou. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

On n'eſt pas encore bien inſtruit de la différence ou des rapports qu'il y a entre cet arbre & le *mapou* des Indes Orientales. Le bois de celui-ci eſt tres-léger & mou; on l'appelle *bois de flot* ou de *liege*: il y a tel de ces arbres ſi gros que dix hommes ne pourroient l'embraſſer. Le mapou eſt le mahot à grandes feuilles: ſon tronc & ſes branches contiennent abondamment une moëlle blanchâtre, ſeche & fort légere. Le bois vidé de cette moëlle & coupé par tronçons, ſupplée au liege. On trouve auſſi à Saint-Domingue le mapou rouge.

MAPOU. *Voyez à l'article* MAPAS.

MAPURITA. *Voyez à l'article* MOUFFETTES.

MAQUEREAU ou AURIOL ou HORREAU, *ſcomber*, eſt un poiſſon de mer fort connu dans les poiſſonneries: il eſt long d'environ un pied; ſon corps eſt rond, charnu, épais & ſans écailles; gros comme le poignet:

poignet : il a le muſeau pointu, la queue l'eſt encore davantage, & finit par deux aîlerons ou nageoires éloignées l'une de l'autre : l'ouverture de ſa bouche eſt aſſez grande ; les bords du bec ſont menus & aigus ; la mâchoire de deſſous entre dans celle de deſſus, & ſe ferme comme une boîte : l'une & l'autre ſont garnies de petites dents : ſes yeux ſont grands & dorés ; la peau de ſon dos dans l'eau eſt d'une couleur jaune de ſoufre ; hors de l'eau, quand il eſt mort, elle eſt de couleur verte, bleuâtre & argentine au ventre & ſur les côtés ; ſon dos eſt marqué de pluſieurs traits noirs en travers : proche de l'anus il a une petite nageoire, ſur le dos une pareille, & pluſieurs autres plus petites encore d'eſpace en eſpace : il a une autre nageoire au commencement du dos, deux autres aux ouies, & deux au deſſous. *Ariſtote* dit que les maquereaux, ainſi que le thon, fraient au mois de Février : ils font leurs œufs au commencement de Juin ; ces œufs écloſent enfermés dans une petite membrane.

Les maquereaux de l'Océan ſont plus grands que ceux de la Méditerranée : la chair de ce poiſſon eſt graſſe, cependant compacte, ſans arêtes, de bon ſuc & nourriſſante. Les Iſlandois mépriſent ce poiſſon au point de ne pas vouloir les pêcher. Les Anciens faiſoient de la liqueur des maquereaux ſalés leur *garum*, ſaumure fort eſtimée & d'un grand prix.

Lémeri dit que l'on a donné le nom de maquereau à ce poiſſon, parce que dès l'arrivée du printems il ſuit les petites aloſes, qui ſont appellées *pucelles* ou *vierges*, & les conduit à leurs mâles. Quoi qu'il en ſoit, le maquereau eſt de l'eſpece des poiſſons qui ſont annuellement la grande route, & ſemblent, ainſi que les harengs, s'offrir à la plupart des peuples de l'Europe. M. *Anderſon Hiſt. Nat. de l'Iſlande pag. 97*, dit qu'on lui a aſſuré que ce poiſſon paſſe l'hiver dans le Nord. Vers le printems il côtoie l'Iſlande, le Hittland, l'Ecoſſe & l'Irlande, en ſe jetant de-là dans l'Océan Atlantique, où une colonne, en paſſant devant le Portugal & l'Eſpagne, va ſe rendre dans la Méditerranée, pendant que l'autre rentre dans la Manche où elle paroît en Mai ſur les côtes de France & d'Angleterre, & paſſe de-là en Juin devant les côtes de Hollande & de Friſe. Cette colonne étant arrivée en Juillet ſur la côte de Jutland, détache une diviſion qui, faiſant le tour de la pointe, ſe jette dans la mer Baltique, pendant que le reſteen paſſant devant la Norwege, s'en retourne au Nord. Comme ce poiſſon n'eſt pas propre pour le commerce, & que généralement on n'y fait pas d'attention, l'Auteur dit qu'il lui a été impoſſible de parvenir à une certitude poſitive à l'égard de ſa marche, & il a été

obligé de ſe contenter du témoignage de deux Pêcheurs expérimentés de Hilgeland(les inſectes & les petits vers de mer qui ſe trouvent en différens temps dans les parages, ſont vraiſemblablement les bouſſoles qui les dirigent dans cette marche). On commence cependant à ſaler ce poiſſon comme le hareng: nous en avons mangé en différens endroits de l'Ecoſſe & qui ailleurs étoit très-bon: on choiſit le plus gros pour cette opération. La pêche s'en fait la nuit; du moins elle eſt plus abondante que pendant le jour.

Le maquereau des Indes a des couleurs vives, une ligne autour du ventre, & une autre qui lui prend depuis la tête juſqu'aux yeux.

Le maquereau de Surinam eſt, ſelon *Ray*, le *trachurus* du Bréſil, auquel les habitans du pays donnent le nom de *guara-tereba*: la largeur de ſa tête & de ſon corps eſt plus perpendiculaire que tranſverſale: ſon corps eſt ſerré, excepté près de l'anus où il eſt très-large: il eſt preſque carré vers la queue: les yeux ſont petits, l'iris pourpre: il a huit nageoires garnies d'arêtes ſans compter la queue, & dix petites nageoires ſans arêtes: on le pêche à Surinam.

On donne le nom de *maquereau bâtard* à un poiſſon nommé par *Rondelet*, *gaſcanet* & *chicarou*. Voyez SIEUREL.

MARACANNA. Oiſeau du Bréſil plus grand que les perroquets: la couleur de ſon plumage eſt d'un gris tirant ſur le bleu: ſon cri eſt ſemblable à celui des perroquets. Il ſe nourrit de fruits.

MARACOANI. Petit cancre carré & velu du Bréſil: il ſe promene dans les endroits qui ſe trouvent à ſec après le reflux de la mer; dans tout autre temps il ne ſort pas de ſon trou: ſa couleur eſt rouſſe. Les habitans du pays en mangent la chair.

MARACOC ou MURUCUJA. *Voyez l'article* GRENADILLE.

MARAIL DES AMAZONES. Nom qu'on donne dans l'iſle de Cayenne & dans les pays qu'arroſe la riviere des Amazones, à un oiſeau que M. *de Buffon* ſoupçonne être la femelle de l'*yacou*. Il y en a de couleur cendrée & noirâtre. Cet oiſeau s'apprivoiſe aiſément: ſa chair eſt délicate & meilleure que celle du faiſan, en ce qu'elle eſt plus ſucculente.

MARAIS, *palus*. Nom donné à un lieu plus bas que les lieux voiſins, où les eaux s'aſſemblent & croupiſſent parce qu'elles n'ont point de ſortie. On appelle auſſi *marais* certains lieux humides & bas où l'eau vient quand on creuſe un pied ou deux dans la terre. Un tel ſol eſt noirâtre, poreux, mou & comme détrempé par de l'eau dormante, qui s'y corrompt & putréfie en même temps la plupart des roſeaux & autres plantes qui y

végétent. Les marais & les étangs different des lacs, en ce qu'ils peuvent être deſſéchés : le terrain d'un lac eſt toujours noyé ou couvert d'eau.

Les marais ſont ſouvent en pure perte entre les mains des particuliers (ſinon dans les endroits voiſins de la mer, où l'on conſtruit des marais ſalans entourés de digues : *voyez* SEL MARIN). On pourroit cependant en tirer bon parti, ſoit en les deſſéchant par des foſſés capables de recevoir l'eau & de relever le terrain, ou par des canaux & ſaignées qui la faſſent écouler s'il y a de la pente, ou par des moulins ou par quelqu'autre artifice ſemblable. Ces opérations ſi naturelles, ſi faciles, mais ſi négligées, ſeroient une ſource de richeſſes pour un grand nombre de pays où l'on a beſoin de pâturages ou de tourbieres ou de terrain habitable, &c. Les Provinces-Unies des Pays-Bas & les environs de Bergues-Saint-Vinoc, peuvent bien ſervir de modele à cet égard. *Voyez les mots* TERRE & TOURBE, &c.

Les marais les plus conſidérables que l'on connoiſſe ſont à Surinam ; ils ont plus de cent lieues d'étendue : en Aſie les marais de l'Euphrate & le Palus Méotide ſont très-renommés : les plus fameux marais de l'Europe ſont ceux de Moſcovie à la ſource du Tanaïs, ceux de Finlande, de Hollande & de Weſtphalie : l'Amérique n'eſt preſque qu'un marais continu dans toutes ſes plaines.

La *mare* eſt une très-grande citerne, ſouvent auſſi profonde que large, que l'on pratique dans une cour ou dans les champs pour l'uſage des beſtiaux : ſon eau eſt toujours trouble & d'un goût terreux ou bourbeux, ainſi que toutes les eaux ſtagnantes : le ſol en eſt argileux. Les eaux des mares & des marais recouvrent communément des buiſſons & des mouſſes, & ſervent de retraite à une infinité d'inſectes, &c.

MARALIS. Eſpece de cerfs jaunes que l'on a amenés quelquefois de Petersbourg du pays des Yacoutes, à ce que dit *Gmelin*.

MARANGOUIN. *Voyez* MARINGOUIN & *le mot* COUSIN.

MARAQUA ou MARAKA. *Voyez* CALEBASSIER.

MARBRE, *marmor*, eſt une pierre dure, compacte, ſuſceptible de poli, blanche ou de différentes couleurs, d'un grain plus ou moins fin, opaque, quelquefois demi-tranſparente, ſe diviſant en morceaux irréguliers. Il y en a de différente dureté ; mais toutes les eſpeces produiſent au feu, à l'air & dans les acides les mêmes effets que la pierre à chaux. La proprieté qu'ont quelques-uns d'entrer en fuſion au feu ordinaire, ne dépend que des mêlanges de matieres hétérogenes qui s'y trouvent interpoſées. Les marbres variant à chaque couche, on conçoit pourquoi

ils n'ont pas la même dureté, & ne prennent point un poli également brillant.

Le marbre, quel qu'il ſoit, eſt formé, pour la plus grande partie, de *coquilles marines*, de *madrépores*, d'*entroques*, de *belemites*, d'*orthoceratites*, & d'autres ſemblables productions à *polypier* ou *zoophytes* également calcaires. Dans les marbres groſſiers & à taches de différentes couleurs, on reconnoît toujours ces corps organiſés, ſur-tout dans les parties blanches; dans ceux qui ſont plus fins on ne les rencontre pas toujours, parce qu'ils ſont compoſés de parties plus atténuées. L'eſpece de tranſparence de pluſieurs ſortes de marbre appuie cette conjecture, ainſi que celle des albâtres qui ne ſont que des marbres paraſites. Plus les marbres ſont fins, plus ils ſont ſuſceptibles d'être bien travaillés, ſculptés, tournés & polis; ce qui rend en même temps leurs couleurs plus belles & plus brillantes, ainſi qu'on peut l'obſerver ſur les colonnes, les vaſes & les ſtatues qui en ſont faites.

La partie liante des grains du marbre eſt la même que le gluten de la marne. Les pierres de ce genre, quoique dures dans leurs carrieres, acquierent encore plus de cette propriété étant ſorties ſur le champ; mais par leur nature qui donne priſe aux impreſſions de l'air les marbres expoſés dans les lieux publics jauniſſent, ſe dépoliſſent, ſe crevaſſent & ſe détruiſent plus ou moins promptement, ſelon le plus ou moins de parties glutineuſes qui maſquent & cimentent les molécules calcaires qui conſtituent cette pierre.

Les couches ou les maſſes de marbre ſont quelquefois très-épaiſſes & très-conſidérables: elles obſervent dans leur carriere la même poſition des lits ou bancs que les autres pierres calcaires. Lorſqu'on eſt sûr du degré de perfection de cette pierre, on ſuit la veine, diſons la couche de la carriere, & à l'aide de la poudre & du levier, on en diviſe les maſſes; enſuite on les ſcie, on les taille avec l'acier, & on les polit avec le ſable, la ponce, &c. on en orne les édifices deſtinés à annoncer la richeſſe & la magnificence.

Les Lithologiſtes ont décrit une infinité de diverſes eſpeces de marbres, qui ne varient entr'elles que par la dureté, l'éclat, la couleur & la grandeur des bigarrures. Les veines & les couleurs qui relevent l'éclat du marbre, ſont dues aux infiltrations des ſubſtances métalliques.

Nous ne diſtinguerons que trois eſpeces générales de marbre; ſavoir:

1°. Le MARBRE PROPREMENT DIT OU D'UNE SEULE COULEUR,

marmor unicolor. Il y en a de blanc, tels ſont ceux de Saligno, de Carrare, de Padoue, de Gênes & de Bayonne, celui du Mont-Caputo, près de Palerme & que l'on appelle *il marmo corallino bianco*, l'*imboſcate* du Mont Sinaï, ceux de Paros & d'Antiparos ou de Grece, qui ſont auſſi fins que certaines eſpeces d'albâtres, mais trop tendres pour prendre un beau poli. Ces ſortes de marbres blancs, ſont après le noir, les plus légers de tous: d'ailleurs ils ſont très-propres à la ſculpture: les plus belles ſtatues de l'antiquité & ces édifices pompeux qui ont échappé aux injures des temps & de la barbarie, ont été faites de ce marbre: auſſi l'appelle-t-on le *marbre ſtatuaire.* En 1760 on a cherché & trouvé dans le Bourbonnois les carrieres de marbre blanc & coloré, exploitées autrefois par les Romains, & qu'ils avoient employé dans la conſtruction des bains de Bourbon-Lancy. On en a pavé tout récemment la Cathédrale de Paris. On compte encore parmi les marbres d'une ſeule couleur le marbre gris de Lesbos, le marbre bleu turquin de Siti, le marbre jaune de Numidie, le marbre rouge du Mont Golzim, celui qui eſt appellé le *verdello* d'Italie, le *noir* ou *tuſebe* d'Aſſouan. Les marbres noirs de Dinant, de Namur, de Barbançon, de Laval, de Pons, ſont encore très-renommés, ainſi que ceux que l'on appelle le *porte-or*, la *griotte*, la *breche de Sauveterre.* Le *marbre breche* n'eſt autre choſe qu'un amas de petits cailloux de marbre de différentes couleurs fortement unis enſemble, de maniere que lorſqu'il ſe caſſe, il s'en forme autant de breches qui lui ont fait donner ce nom. La *breche d'Alep* eſt un mêlange de petits morceaux, ou gris, ou rougeâtres, ou bruns, ou noirâtres, mais où le jaune domine. La *breche violette* eſt un compoſé de fragmens blancs, violets & quelquefois bruns. La *breche griſe* eſt compoſée de morceaux gris, noirs, blancs, bruns. Il y a quantité d'autres variétés de marbres breches; celles de Memphis, de Florence, de Carrare, d'Arabie, &c.

2°. Le MARBRE PANACHÉ ou MÉLANGÉ, *marmor variegatum.* On y diſtingue toutes les couleurs précédentes, mais diſtribuées par veines ou par zônes, de maniere à en former des variétés très-agréables; telle eſt la différence qu'on remarque dans les marbres appellés le *jaune*, le *rouge* & le *vert antique*, la *brocatelle d'Eſpagne*, le *cerf-fontaine*, le *ſeracolin*, l'*Africain jaſpé*, &c.

3°. Le MARBRE FIGURÉ, *marmor opacum figuratum.* Tels ſont les

marbres de Heſſe & de Florence, ſur leſquels on remarque des apparences d'arbriſſeaux, *pietra emboſcata*, des eſquiſſes de villes, de châteaux, de montagnes, de lointains, des ruines, *pietra citadina*, &c. On place parmi cette eſpece de marbre figuré ceux dans leſquels on reconnoît encore des coralloïdes, des petites coquilles, des pierres lenticulaires; les Italiens nomment *lumachella* cette derniere ſorte de marbre : il eſt d'un gris jaunâtre. C'eſt le *marbre coquillier* des François, ou le *marbre conchyte* des Naturaliſtes. On vient d'en découvrir une carriere en Champagne. *Voyez* PIERRE LUMACHELLE.

Le *marbre oolite* ou *piſolite* reſſemble à un *poudingue :* voyez ce mot. Le *marbre ammonite* d'Altorf eſt nommé ainſi, parce qu'il eſt rempli de *cornes d'Ammon* ſpatheuſes : on en a trouvé près de Bareith.

Lorſqu'on travaille le marbre noir, il s'en exhale une odeur de bitume aſſez déſagréable. Cette couleur noire ne tient pas au feu, elle ſe dégage & laiſſe la pierre blanchâtre : les marbres rouges colorés par les métaux, y acquierent au contraire de l'intenſité.

L'induſtrie eſt parvenue à colorer auſſi des marbres blancs, ſoit à froid, ſoit à chaud; c'eſt à l'aide des teintures des végétaux, ou des diſſolutions métalliques. On en trouve le procédé dans tous les livres de Phyſique, ainſi que la maniere de faire le ſtuc, ce faux marbre dont on fait aujourd'hui tant d'uſage dans la nouvelle architecture : on en fait auſſi des tables, des conſoles, des chambranles de cheminées, &c. *Voyez* MOSAIQUE.

MARCASSIN. *Voyez* SANGLIER.

MARCASSITE, *marchaſſita*. Ce mot eſt une expreſſion vague & non déterminée dans tous les Auteurs. Selon quelques Minéralogiſtes, la marcaſſite eſt un corps minéral criſtalliſé à facettes & ſous différentes formes régulieres, opaque, d'une couleur pâle, blanchâtre intérieurement, qui tient autant aux pyrites qu'aux métaux, & qui differe eſſentiellement des pyrites en ce qu'il n'eſt pas ſuſceptible de tomber en efflorеſcence à l'air, ni de ſe réduire facilement au feu : ce n'eſt qu'à force de combuſtions qu'on parvient à réduire ſon minéraliſateur qui a la propriété de rendre réfractaire la plupart des ſubſtances métalliques auxquelles il ſe trouve ſouvent uni. En ſe détruiſant dans le feu la marcaſſite exhale une fumée d'une odeur d'ail, lorſqu'elle eſt blanche, ou de ſoufre lorſqu'elle eſt jaunâtre; ſa couleur ordinaire tire ſur celle du

laiton. On peut dire en général que la marcaſſite, cette matiere brillante, relevée de toute la ſplendeur éclatante des métaux les plus riches, promet en apparence des morceaux d'or & d'argent maſſif; mais, comme nous venons de le dire, expoſée au feu, elle fruſtre l'attente du poſſeſſeur; ce n'eſt qu'une eſpece de pyrite, qui étant taillée en facettes, reçoit plus d'éclat. On en fait des bagues & d'autres ornemens. *Voyez au mot* PYRITE.

MARE. *Voyez à l'article* MARAIS.

MARECA, eſt un canard ſauvage du Bréſil dont on diſtingue deux eſpeces : les extrémités des grandes plumes ſont blanches dans l'une, & rouſſes dans l'autre. Leur chair étant rôtie ou grillée, teint les mains ou le linge d'une couleur de vermillon ſanguin. *Voyez l'article* CANARD.

MARÉCAGE, eſt un lieu plat comme bourbeux ou humide, où l'on trouve beaucoup d'*humus* formée par la deſtruction de divers végétaux & des inſectes. De pareils terrains ſont rarement aſſez fermes pour qu'on puiſſe paſſer deſſus. Dans tous les terrains où les eaux ne peuvent trouver d'écoulement, elles forment des marais & des marécages. Il y a de très-grands marécages en Angleterre, dans Lincolnshire près de la mer : on y trouve, lorſqu'on les fouille, une très-grande quantité d'arbres. On en trouve auſſi en Ecoſſe, & près de Bruges en Flandres : voyez *Tranſactions Philoſophiques*, *Abridg. pag. 218. vol. IV.* Voyez auſſi MARAIS.

MARÉCHAL ou RESSORT. Genre de ſcarabée dont il y a pluſieurs eſpeces. *Voyez* ESCARBOT & TAUPIN.

MARÉE. *Voyez à l'article* MER.

MARGAY. Eſpece d'animal qui ſe trouve en Guiane, au Bréſil & dans toutes les autres provinces de l'Amérique méridionale; il reſſemble beaucoup au *chat ſauvage* par la grandeur & par la figure du corps. Il eſt de couleur fauve & marqué de bandes, de raies & de taches noires, ſon poil eſt plus court que celui du chat ſauvage. Cet animal eſt nommé à Cayenne *chat tigre* : il a les mœurs & le naturel du chat ſauvage, il ſe nourrit ainſi que lui de volaille & de petit gibier qu'il ſait ſurprendre avec beaucoup d'adreſſe. Si nous faiſons, dit M. *de Buffon*, la reviſion de ces animaux cruels dont la robe eſt ſi belle & la nature ſi perfide, nous trouverons dans l'ancien Continent le *tigre*, la *panthere*, le *léopard*, l'*once*, le *ſerval*; & dans le nouveau, le *jaguar*, l'*ocelot*, le *margay*, qui tous trois ne paroiſſent être que des diminutifs des premiers, & qui n'en

ayant ni la taille ni la force, ſont auſſi timides, auſſi lâches que les autres ſont intrépides & fiers. Le margay paroît être l'eſpece voiſine de celle de l'once.

MARGUERITE, *bellis*. Plante dont on diſtingue deux ſortes, ſavoir la *grande* & la *petite*. Ces deux plantes, dit M. *Deleuze*, ſont de différent genre.

La MARGUERITE GRANDE, *leucanthemum vulgare*, que l'on nomme auſſi *grande paquerette* ou *œil de bouc*, a une racine fibreuſe & rampante; elle pouſſe des tiges hautes d'un pied, droites, anguleuſes, velues: ſes feuilles ſont crenelées & naiſſent alternativement ſur les tiges: ſes fleurs ſont ſans odeur, belles, radiées; leur diſque eſt compoſé de pluſieurs fleurons de couleur d'or, & la couronne de demi-fleurons blancs: ces fleurons ſont ſoutenus par des calices, qui ſont des eſpeces de calottes écailleuſes & noirâtres; leur forme leur a fait donner le nom d'*œil de bouc*. A ces fleurs ſuccedent des ſemences oblongues, cannelées & ſans aigrettes, ſur un placenta ras. On plante cette marguerite, qui eſt le *chryſantemum leucanthemum* de LINN. pour l'ornement des parterres pendant l'automne, & elle tient ſon rang parmi les fleurs de la grande eſpece: cette plante vivace ſe multiplie de ſemences & de racines éclatées: elle croît auſſi ſans culture le long des chemins & dans les prés: les feuilles ont une odeur d'herbe, & rougiſſent légérement le papier bleu.

La MARGUERITE PETITE ou PAQUERETTE, *bellis minor aut ſylveſtris*, croît également par-tout dans les prés: ſes racines ſont fibrées; ſes feuilles ſont en grand nombre, couchées ſur terre, un peu épaiſſes, velues, arrondies & légérement dentelées. Elle n'a point de tiges, mais elle a beaucoup de pédicules longs, qui ſortent d'entre les feuilles & ſoutiennent de petites fleurs qui different des précédentes par le calice qui eſt formé de lanieres oblongues & point imbriqué. *Miller* diſtingue huit eſpeces de paquerette.

Les feuilles, les fleurs & les racines de cette plante ſont d'uſage: elles ſont vulnéraires, déterſives & diurétiques, très-recommandables en boiſſon dans le crachement purulent, & pour réſoudre le ſang coagulé: les Allemands ſe ſervent de la petite marguerite pour lâcher le ventre des enfans. Cette belle plante fleurit au printems vers Pâques. Elle ſe multiplie aiſément de graines & de plants enracinés: elle orne très-joliment les gazons champêtres; on fait avec la variété de la petite eſpece

eſpece à fleurs doubles, des bordures & des rampes d'eſcaliers dans les jardins. La grande eſpece de marguerite orne très-bien les grands parterres.

La marguerite jaune ou ſouci des champs, ſi abondante en Allemagne, eſt la *fleur dorée* des Jardiniers, & le *chryſantemum ſegetum vulgare, folio glauco* des Botaniſtes. Elle eſt commune dans les terres à blé : elle donne par la culture des fleurs belles, doubles & radiées, propres à teindre en jaune. Voyez les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1724.*

MARIBONSES. Nom que les habitans de Surinam donnent à des guêpes brunâtres & fort incommodes : elles attaquent & piquent toutes les eſpeces d'animaux qui les troublent dans leur travail. Mademoiſelle *Mérian* dit que ces guêpes féroces ſont la peſte du pays : elles font de petits nids, dont la conſtruction eſt admirable, ſoit pour loger leurs petits, ſoit pour ſe mettre à l'abri de la pluie & du vent : elles ont à-peu-près le talent des guêpes cartonnieres.

MARICOUPY. Cette plante qui croît à la Guiane, n'a point de tiges; c'eſt la meilleure de toutes pour couvrir les caſes, quand on n'a point d'*occaye* ni de *tourlouri* : voyez ce dernier mot.

MARIGNONS. *Voyez* MARINGOUINS.

MARIGOT. Dans les îles de l'Amérique, on donne ce nom aux lieux où les eaux de pluie s'aſſemblent & ſe conſervent. *Voyez* MARAIS.

MARIKINA. C'eſt le ſinge-lion décrit par M. *de Buffon*. A Cayenne on l'appelle *acarima*. On donne encore le nom de *marikina* au maragnon, qui eſt auſſi l'eſpece de ſinge, que quelques-uns nomment le *ſinge-lion*; cette eſpece de ſinge n'a ni abajoues, ni calloſités ſur les feſſes, c'eſt une eſpece de *ſagouin*; il a les mêmes manieres, la même vivacité & les mêmes inclinations que les autres ſagouins; mais il paroît être d'un tempérament plus robuſte; la femelle n'eſt point ſujette à l'écoulement périodique. *Voyez l'article* SINGE.

MARINGOUINS. Sorte de moucherons fort incommodes, qui ſe trouvent dans les îles de l'Amérique : on prétend qu'il s'en rencontre auſſi en Afrique, en Aſie & en Laponie; c'eſt un inſecte fort approchant de celui qu'on nomme *couſin* en France : il pique fort cruellement ſurtout après le ſoleil couché, & avant le ſoleil levant. Dès qu'il trouve quelque partie du corps découverte, il ajuſte ſon petit bec ſur un des pores de la peau, & auſſi-tôt qu'il a rencontré la veine, il ſerre ſes aîles,

roidit ſes jarrets, ſuce le ſang, & s'en emplit au point de ne pouvoir voler enſuite que difficilement. Cette piqûre met le corps en feu. Pour s'en garantir on eſt quelquefois obligé de ſe renfermer dans des tentes faites de lin, d'écorces d'arbres, &c. Les maringouins volent par légions & s'annoncent par un bourdonnement fort importun, & qui cauſe toujours de l'inquiétude.

MARJOLAINE, *mojorana*. Plante ligneuſe, dont on diſtingue deux eſpeces principales, la *vulgaire*, & celle à *petites feuilles*.

La MARJOLAINE VULGAIRE, *majorana major*, a des racines menues & fibrées. Ses tiges ou rejetons ſont hauts de près d'un pied, ligneux, rameux, menus, un peu velus & rougeâtres, autour deſquels naiſſent des feuilles oppoſées, petites, lanugineuſes, d'une ſaveur & d'une odeur pénétrantes, mais agréables. Ses fleurs qui naiſſent aux ſommités forment des épis compoſés de quatre rangs de feuilles velues : à ces fleurs ſuccedent des ſemences menues, arrondies, rouſsâtres & fort aromatiques. Cette plante vient dans les pays chauds de la France. On la cultive dans nos jardins.

La MARJOLAINE A PETITES FEUILLES, *majorana minor aut nobilis*, ne differe de la précédente que par ſes feuilles, qui ſont plus petites & plus odorantes; c'eſt l'eſpece de marjolaine, que l'on cultive par préférence dans les jardins, ſous le nom de *marjolaine gentille*.

On fait uſage des ſommités fleuries de ces plantes huileuſes & aromatiques : on en mêle dans les alimens, non-ſeulement pour les rendre plus agréables, mais encore pour corriger ce qu'ils ont de flatueux, ou pour en faciliter la digeſtion. Cette ſorte de plante eſt excellente pour les maladies des nerfs, pour l'eſtomac & pour chaſſer les vents. Selon M. *Bourgeois*, c'eſt un ſpécifique dans les maladies apoplectiques & paralytiques, l'uſage eſt en infuſion théiforme. On s'en ſert auſſi en fomentation dans le vin, pour fortifier les membres paralyſés. *Hartman* aſſure que la marjolaine rétablit l'odorat quand on l'a perdu ; on la prend en ſternutatoire. Quelquefois on la mêle avec de la bétoine.

Cette plante n'eſt point ſujette à ſe pourrir, ni même à ſe faner, étant naturellement ſeche.

La MARJOLAINE D'ANGLETERRE, n'eſt qu'une eſpece de *thymbre* ou *ſarriette d'Eſpagne* à feuilles de marjolaine. *Voyez* SARIETTE & *l'article* ORIGAN.

La MARJOLAINE A COQUILLE, *majorana rotundifolia ſcutellata, exotica*, eſt de pure curioſité. La MARJOLAINE DE CRETE eſt le vrai *marum*. Voyez ce mot.

A l'égard de la *marjolaine ſauvage*, on propoſe d'eſſayer s'il ne ſeroit pas poſſible de tirer une teinture rouge de cette plante, dont les Suédois font, dit-on, uſage.

MARIPA. Nom que les Negres de Surinam & les habitans de la Guiane donnent à une eſpece de dattier qui croît dans ce pays. Son port eſt admirable par la façon dont il ſoutient ſes feuilles. Une avenue de ce palmiſte ſeroit un très-bel effet, dit M. de *Préfontaine*. Ses feuilles s'emploient en guiſe de tuiles pour la couverture des caſes; elles doivent être poſées en travers, à cauſe de la fumée: elles ſe renouvellent d'une année à l'autre; il n'y a aucun riſque aux habitans d'avoir proviſion de ces feuilles, pourvu qu'on les fende & qu'on les mette à couvert: elles en ſont même meilleures à être employées & durent plus long-temps. On mange beaucoup de fruits du maripa dans la ſaiſon qui les produit. Les agoutys en ſont auſſi fort friands. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

MARITAMBOUR. Liane du pays de Cayenne. Son fruit eſt jaune, & gros comme un abricot. Sa feuille eſt large & forte: ſa tige, fine & déliée comme une ficelle, a de petites vrilles qui retiennent fortement toutes ſes parties, & forment un couvert très-épais. Sa fleur enchante par ſa figure, par ſon odeur, & par la variété de ſes couleurs: c'eſt la granadille. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

MARITATACA. C'eſt une eſpece de *didelphe*. Voyez ce mot.

MARMOSE ou RAT MANICOU, *marmoſa*. Petite eſpece d'animal du Nouveau Monde, très-voiſine du *didelphe*, auquel il reſſemble pour la plus grande partie de l'organiſation, tant par les parties de la génération, que par la forme ſinguliere de la queue, & par les mœurs & les inclinations. *Voyez* DIDELPHE. La marmoſe eſt ſeulement plus petite, & au lieu d'une poche ſous le ventre où ſe réfugient les petits du didelphe, ce ne ſont dans la marmoſe que des eſpeces de replis. La marmoſe ſe creuſe, ainſi que le didelphe, un terrier ſous terre pour ſe réfugier. Elle ſe nourrit, ainſi que lui, de fruits, de graines, d'oiſeaux; mais ils ſont tous les deux friands de poiſſon & d'écreviſſes, qu'ils pêchent, dit-on, avec leur queue.

MARMOT. *Voyez* DENTALE, poiſſon.

MARMOTTE, *mus Alpinus*. C'eſt un petit animal quadrupede, moins grand qu'un lievre, mais bien plus trapu, & qui joint beaucoup de force à beaucoup de ſoupleſſe. La marmotte, dit M. *de Buffon*, a le nez, les levres & la forme de la tête comme le lievre, le poil & les ongles du blaireau, les dents du caſtor, la mouſtache du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte & les oreilles tronquées. La couleur de ſon poil ſur le dos, eſt d'un roux brun, plus ou moins foncé; ce poil eſt aſſez rude, mais celui du ventre eſt rouſsâtre, doux & touffu. Elle a la voix & le murmure d'un petit chien, lorſqu'elle joue ou quand on la careſſe; mais lorſqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie, elle fait entendre un ſifflet ſi perçant & ſi aigu, qu'il bleſſe le tympan. Elle aime la propreté; elle a, comme le rat, ſur-tout en été, une odeur forte, qui la rend déſagréable. Elle eſt très-graſſe en automne, & ſeroit très-bonne à manger, ſi elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur, qu'on ne peut maſquer que par des aſſaiſonnemens très-forts. En diſſéquant la marmotte, on a obſervé qu'au lieu d'un epiploon, qui eſt unique dans les autres animaux, elle en a trois ou quatre, les uns ſur les autres.

La marmotte priſe jeune s'apprivoiſe plus qu'aucun animal ſauvage, & preſqu'autant que nos animaux domeſtiques; elle apprend aiſément à ſaiſir un bâton, à geſticuler, à danſer, à obéir en tout à la voix de ſon maître: elle eſt, comme le chat, antipathique avec le chien; lorſqu'elle commence à être familiere dans la maiſon, & qu'elle ſe croit appuyée par ſon maître, elle attaque & mord en ſa préſence les chiens les plus redoutables. Telle eſt la marmotte que des Savoyards indigens promenent par toute l'Europe pour gagner leur vie en la montrant au peuple. Cet animal ſe plaît à ronger tout ce qu'il trouve, meubles, étoffes, il perce même le bois lorſqu'il eſt renfermé.

Comme la marmotte a les cuiſſes très-courtes, & les doigts des pieds faits à-peu-près comme ceux de l'ours, elle ſe tient ſouvent aſſiſe, & ſe dreſſe comme lui aiſément ſur les pieds de derriere; ainſi placée elle porte à ſa gueule ce qu'elle ſaiſit avec ceux de devant. Elle mange debout comme l'écureuil; elle court aſſez vîte, en montant, mais aſſez lentement en plaine; elle grimpe ſur les arbres, elle monte même entre deux parois de rochers, entre deux murailles voiſines: on prétend même que c'eſt des marmottes que le menu peuple de Savoie a appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout

ce qu'on leur donne, viande, pain, fruit, légumes, inſectes; mais elles ſont plus avides de lait & de beurre, que de tout autre aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober, continue M. *de Buffon*, elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on enferme le lait, & elles le boivent en grande quantité en marmottant, c'eſt-à-dire en faiſant, comme le chat, un murmure de contentement. Au reſte, le lait eſt la ſeule liqueur qui leur plaît; elles ne boivent que très-rarement de l'eau, & refuſent le vin.

La marmotte, qui ſe plaît dans la région de la neige & des glaces, & qu'on ne trouve que ſur les plus hautes montagnes, eſt cependant ſujette, plus que tout autre animal, à s'engourdir par le froid. C'eſt ordinairement à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre, qu'elle ſe recele dans ſa retraite, pour n'en ſortir qu'au mois d'Avril. Cette retraite, qui préſente des choſes ſingulieres, eſt faite avec précaution, & meublée avec art: elle eſt d'une grande capacité, moins large que longue, & très-profonde: au moyen de quoi elle peut contenir une ou pluſieurs marmottes, ſans que l'air s'y corrompe. Leurs pieds & leurs ongles paroiſſent faits pour ſouiller la terre, & elles la *creuſent* en effet avec une merveilleuſe célérité.

Leur habitation eſt une eſpece de petit caveau ou de galerie, en forme d'Y grec, qu'elles ſe creuſent ſur le penchant d'une montagne. Les deux branches ont une ouverture & aboutiſſent toutes deux à un cul-de-ſac, qui eſt le lieu de ſéjour. De ces deux branches l'une eſt inclinée, & c'eſt dans cette partie, la plus baſſe de leur domicile, qu'elles font leurs excrémens, dont l'humidité s'écoule aiſément au-dehors; l'autre branche, qui eſt la plus élevée, leur ſert d'entrée. Il ſuit de cette conſtruction que leur domicile eſt toujours propre & ſec: de plus elles le tapiſſent & garniſſent d'herbes fines, de mouſſe & de foin, dont elles font ample proviſion pendant l'été. Voilà leurs couchettes, & elles y repoſent avec molleſſe. On aſſure même que cela ſe fait à frais ou travaux communs, que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramaſſent, & que tour-à-tour elles ſervent de voitures pour les tranſporter: l'une, dit-on, ſe couche ſur le dos, ſe laiſſe charger de foin, étend ſes pattes en haut pour ſervir de ridelles, & enſuite ſe laiſſe traîner par les autres, qui la tirent par la queue & prennent garde en même temps que la voiture ne verſe. C'eſt, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop ſouvent réitéré qu'elles ont preſque toutes le poil rongé ſur le dos. On pourroit

cependant en donner une autre raiſon, dit M. *de Buffon*, c'eſt qu'habitant ſous la terre & s'occupant ſans ceſſe à la creuſer, cela ſeul ſuffit pour leur peler le dos. Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſûr qu'elles demeurent enſemble & qu'elles travaillent en commun à leur habitation, laquelle une fois creuſée ſert à tous les deſcendans de chaque famille, à moins qu'elle ne ſoit ruinée, ſoit par un Chaſſeur, ſoit par un éboulement ſouterrain, ſoit par quelqu'autre accident. Elles y paſſent les trois quarts de leur vie, placées ou couchées à quatre pouces l'une de l'autre : elles n'en ſortent que dans les plus beaux jours, chauds & ſereins, & ne s'en éloignent guere ; l'une fait le guet, aſſiſe ſur un rocher élevé, tandis que les autres s'amuſent à jouer ſur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin ; & lorſque celle qui fait la ſentinelle apperçoit un homme, un aigle, un chien, &c. elle avertit la troupe par un coup de ſifflet ; auſſi-tôt la gent marmotte ſe retire dans ſa taniere, & la ſentinelle n'y rentre que la derniere.

Les marmottes, dit M. *de Buffon*, ne font point de proviſion pour l'hiver (nous avons dit ci-deſſus qu'elles n'en font que de mouſſe & de foin pour matelaſſer leurs clapiers) ; ils ſemblent qu'elles devinent qu'elles ſeroient inutiles ; mais lorſqu'elles ſentent les premieres approches de la ſaiſon qui les doit engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile ; & elles le font avec tant de ſoin & de ſolidité, qu'il eſt difficile d'en diſtinguer la place, & qu'il eſt plus aiſé d'ouvrir la terre par-tout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles ſont graſſes alors ; il y en a dans le pays de Glaris qui peſent juſqu'à 20 livres ; mais ſur la fin de l'hiver elles ſont maigres. Lorſqu'on découvre leurs retraites, on les trouve reſſerrées en boule, engourdies comme les loirs. Voyez *au mot* LOIR ce que nous avons dit au ſujet de l'engourdiſſement commun à quelques eſpeces d'animaux, ſur-tout à ceux dont le ventre eſt rempli de graiſſe.

On choiſit les marmottes graſſes, que l'on trouve ainſi engourdies, pour les manger ; on apprivoiſe les plus jeunes. Celles qu'on nourrit à la maiſon, en les tenant dans les lieux chauds, ne s'engourdiſſent dans aucun temps. Les Chaſſeurs ont grand ſoin de ne pas creuſer les retraites des marmottes dans un temps doux, parce qu'alors elles ſe réveillent & creuſent plus avant ; mais dans les grands froids on eſt ſûr de les ſaiſir engourdies.

Ces animaux vivent en petite ſociété ; ils ne produiſent qu'un fois l'an.

Les portées ordinaires ne ſont que de trois ou quatre petits : leur accroiſſement eſt prompt, & la durée de leur vie n'eſt que de neuf ou dix ans. Les marmottes ſont des animaux qui paroiſſent particuliérement attachés à la chaîne des Alpes, où ils ſemblent choiſir l'expoſition du Midi & du Levant de préférence à celle du Nord ou du Couchant. Cependant il s'en trouve dans les Appennins, dans les Pyrenées, dans les plus hautes montagnes de l'Allemagne & dans tout le pays de Kamtſchatka. Les Kurilles s'habillent de leurs peaux, qui ſont fort chaudes & très-légeres.

Le caractere de la marmotte (animal que M. *Briſſon* met dans le genre du loir, & M. *Linneus* dans celui du rat), eſt d'avoir deux dents inciſives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, la queue longue & couverte de poils rangés de façon qu'elle paroît ronde. M. *Briſſon* rapporte à ce caractere générique & ſpécifique le *cavia* ou la marmotte de Bahama; le *mouax* du Maryland & du Canada; celle de Pologne, dont nous avons parlé au mot *bobaque;* le *cuicet* ou marmotte de Strasbourg, qui eſt l'*arctomys* de la Paleſtine; le *chomir* des Polonois & le *hamſter* des Allemands; enfin la marmotte ordinaire des Alpes, dont nous avons parlé ci-deſſus.

MARMOTTE BATARDE. Petit quadrupede connu au Cap de Bonne-Eſpérance ſous le nom de *klipdas*, c'eſt-à-dire *blaireau des rochers*, & dont M. *Voſmaër*, Directeur des Cabinets du Prince Stadhouder, vient de donner la deſcription. Cet animal n'a aucune reſſemblance avec le blaireau; il n'en a ni la taille, ni la forme, ni les qualités intrinſeques, ni l'économie; il reſſemble mieux à une marmotte. Il a la taille d'un fort lapin, mais il eſt plus gros & plus ramaſſé. Ses oreilles ſont ovales, raſes à leurs bords, en partie couvertes d'un poil court & doux, & preſque cachées ſous les poils de la tête; ſes yeux ſont médiocrement grands, les paupieres aſſez diſtinctes & bien diſpoſées, ainſi que les ſix poils qui compoſent chaque mouſtache. Son nez eſt noir, nud, & la levre ſupérieure comme diviſée en deux, ſans l'être effectivement. On remarque en differentes parties de la peau, des eſpeces de verrues d'où ſortent quelques poils noirs, roides & plus ou moins longs. Sa langue eſt fort épaiſſe & garnie de petits mamelons. Le palais de la bouche a huit cannelures ou ſillons profonds. De la mâchoire ſupérieure ſortent deux dents aſſez longues, très-écartées l'une de l'autre, fortes & affilées, elles ont la forme d'un triangle alongé & aplati. La mâchoire inférieure eſt

armée de quatre dents inciſives. Les dents molaires ſont aſſez groſſes & placées au fond de la bouche ; il y en a quatre de chaque côté, tant en haut qu'en bas. Les pieds antérieurs ſont fort courts & cachés en partie ſous la peau du corps. Une grande partie de ces pieds & de ceux de derriere eſt ſans poil, & comme recouverte d'une pellicule noire. Les pattes antérieures ſont diviſées en quatre doigts, & les poſtérieures en trois. Ces doigts ſont arrondis, & armés par le bout d'onglets courts & ronds.

La marmotte bâtarde n'a point de queue. L'anus paroît fort long, & le prépuce en bourrelet rond, découvre viſiblement un peu le membre de la génération.

La couleur du poil qui eſt comme laineux & doux, reſſemble à celui des lapins de garenne, un peu plus foncé ſur la tête & ſur le dos, & blanchâtre au devant de la poitrine & du ventre. Entre le cou & le dos paroît une bande blanchâtre qui ſe termine à la naiſſance des pieds antérieurs.

Cet animal mene un genre de vie fort triſte, il vit communément ſous terre, & dort ſouvent dans la journée. Son allure paroît lente, & s'exécute par bonds. En effet il ſaute comme les lapins ſur les pieds de derriere dont la plante fort alongée eſt toute calleuſe. Il pouſſe fréquemment des cris de courte durée, mais aigus & perçans. Il eſt fort vraiſemblable, dit M. *Voſmaër*, que ces animaux mettent bas ſouvent & en grand nombre à la fois, & qu'en cela, comme à d'autres égards, ils reſſemblent aux lapins. *Kolbe* dit que ſa chair eſt bonne à manger, & qu'étuvée & épicée, c'eſt une nourriture auſſi appétiſſante que ſaine.

MARNE, *marga*, eſt une terre communément blanchâtre, griſâtre, compoſée de craie, de glaiſe, & ſouvent d'un peu de ſable fin. Selon qu'il entre plus ou moins d'une de ces terres dans une quantité donnée de marne, alors elle eſt ou plus légere, ou moins compacte, ou moins abſorbante, ou plus vitrifiable, ou moins diſſoluble aux acides, ou plus ou moins colorée & friable ; mais elle eſt toujours plus ſolide que la craie. En général une bonne marne fait efferveſcence dans les acides, ce qui décele une partie crétacée : mais lorſqu'elle en eſt dépouillée, elle paroît tenace, s'endurcit au feu ; étant détrempée avec de l'eau, on en peut faire des vaſes ſur le tour ; ceci décele auſſi ſa partie argileuſe : enfin on peut ſéparer la partie ſableuſe par le lavage ; mais ſi on laiſſe la glaiſe,

&

& qu'on la pouſſe au feu, on en obtiendra une ſorte de verre laiteux, ou une porcelaine. C'eſt dans les ouvrages de Minéralogie, de Lithogéognoſie, & dans le Dictionnaire de Chimie, qu'on trouvera ces ſortes de détails.

Quant aux différentes couleurs des marnes, elles ſont dues aux parties moins végétales que métalliques qui y ont été dépoſées dans l'état de guhr avec les autres parties conſtituantes de cette ſorte de terre.

On appelle *marne pure* celle qui ne contient que de la craie, ou une terre calcaire & de la glaiſe très-fine, à doſes à-peu-près égales; quand la craie y domine, on l'appelle *marne crétacée*; lorſque l'argile s'y trouve en plus grande quantité, on l'appelle *marne à foulon*.

La marne qui ſe décompoſe dans l'eau ou à l'air, & qui ſe fend en lames, eſt une ſorte de *marne pure*; elle eſt excellente pour fertiliſer les terrains ſableux ou arides; ſi elle contient trop peu d'argile, elle tombe en pouſſiere. Plus la marne eſt argileuſe, mieux elle convient ſur les terres épuiſées par les enſemencemens; plus la marne eſt calcaire & ſableuſe, meilleure elle eſt pour les terrains humides & tenaces, ou pour les landes écobuées des bas fonds; car dans les landes de haut terrain la marne argileuſe eſt préférable. *Voyez le mot* TERRE, *& l'article* FALUNIERES.

La marne pétrifiable eſt dans le même cas que l'argile pétrifiable: un ſable très-atténué domine dans ſa compoſition, & acquiert par la ſuite du temps, avec le gluten argileux, une extrême dureté, à la maniere de la plupart des pierres. *Voyez* CAILLOU.

Enfin la marne à foulons eſt celle qui eſt ſurchargée de terre bolaire & ſavonneuſe; elle s'étend dans l'eau au point d'y éprouver une ſorte de diſſolution: elle eſt feuilletée & ſe durcit peu-à-peu au feu; on s'en ſert pour fouler les draps au défaut de la véritable *argile à foulon*. Voyez ce mot & l'article TERRE A FOULON.

On donne encore le nom de *marne* à pluſieurs autres ſortes de terres dont on fait uſage dans les arts; mais ce ſont pour la plupart des eſpeces d'argiles blanches: on les emploie pour faire des creuſets, des moules, &c. *Voyez* ARGILE.

A l'égard de la marne fétide, on doit la regarder comme une eſpece de pierre puante calcaire qui ſe trouve dans les environs des charbonnieres. *Voyez* PIERRE PUANTE.

La marne ſe trouve communément en Normandie, en Champagne

à la profondeur de trente, quarante, & juſqu'à cent pieds, quelquefois en pleine campagne, d'autres fois au pied des collines, d'où communément il découle un petit filet d'eau. Elle forme des lits aſſez horizontaux; on y trouve ſouvent des cailloux, mais peu de coquilles, ſinon en Suiſſe, en Bourgogne, & en quelques autres pays. Les premiers & derniers bancs de marne ſont les plus graveleux; il ſemble que cette terre ne ſoit qu'un dépôt vaſeux de la mer, lequel eſt, dans certains endroits, compoſé du tritus de coquilles & d'un limon provenant de la deſtruction & du récrément des animaux de la mer, &c.

Obſervations ſur la Marne.

Nous diſons que la marne eſt une compoſition préparée par les mains de la nature, pour ſervir l'induſtrie de l'homme, & qu'elle eſt formée d'une terre calcaire, telle qu'il en réſulte des coquilles réduites en pouſſiere; ces molécules terreuſes ont été unies & cimentées pour ainſi dire par les parties glutineuſes des animaux qui habitoient ces teſtacées.

L'invention de marner les terres pour les amender, eſt très-ancienne; mais la nature de la marne, l'eſpece de terrain, ſa ſituation & ce qu'il doit produire, ſont quatre choſes qui doivent faire varier dans la maniere d'employer la marne. Il ne ſuffit pas d'examiner cette terre en Naturaliſte & en Phyſicien, il importe bien plus de l'enviſager en Econome. *Adolphe Kulbel*, qui a écrit ſur les *cauſes de la fertilité des terres*, prétend que l'alkali, mêlé dans une juſte proportion avec la terre, eſt la vraie cauſe de ſa fertilité; & que la marne eſt ſans contredit de toutes les terres celle qui contient le plus & qui retient le mieux les alkalis: & c'eſt à cette propriété qu'il faut, ſuivant ſon opinion, attribuer les grands effets de cette terre.

Bernard Paliſſy dit qu'on trouve la bonne marne au-deſſous de la premiere terre, ou de quelques couches mêlées; & qu'on la diſtingue par ſa couleur jaunâtre ou bleuâtre, par ſa ſolidité, par ſa qualité graſſe & par ſon poids.

Quantité de Laboureurs ſe perſuadent trop aiſément qu'il n'y a point de marne dans leur canton, fondés ſur ce que l'on ne découvre pas cette terre à la ſuperficie du ſol: mais dans tout pays où il y a de la craie & de la pierre à chaux, il doit s'y rencontrer de la marne; pour la trouver il ne s'agit que de fouiller à une certaine profondeur.

Nous avons eu l'honneur de repréſenter au Gouvernement combien

il ſeroit utile d'avoir dans chaque diſtrict de ce Royaume, une grande tariere bannale pour ſonder la terre. En perçant le terrain par le moyen de cet inſtrument on ameneroit à la ſuperficie du ſol des échantillons des différentes couches de terre, & l'on ſeroit en état de faire, à coup sûr, des fouilles & des puits pour en retirer ou de la marne, ou du ſable, ou de la pierre à chaux, ou de la mine, ou du charbon de terre, &c. Par là on connoîtroit à-peu-près les productions ſouterraines de la France. La dépenſe d'une telle ſonde eſt peu conſidérable, & l'utilité en ſeroit très-grande.

Au reſte il n'eſt pas ſuffiſant de fouiller ainſi la terre : ſi l'on n'eſt pas aſſez inſtruit pour en diſtinguer les différentes eſpeces, on les confondra facilement, & l'on prendra du quartz blanc pour une marne blanche, dure, ainſi qu'il eſt arrivé il y a quelques années dans une contrée de ce Royaume, où l'on crut devoir récompenſer la ſagacité & la découverte du Citoyen qui faiſoit un ſi beau préſent à ſa Province. Il faut eſpérer que dans ce moment de paix le Miniſtere, qui a ci-devant fait de ſi grands frais pour meſurer toute la France, va s'occuper ſérieuſement d'un point auſſi important que celui de l'agriculture, & faire voyager dans les Provinces des gens éclairés, & dont les talens en ce genre ſe feront déja fait connoître. Ils apprendront aux Laboureurs, qu'au défaut d'une marne naturelle l'on en peut faire une artificielle avec de la craie & un peu d'argile ſableuſe, ayant ſoin de bien unir le mêlange. Ils leur montreront à en diminuer ou augmenter les proportions pour former le mêlange qu'il convient de porter ſur une terre dont la nature eſt actuellement oppoſée à celle de l'engrais; ils leur feront voir que l'argile ne convient point à une terre tenace, que la craie n'amende pas non plus une terre calcaire, que la marne convient toujours dans un terrain pierreux, léger, ſablonneux ou graveleux, ainſi que dans un terroir trop meuble, &c.

Quand on veut engraiſſer un terrain par la marne, il faut expoſer cette terre à l'air par monceaux avant l'hiver; le ſoleil, la neige, les pluies, les gelées l'attendriſſent : au printemps, il faut écraſer au maillet cette marne, puis la diſtribuer également & en petite quantité ſur le terrain. Il faut encore laiſſer ces ſurfaces, ainſi multipliées, quelque temps expoſées à l'air, enſuite labourer pluſieurs fois à quinze jours d'intervalle, ſur-tout quand il a plu. Un tel engrais peut ſervir pour vingt & même pour trente ans. La terre produit peu la premiere

année, elle rapporte davantage la ſeconde, la récolte eſt déja bonne à la troiſieme année, & ainſi de ſuite. Il ne faut donc pas ſe rebuter d'abord, ni s'exempter pour cela de porter toutes les huit à dix années de bon fumier ſur ſon terrain. Tout démontre que les terres blanches conſervent les amendemens plus long-temps que celles qui ſont colorées : les plantes s'y ſoutiennent très bien, & ſouvent elles y grenent davantage. *Voyez* pour la maniere de marner les terres, ce qui eſt dit dans le *Corps complet d'Agriculture d'Angleterre* & dans celui de France : le *Dictionnaire des engrais*, inſéré dans le *Journal économique* de Leipſig, *Tom. I. & III.* On trouve auſſi dans le *Journal économique* de Saxe, la police du Roi de Pruſſe pour la maniere de marner les terres.

MAROLY. Oiſeau paſſager aſſez extraordinaire, & qu'on croît être originaire d'Afrique. Il eſt de la grandeur d'un aigle, & a la forme d'un oiſeau de proie ; il a deux eſpeces d'oreilles d'une énorme grandeur, qui lui tombent ſur la gorge ; le ſommet de ſa tête eſt élevé en pointe de diamant, & enrichi de plumes de différentes couleurs ; celles de ſa tête & de ſes oreilles ſont d'une couleur tirant ſur le noir : il ſe nourrit du poiſſon qu'il trouve mort ſur le rivage de la mer, & bien ſouvent de ſerpens & de viperes. On pourroit lui donner le nom d'*aigle de mer*. Cet oiſeau fait ſon paſſage aux mois de Septembre & Octobre, plutôt que dans un autre temps. Les Perſans l'appellent *Pac*.

MARON ou SIMARRON. Nom donné à un Negre eſclave & fuyard, qui ſe trouvant accablé de travaux ou de punitions, s'échappe partout où il peut, dans les bois, dans les montagnes, dans les falaiſes, & autres lieux peu fréquentés, où il préfere la vie la plus miſérable à l'eſclavage. *Voyez à l'article* NEGRE.

MAROUCHIN. C'eſt le paſtel ou vouede de la plus mauvaiſe qualité.

MAROUETE. Nom donné au petit râle d'eau. *Voyez* RALE.

MAROUTE. *Voyez* CAMOMILLE.

MARQUIS D'ENCRE. Nom que quelques Modernes ont donné à un ſcarabée noir qu'on trouve ſur les fleurs : ſes fourreaux qui ne ſont point velus, ſont marqués de deux bandes jaune-noires ſur un fond jaune ou rouge, ce qui lui a fait donner le ſurnom de *livrée d'encre*. Le bout du ventre de l'inſecte n'eſt pas recouvert par les étuis.

MARRONIER. Eſpece de châtaignier cultivé. *Voyez à l'article* CHATAIGNIER.

Le MARRONIER A FLEURS ROUGES, *pavia*, eſt originaire de la Caroline ; il s'éleve à la hauteur de quinze pieds ; ſes fleurs ſont rouges ; ſon fruit eſt brun, & le brou n'en eſt point épineux.

Le MARONNIER D'INDE, *hippocaſtanum vulgare*. Grand & bel arbre originaire des Indes, actuellement cultivé par toute l'Europe depuis cent cinquante ans, non pas à cauſe du fruit qu'il rapporte, mais à cauſe de l'ombre délicieuſe qu'il produit, & parce qu'il ſe cultive aiſément dans tous les terrains, & monte en arbre en peu d'années. Cet arbre répand ſes rameaux fort au large ; ſa tige eſt droite & fort groſſe. Dans la jeuneſſe de l'arbre, ſon écorce eſt liſſe & cendrée ; lorſqu'il eſt dans ſa force, elle devient brune & gerſée. Ses feuilles ſont diſpoſées en main ouverte, cinq à cinq ou ſept à ſept ſur une queue longue, étroites par la baſe, dentelées en leurs bords, vertes & d'une ſaveur amere. De l'extrémité des branches naiſſent pluſieurs rameaux qui portent chacun, dès la fin d'Avril, pluſieurs fleurs blanches ou purpurines à quatre ou cinq pétales, & accompagnées de pluſieurs étamines jaunes. A ces fleurs qui forment une grappe pyramidale, ſuccedent des fruits arrondis, épineux, qui s'ouvrent en deux ou trois parties, & qui renferment ſous leur brou une ou pluſieurs châtaignes oblongues, aſſez groſſes, mais qui n'ont point la pointe qu'on obſerve dans les châtaignes ordinaires & dans les marrons. Les amandes ou châtaignes du marronier d'inde ne valent rien à manger ; elles ſont ameres, âcres, aſtringentes. M. *Bon*, Préſident de Montpellier, a cependant trouvé le moyen de rendre ces marrons utiles pour la nourriture des beſtiaux & des volailles ; il ſuffit de les préparer à la maniere des olives, pour les rendre bons à manger. Voyez les *Mémoires de l'Académie* & le *Journal économique*, *mois d'Octobre 1751 & mois de Septembre 1757*. Pluſieurs Maréchaux en font avaler aux chevaux pouſſifs. On a eſſayé d'en tirer parti pour la compoſition des certaines eſpeces de bougies, mais ſans un grand ſuccès ; la lumiere en étoit triſte & ſombre. On en a tiré auſſi de l'amidon, de l'huile à brûler, de la poudre ſavonneuſe. Diverſes expériences, dit M. *Deleuze*, paroiſſent prouver que ce fruit pilé pourroit s'employer utilement pour le blanchiſſage du linge, pour le roui du chanvre, & dans les Manufactures, comme un bon décraſſant : il contient un principe ſalin & ſavonneux. Les marrons d'Inde ſervent au chauffage des pauvres gens ; les enfans s'amuſent quelquefois à faire avec ce fruit des reliefs & des ſculptures,

dont le degré de perfection annonce l'adreſſe & le talent. Les bois du marronier brûle difficilement, mais ſa cendre fait une très-bonne leſſive.

Ce bois n'eſt pas ſujet à la vermoulure ; il eſt blanc, tendre, mollaſſe & filandreux ; il eſt de meilleur ſervice que le tilleul pour la gravure. On multiplie ce marronier en ſemant ſon marron. Il faut avoir ſoin de le tailler ſur les côtés dans la force de ſon âge ; il acquiert aſſez facilement cette forme agréable, cet air de grandeur, qui ſe font remarquer dans la grande allée des Tuileries à Paris. Quel beau ſpectacle que cet arbre chargé de ſes girandoles de fleurs !

MARROQUIN. Nom qu'on donne à la peau de bouc & de chevre préparée d'une maniere particuliere. *Voyez à la fin du mot* BOUC.

MARRUBE, *marrubium*. Plante qui a une odeur forte, & dont on diſtingue trois eſpeces principales ; ſavoir, le *marrube blanc*, le *marrube noir* & le *marrube aquatique* ; mais qui ſont d'autant de genres differens.

1°. Le MARRUBE BLANC, *praſſium album*, a la racine fibreuſe ; ſes tiges ſont nombreuſes, hautes d'un pied, carrées, velues & branchues, garnies de feuilles oppoſées deux à deux à chaque nœud, ridées, arrondies, blanchâtres & crenelées inégalement. Ses fleurs, qui naiſſent en grand nombre autour de chaque nœud, ſont petites, blanches & verticillées. Leur calice eſt cylindrique, terminé par dix dents pointues & recourbées. Il leur ſuccede quatre ſemences oblongues.

Cette plante, qui eſt toute d'uſage, vient abondamment ſur le bord des grands chemins & des champs, dans des terres incultes & dans des décombres. Les feuilles ſont ameres, aſtringentes, & ont une odeur fort pénétrante ; c'eſt un des principaux remedes dans l'aſthme humoral, dans les maladies chroniques, & pour la ſuppreſſion des regles & des lochies.

2°. Le MARRUBE NOIR ou BALOTE ou MARRUBE PUANT, *praſſium nigrum*, a la racine vivace, ligneuſe & fibrée : il en ſort pluſieurs tiges, hautes d'un pied & demi, fermes, carrées, velues, branchues, rougeâtres, garnies de feuilles oppoſées, velues, ſemblables à celles de l'ortie rouge, de couleur verte brunâtre, de différentes grandeurs, & d'une odeur très-déſagréable : ſes fleurs ſont également verticillées, de couleur rouge ; leur levre ſupérieure eſt velue ; leur calice eſt une campane à cinq angles, évaſée & pliſſée. Il leur ſuccede à chacune quatre ſemences oblongues, noirâtres & contenues dans une maniere de cornet

qui a ſervi de calice à la fleur. Cette plante a l'odeur de l'ortie puante, elle naît ſur les décombres & le long des haies. On ne ſe ſert guere de cette plante qu'extérieurement, à cauſe de ſon odeur fétide, & de ſa ſaveur déſagréable. On l'emploie pour déterger & réſoudre les tumeurs, pour guérir toutes les gales d'une mauvaiſe qualité, les dartres & les boutons.

3°. Le MARRUBE AQUATIQUE, *lycopus paluſtris*. On en diſtingue deux ſortes principales; l'une a les feuilles non velues (*glaber*), mais rudes & noirâtres; l'autre a les feuilles velues (*villoſus*), blanches, rudes, crenelées, quelquefois laciniées. Toutes les deux ſont profondément découpées. Leur tige eſt carrée, dure, ridée, & croît à la hauteur d'un pied & demi. Les fleurs ſont petites, en gueule & verticillées, blanches, ne contenant que deux étamines, & ſuccédées de ſemences menues & arrondies. Ces marrubes croiſſent dans les lieux aquatiques. On les eſtime propres pour arrêter les dyſſenteries. Cette plante employée avec de la couperoſe, eſt, dit-on, propre à donner une auſſi belle teinture noire que les noix de galle.

MARS. *Voyez le mot* PLANETE *& l'article* FER.

MARSEAU ou SAULE OSIER ou SAUSSELANGE. *Voyez à l'article* SAULE.

MARSOUIN. *Voyez ſon article au mot* BALEINE. Les Chinois donnent le nom de *chiang-chu* ou de *porc de riviere* à une eſpece de poiſſon qui reſſemble aſſez au *marſouin*.

MARTAGON, *lilium floribus reflexis montanum*. Eſpece de lis à petites fleurs qui vient d'un oignon jaune: il y a cependant des martagons de différentes couleurs, blancs, orangés, pourprés, &c. Les martagons, dit M. *Deleuze*, ſe diſtinguent des autres lis par leurs fleurs penchantes & dont les pétales ſont roulés en dehors. Le martagon de montagnes eſt à fleurs doubles, pointillées & à trois rangs; il demande la culture du lis, peu de ſoleil, & à être replanté ſitôt que ſes caïeux ſont détachés: ſes feuilles ſont verticillées. *Voyez* LYS.

MARTE ou MARTRE, *martes abietum*. Cet animal reſſemble beaucoup à la fouine, cependant il a la tête plus groſſe & plus courte, les jambes plus longues, & par conſéquent il court plus aiſément qu'elle. Une marque diſtinctive des plus ſenſibles, c'eſt que la gorge de la marte eſt jaune, au lieu que celle de la fouine eſt blanche; le poil de la marte eſt auſſi plus fin, plus fourni, & moins ſujet à tomber que celui de la fouine. Quelques

perſonnes ont avancé que ces deux animaux étoient de la même eſpece, & qu'ils ſe mêloient dans l'accouplement : mais ce fait ne paroît pas prouvé ; car on ne trouve point de métis qui viennent de leur accouplement.

La marte originaire du Nord, eſt naturelle à ce climat, & s'y trouve en ſi grand nombre, que l'on eſt étonné de la quantité de fourrures de cette eſpece que l'on y conſomme & que l'on en tire. Elle eſt au contraire en très-petit nombre dans les pays tempérés, & ne ſe trouve point dans les pays chauds ; elle eſt auſſi rare en France, que la ſouine y eſt commune. La marte parcourt les bois, & grimpe au-deſſus des arbres : elle vit de chaſſe, & détruit une prodigieuſe quantité d'oiſeaux, dont elle cherche les nids pour en ſucer les œufs ; elle prend les écureuils & les mulots ; elle mange auſſi du miel comme la ſouine & les putois. Elle differe beaucoup de la ſouine par la maniere dont elle ſe fait chaſſer : dès que celle-ci ſe ſent pourſuivie par un chien, elle s'enfuit promptement dans ſon grenier ou dans ſon trou. La marte au contraire ſe fait ſuivre long-temps par les chiens, avant de grimper ſur un arbre ; elle ne ſe donne pas la peine de monter ſur les branches, elle ſe tient ſur la tige, & de là les regarde paſſer. La trace qu'elle laiſſe ſur la neige, paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en ſautant, & qu'elle marque toujours de deux pieds à la fois.

La marte s'empare, pour mettre bas ſes petits, de ces nids que les écureuils ſont pour eux avec tant d'art, & elle ſe contente d'en élargir l'ouverture. Elle met bas au printems ; ſa portée n'eſt que de deux ou trois petits, qu'elle nourrit d'œufs d'oiſeaux, & elle les mene enſuite à la chaſſe avec elle. Les oiſeaux connoiſſent ſi bien leurs ennemis, qu'ils font pour la marte comme pour le renard, le même petit cri d'avertiſſement. Une preuve que c'eſt la haine qui les anime plutôt que la crainte, dit M. *de Buffon*, c'eſt qu'ils les ſuivent aſſez loin, & qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces & carnaſſiers, tels que le loup, le chat ſauvage, la belette, & jamais contre le cerf, le chevreuil & le lievre.

Les martes ſont auſſi communes dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de l'Europe & de l'Aſie : on en apporte beaucoup de fourrures du Canada ; mais les plus magnifiques viennent du pays de Kamtſchatka, où les naturels mangent la chair de cet animal qu'ils trouvent délicieuſe.

Il ne faut pas confondre la marte dont nous parlons, avec la *marte zibeline*,

zibeline, qui eſt un autre animal, dont la fourrure eſt bien plus précieuſe. La zibeline eſt noire, la marte n'eſt que brune & jaune : *voyez* ZIBELINE. La partie de la peau qui eſt la plus eſtimée dans la marte, eſt celle qui eſt la plus brune, & qui s'étend tout le long du dos, juſqu'au bout de la queue.

MARTE DOMESTIQUE. C'eſt le nom que l'on donne ſouvent à la *fouine*. Voyez ce mot.

MARTE ZIBELINE. *Voyez* ZIBELINE.

MARTEAU. Nom donné à une coquille bivalve du genre des *huîtres*, & dont les replis, la longue queue & les deux parties d'enhaut, ont la figure d'un vrai marteau ou d'une petite enclume ou d'un T. L'extenſion de ſes bras un peu pliés & contournés, l'a fait appeller *crucifix* chez les Hollandois : ſa couleur brune ou noire qui tire ſur le violet eſt aſſez diſtinguée ſur ſa robe. L'intérieur de cette coquille eſt brillant & nacré. Malgré la bizarrerie des contours de ſes écailles, on eſt étonné de la juſteſſe avec laquelle elles ſe joignent ; mais elle a cela de commun avec toutes les huîtres. Sa charniere ſe trouve dans le milieu de la valve inférieure, c'eſt une large dent triangulaire applatie, chargée elle-même d'autres dents très-fines, qui s'engrenent dans les petites cavités de la valve oppoſée. Il y a encore une profonde échancrure dans les deux valves deſtinées à recevoir le ligament. Cette coquille nous vient des Indes. Nous avons vu un marteau tout blanc.

MARTEAU, *libella piſcis*. Animal de mer d'un aſpect horrible, fort redoutable aux Mariniers, & qu'on voit communément en Afrique : il porte en Amérique le nom de *pantouflier* : on l'appelle auſſi *zygène*. C'eſt le *toibandalo* des Eſpagnols, & le *panapana* des Braſiliens.

Cet animal vorace eſt mis parmi les eſpeces de chien de mer ; ſa tête plate & difforme, s'étend des deux côtés, comme celle d'un marteau ; ſes yeux qui ſe trouvent placés aux deux extrémités, ſont ronds, grands, rouges, étincelans : en un mot leur mouvement a quelque choſe d'effrayant. Sa large gueule eſt armée de pluſieurs rangées de dents fort tranchantes : cette gueule eſt diſpoſée de maniere qu'elle n'eſt point embarraſſée par la longueur de ſon muſeau, comme l'eſt celle du requin : le corps eſt rond & ſe termine par une groſſe & forte queue. Il n'a point d'écailles, mais ſa peau eſt très-épaiſſe, marquée de taches, dure & rude comme celle du requin, mais d'un grain plus fin. Ses nageoires ſont grandes, fortes, & cartilagineuſes. Il s'élance ſur ſa proie avec une

avidité extrême ; tout convient à ſa voracité, ſur-tout la chair humaine. Malgré ſa viteſſe, ſa force & la crainte du danger, les Negres l'attaquent volontiers, & le tuent fort adroitement, & avec d'autant plus de facilité qu'il eſt plus grand, parce qu'il ſe remue alors bien plus difficilement. On en voit de la grandeur des cétacées moyens : il n'eſt pas rare d'en prendre dans la Méditerranée : on l'appelle à Marſeille *peſce jouzíou*, *poiſſon juif*, à cauſe de ſa reſſemblance avec l'ornement de tête que les Juifs de Provence portoient anciennement. La chair du marteau eſt dure, & d'un goût déſagréable.

MARTEAU ou NIVEAU D'EAU DOUCE, *libella fluviatilis*. On donne ce nom à une ſorte d'inſecte qui a quelque reſſemblance avec le poiſſon de mer, dont il eſt mention ci-deſſus. Ce petit inſecte eſt de la forme d'un T ou d'un niveau ; il a trois pieds de chaque côté, ſa queue finit en trois pointes vertes : cette queue, ainſi que ſes pieds, lui ſervent à nager.

MARTIN PÊCHEUR ou MARTINET PÊCHEUR, ou ALCYON DES MODERNES. Nom donné à un genre d'oiſeau très-beau & dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

Le *martin pêcheur* dont nous parlons ici, ſe nomme en latin *ipſida noſtras aut alcedo fluviatilis*. C'eſt un oiſeau qui peſe environ dix gros : il a à-peu-près un demi-pied de longueur, à prendre depuis le bout du bec, juſqu'au bout de la queue, & une envergure de dix à onze pouces, le bec gros, ordinairement droit, pointu, noirâtre & long de deux pouces, la bouche ſafranée en dedans : la tête eſt groſſe en proportion du corps, le cou court, le menton & le milieu du ventre blancs avec quelque mêlange de roux-cannelle, le bas du ventre & le deſſous des aîles rouſſâtres ; la poitrine d'un rouge de cuivre luiſant avec les extrémités des plumes d'un bleu verdâtre ſale. Il eſt orné d'une très-belle couleur d'un bleu clair argenté & éblouiſſant ſur tout le dos : on y remarque cependant des lignes de noir nuancé. Le ſommet de la tête eſt d'un noir verdâtre, quelquefois doré ; avec des taches bleues en travers. Le grand pennage eſt auſſi d'une couleur bleue verdâtre ; la queue eſt communément courte, & d'un bleu obſcur ; les jambes ſont menues, courtes, noirâtres par devant & rougeâtres par derriere, cachées dans les plumes juſqu'aux genouilleres, terminées par quatre doigts longs, trois antérieurs & un poſtérieur (le doigt externe eſt le plus long, ce qui conſtitue le caractere de ce genre d'oiſeaux), adhérens les uns aux autres

juſqu'à la deuxième ou troiſieme articulation aſſez diſtantes, de façon que la plante du pied s'y montre large & applatie. *Belon* dit qu'on lui donne le ſurnom de *pêcheur*, pour ne pas le confondre avec une eſpece d'hirondelle nommée auſſi *martinet*, & qui fait ſon nid au bord de l'eau, comme le martinet pêcheur.

Lorſque cet oiſeau (le mâle avec ſa femelle) trouve un lieu commode ſur le bord de quelque riviere, d'un canal, d'un vivier, où il y a un trou creuſé de plus de deux pieds de profondeur, ſoit par des rats d'eau, ou par des racines d'aune, ou par l'eau même, il s'y établit & y couve; il ne quitte pas même ce lieu quand on lui déniche ſes petits: il donne à ſon nid une figure ronde, & il en place l'entrée ſur un petit angle éminent. Sa ponte eſt de quatre œufs, & ſouvent il la renouvelle trois fois par an. Comme il nourrit ſes enfans de petits poiſſons qu'il ſaiſit avec adreſſe en raſant la ſurface de l'eau, la Nature a donné à cet oiſeau un avantage ſingulier; quand ils en ont digéré la chair, les arêtes, les écailles, les épines, les nageoires, demeurent entieres & en pelotte dans leur eſtomac, & ils les revomiſſent dans leur nid en une petite maſſe ronde, comme un oiſeau de proie rend la curée des os & des plumes de l'oiſeau qu'il a mangé.

Quoique cet alcyon ſe nourriſſe de bon poiſſon, cependant on ne mange point ſa chair: lorſque les payſans le dénichent, ils le font ſécher, moins à cauſe de la beauté raviſſante de ſon plumage, que parce qu'ils prétendent que cet oiſeau conſervé dans un garde-meuble, en éloigne les teignes & toutes ſortes d'inſectes nuiſibles. Sa chair, diſent-ils, eſt incorruptible, mais j'ai malheureuſement des preuves du contraire; car tous ceux que j'avois fait préparer, & que j'avois diſtribués dans ma collection d'oiſeaux, ont été attaqués par les teignes. Toutes les autres propriétés qu'on aſſigne à cet oiſeau, ne ſont pas moins fabuleuſes.

Le *martin pêcheur* ne poſe preſque point à terre, non plus que le pivert, parce que ſes jambes ſont trop courtes. La femelle eſt un peu moins belle & moins groſſe que le mâle: tous les deux s'aiment tendrement, & ſont très-fideles l'un à l'autre; pendant la couvaiſon, le mâle ne ceſſe d'aller à la picorée & de l'apporter à ſa femelle, ainſi qu'à ſes enfans nouvellement nés.

Il y a peu d'oiſeaux à qui l'on ait donné autant de noms qu'à celui-ci: on l'a nommé *alcyon*, *tartarin*, *oiſeau de glace*, *oiſeau de Saint-*

Martin, pêcheur du Roi, drapier ou *artre, monnier, pivert d'eau, pêche-verron, merle bleu* & *d'eau* ou *merlet-pêcheret, virevent* ou le *puant* des matelots. Des perſonnes font ſécher le cœur de cet oiſeau, l'enferment dans un ſachet & le pendent au cou des enfans, dans l'eſpérance de les préſerver de l'épilepſie : la graiſſe du martinet eſt rouſſe.

L'on voit dans les Cabinets des Ornithologiſtes d'autres eſpeces de martin-pêcheur qui ſe trouvent à Smyrne, à la Caroline, à Bengale, &c. celui de Madagaſcar eſt de la plus grande beauté, ainſi que celui du Mexique dont la tête eſt huppée ; ſa queue & ſes aîles ſont rayées de bleu & blanc; ſon ventre eſt de couleur aurore. Le martin-pêcheur à collier des Indes, *ipſida indica torquata*, eſt très-agréable à la vue.

MARTINET, *hirundo agreſtis Plinii ſive ruſtica.* Eſpece d'hirondelle qui a la gorge & le ventre blancs, & le dos noirâtre. *Voyez l'article* HIRONDELLE.

MARUM, *marum*, eſt le nom que l'on donne à deux genres de plantes, dont l'une eſt le vrai marum ou *marum de cortuſus*, & l'autre eſt le *marum-maſtic.*

LE VRAI MARUM ou MARJOLAINE DE CRETE, *marum Cortuſi*, eſt une plante aromatique de la famille des chamædris; c'eſt le *chamædris maritima, incana fruteſcens, foliis lanceolatis. Tournefort.* Nous l'avons rencontrée en abondance dans la Provence, notamment aux Iſles d'Hyeres, dans celle qui eſt appellée Porte-Croz, autour de Toulon, & dans les environs de Graſſe. Elle eſt de la hauteur d'un pied: ſa racine eſt fibreuſe; ſes tiges ſont ligneuſes, blanches & velues comme celles du thym. Ses feuilles ſont ſemblables à un fer de lance, approchantes de celles du ſerpolet, un peu cotonneuſes, d'une ſaveur fort âcre, & d'une odeur fort aromatique ; étant froiſſées, elles font ſouvent éternuer. Ses fleurs qui ſont entiérement ſemblables à celles de la germandrée, naiſſent des aiſſelles des feuilles; elles ſont purpurines: il leur ſuccede à chacune quatre ſemences arrondies, renfermées dans une capſule qui ſervoit de calice à la fleur.

On cultive auſſi cette plante dans nos jardins; mais on eſt obligé de l'environner d'une cage ou de petits cerceaux de fer, à cauſe de ſon odeur qui attire les chats de toutes parts. Elle les rend comme inſenſés & brûlés du feu de la lubricité : de ſorte qu'ils mordent le marum, ſe roulent deſſus, l'humectent de beaucoup de ſalive & même de leur ſemence.

Ce marum qui croît dans les pays méridionaux, ne nous parvient qu'entiérement deſſéché. Cette plante étant diſtillée avec de l'eau comme les autres plantes aromatiques, fournit beaucoup d'huile eſſentielle qui tient en Hollande un des premiers rangs parmi les céphaliques, les carminatifs, les anti-ſcorbutiques, les anti-paralytiques & les remedes utérins. La poudre ou l'infuſion du marum produit, quoique plus lentement, ces mêmes effets; elle excite prodigieuſement à l'amour & convient ſingulierement dans la maladie des nerfs: nous avons l'expérience de cette derniere propriété ſur nous-mêmes.

La poudre de marum mêlée & priſe par le nez avec le tabac, fortifie & purge le cerveau, & rétablit l'odorat.

Le Marum mastic, *marum maſtich, thymbra Hiſpanica majoranæ folio*, eſt doué d'une odeur aſſez déſagréable; il vient de lui-même dans les pays chauds: nous l'avons rencontré dans une terre ſeche & pierreuſe à l'adoſſement Sud du Canigou dans les Pyrenées. Pluſieurs particuliers en Eſpagne le cultivent volontiers dans leurs jardins. Cette eſpece de marum eſt une petite plante ligneuſe comme la marjolaine, très-ramifiée & haute de deux pieds: ſes racines ſont ligneuſes & fibrées: ſes feuilles ſont aſſez ſemblables à celles du ſerpolet, d'une ſaveur âcre d'une odeur de maſtic; près du ſommet des rameaux ſont de petites têtes cotonneuſes, qui les embraſſent en maniere d'anneaux: il en ſort de petites fleurs blanchâtres, ſemblables, ainſi que les graines, à celles du thym.

On attribue à cette ſorte de *marum* les mêmes vertus qu'au précédent; mais on en fait plus rarement uſage: on préfere même la premiere eſpece dans la diſpenſation des trochiſques d'*Hédicroi*, qui entrent dans la grande thériaque.

MASAPUTE. *Voyez* Serval.

MASCARET ou BARRE, ſe dit du reflux ou de la premiere pointe du flot qui, proche de l'embouchure des rivieres, fait monter le courant & le repouſſe vers ſa ſource. *Voyez à l'article* Mer.

MASLAC. *Voyez* Bangue.

MASQUAPENNE, eſt une racine de la Virginie qui eſt rouge comme du ſang, & dont le ſuc ſert aux habitans pour peindre leurs armes & leurs meubles. Nous ne ſavons à quelle ſorte d'arbre cette racine appartient.

MASSE AU BEDEAU. *Voyez* Roquette des champs.

MASSE D'EAU. *Voyez à l'article* ROSEAU.

MASSICOT, eſt une chaux de plomb d'une couleur plus ou moins jaune, & d'uſage en peinture. *Voyez* PLOMB.

MASSUE DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE. *Voyez* MABOUJA.

MASTIC: *voyez au mot* LENTISQUE. On trouve chez les Epiciers une matiere pierreuſe que l'on appelle *colle à pierre* ou *gros maſtic:* c'eſt un compoſé de brique réduite en poudre & incorporée dans de la poix réſine & de la cire ou de la colle forte liquefiées. On joint à ce mêlange quelque couleur qui convienne à l'uſage que l'on veut en faire. Ce maſtic ſert à rejoindre les marbres caſſés ou écorchés: on l'emploie auſſi pour remplir les crevaſſes des gouttieres. Les Lapidaires s'en ſervent auſſi pour tenir les pierres quand ils les taillent.

MATAGESSE. C'eſt la *pie-grieche.* Voyez ce mot.

MATE. *Voyez* THÉ DU PARAGUAY.

MATETÉ. *Voyez à l'article* MANIHOT.

MATO. Eſpece de mangouſtan ſauvage de l'Amérique, moins beau que celui des Indes Orientales. *Voyez* MANGOUSTAN.

MATRICAIRE ou ESPARGOUTTE, *matricaria*, eſt une plante qui croît en terre graſſe dans les jardins & dans les terres fortes des champs. Sa racine eſt blanche & fibreuſe: elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de deux pieds, groſſes, roides, cannelées, remplies d'une moëlle fongueuſe. Ses feuilles ſont nombreuſes, d'un vert gai, d'une odeur forte, placées ſans ordre, compoſées & très-découpées. Ses fleurs naiſſent par bouquets aux ſommités des branches, & ſont radiées comme celles de la camomille: le calice eſt hémiſphérique, formé de pluſieurs rangs d'écailles à rebord membraneux: le placenta eſt ras: il ſuccede à ces fleurs des ſemences oblongues, cannelées & ſans aigrettes.

Toute cette plante a une odeur forte, déſagréable, & tient un rang diſtingué parmi les hyſtériques: elle eſt ſur-tout recommandée pour les lochies retardées, & les regles douloureuſes: elle produit utilement tout ce que les amers & les carminatifs peuvent procurer. Son ſuc exprimé chaſſe les vers. La matricaire, ainſi que la maroute, eſt un bon préſervatif contre l'approche des abeilles & des couſins; car ces inſectes n'en peuvent ſupporter l'odeur: ainſi les perſonnes pléthoriques, qui ſont ſujettes à la viſite de ces importuns, feront très-bien de ſe munir d'un bouquet de cette plante, lorſqu'elles ſe promeneront dans les jardins. La matricaire eſt une des quatre fleurs carminatives. L'infuſion de cette

plante paroît être très-ſalutaire dans les maladies des bêtes à cornes, & lorſqu'elles ont de la diſpoſition à être attaquées de pourriture.

MATRICE, *matrices*. On donne ce nom aux enveloppes des criſtaux & d'autres pierres, & à celles des minéraux & des métaux: on le donne auſſi à cette partie charnue des femelles des animaux vivipares, laquelle eſt deſtinée par la Nature à recevoir, à élaborer, à perfectionner, ou tout au moins à retenir & à loger la matiere ſéminale. *Voyez* ces détails ſur la conception, & de quelle maniere l'enfant ſe nourrit dans la matrice juſqu'au temps de la délivrance, à la ſuite du mot HOMME.

Les *matrices métalliques* qui renferment les minieres des métaux, ſont ordinairement des corps pierreux ou ſolides, & qui paroiſſent être le laboratoire ſouterrain où ſe combinent les métaux, tant purs que minéraliſés. *Hoffman* prétend que ces matrices exiſtoient avant la formation des métaux qui s'y ſont préparés & logés. *Stahl* doute de cette préexiſtence, parce que ces matrices, ſelon lui, ſont trop compactes pour pouvoir être pénétrées par les exhalaiſons ou vapeurs minérales, qui doivent les féconder en les pénétrant. Peut-être étoient-elles plus poreuſes & moins dures avant que d'avoir été pénétrées par les vapeurs, & remplies des filtrations minérales. M. *Bertrand* dit que les matrices les plus ordinaires des métaux ſont des foſſiles & des minéraux qui ont déjà des parties élémentaires des métaux: il y a, dit-il, des matrices générales, comme il y en a de particulieres.

Les générales ſont les fentes & les filons qui croiſent les couches de roche des montagnes: *voyez les mots* FENTES & FILONS.

Les ſalbandes ou liſieres qui ſoutiennent les filons, doivent encore être enviſagées comme autant de matrices. Là ſe dépoſent peu-à-peu les molécules métalliques qui circulent avec les vapeurs humides, ou qui s'élevent par les exhalaiſons ſouterraines. Les liſieres les plus molles, comme le ſpath, dit toujours M. *Bertrand*, étant les plus pénétrables, deviennent auſſi ordinairement les plus riches en métaux. Si les liſieres ſont dures, comme le quartz, la pierre de corne, les criſtaux de montagne, alors les particules métalliques ſont entraînées ailleurs, ou bien elles s'attachent à la ſurface des corps moins pénétrables. Peut-être y a-t-il de certaines terres ou pierres qui ſont plus diſpoſées à recevoir telle ou telle eſpece de métal; ce qui produiroit alors des matrices particulieres. Ces matrices ſont ſouvent molles & peu compactes avant de recevoir les exhalaiſons: elles ſe durciſſent concurremment avec les

particules métalliques. Ces matrices paroiſſent aux Minéralogiſtes très-utiles pour la formation & conſervation des métaux, parce qu'elles les retiennent dans leur ſein, & les préſervent de l'action de l'air, de l'eau & de la chaleur; moyens ſuffiſans pour décompoſer, altérer & enlever la mine : enfin ces matrices ſervent ſouvent d'intermede pour la fonte & purification des métaux mêmes. Sur la formation des mines ou métaux, on peut conſulter *Stalh* dans ſon *Specimen Becherianum ; Neumann* dans ſa *Chimie pharmaceutique ; Henckel* dans pluſieurs Ecrits; *Hoffmann* dans ſa *Diſſertation ſur les matrices des métaux ; Lehmann* dans ſes *Traités de Phyſique, d'Hiſtoire Naturelle*, &c. *Agricola* & *Kœnig* ont encore dit quelque choſe de ſatisfaiſant ſur cette matiere.

MATTE : *voyez* THÉ DU PARAGUAY. Les Métallurgiſtes donnent auſſi le nom de *matte* à la ſubſtance métallique encore chargée de ſoufre, demi-minéraliſée, qu'on retire des premieres fontes d'une mine qui a été traitée dans le fourneau de fuſion. La matte crue eſt le *rohſtein* des Allemands. Le travail de la mine de cuivre & de plomb en fournit des exemples : *voyez* CUIVRE & *l'article* MINES.

MATUMA. Très-grand & beau ſerpent d'eau douce du Bréſil : mais très-vorace & très-dangereux pour les hommes & les brutes.

MAUBÊCHE, *callydris*. Oiſeau du genre du bécaſſeau & dont on diſtingue quatre eſpeces. La premiere, de la groſſeur du chevalier, a le deſſus du corps d'un brun-noirâtre bordé de marron, clair ; c'eſt la *maubéche vulgaire*. La ſeconde, un peu moins groſſe, eſt en deſſus d'un cendré brun, tacheté de noir & de roux, avec des bords blancs au croupion ; c'eſt la *maubéche tachetée*. La troiſieme eſt griſe avec des bords d'un gris blanchâtre ; c'eſt la *grande maubéche griſe*. La quatrieme, beaucoup plus petite que la précédente, eſt également griſe, avec de petites taches noires, excepté la partie antérieure de la tête, les joues & le deſſous du corps qui ſont d'un blanc de neige. Ces oiſeaux vivent en troupe & habitent ou fréquentent très-ſouvent les rivages, ſur-tout le bord des lacs & des marais.

MAURELLE : *voyez à l'article* TOURNESOL.

MAURET ou MYRTILLE : *voyez* AIRELLE.

MAUVE, *malva*. Plante dont on diſtingue cinq eſpeces, ſavoir, la *mauve*, la *petite mauve*, la *mauve de jardin* ou la *roſe d'outre-mer*, la *mauve de mer* ou *en arbre*, & la *mauve ſauvage*.

Ce genre de plantes, dit M. *Deleuze*, ſe diſtingue des autres genres de l'ordre

l'ordre des malvacées en ce que la fleur a deux calices, dont l'intérieur eſt ſimple & un peu refendu en cinq pointes, & l'extérieur compoſé de trois petites feuilles étroites; le fruit eſt formé de pluſieurs capſules monoſpermes, réunies en diſque autour d'un pivot.

La GRANDE MAUVE, *malva vulgaris flore majore*, eſt une plante qui vient d'elle-même le long des haies & des chemins, dans les lieux incultes & ſur les décombres. Sa racine eſt ſimple, blanche, peu fibreuſe; plongée ſi profondément dans la terre, qu'on a peine à l'en arracher; d'une ſaveur douce & viſqueuſe. Elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un pied & demi ou environ, rondes, velues, remplies de moëlle, branchues, & de la groſſeur du petit doigt. La plupart ſont couchées à terre. Ses feuilles ſont preſque rondes, un peu découpées, couvertes d'un petit duvet, crenelées à leur bord, & verdâtres. Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles, formées en cloche, d'une couleur blanchâtre, mêlée de purpurin. A cette fleur ſuccede un fruit applati, orbiculaire, d'un goût fade & viſqueux: il renferme des ſemences menues, qui ont la figure d'un petit rein.

La PETITE MAUVE, *malva vulgaris, flore minore.* Toutes les parties de cette plante ſont plus petites que celles de la précédente: elle rampe davantage à terre; ſes feuilles ſont moins découpées & plus rondes: elle croît communément en terre graſſe, dans les mêmes endroits que l'autre mauve. Toutes les deux ſont d'uſage en Médecine: elles contiennent un ſuc mucilagineux, d'où dépend leur principale vertu adouciſſante.

La mauve étoit autrefois d'un grand uſage parmi les alimens: elle tenoit preſque le premier rang dans les tables; mais aujourd'hui elle eſt bannie des cuiſines, & reléguée dans les boutiques des Apothicaires. Il y a cependant encore quelques perſonnes qui, au printems, mangent au commencement de leur repas les têtes & les jeunes pouſſes de la mauve avec de l'huile & du vinaigre, comme les aſperges, afin d'avoir le ventre libre. L'une & l'autre mauve humectent, calment, lâchent les urines. La mauve eſt la premiere des *quatre plantes émollientes*, qui ſont la *mauve*, la *guimauve*, la *violette noire* & l'*acanthe.* Toutes ſont également utiles en cataplaſme & en lavement. La décoction des feuilles de mauve calme les inflammations des reins, de la veſſie, de la matrice & des conduits urinaires.

La MAUVE DE JARDIN, ou ROSE D'OUTREMER, ou PASSE-ROSE, ou ROSE TREMIERE, *malva roſea.* C'eſt l'*alcea roſea* de LINN. M. *Deleuze*

dit qu'on en fait un genre différent de celui de la mauve, parce que ſon calice extérieur eſt formé de ſix feuilles. On la cultive dans les jardins à cauſe de la beauté de ſa fleur. On en fait des allées & des avenues qui ſont un effet charmant. Sa racine eſt longue, blanche & mucilagineuſe. Sa tige s'éleve à la hauteur d'un arbriſſeau: elle eſt groſſe, droite, ferme & velue, un peu branchue. Ses feuilles ſont larges, arrondies, velues, dentelées, vertes en deſſus, blanchâtres en deſſous. Ses fleurs ſont belles, amples, faites comme celles de la mauve commune, mais grandes comme des roſes, tantôt ſimples, tantôt doubles, communément d'un rouge incarnat, mêlé de blanc: il y en a auſſi de blanches, de jaunes, d'orangées, de couleur de lilas, de roſes, de couleur paille, & qui ornent les parterres. Elles laiſſent après elles un fruit applati, comme une paſtille.

Les fleurs de cette plante, bouillies dans le lait, ſont un excellent gargariſme anodin, pour les maladies des amygdales & de la gorge: le reſte de la plante eſt vulnéraire & aſtringent.

La MAUVE EN ARBRE ou MAUVE DE MER, *malva arborea*, eſt une eſpece d'arbriſſeau que M. *Linneus* déſigne ſous le nom de *lavatera arborea*, & qu'on cultive auſſi dans les jardins. M. *Deleuze* dit qu'on le ſépare auſſi du genre des mauves, principalement parce que le calice extérieur eſt d'une ſeule piece à trois lobes. Sa tige eſt groſſe, forte, affermie dans la terre par pluſieurs groſſes fibres. Ses feuilles ſont grandes, arrondies, ſemblables à celles de la mauve commune, molles au toucher comme celles de la guimauve. Ses fleurs ſont d'une belle couleur rouge, pareilles à celles des mauves ordinaires. Il leur ſuccede de grands fruits applatis, comme dans les autres eſpeces de mauves. Ses feuilles & ſes fleurs ſont adouciſſantes & émollientes.

La MAUVE SAUVAGE ou ALCÉE, *alcea vulgaris*. Cette plante qui croît communément dans les champs, differe de la guimauve & de la mauve par la découpure de ſes feuilles. Sa racine eſt blanche & ligneuſe: ſes tiges ſont nombreuſes, hautes de deux pieds & demi: ſes feuilles ſont découpées profondément, de couleur verte-brune, & velues ſur le revers. Les fleurs naiſſent ſolitaires, ſemblables à celles de la mauve, de couleur de chair: il leur ſuccede des graines noires & velues.

On n'emploie les feuilles & la racine de cette plante qu'au défaut de la mauve. Les vertus ſont à-peu-près les mêmes. La mauve ſauvage convient cependant mieux dans les dyſſenteries épidémiques. M. *Haller*

dit qu'elle paſſe à la campagne pour un remede ophthalmique, capable de retarder l'accroiſſement de la cataracte.

Il y a auſſi la MAUVE FRISÉE, *malva foliis criſpis.* Quant à la mauve des Indes, *voyez* FAUSSE GUIMAUVE.

La MAUVE DES JUIFS eſt le *corchore.* Voyez ce mot.

MAUVE. *Voyez* MOUETTE.

MAUVIETTE. On donne ce nom à une eſpece d'alouette graſſe, & celui de *mauvis*, à une eſpece de petite grive, ou de grive de gui que tout le monde connoît à cauſe du goût délicieux de ſa chair, de ſon gazouillement, &c. *Voyez* GRIVE & ALOUETTE.

MAYENNE. *Voyez* MÉLONGENE.

MAYPOURI ou MANIPOURI. *Voyez* TAPIR.

MAZAME. M. *de Buffon* dit que dans la Langue Mexicaine, c'étoit là le nom du genre entier des *cerfs*, des *daims* & des *chevreuils. Hernandez*, *Recchi & Fernandez* qui nous ont tranſmis ce nom, ont diſtingué deux eſpeces de mazames toutes deux communes au Mexique & dans la nouvelle Eſpagne. Ils donnent le nom ſimple de *mazame* à l'eſpece qui eſt la plus grande & porte un bois ſemblable à celui du chevreuil d'Europe, c'eſt-à-dire un bois de ſix à ſept pouces de longueur, dont l'extrémité eſt diviſée en deux pointes, & qui n'a qu'un ſeul andouiller à la partie moyenne du merrain. La ſeconde eſpece eſt plus petite, appellée *temamaçane*, & ne porte qu'un bois ſimple & ſans andouillers, comme celui d'un daguet. La mazame paroît à M. *de Buffon* un chevreuil ſemblable au nôtre, & le ſecond n'en être qu'une variété. Ce même Hiſtorien prétend que ces deux animaux du Mexique ſont les mêmes que le *cuguacu-apara* & le *cuguacu-été* du Bréſil, & qu'à Cayenne le premier ſe nomme *cariacou* ou *biche des bois*; & le ſecond, *petit cariacou* ou *biche des paletuviers.*

MÉANDRITE, *meandrites aut corallites undulatus.* C'eſt une ſorte de polypier dur, ordinairement orbiculaire, & qui eſt marqué par des tortuoſités vermiculaires & des concavités irrégulieres. Il y en a qui reſſemblent à des éponges, d'autres à un cerveau humain. Le méandrite ſe diſtingue facilement de tout autre polypier, ſoit par ſa forme ſinguliere, ſoit parce qu'il n'eſt ni liſſe, ni étoilé, ni poreux, ni compoſé de tubulaires; il eſt profondément ſillonné de différentes manieres. Ses anfractuoſités plus ou moins multipliées ſur la ſurface & aux extrémités, & qui imitent les vagues de la mer, lui ſont propres, c'eſt-à-dire,

qu'elles ſont continuité de charpente. On donne particuliérement le nom de *méandrite* à celui qui eſt formé de tortuoſités, en forme de vermiſſeaux, ou d'ondes, ou de vagues : on appelle *mancandrite*, celui dont les tortuoſités ſont pointues, dont les côtés & les interſtices ſont profondément rayés & ſillonnés. Celui qui eſt avec des tortuoſités & des ſinuoſités plus petites, mais en forme de feuilles de jonc, s'appelle *jone coralloïde ;* celui à qui les tortuoſités ou anfractuoſités tuberculeuſes donnent la figure d'un cerveau, s'appelle *cérébrite :* le polype vivant occupe la ſuperficie comme dans les madrépores : *voyez* CORAIL & MADRÉPORE. Il n'eſt cependant pas rare de trouver des méandrites liſſes & unis, leurs pores ayant été remplis par une matiere pierreuſe accidentelle, pendant leur ſéjour en terre. On trouve des méandrites pétrifiés.

MÉAR. Les Negres du Cap Vert en Afrique donnent ce nom à un poiſſon de la grandeur & à-peu-près de la figure de la morue. Il eſt un peu plus épais, mais il prend le ſel de même : on en mange beaucoup dans le pays.

MECHOACHAN, *mechoacanna.* On donne ce nom & ceux de *rhubarbe blanche* ou de *ſcammonnée d'Amérique*, à une racine blanchâtre qui ſe carie facilement, & qui a de la peine à conſerver ſa vertu pendant trois ans. Dans le commerce, cette racine eſt en morceaux ou tranches ſeches, blanchâtres, d'une ſubſtance un peu mollaſſe, un peu fibrée, d'un goût douceâtre, avec une certaine âcreté, qui ne ſe fait pas ſentir d'abord, mais qui excite quelquefois le vomiſſement. Elle eſt différente de la racine de brionne avec laquelle on l'a quelquefois confondue, en ce qu'elle eſt compacte & qu'elle n'eſt pas fongueuſe, ni amere, ni puante. On l'appelle *méchoachan*, du nom d'une Province de l'Amérique Méridionale, où les Eſpagnols l'ont d'abord trouvée : on en apporte auſſi de pluſieurs autres pays circonvoiſins, comme de Nicaragua, de Quito & du Bréſil où elle naît.

M. Geoffroi (*Mat. Med.*) dit que cette racine n'eſt connue que depuis l'année 1524, où *Nicolas Monard* la mit en uſage. *Marcgrave* a été le premier qui a reconnu que la plante du *méchoachan* eſt une eſpece de *liſeron d'Amérique*, appellé en latin, *convolvulus Americanus*, *mechoanna dictus*, chez les Indiens du Para *Jonqui*, & chez les Braſiliens, *jetucu.* Cette racine eſt ſouvent branchue : étant verte, elle eſt fort groſſe & a un pied de longueur : elle eſt brune en dehors, blanche en dedans,

laiteuſe & reſineuſe. Elle pouſſe des tiges ſarmenteuſes & rampantes, anguleuſes, laiteuſes & garnies de feuilles alternes, vertes, & de la figure d'un cœur : les fleurs ſont d'une ſeule piece en forme de cloche, de couleur de chair pâle, purpurines intérieurement. Les fruits ſont noirâtres, triangulaires & de la groſſeur d'un pois.

Les habitans du Bréſil ramaſſent ces racines au printemps, les coupent en tranches ou circulaires ou oblongues, puis les enfilent pour les faire ſécher. Ayant ôté l'écorce de cette racine, ils l'expriment dans une étoffe, & ils font ſécher ce qui ſe précipite au fond de la liqueur après quelques heures : c'eſt ce qu'on appelle *lait* ou *fécule de méchoachan.*

Avant que l'on ſût que la vertu purgative de cette racine ſe perd par l'ébullition, on l'eſtimoit fort ; mais on lui a ſubſtitué le *jalap*, qui eſt auſſi une eſpece de *liſeron d'Amérique*, qui agit moins lentement & à plus petite doſe. *Voyez* JALAP, *à l'article* BELLE DE NUIT.

Ainſi la réputation du méchoachan a beaucoup diminué. Au reſte, il n'eſt point déſagréable ; il purge doucement & ſans danger les humeurs épaiſſes, viſqueuſes & ſéreuſes de la tête, de la poitrine & des articulations ; il convient en ſubſtance dans la goutte, les écrouelles, les maladies vénériennes & dans l'hydropiſie : on le prend ſoit en ſubſtance (en poudre), ſoit infuſé dans du vin ou dans quelqu'autre liqueur convenable que l'on évite de faire bouillir. Le méchoachan qu'on récolte quelquefois en Provence, a beaucoup moins de vertu que celui d'Amérique.

Il paroît que le *méchuacanica*, dont *Hernandez* a parlé ſous le nom de *tacuache*, eſt différent de notre méchoachan ordinaire, en ce que cette racine brûle auſſi-tôt la gorge & que le méchoachan eſt preſque inſipide.

MÉCHOACHAN DU CANADA. *Voyez* MORELLE A GRAPPES.

MÉCONITES. On donne ce nom à une pierre calcaire ordinairement griſâtre ou blanchâtre, qui ſemble formée de l'aſſemblage de petites pierres arrondies, groſſes comme des œufs de poiſſon ou des graines de pavot : on la nomme quelquefois *pierre ovaire.*

MÉCONIUM ou MŒCONIUM. On donne ce nom à deux ſubſtances différentes ; l'une eſt l'*opium d'Angleterre* que l'on fait dans ce pays, en faiſant bouillir les têtes de pavot (en Turquie le *méconium* eſt un extrait tiré par expreſſion de toutes les parties de la plante pilées

enſemble : *voyez à l'article* PAVOT). L'autre eſt une ſubſtance excrémenteuſe, ſans mauvaiſe odeur, que rend l'enfant immédiatement après ſa naiſſance.

MÉDAILLE. *Voyez* BULBONACH.

MÉDAILLES. Les Cabinets de quantité d'Amateurs offrent aux Curieux des collections de *médailles* & de *monnoies*.

Les médailles méritent l'attention de ceux qui veulent connoître les faſtes, les époques, les événemens, en un mot approfondir ce que l'Hiſtoire, la Chronologie & la Géographie renferment de plus curieux & de plus intéreſſant. Dans les ſiecles d'ignorance où il n'étoit, pour ainſi dire, pas permis de ſavoir lire ni écrire, il n'y avoit ni Prince, ni Grand qui ne ſe piquât d'avoir des médailles. On comptoit dans les Pays-Bas près de deux cents cabinets de médailles, cent ſoixante-quinze en Allemagne, plus de trois cents quatre-vingts en Italie, & environ deux cents en France. On ſait qu'Alphonſe, Roi d'Arragon & de Naples en 1450, en forma une ſuite, qu'il faiſoit porter par-tout avec lui dans une caſſette d'ivoire. Ce Monarque avouoit que la vue de ces monumens étoit pour lui un puiſſant aiguillon qui l'excitoit à imiter les vertus de ceux dont il poſſédoit l'image. Le goût & la connoiſſance des médailles ſe ſont bien perfectionnées depuis la renaiſſance des lettres & des ſciences : cette connoiſſance s'étendra encore plus chez nos neveux, parce que dans le laps du temps, dans la ſuite des ſiecles, les faits mémorables ſe multiplieront ; & il faut convenir que ſi l'Hiſtoire tire des médailles tant de lumieres & de certitude, quelquefois auſſi les médailles tirent de l'hiſtoire leur explication, en ſorte qu'elles ſe prêtent un mutuel ſecours. L'hiſtoire eſt le commentaire des médailles, comme les médailles ſont le flambeau de l'hiſtoire. L'Egypte, la Grece & Rome n'ont rien fait de conſidérable, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, dont les médailles ne nous retracent le ſouvenir. Ce ſont les médailles qui nous repréſentent ſi exactement les Divinités que les Egyptiens, les Grecs & les Romains adoroient, les fonctions myſtérieuſes de leurs Religions, les ſtatues, les autels, les temples & tous les inſtrumens dont ils ſe ſervoient dans leurs ſacrifices. On y voit les arcs de triomphe, les portiques, les théâtres, les amphithéâtres, les cirques, les coliſées, les obéliſques, les colonnes hiſtoriques, & tant d'autres édifices dont la beauté nous ſeroit inconnue, ſans la repréſentation que l'on en trouve ſur les médailles. On y découvre ce que les Anciens faiſoient pour

gagner le cœur des peuples, comme ſont l'établiſſement des Colonies, l'adnumération des tribus, l'abolition des impôts, les ſpectacles, les combats des animaux, les jeux ſéculaires, les ports de mer, les aqueducs, les ponts, les marchés, les congiaires & les autres libéralités des Empereurs; elles indiquent le commencement de leur regne, la naiſſance de leurs enfans, les adoptions, les créations des Céſars, les funérailles, les apothéoſes, & enfin une infinité de choſes que l'on apprend plus ſûrement que par les livres. Enfin quand il n'y auroit ſur ces monumens que les portraits des Auguſtes & des Céſars, c'eſt toujours beaucoup d'avoir, d'après nature, l'effigie de ces Maîtres du monde. Toutes les médailles en général ſont ou d'or, ou d'argent, ou de bronze, ou d'étain, ou de plomb. La ſuite des médailles d'or eſt très-belle & très-précieuſe; on peut la pouſſer juſqu'au nombre de trois mille; la ſuite en argent peut aller juſqu'à mille. Il a été un temps où l'on ſe contentoit de frapper les médailles ſur le cuivre & de les couvrir d'une feuille d'étain. Les anciennes médailles de plomb ſont reconnoiſſables, parce que le plomb antique eſt plus blanc, plus dur & moins flexible que le moderne qui eſt plus épuré. La ſuite des médailles de bronze eſt *la plus complette* de toutes. On diſtingue celles-ci en grand, moyen & petit bronze: on en compte au-delà de trois mille. Enfin quelques Auteurs prétendent que le nombre des médailles connues de toutes les grandeurs & en tous métaux, peut aller au-delà de trente mille. Il y a deux choſes importantes à obſerver pour ceux qui étudient les médailles, ou qui veulent s'en faire une collection. D'abord il faut ſe mettre au fait des types dont les légendes ſont l'ame & la langue: ce n'eſt que l'habitude & le travail qui peuvent donner la facilité de lire ces légendes, ſouvent fruſtes, & la plupart compoſées de lettres initiales ou d'abréviations. En premier lieu, un curieux ne ſauroit apporter trop d'attention contre la fraude & la ſupercherie dans la falſification des médailles: il y en a de toutes eſpeces: ſouvent les plus ſavans y ſont pris. Le plus ſûr moyen de diſcerner les véritables médailles antiques d'avec les fauſſes, c'eſt de manier ſouvent les unes & les autres, & s'accoutumer à en faire la différence ſous les yeux de quelque connoiſſeur capable d'en faire ſentir le degré de falſification. Outre les médailles Grecques, Romaines & Latines, les médailles Impériales du haut & du bas Empire tiennent un rang dans les collections; elles ſont pour la plupart aſſez rares. Les Curieux font grand cas de celles qui ſont chargées de pluſieurs têtes,

ſoit que ces têtes ſoient affrontées, ſoit qu'elles ſoient accolées. Les plus anciennes médailles ſont du neuvieme ſiecle.

Les Romains avoient une vénération outrée & même ſuperſtitieuſe pour l'effigie de leurs Empereurs. C'étoit un crime de leze-Majeſté de frapper un eſclave qui portoit ſur lui de la *monnoie* marquée au coin de Tibere. C'étoit également un crime de leze-Majeſté d'entrer dans un endroit mal propre ou dans un lieu de débauche avec de la monnoie. Les Empereurs Romains étoient ſi jaloux du droit de battre excluſivement la monnoie d'or, que Juſtinien accorda comme une faveur ſinguliere aux Rois de France la permiſſion de frapper à leurs coins la monnoie d'or, leur promettant qu'elle ſeroit reçue par tout l'empire dans le commerce, comme celle où ſa propre image étoit empreinte. Les temps ſont changés; aujourd'hui chaque Souverain, chaque Souveraineté a le droit de battre monnoie, d'y appoſer ſon effigie, ſes armes, ſa légende. On frappe auſſi des pieces d'or, ou d'argent, ou de cuivre, à l'occaſion des événemens: & ces pieces deviendront autant de médailles précieuſes pour nos deſcendans dans quelques ſiecles. On voit déjà les Amateurs recueillir les pieces frappées à l'occaſion de la plupart des événemens de notre Monarchie. L'habile *Warin* a fait en or & en argent la collection des Rois de France; on diſtingue auſſi déjà la ſuite des médailles qui portent l'empreinte des faſtes & événemens de ce Royaume ſous Louis XIII, Louis XIV & Louis XV. On voit ces différentes collections dans l'un des Cabinets du Château de Chantilly; ainſi que les médailles frappées à la gloire des grands Héros, celles des Monarques, &c. Nous y avons rangé, dans un ordre à découvert, ſous des glaces, ces monumens, ainſi que ceux des Empereurs de Rome; la Mythologie imitée d'après les plus belles pierres gravées.

MÉDICINIER D'ESPAGNE. *Voyez au mot* RICIN.

MÉDUSE. *Voyez au mot* PALMIER MARIN.

MÉEAREL. C'eſt le nom que *Nieuhoff* donne au poiſſon *ubirre* de *Laët:* ſon corps eſt brun, marqué de taches faites en forme de loſanges: il mue comme le ſerpent: la partie antérieure du corps eſt mince, celle de derriere eſt du double plus épaiſſe: ſon muſeau eſt long & preſque toujours entr'ouvert; ſes dents ſont très-pointues. Cette eſpece de poiſſon ſe retire entre les rochers où il s'engraiſſe; il eſt très-bon à manger: ceux qui le tuent ſont ſaiſis de frayeur, & s'aſſoupiſſent quelquefois; mais ce ſommeil ſe diſſipe peu de temps après. Ce phénomene, s'il exiſte,

exiſte, paroît encore plus ſingulier que l'engourdiſſement que cauſent la *torpille* & l'anguille tremblante de Cayenne.

MÉLANDRE ou MÉLANDRIN. Poiſſon qui ſe trouve dans nos mers, & ſe vend ſous le nom de *ſargo*, à cauſe de ſa reſſemblance avec ce dernier poiſſon. *Voyez* SARGO.

Le mélandre eſt noir par tout le corps, & de couleur violette autour de la tête; ſes dents ſont petites, aiguës & courbées vers les côtés: du bas des yeux ſort une taie faite comme la paupiere des oiſeaux, qui lui couvre les yeux & lui nuit fort quand il ſe bat avec d'autres poiſſons: mais il n'en veut ordinairement qu'aux Pêcheurs; quand il en voit quelqu'un ſur le bord du rivage, il va auſſi-tôt l'attaquer & lui mordre, s'il le peut, les jambes ou les cuiſſes: ce poiſſon eſt aſſez méchant pour ſe faire craindre. Sa queue differe de celle du *ſargo*, en ce qu'elle n'a qu'une nageoire: ſa chair eſt molle & d'un aſſez bon goût. En Languedoc, l'on appelle ce poiſſon *cagnot*, & *pal* à Marſeille: c'eſt une eſpece de *chien de mer*.

MÉLANTERIE, *melanteria*. Nom donné à une terre noire vitriolique, tendre, qui ſe diſſout dans l'eau, la colore, & lui donne une ſaveur ſtiptique: c'eſt une eſpece de pierre atramentaire, qui ſe trouve en Egypte & dans l'Aſie Mineure. *Voyez ce que nous en avons dit dans notre Minéralogie. Tome I, page 555 & ſuiv.*

MELASSE. *Voyez l'article* SUCRE, *au mot* CANNE A SUCRE.

MELET ou SANCLÉS. Poiſſon de rivage ou d'étang de mer, fort connu en Languedoc: c'eſt une eſpece de *ſardine*. Voyez ce mot.

MELETTE. Poiſſon de la Côte d'Or en Afrique, & de la Suede, dont on diſtingue deux eſpeces, l'une grande & l'autre petite. La chair de la petite eſpece eſt très-graſſe & agréable, ſoit marinée comme le thon, ſoit deſſéchée comme les harengs rouges de Hambourg. Les Hollandois en font d'aſſez bonnes proviſions.

MÉLEZE, *larix*. Les mélezes ne different point des ſapins: on pourroit même confondre ces deux genres d'arbres; mais ſi on veut les diſtinguer, il faut avoir recours aux feuilles qui, dans les mélezes, ſortent en grand nombre & par houpes d'une eſpece de tubercule. Ces arbres portent des fleurs mâles & des fleurs femelles, mais placées dans des endroits différens du même arbre. Les fleurs mâles ſont de petits chatons écailleux; les fleurs femelles paroiſſent ſous la forme d'une petite pomme de pin, ovale, longuette & écailleuſe, d'une

belle couleur pourpre violette, laquelle contient les ſemences ſous ſes écailles.

On diſtingue deux principales eſpeces de méleze; ſavoir, le *méleze* qui quitte ſes feuilles l'hiver, qu'on nomme auſſi *épinette rouge du Canada;* & le méleze du Levant, à gros fruit rond & obtus, ou *cedre du Liban*, dont nous avons parlé au mot *cedre* ou *pin du Liban.* Voyez ce mot.

Le méleze qui quitte ſes feuilles l'hiver, eſt un arbre qui devient très-grand & très-beau, lorſqu'au printemps il s'orne de la plus belle verdure. Ses feuilles ſont molles & non piquantes. Dans le Dauphiné, & en général dans les Alpes de France, de Savoie & des Griſons, même ſur le mont Apennin, il y a de grandes forêts de mélezes. C'eſt ſurtout dans les pays froids, ſur les revers des montagnes du côté du Nord, que ſe plaiſent les mélezes. Ces arbres y ont juſqu'à quatre-vingts pieds de hauteur. Pline cite, *au Liv. 16. Chap. 40 de ſon Hiſtoire Naturelle*, un méleze de cent vingt pieds de tige, de deux pieds de diametre par-tout, ſans compter le faîte garni de ſes branches, qui avoient encore cent pieds de longueur ſur un demi-pied de diametre. Pour élever ces arbres de graines, il faut avoir ſoin de les préſerver de la grande ardeur du ſoleil.

Le bois de méleze eſt très-bon. Le cœur de ce bois eſt quelquefois rougeâtre, ce qui dépend de l'âge de l'arbre. Les Menuiſiers préferent ce bois au pin & au ſapin; cependant il ſe tourmente à l'air, & ne peut guere, dit M. *Haller*, ſervir de boiſage, parce qu'il ſue de la térébenthine pendant pluſieurs années. On en fait de bonne charpente dans la conſtruction des bâtimens de mer.

Dans le Briançonnois & dans le Valais, quand les mélezes ſont dans la vigueur de leur âge, on en tire une réſine que l'on fait couler par de petites gouttieres ou canules de bois, ajuſtées à des trous de tariere que l'on fait aux troncs de ces arbres, environ à deux pieds au-deſſus de la terre. Cette térébenthine de méleze ne découle pas ſeulement de l'écorce, mais elle eſt répandue dans le corps ligneux de l'arbre, dans des eſpeces de réſervoirs qui ont quelquefois juſqu'à un pouce d'épaiſſeur dans les vieux mélezes: dans les jeunes, c'eſt tout le bois qui eſt gras & réſineux. C'eſt depuis la fin de Juin juſqu'au commencement de Septembre que l'on va ramaſſer la térébenthine qui ſe trouve dans les baquets le ſoir & le matin. Un méleze bien vigoureux peut fournir

tous les ans ſept à huit livres de térébenthine pendant quarante ou cinquante ans. Cette térébenthine reſte toujours coulante & de la conſiſtance d'un ſirop bien cuit. On retire, par la diſtillation de la térébenthine du méleze, une huile eſſentielle employée au même uſage que celle que l'on retire de la térébenthine du ſapin, mais qui n'eſt cependant pas ſi eſtimée. Il reſte au fond de la cucurbite une réſine épaiſſe dont on peut faire du brai gras.

M. *Duhamel* penſe qu'on pourroit tirer des mélezes du goudron fort gras, en ſuivant les procédés que nous décrivons au mot PIN.

Dans le Briançonnois où l'on bâtit avec ce bois, les maiſons nouvellement bâties ſont blanches; mais au bout de deux ou trois ans elles deviennent noires comme du charbon, & toutes les jointures ſont fermées par la réſine que la chaleur du ſoleil a fait ſuer & a attiré hors des pores du bois. Cette réſine qui ſe durcit à l'air, forme un vernis luiſant & poli, qui eſt fort propre. Ce vernis rend ces maiſons impénétrables à l'eau & au vent, mais auſſi très-combuſtibles; c'eſt ce qui a obligé les Magiſtrats d'ordonner, par un Réglement de Police, qu'elles ſeroient bâties à une certaine diſtance les unes des autres. On n'emploie pour conſtruire les maiſons que les arbres dont on a retiré la réſine.

La térébenthine du méleze, qui eſt, je crois, dit M. *Duhamel*, celle qu'on appelle à Paris, la *térébentine de Veniſe* (ce nom eſt dû, ſelon M. *Haller*, à la térébenthine de Chio, qui ſe répandoit autrefois en Europe par le canal de Veniſe), pour être bonne, doit être tranſparente, de conſiſtance de ſirop épais, d'un goût amer & d'une odeur forte, aſſez déſagréable. On l'emploie, comme celle du ſapin, qu'on nomme *térébenthine claire*, pour les maladies des reins & de la veſſie, & pour déterger les ulceres intérieurs; mais elle eſt plus âcre, & elle eſt irritante : elle entre dans la compoſition de beaucoup d'emplâtres, & dans celle de pluſieurs vernis.

De toutes les térébenthines que nous ne tirons point de l'étranger, la plus douce eſt celle qu'on nous apporte de l'Amérique ſeptentrionale, & qu'on nomme le *baume blanc de Canada*. Voyez ce mot.

Après elle eſt la térébenthine claire du ſapin, puis celle du méleze; & la plus âcre eſt celle que l'on retire des pins. L'écorce des jeunes mélezes ſert, ainſi que celle du chêne, à tanner les cuirs. Les fruits & les feuilles du méleze ſont aſtringens.

feuilles naiſſent par intervalles, portées au nombre de trois ſur une même queue, oblongues, peu dentelées, liſſes & d'un vert foncé. Ses fleurs ſont petites, légumineuſes, diſpoſées en épis longs, jaunâtres, & d'une odeur aſſez agréable : il leur ſuccede des capſules noirâtres, qui renferment chacune une ou deux ſemences menues, arrondies & pâles.

Cette plante verte n'a preſque point d'odeur ; mais quand elle eſt ſeche, elle en a une très-pénétrante, & pour peu qu'on en mette dans le corps d'un lapin clapier ou domeſtique, nouvellement tué & vidé, ſa chair contractera le goût agréable des meilleurs lapins de garenne. Le mélilot eſt légérement réſolutif & carminatif : on l'emploie rarement à l'intérieur, mais quelquefois à l'extérieur, à cauſe de ſa vertu anodine & émolliente. On fait avec ſes ſommités fleuries des fomentations utiles pour les douleurs de la matrice, qui viennent après l'accouchement. M. *Haller* a obſervé que la graine de mélilot contracte une âcreté conſidérable avec le temps, & qu'alors elle eſt plutôt rongeante qu'émolliente. Il en a vu de très-mauvais effets dans les maux de gorge : les gargariſmes de mélilot augmentoient la douleur, au lieu de la calmer.

On prépare dans les boutiques un emplâtre de mélilot & une eau odorante de fleurs de mélilot : elle eſt aſſez bonne pour développer & exalter par ſes parties ſubtiles les odeurs des autres parfums. Les fleurs de mélilot ſont une des quatre fleurs carminatives. Le meilleur eſt celui du royaume de Naples.

MÉLILOT BLEU. *Voyez* LOTIER.

MÉLILOT ÉGYPTIEN ou ALCHIMELECH. Petite plante rampante, ſerpentante, ayant la feuille du trefle ; les fleurs petites, oblongues, de couleur de ſafran & d'une odeur fort douce : à ces fleurs ſuccedent des gouſſes obliques, qui contiennent de petites ſemences arrondies, brunâtres, d'une ſaveur amere & aſtringente.

MÉLINET, *cerinthe*. C'eſt un plante des Alpes & de l'ordre des bourraginées. Sa racine eſt blanche : ſes tiges ſont hautes d'un pied & demi, ſucculentes, garnies d'un grand nombre de feuilles oblongues, un peu velues, vertes-bleuâtres, tiquetées de blanc. Il s'éleve d'entre les aiſſelles pluſieurs petits rameaux, contournés comme ceux du grand héliotrope, garnis tout du long de fleurs longuettes & creuſes, de

pas confondre cette eau de méliſſe ſimple avec l'eau de méliſſe compoſée, nommée auſſi *eau des Carmes;* cette derniere eſt ſpiritueuſe & compoſée de pluſieurs aromates.

On fait avec les jeunes pouſſes de la méliſſe pilées & incorporées dans des œufs & du ſucre, des eſpeces de gâteaux que l'on fait manger aux femmes dont les lochies ne coulent pas ſuffiſamment; & l'on fait prendre ſa décoction, mêlée avec du nitre, pour remédier aux indigeſtions ou ſuffocations qui arrivent pour avoir mangé trop de champignons.

La MÉLISSE SAUVAGE ou BATARDE, ou MÉLISSE DE MONTAGNE ou DES BOIS, nommée auſſi MÉLISSE PUANTE ou DE PUNAISE, *meliſſa humilis ſylveſtris, latifolia, maximo flore, purpuraſcente*, croît par-tout aux environs de Paris & dans les bois: elle differe de la précédente, non-ſeulement par ſes tiges qui ſont beaucoup plus baſſes, moins rameuſes; par ſes feuilles plus velues, plus longues; par ſes fleurs plus grandes, & par ſon odeur qui n'eſt point agréable; mais encore par ſes racines qui ſont très-ſemblables à celles de l'ariſtoloche menue. Cette plante eſt vulnéraire &, ſelon M. *de Tournefort*, un très-bon remede contre la ſuppreſſion d'urine.

La MÉLISSE DE MOLDAVIE, *Meliſſa Moldavica, betonicæ folio, flore cæruleo-albeſcens*, eſt une plante annuelle qui croît naturellement en Moldavie, mais que l'on cultive chez nous dans les jardins. Elle s'éleve à la hauteur de deux pieds. Ses propriétés ſont, ainſi que ſa ſaveur & ſon odeur, à-peu-près les mêmes que celles de la méliſſe ordinaire; ſes feuilles reſſemblent un peu à celles de la bétoine; ſes fleurs ſont verticillées, de couleur bleue mêlée de blanc. M. *de Tournefort* fait mention de pluſieurs autres eſpeces de moldaviques; il nomme la plus curieuſe *moldavica Americana trifolia odore gravi.* Elle eſt permanente, & on peut la multiplier de boutures. Nous l'avons vue dans pluſieurs jardins en Angleterre, où on la cultive ſous le nom de *the balm of gilead.* On fait un ratafia très-ſtomachique avec la méliſſe de Moldavie.

MÉLISSE DES MOLUQUES. *Voyez* MOLUQUE.

MELOCHIA. Eſpece de betterave d'Egypte, qui eſt un aliment commun du pays; ſes fleurs ſont jaunes. Cette plante eſt connue en France ſous le nom de *jambon*, & ſe mange préparée comme les betteraves. *Voyez* CORCHORE.

MELOCHITE. *Voyez* PIERRE-ARMÉNIENNE.

MELOCORCOPALI. C'eſt un fruit de la Province Corcopal aux Indes Occidentales ; il eſt gros comme une poire de coing, & a la figure d'un melon. L'arbre ſur lequel il croît, reſſemble beaucoup au cognaſſier. Ce fruit a un goût de ceriſe fort agréable ; il eſt un peu laxatif pour les étrangers ; mais les naturels du pays le trouvent très-nourriſſant.

MELOLONTE, *melolontha*. M. Geoffroi (*Hiſt. des Inſectes des environs de Paris*) donne ce nom à un ordre d'inſectes coléopteres, qui ont quatre articles à toutes les pattes, les antennes en ſcie poſées au devant des yeux. Ces inſectes reſſemblent à beaucoup d'égards au genre des chryſomeles : ils ont les bouts des pattes garnis de broſſes ou éponges ſur leſquelles ils poſent & s'appuient en marchant.

MELON, *melo*. *Tournefort* en diſtingue de ſept ſortes.

Le melon le plus ordinaire, *melo vulgaris*, eſt une plante cultivée, qui pouſſe ſur terre des tiges longues, ſarmenteuſes, rudes au toucher, ainſi que ſes feuilles, qui ſont plus petites & moins anguleuſes que celles du concombre. Des aiſſelles des feuilles naiſſent des fleurs jaunes, ſemblables à celles du concombre, un peu plus grandes que celles de la pomme d'amour, nombreuſes, dont les unes ſont ſtériles & les autres fertiles. A ces dernieres ſuccedent des fruits d'abord un peu velus, mais qui ceſſent de l'être en grandiſſant : leur figure & leur groſſeur ſont différentes, car les uns ſont gros comme la tête, d'autres petits ; les uns ſont ovales & liſſes, les autres preſque ronds, cordelés ou brodés & cannelés. Les uns & les autres ſont couverts d'une écorce aſſez dure & épaiſſe, de couleur verte & cendrée ; elle renferme une chair jaunâtre ou rougeâtre dans la maturité, humide, glutineuſe, coulante quand le fruit eſt trop mûr, d'une ſaveur agréable, douce comme du ſucre, & qui ſent quelquefois le muſc. Ce fruit eſt diviſé en pluſieurs loges, remplies d'un grand nombre de ſemences preſque ovales & applaties, médiocres, blanches, revêtues d'une écorce dure comme du parchemin, & contenant une amande douce, huileuſe & ſavoureuſe. Les loges qui entourent les ſemences, & qui ſont le cœur du melon, ſont compoſées d'une moëlle liquide, rougeâtre & de bon goût.

La chair du melon, qui eſt un fruit d'été, & l'une des productions du potager les plus délicieuſes, eſt humectante, réjouit le cœur & tempere les ardeurs du ſang, en un mot elle fournit un aliment agréable & aiſé à digérer, ſur-tout quand on le mange avec un peu de poivre & de ſel ou avec du ſucre, & qu'on boit de bon vin par-deſſus ; mais l'excès

l'excès eſt dangereux, il produit des fievres, des vents & des coliques fâcheuſes, ſuivies quelquefois de dyſſenteries difficiles à guérir. Les vieillards, & ceux qui ſont d'un tempérament mélancolique, doivent s'en abſtenir. M. *Bourgeois* dit qu'on confit la chair du melon au ſucre & au vinaigre après en avoir enlevé l'écorce extérieure, & l'avoir piquée de cannelle & de clous de girofle; on fait de cette maniere une compote qui eſt fort eſtimée & fort ſaine, qu'on mange avec le bouilli : elle peut ſe conſerver pluſieurs années. La ſemence du melon eſt une des quatre grandes ſemences froides majeures, & ſert également à faire des émulſions rafraîchiſſantes, utiles dans les chaleurs d'entrailles & dans les difficultés d'uriner. On tire de ſon amande une huile par expreſſion fort anodine, propre pour les âcretés de la poitrine, & pour effacer les taches de la peau.

Nous avons dit qu'il y a des melons de pluſieurs ſortes. Le premier eſt d'une forme ronde, un peu alongée; il eſt bien cordelé : ſa chair eſt fondante, relevée & délicate; c'eſt une eſpece de melon ſucrin. Le ſecond eſt de la même forme, mais il a les côtes marquées par des enfoncemens : ſa chair eſt plus ferme & n'eſt pas ſi délicate. Le troiſieme eſt *l'eſpece la plus groſſe* & la plus alongée, les côtes en ſont plus relevées, l'écorce plus épaiſſe, la chair ferme & moins exquiſe que celle des précédens. En général les meilleurs melons ſont ceux dont on tire la graine des pays chauds. Ceux qui réuſſiſſent le mieux dans les climats tempérés, ſont le *melon François :* le *maraiger* ou *maréché*, celui-ci devient très-gros; le *melon des Carmes*, le *langeais*, le *ſucrin de Tours;* le *melon d'Eſpagne* dont la chair eſt blanche, n'eſt d'uſage que dans les Provinces méridionales. On lit dans l'Encyclopédie que ce qu'on vend ſi communément ſous le nom d'*écorce verte de citron*, eſt l'écorce préparée d'une eſpece de gros melon (c'eſt le *melon d'eau*) qui croît en Italie. Le *petit melon de Florence* ou *cantalupi* (cantaloupe), dont on diſtingue quatre ſortes, le vert, le noir, l'orangé, le blanc, tous ſont délicieux.

Culture du Melon.

En Italie & dans les climats chauds, patrie du melon, ſon fruit eſt d'un goût plus exquis; on l'éleve en pleine terre, tandis que le melon ne ſe cultive que ſur couche dans ce pays-ci. Vers la fin de Janvier on ſeme la graine de melon ſur une couche un peu chaude, & dans une mélonniere très-expoſée au midi; car il faut néceſſairement qu'elle ſoit

à l'abri des vents froids, ſoit par des murs hauts, ſoit par des briſe-vents faits de paille avec des perches. On doit faire tremper la graine quelques heures avant de la ſemer, & n'en mettre que trois ſous chaque cloche. La plante étant devenue un peu forte, on la tranſplante ſur une autre couche, on l'arroſe de temps en temps, ſur-tout dans les chaleurs, & on lui découvre un peu la cloche dans les beaux jours, pour lui renouveller l'air. Dès qu'on n'a plus rien à craindre du froid, on ôte la cloche; on arroſe légérement la plante juſqu'à ce qu'elle ſoit en fleur, puis on coupe les branches à un nœud au-deſſus de la fleur. Quand le melon eſt gros comme le poing, on réduit les arroſemens à un ſeul en trois jours; & lorſqu'il eſt parvenu à ſa groſſeur, on ne l'arroſe plus. On connoît que le melon eſt mûr, quand la queue veut ſe détacher du fruit, qu'il commence à jaunir du côté de la queue, & qu'il a une peſanteur conſidérable à raiſon de ſon volume. On en donne auſſi d'autres marques à-peu-près ſemblables, qu'on déſigne par ces trois mots latins, *pondus*, *odor*, *ſcabies* (le poids, l'odeur & les côtes raboteuſes). Etant cueilli on doit le mettre ſur de la paille fraîche dans un lieu ſec, & l'y laiſſer juſqu'à parfaite maturité. Le temps de le manger eſt lorſque ſon eau ne coule pas trop abondamment en le coupant, que ſa chair eſt moyennement ferme, demi-tranſparente; ſon écorce verte en dedans, ſa queue amere au goût: s'il eſt trop odoriférant, c'eſt une marque qu'il eſt paſſé: s'il rend un ſon creux, ou qu'il ſoit léger, c'eſt une marque qu'il n'eſt pas mûr, ou qu'il n'a pas d'eau. Il y a des Jardiniers qui prétendent que la graine la plus vieille eſt la meilleure, & qu'il la faut mettre tremper dix à douze heures dans du fort vinaigre, où l'on a délayé un peu de ſuie de cheminée, afin que les ſouris ou les mulots ne l'aillent point manger; ils ajoutent qu'il faut mettre ces graines dans le fumier, dont on aura garni chaque trou, deux par deux, à trois pouces de profondeur, & à ſix de diſtance les unes des autres; puis recouvrir la graine avec le fumier, & le fumier avec du terreau ſableux, obſervant de ne pas mêler enſemble les différentes couches. A l'égard des liqueurs préparées, que certains Jardiniers vendent pour macérer & arroſer la graine de melon, afin de la rendre ſucrée, &c. il faut un peu s'en méfier.

La culture du melon exige encore qu'on remue la terre qui eſt entre les trous, tous les quinze jours: il faut auſſi avoir ſoin de ſupprimer les petites tiges, & de tailler les autres avant la fleur; arroſer ſouvent le

jeune plant, avec une eau qui ne ſoit pas croupie. La plante étant fleurie, il ne faut retrancher d'autres feuilles que celles qui commencent à jaunir, ou celles qui tiennent aux branches ſupprimées par la taille, & non celles qui ſemblent preſque couvrir le melon. Il faut auſſi diſpoſer la taille des tiges, de maniere qu'il ne reſte à la plante que le moyen de donner quatre fruits: c'eſt là le moment de la ſeconde taille. La troiſieme ſe fait ſur toutes les fleurs, lorſque le fruit eſt aux trois quarts formé. On conſerve au plus deux ou trois des fleurs à fruit, qui ont la plus belle apparence. Dans toutes les tailles on doit ſarcler & remuer la terre, & prendre garde qu'il n'y ait des concombres ou potirons auprès, de crainte que la pouſſiere des étamines du concombre n'aille dans le piſtil du melon, ce qui lui donneroit un goût de potiron.

Les couches des melonnieres doivent avoir les deux bouts expoſés, l'un au Midi, & l'autre au Nord; on les fait au cordeau, on leur donne un pied & demi de haut, ſur trois pieds de large par le bas, & deux pieds & demi par le haut; il faut couvrir le fumier de terreau, & diſtribuer les cloches en quinconce, ſur trois rangs en lignes égales.

Il y a des Jardiniers qui ſement maintenant les melons en pepiniere: *pour cela il ſuffit* d'avoir beaucoup de petites corbeilles d'oſier fin, ou de jonc à claire voie, en forme d'un grand gobelet de trois pouces de diametre; remplir ces corbeilles de terreau bien comprimé, & mettre dans chacune deux ou trois graines de melons; enſuite en ranger une douzaine ſous chaque cloche, remplir les intervalles de terreau, & garantir ces cloches des gelées, avec de grands paillaſſons, placés en pente du côté du Nord. De cette maniere, ſur une couche de ſix pieds de *long*, & de deux pieds de large, il peut tenir quinze cloches de quatorze pouces de diametre; ce qui donnera une quantité de cent quatre-vingts corbeilles, qui ſeront en état de fournir à un pareil nombre de cloches ſur les ſecondes couches. On a l'art de réchauffer les couches où le plant ſemble languir & ſe deſſécher, en y mettant de nouveau fumier de cheval le plus chaud qu'on peut trouver, & le recouvrant de l'ancien fumier ſec, afin d'en conſerver la chaleur.

Nous avons dit que les fleurs du melon étoient, ainſi que celles du concombre, en partie ſtériles, & en partie fertiles. Les Jardiniers appellent *véritables fleurs*, celles qui contiennent le fruit; & ils donnent le nom de *fauſſes fleurs* à celles qui contiennent les pouſſieres dans les ſommets de pluſieurs étamines, adoſſées & élevées au milieu de la fleur.

Les Jardiniers arrachent très-communément ces prétendues fauſſes fleurs; ce qui peut être à propos, quand les melons ſont tous formés; mais ils ſe trompent beaucoup, quand ils font d'abord main baſſe ſur les fauſſes fleurs, car ce ſont elles qui fécondent les fleurs à fruit. On a des exemples que des Jarediniers, à force de retrancher d'abord avec ſoin toutes les fauſſes fleurs, étoient enfin parvenus à n'avoir aucun melon.

MELON D'EAU, *anguria*, *citrullus dicta*. Eſpece de citrouille oblongue qui mûrit très-bien en Italie, & difficilement dans notre climat. On en diſtingue pluſieurs ſortes; la chair en eſt blanche, rougeâtre, & peut-être la plus aqueuſe de toutes les ſubſtances végétales. Dans les pays chauds on y boit avec plaiſir ſon ſuc aqueux, il n'incommode pas & rafraîchit beaucoup; des Confiſeurs préparent le melon d'eau, & lui font prendre le goût de cédra & de bergamotte, ou tel autre qu'ils deſirent. Sa graine eſt tantôt verte, tantôt noire, & tantôt rouge. Les Provençaux nomment cette eſpece de citrouille *paſteque*. Voyez au mot CITROUILLE.

MELON PÉTRIFIÉ ou MELON DU MONT-CARMEL, *melo Montis Carmel aut melopeponites*. Nom donné par pluſieurs Naturaliſtes à des cailloux caverneux, chambrés, & dont les cavités ſont remplies ou tapiſſées de criſtalliſations. Ces cailloux qu'on trouve particuliérement au Mont-Carmel, dans la Paleſtine, quelquefois en Egypte & en Allemagne, ſont une ſorte d'agate en maſſes arrondies, oblongues & de la forme d'un melon qui ſeroit uni en ſa ſurface, & dont la croûte ſeroit griſâtre ou brune, ſuſceptible de poli: on en trouve auſſi une eſpece ſemblable en France, dans le Dauphiné près de Rémuſat, dans un torrent qu'on nomme l'*Aigue*; mais la baſe en eſt argileuſe, griſe-cendrée, & l'intérieur contient de très-beaux criſtaux qu'on appelle *diamans du Dauphiné*. Ceux de Normandie ont une forme ſphéroïdale & des mamelons intérieurs, revêtus de petits criſtaux blancs-bleuâtres.

MELONGENE ou MAYENNE ou MERANGENE ou AUBERGINE, *melongena*. Plante dont *Tournefort* diſtingue douze ſortes. Nous ne décrirons que les eſpeces les plus uſitées, ſoit en cuiſine, ſoit en Médecine.

LA MELONGENE VULGAIRE, *melongena fructu oblongo violaceo*, a la racine fibreuſe, & pouſſe communément une tige ſimple, & d'environ un pied de haut, groſſe comme le doigt, ronde, rougeâtre, rameuſe, couverte d'un duvet peu adhérent. Ses feuilles ſont fort amples, aſſez

ſemblables à celles du chêne, vertes, pliſſées ſur leurs bords, & couvertes d'une poudre farineuſe. Ses fleurs ſont des roſettes à cinq pointes, blanches ou purpurines, ſoutenues par des calices hériſſés de petites épines rougeâtres, & diviſés en cinq ſegmens pointus: à ces fleurs ſuccedent des fruits oblongs, plus gros que des œufs, ſolides, liſſes, de couleur purpurine verdâtre, doux au toucher, & remplis d'une chair blanche, empreinte de ſuc, & qui contient des ſemences blanchâtres, applaties, qui ont le plus ſouvent la figure d'un petit rein.

Il y a une autre eſpece de mélongene dont le fruit naît boſſu, courbé, & ayant à-peu-près la figure d'un concombre, de couleur jaune ou cendrée, ou purpurine.

M. *Tournefort* diſtingue ce genre de plante de la morelle, par ſon fruit qui eſt ſolide, charnu & ſans cavité; au lieu que celui de la morelle eſt mou & plein de ſuc.

Dans les pays chauds, & particuliérement dans nos Provinces méridionales de France (à Montpellier), on mange ces fruits en ſalade, ou cuits comme des concombres. Les habitans des Antilles ſont auſſi bouillir ce fruit après l'avoir pelé; enſuite ils le coupent par quartiers, & le *mangent* avec de l'huile & du poivre. Ailleurs on le confit au vinaigre pour le manger en ſalade, de même que nos cornichons. En Egypte, dit *Belon*, on le fait cuire ſous la cendre ou dans l'eau, & on le ſert journellement ſur les tables. On en mange beaucoup auſſi aux Indes Orientales.

Quoique l'uſage de la mélongene ne paroiſſe pas pernicieux, cependant on ne ſe ſert guere dans nos climats de ſa plante en Médecine qu'extérieurement, dans les cataplaſmes anodins & réſolutifs, dans les hémorroïdes, les cancers, les brûlures & les inflammations; & pluſieurs Médecins conſeillent à quiconque aime ſa ſanté d'en faire peu d'uſage, diſant que c'eſt un aliment non-ſeulement froid & inſipide, mais auſſi mauvais que les champignons: il excite des vents, des indigeſtions & des fievres. C'eſt peut-être ce qui a porté *Ray* & *Marcgrave* à ſoutenir, contre *Jean de Laët*, que notre mélongene eſt la même que le *belingela* des Portugais, le *bedingian* des Arabes, le *tongu* des habitans d'Angola, & le *macumba* de ceux de Congo; & ils ajoutent que comme ces fruits approchent des mandragores, quelques Modernes ont ſoupçonné que c'étoit une mandragore mâle, & que s'imaginant qu'ils

étoient mortels, ils les ont appellés *mala infana*. Mais nous avons dit ci-deſſus qu'on en mange par-tout & beaucoup ſans qu'il en réſulte rien.

MELOPÉPONITE. *Voyez* MELON PÉTRIFIÉ.

MEMBRE MARIN ou PRIAPE DE MER, ou VERGE MARINE, en latin *mentula marina* ou *genitale marinum*, eſpece de zoophyte que les Naturaliſtes ont nommé ainſi à cauſe de ſa reſſemblance en quelque ſorte avec le membre viril. *Geſner*, *Aldrovande*, *Ray*, &c. en diſtinguent deux eſpeces. On prétend que ces zoophytes ne deviennent la nourriture d'aucun poiſſon; &, ſelon *Belon* & *Rondelet*, on n'en trouve ſur le bord des rivages, que dans les lieux où il y a des patelles & des ourſins. Ils ſont d'une couleur rouſſe, ronds & quelquefois longs d'un pied; leur groſſeur eſt alors celle d'un bras médiocre; leur corps eſt ſans os. Ils s'alongent, s'enflent ou ſe racourciſſent comme les ſangſues. Leurs mouvemens ſont lents; & dans leur marche ſerpentante ils paroiſſent remplis de nœuds. J'en ai trouvé d'attachés à des pierres ſous le grand baſtion de Breſt; ils étoient tellement ramaſſés ou racourcis, qu'ils n'étoient pas plus gros qu'un œuf de poule : leur peau étoit dure comme de la corne ou du cuir; elle me parut ſemblable à un opercule cartilagineux, tranſparent & ridé : la pointe de mon couteau gliſſoit deſſus plutôt que de le percer; cependant avec la patience je vins à bout de la pénétrer, mais ſans pouvoir faire étendre l'animal.

Lorſque ce zoophyte ſe remue de ſon plein gré, ſa peau ſe ramollit; elle eſt flaſque quand il eſt mort. Il a deux eſpeces de trompes d'un pied de longueur, mais qui ont à peine ſix doigts quand il les retire : c'eſt par les cavités ou trous qui ſont à ces eſpeces de trompes ou cornes, qu'il s'attache ſi fortement aux pierres. A la partie antérieure de ſa tête, il fait ſortir un nombre de ſuçoirs capillaires, dont il ſe ſert pour approcher de ſa bouche tout ce qu'il touche. Sa bouche paroît garnie de petits oſſelets qui ſont autant de dents : elle eſt aſſez ample pour y faire entrer d'aſſez gros coquillages entiers. Ses excrémens ſont mucilagineux, blancs, & deviennent auſſi durs que des cordes à boyau. Des Auteurs diſent que ce zoophyte a deux trous, un à chaque bout, par leſquels il tire l'eau & la fait jaillir très-haut quand on le touche. *Voyez* JET D'EAU MARIN.

Il y a de ces ſortes de zoophytes qui ont la figure d'une maſſe informe, inégale, tubéreuſe, percée de pluſieurs trous; d'autres qui ſont ramaſſés & ont la figure d'un gland. *Voyez* ZOOPHYTE.

MEMPHITE ou CAMÉE. *Voyez* ONIX.

MENDOLE, *mæna*. Eſpece de petit poiſſon de mer écailleux, marqué à chaque côté d'une tache preſque ronde, noire ou azurée ou jaune: il eſt blanc en hiver & dans le printemps; mais dans l'été il eſt quelquefois varié par tout le corps de beaucoup de couleurs différentes. Il y en a de petits ou gros comme le doigt, & d'autres comme de petits harengs. Ce poiſſon a le muſeau pointu, la tête plate, les dents menues, & deux pierres dans la tête. On prétend que quand la femelle commence à s'emplir d'œufs, le mâle change de couleur; il devient noir, & ſa chair eſt mauvaiſe & puante: la femelle au contraire eſt meilleure quand elle eſt pleine. Elle fraie en hiver.

La chair du mendole eſt fort agréable & de bon ſuc; elle eſt meilleure frite que bouillie: on la conſerve ſouvent dans de la ſaumure. Ce poiſſon ſe nomme à Rome *menola*, à Marſeille *cagarel*, en Languedoc *juſele*, & ſur les Côtes de la mer Adriatique *ſclave*.

MÉNIANTHE ou TREFLE DE MARAIS ou TREFLE D'EAU ou TREFLE DE CASTOR, *Menianthes paluſtre latifolium & tryphillum*, TOURNEF. C'eſt une plante qui croît dans les marais & autres lieux aquatiques, en terre maigre. Sa racine eſt genouillée, longue, blanche & fibrée: ſes feuilles ſont attachées au nombre de trois, ſur de larges & longues queues, un peu ſemblables à celles des feves pour la figure & la grandeur; quelquefois arrondies, d'autres fois pointues. Il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur d'un pied & demi, liſſe, menue, verte, qui porte un bouquet de fleurs en entonnoir, d'une blancheur purpurine. Leur pavillon eſt découpé en cinq lobes: elles ont cinq étamines & un piſtil, & ſont bordées dans leur contour d'une frange de poils. A ces fleurs ſuccedent des fruits ordinairement oblongs, qui renferment des ſemences ovales, rouſſes ou jaunâtres, & d'un goût amer. Cette plante hors de l'eau ne dure pas long-temps; elle fleurit en Mai & Juin; elle varie pour la grandeur, ſuivant les lieux. La décoction de cette plante eſt déſagréable, mais très-propre contre le ſcorbut de terre, la goutte & l'hydropiſie. On la recommande encore dans les pâles-couleurs, les ſuppreſſions des regles & les obſtructions invétérées. Quant aux uſages économiques, *voyez au mot* BUCK-BEAN. Le ménianthe

eſt en très-grande réputation en Allemagne, même pour la néphrétique & le crachement de ſang. C'eſt en ce pays une panacée dans preſque toutes les maladies déſeſpérées. Cette plante eſt au plus une variété du *buck-bean*. Voyez ce mot.

MENSTRUE, MENSTRUEL. Évacuation périodique de ſang, connue ſous le nom de *regles*, *ordinaires*. C'eſt le *catamenia* des Médecins Latins. Cet écoulement eſt l'effet de la pléthore, dit le Docteur *Freind*. Voyez à l'article HOMME de ce Dictionnaire.

MENTHE, *mentha*. Des Botaniſtes rangent ſous ce nom beaucoup de plantes : ſavoir, 1°. la menthe commune ou domeſtique ou herbe du cœur, dont nous avons parlé ſous le nom de *baume des jardins* : voyez ce mot ; 2°. la menthe friſée ou crêpue ; 3°. la menthe à épi & à feuille étroite ; 4°. la menthe aquatique ou le baume d'eau à feuille ronde ; 5°. la menthe ſauvage ou le menthaſtre ; 6°. les eſpeces de pouliot, le calament des marais, même l'herbe du coq, &c. Mais cette derniere eſt une plante corimbifere qui, ſelon M. *Deleuze*, eſt du genre de la tanaiſie.

Toutes les eſpeces de menthe ſont vermifuges, carminatives, hyſtériques, & arrêtent cependant les fleurs blanches & le cours des regles immodérées ; elles facilitent la digeſtion, arrêtent le vomiſſement & corrigent les vices de l'eſtomac : on préfere la menthe des jardins. Leur odeur tient du baume & du citron : elles ont une reſſemblance générale : elles abondent en huile eſſentielle.

La *menthe friſée* porte auſſi le nom de *baume friſé*, *mentha criſpa*, *verticillata* ; ſes feuilles ſont plus grandes que celles du baume des jardins, d'un vert noirâtre, plus gaudronnées & comme crêpues. Cette plante que nous cultivons dans nos jardins, eſt très-commune dans la Sibérie ; elle a particuliérement la vertu de réſoudre le lait coagulé, & de faire paſſer le lait aux femmes ſi on l'applique en cataplaſme ſur les mamelles. En Afrique on en tire par diſtillation une huile limpide peu colorée, qui priſe à la doſe de huit gouttes dans de l'eau, excite ſinguliérement l'appétit vénérien : quand on porte une goutte de cette huile eſſentielle ſur la langue, il ſemble qu'on a d'abord la bouche enflammée ; mais bientôt après l'on reſſent une fraîcheur ſinguliere, qui ſe diſtribue par tout le corps, & qui produit à-peu-près l'effet que l'on reſſent quand l'on avale un morceau de ſucre imbibé d'éther acéteux : autant cette eſſence excite à l'amour, autant elle empêche la fécondité. L'huile

eſſentielle

eſſentielle de la menthe friſée de notre pays, ne paroît pas produire le même effet que celle de Guinée.

La *menthe à épi & à feuilles étroites*, *mentha anguſtifolia ſpicata*, s'appelle auſſi la *menthe romaine* ou de *Notre Dame*. La poſition de ſes rameaux inférieurs & celle des feuilles eſt en forme de croix, par rapport aux ſupérieures. Le ſuc de cette plante bu dans du vinaigre, arrête le hoquet; ſes feuilles trempées dans le lait l'empêchent de ſe cailler promptement dans l'eſtomac.

La *menthe aquatique* ou *baume d'eau* à feuilles rondes & rouges; *mentha rotundi-folia paluſtris ſeu aquatica major*, porte des feuilles qui reſſemblent aſſez à celles de la menthe crêpue. On les applique ſur le front dans la douleur de tête, & on s'en ſert contre les piqûres des guêpes & des mouches à miel. La menthe aquatique à larges feuilles eſt le pouliot royal, *pulegium regium*.

La *menthe ſauvage* ou le *menthaſtre* ou le *baume d'eau à feuille ridée*, *menthaſtrum aut mentha ſylveſtris rotundiore folio*, a des fleurs ſemblables à celles du baume des jardins. M. *de Tournefort* aſſure que la tiſanne de cette menthe eſt bonne pour les vapeurs: elle eſt encore excellente pour les vers. Elle entre auſſi dans les bains utérins & nervins. M. *Bourgeois* prétend que les ſommités de cette plante broyées entre les doigts & miſes dans les oreilles, diſſipent les bruiſſemens cauſés par un dépôt d'humeurs ſéreuſes & froides, de même que la ſurdité qui provient à la ſuite de ces dépôts.

On cultive dans la plupart des jardins ces différentes ſortes de menthes qui croiſſent naturellement dans les environs de Paris.

La *menthe-coq* eſt une eſpece de tanaiſie connue ſous le nom vulgaire de *coq des jardins*: voyez ce mot.

MENUISIERES. Nom que les payſans donnent aux *abeilles perce-bois*: voyez au mot ABEILLE.

MER, *mare*. C'eſt cet aſſemblage immenſe d'eau ſalée qui environne de tous côtés les Continens, & qui pénetre en pluſieurs endroits dans l'intérieur des terres, tantôt par des ouvertures aſſez larges, tantôt par des détroits, ce qui forme de petites mers méditerranées, dont les unes participent immédiatement aux mouvemens de flux & reflux, & dont les autres ſemblent n'avoir rien de commun avec la grande mer, que la continuité du fluide. L'eau de la mer eſt la plus abondamment répandue dans le monde, *voyez* ABYME: elle eſt ordinairement peu limpide; étant

vue en maſſe elle paroît d'un bleu verdâtre fort léger; elle eſt d'une ſaveur âcre, amere, ſalée, d'une odeur marécageuſe & comme bitumineuſe, qui provoque quelquefois des nauſées.

L'eau marine eſt très-peſante; ſa peſanteur ſpécifique eſt à l'égard des eaux ſimples, ce qu'eſt 73 à 70, c'eſt-à-dire, qu'un pied cube d'eau de la mer peſe 73 livres, tandis qu'un pareil volume d'eau de riviere ne peſe que 70 livres; c'eſt à cauſe de cet excès de peſanteur dûe aux parties de ſel marin, &c. dont elle eſt chargée, qu'elle gele difficilement, & qu'elle s'évapore à l'air moins promptement que les eaux douces; c'eſt encore par la même raiſon qu'un vaiſſeau prend une hauteur d'eau moins conſidérable dans la mer que dans un fleuve. *Voyez* ſur la peſanteur différente entre les eaux de diverſes mers le *Journal des Obſervations phyſiques*, &c. du Pere *Feuillée*, *tome I. II. & III.*

Au reſte, l'eau des différentes mers eſt plus ou moins chargée de ſel; les Navigateurs atteſtent que dans la mer du Sud ſous l'équateur & dans les pays méridionaux, il y a plus de ſel en pleine mer, & que l'eau y eſt plus froide que vers les pays du Nord & vers les pôles de la terre. La mer des Côtes de Hollande contient un neuvieme de ſel; celles des côtes d'Eſpagne & de la Méditerannée en portent bien davantage. En Suede, près de Carlſcroon, l'eau de la mer ne contient qu'un trentieme de ſel; plus loin, elle eſt ſi peu chargée de ſel, qu'elle gele en grandes maſſes. Voilà pourquoi la mer du fond du Groënland ou du Spitzberg eſt preſque toute couverte de glaces; ce qui l'a fait nommer *mer glaciale*: voyez ce mot. La mer étant plus ſalée en certains endroits que dans d'autres, on en peut auſſi attribuer le phénomene à la différence de l'évaporation de ſes eaux. On ſait que dans la mer du Sud, dont les vagues ſont rapides & tumultueuſes, & ſur-tout entre les Tropiques où le ſoleil agit plus ou moins perpendiculairement, l'évaporation eſt certainement plus forte que dans nos climats; auſſi la mer y eſt-elle plus ſalée (le Pere *Feuillée* prétend avoir obſervé que l'eau de la mer eſt plus légere ſous l'équateur qu'entre les Tropiques & dans les mers qui ſont avant les Tropiques; des Savans ont objecté que cette différence de peſanteur dans l'eau de la mer pouvoit avoir pour cauſe la dilatation des eaux de la mer, & de ſon aréometre même dans des régions auſſi chaudes que celles qui ſont placées ſous l'équateur.). L'évaporation & la ſalure ſont peu conſidérables dans les

mers du Nord, parce que le ſoleil eſt peu vertical & peu actif dans ces climats glacés, & il eſt de fait qu'il y pleut bien moins communément, tandis que les pluies cauſées par l'évaporation des eaux des pays méridionaux tombent abondamment & fréquemment dans la Zone torride. On peut encore ajouter que l'abondance d'eau douce que les fleuves portent dans la mer du Nord, en temperent la ſalure dans un grand eſpace; c'eſt ainſi que la mer blanche n'eſt nullement ſalée à l'embouchure de la grande riviere d'Oby en Sibérie. Quant à la ſalure propre de la mer, elle eſt dûe à des bancs inépuiſables de ſel qui ſe trouvent, ſelon quelques-uns, dans le fond de cet élément, ou à des amas immenſes de ſel gemme qui ſont répandus ſur la terre, & que les pluies qui ſe rendent à la mer, diſſolvent continuellement. *Voyez à l'article* SEL GEMME.

La couleur foncée qu'ont les eaux de la mer en certains endroits, n'eſt qu'une ſuite de la profondeur de cette maſſe d'eau qui abſorbe les rayons de la lumiere. L'eau de la *mer rouge* ou du golfe arabique, roule ſur un ſable rougeâtre; la *mer verte* des côtes d'Afrique abonde en fucus & autres plantes marines verdâtres qui réfléchiſſent cette couleur; *la mer bleue* eſt le lac Aral. Vers le pôle du Nord la mer paroît être de couleur noire, brune ſous la Zone torride, blanchâtre dans les détroits. Lorſque le ſoleil ſe couche, la mer paroît ſouvent tout en feu en ſuperficie, parce que la lumiere de cet aſtre eſt portée horizontalement ſur tous les flots qui la renvoient & la réfléchiſſent en cent façons, ce qui produit le plus bel éclat & les plus riches couleurs. Si la mer eſt agitée, on voit alors ſur les ondes ſuccéder le blanc à la couleur cendrée, le pourpre au blanc, puis le vert faire place au plus bel azur. Le Comte *de Marſigli* a obſervé que les flots ou vagues de la Méditerranée s'élevent pendant les tempêtes à environ huit pieds au-deſſus de leur hauteur ordinaire, & l'on a éprouvé que ceux de la mer Baltique s'élevent encore plus haut.

On a inféré dans la *Gazette de Littérature* & dans le *Journal de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle, &c.* une découverte qui mérite d'être examinée par l'importance dont elle eſt. *Pline*, & après lui divers Auteurs, tels que *Plutarque*, *Ariſtote*, ont avancé que l'huile calme les flots de la mer, & que les Plongeurs de leur temps en prenoient dans leur bouche pour la répandre: mais ce moyen de calmer les vagues de l'eau paroiſſoit abſurde & étoit mis au rang des fables de l'Antiquité:

rien ne paroît cependant plus vrai, ſi nous devons nous en rapporter aux témoignages les plus reſpectables & les plus multipliés. Les preuves de ce phénomene ſi étrange au premier coup d'œil, viennent d'être produites en Angleterre, ſelon une lettre adreſſée à la Société Royale par le célebre M. *Franklin*, l'un des meilleurs Obſervateurs & des plus ſages Philoſophes de ce ſiecle, & précédée d'une autre lettre ſur le ſujet dont il eſt queſtion, à un ami de ce grand Phyſicien. Voici l'extrait de ces deux lettres. On lit dans la derniere : « Tout ce qu'on » m'a rapporté de l'expérience de M. *Franklin* me paroît un peu exa- » géré. *Pline* dit à la vérité que cette propriété de l'huile étoit connue » des Plongeurs de ſon temps, qui s'en ſervoient afin de voir plus » clair au fond de l'eau. M. *Gilfred Lawſon*, qui a ſervi long-temps » dans les troupes de Gibraltar, m'aſſure que les Pêcheurs de cet » établiſſement ſont dans l'uſage de verſer un peu d'huile ſur la » mer, afin qu'en calmant ſon agitation, ils puiſſent voir les huîtres » qui ſont au fond : cette pratique s'obſerve de même ſur les autres » parties de la côte d'Eſpagne. Les Marins ont auſſi obſervé de nos » jours que le ſillage d'un vaiſſeau nouvellement *eſpalmé* agite beaucoup » moins l'eau que celui d'un vaiſſeau auquel on n'a pu donner le ſuif » depuis long-temps. M. *Pennant* rapporte une autre obſervation faite » par ceux qui font la pêche du veau marin en Ecoſſe (*British Zoolo-* » *gy*, *vol. IV*, art. *Seal.*) : lorſque ces animaux dévorent un poiſſon très- » huileux, ce qu'ils font facilement au fond de la mer, étant parfaite- » ment amphibies, on remarque que la mer à la ſurface eſt d'une » tranquillité ſinguliere, ce qui apprend à ces Pêcheurs que c'eſt en » ces endroits qu'ils doivent chercher les veaux marins. *Pline* ſera » donc encore une fois juſtifié : ſi les expériences annoncées ſont exactes » & authentiques, on pourra ajouter foi à un autre phénomene bien » plus ſurprenant & dont *Pline* a parlé : cet Auteur aſſure auſſi qu'*on* » *calme une tempête en jettant un peu de vinaigre dans l'air* ».

Au reſte plus on étudie la Nature, plus on apprend à ſuſpendre ſon jugement ſur ce qui eſt faux ou vrai, poſſible ou impoſſible. La Philoſophie a détruit bien des erreurs accréditées par le long témoignage des nations & des ſiecles ; mais elle a auſſi quelquefois rejeté trop légérement des opinions qui lui paroiſſoient abſurdes, & dont le temps ou le haſard ont prouvé la vérité. On ne ſauroit trop répéter que le doute eſt le commencement de toute bonne philoſophie, & c'en eſt

trop ſouvent le terme. Mais revenons à notre ſujet. Les Pêcheurs de S. Malo, ſur le grand Banc & ſur l'Iſle de Terre-Neuve, ſont dans l'uſage de retirer des foies de morues une aſſez grande quantité d'huile. A leur retour pour l'Europe, lorſqu'ils ſont battus par de violentes tempêtes, il eſt arrivé ſouvent qu'ils ont jeté à la mer quelques tonneaux de cette huile, à laquelle ils prétendent reconnoître par expérience & depuis long-temps la propriété de calmer les flots, & de les empêcher de ſe briſer trop violemment contre les vaiſſeaux. Voici maintenant l'extrait de la lettre du Docteur *Franklin* au Docteur *Brownrigg*.

Les Modernes mépriſent quelquefois trop légérement les Anciens; & les Savans ne ſont pas toujours aſſez d'attention aux connoiſſances du vulgaire. En 1757 je me trouvai en mer au milieu d'une flotte de quatre-vingt-dix vaiſſeaux deſtinés contre Louisbourg, & je remarquai que le remoût au-deſſous de deux vaiſſeaux étoit uni & tranquille, pendant que ſous les autres l'eau étoit très-agitée par le vent qui ſouffloit grand frais. Ne pouvant me rendre compte à moi-même de cette différence, j'en parlai au Capitaine, & lui demandai là-deſſus ſon avis. *Les Cuiſiniers ont ſans doute*, me répondit-il, *vidé par les dalots leur eau graſſe, ce qui aura un peu graiſſé les côtés de ces bâtimens.* Sa ſolution ne me ſatisfit pas d'abord, mais en réfléchiſſant je me rappelai ce que *Pline* a dit ſur le même ſujet; ainſi je réſolus d'examiner à la premiere occaſion par des expériences les effets de l'huile ſur l'eau. En 1762 je fis encore un voyage ſur mer, & j'obſervai pour la premiere fois le calme que produiſoit l'huile ſur l'eau agitée dans une lampe de verre que j'avois ſuſpendue au plancher de la chambre du Capitaine. J'examinois ſans ceſſe ce phénomene, & je cherchois à en découvrir la raiſon. Un vieux Capitaine de Marine me dit que c'étoit un effet de la propriété de l'huile qui rend unie l'eau lorſqu'on en verſe deſſus; & il ajouta que les *Bermudiens* employoient cet expédient pour harponner le poiſſon qu'ils ne pouvoient pas voir quand la ſurface de la mer étoit agitée par le vent. Il m'apprit encore que lorſque les Pêcheurs de Lisbonne veulent rentrer dans le Tage, ſi la houle trop forte ſur la barre leur fait appréhender qu'elle ne rempliſſe leurs bateaux, ils vident dans la mer une bouteille ou deux d'huile, ce qui calme les briſans, & leur permet de paſſer en ſureté: j'ai appris auſſi que les Plongeurs de la Méditerranée travaillant ſous l'eau, la

lumiere du ſoleil qui eſt interrompue par la réfraction d'une multitude de petites vagues, n'arrive à eux que briſée & très-foible : que de temps en temps ils vomiſſent de leur bouche une petite quantité d'huile qui en montant à la ſurface la rend unie, & permet à la lumiere d'arriver plus directement à eux. J'ai fait un jour cette expérience ſur l'étang de Clapham : le vent élevoit alors de groſſes rides ſur la ſurface : j'y répandis une partie d'une petite bouteille d'huile : je vis cette huile s'étendre avec une rapidité étonnante ſur la ſurface, mais elle n'applanit pas les vagues, parce que je l'avois d'abord jettée au côté ſous le vent de l'étang où les vagues étoient plus grandes, & où le vent rejettoit l'huile ſur le bord. J'allai enſuite au côté du vent où les vagues commençoient à ſe former : une cuillerée d'huile que j'y répandis, produiſit à l'inſtant ſur l'eſpace de pluſieurs verges en carré, un calme qui s'étendit par degrés juſqu'à ce qu'il eût gagné la côte ſous le vent, & bientôt l'on vit toute cette partie de l'étang, qui étoit d'environ un demi-acre, auſſi unie qu'une glace.

Une goutte d'huile qu'on fait tomber ſur une table de marbre ou ſur une glace, toutes deux placées horizontalement, reſte au même endroit, & s'étend très-peu ; mais lorſqu'on la jette ſur de l'eau, elle s'étend à l'inſtant de tous côtés à une diſtance conſidérable, & avec une célérité extraordinaire ; elle devient même aſſez mince pour y produire les couleurs priſmatiques ; & au-delà de ce premier cercle elle s'amincit inſenſiblement juſqu'à n'être plus ſenſible que par les vagues qu'elle calme, & qu'elle rend unies. Il ſemble que dès qu'elle a touché l'eau, il s'exerce entre les particules qui la compoſent, une répulſion mutuelle, & ſi forte qu'elle agit ſur les autres corps légers, nageant à la ſurface comme les pailles, les feuilles, &c. & les force à s'éloigner des environs de la goutte, en laiſſant tout-autour de ce centre un grand eſpace dégagé de tout corps étranger.

Le Chevalier *Pringle* ſe trouvant en Ecoſſe, apprit que les pêcheurs de la baleine découvrent de loin où ſont les colonnes de harangs, parce que l'eau eſt tranquille & unie dans ces endroits, peut-être à cauſe de quelque huile ou corps graiſſeux qui s'échappe, s'exhale des corps de ces poiſſons.

Un habitant de Rhode-Iſland en Amérique, m'a dit avoir obſervé que le Havre de Newport eſt toujours calme & tranquille pendant que les bâtimens de la pêche de la baleine y mouillent. Les orties de mer

(*blubbers*) qu'on entaſſe au fond de cale, & les barils qui diſtillent à travers les douves une huile qui tombe ſur l'eau qu'on pompe de temps en temps pour nétoyer le bâtiment, c'eſt ſans doute cette même huile qui s'étend ſur toute la ſurface de l'eau dans le Havre, & qui empêche qu'il ne s'y forme des vagues. M. *de Tenguagel* a mandé de Batavia (le 15 Janvier 1770) à M. le Comte de *Bentink*, que la Compagnie Hollandoiſe doit le ſalut d'un de ſes vaiſſeaux à une quantité d'huile verſée contre la haute mer, près des Iſles Paulus & Amſterdam.

Ceci étant, on viendroit ſans doute à bout d'appaiſer par-tout les vagues, ſi on pouvoit ſe plâcer à l'endroit où elles commencent à ſe former. Il eſt rare, & ſouvent impoſſible, de prendre cette poſition dans l'Océan; mais il ſeroit peut-être aiſé, dans des cas particuliers, de modérer la violence des vagues lorſqu'on ſe trouve au milieu des eaux, & de prévenir des briſans lorſqu'ils ſont dangereux.

Rien n'empêche l'air & l'eau de ſe toucher: la machine pneumatique démontre qu'il n'y a point de répulſion entre ces deux élémens. Le vent qui n'eſt qu'un air en mouvement, en frappant la ſurface unie de l'eau, la frotte & y forme des rides, leſquelles ſervent à produire d'autres vagues ſi le vent continue. La plus petite vague une fois formée, ne ſe calme pas ſur le champ, & ne laiſſe pas en repos l'eau qui l'avoiſine; ainſi une pierre qu'on laiſſe tomber dans un étang, excite d'abord autour d'elle un cercle qui en forme un ſecond; le ſecond un troiſieme, & ainſi de ſuite dans une eſpace d'une fort grande étendue. Une petite puiſſance qui agit ſans ceſſe, produit une grande action; le vent agiſſant continuellement ſur les petites vagues formées les premieres, elles augmentent toujours en grandeur, quoique la force du vent ne devienne pas plus grande; elles s'élevent peu-à-peu, & elles étendent leurs baſes juſqu'à ce que chaque vague contienne une groſſe maſſe d'eau qui, étant en mouvement, agit avec une grande force. Lorſque le vent eſt ſi fort que les vagues ne ſont pas aſſez promptes pour obéir à ſon impulſion, le ſommet de ces vagues étant plus mince & plus léger, elles ſont pouſſées en avant, briſées & converties en écume blanche. Le vulgaire appelle les ſommets hériſſés & écumans *chapeaux blancs*. Mais s'il y a une répulſion mutuelle entres les particules d'huile, & qu'il n'y ait point d'attraction entre l'huile & l'eau, l'huile une fois étendue à une grande diſtance s'oppoſe à tout contact immédiat, à tout frottement. Le vent en ſoufflant ſur l'eau, au lieu d'y produire les premieres rides qui ſont les élémens des

vagues, ne fait que gliſſer deſſus. Par la même raiſon lorſque les lames ou les vagues ſont huilées en leur ſurface, le vent en paſſant deſſus les comprime, & contribue plutôt à les abaiſſer qu'à les agrandir. C'eſt ainſi qu'on explique le phénomene en queſtion.

Nous ne pouvons diſconvenir de l'authenticité de ces faits, & nous croyons bien que l'huile peut empêcher que le vent ne commence les grandes rides, ne forme de nouvelles vagues, qu'elle diminue même la force de celles qui ſe ſont élevées les premieres: mais l'huile ayant une extenſion déterminée, elle n'empêchera pas que les vagues produites au loin ne procurent un refoulement ondulatoire & aſſez relatif même, ſur les endroits où l'on aura verſé de l'huile, parce que le fluide de l'eau eſt homogene, que la puiſſance des premieres vagues formées au loin ſe communique à celles qui ſont ſous la pellicule d'huile, ces dernieres ſubiſſent une impulſion mécanique, un ſoulévement à la ſurface préparé de loin, dont l'action oſcillatoire s'eſt imprimée à toute la maſſe; & comme il y a infiniment trop de diſtance entre l'effet & la cauſe, le mouvement des vagues ne ceſſera, à l'endroit où l'huile ſe ſera étendue, qu'après un certain temps. Nous convenons encore que la ſurface du vaiſſeau qui mouille peut s'oindre d'huile, & réprimer par ce moyen une grande partie des ſecouſſes rudes des vagues que reſſentent ceux qui ſont ſur le vaiſſeau. De l'huile verſée ſur les houles fortes près d'une côte ne produira aucun effet, & l'on ſait que lorſque le vent ceſſe tout-à-coup, les vagues qu'il a excitées ne retombent pas ſubitement; elles s'appaiſent graduellement, & ſont long-temps à ſe mettre de niveau. Ainſi *le moyen de calmer les vagues avec de l'huile*, ne peut au plus avoir quelque effet qu'en pleine mer, & dans un petit eſpace, encore faut-il être à l'ancre, ou faire des bordées au-deſſus du vent, jeter l'huile un peu abondamment & en avant du ſillage. Le vaiſſeau marche mieux ſur cette traînée graſſe, il ſemble même la préférer.

On appelle la grande mer *Océan*, & on le diſtingue, par rapport aux quatre points du monde, en *Océan Septentrional* ou *Glacial*, *Océan Occidental* ou *Atlantique*, *Océan Méridional* ou *Ethiopien*, *Océan Oriental* ou *Indien*.

On ſubdiviſe encore l'Océan en pluſieurs mers, qui portent les noms des pays dont elles baignent les côtes; ainſi l'on dit la mer d'Irlande, la mer de Danemarck, la mer Baltique, &c. L'Océan Septentrional ou Hiperboréen comprend la mer d'Allemagne ou du Nord, une partie de

la

la mer d'Angleterre, celle d'Ecoſſe, la mer de Danemarck, la mer Baltique, celle de Norwege, la mer de Moſcovie, & tout ce qui environne le Continent Arctique. L'Océan Oriental comprend les mers de la Chine, des Indes, de l'Arabie & de l'Archipel. L'Océan Méridional comprend les mers de Zanguebar, des Caffres & de Congo: & l'Océan Occidental contient les mers de Guinée, du Cap vert, des Canaries: la mer Méditerranée, les mers d'Eſpagne, de France & des Iſles Britanniques. La mer du nouveau Continent ſe diviſe en mer du Sud ou Pacifique & en mer du Nord. Celle-ci comprend les mers du Canada, du Mexique, du Bréſil, du Paraguay & de la Magellanique; celle du Sud que l'on appelle auſſi *Océan pacifique*, contient la mer du nouveau Mexique ou de Californie; celle du Pérou & du Chili. Il y a des mers qui n'ont point de communication viſible avec les autres mers: telle eſt la mer Caſpienne qui ſe voit en Aſie entre la Tartarie, le Royaume de Perſe, la Géorgie & la Moſcovie: on ſoupçonne cependant qu'elle a une communication ſouterraine avec le golfe de Perſe. Ses eaux ſont plus ſalées vers le milieu que vers les côtes. On donne le nom de *golfe* aux bras de mer qui s'avancent dans la terre, comme le golfe de Veniſe, qu'on nomme mer *Adriatique*, le golfe de Lépante de la Morée, le golfe d'Engia, & le golfe Arabique. Les mers intérieures ou qui entrent dans les Continens, ſont la mer Vermeille en Amérique, la mer Caſpienne, le golfe Perſique, les mers de Corée & de Kamtſchatka en Aſie: les mers extérieures ſont celles qui environnent les Continens. Enfin on donne le nom de *Détroit* ou *Pas* à un canal entre deux terres par où deux mers ſe communiquent, comme le Détroit de Gibraltar, le Pas de Calais & le Fare de Meſſine. Ce qu'on appelle *Baie de mer*, eſt un lieu le long de la côte, où il y a aſſez de fond pour s'y retirer & ſe mettre à couvert de la tempête. Le milieu intérieur d'une baie a plus d'étendue que ſon embouchure, telle eſt la *Baie d'Hudſon* & la *Baie de tous les Saints* en Amérique.

C'eſt par une ſuite de la dépendance des configurations du baſſin de la mer avec le prolongement & le giſſement des montagnes, que la profondeur à la côte eſt proportionnée à la hauteur de cette même côte; & que ſi la plage eſt baſſe & le terrain plat, la profondeur eſt petite, tandis qu'un promontoire élevé s'abaiſſe ſous les flots par une pente rapide.

Nous avons dit que l'eau de la mer eſt la moins évaporable à l'air de

toutes les eaux ; cependant c'eſt de la vaſte étendue de l'Océan que s'élevent dans l'atmoſphere ces vapeurs qui, étant condenſées, forment les nuages deſtinés à porter le rafraîchiſſement & la fertilité dans les pays les plus éloignés.

On ſait que la mer eſt un autre monde peuplé d'animaux dont le génie & les talens nous ſont bien inconnus. Les petits poiſſons ne viennent ſur les bords de la mer, que dans un temps calme ; les gros poiſſons qui préſentent une plus grande maſſe à l'effort des eaux agitées, ſont ſouvent jettés involontairement ſur ſes parages. On croiroit, à voir la mer agitée & toute écumante, qu'elle va enſevelir les vaiſſeaux dans ſes vagues profondément entr'ouvertes, ou qu'elle va quitter ſon lit & inonder les terres ; mais elle eſt ſujette à des lois qui, en la reſſerrant vers ſon milieu, la répriment auſſi du côté de la terre. Ce mouvement des eaux de la mer agitée par les vents, s'appelle *ondulation* ou *fluctuation.*

La mer préſente un autre phénomene bien digne d'admiration & de l'étude des Philoſophes ; ſes eaux ont deux mouvemens périodiques par leſquels la mer s'éleve & s'abaiſſe alternativement deux fois par jour en coulant de l'Equateur vers les Pôles, & réfluant des Pôles vers l'Equateur. Tous les jours l'eau de l'Océan eſt entraînée pendant ſix heures de ſuite du Midi au Septentrion, & s'éleve tantôt plus, tantôt moins ſur les côtes : c'eſt ce qu'on appelle le *flux de la mer :* elle eſt environ quinze minutes dans la même hauteur ; après quoi elle ſe retire & continue ſix heures durant à s'abaiſſer. Ce retour des eaux du Nord au Midi, & de nos côtes vers la haute mer, eſt ce qu'on appelle le *reflux.* L'eau demeure auſſi environ quinze minutes dans ſon plus grand abaiſſement, & eſt retirée à plus d'une demi-lieue de certaines côtes, après quoi le flux recommence vers les terres. Cette inaction de deux fois quinze minutes par vingt-quatre heures, fait que le flux de la mer ſuit le cours de la lune. On prétend que c'eſt notamment la gravitation de cet aſtre qui opere ce phénomene ſur la mer ; auſſi eſt-il vrai que l'on a pleine lune & grande & forte marée dans le même temps, tandis que la plus baſſe & la plus lente marée eſt dans le dernier quartier de la lune. L'illuſtre *Newton* attribue cet effet à l'attraction que le ſoleil & la lune exercent ſur les eaux de l'Océan. C'eſt dans l'ouvrage de ce grand homme qu'il faut voir la démonſtration & l'explication des phénomenes innombrables que préſente ce point de phyſique. C'eſt auſſi dans l'Hiſtoire Naturelle de M. *de Buffon* (dans le volume de la *Théorie*

de la Terre) qu'il faut voir expliqué avec énergie le même phénomene du flux & reflux de la mer. On peut encore conſulter les ſavantes Recherches de MM. *Euler*, *Maclaurin* & *Daniel Bernoulli*, ſur les cauſes de ce beau phénomene, couronnées par l'*Académie Royale des Sciences de Paris en 1740*, ainſi que le *Nouveau Traité de Navigation*, publié par M. *Bouguer* en 1753. C'eſt à regret que nous ne pouvons ſuivre ici ces Auteurs : nous nous contenterons de dire que *Newton* a calculé que la force attractive du ſoleil pouvoit élever les eaux de la mer de deux pieds : que l'action de la lune pouvoit être évaluée à dix, & qu'ainſi les forces combinées de ces aſtres avoient aſſez d'activité pour les faire monter au moins de douze pieds. La plus grande hauteur des marées, n'eſt que deux ou trois heures après que la lune a paſſé au méridien : l'on a remarqué qu'en pleine mer l'eau ne s'éleve jamais que d'un ou deux pieds ; il n'eſt pas même ſur les côtes ; car l'eau dans les flux monte ſur les côtes de France, par exemple, depuis douze juſqu'à quarante-cinq pieds. En général les marées retardent tous les jours d'environ trois quarts d'heure, c'eſt-à-dire de la même quantité dont la lune par ſon mouvement propre d'Occident en Orient, arrive chaque jour plus tard au méridien ; elles ſont auſſi plus fortes ou plus foibles, ſelon que ce ſatellite eſt plus loin ou plus près de la terre. Elles augmentent à proportion que les cubes des diſtances diminuent ; & ſi la lune ſe trouvoit à une diſtance de moitié moindre, le flux qu'elle occaſionneroit, ſeroit huit fois plus grand. Les marées ſont plus grandes, plus rapides dans le même mois aux environs de la nouvelle & de la pleine lune, que dans les quadratures. Elles ſont en général plus grandes en hiver qu'en été ; au temps des équinoxes, qu'aux temps des ſolſtices : ces fortes marées précedent l'équinoxe du printemps, & ſuccedent à celui de l'automne (*a*). Les bancs de ſable, les détroits, les golfes, la pro-

(*a*) M. *Beaupied du Menil* rapporte dans ſon Mémoire *ſur les Marais ſalans*, imprimé à la Rochelle en 1765, qu'entre les deux tours du port de cette ville il a obſervé qu'aux *équinoxes* du printemps & de l'automne, & au *ſolſtice* d'été, la mer monte de douze pieds ; que dans les *ſyzygies*, ou nouvelles & pleines lunes de chaque mois, elle s'éleve de dix à dix pieds & demi ; enfin que dans les *quadratures* ou morte-mer en terme de Marine, elle monte ſeulement de ſept à huit pieds, parce que les marées vont en décroiſſant des *ſyzygies* aux *quadratures*, & en croiſſant des *quadratures* aux *ſyzygies*. Notre Obſervateur ajoute que les plus hautes marées de chaque lunaiſon ſont quand la lune eſt environ à dix-huit degrés au-delà des pleines & des nouvelles lunes ;

fondeur & la largeur des mers, les vents, les coutans irréguliers, en un mot, les inégalités des côtes, la poſition des terres, les diſtances de l'équateur, &c. peuvent occaſionner dans les marées des retards & notamment des variations qui ne ſont ſoumiſes ni à l'action du ſoleil ni à celle de la lune. Les lieux ſitués au méridien n'éprouvent point le flux qui dépend du paſſage de la lune au méridien, mais celui qui eſt occaſionné par la révolution périodique de cette planete. On ne connoît point de flux régulier dans la Méditerranée, excepté au fond du golfe de Veniſe. Le Pont-Euxin, la mer Baltique, la mer Morte & la mer Caſpienne n'en ont point, mais il eſt ſenſible dans la mer Rouge & dans le golfe Perſique.

Les Marins & les habitans des côtes maritimes donnent le nom de *marée* à ces mouvemens de *flux* & *reflux*; ils nomment *morte-eau* le temps où la marée eſt ſtationnaire, c'eſt-à-dire qu'elle monte le moins & s'abaiſſe le moins. Ils donnent le nom de *flot* au flux de la mer qui vient couvrir les plages.

Peu de perſonnes ſont encore d'accord ſur le mécaniſme qui opere ſi conſtamment ces alternatives régulieres du flux & reflux, ainſi que les *rats de marée*. Ces derniers ſeroient-ils dûs à une ſorte de tempête à laquelle le vent n'auroit aucune part? ou ne ſeroit-ce pas plutôt la ſuite d'une tempête qui a régné ailleurs? Seroit-ce enfin des *contre-marées*, c'eſt-à-dire des marées qui ſe rencontrent en venant chacune d'un côté, & qui forment ſouvent en certains endroits des courans rapides & dangereux? Les rats de marées ſont des eſpeces de *lames houleuſes* qui ſe font ſentir avec violence aux îles & ſeulement près des rivages ou des côtes: c'eſt alors que les vaiſſeaux qui ſont en rade ſont ſubmergés, & les malheureux qui ſont à bord ſont auſſi abandonnés à ces vagues impétueuſes.

On ne connoît guere mieux ce que l'on appelle les *courans* de la mer, ces torrens ſecrets qui entraînent trop fréquemment les vaiſſeaux, & dont les effets ſont ſouvent funeſtes. L'Auteur des Réflexions ſur la cauſe générale des vents (imprimées à Paris en 1746), paroît porté à croire que les *courans* conſidérables peuvent être attribuées à l'action du ſoleil & de la lune: il ajoute qu'on pourroit expliquer par le

& les plus baſſes, quand elle eſt environ à dix-huit degrés au-delà du premier & du dernier quartier.

plus ou moins de hauteur des eaux, & par la diſpoſition des côtes; les différens *courans* réglés & conſtans que les Navigateurs obſervent; & que les oſcillations horizontales de la pleine mer dans le flux & reflux pourroient être l'effet de pluſieurs *courans* contraires. C'eſt ſur-tout aux inégalités du fond de la mer, que M. *de Buffon* attribue les *courans*, leſquels varient à l'infini dans leurs vîteſſes & dans leur direction, dans leur force, leur largeur, leur étendue: ceux qui ſont produits par les vents changent de direction avec les vents. C'eſt encore à l'action des *courans*, que M. *de Buffon* attribue la cauſe des angles correſpondans des montagnes. M. *Mead*, Anglois, vient de publier que la cauſe du phénomene dont il s'agit dépend d'un mouvement de la mer, tendant de l'équateur aux pôles, ou au moins le long des côtes. Son ſyſtême eſt fondé ſur l'opinion où il eſt, que le maleſtrom & autres gouffres de l'Océan ſeptentrional, ſont des embouchures de canaux intérieurs qui communiquent à des endroits placés ſous l'équateur: cependant par la relation que l'Evêque Pontoppidan donne du maleſtrom (dans ſon *Hiſt. Nat. de la Norwege*), il y a lieu de croire que ce gouffre ou abyme n'eſt pas un paſſage ſouterrain, & M. *Schelderup*, Conſeiller d'Etat en Norwege, prétend que le maleſtrom eſt un courant d'eau oppoſé au mouvement de la mer. Les principaux *courans*, les plus larges & les plus rapides, ſont, 1°. près de la Guinée, depuis le Cap Vert juſqu'à la baie de Fernandopo, d'Occident en Orient, faiſant faire aux vaiſſeaux cent cinquante lieues en deux jours. 2°. Auprès de Sumatra, du Midi vers le Nord. 3°. Entre l'île de Java & la Terre de Magellan. 4°. Entre le Cap de Bonne-Eſpérance & l'Iſle de Madagaſcar. 5°. Entre la Terre de Natal & le même Cap. 6°. Sur la côte du Pérou dans la mer du Sud, du Midi au Nord. 7°. Dans la mer voiſine des Maldives, pendant ſix mois d'Orient en Occident, & pendant ſix autres mois en ſens contraire. Les courans ſont ſi violens ſous l'équateur, qu'ils portent les vaiſſeaux très-promptement d'Afrique en Amérique: mais auſſi ils les empêchent abſolument de revenir par ce même chemin; de ſorte que les vaiſſeaux, pour retourner en Europe, ſont forcés d'aller chercher le cinquantieme degré de latitude. Qui ſe laſſeroit de réfléchir ſur la cauſe de ce phénomene? En général les eaux de la mer ſont continuellement entraînées d'Orient vers l'Occident. Le mouvement en eſt plus fort vers l'équateur que vers les pôles: tout ceci

prouve évidemment que le mouvement de la terre ſur ſon axe ſe fait d'Occident vers l'Orient.

L'obſervation & la connoiſſance des *courans* eſt un des points principaux de l'art de naviger ; mais ce qui rend leur détermination ſi difficile, c'eſt la difficulté de trouver un point fixe en pleine mer. L'Académie Royale des Sciences avoit propoſé ce ſujet pour le prix de l'année 1751, & les méthodes propoſées par les Auteurs ont encore laiſſé beaucoup à deſirer. Qu'il nous ſoit permis d'ajouter quelques obſervations importantes ſur la théorie des *courans*.

M. *Mead* paroît convaincu, qu'abſtraction faite des mouvemens que cauſent à la mer les vents & les marées, ce fluide n'eſt pas dans un état de repos, & que conſéquemment la terre n'eſt pas par-tout d'une denſité uniforme, comme le ſuppoſe le Chevalier *Newton ;* mais que les *courans* du golfe de Floride, ainſi que ceux de la côte du Bréſil & ceux qui ſur la côte du Sud tendent au Nord, ſont des courans de circulation entretenus par les denſités différentes de la terre, & par ſon mouvement diurne ou de rotation ſur ſon axe. M. *Waitz*, dans ſa Diſſertation ſur la cauſe pourquoi l'eau de la mer Atlantique paſſe toujours dans la mer Méditérranée par le Détroit de Gibraltar, prétend que deux *courans* dont la direction eſt oppoſée coulent par ce Détroit ; le *courant* ſupérieur paſſe conſtamment dans la mer Méditerranée, & l'inférieur ſort toujours de cette même mer & ſe dégorge dans l'Océan. M. *Halley* a toujours regardé comme fort vraiſemblable ces *ſous-courans* marins, ainſi que les courans qui ſe font à la ſurface. Toutes ces opinions ſont appuyées d'obſervations : nous ne rapporterons qu'une expérience faite dans la mer Baltique, qui confirme le ſentiment de ces Auteurs. Un habile Marin étant dans une des frégates du Roi, ce vaiſſeau fut tout d'un coup porté au milieu d'un courant & pouſſé par les eaux avec beaucoup de violence. Auſſi-tôt on deſcendit dans la mer une corbeille où on mit un gros boulet de canon ; la corbeille étant deſcendue à une certaine profondeur, le mouvement du vaiſſeau fut arrêté : mais quand elle fut deſcendue plus bas, le vaiſſeau fut porté contre le vent & dans une direction contraire à celle du *courant* ſupérieur, qui n'avoit qu'environ quatre ou cinq braſſes de profondeur. M. *Halley* ajoute que plus on deſcendoit la corbeille, plus on trouvoit que le courant intérieur étoit fort. Par ce principe il eſt aiſé d'expliquer comment il ſe peut

faire qu'au Détroit de Gibraltar, dont la largeur n'eſt que d'environ vingt milles, il paſſe une ſi grande quantité d'eau de la mer Atlantique dans la Méditerranée par le moyen des courans, qui y pouſſent preſque toujours les vaiſſeaux à l'Eſt.

Quoi qu'il en ſoit, les grandes marées nous procurent des avantages très-certains ; elles repouſſent l'eau des fleuves, la font remonter bien avant dans les terres, & en rendent le lit aſſez profond pour qu'un vaiſſeau puiſſe arriver aux ports des grandes villes. Les navires attendent ces crues d'eau ſi commodes, ils en profitent pour arriver ou pour ſortir de la rade, ſans toucher le fond & ſans courir le riſque de s'enſabler. Les alternatives du flux & reflux font que les côtes ſont battues ſans ceſſe par les vagues, qui en enlevent de petites parties qu'elles emportent & qu'elles dépoſent au fond : de même les vagues portent ſur les côtes différentes productions, comme des coquilles, des ſables, qui s'accumulant peu-à-peu, produiſent des éminences. Dans la principale des Iſles Orcades où les rochers ſont coupés à pic deux cents pieds au-deſſus de la mer, la marée s'éleve quelquefois juſqu'à cette hauteur lorſque le vent eſt fort ou qu'on éprouve une grande tempête. Dans ces *violentes* agitations la mer rejette quelquefois ſur les côtes des matieres qu'elle apporte de fort loin. La mer par ſon mouvement général d'Orient en Occident, doit porter ſur les côtes d'Amérique les productions de nos côtes, & ce ne peut être que par des mouvemens fort irréguliers, & probablement par des vents, qu'elle porte ſur nos côtes les productions des Indes & de l'Amérique. Quant à ſon ſol, rien ne reſſemble mieux à un limon huileux : les bords de la mer ſont ſi gliſſans, qu'on a de la peine à s'y ſoutenir, & ce gluten ne provient peut-être que des plantes & des animaux qui pourriſſent dans la mer. Nous donnerons, au mot SEL MARIN, l'art de retirer le ſel de la mer ou des fontaines ſalées ou marais ſalans. Il ſeroit à deſirer qu'on eût auſſi l'art de deſſaler par des voies commodes & non diſpendieuſes l'eau de la mer au point de la rendre potable. Quelle reſſource ne ſeroit-ce pas pour les vaiſſeaux qui entreprennent de longs voyages ! M. *Deſlandes* a prétendu que ſi l'on forme avec de la cire vierge des vaſes, & qu'on les rempliſſe d'eau de mer, cette eau filtrée à travers la cire, ſera deſſalée par ce moyen. Le célebre *Hales* a beaucoup travaillé ſur cette matiere, mais bien différemment : on voit ſes recherches dans un de ſes ouvrages. L'Angleterre, pour manifeſter à tout l'Univers la reconnoiſſance

d'un ſi grand bienfait, a érigé à ce même *Hales*, mort en 1761, âgé de 87 ans, à Weſtminſter, un ſuperbe mauſolée parmi les tombeaux de ſes Rois. Pluſieurs autres perſonnes ſe ſont ſervi dans les mêmes vues de la poudre à canon, des cendres de bois, de la craie, de la chaux d'os calcinés & de la pierre à cautere, &c. Mais de tous ces moyens le ſeul par lequel on puiſſe parvenir à la deſſaler, à la dépouiller de ſon goût bitumineux, & la rendre potable & ſaine, c'eſt la voie de la diſtillation. Un célebre Médecin de la Faculté de Paris (M. *Poiſſonnier*) s'eſt occupé auſſi à travailler ſur cet objet par ordre du Gouvernement. Voyez la *Gazette de France*, *n°. 55*, *année 1764*.

A ce détail nous ajouterons une ſingularité rapportée par *Linſchot*, que dans la mer rouge, près de l'Iſle de Bareyn, des Plongeurs puiſent de l'eau douce à la profondeur de quatre à cinq braſſes; de même, dit *Gemelli*, *tom. II*, *page 453*, aux environs de l'Iſle de Baharan dans le golfe Perſique, on prend de l'eau douce au fond. Les hommes ſe plongent avec des vaſes bouchés & les débouchent au fond; & lorſqu'ils ſont remontés, ils ont de l'eau douce. Il y a encore beaucoup d'autres endroits où il y a ſous la mer des fontaines d'eau douce. Le fond de la mer laiſſé à ſec près de Naples, lors des éruptions du Véſuve, fit voir une infinité de ces petites ſources jailliſſantes.

MER GLACIALE. On appelle ainſi cette partie de l'Océan Septentrional, entre le Groënland à l'Oueſt & le Cap glacé à l'Eſt. Il y a long-temps que les Anglois & les Hollandois cherchent, peut-être vainement, un paſſage par cette mer pour aller à la Chine & au Japon; cependant la Nation Angloiſe n'a point encore abandonné ce projet: mais la quantité de montagnes de glace qu'on rencontre preſqu'en tout temps dans cette mer, met au ſuccès d'une ſi grande entrepriſe des obſtacles difficiles à vaincre.

Pluſieurs Anciens n'ont pas cru que la mer pût ſe geler; cependant la mer Baltique & la mer Blanche ſe gelent preſque tous les ans, & & les mers plus ſeptentrionales ſe gelent preſque tous les hivers. On ſait que le Zuyderzée ſe gele ſouvent en Hollande, mais on ſait auſſi que l'eau ſalée ſe gele plus difficilement que l'eau pure, parce qu'il faut pour la glacer un froid ſupérieur au degré de la congélation, & qui excede d'autant plus ce degré que l'eau eſt plus chargée de ſel. La glace d'eau ſalée eſt moins dure que la glace ordinaire; elle eſt plus chargée de ſel au centre qu'à l'extérieur: ce milieu même trop

chargé

chargé de ſel, ou ne ſe gele point, ou ne prend que peu de conſiſtance.

Les fleuves du Nord tranſportent dans les mers une prodigieuſe quantité de glaçons, qui venant à s'accumuler, forment ces maſſes énormes de glace ſi funeſtes aux Navigateurs. Un des endroits de la mer glaciale où elles ſont les plus abondantes, eſt le Détroit de Waigat qui eſt gelé en entier pendant la plus grande partie de l'année : ces glaces ſont formées des glaçons que le fleuve Oby tranſporte preſque continuellement. Elles s'attachent le long des côtes, & s'élevent à une hauteur conſidérable des deux côtés du Détroit : le milieu du Détroit eſt l'endroit qui gele le dernier, & où la glace eſt la moins élevée ; les vaiſſeaux qui vont au Spitzberg pour la pêche de la baleine, y arrivent au mois de Juillet, & en partent le 15 d'Août : croiroit-on que dans cette ſaiſon ils rencontrent quelquefois plus de quatre cents morceaux prodigieux de glaces épaiſſes de ſoixante, ſoixante-dix & quatre-vingts braſſes qui ſe ſont détachés des côtes de glace & qui voyagent dans la haute mer ? Il y a des endroits où il ſemble que la mer ſoit glacée juſqu'au fond ; ces glaces qui ſont élevées au-deſſus du niveau de la mer, ſont claires & *luiſantes* comme du verre. Au rapport des Voyageurs, les glaces du Nord ſont d'un beau bleu, un peu tirant ſur le vert, comme le vitriol de Chypre. Mais preſque toutes celles que nous y avons obſervées, étoient de la couleur des glaces de notre pays, les autres, en très-petit nombre, n'avoient qu'une teinte foible.

Tous les Navigateurs atteſtent qu'il y a auſſi beaucoup de glaces dans les mers du Nord, de l'Amérique, &c. *Robert Lade* nous aſſure que les montagnes de Friſland ſont entiérement couvertes de neige, & toutes les côtes de glace comme d'un boulevard qui ne permet pas d'en approcher. On trouve dans cette mer des iſles de glace douce de plus d'une demi-lieue de tour, dont la ſuperficie au deſſus de l'eau ſurpaſſe l'extrémité des mâts des plus gros navires, & qui ont ſoixante & dix ou quatre-vingts braſſes de profondeur dans la mer. Ces iſles ou montagne de glaces ſont ſi mobiles, que dans les temps orageux celles qui preſentent une grande ſurface hors de l'eau, ſuivent la courſe d'un vaiſſeau. Lorſque ces maſſes énormes de glace viennent à ſe rompre ou à ſe disjoindre des *glaces côtieres*, alors il s'excite un bruit ſi terrible qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. Si l'on trouve beaucoup de bancs de glace dans la nouvelle Zemble, il n'eſt pas rare d'en rencontrer près

de la Terre de Feu ; *Wafer* dit y avoir vu quelques-unes de ces iſles de glace flottantes dont quelques-unes lui paroiſſoient avoir une à deux lieues de long, & la plus groſſe de toutes lui parut avoir quatre ou cinq cents pieds de haut. D'autres Voyageurs aſſurent d'en avoir rencontré de ſi monſtrueuſes, qu'il y en a de douze à quinze cents pieds d'épaiſſeur; pluſieurs Auteurs ont tâché d'expliquer la cauſe des amas de glaces dans la baie de Baffin & le détroit d'Hudſon, &c. Voici ce que dit le Capitaine *Middleton*, Anglois : Le pays eſt fort élevé tout le long de la côte de la baie de Baffin & du détroit d'Hudſon, &c. & il l'eſt de plus de cent braſſes tout près de la côte où ſe trouvent quantité de golfes dont les cavités ſont remplies de glaces & de neiges gelées juſqu'au fond, à cauſe de l'hiver preſque continuel qui regne dans ces endroits. Ces maſſes ſe détachent & ſont entraînées dans le détroit, où elles augmentent en maſſe : l'eau & l'air étant toujours extrêmement froids pendant l'été, tout ce qui tombe de l'atmoſphere, joint à l'élévation des vagues de la mer, produit un accroiſſement continuel aux montagnes de glaces. Le vent ſouffle du côté du Nord-Oueſt pendant preſque neuf mois de l'année. A l'égard des amas de glaces qu'on voit près du Groënland, ils ont commencé par ſe détacher des grandes rivieres de Moſcovie.

Nous avons dit ci-deſſus, que depuis long-temps l'on ne ceſſe de chercher un paſſage aux Indes par les mers du Nord ; mais dans la crainte d'un trop grand froid ſi on s'approchoit trop du pôle, on ne s'eſt pas aſſez éloigné des terres, & on a trouvé les mers fermées par les glaces. Cependant il paroît vraiſemblable qu'il y a moins de glace en pleine mer que près des côtes où les fleuves ſe déchargent avec leurs glaces: d'ailleurs on ſait que quelques Hollandois s'étant fort approchés du pôle, y avoient trouvé une mer ouverte & tranquille, & un air tempéré ; ce qui n'eſt peut-être pas impoſſible en été, à cauſe de la préſence continuelle du ſoleil au pôle boréal pendant ſix mois. *Voyez les articles* GLACE, GLACIER, FROID, GÉLÉE. Nous le répétons, ce n'eſt que vers les côtes dans les parages tranquilles, dans les golfes ou détroits des zones glaciales & dans tous les endroits où les fleuves verſent une grande quantité d'eau douce & de glaçons, que la mer gele, & les glaces continues ne s'étendent pas à une vingtaine de lieues des côtes.

MER LUMINEUSE, *noctiluca marina*. C'eſt un phénomene des plus brillans, qui eſt commun dans certaines mers. La proue du navire qui vogue ſur les eaux, les fait bouillonner, & ſemble pendant les plus

épaiſſes ténebres de la nuit les mettre en feu : le vaiſſeau vogue dans un cercle lumineux, d'où s'échappe dans le ſillage un long trait de lumiere. La mer eſt beaucoup plus lumineuſe aux environs des iſles Maldives & de la côte de Malabar, que dans tout autre endroit de l'Océan : auſſi M. *Godeheu* ſe trouvant ſur ces mers, en profita-t-il pour obſerver la véritable cauſe de cet éclat lumineux, ainſi qu'il l'a détaillé dans un Mémoire imprimé dans le troiſieme tome de ceux qui ont été préſentés à l'Académie. La mer, dont la ſurface étoit foiblement agitée, lui parut couverte de petites étoiles; chaque lame qui ſe briſoit répandoit une lumiere très-vive, & ſemblable par la couleur à celle d'une étoffe d'argent électriſée dans l'obſcurité; le ſillage du vaiſſeau étoit d'un blanc vif & lumineux parſemé de points brillans & azurés.

Il a appris, par des obſervations réitérées, que la mer dans les endroits où elle étoit la plus lumineuſe, étoit parſemée de petits animaux vivans, non-ſeulement lumineux, mais qui laiſſoient échapper de leur corps une liqueur huileuſe qui ſurnageoit l'eau de la mer, & qui répandoit cette lumiere vive & azurée. Ces animaux ne ſont viſibles qu'à l'aide d'une forte loupe; & la liqueur qu'ils répandent, reſte ſur le filtre par *lequel* on paſſe l'eau de la mer, qui demeure par-là privée de toute lumiere. Cette obſervation rentre dans le ſentiment de MM. *Viannelli*, *Griſelini* & *Nollet*, qui attribuoient cette lumiere à des inſectes lumineux : elle n'eſt point contraire non plus au Mémoire de M. *le Roi*, imprimé dans le même volume, qui attribuoit cette lumiere à une matiere phoſphorique huileuſe, que l'air ou même d'autres liqueurs (telle que de l'eſprit de vin verſé ſur une petite quantité d'eau de mer récente & contenue dans une bouteille), peuvent mettre en jeu & déflagrer. Les huiles de pluſieurs poiſſons, telles que de la *bonite*, par exemple, paroiſſent avoir la propriété d'être lumineuſes, ſur-tout lorſqu'on les agite. *Voyez* VER LUISANT & SCOLOPENDRE MARINE.

J'ajouterai à ces exemples & citations, le brillant phénomene que j'obſervai le 19 Juillet 1762, étant au port de Cette en Languedoc. Il fit ce jour-là une chaleur exceſſive. J'avois depuis long-temps formé le projet de faire quelques obſervations ſur la plus ou moins grande facilité de nager dans la mer ou dans l'eau douce, & de découvrir ſi l'eau qui touche au ſol de la mer, eſt plus denſe & plus fraîche que la ſuperficie de cet élément. Inſtruit d'ailleurs que la mer Méditerranée offroit dans pluſieurs de ſes parages, toutes les nuits & dans preſque

tous les temps, le même ſpectacle lumineux qu'on voit aux Indes, dans nos Iſles & ſur les côtes d'Afrique, j'engageai M. *Ortez*, Eſpagnol, alors mon Compagnon de voyage, à faire ces obſervations en commun. Nous fûmes au rivage ſur les dix heures du ſoir; puis étant déshabillés, on ſe mit à l'eau juſqu'au cou: on eſſaya de plonger entiérement; enſuite on ſonda avec la jambe & les bras, laquelle des deux ſurfaces étoit plus tempérée, & l'on reconnut ſenſiblement qu'autant la ſuperficie de la mer étoit froide, autant le fond en étoit chaud. Quant à la denſité & différence de peſanteur, je ne pus en faire l'expérience; d'ailleurs M. le Comte *de Marſigli* a déterminé que l'eau de la ſuperficie de cette mer, étoit d'une quatre cent ſixieme partie moins peſante que celle qui étoit à cent cinquante braſſes au-deſſous, & que l'eau de cette même mer contient de ſel en ſa ſuperficie, la trente-deuxieme partie de ſon propre poids, & dans le fond une vingt-neuvieme partie; c'eſt la proportion que montre la balance, mais l'aréometre fait voir qu'il doit y en avoir une partie de plus. L'eau de la Méditerranée peſe plus que celle de l'Océan, ſelon le Pere *Feuillée*. Notre principale obſervation ſe porta auſſi-tôt ſur un autre phénomene que voici: toutes les lames d'eau nous ſembloient étinceler à meſure que nous les briſions en nageant. Je frottai mes mains & mes cuiſſes hors de l'eau, & j'en tirai auſſi des eſpeces d'étincelles: j'agitai fortement les cheveux de M. *Ortez*, qui parurent auſſi-tôt comme autant de vergettes lumineuſes. Je fis déshabiller mon domeſtique, & lui dis de ſe frotter auſſi, avant de ſe baigner dans la mer; mais il ne put produire ſur lui le même effet qu'il remarquoit ſur moi. Je m'aviſai de le tirer par le bras: quelle fut notre ſurpriſe, notre admiration, lorſque je vis l'image de ma main mouillée entiérement tracée ſur ce bras, comme ſi c'eût été un crayon phoſphorique qui l'eût imprimée; enfin il ſe mit à l'eau, & je le fis nager pour l'examiner à mon aiſe; l'on auroit dit d'un homme de feu qui ſe débattoit dans l'eau: nous prîmes du ſable & des *fucus* dans le fond de la mer, & en frottant ces corps, ils parurent également chargés de particules phoſphoriques. Bientôt la mer nous parut plus lumineuſe encore, on auroit pu dire au premier coup d'œil que les étoiles fixes réfléchiſſoient leurs brillantes images dans cet élément. Pénétré d'une curioſité extrême d'examiner plus attentivement la cauſe & les objets ſcintillans, regrettant de n'avoir point un vaſe pour le remplir d'eau marine, je pris un autre parti. Je plongeai un mouchoir blanc dans

l'eau, & le retirai tout couvert, comme de petites étoiles ou de points brillans & azurés, qui ſembloient s'écraſer, s'étendre par le frottement, & former des plaques lumineuſes. De retour au logis, je me fis apporter une bougie allumée, mais je ne pus diſtinguer ſur ce mouchoir que des corpuſcules dont l'extrême petiteſſe & l'affoibliſſement phoſphorique les déroba peu-à-peu à mes yeux. Le lendemain de grand matin je fus tremper dans la mer un ſecond mouchoir, que je repliai bien ſoigneuſement ; & quand le jour fut favorable, je pris ma loupe (un microſcope m'eût été plus utile), & je crus reconnoître ſur la toile du mouchoir des atomes informes, immobiles & bleuâtres : je deſcendis dans la cave pour éprouver s'ils ne reluiroient pas mieux qu'au jour; mais tout le beau phénomene étoit détruit. Ainſi j'attribuai l'effet d'un tel ſpectacle, tantôt à des feux phoſphoriques & tantôt à des vers marins. Nous diſons que le corps lumineux s'affoiblit & ceſſe de remuer dès qu'il eſt ſorti de l'eau, de même que ſi l'on enferme de l'eau de la mer pendant vingt-quatre heures dans une bouteille, l'eau commence à ſe corrompre & ne jette plus d'étincelles.

En 1766, naviguant dans la Manche par un temps fort chaud qui menaçoit d'un grand orage & au milieu de la nuit la plus obſcure, je fus frappé de voir les feux dont cette mer étinceloit de toutes parts, ſe répéter, ſe mêler & ſe confondre, pour ainſi dire, avec les éclairs qui ſillonnoient le ciel & l'horizon, je me rappellois l'obſervation que j'avois faite ſur la Méditerranée, lorſque le vaiſſeau dans lequel j'étois ſe trouva inveſti de quantité de barques. Rien ne pouvoit être plus intéreſſant ni plus agréable que le ſpectacle dont j'étois témoin. Je me trouvois ſur une côte habitée par des Pêcheurs; les approches de la tempête les obligeoient à ramener leurs barques vers le port; il ſembloit que toutes les barques étoient portées ſur des flots, en quelque ſorte enflammés & environnés de longues lames de feu que ſembloit produire chaque coup de rames. Je fis tirer un ſeau d'eau de la mer, je pris un godet de terre, rempli aux deux tiers de ladite eau, je me tranſportai au pied du mât du vaiſſeau ſur le pont, afin d'être moins baloté par les coups de mer (l'oſcillation étant plus grande au bout des leviers, vers la poupe, la proue, & vers les bords du vaiſſeau) : je m'enveloppai tout le corps & notamment la tête de deux redingotes, pour intercepter toute communication avec la lumiere que réfléchiſſoient les éclairs & la mer; dans cet état l'eau de mon godet me parut un peu

ſcintillante ; j'y jetai par haſard quelques gouttes d'éther vitriolique dont je faiſois uſage, quoique ſans ſuccès, pour me préſerver du mal de mer : je fus étonné de voir quantité de corps animés des plus brillans, s'agiter & produire le même phénomene qui arrive quand on laiſſe tomber une pincée de limaille d'acier ſur le diſque d'une bougie allumée ; tout ce brillant ſpectacle ne dura qu'un inſtant. M. *Rigaud* a fait auſſi différentes recherches en 1763 & 1764 ſur la cauſe qui rend la mer lumineuſe : ce Phyſicien a détaillé dans un Mémoire lu en 1768, à l'Académie Royale des Sciences de Paris, le réſultat de ſes obſervations : & il prétend que ſur les côtes de France, depuis l'embouchure de la Garonne juſqu'à Oſtende, même que dans l'Océan, depuis le port de Breſt juſqu'aux îles Antilles & au banc de Terre-Neuve, la mer doit principalement la lumiere dont on voit briller ſes eaux, à une immenſe quantité de petits polypes, à-peu-près ſphériques, preſqu'auſſi diaphanes que l'eau, ayant environ un quart de ligne de diametre, & un ſeul bras d'environ un ſixieme de ligne de longueur, qu'ils meuvent avec beaucoup de lenteur, ainſi que leur corps. Ces polypes deviennent lumineux dès qu'on agite l'eau de la mer, ou lorſqu'un petit inſecte s'approche d'eux. En puiſant de l'eau à la ſurface de la mer lorſqu'elle eſt lumineuſe, on ſe procure aiſément une grande quantité de ces polypes. Pour bien voir ces petits animaux, dit M. *Rigaud*, il faut remplir d'eau lumineuſe un caraffon de verre blanc & mince, dont le cou ſoit étroit, enſuite placer le vaſe ſur un plan ſolide entre l'œil de l'Obſervateur & le jour d'une fenêtre, ou bien ſi c'eſt la nuit, entre l'œil & la lumiere d'une bougie ; bientôt les polypes gagneront la ſurface de l'eau & les parois du verre ; il ſera facile alors d'en prendre avec la barbe d'une plume dans le cou de la bouteille, & on les placera ſur un porte-objet au foyer d'un microſcope. C'eſt ainſi que M. *Rigaud* eſt parvenu à découvrir leur figure, à la deſſiner & à diſtinguer les mouvemens de ces individus. Pour s'aſſurer que ces polypes ſont autant de foyers lumineux qui éclairent l'eau dans laquelle ils nagent, il ſuffit de filtrer cette eau par un papier gris, elle ne rend plus de lumiere, & les polypes qui reſtent dans les pores du filtre étant écraſés avec le doigt deviendront auſſi-tôt lumineux, de même que le doigt. Si l'on met de l'eau marine & lumineuſe dans un criſtal de montre, & que l'on y verſe, étant dans un lieu obſcur, quelques gouttes de fort vinaigre ou d'un acide minéral, ſoit vitriolique ou nitreux, mais affoibli, on voit s'agiter & briller

à l'inſtant autant de points phoſphoriques d'un éclat lumineux très-vif, qu'il y a effectivement de polypes. Mais cet éclat eſt le dernier qu'on en doit attendre : un moment après, ils ſe précipitent au fond du vaſe, & y meurent privés de leur lumiere. Cette expérience faite en grand doit produire un très-bel effet. Deux gros d'acide nitreux ont produit le même phénomene ſur l'eau d'une barrique de la meſure de deux cents quarante pintes. L'acide vitriolique préſenta le même réſultat, mais l'acide marin agit moins fortement & moins promptement, il fallut une livre de vinaigre pour produire le même effet que celui de deux gros d'eſprit de nitre. L'huile de tartre & l'alkali volatil éteignirent bien plus difficilement la lumiere de ces inſectes, que les acides minéraux. M. *Rigaud* a tenté vainement de faire reparoître ceux que les acides avoient détruits, en neutraliſant les acides par les alkalis, même avant que ces inſectes euſſent perdu leur lumiere. L'été & l'automne ſont les temps où ces polypes ſont les plus nombreux, les plus agiles ; ils ſont plus gros & plus lumineux encore ſous la zone torride que ſous la zone tempérée. *Voyez* POLIPE.

M. *Bajon*, Médecin à Cayenne, a fait auſſi pendant ſa traverſée de *France en* cette colonie, quelques obſervations ſur les corps lumineux qui brillent dans l'obſcurité ſur la mer : cette lumiere phoſphorique qui forme des étincelles, eſt un des phénomenes qui l'ont le plus affecté. Leur vivacité étoit en raiſon du frottement plus ou moins conſidérable, tant à la ſurface de l'eau qu'entre les parties de l'eau même diverſement agitées. Les mouvemens violens & bruſques ſont peu favorables à la formation des *étincelles ;* elles ſont plus abondantes & plus vives quand le mouvement eſt uniforme, & plus fortes lorſque les mouvemens ſont produits par des corps étrangers, qu'entre les parties de l'eau même.

Indépendamment de ces étincelles on voit dans un certain temps ſeulement des apparences laiteuſes, d'autres fois des eſpeces de flammes plus ou moins grandes & de formes aſſez irrégulieres, ſe former dans l'intérieur de l'eau à deux & plus de trois pieds de profondeur. On peut comparer ces eſpeces de *flammes marines* aux éclairs qui partent d'une nuée orageuſe : la couleur de leur feu eſt cependant plus pâle que la lumiere des étincelles dont nous avons parlé ci-deſſus & qui ſont produites par le frottement, tandis qu'on obſerve que les flammes ſont en plus grand nombre, la mer étant tranquille & n'ayant qu'un ſimple mouvement d'ondulation : il y a plus, le frottement du navire n'en

produiſoit aucune. M. *Bajon* ſoupçonne que ces flammes pourroient bien être l'effet des frottemens qui s'exécutent dans l'intérieur de l'eau par la rencontre des courans, dont le cours eſt diamétralement oppoſé. Il n'a obſervé ces eſpeces de flammes qu'après avoir paſſé le Tropique du Cancer; & elles ne ſont devenues nombreuſes que vers le douzieme, le dixieme & le huitieme degré de latitude ſeptentrionale, qui eſt préciſément l'endroit où il a obſervé de terribles *courans*. *Voyez ce mot.* Enfin ces feux ſe multiplient de plus en plus quand on approche de la Zone Torride; mais ils diminuent quand on touche fond, qu'on approche de terre & ſur-tout des embouchures des rivieres.

Ce Phyſicien prétend qu'outre ces frottemens intérieurs, il y en a encore d'autres dépendans de l'impulſion de l'atmoſphere ſur la ſurface de l'eau, qui d'ailleurs ne peut en faire mouvoir qu'une certaine maſſe qui preſſe contre la partie inférieure.

D'après cet expoſé de M. *Bajon*, il paroît que le frottement eſt la cauſe de ces feux, & principalement des étincelles qu'on obſerve ſur la ſurface de la mer, puiſqu'elles n'ont réellement lieu qu'aux endroits où l'on reconnoît un frottement marqué, notamment toutes les fois que des vagues ſont élevées au-delà de la ſurface de l'eau, qu'elles viennent enſuite à s'ouvrir & à gliſſer ſur celles qui leur ſont inférieures. C'eſt autour du navire qui fait un ſillage rapide, qu'elles ſont le plus ſenſibles. Lorſque des colonnes entieres de poiſſons, même ceux dont la couleur eſt ſombre, font des émigrations en nageant un peu vîte, & offrent ſur la mer, au lieu de leur paſſage, une lumiere brillante; cette lumiere paroît encore dûe au frottement. M. *Bajon* ayant examiné de près ces points lumineux, leur figure lui a paru ſphéroïde; il a reconnu auſſi que la lumiere augmentoit en proportion de leur nombre, que pluſieurs paroiſſent s'élever au-deſſus la ſurface de l'eau & ſe perdre dans l'atmoſphere: il y a auſſi quelques-uns de ces points lumineux qui commencent à briller dans l'intérieur de l'eau, parcourent un certain eſpace & diſparoiſſent ſans parvenir juſqu'à la ſurface.

On ignore d'où dépendent les circonſtances qui font varier ſi ſingulierement ces feux, ces lumieres: dépendent-elles de la direction des vents & de l'état de l'atmoſphere? On a obſervé que les vents du Nord ſont très-favorables, tandis que les temps humides & les vents du Sud leur ſont contraires.

Telles ſont les généralités que M. *Bajon* rapporte ſur cette matiere lumineuſe,

lumineuſe, que quelques-uns attribuent à de petits animaux, d'autres à une matiere phoſphorique, & divers Phyſiciens, ſur-tout M. *Bajon*, à une matiere qui a une analogie directe avec l'électricité. Ces trois opinions paroîtront vraiſemblables à pluſieurs de nos Lecteurs. Au commencement de cet article (*mer lumineuſe*), nous avons expoſé l'opinion appuyée d'expériences, qui démontrent qu'il faut attribuer cette lumiere à de petits animaux. Les deux autres, quoiqu'hypothétiques, ſont au moins très-ingénieuſes. M. *Bajon*, en judicieux & curieux Obſervateur, a déjà tenté quelques recherches particulieres à cet égard, c'eſt-à-dire, ſur les étincelles & les flammes dont il a fait mention. En voici le réſultat: notre Phyſicien ayant tiré de l'eau de la mer dans un ſeau, a reconnu que de tous les corps dont il s'eſt ſervi pour y produire du frottement, ſoit avec un morceau de bois, ſoit avec une lame de couteau, ſoit avec les doigts de la main, ſoit avec le verre, les corps métalliques occaſionnent le plus d'étincelles. Les parties animales en donnent moins que le fer, mais plus que les bois; le verre n'en produit preſqu'aucune. Dès qu'on agite l'eau, ſur-tout avec une lame de couteau, il brille à l'inſtant une grande quantité de points rouges qui paroiſſent s'élancer de la lame *même du* couteau, & diſparoiſſent tout de ſuite: ce phénomene diminue & diſparoît ſi on continue ces mêmes frottemens un peu de temps dans la même eau; mais ſi on la laiſſe repoſer pendant quelque temps, & qu'on y promene de nouveau la lame d'un couteau, les étincelles reparoîtront, à la vérité moins nombreuſes & moins lumineuſes que quand l'eau eſt fraîchement tirée de la mer. La même expérience répétée pluſieurs fois, a toujours offert le même ſpectacle, donné le même *réſultat*: enfin ſi l'eau de la mer eſt renfermée dans une bouteille bien bouchée, enſuite agitée même avec les excitateurs ci-deſſus déſignés, il ne s'y manifeſte aucune étincelle; l'eau vidée de la bouteille dans un ſeau & expoſée pendant quelques minutes à l'air libre, enſuite agitée comme ci-deſſus, redevient lumineuſe, étincelante.

MER MORTE ou MER DE SEL. *Voyez l'article* ASPHALTE.

MER NOIRE ou MER TERRIBLE ou MER MAJEURE. Nom donné au Pont-Euxin qui communique avec la Méditerranée. Ses tempêtes ſont plus furieuſes, plus dangereuſes que celles d'aucune autre mer, parce que ſes eaux ſont renfermées de tous côtés, & que les vagues attaquent en tout ſens les vaiſſeaux. Indépendamment des vents, il y a des courans fort ſinguliers dans le canal de la mer Noire; il

y en a de petits qui permettent aux bateaux de monter, tandis que d'autres bateaux deſcendent à la faveur du grand courant. L'eau de cette mer où l'on ne trouve aucun bon port, & dont les rades ſont découvertes, eſt ſi peu ſalée qu'elle ſe gèle preſque entiérement en hiver. Cette mer reçoit les plus grandes rivieres de l'Europe. Son limon eſt, dit-on, une fange aſſez noirâtre. Peut-être cette couleur n'eſt-elle due qu'à l'ombre réfléchie des bois qui couvrent les côtes de cette mer.

MER PACIFIQUE ou MER DU SUD. On l'a nommée *pacifique* à cauſe des grands calmes qui y regnent en certains temps & en certains parages. On y trouve le golfe appellé *mer Vermeille.*

MER ROUGE & MER VERTE. *Voyez à l'article* MER. Les Anciens l'ont auſſi appellée *mer du Suph* ou *mer du Jonc*, à cauſe de la grande quantité de joncs ou de mouſſes de mer qui s'y trouve.

MERCURE. *Voyez au mot* PLANETE.

MERCURE ou VIF-ARGENT, *mercurius aut hydrargyrus.* C'eſt une ſubſtance métallique, particuliere, ſans ténacité ni conſiſtance, froide au toucher & inodore; mais habituellement fluide & coulante comme du plomb tenu en fuſion. Le vif-argent ſe diviſe au moindre effort en un grand nombre de particules ſphériques. Lorſqu'il eſt pur, il coule ſans faire de traînée ſur le papier. Sa couleur eſt blanche, brillante, argentine; il eſt entiérement opaque & réfléchit les objets comme une glace. Le mercure purifié eſt, après l'or & la platine, le plus peſant des métaux & des demi-métaux, il peſe quatorze fois plus que l'eau, & huit cents quarante fois plus que l'air. Un volume d'argent-vif, mis dans un vaſe, peut ſupporter un volume de fer plus conſidérable d'un tiers, ſans qu'il s'y précipite. Un pied cube de mercure peſe neuf cents ſoixante & dix-ſept livres. *Voyez la peſanteur ſpécifique des métaux, au mot* MÉTAUX.

Le vif-argent eſt une ſubſtance métallique particuliere: ce n'eſt point un métal, puiſqu'il eſt volatil, qu'il ſe diſſipe dans le feu, même au degré de l'eau bouillante, & qu'il manque de fixité & de ductilité. Le plus grand froid de la nature ne le rend point ſolide. MM. *Griſchow* & *Braun*, Académiciens de Saint-Pétersbourg, ne ſont parvenus en 1760, à fixer le mercure au point de le rendre flexible, malléable & de la conſiſtance du plomb, qu'en employant un froid artificiel de 186 degrés & deux tiers (ſelon la diviſion de Réaumur). Le mercure

n'eſt point un demi-métal en ce qu'il n'eſt point combuſtible. Doit-il être regardé comme une ſubſtance métallique ſeule de ſon eſpece ? ou ſeroit-il un monſtre dans l'ordre des demi-métaux, comme l'eſt la platine dans l'ordre des métaux ?

Le mercure s'amalgame avec preſque tous les métaux & demi-métaux qu'il pénetre peu-à-peu & qu'il ronge : l'or & l'argent ſont les ſubſtances ſur leſquelles il produit ce phénomene par excellence, &c.

Le vif-argent ſe trouve dans ſes mines propres & particulieres, en *Italie*, dans le Frioul, en Hongrie, à Ydria en Carniole (celles-ci furent découvertes en 1497), à Almaden en Eſpagne, en Chine & à Chalatiri dans le Potoſi. M. l'Abbé *Sauvages* prétend qu'il y en a une mine ſous la ville de Montpellier. La mine la plus fameuſe qui ſoit dans l'Amérique méridionale eſt auprès de Guancavelica au Pérou dans l'Audience de Lima, à ſoixante lieues de Piſco : c'eſt de cette grande miniere qu'on retire le mercure propre à la purification & exploitation de l'or & de l'argent de ces contrées. Cette mine eſt creuſée profondément dans une montagne fort vaſte, & les ſeules dépenſes qu'on a faites en bois pour la ſoutenir, ſont immenſes. On trouve dans cette *mine des* places, des rues, & une Chapelle où l'on célebre la Meſſe *les jours de* Fêtes ; on y eſt éclairé par un grand nombre de chandelles allumées pendant qu'on y travaille. Les particuliers y ſont travailler à leurs frais, & ſont obligés, ſous les plus grandes peines, de remettre au Roi d'Eſpagne tout le mercure qu'ils en tirent. On le leur paye à un certain prix fixé ; & lorſqu'on en a tiré une quantité ſuffiſante, l'entrée de la mine eſt fermée, & perſonne n'en peut avoir que de *celui des* magaſins. On tire communément tous les ans des mines de Guancavelica, pour un million de livres de vif-argent, qu'on tranſporte par terre à Lima, puis à Arica, & de-là à Potoſi. On a obſervé que quand le mercure ſe rencontre ſous ſa forme fluide, alors il eſt diſperſé dans des *druſens* : s'il eſt intercepté dans de la pierre, de quelque nature & couleur qu'elle ſoit, alors il forme des filons inclinés, & plonge très-profondément en terre : on en a tiré à plus de neuf cents pieds de profondeur perpendiculaire de la mine d'Ydria en Europe. On deſcend dans cette mine par des bures ou puits. Il y a une infinité de galeries ſous terre, & ſi baſſes que l'on eſt obligé de ſe courber pour pouvoir y paſſer ; & il y a des endroits où il fait ſi chaud, que pour peu qu'on s'y arrête, on eſt dans une ſueur très-abondante :

auſſi ne travaille-t-on guere dans ces ſouterrains que pendant l'hiver. Les mines de la Carniole produiſent un revenu très-conſidérable à la Maiſon d'Autriche, puiſqu'il s'en débite 4000 quintaux par an.

On donne le nom de *mercure vierge* au vif-argent fluide, coulant, ſans mêlange, que l'on trouve dans des matrices terreuſes ou pierreuſes, mais dont on peut le ſéparer par le moyen d'un ruiſſeau d'eau courante ou par des cribles, ou des égouttoirs faits exprès, ou par le feu. Il eſt ſouvent difficile de le retirer tout fluide des entrailles de la terre, car il s'infiltre facilement & en peu de temps dans des fentes terreuſes ou pierreuſes, en ſorte qu'on le perd ſouvent de vue, quand on croit être en état de l'obtenir entiérement. Quand le mercure pur eſt extrêmement diviſé dans la maſſe pierreuſe, on broie les maſſes, & on l'en retire par la ſimple diſtillation, ſoit *per aſcenſum*, ſoit *per deſcenſum*. Tous les Auteurs diſent que les Indiens & tous ceux qui travaillent à retirer ce minéral fluide de ſes mines, ne vivent pas long-tems, & qu'ils ſont bientôt paralytiques de tous leurs membres & meurent tous étiques. On en attribue la cauſe aux vapeurs mercurielles qui affectent le genre nerveux. On dit encore que l'on ne condamne aujourd'hui aux travaux de ces ſortes de mines, *in opus metalli*, que des criminels. Les atteliers où l'on diſtille pendant l'été la mine de mercure d'Ydria, ſont à quelque diſtance de la miniere : on y reſpire une odeur très-déſagréable : les beſtiaux ne veulent guere pâturer dans les herbages voiſins : les Ouvriers ſont relevés tous les mois, & le tour de chacun d'eux ne revient qu'une fois l'an. Ceux qui travaillent dans les ſouterrains à retirer le mercure vierge, ſont changés au bout de quinze jours ; ils remontent pour laver la mine à l'air libre, ce qui prolonge un peu leur vie. On aſſure avoir vu de ces Ouvriers dont la ſueur étoit preſque autant de larmes de mercure vif. On nous mande d'Ydria qu'il y a dans cette mine des Travailleurs volontaires & peu maladifs ; ils ſont relevés tous les deux jours. Le mercure réduit en vapeur a la propriété de détruire les inſectes.

L'on appelle *mercure minéraliſé* celui qui eſt tellement atténué, diviſé & diſperſé, ſoit dans le quartz, ſoit dans le ſchiſte, &c. qu'on a quelquefois de la peine à l'y reconnoître ſans le ſecours de la loupe, & ſurtout celui qui s'eſt combiné avec le ſoufre, avec lequel il forme une maſſe rouge, nommée *cinabre :* voyez ce mot. On donne à cette ſorte de vif-argent le nom de *mine de mercure rouge*.

Le Naturaliſte qui voyage, & qui aura de forts ſoupçons qu'il doit exiſter dans tel ou tel lieu une mine de mercure, a une expérience facile pour s'en aſſurer; il ſuffira de faire rougir une brique qu'on couvrira d'une demi-ligne d'épaiſſeur de limaille d'acier on de pierre de chaux calcinée; on poſera la prétendue mine de mercure ſur cette limaille & on couvrira le tout d'un verre à boire renverſé. Dès que la mine aura reçu une chaleur ſuffiſante, le mercure, s'il y en a, s'élevera & s'attachera au verre en vapeurs blanchâtres qui ſe condenſeront bientôt en gouttelettes fluides, ſans avoir la propriété de mouiller. Le mercure & ſes préparations ſont encore employées très-fréquemment contre les vers, comme le ſpécifique le plus certain. M. *Bourgeois* aſſure que c'eſt un excellent remede contre le rhumatiſme, les obſtructions ſquirrheuſes du méſentere & des autres viſceres, & en général contre toutes les maladies de la peau. Il produit même ſouvent de très-bons effets dans les maladies ſcrophuleuſes, ſur-tout ſi on le joint à l'extrait de ciguë.

On fait avec le mercure des boules propres, dit-on, à purifier l'eau.

Les perſonnes peu inſtruites, & même crédules, riſquent ſouvent d'être dupées par une eſpece de filouterie chimique. Des Charlatans leur *font accroire* qu'ils poſſedent une liqueur avec laquelle ils convertiſſent le cuivre en argent. Pour y parvenir ils plongent une lame de cuivre dans une liqueur qui eſt une diſſolution de mercure avec excès d'acide. L'acide s'unit au cuivre & fixe le mercure ſur le cuivre que l'on retire auſſitôt, & qui alors eſt d'un brillant argentin.

C'eſt par le moyen du mercure que l'on met les glaces au tain, qu'on applique l'or ſur le cuivre, & que l'on traite certaines mines d'or & d'argent. Le vif-argent étant plus denſe en hiver qu'en été, ſert encore à faire des thermometres : on en fait auſſi le cinabre factice ou le vermillon ſi utile en peinture. Il entre dans la compoſition dont ſe fait l'eſpece de végétation métallique appellée *arbre de Diane*. On l'emploie en Medecine pour purifier la maſſe du ſang & pour guérir les perſonnes attaquées du mal vénérien. M. *Baudot*, Médecin à la Charité ſur Loire, vient de renouveller avec ſuccès l'uſage du mercure comme anti-hydrophobique. On l'emploie en frictions camphrées pour combattre les ſymptomes féroces de la rage, maladie ſpaſmodique dans tous les temps & locale dans ſon principe. Voyez l'Ouvrage intitulé : *Eſſais anti-hydrophobiques*, de l'*Imprimerie Royale*, 1770. Quelques perſonnes font paſſer le mercure à travers d'une peau de chamois pour reconnoître s'il n'eſt

pas altéré : quoiqu'allié au plomb ou au biſmuth ou à l'étain, il y paſſe également ; mais il fait alors une traînée quand on en verſe ſur un plan incliné. Nous avons dit que le mercure s'amalgame très facilement avec l'or, l'argent, l'étain, le plomb, le biſmuth, difficilement avec le cuivre, & point du tout avec le fer. Il s'unit très-promptement auſſi à la graiſſe & au mucus animal appellé *ſalive*, & au mucus végétal appellé *gomme arabique*. Alors il donne le mercure gommeux & peut s'étendre dans l'eau ; & combien d'autres préparations mercurielles !

On nous envoie le mercure par la voie de Hollande & de Marſeille dans des ſacs nommés *bouillons*, du poids de cent ſoixante à cent quatre-vingts livres chacun. Ces bouillons ſont faits de cuirs doubles de mouton ; liés & enfermés dans des barils de bois dont les interſtices ſont remplis de ſon & de ſciûres de bois ou de paille hachée menu. *Voyez notre Minéralogie pour la maniere d'exploiter & de purifier le mercure, tom. II. pag. 162, édit. de 1774, ainſi que pour la réduction du cinabre.*

MERCURIALE, *mercurialis*. Plante dont M. *de Tournefort* diſtingue neuf eſpeces. M. *Deleuze* obſerve dans chacune deux ſortes d'individus ; toutes les plantes de ce genre portent, dit-il, ſur des pieds différens les fleurs mâles & les fleurs femelles. Nous décrirons ici les eſpeces de mercuriales les plus communes, & en même temps les plus uſitées.

La MERCURIALE MALE ou FOIROLLE ou VIGNOBLE ou VIGNETTE, *mercurialis mas*, eſt une plante qui croît par-tout le long des haies, des chemins, dans les cimetieres, dans les jardins potagers, les vignobles & autres lieux humides & ombrageux. Sa racine eſt tendre, fibreuſe & annuelle : elle pouſſe des tiges hautes d'un pied, anguleuſes, genouillées, liſſes & rameuſes : ſes feuilles reſſemblent aſſez à celles de la pariétaire, elles ſont oppoſées, oblongues, pointues, verdâtres, dentelées en leur bord, d'une ſaveur nitreuſe ammoniacale nauſéabonde. Il ſort de leurs aiſſelles des pédicules courts & menus, auxquels ſont attachées des fleurs à ſimple calice de trois ou quatre feuilles & à deux piſtils : à ces fleurs ſuccedent des fruits à deux capſules en forme de teſticules, rudes & velues, contenant chacune une ſemence arrondie.

La MERCURIALE FEMELLE ou A ÉPI, *mercurialis fœmina, aut ſpicata*, ne differe de la précédente que par ſes fleurs qui ſont ramaſſées en épi, & qui ne ſont ſuivies d'aucun fruit ni ſemences. Ainſi on devroit changer les noms de ces deux eſpeces de mercuriales ; car celle en épi qui porte des fleurs à pluſieurs étamines (au nombre de douze ou

ſeize) ſoutenues par un calice à trois ou quatre feuilles, eſt préciſément la fécondante, c'eſt-à-dire, la *mercuriale mâle*, & celle qui porte la graine eſt la *mercuriale femelle* : on voit par-là combien étoit fauſſe l'idée de quelques Anciens qui croyoient que la mercuriale qu'ils appelloient *mâle*, étoit propre à faire engendrer des garçons, & que celle qu'ils appelloient *femelle*, étoit propre à faire engendrer des filles.

Les fleurs de la mercuriale paroiſſent au printems, & la plante périt ordinairement pendant l'hiver. La mercuriale eſt une des cinq plantes émollientes ; elle eſt même purgative : elle convient dans l'hydropiſie, les pâles couleurs, les rétentions d'urine, pour pouſſer les vidanges. M. *Bourgeois* dit qu'on la fait entrer dans un grand nombre de lavemens purgatifs : on fait cuire, dit-il, la mercuriale verte dans un bouillon de veau pour lâcher le ventre des perſonnes conſtipées. Il a ſouvent guéri avec ce remede ſimple des perſonnes attaquées du miſéréré, cauſé par un étranglement du boyau rempli d'excrémens, & qu'on ne pouvoit faire rentrer par aucun ſecours : on leur donnoit toutes les demi-heures un bon verre de ce bouillon juſqu'à ce que le paſſage des excrémens fût ouvert & rétabli. La mercuriale proprement dite & celle des montagnes, *ſéchée* entre deux papiers gris en certains temps, prend une couleur bleue qui ſemble indiquer qu'on en pourroit tirer une teinture. L'eſpece velue de Montpellier, appellée *phyllon* par les Grecs, ſéchée de même, prend une couleur vineuſe à ſes ſommités.

MERCURIALE SAUVAGE ou DE MONTAGNE ou CHOU DE CHIEN, *cynocrambe vulgaris*, eſt une autre eſpece de mercuriale, qu'on diſtingue encore en mâle & en femelle.

La MERCURIALE MALE SAUVAGE, *mercurialis canina mas*, a des tiges longues d'un pied, creuſes, rampantes, nouées, ſans rameaux, purpurines du côté de la terre. Ses feuilles ſont lanugineuſes & ſemblables à celles de la mercuriale précédente. Il ſort des aiſſelles des feuilles des pédicules qui portent de petites fleurs à pluſieurs étamines, ſoutenues par un calice à trois feuilles de couleur herbeuſe. Ces fleurs ne laiſſent rien après elles. *Lémeri* dit que les fruits naiſſent ſur des pieds qui ne fleuriſſent pas ; ils ſont aſſez ſemblables à ceux de la précédente eſpece.

La MERCURIALE FEMELLE SAUVAGE, *mercurialis canina fœmina*, differe de celle qu'on appelle mâle, par les mêmes propriétés que nous avons expoſées en parlant de la mercuriale ordinaire.

La mercuriale ſauvage produit des effets preſque auſſi dangereux que ceux du *ricin*, appellé *palme de Chriſt*. Voyez ce mot.

MERDE. *Voyez* EXCRÉMENT.

MERDE DE CORMARIN ou ÉCUME DE MER. Des Auteurs ont donné ces noms à une ſubſtance poreuſe & dure qui ſe trouve ſur les rivages de certaines mers. *Dioſcorides* en a décrit cinq eſpeces, dont *Lémery* fait mention au mot ALCIONIUM : mais c'eſt un corps produit par le travail de certains inſectes ou *polypes de mer*. Voyez ce mot & celui d'ALCYONIUM.

MERDE DU DIABLE, *ſtercus diaboli*. On donne ce nom à l'*aſſa fœtida* & à la *piſſaſphalte*. Voyez ces mots.

MERE D'EAU. *Voyez* CORAL.

MERE ou MATRICE D'ÉMERAUDE. *Voyez* PRASE *& le mot* ÉMERAUDE.

MERE DE GIROFLES, *antophylli*. Voyez GIROFLE.

MERE DE PERLES. *Voyez au mot* NACRE DE PERLES, *& l'article* PINTADE.

MERE DE TURQUOISE. *Voyez* TURQUOISE.

MÉRIS ou MAITRE. *Voyez* ÉVERTZEN.

MÉRISIER. Eſpece de ceriſier ſauvage à fruit noir. *Voyez à l'article* CERISIER.

MERLAN, *merlangius*. C'eſt un poiſſon de l'Océan, long d'un pied, quelquefois davantage, & qui eu égard à ſa grandeur, eſt menu, ſurtout vers la queue, car il eſt plus gros vers la tête. Cet animal ſi connu dans nos poiſſonneries, a la tête & le corps applatis ſur les côtés, mais le devant de la tête plus plat en deſſus quand la bouche eſt fermée, le dos convexe, l'anus fort voiſin de la tête : tout le corps eſt d'une couleur blanche argentée, mais le dos eſt plus foncé ou griſâtre ; les écailles ſont petites, arrondies & blanches; la mâchoire ſupérieure avance au-delà de l'inférieure, de ſorte que quand la bouche eſt fermée, les dents ſupérieures outre-paſſent la mâchoire inférieure. Il y a encore d'autres rangs de dents inégales, placées intérieurement à la mâchoire ſupérieure : le palais eſt tapiſſé de quelques oſſelets, les uns ronds, les autres dentelés. On trouve dans l'endroit le plus ample & le plus épais de ſa tête, proche de la cervelle, deux petits os alongés, blancs, aſſez minces : les yeux ſont grands, ſitués aux côtés de la tête, couverts d'une membrane lâche & tranſparente, dont l'iris eſt de couleur argenteé

argentée & la prunelle grande, bleuâtre. La membrane des ouies eſt compoſée de chaque côté de ſept arêtes : la mâchoire inférieure n'a point de barbillons, mais elle eſt tiquetée de neuf points au moins de chaque côté. La ligne latérale de ce poiſſon eſt noirâtre, & approche beaucoup plus du dos que du ventre : on remarque auſſi une tache noirâtre à la naiſſance des nageoires pectorales qui ſont griſes : les nageoires du ventre ſont blanches & ſituées plus en devant que celles de la poitrine. Il y a trois nageoires ſur le dos, deux près de l'anus : la queue eſt égale & noirâtre à ſon extrémité. Le merlan a cinquante-quatre vertebres.

Ce poiſſon ſe prend fréquemment dans la Manche & dans toute la mer Baltique : chaſſé de la haute mer par nombre d'ennemis redoutables qui cherchent à le dévorer, il approche ſouvent en foule des côtes, où il tombe de Caribde en Scylla ; il donne tête baiſſée dans les filets des Pêcheurs. En lui ouvrant l'eſtomac on reconnoît qu'il ſe nourrit d'anchois, de chevrettes, & de goujons de mer & d'autres petits poiſſons qu'il avale tout entiers, car ſes dents ne lui ſervent point à hacher ſa proie par morceaux, mais à la retenir.

Les Auteurs de la ſuite de la Matiere Médicale, diſent qu'il y a des merlans qui ſont de véritables hermaphrodites, comme il s'en trouve quelquefois parmi les carpes & les brochets : car l'on voit diſtinctement dans leur intérieur les œufs d'un côté & la laite de l'autre.

Willughby dit qu'en quelques lieux d'Angleterre on fait ſécher ce poiſſon après l'avoir vidé, & on le ſale : étant ainſi préparé, il fournit une nourriture très-agréable & propre pour les perſonnes délicates. Le même Auteur dit encore que les Allemands, les Polonois & les Flamands ſe ſervent de la racine de *curcuma* ou *terra merita*, pour aſſaiſonner ce poiſſon & lui donner de la ſaveur & une couleur jaune.

La chair du merlan eſt friable, molle, tendre, légere, & meilleure rôtie que bouillie : il y a peu de poiſſons auſſi ſains que celui-ci : ſa chair ne contient preſque point de ſucs viſqueux, elle ne charge point l'eſtomac, elle nourrit & eſt de bon ſuc : on en peut permettre l'uſage à toutes ſortes d'âges & de tempéramens, même aux malades & aux convaleſcens.

MERLE, *merula*, eſt un oiſeau très-commun & du même genre que les étourneaux & les grives : on en diſtingue pluſieurs ſortes.

Le MERLE ORDINAIRE ou COMMUN ou MERLE NOIR, *merula nigra*,

aut vulgaris, peſe environ quatre onces : ſa longueur depuis le bout du bec juſqu'à celui des pieds eſt de neuf à dix pouces, & juſqu'au bout de la queue de dix à onze pouces; le bec eſt long d'un pouce, jaune, ſafrané, ainſi que le dedans de la bouche : la queue eſt longue de quatre pouces & demi, les pieds ſont noirs.

Cet oiſeau ſe nourrit indiſtinctement de baies & d'inſectes : il ne devient d'un beau noir par tout le corps, & ſon bec n'eſt d'un beau jaune que quand il eſt avancé en âge; dans ſa jeuneſſe il eſt brun, il a la poitrine rouſſâtre, & le ventre un peu griſâtre : la femelle a le plumage brunâtre un peu roux, & gris à la gorge : elle pond à chaque couvée quatre ou cinq œufs bleuâtres parſemés de taches brunes.

Les merles conſtruiſent leur nid avec beaucoup d'art; il eſt compoſé extérieurement de mouſſe, de rameaux déliés & de menues racines liées enſemble avec de la boue qui tient lieu de colle : le dedans eſt auſſi luté & couvert de paille fine, de poils, de crins, de joncs & d'autres matieres mollettes propres à recevoir les œufs : c'eſt dans l'épine blanche & à hauteur d'homme qu'ils bâtiſſent leur nid, dont la forme reſſemble aſſez à une écuelle.

Le merle aime à ſe baigner & à s'éplucher : il ſe plaît auſſi à voler ſeul ou à la ſuite de ſa femelle; & c'eſt de ſon amour pour la ſolitude que *Varron* & *Feſtus* ont tiré l'étymologie de ſon nom latin. Cet oiſeau ne fait que gazouiller ou bégayer pendant l'hiver, mais dès le commencement du printemps il anime la Nature par ſon chant; il chante auſſi beaucoup pendant l'été : ſon ramage eſt plus agréable quand on l'entend dans un bois ou dans une vallée où il y a un écho. Cet oiſeau a des talens naturels; c'eſt un petit Orphée : les airs qu'il a une fois appris, il les retient toute ſa vie : il eſt docile, & on peut l'inſtruire auſſi à parler, mais il n'y a que le mâle qui ſoit doué de cet avantage, il ſiffle auſſi à gorge déployée : il eſt plus noir l'été que l'hiver : le printemps eſt la ſaiſon de ſes amours : il mange toutes ſortes d'alimens, vers, ſemences & fruits.

Il y a une ſi grande différence entre le mâle & la femelle, qu'on prendroit volontiers la merleſſe pour un oiſeau d'une autre eſpece. Ils ont un ſoin extrême de leurs petits : le mâle couve de temps en temps à la place de la femelle pendant le jour, le reſte du temps il s'occupe à lui aller chercher à manger, & veille autour d'elle pour l'avertir de

l'approche des oiſeaux de proie. Quelques-uns prétendent que ces oiſeaux ſont quatre couvées par an, & qu'ils mangent les deux dernieres; cela paroît peu vraiſemblable.

Le merle reſte pendant l'hiver comme la plupart des grives. Cet oiſeau eſt d'uſage en aliment; ſa chair eſt de bon ſuc, ſur-tout pendant les vendanges, parce qu'il mange alors du raiſin. M. *Bourgeois* a obſervé que le merle qui s'eſt nourri de ceriſes, dont il eſt fort friand, eſt beaucoup plus délicat, plus gras, & meilleur en Suiſſe que celui qui ſe nourrit de raiſin: mais ſa chair devient amere lorſqu'il eſt réduit à ſe nourrir de baies de genievre, de grains de lierre, &c. Les vieux ſont de plus difficile digeſtion que les jeunes: on en fait des bouillons utiles dans le cours de ventre & la dyſſenterie. Ceux qui ſont ſujets aux hémorrhoïdes ou qui portent quelque ulcere, doivent s'abſtenir d'en manger.

Le MERLE A COLLIER, *merula torquata*, eſt très-commun en Savoie, ainſi que dans le territoire de Saint-Jean de Maurienne, d'Embrun & dans le Canton de Berne: il a un collier gris comme la perdrix franche & la canne-petiere mâle. Son plumage eſt fauve ou couleur de ſuie: il n'habite que les montagnes; c'eſt un des bons gibiers du pays; *on en* prend beaucoup au coliet dans le mois de Septembre: on en trouve auſſi dans l'Amérique Septentrionale, & au Cap de Bonne-Eſpérance.

Le MERLE BLANC, *merula alba*. Cet oiſeau, que le vulgaire promet comme une récompenſe dans les défis d'une exécution impraticable ou d'une choſe introuvable, n'eſt point un oiſeau imaginaire: il eſt rare à la vérité, mais on en rencontre en Afrique, dans les pays de Bambuck & de Galam; on en voit auſſi en Arcadie dans la contrée de Syllène, même en Savoie & en Auvergne: on en conſerve un dans le Cabinet de Chantilly. Il n'y a nulle différence que la couleur du plumage entre le merle blanc & les autres eſpeces de merles, & ſur-tout le noir: la grandeur, la corpulence, le bec, les pieds, les jambes, la maniere de vivre, de chanter, de faire le nid, d'élever les petits, le goût de la chair, tout eſt égal entre ces oiſeaux, qui n'ont quelquefois que la tête nuée de blanc.

Dans les Alpes & l'Apennin, même aux Indes Orientales, on voit des merles bigarrés ou marquetés de blanc & de noir, *merula varia*. Quelques autres montagnes plus ou moins élevées, ſont auſſi remplies de merles très-variés. L'Auteur du Dictionnaire des animaux dit que le

merle blanc n'habite que les montagnes, & le merle noir les plaines, les bois, &c.

Le MERLE DE ROCHER OU DE MONTAGNE, *merula ſaxatilis aut montana*, eſt cendré. Sa queue eſt jaune, avec une bande noire dans le milieu. Son menton eſt blanc; ſon ventre rougeâtre, & ſon bec noir. Cette ſorte de merle ſe nourrit de noix: il habite les bois de la Laponie; & il eſt ſi hardi, qu'il ne craint point, quand on mange, de venir enlever quelque choſe ſur les tables. C'eſt le *caſſe-noix* d'Albin, & qui paroît n'être qu'une variété du *caſſe-noiſette*. Voyez ce mot.

Le MERLE DORÉ DE MADAGASCAR, *merula aurea Madagaſcarienſis*, a le tronc du corps de couleur d'or, les aîles d'un bleu brunâtre, les pieds bleus, les ongles rougeâtres: ſon chant eſt auſſi mélodieux que le ſon de la flûte; il aime beaucoup les ceriſes; il ſuſpend ſon nid aux arbres. Celui du cap de Bonne-Eſpérance a le dos vert; ſa gorge eſt noirâtre.

Le MERLE BLEU, *merula cærulea*, a le goſier, le cou & la tête d'un bleu d'azur; le deſſus de la tête noir; les aîles ſont brunes par-deſſus; le dedans des aîles, le ventre & la queue ſont de couleur dorée: on le trouve dans les iſles de l'Archipel. Sa voix eſt agréable: il vole aſſez bien; ſa chair eſt très-bonne. L'iſle de Hay-Nan à la Chine, le Bengale & les Moluques fourniſſent auſſi une eſpece de merle dont les aîles ſont d'un bleu foncé, le dos vert, avec des oreilles jaunes; le merle bleu a des diſpoſitions pour acquérir des talens aimables; ſuſceptible d'éducation il chante & parle en perfection. Celui du Sénégal a la queue fort longue. Celui de Saint-Domingue eſt tout verdâtre.

Le MERLE PIC a la tête & le deſſus du cou blanc, tiqueté de noir; les aîles, le ventre, les cuiſſes & la queue ſont noirs; les pieds bruns.

Le MERLE DU BRÉSIL OU MERLE ROUGE, *merula rubra*, eſt du rouge le plus beau & le plus éclatant qu'on puiſſe imaginer, excepté ſa tête, ſa queue & ſes aîles qui ſont noires. On le voit auſſi en Bourgogne, mais d'un beau couleur de roſe. En Italie, dans certaines campagnes, on trouve auſſi, dit *Aldrovande*, un merle de couleur de roſe, qui ſe plaît ſur le fumier. On y trouve auſſi le *merle ſolitaire*, dont tout le plumage eſt bleuâtre. Le merle des Indes n'a que la poitrine de rouge. Celui des Philippines eſt brun & chauve.

On trouve à la Louiſiane & au cap de Bonne-Eſpérance, des merles plus gros que les nôtres; & à la Chine, ainſi qu'aux Indes Orientales,

des eſpeces de merles huppés. Les Philippines offrent le *merle chauve*, *merula calva Philippenſis.*

MERLE AQUATIQUE, *merula aquatica.* Par la deſcription que nous en donnent *Albin* & M. *Linneus*, il paroît que c'eſt une eſpece de *bergeronnette.* M. *Briſſon* le place dans le genre du bécaſſeau.

Cet oiſeau qui eſt un peu plus petit que le merle vulgaire, fréquente les rivieres pierreuſes : on en trouve en Angleterre & en Suede, autour des chûtes d'eau. Ils ſe nourriſſent de poiſſons & d'inſectes : ils ſe plongent quelquefois ſous l'eau : dans tout autre temps que celui de l'accouplement ils fuient leurs femelles. Leur plumage eſt épais & noirâtre, excepté à la poitrine, qui eſt blanche. Le bec eſt long & noir, ainſi que les ongles.

MERLE RAYÉ ou LORIOT RAYÉ. Cet oiſeau ayant été regardé par les uns comme un merle, & par les autres comme un loriot, ſa vraie place ſemble marquée entre les loriots & les merles, & on peut le regarder comme une eſpece mitoyenne. Le loriot rayé eſt moins gros qu'un merle & modelé ſur des proportions plus légeres : il a le bec, la queue & les pieds plus courts, mais les doigts plus longs ; ſa tête eſt brune, finement rayée de blanc ; les pennes des aîles ſont brunes auſſi & bordées de blanc ; tout le corps eſt d'un bel oranger, plus foncé ſur la partie ſupérieure que ſur l'inférieure ; le bec & les ongles ſont à-peu-près de la même couleur, & les pieds ſont jaunes.

MERLE ou MERLOT, AJOL, TOURD ou ROCHAU, *ſcarus varius.* Poiſſon ſaxatile ou de mer qu'*Artedi* met dans le rang des poiſſons à nageoires épineuſes : il eſt ſemblable à la perche de riviere pour la figure du corps ; ſa couleur eſt admirable ; celle du mâle eſt rouge-violette, & celle de la femelle eſt verte-noirâtre ou bleuâtre. La membrane des ouies eſt à ſix côtes ou aiguillons. Ce poiſſon qui ſe nourrit de moules, d'ourſins & de petits poiſſons, a toutes les autres parties du corps ſemblables à celles des ſaxatiles. Sa chair eſt tendre, molle, nourrit peu ; mais elle eſt d'un bon ſuc & facile à digérer. On en fait la pêche à Antibes & à Marſeille.

MERLU ou MERLUCHE. *Voyez à l'article* MORUE.

MERVEILLE A FLEUR JAUNE. *Voyez à la fin de l'art.* BALSAMINE.

MERVEILLE DU PÉROU. *Voyez* BELLE DE NUIT.

MÉSANGE, *parus.* Genre de petits oiſeaux très-jolis, dont il y a beaucoup d'eſpeces. Elles ont toutes les plumes ſi avant ſur le bec &

ſi longues, que les narines en ſont couvertes & qu'elles paroiſſent huppées : leur bec eſt étroit & pointu ou en alêne : leur langue, dit M. *Deleuze*, eſt tronquée ou coupée carrément à l'extrémité, & terminée par quatre cils. Elles ont trois doigts devant & un derriere ; les jambes ſont couvertes de plumes juſqu'au talon.

La GRANDE ou GROSSE MÉSANGE, *parus major aut fringillago*, eſt un oiſeau preſque égal au pinçon ; il peſe à peine une once ; il eſt long d'un demi-pied, ſur neuf pouces d'envergure ; il a le bec court, noir & bien tranchant ; les pieds courts & bleuâtres, la tête & le menton coiffés de noir : au deſſous des yeux de chaque côté ſur les tempes eſt une raie large & blanche ; derriere la tête eſt quelquefois une autre tache blanche, terminée d'un côté par le noir de la tête, & de l'autre par le jaune du cou. Communément le cou eſt cendré ; les épaules & le milieu du dos ſont d'un vert jaunâtre, comme dans le verdier ; le croupion eſt bleuâtre ; la poitrine, le ventre & les cuiſſes jaunes, comme celles de la bergeronette, mais le bas-ventre eſt blanchâtre. Le milieu de la poitrine & du ventre eſt diviſé par une ligne large & noire, qui ſe continue depuis la gorge juſqu'à l'anus ; les grandes plumes des aîles ſont brunes, & ont les bords en partie blanchâtres & en partie bleus, comme celles d'une lavandiere, & ſouvent mêlés d'un peu de vert : la queue eſt longue d'environ deux pouces & demi, de couleur cendrée, bleuâtre à l'extérieur ; noirâtre intérieurement, & blanche aux bords. *Belon* nomme cette grande méſange *nonnette ; Catesby* l'appelle *méſange-pinçon* ; les François la nomment *méſange-charbonniere* ou *brûlée* ; on l'appelle encore *meſengle*, *larderelle*, *pinçonniere*, *cendrille*, *croque-abeille*, *méſange à miroir*, à cauſe de ſes taches ; en Berry & en Sologne on lui donne le nom de *Patron des Maréchaux*, parce que ſon chant répete *ti-ti-ti* ; en Provence on l'appelle *Serrurier*, &c. *Derham* dit que le mâle eſt plus grand, & que ſes taches ſont plus luiſantes que celles de la femelle.

Cet oiſeau ſe tient dans les bois ; il monte & deſcend, dit *Belon*, à la maniere du pic-vert, ſe tenant au tronc & aux branches des arbres. Il ne ſe voit pas ſi communément en été qu'en automne : il paroît quand la bergeronnette s'en va, & alors on en trouve en grande abondance. On prend cet oiſeau aux collets, en lui donnant pour appât ou du ſuif, ou des noix entamées, dont il eſt fort friand. Sa femelle pond ordinairement par nichée douze œufs d'un gris cendré tiqueté de rouge : elle

fait ſon nid, ainſi que toutes les eſpeces de méſanges, avec de la bourre, dans les trous des arbres. Son chant eſt fort doux, mais il ennuie par ſa monotonie : elle vit cinq ans, vole par troupe, & eſt très-courageuſe. Les méſanges voltigent de fleurs en fleurs pour y chercher de très-petits inſectes que le gluant de la fleur retient priſonniers : elles grimpent auſſi autour des arbres, comme font les pics, & s'y nourriſſent principalement d'inſectes, tant volans que rampans; tels que les chenilles : elles vivent auſſi de graines de chanvre & de certains noyaux de fruits, qu'elles ouvrent avec leur bec.

La grande eſpece de méſange eſt véritablement un oiſeau de proie, par rapport aux méſanges de la petite eſpece : lorſqu'elle voit même des oiſeaux de ſon eſpece qui ſont malades & foibles, elle les pourſuit & leur tire la cervelle à coups de becs.

M. *Friſch* dit que quand les méſanges n'ont que du chenevis dans leur cage, elles deviennent bientôt aveugles pour trop becqueter; ainſi il faut le leur broyer. *Aldrovande* prétend que pour les faire chanter plus agréablement, il faut leur donner du ſuif. Quoiqu'elles ſoient granivores, elles ſe nourriſſent ordinairement de chenilles & d'œufs ou *larves* des inſectes qui infeſtent les arbres. En cage elles mangent de preſque tous nos alimens; elles aiment particuliérement les noiſettes; elles goûtent toujours leur manger avec la langue, & ne l'avalent pas d'abord. On les nourrit auſſi avec des limaçons, du fromage nouvellement caillé & des fourmis; mais elles ne vivent pas long-temps en cage.

Le petit peuple mange volontiers la chair de cet oiſeau, qui n'a rien d'exquis : en Médecine on l'eſtime propre contre l'épilepſie, & pour exciter l'urine; pour cela on la fait ſécher, puis on la réduit en poudre, & on en donne deux ſcrupules dans un verre de vin blanc ou d'eau de pariétaire.

LA MÉSANGE À LONGUE QUEUE, *parus longicaudus*, eſt de la groſſeur du roitelet : le ſommet de ſa tête eſt blanc; elle a une tache noire aux tempes, & qui entoure la tête; les parties inférieures ſont blanches; le plumage du dos eſt d'un châtain tendre, bigarré de noir; le pennage des aîles & de la queue eſt blanc & noir; les jambes & les griffes ſont noires. Elles reſſemblent d'ailleurs à la précédente eſpece, même pour les mœurs & la maniere de vivre.

Cette méſange fréquente les jardins plutôt que les endroits monta-

gneux : elle fait un nid compoſé de telle maniere que l'ouvrage en entier reſſemble à un œuf placé ſur une de ſes pointes ; il y a un petit trou à côté pour ſortir & rentrer ; par ce moyen les œufs & les petits ſont aſſurés contre l'intempérie de l'air : le dedans du nid eſt doublé de duvet ; le dehors eſt conſtruit de mouſſe, de laine & de toiles d'araignées entrelacées avec beaucoup d'art. Selon *Ray*, elle eſt de tous les petits oiſeaux celui qui pond à chaque couvée le plus grand nombre d'œufs. Elle commence à paroître dès le mois de Septembre, & on la voit pendant tout l'hiver. On voit tous les jours cette méſange laiſſer ſa queue, qui eſt fourchue, & s'échapper des mains des Oiſeleurs : elle quitte les bois pour venir vivre l'hiver dans les jardins, les villes & les villages ; au printemps elle ſe pend par les pieds aux branches des arbres, afin d'en manger les bourgeons naiſſans ; l'hiver elle vole d'arbre en arbre. Ces méſanges volent par troupes, & s'appellent réciproquement. La méſange de montagne differe peu de celle-ci : *voyez la deſcription qu'en donne* Albin.

LA MÉSANGE HUPPÉE, *parus criſtatus*, eſt la plus rare des méſanges de notre pays ; ſon bec eſt noir & a une peau en-deſſus : le deſſus de ſon corps eſt gris, tout le deſſous & la face ſont blancs, avec une nuance rougeâtre ſous les aîles : les cuiſſes, ainſi que les aîles, ſont plombées ; le ſommet de la tête eſt noir, & les bords des plumes ſont blancs : le cou eſt cerclé d'un collier noir qui s'étend ſous la mâchoire. On la voit fréquemment en Normandie & dans la Caroline. C'eſt le *titmouſe* des Anglois.

LA MÉSANGE BLEUE ou NONNETTE ou MARENGE, *parus cæruleus*, eſt groſſe comme la fauvette : ſa tête eſt noire, ornée d'azur & cerclée de blanc ; ſur le cou eſt un autre cercle bigarré ; l'eſtomac eſt verdâtre, l'échine d'un violet obſcur ; il y a un peu de jaune ſous le menton. Le ramage de cette méſange eſt déſagréable, mais elle eſt d'une très-grande utilité aux arbres couverts de chenilles, car elle les détruit en les mangeant à ſe faire crever. Elle paſſe tout l'été dans les bois, où elle éprouve ſouvent la maladie de la goutte. Cette méſange eſt un très-bel oiſeau.

LA MÉSANGE À TÊTE NOIRE ou DES BOIS, *parus atricapillus*, tient le milieu entre la grande méſange & la méſange bleue. Sa tête eſt noire, ſa poitrine eſt blanche ainſi que ſon cou : le plumage du dos eſt griſâtre, cendré ; le bec, les jambes, les pieds & les ongles ſont noirâtres : elle habite plus volontiers les forêts & les bois taillis que les jardins & les vergers.

vergers. C'eſt la *colmouſe* des Anglois. On la trouve auſſi dans le Canada.

LA MÉSANGE DE MARAIS, *parus paluſtris*, a la tête noire, les tempes blanches, le dos cendré verdâtre, & les pieds plombés; ſa face eſt blanche; elle a peu de noir ſous le menton: elle ſe retire dans les genévriers. C'eſt la *nonnette cendrée*.

Indépendamment de ces ſix ſortes de méſanges, les Ornithologiſtes en citent quatorze autres qui ſont étrangeres: les plus rares ſont, la *méſange des Indes*, dont le plumage eſt compoſé de blanc, de bleu & de noir; la *méſange capuchonée*, ou *à collier* de la Caroline, *parus torquatus*, dont la face, qui eſt jaune, ſemble ſortir d'un cercle de plumes noires, comme la tête d'un Moine ſort de ſon capuchon; la *méſange de Lithuanie* ou de Pologne, *parus pendulinus*, dont le bec eſt conique & bleu; elle eſt cendrée brunâtre; elle ſuſpend à une branche ſon nid, qui eſt compoſé du coton produit par les fleurs du chardon, &c. *Voyez* PENDULINO. On la trouve auſſi à Sandomir, on l'appelle quelquefois *rémiz*. La *méſange barbue de Jutland*, *parus barbatus*, qui habite les marais ſalans: le mâle a une touffe de plumes noires qui pend par en bas, & qui par ſon arrangement reſſemble à une barbe épluchée. Ce mari eſt fort remarquable par la complaiſance, le ſoin & l'attachement qu'il a pour ſa tendre épouſe; car lorſqu'elle ſe juche, il la couvre pendant le ſommeil & toute la nuit de ſon aîle. Mais les méſanges les plus jolies & qui chantent le mieux, ſont celles de *Bahama*, & particuliérement du Cap de Bonne-Eſpérance. Quand les ſerins de Canarie ſe mettent à chanter avec celles-ci, ils forment enſemble de petits concerts très-mélodieux & très-agréables. On peut dire que ce ſont des Muſiciens très-jolis & très-aimables.

MESORO. Nom que les Italiens ont donné à un petit poiſſon de mer à nageoires épineuſes, qui ſurpaſſe rarement la grandeur du goujon: *voyez ce mot*. Le méſoro varie en couleur; il y a des lieux où il eſt rouge, d'autres où il eſt fauve: ſes écailles ſont petites, minces, & en petit nombre: ſa peau eſt ſi gluante qu'on a de la peine à le tenir dans les mains. Il a la tête groſſe, les yeux élevés, les dents preſqu'imperceptibles. Ce poiſſon aime les rivages où il y a beaucoup d'algue: il ſe nourrit auſſi de très-petits poiſſons, & même d'anchois. Sa chair eſt une fort bonne nourriture, on en mange beaucoup à Veniſe.

MESQUITE, eſt un fort bel arbre de l'Amérique, grand & gros comme un chêne, dont la feuille eſt verdâtre. Ses fruits ſont en gouſſes,

ſemblables à celles de nos haricots : on les appelle *huit-ɀaſo*. On fait ſécher ce fruit, & l'on s'en ſert pour la compoſition de l'encre, comme nous nous ſervons de la noix de galle : on l'emploie auſſi pour engraiſſer les beſtiaux, & particuliérement les chevres ; lorſqu'elles ſont ainſi nourries, leur chair eſt très-délicate ; auſſi ſont-elles très-eſtimées & d'un grand prix dans les lieux où il y a abondance de ces arbres. Dans les temps où les Indiens manquent de blé, ils font du pain avec cette graine. *Voyez le Journ. de Trév. Nov. 1704, page 1976.*

MESSE. *Voyez* MUNGO.

MESTECH ou MESTEQUE. Eſpece de cochenille. *Voyez ce mot.*

MÉTAMORPHOSE. Les Naturaliſtes expriment par ce mot les changemens de figure qu'éprouvent les inſectes avant d'être parfaits. Le papillon ayant d'abord été chenille, puis chryſalide, eſt donc un inſecte à métamorphoſe. Pour l'intelligence de cet article, *voyez les mots* CHENILLES, INSECTE, PAPILLON, MOUCHE, NYMPHE.

MÉTALLIQUE. Se dit d'une ſubſtance de la Nature des métaux. On dit *ſubſtance métallique*, *mine métallique*, *éclat métallique* ; la *métallité* ou *métallicité* déſigne l'état d'un métal pur, ou toutes les propriétés qui le caractériſent, telles que la ductilité, la peſanteur, l'éclat, &c. *Voyez* MÉTAUX. La métalliſation eſt la réduction des métaux, opération qui s'appelle *métallurgie*.

MÉTAUX, *metalla*. Ce ſont de tous les corps foſſiles & minéraux, les plus peſans : ils ſont ductiles, flexibles, malléables, c'eſt-à-dire, extenſibles ſous le marteau en tous ſens, amalgamables, brillans, opaques, ſolides, durs & aſſez fixes au feu, c'eſt-à-dire, qu'ils ne s'y volatiliſent point, comme les demi-métaux.

Ces ſubſtances different beaucoup entr'elles par leur difficulté de ſe fondre au feu, leur peſanteur ſpécifique, leur couleur, leur ſon, leur abondance, leur utilité & leur valeur.

On compte vulgairement ſix métaux, 1°. le *plomb* ; 2°. l'*étain* ; 3°. le *fer* ; 4°. le *cuivre* ; 5°. l'*argent* ; 6°. l'*or*. Voyez chacun de ces mots.

On appelle les quatre premiers *ignobles*, à cauſe de leur vil prix ; ou *imparfaits*, parce qu'on peut leur enlever leur phlogiſtique par la calcination au feu ou dans les acides. On diſtingue les métaux en trois ſortes d'ordres différens ; ſavoir.

1°. Les *métaux mous* & *facites à fondre* ; tels ſont le *plomb* & l'*étain*, qui ſont effectivement ſi mous, qu'on peut aiſément les plier & les

couper avec le couteau : ils ſe fondent dans le feu avant que d'y rougir, enſuite y fument ; puis en perdant leur phlogiſtique, ſe calcinent, & finiſſent par ſe changer en verre ; mais il eſt toujours facile de les reſſuſciter ſous leur premiere forme.

2°. Les *métaux durs & difficiles à fondre ;* tels ſont le *fer* & le *cuivre :* ils ſont très-ſolides & ſonores ; on les travaille difficilement, même avec le marteau : ils n'entrent en fuſion que long-temps après avoir été expoſés à l'action d'un feu violent, & long-temps après qu'ils ont paru rouges ; enſuite ils s'y détruiſent aſſez promptement en étincelant : on peut également les revivifier.

3°. Les *métaux nobles & fixes dans le feu ;* tels ſont l'*or* & l'*argent :* ils entrent en fuſion au feu, en même temps qu'ils y rougiſſent. Ce ſont de tous les métaux les plus ductiles, & ceux qui réſiſtent le plus aux impreſſions de l'air, de l'eau & du feu, ſans perdre leur phlogiſtique ou principe de métallicité ; en un mot qui paroiſſent indeſtructibles & inaltérables. L'or a ces propriétés par excellence ; il n'a pas beſoin, comme les autres métaux, de perdre ſon phlogiſtique pour entrer en *vitrification.*

Tous les métaux, excepté ceux que les Naturaliſtes appellent *natifs ou vierges*, ont beſoin d'être purifiés par le feu : ils y deviennent fluides ; mais cette cauſe ceſſant, ils reprennent leur ſolidité, en formant une ſurface convexe ; peut-être augmentent-ils tous de volume dès qu'ils ceſſent d'être tenus en fuſion, au moins le fer en eſt un exemple. L'état dans lequel les métaux ſe rencontrent le plus ordinairement, eſt celui des mines, c'eſt-à-dire, de combinaiſon, ſoit avec le ſoufre, ſoit avec l'arſenic, & ſouvent avec ces deux ſubſtances à la fois. Ce qui donne aux mines en filon des formes, des couleurs & des qualités très-différentes de celles que les métaux auroient s'ils étoient purs, *voyez* MINES. Une ſingularité, ou plutôt un phénomene auſſi agréable que digne de l'attention des Naturaliſtes, c'eſt parmi les métaux que l'on trouve natifs, les ſeuls qui affectent quelquefois de prendre la figure d'une plante, & de nous montrer l'arrangement d'une mouſſe, de branchages ou de petits rameaux capillaires, Ces métaux ſont l'or, l'argent, le cuivre ; les autres métaux, quand ils ſont natifs, affectent d'autres figures, communément en criſtaux aſſez réguliers. Les Cabinets d'Hiſtoire Naturelle préſentent pluſieurs de ces végétations métalliques produites par la Nature dans ſes atteliers ſouterrains ; mais faute d'obſervations

ſuffiſantes, il eſt difficile de décider comment ces végétations acquierent la forme qu'elles ont, même en les comparant avec celles que les Chimiſtes font à l'aide du feu ou des diſſolvans humides : *voyez* à ce ſujet des expériences citées dans le *Tome XVI des Mémoires de Suede, 1754.*

La dureté & la malléabilité des métaux ſont aſſez différentes ; en voici l'ordre, 1°. le *fer ;* 2°. le *cuivre ;* 3°. l'*argent ;* 4°. l'*or ;* 5°. l'*étain ;* 6°. le *plomb.*

La peſanteur ſpécifique des métaux n'eſt pas plus conſtante que leur dureté : par exemple, un pied cubique d'étain peſe 532 livres ; celui de fer 576 livres ; celui de cuivre 648 livres ; celui d'argent 744 livres ; celui de plomb 828 livres ; & enfin celui d'or 1368 livres.

On peut auſſi conſidérer les métaux, ſelon leurs degrés de fixité dans le feu, qui ſont dans l'ordre ſuivant ; 1°. l'*or ;* 2°. l'*argent ;* 3°. le *fer ;* 4°. le *cuivre ;* 5°. l'*étain ;* 6°. le *plomb.* En mettant ici le cuivre avant le fer, on a l'ordre de leur ductilité. Les anciens Chimiſtes ont encore diviſé les métaux en ſolaires & en lunaires. Suivant eux les métaux ſolaires ou colorés ſont l'or, le cuivre & le fer ; & les métaux lunaires ou blancs ſont l'argent, l'étain & le plomb.

Il y a des Auteurs qui comptent huit métaux ; ils ajoutent aux ſix précédens le *mercure* & la *platine : voyez ces mots.* Mais ces deux derniers, & ſur-tout le mercure, n'ont pas la ductilité & la malléabilité qui caractériſent les métaux proprement dits.

Les Alchimiſtes comptoient ſept métaux, & croyoient que chacun d'eux étoit ſous l'influence d'une des planetes : c'eſt ce qui les a fait appeller en ſtyle énigmatique l'*or*, ſoleil : l'*argent*, lune ; le *cuivre*, Vénus ; le *fer*, Mars ; l'*étain*, Jupiter ; le *plomb*, Saturne ; le *vif-argent*, Mercure. *Voyez à l'article* PLANETE.

Toutes les eſpeces de métaux, ainſi que les demi-métaux ſe rencontrent ou en fragmens, plus ou moins conſidérables, ou en veines ſuivies : *voyez aux articles* MINES & MINERAUX. Les métaux ſe forment tous les jours, ſe décompoſent, & ces décompoſitions ſont ſuivies de reproductions nouvelles. *Voyez* FILONS & OCHRES.

Quant à la maniere de les réduire, c'eſt une connoiſſance de métallurgie, qu'on doit puiſer dans les ouvrages des Minéralogiſtes : *voyez le Dictionnaire de Chimie & notre Minéralogie.*

MÉTEIL. Nom donné à du grain mêlé de froment & de ſeigle. *Voyez au mot* BLÉ.

MÉTEL ou METELLES. On donne ce nom au fruit de la pomme épineuſe appellée *ſtramonium*. Voyez POMME ÉPINEUSE.

MÉTÉORES, *meteora*. On donne ce nom à certaines eſpeces de phénomenes qui naiſſent & paroiſſent dans le corps de l'atmoſphere, c'eſt-à-dire, dans la maſſe d'air qui nous environne immédiatement, & où nous reſpirons; tels ſont les *nuages*, le *tonnerre*, la *pluie*, la *grêle*, la *neige*, les *brouillards*, le *ſerein*, la *roſée*, les *feux follets*, l'*éclair*, les *globes de feu*, les *vents*, les *tourbillons*, les *orages*, &c. Voyez chacun de ces mots.

Les Phyſiciens font trois diviſions des météores, en *ignés*, en *aériens*, & en *aqueux*. Les premiers ſont le *tonnerre*, le *feu Saint-Elme*, le *preſter* & autres phénomenes qui tiennent à l'électricité. Les météores *aériens* ſont les *vents*; les météores *aqueux* ſont ceux qui nous préſentent l'*eau* dans ſes divers états, tels que les *nuages*, la *grêle*, la *roſée*, la *neige*, la *pluie*, les *vapeurs* ou les *brouillards*, &c. Nous parlerons de chacun de ces phénomenes ſous leur nom particulier: nous dirons ſeulement ici que preſque tous les météores préſentent dans le mécaniſme de leur formation des difficultés conſidérables, des myſteres profonds, que toute la ſagacité des Phyſiciens n'a pu encore pénétrer. Cette réflexion n'eſt qu'une ſuite de la lecture de *Deſcartes*, de *Muſchembroeck*, de *Hamberger*, &c. ſur les météores.

MÉTIS & MULATRES, en latin *hybris* pour le mâle, & *hybrida* pour la femelle. Les métis ſont une eſpece d'hommes nés d'un Blanc (Européen) & d'une femme Maureſſe: ils ſont déſignés dans toute l'Amérique Eſpagnole, ſous le nom de *meſtizos*, c'eſt-à-dire *metis*; & ceux qui naiſſent d'un Blanc & d'une Negreſſe ſe nomment *Mulatos*, & *Mulâtres* dans nos Colonies: on appelle au Bréſil du nom de *Mamelus*, les fils d'Européens & d'Indiennes, les mêmes qu'on nomme *Métis* au Pérou: on nomme *Jambos* ceux qui ſont nés d'un Sauvage & d'une Métive. *Voyez aux mots* NEGRE & HOMME.

Dans les animaux quadrupedes, on remarque ordinairement, lorſqu'il y a mêlange d'eſpeces, que ce qui eſt engendré a plus de reſſemblance à la mere qu'au pere, principalement en ce qui regarde la forme & l'habitude du corps. *Voyez* MULET & JUMART.

METLE, eſt un arbriſſeau naturel du Mexique, où il croît en abondance; quelques Auteurs croient ſans fondement que cette plante eſt le *maghey* des Voyageurs. Le metle eſt un arbriſſeau que l'on plante &

cultive de la même maniere que la vigne ; ſes feuilles different les unes des autres, & ſervent à divers uſages ; de celles qui ne ſont que de naître, on en fait des confitures, du papier, des étoffes, des nattes, des ceintures, des dentelles, des ſouliers, des cordages ; du vin appellé *nulque*, de l'eau-de-vie ; ces mêmes feuilles en vieilliſſant ſur l'arbre, deviennent armées d'épines ſi fortes & ſi aiguës, qu'on en fait des eſpeces de ſcie. Les épines ſervent de poinçons & d'aiguilles.

MEULE. *Voyez* LUNE & MOLE.

MEULIERE. *Voyez* PIERRE MEULIERE.

MEUM D'ATHAMANTE, *meum ſeu meu Athamanticum, aut fœniculum Alpinum perenne, capillaceo folio odore medicato.* Plante fort aromatique, ou eſpece de fenouil qui vient de lui-même & en abondance en Italie, en Eſpagne, en France, en Allemagne & en Angleterre. Ses racines ſont longues de neuf pouces, branchues, plongées dans la terre obliquement & profondément : elles ſubſiſtent pendant l'hiver. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du fenouil, mais plus petites, plus nombreuſes & plus découpées. Du milieu de ſes feuilles s'élevent des tiges également ſemblables à celles du fenouil ; mais moins grandes, cannelées, creuſes & branchues, terminées par des bouquets de fleurs diſpoſées en ombelles, auxquelles ſuccedent des fruits à deux graines, oblongues, cannelées, odorantes, ameres & un peu âcres. Pendant l'hiver les racines reſtent garnies de fibres chevelues vers l'origine des tiges : ces fibres ne ſont que les queues des feuilles deſſéchées.

On trouve chez les Droguiſtes la racine ſeche de *meum*. Elle eſt de la groſſeur du petit doigt, griſâtre en dehors, pâle en dedans, contenant une moëlle blanchâtre, mucilagineuſe, d'une odeur de panais, mais plus aromatique, d'un goût un peu déſagréable : on nous l'envoyoit autrefois d'une montagne de Grece ou de Theſſalie, appellée *Athamante ;* mais on nous l'apporte aujourd'hui des montagnes d'Auvergne, des Alpes & des Pyrénées, même des Voſges, du Dauphiné & de la Bourgogne. C'eſt le *ſpignel* des Anglois.

En Médecine, on recommande cette racine dans l'aſthme humoral, & pour guérir le gonflement venteux de l'eſtomac, les coliques des inteſtins, la ſuppreſſion des regles & des urines. Appliquée ſur l'os pubis des enfans, elle arrête auſſi l'écoulement de l'urine ; elle entre dans pluſieurs compoſitions célebres de Pharmacie, ſur-tout dans le mithridate & la thériaque.

On trouve, ſur les Alpes & les Pyrénées, une autre eſpece de *meum*, dont les fleurs ſont purpurines; c'eſt une ſorte de *phellandrium Alpinum*. Elle eſt très-eſtimée pour la nourriture du bétail : on lui attribue en grande partie la bonne qualité des laitages de certaines montagnes où elle abonde. Elle eſt aromatique, ſans avoir le goût & l'odeur ſinguliere du *meum*. Les Médecins ne l'emploient pas, dit M. *Haller*.

MEUNIER ou MEUGE, *cyprinus oblongus*. C'eſt un poiſſon de riviere à nageoires molles & de la famille des *muges*, ou du genre de la carpe : *voyez ces mots*. Ce poiſſon nommé *meunier*, parce qu'on le trouve autour des moulins, eſt connu auſſi ſous le nom de *vilain*, parce qu'il vit dans l'ordure : il y en a qui l'appellent *têtard* ou *têtu*, à cauſe de ſa groſſe tête. Il eſt ſemblable au mulet de mer nommé *caboc* dans le Languedoc. Ses écailles ſont luiſantes, notamment ſous le ventre. Il a une nageoire au dos, deux au bas des ouies, deux au bas du ventre, & une autre près de l'anus (celle-ci a onze rayons ſelon M. *Linneus*). Sa tête eſt groſſe & grande; ſa bouche n'a point de dents; mais ſon palais qui eſt charnu, eſt garni d'os : il a dans la tête un os entouré de pointes comme une châtaigne : il a quatre ouies de chaque côté : ſa veſſie eſt *double* & pleine de vent; la toile du ventre eſt noire : ſa chair eſt blanche, molle, d'un goût fade, pleine d'arêtes, & un peu meilleure ſalée que fraîche : on trouve des meuniers qui peſent quarante, cinquante & même ſoixante livres : *conſultez* RÉDI & RONDELET. Comme ce poiſſon ne va jamais ſeul, on en prend beaucoup, ſoit à la ligne, ſoit aux filets.

MEUNIER, *ſcarabeolus piſtinarius*. On donne ce nom à un petit ſcarabée qui naît dans la farine humide vers la meule des moulins; il eſt long, armé de petites cornes très-fines, & monté ſur ſix pieds : il eſt noir par-tout, excepté ſous le ventre, où il eſt d'un rouge obſcur.

On donne encore le nom de *meunier* au martin-pêcheur.

MEUTE. Se dit d'un aſſemblage de chiens courans deſtinés à chaſſer les bêtes fauves ou carnaſſieres, comme cerfs, ſangliers, loups, &c. *Voyez aux articles* CHIEN & CERF.

MEZERÉON. *Voyez* BOIS GENTIL.

MICA. Nom donné à une eſpece de pierre brillante, feuilletée ou écailleuſe, communément tranſparente, douce au toucher, réfractaire au feu ordinaire & aux acides, ſe diviſant à l'aide d'un couteau en lames paralleles ou en feuillets très-minces, flexibles, élaſtiques, luiſans,

ſouvent de figure indéterminée & dont la nature eſt peu connue; on en diſtingue de pluſieurs ſortes; ſavoir:

1°. Le VERRE DE MOSCOVIE ou MICA PUR, *glacies Mariæ*. Ses particules ſont blanches, argentines, ou d'un jaune clair : on le trouve en grands morceaux aux environs d'Archangel, & en petits morceaux dans les montagnes du canton d'Utoë. C'eſt le plus flexible, le plus diviſible, & le plus tranſparent de toutes les eſpeces de mica; les Moſcovites s'en ſervoient autrefois en place de verre, & lorſqu'il étoit ſale, ils le dégraiſſoient dans une leſſive de potaſſe, ou bien ils l'enduiſoient de cendres chaudes: car ſi on l'eût jetté dans un feu violent, comme l'ont prétendu quelques-uns, ils ſe ſeroit diviſé ou gercé, de maniere que les rayons de la lumiere n'y auroient pu paſſer directement. C'étoit de cette pierre que ſe faiſoient les vîtres des fenêtres & les glaces des litieres couvertes des Dames Romaines. Les Religieuſes appellent les petits morceaux de ce beau mica, *pierre à Jeſus :* elles en font de petites glaces qu'elles mettent devant des images : c'eſt de là qu'eſt venu le nom de *glacies Mariæ*. Il ne faut pas confondre cette pierre avec le *miroir d'âne*, qui eſt un gypſe tranſparent. *Voyez* GYPSE.

2°. Le MICA BRILLANT : les feuillets en ſont communément petits, peu ou point tranſparens, peu flexibles, & de différentes couleurs: nous en avons de *blanc* du Bréſil, il s'en trouve dans tous les pays graniteux; du *noir* du Duché de Wirtemberg; du *vert* de Sibérie; du *cendré* de Salhberg; du *jaune* de Rio Janeiro : on nomme celui qui eſt blanc, *argent de chat*, & celui eſt jaune, *or de chat;* l'un & l'autre ſervent à mettre ſur l'écriture. On les trouve ou enclavés dans les pierres de roche, ou détachés & roulant avec le ſable de certaines rivieres, telles que la Loire, le Rhin, &c. Quelquefois cette ſorte de mica eſt diſpoſé en écailles, en ſtries, ou ondulé, ou en morceaux demi-ſphériques : expoſé au feu, il ſe pelotonne; s'il eſt coloré, il y devient blanc, mais il y perd ſa pellucidité. Un Chimiſte Allemand (M. *de Juſti*) vient de découvrir une nouvelle ſubſtance métallique dans le mica jaune, mais qui n'eſt pas malléable. En donnant au mica l'argent pour fondant, on en tira une chaux ſemblable à celle de l'or, enſuite un métal aigre qui ſembloit tenir le milieu entre le fer & le zinc. Il le fondit avec de l'or, qui en parut plus beau, plus fin, & conſervant ſa malléabilité. M. *de Juſti* croit que ce mica contient un des principes de l'or.

Le crayon des Peintres ou molybdene, contient beaucoup de matiere micacée

micacée ou talqueuſe. Il y a quantité de pierres qui ne contiennent autre choſe que du mica coloré, & que des perſonnes peu accoutumées à juger de la nature des pierres & des minéraux par la vue, prennent pour de la *blende*. Voyez ce mot.

MICACOULIER ou MICOCOULIER, *lotus arbor aut celtis fructu nigricante*. Arbre grand, gros & rameux, qui croît principalement aux pays chauds; ſes racines ſont comprimées ou applaties par les côtés: ſon écorce eſt unie & d'un brun blanchâtre; ſes feuilles ſont aſſez ſemblables à celles de l'orme, vertes deſſus, blanchâtres en deſſous, rudes au toucher. Ses fleurs ſont en roſe, petites, de couleur herbacée & de nul agrément; il y en a de mâles & d'autres hermaphrodites: les premieres ont cinq étamines & le calice diviſé en ſix parties; ces dernieres ont le même nombre d'étamines & deux piſtils, auxquels ſuccedent des baies ſphériques ſemblables aux mériſes, mais dont la chair eſt blanche, d'un goût agréable: le noyau eſt gros à proportion du fruit; les oiſeaux ſont friands de ce fruit.

Toutes les parties de cet arbre ſont aſtringentes. Le micacoulier s'eſt naturaliſé dans nos climats; il ſupporte aſſez bien l'hiver dans nos terrains gras & humides, il devient auſſi grand qu'un orme, & on peut en faire des avenues: il ſe multiplie aiſément de ſemences, & comme il pouſſe beaucoup de branches, qui ſont ſouples, on en peut faire des paliſſades, des berceaux. Cet arbre eſt rarement attaqué des inſectes: ſon bois eſt noirâtre, dur, liant & plie ſans ſe rompre; cette élaſticité le rend propre pour des brancards de chaiſe: on en fait auſſi d'excellens cerceaux de cuve. On s'en ſert pour les inſtrumens à vent, & il eſt très-propre aux uſages de ſculpture, parce qu'il ne contracte jamais de gerçures. Sa racine & ſon écorce ſervent en teinture. *Pline* fait mention de *lotus* qui avoient beaucoup plus de quatre cents cinquante ans d'antiquité (*liv. 16, Hiſtoire Naturelle*). Les Provençaux appellent cet arbre *fabrecouiller* ou *falabriquier*. Indépendamment du micocoulier à fruit noir ou noirâtre, il y a le micocoulier du Levant & celui d'Amérique. Ils ſont très-rares en France. M. *Aſtruc* a donné un Mémoire ſur cet arbre, qui avec un peu de ſecours, fournit aiſément des fourches à trois branches.

MICHEN ou MUCKEN PULVER. Les Mineurs Allemands expriment vulgairement par ces deux mots l'*arſenic teſtacé*, ou le *cobalt arſenical écailleux*, mis en poudre, & qu'on mêle avec de l'eau pour

faire mourir les inſectes. Ces paraſites affamés & altérés ſont fort avides de ce breuvage empoiſonné : on en fait uſage dans les cabinets d'étude, afin d'être délivré de la perſécution des mouches. Cette ſubſtance n'eſt pas ſans danger pour les hommes & pour les brutes : M. *Bourgeois* a vu périr un homme pour en avoir mangé dans ſa ſoupe ; il eut tous les ſymptômes d'une perſonne qui auroit avalé de l'arſenic, quoique un peu moins violens. Il a vu auſſi des chiens & des chats périr pour avoir avalé du lait qui contenoit du *michen pulver.* On devroit donc prendre plus de précautions, qu'on ne fait communément, en faiſant uſage de cette drogue dans les maiſons, pour faire mourir les mouches. Le même Obſervateur a remarqué plus d'une fois, qu'une forte diſſolution de ſavon blanc dans l'eau commune avec un peu de ſucre, attire également ces inſectes, & les fait périr dans quelques minutes.

MICHUACANENS. *Voyez à l'article* CHIEN.

MICO. Nom donné à une eſpece de ſinge. M. *de Buffon* le place dans la famille des plus petits ſinges qu'il appelle *ſagouins.* Cette eſpece de ſagouins n'a ni abajoues ni calloſités ſur les feſſes ; il a la queue lâche, non prenante & d'environ moitié plus longue que la tête & le corps pris enſemble ; il eſt très-remarquable & très-ſingulier par ſa face, ſes oreilles nues, d'un vermillon très-vif ; ſon muſeau eſt court, ſes oreilles ſont grandes ; ſon poil eſt d'un beau blanc argenté, & celui de la queue d'un brun luſtré & preſque noir ; il marche à quatre pieds & n'a environ que ſept à huit pouces de longueur. Les femelles ne ſont point ſujettes à l'écoulement périodique ; on le trouve dans les terres de l'Orénoque.

MICROSCOME, *microſcomus.* Animal de mer des plus ſinguliers ; & qui a été décrit par *Rédi.* Cet animal ne paroît à la vue & au toucher, qu'un morceau de rocher très-dur, compoſé de détrimens de pierres, de corail & d'autres concrétions marines. Sur cette ſurface qui recouvre l'animal, croiſſent de petites plantes marines, parmi leſquelles ſe trouvent auſſi de petits coquillages & d'autres petits animaux, tels que des ſcolopendres, &c.

La figure du logement qui contient l'animal eſt longue, & ſe diviſe en deux branches, qui ont toutes deux à leur extrémité un petit trou rond, ouvert dans une membrane qui eſt cachée ſous l'écorce pierreuſe. L'animal ouvre & ferme ces trous à ſon gré ; c'eſt par-là qu'il

pompe l'eau & qu'il la rejette : lorſqu'on le manie, il la lance fort loin, de la même maniere que les *carnumi* ou *œufs de mer*, qui ſont de faux glands de mer, qui n'ont point de coquilles, mais ſimplement une peau calleuſe. Ces faux glands marins ont deux trous comme les priapes de mer, & lancent une eau fort âcre ; leur chair eſt rouge à l'intérieur & d'un goût excellent.

Toute la cavité intérieure de l'enveloppe pierreuſe qui contient le microſcome, eſt tapiſſée par des expanſions membraneuſes & molles, qui ſervent de peau à l'animal, & qui enveloppent le canal des alimens, les vaiſſeaux des fluides, le foie & le cœur. Cet animal ſingulier differe des œufs de mer & des priapes de mer, non-ſeulement par ces parties, mais encore par ſa conformation, tant intérieure qu'extérieure, & par la ſubſtance de ſa chair, qui eſt fort tendre & d'un goût ſemblable à celui des huîtres & des palourdes.

MIEL, *mel.* Voyez au mot ABEILLE ce que nous avons dit de ce ſuc ſucré & fermenteſcible que ces inſectes aîlés ramaſſent avec leur trompe dans le nectaire des plantes. *Pline* a parlé d'un miel amer, dont les Naturaliſtes modernes ont nié l'exiſtence. Mais en faiſant attention que le miel a une ſaveur relative à l'eſpece de plante ſur laquelle l'abeille le récolte, le paradoxe ſera détruit, & l'on reconnoîtra avec *Tournefort* la bonne foi du Prince des Naturaliſtes Latins, injuſtement ſuſpectée dans ce point.

MIELAT ou MIELÉE. On donne ce nom à une matiere fluide qu'on trouve ordinairement le ſoir & le matin en été, ſous la forme de gouttes, attachées aux feuilles des plantes & ſur les herbes, laquelle ſuinte des plantes mêmes. Il ne faut pas confondre le mielat avec la roſée. Le mielat eſt ainſi nommé de ſa ſaveur ſucrée & un peu mucilagineuſe : il y en a qui paroît tenir de la nature d'une gomme diſſoute, & un autre qui ſemble participer un peu de la réſine.

M. l'Abbé *Boiſſier de Sauvages* vient de donner des obſervations ſur l'origine du miel, il a obſervé deux ſortes de mielées, qui paroiſſent d'ailleurs de même nature, & dont les mouches à miel s'accommodent également ; elles tirent l'une & l'autre leur ſource des végétaux, mais d'une maniere bien différente. La premiere eſt cette tranſudation ou tranſpiration ſenſible de ce ſuc doux & mielleux, qui après avoir circulé avec la ſeve dans les différentes parties de certains végétaux, s'en ſépare & va éclorre tout préparé, ſoit au fond des fleurs, ſoit à la

partie ſupérieure des feuilles, & qui dans quelques plantes ſe porte avec plus d'abondance, tantôt dans la moëlle, ainſi qu'on l'obſerve dans la canne à ſucre & le maïs, tantôt dans la pulpe des fruits charnus, qui dans leur maturité ont plus ou moins de ſaveur douce, ſelon que ce ſuc mielleux eſt plus ou moins bridé par d'autres principes & plus ou moins développé; l'autre mielée eſt formée par certaines eſpeces de pucerons qui, ſans nuire aux arbres, ſans cauſer aux feuilles des difformités, telles qu'en produit l'eſpece qui fait recoquiller les feuilles, & celles dont la piqûre fait croître ſur les bourgeons de l'orme & du térébinthe des galles creuſes, reſtent immobiles pendant pluſieurs mois de l'année ſur quelques eſpeces d'arbres, tel que le tilleul, ſucent la ſeve dont ils ſe nourriſſent, & rejettent par le derriere un ſuc mielleux qui retombe ſur les feuilles des arbres qui ſont au-deſſous, & que les abeilles récoltent avec un très-grand ſoin; c'eſt dans l'eſtomac ou peut-être dans les dernieres voies que le ſuc de l'arbre, d'abord âpre & revêche ſous l'écorce, prend une ſaveur douce, toute pareille, à en juger par le goût, à celle de la mielée végétale, tant celle qui tranſpire des feuilles, que celle qui naît dans le *nectarium* des fleurs.

MIGNARDISE. *Voyez* ŒILLET FRANGÉ.

MIGRANE. Eſpece de crabe de mer, dont les premieres jambes ſont dentelées comme la crête d'un coq.

MIGUEL DE TUCAMAN. Serpent du Paraguay de l'eſpece de ceux que l'on nomme *double marcheur* ou *amphisbene*. Voyez ces mots.

MIL. *Voyez* MILLET.

MILABRE. Nom donné à un petit inſecte qui ſe trouve ſur les fleurs. On ne connoît que peu ou point ſon hiſtoire.

MILAN, *milvus*. Nom que l'on donne à pluſieurs oiſeaux de proie: on diſtingue entr'autres le *milan royal* & le *milan noir*.

Le MILAN ROYAL, *milvus vulgaris aut regalis*, eſt un fort oiſeau, long de deux pieds, avec une envergure de cinq: ſon bec a environ deux pouces de long, la partie ſupérieure qui eſt la plus longue, eſt courbée comme dans les oiſeaux de proie; ſes yeux ſont larges, l'iris en eſt d'un beau jaune pâle; ſes jambes & ſes pattes ſont jaunes, la ſerre du milieu a un taillant aigu en-dedans: il a les plumes de la tête, du cou, du menton, de couleur du frêne, bigarrées de lignes noires, celles de la poitrine, du ventre & des cuiſſes d'un brun rougeâtre, tachetées

de noir ; le dos eſt d'un brun foncé, ainſi que les plumes qui ſont près de la queue. L'enſemble du plumage eſt ſouvent tacheté de blanc. Cet oiſeau ſe cache l'hiver ; il eſt ſujet à la goutte. Le ſacre & le duc lui font cruellement la guerre : il n'y a guere que le ſacre qui ſe puiſſe élever auſſi haut que lui ; il fond ſur lui, & le ramene à terre à force de coups de griffes ou de bec. Le milan royal, lorſqu'il vole, étend ſes ailes & ſe balance en l'air, où il demeure long-temps, pour ainſi dire, immobile, ſans que ſes aîles faſſent le moindre mouvement, & il fend l'air d'un endroit à l'autre ſans ſe remuer beaucoup. On le diſtingue des autres oiſeaux de proie par ſa queue fourchue. Ce vigoureux oiſeau eſt un terrible deſtructeur de poulets, de jeunes canards & d'oiſons ; à la ville, comme à la campagne, il entre hardiment dans les cours.

Le milan royal eſt le ſeul qui ſe trouve dans notre climat. On l'a nommé *milan royal*, parce qu'il ſervoit au plaiſir des Princes qui lui faiſoient donner la chaſſe & livrer combat par le faucon ou l'épervier. On voit en effet avec plaiſir cet oiſeau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de forces, ni de légéreté, refuſer de combattre & fuir *devant* l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant pour ſe cacher dans les nues, juſqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'aîles, de ſerres & de bec, & le ramene à terre moins bleſſé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de ſon ennemi.

Cette eſpece de milan eſt commune en France, ſur-tout dans les Provinces de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui ſont voiſines des montagnes. Ce ne ſont pas des oiſeaux de paſſage, car ils font leur nid dans le pays, & l'établiſſent dans des creux de rochers : leurs œufs ſont blanchâtres, avec des taches d'un jaune ſale.

Le MILAN NOIR, *milvus niger*. Les grandes plumes des aîles ſont noires. Cet oiſeau, au défaut de viande, ſe nourrit de fruits. *Belon* marque en avoir vu en hiver manger des dattes ſur les palmiers. Au Caire il eſt aſſez hardi pour aller ſur les fenêtres des maiſons. Son vol eſt très-agile, & quoique plus petit que le précédent, il fatigue encore davantage le ſacre dans les combats qu'ils ont enſemble.

Le milan eſt regardé comme l'oiſeau de proie de la troiſieme eſpece. Sur la Côte d'Or en Afrique, ſa hardieſſe eſt ſi étrange, qu'il arrache

en plein jour, au milieu des marchés, les poiſſons & autres alimens de la main des Negres, ſur-tout de celle des femmes.

Le milan noir eſt un oiſeau de paſſage qui quitte notre climat en automne pour ſe rendre dans des pays plus chauds : on les voit paſſer le Pont-Euxin en automne en files nombreuſes, & repaſſer dans le même ordre au commencement d'Avril. Ils reſtent pendant tout l'hiver en Egypte, & ſont ſi familiers qu'ils viennent dans les villes & ſe tiennent ſur les fenêtres des maiſons : ils ont la vue & le vol ſi ſûrs, qu'ils ſaiſiſſent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.

On donne auſſi le nom de milan au *fau-perdrieu ;* mais celui-ci eſt du genre du *buzard*, Voyez FAU-PERDRIEU.

MILAN MARIN, *milvago*. C'eſt un poiſſon de mer volant, à nageoires épineuſes. Les Provençaux l'appellent *belugo*, parce que ſa tête luit la nuit comme des étincelles de feu. Il a la tête large, carrée, oſſeuſe, ſerrée entre les deux yeux, le corps rond & long d'un pied & demi ; il eſt couvert d'écailles fort dures, âpres & diſpoſées depuis la tête juſqu'à la queue en lignes paralleles : le dos eſt de couleur noirâtre, ſes aîles ne ſont autre choſe que des nageoires qu'il approche des ouies, & qui s'étendent juſqu'à ſa queue : il en a deux de chaque côté : la couleur en eſt olivâtre, mais les bords ſont ornés de taches rondes bleuâtres, tirant ſur le blanc. Par le moyen de ſes aîles à rayons, ce poiſſon s'éleve au-deſſus de l'eau comme un jet de pierre, & il peut voler ainſi par élans tant que ſes aîles ſont humides : dès qu'elles ſe ſechent, il retombe : par là il évite ſouvent de devenir la proie des dorades qui ſont ſes ennemies, & qui le pourſuivent.

Il y en a une autre eſpece qui eſt garnie au derriere de deux grandes & fortes épines qui lui ſervent de défenſe. Le palais de ce poiſſon a l'éclat d'un charbon enflammé. Des Ichtyoliſtes regardent le milan marin comme une eſpece d'*hirondelle de mer*, ou de *faucon marin*. Voyez POISSON VOLANT.

MILANDRE. Eſpece de chien de mer. *Voyez* MELANDRE.

MILLE-CANTON. Nom que l'on donne à de très-petites perches qui n'ont pas encore fait leur accroiſſement & qui ſe prennent au mois de Juillet dans le lac de Genève ; elles ſont beaucoup plus abondantes dans le lac de Neufchâtel ou d'Yverdon : dans ce temps elles ne ſont pas plus groſſes que les plus petits fers de lacets. On en prend une grande quantité dans les années où les eaux ſont baſſes. C'eſt un mets fort délicat : c'eſt ce

qu'on nomme de la *monté* à Caen, & de la *fotteville* à Rouen : on publie quelquefois des défenſes de pêcher le mille-canton, pour empêcher que les rivieres ne ſe dépeuplent.

MILLE-FEUILLE ou HERBE A LA COUPURE ou AUX VOITURIERS, *mille-folium vulgare album*, eſt une plante qui croît preſque par-tout le long des grands chemins, dans les lieux incultes, ſecs, dans les cimetieres, dans les pâturages, &c. ſa racine eſt ligneuſe, fibreuſe, noirâtre; elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi, roides, cannelées, velues rougeâtres, moëlleuſes & rameuſes vers leurs ſommités : ſes feuilles ſont rangées le long d'une côte par paires : leurs parties oppoſées ſont preſque égales, & elles repréſentent une plume d'oiſeau; elles ſont d'ailleurs toutes labourées de petits ſillons, dit M. *Haller* : elles ont une odeur aſſez agréable & un goût un peu âcre : ſes fleurs naiſſent en été aux ſommets des branches, en petites ombelles : chaque fleur eſt petite, radiée, blanche ou un peu purpurine, odorante, ſoutenue par un calice cylindrique & écailleux : elles ſont ſuivies par des ſemences menues.

Cette plante eſt vulnéraire, réſolutive & aſtringente : on l'emploie intérieurement & extérieurement pour arrêter toutes ſortes d'hémorrhagies ; elle eſt encore très-utile contre les hémorrhoïdes & les fleurs blanches trop abondantes ; cependant les femmes & les filles ſujettes au flux hémorrhoïdal ne doivent pas trop en continuer l'uſage, qui leur cauſeroit une ſuppreſſion de regles plus fâcheuſe que les hémorrhoïdes. Son ſuc déterge d'une maniere ſurprenante les ulceres vomiques du poumon. *Stahl* en tiroit une eſſence ſtomachique & vulnéraire, dont il faiſoit un grand uſage. M. *Bourgeois* dit que cette herbe pilée & appliquée ſur les piqûres & enclouûres des pieds des beſtiaux & des chevaux, eſt le plus excellent remede qu'on puiſſe mettre en uſage. *Voyez* la Diſſertation de *Hoffman* ſur la *mille-feuille*.

M. *de Tournefort* diſtingue encore huit autres eſpeces de mille-feuille. M. *Haller* rapporte que le *mille folium nobile* de *Tragus* eſt plus rare, mais plus haut & plus odorant que le mille-feuille commun. On le diſtingue par les diviſions de ſes feuilles moins nombreuſes & plus éloignées.

MILLE-GRAINE. C'eſt le *Piment*.

MILLE-GREUX. Sur nos côtes, on donne ce nom à différentes ſortes de jonc marin qui bordent les côtes.

MILLEPEDE ou ARAIGNÉE DE MER, *millepeda*. Nom que les

Conchyliologues donnent à une eſpece de coquillage univalve du genre des murex. Il eſt ainſi nommé du nombre des pieds qu'on voit au pourtour de ſon aîle qui eſt fort étendue : le corps eſt tout rempli de boſſes & de tubercules; la queue eſt alongée & recourbée. On donne auſſi le nom de *millepedes* au *millepieds*. Voyez ce mot.

MILLEPERTUIS, *hypericum vulgare*. Plante qui croît abondamment dans les champs, dans les bois & aux lieux incultes. Sa racine eſt dure, jaunâtre & fibreuſe : elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied & demi, roides, ligneuſes, rondes, rougeâtres & rameuſes. Ses feuilles naiſſent deux-à-deux à l'endroit des nœuds de la tige, oppoſées, ſans queue, liſſes, veinées, & paroiſſent perforées en nombre d'endroits lorſqu'on les expoſe au ſoleil & qu'on regarde à travers. Mais ces points tranſparens ne ſont autre choſe que des véſicules remplies d'un ſuc huileux, d'une ſaveur aſtringente & un peu amere, & qui laiſſe de la ſéchereſſe ſur la langue. Ses fleurs naiſſent en grand nombre aux ſommités des branches : elles ſont jaunes & diſpoſées en roſe. Il leur ſuccede pour fruits de petites capſules à trois coins, empreintes d'un ſuc rouge, diviſées en trois loges remplies de ſemences très-petites, luiſantes, d'un brun noirâtre, d'une ſaveur amere, réſineuſe & d'une odeur de poix.

Les fleurs & les ſommets remplis de graines, étant pilés, répandent un ſuc rouge comme du ſang, d'une odeur aſſez agréable. Cette plante contient beaucoup d'huile eſſentielle, ſemblable à l'huile de térébenthine.

Le millepertuis ordinaire eſt d'un grand uſage, & ſert beaucoup dans pluſieurs maladies : il tient le premier rang parmi les plantes vulnéraires; on s'en ſert pour mondifier & conſolider les plaies & ulceres tant internes qu'externes, & notamment pour les contuſions. Il guérit le crachement & le piſſement de ſang, réſout le ſang grumelé & excite les regles. On le recommande beaucoup pour détruire les vers, pour la paſſion hyſtérique & l'aliénation de l'eſprit : auſſi l'appelle-t-on *fuga dæmonum*. Cette plante eſt la baſe de la plupart des baumes par infuſion & par diſtillation. Dans les boutiques on tient une huile de millepertuis faite par infuſion; elle eſt rougeâtre. A Montpellier on macere les fleurs de cette plante dans une liqueur réſineuſe, tirée des véſicules d'orme. Aujourd'hui des perſonnes tirent des fleurs une belle teinture jaune pour colorer les laines & les ſoies.

On donne le nom d'*aſcyron* à deux autres eſpeces de millepertuis. Le véritable

véritable *aſcyrum* a la tige carrée : l'autre eſt un millepertuis rampant. M. *de Tournefort* compte vingt-deux eſpeces de millepertuis, indépendamment de celle qu'il trouva en voyageant de Sinope à Trébizonde ; il l'appelle *millepertuis oriental à feuilles de l'herbe à éternuer.*

MILLEPIEDS D'AMÉRIQUE ou CENTIPEDES, *millepedes*, ſont des animaux ovipares, dont le corps eſt fort long, à anneaux, fourni d'une très-grande quantité de pieds : il y a des perſonnes qui les confondent mal-à-propos avec les *cloportes*, inſectes auxquels on a donné autrefois ce nom. Les millepieds dont il eſt queſtion, ſont de différentes couleurs, grandeurs & formes. Près de la bouche ſortent deux pinces garnies d'ongles noirs, pointus & crochus, leſquelles ſervent à l'animal pour ſe ſaiſir des autres ſortes d'animaux dont il ſe nourrit : voilà les armes avec leſquelles l'animal pique violemment. *Seba* a vu un millepieds qui avoit deux pieds fort longs, qui ſortoient de la partie poſtérieure de ſon corps ; chacun de ces pieds qui étoit formé de quatre articulations, étoit auſſi muni d'un croc pointu. La tête qui ſemble n'être qu'une longue articulation rouſſâtre, porte deux longues cornes ou antennes pointues, filiformes, articulées, & deux petits yeux noirs. Cet *inſecte* ſe loge aſſez communément dans le bois des vaiſſeaux. Ces animaux ſe mettent en rond pour ſe repoſer. En conſidérant leur maniere de vivre, on les prendroit pour des eſpeces de vers de mer.

Les millepieds d'Amboine & de la mer de Hollande, dont parle *Seba*, ſont une eſpece particuliere de ces grands vers de mer qui ſe fourrent dans les vieux pilotis enfoncés dans la mer : *voyez* VER DE MER & TARET.

Les millepieds terreſtres d'Amérique ſont comme cruſtacés, leur robe eſt dure ; ils ſe trouvent dans les bois & lieux incultes, & nuiſent beaucoup aux Negres ; car leur piqûre eſt auſſi dangereuſe que celle du ſcorpion, mais par bonheur les ſerpens aveugles en diminuent le nombre. On les appelle *malfaiſans*, parce que leur piqûre cauſe une vive douleur ſuivie quelquefois d'une enflure conſidérable, toujours accompagnée d'inflammation & ſouvent de la fievre. Leurs écailles ſont convexes & emboîtées les unes ſur les autres, comme celles de la queue d'une écreviſſe. Les cabinets des Curieux en conſervent qui ſont d'une groſſeur monſtrueuſe ; leur figure eſt hideuſe. Le millepieds d'Amérique eſt plus large qu'épais, il marche avec une aiſance & une agilité

étonnantes ; mais ſi par accident il perd une de ſes pattes, ſa courſe devient plus lente & ſa marche plus gênée. Cet animal peut ſe tourner de toutes parts. La femelle n'a point de cornes : elle porte ſes œufs, comme la ſalicoque, ſous le ventre ; dès que les petits millepieds en ſont ſortis, ils quittent auſſi-tôt la mere, commencent à ramper & ſe répandent partout à la ronde.

Ces animaux ſe trouvent auſſi abondamment aux Indes Orientales qu'en Occident, & ſinguliérement au Cap de Bonne-Eſpérance, où ils ont juſqu'à ſept pouces & plus de longueur ; leur couleur eſt fauve. *Voyez maintenant l'article* SCOLOPENDRE.

MILLEPIEDS A DARD. M. *de Réaumur* a donné ce nom à des inſectes (vers aquatiques) qui n'ont que ſept à huit lignes de longueur. Ils ſont remarquables par une trompe ou dard charnu qu'ils portent en devant de leur tête, & qu'on ne trouve pas aux millepieds des autres eſpeces : ils ſe ſoutiennent dans l'eau & y nagent au moyen des inflexions qu'ils font faire à leur corps avec vîteſſe ; ils ſe repoſent & ils rampent ſur tous les corps qu'ils rencontrent. M. *Trembley* dit qu'on en trouve beaucoup ſur les plantes aquatiques, & qu'ils deviennent la nourriture des polypes d'eau douce. Les millepieds à dard peuvent être regardés auſſi comme de véritables polypes, puiſqu'ils ont la propriété d'être multipliés en les coupant, c'eſt-à-dire, que toutes les portions coupées de leur corps deviennent autant de millepieds ſemblables au premier. *Voyez* POLYPE.

MILLEPORE ou MILLEPORITE, *millepora*, eſt une production à polypier : cette habitation de polypes eſt communément de figure d'arbre ou de buiſſon rameuſe ou feuillée, dont la ſuperficie ou les extrémités ſont marquées de quantité de petits pores ſimples qui vont juſqu'au centre de la tige, en traverſant tout le corps pierreux en maniere de réſeau.

Les millepores different des madrépores ; ceux-ci ſont toujours étoilés ; ces étoiles s'y préſentent d'une maniere très-diſtincte, au lieu que les millepores n'ont que des trous ſimples non étoilés ; du moins ils ne le paroiſſent pas à l'œil ni à la loupe.

On connoît le beau *millepore à feuilles de chou* qui ſe trouve près de Curaçao ; ſes feuilles ſont blanches, larges, minces, étendues & piquées de petits trous ronds. Il y a auſſi le millepore appellé la *fraiſe de veau* ; ſes feuilles ſont plus épaiſſes, moins éparpillées, plus ſerrées & imitent

par les plis & replis de leurs extrémités une fraiſe de veau bien dentelée & bien frangée.

Parmi les millepores branchus ſortant de la mer, ou devenus foſſiles *milleporites*, il y en a dont la ſuperficie eſt couverte de petites cavités peu profondes en apparence; d'autres ſont couvertes de pointes épineuſes & poreuſes; d'autres ont les branches comprimées en forme de cornes de daim, poreuſes ou comme piquées de trous d'épingles, c'eſt une ſorte de *frondipore*; d'autres ont les branches compoſées d'écailles ou de petits tubercules ou de véſicules poreuſes. Les millepores à forme de buiſſon ſont également ſolides & à pores ſimples. Tous les trous des millepores pénetrent dans l'intérieur & ont ſervi de logement aux polypes qui en ont été les architectes. *Voyez l'article* ESCARE, *au mot* CORALLINE.

MILLET ou MIL, *milium*. Il y a quantité d'eſpeces de millet qui ſont partie de la famille des *graminées*; mais nous ne parlerons ici que de celles qu'on cultive; ſavoir, le *grand millet d'Afrique*, nommé auſſi *ſorgo* ſur la côte de Guinée; le *grand millet noir*; le *millet d'outremer*, & le *petit millet* ou *millet commun*.

Le GRAND MILLET ou SORGO, *ſorgum ſive melica*, *aut milium arundinaceum*, *ſubrotundo ſemine nigricante*, pouſſe pluſieurs tuyaux ſemblables à ceux des roſeaux, à la hauteur de huit ou dix pieds, articulés, remplis d'une moëlle blanche & douceâtre que *Mathiole* vante comme un remede contre les écrouelles. Des nœuds des tuyaux ſortent des feuilles aſſez ſemblables à celles du roſeau, garnies de petites dents pointues qui coupent les doigts quand on les manie, en faiſant deſcendre la main le long de la feuille. Ses fleurs naiſſent au ſommet des tiges en maniere de bouquets; elles ſont ſans pétales, petites, jaunes, compoſées de trois étamines qui ſortent du milieu d'un calice à deux feuilles: il y a communément un calice mâle ſtérile, porté ſur un pédicule à côté d'un calice hermaphrodite fertile, qui eſt ſeſſile & applati par le dos. Aux fleurs ſuccedent des ſemences plus groſſes que celles du millet ordinaire. Elles ſont ovales, noires (l'eſpece qui a une ſemence blanche ſe cultive à Malte, & y eſt connue ſous le nom de *carambaſſe*). Lorſque les ſemences ont été ſecouées, car elles ne tombent point d'elles-mêmes, il reſte des pédicules en forme de gros filamens, dont on ſe ſert pour faire des broſſes. La racine de ce millet eſt compoſée

de groſſes fibres. Ses tiges ou tuyaux rougiſſent quand la ſemence mûrit.

Le *grand millet* ou *ſorgo* aime une terre graſſe ou forte & humide. Il a été apporté d'Afrique en Eſpagne, & de-là dans les autres pays chauds où on le cultive principalement. Le plus grand uſage que l'on faſſe de ce grain dans ce pays, eſt pour engraiſſer les poules, les pigeons & toute la volaille, dont il rend la chair exquiſe; cependant en Italie les gens de campagne le font moudre & en font du pain, mais qui eſt brunâtre âpre, de difficile digeſtion & qui fournit moins de nourriture que le froment. Il y a peu de plantes qui produiſent auſſi abondamment que le millet d'Afrique; pour un grain qu'on a ſemé, on en recueille au moins cent ſoixante. Cette eſpece de millet eſt rarement expoſée aux inſultes des oiſeaux; elle n'exige pas une culture pénible, & n'épuiſe pas trop la terre où on l'a ſemée à proportion de ſon grand produit. On cultive aujourd'hui le *ſorgo* ou *ſorgho* dans les climats chauds & même dans les tempérés; nous en avons vu des champs entiers en Suiſſe. La graine qui eſt moins nourrie eſt une ſorte d'*épeautre* ou de *froment locar*. Voyez ce mot. L'eſpece, quand elle eſt belle, eſt recherchée. Voyez les *Mem. de la Soc. économ. de Berne.*

Le *petit millet* ou *millet ordinaire*, *milium vulgare*, *ſemine luteo aut albo*, differe de l'autre par la petiteſſe de la plante & des grains qui ſont blancs ou jaunâtres, & que l'on donne tant aux oiſeaux de voliere que de baſſe-cour. Toutes ſes fleurs ſont hermaphrodites.

Les Botaniſtes ont placé pendant long-temps le *ſorgo* dans la claſſe des millets; mais actuellement, à cauſe de la diverſité des caracteres de ſa fleur, ils en font un genre à part.

Le petit ſe plaît particulierement dans une terre douce & légere, même ſablonneuſe; on doit le ſemer fort clair & le recouvrir de terre. Le jeune millet craint beaucoup les gelées, c'eſt pourquoi on ne doit le ſemer qu'en Mai; on peut même en ſemer encore vers la fin de Juin. Un mois après que le millet eſt levé, on éclaircit les pieds, & il faut laiſſer ſept à huit pouces de diſtance entre chaque pied, ſans quoi il produiroit peu, & ſa tige ſeroit courte. Le millet ſemé en Mai ſe récolte ordinairement en Septembre, & celui qui a été ſemé en Juin ſe recueille vers la fin d'Octobre. On a obſervé que les millets tardifs grenent moins que ceux qui ſont hâtifs. Ces ſortes de plantes épuiſent un peu les terres ainſi que le blé de Turquie. Lorſque les pannicules du petit millet ſont

en grains, on doit garnir le champ de quelque épouvantail, autrement les oiſeaux en auroient bientôt fait la récolte.

Les femmes font la récolte du millet en coupant les pannicules ou épis près du dernier nœud. On en lie pluſieurs enſemble par paquets, & on les ſuſpend pendant quelques jours à des perches pour mieux ſécher. On bat ces pannicules au fleau ; & lorſque ce grain a été ſerré bien ſec, il ſe conſerve très-bien, quoiqu'on ne le remue que rarement ; & le charançon ne l'attaque pas. Les tiges étant fauchées & deſſéchées ſervent à brûler ; elles font un bon engrais à la terre, & les racines qui reſtent enterrées fourniſſent aſſez de nourriture pendant deux ans aux vers du froment. Si l'on vouloit garantir des vers le blé enſemencé, il n'en faudroit ſemer que dans des terrains qui auroient produit l'année précédente du millet, ſur-tout de celui d'Afrique. On prépare avec le millet mondé & nétoyé de ſa coque, des mets qui reſſemblent aſſez au riz. La bouillie qu'on en fait eſt exquiſe & très-alimenteuſe ; cinq livres de ſa farine avec ſuffiſante quantité de lait, peuvent fournir un repas à vingt-cinq perſonnes. Voilà l'aliment ordinaire des Maures & des Negres. M. *Haller dit qu'en* Italie on fait avec le millet une décoction qu'on emploie dans *la petite* vérole.

Dans la Guiane le mil ſe récolte deux mois après qu'il a été ſemé : les Sauvages le rôtiſſent ſur les charbons & le mangent. Les Galibis en font du palinot (eſpece de biere). On eſt obligé dans ce pays de faire garder les pieces de mil par de vieux Negres, car les ſinges en ſont fort friands & s'aſſemblent par troupes pour l'arracher. On fait avec la farine du mil des mateté & des eſpeces de langous qui valent bien les eſpeces de caſſaves faites avec la farine de *manihot*. (Voyez ce mot pour ce qui concerne la préparation de ces ſubſtances). On met dans les langous faits de farine de mil, de l'huile de palmier d'Aouara ; les Negres s'en nourriſſent auſſi.

MILLOCO. Dans le Bourdelois on donne ce nom au grand millet d'Afrique. *Voyez* MILLET.

MILLOUIN. C'eſt l'oiſeau de Pénélope de *Jonſton ;* il eſt fort ſingulier qu'on ait donné à cet oiſeau le nom de la Reine d'Itaque ; & d'après quel rapport ? Il eſt un peu moins gros qu'un canard domeſtique ; il a la tête, la gorge & la plus grande partie du cou d'un beau marron : le bas de ſon cou & la partie antérieure de ſon corps ſont de couleur de ſuie, avec des pointes de gris-blanc aux plumes de la poitrine. On le trouve ſur les bords de la mer & dans les marais. Il y a encore deux

autres millouins, dont le dernier appartient au Nouveau Monde ; il eſt à-peu-près de la même corpulence que le précédent. Le premier a la tête, la gorge & une partie du cou d'un marron obſcur ; il a le deſſus du corps noirâtre, & le deſſous blanc.

Le *millouin du lac du Mexique* eſt rayé de fauve & de brun, preſque ſur toutes les parties ſupérieures du corps. *Voyez* CANNE PÉNÉLOPE *à la ſuite de l'article* CANARD.

MIMEUSE ou MIMOSE. *Voyez* SENSITIVE.

MINEL DU CANADA. *Voyez* CERISIER.

MINÉRALISATEURS & MINÉRALISATION. La minéraliſation eſt une opération par laquelle la Nature combine une ſubſtance métallique avec du ſoufre ou avec de l'arſenic, ou avec l'acide marin, ou avec l'une & l'autre de ces ſubſtances à la fois. Par cette combinaiſon, l'aſpect du métal, ainſi que ſes propriétés conſtituantes, eſt entiérement changé, déguiſé ; tous les métaux prennent alors une infinité de formes & de couleurs qui les rendent méconnoiſſables à ceux qui n'ont point les yeux accoutumés à les voir dans l'état de mine ou minerai. C'eſt ainſi que l'argent qui eſt blanc lorſqu'il eſt minéraliſé ou combiné avec le ſoufre & l'arſenic, prend la forme de criſtaux rouges quelquefois tranſparens. S'il n'y avoit que du ſoufre, la mine d'argent ſeroit griſe & tendre. La mine de plomb minéraliſée par le ſoufre affecte une forme cubique. Ce même métal combiné avec de l'arſenic a une figure criſtalline tantôt verte & tantôt blanche, &c. L'étain minéraliſé par l'arſenic eſt en criſtaux d'un gris-brun & polygones. L'antimoine combiné avec le ſoufre a une forme ſtriée. L'arſenic uni au ſoufre donne, ſuivant les proportions, l'orpiment ou le réalgar. Le ſoufre combiné avec le mercure donne le cinabre. Il ſemble que le biſmuth & l'or ſoient les ſeules ſubſtances métalliques qu'on n'a point encore rencontré abſolument *minéraliſées*. La Chimie eſt parvenue à imiter la Nature dans un grand nombre de ſes minéraliſations.

On appelle auſſi *ſubſtances minéraliſées* celles dont les interſtices ou pores ont été remplis par des infiltrations ou vapeurs minérales métalliques : ce ſont des opérations lentes & ſucceſſives. Il y a des minéraliſateurs, tels que les pyrites ſulfureuſes, qui ſe trouvent dans le bois devenu foſſile, & le brûlent ſouvent en ſe décompoſant. Les métaux minéraliſés par le ſoufre & l'arſenic ſont plus difficiles à ſe réduire que s'ils en étoient privés : les os minéraliſés ou pénétrés par une diſſolution de cuivre, forment les turquoiſes. Les ſpaths qui ſont colorés, ſont

peſans, fuſibles & preſque toujours minéraliſés par le fer ou par le cuivre; les quartz le ſont plus rarement, mais ils ſont ſouvent recouverts de cryſtaux pyriteux qui, dans leur état de fluidité, n'ont pu s'y infiltrer, & ſe ſont attachés à la ſuperficie extérieure. *Voyez ci-deſſous à l'article* MINÉRAUX.

MINÉRAUX ou MINÉRAIS, *mineralia*. Le mot *minéral* exprime & comprend ordinairement tout ce qui ſe tire de la terre, c'eſt-à-dire, tout ce qui appartient au regne minéral: cependant pour lui donner plus de préciſion ou un ſens plus particulier, on ne comprend ſous ce nom que les corps qui renferment ou des pyrites ou des ſels, ou des bitumes & ſoufres, ou des parties métalliques, ſoit de demi-métaux, ſoit de métaux (*Voyez ces mots & le ſuivant*). En ſorte que par *minéral* on déſigne une mine dans ſa matrice terreuſe ou pierreuſe.

Les *minéraux métalliques* contiennent plus de métal que de terre non-métallique, tandis que ceux qui contiennent plus de ſoufre, d'arſenic, &c. c'eſt-à-dire, plus de minéraliſateurs que de métal, ſont des pyrites, &c. dont on ne peut retirer le métal avec profit. *Voyez* PYRITES. La Saxe, l'Allemagne, la Suede, le Danemarck, l'Angleterre la Hongrie & la France fourniſſent des minéraux métalliques de la plus grande beauté.

MINES, *mineræ*. Ce nom ſe donne tantôt au lieu ſouterrain d'où on tire le minéral, & qui eſt proprement la *miniere*; & tantôt aux glebes de minérai ou de minéral d'où on tire le métal, *glebæ metallicæ*: l'on entend plus particuliérement ſous le terme de *mine* les mêlanges que la Nature produit dans ſes atteliers ſouterrains, en uniſſant avec les plus petites parties métalliques différentes matieres étrangeres, de façon que ces parties métalliques ſe trouvent deſtituées de toutes les propriétés & de tous les caracteres des métaux, juſqu'à ce que l'art venant à les dégager de leurs minéraliſateurs & de tout ce qui n'eſt point de leur ſubſtance, elles prennent une forme véritablement métallique, & deviennent métaux ou demi-métaux. On donne auſſi le nom de *mines*, quoiqu'improprement, aux endroits d'où l'on tire du diamant ou du criſtal; on dit *mine de diamant*, *mine de criſtal*. Pour avoir une idée générale du mot de mines, *voyez les articles* FENTES, FILONS, MATRICES, MÉTAUX, DEMI-MÉTAUX, MINÉRAUX, &c. où l'on verra que les mines métalliques ſont quelquefois égarées, & que les minérais ſont d'autres fois ſéparés çà & là dans les fiſſures des rochers. Les *mines fixes* ſont les meilleures, ſur-tout quand elles ſont étendues en longueur & en

profondeur en façon de rameaux, en filons, en veines, qui ſe ſuivent ; & pour l'ordinaire elles ſont enfermées ou ſoutenues par un double têt de pierres.

La préſence d'une mine ou d'une miniere de bonne qualité, riche, abondante, eſt ordinairement annoncée par pluſieurs indices extérieurs ; par exemple, par les ſables des rivieres voiſines où l'on trouve des paillettes minérales ; par des traces de terre tendre & onctueuſe nommée *beſteg ;* par le guhr qu'on rencontre dans les fentes des collines rapides ; par la ſituation du terrain qui eſt montueux & aride. L'expérience a appris que les ſommets des montagnes qui contiennent des filons métalliques s'étendent aſſez horizontalement vers le Sud-Eſt, & s'abaiſſent enſuite par degrés vers le Nord-Oueſt. Le bas de ces montagnes eſt pour l'ordinaire coloré, terminé en pente douce, & ombragé par des arbres touffus toujours verts, quelquefois tortueux, noueux, ſéchés par la cime. Quelquefois le ſommet de ces montagnes eſt couvert de plantes vivaces, dont les feuilles ſont noirâtres. Quand des feux follets, des météores ignés, des vapeurs ſubtiles & ſulfureuſes, qui en exhalent, fondent très-vîte la neige qui tombe en hiver, ou qu'on apperçoit, dès la crête ou ſur la croupe de la montagne, des indices de filons métalliques, qui ſe décelent par des veines de quartz ou de ſpath communément vitreux, de matieres ferrugineuſes ; alors on doit trouver la miniere dans le milieu de la colline. L'expérience nous apprend encore que dans les endroits où des filons courent ſous terre ou à peu de profondeur, les tiges de grains qu'on a ſemés à la ſurface, jauniſſent & ſe flétriſſent ſouvent dès qu'elles ſortent de terre. Si les eaux qui deſcendent des montagnes ſont thermales, c'eſt une marque qu'en rétrogradant leurs cours on y trouvera des pyrites, &c. Tous ces indices, pris ſéparément, ſont équivoques ; mais pluſieurs réunis forment une plus grande probabilité. Les montagnes qui renferment les célebres mines du Pérou, préſentent preſque toutes ces indications, & on les trouve raſſemblées dans pluſieurs des Cantons de la Suiſſe, de la Saxe, du Nord, &c. Les montagnes à filons, quoique de l'ordre des primitives, ſont ordinairement d'une élévation médiocre, régulieres, intactes, & ſans dérangement.

Pluſieurs Auteurs anciens font mention dans leurs Livres de différentes mines que nous ne connoiſſons plus. La France où elles ne ſont pas actuellement communes, en comptoit autrefois de très-riches. *Strabon*, dans ſa Géographie, nous dit que les Romains tiroient abondamment des

des métaux de France, au point qu'elle pouvoit à cet égard le diſputer avec l'Eſpagne ; *Pline* nous parle de l'or qui ſe trouvoit dans la Gaule, nous ignorons l'emplacement de ces anciennes mines; ont-elles été totalement épuiſées ? Non, elles exiſtent probablement encore en partie; mais la fureur des guerres, la barbarie & la révolution des temps en ont effacé juſqu'à la trace. Il ſeroit digne d'un Savant de s'occuper, dans les Auteurs anciens, de la recherche de tout ce qui peut être relatif aux mines des pays que nous connoiſſons; il eſt à préſumer qu'après une inſpection étudiée des lieux, on viendroit peut-être à bout de faire des découvertes heureuſes, & l'on trouveroit certains emplacemens de ces anciennes mines, dont pluſieurs s'étant certainement reproduites, offriroient encore de nouvelles richeſſes.

Lorſqu'on eſt certain de l'exiſtence d'une mine dans un endroit, il faut, avant que d'en impétrer la conceſſion, conſidérer s'il y a un fort ruiſſeau & des bois voiſins de ce lieu; enſuite faire l'eſſai de la mine, mais ſur-tout il faut ſe garantir de l'erreur dans les opérations & le calcul; autrement on ſe ruineroit bientôt, ainſi que tous les intéreſſés: enſuite on fait des puits ou bures, pour aller chercher la matiere minérale, & l'on y établit des machines pour en épuiſer les eaux & y renouveller l'air, &c. *Voyez notre Minéralogie* & l'*Art des Mines, traduit par M. Hellot*, &c. pour les autres formalités dans l'exploitation d'une mine. *Voyez auſſi l'article* EXHALAISONS *de cet ouvrage.*

On ne peut trop encourager à l'étude des minéraux, & à trouver des moyens d'économie dans l'exploitation générale de ces ſubſtances ſi utiles à la ſociété civile. Dans le Nord, les Souverains encouragent les travailleurs par des franchiſes & des privileges qui leur font fermer les yeux ſur les dangers qui accompagnent la profeſſion de mineur & la dureté de ce travail. En effet, le travail des mines étoit un ſupplice chez les Romains; il faut paſſer la plus grande partie de ſa vie enterré tout vivant dans des ſouterrains où l'on eſt privé de la lumiere du jour, & continuellement en péril d'être noyé, ou étouffé ou écraſé.

Juſqu'ici les Minéralogiſtes ont conſidéré les mines métalliques ſous trois états différens, 1°. ou comme *fuſibles* par elles-mêmes; 2°. ou qui ſe fondent facilement à l'aide d'un intermede; 3°. ou qui entrent en fuſion difficilement, même avec des fondans. M. *Geller* les diſtingue en *mines ſéparables* dans le lavoir; en *mines inſéparables*, mais fuſibles; & en *mines rapaces* ou preſque *intraitables*,

Rarement on trouve purs les minéraux : ils ſont plus communément minéraliſés, c'eſt-à-dire maſqués & comme déguiſés par les ſubſtances avec leſquelles ils ſont combinés (quelquefois ils ſont dans l'état de chaux). L'or paroît être le ſeul des métaux qui faſſe exception à cette regle, mais il eſt ſouvent allié. L'argent eſt mêlé avec du plomb ; le cuivre eſt ſouvent mêlé avec du fer, & contient outre cela une portion d'argent. Que de moyens n'a-t-il pas fallu imaginer pour ſéparer & conſerver certains minéraux qu'on avoit intérêt de garder ! Ils exigent ſouvent des traitemens différens de ceux des métaux en raiſon des propriétés qui les différencient. Sans être partiſan des Adeptes, pourrions-nous ne pas croire que les travaux de l'Alchimie, qui ont pour objet l'*amélioration*, la *maturation*, la *tranſmutation* des métaux, que ces travaux, dis-je, ont jeté un grand jour ſur la ſcience de la métallurgie ? Il y a des métaux qui ſont plus communs en quelques climats que dans d'autres ; l'or & l'argent ſe trouvent plus abondamment près des Tropiques, & les autres métaux vers le Septentrion ; le fer eſt rare dans les climats chauds. La plupart de nos mines ſont communément plus riches à l'horizon du bas de la montagne : celles des Provinces ſeptentrionales de l'Aſie, telles qu'en Sibérie, ſe trouvent à la ſurface de la terre ; tandis que celles du Nord de l'Europe, notamment les mines de cuivre de Suede, pourroient être fouillées juſqu'à plus de quatre cents toiſes de profondeur. Les mines d'argent de Sainte-Marie, la mine de ſel de Pologne, la mine de charbon d'Ingrande en Bretagne, la mine de plomb de Poulavoine dans la même Province, la mine de mercure d'Ydria, celle de cinabre d'Almaden, la mine d'étain de Cornouailles, la mine d'orpiment de Turquie, la mine de cobalt en Saxe, la mine d'or de Chemnitz, & quantité d'autres eſpeces, ſe fouillent auſſi à des profondeurs conſidérables. Il n'y a point de mine qui n'ait des particularités & des détails qui méritent l'attention du Phyſicien, du Chimiſte & du Naturaliſte. Chaque mine a ſa forme ou ſon apparence extérieure : c'eſt l'uſage qui apprend à les diſtinguer & à les reconnoître. C'eſt en viſitant les cabinets des Naturaliſtes ou les atteliers des Mineurs de chaque eſpece des mines, qu'on peut s'en inſtruire, & notamment en deſcendant dans les galeries. Quand on réfléchit que les mines ou filons paroiſſent produites par criſtalliſation & par des vapeurs ſouterraines & chaudes qui s'attachent dans les fentes des montagnes qu'elles rempliſſent peu-à-peu, on doit convenir que ces vapeurs,

qui par rapport à leur origine peuvent être de différente nature, ſe mêlent entr'elles de pluſieurs façons très-différentes : de ces exhalaiſons différemment combinées naiſſent peu-à-peu toutes les eſpeces de mines & de mêlanges métalliques qui ſe trouvent aſſez ſouvent dans le même endroit du même filon. Ce ſont de ſemblables exhalaiſons qui incruſtent des morceaux de bois, des coquilles, des oſſemens & autres matieres tout-à-fait étrangeres au regne minéral. A Orbriſſeau en Boheme, on trouve du bois changé en mine de fer : en Bourgogne, on trouve des coquilles dont on retire de très-bon fer. Ces faits prouvent auſſi la reproduction des mines : pour s'en convaincre, il ſuffit de deſcendre dans une mine abandonnée, & jeter les yeux ſur les parois des rochers des galeries. En Allemagne, on a trouvé une incruſtation de mine qui s'étoit formée en deux ans ſur un morceau de bois provenu d'une échelle : elle contenoit huit marcs d'argent au quintal.

Dans une mine de plomb en Angleterre, on a trouvé une portion de l'os de la cuiſſe d'un Mineur qui y étoit péri, tout incruſté de minéral de plomb. Nous conſervons la tête de cet os dans notre Cabinet. *Henckel* cite un Mineur tué par une mouffette, & qui quelque temps après fut *tout couvert* de pyrites criſtalliſées qui l'entouroient de toutes parts, comme s'il eût été lui-même changé en pyrite.

Il y a environ trois ans que dans l'intérieur de la montagne de l'île d'Elbe, à l'endroit où l'on exploite la belle & curieuſe mine de fer, l'on trouva entre deux blocs de mine deux uſtenſiles nommés *pics à roc*, qui étoient tout recouverts de mine criſtalliſée ſemblables en tous points à celle de cette même mine ſi connue des Curieux (*a*). On ſait que cette mine avoit été exploitée autrefois par les Romains. Ces outils y auront été abandonnés alors ; mais ceci prouve toujours que la nature reprend quelquefois ſes opérations, qu'elle les continue journellement, & que travaillant avec les mêmes matériaux, la même lenteur, elle fait les mêmes ouvrages.

Il eſt maintenant aiſé de concevoir que les mines s'épuiſent à la longue ; une ſubſtance métallique ou ſe reproduit ou diſparoît pour faire place à une autre, & celle-ci à ſon tour eſt remplacée par une troiſieme, ainſi

(*a*) Cette mine qui eſt en blocs n'exiſte point par filons réguliers ; elle paroît avoir *été culbutée* par quelque révolution locale. On ne peut donc pas l'exploiter par des galeries. On y marche & on y travaille à ciel ouvert.

de ſuite. On peut citer pour exemple la *mine d'antimoine en plumes rouges* de Braenſdorf en Saxe ; la *mine de plomb rouge* de Sibérie ; la *mine de plomb blanche en aiguilles capillaires* du Hartz ; le *flos ferri* de Stirie ; l'*azur étoilé* de Bulach ; la *mine d'argent cornée* de Saxe ; l'*argent vierge en végétation* de Sainte-Marie en Alſace, & beaucoup d'autres dont les veines ou filons ſont taris depuis quelques années. A ces mines ont ſuccédé les *marcaſſites en crête de coq* de l'île d'Angleſey, les *pyrites cuivreuſes & criſtalliſées* où brillent les couleurs les plus vives & les plus variées de Saxe & d'Angleterre ; le *mercure coulant* & le *cinabre en criſtaux tranſparens* de Mœrſchfeld dans le Palatinat, d'Ydria en Carniole : les belles *galenes* de Derbyshire ; les *mines de plomb blanche en canons* & *noire tubuleuſe* de la Baſſe-Bretagne, &c. & ces mines mêmes ne tarderont pas à diſparoître auſſi, & à être remplacées par de nouvelles eſpeces, peut-être plus rares & plus ſingulieres encore, & actuellement en réſerve dans des lieux où le Mineur n'a point encore pénétré.

L'étude des ſecrets de la nature dans les entrailles de la terre eſt ſans doute la plus hardie, mais auſſi la plus belle & la plus élevée. La matiere eſt vaſte, le travail s'y fait en grand. L'ouvrage frappe les yeux, ravit d'admiration ; mais la main de l'ouvrier eſt inviſible. Voyez maintenant les caracteres que nous avons aſſignés aux différentes eſpeces de chaque genre de mines, à leurs mots généraux ; car les métaux dans l'état de mine ont un coup d'œil tout différent de celui qu'ils ont lorſqu'ils ſont purs. *Voyez* ARGENT, ANTIMOINE, BISMUTH, COBALT, OR, ÉTAIN, FER, PLOMB, CUIVRE, ZINC, ARSENIC, MERCURE.

Quant à la maniere de réduire les minérais minéraliſés ou alliés, nous renvoyons aux *Livres de Métallurgie*. Conſultez auſſi le *Dictionnaire de Chimie* & le *deuxieme vol. de notre Minéralogie, édition de 1774*.

MINE D'ACIER. Cette eſpece de mine, dont pluſieurs Auteurs ont parlé, ne doit être regardée que comme une mine de fer qui donne de l'acier dès la premiere fuſion, parce qu'elle eſt pure & dégagée de ſubſtances étrangeres nuiſibles à la perfection du fer. Il n'y a point, à proprement parler, d'acier naturel, c'eſt-à-dire en mine dans les entrailles de la terre. Quelques-uns donnent encore plus improprement le nom de *mine d'acier* à une eſpece de galene de plomb qui a la dureté & la couleur de l'acier. La mine d'argent blanche qu'on a fait bleuir par le recuit reſſemble auſſi à la mine d'acier.

MINE DE GÉNÉVRIER. Les ouvriers de la mine de Salberg en Suede,

donnent ce nom à une eſpece d'asbeſte en bouquets. M. *Wallerius* dit qu'elle contient un peu de plomb & d'argent.

Ce que les Ouvriers nomment *mine d'atlas* ou *ſatinée* eſt une mine de cuivre verdâtre ; la *mine de pois* ou de *feves*, eſt communément une mine de fer globuleuſe ; la *mine de payſan* eſt la mine d'argent vierge en maſſe.

La mine en *marrons* ou en *rognons*, *minera nidulans*, eſt celle qui ſe trouve en tas ou par maſſes détachées plus ou moins groſſes, répandues çà & là dans une roche, au lieu de former des filons ſuivis & continus. On les nomme auſſi *mines égarées*, *mines accumulées* ou *mines en nids*.

Cette maniere de trouver les mines n'eſt point la plus avantageuſe pour l'exploitation; mais elle annonce ou le voiſinage des filons, ou un endroit propre à la formation des métaux. Il ne faut point confondre ces *mines en marrons* avec les mines par fragmens qui ont été arrachées des filons par des courans d'eau, arrondies par le roulemens, & tranſportées quelquefois fort au loin. Au reſte elles peuvent ſouvent conduire aux filons dont elles ont été arrachées.

MINE DE PLOMB NOIRE ou PLOMBAGINE. *Voyez* MOLYBDENE.

MINEURS. *Voyez* VERS MINEURS DE FEUILLES, CHENILLE MINEUSE & ABEILLE MINEUSE.

MINIA. Sorte de ſerpent venimeux qui ſe trouve dans le pays des Negres : il eſt ſi grand & ſi gros qu'il avale, dit-on, des moutons, des pourceaux, & même des cerfs entiers : il ſe tient à l'affût dans des brouſſailles ; & quand il découvre quelque proie, il s'élance deſſus, & s'entortillant autour de ſon corps, il l'étouffe en la preſſant. On rapporte une choſe particuliere de ce ſerpent, c'eſt qu'avant que d'engloutir ce qu'il a pris, il regarde tout autour s'il n'y a point quelque fourmi qui ſe pourroit gliſſer dans ſon corps avec ſa proie pour lui ronger les entrailles ; la peur qu'il en a, vient, dit-on, de ce qu'après avoir avalé un animal de cette groſſeur, il lui eſt impoſſible de ſe remuer, juſqu'à ce qu'il l'ait digéré. La fable eſt ſouvent à côté du merveilleux.

MINIERE, *fodina metallica*, eſt le lieu où l'on fouille le minérai. *Voyez au mot* MINES. Par miniere on entend auſſi la terre, la pierre ou le ſable dans leſquels on trouve une mine ou un métal.

MINIUM ou PLOMB ROUGE MATE. Eſpece de chaux de plomb qui eſt d'un rouge vif, cependant un peu jaunâtre. *Voyez* PLOMB.

MIRAILLET. *Voyez* RAIE LISSE *à l'article* RAIE.

MIRLIROT. *Voyez* MELILOT.

MIRMÉCOPHAGE. *Voyez* FOURMILLIER.

MIROIR D'ANE ou PIERRE SPÉCULAIRE. *Voyez ſon article au mot* GYSPE.

MIROIR DE VÉNUS. *Voyez* CAMPANULE.

MIRTHE ou MYRTE, *myrthus*. C'eſt un arbriſſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, entr'autres les mirthes à grandes feuilles, tels que le *mirthe Romain* & celui d'*Eſpagne*, le *mirthe à feuilles panachées*, le *mirthe à petites feuilles*; & le *grand mirthe à fleurs doubles*; celui-ci eſt très-agréable par le nombre de ſes fleurs qui durent très-long-temps.

Les mirthes ont toujours les feuilles poſées alternativement & dans un ordre croiſé; leur odeur eſt agréable: elles ne tombent point du tout pendant l'hiver. Leurs feuilles ſont quelquefois petites & ovales; quelquefois plus alongées; d'autres fois plus arrondies & pointues, ſuivant les eſpeces: elles ſont unies & luiſantes comme celles du buis. Les fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles: elles ſont en roſe, blanches & odorantes; aux fleurs ſuccedent des baies ovales, qui contiennent pluſieurs ſemences de la figure d'un rein.

Ces arbriſſeaux font un joli effet dans les boſquets d'hiver & d'été dans nos provinces méridionales, telles que le Languedoc, la Provence, &c. où on peut les élever en pleine terre. Ici nous ne pouvons les conſerver que dans nos ſerres, ayant l'attention de les tenir à portée des portes & des fenêtres, afin qu'ils jouiſſent de l'air dans les temps doux & humides; ſans quoi ils ſe dépouillent de leurs feuilles. Ces arbuſtes ſont ſouples, dociles, & ſont propres à prendre toutes les figures ſous le ciſeau tondeur du Jardinier induſtrieux. Conſultez *Miller* dans la ſixieme Edition Angloiſe de ſon *Dictionnaire des Jardiniers*.

Les feuilles & les baies de mirthe, qu'on nomme *mirtilles*, ſont aſtringentes & recommandées pour affermir les dents qui ont été ébranlées par le ſcorbut. Les feuilles ſeules entrent dans la compoſition des ſachets d'odeur & dans les pots-pourris, &c. Les baies de mirthe ou mirtilles tenoient lieu de poivre aux Anciens avant que cet aromate de l'Inde eût été découvert. On les emploie en Allemagne pour faire une teinture ardoiſée, qui a cependant peu d'éclat. En Provence les oiſeaux mangent beaucoup de ces baies qui les engraiſſent & donnent à leur chair un goût excellent. M. *Haller* a raiſon de dire qu'il ne faut pas confondre les fruits

aſtringens & aromatiques du mirthe avec les baies douceâtres & colorantes de l'airelle qu'on appelle auſſi *mirtille*. Voyez AIRELLE.

On retire des fleurs du mirthe, en les diſtillant dans l'eau, une eau aſtringente que l'on nomme *eau d'Ange :* elle eſt fort recherchée pour ſa bonne odeur, &c. Les Dames s'en ſervent pour ſe laver ; l'expérience leur a appris qu'elle eſt ſouveraine pour nettoyer la peau, la parfumer & affermir les chairs. On lit, dans le *Dictionnaire portatif d'Hiſtoire naturelle* un fait qui, s'il exiſte, tend à démontrer la forte aſtriction du mirthe. L'Auteur le rapporte comme un trait de Morale & de Phyſique, voici ſes propres expreſſions : « Le mirthe eſt auſſi la » baſe d'une pommade appellée *pommade de la Comteſſe* connue par un » trait d'hiſtoire ſingulier. Un jeune élégant, papillon de toilette, ſe » trouvoit ſeul un jour dans l'arſenal des Graces ; ſa main curieuſe a » bientôt parcouru les parfums, les ſachets, la poudre odorante, les » eſſences, les coſmétiques. Pour donner à ſes levres plus de vermeil, » plus de ſoupleſſe & diſſiper des feux ſauvages, il étend légérement » avec ſon doigt indiſcret la pommade fatale, ſe regarde au miroir, » ſe contemple, s'admire, s'adoniſe. La Dame entre ; il veut parler ; » ſa bouche ſe rétrécit, le contour des levres ſe reſſerre, il balbutie. » La Dame étonnée le regarde, jette les yeux ſur ſa toilette, reconnoît au petit pot découvert la cauſe de l'erreur, & ſe met à rire à » gorge déployée aux dépens de l'indiſcret confus ». Avis au Lecteur, il ne faut pas toujours ſe jouer à la toilette de toutes les Dames.

Les habitans d'Illyrie, ceux de Naples & de la Calabre, préparent & perfectionnent leurs cuirs avec les feuilles du mirthe, comme font les Macédoniens avec celles du ſumach, les Egyptiens avec les ſiliques d'acacia, les Peuples de l'Aſie Mineure avec les calices des glands de chêne, les François avec l'écorce moyenne de cet arbre, les Phrygiens avec l'écorce du pin ſauvage. *Belon* a obſervé qu'on trouve ſous les feuilles du mirthe une graine d'écarlate ou gallinſecte ſemblable au kermès, qui renferme un petit animal vivant dans ſa coque. *Voyez* KERMES.

MIRTHE BATARD DES PAYS FROIDS, MIRTHE DU BRABANT, PIMENT ROYAL ou GALÉ D'EUROPE, *myrtus Brabantica aut Chamæleagus*. C'eſt un petit arbriſſeau que les Allemands appellent *gagel ;* il reſſemble à un petit ſaule. Ses tiges ſont menues & branchues, hautes de deux pieds & demi, garnies de feuilles alternes, aſſez ſemblables à celles du mirthe, mais en quelque ſorte blanchâtres, d'une odeur de

drogue ou de baume. Ses fleurs mâles ſont à chatons comme celles du bouleau ; les fleurs femelles croiſſent ſur des individus différens & ſont diſpoſées en grappes, auxquelles ſuccedent des ſemences menues, d'une odeur aſſez forte, couvertes de petites écailles appliquées ſur leur ſurface.

Cet arbriſſeau aime les lieux incultes pleins de bruyeres, aquatiques & marécageux : il fleurit en Mai ; il croît particuliérement dans les prairies humides de St. Léger au-delà de Verſailles. Il étoit plus connu autrefois : on apportoit ſes branches par charretées à Paris, on s'en ſervoit pour garnir les cheminées & les croiſées des appartemens, à cauſe de l'odeur des fleurs & des boutons, qui eſt forte & entête ſans être déſagréable ; les femmes les mettoient dans leurs armoires parmi le linge & les hardes, pour les parfumer & pour en chaſſer les teignes ; mais les eſſais qu'a faits M. *de Réaumur*, ont démontré que toutes ces plantes n'étoient d'aucun effet ſur les teignes, & qu'il falloit avoir recours à l'huile eſſentielle de térébenthine. *Voyez* TEIGNE.

Quelques perſonnes font bouillir les fleurs de ce mirthe bâtard dans la bierre au lieu de houblon ; mais elles la rendent très-enivrante. On prétend que ſes feuilles priſes en infuſion théiforme, ſont une boiſſon propre à fortifier l'eſtomac. Quelques Auteurs ont avancé, mais à tort, que les feuilles du galé ſont les mêmes que celles du thé préparé en Chine.

Miller compte trois eſpeces de *galé* ; ſavoir, le *galé frutex odoratus Septentrionalium*, c'eſt celui dont il vient d'être mention. Les deux autres eſpeces de *galé* ſont étrangeres, originaires d'Amérique & bien ſupérieures à celles de l'Europe ; l'une eſt le *gale Carolinienſis baccata, fructu racemoſo, ſeſſeli monopyreno* ; l'autre eſt le *gale Carolinienſis humilior, foliis latioribus & magis ſerratis* : les Anglois le cultivent beaucoup, ſoit de graine, ſoit de bouture. Ces deux eſpeces de *galé* s'élevent chez eux en buiſſon à la hauteur de cinq pieds, & ſont toujours vertes ; leurs feuilles broyées dans la main répandent une odeur ſuave, telle que celle de mirthe. Une de ces eſpeces de *galé* a produit du fruit dans le jardin d'un Curieux de Londres en 1729 ; & toutes les deux donnent communément des fleurs. Les Américains préparent une cire des baies, dont ils font des bougies qui brûlent à merveille & qui exhalent une agréable odeur. *Voyez ce que nous en avons dit à l'article* ARBRE DE CIRE.

MISPIKKEL. Eſpece de pyrite blanche & arſenicale. *Voyez* PYRITE.

MISY,

MISY, eſt une ſubſtance vitriolique jaunâtre, brillante, d'un goût très-ſtyptique ou atramentaire : elle eſt fort ſemblable à l'enveloppe effleurie de ces morceaux de pierres vitrioliques appellées *calchitis*. Voyez ce mot.

Le miſy nous paroît produit par la décompoſition d'une pyrite ferrugineuſe, ou d'un vitriol martial décompoſé. Nous en avons rencontré dans les charbonnieres de Liege & dans les environs de Namur. *Voyez* la Note qui eſt dans notre *Minéralogie*, *tome I*, *page 551*.

MITOU ou MITOU POURANGA. *Voyez* MITU.

MITTES, *blattæ*. Ce ſont des inſectes volants du genre des ſcarabées. Les jeunes ſont blancs & deviennent noirs en vieilliſſant ; ils ſe dépouillent de leur peau : il n'y a que les mâles qui ont des aîles. Le froid les fait périr.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de mittes ; ſavoir : celle qui vit de chair (c'eſt une *blatte carnivore*), celle qui ſe trouve dans le pain & la farine, celle qui ronge les livres, celle qui habite ſous les plumes des oiſeaux élevés en cage, celle qui glouſſe comme les poules, celle qui fait du ravage dans les jardins, & qui s'attache ſinguliérement aux porreaux, celle qui fuit la lumiere, celle qu'on trouve dans les moulins & aux environs des fours, celle qui ſe trouve à l'entrée des latrines & des bains, celle qui répand une mauvaiſe odeur par-tout où elle paſſe. Cette derniere eſt nommée *mitte puante* : elle ſe retire dans les caves & dans les lieux frais ; on ne la voit ordinairement que la nuit, & elle marche très-lentement. Il y a encore une eſpece de mitte qui ſe met entre les écailles des poiſſons que les Lapons font deſſécher. *Voyez les Actes d'Upſal*.

Mademoiſelle *Merian* dit auſſi qu'il y a de belles mittes blanches à Surinam, qui ſe métamorphoſent en de belles mouches vertes. Les *kakerlaques* ſont des eſpeces de mittes. *Voyez* KAKERLAQUE.

On voit beaucoup de mittes en Ruſſie qui ſe cachent le jour dans les fentes du bois, & qui ſortent la nuit. Elles y ſont connues ſous le nom de *Tarakan*. En général ces ſortes d'inſectes reſſemblent aſſez aux grillons des champs. On dit que les mittes ſortent de leurs œufs toutes parfaites, & qu'elles croiſſent peu-à-peu. Elles ont huit grands pieds, pareils à ceux des faucheux, ainſi qu'on le peut obſerver en mettant une de ces petites bêtes dans un microſcope. Pour la mitte qui imite le cri de la poule, qui ronge les livres & qui ſe nourrit de la colle dont on les enduit en les reliant, elle n'eſt pas plus groſſe qu'une puce : elle a ſur

le dos une crête oblongue decouleur griſe ; elle porte la tête baſſe & approchée de la poitrine : c'eſt en frappant, dit-on, des aîles l'une contre l'autre qu'elle excite un bruit ſans doute d'un ſon très-foible qui imite le glouſſement d'une poule.

MITU ou MUTU ou MITOU POURANGA. Eſpece de poule ou plutôt de coq de Bréſil, qui a une crête tachetée de petits points noirs & blancs, & qu'il éleve & dreſſe en forme de huppe quand il lui plaît. Cet oiſeau eſt plus grand qu'un coq d'Europe : les plumes de ſon corps ſont noires, excepté au ventre & au croupion où elles ſont brunes : il a le bec courbé, long de quinze lignes & rougeâtre. Ses œufs ſont gros, blancs & très-durs ; ſi on les choque l'un contre l'autre, ils rendent une eſpece de ſon ; cependant on les caſſe. On dit que, quoique les os de cet animal ſoient mortels aux chiens, ils ne nuiſent point aux hommes. Le mitu ſe perche fort haut, & vole ſur les arbres comme les paons : il dreſſe ſa queue comme le coq d'Inde : c'eſt un oiſeau qui s'apprivoiſe aiſément. *Voyez maintenant l'article* HOCOS.

MOCAYA ou MONCAYA. Eſpece de chou palmiſte, dont l'amande fournit une huile qui fait en peinture le même effet que l'huile de noix ; on s'en ſert auſſi quelquefois en Guiane pour l'aſſaiſonnement des mets. Cette huile ſe tire comme celle de la noix du *palmier aouara*. Voyez ce mot.

MOCOCK ou MOCOCO. *Voyez* MAKI.

MOCQUEUR. *Voyez à l'article* POLYGLOTTE.

MODIOLUS. Les Naturaliſtes ont donné ce nom à différens foſſiles ; tels que les *caryophylloïdes*, les *troques*, &c. *Voyez ces mots.*

MOELLE, *medulla.* Nom que l'on donne à différentes ſubſtances qui appartiennent aux trois regnes de la Nature. 1°. Le regne animal fournit la moëlle de *bouc*, de *bœuf*, de *cerf*, de *veau*, & autres animaux : *voyez chacun de ces mots & l'article* GRAISSE. 2°. Le regne végétal produit ce qu'on appelle *moëlle* ou *pulpe de caſſe*, la *moëlle* ou *créme de coco*, &c. 3°. Le regne minéral donne la moëlle des rochers, qui eſt l'*agaric minéral*. Voyez ces mots.

La moëlle animale eſt une ſubſtance d'une ſaveur douce, graſſe, oléagineuſe, qu'on trouve en maſſe dans le milieu des os longs & creuſés en canal, on l'appelle *ſuc moëlleux* & *huile médullaire* dans la portion cellulaire des os. M. *Duverney* a démontré que la moëlle étoit ſuſceptible de ſentiment ; cela doit s'entendre des véſicules membraneuſes qui

contiennent la moëlle, & qui étant parſemées de nerfs ont un ſentiment très-délicat. Le même Auteur a reconnu que la moëlle des animaux ne ſouffroit aucun changement dans les divers aſpects de la lune; que les os du lion & du cheval ſont creux & remplis de moëlle, contre l'opinion populaire. Enfin que la moëlle dans les animaux vivans eſt toujours liquide & coulante.

Il convient de dire ici avec M. *Adanſon*, que dans les végétaux, la *moëlle* proprement dite n'eſt que le tiſſu cellulaire dont il eſt mention aux articles *écorce* & *arbre*; c'eſt-à-dire, un compoſé d'utricules verdâtres & ſucculentes qui ſe voient ſenſiblement dans toutes les productions nouvelles des plantes annuelles ou des arbres; & ce n'eſt qu'au bout d'un ou deux ans, plus ou moins, que ces véſicules ſe vident, ſe deſſechent, deviennent ſphériques ou polyedres; enfin prennent la conſiſtance & la couleur de moëlle qui eſt blanche dans la plupart, jaunâtre ou couleur de rouille dans quelques-uns, comme dans le marronnier, brune dans d'autres, comme dans le noyer, & rouge dans d'autres. La moëlle n'étant qu'une métamorphoſe du tiſſu cellulaire qui eſt répandu dans le bois & l'écorce, on en devroit voir preſque partout; mais elle n'eſt guere ſenſible que lorſqu'elle ſe raſſemble par maſſes, & elle ne ſe réunit ainſi que dans les bois les plus tendres ou dans leur aubier. Toutes les plantes commencent par en avoir dans leur jeuneſſe: dans celles qui en ont beaucoup, la moëlle réſide principalement dans l'*ame* du corps ligneux où elle eſt renfermée, comme dans un tuyau d'où elle ſe répand dans la ſubſtance du bois & de l'écorce. Les herbes & arbriſſeaux en ont en général plus que les arbres. Les plantes où on en a vu le moins, ſont l'orme, le chêne, le noiſetier, le poirier, le pommier; on n'en remarque aucunement dans l'ébene, le gayac, le bois de fer, les racines du tabac & de la pomme épineuſe; mais le noyer, le houx, le frêne & le pin en ont un peu: il s'en trouve beaucoup dans le ſureau, l'aubepine, le figuier, le ſumac, l'abſinthe, &c. Si épaiſſe que ſoit cette moëlle, elle diſparoît peu-à-peu dans les arbres. Le canal qui la contient ſe rétrécit peu-à-peu & ſe remplit par l'épaiſſiſſement des fibres ſéveuſes, &c. Les véſicules de la moëlle ſont plus grandes à ſon centre que vers le corps ligneux, & on remarque en général que les herbes qui ont plus de moëlle, comme le chardon, ont auſſi les véſicules plus grandes que les arbres qui en ont moins: mais ce n'eſt pas la même choſe dans les arbres; le *ſureau*,

par exemple, a beaucoup de moëlle & des véſicules très-petites. *Voyez les articles* ARBRE & ÉCORCE.

MOFETTE. *Voyez à l'article* EXHALAISONS.

MOILON ou MOELLON, *cementa*. Nom donné en France, & ſur-tout à Paris, à une pierre blanchâtre calcaire, un peu tendre, qui ſe tire en petits blocs des carrieres d'Arcueil, &c. c'eſt communément la moindre pierre qui provient d'une carriere; le meilleur eſt celui qui eſt le plus dur & de bonne aſſiette: il faut l'équarrir & le faire paſſer au moins un hiver en tas, avant de l'employer. Le moilon eſt un des matériaux où l'ouvrage de maçonnerie va le plus vîte: il ſert ſur-tout à garnir le dedans des gros murs. Il s'emploie auſſi aux fondemens & aux murs de médiocre épaiſſeur.

MOINE, *monialis*. Nom donné à quelques poiſſons dont on fait beaucoup d'uſage dans les Indes, & qu'on prend proche Hilas. Le premier eſt d'un bleu clair ſur le dos; il a une ligne large, qui eſt de couleur rouge; ſon ventre eſt marqué de différentes couleurs; les nageoires qu'il a des deux côtés du corps ne ſont pas pointues. Sa chair eſt bonne à manger, mais il faut auparavant l'ouvrir & le faire ſécher au ſoleil, ou le ſaler. Le ſecond, quoique ſemblable au précédent, eſt très-remarquable en ce qu'il a ſix aiguillons ſur le dos & deux au bas du ventre, trois taches blanches & des nageoires ſur les ouies: ſa couleur eſt jaune. Le troiſieme ne differe du précédent que par ſa couleur jaune, noirâtre & bleue: ſa tête eſt rouge.

On donne encore le nom de *moine* au *marſouin*. Les Portugais appellent auſſi *moine des Indes* le *rhinocéros*. Les François donnent encore le nom de moine ou de capucin au *ſcarabée monocéros*. Voyez ces mots.

MOINEAU, *paſſer*. Nom donné à un genre de petits oiſeaux, fort jolis, connus de tout le monde; ce genre d'oiſeau paroît nombreux en eſpeces, & l'eſpece très-abondante en individus; leur caractere eſt d'avoir le bec en forme d'un cône renverſé, les bords très-coupans & finiſſant en pointe, le ſommet de la tête plus élevé que celui des autres petits oiſeaux parmi leſquels on les confond aſſez ſouvent. On a,

1°. Le MOINEAU VULGAIRE, DOMESTIQUE OU DE MAISON, autrement dit le FRANC-MOINEAU, *paſſer vulgaris aut domeſticus*. Cet oiſeau peſe un peu plus d'une once. Sa longueur, depuis la pointe du bec

juſqu'au bout de la queue, eſt de ſix pouces & demi; ſon bec eſt un peu gros, noirâtre dans le mâle, brun dans la ſemelle, long à peine d'un demi-pouce : il a l'iris couleur de noiſette, l'entre-deux des yeux jaunâtre, les pieds preſque bruns, les ongles noirs, la tête un peu cendrée ou d'un bleu ſombre, le menton noir, les mâchoires tachetées de blanc, la gorge d'un blanc cendré, le ventre & la poitrine blanchâtres, les plumes qui ſéparent le cou & le dos ſont rouſſes; le dos & le croupion ſont de la même couleur que les grives, & mêlés en quelque ſorte de vert, de brun & de cendré; le pennage des aîles eſt à bords rouſſâtres, traverſé d'une ligne blanche; toutes les plumes de la queue ſont d'un brun noirâtre & à bords rouſſâtres. Au reſte, le plumage du moineau varie ſelon le climat & la ſaiſon. La femelle n'a point la barbe noire, ni de taches blanches ſur le cou : les couleurs de ſon plumage ſont en général moins vives que celles du mâle.

Le moineau eſt un oiſeau fort laſcif, & dont les teſticules ſont grands. *Aldrovande* dit en avoir vu un, qui, en moins d'une heure, cocha ſa femelle vingt fois, étant prêt à continuer pluſieurs autres fois ſes ébats amoureux, ſi elle n'eût pas changé de place. *Friſch* dit que cet oiſeau *fait des petits* trois fois l'année; quand il eſt jeune, il s'apprivoiſe fort aiſément, & eſt fort amuſant; il apprend un peu à parler; il peut apprendre auſſi le chant des autres oiſeaux qui ſont en cage auprès de lui.

Cet oiſeau eſt fort incommode, parce qu'il fait tort aux grains, auſſi bien à la campagne que dans les greniers & les granges. Il ſe multiplie beaucoup, & n'épargne pas les jardins : il fait auſſi un grand carnage de mouches à miel, ſur-tout lorſqu'il a des petits : on dit qu'il fait encore beaucoup de dégât dans les colombiers, parce qu'il tue les pigeonneaux en leur crevant le jabot avec ſon bec, pour manger le grain qui eſt dedans. Il mange de tout, mouches, papillons, guêpes, abeilles, il dévore les frelons, bourdons, fourmis, grillons, ſcarabées, vers; il pille les grains, fruits & légumes. Auſſi, pour éloigner ces oiſeaux & leur faire peur, les gens de la campagne ont-ils coutume de planter debout des hommes de paille, habillés de haillons, ou d'autres épouvantails. Dans le Brandebourg, pour détruire, ou plutôt pour diminuer la quantité de ces ſortes d'ennemis aîlés qui font beaucoup de dégâts ſur les fromens, leur tête eſt à prix : on a fait des Ordonnances qui obligent les gens de la campagne à repréſenter tous les ans une certaine quantité

de têtes de moineaux. C'eſt ainſi que dans le Marquiſat de Bade-Dourlach chaque payſan eſt obligé d'apporter toutes les années un certain nombre de têtes de moineaux au Receveur ou Bailli du Prince. Il y a dans chaque village des Chaſſeurs de moineaux, qui ſont ce métier, dit M. *Bourgeois*, pour en vendre les têtes aux Payſans, pour payer leur tribut. Mais ces oiſeaux ſont ruſés, & s'apperçoivent bientôt de tous les pieges qu'on leur tend; auſſi l'on a bien de la peine à les ſurprendre, même au trébuchet. Ils volent ordinairement aſſez bas, de maniere que le Chaſſeur les tue difficilement à coups de fuſil.

Le moineau fait entendre ſon cri tout le long de l'année. Quand deux mâles en veulent à une même femelle, ils ſe la diſputent avec chaleur: on ſe livre des combats corps à corps; la femelle ſe défend alors à grands coups de bec, en ſorte qu'ils tombent ſouvent par terre tout étourdis. On peut diſtinguer leurs cris quand ils s'accouplent; quand ils avertiſſent leurs petits de ne pas ſe faire entendre, de peur de ſe découvrir, quand ils voient près d'eux quelque ennemi, comme un chat, un oiſeau de proie, un hibou; quand ils volent par troupes à la campagne; quand ils ſe diſputent mutuellement, ou qu'ils ſentent de la douleur.

Cet oiſeau n'eſt guere d'uſage en aliment que parmi le petit peuple: ſa chair eſt ordinairement maigre, ſeche, peu ragoûtante & dure. Quelques perſonnes ne veulent point manger de moineaux, parce qu'elles s'imaginent que ces oiſeaux tombent de mal caduc: d'autres en mangent après leur avoir ôté la tête. Si cette maladie des moineaux a lieu, elle peut venir de leur excès de lubricité. On trouve cependant dans les Ephémérides d'Allemagne deux exemples, que le moineau par lui-même diſpoſe à l'épilepſie. Le moineau eſt gras quand il eſt jeune, & quand il ne cherche pas encore à s'accoupler; car alors ſa cupidité laſcive ne le laiſſe pas croître. Les Auteurs de la *ſuite de la Matiere Médicale* diſent que s'il eſt arrivé quelquefois de gagner le mal caduc en mangeant de ces petits oiſeaux, c'eſt parce qu'un tel aliment étant recommandé par quelques Médecins, comme très-propre à exciter à l'amour, & comme un remede aphrodiſiaque, il peut être arrivé que des perſonnes, après en avoir mangé dans cette vue, & abuſant enſuite de leur tempérament par un uſage immodéré des femmes, ſoient tombés dans cette terrible maladie, qui eſt quelquefois la ſuite d'un penchant à l'acte de Vénus auquel on s'eſt livré ſans ménagement.

Le moineau marche en ſautillant; il fait ſon nid tantôt dans le creux d'un arbre, tantôt ſous un toît ou dans un trou de muraille, tantôt dans un vieux nid de pie, tantôt au haut d'un orme ou d'un pommier, quelquefois même dans un puits à une certaine profondeur; il s'empare auſſi quelquefois des nids d'hirondelles à cul blanc, qu'on appelle *petits martinets;* alors il ſe livre de rudes combats entr'eux : *voyez ce qui en eſt dit à l'article* HIRONDELLE A CUL-BLANC. On attache ſouvent contre les maiſons des pots de terre faits exprès, qu'on appelle pour cette raiſon des *pots à paſſe* ou à *moineaux*, afin que ces oiſeaux y faſſent leur nid. *Zinnani* dit que dans un nid fait d'herbes ſeches & de plumes, cet oiſeau pond pour chaque couvée quatre ou cinq œufs à coque très-mince, qui ſont cendrés, marquetés çà & là d'une couleur de détrempe d'encre & de laque. On a prétendu il y a long-temps que les mâles ne vivoient que deux ans; mais on a vu des moineaux, tant mâles que femelles, vivre en cage pendant huit ans. Les moineaux-francs paroiſſent aimer paſſionnément ceux de leur eſpece; car non-ſeulement ils élevent leurs petits avec beaucoup de ſoin, mais auſſi quand ils viennent à découvrir quelque amas de graines, ils invitent généreuſement & à grands cris leurs compagnons à en manger avec eux. La fiente du moineau, donnée à la doſe de deux ou trois grains dans la bouillie, lâche le ventre comme fait celle de la ſouris : ce même excrément, mêlé avec du ſaindoux, & employé en liniment ſur la tête, empêche la chûte des cheveux & les rend plus nombreux : ſi l'on en diſſout dans de l'eau chaude, & qu'on s'en lave les mains, elle les blanchit & adoucit la peau.

Le moineau a pluſieurs noms; chez le vulgaire on l'appelle *puſſe*, *moucet* ou *moinet*, *moiſſon*, *pierrot*, *guillery;* en Provence & en Languedoc on appelle le mal caduc, *lou mau de las paſſeras*, le *mal des paſſereaux* ou *moineaux*. Le *moineau de haie* ne differe du moineau franc qu'en ce qu'il vit & qu'il niche dans les haies & ſur les arbres.

2°. Le MOINEAU D'ARBRE OU DE CAMPAGNE, *paſſer arboreus aut campeſtris*, que les Pariſiens nomment *friquet* ou *moineau de noyer*, eſt le plus petit de tous les moineaux : il a le bec court, noir & un peu gros; les pieds, les jambes, les aîles & la tête comme le moineau franc. Il habite dans les buiſſons & les arbres; il fait ſon nid dans les arbres creux des jardins & des bois; il ne s'y multiplie pas

beaucoup, à cauſe du nombre d'ennemis qu'il y rencontre, & ſouvent dans l'hiver on le trouve mort dans le trou des arbres : ſon cri eſt différent de celui du moineau franc. Ceux qui eſſaient de faire des bâtards en fait d'oiſeaux, aſſurent qu'il s'apparie auſſi avec la ſerine des Canaries.

3°. LE MOINEAU DES BOIS, *paſſer ſylveſtris aut torquatus*. Il eſt de la groſſeur des moineaux ordinaires ; le ſommet de ſa tête eſt jaune rougeâtre. C'eſt une eſpece de *foulcie*.

On voit chez les Oiſeleurs des moineaux tout jaunes ou tout blancs, ou de trois couleurs; ſavoir, blanc, noir & jaune : ces variétés dans l'eſpece du moineau ſont particulieres & accidentelles. On connoît auſſi le *moineau d'Italie* ou *de Bologne*, qui eſt jaune & blanc, & ſe perche dans les ceriſiers : le *moineau d'Illyrie* qui eſt blanc en devant & rouge ſur le dos : le *moineau à collier jaune* ou *à la foucie*, qui eſt fort rare ; il eſt plus gros & plus tendre que le moineau domeſtique ; ſon cri eſt haut & éclatant : le *moineau à tête rouge*, & celui de montagne, *paſſer montanus*, qui eſt fort commun dans certains pays; ſon corps eſt fort alongé ; il ſe plaît dans des endroits montagneux, déſerts & remplis de bois ; il ſert autant aux Oiſeleurs que le moineau commun pour prendre les autres. Le *moineau de Penſilvanie* a la gorge blanche, le bec noir & les pieds couleur de chair : le *moineau de jonc* ou la *canevarola*, autrement *fauvette babillarde*, qui a la tête noire, le cou cerclé de blanc, le plumage bigarré de noir & d'une eſpece de rouge; ſes pattes ſont très-fortes ; il chante bien & fréquente les roſeaux ; il s'éleve en l'air en voltigeant, & retombe ſoudain ſur les roſeaux ou ſur les joncs : dans la belle ſaiſon il cherche les lieux où il y a de la fraîcheur & du vent ; dans l'hiver il aime les abris & les endroits où le ſoleil paroît. Nous en avons vu dans la Nort-Hollande qui avoient la grandeur du roſſignol : ils chantoient continuellement : le *moineau fou*, ſes yeux ſont grands ; on le trouve en Italie près de Bologne. On voit que l'eſpece du moineau offre beaucoup de variétés, dont les unes ſont générales & les autres particulieres, même dans nos climats, que l'eſpece en eſt répandue du Nord au Midi, dans notre Continent, depuis la Suede juſqu'en Egypte, au Sénégal, &c.

Des Ornithologiſtes font mention de pluſieurs moineaux des Indes, marquetés de toutes les plus belles couleurs. Les Indiens font, avec les plumes de ces magnifiques oiſeaux, qui ſont étrangers à nos climats & peut-être auſſi à l'eſpece propre du moineau, des ouvrages de plumaſſerie

ſerie charmans; on y voit éclater le vert de prairie, le violet purpurin de l'améthyſte, le bleu céleſte ou d'azur, & le noir luſtré. Parmi ces oiſeaux les uns ſont crêtés, d'autres ſans queue apparente. La voix de ces oiſeaux imite le ſifflement des vents. On diſtingue entre autres le moineau de Bengale, celui de Macao, celui de la Chine, dont le plumage eſt ſemblable à celui de la linotte; le moineau du Cap de Bonne-Eſpérance, celui du Sénegal & ceux du Canada, de Cayenne & de la Caroline. Le moineau des Indes, *paſſer indicus*, *macrouros roſtro miniaceo*, eſt une ſorte de pinçon qui a autour du bec cinq ou ſix poils qui reſſemblent à la mouſtache d'un chat. Cet oiſeau a été décrit par M. *Linneus*. *Voyez les Mémoires de l'Académie de Stockholm*. Le *moineau de Paradis* eſt le *cardinal d'Angola*.

Mérolla, après avoir obſervé la variété ſurprenante de toutes ſortes d'oiſeaux, fait une remarque ſinguliere ſur les moineaux étrangers. Ils ſont, dit-il, de la même forme que ceux d'Europe; mais dans la ſaiſon des pluies, leur plumage devient rouge & reprend enſuite ſa premiere couleur. Le même Auteur parle avec admiration d'une eſpece de petit moineau décrit par *Cavazzi*, & qui ſe trouve aux Royaumes de Congo & d'Angola: ſa couleur eſt d'un beau bleu foncé; ſon ramage commence à la pointe du jour, & fait, dit-on, entendre aſſez diſtinctement le nom de JESUS-CHRIST.

A l'égard du *moineau blanc*, *paſſer candidus*, les bords inférieurs de ſes aîles ſont noirs, il eſt plus blanc en hiver que dans le temps de la canicule, encore le plumage n'eſt-il blanc que par l'extrémité. M. *Linneus* (*Mém. de l'Académie Royale de Suede, ann. 1740*) croit que c'eſt une eſpece d'alouette, *alauda remigibus albis, primoribus extrorſum nigris, rectricibus nigris, lateralibus tribus albis; Paſſer Alpino-Laponicus, ſeu nivalis*, LINN. en Suédois, *Snoë-Sparf*; en Lapon, *Alaipg*. En été il habite les montagnes neigeuſes de la Laponie: on a de la peine à l'y diſtinguer, ainſi que la perdrix blanche, leur plumage étant alors de la même couleur que celle de la ſubſtance qui couvre le ſol où ils habitent. Le moineau blanc, autrement dit *moineau de neige*, n'aime point à ſe percher, dort peu, il ne fait que ſautiller & voltiger ſur le terrain raboteux: il court préciſément comme les alouettes en hiver, & étant pris il crie comme un jeune choucas. Il deſcend en hiver dans le pays plat de Suede. Dans les montagnes il ſe nourrit avec la ſemence d'une plante appellée *ſcherra*, c'eſt le *betula vana aut foliis orbiculatis crenatis*, FLOR. LAPP. 342.

quelquefois avec la graine de chenevis & d'avoine. Cet oiſeau eſt de paſſage; ſa chair eſt d'un aſſez bon goût, & on en fait manger aux étrangers pour des ortolans. Combien d'autres ſortes de moineaux étrangers! La *veuve*, &c.

MOIRE. Nom que l'on donne à une eſpece de coquillage univalve, du genre des *volutes*. Voyez ce mot.

MOISISSURE, *mucor*. Dans tous les corps qui ſe corrompent à l'air par le principe de l'humidité qui s'y trouve, on obſerve à leur ſurface une eſpece de duvet blanc appellé *moiſiſſure*, laquelle eſt très-curieuſe à voir au microſcope. On diroit d'une petite prairie d'où ſortent des herbes, des fleurs plus ou moins épanouies, & les autres parties naturelles aux plantes. On en peut voir la figure dans la Micrographie de *Hoock*. La moiſiſſure vue au microſcope, ne paroît ſouvent qu'un parterre de mouſſes & de champignons dont l'humidité a fait éclorre les graines. *Bradley* a obſervé la moiſiſſure dans un melon, & il a trouvé que ces petites plantes végetent d'une maniere très-prompte. Leurs ſemences jettent leurs racines en moins de trois heures, & ſix heures après, la plante eſt dans ſon dernier accroiſſement; les ſemences ſont mûres & prêtes à en tomber. Quand le melon eut été couvert de moiſiſſure pendant ſix jours, ſa qualité végétative commença à diminuer, & elle paſſa entiérement deux jours après: alors le melon tomba en putréfaction, & ſes parties charnues ne rendirent plus qu'une eau fétide qui commença à avoir aſſez de mouvement en ſa ſurface. Deux jours après il y parut des vers, qui en ſix jours de plus ſe changerent en nymphes, état dans lequel ils reſterent quatre jours, & après ils en ſortirent ſous la forme de mouches; phénomene digne de la réflexion du Philoſophe. Les *mucors* ſont de la claſſe des *fungi* (champignons). Leur végétation ſe fait avec une promptitude étonnante. La Nature deſcend par nuances inſenſibles depuis le plus grand des végétaux, depuis le baobab ou pain de ſinge, & le ceiba, juſqu'à la plante la plus imperceptible, par des nuances infinies. La moiſiſſure nous offre en quelque ſorte une nouvelle Botanique qui ne peut être connue qu'à l'aide des meilleurs microſcopes; nous l'avons dit: elle préſente une eſpece de prairie d'où ſortent des herbes & des fleurs, les unes ſeulement en boutons, d'autres toutes épanouies, & d'autres fanées, dont chacune a ſa racine, ſa tige, & toutes les autres parties naturelles aux plantes; la végétation de ces plantes ſe fait extrêmement vîte; chaque plante a une quantité de ſemences qui ne paroiſſent pas être trois

Digitized by Google

heures à jeter racines, & dans ſix heures au plus la plante eſt dans ſon état de maturité, & les ſemences prêtes à en tomber. Quelle étonnante petiteſſe! & quelle quantité prodigieuſe de corpuſcules parfaitement organiſés, dont cent mille égalent à peine la quatrieme partie d'un grain de millet!

MOITON ou MOUTON, eſt un oiſeau du Bréſil, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Il eſt un peu plus grand que le paon. Il eſt remarquable par une belle huppe qu'il a ſur la tête, & par les belles plumes blanches & noires dont il eſt couvert. On mange ſa chair, qui eſt excellente.

MOLDAVIE. *Voyez* MÉLISSE DE MOLDAVIE.

MOLE, *phuca*. Poiſſon de mer ſaxatile, d'une couleur rougeâtre, reſſemblant à une tanche d'eau douce par devant, & à une ſole par derriere, parce que cette partie eſt mince, plate & environnée d'aiguillons. Au printems il eſt de différentes couleurs, dans un autre temps il eſt blanc. Le bout de ſa tête eſt noir & rougeâtre, le derriere du corps eſt noir, & le reſte eſt de la couleur de la tanche. Les deux nageoires qui ſont aux ouies ſont rouges, & plus grandes que les autres; il n'a point de levres, ſes dents ſont petites, ſes yeux grands & dorés. Au bout de la mâchoire inférieure & vers le ventre il a quatre barbillons qui lui ſervent de nageoires: il a les ouies grandes & des pierres dans la tête; il dépoſe ſes œufs dans l'algue; il ſe nourrit non-ſeulement d'herbes & de mouſſes, mais auſſi d'autres petits poiſſons. Sa chair eſt auſſi bonne que celle des autres poiſſons ſaxatiles.

MOLE ou MEULE, ou MOLE-BOUST. *Voyez* LUNE DE MER.

MOLE, *mola*. Maſſe charnue, dure & informe, qui s'engendre quelquefois dans la matrice des femmes au lieu d'un fœtus. La *mole* ſe diſtingue d'un embryon, en ce qu'elle n'a pas de placenta par où elle reçoit de la mere ſa nourriture; c'eſt de la matrice, où elle eſt attachée immédiatement, qu'elle en reçoit. *Lamzwerde*, Médecin de Cologne, & qui a donné en 1686 un Traité fort ſavant ſur les moles (*Hiſtoria Naturalis Molarum uteri*), regarde les moles comme des conceptions manquées. M. *Levret* a traité des moles ſous la dénomination de *fauſſe groſſeſſe*. Le commerce de l'homme avec la femme eſt toujours la cauſe occaſionnelle des *moles*. *Voyez l'article* HOMME *de ce Dictionnaire*. Conſultez auſſi les *Penſées ſur l'interprétation de la Nature*.

MOLÉCULES ORGANIQUES. Indépendamment des animaux

ſenſibles à la vue, des Naturaliſtes ſont une claſſe à part d'une autre eſpece très-petite, ſinon d'animaux proprement dits, au moins de corps mouvans qui ſe trouvent ſur la peau des animaux, dans les liqueurs, dans tous les fluides, &c. & qu'on ne peut voir que par le moyen du microſcope ou de la loupe. Ces animaux infiniment petits, ſont également, dit M. *de Malézieu*, ou ovipares ou vivipares. Leur exiſtence dans les liqueurs fermenteſcibles, dans le levain, dans les ſucs des animaux, n'eſt point une chimere, une hypotheſe curieuſe, dans laquelle ſe joue l'eſprit de l'homme, ſous une fauſſe apparence de vérité. *Voyez ce que nous avons dit au mot* ANIMALCULE, *& la définition du mot* ANIMAL. Conſultez notamment les *Conſidérations ſur les corps organiſés*, par le ſavant M. Bonnet.

MOLENE. *Voyez* BOUILLON BLANC.

MOLIERE. Dans la plupart des pays on donne ce nom à des terres graſſes ou marécageuſes, tellement molles que les chevaux & les voitures y enfoncent.

MOLLE ou POIVRIER DU PÉROU, ou LENTISQUE DU PÉROU; *mollis arbor aut lentiſcus Peruana.* C'eſt un grand arbre fort étendu qui croît abondamment dans le Pérou & au Chili: ſes feuilles reſſemblent à celle du lentiſque, elles ſont dentelées & rendent un ſuc laiteux & gluant, qui a l'odeur & le goût du fenouil. Ses fleurs ſont nombreuſes & en roſe, attachées à des rameaux particuliers, de couleur jaune-blanchâtre: il leur ſuccede en Juillet des baies ſemblables au fruit du poivrier, diſpoſées en grappes, couvertes d'une pellicule rougeâtre, très-graſſe, contenant chacune un petit noyau oſſeux. Ces fruits ont l'odeur & le goût des baies de genievre; on les fait bouillir dans de l'eau pour en préparer une boiſſon vineuſe, très-bonne, mais qui ſe convertit bientôt en vinaigre. On fait des inciſions à l'écorce de cet arbre, par où il découle une réſine odorante, blanche & purgative. On dit qu'elle a beaucoup de rapport avec celle que l'on appelle *élemi*.

L'écorce & les feuilles du *molle* ſont employées dans les pays pour les humeurs froides, les enflures des jambes & des cuiſſes. Ses petits rameaux ſervent à faire des curedents: on fait bouillir ſa réſine dans du lait, pour emporter les taches & les cataractes des yeux: la poudre de ſon écorce ſert à teindre en rouge & à mondifier les ulceres: la liqueur vineuſe du fruit eſt utile dans les maladies des reins. Les Péruviens reſpectent beaucoup cet arbre, ils l'appellent *mulli*, c'eſt l'*aroeira* de *Marcgrave*.

Digitized by Google

MOLLUSQUE. *Voyez au mot* MOUS.

MOLUQUE, *molucca*. Plante étrangere qui tient de la méliſſe, & dont on diſtingue deux eſpeces.

1°. La MOLUQUE ODORANTE, *molucca lævis*. Sa racine eſt ligneuſe & fibrée : ſes tiges ſont hautes d'un pied & demi, fortes, carrées, rougeâtres, remplies de moëlle ; ſes feuilles reſſemblent à celles de la méliſſe pour la figure & l'odeur : ſes fleurs ſont verticillées & de couleur blanche ; il ſuccede à cette fleur quatre ſemences triangulaires, enfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur.

2°. La MOLUQUE ÉPINEUSE, *molucca ſpinoſa*. Ses feuilles ſont plus verdâtres ; ſes fleurs ſont ſoutenues par des calices plus longs, moins larges & garnis de forts piquans : elle a une odeur déſagréable.

On cultive l'une & l'autre moluque dans les jardins ; elles naiſſent naturellement aux îles Moluques. On ne ſe ſert que de la premiere eſpece ; elle eſt alexipharmaque, propre à fortifier le cerveau & le cœur : elle aromatiſe les liqueurs d'une maniere agréable.

MOLY. Nom que les Anciens ont donné à pluſieurs eſpeces d'ail, qu'ils diſtinguent de l'ail ordinaire par ſon peu d'odeur. *Homere* a célébré cette plante comme propre à détruire les venins & les enchantemens. C'eſt l'*allium latifolium liliflorum* de *Tournefort* : ſes fleurs ſont jaunes, belles & s'épanouiſſent en été : *voyez* AIL. M. *Haller* dit que M. *Triller* a ſoutenu dans une ſavante theſe que Circé donnoit des philtres, & que l'hellebore noir étoit le remede de ces poiſons. On peut conſulter à ce ſujet l'*Hiſtoire de la Médecine* par M. *le Clerc*, *édit. de 1729*, *pag. 14*, *33*, *88*.

MOLYBDENE ou MICA NOIR DES PEINTRES ou CRAYON, &c. *molybdæna*, *nigrica fabrilis*, *aut ſterile nigrum*, *ſeu plumbago ſcriptoria*, eſt une ſubſtance noirâtre, brillante comme du plomb fraîchement coupé, friable, micacée, douce au toucher & comme ſavonneuſe : on l'appelle auſſi *crayon d'Angleterre*. Quelques-uns la regardent comme une eſpece de *blende* : voyez ce mot. Nous croyons, avec aſſez de fondement, qu'elle n'eſt qu'une eſpece de ſtéatite tendre & talqueuſe, ſemblable au talc coloré appellé improprement la *craie noire de Briançon*. Cette ſtéatite paroît être une combinaiſon de fer, de ſoufre & de zinc de la nature de celle qui conſtitue la blende, toutes ſubſtances qui ne contribuent pas peu à lui donner beaucoup de peſanteur. Nous en tirons la preuve de ce que ſi on lui fait ſubir un feu violent, il en exhale

Digitized by Google

des fleurs inflammables d'un bleu foncé : comme il arrive avec les mines de zinc. M. *Pott* a prouvé que le crayon dont il eſt queſtion, contient preſque toujours du fer, parce que ſi on le mêle, dit-il, avec du ſel ammoniac, il donne des fleurs martiales, & que quand le feu l'a dégagé des parties graſſes qui l'environnent, il eſt attiré par l'aimant, &c.

La molybdene eſt ſolide & matte ; quand on la caſſe, elle paroît en petites écailles & grenue ; elle donne aux mains, au papier & au linge une couleur griſâtre perlée ou talqueuſe : elle ſe détruit difficilement dans le feu : ſon uſage eſt purement mécanique, on s'en ſert pour luſtrer de vieux uſtenſiles de fer, on en fait auſſi des crayons. Pour cela il faut d'abord réduire en poudre celle qui eſt exempte de parties ſableuſes, puis en faire une pâte avec une légere diſſolution de colle de poiſſon : on en emplit des bâtons évidés en rond ou en carré avec une rainure qu'on bouche enſuite par une petite tringle qui s'enchâſſe exactement : on l'aſſujettit avec des ficelles, & lorſque le tout eſt ſec, on taille le bout en pointe pour écrire ou deſſiner. Les Ouvriers donnent à la molybdene les noms de *potelot*, *mine de plomb noire* ou *ſavonneuſe*, *plomb de mer*, *plombagine*, *plomb de mine*, *céruſe noire*, *talc-blende*, *fauſſe galène*, *mica des Peintres*, ou *crayon de plomb*. La molybdene ſe trouve dans la Heſſe, dans la Finlande, & ſur-tout en Angleterre dans la Province de Cumberland, à peu de diſtance de Carliſle : la mine de cet endroit eſt unique dans ſon eſpece, & le Gouvernement en a pris un ſoin tout particulier ; on prétend même que l'exportation de cette molybdene fine & en nature eſt défendue ſous des peines très-rigoureuſes ; on ne peut ſortir du royaume que celle qui eſt employée en crayons. Il n'y a que la mine ſableuſe ou groſſiere qui nous parvient dans le commerce. Les mines d'étain en contiennent quelquefois, ainſi que celle de plomb ; mais c'eſt un redoutable minéraliſateur, en ce qu'il rend très-difficile la réduction de ces minérais.

MOMENET CYNOCÉPHALE. *Voyez* MAGOT.

MOMIE ou MUMIE, *mumia*, eſt un mot Arabe qui déſigne un cadavre embaumé & deſſéché. Les premieres momies humaines ont été tirées des ſépulcres des anciens Egyptiens ſous les pyramides, dont on voit encore de beaux reſtes à quelques lieues du grand Caire. On trouve quelquefois ſur les côtes de la Lybie des cadavres humains, qui y ayant été jetés par les vagues de la mer, ont été pénétrés de ſable & deſſéchés par l'extrême chaleur qui regne en ce pays-là. On en rencontre

auſſi dans les déſerts de Zara, où le ſable eſt ſi ſubtil, qu'il pénetre tout, & où l'on ne trouve point d'eau pour ſe déſaltérer. Les voyageurs qui ne ſuivent point les caravanes, s'y égarent facilement & y périſſent quelquefois par la faim & par la ſoif: leurs corps s'y deſſéchent tellement par l'ardeur brûlante du ſoleil, qu'ils ne peſent pas le quart de ce qu'ils devroient peſer: on appelle ces cadavres deſſéchés *momies blanches*, *momies naturelles*.

Il y a en pluſieurs pays chauds, comme à Toulouſe, certaines caves dans leſquelles, comme le rapporte *Lemery*, les corps morts ſe deſſechent & ſe conſervent avec leur poil ſans aucun embaumement juſqu'à deux cents ans. J'ai examiné ſur le lieu même ces mânes reſpectables; mais il ne m'a pas été poſſible de m'éclaircir au juſte pourquoi, quand & comment on les avoit conſervés ainſi. Au reſte, ces cadavres du caveau de Toulouſe ſont autant de ſquelettes hideux, décharnés, où il ne reſte que quelques cheveux & des portions d'une peau rongée en divers endroits; ce qui annonce que les cadavres ont éprouvé une atteinte de putréfaction.

Il n'en eſt pas de même des *momies embaumées* ou *factices*. Feu M. *Rouelle* de l'Académie des Sciences, dit que l'extrême vénération des anciens Egyptiens pour les corps morts de leurs parens, leur avoit fait chercher divers moyens de préſerver leurs cadavres de la corruption: nous admirons encore aujourd'hui des momies Egyptiennes conſervées depuis plus de deux mille ans, par la maniere dont les corps avoient été embaumés. Ces momies ont été pendant long-temps l'objet des recherches des Antiquaires & d'un petit nombre de Phyſiciens, qui ont tâché de deviner le ſecret des Egyptiens & de tranſporter cet art parmi nous. Elles n'ont été bien examinées de nos jours que par M. *Rouelle*, qui a communiqué à l'Académie pluſieurs idées que la lecture d'*Hérodote* lui avoit autrefois fait naître. Cet Académicien a donné un Mémoire très intéreſſant, dans lequel il examine les principes ſur leſquels eſt fondé l'art des Egyptiens.

Il paroît, dit-il, tant par les écrits de *Clauderus*, que par ce qu'on peut deviner du procédé ſecret de *Debils*, que ces deux hommes employoient principalement la deſſication opérée par les ſels alkalis pour préparer leurs cadavres. *Hérodote* qui nous a tranſmis une courte deſcription de l'art des Embaumeurs, dit qu'il y avoit trois différentes manieres d'embaumer uſitées parmi les Egyptiens, & qu'on ſe ſervoit des

Digitized by Google

unes ou des autres, ſuivant la dépenſe qu'on vouloit faire. Suivant la premiere, qui étoit auſſi la plus chere, on ouvroit par les narines avec un fer la baſe du crâne, & on tiroit la cervelle par cette ouverture, partie avec le fer même, & partie par le moyen des injections. On tiroit les entrailles par une inciſion faite au côté : on les nétoyoit ; on les paſſoit au vin de palmier & dans des aromates broyés : on rempliſſoit le ventre de myrrhe en poudre, & de toutes ſortes d'autres parfums, excepté l'encens : on fermoit l'ouverture, & on couvroit le corps de natrum pendant ſoixante-dix jours ; car les lois ou les ſtatuts de l'art ne permettoient pas de l'y laiſſer plus long-temps. Enſuite on lavoit le corps, & après l'avoir tout enveloppé de bandes de toile de lin enduites de gomme, ils le rendoient aux parens.

Lorſqu'on ne vouloit pas faire une ſi grande dépenſe, on ne faiſoit aucune inciſion au cadavre ; on ſe contentoit d'injecter par le fondement une quantité ſuffiſante d'une liqueur onctueuſe qui ſe tire du cedre ; enſuite ayant bouché l'ouverture pour retenir l'injection, on mettoit le corps dans le natrum pendant ſoixante-dix jours ; au dernier on tiroit du ventre la liqueur, qui entraînoit avec elle les entrailles conſumées ou diſſoutes : cela fait, on rendoit le corps aux parens.

La troiſieme maniere étoit la plus ſimple & la moins diſpendieuſe. Après les injections par le fondement, on mettoit le corps dans le natrum pendant ſoixante-dix jours, & on le rendoit ſans y faire autre choſe.

M. *Rouelle* penſe que cette deſcription de l'art des Embaumeurs eſt fautive ; il prétend que l'objet principal d'un tel travail ſe réduiſoit à deux parties eſſentielles ; la premiere étoit d'enlever du corps les liqueurs & les graiſſes qu'il contenoit, & qui en auroient occaſionné la deſtruction ; la ſeconde étoit de défendre les corps de l'humidité extérieure & du contact de l'air. Les Embaumeurs ſaloient le corps avec l'alkali fixe & opéroient par ce moyen ſur les cadavres ce que les Tanneurs operent ſur les cuirs par le moyen de la chaux. Le corps ayant été ainſi macéré pendant les ſoixante-dix jours, on appliquoit deſſus des matieres réſineuſes & balſamiques qu'on y retenoit par des bandes dont on les enveloppoit. M. *Rouelle* croit qu'on ne mettoit des parties balſamiques dans le corps qu'après l'avoir fait macérer dans le natrum.

M. *Maillet*, Conſul au Caire, rapporte dans ſes Lettres qu'il a trouvé un grand nombre de corps couchés ſur des lits de charbons, emmaillotés de

de quelques linges, & couverts d'une natte ſur laquelle il y avoit du ſable à l'épaiſſeur de ſept ou huit pieds ; c'étoit apparemment la maniere dont les plus pauvres conſervoient les cadavres de leurs parens, car la conſervation des corps faiſoit chez les Egyptiens un point de Religion pour les pauvres comme pour les riches. M. *Rouelle* prétend encore que les toiles ou bandelettes n'étoient pas de lin, mais de coton ; qu'elles étoient empreintes de matieres réſineuſes & balſamiques, & non de gomme : on en trouve qui ne ſont enduites que de matieres bitumineuſes ; & ſuivant les obſervations de M. *Maillet*, il ſe trouve des momies qui n'ont rien de tout cela ; mais elles ſont chargées en deſſus de figures hiérogliphiques, & en-deſſous d'une écriture très-fine, qui ſemble être des vers rimés. Tous les corps étoient enveloppés de deux rangs de bandelettes, & ſouvent entre chaque rang on y trouve encore des amulettes, auxquelles les Egyptiens attribuoient de grandes vertus ; quelquefois les ongles étoient dorés. On voit bien que ces bandes, les vers, les peintures dont on les ornoit, & les boîtes ou de porphyre ou de bois précieux & d'une ſeule piece creuſée à l'outil, dans leſquelles on enfermoit les momies, & qui étoient encore plus ou moins chargées d'ornemens, devoient introduire une infinité de différences dans la ſomptuoſité des embaumemens. C'eſt dans le Mémoire de M. *Rouelle* qu'il faut s'inſtruire de toutes les autres particularités de l'art des Embaumeurs.

Il ne faut pas croire que les momies du commerce ſoient véritablement tirées des tombeaux des anciens Egyptiens ; celles-là ſont trop rares ; les Turcs en empêchent, autant qu'il leur eſt poſſible, le tranſport, & on ne les garde guere que par curioſité. Celles que les Droguiſtes tirent du Levant, viennent des cadavres de diverſes perſonnes que les Juifs ou les Chrétiens embaument, après les avoir vidés, avec des aromates réſineux & le bitume de Judée ; ils mettent ſécher au four ces corps ainſi embaumés, juſqu'à ce qu'ils ſoient privés de toute humidité. On employoit autrefois ces momies, qui ne ſont point d'une odeur déſagréable, pour déterger, réſoudre, réſiſter à la gangrene : mais on ne s'en ſert aujourd'hui que comme d'appâts pour prendre du poiſſon.

On voit auſſi dans quelques Cabinets des momies d'animaux brutes : nous avons dit aux mots *chat* & *chien*, que les Levantins ont une grande affection pour ces ſortes de bêtes ; ils étoient autrefois dans l'uſage de les embaumer. En Egypte, à deux lieues de Hemiſuma, près d'un vieux

Château nommé Tumairàcq, & qui n'eſt plus qu'un tas de décombres; on voit encore une douzaine de cavernes où l'on mettoit les chiens, les chats & les ibis qu'on embaumoit. Quelquefois on trouve dans les momies des idoles en terre cuite, tels que des Iſis, des Oſiris repréſentés avec différens attributs. Les Egyptiens n'y mettoient ainſi leurs Dieux que pour les préſerver des inſultes des démons, & même de la corruption.

Ceux qui voudront voir des momies humaines peuvent ſe tranſporter au Cabinet du Roi, où il y en a une qui a été trouvée en 1756 en Auvergne. Cette momie peut être regardée comme le chef-d'œuvre de toutes les momies connues. Elle étoit bien ſupérieure à celles des Egyptiens, qui ne ſont que des maſſes deſſéchées informes. On la trouva dans un tombeau dirigé d'Orient en Occident, & conſtruit de pierres: dans l'intérieur étoit un cercueil de plomb de quatre pieds ſept pouces de longueur: le couvercle étoit percé de deux ouvertures en fente, l'une au-deſſus de la bouche, l'autre au-deſſus de l'eſtomac, & rebouchées avec de l'étoupe; l'intérieur du cercueil étoit garni, comme enduit d'une ſubſtance aromatique mêlée d'argile. La momie d'environ quatre pieds n'étoit point roide, dure, ſeche: elle avoit la ſoupleſſe, la couleur d'un cadavre mort depuis quelques jours, elle en avoit la fléxibilite, prêtoit ſous la main, ainſi que les viſceres du bas-ventre; pluſieurs articulations étoient flexibles, la langue même étoit très-bien conſervée. Les viſceres n'avoient été ni enlevés ni deſſéchés, non plus que le cerveau. Ceux qui ont examiné cette momie croient que la matiere de l'embaumement étoit un mêlange de poix, de poudre aromatique, principalement d'encens, de meum, de cannelle, de valériane. Cette odeur étoit fort pénétrante; on ne pouvoit la faire diſparoître des mains qu'avec de l'eſprit-de-vin. Cette momie, en reſtant expoſée à l'air, eſt devenue noire, a perdu ſa flexibilité & s'eſt raccourcie, dit-on, d'un demi-pied. On ignore quel étoit ce perſonnage: il y a tout lieu de croire que c'étoit quelque perſonne de diſtinction. On remarque ſur les bandelettes des caracteres ſinguliers, tels qu'un grand G barré, un grand Y, & elle étoit enveloppée de deux ſuaires très-fins, & recouverte d'un gros fil tiſſu en forme de nattes.

On voit auſſi des momies au Cabinet de Meſſieurs de Sainte-Genevieve & chez les Céleſtins, à Paris: celles-ci ſont Egyptiennes.

MOMIE VÉGÉTALE. M. *Cronſtedt* donne ce nom à une eſpece de terre d'ombre friable. Il y en a à Boſerup en Scanie.

Digitized by Google

MOMOT, *momotus*. Nom donné à un oiſeau ſeul de ſon genre & de la groſſeur d'une pie. Ses doigts ſont comme ceux du *manakin :* voyez ce mot. Son bec eſt conique, & dentelé comme une ſcie. Les deux mâchoires ſont crochues par la pointe. On le nomme auſſi *motmot* & *tupinambis*. Voyez GUARA.

MONARDE, *monarda*. Genre de plante de la claſſe des labiées. Selon M. *Deleuze*, la fleur, qui dans la plupart des eſpeces, n'a que deux étamines, eſt diviſée en deux levres dont la ſupérieure eſt oblongue, étroite & pliée en forme de gouttiere ou de tube, où ſont renfermées les étamines.

L'eſpece la plus connue, *monarda floribus coccineis*, eſt haute de deux pieds & plus : ſes feuilles ſont ovales & pointues, dentelées, légérement velues, marquées de nervures fort apparentes, & portées ſur des pédicules. Les fleurs qui ſont d'un beau rouge de vermillon, ſont ramaſſées au nombre de vingt à quarante en anneaux le long de la tige, & en bouquet au ſommet, chaque anneau ſoutenu par deux feuilles de la plante & par pluſieurs ſtipules étroites légérement colorées ; les calices ont auſſi une teinte de rouge. Toute la plante a une odeur agréable qui approche de celle de la menthe ; elle eſt originaire de l'Amérique Septentrionale, ainſi que les autres eſpeces.

M. *Bourgeois* dit que les Fleuriſtes cultivent cette plante dans leurs parterres & plate-bandes, où elle fait un très-bel ornement ; & que l'odeur de ſes feuilles approche beaucoup plus de celle de l'orange, que de celle de la menthe, & qu'elle eſt bien plus agréable.

MONBAIN. C'eſt un grand prunier des Iſles Antilles : cet arbre vient de bouture, & ſert en Guiane à ſoutenir les barrieres au long deſquelles on les plante. Sa fleur eſt en roſe. Son fruit eſt jaune, ovale, peu charnu, & contient un noyau qui renferme quatre amandes ; il a un goût aſſez agréable, il agace un peu les dents, mais l'odeur en eſt flatteuſe. On en fait une marmelade qui reſſemble beaucoup à celle de l'abricot par la couleur, & qui paſſe pour exquiſe dans le pays. On la mêle avec l'eau-de-vie, & cette liqueur eſt délicieuſe. Les Sauvages qui ſe ſentent attaqués de goutte, font un trou en terre où ils jetent de la braiſe bien ardente, ſur laquelle ils mettent des noyaux de ces fruits (qu'on appelle *prunes de monbain*), puis ils expoſent deſſus la partie malade, & endurent la fumée très-chaude le plus long-

temps qu'ils peuvent. Ce remede ſudorifique les ſoulage beaucoup. Il découle de cet arbre une gomme jaunâtre, claire & odorante.

Il y a auſſi dans les Iſles Antilles une eſpece de monbain ſauvage, qui a les mêmes propriétés que le précédent.

MONDE, *mundus*. Se dit de l'aſſemblage des corps qui compoſent l'Univers, & qu'on diſtingue ordinairement en quatre parties principales; ſavoir, le *ciel*, l'*air*, l'*eau* & la *terre*. Toutes les planetes ſont-elles habitées comme l'eſt la nôtre? ... Je n'en ſais rien. Voulez-vous vous en inſtruire? Conſultez la *Pluralité des Mondes*, de M. *Fontenelle*, Livre qui a eu la plus grande réputation & qu'on regarde encore aujourd'hui comme faiſant honneur à ſon Auteur.

MONDIQUE. *Voyez* MUNDICK.

MONE ou VIEILLARD. *Voyez* SINGE VARIÉ.

MONGON ou MONGOUS. *Voyez à l'article* MAKIS.

MONKIE. Quelques-uns donnent ce nom à un petit ſinge à tête de mort. *Voyez* SINGE.

MONNOIE DE BRATTENBOURG. *Voyez* ÉCU DE BRATTENBOURG.

MONNOIE DE GUINÉE. C'eſt la coquille univalve, nommée *cauri* ou *coris*. Voyez à l'article PORCELAINE.

MONNOIE MÉTALLIQUE. *Voyez à l'article* MÉDAILLES.

MONNOIE DE PIERRE, *nummus lapideus*. Voyez NUMISMALES.

MONOCÉROS. Nom qu'on a donné à l'animal *licorne* ou *naſicorne*, & au *rhinocéros*: voyez ces mots. Dans le pays de Bambuch & de Galam, on donne auſſi ce nom à une très-grande eſpece d'oiſeau de Paradis.

MONOCLE. *Voyez à l'article* BINOCLE & *le mot* PERROQUET D'EAU.

MONODONE, eſt le poiſſon Narwhal. *Voyez ce mot à la ſuite de l'article* BALEINE.

MONOPHTALME, *monophtalmus*. Poiſſon des Indes Orientales, ainſi nommé, parce qu'il n'a qu'un œil au milieu de la tête; ſa tête eſt extraordinaire, & reſſemble à la tête de quelques inſectes: il a le corps mince, ſa couleur eſt bleue: ſur le haut du dos, il porte de longues nageoires recourbées vers la tête: indépendamment de celles-là, il en a d'autres, tant ſur le dos que ſur le ventre: ce qu'il a encore de

Digitized by Google

ſingulier, ce ſont des nageoires ſous les ouies qui ſe replient vers la partie antérieure.

MONSTRE, *monſtrum*. Ce mot exprime communément un animal né avec une conformation contraire à l'ordre ordinaire de la nature, c'eſt-à-dire avec une ſtructure de parties, très-différente de celle qui caractériſe l'eſpece des animaux dont il ſort ; car ſi l'objet ne frappoit pas avec étonnement, s'il n'y avoit qu'une différence légere & ſuperficielle, on ne donneroit pas le nom de monſtre à l'animal où ces différences de conformation ſe trouvent.

Suivant la remarque de *Lemery*, il y a bien des ſortes de monſtres par rapport à la ſtructure : les uns, ou ont trop, ou n'ont pas aſſez de certaines parties; tels ſont les monſtres à deux têtes, deux bras, deux jambes & un corps, ou à deux corps & une tête, ou à trois jambes, ou ceux qui ſont ſans bras ou ſans pieds : d'autres pechent par la conformation extraordinaire & bizarre, par la grandeur diſproportionnée, par le dérangement conſidérable d'une ou de pluſieurs de leurs parties, & par la place ſinguliere que ce dérangement leur fait ſouvent occuper (tel *étoit* le monſtre cyclope dont le Docteur *Eller*, Académicien de *Berlin*, a donné la deſcription. Qu'on ſe figure un fœtus de neuf mois, long de deux pieds quatre pouces, dont la tête eſt énorme & le viſage affreux, ayant au milieu d'un vaſte & large front un œil rougeâtre, ſans ſourcils ni paupieres, mais très-enfoncé dans un trou quarré, & ayant immédiatement au-deſſous de cet œil une excreſcence qui repréſentoit au naturel une verge pourvue d'un gland, d'un prépuce, & de ſon uretre, plus la partie couverte de cheveux, au-deſſous de la nuque ; & l'on aura l'idée du monſtre le plus extraordinaire, du moins il nous apprend qu'il eſt le produit d'une conception déſorganiſée. *Voyez* EMBRYON & FŒTUS) : d'autres enfin, ou par l'union de quelques parties, qui, ſuivant l'ordre de la nature & pour l'exécution de leurs fonctions, doivent toujours être ſéparées, ou par la déſunion de quelques autres parties, qui, ſuivant le même ordre & pour les mêmes raiſons, ne doivent jamais ceſſer d'être unies. C'eſt dans les quatre Mémoires de M. *Lémery*, inſérés dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, *1738 & 1739*, qu'il faut voir les différentes manieres dont les monſtres ſont formés. M. *du Verney* a auſſi donné un Mémoire ſur la même matiere.

M. *Haller* dit qu'il y a des monſtres dont quelque choc ou quelque

paſſion a changé la ſtructure naturelle. Il y a d'autres ſtructures originairement monſtrueuſes, auxquelles le haſard n'a aucune part : tel eſt, dit-il, le renverſement de toutes les parties de gauche à droite, le ſixieme doigt, & pluſieurs autres exemples (M. *de Maupertuis* rapporte qu'il y a eu long-temps à Berlin, une famille à ſix doigts ; que M. *de Riville* en a vu une à Malthe, & il l'a décrite).

M. *Renou*, Maître Chirurgien à la Pommeray en Anjou, a donné une obſervation ſur quelques familles *ſexdigitaires*, répandues de temps immémorial dans pluſieurs Paroiſſes du Bas-Anjou. Cette difformité ſe perpétue dans ces familles quoiqu'alliées avec des perſonnes qui en ſont exemptes. Que ce ſoit la mere ou le pere qui ſoient atteints & qui propagent cet excès d'organes non-ſeulement inutile, mais incommode & même déſagréable, leurs enfans des deux ſexes en ſont indifféremment affectés. Un homme ou une femme ſex-digitaires ont quelquefois une partie & même tous leurs enfans exempts de cette difformité, tandis que ces derniers au contraire produiſent des rejetons chez qui elle reparoît dans le plus grand degré. Ce vice de conformation eſt donc héréditaire. Cette variation eſt inſérée dans le *Journal de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle*, *mois de Novembre 1774*, *page 372*. Cette variété des mains ſex-digitaires ne ſe trouve pas compriſe dans les *Recherches ſur quelques conformations monſtrueuſes des doigts dans l'homme*, inſérées dans le volume de l'Académie des Sciences pour l'année 1771.

M. *Regnault*, déjà connu avantageuſement dans l'Hiſtoire naturelle par ſa collection des plantes d'uſage, coloriées fidélement d'après nature, & connue ſous le nom de la *Botanique miſe à la portée de tout le monde*, Paris, 1774, travaille actuellement à la collection des *Monſtres* en planches coloriées, qu'il publiera inceſſamment. Une telle collection ne peut être que très-intéreſſante, & ſera recherchée par les Phyſiciens, les Médecins, les Naturaliſtes, &c.

Les Naturaliſtes donnent auſſi & indifféremment le nom de *monſtres*, ou à des animaux énormes pour leur grandeur, tels que ſont parmi les quadrupedes terreſtres, les *éléphans*, & parmi les animaux marins, les *requins*, les *baleines*, ou à d'autres animaux farouches & cruels, tels que les *lions*, les *tigres* & les *pantheres*, ou enfin à des animaux ſinguliers par leur eſpece, qui viennent, dit-on, de l'accouplement de bêtes qui ne par ſont pas du même genre. Les Voyageurs diſent que l'Afrique eſt féconde en ces ſortes de monſtres ; les relations des Indes Orientales ſont

Digitized by Google

remplies de deſcriptions de monſtres marins que la mer eſt cependant avare de nous faire voir ; tels que les *hommes marins*, les *ſyrenes*, &c.

Il y a auſſi des monſtres dans le regne végétal : les monſtruoſités ſont même plus ordinaires & plus bizarres dans les plantes que dans les animaux, parce que les différens ſucs s'y dérangent & s'y confondent plus aiſément. Dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1707, page 448*, il eſt parlé d'une roſe monſtrueuſe ; du centre des feuilles de cette roſe s'élevoit une branche de roſier, longue de deux à trois pouces, garnie de feuilles. *Voyez les mêmes Mém. 1749, page 44 ; & 1724 page 20.* Il eſt fait mention dans les *Actes Helvétiques* d'un *chamæmelum* extraordinaire. On connoît le *lilium album polyanthos*, obſervé il y a quelques années à Breſlau. Il portoit à ſa ſommité un faiſceau de fleurs compoſé de cent deux lis qui avoient tous la forme ordinaire. Il a été auſſi parlé d'une tulipe monſtrueuſe, vue dans les jardins de quelques Amateurs ; des baies de genévrier à cornes ; d'une balſamine à trois éperons, &c. Au reſte ces productions végétales ſi extraordinaires, ſi contraires à l'ordre naturel des choſes, ſont de ces écarts qui ont auſſi leurs lois, & que l'on peut ramener à des principes certains, en diſtinguant celles qui ſe perpétuent ſoit par les graines, ſoit par la greffe, de celles qui ne ſont que paſſageres. Les monſtruoſités qui ſe perpétuent ſont telles dans l'origine, &, pour ainſi dire, dans l'organiſation de la graine de la plante ; telles ſont les feuilles découpées ou crépues, &c. Le nom de *monſtre* convient mieux dans les plantes aux irrégularités qui dépendent de la tranſplantation fréquente & d'une culture particuliere ; telles que les fleurs doubles, &c. Les monſtruoſités qui ne ſe perpétuent pas, & qui ſont dûes à des cauſes accidentelles & paſſageres, qui, lorſque la plante eſt développée, dérangent ſon organiſation primitive, comme font les maladies, le chaud ou le froid, la trop grande abondance ou la diſette des ſucs, la piqûre des inſectes, les contuſions & les greffes naturelles, retiennent le nom de *monſtres :* telles ſont les loupes ou tumeurs, le rabougri, les galles, certaines panachures & autres vices ſemblables. Toutes les parties des plantes ſont ſujettes à quelques-unes de ces monſtruoſités qui varient en ſituation, en figure, en proportion & en nombre. On en trouve pluſieurs exemples dans le premier volume des *familles des plantes, page 110 juſqu'à 115.* Il y a des arbres d'une groſſeur naturellement ſi démeſurée, qu'on peut les regarder comme les cétacées des végétaux ; tels ſont le *baobab*, le *ceiba :* d'autres acquierent, mais

Digitized by Google

rarement, un volume ſi extraordinaire, tels que le *chêne*, l'*if*, le *ſaule* & pluſieurs autres, qu'ils ſont auſſi des monſtres parmi les végétaux. Enfin on ſoupçonne que les monſtres ſont plus communs dans les plantes que parmi les animaux, parce que ceux-ci ne réuniſſent pas tant de manieres de ſe multiplier. Les plantes ſont rarement monſtres dans toutes leurs parties, il y en a de monſtres par excès ſeulement dans le calice & la corolle; d'autres ſont monſtres par défaut uniquement dans les feuilles, les étamines & le fruit. Or une monſtruoſité, dit M. *Adanſon*, n'a jamais fait changer de nom à une eſpece; elle n'en a jamais ébranlé l'immutabilité. Tous les Botaniſtes conſommés & conſéquens ont toujours ſu ranger ces monſtruoſités parmi les choſes accidentelles, qui, de quelque maniere qu'elles ſe propagent, tendent toujours à rentrer dans l'ordre & la régularité de leur eſpece primitive, lorſqu'on les multiplie par la voie des graines, qui de toutes celles de la multiplication eſt la plus naturelle & la plus conſtante pour déterminer les eſpeces. Une eſpece eſt comparable à une autre; mais un monſtre ne peut être en parallele qu'avec l'individu de l'eſpece dont il eſt originaire. Voyez pour la tranſmutation des eſpeces, l'article *Fleurs*. On peut auſſi conſulter les *Obſervations Botaniques* de M. *Schlotterbec*, de la Société de Baſle, ſur les monſtres des plantes, dans leſquelles il prétend démontrer que dans les regnes animal & végétal la Nature ſuit la même marche pour les produire.

MONT ou MONTAGNE, *mons*, eſt une élévation de terre fort conſidérable, au-deſſus de tout ce qui lui eſt contigu, & qui commande les lieux qui l'environnent: elle eſt ordinairement remplie d'inégalités, de cavités, de baſſins expoſés plus ou moins à l'air, & de terrains entr'ouverts.

On donne auſſi ce nom à une chaîne de montagnes, comme quand on dit, le *mont Atlas* en Afrique, le *Mont Caucaſe* qui commence au-deſſus de la Colchide, & finit à la mer Caſpienne; les *Monts Pyrenées* qui ſéparent la France de l'Eſpagne, & le *Mont Apennin* qui traverſe toute l'Italie: les *Monts de Norwege*, le *Mont Liban*, le *Mont Emaüs*, le *Mont Olimpe*, le *Mont Etna* & les *Monts Crapatz*, le *Mont Hæcla* ſont auſſi très-connus, ainſi que le *Mont de la Lune* en Éthiopie.

On diſtingue pluſieurs ſortes de montagnes: nous verrons que ces élévations de la terre n'ont pas toutes la même origine, & ne datent pas de la même époque.

1°.

Digitized by Google

1°. Les montagnes qui ſont en chaîne & neigées, peuvent être regardées comme anciennes, ou anté-diluviennes: leur élévation ſurpaſſe de beaucoup celle des autres montagnes: en effet pour l'ordinaire elles s'élevent très-bruſquement, elles ſont fort eſcarpées, & l'on n'y monte point par une pente douce: leur forme eſt celle d'une pyramide ſurmontée de pointes, de rochers aigus, leſquels ſont comme pelés ou dépouillés de terre que les eaux du Ciel en ont emporté. Ces montagnes primitives ont à leurs pieds des précipices effrayans & des vallées profondes. Les excavations ſont relatives à la quantité des eaux dont le mouvement eſt accéléré par leur chûte, ce qui cauſe quelquefois l'affaiſſement total ou l'inclinaiſon de la montagne. C'eſt ſur les ſommets de ces montagnes que l'on rencontre ces neiges & ces glaçons éternels, des fentes, des rochers environnés de nuages vagues & flottans qui ſe diſſipent en roſée, enfin de ces cimes hériſſées où la nature préſente en grand le ſpectacle du déſordre & de la décrépitude. On prétend que l'on ne trouve pas dans l'intérieur de ces montagnes, de coquilles ni d'autres corps marins organiſés; & quelques recherches que nous ayons faites ſur le ſommet des Alpes & des Pyrenées, en y faiſant fouiller, nous n'en avons pu découvrir (excepté ſur les flancs & vers la baſe), mais beaucoup de roches ſuivies, des grottieres, des mines en filons. La pierre qui les compoſe eſt ordinairement une maſſe immenſe de pierre cornée ou quartzeuſe, & peu variée, qui s'enfonce dans les profondeurs de la terre preſque perpendiculairement à l'horizon. On n'y trouve du ſpath alkalin que dans les écartemens qui ont de l'étendue & une direction marquée. Toutes les montagnes primitives nous donnent des preuves de ces aſſertions: ces montagnes en Europe ſont les *Pyrenées*, les *Alpes*, l'*Apennin*, les montagnes du Tyrol, le *Rieſenberg* ou *Monts des Géans* en Siléſie, les *Monts Crapatz*, les montagnes de la Saxe, celles des Volges, le *Mont Bructere* au Hartz, celles de la Norwege, &c. En Aſie l'on trouve les *Monts Riphées*, le *Caucaſe*, le *Mont Taurus*, le *Mont Liban;* en Afrique les *Monts de la Lune;* & en Amérique les *Monts Apalaches*, les *Andes* ou les *Cordillieres*, &c. Telle eſt l'eſpece de montagnes que Dieu en créant notre globe forma pour donner de l'appui & de la ſolidité à l'habitation de l'homme, indépendamment des autres propriétés dont nous parlerons ci-après.

2°. Les montagnes qui ſont iſolées ou garnies de quelques groupes de monticules, dont la terre eſt tumultuairement & confuſément

arrangée, graveleuſe, qui d'ailleurs ſont comme arides ou pelées à leur extérieur, tronquées ou évaſées en entonnoir vers le ſommet, compoſées d'amas, de débris ou de corps calcinés, à demi vitrifiés, en un mot des laves, &c. ces montagnes, dis-je, paroiſſent avoir été formées par des terres ſoulevées & lancées dans les airs, lors de l'éruption de quelque feu ſouterrain. Les *Iſles de Santorin*, le *Monte nuovo*, l'*Etna*, le *Pic d'Adam* dans l'Iſle de Ceylan, le *Pic de Ténérif* dans les Canaries, & pluſieurs autres ont été formés ainſi. Si de telles montagnes très-élevées ſont couvertes de coquilles marines, l'on peut les regarder comme ayant fait partie du ſol de la mer. Quantité de montagnes ſemblables ont été formées de mémoire d'homme. Quand une pareille montagne touche à la terre & avance dans la mer plus que les terres contiguës, alors on l'appelle *Cap*, *Téte* ou *Promontoire*; tel eſt le Cap de Bonne-Eſpérance, à l'extrémité méridionale de l'Afrique. Ces montagnes du ſecond rang ſont plus acceſſibles ordinairement. M. *Haller* obſerve que l'angle que fait leur baſe avec le talus, eſt plus grand; qu'elles ont moins de ſources, & leurs plantes different de celles des Alpes: les payſans, dit-il, les ſéparent des Alpes, en Suiſſe, & en connoiſſent la différence.

3°. Les montagnes plus ou moins élevées, groupées ou non, dont la terre ou pierre & par couches plus ou moins régulieres, d'une ou de pluſieurs couleurs & matieres, doivent être regardées comme produites par des dépôts ſucceſſifs des atterriſſemens lors des alluvions conſidérables. On voit tous les jours des monticules ſemblables qui ſe forment ainſi: ces ſortes de montagnes ſont arrondies par le haut, ou couvertes de terre qui forme ſouvent une ſurface aſſez plate & très-étendue. On y trouve auſſi ſoit du ſable, ſoit des amas de cailloux arrondis, ſemblables à ceux qui ont été roulés par les eaux. L'intérieur de ces montagnes eſt compoſé d'un amas de lits ou de couches aſſez horizontales, leſquelles contiennent une quantité prodigieuſe de coquilles, de corps marins, d'oſſemens de poiſſons. Tous ces phénomenes ſemblent prouver que c'eſt principalement au ſéjour de la mer ſur des parties de notre continent, qu'elle a depuis laiſſé à ſec, que la plupart de ces montagnes doivent leur origine. On y trouve auſſi des bois, des empreintes de plantes, des couches de glaiſe, de marne & de craie, différens lits de pierre qui ſe ſuccedent les uns aux autres, tels que des ardoiſes, des marbres ſouvent remplis de corps marins; des pierres à chaux qui paroiſſent

Digitized by Google

uniquement formées de débris de coquilles, de la pierre à plâtre, des couches entieres d'ocre, ou de ce qu'on appelle *la mine de fer limonneuſe;* des lits de bitume, de ſel gemme, d'alun. Les couches de ces montagnes récentes paroiſſent quelquefois s'appuyer & prendre naiſſance ſur les côtés des montagnes primitives qu'elles entourent, & finiſſent par aller ſe perdre inſenſiblement dans les plaines. Cette remarque eſt très-importante pour les Obſervateurs que ce voiſinage pourroit induire en erreur : elle démontre ſur-tout que les couches d'ocre ne ſont que le réſultat des mines en filons qui ſe ſont décompoſées, & qui ont été viſiblement entraînées par les eaux. A l'égard de l'irrégularité de quelques couches dans les montagnes récentes, elle eſt due à des révolutions locales qui leur ont fait faire des coudes, des ſauts, des affaiſſemens. Nous faiſons voir à l'article *Terre* dans ce Dictionnaire, la raiſon pourquoi le nombre & l'épaiſſeur des couches des montagnes récentes ne ſont pas par-tout les mêmes. Il y a des couches d'un quart de pouce d'épaiſſeur, d'autres qui ont plus de dix pieds : il y a des endroits où l'on trouve juſqu'à 30 & 40 lits qui ſe ſuccedent, d'autres où on n'en trouve que trois ou quatre. Dans les montagnes récentes & compoſées de couches, *dit M. Lehman*, la couche la plus profonde eſt toujours celle du charbon de terre; elle eſt portée ſur un gravier ou ſable groſſier & ferrugineux. Au-deſſus du charbon de terre on rencontre les couches d'ardoiſe, de ſchiſte ou de pierre feuilletée; & enfin la partie ſupérieure des couches eſt conſtamment occupée par la pierre à chaux & par les fontaines ſalées. On ſent de quelle utilité peuvent être ces obſervations lorſqu'il s'agira d'établir des travaux pour l'exploitation des mines; & en faiſant attention à la diſtinction que nous avons donnée des montagnes, on ſaura la nature des ſubſtances que l'on pourra eſpérer d'y trouver lorſqu'on y voudra fouiller. On appelle les petites montagnes ou monticules, *collines.*

En général on a obſervé que quand deux ou pluſieurs montagnes courent parallélement, les avances angulaires qu'elles forment correſpondent aux angles rentrans, & ces angles ſont plus frappans & plus aigus dans les vallons profonds & reſſerrés. M. *Haller* dit qu'il y a beaucoup d'endroits dans les Alpes & dans les montagnes où les deux chaînes ſe prolongent contre l'axe de la vallée, & ſe joignent de maniere à ne laiſſer que l'eſpace néceſſaire pour la riviere qui en décharge les eaux. Dans d'autres endroits la montagne ſe continue, par exemple,

au Nord, & ſe diſcontinue au Midi, pour y ouvrir une vallée. Dans d'autres, les deux chaînes ſe retirent & forment une courbe de chaque côté, dont la concavité en regarde l'axe ; il en naît des vallons preſque ronds & tout-à-fait unis.

Il eſt bon d'obſerver auſſi que les montagnes primitives qui forment de vaſtes chaînes, tiennent communément les unes aux autres, ſe ſuccedent pendant pluſieurs centaines de lieues, & embraſſent, tant par leurs troncs principaux que par leurs ramifications collatérales, la ſurface des Continens. Le Pere *Kircher* & pluſieurs autres ont obſervé que la direction de l'anneau ou chaîne principale eſt aſſez conſtante du Nord au Sud, & de l'Eſt à l'Oueſt. Les Cordillieres du Nouveau Monde, dit M. *Haller*, s'étendent du Nord au Sud ; les Pyrenées en approchent : ce ſont les Alpes qui vont de l'Eſt à l'Oueſt ; & en Afrique il doit y avoir une chaîne pareille, puiſque les grands fleuves de cette partie du Monde tendent à l'Eſt d'un côté, & à l'Oueſt de l'autre. La chaîne du Tibet paroît parallele aux Alpes ; & on a ſujet de croire, par la longueur du chemin qu'il faut faire à travers les neiges, que les montagnes du Tibet ſont très-élevées. Les montagnes qui ſont proprement les tiges principales & le point capital d'élévation & de partage, préſentent des maſſes très-conſidérables & par leur hauteur & par leur volume ou adoſſement ; elles occupent & traverſent ordinairement le centre des Continens : celles de moindre hauteur naiſſent de ces chaînes principales ; elles diminuent inſenſiblement à meſure qu'elles s'éloignent de leur tige, & diſparoiſſent enfin ou ſur les côtes de la mer ou dans les plaines. D'autres ſe ſoutiennent encore le long du rivage de la mer, & leur chaîne n'eſt interrompue que pour ne point contraindre les eaux des mers, au-deſſous du lit deſquelles la baſe de ces montagnes s'étend, & la chaîne ſe retrouve dans les Iſles qui perpétuent leur continuation juſqu'à ce que la chaîne entiere reparoiſſe. Les plus hautes montagnes & le plus grand nombre d'Iſles ſont entre ou proche les Tropiques & dans le milieu des Zones tempérées, tandis que les plus baſſes avoiſinent les Poles. M. *Buache*, de l'Académie des Sciences, vient d'établir un ſyſtême de la Géographie phyſique ſur la ſtructure ou charpente du globe terraquée, conſidéré par les grandes chaînes de montagnes qui traverſent les continens & les mers d'un Pôle à l'autre, & d'Occident en Orient. Suivant ce ſyſtême, il y a ſur la terre une ſuite non-interrompue de hautes montagnes & de terrains élevés qui la partagent en

Digitized by Google

quatre pentes, d'où s'écoulent les fleuves : ces chaînes de montagnes ſe rendent d'un continent à l'autre par-deſſous les mers; & les Iſles que l'on y voit ſont comme les ſommets des montagnes. L'ouvrage de M. *Buache* eſt connu ſous le nom de *Tables & Cartes de la Géographie phyſique*. Tant d'obſervations nous atteſtent que les montagnes primitives peuvent être regardées comme la baſe, ou, pour ainſi dire, la charpente de notre globe. Nous avons déjà dit que les montagnes primitives ſe diſtinguent encore par leur ſtructure intérieure, par la nature des pierres qui les compoſent, & par les ſubſtances minérales qu'elles renferment. Les montagnes les plus élevées ne ſont proprement que des pics ou cônes compoſés de roc vif ou de matiere igneſcente; peut-être que cette forme pyramidale n'eſt dûe qu'à une ſorte de cryſtalliſation; & feu M. *Rouelle* ſuppoſoit que dans l'origine des choſes, les ſubſtances qui compoſent notre globe nageoient dans un fluide. Les parties ſimilaires qui compoſent les grandes montagnes, diſoit ce Phyſicien, ſe ſont rapprochées les unes des autres, & ont formé au fond des eaux une cryſtalliſation quelquefois groupée & quelquefois iſolée. Ce ſyſtême ſur la formation des montagnes primitives eſt très-captieux & même vraiſemblable; ſi ceci eſt, nous pouvons analyſer une portion, un bloc de montagne primitive, le faire cryſtalliſer, & l'on aura alors en petit une partie de la même économie ou connexion des montagnes, en un mot une portion figurative de l'oſſature de la terre. Les montagnes dont les ſommets ſont plats, contiennent des marbres, des foſſiles, des pierres à chaux. Les collines dont la maſſe eſt de grès, préſentent par-tout des pointes irrégulieres qui indiquent des couches peu ſuivies & un amas de décombres : celles qui ſont compoſées de ſubſtances calcaires & friables, telles que la craie &c, ont une forme plus arrondie & plus réguliere. La hauteur de la plupart des montagnes de premiere création n'eſt pas moins digne d'attention que leur ſtructure & leur variété.

Selon M. *Pontoppidan*, les plus hautes montagnes de Norwege ont trois mille toiſes.

Selon M. *Brovallius*, les plus hauts monts de Suede en ont deux mille trois cents trente-trois (On prétend que ce calcul eſt fautif).

Selon les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, les plus hautes montagnes de France élevées au-deſſus de la ſurface de la Méditerranée, ſont le *puy du Dôme* qui a 810 toiſes; le *mont d'Or* en a 1048 : ces deux monts ſont en Auvergne, & on les regarde comme des

volcans éteints. Le *mont Cantal* en a 984; le *mont Ventoux*, 1036; le *canigou des Pyrenées* en a 1441.

Selon M. *Needham*, les plus hautes Alpes de Savoie ſont *le Couvent du grand S. Bernard*, à la pointe du roc au ſud-oueſt de ce mont, qui a 1274 toiſes; *le mont Sezenne* en a 1282: *le mont Tourné* en a 1683. Selon M. *Facio de Duiller*, *le mont blanc* ou *la montagne maudite* a 2213 toiſes.

Il eſt certain que les principales montagnes de la Suiſſe ſont plus hautes que celles de France, d'Eſpagne, d'Italie & d'Allemagne; de plus le terrain en eſt plus élevé; on prétend même que c'eſt la partie la plus élevée de notre globe, diſons de l'ancien Continent, & la plus éloignée de la mer. Pluſieurs Savans ont déterminé la hauteur des Alpes de Suiſſe. Nous nous contenterons d'en citer les plus fameuſes, nous ſuivrons les déterminations de M. *Micheli* qui paroiſſent les plus juſtes. *Le mont Pilate* ou *Frakmont* dans le canton de Lucerne a 1403 toiſes; *le Raukhſtok* en a 1760; *le Nolle*, *cime du Titlisberg*, en a 2001; *le Ghemi* en a 2421; *le Grimſelberg* au canton de Berne, en a 2539; *le Cornera* partie du *Loukmanier*, en a 2654; *le Fourke* en a 2669; *le Schrekhorm* en a 2724; *le Gothard* à ſa plus haute pointe 2750. On compte encore plus de vingt autres montagnes dont la hauteur va au-delà de 2000 toiſes.

Il n'y a peut-être pas ſur la terre de plus hautes montagnes que celles du Pérou, nommées *Cordillieres de los Andos*. Selon les obſervations des ſavans Académiciens de Paris, envoyés par le Roi pour meſurer la figure de la terre, les principaux ſommets de ces montagnes, qui ſont auſſi toujours couverts de neige, ont les hauteurs ſuivantes au-deſſus du niveau de la mer. *Quito capilate* 1707 toiſes, & *Coraſon* 2470; *Cota catche* 2570; *Ek-Atlas* 2730; *Noyamble-orcu* ſous la ligne, 3030. Toutes les autres ont été, ou ſont encore des volcans, en voici l'énumération & les hauteurs. *Pitchincha* 2430; *le Cargavi-raſo* n'en a que 2405, mais *le Sinchonalagon* en a 2570; *le Songaï* en a 2680; *l'Illinika* en a 2717; *le Kotopaxi* 2950; *l'Antiſana* 3020; *le Cimboroſa* ou *Chimboraco* 3220: cette derniere montagne qui fait partie de la Cordilliere des Andes au Pérou, eſt l'une des plus groſſes montagnes du monde & vraiſemblablement la plus haute. On la voit en mer du golfe de Guayaquil à plus de ſoixante lieues de diſtance: les autres montagnes très-élevées ſont *le Sinaï* au Japon; *le mont Caucaſe* en Aſie; *le Pic du Midi aux Pyrenées*;

le Pic de Ténériffe dans l'une des Canaries en Afrique, qui, ſuivant M. *Bouguer*, a 2100 toiſes (ſuivant les nouvelles obſervations des Académiciens de Paris, le Pic de Ténériffe n'eſt élévé que de 1745 toiſes au-deſſus du niveau de la mer); *le Pic Saint-George* aux Açores; *le Pic d'Adam* dans l'Iſle de Colombo au Ceylan; les montagnes *de la Lune*; les monts *Athos*, *Olympe*, *Taurus* & *Emaus*; *le mont Cenis* dans les Alpes, ſur la route de France en Italie, a 1460 toiſes. Le grand & le petit Atlas, & beaucoup d'autres ſur le ſommet deſquelles on éprouve, dans le cœur de l'été même, un froid plus piquant que celui de nos climats dans nos plus rudes gelées. Il ne doit pas paroître étonnant, après cela, que les vapeurs qui atteignent ces hauteurs s'y glacent, & que leur ſommet ſoit, même dans les pays les plus chauds, preſque toujours couvert de neige; tandis que les habitans qui ſont au pied, jouiſſent d'un air tempéré ou éprouvent des chaleurs extrêmes. La hauteur propre de ces montagnes jointe à leur poſition ſur les parties les plus élevées du globe, ſont la cauſe de ces phénomenes qui leur ſont particuliers. On ſait qu'en Aſie le pays ſéparé par la chaîne de montagnes de *Gate*, a deux ſaiſons très-différentes dans le même temps: par exemple, tandis que l'hiver regne ſur la côte de Malabar, la côte de Coromandel qui eſt au même degré d'élévation, & qui en quelques endroits, n'eſt éloignée que de vingt lieues du Malabar, jouit d'un agréable printems ou de la température de l'automne. Quand on voyage en été dans les Alpes, on y éprouve communément les quatre ſaiſons de l'année. Combien d'autres pays montueux où l'on paſſe tout-à-coup d'un très-beau ciel à des orages & des tempêtes effroyables! Peut-on maintenant douter que les montagnes n'influent beaucoup ſur la température des pays où elles ſe trouvent, ſoit en arrêtant certains vents, ſoit en oppoſant des barrieres aux nuages, ſoit en réfléchiſſant les rayons du ſoleil? Sur le pic de la montagne de Ténériffe qui, ſelon M. *Bouguer*, a 2100 toiſes, & ſelon les obſervations modernes, ainſi que nous l'avons rapporté ci-deſſus, 1745 toiſes de France au-deſſus du niveau de la mer, l'on éprouve, dit-on, que l'eau-de-vie n'a plus de force, & que les ſels n'ont plus de ſaveur ſur la langue; mais on prétend que les vins de Canarie y font toujours ſentir leur ſaveur: ces derniers faits mériteroient peut-être d'être conſtatés par de nouvelles expériences. Au pied de ces hautes montagnes, toujours couvertes de neiges, on trouve des fontaines qui commencent à couler en

Digitized by Google

Mai, & qui tariſſent en Septembre : quand le ſoleil eſt aſſez voiſin du tropique pour échauffer les pointes de ces montagnes, les neiges qui les couvrent ſe fondent, s'infiltrent dans leur intérieur, & ſourcillent à leur baſe. Les arbres qui croiſſent ſur ces ſortes de montagnes, ne ſont que des ſapins, des pins & autres arbres réſineux; & plus on approche de leur ſommet, plus l'herbe eſt courte.

Les montagnes ont des utilités remarquables; les unes en vomiſſant du feu ou de la fumée, annoncent qu'elles ſervent en quelque ſorte de creuſet à la Nature, comme pour purger tout l'intérieur de la terre, & l'empêcher de nous engloutir dans certains temps; telles ſont *l'Hécla* en Iſlande, *l'Ethna* ou *Gibel* en Sicile, le mont *Véſuve* dans le Royaume de Naples, *le Pitchinxa* & *le Cotopaxi* en Amérique, &c.

D'autres, dont le ſommet paroît s'ouvrir un paſſage dans les nues, attirent & abſorbent toutes les vapeurs de la mer, &c. qui flottent dans l'air. Les eſpaces qui ſéparent leurs pointes, ſont autant de baſſins deſtinés à recevoir les brouillards épaiſſis, & les nuées précipitées en pluie. Les entrailles des montagnes paroiſſent être autant de châteaux d'eau, ou de réſervoirs communs : il y a des ouvertures latérales ménagées par la Nature, de maniere à procurer aux eaux un écoulement utile à toutes les eſpeces d'animaux, & propre à fertiliſer les terres, & la nourriture néceſſaire à l'accroiſſance des végétaux. C'eſt des cimes des montagnes, dont les inégalités forment comme autant de plans inclinés, que les fleuves & les rivieres deſcendent : c'eſt ainſi que nous voyons que les Alpes donnent naiſſance au Rhin, au Danube, au Rhône, au Pô, &c. A l'égard de l'artifice merveilleux, par lequel elles nous procurent tant d'avantages, *voyez les mots* TERRE, FONTAINES, *&c.*

Les montagnes ont encore d'autres utilités qui méritent notre attention : elles ſont la retraite ordinaire d'une multitude d'animaux, dont nous faiſons uſage : on y trouve des ours, des loups cerviers, des hermines, des martres, des renards, & tant d'autres animaux dont la peau nous ſert de fourrures. Les montagnes nourriſſent auſſi des rhennes, des buffles & des chamois : elles produiſent des plantes médicinales qui ne croiſſent que peu ou point ailleurs. Celles de la Suiſſe fourniſſent des bois de charpente & de chauffage; elles procurent aux habitans des pâturages ſalutaires, & abondans où leurs beſtiaux ſe nourriſſent tout l'été, &c. tout démontre la néceſſité de l'exiſtence des montagnes.

MONTAGNE

MONTAGNE DE FEU ou MONTAGNE BRULANTE. *Voyez à l'article* VOLCAN.

MONTAGNE DE GLACE. C'eſt un amas immenſe de glaces fort élevé & fort large, & qu'on rencontre dans les mers du Nord, de Groënland, de Spitzberg, dans la baie de Baffin, le Détroit d'Hudſon & autres mers Septentrionales. *Voyez* MER GLACIALE & GLACIERS.

MONTAGNE INACCESSIBLE ou MONT AIGUILLE. Cette montagne, l'une des merveilles du Dauphiné, n'a par ſa baſe qu'autant de circonférence qu'elle en a à ſon ſommet. Ce ſont des eaux qui ont dégradé ou excavé ſa baſe. Les maſſes de rochers de grès qu'on voit à Aderbach en Bohème, & qui reſſemblent à une rangée de colonnes ou de quilles appuyées ſur la pointe, ont été de même formées par les eaux. Il y a auſſi en Suiſſe des ſommets de montagnes rendus inacceſſibles, tant par leur ſtructure que par les glaces qui les couvrent. Il y a l'aiguille du *Dru* qui reſſemble à un obéliſque. Le *Mont Blanc* eſt le plus élevé : on le voit de Dijon & de Langres. Le Mont Blanc porte auſſi le nom de *Montagne Maudite*.

MONTAIN, *montifringilla aut fringilla montana*. C'eſt le pinçon d'Ardennes ou le pinçon de montagnes. *Voyez à l'article* PINÇON.

MONTANELLA. Nom que les Griſons donnent à la *marmotte*. Voyez ce mot.

MONTOUCHY. C'eſt le liege de la Guiane, par rapport à l'uſage qu'on en tire : on prend le cœur du bois, qu'on amollit à coups de marteau, & dont on fait des bouchons. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne*.

MOOS. *Voyez* MOSE.

MOPSE. *Voyez* VACHE MARINE.

MORDELLE, *mordella*. Genre d'inſecte à étuis, qui ſe diſtingue par ſes antennes, dont les articles triangulaires repréſentent les dents d'une ſcie. Son corſelet eſt convexe & rétréci ſur le devant. Ces eſpeces ſe trouvent ordinairement ſur les fleurs, dans les bois, ſur les arbres. Il y en a de noires, de veloutées, de jaunes, &c. Cet inſecte eſt de l'ordre de ceux qui ont cinq articles aux tarſes des deux premieres paires de jambes, & ſeulement quatre à la derniere. Telle eſt la *mordelle* de M. *Geoffroy*. M. *Linneus* donnoit ce nom aux inſectes du genre de *l'altiſe*. Voyez ce mot.

MORDICANTES, *mordella*. On donne ce nom aux mouches à deux

aîles dentelées ; leur bouche eſt large : elles aiment à piquer la peau tendre des petits enfans, & elles y font des ampoules.

MORELLE, *ſolanum*. Les morelles ſont des plantes grimpantes dont les unes ont des fleurs bleues, d'autres des fleurs blanches, d'autres des feuilles panachées, d'autres des fleurs doubles. Il y en a une eſpece qui eſt nommée VIGNE DE JUDÉE ou MORELLE GRIMPANTE, *ſolanum ſcandens*, par les Jardiniers, & qui eſt très-commune : on la voit grimper le long des arbres ou arbriſſeaux. *Voyez* DOUCE AMERE.

Les morelles ont des fleurs d'une ſeule piece, découpées en cinq parties pointues, & qui ſubſiſtent juſqu'à la maturité du fruit. Elles ſont ſoutenues par un calice auſſi d'une ſeule piece découpée en cinq pointes, & ont cinq étamines réunies autour d'un piſtil. Aux fleurs ſuccedent des baies ſucculentes, liſſes, arrondies, groſſes comme des grains de genievre & terminées par un petit bouton. Il y en a de rouges, de jaunes & de noires. Les feuilles qui ſont très-variées ſuivant les eſpeces, ſont poſées alternativement ſur les branches. Ces plantes ſont propres à garnir des terraſſes baſſes & des berceaux. On peut en mettre dans des remiſes.

La MORELLE DES JARDINIERS OU A FRUIT NOIR, *ſolanum vulgare fructu nigro*, eſt celle dont on fait le plus d'uſage en médecine ; ſa racine eſt annuelle. Ses fruits pris intérieurement ſont dangereux ; quelques perſonnes ont été attaquées de convulſions mortelles pour en avoir mangé. Mais l'uſage extérieur de toute la plante, qui a une odeur aſſoupiſſante, eſt très-favorable pour modérer l'inflammation, ramollir & relâcher les fibres ; elle eſt très-utile dans les hémorrhoïdes ; les feuilles de morelle pilées & appliquées ſur les panaris, calment, dit M. *Bourgeois*, la violence des douleurs, les font blanchir & ſuppurer dans l'eſpace de quelques jours. Son ſuc, mêlé avec de l'eſprit-de-vin, eſt très-bon pour l'éréſipelle, les dartres, les boutons & toutes les démangeaiſons de la peau. On fait infuſer cette plante dans les huiles que l'on emploie comme cataplaſmes anodins. M. *Haller* dit qu'on a fait en Angleterre quelques expériences ſur cette morelle, & qu'elle n'a pas réuſſi. On tient dans les boutiques une eau diſtillée de morelle, qui a preſque les mêmes uſages que le ſuc. *Voyez auſſi* BELLE-DAME.

En Afrique la décoction des ſarmens de la vigne de Judée, bue long-temps & en quantité, guérit la gale, la goutte, & ſur-tout les maladies vénériennes. Les Negres du Sénégal emploient de même la racine pour la chaude-piſſe.

Digitized by Google

On prétend que ſix livres de morelle & d'autres plantes aqueuſes qui n'ont pas d'odeur, digérées & macerées dans un lieu frais, c'eſt-à-dire, étant analyſées crues, donnent à la diſtillation quatre livres & demie d'eau inſipide à toute épreuve, & qui cependant a la propriété de faire ébullition avec l'eſprit de ſel.

MORELLE FURIEUSE. *Voyez* BELLE-DAME.

MORELLE A GRAPPES, ou GRANDE MORELLE DES INDES ou VERMILLON PLANTE ou HERBE DE LA LAQUE ou MECHOACHAN DU CANADA, *ſolanum racemoſum aut phytolacca.* Cette plante qui eſt nouvelle pour l'Europe, & de genre différent de celui de la morelle, nous a été apportée de la Virginie : on la cultive à cauſe de ſa grande beauté, dans quelques jardins en France, où elle vient très-bien : mais ſa racine qui eſt vivace, groſſe & longue comme la cuiſſe d'un homme, quoique vigoureuſe, ne réſiſte pas toujours à la rigueur du froid de notre climat : cette racine reſſemble à celle du mechoachan ; elle pouſſe une tige à la hauteur de cinq à ſix pieds, groſſe, ronde, ferme, rougeâtre & rameuſe : ſes feuilles ſont amples, veineuſes, liſſes, verdâtres, quelquefois rougeâtres & ſemblables en figure à celles de la morelle *ordinaire* : ſes fleurs naiſſent au haut de la tige, diſpoſées en grappes rougeâtres & en roſe. Elles ſont à cinq pétales ſans calice, & contiennent dix étamines & autant de piſtils. Il leur ſuccede des baies ſphériques, molles, ſucculentes, rougeâtres & renfermant des ſemences noirâtres, diſpoſées en rond.

Lémery dit que cette plante a été regardée par la plupart des Botaniſtes, comme une eſpece de *ſolanum*, mais qu'elle ne tient guere des qualités de ce genre de plante, en ce qu'elle n'eſt que peu ou point narcotique. A la Martinique on en mange les jeunes pouſſes & les feuilles apprêtées, comme nous faiſons nos épinars. *Kalm* dit que les Anglois & les Suédois en mangent auſſi en Europe : on a voulu l'employer dans le cancer, mais ſelon M. *Haller*, elle n'a pas réuſſi. Elle eſt très-âcre : on l'emploie comme très-anodine (au défaut du *ſolanum lethale* ou *belle-dame*) dans une compoſition célebre, appellée *baume tranquille*, du Pere *Tranquille*, Cordelier. On tire des baies de la morelle à grappes un ſuc purpurin ou violet, tirant ſur le carmin ; on s'en ſert pour purger, & en teinture. Quelques Médecins ont propoſé de ſubſtituer ces baies aux coques du kermès dans la confection d'alkermès.

L'uſage interne du *phytolacca*, qu'on nomme auſſi *raiſin d'Amérique*,

paroît dangereux & l'effet purgarif fort incertain, dit M. *Bourgeois;* mais il y a quelques années que le ſuc de ſes baies, épaiſſi au ſoleil, en conſiſtance d'extrait, étoit fort en vogue contre les cancers. On l'appliquoit ſur les cancers ouverts, après l'avoir étendu ſur les feuilles de la même plante. Depuis quelque tems l'extrait de ciguë, annoncé par M. *Storck*, comme un ſpécifique aſſuré contre cette maladie, a fait perdre ſon crédit au *phytolacca.*

Le ſuc des fruits de cette plante colore les excrémens de quelques petits oiſeaux qui les mangent, & ces excrémens rougeâtres tombant ſur la neige ont été pris par quelques-uns, pour des gouttes d'une pluie de ſang. *Voyez à l'article* NEIGE.

Il ne faut pas confondre ces plantes *morelles*, avec la *maurelle*, dont on prépare le tourneſol en pain. *Voyez à l'article* TOURNESOL.

MORFIL. *Voyez* YVOIRE.

MORGELINE ou MOURON DES PETITS OISEAUX, *alſine media & vulgaris.* Plante qui croît par-tout dans les lieux marécageux, le long des haies, des chemins, dans les vignes & les jardins, & parmi les légumes : ſes racines ſont chevelues & fibrées : elles jettent pluſieurs petites tiges couchées par terre & rampantes, tendres, velues, rougeâtres, genouillées & rameuſes : ſes feuilles ſont petites, oblongues, oppoſées deux à deux le long des tiges & d'un goût herbeux : ſes fleurs naiſſent à l'extrémité des branches ; elles ſont en roſes blanches, rayées. A cette fleur ſuccede un petit fruit membraneux, conique, qui s'ouvre par la pointe, & renferme des graines menues, rouſsâtres.

Cette plante ſert à nourrir les oiſeaux de chant, & ſur-tout les ſerins : en Médecine elle a la vertu de réſoudre & de rafraîchir, comme le pourpier : elle s'emploie extérieurement pour les inflammations & les douleurs des yeux. Beaucoup de perſonnes aſſurent qu'elle nourrit & rétablit ceux qu'une longue maladie a épuiſés & qui ſont menacés du maraſme : elle arrête auſſi le flux des hémorrhoïdes.

MORGOULES. Eſpeces d'animaux de mer ou de zoophytes qui nagent ſur la mer : on en rencontre quelquefois des quantités prodigieuſes entre l'Europe & l'Amérique. Lorſqu'on les tire de l'eau, ils reſſemblent à une ſubſtance glaireuſe qui fait la même impreſſion ſur la peau que les orties. Les morgoules ſont peut-être des eſpeces de *galeres.* Voyez ce mot.

MORILLE. *Voyez à l'article* CHAMPIGNON.

Digitized by Google

MORILLON, *glaucus aut glaucium avis.* Oiſeau de riviere, ou plutôt de rivage de mer, ſemblable au canard pour la figure & la groſſeur: ſon bec eſt comme une ſcie par les bords; ſes jambes & ſes pieds ſont rougeâtres en dedans & noirs en dehors; il a la tête de couleur tannée juſqu'au milieu du cou, où commence ſon collier blanchâtre: ſa poitrine eſt cendrée, le deſſous du ventre eſt blanc, & le deſſus du dos eſt noir: les aîles ſont bigarrées, comme celles de la pie; le reſte du corps & la queue ſont noirs. On voit auſſi des morillons dont tout le plumage eſt rayé. Cet oiſeau cherche ſa nourriture dans l'eau, où il vit de petits poiſſons, d'inſectes aquatiques, de jeunes écreviſſes & de limaçes (*Belon*). La plupart des Auteurs qui ont parlé du morillon, ont jeté dans leurs deſcriptions une grande confuſion; c'eſt ainſi que le morillon d'*Albin* eſt la tardonne de *Belon*, &c. Le canard crêté eſt auſſi une véritable eſpece de morillon.

Le nom de *morillon* ſe donne auſſi à une eſpece de raiſin noir, qui eſt la meilleure pour faire du vin, & à une eſpece d'émeraudes brutes, qui ſe vendent au marc. *Voyez aux articles* ÉMERAUDE & VIGNE.

MORINE, *morina Orientalis, carlinæ folio.* Plante, que M. *de Tournefort* a apportée du Levant; il lui a donné le nom de ſon ami M. *Morin*, de l'Académie des Sciences. Cette plante qui ne croît naturellement que dans les pays chauds, eſt cultivée au Jardin du Roi: elle eſt haute de deux pieds ou environ, d'un bel aſpect: ſa racine eſt charnue & groſſe comme celle de la mandragore: ſes feuilles, qui s'élevent de la racine, ſont longues comme la main, larges de deux doigts, vertes, luiſantes, liantes & épineuſes: ſes fleurs ſont verticillées, blanches en naiſſant, mais rougiſſant par la maturité, & d'une odeur agréable du chevrefeuille, vineuſe. Cette fleur a deux calices, dont l'un ſoutient la fleur & l'autre renferme un jeune fruit: ce dernier calice eſt comme emboîté dans le premier: l'embryon, en groſſiſſant devient une ſemence arrondie. L'infuſion de cette plante eſt cordiale, céphalique, réſiſte au venin & chaſſe par tranſpiration les mauvaiſes humeurs.

MORINGA. C'eſt un grand arbre qui croît en abondance le long de la riviere de Mangate en Malabar. Il reſſemble au lentiſque; il eſt peu branchu, mais fort noueux; ſon bois eſt facile à rompre, & donne une teinture bleue; ſes feuilles ont le goût de celles du navet, ſes fleurs ſont d'un vert-brun: ſon fruit eſt long d'un pied, gros comme une rave, orné de huit angles, d'un vert griſâtre, moëlleux, blanc en dedans,

Digitized by Google

contenant dans plusieurs cellules des semences semblables à celles de l'ers, vertes & fort tendres. On mange ce fruit étant cuit : on se sert de la racine contre la ladrerie, les poisons & toutes sortes de maladies contagieuses.

MORIO. Nom donné à un papillon diurne qui vient d'une chenille épineuse.

MORME ou MORMIROT. Poisson de mer assez ressemblant à la *dorade*. Voyez ce mot.

MORNE. Dans les Isles on donne ce nom aux élévations de terrain que les Européens nomment *collines* & *côteaux*. Voyez ce mot.

MOROCHITE, *morochtus*. Nom donné à une terre très-subtile, douce au toucher, comme la craie de Briançon, & un peu savonneuse : elle sert aux Foulons & aux Tisserands pour nétoyer les étoffes & le linge. *Voyez* PIERRE DE LAIT.

MOROMORO. C'est le prétendu mouton ou chameau du Pérou tacheté de diverses couleurs. *Voyez* GLAMA & PACO.

MORPION, *pediculus inguinalis*. C'est une espece de pou, que quelques Latins ont désigné sous le nom *pediculus ferox pubis*, ou de *pediculus scorpio* ou de *plactula* ou de *pessolata*. Cette vermine, qui naît dans la peau, est plus courte, plus large & plus arrondie que le pou ordinaire. Elle est aussi d'une couleur plus brune & d'une consistance plus dure, elle multiplie prodigieusement : elle s'attache particuliérement aux parties naturelles de l'homme & de la femme, aux aînes, aux aisselles & aux sourcils ; mais plus ordinairement aux poils du pubis des personnes sales & mal-propres ; elle y suce le sang pour sa nourriture. Ces poux sont ordinairement si petits dans les commencemens, qu'on a de la peine à les appercevoir ; ils causent des démangeaisons insupportables, des rougeurs, des cuissons, & s'attachent si fortement à la peau, qu'il est difficile de les en détacher ; quelquefois même ils s'insinuent sous l'épiderme, & y produisent des démangeaisons très-vives : mais par le secours de l'onguent de mercure, on parvient dans un moment à les détruire totalement : *voyez* POU, pour les autres especes de ce genre d'insecte.

MORRUDE. *Voyez* ROUGET.

MORS DU DIABLE ou SUCCISE. *Voyez* SCABIEUSE DES BOIS.

MORSE. Nom sous lequel on désigne en Russie la *vache marine*. Voyez ce mot.

MORT AU CHIEN. *Voyez* COLCHIQUE.

MORUE ou MORRHUE ou MOLUE, *morrhua*. Genre de poiſſon de mer à nageoires molles, & qui eſt très-connu. *Ray* diſtingue les morues en deux eſpeces ; ſavoir celles qui ont trois nageoires ſur le dos, & celles qui n'en ont que deux. Celles de la premiere eſpece ſont le *cabéliau*, la *morue verte* dite *Witling*, la *morue noire* dite *charbonnier*, la *morue jaune*, l'*aiglefin* dite *ſchelsfich*, &c. Celles de la ſeconde eſpece, ſont le *merlu* ou *merluche* & la *grande morue* proprement dite. Toutes ces morues different par la grandeur, la couleur, & par quelques taches. Nous ne citons ici que celles qui méritent le plus d'être connues, ſoit par leurs différences, ſoit par l'utilité dont elles nous ſont dans les alimens : nous parlerons de leur pêche & de leur préparation après avoir donné la deſcription de la morue vulgaire.

Cette morue, diſent les Auteurs de la ſuite de la Matiere Médicale, a trois ou quatre pieds de long, & neuf ou dix pouces de large ; le corps gros, arrondi ; le ventre fort avancé ; le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, ſale ou brune, variés de taches jaunâtres ; le ventre blanchâtre ; une large ligne blanche de chaque côté ; de petites écailles très-adhérentes à la peau, de grands yeux couverts d'une membrane lâche & diaphane ; l'iris eſt blanc. Quoique ce poiſſon ait les yeux grands, il n'en voit pas plus clair, d'où vient le proverbe François, *yeux de morue*, qui ſe dit de ceux qui ne voient pas bien clair, comme il arrive ſouvent aux perſonnes qui ont de grands yeux ſortant de la tête & la prunelle large. Cette morue a un ſeul barbillon, à peine long d'un doigt, qui lui pend au coin de la mâchoire inférieure, la langue large, ronde, molle ; pluſieurs rangées de dents aux mâchoires, dont une eſt compoſée de dents beaucoup plus longues que les autres. Entre les dents fixes, il s'en trouve pluſieurs de mobiles, comme dans le brochet. Au haut du palais & au bas, près de l'orifice de l'eſtomac, ainſi qu'entre les dernieres ouies, on obſerve de petites dents preſſées ; trois nageoires au dos, dont l'antérieure eſt formée de quatorze rayons, & les deux autres de dix-neuf : les nageoires des ouies en ont dix-huit, celles de la poitrine en ont chacune ſix ; deux nageoires après l'anus, dont l'antérieure a vingt rayons, & la poſtérieure ſeize ; la queue preſque plate & nullement fourchue ; l'eſtomac grand, & ordinairement rempli de harengs ; la peau molle & épaiſſe.

La *grande morue* n'a que deux nageoires ſur le dos : c'eſt une eſpece

de cabéliau, elle eſt plus mince & plus longue que l'eſpece ordinaire. Ce poiſſon a la peau extrêmement graſſe & de bon goût : ſon foie paſſe pour un manger excellent. C'eſt le *ling* des Anglois.

M. *Fréſier* cite une eſpece de morue que l'on pêche au Chili, depuis Octobre juſqu'à la fin de Décembre. On en voit auſſi à la Chine une eſpece qui reſſemble à la morue de Terre-Neuve : elle a plus de trois pieds de long, & eſt de différentes couleurs, mais ordinairement jaunâtre, tiquetée de bleu. On en fait dans le pays une conſommation incroyable dans la ſaiſon qui lui eſt propre, & il s'en vend une quantité prodigieuſe de ſalée dans le lieu même de la pêche.

La *morue noire* ou *charbonnier*, ou *kool-fish* des Anglois, & même des Hollandois, eſt noirâtre ; c'eſt une eſpece de petit cabéliau : elle eſt ſi maigre & a ſi peu de goût, que les Iſlandois auxquels les meilleures ne manquent pas, n'en veulent point manger. La morue dite *aigrefin*, ou *aiglefin*, ou *hadoc*, eſt auſſi une eſpece de cabéliau à écailles fines, qui n'eſt ni d'auſſi bon goût ni auſſi grande que l'eſpece de morue ordinaire ; on lui a donné le nom de *ſchels-fiſch*, qui ſignifie *poiſſon à écailles*.

La *morue jaune* reſſemble beaucoup à la *morue verte*, appellée *Witling* des Anglois, excepté qu'elle eſt plus petite.

Le *merlu* ou *merluche* a environ deux pieds de longueur : il eſt d'une couleur griſâtre cendrée ; il a le dos blanc, la queue carrée, la tête avancée & plate, la mâchoire de deſſous plus grande que celle de deſſus. Ce poiſſon eſt très-goulu : il fait ſa nourriture des petits poiſſons qu'il rencontre, c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de BROCHET DE MER, *merlucius* ; il nage en grande eau, il n'a point de barbillons : ſon corps eſt en quelque ſorte tout couvert de gravier. On donne le nom de *muchebout* au *merlu moucheté*.

La *morue molle*, qui eſt le *powting-powt* des Anglois, eſt très-large : les extrémités de ſa queue & de ſes nageoires ſont molles : elle a auſſi des taches noires près des ouies : ſes écailles ſont petites & argentées : elle n'a pas plus d'un pied de longueur. Le *Capelan* eſt la plus petite morue.

Pêche de la Morue, & nourriture de ce poiſſon.

Les Anglois & les Hollandois prennent tous les jours, dans la mer Baltique, une infinité de morues qu'ils ſalent au ſoleil, & qu'ils débitent à leur profit dans toute l'Europe. La pêche de la morue, dit *Schonneveld*

Schonneveld, eſt ſans contredit un des plus grands objets de commerce, ainſi qu'une des preuves les plus éclatantes de la providence qui fait abonder ce poiſſon dans les pays ſeptentrionaux, en Danemarck, en Norwege, en Suede, en Iſlande, dans les îles Orcades, dans pluſieurs endroits de Moſcovie, & dans d'autres Contrées qui ne produiſent que peu ou point de froment, à cauſe du trop grand froid & de l'inclémence de l'air. Pour peu que la pêche en ſoit favorable, non-ſeulement tous les habitans ſe nourriſſent de ces poiſſons, tant frais que ſéchés, au lieu de pain, mais ils en vendent encore une très-grande quantité à des Marchands étrangers qui les tranſportent dans l'intérieur de l'Europe.

Les morues ſont peu fréquentes dans nos mers; leur rendez-vous général eſt au grand banc devant Terre-Neuve dans la baie de Canada, au Banc vert, à l'Ile Saint Pierre & l'Ile de Sable. Cet endroit a plus de cent lieues de long; on l'appelle aujourd'hui le *grand banc des Morues*. La quantité en eſt telle dans ce lieu, que les pêcheurs qui s'y raſſemblent de toutes les nations ne ſont occupés du matin au ſoir qu'à jeter la ligne, à retirer, à éventrer la morue priſe & à en mettre les entrailles à leur hameçon, pour en attraper d'autres. Un ſeul homme en prend quelquefois juſqu'à trois & quatre cents en un jour. Quand la nourriture qui les attire en cet endroit eſt épuiſée, elles ſe diſperſent & vont faire la guerre aux merlans dont elles ſont fort avides: mais étant moins légeres à la nage que les merlans, elles en détruiſent moins qu'il n'en reſte pour notre ſervice. Quelque grand que ſoit le nombre des morues qui ſont conſommées par les hommes chaque année, ou dévorées en mer par d'autres animaux, ce qui en reſte eſt toujours plus que ſuffiſant pour nous en redonner un pareil nombre un an ou deux après. *Leuwenhoeck* a trouvé que la ſomme totale des œufs que porte une morue ordinaire, ſe monte à neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs.

M. *Anderſon* dit auſſi que la morue vulgaire ou le cabéliau, ce poiſſon ſi connu, eſt la manne des peuples du Nord; en effet c'eſt le principal & preſque le ſeul poiſſon dont ſe nourriſſent les habitans de l'Iſlande. Sa chair ſe diviſe en grandes écailles, & eſt d'un goût ſi exquis, qu'elle paſſe généralement par-tout pour un manger délicieux: il ſe nourrit de toutes ſortes de poiſſons, principalement de harengs & même de vers de mer, de gros & petits crabes de mer, comme on le voit tous les jours

dans l'eſtomac de ceux qu'on pêche proche Hilgeland, à l'embouchure de l'Elbe.

Les Pêcheurs de l'île de Hilgeland, pour prendre du ſchelfiſch (eſpece de petite morue écailleuſe, appellée *hadoche* ou *aigrefin*, ou *capelan*), mettent leurs hameçons en mer pour ſix heures, en ſe réglant ſur la marée. S'il arrive que peu de temps après que l'hameçon a été jeté, un cabéliau avale un ſchelfiſch qui s'y étoit pris auparavant, on trouve en retirant la ligne au changement de la marée, que le ſchelfiſch eſt déjà digéré, & que l'hameçon qui l'avoit pris tient au cabéliau, & il ſert à le tirer de l'eau : ſi au contraire il n'a avalé cette proie que depuis peu de temps, il s'efforce à la conſerver avec tant d'acharnement, qu'il ſe laiſſe enlever en l'air avec elle; mais il l'abandonne auſſi-tôt & ſe replonge au fond de la mer. On apperçoit encore plus facilement cette faculté digeſtive dans des cabéliaux qui ont avalé de gros crabes; leur eſtomac n'emploie guere plus de temps pour cette digeſtion que pour digérer un ſchelfiſch. M. *Anderſon* a appris des Pêcheurs les plus expérimentés, que l'écaille eſt d'abord la premiere attaquée dans l'eſtomac de ces poiſſons : elle devient bientôt auſſi rouge qu'une écreviſſe qu'on fait bouillir dans l'eau : elle ſe diſſout enſuite en maniere de bouillie épaiſſe; & à la fin elle ſe digere tout-à-fait. Le P. *Feuillée* (dans le *Journal de ſes Obſervations phyſiques*, *page 305*) dit que les tortues de mer ſont auſſi digérées très-promptement dans l'eſtomac du crocodile.

Je ne ſaurois, dit M. *Anderſon*, m'empêcher de remarquer ici en paſſant que ce poiſſon inſatiable a reçu de la Nature un avantage ſingulier, que beaucoup de gourmands ſouhaiteroient pouvoir partager avec lui : c'eſt que toutes les fois que ſon avidité lui a fait avaler un morceau de bois ou quelqu'autre choſe d'indigeſte, il vomit ſon eſtomac, le retourne devant ſa bouche; & après l'avoir vidé & bien rincé dans l'eau de la mer, il le retire à ſa place & ſe remet ſur le champ à manger : ce fait eſt avéré entr'autres par *Denis* (*Deſcript. de l'Amér. Sept.*).

Les Iſlandois, continue toujours M. *Anderſon*, pêchent ce poiſſon à l'hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de morue (notamment les entrailles), ou de la mâchoire fraîche & rouge d'un cabéliau récemment pris; mais il mord bien mieux ſur un morceau de viande crue & toute chaude, ou ſur le cœur d'un oiſeau qu'on vient de tuer. Il eſt certain que de cette derniere maniere un Pêcheur prend plus de vingt

poiſſons, pendant qu'un autre qui ſera à côté n'en prendra qu'un avec l'amorce ordinaire : c'eſt auſſi pour cette raiſon que ces artifices, trop avantageux pour un ſeul particulier, ſont défendus par un Edit du Roi de Danemarck dans le temps ordinaire de la pêche. En effet, un peu avant ce temps-là, la quantité de ces poiſſons eſt ſi prodigieuſe dans ces endroits, que les nageoires de leurs dos ſortent de l'eau, & qu'on les voit ſouvent mordre à un ſimple hameçon de fer ſans amorce. Ce poiſſon eſt ſi glouton, qu'il ſe prend auſſi à un ſimple hareng de fer blanc.

Le véritable temps de la pêche de ce poiſſon commence le premier de Février, & dure ordinairement juſqu'au premier de Mai ; la ſaiſon devenant alors plus chaude, on ne peut plus préparer le poiſſon pour le garder. On remarque généralement que les différentes eſpeces de morue montent toujours contre le courant de l'eau. La pêche s'en fait pendant le jour ſur la haute mer, ainſi que dans les golfes profonds ; & pendant la nuit dans les endroits qui n'ont pas plus de ſix braſſes d'eau, ou dans d'autres où les flots violemment briſés contre les bancs de ſable & les rochers, l'empêchent de ſe ſauver. Le meilleur & le plus délicat eſt pris dans la haute mer, à quarante ou cinquante braſſes de profondeur, où il trouve ſa nourriture la plus convenable. Celui qu'on pêche ſur la côte ou dans les golfes peu profonds, n'eſt pas à beaucoup près ni ſi bon, ni ſi tendre.

La morue noire, dit le *charbonnier*, ſe trouve en grande quantité du côté du Cap du Nord ; & on remarque qu'il dirige ſa courſe du côté de la Norwege où il eſt connu ſous les noms de *ſcy*, *graaſcy*, *ſtiffſck* ou *ofs*. Il s'en prend ſur-tout des quantités prodigieuſes dans le temps qu'ils ſont pourſuivis par les baleines, qui les ſerrent ſouvent de ſi près, que ne ſachant pas où ſe ſauver, ils viennent ſe jeter ſur le rivage. Ce poiſſon ſert de nourriture aux plus pauvres gens, qui gardent ſon foie avec ſoin pour en faire de l'huile : il y a même une Ordonnance, dit M. *Anderſon*, qui défend aux Négocians des villes anſéatiques de nourrir leurs domeſtiques avec ce poiſſon, pour ne pas le renchérir aux dépens des pauvres ; à peine même les Pêcheurs de Hilgeland en trouvent-ils le plus petit débit à Hambourg.

Les Anglois pêchent un très-grand nombre de merlus, qu'ils portent tout ſalés & deſſéchés par toute l'Europe. Les Hollandois en font peu de cas ; mais les habitans de Weſtphalie le recherchent beaucoup. Les Indiens font ſécher leur merlu au ſoleil ; ils l'appellent *kair*.

Préparation des diverſes eſpeces de Morues.

Les Iſlandois ſavent préparer avec le cabéliau deux ſortes de *ſtocfiſch*, qui eſt dans ce pays auſſi tendre & auſſi délicieux que dans aucun autre (*Stocfiſch* ſignifie *poiſſon à bâton* ou *poiſſon deſſéché* & *roulé* : le premier *ſtocfiſch* eſt ſorti de la Norwege, & la plus grande quantité en vient encore aujourd'hui. Voyez la *Topographie de Norwege*, *pag. 113 & ſuiv. ſur la maniere de pêcher, de préparer & de ſécher ce poiſſon.*) La premiere ſorte, qu'on appelle *ſlacfiſch* du mot *ſlacken*, qui ſignifie *fendre*, eſt la meilleure, la plus délicate & la plus chere : on la prépare de la façon ſuivante. Les Pêcheurs étant arrivés à terre avec leur poiſſon, le jetent ſur le rivage où les femmes ou hommes (*décolleurs*), qui les y attendent pour cet effet, lui coupent ſur le champ la tête ; & après l'avoir vidé, les *habilleurs* ou *trancheurs* le fendent du côté du ventre du haut en bas. Les décolleuſes ôtent enſuite l'arête du dos depuis la tête juſqu'à la troiſieme vertebre au-deſſous du nombril, parce que c'eſt ſous cette arête principalement que le poiſſon commence à ſe gâter. Cet ouvrage étant fait, les femmes emportent ſur leur dos les têtes coupées dont elles font leur repas. Elles brûlent les arêtes en guiſe de bois, & les foies leur ſervent à faire de l'huile. Les hommes mettent enſuite ces poiſſons fendus par petits tas, les uns au-deſſus & à côté des autres, ſans y mettre de ſel (quelquefois auſſi ils les ſalent) & les laiſſent en cet état pendant environ un mois, ſelon que le vent eſt plus ou moins ſec, pénétrant & conſtant. Ils conſtruiſent après cela des bancs carrés de cailloux de rivage, ſur leſquels ils rangent le poiſſon pour le ſécher ; enſorte que la queue de l'un ſoit à côté du ventre de l'autre, & que la peau de tous ſoit tournée en haut, pour empêcher que la pluie ne le pénetre, ce qui tacheroit le poiſſon. Lorſque le temps eſt au beau, & que le vent ſouffle beaucoup du Nord, il ne faut qu'environ trois jours pour ſécher le poiſſon à ſon point. Quand il eſt bien ſec, on en fait des tas de la hauteur d'une maiſon, & on les laiſſe expoſés aux injures du temps juſqu'à ce qu'on les débite aux Négocians Danois, qui, en recevant cette marchandiſe, l'entaſſent de même, & la laiſſent en cet état juſqu'à la Saint Jean. Alors ils la mettent dans des tonneaux énormes, qu'ils chargent ſur des vaiſſeaux & que les gens du pays amenent à Drontheim & à Bergen, qui ſont les deux entrepôts de cette marchandiſe, d'où on la tranſporte dans toute l'Europe.

Digitized by Google

La deuxieme ſorte de ſtocfiſch que les Iſlandois préparent avec le cabéliau, porte le nom de *heng-fiſch* du mot *hengen*, qui ſignifie *ſuſpendre*. On commence d'abord à la préparer de la même maniere que le flac-fiſch, ſinon qu'au lieu d'ouvrir le ventre du cabéliau on le fend du côté du dos; & après en avoir ôté l'arête, on fait une fente d'environ ſept ou huit pouces de long au haut de l'eſtomac, pour pouvoir le ſuſpendre : on le couche enſuite par terre, & pendant qu'il y macere, on éleve quatre parois de petits morceaux de rocs, entaſſés légérement les uns ſur les autres & ſans aucune liaiſon, afin que le vent puiſſe y paſſer facilement de tous côtés : on couvre le tout avec des planches & des gazons. Lorſque le poiſſon eſt ſuffiſamment macéré, on l'ôte de la terre & on l'enfile par la fente dans des perches de bois, qu'on ſuſpend les unes à côté des autres dans des cabanes conſtruites de rocailles : le poiſſon s'étant à la fin bien ſéché à l'air, on l'ôte des perches & on l'arrange de la même maniere que le flac-fiſch.

Il y a, dit M. *Anderſon*, une différence conſidérable entre le poiſſon ſéché ſur un rivage abondant en cailloux, & un poiſſon ſéché ſimplement ſur le ſable; le premier devient beaucoup plus ferme, plus blanc & plus durable, au lieu que celui, qu'au défaut de pierre, on étend ſur l'arête que l'on a ôté du dos, devient jaune & ne ſe conſerve pas ſi longtemps que l'autre. Si un poiſſon ſi gros & ſi gras, préparé ſi négligemment ſans ſel & entaſſé en plein air, ſe conſerve ſans pourriture, de façon qu'envoyé dans d'autres climats il ſe garde pendant pluſieurs années, c'eſt au froid pénétrant qui regne dans ce pays, principalement dans le temps où l'on prépare ce poiſſon, ainſi qu'à la pureté de l'air & à la ſéchereſſe étonnante des vents du Nord, qu'il faut en attribuer la cauſe. D'ailleurs dans la ſaiſon où l'on prépare ce poiſſon dans cette île, il n'y a point de groſſes mouches, & ſa ſeule odeur fait fuir tous les moucherons.

Dans les Iſles de Weſtmanoë on prépare le cabéliau à la façon de Norwege, pour en faire une eſpece de ſtocfiſch, qu'on appelle *rotſchær*. On fend le poiſſon du côté du dos auſſi-bien que du côté du ventre, enſorte que les deux moitiés ne tiennent enſemble que par l'extrémité de la queue; enſuite on le couche par terre, puis on le fait deſſécher comme nous avons dit, à l'exception que les cabanes ne ſont pas couvertes. Cette eſpece de ſtocfiſch eſt conſommée dans le pays même; on conſerve cependant pour le commerce le rotſchær le plus tendre, qui eſt

fait avec la morue appellée *dorſch*. On nomme ce rotſchær *zart-fiſch*, qui ſignifie *poiſſon tendre :* on le fait paſſer dans les pays Catholiques Romains, où il eſt très-recherché pendant le Carême.

Les Flibuſtiers Hollandois ont une autre maniere de préparer le cabéliau ſur les vaiſſeaux; ils ne font autre choſe que de lui couper la tête, & après l'avoir vidé du côté du ventre, ils le rangent dans des tonneaux avec des couches de gros ſel : ils lui donnent alors le nom de *labberdam*. Les Écoſſois & les Irlandois l'appellent *aberdaine*, du nom du lieu où ils en ont préparé les premiers. Le labberdam ſert de nourriture ordinaire aux Matelots.

Les Hittlandois préparent auſſi avec le cabéliau ou grande morue le *klipp-fiſch* ou poiſſon de rocher, ainſi nommé des cailloux ou rochers ſur leſquels on l'expoſe pour le faire ſécher. Pour cette préparation ils pratiquent ſur le bord de la mer de grands coffres carrés de bois qui contiennent cinq cents poiſſons. Ils coupent d'abord la tête aux cabéliaux, & après les avoir vidés & leur avoir ôté la grande arête, ils les rangent par couches & les laiſſent macérer ainſi pendant ſept ou huit jours. Ils les mettent enſuite dans des preſſes de bois, qu'ils chargent avec quantité de pierres pour les bien applatir. Après les y avoir laiſſés pendant dix jours, ils les étendent un à un au bord de la mer ſur de petits lits de cailloux bien polis & arrondis par les flots, & aſſez éloignés de l'eau, où ils les laiſſent ſécher au vent, au froid & au ſoleil; dès qu'ils ſont ſecs ils les rangent par tas dans des magaſins, ayant ſoin de les bien couvrir pour empêcher l'air & le vent humide d'y pénétrer & de les amollir. Ils prennent cette même précaution lorſqu'ils embarquent leur poiſſon dans les vaiſſeaux; car plus il eſt couvert & à l'ombre, & mieux il ſe conſerve, ayant été une fois bien ſéché à ſon point. C'eſt dans le mois d'Août que ſe pêche la grande morue propre à faire du klipp-fiſch.

Ce qu'on appelle *morue verte* ou *blanche*, & *morue ſeche* ou *merluche*, ſe fait avec le même poiſſon; la différence de la dénomination vient de la façon différente de le préparer. La morue verte qu'on embarque auſſitôt que le poiſſon eſt *décollé* & *tranché*, & que ſans l'entonner on range par couches avec du ſel dans le vaiſſeau, n'eſt autre choſe que le cabéliau ſalé, connu ſous le nom de *labberdam*. La morue ſeche reſſemble beaucoup au klipp-fiſch, qui après avoir été préparé comme nous

l'avons dit, eſt entaſſé ſur des fagots dans le vaiſſeau où on le tranſporte.

Par tout ce qui précede, on voit que la morue verte, connue à Paris ſous le nom de *morue blanche*, ne ſe pêche par les François que ſur le banc de Terre-Neuve. A l'égard de notre morue ſeche, appellée *merluche* ou *ſtocfiſch*, ce ſont les François des côtes de Normandie, c'eſt-à-dire, les Malouins & même les Baſques, qui la pêchent dans les parages voiſins de la Terre de Labrador; & après qu'elle a paſſé par une vingtaine de mains, ils la rembarquent & viennent la vendre aux côtes de France, de Portugal & d'Eſpagne, où on la rembarque de nouveau, pour ſervir de nourriture dans les voyages d'Afrique, des Indes Orientales & d'Amérique.

On donne le nom de *rund-fiſch* au cabéliau rond, préparé dans le printemps, qui n'eſt point fendu, mais à qui l'on a ſeulement ouvert le ventre pour le vider, & que l'on a enſuite ſuſpendu par la queue avec une ficelle. Les meilleurs poiſſons de cette eſpece vont en Hollande & les autres à Brême. Ainſi les Iſlandois ont leur *flac-fiſch* & leur *heng-fiſch*, les Norwégiens leur *rund-fiſch*, les Hittlandois leur *klipp-fiſch*, les Anglois leur *kool-fiſch*, &c.

M. *Anderſon* nous apprend encore qu'il n'y a rien d'inutile dans cet excellent poiſſon. Lorſque les Norwégiens vident leur cabéliau pour en faire du ſtocfiſch, ils ont grand ſoin de garder les inteſtins & les œufs, & de les apporter avec leurs autres marchandiſes à Drontheim & à Bergen. Les Marchands Forains, & ſur-tout les Commis des comptoirs des Villes Anſéatiques, en achetent une grande quantité; & après les avoir bien arrangés dans des tonneaux, ils les envoient à Nantes, ſoit directement, ſoit par la voie de Hambourg. Les Nantois s'en ſervent avec avantage dans leur pêche des ſardines. Ils épluchent ces inteſtins par petits morceaux, qu'ils jettent pour amorce dans les endroits où ils tendent leurs filets; cet appât attire les ſardines de tous côtés, & en rend la pêche abondante & facile.

La morue fraîche ou nouvelle de Terre-Neuve, eſt un excellent manger: les mâles valent beaucoup mieux que les femelles. On choiſit ce poiſſon, blanc, tendre, nouveau & de bon goût. Quant à la morue ſeche, dite *merluche*, c'eſt un aliment qui ne convient pas à toutes ſortes d'eſtomacs, parce qu'elle a contracté une dureté oſſeuſe, & qu'elle ne

ſe cuit qu'après avoir été battue & macérée long-temps dans l'eau; en ſorte qu'elle eſt toujours un peu coriace & difficile à digérer.

MOSAIQUE. Avant que l'induſtrie humaine eût inventé l'art de peindre les pierres & les métaux, on imagina de profiter des couleurs de la nature, de les unir, d'aſſembler différentes nuances, d'en former des compartimens, des deſſins & des tableaux variés. Pour cet effet on choiſiſſoit des marbres de diverſes teintes, on les coupoit par morceaux, on les fixoit ſur du ſtuc, on aſſortiſſoit les tons de couleurs, on en faiſoit des portraits, des figures, des payſages qui le diſputoient au pinceau des Artiſtes célebres. On voit en Italie des chefs-d'œuvre de ce genre. Les ouvrages de moſaïque (*muſivum opus*) étoient de différentes proportions, ſuivant l'uſage auquel on les deſtinoit. Les grandes pieces étoient employées à paver les Temples & les Palais, & n'offroient que de grands deſſins Arabeſques. Les moyennes s'employoient pour les tableaux, & exigeoient plus de compoſition. Le travail des petites demandoit une patience & une adreſſe ſingulieres. Il falloit mettre en pieces des blocs de marbre & rapporter des millions de morceaux, pour former un tableau en miniature. Ces chefs-d'œuvre de moſaïque ſont fort chers. On aſſure que certains tableaux de Saint-Pierre de Rome ont coûté plus de cent mille livres de notre monnoie. On voit dans la galerie du Roi à Chantilly deux ſuperbes bureaux garnis de tableaux plaqués, les plus groteſques, & ornés de colonnes: on y diſtingue les pierres d'agate, de jaſpe fleuri, de ſardoine, de lapis, &c.

MOSCATELLINE ou HERBE MUSQUÉE, *moſchatellina foliis fumariæ bulboſæ aut Ranunculus nemoroſus moſchatellina dictus.* Petite plante baccifere qui croît dans les prés, aux bords des ruiſſeaux, dans les haies ombrageuſes, parmi les brouſſailles & ſous les arbres, dans un terrain léger & ſablonneux: elle eſt ſeule de ſon genre. Sa racine eſt longue, blanche, entourée d'un nombre de petites écailles, qui ont la figure de la dent d'un chien, creuſes en dedans, ſucculentes, ſans odeur, mais d'un goût douceâtre; jetant en ſa partie ſupérieure beaucoup de fibres longues, blanches, rampantes, par leſquelles elle tire ſa nourriture. Elle pouſſe de ſa racine deux ou trois longues queues, qui ſoutiennent des feuilles verdâtres, découpées comme celles de la fumeterre bulbeuſe. Il ſort d'entr'elles un pédicule, qui porte à ſa cime cinq petites fleurs herbeuſes, qui toutes ramaſſées repréſentent un cube. Ces fleurs & les feuilles ont dans les temps humides une odeur de muſc. A la fleur ſuccede

ſuccede une baie molle, pleine de ſuc, où l'on trouve ordinairement quatre ſemences aſſez reſſemblantes à celles du lin. Ce fruit a, dit-on, l'odeur & le goût de la fraiſe dans ſa maturité.

Cette plante, qui fleurit en Avril, paſſe très-promptement. Quoique peu uſitée en Médecine, on attribue à ſa racine une vertu déterſive, vulnéraire & réſolutive; on l'emploie plus communément à l'extérieur.

MOSCOUADE. *Voyez à l'article* CANNE A SUCRE.

MOSE ou MOOS. C'eſt un quadrupede qui ſe trouve fréquemment dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres parties Septentrionales de l'Amérique : il eſt de la grandeur d'un taureau; il a la tête d'un daim, avec des cornes larges & très-grandes, qui muent tous les ans. Son cou, qui reſſemble à celui du cerf, eſt garni de crin fort court, qui deſcend un peu le long du dos. Cet animal a les jambes longues, de grands pieds faits comme ceux des vaches, & la queue un peu plus longue que celle des daims.

La chair du moſe eſt d'un aſſez bon goût, les Sauvages font ſécher ſa peau à l'air. Elle eſt auſſi épaiſſe que celle du bœuf, & n'eſt pas *moins* utile à bien des choſes.

Les moſes ſe trouvent en quantité dans une île près de la Terre-Ferme. Pour les prendre, les Sauvages allument pluſieurs feux, après quoi ils environnent les bois & les chaſſent vers la mer : dès que ces animaux s'y ſont jetés, ils les pourſuivent avec leurs canots & les tuent. Leur courſe eſt moins vîte que celle du cerf : on croit que le moſe eſt du genre de l'alcé; il met bas trois petits à la fois.

MOSKSTEIN. *Voyez* MALESTROM.

MOSQUILLES ou MOSQUITES, ou MOUSQUITES. Nom qu'on donne à une eſpece de couſins, qui ſont un fléau à la Chine, aux Indes Orientales, & à la Côte d'Or, ſur-tout pendant la nuit, près des bois & dans les lieux marécageux. Ces inſectes paroiſſent peu différer des *maringouins*, voyez ce mot. Leur piqûre cauſe dans la chair une enflure fort douloureuſe. Les Negres de la Côte des Eſclaves en Afrique, & ceux de Sierra-Léona, ſont auſſi très-incommodés de ces moſquites. Le remede contre cette piqûre, eſt de frotter l'endroit bleſſé avec du jus de limon ou du vinaigre; la douleur augmente pour un moment, mais elle s'appaiſe preſque auſſi-tôt. Les Gens riches qui veulent écarter ces fâcheux animaux pendant le jour, lorſqu'ils font la méridienne, ont un

Negre à côté d'eux, armé d'un grand éventail de peau, qui ſert en même temps à rafraîchir l'air. Mais on a une autre reſſource pour la nuit, ce ſont des rideaux ou un pavillon de mouſſeline très-claire, même de la gaze, dont le lit eſt environné (c'eſt ce qu'on nomme un *moſquiller* ou un *mouſtiquaire*): on ferme par ce moyen toute entrée aux moſquilles, ſans intercepter la fraîcheur de l'air. On s'en ſert auſſi pour les *mouſtiques*; voyez ces mots. On n'a pas encore bien décrit la différence entre les moſquites & les mouſtiques.

MOTELLE. Petit poiſſon de riviere & particuliérement de lac; il eſt très-commun en Suiſſe & en Bourgogne. Son corps eſt comme tortueux. Ce poiſſon a la peau viſqueuſe, ſans écailles, la tête grande, large & un peu applatie. Sa chair, quoique viſqueuſe & graſſe, eſt d'un aſſez bon goût.

MOTEUX ou VITREC. *Voyez* CUL-BLANC.

MOTMOT. Oiſeau du Bréſil du genre des *faiſans*. Voyez ce mot & KATRACAS.

MOUAX. *Voyez à l'article* MARMOTTE.

MOUCHE, *muſca*. Ce nom a ordinairement un ſens très-vague & ſe donne à des inſectes de claſſes différentes. C'eſt dans ſon acception la plus générale qu'on en va parler ici. Nous indiquerons les caracteres du genre auquel les Méthodiſtes modernes l'ont borné. Le nom de *mouche* proprement dit, ſe donne à une claſſe d'inſectes des plus communs & des plus connus; mais cette claſſe contient une très-grande diverſité d'eſpeces. Selon notre plan ordinaire, nous parlerons d'abord des choſes communes aux diverſes eſpeces de mouches, telles que leur ſtructure ou leur organiſation, leurs transformations, leur maniere de multiplier & de ſe reproduire, les lieux où elles habitent, les diviſions qu'on en peut faire pour les diſtinguer dans ce chaos immenſe de différentes eſpeces. Nous nous attacherons enſuite particuliérement à parler de celles qui peuvent flatter notre curioſité, par l'induſtrie qu'elles nous font voir.

Le caractere général & le plus frappant, qui fait aiſément diſtinguer les mouches d'avec quantité d'autres inſectes ailés, c'eſt d'avoir des ailes tranſparentes, qui ſemblent être de gaze, ou plutôt une étoffe glacée, deſſinée en ramage, & bordée d'une frange, & ſur leſquelles il n'y a point de ces pouſſiéres que les ailes des papillons laiſſent ſur les doigts qui les ont touchés, & qui ſont vraiment des eſpeces d'écailles. Les ailes

des mouches ne ſont cachées ſous aucune enveloppe; c'eſt ce qui les caractériſe encore, & les diſtingue des ſcarabées & des ſauterelles: les ailes des mouches ſont, à proprement parler, névropteres.

Structure ou organiſation des Mouches.

Les mouches ont une tête, un corſelet & un corps; c'eſt au corſelet que les ailes ſont attachées. Le corps eſt la partie où ſont contenus les inteſtins, l'eſtomac, les parties de la génération & le plus grand nombre des trachées. La tête des mouches tient ordinairement au corſelet par un cou aſſez court, & ſur lequel la tête peut tourner comme ſur un pivot. Il y a des mouches qui ont comme deux corſelets ſéparés l'un de l'autre. Parmi ces inſectes, les uns ont ſimplement une trompe; les autres ont une trompe & des dents ou des ſerres. Les yeux des mouches ſont à réſeau, leur ſtructure eſt des plus admirables, & chaque mouche eſt pourvue d'une multitude d'yeux: *voyez le développement de cette organiſation au mot* YEUX A RÉSEAUX, *inſéré dans l'article* INSECTE.

D'après les obſervations qu'on y verra, il eſt certain qu'on ne peut point admettre le ſentiment d'un Profeſſeur de Mathématique, inſéré dans les Éphémérides des Savans de Rome, qui penſe que ce qu'on nomme yeux à réſeaux, ne ſont que l'organe de l'ouie; parce que ces parties ſont renflées, tendues comme un tambour, & propres à recevoir les vibrations de l'air extérieur: il fonde ſon ſentiment ſur ce qu'on découvre ſur la tête des mouches d'autres yeux dont il eſt auſſi parlé à l'article YEUX A RÉSEAUX, *au mot* INSECTE.

Le long du corps de l'inſecte ſont des ouvertures que l'on nomme *ſtigmates*, & qui ſont autant de tranchées, à l'aide deſquelles ſe fait la reſpiration de l'inſecte. *Voyez auſſi au mot* INSECTE, *l'article* STIGMATES.

Dans la mouche, dans le moucheron, dans l'inſecte le plus imperceptible, ſe trouve l'organiſation animale, d'autant plus frappante & d'autant plus merveilleuſe, que l'inſecte eſt plus petit. On reconnoît dans la mouche le cœur, qui eſt pâle, de figure conique, & couché ſous le diaphragme de l'abdomen: il n'a qu'un ſeul ventricule, & eſt environné d'un péricarde. L'eſtomac eſt grand & membraneux, & ſouvent il ſe rompt avec bruit comme une veſſie, lorſqu'on preſſe le ventre avec les doigts. On obſerve dans la mouche commune la trompe qui eſt

muſculeuſe & aſſez ſemblable à celle de l'éléphant; elle eſt velue à l'extrémité & fendue comme la bouche : du milieu de cette trompe s'avancent deux petits corps cylindriques & velus. La trompe ſert aux mouches pour ſucer les viandes & les fruits dont elles font leur nourriture. Les mouches mâles ont une verge oblongue & noueuſe.

Maniere dont les Mouches ſe multiplient & ſe transforment.

Dans ce genre d'inſectes l'accouplement ſe fait d'une maniere ſinguliere ; la partie du mâle eſt ouverte, & c'eſt elle qui reçoit celle de la femelle, qui entre dans le corps du mâle pour être fécondée. Le plus grand nombre de mouches ſont ovipares, mais cependant il y en a auſſi quelques-unes qui ſont vivipares; telles ſont ces eſpeces de mouches aſſez grandes, qu'on trouve ordinairement ſur le lierre. Lorſque les mouches ovipares s'accouplent, leur corps eſt déjà rempli d'œufs, dont la plupart ont toute leur groſſeur ; leur ventre eſt très-gros; mais lorſque les mouches vivipares s'accouplent, les embryons ne ſont encore aucunement ſenſibles dans leurs corps.

Les mouches vont dépoſer leurs œufs dans les lieux où les vers qui en ſortiront peuvent trouver leur nourriture; & cela parce que nul inſecte ne couve ſes œufs, excepté les eſpeces de cochenilles. La demeure de ces vers varie ſuivant les différentes eſpeces de mouches auxquelles ils appartiennent. De ces vers les uns vivent ſur les arbres & ſur les plantes, & ſe nourriſſent des pucerons qu'on y rencontre ſouvent par bandes très-nombreuſes : tels ſont les vers des *mouches aphidivores*. Voyez ce mot. Certaines mouches dépoſent leurs œufs dans les chairs d'animaux morts, ou dans d'autres matieres pourries; telles ſont les *mouches bleues de la viande;* d'autres vont les dépoſer dans la fiente & dans les excrémens des hommes & des animaux ; telles ſont quelques *mouches abeilliformes*, &c. Ces œufs varient pour la couleur & pour la forme. Des œufs bien ſinguliers ſont ceux de *la mouche merdivore*, dont le ver vit dans la fiente ; ces œufs, qui ſont blancs & oblongs, ont à un de leurs bouts deux eſpeces d'ailerons qui s'écartent l'un de l'autre comme deux cornes. Une pareille conformation étoit néceſſaire, à cauſe de l'endroit où cet inſecte dépoſe ſes œufs. Il les place & les pique dans les excrémens des cochons, des vaches & autres ſemblables : ces ailerons empêchent que l'œuf ainſi piqué ne puiſſe enfoncer trop avant; une partie de l'œuf, depuis l'origine des cornes, reſte dehors, & le

Digitized by Google

petit naiſſant ne riſque pas de périr enſeveli ſous la matiere qui doit faire ſon aliment. Voyez ci-après l'article *mouche merdivore* ou *ſtercoraire*. Tous les œufs des mouches ne ſont pas auſſi ſinguliers ; néanmoins en les regardant à la loupe on en voit beaucoup qui ſont diverſement cannelés & travaillés, tandis que d'autres ſont liſſes, ſimples & unis.

Il y a des mouches qui vont dépoſer leurs œufs dans les eaux ſales, bourbeuſes & puantes, dans les cloaques & les latrines : ils vivent auſſi dans la bouillie des chiffons dont on fait le papier. Quelque dégoûtans que paroiſſent les vers qui en ſortent, leur organiſation mérite l'examen & l'attention d'un Naturaliſte. Ces vers ont au-deſſous du corps ſept paires de mamelons courts & membraneux qui reſſemblent à des jambes, & qui en ſont réellement l'office. Ce que ces vers préſentent ſurtout de plus ſingulier, c'eſt qu'au lieu de ſtigmates ils ont à l'extrémité du corps une longue queue qui s'éleve à la ſurface de l'eau pour pomper l'air : cette queue a fait nommer ces inſectes, par M. *de Réaumur*, *vers à queue de rat*. Le tuyau qui compoſe cette queue n'eſt pas ſimple, il eſt compoſé de deux fourreaux, dont l'un entre dans l'autre comme ceux des lunettes d'approche ; tous deux ſont capables d'alongement, & le dernier ſe termine au bout par un mamelon qui donne entrée à l'air : c'eſt par-là que cet inſecte reſpire, & c'eſt par cette raiſon qu'il étend ſa queue juſqu'à la ſurface de l'eau, pour recevoir l'air par ce ſtigmate alongé ; auſſi ces vers ne vivent-ils point dans les eaux profondes, où leur queue ne pourroit parvenir à la ſurface du liquide. Il faut cependant convenir que la queue qui n'a en apparence que ſept ou huit lignes de longueur, peut ſe prolonger de quatre à cinq pouces, ſuivant que la ſurface de l'eau eſt plus élevée. Tel eſt le véhicule mécanique de l'air dans les inteſtins de ce ver ſordide. Pour ſubir ſa métamorphoſe, il ſort de l'eau, ſe cache en terre : ſa longue queue ſe raccourcit, ſa peau ſe durcit, forme ſa coque ſur laquelle on remarque quatre petites cornes qui répondent aux quatre ſtigmates du corſelet de la mouche future. C'eſt par ces organes que la nymphe reſpire. Au bout de huit ou dix jours, la mouche fait ſauter la partie ſupérieure de ſa coque, dont la calotte ſe diviſe en deux pieces ; elle prend ſon eſſor, s'accouple & va dépoſer ſes œufs près des matieres liquides & ſales qui doivent ſervir de nourriture à ſa poſtérité. Ces mouches ont la forme de guêpes. *Voyez à l'article* MOUCHES ABEILLIFORMES.

Tous les vers qui éclosent des œufs des mouches, avant de parvenir eux-mêmes à l'état de mouche, subissent une transformation; ils passent par l'état de nymphe, & cette nymphe est renfermée par la peau même de l'insecte : *voyez au mot* INSECTE, *à l'article* NYMPHE, ce qui arrive dans ces curieuses transformations.

Les mouches vivipares ne font pas autant de petits que les mouches ovipares font d'œufs; les œufs tiennent peu de place, au lieu que les petits étant plus gros, ne peuvent guere être plus de deux ensemble dans le ventre d'une mouche : aussi ces mouches ne font que deux petits à la fois, tandis que les ovipares font des centaines d'œufs.

Division des Mouches.

L'Auteur qui a donné, il y a quelques années, l'*Histoire abrégée des insectes des environs de Paris*, Ouvrage fort exact, & auquel nous renvoyons pour être instruit plus au long des détails qui concernent les différentes especes de mouches, ainsi que les divers autres insectes dont il a parlé; cet Auteur, dis-je, distribue les mouches en cinq familles différentes.

La premiere famille contient les mouches dont les aîles ont des couleurs différentes qui les panachent & les bigarrent.

La seconde renferme des mouches qui ont un caractere singulier. Toutes ont sur le devant de la tête une pellicule ordinairement de couleur claire tirant sur le blanc ou sur le jaune, qui paroît comme renflée, & qui forme à l'insecte une espece de masque; ce qui a fait donner à ces mouches le nom de *mouches masquées*. Ces insectes ont le corselet alongé, les palettes des antennes plus longues que dans les autres especes, & quelquefois les aîles arrondies par le bout. Toutes ces particularités leur donnent un port aisé à reconnoître; les vers qui donnent naissance à ces mouches masquées viennent dans l'eau, & y font leurs métamorphoses.

La troisieme famille contient les mouches dont le corps lui-même est panaché de plusieurs couleurs. Parmi ces especes il y en a de très-jolies. C'est à cette famille que se réunissent les mouches dont les vers se nourrissent de pucerons.

La quatrieme nous présente la plus brillante espece de mouches, qui sont les *mouches dorées*. Ces especes ne sont pas si nombreuses, mais plus éclatantes par la couleur, soit dorée, soit cuivreuse qui

Digitized by Google

brille tantôt ſur leur ventre, tantôt ſur leur corſelet, & ſouvent ſur tous les deux.

Enfin la derniere famille comprend les mouches ordinaires, celles qui ſont les plus communes, qui n'ont rien de remarquable.

Il convient d'avertir que la diviſion qu'on vient de rapporter d'après M. *Geofroi*, n'embraſſe pas tous les inſectes compris dans l'étendue de la ſignification vague du mot *mouche*. Elle n'a pour objet, dit M. *Deleuze*, qu'un genre de la claſſe des *dipteres*. Voyez ce mot auquel cet Auteur a borné, après M. *Linneus*, la dénomination de *mouche*, & dont le caractere conſiſte en ce que les antennes ſont très-courtes, en forme de palettes ovales, & la bouche ſans dents avec une trompe charnue. Ce genre ainſi limité eſt encore le plus nombreux.

L'illuſtre *Réaumur* diviſe les *mouches* (prenant ce mot dans ſon ſens entendu) en deux claſſes générales : l'une compoſée de mouches à deux ailes, & l'autre de mouches à quatre ailes. Ces deux claſſes générales en comprennent quatre autres qui leur ſont ſubordonnées. La premiere de ces quatre claſſes ſubordonnées comprend les mouches qui ont une trompe, & qui n'ont point de dents ou de ſerres. La ſeconde eſt compoſée de mouches qui ont une bouche ſans dents ſenſibles. La troiſieme renferme les mouches qui ont une bouche munie de dents ; & la quatrieme claſſe comprend les mouches qui ont une trompe & des dents.

La ſeule partie poſtérieure aide encore à diſtinguer bien des genres de mouches les unes des autres. Les mouches qui ſont armées de ces aiguillons dont on redoute les piqûres, n'ont que trop de quoi ſe faire connoître ; d'autres portent au derriere des eſpeces de tarieres logées dans un étui : ce ſont les femelles qui portent cette longue queue, comme pluſieurs femelles *ichneumons* : voyez le mot ICHNEUMONS (MOUCHES). Ainſi il y a des mouches à aiguillon & des mouches à tariere. Il y a beaucoup d'eſpeces de mouches à ſcie, qui méritent ce nom, à cauſe d'un inſtrument ſingulier dont elles ſont pourvues, & qu'elles ne montrent guere que quand on les y force en leur preſſant le corps. D'autres mouches portent au derriere de longs filets, qui par leur forme & par la ſtructure ont quelque reſſemblance avec les antennes. Parmi les mouches à quatre ailes, les *éphémeres* ont de ces filets, *voyez le mot* EPHEMERE : parmi les mouches à deux ailes, les mâles des gallinſectes ont pareillement de ces filets. *Voyez* GALLINSECTES.

C'eſt par ces deux claſſes générales de mouches, que M. *de Réaumur*

a établies ; par les claſſes du ſecond ordre ; par la variété dans le port des ailes, dans le tiſſu de ces mêmes ailes ; par les variétés des antennes & de la trompe ; par les manieres différentes de les porter ; par la variété de leurs têtes, de leurs corps, de leurs corſelets, de leurs jambes, de leurs parties poſtérieures : c'eſt enfin par les différences de grandeur & de couleur, ainſi que par l'aiguillon & par leur induſtrie, que cet habile Obſervateur a tiré du chaos & de la confuſion tout ce qui concerne les mouches. On peut, par la lecture de ſon *Mémoire III*, *Tome IV*, connoître ſur le champ à quelle claſſe appartiennent les mouches qu'on trouve dans la campagne, & par quel caractere leur genre eſt diſtingué des autres genres de la même claſſe. Tout y prouve que la claſſe de ces inſectes eſt des plus nombreuſes : on y admire la variété dans les formes, dans la ſtructure, dans l'organiſation, dans la métamorphoſe, dans la maniere de vivre & de ſe multiplier. On y voit que chaque eſpece eſt munie des inſtrumens qui lui ſont néceſſaires. Avec quelle ſagacité n'expoſe-t-il pas la fineſſe & la proportion des parties qui compoſent le corps de la mouche ! Quelle préciſion, quel mécaniſme dans le jeu, dans le mouvement... ! Parmi cette multitude immenſe d'inſectes, il y en a quelques-uns dont l'hiſtoire nous préſente des faits très-intéreſſans.

Mouches les plus remarquables.

MOUCHES ABEILLI-FORMES ou *en forme d'abeilles.* Ce ſont des mouches à deux ailes, qui ont avec les abeilles une ſi grande reſſemblance apparente par les couleurs, la grandeur, la figure & les proportions, qu'on les prend pour des abeilles, & qu'en conſéquence on n'oſe les prendre à la main, croyant avoir à redouter un aiguillon : ces mouches n'en ſont cependant point pourvues. Lorſqu'on les voit ſur les fleurs, dont elles ſont fort avides, elles s'y comportent à-peu-près comme les abeilles ; elles ne ſongent point vraiſemblablement à y faire une récolte de cire, mais elles ont une trompe avec laquelle elles ſavent en tirer le miel. Ces mouches n'ont donc que le port extérieur des abeilles.

Il y a pluſieurs eſpeces de ces mouches qui different entr'elles pour la grandeur, & par différentes nuances de couleur brune. Ces mouches proviennent de vers qu'on appelle *vers de pourceaux*, parce qu'on les trouve dans la matiere dont ces animaux ſe repaiſſent.

Il y a d'autres eſpeces de mouches qui ont la forme de guêpes ; mais ce ne ſont auſſi que des mouches à deux ailes, elles n'ont point d'aiguillon,

d'aiguillon, elles viennent de l'eſpece de ver nommé *ver à queue de rat.* Voyez ci-deſſus, page 221.

On connoît encore d'autres mouches à deux aîles, qui ont tout-à-fait la forme des frelons; elles ſont de la même groſſeur, & ont le même bourdonnement d'aîles, mais elles en different, parce qu'elles n'ont point d'aiguillon, & par pluſieurs autres caracteres. Celles de ces mouches qui reſſemblent aux abeilles bourdons, viennent des vers qui rongent les oignons des tulipes & des narciſſes.

Les MOUCHES APHIDIVORES, *muſcæ aphidivoræ.* On appelle ainſi de grandes mouches communes qui dépoſent leurs œufs ſur des tiges ou des feuilles habitées par des pucerons. Les vers qui en ſortent ſont avides de proie dès leur naiſſance. Armés d'un dard écailleux en forme de fleurs de lis, ils ſe jettent ſur un puceron, le ſucent, en attaquent un autre, & chaſſent ainſi ſans peine. Un ſeul en peut prendre une centaine à ſon aiſe ſans changer de place. La petite colonie pacifique dépourvue d'armes offenſives & défenſives, attend paiſiblement les coups mortels du chaſſeur vorace qui, à défaut d'yeux, ſemble ſe ſervir de ſon dard pour tâter & ſaiſir les pucerons. Lorſque le ver eſt prêt à ſubir ſa métamorphoſe, il dégorge de ſon eſtomac une liqueur viſqueuſe, au moyen de laquelle il ſe fixe ſur la feuille ou ſur la tige. Sa peau ſe durcit & forme une eſpece de coque, groſſe par un bout, pointue par l'autre, en ſorte qu'elle imite la figure d'une larme, d'abord tranſparente, mais opaque quand la mouche aphidivore eſt ſur le point de prendre ſon eſſor dans les airs. Le corps de cette mouche eſt panaché de pluſieurs couleurs aſſez agréables à la vue.

MOUCHE ARAIGNÉE DES CHEVAUX ou HIPPOBOSQUE, *hippoboſca pedibus ſex-dactylis, alis divaricatis.* Elle a été nommée ainſi par M. *de Réaumur*, parce que lorſqu'elle a les aîles arrachées, ſon corps applati, ſa longueur, le port de ſes jambes lui donnent une ſorte de reſſemblance avec certaines araignées qui ont le corps plat, & qui s'élevent peu ſur leurs jambes. Ces mouches ſont à deux aîles, elles ſont plus petites que celles qu'on appelle *taon.* Dans l'été & l'automne, ces mouches s'attroupent, voltigent & s'attachent ſur les chevaux; elles forment de grandes plaques ſur le cou, les épaules, & ſur d'autres endroits de ce quadrupede où la peau eſt la plus fine; elles paſſent même quelquefois ſous la queue du cheval, & c'eſt alors qu'elles l'incommodent davantage. Si on ſe contente de les chaſſer, après un vol très-

court elles reviennent ſur le cheval qu'elles ſuivent obſtinément, & le fatiguent beaucoup; elles s'attachent de même ſur les bêtes à cornes & ſur les chiens, ce qui les a fait nommer auſſi *mouches de chien* (M. *Geoffroy* dit que la mouche à chien, *hippoboſca pedibus tetra-dactylis, alis cruciatis*, eſt moins large & ſa tête moins alongée; mais ſon corſelet moins court). Dans le temps où ces mouches ne volent pas, elles portent leurs aîles croiſées ſur le corps. Ordinairement le ventre de ces mouches eſt peu rempli de matieres ſucculentes, ce qui fait que ceux qui les trouvent ſur les chevaux ont de la peine à les écraſer.

M. *de Réaumur* n'a point obſervé ſur la tête de ces mouches de petits yeux, il n'y a vu que des yeux à réſeau. Leur tête eſt armée d'une trompe auſſi fine qu'un cheveu, c'eſt une lancette capable de s'alonger & de ſe raccourcir, & aſſez forte, malgré ſa fineſſe, pour piquer la peau des chevaux & en ſucer le ſang: cette trompe eſt renfermée dans un étui, qui lui donne encore plus de force.

Les femelles de ces mouches pondent un œuf de la groſſeur d'un pois ordinaire; il eſt blanc & ſeulement un peu noir à ſon bout; il ne ſort point de cet œuf un ver & enſuite une nymphe; cette mouche ſort de ſon œuf toute formée, comme le poulet ſort du ſien, avec cette différence que le poulet eſt bien éloigné de la grandeur de la poule, & que les mouches araignées naiſſent abſolument auſſi grandes que les mouches qui leur ont donné le jour. En quelque temps que M. *de Reaumur* ait ouvert des œufs de mouches araignées, il a trouvé ces mouches ſous la forme de nymphe & jamais ſous celle de ver.

Les *mouches araignées des nids d'hirondelles* naiſſent de la même maniere que les mouches araignées des chevaux; mais on trouve leurs œufs, qui ſont d'un noir luiſant comme le jais, dans les nids d'hirondelles. Ces mouches des nids d'hirondelles s'attachent aux petits de ces oiſeaux, & ne different des précédentes, que parce qu'elles ont des aîles plus étroites; leur corps eſt plus large que celui de la mouche à chien.

MOUCHES ASILES OU PARASITES. On donne ce nom aux mouches qui ſe logent ſous le poil ou la laine des troupeaux, ou ſur différentes plantes: *voyez leur deſcription à la ſuite du mot* TAON: *voyez auſſi* VER DE LA MOUCHE ASILE.

MOUCHE ARMÉE. La larve de ce genre d'inſectes eſt des plus curieuſes. Elle vit dans l'eau. Sa peau eſt dure & flexible; mais le défaut

de ſoupleſſe des anneaux rend ſa démarche tortue. Les crochets durs & écailleux de ſa bouche lui ſervent d'armes offenſives pour ſaiſir les inſectes dont elle fait ſa nourriture : une eſpece de ſtigmate entouré d'une frange de poils termine l'extrémité de ſon corps. L'inſecte applique cette ouverture & la frange bien étalée à la ſurface de l'eau pour reſpirer l'air, & reſte ſouvent long-temps dans cette ſituation la tête en bas. Veut-il plonger dans l'eau, il replie les barbes de la frange & en forme une eſpece de boule ſous laquelle l'ouverture du ſtigmate ſe trouve cachée, de maniere que l'eau ne peut y pénétrer. La nymphe de la mouche armée ne differe de ſa larve que par le mouvement. C'eſt la même peau qui s'étant durcie, ſert de coque à l'inſecte. Dans cet état il reſte immobile juſqu'à ce que les aîles s'étant développées, la mouche armée ſorte triomphante en faiſant ſauter les deux premiers anneaux qui ſe ſéparent comme une calotte. C'eſt ainſi qu'elle paſſe de l'humide élément dans les vaſtes régions de l'air. On lui a donné le nom de *mouche armée* à cauſe des pointes aiguës qui terminent ſon corſelet, au nombre de deux, & quelquefois de ſix. C'eſt le même inſecte connu ſous le nom de *mouche à corſelet armé*.

MOUCHE D'AUTOMNE. *Voyez* STOMOX.

MOUCHE BLEUE DE LA VIANDE. Cette eſpece de mouche commune n'eſt que trop connue par le dégât qu'elle cauſe dans les boucheries. Elle choiſit la viande pour y dépoſer ſes œufs, d'où naiſſent de petits vers blancs. C'eſt avec leur bouche armée de crochets écailleux qu'ils piochent & déchiquetent la viande pour la ſucer enſuite. Souvent pour la rendre plus tendre & plus facile à digérer, ils l'arroſent d'une liqueur viſqueuſe qu'ils dégorgent, ce qui en accélere la putréfaction.

MOUCHE BALISTE. Mouche à quatre aîles, longue de dix-ſept lignes & large de deux. Sa tête eſt brune, le dos d'un vert d'olive & le ventre d'un rouge de grenade, mais partagé dans ſa longueur d'une ligne jaune. M. l'Abbé *Préaux* qui a obſervé cette mouche près de Liſieux, dit que cet inſecte, lorſqu'on s'en ſaiſit, lance à diverſes repriſes & comme par un reſſort, ſur ſon ennemi, une quantité de petits boulets qui ſont ſes œufs, pour combattre & pour ſe défendre. *Encyclopédie*.

MOUCHE BOMBARDIERE. *Voyez* BOMBARDIER.

MOUCHE A CHIEN. Eſpece d'hippoboſque. *Voyez ci-deſſus à l'article* MOUCHE ARAIGNÉE.

MOUCHE COMMUNE. Dans l'été, la mouche incommode les hommes & les animaux; c'eſt un petit animal laſcif, importun, très-nuiſible, qui ſe nourrit aſſez volontiers de toutes ſortes de choſes. Les *mouches communes* vivent fort peu, les grandes un peu plus long-temps; elles mordent plus vivement quand on eſt menacé d'une tempête ou d'un orage, que dans tout autre temps. Ces inſectes ſe plaiſent dans les lieux humides & chauds: leur multiplication y eſt plus nombreuſe: on en voit en quantité dans la Pouille: en Egypte le nombre en eſt ſi grand, que l'air retentit quelquefois du bruit qu'elles font en volant. Autrefois l'Eſpagne en étoit ſi remplie, qu'il y avoit des hommes prépoſés (le Grand Veneur de mouches) pour leur faire la chaſſe. Elles fuient les mines à cauſe des exhalaiſons qui en ſortent. Les vapeurs ſulfureuſes, arſenicales & mercurielles les font périr. Pour garantir les fruits de l'attaque des mouches, on peut ſuſpendre aux arbres, des bouteilles remplies d'eau miellée: cette liqueur les attire, & elles ſe noient dans ces bouteilles. On les détruit auſſi en les prenant entre des plaques de bois recouvertes de miel.

MOUCHE CORNUE. *Voyez* MOUCHE TAUREAU.

MOUCHE A CORSELET ARMÉ. M. *de Réaumur* donne ce nom à la mouche aſile dont il eſt parlé à la ſuite du mot TAON: *voyez ce mot. Swammerdam* eſt le premier qui en ait parlé. *Goedard* n'avoit connu que ſa larve, qu'il a nommée *chamæleon. Aldrovande* l'avoit appellée *inteſtinum terræ*, & M. Linneus *oeſtre aquatique.* La mouche à corſelet armé eſt la même que celle déſignée ſeulement ſous le nom de *mouche armée.* Voyez ce mot ci-deſſus.

MOUCHE DÉVORANTE. Elle a reçu ce nom parce qu'elle prend plaiſir à dévorer les araignées, tandis que les autres mouches en deviennent la proie; cette petite mouche aſſez hardie pour venger toute ſa nation, provient d'un ver qui a la forme d'une chenille, & qui ſe nourrit de feuilles d'orme. Lorſqu'elle marche, elle paroît du double plus grande qu'elle n'eſt: elle reſte l'automne & le printemps en chryſalide; dès qu'elle eſt parvenue à l'état de mouche, elle commence à butiner: quand elle s'élance ſur une araignée, elle lui donne un coup dont elle eſt étourdie; l'araignée qui ſe ſent frappée tombe à terre, la mouche ne la quitte point, elle la traîne, lui rompt les pieds, court enſuite autour d'elle, l'enleve, & en fait ſa pâture.

MOUCHE ÉPHÉMERE. On lit dans la *Collection Académique*, que l'on

vit en l'année 1689, au mois d'Août, aux environs de Leipzig certaines mouches en forme de couſins. Ces mouches étoient preſque longues d'un demi-pouce, & elles avoient à la queue comme deux longues appendices en forme de poils, elles étoient toutes blanches, ainſi que leurs aîles. Ces mouches, dont la multitude étoit incroyable, ſe répandirent dans tous les pays d'alentour juſqu'à l'Elbe. L'Obſervateur dit que ces mouches préſagent la peſte; lorſqu'il fait chaud & que les vents du Midi ſoufflent, elles ſortent des eaux, & bientôt l'air en eſt rempli. Elles voltigent avec une agilité ſurprenante, & après qu'elles ont vécu deux ou trois jours, elles meurent & tombent dans les eaux. Ces mouches viennent d'œufs dépoſés dans l'eau, d'où ſortent des vers qui ſe changent enſuite en mouches. Il y a lieu de penſer que les eſpeces de mouches dont il eſt parlé dans cette obſervation, ſont des éphémeres. *Voyez le mot* ÉPHÉMERE.

La MOUCHE D'ESPAGNE n'eſt autre choſe que la mouche cantharide, à laquelle on a donné ce nom, parce qu'on a cru que les plus groſſes mouches cantharides ſe trouvoient en Eſpagne.

MOUCHE A FEU. Voyez à la ſuite de l'article *Mouche luiſante.*

MOUCHE DU FOURMI-LION. *Voyez l'article* DEMOISELLE.

MOUCHES GALLINSECTES & PRO-GALLINSECTES. *Voyez au mot* GALLINSECTES.

MOUCHE DU FROMAGE. *Voyez à l'article* VERS DU FROMAGE.

MOUCHE DE LA GORGE DU CERF. Le cerf n'eſt pas ſeulement tourmenté par les vers des tumeurs dont on verra l'hiſtoire plus bas à l'article *Mouche des tumeurs des bêtes à cornes;* il l'eſt encore par des vers d'un autre eſpece qui naiſſent dans ſon goſier, & qui ſont fauſſement accuſés d'occaſionner la chûte des bois du cerf.

La mouche qui donne naiſſance à ces vers, & qu'on nomme *mouche de la gorge du cerf*, ſait qu'auprès de la racine de la langue des cerfs il y a deux bourſes qui lui ſont affectées pour y dépoſer ſes œufs; elle connoît auſſi la route qu'il faut tenir pour y arriver. Elle prend droit ſon chemin par le nez du cerf, au haut duquel elle trouve deux voies, dont l'une conduit au ſinus frontal, & l'autre aux bourſes dont nous venons de parler. Elle ne ſe méprend point, c'eſt par celle-ci qu'elle deſcend pour aller chercher vers la racine de la langue les bourſes qui en ſont voiſines. Elle y dépoſe des centaines d'œufs qui deviennent des vers, & qui croiſſent & vivent de la mucoſité que les

chairs de ces bourſes fourniſſent continuellement. Lorſqu'ils ſont arrivés à leur groſſeur, ils ſortent du nez du cerf & tombent à terre, s'y cachent & y ſubiſſent leur métamorphoſe, qui les conduit à l'état de *mouche* qui eſt une eſpece d'*oeſtre*. Voyez ce mot.

MOUCHES ICHNEUMONES. Voyez *Ichneumones* (*mouches*).

MOUCHE DES INTESTINS DES CHEVAUX. Les chevaux ſont ſujets à être tourmentés par deux ſortes de vers, dont les uns ſont longs & menus, les autres courts & gros. Les longs leur viennent probablement par la voie des alimens; les courts doivent leur origine à une mouche qui porte le nom de *mouche des inteſtins du cheval :* c'eſt une eſpece d'oeſtre. Elle reſſemble aſſez au bourdon, mais ce n'en eſt pas un; elle n'a que deux aîles & point de trompe. Cette mouche (eſpece d'*oeſtre*, voyez ce mot) habite les forêts, mais l'inteſtin des chevaux eſt le lieu que la Nature lui a deſtiné pour le berceau de ſa famille & élever ſes petits. Elle tâche de s'inſinuer ſous la queue & parvenir à l'anus de quelque cheval : ſes mouvemens cauſent à l'animal une ſorte de démangeaiſon qui l'excite à faire ſortir le bord de ſon inteſtin, & la mouche profite auſſi-tôt de cet inſtant pour s'y introduire, elle y fait ſa ponte & s'envole. Le cheval alors devient furieux, agite ſa queue, ſe met à faire des ſauts, des gambades, donne des ruades, ſe jette par terre, & quelque temps après il devient enfin tranquille. Il y a lieu de penſer que cette mouche oeſtre eſt vivipare, & que l'inſtant où le ver ſe cramponne ſur les membranes de l'inteſtin, occaſionne aux chevaux les douleurs qu'ils reſſentent. Les crochets & les épines dont ces vers ſont armés, ſont autant d'ancres qui les mettent en état de n'être point entraînés par la ſortie des excrémens; ils leur ſervent pour s'avancer dans les inteſtins du cheval, & pour pénétrer juſques dans l'eſtomac, comme cela leur arrive aſſez ſouvent; enfin ils leur ſervent pour tenir ferme contre le mouvement périſtaltique de ces parties. Cette mouche dépoſe pluſieurs vers dans les inteſtins des chevaux, puiſque *Valiſnieri* a compté juſqu'à ſept cents œufs dans le ventre d'une de ces mouches.

C'eſt encore dans cette ſtructure qu'éclatent les ſoins & la prévoyance de la Nature : lorſque ces vers ont acquis tout leur accroiſſement, ils ſe laiſſent entraîner naturellement avec les autres matieres que le cheval rejette; ils tombent à terre & y trouvent ſur le champ une retraite où ils peuvent être en ſûreté pendant qu'ils ſubiront les métamorphoſes qui les amenent à l'état de mouches. On ne voit pas que les chevaux

ſoient notablement incommodés de ces vers dépoſés dans leurs inteſtins, à moins que la quantité n'en ſoit exceſſive, comme il arriva en l'année 1713 dans le Véronois & le Mantouan, où ils cauſerent une maladie épidémique, qui fit périr beaucoup de chevaux. Il eſt bon de ſavoir que quoique l'huile faſſe périr ordinairement les vers, en bouchant leurs ſtigmates & empêchant leur reſpiration, ceux-ci ne ſont pas dans ce cas-là : c'eſt en vain qu'on donneroit aux chevaux des lavemens d'huile pour faire périr ces vers.

MOUCHE DU KERMÈS. Voyez au mot KERMÈS.

MOUCHE DU LION DES PUCERONS. *Voyez à l'article* DEMOISELLE DU LION DES PUCERONS. *Vol. II.*

MOUCHE LUISANTE. Elle eſt nommée *mouche* improprement; c'eſt un inſecte très-commun en Italie, où il eſt nommé *lucciola*; c'eſt véritablement un ſcarabée oblong, un peu moins gros qu'une abeille, qui a les fourreaux des aîles preſque noirs & le ventre d'un gris cendré : c'eſt cette derniere partie qui eſt lumineuſe, & elle l'eſt aſſez pour que trois de ces inſectes enfermés dans un tuyau de verre blanc faſſent diſtinguer pendant la nuit tous les objets qui ſont dans une chambre; un ſeul éclaire ſuffiſamment pour diſcerner l'heure que marque une montre. Cet inſecte a de ſingulier que la lumiere qu'il donne n'eſt pas uniforme, & qu'il eſt lumineux comme par élancemens. Les mouvemens qu'il ſe donne paroiſſent contribuer à l'éclat de ſa lumiere; auſſi eſt-elle plus ſenſible lorſqu'on le touche ou qu'il ſe diſpoſe à s'envoler dans les airs : ces inſectes ſont des eſpeces d'aſtres volans. M. l'Abbé *Nollet* a éprouvé que la lumiere de cet inſecte s'étendoit ſur les endroits où on l'écraſoit; d'où l'on peut penſer que cette lumiere tient de la nature du phoſphore. Voyez l'*Hiſtoire de l'Académie, année 1750.*

A la Louiſiane, & dans toutes les parties de l'Amérique, il y a une eſpece de mouche luiſante qui eſt très-commune, & que l'on nomme auſſi *mouche* ou *bête à feu.* Ces mouches ſont un peu plus groſſes que nos mouches ordinaires, auxquelles elles reſſemblent aſſez; leurs aîles ſont un peu fermes; mais la partie poſtérieure de leur corps eſt d'un vert tranſparent, & conſerve pendant la nuit la lumiere qu'elle a reçue le jour. Ces mouches voltigeant dans les airs, dans les buiſſons, dans les lieux ſombres, ſur-tout après qu'il a beaucoup plu dans la journée, ſont ſemblables à des étoiles ſcintillantes, ainſi que les ſcarabées d'Italie dont nous venons de parler. Le P. *Labat* dit qu'à la

Digitized by Google

Guadeloupe il y a de ces *mouches à feu* de la groſſeur d'un hanneton, & qui répandent tant par les yeux que par le corps une lumiere vive & d'un beau vert (Il y en a auſſi en Guiane : voyez l'article *Searabées de l'Iſle de Cayenne*). Cette lumiere qui eſt ſuffiſante pour éclairer à lire des caracteres très-menus, s'affoiblit de jour à autre au point que huit jours après, ces mouches ne ſont plus phoſphoriques : au reſte, ces mouches ne ſont pas les ſeuls inſectes doués de cette propriété ; l'*acudia* ou *cucuju*, eſpece de ſcarabée, le *porte-lanterne d'Amérique*, eſpece de *pracigale* ; la *herecherche de Madagaſcar*, & les *vers luiſans*, poſſedent cette qualité brillante à des degrés plus ou moins grands. *Voyez ces différens mots & l'obſervation qui eſt à la fin du mot* MER LUMINEUSE.

MOUCHE MERDIVORE. *Voyez* MOUCHE STERCORAIRE.

MOUCHES A MIEL. *Voyez* ABEILLES.

MOUCHES A ORDURE. *Voyez* SCATOPSE.

MOUCHE PAPILIONACÉE. Voyez à l'article *Phrygane.*

MOUCHE PLANTE. Voyez *Mouche végétante.*

MOUCHE DE RIVIERE. On voit voler ſur la fin de l'été beaucoup de ces ſortes de mouches : leurs yeux ſont gros : elles ont le dos rond & marqué de lignes vertes & noires, le ventre plat & ſix jambes, dont les antérieures ſont les plus grandes : les aîles leur ſervent de voile dans les airs, & de rames pour nager à la ſurface des eaux.

MOUCHES DE S. MARC. Elles ſont de pluſieurs eſpeces ; on en voit la deſcription, ſous le nom de *bibion* dans l'*Hiſtoire abrégée des Inſectes des environs de Paris*. M. *de Reaumur* a conſervé à ces mouches le nom de *mouches de S. Marc* qu'elles portent en quelques provinces du Royaume, comme en Poitou & en Touraine, apparemment parce qu'elles paroiſſent des premieres au printemps dans les jardins & vers la fête de S. Marc. Ces mouches ſont de grandeur médiocre ; & il y en a de deux eſpeces principales : les unes ſont d'un très-beau noir à aîles frangées, les autres ont le corps & le corſelet rougeâtres. Il y en a d'autres auſſi petites que les petites eſpeces de tipules & que les couſins, & on ne les diſtingue des unes & des autres que quand on examine à la loupe & au microſcope la forme de leur corps. Le bibion rouge mâle eſt très-différent de la femelle.

Ces mouches viennent comme les tipules de larves qui ſe tiennent dans les excrémens des chevaux, dans la fange, & qui s'en nourriſſent. Ces larves reſſemblent à des eſpeces de vers alongés, ou plutôt à de petites chenilles

chenilles de phalênes. Les mouches qui ſortent de ces vers, ſont à deux aîles ; elles portent ordinairement leurs aîles de maniere qu'une des deux couvre l'autre preſqu'en entier ; elles volent d'aſſez mauvaiſe grace les jambes pendantes. Dans l'accouplement le mâle eſt en partie couvert des aîles de ſa femelle, on les prendroit pour un ſeul inſecte : cet accouplement dure des heures entieres ; la femelle emporte en l'air le mâle, qui ne veut ou ne peut l'abandonner. Ces mouches ne vivent que trois ſemaines ou un mois : leurs antennes ſont longues. On voit ſouvent ces mouches ſur les fleurs & ſur les bourgeons des arbres : on les accuſe de faire tort aux boutons, & de faire périr les fleurs. Elles ont cependant une bouche ſans dents, mais elles peuvent avec leur bouche exprimer le ſuc des bourgeons, ainſi que celui des fleurs qui ne ſont pas épanouies, & peut-être y occaſionner un deſſéchement qui les fait périr.

MOUCHE STERCORAIRE ou MOUCHE MERDIVORE. Tous les inſectes ne repoſent pas ſur le jaſmin, ſur la tubéreuſe & ſur la roſe ; les matieres les plus ſales, les plus dégoûtantes, les plus abjectes ſervent à quelques-uns de berceau. Mais rien ne doit rebuter les recherches du vrai Naturaliſte. C'eſt à ſon ardeur pour l'obſervation que nous devons la connoiſſance d'une particularité qui ſe fait remarquer dans les œufs de cette mouche ; œufs à deux aîlerons, dont nous avons parlé pag. 220. Cette mouche merdivore, dans l'état de ver, a une façon d'aller qui mérite d'être obſervée. La petiteſſe de ſes faux pieds retarde ſa marche ; mais ce ver alonge ſes anneaux & ſon cou, & applique ſa bouche le plus loin qu'il peut au plan ſur lequel il marche, & de ce point d'appui il fait avancer le reſte de ſon corps. Lorſque le ver a paſſé par l'état de nymphe, il devient mouche : ſes yeux ſont faits en maniere de joli réſeau ; leur couleur tire ſur le pourpre ; ils ſont ſéparés l'un de l'autre par deux bandes argentées à l'endroit où ils s'approchent de plus près ; les anneaux du ventre ſont hériſſés de poils rudes : tout le corps généralement eſt velu & d'une couleur griſâtre tirant ſur le noir.

Il ne faut pas confondre cette mouche avec une autre de même eſpece : celle-ci dans ſon état de ver a une queue aſſez longue, qui ſert d'étui aux organes de la reſpiration (c'eſt le *ver à queue de rat*) : elle ſort de ſon tombeau de nymphe avec deux aîles : ſon corps eſt velu. On voit ſur ſon dos & ſur ſa queue quelques taches noires, ſemées régulierement ſur un fond jaune-rougeâtre. Cette derniere eſpece de mouche eſt de l'ordre des *mouches abeilli-formes*. Voyez ci-deſſus.

MOUCHE DU VER DU NEZ DES MOUTONS. Elle n'a point de reſſemblance avec les bourdons, comme celles des tumeurs des bêtes à cornes; mais elle reſſemble à ces dernieres, en ce qu'elle n'a que deux aîles, point de trompe, mais une bouche. Elle a un air pareſſeux; en effet elle eſt lente; elle cherche rarement à faire uſage de ſes aîles & de ſes jambes; elle n'eſt vive ou active que lorſqu'il eſt queſtion de faire ſa ponte. C'eſt dans les cavités ou ſinus qui ſont au haut du nez des moutons, que ces mouches ſavent qu'elles doivent dépoſer leurs œufs pour les faire éclorre; elles s'y introduiſent en entrant par le nez, & dépoſent leurs œufs dans ces ſinus, qui ſont toujours abreuvés d'une matiere mucilagineuſe, dont ſe nourriſſent les vers juſqu'à ce qu'ils aient acquis toute la grandeur à laquelle ils doivent parvenir. La mere ayant dépoſé ſes œufs ſe retire. Quel inſtinct! quelle adreſſe! Lorſque ces vers qui ſont très-vifs s'aviſent de ſe tourner ou de changer de place dans les ſinus frontaux, ils piquent vivement avec leurs crochets les membranes ſenſibles dont ces parties ſont tapiſſées, & dans ce moment ils font ſentir aux moutons des douleurs bien aiguës, qui ſont la cauſe de ces eſpeces d'accès de vertige ou de frénéſie auxquels ſont ſujets ces animaux, d'ailleurs ſi pacifiques & ſi doux. C'eſt alors qu'on les voit bondir, s'élancer & heurter leurs têtes à diverſes repriſes contre des arbres, des pierres, &c. Lorſque le ver a pris ſa croiſſance, & que le temps de la métamorphoſe eſt arrivé, il ſort de la tête du mouton à la faveur de la mucoſité que l'animal jette en abondance; il tombe à terre, s'y cache & y ſubit les métamorphoſes qui le conduiſent à l'état de mouche qui eſt une eſpece d'*oeſtre*. Voyez ce mot. On prétend en Angleterre que les brebis y périroient, ou du moins auroient la chair tellement remplie de vers d'*oeſtre*, que l'on ne pourroit en manger, ſi on ne leur frottoit le dos avec un onguent fait de goudron, de beurre & de ſel.

Les MOUCHES A SCIE nous font voir des faits très-curieux. *Voyez ci-après, page 236.* Elles proviennent de fauſſes chenilles, qui ont beaucoup de reſſemblance avec les véritables chenilles. Celles-ci ſe changent en papillons, au lieu que les fauſſes chenilles donnent naiſſance à des mouches.

Les *fauſſes chenilles*, comme preſque tous les autres inſectes, paſſent par trois états très-différens. Au ſortir de l'œuf, elles ſont dans leur état de fauſſes chenilles; après un certain temps elles font leurs coques chacune à leur maniere dans leſquelles elles ſe changent en nymphes;

Digitized by Google

& enfin de chacune de ces nymphes ſort une mouche. On ne diſtingue ces fauſſes chenilles qui ont tant de reſſemblance avec les véritables chenilles par la variété des couleurs, par la nourriture qu'elles prennent aux dépens de nos arbres les plus précieux, on ne les diſtingue, dis-je, que par le nombre des pattes. Parmi les eſpeces de vraies chenilles, celles qui en ont le plus grand nombre, n'en ont jamais que ſeize, ni moins de huit; les fauſſes chenilles au contraire en ont ou moins de huit ou plus de ſeize, & ne ſe métamorphoſent jamais en papillon. De plus la tête des fauſſes chenilles a conſtamment une forme orbiculaire; elles n'ont de chaque côté de la tête qu'un œil aſſez gros pour être diſtingué à la vue ſimple: les véritables en ont cinq ou ſix de chaque côté, qu'on ne peut guere voir qu'à la loupe. On peut encore reconnoître pluſieurs fauſſes chenilles par leur attitude ſinguliere: il y en a qui après leur repas ſe tiennent roulées comme des ſerpens, ce que ne font point les véritables chenilles; d'autres tiennent la tête & leurs premieres jambes appliquées ſur la tranche des feuilles, & élevant le reſte du corps en l'air elles le contournent en cent façons différentes, comme ſi elles vouloient nous montrer des tours de force: c'eſt ſur-tout *ſur l'oſier*, le ſaule & le roſier que l'on trouve cette eſpece. Elles dépouillent quelquefois de leurs feuilles les groſeillers; elles ne touchent point au fruit, mais la perte des feuilles leur fait un tort égal.

Il eſt une autre eſpece de fauſſe chenille que tout Amateur du jardinage doit s'attacher à connoître pour ne lui point faire de quartier; car elle s'attache ſur les feuilles de diverſes ſortes d'arbres fruitiers, en mange le parenchyme & n'en laiſſe que le ſquelette. Cette fauſſe chenille eſt fort petite: elle a l'air ſale, la peau gluante, la marche lente; lorſqu'elle s'alonge pour marcher, elle reſſemble à une petite limace. Ces fauſſes chenilles ſont quelquefois en grand nombre, & ſe changent en de très-petites mouches à ſcie.

Pluſieurs eſpeces de fauſſes chenilles entrent en terre pour ſe métamorphoſer; d'autres font des coques pendantes aux arbres. Il y en a une eſpece qui en fabrique une avec un art digne d'être admiré. Cette coque eſt compoſée de deux tiſſus très-différens; le premier eſt un réſeau très-fort, quoiqu'à mailles très-larges; le tiſſu intérieur eſt très-ſerré, & offre à la nymphe une étoffe douce, polie & convenable à la délicateſſe de ſon corps. Il faut obſerver que la chenille a ménagé à travers des mailles l'humidité de la terre, dont elle a beſoin dans l'état de nymphe.

Dans un terrain trop ſec ou trop humide l'inſecte périt; auſſi eſt-il très-difficile d'en élever. Il y a bien d'autres eſpeces différentes de fauſſes chenilles, qu'il ſeroit trop long de décrire.

Les MOUCHES A SCIE, *tenthredo*, ſont toutes en général petites ou de moyenne grandeur, peu farouches, ſe laiſſant approcher & même prendre facilement; elles portent leurs aîles croiſées ſur le corps. Au reſte ces mouches different les unes des autres par la couleur; les unes ayant le corps jaune, d'autres verdâtre, d'autres noir; quelques-unes ſont de la couleur des abeilles. La partie poſtérieure de ces eſpeces de mouches eſt armée d'une ſcie, qui eſt redoutable pour nos fruits.

On voit quelquefois au printems tomber en abondance les boutons des fleurs, & on en attribue la cauſe à des vents froids, mais qui très-ſouvent n'y ont aucune part. A peine les fleurs des pêchers, poiriers, pommiers, &c. ſont-elles développées, qu'on voit ces petites mouches aller ſe repoſer deſſus: on s'imagine qu'elles n'en veulent qu'au miel des fleurs & à la roſée, mais elles ne ſont-là que pour percer avec leur petite ſcie le tendre bouton, & gliſſer un œuf dans le centre du fruit. Les déchirures que leur ſcie fait dans les fibres & dans les vaiſſeaux de la jeune plante, ne manquent pas d'en déranger l'économie, & le peu de ſeve qui y arrive ne ſert qu'à la nourriture de la fauſſe chenille. Lorſque le temps de ſa métamorphoſe approche, c'eſt auſſi celui où la queue du fruit, dont la ſubſtance intérieure a été rongée, ſe deſſeche, abandonne la branche & tombe avec le fruit. A peine eſt-il tombé, que la larve ou fauſſe chenille en ſort & entre en terre, où elle ſe fait une coque, de laquelle s'échappe une mouche à ſcie. C'eſt ainſi que pluſieurs mouches à ſcie ſont cauſe que tant de nos fruits tombent après qu'ils ont été noués.

Ce ne ſont pas ſeulement les fruits qui ſont expoſés à ſervir de retraite aux œufs & aux embryons des mouches à ſcie: le bois de preſque tous les arbuſtes leur ſert au même uſage. Parmi ceux-ci le roſier étant le plus généralement habité par ces animaux, nous choiſirons la mouche à ſcie du roſier par préférence, pour donner une idée de leur manœuvre & de l'inſtrument donné aux femelles de ces mouches pour cacher leurs œufs dans le bois des arbuſtes vivans.

La ſtructure de la ſcie dont ces mouches ſont armées eſt des plus curieuſes. Chacune de ces ſcies eſt compoſée, comme celle de la cigale, de deux ſcies ou lames dentelées, mais elles en different par beaucoup

d'autres circonſtances. Ces ſcies ſont placées à l'extrémité poſtérieure de la mouche, & logées dans une couliſſe formée par deux pieces écailleuſes ; & elles ſont armées de dents, qui ſont elles-mêmes dentelées. De plus, les ſurfaces de ces lames dentelées ſont encore armées de pointes fines & rondes, comme les dents d'un peigne. Cet inſtrument en réunit trois des nôtres ; il eſt ſcie par ſon tranchant, râpe ou lime par ſa ſurface, & poinçon par ſa pointe. Cette double ſcie a encore une propriété que nous avons remarquée dans celle de la cigale ; les deux ſcies agiſſent de concert, mais ſéparément : lorſque la mouche en pouſſe une en avant, elle retire l'autre en arriere ; ainſi il n'y a point de temps perdu. Le temps & la multiplicité des inſtrumens ſont épargnés dans les Ouvrages de la Nature ; c'eſt une leçon dont nos Artiſtes pourroient profiter.

Les *mouches à ſcie* ſe ſervent de cet inſtrument pour faire des entailles aux jeunes branches des arbres, & y pratiquer des retraites ſûres & éloignées de tout danger pour le dépôt de leurs œufs. Il n'y a preſque point de petites branches de roſier qui ne ſervent chaque année à loger un grand nombre de ces œufs. Les endroits où il y en a eu de dépoſés ſont aiſés à reconnoître. Ce ſont des places longues, noirâtres & deſſéchées d'un côté ſeulement, que l'on apperçoit à l'extrémité des jeunes branches.

Dans les beaux jours du printems & de l'été, vers les dix heures du matin, on peut aiſément obſerver ces mouches travaillant à faire des entailles dans les branches du roſier ; elles en font cinq, ſix, huit, quelquefois beaucoup plus, chacune ne devant contenir qu'un œuf. On peut voir à l'œil ſimple la mouche percer dans la branche, mais il faut s'aider d'une loupe pour avoir le plaiſir de voir le jeu alternatif des ſcies. L'ouverture de chaque entaille nouvellement faite, eſt ſemblable à celle d'une ſaignée ; mais de jour en jour on voit les entailles prendre de la convexité, en ſorte qu'à la fin la file des entailles repréſente une file des grains de chapelet. Cette élévation des plaies n'eſt point occaſionnée par le ſuc extravaſé, mais par l'accroiſſement de l'œuf. Cet accroiſſement des œufs, tout extraordinaire qu'il paroît, n'en eſt pas moins vrai ; c'eſt un fait dont on peut s'aſſurer par l'expérience. Pour cet effet il faut prendre une feuille d'un roſier, d'un ſaule ou d'un oſier, ſur laquelle il y ait une plaque d'œufs qui y aient été dépoſés ; car il y a des eſpeces de mouches à ſcie qui, quoique pourvues d'une ſcie, ne

Digitized by Google

ſont que dépoſer ainſi leurs œufs. Si l'on prend une de ces feuilles, & qu'on la mette dans de l'eau comme on y met des fleurs, on voit les œufs croître à vue d'œil & éclorre ; au contraire ſi on laiſſe une feuille ſemblable ſur une table, ſans lui donner de l'eau, la feuille & les œufs ſe deſſécheront de compagnie. Ainſi il paroît que l'humidité qui s'exhale de la feuille par la tranſpiration, & qui s'attache à la coque de l'œuf, le pénetre & ſert de nourriture à l'embryon.

D'autres eſpeces de mouches à ſcie emploient plus de force & d'induſtrie dans la fabrique de leurs nids. Elles ouvrent tellement la plaie qu'elles font à l'arbriſſeau, que les levres en ſont fort écartées, & les œufs reſtent tout à découvert & rangés par paires, comme les grains dans la gouſſe de pluſieurs plantes. D'autres les placent ſur les nervures des feuilles. Quelques-unes dépoſent leurs œufs dans un bouton de roſe ; lorſque l'œuf eſt éclos, la fauſſe chenille s'y enfonce, gagne le centre de la petite branche qui porte le bouton, & pénetre le long de la moëlle en deſcendant. On reconnoît qu'une de ces fauſſes chenilles s'eſt établie dans un bouton de roſe, lorſqu'on y voit une ouverture où ſont reſtés pluſieurs petits grains noirs qui ſont ſes excrémens. La *Lettre Hébraïque verte*, ainſi nommée des taches de ſon corſelet, eſt une des plus jolies mouches à ſcie.

MOUCHE-SCORPION ou PANORPE. C'eſt un inſecte curieux par ſa forme & par ſa queue menaçante. On voit cette eſpece de mouche voltiger dans les prairies. Elle eſt longue de ſept à huit lignes ; ſon corps eſt d'un brun noirâtre, jaune ſur les côtés ; ſa tête eſt noire, ornée d'antennes à filets menus, de la longueur de ſon corps, compoſés de petits anneaux. Elle eſt fournie d'une longue trompe, dure comme de la corne, cylindrique, qui ſert à l'inſecte pour prendre ſa nourriture. Ses ailes ſont longues, blanches, nerveuſes & marquées de taches ou de bandes faites en réſeaux & diaphanes. La queue des mâles eſt d'une ſtructure ſinguliere ; elle eſt articulée & terminée par deux crochets qui la font reſſembler à la queue d'un ſcorpion, ce qui a fait nommer cet inſecte *mouche-ſcorpion*. Ces crochets ou pinces de couleur rouſſe ſervent peut-être au mâle pour retenir ſa femelle dans les doux inſtans où ils travaillent à la propagation. Comme cette mouche ſe trouve aux environs des lieux aquatiques, il y a lieu de croire que le ver dont elle vient, vit dans les eaux.

MOUCHES A TARIERE. *Voyez* CYNIPS.

Digitized by Google

MOUCHE-TAUREAU VOLANT. On donne improprement le nom de *mouches cornues*, *taurus volans*, à des eſpeces de très-gros ſcarabées que l'on trouve en Amérique & aux Iles Antilles, & qui ſont curieux par la ſingularité de leurs formes. Ces prétendues *mouches cornues* ſont extraordinairement grandes; elles ont pour l'ordinaire deux pouces & demi de longueur depuis le cou juſqu'à la queue, ſans compter le cou, la tête & les cornes. Leur corps eſt ovale, & peut avoir trois pouces & demi de circonférence. Le dos eſt recouvert d'ailes brunes, verdâtres ou olivâtres, qui ont de la conſiſtance; qui ſont liſſes, unies, tiquetées de noir, & comme verniſſées. Cette paire d'aîles, qui ſert d'étuis, en recouvre d'autres qui ſont plus fines, plus déliées & pliſſées, mais que l'inſecte déploie lorſqu'il veut voler. Au-deſſous de ces aîles membraneuſes eſt encore une autre paire d'aîles blanchâtres, minces comme une veſſie de carpe. Avec toutes ces aîles ces mouches n'en volent pas mieux; elles ne font que pirouetter, ſoit parce que le vent maîtriſe ces aîles, ſoit parce que les mouches n'ont pas aſſez de force pour les faire agir.

La tête de ces mouches, diſons ſcarabées, ne fait qu'une ſeule piece avec le cou. La ſubſtance qui la compoſe eſt dure comme de la corne, noire, polie & luiſante comme du jayet. On obſerve à la tête deux cornes, l'une ſupérieure & l'autre inférieure. La corne de la partie ſupérieure eſt courbe, longue d'environ trois pouces, creuſe, de même matiere que le reſte de la tête; le deſſus de la corne eſt rond, le deſſous eſt un peu creuſé en canal, & eſt tout garni en deſſous d'un petit duvet rouſſâtre, court, épais & doux comme du velours. La corne inférieure eſt d'un tiers plus courte que la ſupérieure, & vient toucher celle-ci ſur un des points de ſa ſurface intérieure. Ce ſcarabée a trois jambes noires de chaque côté, longues d'environ trois pouces, diviſées en trois parties, dont la derniere eſt ſubdiviſée en quatre eſpeces de doigts ou de petites griffes ſur leſquelles il s'appuie; il marche aſſez vîte.

Quelques obſervations qu'ait pu faire le *P. Labat*, il n'a jamais pu découvrir à quoi ſervoient ces deux cornes qui ne lui paroiſſoient avoir d'autres uſages que pour la défenſe de l'animal. La bouche eſt au-deſſous de la corne inférieure; elle eſt garnie de petites excroiſſances ou pointes, qui tiennent lieu de dents. Ces ſcarabées naiſſent & ſe nourriſſent dans la ſubſtance & le cœur des arbres qu'on nomme *bas de ſoie*. C'eſt en effet dans ce ſeul endroit-là qu'on les trouve, & même

ſeulement dans le cœur des arbres qui ſe pourriſſent. Lorſque le *P. Labat* vouloit avoir ces *mouches cornues*, & qu'il n'en trouvoit point dans ces arbres qui commençoient à ſe pourrir, il ne faiſoit qu'y faire donner quelques coups de hache, comme on fait à la Martinique pour avoir des vers palmiſtes ; il étoit enſuite aſſuré d'y trouver des mouches cornues pendant trois ou quatre mois, parce que ces inſectes venoient dépoſer leurs œufs dans ces endroits entr'ouverts.

M. *Le Page du Pratz* dit qu'à la Louiſiane on voit autant de ſortes de mouches, & même plus qu'en France, parce que le pays y eſt beaucoup plus chaud. Le moyen de s'en garantir, ſelon ce Voyageur, eſt de brûler dans les appartemens tant ſoit peu de ſoufre le matin & le ſoir, de deux jours en deux jours ſeulement. Ces ſortes d'inſectes ont l'odorat fin, & ne reviennent que plus de huit jours après. L'île de Cayenne abonde tellement en mouches & en inſectes de toutes eſpeces, qu'elle pourroit être nommée l'*île des inſectes*.

MOUCHES DE TEIGNES AQUATIQUES. *Voyez à l'article* TEIGNES AQUATIQUES.

MOUCHES DES TRUFFES. C'eſt une mouche à deux aîles, qui eſt munie d'une trompe charnue & qui n'a point de dents. Elle dépoſe ſes œufs dans les endroits où il y a des truffes, parce que c'eſt la nourriture appropriée aux vers qui en naiſſent. Ces vers qui ſont blancs & preſque tranſparens, rongent les truffes, ſe nourriſſent de ce mets délicat, & s'y transforment en mouches dont tout le corps eſt recouvert de poils longs, gros, roides. La couleur de leur corſelet & celle du corps eſt rougeâtre, pointillée de brun. On peut même reconnoître les endroits où les truffes ſont cachées ſous terre, en obſervant ſi l'on ne voit point voltiger au-deſſus de la ſurface de la terre de ces petits eſſaims de mouches. *Voyez l'article* VERS DES TRUFFES, & TRUFFE *à la ſuite du mot* CHAMPIGNON.

MOUCHES DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES. Elles ſont extrêmement velues comme les bourdons ; elles font comme eux un grand bruit en volant, mais elles n'ont que la bouche & deux aîles, au lieu que les bourdons ont quatre aîles & une trompe. C'eſt ſur les taureaux, les vaches, les bœufs, les cerfs que cette mouche hardie va dépoſer ſes œufs. Les daims, les chameaux, & même les rhennes n'en ſont point exempts. Elle ſe gliſſe ſous leur poil, & avec un inſtrument qu'elle porte au derriere, & qu'on pourroit comparer à un biſtouri, elle fait une

une ouverture dans la peau de l'animal & y introduit ſes œufs ou ſes vers, car on ignore ſi elle eſt ovipare ou vivipare. Ce biſtouri ou cette tariere eſt d'une ſtructure merveilleuſe : c'eſt un cylindre écailleux compoſé de quatre tuyaux qui s'alongent à la maniere des lunettes ; le dernier eſt terminé par trois crochets, dont la mouche ſe ſert pour percer le cuir épais de l'animal. Le plus ſouvent cette piqûre ne paroît point inquiéter ces quadrupedes ; mais ſi quelquefois la mouche, perçant trop loin, attaque quelque filet nerveux, alors la bête à cornes fait des gambades, ſe met à courir çà & là de toutes ſes forces & entre en fureur. Auſſi-tôt que l'inſecte éclos ou naiſſant commence à ſucer les liqueurs qui rempliſſent la plaie, la partie piquée s'enfle & s'éleve comme une boſſe ; les plus groſſes ont environ ſeize à dix-ſept lignes de diametre à leur baſe, & un pouce & un peu plus de hauteur. A peine ces boſſes ſont-elles ſenſibles avant le commencement de l'hiver & pendant l'hiver même, quoiqu'elles aient été faites dès l'automne précédent.

Les gens de la campagne ſavent que les vers de ces boſſes ou tumeurs viennent d'une mouche, mais ils ſe trompent ſur l'eſpece. Ils ſont perſuadés qu'ils viennent de cette mouche cruelle qu'on nomme *taon*, qui tire avec acharnement le ſang des veines des animaux ; au lieu que celle qui occaſionne les tumeurs n'a que ſon coup de biſtouri, qui n'eſt ordinairement pas douloureux, d'ailleurs nul aiguillon ni aucun inſtrument propre à pomper le ſang. C'eſt ordinairement ſur les jeunes bêtes à cornes qu'on trouve ces tumeurs, mais très-rarement ſur les vieilles. On voit quelquefois juſqu'à trente ou quarante de ces tumeurs ; c'eſt particuliérement ſur les bêtes à cornes qui vivent dans les pays de bois, qu'on remarque ces boſſes ; ce qui donne lieu de penſer que les mouches qui les occaſionnent, ſont habitantes des forêts.

Il paroît que les vers qui habitent ces tumeurs ne font point de mal à leur hôte, car l'animal ne s'en porte pas moins bien, ne maigrit point, & conſerve tout ſon appétit ; il y a même des payſans qui préferent les jeunes bêtes qui ont de ces boſſes à celles qui n'en ont pas ; l'expérience leur ayant appris qu'elles méritent cette préférence. On peut penſer que toutes ces plaies ſont ſur l'animal l'effet des cauteres, qui ſont plus utiles que nuiſibles en faiſant couler les humeurs extérieurement. Lorſque le ver eſt arrivé à ſa groſſeur, il ſort par l'ouverture qu'il fait à la boſſe ou tumeur, & ſe laiſſe tomber à terre. Il eſt digne de remarque, que

c'eſt toujours le matin qu'il prend ſon temps après que les fraîcheurs de la nuit ſont paſſées, & avant que la grande chaleur du jour ſoit arrivée ; comme s'il prévoyoit que la fraîcheur de l'air l'engourdiroit, & que la chaleur le deſſécheroit ſi elle le trouvoit en route. Le ver ſe fourre dans quelque trou ou ſous quelque pierre, où il ſubit ſes métamorphoſes. Sa peau ſe durcit & devient une boîte ou coque très-ſolide, dans laquelle il ſe change en nymphe, & la nymphe paſſe enſuite à l'état de mouche, qui eſt une eſpece d'*oeſtre :* voyez ce mot. Comme cette coque a la dureté de la corne & l'épaiſſeur du marroquin, la Nature a préparé une iſſue à la mouche qui en doit ſortir. Il y a du côté de la tête une petite portion de la coque en maniere de calote qui n'eſt que comme rapportée, & qui ne tient dans tout ſon contour que par le moyen d'un cordon très-fragile, lequel ſe caſſe au premier coup de tête que l'oeſtre lui fait éprouver. Le cordon étant caſſé, la porte tombe, la priſon s'ouvre & l'animal eſt en liberté : il va voltiger dans les airs, & s'établit dans les lieux fréquentés par les beſtiaux.

MOUCHE VÉGÉTANTE DES CARAÏBES ou MOUCHE-PLANTE. Nom donné à la nymphe morte & deſſéchée d'une eſpece de cigale ou d'abeille nouvellement apportée de Saint-Domingue & de Cuba, & qui porte ſur ſon crâne une eſpece de champignon, *clavaria fungus ſoboliſera*, long d'un pouce & davantage. Quelquefois auſſi le fungus ſort du dos de la nymphe ; dans l'une & l'autre poſition les curieux regardent cet accident comme une production qui offre tout à la fois le végétal & l'animal liés enſemble ; Meſſieurs *Needham* & *Fougeroux* ont déjà parlé de cette ſingularité que l'on voit aujourd'hui dans la plupart des cabinets de l'Europe. Il paroît qu'on peut attribuer la cauſe de cette végétation à la nature même des graines de la plante, qui ſemblables à certains fungus ne levent jamais en pleine terre, mais ſeulement ſur la corne des chevaux morts. Le *clavaria militaris crocea* fournit en Europe le même phénomene. On peut conſulter la Lettre de M. *Muller* à M. *Buchner* ſur la *mouche végétale d'Europe*. M. *Watſon* dit, dans les *Tranſactions Philoſophiques*, que les mouches végétantes des Caraïbes ſe trouvent dans la Dominique, s'enterrent dans le mois de Mai, & commencent à ſe métamorphoſer en Juin. Le petit arbriſſeau qui en naît, dit-il, reſſemble à une branche de corail ; il croît juſqu'à la hauteur de trois pouces, & porte pluſieurs petites gouſſes où naiſſent certains vers qui ſe métamorphoſent enſuite en mouches. Le fait véritable, d'après les Obſervations

de M. *Hill* & la plupart des Auteurs, eſt que des cigales qui ſont fort communes tant à la Dominique qu'à la Martinique, s'enterrent dans leur état de nymphe ſous les feuilles mortes, pour attendre leur métamorphoſe : ſi le temps n'eſt pas favorable, il périt un grand nombre de ces inſectes ; alors les ſemences de *clavaria* s'attachent aux cadavres, & ſe développent à-peu-près ou de même qu'il eſt dit ci-deſſus, comme le *fungus ex pede equino* qui vient ſur la corne des chevaux morts. Les vers qui, ſuivant M. *Watſon*, ſortent des gouſſes, ſont des vers qui rongent la tête des *clavaria* : on voit quelquefois croître ſur ces cigales une eſpece de *fucus* formé de longs filets blancs & ſoyeux qui recouvrent tout le corps de l'inſecte, & le débordent de ſept à huit lignes deſſus & deſſous le ventre. Cette obſervation tend à confirmer qu'il y a des plantes qui vivent ſur les cadavres de quelques animaux ; que celles qu'on connoît ſont preſque toutes du genre des *fungus* ; que même quelques-unes viennent ſur les animaux vivans.

On pourroit peut-être s'étonner de la conſtance avec laquelle le clavaria ſemble s'attacher par préférence aux nymphes des cigales dans l'Amérique, & de ce que dans les autres pays où ces inſectes ſe multiplient, on ne trouve point cette plante ſur elles ni ſur leurs nymphes ; mais pour peu qu'on y faſſe réflexion, on verra aiſément que rien n'eſt plus naturel. Ces plantes ſont du genre des paraſites, & on ſait que chaque paraſite affecte de s'attacher à une eſpece de plante déterminée ; il n'eſt donc pas étonnant que celle-ci s'attache par préférence à une même eſpece d'inſectes. Il eſt auſſi facile de voir que le grand nombre de ces nymphes, qui ſe trouve en Amérique, & les circonſtances du climat & de l'endroit, y rendent cette eſpece de phénomene très-commun, quoiqu'on ne l'obſerve pas dans les contrées de l'Europe où il y a le plus de cigales.

M. *le Lat* a remarqué ſur la tête d'une jeune abeille, entre les deux antennes & près de leur inſertion, dans la partie écailleuſe & antérieure de la tête, un corps, qui obſervé à la loupe & à l'œil nu, paroiſſoit compoſé de quatre petits pédicules jaunes d'une ligne de long, terminés chacun à leur ſommet par un bouton d'un jaune verdâtre ; les pédicules étoient à demi tranſparens, d'une conſiſtance molle, flexible; les boutons paroiſſent à l'œil opaques & ſolides, mais vus à la loupe, on reconnoiſſoit que c'étoit des eſpeces de houppes compoſées de petits fleurons ou d'excroiſſances véſiculaires, alongées, raſſemblées en boule. Étoient-

ce encore des champignons en maſſue, du genre des *clavaria*, ſemblables à ceux qui croiſſent ſur les nymphes de la petite cigale Caraïbe, nommée improprement *mouche végétante?* Mais qu'il nous ſoit permis de répéter qu'ici cette production étoit ſur un animal vivant; cette petite obſervation dont il n'eſt point parlé dans les Naturaliſtes, mérite toujours d'être conſtatée, parce qu'il n'eſt point de petits faits dans la nature, qui ne puiſſent devenir intéreſſans, ou par eux-mêmes ou par leur comparaiſon avec d'autres. Le même fait a déjà été remarqué ſur une mouche à miel, il y a deux ans, par M. *Bruyſet* fils, de Lyon.

MOUCHES DU VINAIGRE. *Voyez* VERS DU VINAIGRE.

MOUCHEROLLE. *Voyez* GOBEUR DE MOUCHES.

MOUCHERON, *culex*, eſt un inſecte long & mollaſſe, qui eſt du genre des mouches: il a ſix jambes très-longues, courbées en dehors, dont les deux de derriere ſont plus hautes que les autres. Son ventre eſt formé de neuf lames ou anneaux: il a la tête petite, les yeux noirs, & au-deſſus deux antennes barbues; au lieu de bouche il a une trompe pointue, dure & creuſe, avec laquelle il perce la peau, & ſuce le ſang des animaux, & ſur-tout celui de l'homme, dont il paroît le plus avide, & dont il ſe remplit juſqu'à ce que ſon corps devienne roide à force d'être plein & étendu. Sa poitrine eſt large & élevée, & d'une couleur verdâtre.

Les moucherons, diſent *Goëdard* & *Wagnerus*, ſe retirent en grand nombre dans les citernes lorſque l'hiver approche, & dépoſent ſur les plantes aquatiques, dit M. d'*Hurſſeau*, de petits œufs jaunâtres, qu'ils y collent avec une forte glu. *Voyez la* Micrographie d'*Hook*. Ces œufs étant échauffés par la chaleur du ſoleil dans le mois de Juin ſuivant, il en ſort de petits vers jaunâtres ou rougeâtres, ronds, menus, compoſés de treize anneaux, & dont la tête eſt rouge: ils n'ont que deux pattes placées ſous le premier anneau. Ces petits vermiſſeaux ſanguins ſe nourriſſent vraiſemblablement de quelques petits animaux qui ſe trouvent ſur la ſuperficie des eaux. *Goëdard* les nomme *poux aquatiques*. Ces vermiſſeaux, au bout d'onze mois, ſe raſſemblent en grand nombre & comme en peloton: ils font de grands mouvemens dans l'eau; enſuite il ſort de leur corps un ſuc gluant qui leur ſert à conſtruire de petites coques molles & viſqueuſes qu'ils attachent aux plantes aquatiques, & dans leſquelles ils ſe renferment comme dans une ſorte d'étui. Lorſqu'ils

ont acquis une certaine groſſeur, & que leur corps eſt devenu d'un brun verdâtre, comme les feuilles des plantes qui leur ont ſervi de nourriture, alors la métamorphoſe ſe fait; & de cet amas il ſort une quantité prodigieuſe de moucherons qui ſe mettent auſſi-tôt à voler, & ſe répandent de tous côtés pour ſucer le ſang des animaux.

Cet inſecte fait un bruit aſſez aigu en voltigeant; ce bruit eſt proportionné à la force & à l'étendue des aîles: c'eſt ainſi que le bruit que fait le frelon eſt plus ſenſible que celui des mouches, parce que les aîles du premier ont plus de conſiſtance; c'eſt par la même raiſon que les aîles des ſcarabées étant cruſtacées, le bruit que leur mouvement excite eſt encore plus fort; tandis que celles du moucheron étant plus petites, elles ne peuvent produire dans l'air que de petits ſons aigus: enfin c'eſt encore par la même raiſon que le mouvement des aîles des papillons eſt abſolument ſourd, parce que les membranes qui les forment ſont farineuſes, & revêtues d'une eſpece de duvet. *Goëdard* dit que l'aiguillon des moucherons mâles a plus de force que celui des femelles.

Toutes les ſortes de moucherons, ſoit panachés, ſoit ceux que l'on nomme *ſauteurs*, les *faux pucerons du figuier* ou *du buis*, ſont des inſectes fort incommodes: ils ſe raſſaſient de notre ſang juſqu'à en regorger. Ces deux dernieres eſpeces, dont M. *de Réaumur* a fait mention, *Mémoire X*, *Tome III*, portent leurs aîles en toit fort aigu. Les nervures de leurs aîles paroiſſent compoſées de carreaux de talc, de figure irréguliere & encadrés: le milieu des deux dernieres jambes eſt ordinairement poſé parallélement à la longueur du corps.

MOUCHET ou ÉMOUCHET. C'eſt le *tiercelet* & le mâle de l'*épervier*. Voyez ce mot.

MOUCIEU. *Voyez à l'article* GALERE.

MOUETTE ou MAUVE, *gavia*. Nom donné à pluſieurs eſpeces d'oiſeaux aquatiques, qui ſont *macropteres*, c'eſt-à-dire, qui ont les aîles longues; leurs pieds ſont courts & palmés, ſelon quelques Ornithologiſtes. Pluſieurs eſpeces de mouettes ont à la mâchoire inférieure, comme un article ou éminence. Certaines eſpeces ont les deux mâchoires droites; quelques-unes ont la queue égale, d'autres l'ont fourchue; les unes ont *trois doigts* devant, & n'en ont point derriere; d'autres en ont quatre, *trois* devant & un derriere.

Les marques caractériſtiques des mouettes, ſont d'avoir un bec

fort, long, étroit, pointu, courbé à l'extrémité: dans les petites eſpeces, il eſt plus droit. Cet oiſeau eſt du même genre du goiland. La mouette a les narines oblongues, les aîles longues & fortes; les pieds petits & palmés; les ongles ordinairement garnis d'un tubercule charnu; le corps menu, très-emplumé, & ſouvent de couleur blanchâtre ou cendrée. En général cette famille d'oiſeaux eſt peu charnue, toujours volant, toujours affamée, & ſe nourrit de poiſſons plats: ils volent communément en troupe, même pour aller chercher à vivre; il y en a de la grandeur d'un oiſon, & d'autres de la grandeur d'un pigeon: ils reſſemblent à l'hirondelle de mer, & c'eſt ſur le bord des mers qu'on en trouve beaucoup. En Irlande, on les voit voler par milliers autour des marais, des fleuves & des prairies humides.

La mouette eſt fort criarde lorſqu'elle fait ſes petits: elle vole çà & là, & crie contre les hommes & les animaux qui approchent de ſon nid; d'où eſt venu le proverbe *larus parturit*, quand on veut parler d'un homme qui ne fait que babiller. Son nid eſt contre terre dans les landes, parmi les bruyeres, proche de la mer, ſouvent ſur les rochers dans les petites Iſles: cet oiſeau pond en Octobre & en Novembre. Ses œufs ſont excellens, gros comme ceux de la canne: le blanc de ces œufs ne ſe durcit point, dit-on, dans l'eau bouillante comme celui des autres œufs: il reſte toujours comme une gelée. La coque des œufs de quelques ſortes de mouettes, eſt toute blanche; d'autres ſont parſemés d'un grand nombre de taches. Les mouettes ont une inimitié déclarée contre les cannes & canards. On croit que ces oiſeaux ſont de paſſage; il n'eſt cependant pas difficile d'en apprivoiſer quelques eſpeces, que l'on nourrit de tripailles, de chair & de poiſſon.

Les mouettes les plus connues ſont, le *cataracte*, eſpece de *goiland brun*, la *mauve* du Havre, le *gavian*, la *mouette à pieds fendus*, la *mouette blanche*, celle qui eſt *brune*, la petite *mouette* d'Irlande, la grande *mouette noire* & *blanche*, qui eſt la *religieuſe*, enfin la grande *mouette griſe*, grande & petite eſpeces, la *mouette cendrée*. La *mouette rieuſe*, *gravia ridibunda*, ainſi appellée de ce que ſon chant imite le rire d'une femme.

Il y a des gens qui, au rapport de *Ray*, prétendent que la mouette griſe a coutume de harceler & d'effrayer les alouettes de mer, juſqu'à ce qu'elles fientent de peur: alors elle attrape leurs excrémens avant qu'ils tombent dans l'eau, & les dévore avec avidité comme un mets délicieux; mais *Albin* croit, avec beaucoup plus de vraiſemblance,

Digitized by Google

que cette mouette leur enleve le poiſſon qu'elles viennent d'attraper, en les forçant de le dégorger. Il a vu quelque choſe de ſemblable dans les Indes Occidentales, où il y a un oiſeau nommé le *vaiſſeau de guerre*, qui dès qu'un autre oiſeau a ſaiſi ſa proie, le harcele juſqu'à l'obliger de la dégorger, & il ne manque pas de l'attraper enſuite dans l'air. M. *Anderſon* dit qu'il y a une grande mouette de mer qui ſait adroitement tirer de l'eau un poiſſon excellent, connu en Iſlande ſous le nom de *runmagen*. Cette mouette, qui a la figure d'un corbeau, n'a pas plutôt pris ſon poiſſon, qu'elle l'apporte à terre, où elle mange le foie, & laiſſe le reſte. Les payſans ne manquent pas de profiter de ces captures, & ils inſtruiſent même leurs enfans à courir promptement ſur la mouette, auſſi-tôt qu'elle arrive à terre, pour lui enlever ſa proie. *Voyez* STRUND-JAGER.

Les Européens du Cap tuent pluſieurs milliers de mouettes toutes les années pour avoir leurs plumes, qui ſont fort fines, & qui valent beaucoup mieux pour les lits que celle d'oie : c'eſt auſſi l'uſage qu'on en fait au Cap, dit *Kolbe*.

L'oiſeau que les Riverains de la Loire appellent *falcorde* ou *poule d'eau*, n'eſt qu'une eſpece de mouette, marquée de taches blanches & noires: elle ſe trouve communément en automne dans ces parages, où l'on dit que ſa préſence eſt un augure de la crue prochaine de la riviere. On a remarqué que les mouettes griſes cendrées ſont les jeunes, & que les blanches ſont les vieilles. Le *jean-vengenten*, que les Hollandois apportent de l'Afrique, eſt auſſi une ſorte de mouette.

MOUFFETTE ou MOFETTE. *Voyez cet article à la ſuite du mot* EXHALAISONS.

MOUFFETTES. M. *de Buffon* déſigne ſous ce nom générique, trois ou quatre eſpeces d'animaux, qui renferment & répandent, lorſqu'ils ſont inquiétés, une odeur ſi forte & ſi mauvaiſe, qu'elle ſuffoque, comme la vapeur ſouterraine qu'on nomme *mouffette*. Ces animaux qui ſe trouvent dans toute l'étendue de l'Amérique Méridionale & tempérée, ont été déſignés indiſtinctement par les Voyageurs, ſous les noms de *puans*, *bêtes puantes*, *enfans du Diable* : M. *de Buffon* en diſtingue quatre eſpeces ſous les noms de *coaſe*, *conépate*, *chinche* & *zorille*; les deux dernieres appartiennent aux climats les plus chauds de l'Amérique Méridionale, & pourroient bien, dit-il, n'être que deux variétés, & non pas deux eſpeces différentes. Les deux premieres ſont du climat

tempéré de la Nouvelle Eſpagne, de la Louiſiane, des Illinois & de la Caroline, &c. & lui paroiſſent être deux eſpeces diſtinctes & différentes des deux autres, ſur-tout le coaſe, qui a le caractere particulier de ne porter que quatre ongles aux pieds de devant, tandis que que tous les autres en ont cinq; mais au reſte ces animaux ont tous à-peu-près la même figure, le même inſtinct, la même mauvaiſe odeur, & ne different, pour ainſi dire, que par les couleurs & la longueur du poil; le *coaſe* eſt d'une couleur brune aſſez uniforme, & n'a pas la queue touffue comme les autres; le *conépate* a ſur un fond de poil noir cinq bandes blanches, qui s'étendent longitudinalement de la tête à la queue; le *chinche* eſt blanc ſur le dos & noir ſur les flancs, avec la tête toute noire, à l'exception d'une bande blanche, qui s'étend depuis le chignon juſqu'au chanfrein du nez; ſa queue eſt très-touffue & fournie de très-longs poils blancs, mêlés d'un peu de noir. Le *zorille* connu ſur les bords de l'*Orénoque*, ſous le nom de *mapurita*, paroît être d'une eſpece plus petite; il a néanmoins la queue tout auſſi belle & auſſi fournie que le *chinche*, dont il differe par la diſpoſition des taches de ſa robe; elle eſt d'un fond noir, ſur lequel s'étendent longitudinalement des bandes blanches depuis la tête juſqu'au milieu du dos, & d'autres eſpeces de bandes blanches tranſverſalement ſur les reins. La croupe & l'origine de la queue qui eſt noire juſqu'au milieu de ſa longueur, eſt blanche depuis le milieu juſqu'à l'extrémité, au lieu que celle du *chinche* eſt par-tout de la même couleur. Tous ces animaux ſont à-peu-près de la même figure & de la même grandeur que le *putois d'Europe;* ils lui reſſemblent encore par les habitudes naturelles, & les réſultats phyſiques de leur organiſation ſont auſſi les mêmes. Le putois eſt de tous les animaux de ce Continent celui qui répand la plus mauvaiſe odeur, elle eſt ſeulement plus exaltée dans les mouffettes, dont les eſpeces ou variétés ſont nombreuſes en Amérique, au lieu que le putois eſt le ſeul de la ſienne dans l'ancien Continent.

MOUFLON. Eſpece d'animal qui ſe trouve en Ruſſie, dans la Sibérie Méridionale, dans la Grece, les Iſles de Sardaigne, de Corſe, & qui paroît être la ſouche primitive de toutes nos brebis, l'animal ſortant des mains de la Nature; auſſi à l'extérieur paroît-il d'abord différer beaucoup de nos brebis.

M. *de Buffon*, qui a fait des recherches ſur cet objet, nous dit que le mouflon exiſte dans l'état de nature: il ſubſiſte & ſe multiplie ſans le

le ſecours de l'homme; il reſſemble, plus qu'aucun autre animal ſauvage, à toutes les brebis domeſtiques: il eſt plus vif, plus fort & plus léger qu'aucun d'entr'eux: il a la tête, le front, les yeux & toute la face du belier: il lui reſſemble auſſi par la forme des cornes, & par l'habitude entiere du corps, enfin il produit avec la brebis domeſtique; ce qui ſeul ſuffiroit pour démontrer qu'il eſt de la même eſpece, & qu'il en eſt la ſouche (*a*). La ſeule diſconvenance qu'il y ait entre le mouflon & nos brebis, c'eſt qu'il eſt couvert de poil & non de laine; mais les obſervations apprennent qu'on ne doit point regarder la laine dans les brebis domeſtiques, comme un caractere eſſentiel. La laine n'eſt qu'une production occaſionnée par le climat tempéré; car ces mêmes brebis tranſportées dans les pays chauds, y perdent leur laine, s'y couvrent de poils, & tranſportées dans des pays très-froids, leur laine y devient auſſi groſſiere & auſſi rude que du poil; dès-lors il n'eſt pas étonnant que la brebis originaire, la brebis primitive & ſauvage, qui a dû ſouffrir le froid & le chaud, vivre & ſe multiplier ſans abri dans les bois, ne ſoit pas couverte d'une laine qu'elle auroit bientôt perdue dans les brouſſailles, d'une laine que l'expoſition à l'air & l'intempérie des ſaiſons auroient en peu de temps altérée & changée de nature; d'ailleurs, continue M. *de Buffon*, lorſqu'on fait accoupler le bouc avec la brebis domeſtique, le produit eſt une eſpece de *mouflon*; car c'eſt un agneau couvert de poil: ce n'eſt point un mulet infécond, c'eſt un *métis* qui remonte à l'eſpece originaire, & qui paroît indiquer que nos chevres & nos brebis domeſtiques ont quelque choſe de commun dans leur origine; & comme nous avons reconnu par expérience, que le bouc produit aiſément avec la brebis, mais que le belier ne produit pas avec la chevre, il n'eſt pas douteux que dans ces animaux, toujours conſidérés dans leur état de dégénération & de domeſticité, la chevre ne ſoit l'eſpece dominante, & la brebis l'eſpece ſubordonnée, puiſque le bouc agit avec puiſſance ſur la brebis, & que le belier eſt impuiſſant à produire avec la chevre: ainſi notre brebis domeſtique eſt une eſpece bien plus dégénérée que celle de la chevre, & il y a tout lieu de croire que ſi l'on donnoit à la chevre le mouflon au lieu du belier domeſtique,

(*a*) M. *Haller* dit que le mouflon retrouvé en abondance en Corſe ne paroit avoir du mouton que les cornes; il a, dit-il, l'agilité, le port & les morves du chamois. *Dict. d'Hiſt. Nat. de* Bomare, *commenté à Yverdon.*

elle produiroit des chevreaux qui remonteroient à l'eſpece de la chevre, comme les agneaux produits par le bouc & la brebis, remontent à l'eſpece du belier.

On voit de ces *mouflons* ou *moutons ſauvages* dans les montagnes de la Sibérie méridionale; on les nomme *argali* dans ces pays; les plus gros approchent de la taille d'un *daim*, leurs cornes naiſſent au-deſſus & tout près des yeux, droit devant les oreilles; elles ſe courbent d'abord en arriere, & enſuite en avant; l'extrémité eſt tournée un peu en haut & en dehors; depuis leur naiſſance juſqu'à-peu-près de la moitié, elles forment des rides. C'eſt dans ces cornes que réſide toute la force de l'animal. Les habitans des montagnes diſent que ces animaux ſe battent ſouvent les uns contre les autres, en ſe heurtant cornes contre cornes.

On peut juger de la force de ces quadrupedes, & par conſéquent des moyens de ſe défendre que leur a donnés la Nature, lorſqu'on réfléchit quelle force ces animaux doivent employer, puiſque dans leurs combats ils ſe briſent leurs cornes (Le mouflon qui ſe voit dans la ménagerie de Chantilly, a caſſé net un des barreaux de fer de ſa grille, en voulant donner un coup de tête à un homme qui l'agaçoit: ce barreau étoit carré, & large de dix-huit lignes ſur toutes les faces). Les cornes ſont en effet à leur origine de la groſſeur du poignet, & on prétend qu'il y a de ces armes qui, meſurées dans toute leur étendue, ont plus d'une aune de longueur. Il eſt aiſé de juger par cette comparaiſon combien l'eſpece des animaux domeſtiques, en paſſant par la main de l'homme, & en changeant de climat, a été modifiée, altérée, changée.

Tout concourt à prouver d'une maniere évidente la modification occaſionnée par les climats, & combien le même animal paroît différent de ceux qui ſont les ſouches primitives. On voit en Iſlande une race de brebis à pluſieurs cornes, à queue courte, à laine dure & épaiſſe, au-deſſous de laquelle, comme dans preſque tous les pays du Nord, ſe trouve une ſeconde fourrure d'un laine plus fine, plus douce, plus touffue. Dans les pays chauds au contraire, on ne voit ordinairement que des brebis à queue longue & à courtes cornes, dont les unes ſont couvertes de laine, les autres de poils, & d'autres encore de poils mêlés de laine. La premiere de ces brebis des pays chauds eſt celle que l'on appelle communément *mouton de Barbarie*, *mouton d'Arabie*, laquelle reſſemble entiérement à notre brebis domeſtique; à l'exception de la queue, qui eſt ſi fort chargée de graiſſe, que ſouvent elle eſt large de

plus d'un pied & pese jusqu'à vingt livres. Dans cette race de brebis à grosse queue, il s'en trouve qui ont la queue si longue & si pesante, qu'on leur donne une petite brouette pour la soutenir en marchant. Cette même brebis dans le Levant est couverte d'une très-belle laine, & à Madagascar & aux Indes elle est couverte de poils. Dans ces moutons de Barbarie toute la graisse, qui ordinairement dans les moutons se porte aux reins, descend dans leur queue; c'est au climat, à la nourriture & aux soins de l'homme qu'on doit rapporter cette variété; car ces brebis sont domestiques comme les nôtres, & exigent même plus de soin & de ménagement.

Le mouflon ou mouton sauvage que l'on trouve en grand nombre dans la Sibérie méridionale, paroît plus fort, plus vigoureux que les autres qu'on trouve aussi dans la Grece, dans les îles de Chypre, de Sardaigne & de Corse. Cet animal a donc pu, dit M. *de Buffon*, peupler également le Nord & le Midi; & sa postérité devenue domestique, après avoir long-temps subi les maux de cet état, aura dégénéré & pris, suivant les différens traitemens & les climats divers, des caracteres relatifs, de nouvelles habitudes de corps, qui s'étant ensuite perpétuées par les générations, ont formé notre brebis domestique, & toutes les autres races de brebis qu'on voit sur le Continent. *Voyez les articles* BELIER & AGNEAU.

MOULARD ou MOLÉE, est la terre cimolée des Ouvriers : celle qui est naturelle est une sorte de *smectis* ou *argile à foulons;* mais celle qui est d'un grand usage chez les Teinturiers, les Corroyeurs & les Peaussiers, se trouve dans le fond des auges des Couteliers ou Rémouleurs : elle est produite par le frottement du fer sur le grès lorsqu'ils aiguisent leurs ustensiles sur la roue. Cette espece de moulard est aussi d'usage en Médecine : on l'estime astringent.

MOULE ou MOUCLE, *mytulus seu musculus*. Nom donné à un genre de coquillages bivalves de mer, de riviere & d'étang. On en distingue plusieurs especes de mer, qui sont très-connues des Curieux. En général les moules sont oblongues, en les considérant de la tête au bord opposé; les deux valves sont constamment égales, leur forme est convexe, quelquefois large vers le bas, & finissant en pointe aux sommets. Il y en a de remarquables par leur belle nacre intérieure, & les perles qu'on y trouve quelquefois. On les distingue en trois sous-genres : 1°. en *moules proprement dites*, dont les valves ferment exactement, & dont un des

côtés eſt preſque droit, tandis que l'autre & l'extrémité inférieure ſont arrondis. Il y a la *moule des papous*, dont la couleur eſt violette & roſe, de forme très-bombée, boſſue par les ſommets, d'où naiſſent deux avances arrondies en portion de cercle; la *moule du Détroit de Magellan*, ſinguliere par ſa couleur aurore, nacrée d'un bel orient, ondée de taches violettes, offrant aux yeux tant en dehors qu'en dedans, quand elle eſt dépouillée de ſa pellicule, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les Indiens joignent & aſſujettiſſent enſemble les deux valves de cette coquille par une bordure d'écaille, & forment ainſi une tabatiere à goulot, laquelle reſſemble aſſez à nos *poires à poudre*. La *moule de Rio de la Plata* dont la robe eſt violette-noire jouant l'opale; la moule appellée la *gueule de ſouris*, par rapport à ſa forme pointue & à ſa couleur griſe, tachetée de violet, & dont les bords ſont de couleur de roſe; la *moule d'Alger*, qui eſt couleur d'agate, avec une nacre vineuſe; la grande *moule bleue* des parages du Languedoc; le *caïeu* des côtes de Normandie. 2°. Les *moules cylindriques*, dont les valves ſont fort longues, à-peu-près également larges des deux bouts, & qui ſe joignent très-exactement: telles ſont les *dattes de mer*, improprement appellées *pholades bivalves*, leur coque n'eſt pas fort épaiſſe. L'eſpece connue ſous le nom de *moule arboriſée*, eſt même très-mince, nacrée en dedans, un peu applatie vers l'un des bouts, ſa robe eſt partie fauve, & partie chargée d'un deſſin en réſeau très-fin & plus coloré. 3°. Les *moules triangulaires*, nommées particuliérement *pinnes marines*, dont la forme eſt applatie, à-peu-près triangulaire iſocele, & dont les valves ne ferment point exactement. M. *Adanſon* fait un genre particulier de cette derniere moule ſous le nom de *jambonneau*, voyez ce mot. A l'égard des *tellines*, c'eſt un genre qui compoſe la ſixieme famille des *coquilles bivalves*: voyez TELLINE.

Décrivons maintenant la moule de mer, vulgairement appellée *caillou* ou *cayeu*. C'eſt un ver teſtacée, connu de tout le monde, oblong, plus ou moins gros, d'une figure informe ou approchante de celle d'un petit muſcle, d'où lui eſt peut-être venu ſon nom latin, *muſculus*. L'animal eſt tendre, blanchâtre, une peu frangé ſur ſes bords, nageant dans une eau ſalée, délicat & fort bon à manger, renfermé dans une coquille à deux battans, aſſez minces, convexes, & d'un bleu noirâtre en dehors, concaves & d'un bleu blanchâtre en dedans, ordinairement liſſes des deux côtés, quelquefois chargés de vers à tuyaux ou de glands marins.

On apperçoit à travers les valves de petites veines ou lignes bleues. La coquille eſt large, tranchante à ſa baſe, arrondie & finiſſant en pointe au ſommet, où eſt placé le ligament qui unit enſemble les deux pieces, d'une aſſez ample capacité, & de figure rhomboïde. M. *Van-Heyde*, Médecin, a fait une exacte anatomie des moules : il a obſervé qu'elles ont une langue, de la graiſſe, des inteſtins, un foie, des cornes comme les limaces. Il y a dans toutes ces parties un mouvement de vibration, que M. *Van-Heyde* appelle *mouvement radieux*. Ajoutons que l'hermaphrodiſme de la moule eſt tel que ce ver teſtacée ſe multiplie indépendamment d'un autre animal de ſon eſpece, & eſt lui ſeul le pere & la mere de ce qui vient de lui. Cet animal étonnant, ainſi que toutes les moules, ſe ferme par la contraction de deux gros muſcles fibreux, qui ſont intérieurement attachés à chaque bout de coquilles, & ces coquilles ſont bordées tout autour d'une membrane ou épiderme qui s'appliquent ſi exactement l'une contre l'autre quand elles ſont mouillées, que la moindre goutte d'eau ne pourroit ſortir de la moule. Les moules reſpirent l'eau comme les poiſſons : ſi elles ſont couvertes de peu d'eau, on voit un petit mouvement circulaire au-deſſus du talon de la coquille ; quelques momens après, elles rejettent l'eau d'un ſeul coup par l'autre bout de la coquille.

M. *de Réaumur*, dans un *Mémoire ſur le mouvement progreſſif de diverſes eſpeces de coquillages*, nous apprend que les moules de mer, quoique communément attachées aux pierres, ou les unes aux autres par différens filamens, ne laiſſent pas cependant d'avoir la faculté de ſe mouvoir. Pour le prouver, il rapporte que dans le temps où il ne fait pas aſſez chaud pour tirer du ſel des marais ſalans, les Pêcheurs jettent quelquefois dans ces marais des moules qu'ils ont priſes au bord de la mer ; ils prétendent par-là rendre leur chair plus délicate, en les faiſant vivre dans une eau qui devient tous les jours moins ſalée, parce qu'elle reçoit celle de la pluie. Les pêcheurs jettent les moules ſéparées les unes des autres & à diverſes diſtances ; mais lorſqu'ils vont les pêcher enſuite, ils les trouvent aſſemblés en gros paquets. Pour ſe rapprocher ainſi, il a donc fallu que les moules ſe meuvent ; mais il reſte à ſavoir quelle partie elles emploient à cet uſage. Pour s'en inſtruire, il ne faut qu'ouvrir la coquille d'une moule par le côté oppoſé de ſa charniere ; rien ne paroît alors plus diſtinctement qu'une certaine partie noire, brunâtre & longuette, placée dans le milieu de la moule. On ſe fera une image aſſez

reſſemblante de la figure de cette partie, en concevant celle de la langue d'un animal. C'eſt cette partie qu'on peut appeller la *jambe* ou plutôt le *bras de la moule*, puiſqu'elle ſe traîne par ſon moyen plutôt qu'elle ne marche. Quand la moule ſe prépare à changer de place, elle commence par entr'ouvrir ſa coquille; enſuite on voit paroître ſur ſes bords le bout de la jambe, qu'elle alonge quelquefois juſqu'à un pouce de diſtance: il paroît que l'animal s'en ſert alors pour reconnoître le terrain. Enſuite il replie l'extrémité de cette partie, qui eſt charnue & très-flexible, ſur quelques corps pour le ſaiſir & s'y cramponner en quelque façon; de ſorte qu'en ſe contractant, ſa coquille eſt obligée d'avancer vers ce corps. Cette manœuvre n'imite pas mal celle d'un homme, qui, étant couché ſur le ventre, voudroit s'approcher de quelque endroit en ſe ſervant ſeulement de ſon bras & de ſa main pour ſaiſir un point d'appui. Les moules ne profitent pas ſouvent de la faculté qu'elles ont de ſe mouvoir; car elles ſont toutes ordinairement attachées les unes aux autres, ou à d'autres corps par différens fils; & ce n'eſt que lorſque ces fils ſont rompus qu'elles ont recours à leurs bras.

On lit dans les *Mémoires de l'Académie*, que M. *Poupart* avoit déjà obſervé que les moules de riviere, étant couchées ſur le plat de leurs coquilles, ſont ſortir à leur volonté un bras, dont elles ſe ſervent pour creuſer le ſable ſous elles, & par conſéquent baiſſer doucement d'un côté; de ſorte qu'elles ſe trouvent à la fin ſur le tranchant de leur coquille. Après cela elles avancent ce même bras le plus qu'il eſt poſſible, & s'appuient enſuite ſur ſon extrémité pour attirer leur coquille à elles, & ſe traîner ainſi dans une eſpece de rainure qu'elles tracent elles-mêmes dans le ſable, & qui ſoutient la coquille des deux côtés.

Dans la moule de mer, c'eſt de la racine du bras dont nous avons parlé (lequel, dans les plus groſſes moules, a environ ſix lignes de longueur & deux & demie de largeur), que partent un grand nombre de fils, qui étant fixés ſur les corps voiſins, tiennent la moule aſſujettie. Chacun de ces fils eſt gros à-peu-près comme un cheveu, & long d'un à deux pouces. Ils ſont attachés par leur extrémité ſur des pierres, ſur des fragmens de coquille, & le plus ſouvent ſur les coquilles des autres moules; de-là vient que l'on trouve ordinairement de gros paquets de ces coquillages. Ces fils ſont autant éloignés les uns des autres, que leur longueur & leur nombre le peuvent permettre: il y en a en tout ſens collés ſur les différens corps qui entourent la moule. M. *de Réaumur*

assure en avoir quelquefois compté plus de cent cinquante employés à en fixer une seule : ces fils sont comme autant de petits cables, qui tirant chacun de leur côté, tiennent pour ainsi dire la moule à l'ancre. Ces fils sont ceux que les Cuisiniers ont soin d'arracher des moules de mer avant que de les faire cuire.

Mais de quelle adresse les moules se servent-elles pour s'attacher avec ces fils ? Comment peuvent-elles les coller par leur extrémité, qui est beaucoup plus grosse que le reste ? Nous avons dit que la moule fait sortir de sa coquille entr'ouverte un espece de bras qu'elle alonge par degrés, & raccourcit ensuite ; c'est par ces alongemens & raccourcissemens réitérés qu'elle peut donner à ce bras jusqu'à deux pouces de longueur, & qu'elle parvient enfin à s'attacher par des fils en différens endroits plus ou moins éloignés. On voit par-là que la même partie est destinée à des fonctions fort différentes, puisqu'elle sert à la moule tantôt de bras ou de jambes pour marcher, & tantôt de filiere pour filer. C'est dans l'Ouvrage de M. *de Réaumur* qu'il faut voir tous ces détails, entr'autres la description de la fente ou canal par où passe la liqueur qui forme les fils, & dans lequel elle se fige ensuite & prend de la consistance ; c'est ce qui a fait dire à cet ingénieux Naturaliste, que le procédé des vers à soie, des chenilles & des araignées pour filer, ressemble à celui des Tireurs d'or ; mais que le procédé des moules au contraire, ressemble à celui des Ouvriers qui jettent les métaux en moule.

On trouve dans le *Tome II. de l'Académie de la Rochelle*, un Mémoire de M. *Mercier du Paty*, Tréforier de France, sur les *bouchots à moules*, especes de parcs formés par des pieux avec des perches entrelacées, qui sont une sorte de clayonnage solide, capable de résister aux efforts, & auquel les moules s'attachent par gros paquets pour y déposer leur frai, s'y engraisser, y croître & devenir plus saines & meilleures. Cet Académicien tâche de prouver par des raisons & des expériences qui méritent d'être lues, que le mouvement progressif accordé à la moule par MM. *Poupart*, *Van-Heyde*, *de Réaumur* & quelques autres Auteurs célebres, n'a aucune réalité. M. *Mercier* prétend que la moule ne file point le byssus qui l'attache aux corps voisins, puisqu'il naît & croît avec elle comme une partie qui lui est essentielle. « Les moules, dit notre Auteur, sont sédentaires : nées pour un repos » éternel, le même lieu les voit naître & mourir. Elles portent en

» naiſſant des chaînes qu'elles porteront toujours, & celles de leurs » voiſins ſerviront encore pour les rendre plus fortes & plus indiſſolu- » bles. Mais ces chaînes n'ont rien de triſte pour elles ; leur ſalut dé- » pend de leur captivité même, leur byſſus les attache conſtamment » aux pierres, aux bois, ou les unes aux autres ; elles bravent ainſi les » efforts des vents & des flots. Malheur aux moules que quelqu'acci- » dent détache ; celles qui tombent dans la boue, reſteront dans l'en- » droit de leur chûte & y trouveront leur perte ». D'après cet expoſé, il eſt conſtant que ſi le peuple moule, avec la liberté de forger & de rompre lui-même ſes liens, avoit encore celle de voyager, il fonderoit de nouvelles colonies quand il ſe trouveroit trop gêné ou dépourvu de nourriture. C'eſt au public éclairé à juger ce différend. Nous n'avons pu juſqu'ici trouver l'occaſion favorable de répéter les expériences de M. *du Paty*, qui dit encore que le drap marin qui enveloppe les coquillages, ſert à l'accroiſſement de leurs coquilles, de la même maniere que le bois ſe forme de l'endurciſſement de l'écorce, & les os de celui du périoſte.

Il ne faut qu'environ un an pour peupler un bouchot, pourvu qu'on y laiſſe un dixieme de la famille & même un peu plus, comme cinq à ſix mille, pour peu qu'un parc ait été dégarni. Cette récolte ſe fait depuis le mois de Juillet juſqu'en Octobre ; le temps du frai & le commencement des chaleurs en ſont ſeulement exceptés.

La moule de mer ſe trouve abondamment & par bancs le long de nos côtes maritimes. Ce petit ver teſtacée a des ennemis ; car outre qu'on s'en ſert beaucoup en qualité d'appât pour prendre du poiſſon, M. *de Réaumur* a obſervé qu'il y a un petit coquillage de l'eſpece de ceux qu'on nomme en latin *trochus* (ſabot, eſpece de limaçon à bouche applatie), qui en fait ſa proie. Il s'attache pour cela à la coquille d'une moule, la perce d'un trou très-rond, de la largeur d'une ligne, & y fait paſſer une eſpece de trompe longue de cinq à ſix lignes, qu'il tourne en ſpirale & avec laquelle il ſuce la moule. M. *de Réaumur*, qui a obſervé que les moules vides étoient toujours au moins percées d'un trou, eſt perſuadé que ces coquillages ne contribuent pas peu à détruire les moulieres. On rapporte qu'en quelques lieux du Bréſil, on voit des moules ſi groſſes, qu'étant ſéparées de leur coquille, elles peſent quelquefois juſqu'à huit onces chacune ; & que les coquilles de ces groſſes moules ſont d'une grande beauté. Il y a des pinnes marines qui ſont des eſpeces de

de moules triangulaires, & qui les ſurpaſſent beaucoup en poids & en grandeur. *Voyez* PINNE MARINE.

Liſter dit que chez quelques habitans de Lancaſtre en Angleterre, le principal uſage des moules eſt pour fumer les terres voiſines de la mer, d'où on les tire par charretée. M. *Linneus* dit que le territoire de la Province de Helſingie en Suede eſt en grande partie compoſé des mêmes coquillages : il ajoute que les Flamands mangent des moules, auſſi bien que les Anglois (il auroit pu y joindre les François), mais que les Suédois n'en mangent point.

Les moules de mer ſont les plus eſtimées : elles ſont en effet d'un bien meilleur goût, & plus ſaines que celles de riviere ou d'étang. On doit choiſir les moules tendres, délicates & bien nourries. Leur chair lâche le ventre, fournit peu de bonne nourriture, & ne convient qu'à ceux qui ont un bon eſtomac, encore faut-il en uſer modérément ; car elles ſe digerent difficilement, & produiſent des humeurs viſqueuſes : elles paſſent même pour exciter la fievre, & pour cauſer des obſtructions dans le bas-ventre. Le Docteur *Mæhring*, dans le *VII Volume des Ephem. d'Allemagne*, *année 1774*, *page 115*, rapporte pluſieurs obſervations qui prouvent que les moules ſont ſujettes à devenir venimeuſes par des maladies qui leur arrivent & qui les rendent très-dangereuſes dans l'uſage. Ces maladies de la moule ſont la mouſſe & la gale : les racines de la mouſſe s'introduiſent dans la coquille, l'eau pénetre par ces ouvertures & la diſſout peu-à-peu. La gale eſt une eſpece de tubercules qui naiſſent de la diſſolution de la coquille. Certains petits crabes qui ſe logent quelquefois dans les moules, peuvent auſſi contribuer à les rendre mal-ſaines. Quelques perſonnes ayant mangé de ces moules, ont été attaquées d'anxiétés, de convulſions accompagnées d'éruptions cutanées : les remedes en pareil cas ſont les vomitifs & les antidotes. On prétend que les écailles des moules étant calcinées & pulvériſées, ſont un excellent diurétique : je les croirois plutôt abſorbantes. Les Maréchaux emploient contre les taies & les onglets qui naiſſent ſur les yeux des chevaux, cette poudre en guiſe de collyre ſec, qu'ils ſoufflent dans leurs yeux.

MOULE DE RIVIERE OU D'ÉTANG. C'eſt un teſtacée fort différent de celui de mer : on en diſtingue deux eſpeces ; la premiere eſt celle dont la charniere ſe trouve garnie de fort groſſes dents ; la ſeconde eſt celle dont la charniere paroît liſſe, tant les dents en ſont petites. La moule

d'eau douce eſt du même genre des tellines. M. *Merry* y a découvert le même hermaphrodiſme que dans la moule de mer; mais il dit auſſi que la coquille de la moule de riviere s'entr'ouvre par le moyen d'un puiſſant reſſort, & ſe ferme par la contraction de deux forts muſcles. Cet animal nage dans l'eau, & paroît quelquefois voltiger ſur ſa ſurface, dit M. *Poupart:* il rampe plus communément dans la vaſe, ſur laquelle il reſte preſque toujours en repos. Les parties de la génération de cet animal, ſont deux ovaires & deux véſicules ſéminales; chaque ovaire & chaque véſicule a ſon canal propre. C'eſt par ces quatre canaux que les œufs & la ſemence de la moule ſe rendent dans l'anus, où ces deux principes s'uniſſent enſemble en ſortant; ce qui ſuffit pour la génération. Au reſte, il eſt à remarquer que les ovaires de la moule ne ſe vident de leurs œufs qu'au printems, & ne s'en rempliſſent qu'en automne; de-là vient qu'on les trouve toujours vides en été, & pleins d'œufs en hiver. Dans cet animal, l'air entre par l'anus dans les poumons. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710, p. 408.* Pour la maniere de filer & de marcher de cet animal, *voyez l'année 1706, page 60 de la même Académie.*

Schelammer dit, dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature, Déc. 11, année 1687*, qu'en Allemagne les moules ſont fort abondantes dans les fleuves, & reſſemblent à celles de la mer, par la groſſeur & par la figure, mais qu'elles ne ſont pas ſi bonnes à manger.

La moule d'étang eſt toujours plus grande que celle de riviere; mais c'eſt néanmoins le même ordre d'animal. Son mouvement la porte à faire des traînées dans le ſable & dans le limon, & à s'y enfoncer de deux ou trois pieds; au beſoin, elle fait ſortir une grande plaque ou langue, & ouvre ſes deux battans de même que la moule de riviere. On remarque que les moules d'étang ſont plus ſolitaires que celles de riviere.

Pluſieurs des moules fluviatiles donnent d'aſſez belles perles; telles ſont les *moules* d'Ecoſſe, de Baviere, de la Valogne en Lorraine & de Saint-Savinien.

MOULES FOSSILES ou MUSCULITES, *mytulites.* Ce ſont des moules devenues foſſiles, ſouvent pétrifiées, quelquefois minéraliſées; communément on n'a que le noyau formé dans la coquille.

MOUPHETTE ou POUSSE. *Voyez au mot* EXHALAISONS SOUTERRAINES, *& la fin du mot* PYRITES.

Digitized by Google

MOURINGOU. *Voyez à l'article* BEN.

MOURON. Nom qu'on donne en Normandie à la SALAMANDRE. *Voyez ce mot.*

MOURON, *anagallis.* Petite plante fort connue, & dont on distingue plusieurs especes : nous ne parlerons ici que du mouron mâle, du mouron femelle & du mouron d'eau.

Le MOURON MALE OU A FLEURS ROUGES, *anagallis mas phœniceo flore*, a une racine simple & fibrée, ses tiges sont tendres & couchées sur terre : ses feuilles sont petites, arrondies, opposées le long des tiges, deux à deux, quelquefois trois à trois, assez semblables à celles de la morgeline. Ses fleurs sont à rosette à cinq quartiers & rougeâtres ; il leur succede de petits fruits sphériques, membraneux, qui s'ouvrent transversalement par la maturité en deux parties, remplis de petites graines anguleuses & brunâtres.

Le MOURON FEMELLE OU A FLEURS BLEUES, *anagallis fœmina ceruleo flore*, ne differe du précédent, que par sa fleur bleuâtre, & qui est quelquefois blanche.

L'un & l'autre mouron croissent dans les champs, dans les jardins & les vignobles ; toute la plante a une saveur d'herbe un peu austere : elle est céphalique, vulnéraire & sudorifique ; son suc convient dans la peste, & pour le crachement purulent : sa décoction mondifie les ulceres, & est bonne, dit-on, contre la morsure des chiens enragés. Cette vertu anti-hydrophobique vient d'être reconnue par plusieurs Membres de la Société Economique de Berne. M. *Haller* observe que c'est une opinion qui a repris faveur de nos jours, même en Baviere & en Franconie. Le *mouron* n'a cependant, dit-il, aucune qualité extérieure, qui annonce une vertu aussi unique, que l'est celle de vaincre le poison du chien enragé.

MOURON D'EAU ou MOURON AQUATIQUE, *anagallis aquatica sive samolus.* Plante qui croît aux lieux aquatiques & marécageux. Sa racine est fibrée, blanche & vivace : elle pousse des tiges hautes d'un pied, grêles, rondes, dures, revêtues de petites feuilles : il part de la racine d'autres feuilles vertes, pâles & dentelées en leurs bords. Les fleurs sont blanches, formées en godet découpé en rosette ; il leur succede des capsules ovales qui renferment dans une seule loge plusieurs semences menues & roussâtres.

Cette plante fleurit en Juin, & ses graines sont mûres en Septembre ;

on peut manger ſes feuilles en ſalade : en Médecine elle eſt eſtimée anti-ſcorbutique, vulnéraire & apéritive, mais elle eſt peu d'uſage.

MOURON DES PETITS OISEAUX. *Voyez* MORGELINE.

MOUS ou MOUX ou MOLLUSQUES, *animalia mollia aut molluſca.* Nom que l'on donne à des animaux de mer, qui étant écorchés, n'offrent à la vue qu'une chair molle, quoiqu'ils contiennent en dedans une matiere qui leur tient lieu de ſang : tels ſont les *polypes*, la *ſeche*, le *calmar*, le *concombre marin*, l'*ortie de mer*, la *velette*, la *plume de mer*, la *chenille* ou la *taupe de mer*, le *raiſin de mer*, les *poumons marins*, le *lievre marin*, l'*anémone de mer*, la *pomme folle de mer*. Voyez ces mots.

Des Naturaliſtes ne regardent les molluſques, que comme des eſpeces de vers marins, qu'on appelle improprement *imparfaits*, ſe fondant ſur ce qu'ils ſont, dit-on, deſtitués de têtes, d'oreilles, de nez, d'yeux, de pieds & de poumons ; mais l'expérience eſt contraire ; s'ils n'ont pas toutes ces parties à la fois, ils ont au moins des équivalens. Parmi les molluſques les plus étranges, diſent-ils, il y en a de nuds avec des bras, & qui vont & viennent dans l'Océan ; il y a des molluſques qui portent leur maiſon, ce ſont les ourſins ; enfin ils comprennent parmi ce genre d'animaux, la *belemnite*, le *litophyte*, le *tæthya*, la *nérléide* ou l'animal du Tubipore, la *méduſe*, la *mentula* ou priape de mer, l'*holoturie*, & une grande quantité d'autres animaux marins & zoophytes qu'on ne connoît pas encore bien. En effet la nature les a tellement multipliés & variés, & il y a une ſi grande différence entre les eſpeces mêmes, que les meilleurs Obſervateurs ſont ſouvent embarraſſés à quel genre ils doivent rapporter tel & tel animal.

MOUSQUITE. *Voyez* MOSQUILLES.

MOUSSACHE. *Voyez à l'article* MANIHOT.

MOUSSE, *muſcus.* Ce genre de plante eſt fort étendu, & même ſi nombreux que dans les environs de Paris M. *Vaillant* en comptoit juſqu'à cent trente-ſept eſpeces ; mais l'on n'a pas encore bien décidé ce qui eſt eſpece & variété dans la plupart des mouſſes. Ces plantes, dit M. *Adanſon*, approchent beaucoup de la famille des pins, ſur-tout par la forme & la diſpoſition de leurs feuilles, & par les cônes des fleurs femelles de la plupart. Les mouſſes ſont ordinairement ramaſſées en gazon ou en touffes, & rampent ſouvent en s'étendant comme un tapis ſur la terre, ſur les pierres ou ſur le bois ; les rochers les plus durs & les plus unis ſont couverts d'une eſpece de mouſſe qu'on ne peut déraciner

Digitized by Google

ſans détacher quelques parcelles du rocher. La deſtruction de ce végétal forme bientôt une couche de terre fine qui contient les embryons propres à produire une nouvelle mouſſe plus abondante, & par ſucceſſion de temps le rocher ſe couvre peu-à-peu d'une plus grande quantité de terre où des herbes peuvent croître, plus des plantes plus élevées, enſuite des broſſailles, des arbriſſeaux, & enfin des arbres. On connoît des mouſſes qui ont moins de quatre lignes de hauteur, d'autres ont juſqu'à cinq à ſix pieds. Toutes petites que ſoient ces plantes, la plupart ſont vivaces, toujours vertes, & repouſſent autant à leur extrémité ſupérieure qu'elles perdent par la pourriture à l'extrémité inférieure. Elles végetent lentement, & leur fructification ne s'accomplit guere que dans l'eſpace de quatre à ſix mois. Les mouſſes, quoique deſſéchées depuis pluſieurs années, ont la propriété de reverdir de nouveau lorſqu'on les humecte. Auſſi aiment-elles les lieux frais, humides & à l'abri du ſoleil. Leurs racines ſont menues, fibreuſes, rameuſes, mais courtes & ramaſſées. Les feuilles ſont alternes, ou oppoſées, ou verticillées, plus ou moins entieres, la plupart triangulaires un peu concaves, aſſez ſerrées, communément imbriquées & ſe touchant les unes aux autres. Les fleurs mâles ſont ſéparées des fleurs femelles, & quelquefois ſur des pieds différens : ce ne ſont que des étamines & des capſules, ou des cônes formés de feuilles rapprochées, & ſouvent ouvertes en étoiles. Les fleurs femelles ſont toujours au-deſſous des fleurs mâles, lorſqu'elles ſont ſur le même pied. La pouſſiere fécondante & les graines conſiſtent en globules ſphériques & jaunes dans les unes, & ovoïdes dans les autres. Les graines des mouſſes ont été découvertes en 1719 & 1741 par *Dillen.* M. *Linnæus* les a auſſi obſervées (*a*).

(*a*) Ces fleurs mâles & femelles ſont encore bien incertaines, dit M. *Haller*, & différens Auteurs les ont entendues bien différemment. Preſque toutes les *mouſſes* ont des capſules ou nues ou couvertes d'une gaine conique, remplie d'une pouſſiere. Cette capſule a preſque toujours un couvercle plus ou moins plat, & quelquefois aigu comme une aiguille. Le contour de ce couvercle produit un ou pluſieurs rangs de filets élaſtiques, qui ſe redreſſent peu-à-peu, & font ſauter le couvercle. La capſule répand alors une pouſſiere, le plus ſouvent contenue dans la cavité ſimple de la capſule ; mais il y a des mouſſes dont la capſule a un ſac membraneux, concentrique à la capſule & rempli de pouſſiere ; & d'autres dont la capſule a un axe membraneux qui en partage la longueur. C'eſt-là ce que *Linneus* appelle *antheres* ; & certainement,

En général les mouſſes ſont ſans ſaveur : celles qui croiſſent dans l'eau, étant miſes au feu, rougiſſent & ſe réduiſent en cendres, ſans prendre ni communiquer aucune flamme (excepté la poudre des étamines du *lycopodium*). La plupart des mouſſes ſont purgatives, vermifuges & ſudorifiques. Aux Indes, on regarde l'eſpece du *lycopodium*, appellée *tana-pouel* dans l'*Hort. Malabar. vol. 12, T. 14*, comme un excellent aphrodiſiaque, & cette plante eſt célébrée dans toutes les fêtes où l'amour préſide. Les habitans du Nord font de bons couſſins & des ſommiers avec la grande eſpece de mouſſe, appellée *ſphagnon* par *Dillen*, *T. 32. f. 1, 2*, & ils emploient la mouſſe *fontinalis* du même Auteur dans leurs foyers pour empêcher les incendies, fondés ſur ce que cette plante ne prend ni ne communique la flamme. Toutes les mouſſes bien ſéchées ſont d'un uſage merveilleux pour conſerver ſéchement les corps ſuſceptibles d'humidité, & pour entretenir long-temps de jeunes plantes dans leur humidité ſans les expoſer à la pourriture, lorſqu'on veut les tranſporter fort loin. On ſe ſert de la mouſſe commune pour embaucher les oiſeaux morts, &c.

Maintenant nous nous contenterons de parler des mouſſes qui mé-

---

dit M. *Haller*, il y a bien de l'analogie entre les *antheres* & les capſules du *lycopodium*. Mais *Micheli* a vu dans la même pouſſiere des particules de différentes figures, dont il a pris une partie pour du ſperme mâle, & une autre pour des graines. Ce qui s'éloigne le plus de l'opinion de M. *Linneus*, ce que d'habiles gens aſſurent avoir vu cette pouſſiere végéter & rendre de petites plantes de la même eſpece ; ce qui prouveroit qu'elle appartient plutôt à la claſſe des graines.

Pour les organes femelles de M. *Linneus*, c'eſt une pouſſiere plus ou moins fine contenue dans des roſes, que des tiges ſans capſule portent preſque toujours à leur ſommité, & quelquefois ſur une tige. M. *Haller* dit être bien certain que dans l'un & l'autre cas cette prétendue pouſſiere eſt un amas de véritables feuilles ; c'eſt un bouton comme celui des arbres.

M. *du Necker*, Botaniſte de l'Electeur Palatin, vient de donner un Ouvrage ſur les *Mouſſes* ; cet écrit n'admet pas les parties de la fructification dans ces ſortes de plantes : il n'admet qu'une ſeule claſſe ou famille de mouſſes, qu'il diviſe enſuite en trois ordres, dont les caracteres ſont établis ſur la germination. Toutes les mouſſes, dit-il, ſont pérennelles, vivipares, & leur germination n'eſt pas toujours la même : dans les unes, elle eſt feuilletée, *muſci frondeſcentes* ; dans d'autres, elle eſt à plumes, *muſci plumaſcentes* ; & dans quelques unes enfin, elle eſt à ſimple bourgeon, *muſci gemmaſcentes*. Cet Ouvrage qui ſouffrira peut-être beaucoup de contradictions, mérite cependant d'être lu par les Curieux en Botanique.

Digitized by Google

ritent le plus d'être connues, soit par leur usage, soit par leur singularité.

La MOUSSE TERRESTRE ORDINAIRE, *muscus terrestris vulgatior*, est la plus commune de toutes les mousses, tout le monde la connoît : c'est une plante rampante une espece de lichen qui couvre les terres maigres, stériles, humides, & qui se trouve dans les bois, dans les forêts, & sur les pierres dans les déserts. Ses feuilles sont longues, menues comme des cheveux bien fins, molles, vertes, & quelquefois jaunâtres, attachées comme la barbe d'une plume sur une côte.

Cette sorte de mousse est astringente, propre pour arrêter les hémorrhagies, étant appliquée dessus ; c'est un secret, dit J. *Bauhin*, que les Empiriques ont appris des ours, qui étant blessés, arrêtent le sang de leurs plaies en se roulant dessus. Les Constructeurs de navires font usage de cette mousse pour calfater leurs vaisseaux. On l'emploie aussi à tenir frais les jeunes plants que l'on transporte fort loin. Le même J. *Bauhin* assure qu'on peut détruire cette plante qui infecte les jardins & les prés humides dont elle étouffe l'herbe, en répandant dessus, au mois de Mars, de la cendre qui aura servi à passer la lessive. Les arracher à la herse, sur-tout celles qui étouffent & font périr les foins, paroîtroit un procédé plus certain & moins dispendieux.

La MOUSSE RAMPANTE A MASSUE OU MOUSSE DES BOIS, appellée PIED OU PATTE DE LOUP, *lycopodium*, croît dans les forêts sablonneuses du Nord, dans les lieux les plus écartés & les plus inaccessibles, entre les pierres & les rochers maritimes, même dans certains bois aux environs de Paris & en Suisse : elle pousse une tige fort longue qui rampe sur terre au loin & au large, s'y enracinant d'espace en espace par de longues fibres. Ses branches ou fléaux qui se subdivisent considérablement, sont garnis d'un grand nombre de petites feuilles très-étroites, rudes & toujours vertes ; de ces fléaux ils s'éleve des pédicules grêles, arrondis, représentant chacun vers sa sommité une double massue molle, jaune & qui étant mûre répand ses étamines quand on la touche, c'est une poussiere semblable à de la fleur de soufre, & qui est très-facile à s'enflammer : c'est ce que l'on appelle *soufre végétal*, *sulphur vegetabile*. Elle pousse ses chatons en Juin, & c'est dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre qu'on y peut recueillir cette espece de poudre subtile, jaune qui ne se fond pas à l'eau même bouillante, mais qui étant jetée sur la flamme d'une bougie, prend feu tout d'un coup,

brûle comme une réſine pulvériſée, détonne & fulmine comme la poudre à canon : on s'en ſert en Moſcovie & en Perſe dans la compoſition des feux d'artifice. On l'introduit auſſi dans les torches qui contiennent de l'eſprit de vin, & qui étant enflammées font un ſi bel effet au ſpectacle de l'Opéra. Les doigts empreints de cette ſorte de poudre, & plongés enſuite dans un vaſe rempli d'eau, n'en ſont point mouillés. On y ſubſtitue ſouvent la pouſſiere fécondante du pin, dans les expériences phyſiques.

La décoction de cette plante eſt très-diurétique, & eſt un bon topique contre la goutte chaude ; miſe en poudre & délayée dans du vin rouge, elle arrête la diarrhée, la dyſſenterie, affermit les dents & guérit le ſcorbut. La ſubſtance pulvérulente dont nous venons de parler, eſt eſtimée bonne contre l'épilepſie & les coliques venteuſes des enfans. Les Polonois & les Suédois s'en ſervent communément contre une maladie endémique des cheveux appellée *plica*, auſſi l'appelloient-ils *plicaria*.

La poudre de pied de loup eſt uſitée en Allemagne, comme l'eſt ici la poudre de réglisſe pour durcir les bols ; mais ſon grand uſage, dit M. *Haller*, c'eſt d'adoucir les écorchures de la peau des enfans, les bleſſures même au ſein des nourrices.

La MOUSSE D'ARBRE ou USNÉE COMMUNE, *muſcus arboreus*, eſt une eſpece de lichen dont les feuilles ſont découpées menu comme des poils, blanchâtres, molles ; elle naît dans les crevaſſes & ſur les écorces raboteuſes de pluſieurs arbres, comme ſur le chêne, ſur le peuplier, ſur l'orme, ſur le bouleau, le pommier, le poirier, le pin, le ſapin, le picea, le cedre & ſur le larix ou méleze. La plus eſtimée eſt celle que l'on ramaſſe ſur le cedre : elle eſt fort aſtringente ; priſe en décoction, elle arrête le vomiſſement, le cours de ventre & les hémorrhagies : les Parfumeurs ſont avec cette mouſſe pulvériſée, le corps de leur poudre de Chypre. La mouſſe qui croît ſur le chêne eſt, ſelon M. *Bourgeois*, un fort bon remede pour la coqueluche épidemique des enfans : on la donne en poudre depuis vingt juſqu'à trente grains, ſuivant l'âge des enfans. Cette plante, *fauſſe paraſite*, nuit ſinguliérement aux arbres. *Voyez ce que nous en avons dit au mot* ARBRE, T. I. pag. 240.

La MOUSSE MEMBRANEUSE ou NOSTOCH DES ALLEMANDS ou MOUSSE FUGITIVE, *noſtoch*, eſt encore une eſpece de lichen ſingulier ou de mouſſe membraneuſe, un peu onctueuſe, comme une eſpece de gelée flottante ou tremblante au toucher, & preſque toujours entortillée

entortillée, de couleur verte pâle, un peu tranſparente, ſans ſaveur, qui croît & s'étend beaucoup le long des chemins & dans les prés. Ce corps ne ſe fond pas entre les doigts : tenace par nature, on a quelque peine à le déchirer, comme ſi c'étoit une feuille, & néanmoins on n'y voit ni fibres ni nervures. On en trouve par-tout aux environs de Paris ſur la terre ſablonneuſe ; lorſqu'elle s'étend, elle reſſemble un peu à la mouſſe à feuille de laitue : elle ne paroît qu'entre l'équinoxe du printems & celui de l'automne.

M. *Magnol* dit que cette plante naît immédiatement après une grande pluie ſur les bords herbus des champs, principalement de ceux qui ſont oppoſés au ſoleil levant, mais qu'elle ſe ſeche bien vîte au vent; alors elle ſe pliſſe, ſe chifonne, s'affaiſſe, raſſemble à une petite croûte, & paroît avoir diſparu ou péri : voilà pourquoi on l'appelle *fugitive :* elle ſe diſſout preſqu'entiérement dans l'eau, & ſe corrompt en peu de temps. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette production, eſt ſon origine qui paroît inſtantanée, & en comparaiſon de laquelle la naiſſance des champignons eſt très-tardive. Lorſqu'on ſe promene en été dans un jardin où il n'y avoit pas le moindre veſtige de ce ſingulier végétal, s'il vient à pleuvoir, & qu'une heure après on retourne au même endroit du jardin, il y en aura une quantité prodigieuſe.

Les Alchimiſtes, à qui nous devons la connoiſſance du *noſtoch*, en racontent des choſes merveilleuſes, le décorent de noms céleſtes, & le regardent comme le principe radical de toute la nature végétale : leurs écrits ſont à ce ſujet remplis de fables & d'obſcurités. Le noſtoch eſt le *cœli-folium* de *Paracelſe*, le *flos terræ* & le *flos cœli* de pluſieurs Auteurs.

Des Botaniſtes l'appellent *uſnée plante*, *uſnea plantarum*. M. *Magnol*, Profeſſeur à Montpellier, a été le premier qui l'ait rangée parmi les plantes : M. *Tournefort* en a fait de même. Mais M. *de Réaumur* eſt celui qui a découvert ſa véritable nature : ce Naturaliſte dit que quand le *noſtoch* a été ſéché de maniere à perdre ſa couleur & même à échapper à la vue, une nouvelle pluie le reproduit de nouveau & le rend viſible. Ainſi ce petit végétal ſe transforme ſucceſſivement, toujours diſpoſé néanmoins à jouer le même rôle. M. *Geoffroy* le jeune, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann. 1708*, prétend avoir fait connoître, plus évidemment que perſonne, la végétation des principes qu'on

retire du *noſtoch* & ſes uſages. Il aſſure avoir trouvé à cette plante des racines, & on en a même donné la deſcription. Cependant M. *de Réaumur* a toujours ſoutenu qu'elle n'en avoit point. Il a remarqué dans de certains temps, ſur la ſurface de quelques-unes de ces plantes, quantité de petites graines qu'il croit être celles de cette plante, & il les a ſemées dans des vaſes particuliers ; les graines ont germé, mais il n'y a jamais obſervé aucunes racines. Les jeunes feuilles forment toute la plante. Or s'il eſt vrai que le *noſtoch* n'ait point de racines, il faut néceſſairement qu'il croiſſe à-peu-près comme quantité de plantes marines qui n'ont pas non plus de racines & qui attirent par la ſurface de leur pellicule l'humidité dont elles ſe nourriſſent. Auſſi le *noſtoch* ne croit-il que lorſqu'il s'eſt rempli d'eau, alors il grandit un peu chaque fois, & M. *de Réaumur* aſſure que ſa croiſſance dure au moins une année. Peut-être que cette eſpece de végétal n'eſt pas encore bien connue. Rien cependant de plus ſimple que ce *noſtoch*, dit M. *Haller ;* il y a pluſieurs lichens gélatineux qui n'en different que par de véritables ſoucoupes qu'elles produiſent ; au lieu que le *noſtoch* n'a que des eſpeces de grains qui, ſans être des graines, en ont l'apparence, mais qui ne ſont que des globes pelotonnés de la plante même.

M. *Geoffroy* a écrit d'après un Médecin Suiſſe, que l'eau diſtillée du *noſtoch*, à la ſeule chaleur du ſoleil, priſe intérieurement, calme les douleurs, & qu'elle guérit les ulceres les plus rebelles, même les cancers & les fiſtules, ſi l'on en imbibe des linges ou des flanelles, & qu'on les applique ſur ces maux. Sa poudre, à la doſe de deux ou trois grains, produit les mêmes effets ; les payſans en Allemagne s'en ſervent pour faire croître leurs cheveux. *Voyez les Mémoires de l'Académie, 1708.* Tout le merveilleux de cette plante conſiſte à s'imbiber de l'humidité comme l'éponge : elle exiſtoit avant la pluie ; la chaleur, le vent la deſſechent, & elle eſt toujours prête à reparoître aux nouvelles pluies qui lui ſervent de nourriture.

MOUSSE AQUATIQUE. Elle eſt compoſée de filamens ſoyeux & très-fins. *Loeſel*, dans ſon Catalogue des plantes de la Pruſſe, donne ce nom au lin maritime d'*Imperatus*, qui eſt le *conferva*. Voyez ce mot.

MOUSSE D'ASTRACAN. *Voyez* BUXBAUMIA.

MOUSSE GRECQUE, *muſcavi*. Plante bulbeuſe, très-baſſe, dont on diſtingue cinq ſortes : ſavoir, la *jaune hâtive*, la *tardive*, la *blanche*, la *vineuſe*, & le *lilac de terre* appellé *uva ramoſa*. La jaune tantôt hâtive

tantôt tardive, a la moitié supérieure de sa tige garnie de petites fleurs longuettes, faites en forme de grappes & de bonne odeur, les autres ne sentent rien. Voyez *Oignon musqué.*

MOUSSE MARINE ou DE ROCHER, ou BRION. *Voyez au mot* CORALLINE.

MOUSSE PÉTRIFIÉE. On ne trouve que des mousses empreintes sur les pierres fissiles, argileuses, ou schisteuses, quelquefois elles ne sont qu'incrustées.

MOUSSERON. *Voyez au mot* CHAMPIGNON.

MOUSSONS. Vents périodiques ou anniversaires, qui soufflent six mois du même côté, & les autres six mois du côté opposé. *Voyez à l'article* VENTS.

MOUSTAC. Ce singe à longue queue est le même que celui que les Voyageurs ont nommé le *blanc-nez*, parce que ses levres au dessous de son nez sont d'une blancheur éclatante, tandis que le reste de sa face est d'un bleu noirâtre : il a deux troupets de poils jaunes au dessous des oreilles, & un toupet de poil hérissé au dessus de la tête ; ce qui lui donne un air très-singulier : il marche à quatre pieds, & n'a environ qu'un pied de longueur. C'est la plus jolie espece de singe à longue queue.

MOUSTILLE, est une espece de belette très-sauvage, qui ne vit qu'à la campagne, & dont la peau entre dans le commerce de la pelleterie. *Voyez* BELETTE.

MOUSTIQUE. Espece de mouche qui se trouve par nuées le long des rives de la mer dans les îles Antilles : quoiqu'elle ne soit pas plus grosse qu'une petite pointe d'épingle, elle pique encore plus vivement que ne font les maringouins, & sans s'annoncer par un bourdonnement comme ceux-ci. Elle laisse une marque purpurine sur la peau : il n'est pas possible dans ces contrées de s'arrêter sur le bord du rivage le soir ou le matin, sans être cruellement tourmenté de ces insectes. Ces moustiques se retirent la nuit derriere des roches, &c. à l'abri du vent : on en trouve aussi à la Louisiane, & l'on peut dire que cet insecte, ainsi que le maringouin, se sont tellement multipliés en Amérique, que c'est un des fléaux de nos îles. *Voyez* MARINGOUIN.

MOUTARDE, *sinapi*. Plante dont on connoît plusieurs sortes ; on en distingue deux especes principales par l'usage que l'on en fait.

La GRANDE MOUTARDE CULTIVÉE ou le SENEVÉ ORDINAIRE, *sinapi*

ſativum, *rapi folio*, croît fréquemment ſur le bord des foſſés, parmi les pierres & dans les terres nouvellement remuées : on la cultive auſſi dans les champs & les jardins. Sa racine eſt ligneuſe, blanche, fibreuſe & annuelle : elle pouſſe à la hauteur de quatre ou cinq pieds une tige moëlleuſe, un peu velue & rameuſe ; ſes feuilles reſſemblent aſſez à celles de la rave : ſes fleurs ſont petites, jaunes & diſpoſées en croix; elles paroiſſent en Juin : lorſqu'elles ſont tombées, il leur ſuccede des ſiliques aſſez courtes, anguleuſes, remplies de ſemences arrondies, rouſsâtres, noirâtres, & d'un goût âcre & piquant. Cette graine eſt ſur-tout d'uſage en cuiſine & en médecine, ainſi que la ſuivante.

La MOUTARDE BLANCHE ou le SENEVÉ BLANC, *ſinapi apii folio*, *ſiliqua hirſuta*, *ſemine albo aut rufo*, croît naturellement dans les champs parmi les blés : on la cultive auſſi. Sa racine eſt ſimple & fibreuſe : elle pouſſe une tige haute d'un pied & demi, rameuſe, velue, vide ; ſes feuilles ſont laciniées & velues. Ses fleurs qui paroiſſent en Mai & en Juin, ſont d'une odeur agréable, & ne different de celles de l'eſpece précédente, qu'en ce qu'elles ſont portées ſur des pédicules plus longs: elles ſont ſuccédées par des ſiliques velues, qui ſont terminées par une longue pointe vide, remplies de ſemences arrondies, blanchâtres ou rouſsâtres & âcres : elles ſont mûres en Juillet & Août. Ces plantes ſont de la claſſe de celles qui contiennent un alkali volatil ſpontané.

La ſemence de la premiere eſpece eſt plus mordicante : elle eſt ſtomacale, antiſcorbutique, propre pour les pâles couleurs & les affections ſoporeuſes : on l'emploie intérieurement & extérieuriement : on la prépare pour relever le goût des viandes en la mêlant avec du moût à demi épaiſſi, ou avec un peu de farine & de vinaigre ; & l'on en forme, par le moyen d'une meule, une eſpece de pâte liquide, âcre & piquante, qu'on ſert ſur les tables pour manger avec la viande rôtie ou bouillie, & qu'on emploie dans pluſieurs ſauces, notamment pour les mets tirés du cochon. La meilleure ſe fait à Dijon & à Angers : ſi l'on ne mêloit pas dans celle de Paris de la graine blanche de moutarde, elle ſeroit auſſi bonne.

La moutarde, préparée comme nous venons de le dire, convient aux vieillards : elle facilite la digeſtion, mais elle échauffe beaucoup. Elle donne auſſi une mauvaiſe odeur à la bouche, ſuivie de quelques rapports de l'eſtomac. Si on ſe contente de la flairer dans les accès des vapeurs, elle ſoulage auſſi-tôt : elle réveille auſſi les léthargiques. Sa

Digitized by Google

ſemence eſt un maſticatoire & ſternutatoire des plus efficaces dans l'apoplexie : elle eſt excellente contre le ſcorbut ; on en fait un grand uſage en Angleterre & en Hollande où le ſcorbut eſt fort fréquent & très-opiniâtre. Le ſeul inconvénient que j'ai remarqué, dit M. *Bourgeois*, d'un uſage fréquent & continué de la moutarde, c'eſt qu'elle attaque un peu les nerfs des yeux, & diſpoſe aux fluxions & rougeurs de cet organe. On fait avec la moutarde des cataplaſmes cauſtiques, mais dont on affoiblit l'effet à volonté. Ces cataplaſmes ſont employés dans la goutte ſciatique, & pour faire ſuppurer les tumeurs ſquirreuſes. On ſe ſert auſſi de la graine de moutarde dans la préparation des peaux de faux chagrin. Malgré l'âcreté de la ſemence de moutarde qui eſt émulſive, on en tire une huile par expreſſion qui poſſede toutes les qualités communes des huiles graſſes, qui eſt par conſéquent très-relâchante, très-adouciſſante lorſqu'elle eſt récente & tirée ſans feu. Ce phénomene parut fort ſurprenant à *Boerhaave*. Conſultez les *Elémens de Chimie* de ce Savant. Il eſt mention de la moutarde ſauvage ſous le nom de *thlaſpi*. Voyez ce mot.

MOUTARDIER. Eſpece de grand martinet. *Voyez à l'article* HIRONDELLE.

MOUTON, *vervex*. Agneau mâle que l'on a coupé pour le faire engraiſſer plus facilement, & pour en rendre la chair plus tendre. En liſant l'article BELIER, on verra que tout dans cet animal eſt devenu le domaine de la néceſſité & de l'induſtrie. Nous avons dit au *mot* PACO, que les quadrupedes improprement appellés *moutons du Pérou*, dont on ſe ſert dans les pays pour voiturer, ſoit du minérai aux fonderies, ſoit des fardeaux d'une ville à l'autre, ſont des animaux d'un genre different. *Voyez* PACO & GLAMA.

MOUTON MARIN, *aries piſcis*, eſt une ſorte de poiſſon qu'on appelle ainſi, parce qu'il eſt d'une couleur blanche & qu'il a des eſpeces de crêtes ou cornes recourbées comme celle du belier.

MOUTONS. Dans le Bréſil on a donné ce nom à des oiſeaux d'un goût exquis de la grandeur du paon, dont le plumage eſt noir & jaune, & qui ont une fort belle huppe ſur la tête. On les nomme auſſi *quebrantahueſſos*. *Dom Pernetty* dit que ces oiſeaux s'abaiſſent & ſe ſoutiennent à fleur d'eau, ils en effleurent les lames & en ſuivent tous les mouvemens ſans paroître remuer les aîles, qu'ils tiennent toujours développées & étendues : quand ils ne ſe repoſent pas ſur les lames, ils voltigent

autour & très-près des navires. Ces oiſeaux n'ont pas le corps plus gros qu'un fort chapon ; mais les plumes longues & ſerrées dont ils ſont couverts, les font paroître gros comme des coqs d'Inde : ils ont le cou aſſez court & un peu courbé, la tête groſſe & le bec ſingulier ; il paroît comme diviſé en quatre ou cinq pieces : leur queue eſt courte : ils ont le dos élevé, les jambes baſſes, les pieds noirs & palmés, trois doigts ſur le devant & un quatrieme très-court ſur le derriere, les uns & les autres armés d'ongles noirs, peu longs & émouſſés. On diſtingue pluſieurs variétés dans ces oiſeaux : il y en a dont le plumage eſt blanchâtre, tacheté de roux ; d'autres ont la poitrine, le deſſous des aîles ; la partie inférieure du cou & toute la tête d'une grande blancheur ; mais le dos, le deſſus des aîles & la partie ſupérieure du cou ſont d'un rouge brun, moucheté par intervalles de marques d'un gris bleuâtre. Ces différences proviennent peut-être du ſexe. Les aîles de ces oiſeaux ſont ſi longues, qu'elles ont plus de ſept pieds d'envergure. Il n'eſt pas rare de rencontrer ces oiſeaux par un temps ſerein ou orageux à plus de trois cents lieues éloignés de toute terre, & l'on ignore quelles ſont les retraites, d'où ils viennent & où ils ſont leurs nids.

MOXA DES CHINOIS, *artemiſia Chineñſis, cujus mollugo moxa dicitur.* Voyez à l'article COTONNIER.

MOYTOU. *Voyez l'article* HOCOS.

MOZAN. Petit fruit de la groſſeur d'un pois, rouge d'abord, enſuite noir lorſqu'il eſt mûr, d'un goût plus agréable que nos groſeilles. Les habitans de la montagne du Pic de Ténériffe en expriment une eſpece de ſuc mielleux, dont ils font uſage dans le flux de ventre.

MUCKEN PULVER. *Voyez* MICHEN PULVER.

MUCOR. Nom donné à la *moiſiſſure*. Voyez ce mot.

MUE. *Voyez à l'article* OISEAU.

MUFLE, eſt le bout du nez des quadrupedes : on dit le *muſle du veau*, *&c.*

MUFLE DE VEAU, *antirrhinum*. Le genre de l'*antirrhinum* renferme pluſieurs eſpeces, & qui ſelon M. *Deleuze*, ont pour caractere commun un calice partagé en cinq lobes plus ou moins longs, & une corolle monopétale en tube terminé par deux levres renflées qui ſe joignent ordinairement : à la baſe de la corolle eſt une protuberance, qui dans les eſpeces nommées *linaires*, s'alonge en éperon : la fleur contient deux paires inégales d'étamines & un piſtil, auquel ſuccede un fruit

Digitized by Google

capſulaire percé de quelques trous à ſa pointe dans la maturité.

L'eſpece appellée particuliérement *muſle de veau*, croît dans les champs aux lieux ſablonneux, incultes & dans les vignobles. Sa racine eſt ligneuſe & blanche; ſes tiges ſont hautes d'un pied & demi, & moëlleuſes: ſes feuilles ſont ſemblables à celles du giroflier jaune; ſes fleurs ſont en épis aſſez longs, de couleur de chair, repréſentant par un bout le muſle d'un veau: à cette fleur ſuccede un fruit reſſemblant à la tête d'un chien, ou plutôt à celle d'un cochon, & qui contient des ſemences menues & noires.

La racine de cette plante eſt bonne pour adoucir les fluxions qui tombent ſur les yeux. Quelques perſonnes en portent ſur elles pour ſe préſerver de la contagion. Tout le monde ſent ce que l'on doit penſer d'un ſemblable préſervatif.

MUGE, *mugil*, eſt le nom qu'on donne à certains poiſſons écailleux, qui, au rapport de *Rondelet*, ſe prennent dans la mer; on les trouve auſſi dans les étangs formés par la mer, & ils remontent les rivieres. Ils ne different pas de figure, mais de ſubſtance & de goût. Les muges d'étang ſont plus gras, ceux de mer ſont de meilleur goût, parce qu'il y a toujours plus de bourbe dans les étangs que dans la mer. On ſale les muges, & ils ſe gardent aſſez long-temps. Le même Auteur parle de ſix eſpeces de muges de mer; ſavoir, le *cabot* ou *mulet*, voyez ce mot; le *ſume*, le *chaluc*, le *maxon*, le *muge noir*, & le *muge volant*. *Ray* ajoute à ces eſpeces le *curema du Bréſil*, le *parati*, le *maſela*, le *muge de la Jamaïque*.

Le muge, tant de mer que de riviere, a ordinairement la tête groſſe, le muſeau gros & court, le corps oblong, couvert d'écailles. On trouve dans ſa tête une pierre qu'on appelle *ſphondile*, parce qu'elle eſt entourée de pointes. Ce poiſſon eſt commun dans la Méditerranée; il nage d'une viteſſe ſi extrême que les Pêcheurs l'attrapent difficilement: ſon eſtomac étant deſſéché & mis en poudre, eſt propre pour arrêter le vomiſſement & pour fortifier l'eſtomac. On regarde la pierre qui ſe trouve dans ſa tête comme apéritive. Les œufs de ce poiſſon ſervent à faire la *boutarque* ou *boutarde* qu'on mange en Italie & en Languedoc avec de l'huile & du citron les jours maigres. Il s'en fait auſſi beaucoup à Tunis en Barbarie, & à Martegue en Provence. Voici la maniere de préparer la *boutarque*: on prend tous les œufs du *mulet*, on les met dans un plat & on les ſaupoudre de ſel. On les couvre pendant quatre ou cinq heures

afin que le ſel y pénetre, après quoi on les met en preſſe entre deux planches. On les lave & on les fait ſécher au ſoleil pendant quinze jours, ou on les fume.

Le *muge noir* eſt très-rare dans nos mers; il eſt couvert d'écailles: il reſſemble aſſez au muge ordinaire: ſa couleur eſt noire; il a auſſi des traits noirs depuis les ouies juſqu'à la queue. Sa mâchoire inférieure eſt plus avancée que la ſupérieure, ce qui lui rend l'ouverture de la bouche fort grande; il eſt garni de ſept aiguillons au dos, & d'une petite nageoire entre le dernier de ces aiguillons & la queue.

Le *muge de riviere* qu'on nomme du côté de Strasbourg *ſchnot-fiſch*, a la chair molle & graſſe: il eſt long d'un pied ou environ, d'un vert argenté; ſes écailles ſont fines & remplies de points; il peſe à peine une livre.

Le *muge volant* ou *poiſſon volant*, qu'on nomme *faucon de mer* à Agde, reſſemble en tout au *ſame*; ſa bouche eſt petite, ſes yeux ſont grands & ronds, ſon dos & ſa tête ſont larges; il a de grandes écailles, & des ailes larges, attachées aux ouies, qui vont preſque juſqu'à la queue; les nageoires du ventre très-baſſes; ſa queue finit en deux eſpeces de nageoires, dont l'inférieure eſt la plus longue; ſa chair eſt d'aſſez bon goût & de bon ſuc.

Tous les muges ſont de l'ordre des poiſſons à nageoires épineuſes, à l'exception du muge volant qui eſt à nageoires molles. *Voyez* POISSON VOLANT.

Le *muge de mer*, appellé *mulet*, eſt la premiere eſpece de muge; il a la tête plus large, plus groſſe & plus courte que les autres eſpeces; il a quatre ouies de chaque côté; l'ouverture de la bouche grande, ſans dents; le dos large & noirâtre; le ventre blanc; la toile du ventre blanche avec des traits noirs ſur les côtés qui s'étendent depuis les ouies juſqu'à la queue. Il fraie en Décembre, dans les étangs qui communiquent aux embouchures des rivieres, & il y paſſe volontiers l'hiver entier: il eſt meilleur au printems, ſur-tout près de Cette en Languedoc: près de Veniſe il ne vaut rien. Le mulet de mer eſt de bon goût, mais celui d'étang eſt plus gras & plus ſavoureux. Les mulets de l'île de Tabago ſont d'un goût admirable; on les prend à l'hameçon ou dans des paniers d'oſiers. Les œufs du mulet pourroient être employés, comme ceux de l'eſturgeon, à faire du caviar.

MUGUET ou LIS DES VALLÉES, *lilium convallium album*. Plante fort

fort agréable, qui vient dans les vallées, dans les haies, dans les buiſſons, à l'ombre & parmi les arbriſſeaux aux lieux humides: ſa racine eſt menue, fibrée & rampante: elle pouſſe deux ou trois feuilles oblongues, aſſez larges, vertes, douces au toucher & luiſantes: du milieu de ces feuilles s'éleve une tige haute d'un demi-pied, grêle, anguleuſe & nue, de laquelle juſqu'au ſommet naiſſent un grand nombre de fleurs par intervalle, preſque toujours tournées d'un même côté, inclinées, flottantes, blanches, d'une ſeule piece, en cloche, d'une odeur très-ſuave: à ces fleurs, qui ſont la parure des villageoiſes au printems, ſuccedent des baies arrondies, rougeâtres, remplies de pulpe & de graines ameres preſque auſſi dures que la corne, & eſtimées fébrifuges.

Quoique ces fleurs ſoient très-ſuaves, *Ettmuller* prétend néanmoins qu'on n'en peut tirer aucune huile eſſentielle; leur parfum eſt léger & fugitif: deſſéchées, & priſes en poudre par le nez, elles excitent un grand éternument; auſſi ces fleurs tiennent-elles un rang diſtingué entre les céphaliques & les remedes pour les nerfs; elles ſont utiles dans toutes les eſpeces de mouvemens convulſifs. Dans les boutiques, on prépare avec les fleurs de muguet une conſerve, & notamment une eau diſtillée, qui eſt agréable & d'un grand uſage en Médecine. Elle fait la baſe de la plupart des potions contre l'apoplexie, la paralyſie & les maladies convulſives. Cette eau eſt auſſi un très-bon cordial. En quelques endroits de l'Allemagne on mêle des fleurs de muguet, qu'on a deſſéchées pendant l'été, avec le ralſin, & on en prépare un vin dont on ſe ſert pour toutes les maladies auxquelles l'eau & l'eſprit de ces fleurs ſont propres.

Il y a d'autres eſpeces de muguet: l'une dont les fleurs ſont très-grandes; l'autre dont la fleur eſt incarnate. On appelle auſſi *petit-muguet* le *caille-lait*, mais improprement, car le véritable petit muguet eſt le ſuivant.

MUGUET DES BOIS, ou PETIT MUGUET, ou HÉPATIQUE DES BOIS, ou GRATERON, *aſperula*, *aut rubeola montana odorata*, *aut hepatica ſtellaris ſive aparine latifolia*, *humilior montana*. Toute cette plante, qui vient aux lieux montagneux dans les bois, répand une odeur douce & agréable: elle eſt de l'ordre des plantes étoilées ou rubiacées: ſes tiges ſont grêles, carrées, noueuſes & hautes de dix pouces: ſes feuilles ſont aſſez ſemblables à celles du grateron ordinaire: elles naiſſent au nombre de ſix ou ſept autour de chaque nœud, diſpoſées

en étoiles. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des rameaux ; elles ſont d'une ſeule piece, en entonnoir à tube un peu alongé, partagées en quatre parties, blanches, & d'une douce odeur : il leur ſuccede des fruits ſecs, qui contiennent chacun deux petites ſemences collées enſemble.

Cette plante eſt fort utile dans toutes les eſpeces d'obſtructions naiſſantes : elle eſt vulnéraire & aſtringente ; on confit les fleurs pour s'en ſervir contre l'épilepſie, pour réjouir le cœur & pour les regles des femmes.

MUIRE ou MURE. Nom donné à l'eau des fontaines ſalantes. *Voyez* EAU, *& l'article* SEL COMMUN.

MULATRE. *Voyez au mot* METIS.

MULET & MULE, *mulus*. Eſpece de monſtre quadrupede, engendré par un cheval & une ânesſe, ou par un âne & une cavalle, ou par un onagre (âne ſauvage) & une jument. Les Anciens nommoient *hinnuli* les animaux engendrés d'un cheval & d'une ânesſe, parce qu'ils henniſſent comme le cheval ; & les autres, *muli*, parce qu'ils braient comme l'âne : ils appelloient auſſi les premiers, *bardi*, nom que les Muletiers donnent encore à leurs mulets.

On dit que le *mulet* n'eſt pas une eſpece certaine & conſtante qui puiſſe ſe reproduire, mais plutôt une eſpece bâtarde, une race mêlée, *partus hybridus*. Lorſqu'une ânesſe eſt couverte par un étalon, les mulets qui en proviennent reſſemblent plus au pere qu'à la mere, par les oreilles, le crin, la queue, le port & la couleur qui eſt noire ou d'un brun noir. Le mulet provenu d'un âne & d'une cavalle, reſſemble beaucoup à l'âne par la forme du corps, la longueur des oreilles & la briéveté de la criniere ; mais il reſſemble plus à la cavalle par la grandeur. Il a une queue de vache, courte & qui n'a de crin qu'à ſon extrémité : ſa couleur eſt quelquefois griſe, & il a, comme l'âne, ſur le dos une croix d'une couleur plus foncée. En général, l'allure, la forme, les inclinations & les autres qualités du mulet tiennent plus du pere que de la mere. La plupart des autres animaux domeſtiques ſe font reconnoître par le pere : c'eſt ainſi que quand on a pluſieurs ſortes de taureaux, les veaux font bientôt diſtinguer celui qui les a fait naître, par le port & la couleur. Il en eſt ainſi des chiens & des poulets d'une même couvée : la reſſemblance de la mere ne l'emporte que quand le mâle manque de vigueur & de force.

Digitized by Google

En Tartarie on trouve des mulets ſauvages qui ne reſſemblent point aux mulets domeſtiques : ils ne peuvent s'accoutumer à porter des fardeaux. Les Tartares font beaucoup d'uſage de la chair de ces animaux : ils l'aiment autant que celle de ſanglier.

Il eſt très-rare que le mulet & la mule engendrent, quoiqu'ils ſoient fort chauds, & ardens pour l'accouplement. Le Docteur *Hebenſtreit*, Profeſſeur de Leipzig, a penſé, d'après l'anatomie qu'il a fait de mulets mâles & femelles, que la raiſon de la ſtérilité de ces animaux provenoit de ce que la ſemence du mâle ne contenoit point de molécules organiques, & de ce qu'on ne trouvoit point d'œufs dans l'ovaire de la femelle : mais on lui objecte que c'étoit peut-être un vice des individus qu'il a obſervés. *Ariſtote* dit (*Hiſt. Anim. Lib. c. 23.*) qu'il y avoit de ſon temps en Syrie, des mulets provenus du cheval avec l'âneſſe, qui tous engendroient leurs ſemblables, & par conſequent formoient une eſpece bien diſtincte, ſuivant les principes reçus. Un fait auſſi notoire & rapporté par un Philoſophe très-digne de foi, prouve que l'eſpece de mulet dont il eſt queſtion, ſont des animaux ſpécifiquement féconds en eux-mêmes & dans leur poſtérité. Voici trois autres faits qui confirment la citation du Naturaliſte cité. On vit en 1703 une mule à Palerme en en Sicile, qui à l'âge de trois ans, engendra un muleton ; elle le nourrit de ſon lait, dont elle eut une aſſez grande abondance. *Voyez le Journal de Trévoux, Octobre 1703, page 82*, ainſi que la deſcription Anatomique de cette ſorte d'animaux, faite par Blaſius & Stenon. M. *B. de B.* nous a écrit qu'il a vu en 1767, une mule dans l'écurie du Roi de Naples qui allaitoit ſon petit. M. *Dubuiſſon*, ancien Conſeiller au Parlement de Paris, demeurant actuellement à Saint-Domingue, a mandé à l'Académie des Sciences de Paris, que le 27 Novembre 1771 il a fait dreſſer un procès-verbal, lequel conſtate qu'il y a aux *Terriers rouges* de cette Iſle une mule qui a fait un muleton. L'animal qui l'a couverte eſt un âne ſervant d'étalon dans le pays, & la mule paroît âgée de neuf à dix ans ; cet âne eſt très-ardent, mais beaucoup plus auprès des mules que des cavalles.

Columelle prétend qu'il ne faut pas ſouffrir que ces animaux s'accouplent, parce qu'après l'accouplement ils deviennent vicieux, capricieux, fantaſques, malins & ſujets à ruer. Les mulets ſont quelquefois ſujets à s'épouvanter à l'aſpect des objets qui leur paroiſſent extraordinaires, & alors il y a du danger à les mener : auſſi fait-on beaucoup de cas

de ceux qui ne ſont point ombrageux : il y en a qui ne veulent obéir qu'à leur maître où à celui qui a coutume de les gouverner. Les mulets vivent ſouvent plus de trente ans ; ils ſont fort ſains & très-rufés, pleins de mémoire, & participent communément aux qualités des animaux de qui ils viennent, c'eſt-à-dire qu'ils ont la force des chevaux & la dureté des ânes : ils ſemblent nés pour porter docilement & long-temps de gros fardeaux ; marchant d'un pied aſſuré, même au milieu des cailloux ; ils ne bronchent point. En Eſpagne on ne connoît guere que les attelages de mulets, même aux carroſſes. Ils ſervent dans les montagnes ; ils paſſent auſſi hardiment qu'adroitement ſur les bords des précipices : les Marchands forains & les Meuniers s'en ſervent utilement pour tranſporter leurs marchandiſes dans les pays de montagnes ; on leur fait même labourer la terre & battre les blés dans les champs. En Auvergne ils tiennent lieu de bœufs & de chevaux, qui y ſont moins communs.

L'Auvergne, le Poitou & le Mirebalais nous fourniſſent beaucoup de mulets ; les meilleurs ſont ceux qui proviennent d'un âne & d'une jument. Il faut que l'étalon ait paſſé trois ans, & qu'il n'en ait pas plus de dix : on eſtime celui dont la couleur eſt d'un noir ſimple ou mouchetée de rouge tirant ſur le vif, & le gris argenté, le gris de ſouris doit être rejeté ; les jumens ne doivent pas avoir dix ans, & l'on doit auſſi aſſortir leur poil à celui de l'étalon pour en tirer de beaux mulets noirs. Les ânes étalons deviennent ſi furieux à la vue de la cavalle qu'on veut leur faire ſaillir, qu'il faut les tenir toujours muſelés de peur qu'ils n'eſtropient les Appareilleurs. C'eſt ordinairement depuis la mi-Mars juſqu'à la mi-Juin qu'on donne l'âne aux jumens, afin qu'étant à terme au bout d'onze à douze mois, & même treize, les mulets naiſſent dans un temps où les herbages ſoient abondans, gras & bons. Les jumens couvertes par un âne ne peuvent allaiter leurs poulains que ſix mois, à cauſe de la douleur qu'elles reſſentent aux mamelles après ce temps-là : c'eſt pourquoi il faut les ſevrer à cet âge, ou leur faire teter une autre jument.

Comme les mulets ſont plus forts que les mules, on les eſtime davantage pour le travail & pour les longs voyages, mais pour la monture on préfere les mules. Un bon mulet doit avoir les jambes rondes & un peu groſſes ; il faut qu'il ſoit court de corps, ferme, gras, & qu'il ait la croupe pendante du côté de la queue ; la mule au contraire doit

avoir les pieds petits & les jambes ſeches, la croupe pleine & large, le poitrail large, le cou long & voûté, & la tête ſeche & petite. On connoît aux dents l'âge des mulets & des mules, comme dans les chevaux. Bien des gens jugent de la hauteur qu'ils auront par celle de leurs jambes, qui à l'âge de trois mois ont pris preſque toute leur croiſſance, & qui pour lors ſont, dit-on, la moitié de la hauteur du mulet. Les mulets ne ruent que du derriere. On ne les doit faire ſervir qu'à cinq ans; d'ailleurs leur nourriture & leur gouvernement eſt le même que pour les chevaux. Ils s'engraiſſent par la boiſſon, & aiment, ainſi que les ânes, à ſe rouler pour ſe délaſſer. Quoique ce ſoit un animal auſſi commun dans tous les pays chauds, qu'il eſt rare dans les pays froids, cependant il ſoutient aſſez bien l'hiver, & même mieux que l'âne.

Les parties du mulet dont on a fait uſage en Médecine, ſont l'ongle, l'urine & la fiente. L'ongle du mulet, pris intérieurement depuis douze grains juſqu'à deux ſcrupules, eſt propre pour arrêter les regles trop abandantes, & toutes les eſpeces de flux; on en fait auſſi des fumigations. L'urine avec ſon ſédiment, guérit les cors des pieds, & ſoulage la goutte: on s'en ſert en fomentation. La fiente de cet animal convient pour réprimer le flux de la dyſſenterie & celui des menſtrues: elle eſt auſſi ſudorifique. Ces ſortes de remedes ſont proſcrits ou oubliés de la Médecine moderne.

MULET. On donne auſſi ce nom à un oiſeau de race croiſée, c'eſt-à-dire provenu de l'accouplement de deux eſpeces différentes, mais du même genre. *Voyez à l'article* SERIN. Il y a auſſi des mulets parmi les plantes; on produit ces ſortes de monſtres végétaux en mettant de la pouſſiere fécondante d'une eſpece de plante dans le piſtil ou dans l'utricule d'une autre. Il ſuffira pour cela qu'il y ait quelque analogie dans leurs fleurs, & l'on aura une plante différente de l'une & de l'autre. *Voyez à l'article* FLEURS.

MULET ou GUÊPE-MULET. On donne ce nom à une eſpece de guêpes qui ne ſont pas faites pour la multiplication de l'eſpece, & qui ſe nomment *ouvrieres*, parce qu'elles ſont ſeules chargées du ſoin des travaux dans le guêpier & à la campagne. On donne auſſi le nom de mulet aux abeilles & aux fourmis qui naiſſent ſans ſexe. La piqûre de l'aiguillon de ces guêpes eſt plus douloureuſe, & le venin plus actif que celui des abeilles. *Voyez aux mots* ABEILLE, GUÊPE & FOURMI.

MULET DE MER. *Voyez à l'article* MUGE.

MULETTE. Les Fauconniers appellent ainſi le géſier des oiſeaux de proie, où tombe la mangeaille du jabot pour ſe digérer. *Voyez* FAUCON.

MULLE. *Voyez à l'article* GARANCE.

MULOT, *mus agreſtis major.* C'eſt un animal plus petit que le rat & plus gros que la ſouris; il n'habite jamais les maiſons, & ne ſe trouve que dans les champs & dans les bois. Il eſt remarquable par les yeux qu'il a beaux & proéminens; il differe encore du rat & de la ſouris par la couleur du poil qui eſt blanchâtre ſous le ventre, & d'un roux brun ſur le dos. Il eſt très-généralement & très-abondamment répandu, ſurtout dans les terrains élevés. Les mulots varient beaucoup pour la grandeur; ce qui donne lieu de croire qu'ils ſont long-temps à croître: les grands ont quatre pouces & quelques lignes depuis le bout du nez juſqu'à l'origine de la queue.

On trouve auſſi dans les terres un autre animal connu ſous le nom de *mulot à courte queue*, ou de *petit rat des champs*; mais comme il eſt fort différent du rat & du mulot, M. *de Buffon* lui donne un nom particulier; il le nomme *campagnol*. Voyez ce mot. On a donné en divers endroits différens noms au mulot, tels que ceux de *ſouris de terre*, de *rat-ſauterelle*, parce qu'il va toujours par ſauts (le *rat ſauteur de montagne* eſt peut-être le *gerbuah* des Arabes; *voyez à l'article* GERBOISE); de *rat à la grande queue*, de *grand rat des champs*, de *rat domeſtique moyen*.

Le *mulot*, dit M. *de Buffon*, habite dans les bois & dans les campagnes qui en ſont voiſines; il ſe retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il ſe pratique ſous des buiſſons ou ſous des troncs d'arbres. Il y amaſſe une quantité prodigieuſe de glands, de noiſettes, de faines; on en trouve quelquefois juſqu'à un boiſſeau dans un ſeul trou; & cette proviſion, au lieu d'être proportionnée à ſes beſoins, ne l'eſt qu'à la capacité du lieu. Ces trous ſont ordinairement de plus d'un pied ſous terre, & ſouvent partagés en deux loges; l'une où il habite avec ſes petits, & l'autre où il fait ſon magaſin.

Ces animaux ſont ſouvent un grand dommage aux plantations. M. *de Buffon* avoit ſemé quinze à ſeize boiſſeaux de glands en 1740; les mulots déterrerent & emporterent tous ces glands dans leurs trous. Le meilleur moyen pour éviter ce dommage eſt de tendre des pieges de dix en dix pas; il ne faut pour appât qu'une noix grillée, qu'on place

Digitized by Google

ſous une pierre platte ſoutenue ſur une bûchette ; on en prend de cette maniere une quantité prodigieuſe : on détruit encore beaucoup de ces brigands en bouchant la plupart de leurs trous, & en faiſant entrer dans les autres de la fumée de ſoufre dont l'effet eſt très-actif & meurtrier. Les mulots ravagent ſouvent les champs & les prés de la Hollande, mangent l'herbe des pâturages, & au défaut d'herbes montent ſur les arbres & en rongent les feuilles & le fruit. M. *Muſchembrock* rapporte que le nombre de ces animaux étoit ſi grand en 1742, qu'un payſan en tua pour ſa part cinq à ſix mille.

Le *mulot* pullule encore plus que le rat : il produit plus d'une fois par an, & les portées ſont ſouvent de neuf ou dix ; au lieu que celles du rat ne ſont que de cinq ou ſix. C'eſt ſur-tout en automne qu'on les trouve en plus grande quantité ; il y en a beaucoup moins au printems, car ils ſe détruiſent eux-mêmes, pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver : les gros mangent les petits ; ils mangent auſſi les *campagnols*, & même les grives & autres oiſeaux qu'ils trouvent pris aux lacets ; ils commencent toujours par la cervelle & finiſſent par le reſte du cadavre.

Nous avons mis, dit M. *de Buffon*, dans un même vaſe douze de ces mulots vivans ; un jour qu'on oublia d'un quart d'heure à leur donner à manger, il y en eut qui ſervirent de pâture aux autres, & enfin au au bout de quelques jours il n'en reſta qu'un ſeul, tous les autres avoient été tués & devorés en partie, & celui qui reſta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilées.

Le *mulot* eſt un animal généralement répandu dans toute l'Europe, où il a pour ennemis les loups, les renards, les martes, les oiſeaux de proie, & même les animaux de ſon eſpece.

MULTIVALVES, *polyvalvia*. Les Naturaliſtes donnent ce nom à une famille de coquillages marins qui ont pluſieurs pieces ordinairement inégales entre elles, ou adhérentes & jointes enſemble par des cartilages, ou articulées les unes avec les autres. Ces pieces excedent toujours le nombre de deux, & vont communément à trois, cinq, ſix, douze, &c. ainſi qu'on le remarque dans les *ourſins*, les *glands de mer*, les *pouſſepieds*, les *conques anatiferes* & les *pholades* : des Auteurs y ajoutent l'*oſcabrion* & les *tuyaux d'orgues* ; mais les *tuyaux d'orgues* ſont des *vermiculaires* ; il faudroit y ſubſtituer les *tuyaux de mer multivalves*,

tels que le *taret*. Voyez ces différens mots, & l'article COQUILLE & COQUILLAGE.

MULU. C'eſt le *cerf-cheval* de la Chine, qui n'eſt qu'une eſpece de cerf de la hauteur des petits chevaux : on l'appelle *chuenma* dans les provinces de Séchuen & de Jun-Nau. *Voyez à l'article* CERF. *Navarette* dit qu'il y a encore dans ces deux provinces une eſpece ſinguliere de cerf qui ne ſe trouve dans aucun autre pays ; ils ne deviennent jamais plus grands que les chiens ordinaires : les Princes & les Seigneurs du pays en nourriſſent dans leurs parcs comme une curioſité.

MUMIE. *Voyez* MOMIE.

MUNDICK ou MONDIQUE. Autrefois on ne donnoit ce nom qu'à une mine d'étain pauvre, dont les particules métalliques ſont tellement atténuées, minéraliſées & mélangées dans une terre ou pierre réfractaire, qu'elle ne mérite preſque pas la peine d'être exploitée : aujourd'hui les Mineurs Anglois déſignent par ce mot une ſubſtance dure & pierreuſe qu'on trouve dans les mines d'étain. Ce minéral renferme du cuivre & quelquefois d'autres métaux, mais toujours minéraliſés par du ſoufre. Le *mundick*, ſuivant *Becher*, eſt une pyrite blanche probablement arſenicale.

MUNGO ou MESSE, *ophiorrhiza foliis lance-lato-ovatis*, LINN. C'eſt une plante que *Kæmpfer* range entre les valérianes, dont cependant les Modernes la ſéparent. Elle eſt ſi commune en Guzarate, en Decan, qu'on s'en ſert pour le fourrage des chevaux. On prétend que ſa racine a la vertu de préſerver des ſuites fâcheuſes des morſures venimeuſes des ſerpens, des ſcorpions & des chiens enragés. Sa ſemence eſt groſſe comme un grain de poivre & noirâtre. Quelquefois, dit *Lemery*, les hommes en mangent après l'avoir fait cuire comme du riz : cette ſemence eſt fébrifuge.

MURÊNE, *muræna*. *Artedi* a donné ce nom à un genre de poiſſons de la famille de ceux qui ont des nageoires molles, & qui ont dix oſſelets à la membrane des ouies & des narines tubuleuſes, tels que l'anguille, le congre, le ſerpent marin & la murêne proprement dite. Nous ne parlerons ici que de cette derniere eſpece d'animal, ayant parlé des autres à leur article particulier.

LA VÉRITABLE MURÊNE, *muræna pinnis pectoralibus carens*, eſt un poiſſon de haute mer, & qu'on trouve cependant quelquefois vers le rivage :

rivage : il eſt long de plus de trois pieds, ſemblable à l'anguille, mais plus large ; l'ouverture de ſa bouche eſt grande ; ſa mâchoire eſt aquiline, garnie à ſon extrémité de deux eſpeces de verrues bien fournies de dents longues, fort aiguës, courbées au dedans de la bouche. Ses yeux ſont blancs & ronds, ſes ouies ſont brunâtres, ſa peau eſt liſſe & tachetée de blanc. Il porte pour nageoire une pinnule ſur le dos comme le congre : il nage & avance dans la mer par tortuoſités, comme font les ſerpens ſur terre ; ce qui lui eſt commun avec tous les poiſſons fort longs.

Ce poiſſon vit de chair : il ſe tient caché pendant le froid dans les rochers ; ce qui fait qu'on n'en pêche que dans certains temps. La murêne eſt ennemie de la poulpe (eſpece de polype de mer) : celui-ci fuit le combat autant qu'il peut ; & quand il ne peut plus l'éviter, il tâche avec ſes longs bras d'envelopper la murêne. Celle-ci gliſſe & s'échappe, & la poulpe devient ſa victime ; mais la langouſte venge la poulpe en détruiſant à ſon tour la murêne. *Voyez* LANGOUSTE.

Rondelet dit que les pêcheurs craignent la morſure de la murêne, parce qu'elle eſt venimeuſe & dangereuſe, ils ne la touchent, lorſqu'elle eſt vivante, qu'avec des pinces ; ils lui coupent la tête ; & ſes cendres, dit le même Naturaliſte, guériſſent ſa morſure & les écrouelles. Quand la murêne a mordu quelqu'un, le plus sûr eſt de couper la morſure. Les murênes ſont adroites à ſe ſauver ; lorſqu'elles ſont priſes à l'hameçon, elles coupent la ligne avec les dents. Quand elles ſe voient priſes dans les filets, elles tâchent de paſſer au travers des mailles. On ne pêche ce poiſſon que ſur les bords caillouteux des rochers : on tire pluſieurs de ces cailloux pour faire une foſſe juſqu'à l'eau, ou bien on y jette un peu de ſang, & à l'inſtant on y voit venir la murêne qui avance ſa tête entre deux rochers. Auſſi-tôt qu'on lui préſente l'hameçon amorcé de chair de crabe ou de quelqu'autre poiſſon, elle ſe jette goulument deſſus & l'entraîne dans ſon trou ; il faut alors avoir l'adreſſe de la tirer tout d'un coup ; car ſi on lui donnoit le temps de s'attacher par la queue, on lui arracheroit plutôt la mâchoire que de la prendre. Cela fait voir que ſa force eſt au bout de ſa queue, ce qui vient de ce que la grande arête de ce poiſſon eſt renverſée de haut en bas, enſorte que les arêtes, qui dans tous les autres poiſſons ſont penchées vers la queue, ſont rebrouſſées dans celui-ci ; elles remontent du côté de la tête. Quoique la murêne ſoit hors de l'eau, on ne la fait pas mourir

ſans beaucoup de peine, à moins qu'on ne lui coupe le bout de la queue, ou qu'on ne l'écraſe. Ceci prouve que la vie animale s'étend juſqu'au bout de la moëlle épiniere de la murêne.

La chair de la murêne eſt blanche, graſſe, molle, d'aſſez bon goût, & à peu-près nourriſſante comme celle de l'anguille; les grandes ſont beaucoup meilleures que les petites. Il ſeroit à deſirer que quelque Obſervateur habitant les parages de la mer, pût reconnoître ſi la murêne n'eſt pas un animal vivipare, & de l'ordre de l'anguille.

MUREX ou ROCHER. Nom que les Conchyliologiſtes donnent à un genre de coquillage univalve en volute, qui approche beaucoup de celui des buccins, mais qui en differe à pluſieurs égards. Le murex eſt communément garni de pointes & de tubercules, avec un ſommet chargé de piquans ou de clous, quelquefois élevé, & quelquefois applati: la bouche eſt toujours oblongue, dentée ou édentée; la levre dans quelques-uns étendue en aile, dans d'autres garnie de doigts ou pattes, repliée & déchiquetée; le fût ridé, quelquefois uni. Telles ſont les coquilles déſignées ſous les noms de *bois veiné*, la *muſique*, le *plein chant*, le *foudre*, le *rocher triangulaire* ou *dragon*, le *turban*, le *caſque*, l'*araignée* ou la *griffe du diable*, le *ſcorpion*, l'*oreille de cochon*, la *tourterelle*, l'*aigrette*, le *bézoard*. Dans la comparaiſon de ces coquillages, on trouve à pluſieurs d'entr'eux des caracteres ſpécifiques & eſſentiels dans la figure de leur robe. On en a des exemples dans le rocher qui n'a point de pointes & qui a des ailes, l'araignée qui a des pointes, ainſi que des doigts ou crochets remarquables; le rocher cannelé, qui eſt ſans pointes, ni ailes, ni boutons, avec la tête plate, mais dont la bouche eſt dentelée & oblongue. *Voyez ces différens mots.*

On a donné le nom de *murex* à ce genre de coquillage, parce qu'il a la figure d'un rocher hériſſé. Le murex, dit M. *d'Argenville*, de l'Ouvrage duquel nous avons extrait une partie de ce qui précede, eſt pris chez pluſieurs Naturaliſtes pour le nom générique de pluſieurs coquillages qui fourniſſent la teinture de pourpre; d'où il ſuit, ſuivant le même Auteur, que la pourpre & le buccin n'en ſont que des eſpeces.

M. *Adanſon* met le *murex* dans le rang des coquillages operculés, & du genre des pourpres. Comme les eſpeces qu'il a obſervées ſur les côtes du Sénégal, ont des noms particuliers, & que le travail de cet Académicien mérite d'être lu, nous y renvoyons nos Lecteurs.

Digitized by Google

Ce coquillage tenoit lieu de cochenille aux Anciens. *Virgile* dans ſon *Æneïde*, *L. IV*, dit :

. . . . . Tyrioque ardebat murice lana,

parce que le ſuc de ce ver teſtacée ſervoit chez les Anciens à teindre leur robe de pourpre, & que ceux de Tyr y excelloient. Cette même liqueur couleur de pourpre ſervoit auſſi aux Empereurs Romains d'encre pour ſigner ou ſouſcrire leurs Edits : on l'appelloit *ſacrum encaustum*, & nul autre que l'Empereur ne pouvoit uſer de cette encre ſans commettre un crime de leze-Majeſté. On prétend que le haſard ſeul fit connoître aux Tyriens l'uſage de cette magnifique teinture ; un chien ayant dévoré un ou pluſieurs de ces animaux à coquilles ſur le bord de la mer, en eut tout le tour de la gueule coloré du rouge le plus vif & le plus beau, ce qui fit naître l'envie de s'en ſervir à ceux qui l'obſerverent.

Le *murex* eſt appellé *piſſeur* en Amérique, à cauſe qu'il jette promptement ſa liqueur qui eſt la véritable pourpre : *cochlea veram purpuram fundens*. Cette liqueur, dit le Pere *Plumier*, eſt conſervée dans un grand repli qu'il a ſur le dos près du cou en façon de gibeciere ; il faut être bien adroit pour recueillir ce ſuc, car il le jette très-rapidemnnt dehors. Chacun de ces animaux en contient environ plein la moitié de la coquille d'une petite noix. Ce ſuc étant tiré de l'animal eſt d'abord blanc, enſuite d'un beau vert, puis d'un magnifique rouge purpurin. Le linge teint de ce ſuc conſerve toujours ſa couleur. Il n'eſt pas étonnant, pourſuit le P. *Plumier*, que la pourpre des Anciens fût ſi précieuſe, eu égard au grand nombre de ces petits animaux qu'il falloit pour fournir à teindre ſeulement un manteau.

On a parlé dans le *Journal de Trévoux* (*Octobre 1712*) d'un petit limaçon des Indes occidentales, qu'on trouve au Sud de Guatimala, où l'Amérique Septentrionale confine avec l'Iſthme de Darien. Ce petit animal, dit *Limery*, paroît être le *murex* des Anciens : il eſt de la groſſeur d'une abeille. Sa coquille eſt mince & peu dure ; on le ramaſſe à meſure qu'on en trouve, & on le conſerve dans un pot plein d'eau ; mais comme il eſt rare d'en trouver beaucoup à la fois, les Indiens ſont long-temps à en ramaſſer la quantité néceſſaire pour teindre un morceau d'étoffe d'une certaine grandeur : enfin on les écraſe avec une pierre bien polie, & l'on mouille auſſi-tôt le fil de coton ou l'étoffe dans la liqueur rouge :

il s'y fait une teinture de pourpre la plus riche qui ſe puiſſe voir. Ce qu'il y a d'avantageux, eſt que plus on lave l'étoffe qui en eſt teinte, plus ſa couleur en devient belle & éclatante : elle ne s'altere point par la vieilleſſe : cette teinture eſt d'un haut prix ; les femmes Indiennes les plus riches s'en parent. *Voyez maintenant l'article* POURPRE.

MURICITE. Coquille foſſile & univalve de la famille des *rochers* ou *murex*.

MURIE, *muria*, nom que l'on donne aux eaux, aux terres & aux pierres qui contiennent beaucoup de ſel marin ou de ſel gemme.

MURIER, *morus*, eſt un arbre dont on diſtingue deux eſpeces principales : ſavoir, le mûrier blanc & le mûrier noir. Cette diſtinction au reſte n'eſt fondée, ni ſur la couleur de la feuille ou de l'écorce, ni même ſur celle du fruit. On appelle *mûriers noirs* ceux qui produiſent de gros fruits bons à manger, & qui ſont toujours d'un rouge ſi foncé, qu'ils paroiſſent noirs : ceux-là ſe réduiſent à deux ou trois variétés. Tous les autres mûriers ſont rangés dans la claſſe des *mûriers blancs*, ſoit que le fruit ſoit gros ou petit, noir, blanc ou rouge. Entre ceux-ci il y en a qui ont les feuilles blanchâtres, d'autres d'un vert foncé ; les uns produiſent de très-grandes feuilles entieres, d'autres de très-petites profondément échancrées. Le fruit de tous ces mûriers eſt ordinairement fade & mucilagineux.

La culture du *mûrier blanc*, arbre qui tire ſon origine de l'Aſie, doit nous intéreſſer d'une maniere particuliere, parce que ſes feuilles ſervent de nourriture au ver à ſoie, inſecte précieux qui nous fournit les plus belles étoffes. On n'a commencé à cultiver des mûriers en France que ſous le regne de Charles IX. L'expérience a appris que cet arbre n'eſt pas tellement particulier aux pays chauds, tels que l'Eſpagne, l'Italie, la Provence, le Languedoc & le Piémont, qu'il ne puiſſe auſſi réuſſir fort bien dans d'autres Provinces aſſez froides, telles que la Touraine, le Poitou, le Maine, l'Anjou, l'Angoumois près de la Rochefoucault, & même en Allemagne, où ces arbres fourniſſent aux vers à ſoie une très-bonne nourriture.

Il y a des *mûriers* qui ne portent que des fleurs mâles, & d'autres qui portent des fleurs femelles, ou quelquefois des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur le même arbre. Les fleurs mâles ſont attachées ſur un filet en forme d'épi ; elles n'ont point de pétales, mais quatre étamines. Les fleurs femelles n'ont point de pétales, mais un piſtil formé d'un

Digitized by Google

embryon ovale, qui devient une baie ſucculente. Les baies ou grains ſont raſſemblés ſur un poinçon commun, & forment une eſpece de tête plus ou moins alongée, qu'on nomme *mûre*.

Les feuilles des mûriers ſont poſées alternativement ſur les branches; mais il y en a de figures très-différentes ſuivant les eſpeces. Les unes ſont entieres, dentelées ſeulement ſur les bords; d'autres ſont découpées très-profondément. Parmi les mûriers ſauvages, il y en a un dont les feuilles ſont rondeletes, aſſez conformes à celles du roſier : auſſi l'appelle-t-on *mûrier à feuilles de roſe*. Le climat, le ſol, la culture, & d'autres cauſes accidentelles, produiſent beaucoup de variétés de mûriers.

Les *mûriers* viennent dans toutes ſortes de terrains; ils croiſſent plus vigoureuſement dans les terres fortes & humides; mais on prétend qu'ils donnent des feuilles qui forment une nourriture trop groſſiere, peu favorable à la ſanté des vers, & préjudiciable à la bonne qualité de la ſoie. Une bonne terre légere eſt la meilleure. On a vu de ces mûriers blancs croître dans des terrains ſablonneux, où la bruyere croiſſoit à peine; mais on dit que leurs feuilles ſont trop ſeches, & ne donnent point aſſez de nourriture aux vers à ſoie.

On peut multiplier les mûriers de rejetons enracinés ou par la ſemence, par les marcottes & par les boutures. Si l'on veut élever des mûriers noirs, on choiſit les plus groſſes & les plus belles mûres pour en tirer la graine; ſi ce ſont des mûriers blancs qu'on veut multiplier, on tire la graine des plus belles mûres qui ſe trouvent ſur les mûriers dont les feuilles ſont grandes, blanchâtres, douces, tendres, & les moins découpées qu'il eſt poſſible. La meilleure graine ſe tire ordinairement du Piémont, du Languedoc, &c. J'incline en général, dit M. *Duhamel*, à donner la préférence à la graine qu'on recueille dans les pays où il fait quelquefois aſſez froid; il m'a paru que les arbres qui en proviennent en étoient plus capables de réſiſter à nos gelées. Il arrive ſouvent dans les hivers rigoureux, dit M. *Bourgeois*, que la gelée détruit la tige des jeunes mûriers, ſur-tout le premier hiver; mais il ne faut pas s'en inquiéter; on n'a qu'à les couper à raſe terre, & ils repouſſent des tiges auſſi belles & auſſi vigoureuſes que les premieres. Les caracteres d'une bonne graine ſont d'être groſſe, peſante, blonde, de répandre beaucoup d'huile lorſqu'on l'écraſe, & de pétiller lorſqu'on la jette ſur une pelle rouge.

On ſeme cette graine dans une bonne terre. Dans l'automne de la ſeconde année, on arrache du ſemis tous les arbres qui ont de petites feuilles d'un vert très-foncé, qui ſont rudes ou profondément déchiquetées; ces eſpeces d'arbres ne produiroient point de bonnes feuilles pour les vers à ſoie. A la troiſieme année, lorſque le plant eſt de la groſſeur du doigt, on l'arrache pour le mettre en pépiniere. Selon M. *Bourgeois*, on doit déjà tranſplanter les mûriers au printems de la ſeconde année; ils réuſſiſſent beaucoup mieux, & ils prennent plutôt leur accroiſſement. Sans cette tranſplantation, les mûriers ne pouſſeroient qu'une racine en pivot, & la plus grande partie des arbres périroit, quand on les arracheroit pour les mettre aux places où ils doivent toujours reſter. Quelques Cultivateurs prétendent qu'il faut couper à rafe terre tous ces jeunes arbres à la troiſieme année, gros ou petits, droits ou tortus, pour leur faire pouſſer plus de racines. D'autres ne pratiquent cette méthode que pour ceux qui ſont tortus ou languiſſans.

On peut élever les mûriers blancs pour les vers à ſoie, ſoit en taillis, ſoit en quinconce, en leur laiſſant acquérir leur grandeur naturelle. Un des plus sûrs moyens d'avoir de belles feuilles de mûriers, c'eſt de les greffer. Les greffes réuſſiſſent en fente, en écuſſon, en fifflet, ſurtout quand on greffe les mûriers d'Eſpagne ſur nos mûriers à petites feuilles.

Les mûriers entés ſur des ſauvageons, qui ſont d'une bonne eſpece, comme ceux qui viennent de la graine du mûrier d'Italie, appellé *mûrier roſe*, ou du *mûrier d'Eſpagne*, donnent, dit M. *Bourgeois*, des feuilles beaucoup plus belles & d'une meilleure qualité pour les vers à ſoie, que ceux qui ſont entés ſur le ſauvageon commun ou épineux à petites feuilles. C'eſt une obſervation qui a été faite par un grand nombre de Cultivateurs de mûriers, notamment par M. *Thomé* de Lyon, dont l'autorité ſur la culture des mûriers, & les inſtructions ſur ce qui concerne la maniere d'élever les vers à ſoie, doivent être d'un grand poids.

Les mûriers greffés donnent, il eſt vrai, plus de feuilles, & des feuilles plus nourriſſantes pour les vers à ſoie, que les mûriers ſauvageons; mais l'expérience apprend auſſi que les mûriers ſauvageons peuvent exiſter pendant deux ſiecles; au lieu que l'extenſion des feuilles produite par la greffe, occaſionne dans l'arbre une diſſipation de ſeve prématurée, qui en accélere le dépériſſement. On propoſe, dans un Mémoire inſéré dans un *Traité ſur la culture des mûriers blancs, par M. Pomier*,

Digitized by Google

Ingénieur des Ponts & Chauſſées, de greffer les mûriers blancs ſur les mûriers noirs; & il y a lieu de penſer que ces arbres alors ſubſiſteroient bien, parce qu'il eſt démontré que le mûrier blanc périt ordinairement par les racines; au lieu que le mûrier noir n'eſt ſujet à aucune maladie.

On voit dans preſque tous les Livres d'agriculture, qu'on peut greffer les mûriers ſur l'orme: je n'oſerois aſſurer, dit M. *Duhamel*, que cette greffe n'aura jamais de ſuccès; cependant je l'ai tentée bien des fois inutilement, & j'ai bien des raiſons de penſer qu'elle ne peut pas réuſſir. On voit auſſi dans ces mêmes Ouvrages, que le mûrier peut ſe greffer ſur le figuier & ſur le tilleul; mais il faut en général, pour que les greffes réuſſiſſent, qu'il y ait une grande analogie entre les arbres, & ſur-tout que la ſeve ſe mette en mouvement dans ces arbres dans le même temps.

Plus on prend ſoin des mûriers, en les déchargeant des branches gourmandes, & en les labourant, plus ils donnent de belles feuilles. On fait un tort conſidérable aux mûriers, quand on les effeuille trop jeunes pour en nourrir les vers, parce que les feuilles ſont les organes de la tranſpiration des arbres, & en partie de la nutrition, par leurs pores abſorbans qui s'abreuvent de l'humidité de l'air. *Voyez les articles* ARBRE & FEUILLE. Les mûriers ont une ſi grande abondance de ſeve, qu'ils peuvent repouſſer juſqu'à deux ou trois fois de nouvelles feuilles. Lorſque l'hiver eſt doux, les mûriers pouſſent leurs feuilles de très-bonne heure; mais il eſt toujours dangereux de faire éclorre trop tôt les vers, en ſe fondant ſur cette eſpérance, parce que l'on ne doit compter que ſur les feuilles du commencement de Mai, les autres étant ſujettes à périr par les petites gelées.

En Toſcane, & ſur-tout aux environs de Florence, ainſi que l'a obſervé M. l'Abbé *Nollet*, les habitans, avec moitié moins de mûriers que n'en cultivent les Piémontois, ont trouvé le moyen, toute proportion gardée, d'élever & de nourrir le double de la quantité de vers à ſoie. Ils obſervent pour cela de ne faire éclore que dans deux temps différens. Les premiers vers étant éclos, ſe nourriſſent de la premiere dépouille des mûriers, & lorſqu'ils ont produit leur ſoie, on fait éclore d'autres vers, qu'on nourrit de la ſeconde récolte des mêmes arbres.

M. *Bourgeois* dit qu'on cultive aujourd'hui près de Bienne en Suiſſe pluſieurs eſpeces de mûriers blancs. Selon cet Obſervateur, parmi les

mûriers blancs sauvageons, le MURIER ÉPINEUX est le moins estimé. Il produit des branches hérissées d'épines & de feuilles très-petites & peu abondantes: il est très-difficile & dispendieux à cueillir. Le MURIER SAUVAGEON ORDINAIRE & commun, produit des feuilles dentelées, oblongues & très-minces; mais il mérite quelque considération, parce qu'il réussit très-bien en haie comme la charmille, & dans une exposition favorable; il est plus printanier que les autres especes. Le MURIER SAUVAGEON qui provient de graine de *mûrier rose* ou d'*Italie enté*, produit beaucoup de feuilles un peu arrondies, de grandeur moyenne, tirant sur le jaune clair & d'une très-bonne qualité.

Parmi les *mûriers blancs entés*, il y a le *mûrier rose* ou d'*Italie enté*, qui pousse des feuilles grosses, épaisses, lisses & fort abondantes; c'est l'espece qui est aujourd'hui la plus cultivée en France, en Italie & en Piémont. M. *Thomé* lui donne la préférence sur toutes les autres especes de mûriers pour élever les vers à soie, & l'a mis fort en vogue. Cet arbre est cependant délicat, il a beaucoup souffert en Suisse par les hivers rigoureux de 1766 & 1767. Le *mûrier* appellé *feuille Romaine* pousse de très-grandes feuilles, qui le distinguent de toutes les autres especes; il n'est pas rare d'en trouver qui égalent la feuille de courge. Le *mûrier d'Espagne*, a beaucoup de ressemblance avec le *mûrier rose sauvageon*; ses feuilles sont cependant plus grandes & plus pointues: il n'est point délicat, & il résiste aux plus fortes gelées & aux hivers les plus rigoureux des climats froids. Le *mûrier* appellé *petite reine*, a la feuille très-lisse, oblongue, d'une grandeur médiocre: cette espece est très-estimée & très-bonne.

M. *Miller* parle de *mûriers de Virginie* dont les feuilles sont velues: ils sont fort rares en Europe.

On trouvera, *au mot* VER A SOIE, l'usage & l'utilité de chacune de ces especes de mûriers, & les expériences qu'on a faites nouvellement en Languedoc & en Suisse, sur la propriété de ces différentes feuilles pour la nourriture & le produit des vers à soie.

L'utilité des *mûriers blancs* ne se borne pas à la nourriture des vers à soie; on peut les émonder tous les trois ou quatre ans, comme les saules & les peupliers, pour en faire des fagots, dont on fait manger la feuille aux moutons pendant l'hiver, avant de les brûler. Ces animaux sont fort friands de cette feuille, qui les nourrit bien, & leur procure de très-belle & fine laine. On pourroit même dans tous les pays & dans la plupart des

Digitized by Google

des campagnes, comme cela ſe pratique en Eſpagne, attendre la premiere gelée blanche, pour ſecouer les feuilles de ces arbres, qu'on ramaſſe pour les faire ſécher ſous des hangars, ayant la précaution de les remuer de temps en temps. C'eſt avec cette feuille qu'on nourrit en Eſpagne les moutons pendant le froid & les gelées. Par cette méthode on ne gâte point les mûriers qui fourniſſent des feuilles chaque année, & on prétend que cette nourriture contribue beaucoup à la beauté & à la fineſſe des laines d'Eſpagne. D'après toutes ces conſidérations, M. *Bourgeois* conclut, que même dans les pays où on ne gagneroit pas à élever des vers à ſoie, ſoit à cauſe de la nature du climat, ſoit à cauſe de la diſette & de la cherté des ouvriers & de la main-d'œuvre, ou enfin à cauſe de quelques circonſtances particulieres, on ne devroit pas négliger la culture des mûriers blancs.

Les oiſeaux ſont très-friands des fruits des mûriers blancs, & on remarque que ceux qui ſont engraiſſés avec ces fruits, ſont un excellent manger : (en effet les merles nourris & engraiſſés avec le fruit de cet arbre, ſont d'une grande délicateſſe & d'un goût exquis. M. *Bourgeois* dit les avoir trouvés préférables à ceux qui ſe nourriſſent de ceriſes & de raiſins. Cependant le fruit du mûrier blanc a un goût douceâtre & très-fade). On doit par conſéquent mettre ces eſpeces de mûriers dans les remiſes, ſi la terre eſt aſſez bonne pour que ces arbres puiſſent y ſubſiſter.

On cultive les mûriers à gros fruit noir, à cauſe de leurs fruits qui ſont bons à manger. Ces fruits mangés à jeun dans leur maturité, paſſent pour être laxatifs & adouciſſans. On fait avec ces mûres, cueillies avant leur maturité, un ſirop propre à calmer les inflammations de la gorge pris en gargariſme, & pour déterger les ulceres de la bouche. Le ſuc des mûres noires ſert à colorer pluſieurs liqueurs & quelques confitures. Quelques perſonnes s'en ſervent pour donner une couleur foncée au vin rouge, il contribue même à lui donner de la douceur. Quoique ce ſuc ſoit inutile pour la teinture, il imprime aux doigts & au linge une couleur rouge, qui s'enleve difficilement. Le verjus, l'oſeille, le citron & les mûres vertes, emportent ces taches de deſſus les mains; mais pour le linge, le plus court eſt de mouiller l'endroit taché, & de le ſécher à la vapeur du ſoufre; l'acide vitriolique qui s'échappe de cette ſubſtance en combuſtion, emporte tout de ſuite la tache.

Le bois du mûrier eſt jaune, il eſt aſſez dur & propre à faire différens

ouvrages de tour & de gravure. On peut faire rouir ce bois dans l'eau, pour en détacher l'écorce filamenteuſe qui eſt propre à faire des cordes. L'écorce des racines du mûrier noir eſt un excellent vermifuge, priſe en poudre à la doſe de trente grains, ou en infuſion à la doſe d'une drachme.

MURIER DE RENARD. *Voyez* RONCE.

MURIER A PAPIER, *morus papyrifera*, LINN. On le cultive dans le Japon. Le P. *du Halde* dit qu'on dépouille les branches de leur écorce & qu'on en fait un papier aſſez fort pour couvrir les paraſols ordinaires, ſur-tout quand il eſt huilé & coloré. Les feuilles de ce mûrier ſervent auſſi de nourriture aux vers à ſoie. M. *de la Rouviere* prétend avoir tiré une belle ſoie végétale de l'écorce des jeunes branches de mûrier, coupées dans le temps qu'elles ſont en ſeve, enſuite battues & rouies. Les femmes de la Louiſiane choiſiſſent, pour cette même production, les jets ou pouſſes qui ſortent de la ſouche des mûriers, & qui ont quatre ou cinq pieds de haut; elles en ôtent l'écorce, la font ſécher au ſoleil, puis elles la battent pour en faire tomber la partie extérieure; l'intérieure, qui eſt l'écorce fine, reſte toute entiere. Elles battent derechef cette derniere pour la rendre plus fine encore; après quoi elles la mettent blanchir à la roſée: enſuite elles la filent, en font divers ouvrages, tels que des réſeaux, des franges, ſouvent même elles la treſſent & en fabriquent un tiſſu croiſé.

MURIER. Nom donné à un oiſeau de Lorraine qu'on avoit regardé comme une eſpece de *traquet*, & qui eſt une eſpece de *gobe-mouche à collier*. Il paroît en ce pays vers la mi-Avril: il habite les forêts, notamment celles de haute-futaie: il niche dans le creux de quelque vieil arbre. Son nid eſt compoſé de brins d'herbes & de mouſſe: ſa ponte eſt de ſix œufs, dont la couleur eſt d'un vert clair: le pere & la mere nourriſſent les petits. La picorée conſiſte en inſectes volans. Les mûriers voltigent toujours d'arbre en arbre: ils ſe ſauvent à l'approche de l'homme: ils aiment la ſolitude, & ſe retirent ordinairement dans l'endroit le plus épais de la forêt: ils quittent le pays dans le mois d'Août.

MURRA. Eſpece de matiere ſemblable à la porcelaine dont on a fait des vaſes fort recherchés par les Romains. *Du Sault*, traduction de Juvénal, ſatyre VI. n°. 16. *Voyez à l'article* VASES.

MURTE. *Voyez* MIRTHE.

MURTILLE. C'eſt un arbre fort commun dans toute la partie Méridionale de l'Amérique, juſqu'au Détroit de Magellan ; il porte pour fruit une eſpece de raiſin de la groſſeur d'un pois, & ſemblable aux grains de grenade pour la forme & la couleur. Les Naturels du pays l'appellent *unni*. Ils font avec ce fruit une ſorte de vin, qui eſt une liqueur agréable & ſaine.

MUSA. *Voyez* BANANIER.

MUSARAIGNE ou MUSET, *muſaraneus*. Selon M. *de Buffon*, la muſaraigne ſemble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, & remplir l'intervalle qui ſe trouve entre le *rat* & la *taupe*, qui ſe reſſemblant par leur petiteſſe, different beaucoup par la forme, & ſont en tout des eſpeces très-éloignées. La muſaraigne, plus petite encore que la *ſouris*, reſſemble à la taupe par le muſeau, ayant le nez beaucoup plus alongé que les mâchoires ; par les yeux, qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, ſont cachés de même, & ſont beaucoup plus petits que ceux de la ſouris ; par le nombre des doigts, en ayant cinq à tous les pieds ; par la queue, par les jambes, ſur-tout celles de derriere, qu'elle a plus courtes que celles de la ſouris ; par les oreilles, & enfin par les dents.

La couleur de la muſaraigne eſt d'un brun mêlé de roux ; mais il y en a auſſi de cendrées, de preſque noires, & toutes ſont plus ou moins blanchâtres ſous le ventre. Elles ſont très-communes dans toute l'Europe, mais il ne paroît pas qu'on les retrouve dans l'Amérique.

Ce très-petit quadrupede a une odeur forte qui lui eſt particuliere, & qui répugne aux chats : ils chaſſent & tuent la muſaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la ſouris. C'eſt apparemment cette mauvaiſe odeur & cette répugnance des chats, qui a fondé le préjugé du venin de cet animal & de ſa morſure dangereuſe pour le bétail, & ſur-tout pour les chevaux. Mais l'ouverture de la gueule de cet animal eſt même trop petite, pour qu'il puiſſe les mordre. Les enflures qui arrivent aux chevaux, ne viennent vraiſemblablement que d'une cauſe interne, & ne ſont certainement pas cauſées par la morſure ou la piqûre de cet animal, comme le vulgaire le penſe.

La muſaraigne habite aſſez communément, ſur-tout en hiver, dans les fermes où elle mange du grain, des inſectes, des chairs pourries. On la trouve auſſi fréquemment dans les bois à la campagne, ſoit dans des trous d'arbres, ſoit dans des trous en terre. On dit qu'elle donne

autant de petits que la ſouris, mais moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu qu'elle : elle n'eſt pas auſſi agile à beaucoup près; on la prend aiſément, parce qu'elle voit & court mal.

MUSARAIGNE D'EAU. C'eſt un petit animal amphibie qui a été obſervé pour la premiere fois en 1756 par M. *Daubenton ;* il eſt un peu plus grand que la muſaraigne, il a le muſeau plus gros, la queue & les jambes plus longues & plus garnies de poils ; la partie ſupérieure de ſon corps eſt de couleur noirâtre, mêlée d'une teinte de brun, & la partie inférieure a des teintes de fauve ; ſa queue eſt de couleur griſe & preſque nue, à l'exception du côté inférieur, qui eſt revêtu d'un bout à l'autre de poils courts & blanchâtres ; les doigts ont auſſi ſur les côtés des poils qui ne ſe trouvent pas dans la muſaraigne.

La muſaraigne d'eau reſte cachée pendant le jour dans les fentes de rochers, ou dans des trous ſous terre le long des petits ruiſſeaux. Lorſqu'on veut la prendre, il faut la chercher à la ſource des fontaines, vers le lever ou le coucher du ſoleil. Elle met bas au printems, & produit ordinairement neuf petits.

MUSC. *Voyez à l'article* GAZELLE ; *voyez auſſi le mot* PORTE-MUSC.

MUSCADE ou NOIX MUSCADE, *nux moſchata*, *aut nux myrtica aromatica*, eſt le fruit aromatique d'un arbre de l'Inde Orientale, qui eſt grand comme un poirier. Le bois de cet arbre eſt moëlleux, & ſon écorce eſt cendrée. Ses feuilles reſſemblent à celles du pêcher ; elles ſont verdâtres en deſſus, blanchâtres en deſſous, ſans queue : étant froiſſées entre les mains, elles répandent une odeur pénétrante. Sa fleur eſt formée en roſe, jaunâtre & fort ſuave. Il lui ſuccede un fruit arrondi, de la groſſeur d'une petite orange, attaché à un long pédicule, & dont le noyau eſt couvert de trois écorces.

La premiere de ces trois écorces eſt charnue, molle, pleine de ſuc, épaiſſe d'environ un doigt, velue & rouſſe, parſemée de taches jaunes, dorées & purpurines, de même que nos abricots & nos pêches. Cette groſſe écorce, qui eſt d'un goût acerbe, s'ouvre d'elle-même dans le temps de la maturité. Sous ce brou ou premiere écorce eſt une enveloppe réticulaire ou membrane à réſeau, qui eſt en quelque ſorte partagée en pluſieurs lanieres, d'une ſubſtance viſqueuſe, huileuſe, mince & comme cartilagineuſe, d'une odeur très-aromatique, fort agréable, d'une ſaveur âcre, balſamique, aſſez gracieuſe & de couleur rougeâtre jaunâtre : c'eſt ce que l'on appelle *macis* en Europe, *bisbeſe* ou

Digitized by Google

besbahe dans l'Arabie, & aux Moluques, *bongopala*; & que quelques Commerçans nomment improprement avec le public *fleur de muſcade*. A travers les mailles de cette ſeconde enveloppe, on en apperçoit une troiſieme, qui eſt une coque dure, mince, ligneuſe, d'un brun rouſsâtre, caſſante, laquelle contient un noyau qui eſt la noix muſcade. Cette noix eſt ovale, de la figure d'une olive, longue de huit à dix lignes, ridée; d'une couleur brune cendrée, dure, fragile, panachée intérieurement de nuances jaunâtres & de rouge brun; d'une excellente odeur, d'une ſaveur âcre & ſuave, quoiqu'amere, & d'une ſubſtance très-huileuſe.

M. *Geoffroy* (*Mat. Médic.*) dit, que lorſque l'on fait une inciſion dans le tronc du muſcadier, ou que l'on en coupe les branches, il en découle un ſuc viſqueux, d'un rouge pâle comme le ſang diſſous: ce ſuc devient bientôt d'un rouge foncé, & laiſſe ſur la toile des marques que l'on a bien de la peine à effacer.

Le muſcadier vient de lui-même dans les iſles Moluques, & dans quelques autres de l'Océan Oriental; mais on le cultive ſur-tout dans la Province de Banda, qui eſt compoſée de ſix petites iſles, qui ſont *Néra*, *Lontar*, *Pulo-way*, *Gunon-gapy*, *Pulorong* & *Roſſingyen*. Les trois premieres de ces iſles ſont extrêmement fertiles en noix muſcades.

Il y a deux ſortes de véritables noix muſcades dans les boutiques; l'une eſt de la figure d'une olive & s'appelle *muſcade femelle*; c'eſt celle que nous venons de décrire, & qui eſt ſi fort en uſage; l'autre eſt appellée *mâle* par quelques-uns, les Hollandois la nomment *maneque*; elle eſt plus alongée & un peu moins aromatique; auſſi eſt-elle moins recherchée. Entre ces deux ſortes de noix il y en a de figures irrégulieres, qui ſont des jeux de la Nature. Il y a de plus les noix muſcades ſauvages.

Les Hollandois en diſtinguent pluſieurs eſpeces, & nomment la principale, *noix muſcade mâle des boutiques*; elle eſt plus groſſe que la noix muſcade ordinaire ou femelle; elle eſt oblongue, comme carrée, preſque ſans odeur, & d'un goût déſagréable; elle eſt intérieurement panachée de veines noirâtres. Les vers la rongent aſſez facilement; & ſi on la mêle avec les autres muſcades, on prétend qu'elle les corrompt; c'eſt pourquoi il a été défendu de la mêler. A Banda on l'appelle *palauhir*, c'eſt-à-dire, *noix de montagne*; les Anciens l'appelloient *azerbe*; mais à peine eſt-elle connue aujourd'hui en France. Quelques ſuperſtitieux

la recherchent ſeulement pour en préparer des philtres, dans l'idée d'en faire des choſes ſurprenantes. L'arbre qui donne ces ſortes de noix muſcades, croît dans le Malabar & dans les iſles Moluques ; il eſt plus haut que le muſcadier ordinaire, mais moins branchu & moins feuillu ; ſon macis eſt pâle, ſans ſuc & d'une odeur déſagréable.

Cueillette & préparation des noix muſcades.

Lorſque ces fruits ſont mûrs, les habitans montent ſur les arbres & ils les cueillent en tirant à eux les rameaux avec de longs crochets. Quelques-uns les ouvrent auſſi-tôt avec le couteau, & ils en ôtent le brou ou premiere écorce que l'on entaſſe dans les forêts, où elle pourrit avec le temps. Dès que ſes écorces ſe pourriſſent, il croît deſſus une certaine eſpece de champignons, que l'on appelle *boleti moſchocatyni :* ils ſont noirâtres, & très-recherchés des habitans, qui les regardent comme un mets délicieux. Ils emportent à la maiſon ces noix dépouillées de leur premiere écorce, & ils enlevent ſoigneuſement le macis avec un petit couteau. Ils font ſécher au ſoleil pendant un jour ce macis, qui eſt d'un beau rouge ; mais dont la couleur devient obſcure. Enſuite ils le tranſportent dans un autre endroit moins expoſé aux rayons du ſoleil, & l'y laiſſent pendant huit jours, afin qu'il s'y amoliſſe un peu. Puis ils l'arroſent de l'eau de la mer, pour l'empêcher de trop ſécher, & de peur qu'il ne perde ſon huile. Ils prennent garde auſſi d'y mettre trop d'eau, car il ſe pourriroit & les vers l'attaqueroient. Enfin ils le renferment dans de petits ſacs, & ils le preſſent fortement : il ne faut pas confondre le macis avec le *macer.* Voyez ce dernier mot.

On expoſe au ſoleil pendant trois jours les noix qui ſont encore revêtues de leur coque ligneuſe ; enſuite on acheve de les bien ſécher près du feu, juſqu'à ce qu'elles rendent un ſon quand on les agite, & alors on les frappe avec de petits bâtons pour les débarraſſer de leur coque qui ſaute en morceaux. On diſtribue ces noix en trois tas, dont le premier contient les plus grandes & les plus belles, qui ſont deſtinées à être apportées en Europe ; le ſecond renferme celles que l'on réſerve pour l'uſage des gens du pays, & le troiſieme contient les plus petites, qui ſont irrégulieres ou non mûres ; on brûle celles-ci, & on emploie une partie des autres pour en tirer de l'huile par expreſſion. Une livre en donne ordinairement trois onces ; cette huile eſt de la conſiſtance du ſuif, & a entiérement le goût de la noix muſcade : cette même noix

Digitized by Google

donne auſſi par la diſtillation, de même que le macis, une huile eſſentielle, tranſparente, volatile & d'une odeur exquiſe.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les noix muſcades que l'on a choiſies, ſe corromproient bientôt, ſi on ne les arroſoit, ou plutôt ſi on ne les confiſoit, pour ainſi dire, avec de l'eau de chaux faite de coquillages calcinés que l'on détrempe avec de l'eau ſalée à la conſiſtance de bouillie fluide : on y plonge deux ou trois fois les noix muſcades renfermées dans de petites corbeilles, juſqu'à ce qu'elles ſoient tout-à-fait enduites de la liqueur. Enſuite on les met en un tas, où elles s'échauffent, & toute l'humidité ſurabondante s'évapore. Dès qu'elles ont ſué ſuffiſamment, elles ſont bien préparées & propres pour paſſer la mer.

On confit auſſi dans l'Iſle de Banda le fruit entier du muſcadier de la maniere ſuivante. Lorſque ces fruits ſont preſque mûrs, mais avant qu'ils s'ouvrent, on les fait bouillir dans l'eau, & on les perce avec une aiguille : enſuite on les fait tremper dans l'eau pendant dix jours, juſqu'à ce qu'ils aient perdu leur ſaveur acerbe & âpre : alors on les cuit légerement dans un ſirop de ſucre ; ſi on veut qu'elles ſoient dures, on y jette un peu de chaux. On répete pendant huit jours cette même opération & toujours dans un nouveau ſirop ; enfin on met pour la derniere fois ces fruits ainſi confits dans un ſirop un peu épais, & on les garde dans un pot de terre bien fermé.

On confit encore ces noix dans de la ſaumure ou dans du vinaigre ; & quand on en veut manger, on les macere dans de l'eau douce, enſuite on les fait cuire dans du ſirop de ſucre, &c.

Uſages & propriétés de la Muſcade.

On ſert dans les deſſerts les muſcades entieres confites ; les Indiens en mangent quelquefois en buvant du thé ; les uns n'en prennent que la chair, d'autres en mâchent auſſi le macis ; mais on a coutume de rejeter le noyau, qui eſt préciſément la noix muſcade. Bien des Voyageurs marins qui vont dans le Nord, en mâchent tous les matins. Les Hollandois ont obſervé que ſi l'on fait un uſage immodéré de cette ſorte de confiture, elle attaque la tête & cauſe des maladies ſoporeuſes. On emploie fréquemment la noix muſcade ſimple & non confite pour aſſaiſonner les alimens : on s'en ſert auſſi en Médecine ; elle fortifie l'eſtomac, facilite la digeſtion, corrige la mauvaiſe haleine, appaiſe le vomiſſement, diſſipe les vents & guérit les coliques ; elle arrête le flux de

ventre, excite les regles, provoque la ſemence, augmente le mouvement du ſang, réſiſte aux poiſons, & eſt fort utile dans les maladies froides des nerfs. Cependant il en faut uſer ſobrement, car elle cauſe l'aſſoupiſſement & rend lourd. On vante la fumigation de ces noix comme un remede éprouvé dans les coliques venteuſes & dans certaines douleurs de la matrice, qui viennent quelquefois après l'accouchement. Ces noix torréfiées conviennent dans la dyſſenterie.

Le macis a la même vertu que la noix muſcade ; il eſt moins aſtringent, mais l'excès n'en eſt pas moins dangereux.

L'huile de noix muſcade tirée ſoit par expreſſion, ſoit par diſtillation, eſt, ainſi que celle du macis, très-propre dans les tranchées du ventre, dans les coliques néphrétiques, & dans certaines maladies des nerfs : elle appaiſe le hoquet ; & ſi l'on en frotte légérement les tempes, elle procure le ſommeil. On peut blanchir cette huile en la macérant longtemps dans l'eſprit de vin : elle eſt la baſe de quantité de baumes compoſés, reconnus ſouverains dans l'apoplexie & les maladies convulſives. *Ray* prétend même qu'elle a la ſinguliere propriété de faire croître la gorge ou les mamelles, appliquée extérieurement.

Obſervations ſur le commerce de la Muſcade, du Giroſle & de la Cannelle.

Par ce qui précede, on a vu que les muſcadiers croiſſent dans pluſieurs Iſles de l'Océan Oriental. Les Hollandois dont les plus grands obſtacles n'ont jamais laſſé la patience, s'en ſont approprié la récolte, ainſi que celle du girofle & de la cannelle qui naiſſent dans les Iſles de Ternate & de Ceylan, &c. ſoit à titre de conquête, ſoit en payant aux Inſulaires des penſions, qui ſont plus utiles à ceux-ci que l'ancien produit de leurs arbres. Toujours eſt-il vrai qu'ils ont engagé ou contraint les habitans des Iſles Moluques, &c. à abattre & arracher tous les girofliers, & ils ne les ont conſervés que dans l'Iſle d'Amboine & de Ternate, dont ils ſont comme les maîtres (On ſait effectivement que pour dédommager le Roi de Ternate de la perte du produit de ſes girofliers dans les autres Moluques, les Hollandois lui paient tous les ans environ dix-huit mille rixdales en tribut ou en préſent ; & qu'ils ſe ſont en outre obligés par un traité de prendre à ſept ſous ſix deniers la livre tout le girofle que les habitans d'Amboine apportent dans leurs magaſins). Ils ſont auſſi parvenus à détruire la cannelle par-tout ailleurs que dans l'Iſle de

de Ceylan qu'ils poſſedent. Il en eſt de même à l'égard du poivre blanc, &c. de ſorte que l'Europe entiere & preſque toute l'Aſie paſſent par leurs mains pour cette eſpece de commerce. Il n'y a donc que les ſept ou huit Compagnies Hollandoiſes de l'Inde Orientale qui nous apportent ces ſortes d'épiceries fines. *Voyez les mots* CANNELLE *&* GIROFLE.

Les magaſins que les Hollandois ont de ces précieux aromates, tant dans l'Inde qu'en Europe, ſont immenſes & d'une richeſſe très-conſidérable; ils en ont actuellement chez eux la récolte de ſeize années. Ils ne diſtribuent point aux Nations voiſines leur derniere récolte, mais toujours la plus ancienne: en 1760 ils vendoient la proviſion de 1744. On dit communément en France & ailleurs, que quand les Hollandois ont trop de girofle, de muſcade, &c. dans leurs magaſins, ils les jetent à la mer. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'ils s'en débarraſſent, ils les brûlent. Le 10 Juin 1760, j'en ai vu à Amſterdam, près de l'Amirauté, un feu dont l'aliment étoit eſtimé huit millions argent de France: on devoit en brûler autant le lendemain. Les pieds des Spectateurs baignoient dans l'huile eſſentielle de ces ſubſtances; mais il n'étoit pas permis à perſonne d'en ramaſſer, & encore moins de prendre les épices qui étoient dans le feu. Quelques années auparavant & dans le même lieu, un pauvre particulier qui dans un ſemblable incendie ramaſſa quelques muſcades qui avoient roulé du foyer, fut pris au corps, condamné tout de ſuite à être pendu & exécuté ſur le champ. Nous nous étendrons plus ſur cet objet dans le Journal de nos Voyages, que nous nous propoſons de donner dans quelque temps. Nous ajouterons ſeulement que la jalouſie des Hollandois, pour ſe conſerver l'unique débit du girofle, n'a cependant jamais pu empêcher qu'il ne s'en fît un aſſez grand divertiſſement par quantité de leurs propres Officiers en pluſieurs lieux des Indes. Une maniere qu'ils ont de tromper la Compagnie, dit M. *de Jaucourt*, eſt d'en vendre aux navires des autres Nations qu'ils rencontrent en mer, & de mouiller le reſte, afin que le nombre des quintaux de girofle qui font leur cargaiſon, s'y trouve toujours; ce qui peut aller à dix par cent, ſans que les Commis des magaſins qui les reçoivent à Batavia, puiſſent s'en appercevoir.

Nous apprenons de M. *de Romé de Liſle* qui eſt arrivé il y a quelques années de l'Inde, que les Anglois tirent beaucoup de cannelle, de poivre & de girofle de l'Iſle de Sumatra: ils en font l'entrepôt au comptoir de

Bancoul ; ce qui déplaît fort aux Hollandois. Nous avons vu auſſi un échantillon d'aſſez bonne cannelle tranſplantée à la Martinique. Enfin on a trouvé les moyens d'obtenir pluſieurs milliers de plants de girofliers & de muſcadiers & de les planter à l'Iſle de France où ils donnent déjà les plus grandes eſpérances.

MUSCARDIN. *Voyez à la ſuite du mot* LOIR.

MUSCAT. Nom donné aux raiſins blancs de Frontignan, & aux raiſins rouges de Toulon : on en fait d'excellent vin. On donne encore le nom de muſcat à la *poire rouſſeline*.

MUSCHEBOUT. Eſpece de merlu moucheté de taches noires. *Voyez à l'article* MORUE.

MUSCLE, *muſculus*, eſt la partie charnue & fibreuſe du corps de l'animal, deſtinée uniquement à être l'organe ou l'inſtrument du mouvement. La ſtructure des muſcles & la cauſe de leur gonflement, leur nombre & leur inſertion, leurs uſages ou propriétés, tous ces effets de la Nature étonnent le Phyſicien & ſont dignes de la réflexion du Philoſophe, & notamment de l'étude de l'Anatomiſte qui s'occupe aux diſſections myologiques.

MUSCULITES ou MYTULITES. *Voyez* MOULES FOSSILES.

MUSET. *Voyez* MUSARAIGNE.

MUSIMON. Quadrupede connu dans les Iſles de Corſe & de Sardaigne, ſous le nom de *muſlo* ou *muſron :* il court avec grande viteſſe. Les Chaſſeurs font cas de ſa chair. C'eſt le *mouſlon*. Voyez ce mot.

MUSIQUE. Nom donné à une eſpece de coquillage univalve, de la famille des murex, lequel ſe diſtingue par des points rougeâtres, & par la netteté de ſes cinq lignes, pareilles à celles d'un papier de muſique : c'eſt le *coupet* de M. *Adanſon*.

MUSSOLE. Coquillage bivalve que quelques-uns regardent comme étant de la famille des moules ; mais que M. *Adanſon* met dans le genre du pétoncle. On l'appelle communément *Arche de Noé*.

MUSTELE, *muſtela*. *Rondelet* donne ce nom à deux poiſſons. Le premier s'appelle *muſtele vulgaire ;* & le ſecond ſimplement *muſtele*.

La MUSTELE VULGAIRE, *muſtela vulgaris*, eſt un poiſſon de mer, du genre des morues, qui ſe nourrit de ſquilles & de petits poiſſons. Il a le corps brun, large, ſans écailles ; la bouche aſſez grande & les dents petites : le bout de ſa mâchoire inférieure eſt garni d'un barbillon blanc ; celle de deſſus en a deux qui ſont noirs : ſon corps finit en pointe, une

ligne droite commence aux ouies & finit à la tête : ſa chair eſt molle & friable.

L'autre muſtele eſt preſque ſemblable à la précédente, les nageoires qu'elle a aux ouies, reſſemblent beaucoup à des barbillons.

On donne quelquefois le nom de *muſtele fluviatile* à la *lote*. Voyez ce mot.

Schoneveld fait mention d'une muſtele vivipare que les Allemands nomment *aelgtappe :* c'eſt l'*éelpout*. Voyez ce mot.

MUTHUSUSA. *Voyez à l'article* BISON.

MYLABRE, *mylabris*. Inſecte coléoptere dont les antennes plus groſſes vers le bout, & à articles hémiſphériques un peu triangulaires, ſont poſées ſur une trompe courte & large : quatre antennes accompagnent la bouche ou l'extrémité de la trompe de ce petit animal. Les élytres ou étuis ſont preſque ronds & ſi courts qu'ils ne couvrent que les deux tiers du corps. On trouve le *mylabre* ſur les fleurs. Ses yeux ſont aſſez ſaillans.

MYRABOLTS. C'eſt le nom que l'on donne à la myrrhe qui vient d'Arabie, mais que les Européens tirent ſouvent de Surate. *Voyez* MYRRHE.

MYROBOLANS, *myrobolani*, eſt le nom que l'on donne à des fruits deſſéchés qui viennent des Indes Orientales, où ils ſont appellés *fruits du panel*, & dont nous diſtinguons cinq eſpeces principales ; ſavoir, les *citrins* ou *jaunes*, les *Indiens* ou *noirs*, les *chébules*, les *belleric* & les *emblics* ou *Chinois*. Nous ſavons peu de choſe touchant les arbres ſur leſquels on les recueille. Pluſieurs Auteurs prétendent qu'ils croiſſent ſur des arbres entiérement différens. M. *Adanſon* au contraire, dans l'Ouvrage intitulé *Familles des Plantes*, *Vol. II*, *page* 442, dit poſitivement que des cinq myrobolans connus dans les boutiques, il n'y a que l'emblic qui faſſe une eſpece & même une genre diſtinct de la famille des tithymales. Les quatre autres ne ſont, ajoute-t-il, que des variétés du même fruit. Le myrobolan Indien n'eſt que ce même fruit encore petit & dans ſa jeuneſſe. Le belleric eſt le même dans ſa maturité, enfin le chébule & le citrin ne ſont que des variétés plus racourcies & preſque ſphériques. M. *Adanſon* aſſure que ceci a été vérifié aux Indes tout récemment par un Obſervateur verſé dans la Botanique. On prétend que la feve de Bengale eſt encore une eſpece de myrobolan.

Les MYROBOLANS CITRINS, *myrobolani citrinæ*, ſont des fruits oblongs, arrondis, de la groſſeur du pouce, mouſſes par les extrémités, de couleur jaunâtre ou citrine, communément ornés de cinq grandes cannelures longitudinales, & d'autant de petites. L'écorce extérieure eſt glutineuſe, amere & un peu âcre : elle couvre un noyau dur, anguleux, ſillonné, jaunâtre, lequel contient une amande de couleur griſe ou fauve. Ces fruits viennent, dit-on, ſur un arbre qui eſt de la grandeur du prunier ſauvage, dont les feuilles ſont conjuguées; ſemblables à celles du cormier, & qui croît principalement vers Goa.

Les MYROBOLANS CHÉBULES, *myrobolani chebulæ*, reſſemblent aux citrins, mais ils ſont plus grands & imitent plus la forme de poire : ils ſont également relevés de cinq côtes, ridés, d'une couleur brunâtre en dehors, & d'un roux noirâtre en dedans; ils ont le même goût & la chair plus épaiſſe que les précédens; leur noyau eſt anguleux & creux, contenant une amande oblongue; on les caſſe difficilement. On dit que l'arbre où ils naiſſent a des feuilles ſimples, ſemblables à celles du pêcher; & des fleurs rougeâtres en étoiles : il croît aux environs de Décan & de Bengale. *Proſper Alpin* a décrit une eſpece de myrobolan chébule que l'on cultive au Caire, mais qui eſt tout différent du précédent.

Les MYROBOLANS INDIENS, *myrobolani nigræ*, ſont gros & longs comme de petits glands, ridés, noirs en dehors, brillans, creuſés extérieurement d'un ſillon, comme s'ils n'étoient pas des fruits parfaits, contenant une amande avortée. Quand on les mâche, ils s'attachent aux dents & font cracher; leur ſaveur eſt acerbe, amere & acide : on prétend que les feuilles de l'arbre qui les porte, ſont ſemblables à celles du ſaule; il croît à Cambaye.

Les MYROBOLANS BELLERICS, *myrobolani bellericæ*, ſont arrondis, peu anguleux, gros, de la figure de la noix muſcade, un peu jaunâtres, ſe terminant en un pédicule un peu gros, comme la figure. Leur écorce eſt un peu molle, auſtere & aſtringente; elle contient un noyau griſâtre, dans la cavité duquel ſe trouve une amande ſemblable à une aveline. L'arbre qui les porte naît à Bengale; il a des feuilles ſemblables à celles du laurier, mais plus pâles; du moins telle eſt l'aſſertion de ceux qui font, des cinq eſpeces de myrobolans, autant de fruits abſolument différens.

Les MYROBOLANS EMBLICS, *myrobolani emblicæ*, ſont preſque ronds,

Digitized by Google

relevés par ſix côtes, de la groſſeur d'une noix de galle & d'un gris noirâtre : ils contiennent, ſous une pulpe charnue, qui s'ouvre en ſix parties en mûriſſant, un noyau léger, blanchâtre, gros comme une petite aveline, anguleux, diviſé en trois cellules, & qui s'ouvre en trois parties lorſqu'il eſt mûr. On ne nous apporte communément que les ſegmens de la pulpe deſſéchés : ils ſont noirâtres & d'un goût aigrelet & un peu auſtere. Ces fruits croiſſent, dit-on, ſur un arbre dont les feuilles ſont courtes & découpées fort menu, comme celles de la ſougere. Les Indiens ſe ſervent des emblics pour tanner le cuir, le verdir, & pour faire de l'encre; ils en mangent auſſi de confits dans de la ſaumure pour exciter l'appétit. Ils naiſſent à Bengale.

L'eau dans laquelle on a fait macérer les myrobolans, rougit le papier bleu : ils purgent ſans danger, & on s'en ſert dans les cas où il faut reſſerrer en même temps. Leur décoction eſt fort utile pour raffermir les dents qui branlent. Les myrobolans étoient autant autrefois en uſage, ſeuls, que le ſont aujourd'hui le ſéné & les tamarins enſemble.

Le *hobus des Indiens Occidentaux*, eſt auſſi une eſpece de myrobolan. Les habitans ſe ſervent des ſommités les plus tendres de l'arbre qui les produit, ainſi que de ſon écorce, pour en faire une eau odorante propre à fortifier les membres fatigués; ils en mettent auſſi dans leurs bains. Le fruit, qui eſt une eſpece de prune, eſt laxatif. Si l'on fait des inciſions à la racine de l'arbre qui porte ce fruit, il en ſort une eau qui eſt bonne à boire.

La FEVE DE BENGALE, *faba Bengalenſis*, eſt encore un fruit étranger, que *Samuel Dale* croit être le myrobolan citrin, qui a avorté à cauſe de la piqûre de quelque inſecte. Ce fruit a la forme d'un nombril, il eſt large d'un pouce, brun en dehors & noirâtre en dedans.

Dans le vingt-ſeptieme Recueil des Lettres édifiantes, on trouve une Lettre du Pere *Cœurdoux*, accompagnée de recherches de M. *Poivre*, dans laquelle il eſt dit que le cadoucas, dont les Indiens ſe ſervent dans leur teinture, eſt un vrai myrobolan citrin, qu'ils mêlent avec du lait de buffle femelle, & qui leur ſert pour noircir à l'aide d'une eau vitriolique. Ils nomment *pend joucadoucaie* le myrobolan à demi-mûr, & *cadoucaipou*, la noix de galle du myrobolan : on ſe ſert dans l'Inde de celui-ci, avec le *chayaver*, qui eſt une eſpece de *caille-lait blanc* du Malabar, pour teindre & peindre, ſoit en jaune, ſoit en vert, ſoit en bleu, en faiſant les mêlanges convenables de ces ingrédiens.

MYRRHE, *myrrha*. C'eſt un ſuc réſino-gommeux, connu chez les Arabes, ſous le nom de *ler-mur mor*: on nous l'apporte de cette partie de l'Ethiopie que l'on appelloit autrefois le *pays des Troglodites*. Dans le commerce, la myrrhe eſt en morceaux, qui varient beaucoup pour la groſſeur, la conſiſtance, la couleur, l'odeur, le goût & la tranſparence. La belle myrrhe eſt en larmes ou en morceaux plus ou moins gros, de couleur jaune ou rouſſe un peu tranſparente. Lorſqu'on la briſe, on y voit des veines blanchâtres comme la baſe de l'ongle, ce qui fait dire *myrrhe onglée*; elle eſt d'un goût amer, un peu âcre & aromatique, cauſant des nauſées, d'une odeur forte. Mais ſi on la pile ou qu'on la brûle elle exhale une odeur aſſez agréable; elle doit être un peu friable & peu graſſe. Les morceaux bien tranſparens, qui ne ſont point amers dans l'intérieur, ne ſont que de la *gomme arabique*; il faut les rejeter, & retirer également ceux qui ſont brunâtres, viſqueux & d'une ſaveur déſagréable. Ces derniers ne ſont ſouvent que du *bdellium*.

On ne dit rien de certain ſur l'arbre dont la myrrhe découle; & on ne ſait point ſi c'eſt par inciſion qu'on la retire. Quelques-uns prétendent que nous n'avons pas la bonne myrrhe des Anciens, parce qu'elle n'a pas l'odeur exquiſe de celle dont tous les Auteurs ſont mention; on en aromatiſoit les vins les plus délicats, & on la préſenta comme un parfum très-précieux au Sauveur du monde, pendant qu'il étoit dans la crêche. Mais on peut répondre à cela, qu'il en eſt des parfums comme des goûts & des couleurs, dont on ne doit pas diſputer. Les hommes ſont également inconſtans à l'égard des odeurs: le muſc & la civette, &c. en fourniſſent des exemples ſenſibles. Les Anciens diſtinguoient deux ſortes de myrrhe; l'une liquide, qu'ils appelloient *ſtacte*; & l'autre ſolide, qu'ils nommoient *myrrhe troglodite*. Ils retiroient la myrrhe ſtacté par inciſion, & la recevoient dans des vaſes qu'ils bouchoient exactement. Souvent les gros morceaux ſont comme pleins d'un ſuc huileux, que les Modernes nomment quelquefois auſſi *ſtacté*.

La myrrhe, comme gomme-réſine, eſt en partie inflammable, en partie diſſoluble dans l'eſprit-de-vin, & en partie diſſoluble dans l'eau. Suivant *Cartheuſer*, la myrrhe contient ſept parties de ſubſtance gommeuſe. On l'eſtime priſe intérieurement, pour les obſtructions de la matrice; elle excite les regles, les purgations des femmes accouchées; elle chaſſe le placenta & le fœtus mort: mais les femmes groſſes qui en prendroient témérairement pourroient avorter. On la preſcrit utilement

Digitized by Google

dans l'aſthme & la toux, dans la jauniſſe & les affections ſcorbutiques: elle convient auſſi à l'eſtomac : on la recommande comme un baume ſingulier pour les ulceres, tant internes qu'externes; on la donne en ſubſtance depuis demi-gros juſqu'à un gros, ſous la forme de bols ou de pilules, quelquefois en diſſolution dans l'eſprit-de-vin ou de l'eau-de-vie. Cette teinture appliquée extérieurement, préſerve de la pourriture vermineuſe, & de la gangrene ou corruption des plaies : c'eſt encore un bon remede pour déterger & fortifier les gencives attaquées du ſcorbut : on en met une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau de ſauge diſtillée : on ſe ſert de ce mêlange matin & ſoir en guiſe de gargariſme. Mais pour peu qu'on ſoit ſujet au piſſement de ſang ou à quelqu'autre hémorrhagie, il en faut faire peu d'uſage intérieurement. En Pharmacie on fait, avec la myrrhe, pluſieurs compoſitions & préparations qu'on trouvera décrites dans tous les Livres qui traitent de cet Art : elle entre auſſi dans la thériaque & dans la confection d'hyacinthe, &c.

MYRRHINA, MURRINA, MURRA, MORRHA, *morrhinæ vaſa*. On ſoupçonne que cette matiere qui ſe trouvoit en Caramanie & avec laquelle les anciens Romains formoient des vaſes précieux connus ſous le nom de *vaſes myrrhins*, & dont ils ſe ſervoient dans leurs repas & pour renfermer des parfums, étoit une eſpece de *pierre de gallinace*. Voyez ce mot, & ce qui eſt dit des vaſes myrrhins à la ſuite de l'article VASES.

MYRTE. *Voyez* MIRTHE.

MYRTILLE. *Voyez* AIRELLE & MIRTHE.

MYTULITE, *mytulites*. Nom donné aux moules pétrifiées ou foſſiles.

N.

NACELLE. Eſpece de *lépas* à coquille chambrée, & qui reſſemble parfaitement bien à une nacelle : il ſe plaît dans les ſables, & s'attache quelquefois aux autres coquillages : il ſe trouve au Sénégal.

NACRE, eſt dans certains coquillages la partie blanche, brillante, argentée ou orientée comme les perles. La plupart des coquillages n'ont une nacre qu'en leur ſurface intérieure ; d'autres ont beſoin d'être dépouillées de leur drap marin & même de leur pellicule, pour que leur nacre ſoit à découvert.

NACRE DE PERLES, ou MERE DE PERLES, ou HUITRE A ÉCAILLE NACRÉE, *mater perlarum, ſeu concha margaritifera.* Ce riche coquillage eſt une huître à écailles nacrées, qui varie en grandeur & qui ſe pêche dans les Mers Orientales & dans l'île de Tabago. On lui a donné le nom de *mere des perles*, parce qu'on y trouve beaucoup plus de perles, & de plus belles que dans d'autres coquillages.

La *nacre de perles* (mot tiré de l'Eſpagnol, qui appelle *nacar de perlas* la coquille des perles) eſt un coquillage bivalve fort peſant, gris en-dehors, ridé & âpre, mais non cannelé, blanc ou de couleur argentée, uni & luiſant en-dedans, d'une ſubſtance plus dure & plus ſolide que les perles mêmes qu'il produit. Il eſt un peu verdâtre, de figure applatie & circulaire, ayant vers le milieu intérieur la marque des muſcles de l'animal qui en ont été arrachés. La coquille de l'huître perliere eſt grande, épaiſſe & peu creuſe.

Les perles, *perlæ aut margaritæ*, qu'on y trouve ſont, de même que la coquille nacre, des ſubſtances pierreuſes & calcaires, c'eſt-à-dire calcinables & diſſolubles aux acides, rondes & anguleuſes, grenées, comme tranſparentes, d'une ſaveur terreuſe, ainſi que les écailles mêmes.

Origine des Perles.

Stenon, ce ſavant Auditeur de Bartholin, qui fut élevé à l'Epiſcopat, & qui a eu l'honneur d'être inhumé dans le tombeau des Grands Ducs de Florence ; *Stenon*, dis-je, dans ſa *Diſſertation ſur les Corps ſolides qui ſe trouvent naturellement contenus dans d'autres corps ſolides*, prétend, en parlant des coquilles, que la variété de leurs couleurs, leurs piquans

&

& leurs inégalités, doivent leur origine au limbe de l'animal renfermé dans la coquille. A meſure que l'animal croît, s'etend & change de place, le limbe de l'animal s'étend auſſi, s'avance ſucceſſivement, & laiſſe ſon empreinte ſur le limbe de chaque petite coquille, ſoit que ce dernier limbe ſoit formé de la matiere qui tranſude de celui de l'animal, ou qu'il ne ſoit autre choſe que le limbe même de l'animal qui ſe détache tous les ans du reſte du corps, & qui eſt remplacé tous les ans par de nouveaux limbes qui ſe développent ſucceſſivement.

C'eſt par ces mêmes principes que *Stenon* explique la formation des perles, tant de celles qui ſont fixées à la coquille & qui ſont peu rondes, que de celles qui ſe trouvent dans l'intérieur de l'animal, & qui y ont acquis ou conſervé une rondeur parfaite ; car la ſeule différence qui ſe trouve entre les lames dont ſont compoſées les perles, & celles des petites coquilles de la nacre, c'eſt que ces dernieres ſont preſque planes, & les autres courbes ou concentriques. *Stenon* ajoute, 1°. que certaines perles inégales, qu'on appelle *baroques*, ne le ſont que parce qu'elles faiſoient partie d'un grouppe de pluſieurs petites perles renfermées ſous une enveloppe commune ; 2°. qu'un grand nombre de perles jaunes le ſont non-ſeulement à la ſurface, mais encore dans tous les points de leur ſubſtance ; vice qui doit provenir de l'altération des humeurs de l'animal : il ajoute que les perles les plus belles deviennent quelquefois jaûnes, étant long-temps portées.

Ce ſentiment de *Stenon* ſur l'origine des perles, eſt conforme à celui des Modernes, qui penſent que la matiere des perles n'eſt autre choſe que celle qui forme la nacre de la coquille, & non une lepre ou excrément des huîtres, ni une concrétion graveleuſe, formée du ſuc nourricier dans les huîtres vieilles ou attaquées de maladies. Et M. *Geoffroi* le jeune n'a rangé les perles parmi les bézoards, que parce qu'il a mis dans cette claſſe toutes les pierres formées par couches, qui s'engendrent dans les animaux.

La perle n'eſt exactement produite que par l'abondance de la liqueur nacrée qui, en tranſudant de l'animal au lieu de s'applatir & de former des couches dans le fond de la coquille, a ſtillé par gouttes ou par petits pelotons qui ſe ſont conglomérés. Cette liqueur eſt repliée tantôt réguliérement, tantôt d'une maniere chiffonnée ; ce qui a formé des perles plus ou moins régulieres. En diſſolvant lentement dans un acide nitreux & très-affoibli une perle, on s'eſt convaincu de la vérité de ce

qu'on avance ici. *Voyez les articles* CORAIL, CORALLINES & COQUILLES, pour la théorie de cette petite expérience, & l'hiſtoire de ces ſortes de productions formées par de petits animaux.

Pour une perle que l'on trouve dans la partie charnue de l'huître, on en trouve mille attachées à la nacre, où elles ſont comme autant de globules ou de verrues. Il arrive même quelquefois que les perles, qui ſont diſtribuées indiſtinctement dans toutes les parties de l'huître, s'accroiſſent au point d'empêcher les coquilles de ſe fermer, & alors les huîtres périſſent. On trouve ordinairement dans chaque nacre une ou deux perles, mieux formées que les autres. On a obſervé que toutes les coquilles bivalves, dont l'intérieur eſt nacré, produiſent des perles: on en trouve dans le *marteau*, dans la *pintade griſe*, dans l'*hirondelle* ou *mouchette*, &c.

L'*huître à écaille nacrée* n'eſt point déſagréable à manger, à moins qu'elle n'habite des côtes fangeuſes.

Péche des Perles.

Preſque toutes les perles viennent des pays étrangers: il y en a quatre pêcheries dans l'Orient. *Tavernier* dit que la premiere eſt autour de l'Iſle de Barhen ou Baharen dans le golfe Perſique; la ſeconde ſur la côte de l'Arabie heureuſe, proche de la ville de Catifa: elle appartient à un Prince Arabe; la troiſieme près de l'Iſle de Ceylan, dans la mer qui bat un gros Bourg appellé *Manar*, là eſt le lieu qui s'appelle *côte de la pêcherie*; la quatrieme ſur la côte du Japon: & il ajoute qu'on en pêche rarement dans cette derniere, parce que les Japonnois ne ſe ſoucient guere de joyaux. On compte auſſi quatre pêcheries de perles en Occident, qui ſont toutes ſituées dans le golfe du Mexique, le long de la côte de la Nouvelle Eſpagne. La premiere eſt le long de l'Iſle de Cubagna, à cent ſoixante lieues de Saint-Domingue; la deuxieme eſt à l'Iſle de la Marguerite (*Iſle des Perles*), à une lieue de Cubagna; la troiſieme eſt à Comogote, aſſez proche de la Terre-ferme; la quatrieme eſt au Rio de la Hacha ou riviere de la *Rencheria*, le long de la même côte. On pêche encore des perles dans la Méditérranée: on en pêche auſſi ſur les côtes de l'Océan, en Ecoſſe & ailleurs. La pêche des perles près de l'Iſle de Ceylan eſt la plus conſidérable, & produit un grand bénéfice à la Compagnie des Indes de Hollande. Cette Compagnie ne fait pas pêcher pour ſon compte, mais elle permet aux habitans du pays,

Digitized by Google

d'avoir pour cette pêche autant de bateaux qu'ils veulent, & chaque bateau lui paye ſoixante écus, & même quelquefois davantage. Vers le commencement de l'année en Mars & en Avril, la Compagnie envoie d'abord dix ou douze bateaux qui ſe ſéparent en diverſes rades; des plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huitres à perles qu'ils apportent ſur ce rivage. On ouvre chaque millier à part, & on met auſſi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui ſe trouve dans ce millier ſe monte au-delà d'un écu, c'eſt une marque que la pêche ſera en ce lieu très-abondante. Si le prix eſt de moitié moins, on ne pêche point cette année-là. Si l'épreuve réuſſit, on publie que la pêche ſe fera; alors une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux arrive. Les Commiſſaires Hollandois viennent de Colombo pour préſider à la pêche, le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait dès le matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux groſſes chaloupes Hollandoiſes, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche, pour aſſigner à chacun les limites de l'endroit où il peut pêcher uniquement, & auſſi-tôt les plongeurs de chaque bateau ſe jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq braſſes. Un bateau a pluſieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour; auſſi-tôt que l'un remonte, l'autre s'enfonce. Ils ſont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, & qui eſt tellement diſpoſée, que les Matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aiſément lâcher ou tirer ſelon le beſoin qu'on a; celui qui plonge a une pierre du poids d'environ trente livres attachée aux pieds (rarement à l'eſtomac), afin d'enfoncer plus vîte, & une eſpece de ſac à ſa ceinture pour y mettre les huitres qu'il pêche. Dès qu'il eſt deſcendu au fond de la mer, ſans perdre de temps il court çà & là, quelquefois ſur un ſable, tantôt ſur une vaſe très-viſqueuſe, & tantôt parmi les pointes des rochers; il ramaſſe promptement ce qu'il trouve d'huîtres & les met dans ſon ſac. S'il y a plus d'huitres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant ſur l'eau pour prendre haleine, il retourne enſuite ou envoie un de ſes camarades pour le ramaſſer. Le plongeur pour revenir à l'air donne le ſignal, en tirant fortement une petite corde différente de celle qui lui tient le corps: il y a toujours un ou deux Matelots dans le bateau qui tiennent l'autre bout de la corde pour obſerver le mouvement. Il eſt rare qu'un Plongeur accoutumé dès ſon enfance à plonger, puiſſe retenir ſon haleine

plus d'un quart-d'heure ; il a toujours ſoin de mettre du coton dans ſes narines & ſes oreilles, ſouvent il arme ſes doigts d'eſpeces de mitaines de cuir pour éviter d'être bleſſé aux rochers. Comme les huîtres à perles ſont quelquefois attachées aux pierres & rochers, alors ils les détachent avec un inſtrument de fer dont ils ſont munis. Les bateaux ne ſont pas ſi éloignés les uns des autres, que les Plongeurs ne ſe battent aſſez ſouvent ſous les eaux pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramaſſés. Ils prétendent qu'à ſoixante pieds de profondeur, ils y voient auſſi clair qu'à terre. Ces Pêcheurs ſont expoſés à de grands périls ; car outre les riſques de ſe précipiter ſi profondément dans la mer, de demeurer accrochés en quelque endroit, de s'eſtropier, ou même de ſe tuer en tombant ſur quelque pierre, ou de s'évanouir en manquant d'air, ils courent encore celui d'être dévorés par des requins. Voilà pour eux le danger le plus grand & le plus ordinaire. On préſume bien qu'un tel métier eſt très-fatigant ; auſſi ces habitans, quoiqu'habiles, ne peuvent guere plonger que ſept ou huit fois par jour. Le travail dure juſqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage ; quand on eſt arrivé, le maître du bateau fait tranſporter dans une eſpece de parc ou de foſſes creuſées dans le ſable les huîtres qui lui appartiennent, là il les étale à l'air, & l'on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, ce qui dure trois ou quatre jours, afin d'en retirer les perles ſans les endommager ; les perles étant tirées & bien lavées, on a cinq ou ſix petits baſſins à cribles qui s'enchâſſent les uns dans les autres, en ſorte qu'il reſte une diſtance entre ceux de deſſus & ceux de deſſous. Les trous du ſecond crible ſont plus petits que ceux du premier, & ainſi des autres. Les perles qui ne paſſent point par le premier crible, ſont du premier ordre ; celles qui reſtent dans le ſecond, ſont du deuxieme ordre ; & de même juſqu'au dernier, lequel n'étant point percé reçoit les *ſemences de perles*, ce ſont les plus petites. Ces différens ordres font la différence des perles pour la groſſeur, & leur donnent ordinairement le prix, lorſqu'elles ſont bien conformées & d'une belle nacre. Les Hollandois ſe réſervent toujours le droit d'acheter les plus groſſes, au moins ils ont la preférence ſur le prix que d'on en offre. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au Roi de Maduré ou au Prince de Marava, ſuivant la rade où ſe fait la pêche.

La pêche des perles Occidentales ſe fait depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars. On fait quelquefois une ſeconde pêche de perles

dans les Indes Orientales; celle-ci a lieu dans les mois d'Août & de Septembre. Il regne pour l'ordinaire de grandes maladies ſur ces parages au temps de la pêche : elles peuvent être cauſées par la quantité du peuple qui s'y rend & qui n'habite pas fort à l'aiſe, ou parce que pluſieurs ſe nourriſſent de la chair des huîtres qui eſt indigeſte & malfaiſante, ſoit encore à cauſe de l'infection de l'air, occaſionnée par la chair des huîtres, qui étant expoſée à l'ardeur du ſoleil, ſe corrompt en peu de jours & exhale une puanteur qui peut ſeule cauſer des maladies contagieuſes.

Il y a d'autres animaux teſtacées que l'huître, qui fourniſſent des perles, comme les *moules* du Nord & de la Lorraine; l'*hirondelle*, le *marteau*, la *pintade griſe* & les *huîtres* communes. Celles de Lorraine ſe trouvent communément dans une petite riviere des Voſges; Son Alteſſe Royale le Duc Léopold, avoit établi des gardes pour veiller à ce que perſonne n'en pêchât, s'en réſervant pour lui ſeul le produit. Feu Madame la Princeſſe Charlotte, Abbeſſe de Mons, avoit un collier fait avec ces perles; mais quoique brillantes & blanches, elles ſont la plupart *baroques*, & nullement comparables en beauté à celles des mers d'Orient & d'Occident : on ſait cependant que le Roi de Suede vient d'ennoblir M. *Linneus* pour avoir trouvé le moyen de faire groſſir les perles des moules & des huîtres du Nord, & de les rendre belles, &c. En faveur de cette découverte, les Etats du Royaume ont permis auſſi à ce ſavant Naturaliſte de ſe nommer un ſucceſſeur dans ſes différens emplois; mais le ſecret n'a point été rendu public. Ce moyen ſeroit-il de faire parquer des moules dans des étangs où l'on mettroit des ſcolopendres marines? car on a remarqué que toutes les moules taraudées par ces inſectes marins, contenoient les plus groſſes & les plus belles perles.

Parmi les perles, il y en a de différentes couleurs, de blanches, de jaunâtres, de verdâtres & de noirâtres; la couleur blanche paroît leur être la plus naturelle. Les perles de couleur plombée ne ſe trouvent qu'en Afrique, où le ſol de la mer eſt très-vaſeux. La couleur jaunâtre ou verdâtre, ſi eſtimée des Arabes, peut provenir de ce que les Pêcheurs, vendant leurs huîtres par monceaux, & les Marchands attendant quelquefois quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les perles, quelques-unes de ces huîtres nacrées perdent dans cet intervalle leur eau, ſe gâtent, s'empuantiſſent, & produiſent des

émanations qui colorent les perles qu'elles contiennent. Nous le répétons ; plus les nacres de la coquille ſont belles, plus les perles le ſont : le volume des perles répond auſſi à la grandeur de l'animal : la *pintade* gris de lin donne des perles dont la couleur eſt auſſi d'un gris de lin : celles-ci ſont fort rares, ainſi que celles de couleur de corail rouge qui ſe trouvent quelquefois attachées à la nacre intérieure & vineuſe de la *pinne marine*. Parmi les huîtres nacrées qu'on pêche, il y en a beaucoup qui ne contiennent pas de perles. Les années pluvieuſes ſont les plus favorables pour cette pêche : on a fait cette même obſervation à l'égard de nos perles d'Ecoſſe & de Lorraine.

Obſervations ſur les Perles.

La concrétion ou loupe pierreuſe qu'on appelle *perle*, eſt d'une eau argentée comme celle de la nacre ; la beauté de la perle peut ſurpaſſer même celle de la nacre de la coquille, quoique formées toutes deux d'une même matiere. Cette différence vient de ce que la nacre de perles touche par ſes extrémités à la bourbe ; au lieu que la matiere de la perle a été reçue entre les membranes qui la tiennent à couvert. M. *de Réaumur* a obſervé auſſi que la couleur des perles répondoit à la couleur de la coquille où elles ſe trouvoient renfermées ; & que les perles, moitié couleur de nacre & moitié noirâtres, avoient été formées dans le confluent de deux vaiſſeaux qui contenoient des ſucs de différentes couleurs. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1717.*

Les Joailliers appellent *loupe* ou *coque de perles* un ſuc pierreux & nacré qui s'eſt extravaſé en forme de nœud. Quand ils en trouvent de demi-ſphériques, ils les font ſcier ; & de deux de même groſſeur, collées enſemble, ils compoſent une perle. Les perles d'une figure irréguliere, c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni rondes ni en poires, ſont appellées *baroques* : telles ſont les perles d'Écoſſe. Les perles *parangones* ſont des perles d'une groſſeur extraordinaire.

Les perles les plus eſtimées en Europe ſont celles d'Orient ; & entre celles-là on choiſit par préférence celles qui ſont les plus groſſes, parfaitement rondes, polies, blanches, luiſantes, qui réfléchiſſent les objets, qui ſont rayonnantes & paroiſſent tranſparentes ſans l'être : c'eſt ce qu'on appelle *perles d'une belle eau* ou *d'un bel Orient*. Leur prix eſt plus ou moins haut, ſuivant qu'elles approchent plus ou moins de ces qualités.

Digitized by Google

En Perſe & dans les Régions Orientales, elles ne ſe vendent qu'au poids de l'or; mais en Europe elles ſuivent le tarif des pierreries. L'uſage des perles pour le luxe & la parure des Dames, en a fait un très-gros objet de commerce. Colliers, braſſelets, pendans d'oreilles, coiffures ou aigrettes, ajuſtemens, toutes ces parures introduites par le caprice, adoptées par la mode, perfectionnées par l'art & le goût, ſont des bijoux de toilette faits pour ajouter aux graces de la beauté & quelquefois pour y ſuppléer. Parmi la quantité de perles que l'on préſente tous les ans au Roi d'Eſpagne, ce Prince fait mettre à part les plus belles & les deſtine à l'ornement du Service Divin. On peut juger de la quantité qu'il en conſacre à cet uſage pieux par un habit de la ſtatue de la Vierge *Notre-Dame de la Guadeloupe*. Dans cet habillement tout le blanc n'eſt autre choſe que des perles, le rouge & le vert ſont d'émeraudes & de rubis. Il n'y a dans le monde que le Souverain des Indes qui puiſſe mettre une ſi grande magnificence dans ſa dévotion. En 1579 on préſenta au Roi Philippe II une perle trouvée à Panama: elle étoit naturellement faite en poire, & de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Elle eſt priſée à 14400 ducats. *Tavernier* en a vu une entre les mains de l'Empereur de Perſe, en 1633, & que l'on avoit achetée d'un Arabe 110400 livres ſterling. *Pline* évalue la perle de *Cléopatre* à quatre-vingts mille livres ſterling. On ſait que cette Reine crut ne pouvoir mieux prouver ſon luxe & ſon opulence à *Marc-Antoine*, qu'en avalant dans un repas qu'elle lui donnoit, une des fameuſes perles qui lui ſervoient de pendans d'oreilles. L'hiſtoire nous apprend encore que *Clodius Eſopus*, fameux Comédien Romain, voulant ſurpaſſer en magnificence ſon pere, fit avaler des perles diſſoutes dans le vinaigre à tous les convives de ſon feſtin.

En Médecine on ne ſe ſert que des perles menues, qu'on appelle *ſemences de perles*. Quoique moins cheres que les groſſes, elles n'ont pas moins de vertu: leur préparation conſiſte à les réduire, ſur le porphyre, en une poudre impalpable. La nacre de perle préparée par cette même méthode, n'eſt pas moins bonne. Ces ſubſtances ſont abſorbantes, & propres à arrêter le vomiſſement & le dévoiement. On fait entrer ces différens produits de l'huître dans pluſieurs diſpenſations médicinales; mais les Médecins inſtruits & de bonne foi, conviennent que les perles & la nacre de perles ne ſont que des abſorbans terreux qui n'ont pas plus de vertu que la nacre des huîtres les plus communes, & que leur préparation ne peut être employée par préférence que pour relever la pompe & le prix des médicamens.

Les Dames employoient autrefois dans leur fard la nacre de perles; enſuite on leur a fait accroire que les préparations coſmétiques étoient de perles fines : aujourd'hui on gâte leur teint avec le blanc de biſmuth. Les Tabletiers font avec la nacre de perles des cuillers, des jetons, des manches de couteaux, des navettes & beaucoup d'autres petits ouvrages fort agréables, mais qui jauniſſent, ainſi que les perles, à force d'être expoſés à l'air : moins d'un ſiecle ſuffit pour en altérer la beauté.

Avant que de finir cet article nous croyons devoir parler de la charlatanerie de certains Juifs, qui prétendent qu'ils ont l'eſtomac propre à nétoyer les perles, & à en augmenter le poids. Ce fait eſt d'autant plus impoſſible, que les perles, comme les os, l'ivoire & les dents s'amolliſſent dans des liqueurs acidulées & chaudes, & qu'elles perdent de leur poids. On en a des preuves qu'on ne peut révoquer en doute. Si les perles ſe nétoyoient dans un eſtomac Juif, il en ſeroit de même dans un eſtomac Muſulman ou Chrétien; mais dans tous ce ſeroit aux dépens du volume des perles. Voici un exemple bien frappant du ramolliſſement des perles: en jetant les fondations de S. Pierre de Rome on trouva un caveau où avoient été dépoſés 1118 ans auparavant les corps de deux jeunes filles de Stilicon, qui avoient été promiſes, l'une après l'autre, à l'Empereur Honorius; toutes les richeſſes qui y étoient renfermées, étoient en très-bon état, à l'exception des perles qui étoient ſi tendres qu'elles s'écraſoient facilement entre les doigts.

On tire parti auſſi de la charniere des huîtres nacrées; c'eſt un gros ligament que des Hollandois, voiſins des pêcheries de perles, font deſſécher, ont l'art de tailler & de polir enſuite de maniere à imiter une plume : ils les vendent ſous le nom de *plume de paon;* elle eſt d'un beau bleu verdâtre chatoyant. A l'égard des fauſſes perles, *voyez à l'article* ABLE.

NACRÉ. *Voyez à l'article* PRINCE *& le mot* ROI.

NADDE ou MELETTE ou APHIE PHALARIQUE. C'eſt un poiſſon rare, du genre des carpes & de la famille des poiſſons à nageoires molles: on le trouve plus communément dans les parties boréales de la Suede que par-tout ailleurs: il a un pied de longueur, quatre pouces de large; la tête obtuſe; les trous des nageoires ſont doubles; la bouche eſt ſans dents; la membrane des ouies a trois rayons; la queue eſt fourchue; la couleur du dos eſt brune, blanche aux côtés, argentée au ventre, & rouſſe à la poitrine. Les écailles ſont larges, obtuſes & ſtriées:

on

Digitized by Google

on mange ce poiſſon en Weſtrobothnie. La *nadelle* eſt une petite ſardine.

NAGEUR, *natrix torquata*. Nom donné à un ſerpent aquatique, qui crie, dit-on, comme la grenouille : il ſe nourrit de grains, d'inſectes, de tout ce qu'il trouve, &, comme la vipere, il fait la chaſſe aux rats. Les François appellent ce ſerpent le *charbonnier*. Voyez ce mot.

NAGEOIRES. *Voyez à l'article* POISSON *& au mot* BALEINE.

NAGMAUL. *Voyez* SCHINDEL.

NAGOR. Nom que l'on donne à une eſpece particuliere de gazelle d'Afrique. Ses cornes ſont ſemblables à celles du *nanguer*.

NAIN. Nom donné à celui qui eſt petit au-delà de ce que naturellement il doit être. Le nain & le géant ſont les deux extrêmes de la ſtature des hommes. *Voyez* GÉANT.

Pour avoir une idée de la race des *nains*, nous donnerons un extrait de l'origine, de la vie, de la conformation de *Bebé*, de M. *Borwſlaski*, & de M. *Bereſchny*.

Bebé, ce fameux nain du Roi de Pologne, naquit à ſept mois dans les Voſges, de parens bien faits, bien conſtitués & ſains. Il n'avoit pas tout-à-fait huit pouces en naiſſant : il ne peſoit alors qu'une livre & un quart. Sa mere l'éleva avec beaucoup de peine ; ſa petite bouche ne pouvant s'appliquer qu'en partie ſur le mamelon, une chevre fut ſa nourrice. Un ſabot qu'on rempliſſoit de laine à moitié, lui ſervit long-temps de berceau : on l'eût pris pour un *Lilliputien :* à l'âge de deux ans il commença à marcher : on lui fit des ſouliers de dix-huit lignes de longueur. A ſix ans il étoit haut de quinze pouces. Son accroiſſement fut proportionné à ſa petiteſſe premiere juſqu'à l'âge de douze ans : à cet âge la nature fit un effort dans quelques parties ſeulement. Les côtes grandirent plus d'un côté que de l'autre. L'épine du dos s'arqua en cinq endroits, & l'apophyſe naſale s'étendit beaucoup. Ce petit individu n'a jamais donné que des marques très-imparfaites d'intelligence : il ſembloit qu'elle ne paſſoit pas les bornes de l'inſtinct, & malgré la bonne éducation qu'il a reçue, il n'a conçu aucune notion de l'Être ſuprême. Il paroiſſoit aimer la muſique, on étoit même parvenu à le faire danſer & à battre quelquefois la meſure aſſez juſte. Il avoit ſans ceſſe les yeux dreſſés ſur ſon maître qui par des ſignes dirigeoit tous ſes mouvemens, ainſi qu'on le remarque dans les animaux brutes qu'on a dreſſés. Les paſſions cependant regnerent dans ſon ame : il étoit ſuſceptible de colere, de jalouſie & d'emportement dans ſes deſirs. Il avoit tous les organes libres, & tout ce qui

tient à la phyſiologie paroiſſoit ſelon l'ordre ordinaire de la nature. A l'âge de quinze ou ſeize ans il avoit vingt-neuf pouces de hauteur ; c'étoit ſon âge brillant ; il étoit joli. A l'âge de dix-ſept à dix-huit ans les ſignes de ſa virilité ou de puberté furent très-évidens & même très-forts pour ſa petite ſtructure : il paroît même prouvé qu'une gouvernante en avoit long-temps abuſé, & l'on attribue aux excès de *Bébé* l'avancement de ſa vieilleſſe, car dès l'âge de vingt-deux ans ce petit être ceſſa d'être gai, ſes forces s'affoiblirent, ſa tête ſe pencha, il commença à tomber dans une eſpece de caducité où l'on diſtinguoit une enfance marquée : la derniere année de ſa vie (il avoit alors vingt-ſix ans, trente-trois pouces de hauteur, & trente-ſix ſelon quelques-uns) il paroiſſoit accablé par le poids des années ; il ne pouvoit ſupporter l'air extérieur que par un temps chaud, & marchoit à peine cent pas. On a diſſéqué *Bébé*, & l'on a trouvé un des os pariétaux un peu enfoncé, le lobe gauche du cervelet étoit preſſé dans un endroit & un peu relevé en d'autres, & hors de la poſition naturelle, la moëlle alongée étoit comprimée de même, ce qui doit vraiſemblablement avoir empêché la force végétative de s'étendre avec régularité, & ce qui peut auſſi avoir occaſionné le dérangement des vertebres : on a conſervé le ſquelette de *Bébé ;* on le voit actuellement dans la Bibliotheque publique de Nanci. Au premier coup d'œil ce ſquelette paroît être celui d'un enfant de trois ou quatre ans au plus ; mais à l'examen on voit que c'eſt celui d'un adulte. Voici l'interprétation de l'épitaphe que le Roi de Pologne a fait faire & poſer à la mémoire de *Bébé* (M. le Comte de *Treſſan* en eſt l'Auteur). *Ci gît* Nicolas Ferri, *Lorrain, jeu de la nature, merveilleux par la petiteſſe de ſa ſtructure, chéri du nouvel* Antonin, *vieux dans l'âge de la jeuneſſe. Cinq luſtres furent un ſiecle pour lui. Il eſt mort le 9 Juin 1764.*

Paſſons maintenant à l'hiſtoire de M. *Borwſlaski.*

M. Borwſlaski, Gentilhomme Polonois, arriva à Luneville en 1760 ; il étoit à la ſuite de Madame la Comteſſe Humiecska, Grande Porte-Glaive de la Couronne de Pologne & parente du Roi Staniſlas. Sa ſtature étoit plus ſurprenante que celle de Bebé : à l'âge de vingt-deux ans il n'avoit que vingt-huit pouces de hauteur. Sa taille étoit bien priſe, ſes membres bien proportionnés, de beaux yeux, & les traits aſſez agréables ; il avoit beaucoup de force, jouiſſoit d'une bonne ſanté, ne buvoit que de l'eau, mangeoit peu & dormoit bien. Cette miniature vivante étoit pleine de graces, danſoit avec juſteſſe, & avoit l'eſprit auſſi bien fait que le corps : il avoit la mémoire bonne, le jugement fort ſain,

Digitized by Google

un cœur ſenſible & ſans méchanceté. Il étoit fort inſtruit dans la Religion Catholique, liſoit, écrivoit & calculoit bien : il s'exprimoit facilement en Allemand & en François. Le pere & la mere de M. Borwſlaski ſont de taille ordinaire, & ont eu ſix enfans : ſon aîné n'a que trente-quatre pouces, & ſa ſœur qui étoit la moins âgée, n'avoit que vingt-un pouces à l'âge de ſix ans; les trois cadets de M. Borwſlaski ont chacun cinq pieds & demi. La mere eſt toujours accouchée à terme. Ces nains en venant au monde repréſentoient une maſſe informe, preſqu'auſſi large que longue : leur tête, leurs membres, leur corps ne ſe ſont déployés que par dégrés.

Le fameux nain Lucius, dont Auguſte donna le ſpectacle au Peuple de Rome, n'avoit que dix-neuf pouces de haut, & ne peſoit que dix-ſept livres; ſa voix étoit tonnante. On en voit la figure en bronze à la Bibliotheque du Roi dans le Cabinet des médailles.

On trouve dans l'Hiſtoire d'Angleterre l'oppoſé de ces deux nains. En 1731 un Payſan du Comté de Berks amena à Londres ſon fils âgé de ſix ans, qui avoit près de cinq pieds de haut, robuſte, fort & à-peu-près de la groſſeur d'un homme fait.

Voici la deſcription d'un autre nain, mais monſtrueux, qui vit actuellement dans la ville de Lubni en Ruſſie : il s'eſt lui-même décrit en Langue Ruſſe, en voici la traduction communiquée en 1770.

Pierre Danilow Bereſcnhy, fils d'un Coſaque Podpornoghtchik du Régiment de Lubni. Ses pere & mere, freres & ſœurs ſont de ſtature ordinaire; mais ce nain parvenu à l'âge de trente ans, n'a que vingt-neuf pouces trois quarts de hauteur. Il n'a point de bras, ſes épaules ſe terminent en petits moignons de chair, à peine peut-on paſſer un doigt entre ſa tête & ſes épaules, tant ces deux parties ſont étroitement liées enſemble; cependant il n'eſt pas laid à voir. Il porte une grande mouſtache qui lui va preſque juſqu'aux oreilles. Il a beaucoup d'eſprit, de jugement & de mémoire. Sa poitrine eſt applatie, & les jambes courbes comme ſi on les avoit retournées; les genoux ſont ſans jointures, les os ſont continus aux deux jambes juſqu'aux talons, les gras de jambe ſont preſque totalement obliterés; chaque pied n'a que quatre orteils, y compris le pouce, tous quatre recourbés & deux ſeuls ſont mobiles. Il marche fort vîte; mais quand il tombe, faute de jointures aux genoux, il ne peut ſe relever. Il écrit fort couramment du pied gauche; le caractere de ſon écriture eſt des plus liſibles, tant en Ruſſe qu'en Latin : il deſſine très-

correctement au crayon, à la plume & à l'encre de la Chine : il chante, joue aux cartes & aux échecs : il fume & remplit lui-même sa pipe : il tricote des bas, & se sert pour cela d'aiguilles de bois qu'il fait lui-même : il se débotte : il mange aussi à l'aide du pied gauche & fait quantité d'autres choses très-surprenantes : il n'emploie les deux orteils séparés qu'il a au pied droit, que pour aider les opérations du pied gauche. Autant il témoigne un grand desir de s'instruire, autant il apprend avec beaucoup de facilité. Il appartient à un Colonel qui est jaloux de cultiver ces heureuses dispositions, & qui lui en facilite les progrès. On apprend que l'Impératrice de Russie fait élever un semblable nain monstrueux à l'Académie des Arts. Celui-ci a maintenant seize ans (1772).

On voit actuellement (mois de Mars 1774) à la foire Saint Germain à Paris, une naine que l'on assure être âgée de vingt ans, & qui n'a que vingt-huit pouces de hauteur. Cette fille naine est assez bien proportionnée, excepté le front qui est fort grand. A sa voix & à ses manieres enfantines on ne diroit pas qu'elle est aussi âgée ; mais en examinant les traits de son visage, & d'autres qui ne paroissent pas équivoques, on y trouve écrits très-distinctement les caracteres de son âge.

NALIM. Nom qu'on donne en Russie à la *lotte*. Voyez ce mot.

NANGUER ou NANGUEUR. Nom donné à une espece de gazelle qui se trouve au Sénégal, & qui pourroit bien être le daim des Anciens.

NAPAUL ou FAISAN CORNU. Cet oiseau de Bengale est ainsi appellé, dit M. *de Buffon*, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête ; ces cornes sont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuses à leur extrémité, couchées en arriere, & d'une substance analogue à la chair calleuse : il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillé de noir qu'ont les faisans ; mais il a tout cet espace garni de poils noirs en guise de plumes : au-dessous de cet espace & de la base du bec inférieur prend naissance une sorte de gorgerette, formée d'une peau seche, laquelle tombe & flotte librement sur la gorge & la partie supérieure du cou : cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même couleur, & sillonnée par des rides plus ou moins profondes, enforte qu'elle paroît capable d'extension dans l'oiseau vivant, & l'on peut croire qu'il sait la gonfler ou la resserrer à sa volonté : les parties latérales en sont bleues, avec quelques taches orangées & sans aucun poil en dehors ; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou, est garnie de petites plumes noires, ainsi que la partie du cou

Digitized by Google

qu'elle recouvre : le ſommet de la tête eſt rouge : la partie intérieure du corps, rougeâtre, la partie poſtérieure plus rembrunie ; ſur le tout, y compris la queue & les ailes, on voit des taches blanches entourées de noir, ſemées près-à-près aſſez régulièrement : ces taches ſont rondes ſur l'avant, oblongues ou en forme de larmes ſur l'arriere, & celles-ci tournées de maniere que la pointe regarde la tête : les ailes ne paſſent guere l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'eſt un oiſeau peſant.

NAPEL, *napellus aut aconitum cæruleum.* Quoique nous ayons déjà dit quelque choſe de cette plante prétendue venimeuſe au mot ACONIT, nous croyons devoir nous étendre davantage ſur l'hiſtoire de cette eſpece de végétal, depuis que nous avons lu les nouvelles expériences que M. *Antoine Storck* en a faites, ainſi que nous le dirons plus bas.

Le napel eſt une plante qui croît naturellement dans la Forêt noire en Siléſie, & ailleurs aux lieux montagneux ; on la cultive auſſi dans les jardins : elle y prend très-facilement, elle y dure fort long-temps, quoique négligée & même maltraitée. Sa racine eſt vivace, de la groſſeur d'un petit navet, noire en dehors, blanchâtre en dedans, produiſant ſouvent d'autres navets collatéraux. Elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de trois pieds, rondes, liſſes, moëlleuſes, roides, difficiles à rompre, garnies de feuilles amples, arrondies, verdâtres, nerveuſes & découpées en beaucoup de parties étroites, d'une maniere plus remarquable que dans toute autre eſpece d'aconit. Ses fleurs ſont diſpoſées en maniere d'épi aux ſommités des tiges, ayant la figure d'une tête couverte d'un heaume de couleur bleue rayée, & plus court que dans les autres eſpeces. A cette fleur ſuccede un fruit à pluſieurs graines membraneuſes diſpoſées en maniere de tête, qui renferment des ſemences menues, ridées & noires dans leur maturité.

Jean Bauhin dit qu'il ſeroit prudent de bannir de nos jardins un poiſon auſſi mortel à tout animal qui en mange, que l'eſt le napel. Tous les Auteurs de Botanique s'accordent auſſi à dire, qu'entre tous les poiſons qui ſe tirent de la famille des végétaux, le napel a toujours été regardé comme un des plus dangereux ; quelques Auteurs aſſurent que ſa racine échauffée dans la main, ſuffit pour cauſer la mort. Toujours eſt-il vrai que ſa fleur portée en bouquet, produit quelquefois des ſyncopes : nous en avons vu les effets ſur deux jeunes perſonnes. On rapporte qu'un

jeune homme, habitant du mont Pilat en Suiſſe, prit des fleurs de napel dans ſa main, & deſcendit la montagne pour aller à une danſe. Arrivé à la ſalle du bal champêtre, il ſentit ſa main s'engourdir, jeta les fleurs, danſa quelques heures de ſuite avec une jeune fille : le poiſon ſe communiqua par le ſimple attouchement, & tous deux moururent le ſoir du même jour. Un autre homme, pour avoir mordu dans la racine, eut une heure après la tête toute enflée. Il paroît par ſes effets qu'elle eſt cauſtique & corroſive : car elle produit en peu de temps dans ceux qui ont le malheur d'en manger, des enflures, des inflammations, des convulſions, la gangrene & la mort. *Mathiole* raconte l'hiſtoire d'un criminel condamné à mort, à qui l'on fit manger de cette racine pour eſſayer quelques antidotes qu'on propoſoit contre ce poiſon. Cet homme y trouva d'abord un goût de poivre un peu fort, & au bout de deux heures il fut ſaiſi de vertiges & de ſi violentes commotions de cerveau, qu'il s'imaginoit avoir la tête pleine d'eau bouillante ; cet état fut ſuivi d'une enflure générale de tout le corps, le viſage devint livide, les yeux ſortoient d'une maniere affreuſe hors de la tête ; enfin des convulſions horribles terminerent bientôt la vie & l'eſpérance de ce criminel. Autrefois on empoiſonnoit les fleches avec le ſuc de cette plante, & l'on détruiſoit auſſi les animaux ſauvages & féroces, lions, tigres, loups, pantheres, &c. avec le napel adroitement mêlé à l'appât des viandes qu'ils aiment le plus. *Weſper* dit, qu'en temps de peſte, on s'eſt ſervi de cette plante pilée en guiſe de véſicatoire : ce qui démontre évidemment la qualité cauſtique & éroſive de cette plante. On ſait encore que les fleurs du napel, portées ſur la tête, ont la propriété de détruire l'eſpece vermineuſe qui ronge les chairs, & de cauſer en place une migraine très-douloureuſe.

M. *Haller* rapporte qu'on a des exemples récens en Allemagne & en Suede de l'effet dangereux & même funeſte du napel. Son poiſon, dit-il, a cependant de la peine à tuer un chien, & les animaux des Alpes ſavent s'en abſtenir. Pour l'odeur ou l'attouchement, même des mains en ſueur, le même Obſervateur dit qu'on n'a rien à en redouter. Nous avons cependant cité ce que peut produire ſa fleur portée en bouquet.

Un tel expoſé des propriétés du napel ſuffit bien pour en proſcrire l'uſage intérieur ; mais l'illuſtre *Storck*, accoutumé d'après l'expérience à douter de la violence des poiſons végétaux, a voulu s'aſſurer par lu-

Digitized by Google

même des effets de celui-ci. Pour les mieux éprouver, il mit ſur ſa langue une petite quantité de poudre des feuilles & des tiges de l'aconit napel; elle produiſit de l'ardeur, & lui-cauſa une ſalivation qui durerent long-temps; il reſſentoit auſſi des douleurs momentanées, vagues & lancinantes; mais il ne s'en ſuivit aucun mal.

Cette même poudre jetée ſur un ulcere chancreux & fongueux, ne le conſuma pas.

M. *Storck* fit enſuite l'extrait de napel avec le ſuc exprimé de cette plante: il en mit un grain entre la paupiere inférieure de ſon œil droit & l'œil même, il n'en fut affecté que comme il l'auroit été par tout autre corps étranger. Il fit enſuite un mêlange de deux grains de cet extrait avec deux gros de ſucre en poudre, & pour obſerver particuliérement ce qui ſe paſſeroit dans le corps, il avala lui-même ſix grains de ce mêlange qui ne lui firent rien. Le ſecond jour il en prit huit, qui ne lui produiſirent aucune ſenſation, & il en fut de même des dix grains qu'il prit le troiſieme jour. Enhardi par le ſuccès de ces eſſais, il en prit vingt grains: aucune des fonctions animales n'en fut dérangée, mais il tranſpira un peu plus qu'à l'ordinaire. Il continua ainſi pendant ſept jours, & le huitieme il ſe repoſa; il recommença le neuvieme, & continua juſqu'au quatorzieme, ſans s'appercevoir de rien de nouveau. M. *Storck* conclut de-là, que la poudre de napel excite la tranſpiration & la ſueur, qu'on peut en donner aux malades intérieurement avec ſécurité, en l'adminiſtrant en petites doſes pour commencer; qu'elle convient dans les maladies, dont on peut chaſſer la matiere ou la cauſe par les voies de la tranſpiration & de la ſueur: telles que les fievres, les douleurs ſciatiques, même pour les glandes enflées & ſquirreuſes. Ainſi l'art de guérir peut tirer parti de cette plante mortelle.

Le Docteur *Bernhard de Bernitz* dit que la plante de napel deſſéchée ou tranſplantée des Alpes dans les jardins, perd ſa qualité vénéneuſe, & qu'elle n'eſt point un poiſon dans le Nord comme dans l'Italie. M. *Deſlandes* aſſure la même choſe dans la Bretagne; mais il eſt très-probable, ainſi que l'obſerve M. *Haller*, que ces Auteurs parlent d'une plante différente du napel: c'eſt, dit-il, une eſpece d'aconit à fleur bleue, mais du reſte très-ſemblable à l'*aconitum lycoctonum*. Il eſt *ſûr* du moins que le napel a tué un Chirurgien en Suede, & qu'il eſt mortel pour les chevres de Falhun. C'eſt aux Médecins qu'il

convient de prononcer ſi l'uſage interne du napel doit être permis ou défendu.

Quant aux remedes propres contre le poiſon du napel, on commence par donner promptement un émétique, ſuivi d'une boiſſon abondante de lait & de beurre bouillis enſemble, l'on finit le traitement par des bols de thériaque ou par un autre antidote, & on y joint les ſels volatils de vipere ou de corne de cerf, &c.

NAPHTE. *Voyez* PÉTROLE.

NARCAPHTE, *narcaphtum*. Nom donné à l'écorce odoriférante & réſineuſe de l'arbre qui produit l'oliban; les Juifs Orientaux s'en ſervent dans leurs parfums; en Europe on l'emploie quelquefois pour les maladies du poumon. On appelle auſſi le narcaphte *tignamé* ou *thymiama*. Voyez OLIBAN.

NARCISSE, *narciſſus latifolius*, eſt une plante dont la racine eſt bulbeuſe, noirâtre en dehors, blanche en dedans, viſqueuſe, amere, & pouſſant en deſſous des fibres comme les autres racines bulbeuſes. Il ſort de ſa racine des feuilles vertes pâles, aſſez ſemblables à celles du poireau. Il s'éleve d'entr'elles une tige haute d'un pied, creuſe, nue, cannelée, portant en ſa ſommité une grande fleur à une ſeule feuille évaſée en godet, blanche, & entourée de ſix feuilles pâles & purpurines, d'une odeur fort agréable. A cette fleur ſuccede un fruit oblong, triangulaire, rempli intérieurement de ſemences arrondies, noires & ameres: la fleur de cette plante eſt un peu narcotique, & ſa racine eſt aglutinante & vomitive.

On cultive cette plante dans les jardins à cauſe de la beauté & de la bonne odeur de ſa fleur: elle eſt une des premieres dont la fleur décore nos parterres au retour du printems. Il y en a de pluſieurs ſortes: 1°. le *narciſſe de Conſtantinople*; 2°. le *grand narciſſe d'Inde*; 3°. le *narciſſe rouge*; 4°. celui qui eſt *jaune*; 5°. le *narciſſe d'Angleterre*. Il ſe trouve auſſi dans les bois & les prairies une eſpece de narciſſe jaune qu'on nomme *aiau*. Voyez CAMPANE JAUNE.

On plante les narciſſes dans les parterres en planches à quatre doigts de diſtance, à la fin de Janvier: on les multiplie de caïeux, & on les replante en Octobre. Les jonquilles & les tubéreuſes ne ſont que des eſpeces de narciſſe. *Voyez ces mots*. En général les narciſſes ont les fleurs diſpoſées en épi, en pannicule, ou en ombelle.

NARCISSE

NARCISSE D'AUTOMNE. *Voyez* LYS NARCISSE.

NARCISSE DE MER ou PETITE SCILLE BLANCHE. *Voyez à la ſuite du mot* SCILLE.

NARCISSITE. Nom donné à une pierre qui imite la fleur du narciſſe. Ce n'eſt peut-être qu'une empreinte.

NARD, *nardus*. On a donné ce nom à différentes plantes d'uſage en Médecine, & dont nous ferons mention dans cet article.

Le NARD INDIEN ou SPICA-NARD, *nardus Indica*. C'eſt, ſelon M. *Geoffroi* (*Mat. Médic.*) une racine chevelue, ou plutôt un aſſemblage de fibres entortillées, attachées à la tête de la racine, qui ne ſont rien autre choſe que les filamens nerveux des feuilles fanées, deſſéchées, ramaſſées en un petit paquet, de la groſſeur & de la longueur du doigt, de couleur brune rouſsâtre, d'un goût amer, âcre, d'une odeur aromatique, approchante de celle du ſouchet. Cette partie filamenteuſe de la plante qui eſt en uſage, n'eſt, dit auſſi M. *Geoffroi*, ni un épi, ni une racine, mais c'eſt la partie inférieure des tiges, qui eſt d'abord garnie de pluſieurs petites feuilles, qui en ſe fanant & en ſe deſſéchant tous les ans, ſe changent en des filets, n'y ayant que leurs fibres nerveuſes qui ſubſiſtent.

On a donné au nard le nom d'*épi*, à cauſe de ſa figure; la racine à laquelle il eſt attaché, eſt de la groſſeur du doigt, fibreuſe, brunâtre, ſolide & caſſante. Parmi ces filamens on trouve quelquefois des feuilles encore entieres, blanchâtres & de petites tiges creuſes, cannelées, &c.

Le nard Indien croît en grande quantité dans la grande Java, & les habitans en font beaucoup d'uſage dans leurs cuiſines, pour aſſaiſonner les poiſſons & les viandes. On en apportoit autrefois de la Syrie & du Gange, dont la couleur & la longueur des fibres varioient beaucoup.

La plante de ce nard s'appelle *gramen cyperoïdes aromaticum Indicum*. BREYN. On eſtime le ſpica nard alexitere, céphalique, ſtomachique; néphrétique & hyſtérique. *Riviere* dit qu'il convient, pris en ſubſtance dans du bouillon pour l'hémorrhagie des narines. *Bontius* dit que dans les Indes on fait infuſer dans du vinaigre le nard deſſéché, & qu'après y avoir ajouté un peu de ſucre, on fait uſage de ce remede contre les obſtructions du foie & de la rate: il convient encore, ſoit à l'intérieur, ſoit à l'extérieur, pour la morſure des bêtes venimeuſes.

Le NARD CELTIQUE, *nardus Celtica; Spica Gallica aut Romana*. C'eſt une eſpece de valériane, dit M. *Haller*; ſa racine eſt rampante,

chevelue, rouſsâtre, garnie de petites écailles, d'un vert jaunâtre, d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, d'une odeur forte & un peu déſagréable. Les petits rameaux de cette plante baſſe pouſſent par intervalle des fibres un peu chevelues & brunes; à leur partie ſupérieure ils donnent naiſſance à pluſieurs petites têtes qui ſoutiennent de petites feuilles oblongues de couleur jaunâtre. Il s'éleve d'entre ces feuilles une petite tige, haute d'un pied, ayant ſur chaque nœud deux petites feuilles oppoſées; elle porte en ſa ſommité beaucoup de fleurs qui ont la figure d'une étoile d'un jaune tirant ſur le rouge, & qui dans la ſuite deviennent de petites graines oblongues & aigrettées.

Toutes les parties de cette plante ſont aromatiques, & imitent étant récemment ſéchées, l'odeur de la petite valériane. *Cluſius* dit que le nard celtique fleurit en Août, preſque ſous les neiges même, ſur le ſommet des Alpes de Styrie. M. *Haller* dit qu'il eſt commun ſur les Alpes de la vallée d'Aoſte, & qu'il y en a auſſi ſur le Saint-Bernard; les feuilles paroiſſent enſuite, lorſque les fleurs commencent à tomber. Les habitans le ramaſſent vers le commencement de Septembre, lorſque les feuilles jauniſſent; car alors ſon odeur eſt agréable, au lieu qu'il n'en a point lorſqu'elles ne font que de paroître, ou que la plante eſt encore verte. Ce nard qu'on trouve en bottes chez les Droguiſtes, a les mêmes propriétés que le précédent; il eſt cependant plus diurétique & plus carminatif. On en tranſporte en Egypte, où, ſuivant M. de *Haller*, on lui attribue une vertu pour adoucir la peau.

Le NARD DE MONTAGNE, *nardus montana tuberoſa*. C'eſt une eſpece de valériane des Pyrénées, &c. dont la racine eſt oblongue, arrondie, & en forme de navet, de la groſſeur du petit doigt. Sa tête qui eſt portée ſur une petite tige rougeâtre, eſt garnie de fibres chevelues, brunâtres & un peu dures. Cette racine eſt vivace, d'un goût âcre & aromatique.

Le petit *nardus Indica* eſt une eſpece de *gramen*. Voyez ci-deſſus.

Le *nard bâtard du Languedoc*, eſt une ſorte de chiendent.

Le *faux nard*, eſt la racine de l'ail ſerpentin des Alpes. *Voyez* AIL.

Le *nard ſauvage*, *nardus ruſtica*, eſt la racine du cabaret. *Voyez ce mot.*

Le *nard commun*, eſt l'aſpic ou lavande mâle. *Voyez* LAVANDE.

NARHWAL ou LICORNE DE MER, *unicornu marinum*. Voyez à l'article BALEINE.

Digitized by Google

NARI-NARI. Eſpece de raie du Bréſil ; les Hollandois l'appellent *piilfert :* ce poiſſon eſt charnu, il a le corps & les nageoires triangulaires ; ſa tête eſt groſſe & ramaſſée, au milieu il y a une eſpece de foſſe : au lieu de dents, il a dans la bouche des os qui ſont compoſés de pluſieurs oſſelets : ſes yeux ſont petits : le deſſous du corps eſt rouge bleuâtre, tiqueté de blanc ; le ventre eſt aſſez blanc, & ſa peau unie. Proche de ſa queue, ſont deux crochets longs de trois doigts, & faits comme les hameçons d'un Pêcheur : ſa chair eſt fort délicate.

NARKA. Nom que les naturels du pays de Kamtſchatka donnent au poiſſon rouge de leurs mers. *Voyez à la fin de l'article* POISSON.

NASICORNE. Nom donné au rhinocéros inſecte, dont il eſt parlé à l'article *ſcarabée monoceros.* Voyez ce mot.

NASITOR. *Voyez* CRESSON ALÉNOIS.

NATICE, *natica.* Nom que M. *Adanſon* donne d'après les Anciens à un genre de coquillage operculé aſſez ſemblable à la nérite, & qui, ſelon M. d'*Argenville*, eſt un limaçon à bouche demi-ronde, qui n'a point de gencives, ni de dents, ſeul caractere qui le diſtingue de la *nérite.* Voyez ce mot.

NATIF. Dans l'Hiſtoire Naturelle du regne minéral c'eſt un ſynonyme de *vierge ;* il exprime un métal, ou un demi-métal qui ſe trouve dans le ſein de la terre ſous la forme qui lui eſt propre & ſans être mêlangé. On dit de l'argent *vierge*, du cuivre & de l'or *natifs.*

NATRON, *natrum.* C'eſt un ſel alkali terreux, appellé quelquefois *alkali terreſtre Oriental.* Il eſt en partie fixe, & toujours mêlé avec des corps terreſtres. Quelquefois il contient du ſel marin, ou un ſel alkali volatil, de maniere cependant que l'alkali fixe y domine. Le natron fond aiſément à l'humidité de l'air ; réſous en liqueur, il fait moins d'effervescence avec tous les acides que ſous une forme ſolide, il ſe diſſout dans quatre fois ſon poids d'eau chaude. Cette eſpece de ſel minéral, qu'il ne faut pas confondre avec la véritable ſoude végétale en pains durs & aſſez blancs, que l'on fabrique en Egypte, & dont on ſe ſervoit autrefois en France pour faire du ſavon & du verre, ſe trouve auſſi en Egypte, en Syrie, dans l'Aſie mineure & dans les Indes Orientales. On peut même le regarder comme le *nitre des Anciens*, lequel fermentoit avec des liqueurs acides, & ils s'en ſervoient comme d'un ſel lixiviel pour laver leurs habits, & pour mettre dans leurs bains purificatoires (Jeremie, chap. 2. verſ. 22). Ils le mêloient avec du ſable pour en

faire du verre (Tacit. liv. 5.). *Salomon* fait entendre cette effervescence du nitre d'Egypte avec le vinaigre, lorſqu'il dit dans les Proverbes, (chap. 25. verſ. 20.) *celui qui chante des airs à un cœur affligé, fait comme ſi l'on mêloit du nitre avec du vinaigre.* Or, il n'y a que le natron qui poſſede cette propriété. Aujourd'hui nous voyons rarement ce ſel dans le commerce, ainſi que la ſoude végétale d'Egypte, que l'on appelloit auſſi *natron*, celle-ci ayant été prohibée ſous le miniſtere du Grand Colbert. On lui ſubſtitue le ſel de verre ou l'anatron factice. Le natron naturel, tel qu'il ſe trouve dans la terre, eſt ordinairement d'un blanc rougeâtre & en maſſes informes.

Nous avons donné dans notre Minéralogie un détail aſſez circonſtancié de la préparation & de l'uſage de ce ſel en Egypte. C'eſt dans l'hiver que ce ſel ſuinte naturellement de la terre : on le ramaſſe dans l'état de liqueur dans deux grands lacs, dont l'un eſt ſitué près de Memphis, & l'autre aux environs d'Alexandrie. Les vents qui regnent dans ces contrées ne tardent pas d'en faire évaporer la ſurabondance d'eau, & lorſque l'eau eſt aſſez diminuée pour que le ſel commence à ſe criſtalliſer, on le retire avec des pelles faites en écumoire, puis après l'avoir égoutté, on le tranſporte dans de grands magaſins à Terrané & à Damanchou. Les Payſans ſont contraints par corvée d'en voiturer quarante-cinq mille quintaux, partie en bateau ſur le Nil, & l'autre partie ſur des chameaux : mais cette obligation forcée leur tient lieu de la taille qu'ils devroient pour leurs terres enſemencées.

Les Arabes emploient ce ſel pour blanchir leur cuivre & le linge ; les Egyptiens s'en ſervent au lieu de ſoude dans leur ſavon & leur verre ; les Boulangers d'Alexandrie en mettent dans leur ſorgo ; les Tanneurs du pays en préparent leurs cuirs ; les Bouchers, &c. s'en ſervent auſſi pour attendrir ou conſerver les viandes, &c. *Voyez notre Minéral. Tom. I. pag. 319 & 320.* Le ſel alkali qui ſe trouve dans quelques eaux thermales & minérales, a beaucoup de rapport avec le natron : l'on donne auſſi au ſel d'Ebſhom le nom de *natron d'Angleterre.* Voyez SEL D'EBSHOM.

NATURALISTE. C'eſt un Phyſicien & un Philoſophe qui conſidere l'aſſemblage & l'état des choſes créées dans la nature : il y en a peu qui s'occupent également de toutes les parties de cette ſcience ; l'un étudie les foſſiles & les minéraux ; l'autre tâche de connoître méthodiquement les individus du regne végétal ; ſouvent il ſe borne à la culture des

Digitized by Google

plantes : d'autres ne trouvent d'agrément que dans les curieuſes recherches & obſervations du regne animal, ou même d'une de ſes parties : quelques-uns étendant la ſphere de leur génie, n'étudient point ce qui les environne immédiatement, leurs yeux armés du téleſcope, conſiderent & obſervent ce qui ſe paſſe dans l'immenſité des cieux ; d'autres enfin, ſe reſtreignent à l'obſervation météorologique. Ainſi le Minéralogiſte, le Botaniſte, le Zoologiſte, l'Aſtronome, &c. ſont les démonſtrateurs ou les interpretes des ouvrages & des opérations de la Nature. *Voyez les articles* CIEL & PLANETE, ANIMAL, PLANTE, MINÉRAL & HISTOIRE NATURELLE.

NATURE, *natura*. Ce mot pris en général comprend le ſyſtême du monde, la machine ou le mécaniſme de l'univers, l'aſſemblage de toutes les choſes créées. La nature eſt le monde réel, poſſible, ou l'univers créé, *natura naturata*. Les Phyſiciens étudient la nature ſuivant l'ordre & le cours naturel des choſes, ſuivant la ſuite des cauſes ſecondes, ou les lois du mouvement que Dieu a établies, & qui agiſſent dans toutes les occaſions par une néceſſité inévitable. Les Théologiens appellent l'Être qui a ordonné & préſidé à cet enchaînement des cauſes & des effets, *natura naturans*. Tout ſe tient dans l'univers ; ce n'eſt qu'un tout ſubſiſtant par l'accord & la correſpondance de toutes ſes parties : il n'y exiſte rien, juſqu'au plus petit atome, qui n'y ſoit auſſi néceſſaire que l'exiſtence de la mouche l'eſt à la ſubſiſtance de l'araignée : tout eſt ſoumis à l'ordre univerſel : la nature entiere n'eſt qu'un ſeul & vaſte ſyſtême que tous les êtres compoſent. Les animaux compoſent un ſyſtême qui ſe réunit à celui des végétaux ; celui-ci au ſyſtême des autres corps qui couvrent la ſurface de notre globe : tout prouve que tous ces ſyſtêmes ne ſont que des parties d'un ſyſtême général ou plus étendu. Ces principes ſeront établis & confirmés dans toute la ſuite de cet Ouvrage.

On fait encore un autre uſage du terme de *nature* : on dit la *nature* de l'homme, pour exprimer ſon tempérament, ſon humeur, ſes inclinations. La *belle nature* eſt la nature embellie par les Beaux Arts pour l'uſage & l'agrément. C'eſt ainſi qu'on cultive l'oreille d'ours, les œillets, &c. & que la Peinture & la Sculpture ajoutent au charme des yeux. On dit qu'un corps eſt naturel, quand l'art ne l'a pas produit.

NATURE DE BALEINE ou BLANC DE BALEINE. *Voyez à l'article* BALEINE.

NAUCORE ou MOUCHE SCORPION. En voici la deſcription par M. *de Cayeu de Valernod.*

La naucore eſt un inſecte hémiptere aquatique, qui tient de la mouche par la tête, de la punaiſe par la trompe & les étuis, de la procigale par le port de ces mêmes étuis, du cancre par les deux premieres pattes, & enfin des dytiques & des hydrophiles par les quatre dernieres. Les ruiſſeaux n'ont point d'inſecte plus agile ni qui ſaute mieux, quoiqu'à ſon déſavantage, parce que les deux dernieres pattes, deſtinées à faire reſſort, ſont trop longues relativement à la longueur du corps, & articulées trop bas, ſavoir à l'origine de cette partie du ventre qui commence à diminuer. La naucore ne laiſſe pas d'être un fort bel inſecte. La gaine de la trompe eſt noire à ſon extrémité; mais cette couleur s'éclaircit peu-à-peu en remontant vers la tête, & prend alors une couleur verte fort agréable. Cette gaine eſt d'une ſeule piece, dure comme de la corne, faite en bec d'oiſeau & creuſée intérieurement dans toute ſa longueur. La trompe eſt logée dans ce canal & en remplit toute la capacité. Elle eſt également creuſe en-dedans, très-fine, très-aiguë, & d'une roideur qu'on croiroit incompatible avec ſa délicateſſe. Les yeux ſont d'une couleur de café clair, extérieurement convexes & placés aux deux côtés de la tête dont ils occupent les deux tiers en longueur & en largeur. L'entre-deux, à commencer un peu au deſſous de la jonction de la trompe, eſt d'un blanc jaunâtre, mêlé d'une légere teinte de vert, ainſi que la moitié antérieure du corſelet, les pattes & les antennes. Celles-ci ſont très-courtes & placées au-deſſous des yeux. La moitié poſtérieure du corſelet eſt parfaitement ſemblable aux écailles d'ablette, dont on ſe ſert pour contrefaire les perles. Le deſſus des étuis eſt d'un noir ſatiné par-tout, excepté à l'angle extérieur de leur baſe, d'où ſortent deux lignes en maniere d'V conſonne, d'un blanc terne, dont la plus longue branche s'étend le long de l'écuſſon, & ſe termine à la ſuture, à l'endroit où la partie cartilagineuſe de ces mêmes étuis ſe joint à la partie membraneuſe; l'autre branche plus courte d'un tiers & moins large, s'étend entre la premiere & le bord extérieur des étuis, & finit dans leur milieu. Le ventre & le corſelet ſont bordés en-deſſous d'un rang de poils d'un gris ſale, qui touchent par leurs extrémités à d'autres poils, leſquels naiſſent d'une ſtrie qui partage le ventre longitudinalement en deux parties égales, & s'écartent des deux côtés de maniere qu'ils reſſemblent parfaitement à un V con-

Digitized by Google

ſonne renverſé. Les pattes n'ont que deux articulations aux tarſes. Celles de la premiere paire ſe replient en devant & en-deſſous, en forme de pinces ; mais les autres ne different en rien de celles des dytiques & des hydrophiles, c'eſt-à-dire qu'elles ſont faites en nageoires. Les ailes que les étuis couvrent à demi, ſont d'un gris de lin tendre dans leur partie ſupérieure, & noires dans la partie inférieure qui reſte toujours découverte.

Cette naucore, que je nommerois volontiers *androſacée*, parce que je l'ai priſe dans une touffe d'herbes, mêlée de beaucoup d'androſace, ſe trouve, comme toutes les autres naucores, communément dans les ruiſſeaux, & ſe nourrit du parenchyme des plantes qui y croiſſent, & même de la ſubſtance des inſectes qui y vivent. Le ventre renferme un canal d'un tiers de ligne de diametre à ſes deux extrémités ; mais il ſe renfle dans ſon milieu, & forme une eſpece d'eſtomac capable de contenir un grain de lentille. Les parties qui ſervent à la génération ſont contenues dans le dernier anneau du ventre, qui eſt beaucoup plus long que chacun des ſix autres qui le compoſent. Celles du mâle conſiſtent en un amas de petits vaiſſeaux blancs qui aboutiſſent tous à une verge de couleur blonde, très-fine & très-courte, rayée en-deſſus dans toute ſa longueur, & armée d'un petit crochet à ſon extrémité : elle ſort à l'extérieur par une ouverture pratiquée au *rectum* tout près de l'anus. L'ovaire de la femelle eſt ſitué à la partie latérale & externe du rectum, & communique à cette partie par une ouverture qui eſt placée tout près de l'orifice extérieur. Cet ovaire eſt un amas de petits grains blancs qui s'apperçoivent d'autant mieux à la vue ſimple, que les autres parties du ventre ſont d'une couleur verdâtre. Le tout eſt enveloppé, dans les deux ſexes, par une membrane adipeuſe qui tapiſſe l'intérieur, & qu'on pourroit appeller *péritoine*. D'après cette deſcription des parties internes de cet inſecte, il n'eſt pas difficile de s'imaginer que le ventre doit être plus aigu en-deſſous qu'en deſſus, & que par conſéquent ſes ailes ſont pliées en toit.

Les naucores piquent très-vivement, & font couler dans la bleſſure une liqueur venimeuſe qui fait enfler la partie & cauſe une douleur d'autant plus inſupportable qu'elle approche plus du chatouillement. Le meilleur remede que j'aie trouvé pour ces ſortes de piqûres, pour celles des guêpes & des abeilles, eſt la ſalive appliquée ſur le champ, & qu'on y laiſſe ſécher. La douleur ceſſe en un quart d'heure.

NAVET, *napus*. Le navet eſt la racine d'une plante qui porte le même nom, & que l'on cultive dans les champs & dans les iardins. Il y a des navets que l'on cultive pour la table, & d'autres pour la nourriture des beſtiaux; nous parlerons d'abord des premiers.

La racine du navet eſt de forme, de groſſeur & de couleur différentes, ſuivant l'eſpece; elle eſt charnue & douce, exhalant une petite odeur aſſez agréable. Sa feuille eſt un peu alongée, découpée profondément, rude & velue, d'un gros vert. Sa tige qui s'éleve de deux ou trois pieds, eſt branchue, liſſe, plus ou moins groſſe, ſuivant l'eſpece. Les fleurs naiſſent en abondance aux extrémités de ſes rameaux. Ces fleurs ſont de couleur jaune, quelquefois blanches, à quatre feuilles diſpoſées en croix. Aux fleurs ſuccedent des filiques qui contiennent des ſemences rondes & brunes.

Il y a pluſieurs eſpeces de navets, mais dont quelques-uns ne ſe plaiſent que dans certains terrains; tels ſont les navets de Freneuſe, de Saulieu en Bourgogne, de Saint-Jôme, du Gatinois, qui dégénerent notablement quand on veut les élever ailleurs. C'eſt de toutes les plantes celle qui s'accoutume le moins au changement de terrain natal, & qui vîent le mieux dans les terres arides, ſablonneuſes & caillouteuſes où toutes les autres ne font que languir.

Les ſix eſpeces dont la culture réuſſit le mieux dans nos climats, ſont le petit navet de Berlin, qui eſt fort menu, plus rond que long, & blanc; c'eſt le plus petit & le meilleur: le navet de Vaugirard, qui eſt de médiocre groſſeur, un peu alongé, tirant ſur le gris du côté de la tête, d'un bon goût, tendre; il eſt fort commun à Paris & fort eſtimé: le navet commun, tant le rond que le long, qui eſt celui qu'on cultive le plus communément à Aubervilliers: le navet gris, ainſi nommé de ſa couleur, & dont la forme eſt alongée: le navet de Meaux, qui rend le plus de profit par ſa groſſeur & par ſa longueur, qui eſt communément de huit à dix pouces; cette eſpece, élevée aux environs de Meaux, eſt meilleure que la même élevée aux environs de Paris. Il y a auſſi le navet jaune, qui eſt excellent.

Toutes ces eſpeces ſe cultivent de la même maniere, & réuſſiſſent mieux en général dans les terres légeres que dans toutes les autres. On ſeme les navets en deux temps, au mois de Mars & au mois d'Août, & ils viennent ordinairement mieux dans cette derniere ſaiſon. Il faut que la terre ait été bien labourée, qu'elle ne ſoit ni trop ſeche

ni

ni trop trempée, & avoir attention de ſemer très-clair. Quand la graine eſt levée on éclaircit le plan, de maniere qu'il reſte environ ſix pouces de diſtance d'un pied à l'autre, & on ſarcle toutes les mauvaiſes herbes. Les navets ſont ordinairement bons au bout de deux mois, & il faut les arracher alors de crainte qu'ils ne ſe cordent, ou que les vers ou les mulots ne les attaquent. Ceux du printems ſervent pour l'été; & ceux du mois d'Août paſſent l'hiver, étant mis dans le ſable après qu'on leur a tordu la fanne, ou entaſſés en pleine terre, dans un trou qu'on couvre de chaume; il faut que ce trou ſoit pratiqué de façon que l'eau des pluies ait un écoulement, & que les pleurs de la terre ne puiſſent pas l'inonder.

On peut auſſi ſemer les navets dès le mois de Février ſur une couche chargée de huit à neuf pouces de terreau, & dont la chaleur ſoit preſque amortie : on en jouit par ce moyen dès le commencement de Mai.

Pour ſe procurer la graine de toutes ces eſpeces, on choiſit les plus belles racines, qu'on remet en terre au mois de Mars, à un pied de diſtance les unes des autres. Au mois d'Août on les arrache, & au bout de quelques jours on bat la graine. Elle ne ſe conſerve bonne que pendant deux ans.

Le navet a pour principal ennemi la *liſette*, qui dévore les jeunes feuilles & fait périr la plante, ſur-tout dans les années ſeches. On n'y connoît point de remede, ſi ce n'eſt de donner une nouvelle façon à la terre & de ſemer de nouveau, lorſqu'un plant de navets a été ainſi ravagé. M. *Bourgeois* a cependant obſervé qu'on peut éloigner & détruire cet inſecte en arroſant ces jeunes plantes, même les choux & les raves, pendant pluſieurs ſoirs de ſuite avec de l'urine de cochon mêlée avec moitié eau. Cette eſpece d'urine n'a point, ſelon notre Obſervateur, la propriété brûlante qu'ont celles des autres animaux; elle rafraîchit les plantes, les préſerve de la ſéchereſſe, & les fait croître & proſpérer très-facilement. On a auſſi remarqué qu'en ſemant après la mi-Août, le plant eſt ordinairement beaucoup moins fatigué de ces inſectes, parce qu'ils commencent alors à ſe retirer.

Le navet eſt un légume aſſez ſain, quoiqu'un peu venteux; on le met dans les ſoupes, on le mange à la ſauce blanche & à la moutarde : on le frit en pâte, & il ſe marie bien avec la plupart des viandes, ſingulierement avec le mouton & le canard. On tire par expreſſion de la

graine du navet une huile qui ſert à brûler, & qu'on mêle avec celle de la navette.

Le navet a de grandes propriétés dans la Médecine ; ſa décoction eſt d'un uſage très-familier dans les bouillons propres pour la poitrine ; mêlée avec le ſucre elle forme un ſyrop très-eſtimé pour appaiſer la toux invétérée & pour l'aſthme. La ſemence du navet eſt inciſive & apéritive.

Les navets que l'on cultive pour la nourriture du bétail, ſe réduiſent à trois eſpeces. L'une eſt le navet à grande racine, que l'on cultive pour le ſervice de la table, mais qu'on donne auſſi au bétail quand on ſe trouve en avoir une aſſez grande quantité. L'autre eſpece eſt la *turnip* des Anglois ou la *rabioule* du Limouſin, du Poitou, de la Bretagne. L'eſpece la plus eſtimée en Angleterre eſt la turnip rouge d'Ecoſſe. Enfin la troiſieme eſt la rave du Limouſin.

La rabioule ou la turnip (*turneps*) que les Anglois cultivent pour leurs beſtiaux, a la racine beaucoup plus large que longue. Cette groſſe racine, qui eſt preſque hors du terrain, jette dans l'intérieur de la terre un filet gros comme le doigt, qui ſert à lui fournir de la nourriture. Ces navets deviennent ſi gros, qu'on en voit qui ont juſqu'à neuf pouces de diametre. Ces racines ſe plaiſent dans des terres légeres & bien amandées. On les ſeme ordinairement dans le courant du mois de Juin ; on les arrache au mois d'Octobre, & on les garde pour l'hiver, où la diſette d'herbes oblige de mettre les beſtiaux au ſec.

NAVET DU DIABLE. *Voyez à l'article* BRYONE.

NAVETTE ou NAVET SAUVAGE, *napus ſylveſtris*. Cette plante ne differe du navet commun & cultivé que par ſa racine qui eſt beaucoup plus petite, d'un goût âcre & qui ſent le ſauvageon. Sa fleur eſt jaune & quelquefois blanchâtre. Ses feuilles ſont plus découpées. La navette croît naturellement entre les blés, ſur les levées & les bords des foſſés : elle fleurit en Avril & en Mai, & produit beaucoup de graine.

Toute la plante eſt beaucoup plus alexitere que la précédente, ſurtout la ſemence. Tout le monde ſait que les Oiſeliers en nourriſſent dans des cages bien des eſpeces de petits oiſeaux, comme ſerins, chardonnerets, linotes, pinçons, &c. C'eſt de cette même graine émulſive qu'on tire par expreſſion une huile appellée *rabette* ou *navette*, dont on ſe ſert pour brûler à la lampe, & que les Ouvriers en laine emploient auſſi dans leurs ouvrages. La grande conſommation que l'on fait de cette

Digitized by Google

huile, a engagé depuis quelques années divers particuliers à cultiver cette plante, ſur-tout aux environs de Rouën, dans le pays de Caux, & dans la Picardie. On ſeme la navette depuis le commencement d'Avril juſqu'en Juillet, & en plein champ. Il lui faut des terres fortes & bien labourées, & que l'on herſe après la ſemaille. On connoît que la ſemence eſt mûre, quand la coſſe eſt devenue blanche. La graine appellé *groſſe navette* eſt la graine du *colſa*. Voyez ce mot. M l'Abbé *Roſier* a fait un très-bon Traité ſur *la meilleure maniere de cultiver la navette & le colſa, & d'en extraire une huile dépouillée de ſon mauvais goût & de ſon odeur déſagréable.* Cet Ouvrage eſt précédé d'un avant-propos, dans lequel l'Auteur examine ſi l'huile de pavot, dite d'*œillet*, eſt narcotique & ſomnifere; en un mot ſi elle eſt auſſi dangereuſe que quelques-uns l'ont ſoupçonné; & il conclut pour la négative.

NAVETTE DE TISSERAND. On donne ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines. La navette eſt rare & reſſemble à un petit œuf blanc, dont les deux bouts ſeroient alongés, pointus & creuſés en gouttiere.

NAUTILE ou VAISSEAU-COQUILLE, ou VOILIER, *nautilus aut polypus teſtaceus.* C'eſt un genre de coquillage univalve, fait comme une gondole à poupe élevée. Les nautiles ſont contournés en ſpirales de deux ou trois révolutions, toutes dans un même plan, & dont la derniere paroît ſeule extérieurement. On diſtingue deux ſortes de nautiles:

1°. Le NAUTILE ÉPAIS & CHAMBRÉ, *nautilus craſſus Indicus*, eſt à cloiſons, ombiliqué & ſans oreilles, nacré en dedans, à flammes onduleuſes & fauves ſur la moitié de ſa robe la plus voiſine de la tête, avec une grande tache noire à la ſeconde révolution.

Quand on diviſe longitudinalement la coquille de ce nautile en deux, on voit dans l'intérieur le tuyau ou ſiphon qui communique d'une concamération à l'autre; on y compte ſouvent quarante cellules ou compartimens, dont la grandeur diminue à meſure qu'ils approchent du centre. C'eſt par ce petit tuyau ou ſiphon que l'animal paſſe un muſcle ou ſa queue qu'il attache à ſa coquille, auſſi ne la quitte-t-il jamais. Ce ſiphon lui-même eſt compoſé d'articulations, enſorte qu'il paroît être produit à différentes repriſes comme la coquille même, dont l'animal bâtit les cloiſons à meſure qu'il augmente de volume. Ces concaméra-tions ou cloiſons ſont ſimples, unies, courbées, & non découpées ou à futures comme dans la corne d'Ammon, qui paroît extérieurement

herboriſée uniquement par cette diſpoſition de pieces de rapport.

2°. La coquille du nautile qui eſt mince, s'appelle NAUTILE PAPIRACÉ, *nautilus papyraceus polypoſus*. Celle-ci eſt à oreilles & ſans oreilles, cannelée, d'un ſeul vide, à carene tuberculeuſe, plus ou moins large, & d'un roux enfumé, le reſte d'un blanc de lait, ſans articulations ou concamérations, & l'animal qui y demeure ne tient point, dit-on, à ſa coquille comme dans l'eſpece précédente.

On diſtingue plus exactement 1°. le nautile poli & épais; 2°. le même ombiliqué; 3°. le nautile commun, chambré & partagé en pluſieurs cellules; 4°. le nautile cannelé, mais vide & ſans aucune ſéparation en dedans; 5°. le nautile papiracé, applati & mince; 6°. le nautile à oreilles & à large carene; 7°. le même nautile à carene ondée en fillon & dentelée des deux côtés; 8°. celui dont la carene eſt par-tout dentelée. Enfin ſi toutes les cornes d'Ammon foſſiles, &c. que nous trouvons dans la terre ſont autant de moules intérieurs de nautiles, il doit ſe trouver autant d'eſpeces de nautiles qu'il y a de cornes d'Ammon, & par conſéquent le nombre des eſpeces de nautiles encore inconnues ſeroit bien grand par rapport au nombre des eſpeces connues.

On a donné le nom de *nautile* à cette coquille, parce qu'on a prétendu que c'eſt de l'animal qui l'habite que les hommes ont appris à naviguer. Au moins la forme de cette coquille approche de celle d'un vaiſſeau, & l'animal ſemble ſe conduire ſur la mer comme un Pilote conduiroit un navire. Quand le nautile veut nager, il éleve deux de ſes bras en haut & étend la membrane mince & légere qui ſe trouve entre ſes deux bras comme une voile; il ſe ſert des deux autres appendices, qu'il alonge & plonge dans la mer, & qui lui tiennent lieu d'avirons, un autre lui tient lieu de gouvernail. Il ne prend d'eau dans ſa coquille que ce qu'il lui en faut pour leſter ce petit navire, & pour marcher avec autant de vîteſſe que de ſûreté; mais à l'approche d'un ennemi ou dans les tempêtes, il replie ſa voile, retire ſes avirons & remplit ſa coquille d'eau pour couler ou ſe précipiter plus aiſément au fond de la mer. Il retourne ſa barque ſens deſſus deſſous lorſqu'il veut s'élever du fond de la mer, & à la faveur de certaines parties qu'il gonfle ou comprime à volonté, il peut traverſer la maſſe des eaux; mais dès qu'il a atteint la ſuperficie de l'eau, il tourne adroitement ſon petit vaiſſeau, dont il vide l'eau, & épanouiſſant ſes barbes palmées, il ſe met à voguer en s'abandonnant au gré des vents. C'eſt un navigateur perpétuel, qui eſt

Digitized by Google

tout à la fois le Pilote & le vaiſſeau. On voit quelquefois dans les temps calmes de petites flottes de cette eſpece ſur la ſuperficie de la mer.

L'animal qui habite cette coquille eſt une eſpece de polype à huit pieds, *polypus octipes teſtaceus :* quand il ſe retire, il n'emplit pas tout-à-fait ſa coquille. Le derriere de ſon corps eſt creux & couvert de porreaux ; le deſſus eſt plat, cartilagineux & ridé, tirant ſur la couleur ſombre, avec de certaines taches noires. On voit, dit M. *d'Argenville*, à la partie de devant une multitude de petits pieds, poſés l'un ſur l'autre, avec pluſieurs lambeaux couvrant la bouche des deux côtés. Ces lambeaux reſſemblent à la main d'un enfant, & ſe diviſent en vingt doigts très-petits. Ils ſervent à l'animal pour s'alonger, ſe retirer, ſaiſir ſa proie & la porter à ſa bouche. Cet animal n'ayant point de couverture à l'entrée de ſa coquille, ni de défenſe, eſt en priſe aux crabes, aux araignées & aux ſcorpions de mer. On fait peu d'uſage dans les tables de ce teſtacée, parce que ſa chair eſt fort dure ; mais l'écaille, dans l'eſpece qui eſt épaiſſe & nacrée en dedans, ſert à faire des vaſes à boire, qu'on grave en dehors : les Sauvages en font des cuillers, qu'ils nomment *papeda ;* on en tire auſſi une ſorte de burgaudine.

Les plus beaux nautiles, ceux à coquilles épaiſſes, ſe pêchent dans l'Inde, à Amboine, à Batavia, aux Moluques & au Cap de Bonne-Eſpérance. Celui qui eſt papiracé ſe trouve dans pluſieurs lieux de la Méditerranée &c ; ſon écaille eſt d'un blanc de lait, quelquefois tirant ſur le jaune & enfumé par la carene.

NAUTILITE. On appelle ainſi le nautile qui eſt devenu foſſile ou pétrifié : on en connoît quatre à cinq variétés. On rencontre plus communément celui qui eſt chambré que le papiracé. Les *nautilites* ont un certain rapport avec les cornes d'Ammon ; les uns & les autres ſont compoſés de pluſieurs ſpirales tournées ſur elles-mêmes, & qui vont en diminuant juſqu'au centre, leurs volutes ſont ſéparées intérieurement en pluſieurs cellules traverſées d'un petit ſiphon articulé, qui paſſe de l'une à l'autre : mais la corne d'Ammon a plus de volutes extérieurement, &c. *Voyez* CORNE D'AMMON & NAUTILE.

NECTAR, ſe dit d'un ſuc végétal, dont l'odeur & la ſaveur ſont exquiſes ; mais dont la vertu eſt nourriſſante, & même enivrante. On trouve beaucoup de ce ſuc mielleux dans les *nectaires*, *nectaria* (organes de la

ſécrétion du miel) de certains végétaux. *Voyez à l'article* PLANTE & *à celui de* FLEUR.

NECYDALE, *necydalis*. Petit inſecte noirâtre à étuis & à antennes filiformes, qui reſſemble aſſez à nos *cicindeles*, mais qui en differe par le nombre des articles de ſes tarſes (il y en a quatre à toutes les pattes), & par la forme de ſes étuis qui ſont beaucoup plus courts que ſon corps: les aîles débordent les élytres & recouvrent tout ſon ventre. Ses yeux ſont gros & ſaillans; le corſelet a un rebord. Cet inſecte n'eſt pas commun aux environs de Paris: on le trouve ſur le chêne. On donne auſſi le nom de *necydale* à la *nymphe* des inſectes.

NÉFLIER, *meſpilus*. Il y a pluſieurs ſortes d'arbriſſeaux compris ſous ce nom générique; tels ſont les *azeroliers*, les *aubepins*, le *buiſſon ardent*, les *amelanchiers*, l'*alchminier*.

Le NÉFLIER, *meſpilus vulgaris*, eſt un arbriſſeau ou un arbre de médiocre grandeur, dont le tronc eſt ordinairement tortu: ſon bois eſt doux & s'uſe par le frottement; ſes gros troncs ſont recherchés pour les vis de preſſoir: les branches ſont difficiles à rompre; on fait avec les plus jeunes qui ſont pliantes & élaſtiques les meilleurs manches de fouet: les feuilles ſont aſſez ſemblables à celles du cerifier, lanugineuſes & blanches en deſſous; ſes fleurs ſont en roſe, blanches ou rouges; le fruit eſt comme une petite pomme ſauvage, preſque rond, rougeâtre lorſqu'il eſt mûr, charnu, terminé par une eſpece de couronne comme un ombilic. Ce fruit a une ſaveur âpre; mais en mûriſſant il acquiert une ſaveur douce, vineuſe, fort agréable, de ſorte qu'il peut ſervir à garnir les deſſerts ſur les tables: il contient quatre ou cinq oſſelets pierreux, très-durs.

Il y a une eſpece de néflier dont le fruit eſt ſans noyau; ſon fruit eſt le plus petit de tous & de moindre qualité. Comme les nefles commencent d'abord à mollir par le cœur, il arrive ſouvent que cette partie eſt pourrie avant que le deſſus ſoit en état d'être mangé. Pour prévenir cet inconvénient, avant que les nefles molliſſent, on les ſecoue dans un van, pour meurtrir le deſſus, qui alors s'amollit auſſi promptement que le dedans. Pour que le fruit du néflier ſoit bon, il faut qu'il ait été greffé: on l'ente ſur le poirier ſauvage, ou ſur l'épine blanche.

Le néfflier épineux eſt l'arbriſſeau connu ſous le nom de *pyracantha* ou *buiſſon ardent*: nous en parlerons ci-après.

Digitized by Google

L'AZEROLIER ou POMMETTE, *azarolus*. Les feuilles de cet arbriſſeau ſont reſſemblantes à celles de l'aubepin, mais plus grandes; ſes fleurs ſont en grappe, de couleur herbeuſe, en roſe; le fruit eſt rond, plus petit que la neſle, avec une couronne formée par les pointes du calice: il eſt d'abord vert, mais en mûriſſant il devient rouge, aigrelet & fort agréable au goût; il contient trois oſſelets. On le cultive en Italie & en Languedoc où il ſe nomme *pommette*. Les azeroles blanches ne ſont pas ſi bonnes; en Provence on en fait des confitures. Les azeroliers font un fort joli effet dans le mois de Mai, lorſqu'ils ſont en fleurs. Cet arbriſſeau mis dans les remiſes, attire le gibier par ſes fruits; il n'a pas tant d'épines que l'aubépine, il croît plus vîte & devient plus grand. L'azerolier de Virginie mérite d'être cultivé à cauſe du brillant de ſes feuilles & de l'éclat de ſon fruit.

L'AUBÉPINE ou ÉPINE BLANCHE, *oxiacantha*, eſt un arbriſſeau médiocrement gros, rameux, armé d'épines fortes & piquantes, plus dures encore que le bois: ce bois eſt couvert d'une écorce rougeâtre ou brune cendrée, ſuivant l'âge; ſes branches fermes & piquantes, ſont très-propres à préſenter toutes ſortes de figures ſous la taille du Jardinier. Ses fleurs qui ſont très-odorantes, ſont en roſe, ramaſſées en bouquet: ſes fruits ſont un peu plus gros que les baies de mirthe, ronds, rouges dans leur maturité, ayant un ombilic noir, remplis d'une pulpe molle, glutineuſe, douceâtre; il croît par-tout dans les haies. Cet arbriſſeau eſt très-agréable dans le mois de Mai, ſur-tout l'aubépine à fleurs doubles. Il ne paroît point vraiſemblable que l'odeur de cette fleur ſoit capable de gâter la marée, comme quelques-uns le diſent. Le fruit de cet arbriſſeau reſte attaché aux branches bien avant dans l'hiver, & ſert de nourriture aux oiſeaux, ſur-tout aux grives & aux merles; les hommes en mangent dans le Nord, & on en peut tirer un eſprit ardent. Son bois excelle pour la dureté & l'égalité; il va immédiatement après le buis, & l'on en fait grand cas pour les ouvrages du tour.

Le BUISSON ARDENT ou ARBRE DE MOÏSE, *pyracantha*, *aut meſpilus aculeata pyrifolio*, eſt un arbriſſeau épineux dont les feuilles reſſemblent en quelque façon à celles du poirier ſauvage: ſes fleurs ſont diſpoſées en roſes, de couleur jaune rougeâtre; ſes fruits reſſemblent à ceux de l'aubépine, mais ils ſont d'un beau rouge écarlate: lorſqu'ils ſont en grande quantité, ils font paroître l'arbriſſeau comme en feu. Le buiſſon ardent croît naturellement dans les haies & dans les jardins en

Provence & en Italie ; ſes feuilles ſont toujours vertes, & ſes fruits ne quittent point durant tout l'hiver : ſon écorce eſt noirâtre. La conformité du nom a fait croire que cet arbriſſeau étoit le buiſſon où Dieu apparut à Moïſe, & lui ordonna de défaire ſes ſouliers, parce qu'il étoit en Terre-Sainte ; & que c'eſt à raiſon de cette prérogative que ſon fruit reſte perpétuellement attaché à l'arbre. Peut-être n'eſt-il nommé *buiſſon ardent* qu'à cauſe de l'éclat de ſon fruit.

L'AMELANCHIER, *dioſpyros*, eſt un arbriſſeau qui a beaucoup de rapport avec les précédens ; ſes fleurs ſont blanches ; ſes feuilles reſſemblent à celles du poirier & ſont laugineuſes en deſſous. Le fruit devient bleu, dit M. *Haller*, & on peut le manger. Il obſerve que c'eſt plutôt une poire par la quantité de graines, qui va juſqu'à dix.

L'*amelanchier velu*, ou *cotonaſter*, eſt un très-joli arbuſte.

Toutes les eſpeces de néfliers dont je viens de parler, ont, ainſi que le néflier lui-même, deux ſtipules (ce ſont deux eſpeces de petites feuilles) aux pédicules de leurs feuilles. Le cotonaſter & le pyracantha ont pour ſtipules deux petits filets.

Toutes ces eſpeces de néfliers s'accommodent aſſez bien de toutes ſortes de terrains. La graine de néflier ne leve ſouvent qu'à la ſeconde année. C'eſt une excellente pratique, que de répandre beaucoup de fruits d'aubépine, d'azeroliers & de buiſſons ardens dans les ſemis des bois ; car ces arbriſſeaux, qui ne font aucun tort au chêne ni au châtaigner, couvrent la terre, font périr les herbes, & le grand bois y croit mieux.

Toutes les eſpeces de néfliers ſont longues à croître, leur bois eſt dur ; ils ſont très-propres pour greffer des poiriers qui reſtent nains, & qui donnent du fruit plutôt que s'ils étoient greffés ſur des poiriers ſauvageons.

Tous les fruits de ces arbriſſeaux paſſent pour aſtringens.

NÉGA. *Voyez* CERISIER.

NEGRE. Nom qu'on donne à une variété d'hommes qui ſont tout noirs, & qui ſe trouvent dans la Zone torride, ſur-tout en Afrique, entre les deux Tropiques. La femme s'appelle *Négreſſe*, & ſon enfant *Négrillon* ou *Négrite*. Nous avons donné à la ſuite du mot HOMME la deſcription des différentes races noires. En général les Negres varient entr'eux par la nuance de leur teint, mais ils different encore des autres hommes par tous les traits de leur viſage, des nez larges écraſés ou plats,

plats, de groſſes levres; en un mot une laideur, une irrégularité dans la figure. Les femmes ont les reins écraſés & une croupe monſtrueuſe, ce qui fait paroître leur dos en forme de ſelle de cheval; cette variété d'humains paroît être plus vicieuſe que celle des autres parties du Monde. On prétend que la pareſſe, la perfidie, la vengeance, la cruauté, l'impudence, le vol, le menſonge, l'irréligion, le libertinage, la mal-propreté & l'intempérance, ſemblent avoir étouffé chez eux tous les principes de la Loi naturelle & les remords de la conſcience; les ſentimens de compaſſion leur ſont donc preſque inconnus: ſeroit-ce un exemple terrible de la corruption de l'homme laiſſé à lui-même?

L'on peut juſqu'à certain point regarder les races des Negres comme des Nations barbares & dégénérées ou avilies. Leurs uſages ſont quelquefois ſi extravagans & ſi déraiſonnables, que leur conduite jointe à leur couleur, a fait douter pendant long-temps, s'ils étoient véritablement des hommes iſſus du premier homme comme nous, tant leur férocité & leur animalité les faiſoit en certaines circonſtances reſſembler aux bêtes les plus ſauvages. On a vu de ces peuples ſe nourrir de leurs freres & dévorer leurs propres enfans. Preſque tous les Noirs ne regardent leurs femmes, notamment celles de Loanga, que comme de viles eſclaves créées uniquement pour les amuſer, les ſervir & leur obéir: ſouvent elles n'oſent les regarder & leur parler qu'à genoux. Seroit-il vrai qu'un état ſi pénible & ſi humiliant ne les afflige point? On trouve cependant des Negres aſſez attachés à leurs femmes ou très-amoureux de leurs maîtreſſes: celles ci ne le cedent en rien aux hommes, ſuivant ſans réſerve l'ardeur de leur tempérament. On voit auſſi des Negres du Congo, qui dans le deſſein de plaire, deviennent grands railleurs, pantomimes, &c. un ſeul Congo ſuffit pour mettre en bonne humeur tous les Negres d'une habitation. Mais par quelle ſingularité les Négreſſes, qui ſont très-fécondes en Afrique, ne multiplient-elles pas autant dans l'Amérique? Le Gouvernement a intérêt de découvrir la cauſe d'une pareille ſtérilité, diſons plutôt d'un avortement; car l'amertume de leur ſort les porte à ſe délivrer d'un fardeau qui fait la joie des autres meres. Un peu plus d'humanité de la part des *Blancs*, préviendroit bien des maux. Je frémis d'horreur en apprenant qu'on fait des parties de plaiſir dans nos Iſles pour aller à la chaſſe des *Negres Marons* (Negres fugitifs) comme nous faiſons des loups & des ſangliers en Europe, & que la chaſſe eſt bonne, quand on en a tué un grand nombre: quelquefois

encore des barbares & impitoyables maîtres de ces hommes noirs poignardent inhumainement les malades mutilés ou trop vieux, dans la crainte que les frais n'abſorbent le prix de la vente de ces eſclaves. Comment certains habitans de l'Amérique, policés & élevés en Europe, peuvent-ils, malgré le cri de l'humanité, ne donner que peu ou point de nourriture à leurs eſclaves Negres? Ces hommes infortunés ſacrifient leur vie & leurs travaux aux beſoins de leurs maîtres, & ſouvent à ſatisfaire leur luxe & leurs paſſions frivoles, ſans attirer ſur eux la même pitié qu'on a pour les bêtes de ſomme que l'on fait travailler.

Les Turcs, qui paſſent pour moins barbares, ſemblent imiter le commerce infame des Negres, en vendant des *Blancs* de l'un & l'autre ſexe, achetés expres dans la Géorgie, dans la Mingrélie, dans la Circaſſie & dans divers lieux voiſins de la mer Noire. Ce marché qui ſe tient à Conſtantinople, s'appelle *Jaſſir-Barat*; c'eſt un endroit fermé de murailles & planté de grands arbres. Là on commence par prier pour le Sultan: les jeunes filles ſont nues ſous une couverture qui les enveloppe, un Crieur en publie le prix. L'acheteur viſite la marchandiſe; ſi elle lui convient, il la paye & l'emmene. Qu'il nous ſoit permis ici de faire encore une réflexion qui eſt un cri de douleur & de pitié ſur les égaremens & les préjugés qui ſubjuguent quelquefois des Nations entières, & qui bleſſent leur ſenſibilité au point de leur laiſſer voir de ſang froid les uſages les plus barbares (nous parlons des Eunuques): l'humanité, la raiſon, la Religion ſont également outragées par les voies factices, qu'on fait payer ſi cher aux malheureux à qui on les donne. Qui ne gémit en voyant des peres cruels immoler eux-mêmes leurs fils, leur poſtérité, & peut-être des Citoyens qui auroient été quelque jour la gloire & l'appui de leur Patrie? *Voyez l'article* EUNUQUE *à la ſuite du mot* HOMME.

La couleur des Noirs ou des Negres a fait enfanter nombre de ſyſtêmes: on a beaucoup diſputé ſans que perſonne ait pu donner encore des raiſons ſatisfaiſantes ſur le principe de cette couleur ſi contradictoire avec la nôtre, & ſi conſtante à ſe perpétuer dans ces races lorſqu'elles ne s'expatrient pas. On prétend avec beaucoup de vraiſemblance que l'action du ſoleil eſt la cauſe primitive & principale de la couleur des hommes noirs. Les peuples du Nord ſont les plus blancs: & inſenſiblement à meſure que les terres ſont plus près de la ligne équinoxiale, &

Digitized by Google

qu'elles reçoivent les rayons du ſoleil plus perpendiculairement, la couleur des hommes prend une nuance de noir ; & ſi ces mêmes hommes, noircis par la puiſſante action du ſoleil, vont habiter le Nord, ils blanchiſſent peu-à-peu, du moins leur poſtérité, & perdent leur couleur brûlée. Juſqu'ici la couleur des Negres ne paroît que locale, extrinſeque, accidentelle, & leurs cheveux courts & friſés reſſemblent à une fine laine. Ne pourroit-on pas dire auſſi que la variété de la couleur des Negres dont la peau eſt toujours nue, n'eſt due qu'à la différente température de leurs brûlans climats ? car ils ont huit mois entiers de ſéchereſſe continuelle, un ciel toujours net, ſans pluie, ſans tempête, ſans orage, une chaleur extrême, un ſerein abondant. Leurs alimens & les exhalaiſons de leur ſol peuvent auſſi concourir à produire un tel phénomene phyſique. Dans un Européen ou un Blanc, la lymphe eſt blanche, excepté quand elle eſt mêlée de bile ; car elle donne à la peau un teint jaune. Mais dans un Negre, ſelon quelques-uns, où la lymphe & la bile ſont noires, le teint de cet individu doit être de la même couleur ; cependant d'habiles Anatomiſtes ſoutiennent que le ſang des Negres, leur lymphe, leur chyle & les autres humeurs, même leurs yeux, leurs dents, leurs os, l'intérieur de leurs levres, &c. n'ont pas une couleur différente des nôtres. Il eſt donc inconteſtable que la race des hommes blancs & la race des hommes noirs ne ſont pas deux eſpeces différentes, puiſque le fruit de leurs alliances conſerve la vertu reproductrice, à la couleur près.

Les Négrillons nouveaux nés, reſſemblent en tout aux Blancs, à l'exception d'un filet ou cercle brun ou noir qui borde l'extrémité des ongles, & d'une petite tache noire au bout du ſcrotum ou au bout du gland. Ces marques ſont un ſigne certain que l'enfant ſera noir ; & les peres Negres qui ſuſpectent la fidélité de leurs femmes, n'ont pas beſoin d'autres preuves pour abandonner les enfans, comme ne leur appartenant pas, dès qu'ils naiſſent ſans cette marque noire. Cette tache eſt griſe chez les Indiens, & d'un rouge pâle chez les Mulâtres. Le corps des Négrillons eſt blanc les huit premiers jours : leur peau commence par brunir, & devient enfin noire.

Quelques Anatomiſtes modernes & très-célebres, en cherchant la cauſe de cette noirceur, ont trouvé que le tiſſu de la *membrane réticulaire* de la peau des Negres étoit effectivement noir comme de l'encre, & que c'étoit cette couleur muqueuſe qui paroiſſoit au travers de

l'épiderme blanchâtre qui eſt fort déliée & tranſparente. Voyez *Mém. de l'Acad. des Sciences, part. 30, art. 13, ann. 1702.* Voyez auſſi le *Traité de la couleur de la peau humaine*, par M. LE CAT, où il dit que c'eſt dans le ſyſtême nerveux & dans ſes appartenances qu'il faut chercher la fabrique des couleurs qui teignent la peau des animaux, & en particulier de l'éthiops animal, qui donne la couleur au Negre. Ajoutons à cela que la ſubſtance médullaire de leur cerveau eſt communément bleuâtre.

Pluſieurs Auteurs rapportent quantité d'autres faits auſſi ſinguliers, où il s'agit de différens hommes nés blancs en Europe, & devenus noirs en Europe. De nos jours une pareille métamorphoſe de blanc en noir, & de noir en blanc, ſe renouvelle annuellement dans la perſonne d'une Dame de diſtinction très-reſpectable, fort aimable, d'un beau teint & d'une peau fort blanche : dès qu'elle eſt enceinte, elle commence à brunir & vers la fin de ſa groſſeſſe elle devient une véritable Négreſſe. Après ſes couches la couleur noire diſparoît peu-à-peu, ſa premiere blancheur lui revient, & ſon fruit n'a aucune teinte de noir. L'on compte auſſi des Negres nés en Guinée, & devenus également, & pour toujours, blancs en Afrique. On a reçu tout récemment de Surinam la relation d'un Negre d'Angola parfaitement blanc à la peau & aux cheveux, quoiqu'il fût né d'un pere & d'une mere des plus noirs. Ses yeux ſont toujours tremblotans, & ne diſtinguent bien les objets que dans l'obſcurité.

Tables des mélanges pour devenir blanc ou noir.

1°. Un Blanc avec une Négreſſe, ou un Negre avec une Blanche, produiſent un *mulâtre*, moitié blanc & moitié noir.

2°. Un Blanc avec une Mulâtre, ou un Negre avec une Mulâtre produiſent un *Quarteron*, trois quarts noir & un quart blanc, ou trois quarts noir & un quart blanc.

3°. Un Blanc avec une Quarteronne, ou un Negre avec une Quarteronne produiſent un *Ochavon*, ſept huitiemes blanc & un huitieme noir, ou ſept huitiemes noir & un huitieme blanc.

4°. Un Blanc avec une Ochavonne, ou un Noir avec une Ochavonne produiſent l'un tout *blanc*, l'autre tout *noir*.

Telle eſt la marche des influences & des cauſes phyſiques de la dégradation ou du retour de la couleur dans l'eſpece humaine. L'on ſent bien que les mêlanges d'un Mulâtre avec une Quarteronne ou

Digitized by Google

avec une Ochavonne, produiront d'autres couleurs qui approcheront du blanc ou du noir, en proportion de la progreſſion ci-deſſus établie.

Nous avons dit, d'après pluſieurs Obſervateurs, aux articles HOMME, ANE, &c. que la cauſe qui maintient & perpétue l'eſpece, procede de celui qui dans l'acte de la génération a montré le plus de vigueur & de force; & c'eſt ordinairement le pere. Une jeune Négreſſe de Virginie, après avoir avoir accouché la premiere fois d'un enfant noir, accoucha la ſeconde de deux jumeaux; l'un, qui étoit garçon, ſe trouva noir; & l'autre, qui étoit fille, ſe trouva mulâtre. Le garçon conſervoit en croiſſant ſes cheveux courts, naturellement friſés & reſſemblans à de la laine: par d'autres marques encore il montroit qu'il étoit un vrai Negre, & ſemblable en tout au pere noir qui l'avoit fait naître. La fille au contraire étoit aſſez blanche, avoit des yeux bleus, des cheveux noirs, longs & non friſés naturellement: elle reſſembloit beaucoup à l'Inſpecteur de la plantation, *Thomas Plum*, que le mari Negre ſavoit habiter avec ſa femme, & dont il étoit jaloux. Enfin pour la troiſieme fois cette Négreſſe accoucha de trois enfans dont deux étoient mulâtres, & l'autre abſolument Negre. Cet effet doit-il être attribué à une pure imagination? Le Phyſicien n'admet point une explication auſſi charitable: il la rejette comme abſurde & contraire en tout point aux loix de la nature. Il faut donc admettre pour l'explication du troiſieme accouchement, le concours de deux peres de race différente, & alors une ſuperfétation. Voyez le ſavant *Diſcours de M.* Alſtroëmer dans le *Journal d'Hiſtoire Naturelle de M. l'Abbé* Roſier.

Ainſi, l'on voit que la blancheur ou la noirceur ne ſont qu'une variété accidentelle dans les climats chauds, qui ſe confirme ou s'efface par une ſuite de générations ſous des climats étrangers. De même la couleur noire naturellement inhérente dans la plupart des climats à diverſes ſortes de brutes, s'oblitere ou ſe change ſous des zones oppoſées. C'eſt ainſi que le merle, le corbeau, l'ours ſont noirs chez nous, & gris ou blancs dans le Nord. Ces variétés deviennent héréditaires dans le mariage des mêmes eſpeces & dans les mêmes climats. Nous le répétons encore, la cauſe de la couleur noire ſous la Zone torride eſt extrinſeque. Nous devons regarder les Blancs comme la tige de tous les hommes. *Adam*, *Eve* & leurs deſcendans juſqu'à l'époque du déluge

univerſel furent blancs : dans cette premiere durée du monde aucun peuple noir n'a paru ſur la face de la terre : les régions de la zone torride avoient été inconnues aux hommes juſqu'alors. On peut conſulter les Hiſtoriens ſacrés & profanes : on y verra que Noé, ſes trois fils & leurs femmes reſpectives qui furent ſauvés de l'arche, partagerent tout l'ancien continent, & l'Afrique alors y fut compriſe. Ce ne fut qu'après la confuſion des Langues à la Tour de Babel, que les enfans de Noé ſe diviſerent. Celui qui entra en Afrique, y multiplia : ſes deſcendans pénétrerent peu-à-peu juſqu'aux extrémités de cette preſqu'île. Les premiers de ces habitans Africains étoient blancs d'abord, & ils y devinrent un peu baſanés : leurs enfans offrirent aux yeux des teintes plus foncées, & preſque mulâtres : d'autres générations ſucceſſives parurent par la ſuite des temps parfaitement maures : ceux qui furent forcés de s'étendre vers les Tropiques, devinrent bientôt demi-noirs : enfin ceux qui furent ſous l'Équateur, dans la Zone Torride, recevant les impreſſions du climat & des ardeurs du ſoleil, parurent après quelques générations d'un noir parfait. Il a fallu ſans doute un tems aſſez conſidérable pour opérer inſenſiblement & degré par degré cette métamorphoſe. Ceux des Iſmaélites, des Sarraſins, des Maures, des Arabes qui envahirent l'Afrique Occidentale, y devinrent noirs auſſi après quelques générations, tandis que ceux de ces mêmes peuples qui envahirent l'Eſpagne, ne changerent pas de couleur, qui étoit blanchâtre chez les uns, baſanée ou jaune chez les autres. Qu'on obſerve philoſophiquement & avec attention deux Negres, l'un de race ancienne & l'autre de race moderne ; l'on reconnoîtra que les parties de la peau qui ne ſont que peu ou point expoſées aux rayons du ſoleil, ſont peu ou point colorées, ou au moins nuancées de blanc, ſavoir les aiſſelles, le dedans des mains, l'entre-deux des doigts, le deſſous du menton & ſur-tout des pieds, l'entre-deux des cuiſſes, le bas ventre ; tandis que la tête, le deſſus des bras, le dos, le ventre & les épaules, découvertes ſelon l'habillement du pays, car c'eſt leur peau qui leur ſert de vêtement, ſont plus noirs. Les femmes du pays qui blanchiſſent, & qui par conſéquent ont ſouvent les mains dans l'eau, les ont preſque blanches. Ceux qui ont reçu des bleſſures ou ont été brûlés, ou couverts des puſtules de la petite vérole ſur quelques parties du corps, ont ces parties brûlées ou cicatriſées, blanches ou de couleur baſanée. Celui qui ſe noie,

Digitized by Google

garde après ſa mort la pâleur que la frayeur & le ſaiſiſſement lui avoient cauſée. Les Negres qui ſont fort âgés n'ont pas la teinte noire ſi foncée ni ſi brillante.

C'eſt ſur les côtes occidentales de l'Afrique, notamment de la Guinée & d'Angole, que les Negres vendent aux Européens, non-ſeulement les Eſclaves Negres qu'ils ont pris en tems de guerre, mais encore leurs propres enfans. Souvent une mere Négreſſe livre ſa fille à un étranger pour une ſomme de *cauris*, qui ſert de monnoie en ce pays, & dont elle ſe fait des bracelets ou des colliers propres à relever la noirceur de ſon teint; ſouvent des garçons, auſſi dénaturés que la Négreſſe, tâchent de ſurprendre & de garoter leur pere pour le vendre également au marché, ſoit pour quelques ſerpes, ſoit pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. Le ſpectacle d'un tel marché fait frémir la nature; & ſi quelques Africains, brigands & idolâtres, ont aſſez de cruauté pour faire un commerce d'hommes, comment des Chrétiens de l'Europe peuvent-ils regarder cette contrée comme le terme de leur voyage, & être très-empreſſés à ſe trouver à l'enchere de cette abominable vente? Cet uſage, dit-on, ne choque point aujourd'hui, parce que les préjugés de la naiſſance & de l'éducation, & le beſoin d'hommes pour cultiver nos Colonies, nous accoutument à ce négoce inconnu à nos peres. Quel affreux ſyſtême! Nous conviendrons cependant que les François, dont l'inclination eſt naturellement compatiſſante, ſe refuſent à de certaines perquiſitions qui choque la bienſéance & font ſouffrir l'humanité. Lorſqu'il s'agit d'examiner un Negre eſclave, ils s'aſſurent particuliérement de ſon âge, de ſon tempérament & de ſon caractere. Les Portugais, les Anglois, les Hollandois & les autres Nations qui ont des établiſſemens dans les Indes Occidentales, tiennent à cet égard une conduite moins timide & qui les rend moins dupes dans leur achat; ils viſitent toutes les parties du corps des Noirs, & n'oublient aucune attitude dont ils ſont ſuſceptibles; ils les remuent avec violence pour découvrir ſi l'intérieur répond à ce qui paroît; ils les font courir, crier, ſauter, &c. ils ne dédaignent pas de leur lécher la peau pour découvrir par le goût de la ſueur s'ils n'ont point contracté certaines maladies (car les Negres ne ſe plaignent jamais: la peur des ſorciers & des eſprits qu'ils appellent *gambis* leur feroit braver la mort), & ſi le poil du menton n'eſt pas d'une force à indiquer un âge plus avancé que la déclaration qu'on leur en a faite. Ces eſclaves ne ſont pas toujours enchaînés; on ſe contente de

leur paſſer au bras une eſpece de menote à laquelle une piece de bois eſt attachée : c'eſt la marque de leur eſclavage qui devient héréditaire dans la poſtérité de ces humains ; preuve nouvelle de l'inhumanité des Blancs. Nous avons un Edit donné à Verſailles au mois de Mars 1724, appellé communément le *Code noir*, & qui ſert de Réglement pour l'adminiſtration de la juſtice, police, diſcipline & le commerce des Eſclaves Negres, &c.

NEGRE. C'eſt une ſorte de poiſſon de l'Amérique, qui eſt tout noir, & qui a la figure d'une tanche.

Selon quelques Auteurs, il y a des poiſſons Negres, dont la chair eſt d'un très-bon goût, & fort nourriſſante, ſur-tout en Amérique ; & d'autres qui peſent juſqu'à cent vingt livres, & qui ſont tellement venimeux, qu'ils donnent tout-à-coup la mort à ceux qui en mangent.

NEGRES-CARTES. Dans le Commerce on donne ce nom à des émeraudes brutes de la premiere couleur ; elles ſont eſtimées. *Voyez* EMERAUDE.

NÉGRILLON, *Négrite* & *Négreſſe*. Voyez à l'article NEGRE.

NEGRO. C'eſt une eſpece de cigogne de la Guiane ; ſon bec eſt large de deux pouces, & long d'onze pouces. Les yeux & le bec ſont noirs. La mâchoire ſupérieure eſt plus épaiſſe que l'inférieure, & un peu courbe par la pointe.

NEGUNDO. C'eſt un arbre des Indes Orientales & particuliérement du Malabar, qui eſt du genre du *vitex* ſelon les Modernes : on en diſtingue deux eſpeces : l'une eſt appellée *mâle*, & l'autre *femelle*. Le mâle eſt grand comme un amandier : ſes feuilles reſſemblent à celles du ſureau ; elles ſont dentelées, lanugineuſes & velues comme celles de la ſauge. La femelle eſt appellée par les Portugais, *norchila* ; par les Canarins, *niergundi* ; en Malagate, *ſambali* ; & en Malabar, *noche*. Cet arbre femelle croît à la même hauteur que le mâle ; mais ſes feuilles ſont plus larges, plus arrondies, non découpées, & ſemblables à celles du peuplier blanc. L'une & l'autre eſpece, dit *Lemery*, ſont appellées, par les Arabes, par les Perſes, & par les habitans de Décan, *bache* ; & par les Turcs, *ayt*. Leurs feuilles ont l'odeur & le goût de la ſauge, mais un peu plus âcres & ameres. Vers le lever du ſoleil, il paroit ſur ces feuilles une certaine liqueur blanche, qui en eſt ſortie la nuit. Leurs fleurs reſſemblent aſſez à celles du romarin, & leurs fruits au poivre noir. Les feuilles, les fleurs & les fruits étant écraſés, cuits dans de l'eau, & fricaſſés dans de l'huile, ſoulagent

ſoulagent quantité de douleurs, ſur-tout celles des jointures; ce remede eſt auſſi vulnéraire & cicatriſant. Les femmes du pays ſont une décoction de toutes ces mêmes parties de l'arbre, dont elles boivent & ſe lavent le corps, dans l'idée que cette liqueur aide à la conception; tandis que les feuilles ſeules étant mâchées, donnent une bonne haleine & réprime, dit-on, les ardeurs de Vénus.

NEIGE, *nix*. Eſpece de météore, que l'on peut regarder comme des parcelles de nuages condenſées, concretes & glacées par le froid dans la moyenne région de l'air. Elle tombe ſur la terre en petits flocons blancs, fort rares, très-légers, & qui ſont d'autant plus menus, que le temps eſt plus froid. Ainſi la neige, dont les différences d'avec la grêle ſont viſibles & connues de tout le monde, n'eſt auſſi que de l'eau qui s'eſt glacée dans l'air. Lorſque les molécules aqueuſes qui ſe ſont élevées dans l'atmoſphere en forme de vapeurs, retombent en bruine ou en pluie, il arrive aſſez ſouvent que le froid eſt aſſez conſidérable pour les geler: elles ſe changent alors en neige ou en grêle; en neige ſi la congélation les ſaiſit avant qu'elles ſe ſoient réunies en groſſes gouttes; en grêle ſi les particules d'eau ont le temps de ſe joindre avant que d'être priſes par la gelée. *Voyez* GRÊLE.

La neige tombe plus ſouvent la nuit que le jour, elle eſt plus fréquente dans les pays ſeptentrionaux que dans les tempérés. Elle eſt en rayons criſtallins plus ou moins épais, paralleles, durs, pointus & hériſſés; le nombre des rayons n'eſt pas toujours déterminé, ni leur forme; c'eſt ce qu'on peut reconnoître en recevant de la neige ſur une toile cirée, & en l'examinant dans un lieu frais; alors on verra des criſtaux en flocons, velus, en étoile, en roue. Chaque flocon eſt ſouvent compoſé, comme d'autant de petites branches garnies de feuilles & de fleurs légeres; c'eſt un amas de petites lames glacées, confuſément couchées les unes ſur les autres, qui obſervent cependant un ordre aſſez régulier (celui de la glace) par rapport à l'arrangement de leurs parties. En effet, la tendance des molécules de l'eau à s'unir en gelant ſous des angles de ſoixante degrés, ſe fait remarquer dans la ſtructure des particules de la neige. Ce ſont des étoiles communément à ſix rayons, ſimples ou branchues, ces derniers compoſés d'un filet principal, & de filets latéraux attachés au premier ſous un angle de ſoixante degrés. Il en eſt de plus compoſés encore, mais on y voit preſque toujours le même arrangement: cette ſtructure réguliere ne peut ſe bien obſerver

que dans la neige qui tombe par un froid vif; tout eſt plus confus dans celle qui tombe en gros flocons par un temps moins froid. *Voyez les Elémens Phyſiques de Muſchenbroech. Tab. 24.*

Il ne tombe qu'une eſpece de neige à la fois, ſoit en différens jours, ſoit à différentes heures d'un même jour. Tout prouve au Phyſicien que la congélation a beaucoup de rapport avec la criſtalliſation.

La neige eſt très-froide au toucher, ainſi que la glace; quelques Phyſiciens & Aſtronomes attribuent cette propriété au nitre aérien, dont l'exiſtence eſt peut-être une chimere. Ces effets du prétendu nitre aérien, ſont, ſelon M. *Bourgeois*, uniquement produits par l'acide univerſel répandu dans l'atmoſphere: ſeul il contribue, dit-il, à la production de la neige, de la glace, & à leur fraîcheur, de même qu'à celle de l'atmoſphere: mêlé & combiné dans la terre avec les terres abſorbantes & les ſtériles, il forme, ſelon lui, un corps ſavonneux qui conſtitue la vraie nourriture des plantes, & qui contribue au progrès de la végétation. Car ni le nitre, ni les autres ſels n'entrent pas dans le ſuc nourricier des plantes, & ne ſont pas propres à les nourrir & à leur donner l'accroiſſement, ainſi que le célebre *Wallerius* l'a démontré dans ſes *Elémens d'Agriculture phyſique & chimique, page 134, &c.* imprimés à Yverdon, 1767. Il eſt conſtant que la neige contient beaucoup d'air, qu'elle contribue à la fertilité de bien des terres, & à l'accroiſſement d'un grand nombre de végétaux: car l'on a obſervé que les années où il tombe une grande quantité de neige ne ſont jamais ſtériles; & que les montagnes que ce météore recouvre perpétuellement, ſont chargées en leur baſe, ſur leur adoſſement & dans les prairies, de plantes les mieux nourries & les plus vertes; mais il faut pour cela que la neige ſe fonde lentement, car autrement elle pourriroit & détruiroit l'organiſation des végétaux; rien n'eſt ſur-tout plus pernicieux aux arbres & aux plantes qu'une neige qui, ſéjournant ſur la terre, ſe fond en partie pendant le jour pour ſe geler de nouveau la nuit ſuivante. La neige qui couvre pendant plus des deux tiers de l'année preſque tout le pays qu'habitent les Lapons, les oblige à ſe pratiquer des habitations ſouterraines, pour ſe préſerver du froid exceſſif qu'on y éprouve. On lit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences quelques expériences de M. *Guettard*, qui tendent à prouver qu'il fait moins froid ſous la neige, qu'à l'air extérieur, & que plus le monceau de neige eſt épais, plus le thermometre qu'on plonge dans le bas de cette maſſe, ſe tient au-deſſus de zéro: c'eſt auſſi ce que les perdrix

Digitized by Google

ſemblent avoir appris de la nature. Ces oiſeaux ſe cachent en hiver ſous la neige, & on les y chaſſe au moyen de chiens dreſſés à cet effet. On voit que les hommes eux-mêmes, lorſqu'ils ſont pris de la nuit en voyageant, ſe forment des cabanes de neige, où ils paſſent les nuits les plus froides, ſans avoir rien à craindre de la rigueur de ce froid.

La neige ſurvenant en gros flocons après quelques jours de forte gelée; on obſerve que le froid, quoique toujours voiſin de la congélation, diminue ſenſiblement, & ſouvent le dégel ſuccede. Il tonne rarement lorſqu'il neige; nous en avons cependant pluſieurs exemples; 1°. Le premier Janvier 1715, il éclaira & tonna à Montpellier dans le temps même qu'il neigeoit. 2°. Dans le dernier ſiecle il y eut à Senlis, à Châlons & dans les Villes voiſines, un orage des plus violens au milieu de l'hiver: la foudre tomba en pluſieurs endroits & fit d'effroyables ravages, pendant une neige fort groſſe & fort épaiſſe.

La neige eſt compreſſible, plus rare, plus légere que la glace, & plus ſujette à l'évaporation: en ſe réſolvant en liqueur, elle diminue conſidérablement de volume. Comme cette eau concrete ſe fond aiſément, elle offre un moyen plus commode que la glace pour rafraîchir le vin en été: on s'en ſert ſur-tout dans les pays chauds & dans les plaines; c'eſt ce qui ſe pratique à Rome. Elle ſe conſerve auſſi-bien que la glace dans les glacieres; mais il faut pour cela la ramaſſer par pelotons, la battre & la bien preſſer, afin qu'il n'y ait point de vide. Dans les grands froids, on y jete de l'eau qui en remplit les intervalles en ſe gelant auſſi-tôt. On ramaſſe plus facilement la neige dans les prairies & ſur les gazons, que par-tout ailleurs. Les neiges qui couvrent le ſommet des hautes montagnes influent beaucoup ſur la conſtitution de l'atmoſphere qui les environne, elles le refroidiſſent: c'eſt la raiſon pour laquelle des vents qui regnent dans certains pays ſont plus froids ou moins chauds qu'ils ne devroient être par leur ſituation ſur notre globe. C'eſt à la fonte des neiges congelées ſur le ſommet des montagnes, que nous devons communément le phénomene des *fontaines intermittentes:* Voyez au mot FONTAINE. Sa fonte trop ſubite cauſe ſouvent des inondations conſidérables.

A l'égard des taches rouges diſperſées çà & là & empreintes ſur la neige, que le peuple prévenu & ſuperſtitieux regarde comme dues à des gouttes d'une pluie de ſang, qui a plus d'une fois jeté la terreur & la conſternation dans les eſprits: un Gentilhomme du haut Vivarais a

reconnu que ce phénomene étoit dû à une cauſe très-ſimple, très-naturelle. Se promenant dans le mois de Décembre 1773 dans les allées de ſon jardin, il y vit de la neige couverte de taches rouges, principalement pendant les jours que la terre étoit plus humide: le 7 Janvier 1774, ces taches y étoient en plus grand nombre, & toutes d'un rouge très-beau, vif, d'une forme ſemblable à des gouttes de ſang qui y ſeroient tombées & congelées, en un mot pénétrant à quelques lignes au-deſſous de la ſurface de la neige: en examinant de près ces taches, il les reconnut pour être des excrémens de petits oiſeaux; ces excrémens tenoient leur couleur de la *morelle à grappes* ou *raiſin d'Amérique*, plante dont il y avoit pluſieurs pieds dans ſon jardin, couvert de leurs fruits, & dont le ſuc eſt rouge. Pluſieurs de ces fruits exprimés ſur la neige par notre Obſervateur donnerent une couleur égale & uniforme. Voilà donc le dénouement du prodige. *Voyez* PUCE DE NEIGE.

Autant l'eau de neige eſt ſalutaire aux végétaux & aux opérations de quelques arts, autant elle eſt, dit-on, nuiſible en boiſſon, ſur-tout dans le Tirol, dans le Valais qui fait partie de la Suiſſe, où nous avons vu que ceux qui en font uſage, ſont en effet attaqués de goîtres & d'enflure de gorge; peut-être que les alimens ſolides & la nature de l'air y contribuent autant & plus que la neige, car M. *Bourgeois* a obſervé que les habitans de pluſieurs villages & hameaux ſitués ſur les montagnes en Suiſſe, & qui n'ont ſouvent pendant tout l'hiver que de l'eau de neige pour toute boiſſon, on n'y trouve perſonne attaqué ni de goître, ni d'enflure de gorge. Nous remarquerons encore ici que la neige appliquée à l'extérieur eſt un ſpécifique que le peuple du Nord emploie, d'après un très-ancien uſage de leur pays, pour rappeller la chaleur & la vie dans les membres gelés; c'eſt communément ſous forme de friction que la neige s'emploie dans ces cas. La neige eſt encore un moyen aſſuré pour conſerver du gibier pendant plus de deux mois; les Danois, &c. en font venir ainſi d'Iſlande & de Laponie, qui quoique mort depuis plus de quatre mois, n'en eſt pas moins bon à manger; il ſuffit de le dégeler par degrés inſenſibles dans des eaux de plus en moins froides.

On appelle en Suiſſe LAUVINE ou LAVANCHE, *labina*, une quantité de neige qui ſe pelote en roulant du haut en bas des Alpes. M. *Altmann*, d'après qui nous avons donné la deſcription des *glaciers* ſi

merveilleux & ſi terribles de la Suiſſe, diſtingue deux eſpeces de *lauvines*; celles qu'on appelle *venteuſes*, ſont ordinairement accompagnées d'un grand vent qu'elles augmentent encore par leur chûte, au point qu'il briſe les arbres, qu'il étouffe les hommes & les animaux, & qu'il renverſe les maiſons. La rapidité ſurprenante avec laquelle ces lauvines roulent juſqu'au bas des vallons où elles ſe trouvent comme inſérées ou encaiſſées dans les enfoncemens & cavités, met les Voyageurs dans le plus grand danger; cependant comme elles ont peu d'épaiſſeur, on n'eſt pas toujours étouffé; en quoi elles ſont beaucoup moins dangereuſes que la ſeconde eſpece que l'on appelle *lauvines foncieres*, parce qu'elles détruiſent juſqu'au fond tout ce qu'elles rencontrent. Formées par une neige beaucoup plus compacte, elles ſont infiniment plus peſantes: elles roulent par conſéquent avec moins de vîteſſe que les premieres, mais elles emportent avec elles & les arbres & les pierres & les morceaux de roc qu'elles trouvent dans la direction de leur action. Comme leur chûte cauſe dans les montagnes & les vallons un tremblement accompagné d'un bruit quelquefois égal à celui du tonnerre, elles donnent ordinairement au Voyageur averti, le temps de ſe ſauver par la fuite.

Les *lauvines* ſont excitées par l'agitation de l'air, & par tout ce qui peut contribuer à faire gliſſer la neige, ſur-tout celle qui eſt tombée récemment aux ſommets des montagnes. Une très-petite pelote s'accroit ſi fort en tombant, qu'avant que d'arriver au valon, elle peut acquérir la groſſeur d'une maiſon, quelquefois celle d'une colline, & couvrir enſuite pluſieurs arpens de terre. On penſe bien que les habitans des Alpes n'ont pas négligé les moyens de ſe garantir de ces ravages. Ils évitent de bâtir au pied d'une montagne qui s'éleve rapidement. Ils conſtruiſent leurs maiſons derriere quelque petite colline, capable d'arrêter, ou de rompre la force des *lauvines*. Pour paſſer la montagne de Gothard, on traverſe la vallée d'Urſeren; & l'on voit au-deſſus d'un Village, un bois qui forme un triangle, dans lequel il eſt défendu, ſous des peines fort rigoureuſes, de couper des arbres, parce qu'ils mettent ce Village à l'abri des *lauvines*. En pluſieurs endroits où elles ſont à craindre, on a bâti des murs triangulaires, dont l'angle aigu eſt tourné vers le côté le plus dangereux de la montagne. Quant aux Voyageurs, on leur recommande en Suiſſe, de prendre avec eux des Guides, qui connoiſſent les endroits les plus redoutables, de faire leur

voyage ſans bruit, & de ne pas même parler haut. Enfin, pour derniere ſureté, on tire au milieu des vallons quelques coups de piſtolets, qu'on croit capables de mettre en mouvement les pelotes qui pourroient être ſur le point de tomber. Dans les paſſages étroits on pouſſe en hiver & au printems la précaution juſqu'à boucher les ſonnettes & les grelots des chevaux & des mulets, afin que leur ſon n'excite point la chûte de quelque *lauvine*. En pluſieurs endroits, ſur-tout dans le pays des Griſons, on voit au pied des montagnes des voûtes maçonnées, & des mines pratiquées dans le roc, où l'on peut en appercevant une *lauvine* en mouvement, ſe retirer, & la laiſſer paſſer par-deſſus. On avertit les Voyageurs de ne pas regarder long-temps les *lauvines*, quand même leur direction ne paroîtroit pas dangereuſe, parce qu'elles cauſent un vent ſi violent, que les hommes & les animaux en ſont étouffés. Quelquefois les lavanches ſont réduites en pouſſiere à l'inſtant de leur chûte, & cette pouſſiere glacée ſe répand à une aſſez grande diſtance & élevation. C'eſt un ſpectacle des plus beaux & des plus terribles qu'on puiſſe voir: il faut en avoir été témoin pour s'en former une idee préciſe : *voyez* GLACIERS. M. *Mikheli* dit que toutes les montagnes de la Suiſſe, que la neige couvre toujours, ont au moins 1500 toiſes de hauteur : en effet celles dont le ſommet ne s'éleve pas autant, ne conſervent guere leur neige, & l'on prétend que la Zone vaporeuſe n'excédant pas trois mille ſix cens toiſes d'élévation, il n'eſt plus poſſible de trouver de neige au-deſſus de cette hauteur ; au reſte l'élévation de la région de l'air où il gele continuellement, n'eſt pas la même ſur toute la terre. A l'Equateur elle eſt de 2440 toiſes, & deſcend par degrés de-là vers les Poles.

On ſera peut-être bien-aiſe de ſavoir comment on voyage en Laponie, où le terrain eſt toujours couvert de neige. Dès le commencement de l'hiver on marque, avec des branches de ſapin, les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les voitures (qui ſont des traîneaux & des petits bateaux) ont foulé la premiere neige qui couvre ces chemins & ont commencé à les creuſer, que de nouvelle neige que le vent répand de tous côtés les releve, & les tient de niveau avec le reſte de la campagne, ou du lac, ou du fleuve. Les voitures qui paſſent enſuite refoulent de nouveau cette neige, que d'autre neige vient bientôt recouvrir ; & ces chemins creuſés alternativement par les voitures, & recouverts par le vent qui y met par-tout la neige de niveau, quoi-

Digitized by Google

qu'ils ne paroiſſent pas plus élevés que le reſte du terrain, ſont cependant des eſpeces de chauſſées ou des ponts formés de neige foulée : mais ſi on s'égare à droite ou à gauche, on tombe dans des abîmes de neige. On eſt donc fort attentif à ne pas ſortir de ces chemins; & d'ordinaire ils ſont creuſés vers le milieu d'une eſpece de ſillon, formé par tous les traîneaux qui y paſſent, & qui ſont traînés par des *rhennes :* voyez ce mot. Mais dans le fond des forêts, dans les lieux qui ne ſont pas fréquentés, il n'y a point de tels chemins ; les Finnois & les Lapons ne ſe retrouvent alors que par quelques marques faites aux arbres. Les rhennes eux-mêmes enfoncent quelquefois juſqu'aux cornes dans la neige ; & ſi dans ces lieux on étoit ſurpris par quelqu'un de ces orages pendant leſquels la neige tombe dans une ſi grande abondance, & eſt jettée de tous côtés par le vent avec tant de fureur, qu'on ne peut voir à deux pas de ſoi, il ſeroit impoſſible de reconnoître aucun chemin, & l'on périroit infailliblement, ſur-tout ſi l'on ne s'étoit pas muni de tentes pour parer une partie de l'orage. On obſerva en 1729 ſur les frontieres de Suede & de Norwege près du village de Villaras, qu'il y tomba une ſi affreuſe quantité de neige, que quarante maiſons en furent couvertes, & que tous ceux qui étoient dedans en furent étouffés (On trouve auſſi dans le *Journal Etranger 1757*, la relation d'une famille enſevelie ſous la neige pendant ſix ſemaines). S'il arrive qu'on veuille franchir une montagne fort élevée, remplie de rochers qu'une quantité prodigieuſe de neige cache, & dont elle recouvre les cavités dans leſquelles on peut être abîmé, on ne croira guere poſſible d'y monter : il y a cependant deux manieres de le faire ; l'une en gliſſant ſur deux planches étroites, longues de huit pieds, dont les habitans ſe ſervent pour ne pas enfoncer dans la neige (maniere qui a beſoin d'un long exercice) ; l'autre en ſe confiant aux rhennes qui peuvent faire un pareil voyage, & dont la maniere de marcher mérite d'être connue : *voyez au mot* RHENNE. On lit dans la nouvelle Hiſtoire de Kamtſchatka, que les neiges ſont très-abondantes dans la preſqu'île de Lopatka ; elles ont preſque la ſolidité de la glace : de ſorte qu'elles réfléchiſſent les rayons du ſoleil, & avec tant de force qu'il eſt impoſſible d'en ſoutenir l'éclat. Les habitans portent ordinairement dans le printemps des couvertures percées de petits trous ou des réſeaux de crins noirs, afin de briſer une partie des rayons; mais malgré ces précautions, ils ont la peau baſanée comme les Indiens;

la plupart ont les yeux affoiblis & malades, & un grand nombre même perdent la vue.

NEMOTELE, *nemotelus*, genre d'inſecte ailé, de la claſſe des *dipteres*, dont les antennes grenues ſont terminées par une pointe, & placées ſur la gaine de la trompe comme dans les charançons ; ſa bouche eſt un bec aigu ; les articles ou grains des antennes ſont ronds, courts, menus & au nombre de cinq, mais terminés par une ſixieme piece longue & filiforme. Les *nemoteles* ne reſſemblent aux mouches que par leur port extérieur ; on en diſtingue de pluſieurs ſortes, on les trouve ſur les fleurs.

NÉNUPHAR, *nymphæa*. Plante aquatique, dont on diſtingue deux eſpeces ; l'une eſt à fleur blanche, & préférée à l'autre, dont la fleur eſt jaune.

1°. Le NÉNUPHAR BLANC, ou BLANC D'EAU, ou LYS D'ÉTANG ; ou VOLET, ou PLATEAU A FLEUR BLANCHE, *nymphæa alba*. Cette plante qui eſt fort en uſage en Médecine, ne ſe cultive point dans les jardins ; elle croît naturellement dans les marais, dans les eaux croupiſſantes, ou dans les ruiſſeaux qui coulent lentement, dans les étangs & les grandes pieces d'eau, même dans les rivieres ſur les bords, où elle eſt aſſez agréable à voir. Sa racine eſt vivace, longue, groſſe comme le bras, garnie de plaques brunes ou noires, en forme de nœuds ſur ſon écorce, blanche en dedans, charnue, ſongueuſe, chargée de ſuc viſqueux, attachée au fond de l'eau dans la terre par pluſieurs fibres ; elle pouſſe des feuilles grandes, larges, arrondies, épaiſſes, charnues, cuiraſſées, nageantes à la ſurface de l'eau, veineuſes, échancrées en fer à cheval, vertes-blanchâtres en deſſus, & vertes-brunâtres en deſſous, ſoutenues par des queues longues, groſſes comme le petit doigt, rougeâtres, tendres & ſongueuſes. Ses fleurs qui paroiſſent depuis le mois de Mai juſqu'en automne, ſont grandes, groſſes, larges quand elles ſont épanouies ; elles ont pluſieurs feuilles diſpoſées en roſe, blanches comme celles du lys, preſque inodores, contenues dans un calice, ordinairement à cinq feuilles blanchâtres, d'autres fois à quatre feuilles. A ces fleurs ſuccede un fruit rond, reſſemblant à une tête de pavot, partagé en pluſieurs loges, qui contiennent des ſemences oblongues, noirâtres & luiſantes. Cette plante eſt toute d'uſage : elle paroît être la même que l'*aguape* du Bréſil ; ſes feuilles qui nagent ſur l'eau

l'eau & ſes belles fleurs en forme de volant, ornent magnifiquement un canal pendant l'été ; au printems lorſque ſes feuilles paroiſſent ſur l'eau, elles indiquent qu'il eſt temps de ſortir les plantes de l'orangerie, & qu'il n'y a plus de gelées à craindre.

2°. Le NÉNUPHAR A FLEUR JAUNE, ou JAUNET D'EAU, ou PLATEAU A FLEUR JAUNE, *nymphæa lutea*. Sa feuille eſt un peu oblongue, ſa fleur eſt jaune, plus courte que le calice, qui eſt à cinq feuilles ; ſon fruit eſt de figure conique ; ſa racine eſt verte en dehors. Il croît aux mêmes lieux, & ſert quelquefois aux mêmes uſages que le précédent, notamment à Paris & en Angleterre, où le nénuphar blanc eſt plus rare.

On emploie ordinairement la racine de nénuphar dans les tiſanes rafraîchiſſantes qui conviennent dans les inflammations des reins & de la veſſie, dans les fievres ardentes, les inſomnies, enfin dans tous les cas où il eſt néceſſaire de tempérer l'impétuoſité du ſang & des eſprits vitaux. M. *Bourgeois* dit, que cette racine en tiſane tempéroit & adouciſſoit l'ardeur de l'urine dans les gonorrhées virulentes. Dans les boutiques on tient une eau diſtillée, une conſerve, un miel, un ſirop & une huile, le tout préparé de ſes fleurs. On donne communément le ſirop de nénuphar pour ralentir le deſir du coït.

NÉPENTHES. Eſpece de philtre dont Hélene ſe ſervoit, ſuivant *Homere*, & qui vraiſemblablement n'étoit que l'opium. Conſultez l'*Hiſtoire de la Médecine* par M. *le Clerc*, pag. 73.

NÉRÉIDES, ſont, ainſi que les Syrenes, de prétendus monſtres marins. *Voyez au mot* HOMME MARIN. On donne auſſi le nom de *néréide* à l'animal du *tubipore*.

M. *Pallas*, dans ſes *Mélanges zoologiques*, traite des *néréides* & les diviſe en deux genres ; ſavoir, les *néréides errantes*, & les *néréides tubicoles*. Les premieres ſont des *animaux mous* qui rampent & nagent parmi les fucus & les autres plantes marines. Elles s'attachent auſſi quelquefois aux rochers, ſe cachent dans le fond de la mer, ou dans les bois pourris qu'on y jette.

Les *néréides tubicoles* ont beaucoup de rapport avec les *vers à tuyaux* ou *vers tubicoles* : elles ſont cachées dans une eſpece de petit tube, qu'elles forment de différentes matieres. On diviſe les *néréides tubicoles* en *néréides cylindriques*, & en *néréides applaties*.

En général, les néréides ont le corps mince, ſouvent très-long,

linéaire, devenant plus petit vers la tête qui eſt ornée de franges. Le corps eſt diviſé en pluſieurs anneaux, & on remarque ſur chaque ſegment ou anneau une eſpece de pied. Selon notre Auteur, les néréides peuvent, comme les *lombrics* ou vers de terre, s'étendre, ſe contracter, ſe gliſſer facilement dans les interſtices ou fentes les plus étroites. Elles different de certaines *aphrodites*, en ce qu'elles ſont privées d'ouies. *Voyez* APHRODITE.

NERF. Les Anatomiſtes donnent ce nom à des corps ronds, blancs & longs qui tirent leur origine ou du cerveau ou du cervelet : *voyez à l'article* HOMME. Dans le commerce on donne le nom de *nerf de bœuf* à la partie génitale ſeche de cet animal : les Selliers le réduiſent en maniere de filaſſe longue de huit à dix pouces par le moyen de groſſes cardes de fer, & l'emploient pour nerver avec de la colle forte les arçons des ſelles & les panneaux des chaiſſes & caroſſes.

NERIETTE ANTONINE. C'eſt le nom d'une plante dont les fleurs rouges produiſent un bel effet en été dans les parterres des curieux. Ses ſemences aigretées, ſoyeuſes, ſont de bonne ouate. On a eſſayé de les filer en Suede.

NÉRITE. Coquillage univalve, operculé, & que pluſieurs Naturaliſtes mettent dans la famille des limaçons à bouche demi-ronde ou ceintrée. Il y a des nérites qui ont des dents blanches, d'autres qui les ont rougeâtres, telle que la *quenotte-ſaignante* ; d'autres nérites ſont ombiliquées, telle que la *grive*. Comme le noyau des nérites n'eſt point du tout apparent à leur ouverture, ces coquilles ne peuvent pas avoir de bec. Les tours de ſpirales ſont fort peu ſenſibles au dehors & en très-petit nombre, ſouvent la pointe n'en ſort que peu ou point. M. *Adanſon* fait un genre de la nérite, il la range à la fin des coquillages operculés, & la rapproche plus que tout autre des bivalves, comme étant le coquillage qui a le plus de rapport avec eux : mais l'animal eſt, dit-il, fort différent de celui des bivalves. Les nérites ſont ou marines, ou fluviatiles. Celles-ci ne ſont point hermaphrodites, comme les limas, les buccins & les planorbes ; les unes ſont mâles & les autres femelles. Elles bouchent leurs coquilles d'une eſpece d'opercule empreinte de ſpirales. Il n'y a qu'une eſpece de nérite fluviatile qui ſoit vivipare : les petits ſortent tout vivans avec leurs coquilles du corps de la mere. On diſtingue ſur-tout l'eſpece appellée *porte-plumet* : voyez ce mot. Les nérites de riviere que les enfans ramaſſent dans le

Digitized by Google

ſable, ſont mortes & toutes bariolées de roſe ou de lignes noires. L'eſpece qui nous vient du Miſſiſſipi & connue ſous le nom d'*idole*, eſt verte-noirâtre, ventrue, ombiliquée, à ſtries inégales en forme de rides. Lorſque ces ſortes de coquilles ſont devenues foſſiles, on les nomme *néritites*. On n'en trouve point de terreſtres vivantes.

NEROLI. Nom que les Parfumeurs donnent à l'huile eſſentielle d'orange. *Voyez* ORANGER.

NERPRUN, NOIRPRUN ou BOURG-ÉPINE, *rhamnus catharticus*. Il y a pluſieurs eſpeces de nerpruns : celui qu'on nomme ſimplement *nerprun purgatif ordinaire*, *rhamnus catharticus*, qui s'éleve en arbriſſeau & quelquefois en arbre : le *petit nerprun purgatif*, ou *graine d'Avignon*, qui donne cette graine qu'on emploie dans la teinture ; & d'autres à *feuilles longuettes*, à *fleurs vertes* & *baies noires*.

Les *nerpruns* ont des fleurs petites, de couleur herbeuſe ou jaunâtre, qui naiſſent comme par paquets le long des branches, en forme de petits entonnoirs, à pavillon recoupé en quatre parties, rabattues le plus ſouvent ſur les côtés, avec autant d'étamines. Aux fleurs ſuccedent des baies qui contiennent pluſieurs ſemences applaties d'un côté & bombées de l'autre (le nerprun ordinaire a, dit M. *Haller*, les fleurs mâles ſur une plante, & le fruit ſur une autre ; le nerprun de Baviere a les étamines réunies au fruit) : les feuilles des nerpruns ſont aſſez petites, entieres, ordinairement brillantes, finement dentelées ; ſouvent elles ſont oppoſées ſur les branches, & quelquefois elles ſont alternes. Ces arbriſſeaux ſe plaiſent dans les haies, dans les bois, dans les endroits humides ; ils peuvent être placés dans les boſquets d'été, & encore mieux dans les remiſes ; car les oiſeaux ſe nourriſſent de leur fruit, quoiqu'il ſoit purgatif. On en fait faire des paliſſades & des boules dans les parterres.

On prépare avec les baies du nerprun une pâte dure, qu'on appelle communément *vert de veſſie*. Pour la faire, on écraſe ces baies quand elles ſont noires & bien mûres ; on exprime le ſuc, qui eſt viſqueux & noir ; on le met évaporer à petit feu juſqu'à conſiſtance de miel, en y ajoutant un peu d'alun de roche pour rendre la matiere plus haute en couleur & plus belle. On la met dans des veſſies que l'on ſuſpend dans un lieu chaud, & on l'y laiſſe durcir pour la garder. Cette ſubſtance donne un beau vert, dont les Peintres & les Teinturiers font uſage ſous

le nom de *vert de veſſie*, ainſi appellé, parce que cette matiere verte a été durcie dans des veſſies.

On prétend que préparée en divers temps elle donne différentes couleurs : avant la maturité des baies, une couleur jaune ou ſafranée ; lorſqu'elles ſont mûres, un beau vert ; enfin encore plus tard, vers la S. Martin, une couleur d'écarlate utile pour teindre les cuirs & pour enluminer les cartes à jouer. On prépare avec les baies de nerprun un extrait purgatif ; il eſt peu d'uſage en Médecine. Le ſirop qu'on prépare avec le ſuc de ces baies lorſqu'elles ſont mûres, eſt très-uſité dans toutes les eſpeces d'hydropiſies ; il purge abondamment les ſéroſités par les ſelles, & diſſipe l'enflure : on le donne à la doſe de deux onces. Ce remede eſt très-doux & ſans danger : c'étoit, dit M. *Bourgeois*, le grand remede du célebre *Sydenham*.

On peut greffer des ceriſiers & des pruniers ſur le nerprun, & avoir par ce moyen des ceriſes & des prunes purgatives ; mais ces eſpeces de fruits occaſionnent ſouvent des ſuperpurgations & des vomiſſemens énormes. Les feuilles de cet arbriſſeau paſſent pour être déterſives.

Les fruits du petit nerprun, *lycium gallicum*, étant cueillis verts ſe nomment *graine d'Avignon*, ou *grainette*, ou *graine jaune*, & fourniſſent une belle teinture jaune dont on fait un grand uſage pour teindre les étoffes. Les Peintres à l'huile & en miniature ſe ſervent auſſi de ces baies, dont on a incorporé la teinture dans une matiere terreuſe qui eſt ordinairement la baſe de l'alun, pour en faire ce qu'on appelle *ſtil de grain*. Les Teinturiers, & ſur-tout les Corroyeurs, ſe ſervent de la grainette pour teindre en jaune, en y joignant de l'alun par parties égales. Cette eſpece de nerprun croît en abondance dans les lieux rudes & terreux, aux environs d'Avignon & dans le Comtat Venaiſſin. On en trouve auſſi en Dauphiné, en Languedoc & en Provence, &c. C'eſt un arbriſſeau épineux dont les racines ſont jaunes & ligneuſes, les rameaux longs de deux à trois pieds, couverts d'une écorce griſâtre.

NEVROPTERE. *Voyez à l'article* INSECTE.

NEZ COUPÉ, *ſtaphilodendron*, eſt ſelon quelques Auteurs, le faux-piſtachier, ou une eſpece de piſtachier ſauvage, dont le fruit eſt véſiculaire & nauſéabonde : mais en conſidérant tous ſes caracteres, on trouve qu'il n'a preſque aucun rapport avec le piſtachier. *Voyez ce mot & celui de* FAUX-PISTACHIER.

NGO-KIOO. *Voyez à l'article* ANE.

NHAMDUI. Eſpece d'araignée venimeuſe du Bréſil : ſon corps eſt long d'un pouce & demi, garni ſur le dos d'une forme de bouclier triangulaire très-luiſant, orné aux côtés de ſix cônes pointus, blancs avec des taches rouges : elle a huit jambes longues comme le doigt ; ſa partie antérieure eſt de couleur jaune ou rouge brune ; une ſingularité remarquable, c'eſt que la poſtérieure eſt luiſante & argentée, & qu'elle repréſente un viſage d'homme comme s'il y avoit été peint. Cet inſecte file de la toile comme les autres araignées. Dans le pays on porte cet animal en amulette ; on l'attache au cou dans le temps de l'accès de la fievre quarte.

NHANDIROBA ou NOIX DE SERPENT. *Voyez* AHOUAI & AVILA.

NICKEL. Il eſt mention dans le *Tom. XIII. des Mém. de l'Acad. Roy. de Suede, ann. 1751*, d'une nouvelle ſubſtance minérale trouvée dans la mine de cobalt de Fœrila en Helſingie, & qui reſſemble beaucoup à la ſubſtance que les Mineurs appellent *kupfer-nichel :* voyez ce mot. Son tiſſu eſt grainu, elle eſt ſolide & brillante quand on la caſſe. Lorſqu'elle a été long-temps expoſée à l'air, elle ſe décompoſe & ſe couvre d'un enduit vert qui ſe diſſout dans l'eau, & dont on peut retirer par l'évaporation, &c. des criſtaux verts qui ſe forment en priſmes quadrangulaires. Ce ſel fondu avec le flux noir donne un régule qui reſſemble au biſmuth, & qui ſe diſſout dans l'eau forte, dans l'eau régale & dans l'eſprit de ſel. Ce qui eſt encore ſingulier, c'eſt que la mine elle-même, lorſqu'on la calcine, répand une fumée d'abord ſulphureuſe, enſuite d'un blanc jaunâtre, d'une odeur déſagréable, comme arſenicale. Si on laiſſe cette mine expoſée à une chaleur plus vive, il s'y forme des rameaux métalliques qui deviennent d'un vert clair & ſonnant : à meſure qu'on a tenté quelques expériences, on a découvert dans cette ſubſtance, du fer & du cobalt, mais il paroît par un nouveau travail du même Auteur, inſeré dans le *XVI Tom. des Savans de Suede, ann. 1754*, que le nouveau demi-métal ſe trouve en plus grande quantité dans le *kupfer-nichel* que dans aucune autre ſubſtance minérale, & que M. *Cronſtedt* penche à croire que le *nickel* n'eſt autre choſe qu'un alliage des ſubſtances métalliques ou ſémi-métalliques déjà connues, & non un cobalt imparfait. On trouve auſſi du *nickel*

dans la mine de Kuhſchacht à Freyberg en Saxe, il n'entre en fuſion qu'après avoir parfaitement rougi.

M. *Baumé* regarde le *nickel* comme un cobalt dans un état particulier & dépouillé de la ſubſtance qui fournit du bleu par la vitrification. *Voyez la* Chimie expérimentale *de M.* Baumé, *Tome II. pag. 299, &c.*

NICOTIANE, ou TABAC, *nicotiana*. Plante très-uſitée, dont on diſtingue trois eſpeces principales : ſavoir, le *grand tabac*, le *moyen* & le *petit*.

1°. La NICOTIANE A LARGE FEUILLE, *nicotiana major latifolia*. La racine de cette plante, qui eſt le grand & le vrai tabac mâle, eſt blanche, fibreuſe, d'un goût fort âcre. Elle pouſſe une tige à la hauteur de cinq ou ſix pieds, groſſe comme le pouce, ronde, velue, remplie de moëlle blanche : ſes feuilles ſont amples, ſans queue, alternes, velues, nerveuſes, de couleur verte pâle, un peu jaunâtres, glutineuſes au toucher, d'un goût âcre ; elles teignent la ſalive ; elles ſont attachées à la tige par de larges appendices. Le haut de la tige ſe diviſe en pluſieurs rejetons, qui ſoutiennent des fleurs faites en godets, découpées en cinq parties, de couleur purpurine : à ces fleurs ſuccedent des fruits membraneux, oblongs, partagés en deux loges, contenant beaucoup de ſemences petites, rougeâtres, & très-abondantes en huile. Toute la plante a une odeur forte, ainſi que la ſuivante. C'eſt une plante d'été chez nous ; cependant elle endure quelquefois un hiver modéré dans nos jardins : elle fleurit, comme les autres nicotianes, en Juillet & Août dans notre pays, & y eſt ordinairement annuelle ; au lieu que dans le Bréſil, où la terre eſt bonne & l'air toujours tempéré, elle fleurit continuellement, & vit dix ou douze ans. Sa graine ſe peut conſerver dix années en ſa fécondité, & ſes feuilles près de cinq avec toute leur force.

2°. La NICOTIANE A FEUILLE ÉTROITE, ou le TABAC DE VIRGINIE, ou le PETUN DES AMAZONES *nicotiana major anguſtifolia*. Elle ne differe de la précédente que par ſes feuilles, qui ſont plus étroites, plus pointues, & attachées à leur tige par des queues aſſez longues.

3°. La NICOTIANE A FEUILLE RONDE, ou PETITE NICOTIANE, ou TABAC FEMELLE ou FAUX TABAC, ou TABAC DU MEXIQUE ; *nicotiana minor fœmina*. Sa racine eſt quelquefois ſimple & groſſe comme

Digitized by Google

le petit doigt ; d'autres fois elle eſt diviſée en pluſieurs fibres tendres, blanchâtres & rampantes. Elle pouſſe une tige à la hauteur d'un à deux pieds, ronde, dure, velue, groſſe comme le doigt, rameuſe, glutineuſe au toucher. Ses feuilles ſont eſpacées & alternes, oblongues, graſſes, de couleur verte-brunâtre, & attachées à des queues courtes. Ses fleurs, ſes fruits & ſes ſemences ſont ſemblables à celles des eſpeces précédentes ; mais ſes fleurs ſont jaunes-verdâtres ; il leur ſuccede des capſules arrondies, qui dans la maturité s'ouvrent en deux parties, remplies d'un nombre infini de menues ſemences d'un jaune tanné & d'un goût âcre.

Cette plante, ainſi que les précédentes eſpeces, nous vient originairement d'Amérique ; elle eſt annuelle : par la culture elle s'eſt comme naturaliſée dans toute l'Europe ; car des qu'une fois elle a été tranſplantée dans un jardin, elle y repullule tous les ans avec abondance, & commence à paroître au mois de Mai : au reſte elle ſe renouvelle aiſément de graine. *Cluſius* dit que ce tabac femelle eſt bon à la plupart des maladies auxquelles ſert le véritable petun, mais qu'il eſt beaucoup plus foible ; auſſi a-t-il peu d'odeur en comparaiſon des autres. Cette eſpece de nicotiane eſt, ſelon M. *Bourgeois*, un excellent vulnéraire : elle déterge & cicatriſe les plaies les plus opiniâtres, & même les ulceres d'un mauvais caractere : elle guérit en peu de temps les contuſions : pendant l'été on applique les feuilles vertes ſur la partie malade, & on les change matin & ſoir. On en conſerve pour l'hiver dans de l'eau-de-vie foible, dont on fait le même uſage.

Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroi*, diſent qu'en Eſpagne & en Portugal le tabac demeure toujours vert comme le citronnier ; mais dans les pays froids il périt aux premieres gelées, & l'hiver on ne le peut conſerver que très-difficilement dans les ſerres, en pot ou en caiſſe. En Amérique il vient très-haut, ſur-tout le mâle, & ſon odeur eſt très-pénétrante : l'on emploie indifféremment les feuilles des deux premieres eſpeces pour faire le tabac en corde, à mâcher & en poudre, dont l'uſage eſt ſi commun. C'eſt en Août & en Septembre qu'on ramaſſe les feuilles des plantes dont on a coupé les ſommités des tiges pour les empêcher de fleurir. C'eſt moins par la diverſité des feuilles de nicotiane, que par la préparation qu'on leur fait ſubir (en y mêlant du ſirop de ſucre ou de l'eau de pruneau, ou de l'eau de bois de violette ou de bois de roſe) qu'on parvient à produire de la différence

dans les ſortes de tabac, connues ſous l'épithete de *ſcaferlati du Levant*, de *canaſſe*; d'*andouille de St. Vincent* ou *cigale d'Amérique*, de *rolle de Montauban*, de *briquet du Bréſil*, &c. La nature du climat, le temps de la récolte, l'eſpece de leſſive dont on arroſe les feuilles, le mêlange du tabac d'un pays avec celui d'un autre, tout contribue à lui donner une certaine couleur, ſaveur & odeur. Celui de la Havanne & de Seville, vulgairement appellé *tabac d'Eſpagne*, eſt préparé ſans aucune drogue odoriférante, on le colore avec le *Rubrica*. Le *tabac de Macouba* a naturellement l'odeur de la roſe: il eſt d'une couleur très-foncée, il tire ſon nom d'un canton ſitué dans la partie du Nord de la Martinique, où des habitans le cultivent.

Lorſqu'on veut cultiver du tabac, ce doit être dans une terre graſſe & humide, expoſée au midi, labourée & engraiſſée avec du fumier conſommé: on le ſeme en France à la fin de Mars; les Indiens & les Eſpagnols le ſement en Automne ou en Août au plutôt. On fait un petit trou en terre de la longueur du doigt, on y jete dix à douze graines de tabac, & on recouvre le trou: lorſqu'il eſt levé, on doit arroſer la plante pendant le temps ſec, & la couvrir avec des paillaſſons dans le grand froid. Comme chaque grain pouſſe une tige, on doit ſéparer les racines: lorſque les tiges ſont hautes d'environ trois pieds, on coupe le ſommet avant la floraiſon, afin qu'elles ſe fortifient, & l'on arrache celles qui ſont piquées de vers, ou qui veulent pourrir. On connoît que les feuilles ſont mûres quand elles ſe détachent facilement de la plante, qu'elles ſe caſſent, & que froiſſées elles exhalent déjà une odeur pénétrante: on doit alors cueillir les plus belles, les enfiler par la tête, en faire des paquets & les mettre ſécher dans un grenier. On laiſſe la tige en terre pour donner le temps aux autres feuilles de mûrir.

On a donné à la nicotiane bien des noms différens. Dans les Indes Occidentales, ſon pays natal, elle a toujours porté celui de *petun*, ſurtout au Bréſil & dans la Floride, & elle le garde encore aujourd'hui dans l'un & l'autre monde. Les Eſpagnols qui la connurent premiérement à Tabaco, Iſle de la mer du Mexique, lui donnerent le nom de *tabac*, du lieu où ils l'avoient trouvée, & ce nom a prévalu ſur tous les autres. On l'a appellé *nicotiane*, du nom de M. *Nicot*, Ambaſſadeur de France à la Cour de Portugal en 1560, qui en ayant eu connoiſſance par un Marchand Flamand, la préſenta au Grand Prieur à ſon arrivée

à

à Lisbonne, & puis à ſon retour en France à la Reine Catherine de Médicis ; de ſorte qu'elle fut nommée *nicotiane*, *herbe du Grand-Prieur* ou *herbe de la Reine*. Le Cardinal de Sainte-Croix, Nonce en Portugal, & Nicolas Ternabon, Légat en France, l'ayant les premiers introduite en Italie, donnerent auſſi leurs noms au tabac : quelques-uns l'ont appellé la *bugloſe* ou la *panacée antarctique*, d'autres l'*herbe ſainte* ou *ſacrée*, & propre à tous maux, apparemment à cauſe de ſes vertus miraculeuſes. Il y a eu des Botaniſtes qui, à raiſon de ſa ſeule vertu narcotique, ſemblable à celle de la juſquiame, l'ont nommée *juſquiame du Pérou*. Thevet a diſputé à Nicot la gloire d'avoir donné le tabac à la France ; & c'eſt ſans conteſtation que François Drack, fameux Capitaine Anglois, qui conquit la Virginie, en enrichit ſon pays. Les trois eſpeces de tabac ſont d'uſage, mais on ſe ſert plus communément du mâle, tant intérieurement qu'extérieurement.

La nature n'a jamais rien produit en végétaux dont l'uſage ſe ſoit étendu ſi univerſellement & ſi rapidement. Le tabac n'étoit autrefois qu'une ſimple production ſauvage d'un petit canton de l'Amérique ; mais depuis que les Européens ont contracté la furieuſe habitude d'en prendre, ſoit râpé en poudre, par le nez, ſoit en feuilles au moyen d'une pipe, ou en maſticatoire, l'on en a prodigieuſement étendu la culture. Les lieux les plus renommés où cette plante croît, ſont Vérine, le Bréſil, Borneo, la Virginie, le Mexique, l'Italie, l'Eſpagne, la Hollande & l'Angleterre ; car le tabac vient par-tout & ſe vend très-cher, quoiqu'il coûte fort peu. Il eſt à préſent défendu d'en cultiver preſque par toute la France : ailleurs on ne le cultive guere que pour avoir ſes feuilles. Quel que ſoit l'intérêt de cette défenſe, il eſt certain que le tabac d'Amérique eſt préférable à celui de l'Europe, & qu'il eſt d'un produit conſidérable pour les Souverains. L'on ne nous apporte point de tabac de l'Aſie, & notamment de la Chine où l'on en cultive & conſomme beaucoup. Le tabac de ce pays ſeroit-il moins bon que celui d'Amérique ?

Le tabac a eu ſes Antagoniſtes ainſi que ſes Panégyriſtes. Amurat IV, Empereur des Turcs, le Czar & le Roi de Perſe en défendirent l'uſage à leurs ſujets ſous peine de la vie ou d'avoir le nez coupé. Jacques Stuart, Roi d'Angleterre, & Simon Paulli ont fait un traité ſur le mauvais uſage du tabac. On trouve une bulle d'Urbain VIII, par laquelle il excommunie ceux qui prennent du tabac dans les Egliſes. Le P. *Labat* dit que le petun fut comme une pomme de diſcorde, qui

alluma une guerre très-vive entre les Savans, & qu'en 1699, M. *Fagon*, premier Médecin du Roi, n'ayant pu ſe trouver à une theſe de Médecine contre le tabac, à laquelle il devoit préſider, en chargea un autre Médecin, dont le nez ne fut pas d'accord avec la langue; car on remarqua que pendant tout le temps que dura l'acte, il eut la tabatiere à la main, & ne ceſſa pas un moment de prendre du tabac.

Nous ne nous arrêterons point ſur l'uſage du tabac en poudre, pris par le nez autant par plaiſir ou par uſage que pour la néceſſité. Perſonne n'ignore qu'il excite l'éternuement, & procure une abondante évacuation de ſéroſité, *mucus narium*, ſur-tout à ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude. L'excès ou l'abus du tabac en poudre ou en feuilles n'eſt pas moins dangereux qu'un uſage réglé en peut être utile. Le mouvement convulſif que le tabac excite dans les nerfs, quoiqu'irrégulier, peut être bon à quelque choſe, ne fît-il que nous délivrer d'une humeur ſuperflue, alors il eſt un remede: mais y a-t-il apparence que pour être en ſanté il faille avoir toujours le remede à la main, & qu'on puiſſe regarder comme un régime utile d'être à tout moment en convulſions?

Toutes les eſpeces de tabac purgent par haut & par bas avec violence. Pris intérieurement en ſubſtance il convient dans l'apoplexie & la léthargie, même contre l'épilepſie: mais on ne peut trop en redouter les effets; il faut une main habile & prudente pour diriger un tel remede, car le caractere âcre & cauſtique de cette plante s'eſt décelé plus d'une fois, même envers ceux qui le prennent en fumée pour la premiere fois; ils deviennent ivres, & s'ils ne rejetoient pas la fumée, ils tomberoient dans un triſte état. Combien de malades tombés dans des aſſoupiſſemens léthargiques, n'ont recouvert le ſentiment & la connoiſſance que pour mieux ſentir d'autres convulſions accompagnées de vomiſſemens, de ſueurs froides, d'un pouls foible & frémiſſant, & d'autres accidens plus funeſtes? S'il faut être ſur ſes gardes quand on emploie ce remede, même dans les affections ſoporeuſes, que doit-on penſer de ſes effets, quand en bonne ſanté on en fait un uſage continuel, ſouvent immodéré & toujours ſans correctif? Le meilleur bien qu'il en arrive eſt de faire couler les catarres, la migraine, &c. comme le font moins dangereuſement la poudre de bétoine, de muguet, &c. mais le plus petit mal qu'il puiſſe produire eſt, dit-on, de deſſécher le cerveau, d'amaigrir, d'affoiblir la mémoire & de détruire, ſinon entiérement, au moins en partie la fineſſe de l'odorat. Heureux, mille fois heureux

les Savans qui s'abſtiennent de l'uſage du tabac ! On lit dans un des *Journaux d'Allemagne*, *année 1730*, *page 179*, des exemples de vertiges & de cécité, même de paralyſie, occaſionnés par l'uſage immodéré du tabac. *Jean Bauhin* vante la nicotiane pour détruire comme par enchantement toute eſpece de vermine qui déſole les hommes & les animaux. En Italie on ſe ſert de ſa ſemence pour appaiſer le priapiſme : c'eſt de-là qu'on a donné à la troiſieme eſpece de tabac le nom de *priapée*. Enfin nous concluons que l'uſage du tabac peut convenir en fumée pour le mal de dents, pour rendre les ſoldats & les matelots moins ſenſibles à la diſette des vivres, qui n'eſt que trop fréquente dans les armées ou vaiſſeaux, & les préſerver des attaques du ſcorbut (M. *Bourgeois* dit que le tabac d'Eſpagne appliqué ſur les gencives attaquées du ſcorbut & ſaignantes, les guérit entiérement & raffermit les dents branlantes). Mais nous répétons qu'il en faut prendre peu à la fois & rarement, afin de s'y accoutumer par degrés, & que cependant il faut tâcher de ne s'en pas faire un beſoin en tout temps. La fumée de l'eſpece de tabac que les Hollandois appellent *canaſter* (*canaſſe*, introduite par l'anus dans les inteſtins au moyen d'une machine faite exprès, & dont on peut voir la figure & la deſcription dans la Chirurgie d'*Heiſter*, eſt un grand remede dans le *miſtéré*, ſur-tout celui qui a pour cauſe une hernie avec étranglement du boyau, qui intercepte totalement le paſſage du canal inteſtinal. Cette fumée introduite dans l'anus & la trachée-artere eſt auſſi utile pour rappeller à la vie les noyés. On eſtime la cendre de tabac très-bonne pour blanchir les dents. En Europe, en Turquie, en Perſe & même en Chine on ſe ſert de la pipe pour fumer : mais les Caraïbes des Iſles Antilles ont une autre façon très-ſinguliere, & qui nuit beaucoup à la force de l'odorat & de la vue. Ils enveloppent des brins de tabac dans certaines écorces d'arbre très-unies, flexibles & minces comme du papier ; ils en forment un rouleau, l'allument, en attirent la fumée dans leur bouche, ſerrent les levres, & d'un mouvement de langue contre le palais font paſſer la fumée par les narines : dans les deux preſqu'Iſles de l'Inde & dans les Iſles de l'Océan oriental preſque tous les peuples idolâtres fument des *chirontes* ou petits rouleaux de feuilles de tabac appellés *cigales* en Amérique. Les Mahométans du Mogol & de l'Inde fument avec un gargoulis double, dont la conſtruction eſt auſſi bizarre que diſpendieuſe ; l'un ſert à recevoir la fumée à travers de l'eau, & l'autre à contenir le tabac & le charbon allumé. Cette fumée de tabac eſt

très-douce & beaucoup plus agréable. Ils y mêlent quelquefois des feuilles de bangue qu'ils nomment *ganja* & qu'ils aiment beaucoup. *Voyez* BANGUE.

Le tabac infusé dans l'urine d'homme est très-efficace, dit M. *Bourgeois*, pour détruire toute espece de vermine, soit celle des enfans, soit celle des brutes.

Les Maréchaux & les Vachers de la Suisse s'en servent fréquemment pour détruire les poux qui attaquent les jeunes poulains & les veaux. Ce remede est aussi très-bon pour détruire les fourmis & les fourmillieres. *Lisez l'article* FOURMI, où est décrite la maniere d'en faire usage contre ces insectes.

NICTALOPE. *Voyez l'article* ESCARBOT COMMUN.

NID D'OISEAU, *nidus avis*, est une plante qui croît dans les bois, communément aux pieds des sapins : sa racine est composée de grosses fibres, fragiles, pleines de suc, entremêlées de maniere qu'elles ne représentent pas mal un nid d'oiseau : elle pousse deux ou trois tiges hautes d'un pied ou environ, revêtues de feuilles creusées, luisantes & cannelées, ayant la figure d'un cœur : ses fleurs sont rangées aux sommets des tiges comme dans l'orchis, composées chacune de six feuilles pâles ; à ces fleurs succede un fruit formé en lanterne, à trois côtes arrondies, & qui renferme des semences semblables à de la sciûre de bois. On a donné aussi le nom de nid d'oiseau à une espece de carotte.

Toute cette plante a un goût amer, âpre : elle est détersive, résolutive & vulnéraire appliquée extérieurement.

NID D'OISEAU. Nom que l'on donne à un petit réduit composé de diverses matieres où l'oiseau pond, couve & éleve ses petits. *Voyez l'article* OISEAU. On donne le nom d'*aire* au nid ou à l'endroit qu'habitent les grands oiseaux de proie, tels que l'*aigle*, le *faucon*, l'*autour*, &c. *voyez ces mots.*

Il y a peu de nids dont la Médecine fasse usage, excepté celui d'*hirondelles.* Voyez ce mot & celui dont nous avons parlé sous le nom d'ALCION.

A l'égard des nids d'oiseaux pétrifiés avec les œufs de ces animaux, rien n'est plus faux que leur existence ; à moins qu'on ne regarde comme pétrifiés les nids & les œufs que l'on met dans la fontaine de Carlsbad en Bohême, & qui en peu de temps se trouvent incrustés de façon à faire croire qu'ils seroient véritablement changés en pierres.

Digitized by Google

NIDS DE DRUSEN. *Voyez à l'article* FILONS.

NIEKE CORONDE. C'eſt la fauſſe cannelle du Ceylan.

NIELLE, *nigella*. Plante dont M. *de Tournefort* diſtingue douze eſpeces tant ſauvages que cultivées : nous n'en citerons que trois.

1°. La NIELLE DES CHAMPS ou LA NIELLE SAUVAGE ou BATARDE, la BARBUE ou POIVRETTE COMMUNE, *nigella ſylveſtris aut arvenſis cornuta*, eſt une plante que l'on trouve en France & en Allemagne dans les blés, ſur-tout après la moiſſon. Sa racine eſt fibreuſe, petite, blanchâtre : elle pouſſe une tige, tantôt ſimple & tantôt rameuſe, grêle, cannelée & haute d'un pied ; ſes feuilles qui reſſemblent aſſez à celles de l'aneth, ſont découpées en petits filamens alternes : ſes fleurs qui paroiſſent vers la fin de l'été, ſont comme étoilées, compoſées de cinq feuilles, bleuâtres, grandes & agréables ; il leur ſuccede des fruits membraneux, terminés par cinq cornets, qui au ſommet s'écartent les uns des autres, mais qui ſont unis enſemble depuis le milieu juſqu'en bas, partagés ainſi dans leur longueur par autant de loges qui renferment pluſieurs ſemences noires. Cette plante a la même propriété en Médecine que la ſuivante.

2°. La NIELLE ROMAINE ou NIELLE DES JARDINS ou NIELLE CULTIVÉE & DOMESTIQUE ou CUMIN NOIR ou le FAUX CUMIN, *nigella romana, flore minore ſimplici, candido*. Cette plante que l'on cultive dans les jardins où elle vient aiſément, reſſemble à la précédente ; ſes fleurs ſont d'un blanc pâle, ſes ſemences ſont noires ou jaunes & anguleuſes, d'une odeur aromatique & d'un goût piquant. Quelques-uns l'ont déjà employée dans les cuiſines aux mêmes uſages du poivre. La meilleure nous vient d'Italie.

3°. La NIELLE DE CANDIE ou DU LEVANT, *nigella Cretica*, eſt une eſpece de nielle plus petite que les précédentes, & qui ſe diſtingue encore par ſes fleurs bleuâtres, & par l'odeur de ſa graine, que l'on prendroit pour du cumin, tant elle eſt forte : elle a les mêmes propriétés des autres nielles : on la cultive dans quelques campagnes en terre graſſe : elle fleurit dès le mois de Juin.

La ſemence de nielle, qui de toutes les parties de la plante, eſt la ſeule dont nous nous ſervions en ce pays-ci, doit être bien deſſéchée avant qu'on en faſſe uſage ; car elle contient une humidité qui, ſelon *Tragus*, eſt fort pernicieuſe : ſon infuſion eſt apéritive & rétablit les regles ; elle convient auſſi dans la colique venteuſe : cette même infuſion remédie

parfaitement au rhume de cerveau & à l'enchifrenement : pour cela on tire cette liqueur par le nez, ayant ſoin auparavant de s'emplir la bouche d'eau, parce que ſans cela, ce qu'on attire par le nez, paſſeroit dans la bouche & dans le goſier : on tire beaucoup d'huile eſſentielle de la nielle, qui eſt excellente pour réſiſter au mauvais air & tuer les vers. M. *Cartheuſer* dit auſſi en avoir retiré par expreſſion, & l'appelle *unguineuſe*.

NIELLE DES BLÉS, FAUSSE NIELLE ou NIELLE BATARDE, *nigellaſtrum*. Eſpece de lychnis que M. *Linnæus* appelle *agroſtemma*. Cette plante nait dans les champs, & ſe trouve par-tout dans les blés : ſa racine eſt petite, mais ſa tige eſt haute de trois pieds, velue, genouillée, creuſe & rameuſe ; ſes feuilles qui ſont oppoſées deux à deux, ſont étroites, longues, pointues, & embraſſent la tige par une large baſe, revêtue de longs poils blanchâtres : ſes fleurs qui paroiſſent depuis Mai juſqu'en Juillet, ſont purpurines, quelquefois blanchâtres, à cinq pétales, échancrées, contenues dans un calice d'une ſeule piece diviſée en cinq lanieres oblongues qui dépaſſent la fleur. A ces fleurs ſuccedent des capſules ſéminales, oblongues, à-peu-près de la figure d'un gland : dans la maturité elles s'ouvrent en cinq parties & contiennent pluſieurs ſemences noirâtres, rudes & aſſez inodores. Cette plante eſt annuelle comme la nielle commune : elle convient dans la curation des ulceres, des fiſtules, & pour arrêter les hémorrhagies. *Sennert* a paſſé dans le Dannemarck pour un magicien, pour avoir guéri, comme par miracle, de telles maladies. La façon de s'en ſervir eſt de tenir ſous la langue un petit morceau de cette racine nouvellement tirée de terre.

M. *Sarcey de Sutieres*, membre de la Société d'Agriculture de Paris, prétend que la graine de la nielle des blés produit une farine plus blanche & plus légere que celle de froment, & qu'on peut faire une poudre à poudrer ſupérieure en qualité, en un mot qu'un arpent de terre enſemencé de cette graine produiroit autant de farine que trois arpens en blé. Cette culture peut donc être avantageuſe : elle ménageroit le blé qu'on emploie à faire la poudre.

On donne auſſi le nom de nielle à une maladie qui attaque certains végétaux : *voyez ce que nous en avons dit au mot* ARBRE *& notamment à l'article* BLÉ.

NIGUAS. *Voyez* NINGAS.

NIHILUM ALBUM ou POMPHOLIX ou TUTHIE BLANCHE. *Voyez* ZINC.

Digitized by Google

NIMBO, *nimbo folio & fructu oleæ, aut arbor Indica, fraxino ſimilis, oleæ fructu; ſeu azedarach floribus albis ſemper virens.* Arbre des Indes Orientales, nommé *bépole* en Malabar. Cet arbre eſt vert toute l'année, & reſſemble aſſez au frêne; ſes fleurs ſont petites, blanches, compoſées de cinq pétales; leur odeur eſt ſemblable à celle du triolet odorant; aux fleurs ſuccede un fruit jaunâtre de la forme d'une petite olive; ſes feuilles ſont vertes, ameres au goût, dentelées aux bords, & eſtimées. Trempées dans le ſuc de limon & exprimées, elles donnent une liqueur réputée un grand vulnéraire: priſes intérieurement c'eſt un ſpécifique contre les vers. On tire de ſon fruit par expreſſion une huile bonne pour les piqûres & contractions des nerfs.

NINGAS ou NIGUAS ou NIGUE. C'eſt une ſorte de vermine des Indes, fort incommode pour les hommes: elle ſe cache dans la pouſſiere, & ſaute à la maniere des puces: elle ſe fourre entre cuir & chair dans les orteils de ceux qui marchent pieds nus, elle y laiſſe des œufs en ſi grande abondance, qu'on a de la peine à les détruire, à moins que ce ne ſoit par un cautere, ou en coupant les chairs où elle s'eſt nichée: cette vermine eſt preſque la même que le *tous* du Bréſil & la *chique* des Antilles. *Voyez ces mots.*

Leſſer, dans ſa *Théologie des Inſectes*, dit que c'eſt par le moyen des ningas que les Anatomiſtes ont eu occaſion de revenir d'une erreur générale. On croyoit autrefois que le ſang prenoit ſon cours par les extrémités des arteres; mais cet inſecte, dit *Leſſer*, nous a appris le contraire.

Il paroîtroit, d'après les obſervations de M. l'Abbé *Chappe* dans ſon *Voyage de la Californie*, que ces inſectes qui ſont ſi incommodes à la Vera-Cruz & dans le Mexique, ne ſont pas les mêmes que les chiques des Antilles, quoiqu'ils s'introduiſent de même dans la peau & y multiplient. Ce qui le fait croire à M. l'Abbé *Roziер*, c'eſt qu'au Mexique les Indiens n'y connoiſſent point pour remede l'infuſion du tabac, remede ſi ſimple, & que la plaie qu'y font les niguas, devient, dit-on, mortelle ſi on y laiſſe couler de l'eau. Le premier ſoin après avoir arraché la nigua, eſt de boucher avec du ſuif le trou qu'elle a fait en s'enfonçant dans la chair.

NINTIPOLONGA, eſt un magnifique ſerpent des Indes Orientales, dont la morſure cauſe un ſommeil mortel. Il n'eſt pas rare dans l'Iſle de Ceylan; ſa couleur eſt brune tirant ſur le noir, il eſt tiqueté ou marbré

de fleurs blanches; ſes yeux qui ſont grands & bleus brillent beaucoup; l'ouverture de ſa gueule qui eſt garnie de dents courbées & aiguës, eſt munie dans ſon contour d'écailles épaiſſes; ſa queue va en diminuant & finit en pointe. *Theſ. Seb. Tab. 37.*

NIN ZIN ou NISI ou NINDSIN. *Voyez ſon hiſtoire à la ſuite du mot* GENS-ENG.

NIRUALA. C'eſt un arbre de pluſieurs pays des Indes, ſur-tout du Malabar, dont les feuilles diſtillent un ſuc qui, reçu dans un linge qu'on applique ſur les aines, provoque fort promptement l'urine.

NITRE ou SALPÊTRE, *nitrum*, eſt un ſel à qui la criſtalliſation donne une figure priſmatique, hexangulaire, avec une petite pointe aigue; il eſt d'une ſaveur fraîche, ſalée & amere. Le nitre eſt en partie fixe, & en partie volatil: il fuſe ſur les charbons ardens: il entre en fuſion au feu; mêlé avec de la poudre de charbon, il détonne.

Bien des Naturaliſtes regardent l'origine du nitre comme due au regne minéral. La plupart des Chimiſtes, & notamment *Glauber*, diſent que ce ſel appartient au regne végétal, & qu'il eſt uniquement l'ouvrage de la végétation. Quelques modernes d'entr'eux le donnent au regne animal. Le célebre *Stahl* a donné une ſavante théorie ſur la génération de ce ſel qu'il attribue à la putréfaction des corps. Quoi qu'il en ſoit de ces diverſes opinions, il eſt conſtant qu'on trouve du nitre tout formé dans quantité d'endroits où l'air a un libre cours; tantôt il eſt attaché contre des murailles dont le ciment n'eſt pas ſec: alors il eſt fort impur; mais il s'y reproduit toujours tant que le mur eſt humide & voiſin des latrines ou des habitations d'animaux quelconques: on l'en détache avec des balais, c'eſt ce qu'on appelle *nitre* ou *ſalpêtre de houſſage*: tantôt, mais plus rarement, le nitre ſe rencontre ſur certaines roches déſertes dans les Indes. On en a trouvé dans une mine de charbon, près celle de Tutweiler, dont la montagne brûle toujours, & dans une eſpece de granite deſtructible de Finlande. Ainſi l'on trouve du nitre dans les pierres, près de la ſuperficie de la terre; dans les végétaux, ſur-tout dans les borraginées; dans les plantes ameres, telles que la fumeterre, le creſſon de fontaine, l'héliotropium. *Rauvolf* dit que les Mahométans tirent un nitre des feuilles & des rameaux du ſaule incinérés: d'autres retirent du ſalpêtre de la terre où les animaux vont uriner.

La

Digitized by Google

La terre nitreuſe, celle qu'on dit être la ſeule matrice propre à produire du nitre, & qui l'a déja produit, & qui eſt abſolument néceſſaire pour en produire, doit être viſqueuſe & alkaline : c'eſt une telle terre qui coopere ſi merveilleuſement à l'amélioration ou fécondité des végétaux. M. *Godefroi Pietsch*, qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin en 1749, par un Mémoire ſur le ſalpêtre, eſt parvenu à faire du nitre même avec du vitriol (on a dit du vinaigre), de l'urine putréfiée & de la chaux : *voyez* auſſi quelques détails ſur les *nitriaires* artificielles *à l'article* SALPÊTRE.

Tout le ſel de pierre, autrement dit le ſalpêtre du commerce qui ſe fait à Paris, ſe retire des platras qui proviennent de la démolition des vieux bâtimens, ſur-tout des caves, &c. On leſſive en grand ces matériaux, & on fournit à la liqueur une baſe alkaline : puis par la voie de l'épuration, enſuite de l'évaporation graduée, on parvient à en obtenir des criſtaux plus ou moins tranſparens, &c. *Voyez* pour ce procédé le *Dictionnaire de Chimie.*

Le nitre entre dans la compoſition de la poudre détonnante & de celle à canon, dans les flux employés par les Artiſtes pour fondre quantité de métaux : le nitre eſt la baſe de l'eau-forte, de l'eau-régale : on s'en ſert auſſi pour préparer des glaces, & pour ſaler les viandes & quelques poiſſons, ce qui donne à leur chair une couleur rouge. En Médecine ce ſel eſt d'un uſage très-étendu & très-fréquent. Il calme l'effervescence du ſang & tempere l'ardeur de toutes les eſpeces de fievres, même les ardeurs d'urine. On en fait des tablettes très-efficaces dans les maux de gorge inflammatoires. Le nitre eſt la baſe de la *poudre antiſpaſmodique* ou tempérante de *Stahl*. On en fait le criſtal minéral ou ſel de prunelle, dont les propriétés ſont les mêmes que celles du nitre.

NIVA-TOKA, eſt le ſureau commun du Japon. Sa moëlle ſert dans ce pays de meche pour les chandelles.

NIVEAU D'EAU DOUCE. *Voyez* MARTEAU INSECTE.

NIVEROLLE. C'eſt le *pinçon de neige*, *fringilla nivalis*. Voyez PINÇON.

NLANNETONS. Nom que l'on donne à des vers noctiluques du Royaume de Siam. Ils ſont d'un vert doré extrêmement beau. *Voyez* VER LUISANT.

NOERZA. Eſpece de fouine de la grandeur de la marte ; ſon poil approche, par la couleur, de celui d'une loutre ; cet animal ſe cache dans les endroits les plus épais des bois, & il exhale une très-mauvaiſe odeur. *Agricola* dit que le noerza habite les vaſtes & ſombres forêts de la Souabe du côté de la Viſtule.

NŒUD, *Voyez à l'article* PLANTE.

NOIR. Cette couleur qui eſt oppoſée au blanc, en ce qu'elle eſt la plus obſcure de toutes, eſt connue ſous différentes épithetes & formée de diverſes matieres. Il y a les noirs d'ivoire & d'os calcinés dans un vaſe couvert. Le *noir* d'Allemagne qui eſt fait avec la lie de vin, les noyaux de pêche, l'ivoire & l'os, le tout brûlé & calciné, enſuite lavé & porphirifé. Le *noir* de charbon. Le *noir* des Corroyeurs, c'eſt une eſpece d'encre. Le *noir* d'Eſpagne, il ſe fait de liege brûlé. Le *noir* de fumée, il eſt produit par des réſines brûlées. Le *noir* de terre, eſt une eſpece de charbon foſſile tendre & gras au toucher. Dans nos Colonies on déſigne ſous le nom de *Noirs* les Negres. *Voyez l'article* NEGRE.

NOIRPRUN. *Voyez* NERPRUN.

NOISETIER. *Voyez* COUDRIER.

NOIX. *Voyez* NOYER.

NOIX D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU.

NOIX D'AREQUE. *Voyez à l'article* CACHOU.

NOIX DES BARBADES. *Voyez* RICIN.

NOIX DE BEN. *Voyez* BEN.

NOIX DE BENGALE. *Voyez au mot* MYROBOLANS.

NOIX DE BICUIBA. C'eſt une eſpece de fruit des Indes qui brûle comme du linge imbibé de poix. A meſure qu'il brûle, il en ſort une huile, avec laquelle M. *Jean Verdois*, Conſul de la Nation Françoiſe, atteſte avoir guéri pluſieurs cancers & certaines eſpeces de coliques. On lit dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1710, page 16*, que M. *de la Mare*, Officier de Marine, ayant apporté de ce fruit des Indes, fit l'épreuve d'en tirer l'huile en le brûlant, chez M. *Boudin*, alors premier Médecin de feue Madame la Dauphine.

NOIX DE COCO. *Voyez* COCO.

NOIX DE COURBARI. *Voyez* COURBARIL.

NOIX DE CYPRE ou CHYPRE. *Voyez* CYPRE.

Digitized by Google

NOIX DE GALLE, *galla*. Eſpece de coque végétale que l'on trouve en maniere d'excroiſſance ſur les chênes du Levant, laquelle eſt occaſionnée par la piqûre d'une ſorte d'inſecte qui y dépoſe ſes œufs, &c. Ces galles, qui ſont aſtringentes, varient pour la groſſeur, la couleur, le poids, la figure & leur ſuperficie qui eſt unie ou raboteuſe. Si l'on ouvre les noix de galles encore récentes, on trouve à leur centre une ou pluſieurs larves & nymphes logées en autant de différentes cellules. Si les noix de galles ſont vieilles, elles ſont perforées chacune d'un trou rond que le vermiſſeau, métamorphoſé en mouche, a fait pour ſe procurer une iſſue & s'envoler. Les noix de galles nous viennent d'Alep, de Tripoli & de Mozal. On préfere celles qui ſont épineuſes, noires, dures & peſantes, aux blanches, légeres, peu dures & rougeâtres qui viennent dans nos climats & qu'on appelle *caſſenoles*; elles donnent à la ſolution de vitriol martial une couleur violette & noire. La noix de galle réduite en poudre eſt comme la pierre de touche pour s'aſſurer de la qualité martiale des eaux. On les eſtime fébrifuges & propres à reſſerrer & fortifier les parties qui ſont trop relâchées; mais M. *Bourgeois* prétend qu'on n'en doit faire uſage qu'extérieurement; elles arrêtent les accès ſans évacuer la matiere morbifique, & produiſent des maladies & des accidens beaucoup plus dangereux que la fievre: elles ſont la baſe de l'encre; elles ſervent auſſi aux Foulons, aux Tanneurs, aux Chapeliers, aux Teinturiers, &c. *Voyez à l'article* CHÊNE *& le mot* GALLES. *Voyez auſſi* BAISONGE *à l'article* PUCERON.

NOIX DE GIROFLE ou DE MADAGASCAR. *Voyez* CANNELLE GIROFLÉE.

NOIX IGASUR ou FEVE DE SAINT IGNACE. *Voyez à la ſuite du mot* NOIX VOMIQUE.

NOIX D'INDE. On donne ce nom tantôt au fruit du *cacaotier*, & tantôt à celui du *cocotier*. Voyez ces mots.

NOIX MÉDICINALE ou COCOS DES MALDIVES. *Voyez* COCOS.

NOIX DU MÉDICINIER D'ESPAGNE. *Voyez* RICIN.

NOIX MÉTHEL ou DATURA. *Voyez à l'article* POMME ÉPINEUSE.

NOIX DES MOLUQUES. C'eſt la *noix vomique*. *Voyez ci-après.*

NOIX MUSCADE. *Voyez au mot* MUSCADE.

NOIX NARCOTIQUE, *nux inſana*, eſt un fruit des Indes, gros

comme nos petites prunes, rond, couvert d'une écorce rude, rougeâtre, contenant un noyau membraneux, noir & marqué d'une grande tache blanche, entouré d'une pulpe noire, ſemblable à celle de la prune ſauvage : ce noyau renferme une amande grisâtre. Ce fruit croît à un arbre grand comme un cerifier, & porte des feuilles longues & étroites comme celles du pêcher.

La noix narcotique cauſe un aſſez mauvais effet à ceux qui en mangent, car elle produit des vertiges au cerveau & un délire qui dure quelquefois deux ou trois jours, ou bien elle donne un cours de ventre : on peut l'employer extérieurement dans les onguens anodins, pour calmer les douleurs.

NOIX PACARIE. *Voyez aux articles* NOYER & PACANE.

NOIX PÉTRIFIÉES. Il y a quelques années qu'en creuſant des anciens puits de ſalines abandonnés depuis cent cinquante ans à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, on trouva à environ trente toiſes de profondeur des noix petrifiées, très-ſingulieres en ce qu'il n'y a que l'amande qui ſoit pétrifiée, tandis que l'extérieur ou la partie ligneuſe & le zeſt même, n'ont point changé de nature. *Voyez Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1742, pag. 33 & 34.*

NOIX DE PISTACHE. *Voyez au mot* PISTACHIER.

NOIX DU RICIN INDIEN. *Voyez* RICIN.

NOIX DE SERPENT ou NOIX NHANDIROBA. *Voyez* AHOUAI & AVILA.

NOIX DE TERRE. *Voyez* TERRE-NOIX.

NOIX VOMIQUE, *nux vomica aut malus Malabarica fructu corticoſo, amaricante, ſemine plano, compreſſo.* C'eſt une petite amande plate, de la forme d'un bouton, d'une ſubſtance dure comme de la corne, de couleur griſe, un peu lanugineuſe, remarquable par une eſpece de nombril qui eſt au centre. Ces amandes ſe trouvent au nombre de quinze dans un fruit rond, qui croît ſur un arbre très-gros (ſon tronc ayant dix pieds de contour), lequel naît au Malabar & à la côte de Coromandel, & qui porte des fleurs d'une ſeule piece, en entonnoir. On ſoupçonne que cet arbre eſt le même que celui qui donne le *bois de couleuvre :* voyez ce mot. Mais ce ſont, ſelon M. *Linneus*, deux eſpeces du genre qu'il nomme *ſtrychnos.*

Les noix vomiques, ainſi que tous les médicamens amers, ſecouent violemment les nerfs ſenſibles de l'eſtomac des animaux, & les font

Digitized by Google

périr. La noix vomique eſt un poiſon pour les quadrupedes & les oiſeaux, ainſi que pour l'homme, dont une très-petite doſe bouleverſe l'eſtomac & occaſionne des mouvemens convulſifs & de terribles angoiſſes. Diverſes expériences faites ſur des chiens, prouvent que ce poiſon produit le même phénomene dans les autres animaux, c'eſt-à-dire des mouvemens convulſifs, l'épilepſie & la mort. La diſſection des animaux, à qui on en avoit fait manger, a appris qu'il n'agit point par voie de coagulation dans le ſang ou dans le ſuc nerveux, car il n'a paru aucun engorgement ſemblable à ceux qu'occaſionnent les poiſons coagulans; tel que l'on dit qu'en produit la ciguë d'eau. Ce poiſon ne corrode point les membranes de l'eſtomac, mais il irrite les fibres nerveuſes, dont il détruit le mouvement uniforme & oſcillatoire. Dès que le ſuc ſtomacal a commencé à diſſoudre la noix vomique, les effets du poiſon commencent à ſe faire ſentir; c'eſt au bout d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure.

Tout prouve que la noix vomique eſt très-dangereuſe, quoique quelques-uns oſent aſſurer qu'elle n'eſt funeſte qu'aux bêtes & point aux hommes; ſon uſage doit donc être abſolument banni, à moins qu'on n'en faſſe uſage à l'extérieur, la poudre de ces noix étant réſolutive. On lit dans l'*Encyclopédie*, *Vol. IV*, *p.* 251, *col.* 2, qu'on peut ſauver la vie des oiſeaux qui auroient avalé de ce poiſon, en leur faiſant boire de l'eau par force, & qu'on ſauve pareillement le chien en lui faiſant avaler du vinaigre.

L'on croit, mais à tort, que la noix igaſur des Philippines, autrement dite *feve de S. Ignace*, eſt auſſi une eſpece de noix vomique. L'iſagur, ſi connu chez les Indiens ſous le nom de *mananaag* & *cathologan*, & chez les Eſpagnols ſous celui de *pétita de Biſayas*, eſt un noyau arrondi, inégal, comme noueux, très-dur, d'une ſubſtance comme de corne, ſemblable à l'hermodacte, d'une ſaveur de graine de citron, mais très-amere, d'une couleur blanche-verdâtre, qui devient brune en vieilliſſant. La plante qui donne l'igaſur, s'appelle *cantara* ou *catalongay*, elle eſt très-rampante; ſon tronc eſt ligneux, liſſe, poreux, de la groſſeur du bras; ſes feuilles reſſemblent à celles du malabathrum, ſa fleur à celle du grenadier, & il lui ſuccede un fruit gros comme un melon, couvert d'une peau fort mince & d'une autre ſubſtance dure, comme pierreuſe; l'intérieur de ce fruit eſt rempli d'une chair un peu amere,

jaune & molle dans laquelle ſont renfermés communément vingt-quatre noyaux gros, mais qui diminuent beaucoup en ſe ſéchant.

Ce ſont les Jéſuites Portugais Miſſionnaires, qui nous ont apporté depuis peu ces fruits, qui étoient inconnus juſqu'alors. Le P. *George Camelli*, l'un d'entr'eux, raconte des choſes ſurprenantes du cas que les Indiens en ſont. Le commun du peuple, dit-il, donne indifféremment la noix igaſur pour guérir généralement tous les maux du corps humain, ſans avoir aucun égard au temps, à la maladie, à l'âge, ou même à la doſe; & même pluſieurs la portent ſuſpendue au cou, & ils croient que par le moyen de cette amulette, ils ſont à l'abri & exempts de tout poiſon, de la peſte, de la contagion, des enchantemens magiques, des philtres, & ſpécialement du *ſopto*, ou de cette eſpece de poiſon que l'on dit qui tue en le reſpirant ſeulement, &, ce qui eſt bien plus, du démon même. Cependant notre Miſſionnaire dit qu'il ne faut pas prendre ce remede témérairement, parce qu'il produit des mouvemens convulſifs, entr'autres le ris ſardonique & le ſpaſme dans les Epagnols, au lieu qu'il n'en excite aucun dans les Indiens: en général ſes vertus ſemblent différer peu de celles de la noix vomique, mais ces amandes n'ont aucune reſſemblance entre elles; au reſte ce remede, dit M. *Haller*, n'a pas pu prendre en Europe.

NOIX VOMIQUE FOSSILE, c'eſt la *pierre lenticulaire*. Voyez ce mot.

NOKTHO. Les Siamois donnent ce nom à un oiſeau appellé *grand goſier* en Afrique par tous les Voyageurs, & en Amérique *pélican*, ou *onocrotale* par les Naturaliſtes: *voyez* PÉLICAN.

NOMBRIL, ou OMBILIC, *umbilicus*, eſt le nœud formé de la peau & de la réunion des vaiſſeaux ombilicaux, au milieu du ventre, & que l'on coupe à l'enfant auſſi-tôt qu'il eſt né. Chez les hommes le *nombril* eſt apparent & bien marqué, au lieu que dans la plupart des brutes il eſt preſque inſenſible & ſouvent entiérement obliteré; les ſinges n'ont même qu'une eſpece de calloſité ou de dureté à la place du nombril. Il eſt probable que les hommes n'auroient pas le nombril plus apparent s'il avoit été lié & coupé à fleur du ventre, après la naiſſance de l'enfant. *Voyez à l'article* HOMME. Le nombril eſt ſujet, particuliérement aux femmes, à la tumeur que les Médecins nomment *exomphale*.

NOMBRIL MARIN, *umbilicus marinus*, eſt un limaçon ombiliqué: *voyez au mot* LIMAÇON DE MER.

Digitized by Google

Les naturaliſtes donnent auſſi le nom de *nombril marin* aux opercules des coquillages marins & operculés.

NOMBRIL DE VÉNUS, *umbilicus Veneris*. Plante autrement connue ſous le nom de *cotyledon*, & dont on diſtingue deux eſpeces principales que nous allons décrire.

1°. LE GRAND COTYLEDON ou NOMBRIL DE VÉNUS, ou ESCUDES ou ESCUELLES COMMUNES, *cotyledon major*. Cette plante, qui croît naturellement dans les rochers & les vieux murs des édifices, aux lieux pierreux & chauds, eſt aſſez commune dans pluſieurs Provinces de France; elle ne s'éleve pas ſi aiſément dans les jardins. Sa racine eſt tubéreuſe, charnue, blanche, fibreuſe en deſſous; elle pouſſe des feuilles rondes, épaiſſes, graſſes, pleines de ſuc, creuſées en baſſin comme un nombril, attachées par des queues longues, verdâtres, d'un goût viſqueux & inſipide; d'entre leſquelles s'éleve une tige menue, haute d'environ un demi-pied, qui ſe diviſe en pluſieurs rameaux revêtus de petites fleurs en cloches, de couleur blanchâtre ou tirant ſur le purpurin: ces fleurs ſont remplacées par des fruits à pluſieurs gaînes membraneuſes, qui renferment des ſemences fort menues. Cette plante commence à paroître vers l'automne; elle conſerve ſes feuilles pendant l'hiver, elle fleurit en Avril & Mai, alors ſes feuilles ſe flétriſſent.

LE COTYLEDON ou NOMBRIL DE VÉNUS A FLEUR JAUNE, *cotyledon flore luteo*: ſa racine eſt longue, vivace & rampante; ſes feuilles ſont plus épaiſſes que les précédentes, & crenelées en leurs bords; la tige eſt rougeâtre, les fleurs jaunes & diſpoſées en épi: à ces fleurs ſuccedent cinq capſules oblongues, verdâtres, remplies de graines très-menues & rougeâtres. Cette plante vient ordinairement de Portugal; on la cultive dans les jardins curieux, où elle n'eſt pas difficile à conſerver, mais elle périt comme la précédente eſpece.

Les feuilles du cotyledon ont un goût viſqueux & aqueux; elles ſont rafraîchiſſantes, & produiſent, ainſi que la joubarbe, de très-bons effets dans les inflammations externes, ſur les brûlures & les hémorrhoïdes.

NONNATA. *Voyez* APHIE.

NONNETTE. *Voyez au mot* MÉSANGE.

NOPAL. *Voyez* OPUNTIA.

NORD-CAPER, eſt une petite eſpece de baleine, qui ſe pêche ſur les côtes de Norwege & d'Iſlande: c'eſt la baleine glaciale de *Klein*. *Voyez au mot* BALEINE.

NORRKA. Les Naturaliſtes Suédois donnent ce nom à une pierre de roche compoſée, comme graniteuſe, où le mica abonde; nous en avons qui contiennent auſſi du talc.

NOSTOCH. Eſpece de fucus terreſtre. *Voyez à l'article* MOUSSE.

NOTOPEDE. *Voyez* TAUPIN.

NOYAUX, *nuclei aut metroliti.* Communément on donne ce nom aux empreintes intérieures & ſolides des coquillages: la matiere qui compoſe ces noyaux varie beaucoup: elle provient ordinairement des mêmes couches qui forment les lits des pierres où ces foſſiles étoient enfermés; elle s'eſt inſinuée ſous la forme d'une vaſe liquide dans la cavité de la coquille, & s'eſt endurcie & moulée à meſure que l'eau s'en retiroit: il n'eſt pas toujours poſſible de bien déterminer à quelle ſorte de coquille tel noyau peut ſe rapporter, cette empreinte ne pouvant porter le caractere que la plupart des coquilles ont extérieurement, & qui ſouvent en fait la différence ſpécifique.

On dit auſſi noyaux d'amande, de pêche, de ceriſe, de prune, d'abricot, &c. Le *noyau*, *officulum*, eſt la partie dure des fruits qui contient un corps tendre & bon à manger, auquel on a donné le nom d'amande.

Enfin on appelle noyau la partie la plus dure qui ſe trouve au centre de certains cailloux.

NOYER, *nux juglans.* Le noyer eſt une arbre qui devient très-beau, agréable par ſon feuillage, & qui eſt d'une très-grande utilité, tant par ſes fruits que par ſon bois.

Il y a pluſieurs eſpeces de noyers qui different ſoit par leurs fruits, ſoit par leurs feuilles. On diſtingue le noyer ordinaire, dit auſſi *noyer royal:* le noyer à gros fruits, dit *noix de jauge;* ſes noix ſont extrêmement groſſes, mais elles ne ſont jamais bien pleines, & ont peu de ſaveur: il y a une eſpece de noyer à fruit tendre, un autre à feuilles découpées: le noyer qui donne ſes fruits deux fois l'année: le noyer de la Louiſiane, dont le fruit a la figure d'une noix muſcade, & que l'on nomme *pacane;* & quelques autres eſpeces du Canada, même celle d'Europe qu'on nomme en France *noyer de la S. Jean*, & que *Carlowiz* & *Valvaſſor* ont décrit ne fructifier qu'à la S. Jean; c'eſt le *nux fructu ſerotino* des Auteurs.

Comme les noyers ſe multiplient de ſemence, il ſe forme beaucoup de variétés dans ces arbres.

Les noyers portent ſur les mêmes pieds des fleurs mâles & des fleurs femelles.

femelles. Les fleurs mâles forment des chatons; cette pouſſiere fécondante des chatons paſſe pour être bonne dans la dyſſenterie. Les fleurs femelles ſont aſſemblées deux ou trois enſemble. Aux fleurs ſuccedent les fruits qui ſont couverts d'une écorce charnue, verte, acerbe & un peu amere, que l'on nomme *brou de noix*, qui recouvre une écale ou coque ligneuſe qui renferme une amande diviſée en quatre lobes. Preſque tous les noyers ont les feuilles conjuguées & attachées ſur une côte terminée par une feuille impaire; elles ont une bonne odeur.

Les noyers ſe plaiſent le long des chemins, dans les vignes, le long des terres labourées, ſur les collines & dans les gorges des montagnes à l'expoſition du Nord & du Levant. Leurs racines pénetrent dans du tuf, dans de la craie, lieux où aucun arbre ne jetteroit des racines, ſi on en excepte la vigne. On doit avoir ſoin de labourer la terre au pied des noyers réunis en quinconce, ſi on ne veut point les voir périr. On prétend que les cendres ſont le meilleur & le ſeul engrais qui convienne aux noyers. Il faut cependant avertir les Economes ruſtiques qu'on ne doit point planter de noyers dans les vignes, ni dans les terres labourées, leur ombrage leur eſt pernicieux; les graines ne mûriſſent point ſous leur ombre: ajoutons que les racines des noyers s'étendant à plus de ſix toiſes dans les terrains cultivés & fumés, elles dérobent la nourriture aux ceps de la vigne, qui languit & ne produit rien.

Les noyers ne ſe multiplient ordinairement que par ſemences ou noix, quoique quelques perſonnes diſent avoir réuſſi avec ſuccès à les greffer. Cet arbre commence à donner quelques fruits au bout de ſept ans de ſemence, & il eſt à ſa perfection lorſqu'il eſt âgé d'environ ſoixante ans. Si l'on fait une inciſion à ſon tronc, il en ſort une liqueur abondante qui peut ſervir de boiſſon.

Les noix different par la groſſeur, la figure, la dureté & le goût: il y en a une eſpece dont l'amande eſt amere. Les noix ſont très-bonnes à manger quand elles approchent de leur maturité, on les nomme alors *cerneaux*. Les noix que l'on garde pour l'hiver, acquierent un peu d'acreté ou de rancidité en ſéchant; mais en les mettant tremper quelques jours dans l'eau, l'amande ſe gonfle, on peut la dépouiller de ſa peau, & alors elle eſt aſſez douce. On confit les noix vertes, ſoit avec leur brou, ſoit ſans brou. On fait avec les noix ſeches & pelées une eſpece de conſerve brûlée aſſez agréable, que l'on nomme *nouga*. On emploie les noix vertes pour faire un ratafia de ſanté très-ſtomachique. Pour cela

on les dépouille de leur brou & on les grille au ſucre. Quelquefois on fait infuſer les noix vertes entieres dans de l'eau-de-vie & du ſucre; c'eſt encore un ratafia très-uſité & connu ſous le nom de *brou de noix*. Les noix vertes n'ont d'autre emploi médicinal que d'être un des ingrédiens de l'eau appellée l'*eau de trois noix*. M. *Baron*, dans ſes Notes ſur *Lémery*, prétend qu'au lieu de noix il vaudroit mieux n'employer que des fleurs de noyer, & ne les diſtiller qu'une fois.

Le plus grand uſage que l'on fait des noix ſeches & pilées ſous la meule, eſt d'en retirer par expreſſion une premiere huile, que quelques perſonnes préferent au beurre & à l'huile d'olive, pour faire des fritures: cette huile en vieilliſſant acquiert de la vertu; elle devient propre à entrer dans pluſieurs emplâtres, dans les cataplaſmes contre l'eſquinancie, dans les lavemens adouciſſans. On prend enſuite la pâte qui reſte après avoir exprimé cette huile, on la met dans de grandes chaudieres de fer ſur un feu lent; lorſque cette pâte eſt brûlante, on la met auſſi-tôt dans des toiles & on la porte au preſſoir; par ce moyen on en retire une ſeconde huile, qui a une odeur déſagréable, mais qui eſt bonne à brûler, pour faire du ſavon, & excellente pour les groſſes peintures, ſur-tout quand on a ſoin de la mêler avec de la litharge: cette huile a la propriété de faire ſécher plus promptement les couleurs. L'huile de noix mêlée avec de l'eſſence de térébenthine eſt propre à faire un vernis gras, qui eſt aſſez beau & qu'on peut appliquer ſur les ouvrages de menuiſerie.

La décoction des feuilles de noyer dans de l'eau ſimple, déterge les ulceres, ſur-tout en y ajoutant un peu de ſucre. Elle eſt très-efficace (ſans ſucre) pour détruire les fourmis qui gâtent les arbres & les prairies. *Voyez la maniere d'en faire uſage à l'article* FOURMI. On prétend qu'un cheval qui a été bouchonné ou épongé avec la décoction de feuilles de noyer, n'eſt point tourmenté de mouches pendant la journée, parce que cette amertume empêche les mouches de s'y attacher. On a dit que l'ombre de cet arbre étoit fatale aux animaux; l'expérience, dit-on, fait voir que le mal de tête ſurvient à quelques perſonnes qui ſe couchent ſous les noyers pour s'y repoſer & y dormir; ce qui n'eſt pas cauſé par l'ombre, mais par les exhalaiſons qui ſortent de ſes feuilles, & qui ſont contraires à quelques cerveaux. Si cette ombre pouvoit cauſer quelque incommodité, cela pourroit peut-être arriver à des perſonnes qui, par la ſuite d'un exercice violent ayant extrêmement chaud, ſe

mettroient ſous ſon feuillage, & dont la tranſpiration ſe trouveroit arrêtée par la trop grande fraîcheur de la place.

On fait uſage en médecine de toutes les parties du noyer. Cet arbre eſt très-précieux pour les Arts. Les Teinturiers en emploient les racines, l'écorce, ſur-tout celle des racines, les feuilles & le brou pour faire des teintures en fauve ou de couleur de café ou de noiſette très-ſolides; les étoffes même que l'on teint avec ces ſubſtances, n'ont pas beſoin d'être alunées. La décoction du brou de noix eſt ſpécifique contre les punaiſes & le venin des animaux; les coquilles & les zeſtes de ce fruit ſont ſudorifiques & utiles aux perſonnes qui ont une conſtipation de ventre habituelle; les noix confites ſont fort prolifiques & corrigent la mauvaiſe haleine; elles ſont eſtimées pour fortifier l'eſtomac & arrêter les vomiſſemens qui viennent de la foibleſſe de ce viſcere. Les Menuiſiers & les Tourneurs font avec le brou pourri dans l'eau une teinture qui donne aux bois blancs une belle couleur de noyer. Le bois de noyer eſt liant, aſſez plein, facile à travailler; on en fabrique les meilleurs ſabots. Il eſt recherché par les Sculpteurs, les Ebéniſtes, les Armuriers, les Tourneurs, &c. & c'eſt un des meilleurs bois de l'Europe pour faire toutes ſortes de meubles, il n'eſt pas ſujet à la vermoulure. M. *Bourgeois* dit que c'eſt ſur-tout de la racine de noyer que les Ebéniſtes & les Tabletiers ſe ſervent pour faire de beaux meubles de chambre, comme tables, commodes, tablettes, armoires. On ſcie ces racines en travers & en lames minces d'un quart de pouce, pour en faire des placages qui repréſentent le marbre & toute ſorte de ramages. Ces racines ſont ſi fort recherchées en Angleterre où les noyers ſont rares, qu'on en tranſporte par eau depuis la Suiſſe.

Les noyers de la Virginie & ceux de la Louiſiane, dit M. *Duhamel*, ont leur bois plus coloré que le nôtre; il eſt quelquefois preſque noir, mais ſes pores ſont fort larges: ce ſont de fort beaux arbres; leurs feuilles ſont très-longues, & quelquefois chargées d'onze folioles. Mais le fruit des noix noires n'eſt bon qu'en cerneaux, parce qu'étant mûres, les cloiſons intérieures ſont trop dures; cependant les Naturels du pays en font une eſpece de pain: voici leur méthode. Ils écraſent les noix avec des maillets, & ils lavent cette pâte dans quantité d'eau: le bois ſurnage avec une portion d'huile, à meſure qu'ils remuent la pâte avec les mains, & il ſe précipite au fond une eſpece de farine: c'eſt celle dont ils font uſage. Il n'y a que la *noix pacarie* ou de pacane

qui ſoit fort bonne, non-ſeulement parce que ſon écorce n'eſt pas fort dure, mais encore parce que ſon amande participe un peu du goût de la noiſette. En Canada il y a une eſpece de noyer qui fournit, quoiqu'en petite quantité, une liqueur auſſi épaiſſe & auſſi ſucrée qu'un ſirop; mais cette liqueur eſt moins agréable que celle de l'érable.

Il croît ſur le tronc du noyer un champignon ou une ſubſtance ſpongieuſe, de la conſiſtance du cuir, dont les Anciens ſe ſervoient comme de cautere : ils l'appliquoient d'un bout ſur la peau & mettoient le feu à l'autre bout, & le laiſſoient ainſi brûler juſqu'à ce qu'il fût réduit en cendres. Les Turcs employoient de la même maniere le farment de vigne, &c.

NUAGES ou NUÉES, *nubes*. Un amas de vapeurs humides qui ſont ſuſpendues dans l'air ſupérieur, ou qui ſont mues par le vent, produit les nuages : ainſi les nuées ſont formées par l'évaporation des eaux, tant ſtagnantes que coulantes, & notamment par celles de la mer. Elles ne ſe forment point lorſqu'il pleut ; au contraire, elles ſe détruiſent; mais dès qu'il fait beau temps, c'eſt-à-dire quand la lumiere du ſoleil, qui doit éclairer notre atmoſphere, n'eſt point affoiblie par l'interpoſition des nuages, alors l'évaporation des eaux a lieu, & ces vapeurs humides montent avec la fumée des cheminées en colonnes, en trompes, &c. juſques dans une certaine région de l'air, dont elles égalent la peſanteur, & où elles paroiſſent flotter & nager ſous la forme de nuages d'abord légers, enſuite plus épais, enfin noirâtres : c'eſt alors qu'ils abſorbent la lumiere, obſcurciſſent l'air d'autant plus, qu'ils ſont plus amaſſés & arrêtés enſemble ; mais dans tous les temps, ils ſont le jouet des vents qui agitent l'air ; ils leur font prendre différentes formes & en augmentant la grandeur, c'eſt-à-dire la longueur & le diametre, les diſperſent de telle maniere qu'ils diſparoiſſent entiérement. Le vent fait quelquefois avancer les nuées avec tant de rapidité, qu'elles font deux à trois lieues en une heure. C'eſt quand les nuages ſont trop épais, ou que la colonne d'air qui les ſoutient eſt trop foulée, qu'il tonne, ou qu'il fait une violente tempête de vents, que le cours, l'amas, le choc & la ſéparation des nuages a lieu, & qu'ils ſe réſolvent en gouttes plus ou moins groſſes, ce qui produit les différentes *pluies*. Voyez ce mot, celui de MER, & celui des EAUX DU CIEL, à l'article EAUX.

Il y a des nuages qui paroiſſent rouges au lever & coucher du ſoleil,

Digitized by Google

& d'autres qui ſe trouvent plus proche de l'horizon paroiſſent violets & deviennent bientôt après de couleur bleue. Ces couleurs dépendent de la lumiere qui pénetre dans les globules de vapeur tranſparente, & qui venant à réfléchir, ſort par un autre côté & ſe ſépare en ſes couleurs, dont le rouge vient d'abord frapper notre vue, enſuite la violette, puis la bleue, ſuivant la différente hauteur du ſoleil. Ces couleurs ſe forment à-peu-près de la même maniere que celle de l'arc-en-ciel. *Voyez ce mot.*

Tous les Voyageurs Phyſiciens s'apperçoivent facilement de la formation des nuages; il ſuffit de contempler dans un lointain le lieu où ſe rendent les brouillards des rivieres, de la mer, & les vapeurs qui ſortent des cheminées d'une grande Ville. Dans les pays de montagnes on voit les nuages ſe former, comme ſi les montagnes rendoient de la fumée. Ces nuages naiſſent, montent, ſe réuniſſent, s'étendent & occupent bientôt tout l'horizon. On a éprouvé mille fois que les nuages, même les plus épais que l'on a vu du pied des montagnes s'accrocher au ſommet, & que l'on a enſuite traverſés pour arriver au haut, ne ſont que des brouillards ſemblables à ceux qui s'abaiſſent de temps en temps ſur les plaines. On voit quelquefois des nuages qui ſont ſuſpendus les uns au-deſſus des autres, & qui paroiſſent fort diſtincts & très-éloignés les uns des autres, ce qui dépend ſur-tout de la différence de leur peſanteur ſpécifique qui les tient en équilibre avec un air plus ou moins denſe. Ces différens nuages plus ou moins élevés, prennent ſouvent différentes routes, ſans ſe mêler enſemble; ils ſont auſſi de différentes figures, & quand ceux de même élevation ſe réuniſſent, c'eſt toujours par leurs baſes qu'ils ſe confondent. Selon l'élevation ou la région qu'habitent les nuages, l'eau qui en diſtille eſt ſouvent congelée avant que de parvenir ſur notre ſol. *Voyez aux mots* GRÊLE & NEIGE. Au reſte les nuages, d'où tombent la grêle, ne ſont jamais plus élevés, dit *Kepler*, que d'un quart de mille, c'eſt-à-dire, cinq mille pieds du Rhin. *Fromond*, dans ſa Météorologie, prétend qu'un nuage de pluie eſt rarement placé plus haut qu'à cinq cents pas ou à deux mille cinq cents pieds de la terre. Ceux qui ſont blanchâtres, peu opaques, & qui réfléchiſſent encore la lumiere du ſoleil, ſont élevés d'environ demi-lieue: ainſi l'uſage des nuages eſt, 1°. de ſoutenir & de contenir la matiere dont la pluie eſt formée; 2°. de défendre la terre contre la trop grande & trop longue ardeur du ſoleil qui la

pourroit deſſécher. 3°. Enfin d'être une des principales cauſes des vents libres qui ſoufflent de toutes parts, & ſont d'une très-grande utilité.

NUIT, *nox*. Nom donné à cet état de ténebres oppoſé à la clarté, à la lumiere du jour, qui ne commence qu'à la fin du crépuſcule, & qui dure tant que le ſoleil eſt ſous l'horiſon. *Voyez* JOUR. Sous l'Equateur les nuits ſont égales au jour ; ſous le Pôle la nuit dure la moitié de l'année. Le jour des équinoxes, les nuits ſont égales aux jours dans tous les climats de la terre. Dans l'hémiſphere Septentrional que nous habitons, les nuits ſont plus grandes que les jours, depuis l'équinoxe d'automne juſqu'à celui du printems ; & les nuits ſont plus courtes que les jours, depuis l'équinoxe du printems juſqu'à celui d'automne. Les plus grandes nuits de l'hémiſphere Septentrional arrivent au ſolſtice d'hiver, & les plus courtes au ſolſtice d'été ; c'eſt le contraire dans l'hémiſphere Méridional.

NUMISMALES. On donne ce nom aux pierres *frumentaires* ou *nummulaires*, & notamment aux *pierres lenticulaires*. Voyez ce mot & l'article PIERRE NUMISMALES.

NUMMULAIRE, ou MONNOYERE, ou HERBE AUX ECUS, ou HERBE A CENT MAUX, *nummularia aut centi-morbia, aut lyſimachia, humi fuſa, folio rotundiore, flore luteo*, Tournefort. C'eſt une plante qui croît très-communément à la campagne dans des lieux humides, le long des foſſés & des chemins, & proche des ruiſſeaux. Sa racine eſt traçante, menue : elle pouſſe pluſieurs tiges longues, grêles, anguleuſes, rampantes à terre, portant des feuilles oppoſées deux à deux, larges d'un doigt, arrondies & un peu crêpées, vertes, jaunâtres, d'un goût fort aſtringent. Ses fleurs ſortent pendant l'été des aiſſelles des feuilles : elles ſont grandes, jaunes, formées en roſette : il leur ſuccede de petits fruits ſphériques, qui contiennent des ſemences fort menues. Cette plante eſt du genre des *lyſymachies*. Voyez CHASSE-BOSSE.

La nummulaire s'étend plus ou moins en grandeur, ſuivant les terres où elle naît ; celle qui ſe trouve dans les jardins eſt plus grande que celle des champs. On doute que cette plante faſſe aucun mal aux moutons, comme le prétendent quelques Payſans : elle eſt aſtringente, anti-ſcorbutique, vulnéraire, excellente pour arrêter toutes ſortes de flux, & pour conſolider les plaies & les ulceres du poumon.

Digitized by Google

NUTATION. En Botanique, c'eſt la direction de la plante du côté du ſoleil : *voyez cette eſpece de mouvement à l'article* PLANTE : La *nutation* en aſtronomie ſe dit d'une eſpece de mouvement qu'on obſerve dans l'axe de la terre, en vertu duquel il s'incline tantôt plus, tantôt moins à l'écliptique. La nutation de l'axe de la terre vient de la figure de cette planete qui n'eſt pas parfaitement ſphérique, & ſur laquelle l'action du ſoleil, & notamment de la lune eſt un peu différente, ſelon les ſituations où ces deux aſtres ſont par rapport à nous, c'eſt-à-dire que la force de cette action ne paſſe pas toujours exactement par le centre de gravité de la terre, & par conſéquent elle doit produire dans ſon axe un petit mouvement de rotation. *Voyez* TERRE.

NYCTANTES. Cette nouvelle plante Indienne préſentée à la Société Royale de Londres par M. *Jonas Berguès*, Médecin Suédois & Membre de cette Société, porte ſes branches penchées, oppoſées, rondes, les inférieures ſont unies, les ſupérieures ſont velues, rameuſes, & les rejetons que la tige pouſſe ſont oppoſés. Les feuilles ſont oppoſées, en forme de cœur alongé, terminées en pointe, grandes de deux pouces, aiguës, entieres, unies de tous les côtés, nerveuſes, ayant le bord un peu ondulé & d'un beau vert. Les feuilles inférieures ſont plus petites, & celles qui ſont tout-à-fait au bas ſont en forme de cœur ovale & petites. Les fleurs ſont raſſemblées au nombre de cinq ou ſix, diſpoſées en ombelles, ou plutôt en corymbe, & elles ont un pédicule fort court. Le calice ou périanthe eſt d'une ſeule piece, tubulé, à ſix ou ſept diviſions dans ſa partie ſupérieure : ces diviſions ſont en forme d'alênes & velues, la corolle eſt monopétale, le tube cylindrique, cannelé, long d'un pouce & renflé dans le haut, le limbe eſt plane, ſéparé en huit ou neuf diviſions qui ſont ovales, oblongues & aiguës; les étamines au nombre de deux ſont fort courtes, leur ſommet ou anthere eſt linéaire, obtus, ſillonné de part & d'autre, caché dans le tube de la corolle. Le germe eſt de forme ronde, tronqué, émouſſé, poli, & le ſtile eſt en forme de fils de la longueur des étamines, le ſtigmate eſt gros & fendu en deux.

NYMPHE & CHRYSALIDE, AURÉLIE, FÊVE & NÉCYDALE, ſont des termes dont les anciens Naturaliſtes ſe ſont ſervis indifféremment pour déſigner la forme & l'état mitoyen, par lequel les chenilles, les mouches, & le plus grand nombre des inſectes, paſſent en ſortant de l'état de chenille ou de ver, pour parvenir à celui de mouche ou de

papillon; c'eſt cet état, qu'en matiere de ver à ſoie, on exprime par le mot de *fève*; mais aujourd'hui le ſens en eſt fixe, comme nous le verrons à la fin de cet article.

La Nature, ſi féconde & ſi variée dans ſes œuvres, n'obſerve point les mêmes lois dans la naiſſance des inſectes, que dans celle des grands animaux. Les grands animaux naiſſent, ou d'un œuf couvé dans le ventre de la mere, ſi nous nous en rapportons au ſentiment d'un grand nombre d'Anatomiſtes, ou d'un œuf couvé hors de ſon ventre; ce qui fait nommer les premiers *vivipares*, & les autres *ovipares*. *Voyez ces mots*. Dans l'un & l'autre cas, ils ſortent de l'œuf tout parfaits: ils n'ont plus beſoin que de croître. La nature paroît avoir fait de plus grands préparatifs pour les inſectes: elle les fait paſſer (du moins le plus grand nombre des inſectes ailés que nous connoiſſons) par pluſieurs états, avant de les amener à leur perfection; elle les fait être ſucceſſivement trois eſpeces d'animaux, qui paroiſſent à l'extérieur n'avoir nul rapport l'un à l'autre. Prenons l'exemple du papillon. Il eſt d'abord contenu dans un œuf; mais que ſort-il de cet œuf? Ce n'eſt point un papillon; c'eſt un inſecte que l'on appelle *larve* ou *chenille*, qui rampe, qui broute l'herbe, qui a de fortes mâchoires, un prodigieux eſtomac, grand nombre de jambes, qui file & fait une coque avec beaucoup d'art. Après un certain nombre de jours marqués par la Nature, ce prétendu ver jaune devient malade, mue ou change de forme, & devient ce qu'on appelle *fève* ou *chryſalide*, & *nymphe* dans d'autres inſectes. L'animal ne prend cette forme, qu'après s'être défait de ſa peau, de ſes jambes, de l'enveloppe extérieure de ſa tête, de ſon crâne & de ſes mâchoires, de ſa filiere, de ſon prodigieux eſtomac, & d'une partie de ſes poumons. En quittant cet état de chenille, & les parties qui lui étoient propres, il reparoît couvert d'une membrane dure & ferme, qui l'enveloppe de toutes parts, ſans lui laiſſer la liberté d'aucun de ſes membres; ainſi empaqueté & emmailloté, il paſſe un temps aſſez notable, les uns plus, les autres moins, quelques-uns juſqu'à plus d'un an, ſans prendre aucun aliment, & la plupart dans une inaction totale. Pendant cette eſpece de léthargie, il ſe fait une tranſpiration inſenſible des humeurs ſuperflues, qui fait prendre de la ſoliidité aux parties intérieures de la chryſalide; & enfin, de ce corps mitoyen entre un animal vivant & un animal mort, il en ſort un animal qui n'a plus rien de la forme du premier. Le premier rampoit; celui-ci vole: le premier broutoit

broutoit l'herbe, ſe traînoit lourdement ſur la terre ; celui-ci plus agile, vole leſtement, n'habite plus que la région de l'air, ne vit que de miel, de roſée, & du ſuc qu'il pompe dans les glandes nectariferes des fleurs. La larve avoit des mâchoires pour hacher ; le papillon n'a plus qu'une trompe pour ſucer, & ne rend pas d'excrémens ſenſibles : la larve ignoroit parfaitement les plaiſirs de l'amour, elle n'avoit aucune connoiſſance de ſon ſexe, le papillon ſemble n'avoir plus d'autres penſées, & n'être né que pour perpétuer ſon eſpece. Ce changement eſt le dernier que l'inſecte éprouve.

Les anciens Philoſophes ont raiſonné beaucoup ſur ces changemens, & ſouvent aſſez mal : les uns ont pris ces changemens pour des métamorphoſes complettes ; les autres ont regardé l'état de *feve* ou *chryſalide*, comme une véritable mort ; & le retour de l'animal en papillon, comme une réſurrection parfaite. Rien de plus contraire à la vérité & même à la raiſon, que ces divers ſentimens. Le ver à ſoie, dans quelque temps qu'on le prenne, ſoit chenille, ſoit feve, ſoit papillon, n'a jamais ceſſé de vivre, ni d'être le même animal ; la ſeule différence qu'on peut remarquer dans ſes différens états, eſt qu'il avoit, étant chenille, des parties qui devoient être inutiles au papillon : elles ſe ſont deſſéchées & détruites, lorſque le ver a pris la forme de feve ou chryſalide. D'autres parties néceſſaires au papillon, comme les aîles, la trompe, les parties de la génération étant inutiles au ver, n'ont commencé à ſe développer que lorſque le temps d'en faire uſage s'eſt approché. Cette merveille, que la nature opere dans les inſectes, arrive auſſi en nous. Combien de parties deviennent inutiles à un enfant qui vient de naître ? Le *thymus*, le *trou ovale*, le *cordon ombilical*, & bien d'autres, s'anéantiſſent après la naiſſance ; d'autres, qui étoient inconnues à la premiere enfance, ſe développent avec l'âge. Cet échange de parties ſe fait en bien plus grand nombre, & dans un temps plus court dans les inſectes, ce qui le rend plus remarquable : c'eſt auſſi ce qui a donné lieu à quelques Auteurs de regarder le ver à ſoie comme un animal différent de ſon papillon, de penſer que le papillon eſt un fœtus nourri & élevé dans le corps du ver. Il eſt aiſé de démontrer le contraire. Un fœtus peut périr dans le ventre de la mere, ſans qu'il en arrive d'accident à la mere, parce que le fœtus & la mere ſont deux animaux complets, qui ont ſéparément les parties néceſſaires à la vie. Il n'en eſt pas de même du ver à ſoie & du papillon. Que l'on ouvre un ver à ſoie,

lorſqu'il eſt dans l'état de ver, on lui trouvera diſtinctement un cœur ou une longue artere qui en fait l'office, une moëlle épiniere, un cerveau, un grand nombre de muſcles, & des ouvertures qui tiennent lieu de poumon. Que l'on ouvre un ſemblable animal étant chryſalide, étant papillon, on retrouvera toujours ces mêmes parties. Ces parties eſſentielles à la vie & au mouvement, ſont uniques dans le ver à ſoie, qui paroît ſucceſſivement ſous trois formes différentes, quoiqu'il ne ſoit toujours que le même animal, puiſque les parties qui conſtituent la vie ſont toujours les mêmes.

A tout inſtant l'Hiſtoire Naturelle nous préſente de ſemblables merveilles, qui toutes réfléchiſſent la puiſſance du Créateur. La chryſalide, ainſi nommée à cauſe de ſa couleur d'or, ou feve à cauſe de ſa forme, ſont deux termes ſous leſquels eſt connu l'état d'un ver qui, après avoir quitté ſa peau de larve, paroît enveloppé d'une membrane nouvelle ordinairement liſſée & quelquefois velue, qui ſe deſſeche, devient ſolide & forme une eſpece de boîte angulaire ou arrondie, dans laquelle il eſt incruſté; le ver à ſoie & toutes les chenilles ſe mettent en *chryſalides*. On ne connoît point de coques angulaires qui ne donnent des papillons diurnes; & on n'en connoît peu d'arrondies qui ne produiſent des *phalenes*. *Voyez ce mot & l'article* PAPILLON. On appelle *nymphe* l'état des inſectes qui s'enveloppent d'une membrane tranſparente, très-fine, flexible & qui laiſſe voir la figure du futur inſecte toute formée. Toutes les mouches paſſent par cet état, où elles ne laiſſent pas d'aller & venir quelquefois, & de prendre de la nourriture. Parmi les chryſalides ou feves, celles qui n'ont point de mouvement progreſſif, ſont autant de coques ſoyeuſes ou nues, cachées ſous des feuilles ou dans des creux d'arbres, ou dans des trous en terre; parmi celles-ci quelques-unes reſſemblent à de petits lingots d'or. Ce ſont les véritables aurélies, ſur-tout les inſectes, tels que les larves des couſins, des tipules, &c. qui naiſſent dans l'eau.

M. *de Réaumur* a cherché d'où pouvoit venir aux chryſalides cet or qui les couvre quelquefois avec profuſion; & il a découvert qu'une peau brune très-fine couvre une autre peau liſſe, polie, d'un blanc très-clair; la couleur de cette derniere peau mêlée à celle de la peau ſupérieure, nous fait voir de l'or où il n'y en a pas: c'eſt ainſi encore que les écailles de pluſieurs poiſſons paroiſſent dorées. C'eſt un effet produit par la réflexion de la lumiere. Ainſi la différence entre les *feves*, les

Digitized by Google

nymphes, les *chryſalides* ou *aurélies*, conſiſte dans leur forme, dans la tranſparence du voile qui les couvre ou ſon opacité, dans leur inaction ou leur mouvement. La pellicule membrancuſe qui les couvre eſt une toile derriere laquelle l'inſecte rampant change d'habit. La toile ſe briſe. L'acteur paroît avec un appareil éclatant, & vient jouer un nouveau rôle ſur le théâtre de l'Univers. Il faut obſerver que la plupart des chryſalides, nymphes, &c. réſiſtent aux vapeurs les plus pernicieuſes; celle du ſoufre ne les détruit pas abſolument: la privation de l'air par le moyen de la machine pneumatique ſembleroit indiquer qu'elles n'ont pas beſoin de reſpirer; mais ſi on les plonge dans l'huile d'olive, elles périſſent, ſigne certain du beſoin de l'air.

Pour avoir une idée plus complette de la vie & des mœurs des inſectes, *voyez les articles* INSECTE & CHRYSALIDE.

Nymphe, ſelon M. *Pluche*, ſignifie *jeune mariée*, parce que c'eſt dans cet état que l'inſecte prend ſes plus beaux atours, & la derniere forme ſous laquelle il doit paroître pour multiplier ſon eſpece par la génération.

NYMPHES. En Anatomie, le mot *nymphes*, *nymphæ*, ſignifie deux eſpeces de crêtes ſpongieuſes, ſenſibles au toucher, d'un rouge vermeil & fermes dans les jeunes filles, une de chaque côté, qui deſcendent en groſſiſſant juſques vers le milieu de la vulve. Elles ne ſont ni de même longueur dans tous les ſujets, ni toujours de même groſſeur l'une que l'autre: elles s'alongent tellement dans quelques femmes, ſur-tout en Afrique, qu'on eſt obligé de les couper, autrement elles incommoderoient en s'aſſeyant, en marchant, & même dans l'acte vénérien. L'exciſion des nymphes a lieu en Orient ſous le nom de *circonciſion*. *Voyez cet article au mot* HOMME.

O.

OAILLE. *Voyez à l'article* PHOLADE.

OBIER ou AUBIER ou OPIER, *opulus*. C'eſt un arbriſſeau qui ſe trouve en Europe & dans l'Amérique Septentrionale, & dont il y a pluſieurs eſpeces : l'une aſſez jolie, qui croît dans les haies ; & l'autre que l'on cultive dans les jardins. Les rameaux de la premiere eſpece ſont fragiles, & remplis d'une moëlle blanche comme le ſirop. Ses feuilles ſont découpées en trois lobes. Ses fleurs ſont blanches, odorantes, diſpoſées en parafol ; mais de deux ſortes. Celles de la circonférence ſont plus grandes que les autres : elles ſont découpées en roſettes à cinq quartiers inégaux, & ſont ſtériles ; les fleurs plus petites qui ſont au centre, ſont en godets, découpées auſſi en cinq quartiers, & contenant le même nombre d'étamines. Celles-ci ſont hermaphrodites : on voit ſuccéder à ces fleurs des baies molles, aſſez ſemblables à celles du fureau, mais plus grandes & rouges. Elles ſont vomitives & purgatives ; ſouvent cet obier s'appelle le *fureau d'eau*. L'obier du Canada eſt le *pemina*.

L'arbriſſeau que l'on cultive pour faire des boſquets, &c. ne differe du précédent que par ſes fleurs, qui étant blanches ou quelquefois purpurines & ramaſſées en un globe épais, ſont un coup-d'œil charmant : toutes les fleurs en ſont ſtériles. On donne à cet arbriſſeau divers noms, tels que ceux de *roſe-gueldre*, ou *pelote de neige* (c'eſt l'obier à fleurs doubles), ou *pain blanc* ou *caillebote*. Cet arbriſſeau s'éleve à douze ou quinze pieds, & ſe multiplie facilement par marcottes ou par drageons enracinés. Il ſe plaît de préférence dans les lieux humides & gras : il fleurit en Mai ; ſes fruits mûriſſent à la fin de Septembre, mais ils ne ſont bons qu'après l'hiver. Ils reſtent long-temps ſur l'arbre après la chûte des feuilles. Les oiſeaux ſont fort friands des baies de l'obier ; ainſi il eſt propre à être planté dans les remiſes : on met ſes fleurs dans les appartemens pour le plaiſir de la vue & de l'odorat. La roſe-gueldre dont les fleurs ſont ramaſſées en rond, produit un effet des plus agréables dans les parterres.

OBIER ou AUBIER, eſt la couche ligneuſe qui ſe trouve immédiatement ſous l'écorce du tronc des arbres. *Voyez au mot* ARBRE.

Digitized by Google

OBLETIA. M. *le Monnier* a appellé ainſi un genre de plante, du nom de M. *Oblet* Botaniſte François, qui a enrichi le *Jardin Royal des Plantes* d'une quantité de ſemences qu'il a rapportées de Cayenne & de l'Iſle de France. On a démontré cette année (1771) dans le Jardin Royal une plante de ce genre ſous la dénomination de *Verbenna Americana tubo flore longiſſimo.* Le Profeſſeur en a reçu la graine, il y a trois ans, de l'Amérique Septentrionale, dans des terres de *miclos.*

L'*obletia* eſt une plante vivace qui ſe conſerve ici l'hiver dans l'orangerie; elle réunit à la beauté l'avantage d'être en fleur une très-grande partie de l'année. La fleur eſt de couleur pourpre, & a quatre étamines: les ſemences ſont brunes, les feuilles ſont en forme de cœur & oppoſées; la tige qui eſt haute de deux ou trois pieds, eſt rougeâtre, quadrangulaire, très-velue: la racine eſt blanchâtre, fibreuſe & chevelue.

OBSIDIENNE. *Voyez* PIERRE OBSIDIENNE.

OCÉAN. C'eſt cette immenſe étendue de mer qui embraſſe les grands continens du globe que nous habitons. L'océan ne comprend pas en général toutes les mers, comme toutes celles qui ſont reſſerrées & enfermées dans de certains eſpaces de terres. *Voyez au mot* MER.

OCELOT. Animal du nouveau monde, d'un naturel féroce & carnaſſier, & qui reſſemble aſſez pour la figure au *jaguar* & au *couguar.* Voyez ces mots. Le mâle, dans cette eſpece de quadrupede, eſt de tous les animaux tigrés celui dont la robe eſt la plus belle & la plus élégamment variée. On y voit beaucoup de fleurs & d'ornemens qui manquent à celle de la femelle, dont les couleurs ſont en général moins vives. On a vu en 1764 deux de ces jeunes animaux à Paris à la foire S. Ovide: ils avoient été apportés des terres voiſines de Carthagene. A trois mois ces ingrats furent déjà aſſez forts & aſſez cruels pour tuer & ſucer une chienne qu'on leur avoit donnée pour nourrice; ils lui déchirerent la tête, & ſucerent juſqu'à la derniere goutte de ſang.

Ces animaux arrivés à leur grandeur naturelle, peuvent avoir deux pieds & demi de haut, ſur quatre pieds de longueur: ils ſont plus altérés de ſang qu'avides de chair; c'eſt pourquoi ils ſont beaucoup de meurtres pour ſe raſſaſier ou étancher leur ſoif ardente. Ils grimpent ſur les arbres, d'où ils épient les animaux & fondent ſur eux; ils ſont cependant timides; & lorſqu'ils ſont pourſuivis par des chiens, ils ſe ſauvent en grimpant promptement aux arbres les plus voiſins.

Parmi ces animaux le mâle prend ſur la femelle un empire bien décidé, il n'a aucun égard pour elle ; celle-ci tremblante n'oſe point toucher à ce qu'on leur donne à manger, que le mâle, brute & ſauvage, ne ſoit tout-à-fait répu, & ait raſſaſié ſon appétit vorace : elle attend même patiemment que le mâle daigne lui jeter quelques morceaux dont il ne ſe ſoucie plus. Je ſuis humilié de connoître des hommes qui ont les mœurs de l'ocelot.....

OCHRE, *ochrus folio integro capreolos emittente.* Plante qui croît dans les champs des pays chauds, entre les blés. Sa racine eſt fibreuſe, & pouſſe des tiges qui ne reſſemblent pas mal à celles de la geſſe. Ses feuilles ſont oblongues, les unes ſimples, les autres compoſées d'autres feuilles rangées par paires, & terminées par des vrilles. De l'aiſſelle des feuilles naiſſent des fleurs légumineuſes, blanches & ſuccédées de fruits en gouſſes ou coſſes, leſquelles contiennent cinq ou ſix graines arrondies, de couleur d'ochre obſcure. Cette plante eſt eſtimée réſolutive.

OCHRES, *ochræ*, *terræ metallicæ*, ſont des terres plus ou moins mêlangées, graſſes, peſantes, qui ont de la ſaveur & une couleur dont l'intenſité s'augmente par l'action du feu ; quelquefois, mais rarement, elles y entrent en fuſion, & donnent un culot demi-métallique ou métallique : propriétés qui font regarder les ochres comme terres métalliques. Effectivement on en tire facilement le métal en y joignant une matiere inflammable qui lui rend le phlogiſtique qu'il avoit perdu.

Wallerius dit qu'il n'y a que les métaux qui peuvent être diſſous par l'eau qui donnent des ochres chacun ſelon leur eſpece, c'eſt par la même raiſon, dit-il, qu'il y a différens vitriols.

L'ochre n'eſt point un métal proprement dit, mais une décompoſition, une terre métallique, qui ſe ſépare du vitriol après qu'il a été diſſous dans l'eau, & ſe précipite : elle eſt d'une conſiſtance terreuſe, & l'origine en eſt probablement dûe à la décompoſition des pyrites ſulfureuſes, martiales, &c. d'autant plus que quantité d'ochres de Suede en ſont encore chargées. Parmi les ochres, il y en a d'une conſiſtance pulvérulente ; & d'autres qui ſont par croûtes, placées dans la terre, les unes au deſſus des autres : on les reconnoît par la couleur qu'elles tiennent des métaux dont elles ſont formées ; par leur poids qui ſurpaſſe celui des terres ordinaires, & par leur réduction. On trouve les ochres dans la plupart des ſources minérales : ce ſont ces ſubſtances qui en

Digitized by Google

alterent la tranſparence, & qui enſuite ſe dépoſent au fond des couloirs ou des baſſins ſous la forme d'une rouille. On rencontre encore l'ochre dans les terres bolaires, dans quelques marnes. Voici les différentes ſortes d'ochres.

L'*ochre de zinc* eſt une *terre calaminaire*, qui contient du *zinc*, & communément du *fer*. Voyez *les mots* ZINC & PIERRE CALAMINAIRE.

L'*ochre de cuivre* eſt un cuivre diſſous & précipité dans l'interieur de la terre. Selon le degré de couleur de cette ſubſtance, on lui donne différens noms : celle qu'on appelle *vert de montagne*, *terre verte*, *terre de vérone* ou *ochre verte*, eſt ou en pouſſiere, ou en morceaux ſolides de couleur verte, brunâtre, graſſe au toucher comme de la glaiſe, & contenant très-peu de terre métallique. La *terre* ou *cendre bleue de montagne* eſt auſſi une ochre de cuivre : elle ſe trouve en Auvergne en petits grains poreux & friables. La *terre mêlée de bleu & de vert* participe du fer & du cuivre, & a pour matrice ordinaire une terre argilleuſe, mêlée d'un guhr de craie. L'ardoiſe ou la pierre ſchiſteuſe, qui eſt devenue une mine de cuivre, telle que celle qu'on trouve en Allemagne, doit ce métal à la décompoſition d'un vitriol de cuivre.

L'*ochre de fer* eſt effectivement une terre ferrugineuſe, précipitée, qui n'eſt minéraliſée, ni par le ſoufre, ni par l'arſenic ; & qui de jaune ou de brune qu'elle eſt ordinairement, devient rouge au feu, comme l'argile à brique ; enfin qui peut, à l'aide d'un phlogiſtique, produire une petite quantité de fer caſſant à chaud.

L'*ochre jaune* eſt d'une conſiſtance peu ferme, friable : elle a la proprieté de tacher les mains. Il s'en trouve des minieres dans le Berry, dont les lits ou couches ont depuis cinquante, cent, juſqu'à deux cents pieds de profondeur, & de l'épaiſſeur de quatre juſqu'à huit pouces : au-deſſus eſt un lit de ſablon blanc, au-deſſous une couche de terre argileuſe, d'un jaune plus ou moins foncé ; on l'appelle dans le commerce *terre jaune*, *jaune de montagne* & *ochre jaune* ; on s'en ſert en peinture.

On trouve auſſi dans les boutiques, ſous le nom de *terre* ou *jaune de Naples*, *giallolino*, une autre ſubſtance peſante, quoique poreuſe, également utile en peinture. On eſt encore incertain ſi ſon origine eſt due aux volcans, ou ſi c'eſt un tuf ochreux, jaunâtre, formé, ſoit par précipitation, ſoit par dépôt ; ou ſi c'eſt une précipitation de l'art, au moyen de l'antimoine ; ou une terre colorée par une ſorte de coction de gaude.

L'*ochre brune* n'eſt que le jaune de montagne altéré par une couleur étrangere : elle reſſemble tantôt à *l'ochre de rue des Peintres*, laquelle n'eſt que la terre jaune calcinée ou colorée en jaune ſafrané ; & tantôt à la *terre cimolée* ou *moulard des Couteliers*. Voyez ces mots.

L'*ochre rouge naturelle* ou *rouge de montagne*, eſt d'une couleur plus ou moins foncée, & acquiert encore de l'intenſité au feu : elle eſt friable ; on l'emploie, ainſi que le *jaune de montagne*, dans la groſſe peinture à l'huile & en détrempe pour mettre les planchers en couleur. On nomme *rouge d'Inde* ou *d'Eſpagne*, l'*ochre de Murcie*, eſpece de *rubrique* : il eſt ſec, peu dur : on s'en ſervoit autrefois pour rougir les talons des ſouliers ; c'eſt le *brun rouge*, dont les Frotteurs ſe ſervent en France. On en envoie une autre eſpece d'Angleterre, qui a été plus calcinée par la nature ou par l'art ; les Ouvriers l'appellent *potée de montagne*, ou *rouge-brun* ou *biauty* : on s'en ſert aux mêmes uſages que les précédentes, & pour polir les glaces.

Lorſque ces ſortes d'ochres font effervеſcence avec les acides, elles décelent alors un mêlange de craie. La connoiſſance des terres avec leſquelles les ochres ſont mêlées, eſt très-importante.

La *terre d'Ombre*, *terra Ombria*, eſt très-connue par ſon uſage pour les couleurs : elle eſt moins une ſorte d'ochre brunâtre qu'une terre bitumineuſe, ſubtile, légere, abondante en glaiſe & en matiere inflammable qui exhale une odeur fétide de charbon de terre : elle devient blanche par la calcination ; on l'appelle quelquefois *brun de montagne* ou *ochre brune* : celle de Nocera en Ombrie, pays d'Italie, eſt préférée à celle de Salberg en Suede, & à celles des Cevennes en Languedoc.

La *terre de Cologne* eſt d'un brun noirâtre, graſſe au toucher, en poudre ou en maſſe, s'imbibant difficilement d'eau, répandant une odeur bitumineuſe, bien plus fétide & plus déſagréable que la *terre d'Ombre*. On la nomme *terre de Cologne*, parce qu'elle nous vient des environs de cette ville : on en trouve auſſi dans une tourbiere du Duché de Berg. En Saxe on s'en ſert en teinture ; & dans la plupart des pays elle eſt utile en peinture. Ces deux dernieres terres ſont très-bitumineuſes, & contiennent très-peu de terre métallique. On pourroit les ranger dans la claſſe des terres minérales & inflammables. Combien de végétaux qui, en ſe décompoſant, ſe trouvent minéraliſés par certaines eaux, & n'offrent plus qu'une ſubſtance friable & ſemblable

Digitized by Google

ſemblable à la terre de Cologne, ou à la terre d'Ombre : on rencontre dans quelques terrains tourbeux & marécageux des couches pénétrées d'un ſuc bitumineux, & qui reſſemblent abſolument à la terre de Cologne qui ſeroit d'un beau brun & en maſſes.

Enfin, on trouve ſouvent dans la deuxieme couche de la terre d'étang ou de prairie un tuf d'ochre diſpoſé par lits : ailleurs on rencontre des ochres qui contiennent du charbon, de l'alun, &c. *Gmélin*, dans la *Relation de ſon voyage en Sibérie*, *Vol. II*, *p. 59*, dit avoir trouvé une ochre de plomb mêlée avec de l'argent & de l'or : on doit encore regarder le crayon rouge ou *ſanguine des Peintres*, & quantité de mines limoneuſes, comme une ſorte d'ochre de fer.

Divers Minéralogiſtes regardent auſſi les guhrs des métaux comme des eſpeces d'ochres : mais on n'a que trois ſortes d'ochres qui proviennent des métaux dont on a des vitriols connus ; c'eſt-à-dire, formées de la décompoſition des métaux qui ſe vitrioliſent : ſavoir du *zinc*, du *cuivre* & du *fer*. Selon la nature de la décompoſition, de la précipitation & des mêlanges accidentels, ces terres paroiſſent ſous différentes couleurs. En général, les ochres ſont aſtringentes & deſſicatives.

OCOCOLIN. Les Mexicains donnent ce nom à une eſpece de pic & à une perdrix de montagne de leur pays.

Le *pic ococolin* eſt d'un plumage magnifique, d'un noir d'ébene, varié çà & là d'un bleu céleſte & éclatant ; le bout de ſes plumes eſt coloré du même bleu ; ſa gorge eſt d'un pourpre très-vif ; ſon ventre & ſes cuiſſes ſont d'un bleu mourant : on l'apporte du Mexique & des forêts de Tetzcocanara au Bréſil.

La *perdrix ococolin* habite les montagnes du Mexique : elle eſt de la taille de notre corbeau, & porte ſur la tête une longue & belle crête ; ſon bec eſt rougeâtre ; ſes yeux ſont brillants & défendus par des paupieres d'un rouge de ſang ; le plumage du corps eſt d'un brillant d'or mêlé de bleu & de vert : les ailes ſont peintes d'un pourpre clair, le bout des groſſes plumes eſt noirâtre, ſes pieds ſont courts, gros, & ſes doigts garnis de forts ongles. La perdrix ococolin nous paroît être une eſpece de *faiſan*. Voyez ce mot.

L'ococolin d'Europe eſt notre *perdrix de montagne*. Voyez ce mot.

OCOSOL ou OCOSCOL. *Voyez à l'article* STYRAX.

OCOZOALT, c'eſt une eſpece de ſerpent à ſonnettes, qui ſe trouve

au Mexique dans la Province de Tlaſcala, & dont la morſure eſt mortelle : il a autant de ſonnettes au bout de la queue qu'il a d'années ; il les fait mouvoir violemment & ſonner fort : il a deux dents courbées dans la mâchoire ſupérieure qui communiquent ſon venin : ceux qui ſont bleſſés de ce ſerpent, meurent en vingt-quatre heures avec de grandes douleurs : tout leur corps ſe fend, dit-on, en petites crevaſſes : les Sauvages mangent ſa chair, & les Médecins ſe ſervent de ſes dents & de ſa graiſſe. *Voyez l'article* SERPENT A SONNETTES *& le mot* BOICININGUA.

ODONTOPÊTRES, ou ODONTOLITES, ou OPHIODONTES. Voyez *Gloſſopétres.*

ŒDICNEMON. Nom que l'on donne quelquefois au *courlis de rocher*, & d'autres fois à l'*outarde*. Voyez ces mots.

ŒIL, *oculus*, eſt un des organes les plus admirables que les animaux aient reçu de la Nature : ſa propriété eſt de faire diſtinguer les différens objets qui ſe préſentent à la vue : l'œil dans les divers animaux varie, ou pour la figure, ou pour les propriétés méchaniques. *Voyez* ce que nous en avons dit entr'autres aux mots ARAIGNÉE, ŒIL A RÉSEAU à l'article INSECTE, & celui du CHAT : *voyez* auſſi l'article des SENS, qui eſt vers la fin du mot HOMME de ce Dictionnaire : nous y avons parlé de la vue & des appartenances anatomiques de l'œil : organe qu'on peut regarder comme le miroir de l'ame, puiſque les paſſions ſe peignent d'ordinaire dans cet organe nerveux, voiſin du cerveau & abondant en eſprits, qui ne peuvent manquer d'y exprimer les états divers qui les agitent.

ŒIL DE BŒUF ou FAUSSE CAMOMILLE, *buphtalmum vulgare*, eſt une plante qui croît dans les champs, aux bords des chemins, dans les ſentiers & dans les ravines, en Allemagne, en Italie, en Provence, &c. Sa racine eſt dure, ligneuſe & vivace : elle pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, grêles, un peu velues : ſes feuilles ſont découpées comme par paires, dentelées aux bords & lanugineuſes : ſes fleurs ſont jaunes & radiées comme celles de la camomille, reſſemblantes à l'œil d'un bœuf : il leur ſuccede vers la fin de l'été des ſemences menues & anguleuſes. Cette plante eſt déterſive, vulnéraire & réſolutive : on la cultive dans les parterres, parce qu'elle produit beaucoup de fleurs, qui, quoique inodores, ſont aſſez agréables à la vue. *Jean Bauhin* dit que ſes fleurs ont toutes les facultés de la camomille

Digitized by Google

odorante, & qu'on peut l'employer en place des ſommités d'abſinthe: Il y a quelques cantons d'Allemagne où les Payſannes en ramaſſent les fleurs aux mois de Juin & de Juillet; elles les ſechent & les gardent pour le beſoin; elles en frottent même leurs lits au lieu de ſafran. On eſtime beaucoup dans le Nord la teinture jaune qu'on tire des fleurs de cette plante.

ŒIL DE BŒUF. On donne auſſi ce nom à un oiſeau d'Afrique, qui ſe trouve à Sierra Leona & au Cap de Bonne-Eſpérance; on l'appelle auſſi *élanceur*: ces noms lui conviennent, 1°. à cauſe de ſes mouchetures blanches, cerclées de noir, & qui ont l'apparence d'autant d'yeux; 2°. à cauſe de la légéreté avec laquelle il s'élance pour fuir ou pour attaquer ce qui le bleſſe.

ŒIL DE BŒUF. *Voyez à l'article* VENTS.

ŒIL DE BOUC. On donne ce nom à une eſpece de *pyrethre*, de *marguerite*, & au *lépas*: voyez ces mots.

ŒIL DE BOURRIQUE. Les François donnent ce nom au fruit d'un phaſéole ſauvage qui croît à la Martinique.

ŒIL DE CHAT ou BONDUC. *Voyez* POIS DE TERRE.

ŒIL DE CHAT, *oculus cati*, eſt une eſpece d'agate dont la pâte eſt très-fine, tranſparente, dure, d'un gris de paille, ou jaune, ou verdâtre; des accidens heureux lui donnent des taches qui ont quelque reſſemblance avec l'œil d'un chat, & les Lapidaires les taillent fort adroitement. L'œil de chat, quand il eſt parfait, doit avoir un point dans le milieu, d'où partent en rayonnant ou chatoyant des traces & des cercles, rarement de couleur roſe, mais verdâtres, très-vifs, couleur de poireau, comme entre-mêlés de taches dorées, & dont l'enſemble rend aſſez bien le brillant de l'œil d'un chat. Cette pierre, qui eſt ſuſceptible d'un beau poli, produit un effet aſſez agréable quand on l'expoſe entre la lumiere & l'œil. L'œil de chat eſt très-rare & très-eſtimé quand il eſt dans ſa perfection: l'on en voit un dans le cabinet du Grand Duc de Toſcane, qui eſt plus gros que le pouce.

ŒIL DE CHRIST. *Voyez à l'article* ASTER.

ŒIL DU MONDE, ou CHATOYANTE DES LAPIDAIRES, *oculus mundi aut lapis mutabilis Gemmariorum.* Cette pierre à peine demi-tranſparente eſt un caillou naturel, très-rare; peu de Naturaliſtes en ont parlé. *Cnoeffel* l'a nommée *pierre caméleon*; *Hill* l'a rangée dans le genre des pierres hydrophanes. Elle eſt griſe, rouſſâtre, ou cendrée & entre-

coupée de veines jaunâtres : elle eſt aſſez dure, cependant peu peſante, un peu poreuſe, reçoit bien le poli, & réfléchit fortement les rayons de la lumiere ; de façon qu'étant expoſée au ſoleil, elle reluit & en réfléchit continuellement l'image avec un éclat qui fait plaiſir, effet que l'on appelle *chatoyant* : voyez CHATOYANTE.

L'eſpece de pierre chatoyante la plus rare ſe reconnoît par la propriété de paroître en quelque ſorte opaque à l'air, c'eſt-à-dire étant ſeche, & de s'éclaircir étant plongée dans l'eau, mais de reprendre peu-à-peu ſon premier état au ſortir de l'eau & à meſure qu'elle ſe ſeche. Ce phénomene ſeroit-il dû à des particules d'eau limpides qui s'inſinuant dans les petits pores de la pierre, en rempliſſent les eſpaces, & ſe réfléchiſſent elles-mêmes? M. le Docteur *Maty* nous a fait voir cette expérience ſur une telle pierre qui eſt au *Muſæum* de Londres ; M. *Voſmaër*, Directeur des Cabinets du Stathouder, nous en a montré une qui a la même propriété. L'une & l'autre reſſemblent à une petite lentille, un peu laiteuſe au centre. Nous avons répété les expériences connues ſur cette pierre, & nous avons en effet obſervé avec admiration qu'en la plongeant dans de l'eau, elle y devenoit peu-à-peu tranſparente & changeoit de couleur. Il n'eſt pas néceſſaire de la mouiller entiérement, la moitié ou même une moindre partie de ſon épaiſſeur ſuffit. Quand on veut qu'elle redevienne plus promptement opaque, ou dans ſon premier état, il faut l'eſſuyer au ſortir de l'eau, & en l'examinant ainſi, on voit bientôt naître un point blanc & opaque au centre ; ce point s'augmente peu-à-peu, il s'étend & l'opacité augmente auſſi peu-à-peu, & paſſe de ſa ſurface au milieu & juſqu'au fond de l'épaiſſeur de la pierre. Plus la pierre a été deſſéchée, & moins promptement la tranſparence aura lieu ; ſi elle a été mouillée depuis peu de jours, elle change ſur le champ par l'immerſion, & augmente un peu en peſanteur. Cette augmentation de poids réel prouve évidemment qu'elle abſorbe une quantité de liqueur qui lui eſt néceſſaire pour devenir tranſparente. En général, ſon retour à l'opacité commence plutôt & s'acheve plus lentement que le paſſage à la tranſparence, ſur-tout ſi on a employé l'eau chaude & pure. Les acides n'ont point de priſe ſur cette pierre. Les liqueurs éthérées ne changent pas ſenſiblement ſa couleur & ſes effets. L'huile de tartre l'éclaircit, & ſemble détruire la mutabilité de cette pierre. On peut conſulter les *Obſervations de M.* Van Winperſe *ſur la pierre chatoyante.*

Digitized by Google

Cette chatoyante nous vient, ainſi que l'œil-de-chat, de l'Arabie & de l'Egypte : on en trouve auſſi en Chine.

ŒIL-DE-PAON. Nom donné à un beau papillon de jour provenant d'une chenille épineuſe, à fond noir, piqué d'un peu de blanc, qui ſe nourrit de feuilles d'orties. Ce papillon *œil-de-paon* eſt connu de tous les Curieux d'inſectes : mais il ne faut pas le confondre avec le *paon de nuit*, qui eſt une belle eſpece de phalene dont la chenille ſe plaît ſur l'abricotier, le pêcher, le prunier & autres arbres fruitiers. La chenille du *petit paon* ſe trouve ſur la ronce & le roſier. *Voyez* CHENILLE A TUBERCULES & CHENILLE ÉPINEUSE.

ŒIL-DE-SERPENT, en Italien *occhio di ſerpe*. Les Joailliers donnent quelquefois ce nom à la *crapaudine* ou *buſonite*, laquelle n'eſt que la dent molaire, de forme hémiſphérique ou oblongue, ſoit de la dorade, ſoit du grondeur. D'autres fois ils appellent ainſi les taches cerclées d'une ſorte d'agate, connue ſous le nom d'*onix*, que l'on taille de façon à repréſenter un œil. *Voyez les mots* CRAPAUDINE & ONIX.

ŒILLET, *caryophillus major hortenſis*. C'eſt une plante que l'on éleve dans les jardins, à cauſe de la beauté de ſes fleurs, de leur douce odeur, & de ſa taille légere. Sa racine eſt ſimple & fibreuſe : ſes tiges ſont nombreuſes, liſſes, cylindriques, hautes d'une coudée, genouillées, noueuſes & branchues : ſes feuilles naiſſent de chaque nœud deux à deux ; elles ſont longues, étroites, dures, épaiſſes & verdâtres. Les fleurs naiſſent aux ſommets des tiges, elles ſont à pluſieurs feuilles diſpoſées en rond, légérement dentelées, ſouvent de différentes couleurs, & d'une odeur douce de clou de girofle. Le calice eſt d'une ſeule piece en tube découpé à ſon extrémité en cinq dents, & garni à ſa baſe de deux paires d'écailles ; ce qui fait, dit M. *Deleuze*, le principal caractere de ce genre. Le piſtil des fleurs devient dans la ſuite un fruit arrondi, rempli de ſemences applaties, comme feuillées & noires.

Qualités des Œillets.

Il y a un grand nombre de ces fleurs qui forment un genre de plante. M. *de Tournefort* en diſtingue quatre-vingt-neuf eſpeces qui different par la grandeur, la couleur & le nombre des pétales. Toutes ces variétés viennent de la différente culture, & font regarder l'œillet comme la premiere des fleurs. Les noms que les Fleuriſtes donnent aux œillets,

ſont nombreux, & dépendent de la fantaiſie des Amateurs, qui les appellent, par exemple, le *Duc de Candale*, le *Grand-Céſar*, le *Grand-Cyrus*, la *Beauté triomphante :* ce dernier eſt un œillet d'un rouge de ſang ſur un blanc de lait, &c. Les œillets qu'on diſtingue communément ſont les *violets*, les *rouges*, les *incarnats*, les couleurs de *roſe*, les *piquetés* & les *œillets-tricolors*. L'œillet de la Chine eſt décrit par *Tournefort* dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *année 1701*, *Caryophillus Sinenſis*, *ſupinus*, *leucoii folio*, *flore vario aut pleno*. Les œillets les plus eſtimés aujourd'hui par les Fleuriſtes, ſont, dit M. *Bourgeois*, les œillets jaunes piquetés de cramoiſi ; mais ſur tout les *œillets d'un jaune citron* de trois pouces de large, ſans mouchetures, & qui ne crevent point. Ces œillets n'étoient point connus dans la Suiſſe il y a vingt ans, ils y ſont venus d'Hollande ; ce ſont des œillets de graine que le hazard a produits. On a encore une nouvelle eſpece d'œillet, qu'on appelle *œillets de plumes*, parce qu'ils reſſemblent parfaitement à ces œillets artificiels qu'on fait de plumes d'oiſeaux à Veniſe : le cœur de cette fleur eſt d'un cramoiſi foncé, & les feuilles du tour ſont d'un blanc de neige : on les eſtime ſur-tout parce qu'ils fleuriſſent un mois avant les autres eſpeces ; mais ils ſont fort délicats, & périſſent ſouvent en hiver par l'humidité & la gelée. *Bradley* & *Miller* ont trouvé qu'on pouvoit aſſez commodément diviſer le genre des œillets en cinq ordres, qu'ils diſtinguent par les noms d'*œillets piquetés*, de *dames-peintes*, de *bizarres*, *d'étincelans* & de *flambés*. Les piquetés ont le fond blanc & ſont tachetés de rouge ; les dames-peintes ont les pétales blancs en deſſous & tachetés de rouge en deſſus. Les bizarres ſont rayés & diverſifiés de quatre couleurs. Les étincelans ne ſont que de deux couleurs, mais toujours par raies. Enfin les flambés ont un fond rouge, toujours rayé de noir ou de brun très-foncé : aujourd'hui nos Auteurs y ajouteroient les *œillets jaunes* & les *œillets de plume*.

Un œillet pour être parfait, doit avoir les panaches bien oppoſés à la couleur dominante, & nullement confondus avec elle. Ces panaches doivent s'étendre ſans interruption, depuis la racine des feuilles juſqu'à leur extrémité. Les gros panaches, par quart ou par moitié, ſont plus beaux que les petits. Un bel œillet doit avoir trois pouces de large, & neuf ou dix de tour : ceux qui en ont quatorze ſont trop ſujets à crever. L'œillet doit ſe terminer en formant une houpe ronde ; il ne doit pas avoir une trop grande quantité de mouchetures, ni de dentelles, qui

Digitized by Google

le brouillent & le hériſſent, & les feuilles ne doivent point s'alonger en pointe.

Culture des Œillets.

On les peut élever de graines, de marcottes & d'œilletons : mais on les multiplie plus ſouvent par les marcottes que l'on ſépare des pieds, que par la graine : car les fleurs qui viennent ſur les pieds élevés de graine, deviennent ſauvages, & donnent des fleurs communément plus petites, variées ; mais toujours moins odorantes & ſimples, quoique la la ſemence ait été tirée d'œillets à fleur double.

La terre qu'on donne aux œillets, doit être réglée ſur l'eſpece dont ils ſont : les *violets*, les *pourpres*, les *rouges*, les *piquetés*, demandent une terre compoſée d'un tiers de ſable noir, qui ſe trouve ſur le bord des eaux ; l'autre tiers, moitié de terreau de cheval & moitié de terreau de vache, bien pourris, & un tiers de terre douce & moëlleuſe, le tout mêlé, paſſé à la claie & au crible quand on veut les emporter : les *incarnats* veulent une terre compoſée moitié de terreau bien pourri, moitié de ſable noir ou de terre taupiniere. La marcotte des œillets dure depuis le 20 Juillet juſqu'au mois d'Août : elle ſe fait au milieu du nœud, près de la racine. Dans l'hiver il faut les garantir du froid, au moyen des paillaſſons ou de la ſerre ; arroſer au beſoin, & les éloigner des murailles, afin que l'air circule autour d'eux également. Il faut encore ménager les feuilles, ſoutenir les tiges avec des baguettes, & les y attacher avec des fils ; ôter les nœuds du dard & du pied, afin que le maître bouton réuſſiſſe ; faire la guerre aux poux verts, aux pucerons, aux chenilles, & particuliérement aux perce-oreilles, qui ruinent cette fleur. Les ſoins de la culture relevent beaucoup la beauté & les graces que les œillets ont reçu de la nature. On récolte la graine à la fin de Septembre, & on la ſeme à la fin de Mars. On peut conſulter *Bradley* & *Miller* ſur la culture des œillets.

Propriétés des Œillets.

L'odeur des œillets eſt ſubtile, pénétrante & d'une odeur de girofle très-agréable : on les recommande, ſur-tout ceux dont la couleur eſt d'un beau rouge pourpré, dans toutes les maladies de la tête & du cœur, mais ſur-tout dans les maladies malignes & peſtilentielles. Quelques uns vantent le ſuc de cette plante entiere comme propre à réſiſter au venin.

On prépare dans les boutiques un ſirop, *ſirupus de tunica*, une conſerve, un vinaigre, une poudre & une eau diſtillée d'œillets : l'eau excite les fueurs; le vinaigre d'œillets rouges a une ſaveur & une odeur agréables: dans les temps de peſte, on en imbibe des linges qu'on flaire, & dont on frotte les tempes : on en prend auſſi deux cuillerées le matin. La conſerve & le ſirop d'œillet ſont eſtimés en Médecine comme de grands cordiaux : on fait auſſi un ratafia d'œillet domeſtique très-agreable avec l'eau-de-vie, le ſucre & un peu de cannelle.

ŒILLET-DE-DIEU ou PASSE-FLEUR, *lychnis*. Plante dont on diſtingue deux eſpeces principales; l'une cultivée & l'autre ſauvage.

1°. LA PASSE-FLEUR CULTIVÉE, *lychnis vulgaris*. On cultive cette plante dans les jardins: ſa racine eſt fibreuſe, & pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, droites, rameuſes & cotonnées: ſes feuilles ſont longues de trois ou quatre doigts, larges d'un doigt, pointues, lanugineuſes & molles: ſes fleurs ſont compoſées de cinq feuilles diſpoſées en œillet, garnies vers leur centre de deux ou trois pointes qui, jointes à celles des autres feuilles, forment une couronne au milieu de cette fleur : ſa couleur eſt variée quelquefois d'un rouge enflammé, d'autres fois d'un rouge clair ou incarnat, ou blanche. A cette fleur paſſée ſuccede un fruit de figure conique qui s'ouvre par la pointe, & prend ſouvent la figure d'un pot: il contient deux ſemences arrondies.

2°. LA PASSE-FLEUR SAUVAGE, *lychnis ſylveſtris, alba ſimplex*. Lémery dit que ſa racine eſt longue de trois pieds, groſſe quelquefois comme le poignet, blanche, fendue & plongée profondément en terre, d'un goût âcre & amer. Les autres parties de la plante reſſemblent aſſez à celles de l'eſpece précédente: elle croît dans les champs proche des haies.

Le ſuc de ces plantes aſpiré par les narines excite l'éternument: leurs ſemences priſes au poids de deux ſcrupules dans du vin, conviennent pour la piqûre du ſcorpion. La graine de *lychnis*, ſuivant *Dioſcoride*, étoit autrefois en uſage contre les morſures venimeuſes des ſerpens; aujourd'hui on ne la voit guere recherchée que par les moineaux, & ſur-tout par les chardonnerets.

ŒILLET FRANGÉ ou la MIGNARDISE, *dioſanthos*, eſt une eſpece d'œillet ſauvage ſimple, dont les fleurs ſont petites & découpées comme la barbe d'une plume, de couleur blanche ou incarnate; & comme elle repréſente

repréſente par la fineſſe de ſes découpures les franges ou effilures du linge qu'on porte dans le deuil, on l'a nommée effilée : ſes fleurs ſont propres à réſiſter au venin.

ŒILLET-D'INDE, *tagetes*. Plante de genre & de claſſe entiérement différens de l'œillet, & dont on diſtingue deux eſpeces principales.

1°. LE GRAND ŒILLET D'INDE, *Caryophillus Indicus major*. Sa racine eſt fort fibreuſe; elle pouſſe une tige haute d'environ trois pieds, groſſe comme le pouce, nouée, rameuſe, pleine de moëlle : ſes feuilles reſſemblent à celles de la tanaiſie; leurs bords ſont tiquetés de points tranſparens qui ſont des glandes véſiculaires : ſes fleurs naiſſent ſeules aux ſommets, belles, garnies, radiées, rondes & quelquefois groſſes comme le poing : elles ſont, dit M. *Deleuze*, compoſées d'un diſque de fleurons & d'un petit nombre de demi-fleurons portés ſur un placenta ras, & ſoutenus par un calice d'une ſeule piece en godet à cinq pointes. A ces fleurs ſuccedent des ſemences rondes, couronnées de pointes inégales & noirâtres.

2°. LE PETIT ŒILLET D'INDE, *caryophyllus Indicus minor*. Sa racine eſt courte & fibrée; elle jette des tiges hautes d'un pied, moëlleuſes : elle reſſemble pour le reſte à l'eſpece précédente.

On cultive les œillets d'Inde dans les jardins, à cauſe de la beauté de leur fleur. On diſtingue pluſieurs variétés du grand œillet d'Inde; il y en a dont les fleurs ſont d'un jaune pâle ou de ſoufre, d'autres de couleur orangée : il y en a même à fleurs blanches : toutes ces variétés ſont ou ſimples ou doubles, & elles ont une odeur peu agréable; elles commencent à s'épanouir vers le mois de Juillet, & durent juſqu'aux gelées. Le grand œillet d'Inde vient originairement du Méxique : nous l'avons naturaliſé dans ce Royaume. Dès le mois de Mai le petit œillet d'Inde commence à donner des fleurs jaunes veloutées, mêlées de roux & de couleur ſafranée; ces fleurs durent pendant tout l'été, & leur odeur n'eſt pas plus agréable que celle du grand œillet d'Inde.

Les Fleuriſtes cultivent depuis peu une nouvelle eſpece d'œillet d'Inde dont l'odeur eſt agréable.

L'œillet d'Inde ſe multiplie de graine; on la ſeme ſur une couche tempérée, & on la tranſplante quand elle a acquis un peu de force, elle ſe plaît dans preſque tous les terrains; quand on veut la conſerver pour l'hiver, il faut l'abriter de la gelée. Les Auteurs ſont peu d'accord ſur les vertus médicinales de cette eſpece d'œillet. *Hernandez*, dans ſon

Hiſtoire des Plantes du Mexique, dit que le ſuc ou la décoction des feuilles provoque l'urine, la ſemence, les menſtrues & les ſueurs. *Dodonée*, au contraire, prétend que l'œillet d'Inde eſt un poiſon : il en cite pluſieurs exemples. En attendant que cette conteſtation ſoit décidée, il vaut mieux ne point mâcher ni avaler les feuilles de cette plante, qui, employée extérieurement, eſt bonne pour déterger & pour réſoudre.

ŒILLET DE MER. Eſpece d'*aſtroïte* ou de production à polypier. Ce corps marin & organiſé eſt creuſé par des ſillons ondoyans ou feuilletés, & a en général la figure d'un œillet qui ſeroit comprimé & épanoui. *Voyez* MADRÉPORE.

ŒILLETON. *Voyez à l'art.* PLANTE. Quand on détache avec la main les œilletons de l'œillet & de l'oreille d'ours, & qu'on les replante dans les pots, cela s'appelle *œilletonner.*

ŒNANTHE ou FILIPENDULE AQUATIQUE ou PERSIL DE MARAIS, *œnanthe*, plante dont on diſtingue deux eſpeces principales qu'il faut bien ſe garder de confondre enſemble.

1°. L'ŒNANTHE A FEUILLE D'ACHE, *œnanthe apii folio.* Ses racines ſont des eſpeces de navets noirs en dehors, blancs en dedans, ſuſpendus par des fibres longues, s'étendant plus en large qu'elles ne pénetrent avant dans la terre : elles ont un goût de panais. Ses feuilles ſont d'abord larges, répandues à terre, ſemblables à celles du perſil; enſuite elles prennent la forme de celles de la queue de pourceau. Il s'éleve d'entre elles pluſieurs tiges hautes de deux pieds, rameuſes, cannelées : ſes fleurs qui paroiſſent pendant l'été, ſont diſpoſées en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles rangées en fleur de lys; de couleur blanche tirant ſur le purpurin. Elles ſont ſuccédées par des ſemences jointes deux à deux, oblongues & cannelées. M. *Deleuze* obſerve que les fleurs de la circonférence de l'ombelle ſont ſtériles : chaque graine eſt à cinq angles, couronnée d'un petit calice à cinq pointes, & du piſtil. Les ombelles particulieres ſont garnies à leur baſe d'une fraiſe de feuilles. Cette plante croît aux lieux marécageux : on la cultive auſſi dans les jardins des Curieux. Sa racine qui reſſemble un peu à celle de la filipendule, eſt apéritive, diſſipe les vents & appaiſe les douleurs des hémorrhoïdes.

2°. L'ŒNANTHE A FEUILLE DE CERFEUIL, *œnanthe chærophylli foliis aut cicutæ facie, ſucco viroſo, croceo.* Cette plante qui ne croît guere que dans les pays froids & ſeptentrionaux, le long des ruiſſeaux en Angleterre, en Irlande & en Hollande, a beaucoup de rapport & de reſſem-

blance avec la ciguë, même pour les propriétés. Ses racines ſont des navets, comme celles de l'aſphodele, blancs, attachés immédiatement à leur tête, ſans aucunes fibres, remplis du même ſuc que la plante. Il ſort de la racine pluſieurs tiges hautes d'environ trois pieds, éparſes, rondes, rameuſes, portant des feuilles aſſez ſemblables à celles du cerfeuil, vertes brunâtres, d'un goût âcre & dégoûtant, remplies d'abord d'un ſuc laiteux, mais qui jaunit enſuite & devient virulent, puant, venimeux & ulcérant. Ses fleurs ſont diſpoſées en ombelles comme celles de la ciguë, compoſées de pluſieurs feuilles rangées en roſe ou en fleur de lys: elles ſont ſuccédées par de petits fruits, compoſées de deux ſemences oblongues & cannelées.

Cette eſpece d'œnanthe, appellée dans le pays de Galles *racine à cinq doigts*, & dans la province de Cumberland, *langue morte*, eſt un poiſon corroſif, dangereux. Il cauſe dans le ventricule une ardeur très-douloureuſe; il trouble la vue & l'eſprit, reſſerre les mâchoires, excite des hoquets & des efforts inutiles de vomir, des hémorrhagies par les oreilles, une tenſion conſidérable vers la région de l'eſtomac, & il en cauteriſe la tunique nerveuſe. Les antidotes ou remedes à ce poiſon conſiſtent à boire beaucoup d'huile, de graiſſe ou de beurre fondu, de lait, & d'autres liqueurs onctueuſes qui puiſſent adoucir le ſuc rongeant de cette plante, & l'évacuer par haut & par bas. La ſaignée eſt encore utile en pareil cas. Dix-ſept priſonniers François, dans la guerre de 1744, eurent la liberté de ſe promener à Pembroke & aux environs; ayant rencontré une grande quantité de cette plante forte, qu'ils prirent pour du céleri ſauvage, la cueillirent avec les racines, la laverent & en mangerent ſur le champ, & en petite quantité, la racine avec du pain & du beurre; deux en moururent; & les autres éprouverent une partie des ſymptomes annoncés ci-deſſus. M. *Haller* dit que c'eſt de l'œnanthe dont parle *Stalpaart wan der Wiel*, & que M. *Méad* a pris pour de la ciguë aquatique de *Wepfer*. C'eſt la même plante encore qui a été funeſte à quelques ſoldats François en Corſe, & qui pourroit bien être l'*herbe ſardoa* des Anciens.

Des Naturaliſtes ont auſſi donné le nom d'*œnanthe* à pluſieurs oiſeaux, tels que le *cul blanc*, le *traquet*, &c. *Voyez ces mots.*

ŒSIPE ou SUINT. *Voyez au mot* LAINE.

ŒSTRE, *æſtrus*. Genre d'inſecte diptere, c'eſt-à-dire à deux ailes, dont les antennes ſétacées, courtes & fort petites, naiſſent d'une groſſe

baſe qui repréſente un bouton rond. Au lieu de bouche ce petit animal a trois points enfoncés qui lui ſervent probablement de ſuçoirs pour tirer quelque peu de nourriture liquide. Peut-être que l'œſtre devenu inſecte parfait, n'a plus beſoin de nourriture; cette propriété lui ſeroit commune avec pluſieurs autres inſectes.

Les larves de l'œſtre reſſemblent à des eſpeces de vers courts. On remarque à leur partie poſtérieure deux grands ſtigmates. Ces larves varient de figure ſuivant les différens endroits où elles vivent; on les rencontre tantôt dans le fondement des chevaux, tantôt dans les cavités du nez des bœufs & des moutons, quelquefois ſous la peau des bœufs. *Voyez à l'article* VERS DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES, *& à l'article* TAON. A l'égard de l'œſtre aquatique, *voyez* MOUCHE A CORSELET ARMÉ. *Voyez auſſi* MOUCHES DES INTESTINS DES CHEVAUX, MOUCHE DE LA GORGE DU CERF, MOUCHE DU NEZ DES MOUTONS.

ŒUF, *ovum*. Ce nom ſe donne à la ſubſtance que pondent les femelles des oiſeaux, des poiſſons, des lézards, de la plupart des ſerpens & des inſectes; l'on dit ordinairement œuf de poule, œuf de tortue, œuf de carpe, œuf de fourmi, œuf de ſerpent, œuf de crocodile, &c. Tous les animaux ovipares produiſent une ſubſtance ſemblable; mais les uns couvent leurs œufs fécondés dans le ſein de la mere, & les font éclorre par la chaleur de l'incubation; tels ſont les oiſeaux: d'autres les dépoſent au fond des eaux pour être enſuite vivifiés par les mâles & perfectionnés dans ce même élément; tels ſont les poiſſons proprement dits: d'autres enfin mettent bas leurs œufs, fécondés dans le ſein de la mere, dans un lieu, où quand ils viennent à éclore par la chaleur de l'atmoſphere, ils trouvent à ſe nourrir: tels ſont la plupart des inſectes qui naiſſent reptiles, & finiſſent par être volatiles; tels ſont encore les lézards, les tortues & la plupart des ſerpens. On appelle ovaire, la partie de la femelle dans laquelle l'œuf ſe forme. Tous les animaux ovipares peuvent pondre, ou frayer ou couver (un œuf, proprement dit, eſt ce total de quoi l'animal ſe forme); mais ces œufs ne produiront rien s'ils ne ſont fécondés par l'approche plus ou moins immédiate du mâle. C'eſt ainſi que la poulette met bas communément des œufs ſtériles; ſouvent des poulettes en font de petits qui n'ont point de jaune, & que le vulgaire ſuperſtitieux ou ignorant amateur du merveilleux & par préjugé d'éducation, attribue fauſſement au coq. Ces œufs ſe nomment

Digitized by Google

œufs blancs ; étant couvés ils ne produiſent rien. *Voyez à l'article* COQ *l'extrait d'un Mémoire de M. de la Peyronie imprimé dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1710, ſous le Titre d'Obſervations ſur les œufs de poule ſans jaune, que l'on appelle vulgairement œufs de coq.*

Il y a des poules qui pondent quelquefois des œufs ſans écaille ou coque ; cela leur vient probablement, ou d'une maladie, ou par une grande fécondité, ou d'être trop graſſes ; il en eſt peut-être de même pour les gros œufs qui ont deux blancs & deux jaunes, *ova gemellifica.* On a cependant obſervé qu'ils ſont ordinairement le fruit des poules jeunes, vigoureuſes & laſcives. Les jaunes ſont toujours nus dans l'ovaire & dans les trompes, le blanc & la coque ne ſe forment jamais que dans la matrice ; de pareils œufs jumeaux & formés ſont diſtincts & ſéparés dans l'ovaire & dans le conduit des œufs ; mais parvenus à l'utérus, ils commencent par jaunir & ſont enſuite enveloppés par le blanc & par la même coque. En pourroit-on dire autant de ces œufs qui contiennent un autre œuf, *ovum in ovo*, ayant également ſa coque ? On nomme les œufs ſans coque ou ſimplement recouverts d'une membrane, *œufs hardés* (on tenteroit inutilement de faire couver un tel œuf) & *œuf nain, ovum centeninum*, le petit & dernier œuf que la poule pond de la ſaiſon. Il eſt auſſi ſans jaune. M. *Wolff* a montré aux Membres de l'Académie des Sciences de Pétersbourg un œuf ſimple, contenant dans un ſeul blanc & un ſeul jaune deux embrions développés par ſix jours d'incubation ; ce phénomene mérite une place parmi les faits les plus rares.

Pour completer l'hiſtoire de l'œuf, *voyez l'article* INSECTE, *celui de* POISSON & *celui d'*OISEAU. On verra dans ce dernier ce que contient l'œuf, & la maniere dont le petit s'y forme & en ſort. Quelques Auteurs, & même le plus grand nombre des Modernes, penſent que tous les animaux & les hommes même ſont produits *ab ovo.* Ce que les Anciens appelloient *teſticules* chez les femmes, porte aujourd'hui le nom d'*ovaire.* On trouve les ovaires dans les filles, & divers Auteurs citent des femmes accouchées d'une quantité d'œufs plus ou moins conſidérable ; chacun de ces œufs eſt ordinairement de la groſſeur d'un pois, il eſt fécondé, organiſé & animé lorſqu'il eſt encore dans la femme. *Voyez l'article* HOMME.

Nous invitons inſtamment nos Lecteurs à conſulter les *Conſidérations ſur les corps organiſés* & la *Contemplation de la Nature*, ils y trouveront l'eſquiſſe la plus ſublime, la plus profonde ſur la maniere dont on peut

concevoir la nutrition & l'accroiſſement des germes avant la fécondation dans l'hypotheſe de l'emboîtement. Ces Ouvrages ſavans & immortels du célebre M. *Bonnet* de Geneve, ſont aujourd'hui dans les mains de tout le monde, & exigent des plus ſavans Phyſiciens, Naturaliſtes, Philoſophes, &c. la plus grande attention & les méditations les plus profondes : je ne peux trop le dire, ces ouvrages ſont honneur au génie de M. *Bonnet :* s'ils effrayent l'imagination, ils élevent l'ame, étendent la penſée, offrent & crayonnent à l'entendement des vues vaſtes & des hautes idées de la puiſſance & de l'intelligence de l'Auteur qui a préſidé à la conſtruction des êtres organiſés : en un mot ces ouvrages ne ſont point ſuſceptibles d'extrait. Parmi les poiſſons, il y en a dont les œufs ſont venimeux, ou du moins qui purgent violemment : tels ſont ceux du brochet, du barbeau, &c. Chez les oiſeaux les œufs des premieres pontes ſont moins gros que ceux de la ſeconde & de la troiſieme.

On appelle *œufs frais*, ceux qui ſont récemment pondus, & même tous ceux qui n'ont point encore perdu cette partie qu'on nomme le *lait* & qu'on trouve d'abord en les ouvrant, quand ils ne ſont point trop cuits. Non-ſeulement c'eſt une choſe curieuſe de conſerver frais par leurs qualités des œufs qui ſont vieux par le temps ; mais il y a un avantage réel à ſe procurer toujours en bon état un aliment qui devient ſouvent équivoque quand il eſt gardé. Dans les voyages de mer, & dans les ſaiſons où les poules ne pondent que très-rarement, c'eſt une véritable reſſource qu'une proviſion d'œufs qui ſont auſſi bons que s'ils étoient nouvellement pondus. On ſait que l'œuf expoſé à l'air s'y corrompt par le laps du temps. Sous la machine pneumatique il ſe conſerve ſans ſe gâter. D'après ces principes connus, feu M. *de Réaumur* nous a offert un moyen fort ſimple, facile & très-sûr : il a conſeillé de boucher les pores de la coquille de l'œuf avec un enduit indiſſoluble à l'eau, tel que deux ou trois couches de vernis le plus commun, ou une légere couverture de graiſſe de mouton, ou d'huile, ou de cire liquéfiée. On a l'expérience qu'un œuf ainſi préparé & gardé ſix mois, fait encore le lait, & n'a pas le moindre mauvais goût. Cependant quand on veut les conſerver plus sûrement & plus long-temps, il faut choiſir des œufs qui n'aient point été fécondés, autrement le germe étouffé ſous le vernis ne manquera pas d'en corrompre une partie. Ces œufs vernis n'ont pas ſeulement l'avantage de ſe conſerver bons, pour être

Digitized by Google

mangés comme frais ; ils ont encore celui de pouvoir être couvés en toute sûreté, pourvu qu'on n'attende pas au-delà de ſix ſemaines ; en pareil cas l'on ôte le vernis qui eſt ſur la coque de l'œuf fécondé : ceci nous offre encore un moyen d'élever des oiſeaux étrangers qu'on ne peut tranſporter vivans qu'avec beaucoup d'embarras, & qui pour l'ordinaire ne s'accouplent point hors de leur pays. Ces différentes manieres d'interdire la tranſpiration & l'accès de l'air extérieur dan sles œufs & dans tous les corps que l'on veut préſerver de corruption ou d'altération, expliquent en même temps la cauſe qui auroit fait conſerver pendant trois cents ans trois œufs dans un mur d'Egliſe dans le Milanez, & qu'on a trouvés après ce temps très-bons. En effet, un de ces œufs ouvert à l'inſtant n'avoit rien perdu de ſa fraîcheur, odeur & ſaveur. Les deux autres ouverts huit jours après, commençoient à ſe gâter. Les Payſans ſe contentent de conſerver leurs œufs dans de la ſciure de bois, du ſon, de la cendre bien preſſée dans un tonneau. Il ſavent auſſi que tout œuf vieux offre une cavité intérieure quand il eſt cuit, & que ce vide eſt la meſure de la quantité du liquide qui a tranſpiré au travers de la coque ; ainſi un œuf frais doit être plein, ce qu'on reconnoît en le plaçant entre une lumiere & l'œil. Un œuf cuit pour être ſalutaire, ne doit être ni glaireux, ni dur, mais d'une ſubſtance molle & humide, comme le dit par ce vers, l'Ecole de Salerne :

Si ſumas ovum, molle ſit atque novum.

M. *Bourgeois* rapporte un fait ſingulier par rapport à la conſervation des œufs de poule, & dont il eſt difficile de donner une raiſon phyſique ſatisfaiſante : c'eſt que les œufs pondus pendant le courant du mois d'Août, ſe conſervent beaucoup mieux & ne ſe corrompent pas comme ceux pondus dans les autres mois de l'année : cependant de tous les mois c'eſt celui d'Août où les ſubſtances animales & même les végétales tendent plutôt & plus facilement à la corruption. Les Payſannes de la Suiſſe conſervent preſque tous leurs œufs du mois d'Août, pour les vendre pendant l'hiver dans les foires & les marchés ; parce qu'ils ſont beaucoup plus rares & plus chers. Quoique ces œufs ne ſoient pas auſſi bons que les œufs frais, il eſt cependant rare qu'on en trouve de corrompus, & qu'on ne puiſſe employer aux uſages de la cuiſine.

Entre les animaux ovipares, il y en a qui, au ſortir de l'œuf, ſe trouvent ſous leur forme parfaite : ils ne la quitteront plus tant qu'ils vivront ;

tels ſont la plupart des poiſſons & des amphibies cuiraſſés, les limaçons qui ſortent de l'œuf avec une petite maiſon ſur le dos, les araignées qui changent de peau, ainſi que les cruſtacées & les amphibies; d'autres paſſent par différens états, tels que les inſectes qui ſe métamorphoſent; la grenouille qui a d'abord une queue ſans pieds, & enſuite des pieds ſans queue. Les oiſeaux ſortent de l'œuf avec une ſorte de duvet, mais bientôt ils acquierent des plumes qui les garantiſſent du froid, de l'humidité, & leur ſervent à voler. Conſultez le *Nouvel Art de faire éclorre en toutes ſaiſons des œufs d'oiſeaux domeſtiques* à la ſuite de l'article COQ.

Les œufs different entr'eux par le volume, par la dureté de la coque & la marbrure de cette enveloppe, dont le fond de la couleur eſt ou blanc, ou d'un bleu verdâtre, les taches ſont ou noirâtres ou rouſsâtres: ils different auſſi par la forme & par le goût de leur ſubſtance intérieure. Les œufs de ſerpent ſont ronds, ceux d'autruche ſont oblongs, également gros ou pyramidaux par les extrémités: ceux de poule ont un bout plus conique que l'autre; enfin il y en a de longs & ronds comme un cylindre. Certains œufs d'inſectes ſont aigretés, ou bien ornés d'une eſpece de couronne de poils. Ceux des poiſſons ſe couvrent d'une eſpece de blanc, *albumen*, pour les garantir de l'eau lorſqu'ils ſont hors du corps de la mere.

ŒUF COQUILLE. On donne ce nom à un teſtacée du genre des porcelaines: ceux qui ſont épais ont la levre extérieure renflée & dentée, & le dedans orangé. Ceux qui ſont minces & fragiles, ſont *papyracés*.

ŒUF MARIN. Nom donné par quelques-uns à une eſpece particuliere d'ourſin, *briſſus*. Voyez à l'article OURSIN.

ŒUF DE SERPENT ou ŒUF DES DRUIDES. La ſuperſtition de ces Prêtres Gaulois les portoit à dire que les œufs de ſerpent étoient formés de la propre bave de ces animaux. *Voyez à l'article* SERPENT. *Boëce de Boot* a donné le nom d'*œuf de ſerpent*, ou d'*œufs de mer* à des *échinites* ou ourſins devenus foſſiles. *Voyez* OURSIN.

ŒUFS DE MER, *carnumi*. Voyez MICROSCOME.

ŒUFS DE PIERRE ou PIERRE OVAIRE. Nom que l'on donne à une pierre compoſée de petits grains gros comme des têtes d'épingles. *Voyez* CENCHRITES, MÉCONITES & PISOLITES, *& ſur-tout le mot* OOLITHES.

Il y a des Auteurs qui ont auſſi donné le nom d'*œufs de pierre* à un ourſin foſſile ou pétrifié. *Voyez* ÉCHINITES.

ŒUFS

ŒUFS DE VACHE & DE CHAMOIS. *Voyez* ÉGAGROPILE.

OFFE, eſt une eſpece de jonc qu'on apporte d'Alicante en Eſpagne, & qu'on emploie beaucoup dans nos provinces méridionales, ſur-tout à faire des filets pour la pêche. *Voyez à l'article* JONC.

OIE. *Voyez* OYE.

OIGNON ou OGNON, *cepa*, eſt une plante potagere, bulbifere, & généralement connue; ſon nom eſt commun à la plante & au fruit; ſa racine eſt bulbeuſe, de différentes couleurs & figures, ſuivant l'eſpece. L'oignon eſt rempli d'un ſuc ſubtil & très-âcre, qui pique les yeux & les fait pleurer; ſes feuilles ſont fiſtuleuſes: cette plante ne fleurit qu'à la ſeconde année; elle porte à ſon ſommet une tête de la groſſeur du poing, compoſée de fleurs en lis: à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis, partagés en trois loges qui contiennent la graine.

Outre les treize eſpeces d'oignon que compte M. *de Tourneſort*, il s'y trouve encore d'autres variétés en couleur, en groſſeur, en forme, que produit l'art de la culture. L'eſpece la plus commune dans nos jardins eſt l'oignon blanc ou rouge, *cepa vulgaris, floribus & tunicis candidis vel purpuraſcentibus.* L'oignon blanc d'Eſpagne eſt l'*oignon doux* par excellence, *cepa Africana maxima bulbâ lignariâ dulci.* L'oignon de Strasbourg eſt plus amer & ſe conſerve plus long-temps: mais aucun oignon d'Europe n'approche de la douceur, du goût agréable & du parfum léger des oignons d'Egypte.

Tout le monde ſait les uſages des oignons; les blancs ſont plus doux & plus eſtimés que les rouges. Leurs vertus pour la ſanté ſont très-remarquables: ils ſont pectoraux & apéritifs, & ſouverains dans pluſieurs maladies. Dans la derniere peſte de Marſeille, on s'en eſt ſervi avec le plus grand ſuccès pour guérir les peſtiférés: on donnoit au malade le ſuc exprimé d'un oignon dont on avoit ôté le cœur, à la place duquel on ſubſtituoit un peu de thériaque, & qu'on faiſoit cuire enſuite au four: le malade qui l'avoit mangé ſuoit abondamment & étoit guéri; on appliquoit auſſi ſur le bubon un ſemblable oignon (M. *Bourgeois* craint qu'un tel remede n'augmente la fonte, la diſſolution & la putréfaction des humeurs qu'on doit, dit-il, plutôt chercher à prévenir. C'eſt dans cette vue que les bons Praticiens modernes ſe ſervent preſque uniquement des acides minéraux & végétaux, & du quinquina dans les fievres malignes & peſtilentielles). On prétend qu'un oignon pelé, aſſaiſonné de miel & de ſel, eſt un ſouverain remede pour la morſure des chiens

enragés : ſon jus exprimé, dont on imbibe un peu de coton, mis dans les oreilles, en arrête les bruiſſemens ou tintemens. L'oignon crud ou cuit ſous la cendre, & même dans les alimens, eſt, ſelon M. *Bourgeois*, un excellent remede contre l'hydropiſie : il ouvre les obſtructions, il rétablit la circulation de la lymphe arrêtée dans le tiſſu cellulaire, & procure une copieuſe évacuation par les urines. Il produit preſque le même effet que l'oignon de ſcille, qui eſt ſi utile dans cette maladie.

La CIBOULE, *cepa fiſſilis*, a à-peu-près les mêmes qualités & propriétés que l'*échalote*, voyez ce mot : elle en differe par la grandeur, mais elle lui reſſemble par la fleur : on peut ſubſtituer l'un au défaut de l'autre : ils demandent tous les deux la même culture. On coupe les feuilles de la ciboule menu & on les mêle crues dans la ſalade & dans les viandes ſalées pour leur donner du haut goût : mais ces feuilles ſe digerent difficilement : elles rendent l'haleine mauvaiſe & produiſent des rapports déſagréables.

Les oignons ne viennent que de graine ; ils aiment une terre bien ameublie, mais plutôt maigre que graſſe, & même un peu ſablonneuſe : ſi on les plante dans une terre bien fumée & humide, ils pouſſent, dit M. *Bourgeois*, beaucoup en feuilles, & la racine ou la bulbe reſte petite. Selon cet Obſervateur, pour avoir de beaux & gros oignons, il ne faut point mettre de fumier dans la couche où on les plante, mais il faut la couvrir avec de la fiente de poulailler. Lorſqu'ils ſont devenus grands & qu'ils ne profitent plus, on en foule les montans avec le pied, afin qu'ils deviennent plus beaux. Voyez le *Journal Economique*, *Janv. 1758*.

Les Fleuriſtes donnent le nom de *caïeux* (*ſoboles*) à de petits oignons de fleurs qui naiſſent autour des gros, & qui ſe conſervent long-temps hors de terre pour y être repiqués quand on veut ; ils ſe fortifient quand ils reſtent trois ans de ſuite en terre, & ils portent dans l'année qu'on les replante. Lorſque l'on tire les oignons tous les ans, les *caïeux* ne ſont point aſſez forts ; il faut les mettre dans une planche en pépiniere, dont on leve de temps en temps des oignons qui ſont en état de fleurir. Les *caïeux* dans les anemones changent de nom, ils s'appellent *pattes* : dans les renoncules ce ſont des *griffes*. Les *caïeux* conſervent ſeuls les plus belles eſpeces de fleurs, ſans dégénérer. *Voyez à l'article* FLEURS.

OIGNON MARIN ou DE SCILLE. *Voyez* SCILLE.

OIGNON MUSQUÉ, *muſcari*, eſt une plante que l'on cultive dans

les jardins des Fleuriſtes : l'on en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui different par la couleur de leurs fleurs, ou par la largeur de leurs feuilles ; ou parce qu'elles ſont ſauvages. M. *de Tournefort* a fait une différence de ce genre de plante d'avec la jacinthe, par la fleur, qui dans le muſcari eſt un grelot, c'eſt-à-dire une cloche rétrécie par l'ouverture, au lieu que celle de la jacinthe eſt fort évaſée. La racine de l'oignon muſqué eſt une groſſe bulbe, couverte de pluſieurs tuniques, d'un goût amer garni en deſſous de quelques fibres longues & groſſes ; cette racine eſt vomitive ; elle pouſſe cinq à ſix feuilles cannelées & couchées à terre ; il ſort d'entr'elles une groſſe tige, haute d'un demi-pied, revêtue, dans le milieu de ſa longueur, de fleurs en grelots, crenelées, d'un vert bleuâtre ou purpurines d'abord, enſuite jaunâtres & aromatiques, comme muſquées : à ces fleurs ſuccedent des fruits triangulaires, qui renferment dans trois loges des ſemences groſſes comme des orobes, rondes & noires. *Voyez* MOUSSE GRECQUE.

OISEAU, *avis*, eſt un animal bipede, couvert de plumes, qui a des aîles & un bec de ſubſtance de corne &c. Sa femelle eſt ovipare : ſes plumes ſont renverſées en arriere, & couchées les unes ſur les autres dans un ordre régulier : ſon corps n'eſt ni extrêmement maſſif, ni également épais par-tout, mais bien diſpoſé pour le vol, aigu par devant groſſiſſant peu-à-peu, par-là il eſt plus propre à fendre l'air. Tous les oiſeaux viennent d'œufs : leur maniere de vivre, la variété de leurs couleurs ſuivant les ſaiſons, leur chant, leurs différentes figures & grandeurs, tout mérite l'attention du Philoſophe, & pique la curioſité de l'homme qui cherche à s'inſtruire. Nous en tracerons quelques eſquiſſes dans le tableau raccourci que nous nous propoſons d'en donner ici, d'après les Naturaliſtes qui en ont traité.

Tous ceux qui, depuis *Ariſtote* & *Pline* juſqu'à MM. *Linnæus*, *Klein* & *Briſſon*, ont écrit ſur la nature des oiſeaux, les ont diviſés en *terreſtres* & en *aquatiques*, puis en *oiſeaux domeſtiques*, en *paſſagers*, en *oiſeaux des bois*, *oiſeaux de riviere*, *oiſeaux de nuit*, & en *oiſeaux de proie*. Ils ont marqué, dans les différentes claſſes qu'ils en ont faites, ce qui les diſtingue les uns des autres, ſoit par les plumes, le bec, les ongles, ſoit par la tête, le cou, les aîles, les cuiſſes, les jambes & les pieds.

On peut réduire les oiſeaux à ſix ordres principaux.

1°. Ceux du *genre corbin*, c'eſt-à-dire, qui ont le bec courbé, fort,

& les ongles crochus ; tels ſont les oiſeaux de proie qui ſont carnivores, c'eſt-à-dire, qui vivent de rapine ou de chair, qui tiennent leur proie dans une patte, & qui la déchirent & la mangent étant appuyés ſur une jambe, comme les aigles, le faucon, les chats-huants, le duc, le milan, le lanier, le hobereau, le condor, le vautour, l'épervier, le coucou, & même les pies-grièches & les perroquets, &c. cependant ceux-ci vivent plus communément de fruit que de chair. Nous diſons que le bec des oiſeaux de proie eſt aſſez fort pour dépecer les chairs ; les ſerres ne ſont pas moins propres à déchirer & à porter la proie ; leurs cuiſſes ſont très-robuſtes, ils ont une vue perçante & ſubtile pour épier de loin. On diſtingue ces oiſeaux en *diurnes* ou *oiſeaux de jour*, & en *nocturnes* ou *oiſeaux de nuit*. On connoît les oiſeaux de rapine, ſur-tout les diurnes, par leur tête & leur cou court, par leur bec & leurs ongles crochus, par leur langue large, épaiſſe & charnue comme celle de l'homme. Les *oiſeaux de proie nocturnes*, qui ne volent que la nuit pour butiner, ont la tête groſſe & faite à-peu-près comme celle des chats ; tels ſont les hiboux cornus ou chat-huants, la fréſaie, le faucon de nuit, la chevêche, &c. Les oiſeaux de nuit ont les doigts irréguliers, car le dernier n'eſt pas, à proprement parler, un doigt de devant, il eſt placé de côté & peut ſe tourner en arriere ; ces oiſeaux l'alongent pour prendre leur proie, c'eſt ce qui fait que la plupart des oiſeaux de nuit ſemblent avoir deux doigts devant & deux derriere : ces oiſeaux ont une membrane calleuſe que les Naturaliſtes nomment *céra*, & qui fait le tour de la baſe du bec.

Preſque tous ces oiſeaux vivent ſolitaires, ne s'attroupent point, multiplient peu, & ne produiſent guere que deux petits à la fois ; ils ſont très-garnis de plumes, & vivent plus long-temps que les autres eſpeces d'oiſeaux : comme les repas de ces oiſeaux ne ſont pas toujours aſſurés, la nature leur a donné la faculté de ſouffrir long-temps la faim. Dans ce genre d'oiſeaux, les femelles ſont plus grandes que les mâles, d'un plus beau plumage, plus fortes, plus courageuſes & plus féroces, parce qu'elles ont ſeules ſoin de leurs petits, les mâles étant d'un tiers moins grands ſont appellés *Tiercelets*, *tercellini*, *quaſi tertiarii*. Ces oiſeaux ſont non-ſeulement les tyrans des airs, ils chaſſent auſſi dans les plaines. On diviſe les *oiſeaux de rapine diurnes* en grands & en petits : les grands ſont les aigles & les vautours ; leur caractere eſt ſi féroce, ſi indomptable, qu'on ne peut les dreſſer pour la fauconnerie. Les petits oiſeaux de

Digitized by Google

proie diurnes, ſont encore conſidérés comme poltrons, tels que le milan, ou comme courageux & de haut vol, tels que l'autour, l'épervier, le gerfaut & l'émerillon; ceux de bas vol, ſont le faucon, le lanier, le hobereau & le ſacre. Voyez, pour l'hiſtoire & la maniere de dreſſer ces oiſeaux à la chaſſe du vol, *au mot* FAUCON.

Le ſecond ordre comprend les *oiſeaux à bec de pic*, tels que les corbeaux, les corneilles, les pies, les pics, le geai, la huppe, le loriot, l'étourneau, les merles, &c. Quelques-uns de cette famille ont le bec un peu oblong, fort & gros; on les appelle *demi-oiſeaux de proie* ou *demi-rapaces*. Ces oiſeaux fréquentent indifféremment les pâtis, les guérets, les taillis, de même que les prairies & les rivages: ils vivent de fourmis, de moucherons, de fruits & de graines.

Le troiſieme ordre contient les *oiſeaux* qui fréquentent les bords des eaux douces, les lieux marécageux, & les rivages de la mer, qui volent autour de cet élément pour y trouver du poiſſon dont ils font leur nourriture, & qui cependant ne nagent pas; ils ont les pieds fendus (*fiſſipedes*), les jambes & les cuiſſes fort longues (*imantopedes*), un bec long & pointu (*ſcolopaces*); ils n'ont point de plumes au-deſſous des genoux, afin d'entrer plus facilement dans les eaux bourbeuſes; tels ſont les hérons, la grue, le flamand, le butor, la cigogne, le courlis, &c. Quelques-uns de cette famille ſont haut-montés ſur leurs jambes & ont le bec court, comme le vanneau, le chevalier, le pluvier, &c. Souvent ces oiſeaux ſe tiennent ſuſpendus en l'air ſur les eaux, & guettent d'en haut ſi par haſard quelque poiſſon remonte vers la ſurface des eaux; & quand ils en apperçoivent, ils ſe plongent ſur le champ avec une rapidité étonnante, & il eſt rare qu'ils manquent leur proie.

Le quatrieme ordre renferme les *oiſeaux aquatiques* par excellence, c'eſt-à-dire, qui marchent mal ſur terre & nagent bien dans l'eau; tels ſont le pélican, la palette, le cygne, les oies, les eſpeces de canards, le morillon, la macreuſe, le cormoran, &c. en un mot tous les oiſeaux dont les doigts des pieds ſont unis par une toile membraneuſe, ou même qui peuvent nager ſans être abſolument palmés, comme la foulque. Pluſieurs d'entre ces oiſeaux, qui ne ſe nourriſſent que de poiſſon, ont le bec dentelé, crochu à ſon extrémité: ils ſont la plupart *podicipedes*, c'eſt-à-dire, qu'ils marchent en ſe tenant preſque droits ſur leurs pieds comme l'homme; ils paroiſſent boiter, & ont preſque tous les jambes courtes, les cuiſſes couvertes de plumes à la jointure, les orteils de derriere

courts, le croupion moins élevé que les autres oiſeaux, le bec terminé par une appendice qui pend en deſſous.

On comprend dans le cinquieme ordre, les *oiſeaux* qui n'ont point d'habitation fixe, & qui fréquentent rarement les rivages, les prairies, les hautes futaies; ils vont indifféremment dans les taillis, les guérets, les buiſſons & les haies, où ils ſe nourriſſent d'inſectes, de graines, de baies, &c. tels ſont les pigeons, la tourterelle, les eſpeces de pinçons, l'alouette, le chardonneret, le verdier, le ſerin, l'ortolan, la linotte, la bergeronnette, les bruants, la fauvette, le roitelet, les hirondelles, le tarin; & tous ces petits oiſeaux, dont le bec eſt aſſez droit, quelquefois courbé, plus ou moins long, qui ont les jambes courtes, les ailes fort étendues, un vol fort & rapide, & une queue longue. Ceux qui ont le bec grêle, foible & pointu, vivent d'inſectes; ceux qui vivent de graines, d'herbes épineuſes, l'ont fort court & propre à broyer.

Le ſixieme & dernier ordre renferme les *oiſeaux* du genre des poules; tels que le paon, le coq d'Inde, le coq privé & celui de bruyeres, le faiſan, la perdrix, la gélinote, &c. ces oiſeaux ont le bec aſſez court, un peu recourbé, le corps gras, peſant & la chair blanche, des aîles courtes, concaves, ce qui fait qu'ils ne peuvent pas voler fort haut ni long-temps; leurs pieds ſont, ainſi que ceux de la premiere famille, garnis d'une peau: ils ſe retirent dans les lieux ſecs, & vivent d'herbes, quelquefois d'inſectes: ils font leur nid à terre; leurs petits, qui ſont couverts de duvet, ſuivent la mere, courant çà & là, & ramaſſent ce qu'ils peuvent avec leur petit bec.

On pourroit encore faire un genre d'oiſeaux terreſtres, qui ont le bec droit & les ongles moins crochus que les oiſeaux de proie; ce ſont ceux qui ſont d'une énorme grandeur, & qui ont des aîles peu propres à voler, comme l'autruche, l'émeu ou le caſoar & le dodo. L'autruche d'Afrique n'a que deux doigts par-devant, & point ſur le derriere: l'autruche d'Amérique en a trois, point par derriere: le caſoar, la canne-petiere, l'outarde, &c. fourniſſent la même remarque.

Quiconque voudroit adopter une méthode facile, pourroit prendre la ſuivante, qui eſt de M. *Klein*, elle conſiſte à ne conſidérer les oiſeaux que par leurs pieds; alors on en feroit huit familles. La premiere comprendroit ceux qui n'ont que deux doigts aux pieds ſur le devant, & point par derriere; telle eſt l'autruche. Dans la deuxieme, on rangeroit ceux

Digitized by Google

qui en ont trois pardevant & point par derriere ; tels ſont l'émeu, l'outarde, la pie de mer, le pluvier vert, le vanneau, l'autruche d'Amérique. Dans la troiſieme, les oiſeaux qui ont quatre doigts, dont deux ſont dirigés en avant, & les deux autres en arriere ; tels que le perroquet, le coucou, la pie, &c. Dans la quatrieme, les oiſeaux à quatre doigts, trois devant & un derriere ; tels que les oiſeaux chantans, les roſſignols, les alouettes, les colibris, même les aigles, les vautours, les faucons, les oiſeaux de nuit, les corneilles, les grues, les cicognes. Dans la cinquieme, les oiſeaux palmipedes, à quatre doigts aux pieds, trois devant & un derriere ; tels que le canard & le plongeon. Dans la ſixieme, les oiſeaux palmipedes, à quatre doigts en avant, tels que le cormoran, l'onocrotale, &c. qui ont tous les doigts unis par la membrane du pied. Dans la ſeptieme, les palmipedes à trois doigts en avant, tels que le pinguin : enfin dans la huitieme les oiſeaux dactilobes, à quatre doigts frangés de chaque côté, c'eſt-à-dire bordés par une membrane, & dont pluſieurs ont trois doigts devant & un derriere, tels que le colimbe & les foulques. En réfléchiſſant ſur cette diſtribution ſynoptique, on y trouve quelque confuſion : on voit dans la quatrieme famille l'aigle, le colibri, le coq & la grue : on pourroit, en ſe ſervant des caracteres généraux dont il eſt fait mention ci-deſſus, étendre les ſubdiviſions au nombre de vingt-ſix ordres, ainſi que l'a fait M. *Allamand* d'après M. *Briſſon ;* alors on auroit :

PREMIER ORDRE.

Le *genre du pigeon*, qui contient quarante-quatre eſpeces & un grand nombre de variétés : les *tourterelles* appartiennent à ce genre.

SECOND ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du dindon*, & comprend deux eſpeces & deux variétés.

——— Du *genre du coq & de la poule*, & comprend ſix eſpeces & quelques variétés.

——— Du *genre de la pintade.*

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la gélinote*, & comprend douze eſpeces. Le *coq de bruyeres* appartient à ce genre.

——— Du *genre de la perdrix*, & comprend vingt-une eſpeces & quelques variétés. Le *francolin* & la *caille* appartiennent à ce genre.

——— Du *genre du faiſan & du paon*, & comprend dix-huit eſpeces & quelques variétés. Les *hoccos* appartiennent à ce genre d'oiſeaux.

TROISIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de l'épervier*, & comprend trente-neuf eſpeces & quelques variétés. L'*autour*, le *faucon*, le *lanier*, le *gerfault*, le *ſacre*, le *hobereau*, l'*émérillon*, le *buſard*, le *milan*, appartiennent à ce genre.

——— Du *genre de l'aigle*, & comprend quinze eſpeces.

——— Du *genre du vautour*, & comprend quatorze eſpeces.

La ſeconde ſection eſt compoſée

Du *genre du hibou*, & comprend neuf eſpeces & quelques variétés. Les *ducs* appartiennent à ce genre.

——— Du *genre du chat-huant*, & comprend onze eſpeces. La *hulote* & la *chouette* appartiennent à ce genre.

QUATRIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du coracias*, & comprend deux eſpeces.

——— Du *genre du corbeau*, & comprend onze eſpeces & quelques variétés. La *corneille* & le *choucas* ſont de ce genre.

——— Du *genre de la pie*, & comprend ſix eſpeces & une variété.

——— Du *genre du geai*, & comprend quatre eſpeces & une variété.

——— Du *genre du caſſe-noix*, & comprend une eſpece.

La deuxieme ſection du quatrieme ordre eſt compoſée

Du *genre du rollier*, & comprend dix eſpeces.

——— Du *genre du troupiale*, & comprend trente-deux eſpeces. Le *caſſique*, le *baltimore* & le *carouge* ſont de ce genre.

——— Du *genre de l'oiſeau du paradis*, & comprend deux eſpeces.

CINQUIEME

CINQUIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :
La premiere eſt compoſée
Du *genre de la pie-grieche*, & comprend vingt-ſix eſpeces & une variété. L'*écorcheur* eſt de ce genre.
——— Du *genre de la grive*, & comprend ſoixante-ſix eſpeces & quelques variétés. Le *mauvis*, la *litorne*, la *rouſſerole*, le *merle*, le *moqueur*, le *mainate*, le *loriot*, le *jaſeur* ſont de ce genre.
——— Du *genre du cotinga*, & comprend dix eſpeces.
La deuxieme ſection du cinquieme ordre eſt compoſée
Du *genre du gobe-mouche*, & comprend trente-huit eſpeces. Le *tyran* eſt de ce genre.

SIXIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :
La premiere eſt compoſée
Du *genre du pique-bœuf*, & comprend une eſpece.
La ſeconde ſection eſt compoſée
Du *genre de l'étourneau*, & comprend quatre eſpeces & quelques variétés.

SEPTIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :
La premiere eſt compoſée
Du *genre de la huppe*, & comprend une eſpece.
La ſeconde ſection eſt compoſée
Du *genre du promérops*, & comprend cinq eſpeces.

HUITIEME ORDRE.

Il eſt compoſé
Du *genre du tête-chevre*, & comprend ſept eſpeces.
——— Du *genre de l'hirondelle*, & comprend dix-huit eſpeces & une variété. Le *martinet* eſt de ce genre.

NEUVIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en trois ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du tangara*, & comprend trente-quatre eſpeces. L'*eſclave*, l'*évêque* & le *cardinal* ſont de ce genre.

——— Du *genre du chardonneret*, & comprend ſept eſpeces & un plus grand nombre de variétés. Le *tarin* eſt de ce genre.

——— Du *genre du moineau*, & comprend ſoixante & quatorze eſpeces & quelques variétés. La *veuve*, quelques *cardinaux* étrangers, la *linotte*, le *pinçon*, le *ſerin*, le *verdier*, le *bengali*, le *ſenegali*, le *maïa*, le *grenadin* ſont de ce genre.

——— Du *genre du gros-bec*, & comprend vingt eſpeces, parmi leſquelles ſe trouve le *cardinal huppé*.

——— Du *genre du bruant*, & comprend quinze eſpeces & quelques variétés. L'*ortolan*, le *proyer* appartiennent à ce genre.

La ſeconde ſection eſt compoſée

Du *genre du eoliou*, & comprend deux eſpeces.

——— Du *genre du bouvreuil*, & comprend dix eſpeces & deux variétés.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre du bec croiſé*, & comprend une eſpece.

DIXIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de l'alouette*, & comprend treize eſpeces & trois variétés. Le *cujelier*, la *farlouſe*, la *calandre* ſont de ce genre.

——— Du *genre du bec-figue*, & comprend quatre-vingt-deux eſpeces & quelques variétés. La *fauvette*, le *roſſignol*, le *rouge-queue*, la *gorge-bleue*, la *rouge-gorge*, le *roitelet*, le *traquet*, le *cul-blanc*, la *lavandiere*, la *bergeronnette*, le *chantre*, le *figuier*, le *pipit*, ſont de ce genre.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la méſange*, & comprend dix-huit eſpeces. Le *pou* ou *ſoulci* appartient à ce genre.

ONZIEME ORDRE.

Il eſt compoſé

Du *genre du torchepot*, & comprend cinq eſpeces & deux variétés.

DOUZIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du grimpereau*, & comprend trente-trois eſpeces & une variété. Le *ſucrier* appartient à ce genre.

——— Du *genre du colibri*, & comprend ſeize eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'oiſeau mouche*, & comprend vingt eſpeces.

TREIZIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en cinq ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du torcol*, & comprend une eſpece & une variété.

——— Du *genre du pic*, & comprend trente-deux eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du jacamar*, & comprend deux eſpeces.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre du barbu*, & comprend cinq eſpeces.

——— Du *genre du coucou*, & comprend vingt-huit eſpeces & une variété.

La quatrieme ſection eſt compoſée

Du *genre du couroucou*, & comprend ſept eſpeces.

——— Du *genre du bout-de-petun*, & comprend deux eſpeces.

——— Du *genre du perroquet*, & comprend quatre-vingt-dix-ſept eſpeces & deux variétés. Les *arras* ou les *macaos*, les *kakatous*, les *lorys*, les *perruches* ſont de ce genre.

La cinquieme ſection eſt compoſée

Du *genre du toucan*, & comprend douze eſpeces.

QUATORZIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en cinq ſections :

La premiere eſt compoſée
Du *genre du coq-de-roche*, & comprend une eſpece.
——— Du *genre du manakin*, & comprend treize eſpeces.
La deuxieme ſection eſt compoſée
Du *genre du momot*, & comprend deux eſpeces.
La troiſieme ſection eſt compoſée
Du *genre du martin-pêcheur*, & comprend vingt-ſix eſpeces.
——— Du *genre du todier*, & comprend trois eſpeces.
La quatrieme ſection eſt compoſée
Du *genre du guêpier*, & comprend treize eſpeces.
La cinquieme ſection eſt compoſée
Du *genre du calao*, & comprend ſix eſpeces.

QUINZIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en trois ſections:
La premiere eſt compoſée
Du *genre de l'autruche*, & comprend une eſpece.
La deuxieme ſection eſt compoſée
Du *genre du thouyou*, & comprend une eſpece.
——— Du *genre du caſoar*, & comprend une eſpece.
La troiſieme ſection eſt compoſée
Du *genre du dronte*, & comprend une eſpece.

SEIZIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en trois ſections:
La premiere eſt compoſée
Du *genre de l'outarde*, & comprend trois eſpeces. La *canne petiere* eſt de ce genre.
La deuxieme ſection eſt compoſée
Du *genre de l'échaſſe*, & comprend deux eſpeces.
——— Du *genre de l'huîtrier*, & comprend une eſpece.
La troiſieme ſection eſt compoſée
Du *genre du pluvier*, & comprend ſeize eſpeces. Le *courlis de terre* eſt de ce genre.

DIX-SEPTIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en douze ſections:
La premiere eſt compoſée
Du *genre du vanneau*, & comprend huit eſpeces.

——— Du *genre du jacana*, & comprend cinq eſpeces. Le *chirurgien* eſt de ce genre.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du coulon-chaud*, & comprend deux eſpeces.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la perdrix de mer*, & comprend quatre eſpeces.

La quatrieme ſection eſt compoſée

Du *genre du râle*, & comprend dix eſpeces.

La cinquieme ſection eſt compoſée

Du *genre du bécaſſeau*, & comprend vingt-une eſpeces & une variété. La *guignette*, le *combattant*, le *chevalier*, l'*alouette de mer*, la *maubéche*, le *merle*, la *grive d'eau* & le *canut* ſont de ce genre.

——— Du *genre de la barge*, & comprend huit eſpeces.

——— Du *genre de la bécaſſe*, & comprend ſix eſpeces & une variété.

La ſixieme ſection eſt compoſée

Du *genre du courlis*, & comprend quatorze eſpeces & une variété. L'*ibis* eſt de ce genre.

La ſeptieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la ſpatule*, & comprend trois eſpeces.

La huitieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la cicogne*, & comprend douze eſpeces. La *grue* appartient à ce genre, ainſi que la *demoiſelle de Numidie*.

——— Du *genre du héron*, & comprend quarante-ſept eſpeces. Le *butor*, l'*aigrette*, le *crabier*, le *bihoreau* ſont de ce genre.

——— Du *genre de l'ombrette*, & comprend une eſpece.

La neuvieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la cuilliere*, & comprend deux eſpeces & une variété.

La dixieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'oiſeau royal*, & comprend une eſpece.

La onzieme ſection eſt compoſée

Du *genre du cariama*, & comprend une eſpece.

——— Du *genre du kamichy*, & comprend une eſpece.

La douzieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la poule-ſultane*, & comprend dix eſpeces & une variété.

DIX-HUITIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections.

La premiere eſt compoſée

Du *genre de la poule d'eau*, & comprend trois eſpeces.

La deuxieme ſection eſt cômpoſée

Du *genre du phalarope*, & comprend quatre eſpeces.

——— Du *genre de la foulque*, & comprend trois eſpeces.

DIX-NEUVIEME ORDRE.

Il eſt compoſé

Du *genre du grêbe*, & comprend onze eſpeces & une variété.

VINGTIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections:

La premiere eſt compoſée

Du *genre du guillemot*, & comprend quatre eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du macareux*, & comprend une eſpece.

——— Du *genre du pingoin* ou *penguin*, & comprend trois eſpeces.

VINGT-UNIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections:

La premiere eſt compoſée

Du *genre du manchot*, & comprend deux eſpeces.

——— Du *genre du gorſou*, & comprend une eſpece.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du plongeon*, & comprend ſix eſpeces.

VINGT-DEUXIEME ORDRE.

Il eſt compoſé

Du *genre de l'albatros*, & comprend une eſpece.

VINGT-TROISIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections:

Digitized by Google

La premiere eſt compoſée

Du *genre du puffin*, & comprend quatre eſpeces.

——— Du *genre du pétrel*, & comprend trois eſpeces.

——— Du *genre du ſtercoraire*, & comprend trois eſpeces.

——— Du *genre de goëland*, & comprend quinze eſpeces. Les *mouettes* ſont de ce genre.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'hirondelle de mer*, & comprend ſept eſpeces.

——— Du *genre du bec-en-ciſeaux*, & comprend une eſpece.

VINGT-QUATRIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du harle*, & comprend huit eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'oie*, & comprend ſeize eſpeces & une variété. Le *cygne* eſt de ce genre, ainſi que l'*éderdon*.

——— Du *genre du canard*, & comprend quarante-deux eſpeces & pluſieurs variétés. La *tadorne*, le *morillon*, la *macreuſe*, la *ſarcelle* ſont de ce genre.

VINGT-CINQUIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de l'anhinga*, & comprend une eſpece.

——— Du *genre du pail-en-cul*, & comprend trois eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du ſou*, & comprend ſept eſpeces. L'*oie de Soland*, l'oiſeau *frégate* ſont de ce genre.

——— Du *genre du cormoran*, & comprend deux eſpeces.

——— Du *genre du pélican*, & comprend trois eſpeces & une variété.

VINGT-SIXIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du flamand*, & comprend une eſpece.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genr. de l'avocette*, & comprend une eſpece.

——— Du *genre du coureur*, & comprend une eſpece.

Amours des oiſeaux, leurs nids, leur accouplement, leur ponte, leur habitation, leurs émigrations, leur vol, leur durée, leur marche, leur chant, leur plumage, &c.

Le printemps paroit être la ſaiſon déterminée pour les amours des oiſeaux; c'eſt alors que les teſticules des mâles commencent à s'enfler conſidérablement, & qu'ils deſirent tous perpétuer leur eſpece. Entre les oiſeaux l'on en voit qui ſont plus portés à l'amour que les autres, même des mâles plus lubriques que des femelles, & des femelles plus amoureuſes que les mâles. Pour ce vœu de la Nature, on voit ces animaux briller non ſeulement par la beauté de leur plumage, mais encore l'amour les fait chanter preſque tout le jour; alors leur voix eſt plus forte. Les mâles paroiſſent ſe diſputer à qui chantera le plus mélodieuſement & le plus long-temps, comme on le remarque dans les roſſignols, dans les fauvettes, & même dans les coqs, qui s'animent à la vue de leurs rivaux. La tourterelle a un chant plaintif, attendriſſant. Chaque oiſeau a ſon chant & ſon cri particulier, par lequel on le peut diſtinguer. Ils s'entendent les uns les autres, & ſe répondent conſtamment; & comme dans ces animaux les mâles (ſans en excepter aucun) chantent mieux que les femelles, celles-ci ſemblent donner la préférence à ceux qui, dans leur eſpece, les charment le plus, & méritent mieux de jouir de leurs faveurs. Nous expoſerons dans la ſuite de cet article pluſieurs détails ſur la voix des oiſeaux.

Tous les mâles qui, ſelon *Redi*, ont deux verges, & qui ſont ou crêtés, ou éperonnés, ou barbus, ne cochent pas leurs femelles de la même maniere: les uns la tiennent contre terre, les autres tout de bout. Il ſemble que la plupart des oiſeaux ne faſſent que comprimer fortement la femelle, comme le coq, les moineaux, les pigeons, &c. dont la verge eſt fort courte; d'autres à la vérité comme l'autruche, le canard, l'oie &c. ont un membre d'une groſſeur conſidérable, & l'intromiſſion n'eſt pas équivoque dans ces eſpeces. L'accouplement étant paſſé, la plupart ſe tiennent compagnie pendant tout le reſte de l'année juſqu'au retour du printemps. Voyez les *Exercitations de* Harvey *ſur la génération*.

On cite pluſieurs obſervations qui tendent à prouver que la morſure des

des oiſeaux, excités par un certain degré de colere, notamment dans la ſaiſon qu'ils ſont animés de la paſſion de l'amour, étoit venimeuſe, & même mortelle, ſans en excepter ceux des oiſeaux dont le bec paroît le moins propre à mordre, tels que les canards. Conſultez la *Nature conſidérée*, &c. *page 246, 15 Novembre 1774.*

Les femelles des oiſeaux pondent les œufs : elles les couvent conſtamment de leur propre chaleur juſqu'à ce que le petit vienne à éclorre. Cette action de couver s'appelle *incubation.*

La poule, qui eſt un tréſor pour l'homme, pond preſque tous les jours en certaines ſaiſons ; d'autres oiſeaux pondent indifféremment toute l'année, d'autres une fois l'an. La quantité des œufs eſt en quelque ſorte déterminée à chaque eſpece; car ſi l'on en caſſe, ou qu'on leur en retire quelques-uns, ils en font bien-tôt un pareil nombre pour compléter la couvée; c'eſt ſur-tout ce qu'on remarque dans les canards, les hirondelles & les moineaux. Qu'on ne touche point aux œufs des poules, on remarquera qu'elles ceſſeront de pondre & ſe mettront à couver auſſi-tôt qu'elles en auront quatorze ou quinze : au contraire qu'on leur ôte tous les jours leurs œufs, elles continueront de pondre juſqu'à ce qu'elles en aient produit quatre ou cinq fois autant. Ceci démontre que ſi les oiſeaux n'ont pas une connoiſſance exacte du nombre de leurs œufs, ils ne laiſſent pas de diſtinguer un grand nombre d'avec un petit. Il eſt heureux que les oiſeaux les moins nuiſibles & les meilleurs à manger de tous les animaux, ſont ceux qui ſe multiplient le plus. Au reſte, on a remarqué que ceux de ces animaux qui nourriſſent leurs petits, n'en ont ordinairement qu'un petit nombre ; ceux au contraire dont les petits mangent ſeuls dès qu'ils voient le jour, en ont juſqu'à dix-huit, & quelquefois plus. Mais quel ſoin ne prennent-ils pas de leurs œufs ! l'on ne peut qu'être enchanté du mécaniſme même de l'œuf, de la naiſſance & de l'éducation des petits. Commençons par examiner les nids.

Les oiſeaux conſtruiſent leurs nids & les façonnent avec un art admirable ; les uns les font ſous l'herbe à plate terre, les autres au haut des arbres, ou les ſuſpendent à des branches ; d'autres dans des arbriſſeaux ; d'autres dans des creux d'arbres ; d'autres dans la terre ; d'autres dans des roſeaux ; d'autres dans des fentes de rochers ; enfin, en quelqu'endroit qu'ils les logent, c'eſt toujours ſous quelque abri, ſoit ſous des herbes, ou ſous une groſſe branche, ou ſous des feuilles doublées.

On ne peut trop admirer, dit M. *Pluche*, la parfaite reſſemblance qui

ſe trouve entre les nids des oiſeaux d'une eſpece & ceux d'une autre; chaque famille en effet les conſtruit avec la même matiere & de la même façon; l'induſtrie, la propreté & la précaution y regnent par-tout. Suppoſons dans un ſeul endroit un amas de brins de bois ſec, des écorces, des feuilles ſéches, du foin, de la paille, de la mouſſe, de la bourre, du crin, du coton, de la laine, de la ſoie, des toiles d'araignées, des plumes & quantité d'autres menues proviſions, on verra nos habitans de l'air venir en faire emplette à cette foire. Celui-ci a beſoin d'un brin de mouſſe; celui-là demande une plume; il faut à cet autre un fétu, à un autre de la laine: il y a quelquefois des grandes querelles, alors chacun tire de ſon côté, & emporte au nid ce qu'il peut. Les dehors du nid ſont des matieres groſſieres pour ſervir de fondement: on y emploie les épines, les joncs, le gros foin, & la mouſſe la plus épaiſſe: ſur cette premiere aſſiſe encore informe, ils étendent, entrelacent & plient en rond des matériaux plus délicats, & diſpoſés de maniere à fermer l'entrée aux vents & aux inſectes. Comme chaque eſpece a ſon goût ou une façon pour ſe meubler, ils ne manquent point de tapiſſer le dedans de petites plumes, ou de l'étoffer avec de la laine, des duvets, tréſor & luxe de leur nid, mais néceſſaires, de peur que leurs œufs ne ſe froiſſent ou ne ſe caſſent, & pour entretenir une chaleur autour d'eux & de leurs petits.

L'étendue du nid eſt proportionnée au nombre des enfans qui doivent naître, & jamais la ponte n'en prévient la ſtructure. Les outils des oiſeaux ſont leur bec; avec un tel inſtrument ils fabriquent des ouvrages où l'on trouve la propreté du Vannier, & l'induſtrie du Maçon: il y en a dont toutes les pieces ſont proprement attachées & liées avec un fil que l'oiſeau ſe fait avec de la bourre, du chanvre, du crin & des toiles d'araignées; telle eſt la *méſange*. Voyez ce mot.

Les loriots, dont le mâle & la femelle ſe recherchent preſqu'à leur arrivée dans nos climats, font leurs nids ſur des arbres élevés, quoique ſouvent à une hauteur fort médiocre; ils les façonnent avec une ſinguliere induſtrie; ils les attachent ordinairement à la bifurcation d'une petite branche & ils les enlacent autour des deux rameaux qui forment cette bifurcation; de longs brins de paille ou de chanvre, dont les uns allant droit d'un rameau à l'autre, forment le bord du nid par devant, & les autres pénétrant dans le tiſſu du nid ou paſſant par deſſous & revenant ſe rouler ſur le rameau oppoſé, donnent la ſolidité à l'ouvrage. Ces

Digitized by Google

longs brins de chanvre ou de paille qui prennent le nid par deſſous, en ſont l'enveloppe extérieure; le matelas intérieur deſtiné à recevoir les œufs, eſt un tiſſu de petites tiges de gramens, dont les épis ſont ramenés ſur la partie convexe, & paroiſſent ſi peu dans la partie concave, qu'on a pris plus d'une fois ces tiges pour des fibres de racines: enfin entre le matelas intérieur & l'enveloppe extérieure il y a une quantité conſidérable de mouſſe, de lichen & d'autres matieres ſemblables qui ſervent, pour ainſi dire, d'ouate intermédiaire & rendent le nid plus impénétrable au dehors, & tout à la fois plus mollet au dedans. Ce nid étant ainſi préparé, la femelle y dépoſe quatre ou cinq œufs, dont le fond blanc ſale eſt ſemé de quelques petites taches bien tranchées, d'un brun preſque noir, & plus fréquentes ſur le gros bout que par tout ailleurs: elle les couve avec aſſiduité l'eſpace d'environ trois ſemaines, qui eſt le terme de l'incubation de cet oiſeau.

D'autres oiſeaux, comme le merle & la huppe, enduiſent l'intérieur du nid d'une petite couche de mortier, qui colle & maintient tout ce qui eſt deſſous, & qui, à l'aide d'un peu de bourre ou de mouſſe qu'ils y attachent quand il eſt encore frais, forment par dedans une muraille ou un appartement meublé, d'une propreté parfaite. D'autres enfin, comme l'hirondelle, font un nid ſans bois, ſans foin, ſans liens; ils gâchent la pouſſiere avec l'eau qu'ils ont priſe en volant à la ſuperficie de l'eau, & conſtruiſent un logement d'une ſtructure tout-à-fait ſinguliere.

C'eſt ainſi que les oiſeaux fabriquent pour leurs petits une habitation ſolide, & qu'ils ne la bâtiſſent pas indifféremment en toutes ſortes d'endroits, mais toujours dans un lieu où ils puiſſent être tranquilles & à l'abri de leurs ennemis. Tous couvent leurs œufs nuit & jour avec tant de patience, qu'ils aiment mieux ſouffrir la faim que de les expoſer en allant chercher leur nourriture. L'oiſeau, cet animal ſi agile, ſi inquiet, ſi volage, oublie en ce moment ſon naturel, pour ſe fixer ſur ſes œufs pendant le temps néceſſaire. Les oiſeaux les plus timides & les plus foibles montrent du courage & de la force lorſqu'il s'agit de ſauver leurs œufs, même des œufs ſtériles, ou des œufs qui ne viennent pas d'eux, &, ce qui eſt encore plus étrange, des œufs ſimulés. L'ardeur que les poules ont pour couver eſt très-grande; lorſque ce feu les anime, on les entend glouſſer, on les voit s'agiter, abaiſſer leurs ailes, hériſſer leurs plumes, & chercher par-tout des œufs qu'elles puiſſent couver. Mais paſſons à l'hiſtoire de l'œuf.

Les *œufs* des oiſeaux different par la couleur de leur robe & par la groſſeur ; tous ont une coque ou écorce aſſez dure, blanche, fragile, calcaire, & en dedans une membrane qui enveloppe tout l'œuf. Prenons pour exemple l'œuf d'une poule, où les parties ſont plus ſenſibles : on y diſtingue facilement le jaune, *vitellum*, qui eſt au cœur ; le premier blanc, *albumen*, qui environne le jaune ; un ſecond blanc dans lequel la maſſe du milieu nage, les ligamens qui ſoutiennent le jaune vers le centre de l'œuf, les membranes qui enveloppent l'une le jaune, l'autre le premier blanc, & une troiſieme & une quatrieme qui environnent le tout ; enfin la coque qui ſert de défenſe à tout le reſte. Tout ce qui eſt intérieur eſt façonné le premier ; la coque ſe forme la derniere, & ſe durcit d'un jour à l'autre : l'uſage de cette croûte eſt double ; 1°. elle met la mere en état de ſe délivrer de l'œuf ſans l'écraſer ; 2°. elle met le petit à couvert de tout accident, juſqu'à ce qu'il ſoit formé & en état de ſortir. On peut dire de même que l'œuf tient lieu aux petits oiſeaux de la mamelle & du lait qui nourrit les petits des autres animaux, parce que le poulet qui eſt dans l'œuf, ſe nourrit d'abord du blanc de l'œuf, & enſuite du jaune lorſqu'il eſt un peu fortifié, & que ſes parties commencent à s'affermir. C'eſt ſur la membrane qui environne le jaune que ſe trouve la *cicatricule*, *cicatricula*, ou petite tache blanche, qui eſt ſeule le véritable germe, *ſtamen*, où réſide le poulet en petit. Il a dès-lors tous ſes organes (dit M. *Pluche* d'après *Villhughbi & Malpighi*), mais applatis, repliés & enveloppés dans un point ; dès que la moindre portion de l'eſprit vital qui eſt deſtiné à l'animer, a paſſé au travers des enveloppes juſqu'au cœur, alors le poulet vit & tout commence à ſe mouvoir en lui. Il y a, pour ainſi dire, une ſorte de rapports généraux pour la maniere dont l'eſprit vivifiant ſe gliſſe par les pores des membranes de l'oiſeau encore dans ſon œuf, & du fœtus dans la matrice ; il en eſt à peu-près de même pour la maniere dont le poulet reçoit des ſucs nutritifs. Tous ces petits canaux auparavant applatis, ſe gonflent ; tout prend nourriture, & le poulet commence à croître.

Il eſt preſque impoſſible de démêler dans les liqueurs qui l'environnent la nature des progrès & des changemens qui lui arrivent de jour en jour pendant le temps de l'incubation juſqu'à ce qu'il perce ſon écaille. M. *Pluche* fait encore obſerver ici une précaution auſſi ſenſible qu'admirable, qu'on remarque dans la ſituation de la *cicatricule* où le poulet ſe forme. Cette petite tache ronde, *chalaſa*, qui eſt ſur l'enveloppe du

Digitized by Google

jaune, ſe trouve toujours placée preſque au centre de l'œuf & vers le haut du côté de la mere, pour en recevoir la chaleur dont il a beſoin. De quelque maniere qu'on remue l'œuf, le petit n'eſt jamais renverſé : le jaune eſt ſoutenu par deux ligamens qu'on trouve toujours à l'ouverture de l'œuf, & qui s'attachent de part & d'autre à la membrane commune qui eſt collée ſur la coque. Si on tiroit une ligne d'un ligament à l'autre, elle ne paſſeroit pas juſte par le milieu du jaune, mais au-deſſus du centre, & couperoit le jaune en deux portions inégales ; en ſorte que la moindre partie du jaune où le germe eſt poſé, demeure néceſſairement élevée vers le ventre de l'oiſeau qui couve l'œuf ; & que l'autre partie étant plus groſſe & plus peſante, deſcend toujours vers le bas autant que les liens le permettent. Si l'œuf ſe déplace, le petit n'en ſouffre point, & il jouit, quoi qu'il arrive, de la chaleur qui met tout en action chez lui, & qui perfectionne peu-à-peu le développement de ſes parties. Ne pouvant plus gliſſer en bas, il ſe nourrit à l'aiſe, d'abord de ce blanc liquide & délicat qui eſt à portée de lui ; enſuite il tire ſa vie & ſon accroiſſement du jaune, qui eſt une nourriture plus forte. Lorſque ſon bec eſt durci & qu'il a preſque rempli toute la capacité de ſa maiſon, il ſe met en devoir de rompre la coque ; il fait déjà entendre diſtinctement ſa voix avant que ſa coque ſoit fêlée, ce qui prouve la pénétrabilité de l'air à travers les pores de la coque : enfin il en ſort ayant le ventre rempli de ce jaune qui lui tient lieu de nourriture encore quelque temps juſqu'à ce qu'il puiſſe s'affermir ſur ſes pattes, & aller chercher lui-même à vivre ; (chez la plupart des oiſeaux ce ſont le pere & la mere qui lui en viennent apporter). On prétend avoir obſervé qu'en général les petits oiſeaux ne voient que le ſeptieme jour qu'ils ſont éclos ; mais ils entendent auſſi-tôt l'*appel* ou *cri* du pere ou de la mere qui leur annoncent la nourriture. *Voyez* la maniere dont les poulets s'y prennent pour ſortir de l'œuf, à la ſuite de l'article COQ : *voyez auſſi le mot* ŒUF.

Le corbeau & les corneilles mâles, dans le temps de la couvée, apportent à manger à leurs femelles. Avec quel art les oiſeaux mâles partagent & adouciſſent la peine de leurs fidelles compagnes ! l'un réitere ſes voyages ſans ſe rebuter, & met dans le bec de la femelle, la mangeaille toute préparée ; un autre accompagne ces petits ſervices de ſon ramage ; par-tout l'on voit l'inquiétude officieuſe du mari, & l'aſſiduité pénible de la mere.

Les pigeons, les moineaux, & pluſieurs autres oiſeaux, qui ne s'accouplent point indifféremment, & font comme un ménage à part de mâle à femelle, couvent tour à tour; mais parmi les autres, on ne voit pas que les mâles prennent le moindre ſoin de leurs petits, puiſque même ils abandonnent leur femelle. On remarque que la plupart des canards, quand ils ſont obligés de quitter leurs œufs pour aller chercher à manger, s'arrachent une bonne quantité de plumes pour les couvrir & les garantir du froid. Quel ſoin, quelle ſollicitude pour pourvoir à la nourriture de leurs petits nouvellement éclos, juſqu'à ce qu'ils aient aſſez de force pour voler & pour aller chercher eux-mêmes leur pâture!

Non-ſeulement le pigeon mâle couve les œufs & travaille à la conſtruction du nid comme la femelle, mais les petits pigeons ne pourroient pas digérer des graines dures, ſi le pere & la mere ne les avaloient auparavant pour les ramollir dans leur goſier; enſuite de quoi, ils les dégorgent dans le bec des pigeonneaux.

Le hibou fait ſon nid ſur le haut de quelque montagne eſcarpée, dans l'endroit qui eſt le plus expoſé aux ardeurs du ſoleil, afin que les cadavres qu'il y apporte, ſe changent par la chaleur en une eſpece de bouillie propre à nourrir ſes petits.

Le coucou pond ſes œufs dans le nid des autres oiſeaux: il laiſſe à ceux-ci le ſoin de les couver & de les faire éclorre. Mais quelle étrange ſurpriſe pour la mere, qui croit trouver de l'affection dans le nouveau né! A peine celui-ci a-t-il quelques jours, qu'il dévore les petits de l'oiſeau dont le nid lui a ſervi de berceau, & ſouvent, comme carnivore, il extermine & mange ſa prétendue mere. *Voyez à l'article* Coucou.

Tous les oiſeaux (excepté le coucou) ſont très-attachés à leurs petits: ils ſentent alors ce que c'eſt que d'être chargé de famille; il faut trouver à vivre pour ſix ou dix au lieu de deux. Dans le temps que les petits grandiſſent, le roſſignol & la fauvette ſuſpendent leurs concerts accoutumés; le beſoin les fait aller en quête dès le ſoleil levant: de retour, ils diſtribuent la nourriture aux petits avec beaucoup d'égalité. Au devoir de nourrice ſuccede celui de ſentinelle, & l'amitié change les humeurs, en corrigeant les défauts; c'eſt ainſi qu'une poule gourmande & inſatiable n'a plus rien à elle quand elle a des petits. Cette mere, naturellement timide, ne ſavoit que fuir auparavant: à la tête d'une troupe de pouſſins, c'eſt une héroïne qui affronte tous les dangers pour la

Digitized by Google

défenſe de ſes petits. Cette conduite eſt égale au deſir qu'elle a de pondre & de couver.

La poule d'Inde, ſuivie de ſa petite famille, a l'art de pouſſer un cri lugubre qui oblige tous ſes enfans à ſe tapir ſous les buiſſons, & de contrefaire les morts. Ce cri annonce qu'il y a dans l'air un oiſeau de proie prêt à fondre ſur eux; l'oiſeau de proie diſparoît-il, l'alarme ceſſe, & la mere de famille pouſſe un autre cri qui retire les petits de la conſternation. A meſure que l'on étudie de plus en plus la Nature, ſon mécaniſme, ſon art, ſes reſſources, la multiplicité de ſes moyens dans l'exécution, ſes déſordres mêmes apparens, tout nous étonne, tout nous ſurprend. On peut conſulter l'article PERDRIX.

Lorſque les petits loriots ſont éclos, la mere les défend contre leurs ennemis & même contre l'homme, avec plus d'intrépidité qu'on n'en attendroit d'un ſi petit oiſeau: on a vu le pere & la mere s'élancer courageuſement ſur ceux qui leur enlevoient leur couvée; &, ce qui eſt encore plus rare, on a vu la mere priſe avec le nid, continuer de couver en cage & mourir ſur ſes œufs.

Les perdrix blanches habitent les Alpes, où elles ſe nourriſſent de ſemences du bouleau nain; & afin qu'elles ſuſſent plus en état de courir parmi les neiges, la nature leur a donné des pattes couvertes de plumes; ſemblablement à nos perdrix griſes, elles s'apparient le mâle avec la femelle, & s'aident mutuellement pour élever leurs petits.

Le pélican habite dans les déſerts arides; & comme il fait ſon nid dans les lieux fort éloignés de la mer, & qu'il lui faut aller chercher bien loin la proviſion de l'eau &c. qui lui eſt néceſſaire, tant pour lui que pour ſes petits, la Nature l'a pourvu d'un inſtrument propre à cet uſage: il porte ſous la gorge une eſpece de ſac aſſez ample & profond: il le remplit d'une quantité d'eau & de poiſſon, qui lui eſt ſuffiſante pour s'abreuver & ſe nourrir pendant pluſieurs jours. *Voyez à l'article* PÉLICAN.

Les oies, les canards & les plongeons, qui vivent dans l'eau, y trouvent à ſe nourrir d'inſectes aquatiques, de petits poiſſons, d'œufs de poiſſons, &c. La forme de leur bec, de leur cou, de leurs pattes & de leurs plumes, répond admirablement bien à l'inſtinct & au genre de vie qui leur ſont propres. La même remarque peut ſe faire dans toutes les autres eſpeces d'oiſeaux.

Les canards & tous les oiſeaux qui comme eux ont les doigts des pieds réunis par une membrane, qui dans nos climats ſe repoſent

pendant la nuit ſur la terre, ceux qui vivent au bord des eaux, & qui ne ſe perchent point en Europe, paſſent toute la nuit ſur des branches d'arbres à la Guiane : ils auroient couru trop de périls ſur une terre couverte de reptiles dangereux par leur nombre & par leur force, la néceſſité leur a appris à triompher de leur forme & des obſtacles qu'elle a dû leur cauſer. Ainſi le mécaniſme & la diſpoſition des organes, ne déterminent pas ſeuls les actions des animaux. L'inſtinct, une main inviſible, ou une prévoyance bienfaiſante, en reglent & en dirigent les mouvemens.

Un oiſeau palmé de Norwege (eſpece de *mouette* ou plutôt de *ſtercoraire* qui eſt le *ſtrund-jager* de Ray) a une façon de vivre tout-à-fait particuliere. Comme il n'a pas la même facilité que les autres oiſeaux aquatiques de plonger dans l'eau pour prendre des poiſſons, il ſe nourrit aux dépens des mauves, qui, ſe voyant pourſuivies, rejettent une partie de leur proie dont il fait ſon repas. Comme les poiſſons ſe tiennent en automne au fond de l'eau, une eſpece de plongeon, qui a la facilité de s'y enfoncer encore plus avant que les mauves, fournit auſſi de quoi vivre à cet oiſeau.

La nourriture la plus ordinaire des petits oiſeaux eſt le *polygone vulgaire* (renouée), plante fort commune, qui ſe trouve par-tout juſques dans les grands chemins, & qui après la moiſſon eſt très-abondante dans les champs. Les ſemences, dont elle eſt toute chargée, tombent à terre, & ſont recueillies durant toute l'année par les oiſeaux qui portent le nom de *granivore*.

Les gros *oiſeaux de rapine* vivent de petits quadrupedes & de divers petits oiſeaux. Ceux d'entr'eux qui ſont foibles & plus lâches que les autres, ſe contentent des cadavres que le haſard leur fait trouver. Dans tous les animaux qui paſſent l'hiver ſans prendre de nourriture, on obſerve que le mouvement périſtaltique des inteſtins eſt ſuſpendu, ce qui fait que pendant ce temps-là ils ne ſont nullement preſſés de la faim : telle eſt l'expérience qu'en a fait *Liſter*. Leur ſang ne ſe coagule point dans la palette, comme celui des autres animaux, & en eſt par là plus propre à entretenir la circulation.

Les *coqs de bruyere* ſe creuſent ſouvent des retraites ſous la neige, où ils ſe promenent pendant l'hiver, mais ils muent en été ; de ſorte que ne pouvant plus voler au mois d'Août, ils ſont contraints de courir à travers les bois pour chercher leur nourriture, qu'ils trouvent néanmoins

Digitized by Google

néanmoins ſans peine, parce que le fruit de l'*airelle*, qui eſt alors en ſa maturité, leur fournit abondamment de quoi manger. Les petits, au contraire, ne muent point au commencement de l'été, parce que n'étant pas encore en état de bien courir, ils ont beſoin de leurs ailes pour s'éloigner en cas de péril.

Les autres oiſeaux qui ſe nourriſſent d'inſectes, vont vivre chaque année ſous un climat plus tempéré, tandis que toutes les terres ſituées plus près du Nord, où ils ont paſſé l'été fort agréablement, ſont couvertes de neiges & de glaçons. Rien de plus ſingulier que la maniere dont voyagent les oiſeaux de paſſage. Le jour du départ eſt marqué pour chaque eſpece; ils s'aſſemblent par troupes: la réſolution étant priſe & annoncée à chacun d'eux, ils ſe mettent en route, & maintiennent une ſorte de diſcipline; nuls traineurs, aucuns déſerteurs: ſans bouſſole & ſans carte, mais par l'inſtinct des beſoins, ils ſuivent invariablement la route qui conduit au lieu où ils ſe propoſent d'arriver (*a*).

Le dégré de froid ou de chaud qui regne dans l'atmoſphere, accélere ou retarde les émigrations des oiſeaux de paſſage; il y a apparemment un rapport ſecret entre la température qui convient à la conſtitution de certaines eſpeces, & celle qui eſt néceſſaire pour la production des alimens dont elles ſe nourriſſent. Les vents paroiſſent avoir auſſi une grande influence ſur les voyages des oiſeaux: l'hiſtoire de ces émigrations eſt eſſentiellement liée aux obſervations météorologiques, & les ſuppoſe. Quoi qu'il en ſoit, ces émigrations régulieres ſur notre hémiſphere, par diverſes ſortes d'oiſeaux, ſont très-avantageuſes à pluſieurs Nations différentes, qui profitent de la viſite de ces nouveaux habitans. Ces oiſeaux ſont nommés *paſſagers*, & preſque tous retournent par bandes chacun dans leurs climats à jour marqué: il en reſte cependant beaucoup, qui ne ſortent point du pays où ils ſont nés. Le Moteur de la nature a donné à ceux-ci l'inſtinct puiſſant de trouver conſtamment la nourriture annuelle dans leur pays natal. On obſervera que ceux des

(*a*) On prétend que la peſte peut quelquefois être apportée par les oiſeaux; voici les obſervations ſur leſquelles on ſe fonde. Dans la derniere peſte de Marſeille, les oiſeaux quitterent le pays & n'y revinrent qu'après qu'elle fut entièrement diſſipée. On ſe rappelle qu'elle fut apportée, il y a quelques années, en Italie par une corneille. Comme cet oiſeau y eſt très-rare, il fut ramaſſé avec empreſſement par pluſieurs perſonnes. De vingt-ſept qui compoſoient la compagnie, & qui toucherent l'oiſeau fatal, il en mourut ſeize.

oiſeaux qui ne ſont pas de tranſmigrations ont le bec fort & mangent de tout, tandis que ceux qui ne vivent que d'inſectes ailés ont le bec foible; ceux-ci ſont donc obligés, pour vivre, de paſſer en d'autres contrées.

Les *grives*, les *étourneaux*, les *pinçons* & les *cailles*, forment autant de caravanes emplumées, qui nous quittent dans l'automne; & pour nous dédommager en quelque ſorte de leur abſence, le froid nous amene les bécaſſes, les bécaſſines, & toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques (M. *Bourgeois* obſerve ici que le paſſage & le ſéjour des différens oiſeaux varient dans chaque pays, ſuivant la nature du climat. En Suiſſe, dit-il, les grives à pieds noirs n'arrivent qu'à l'entrée de l'hiver, & elles y reſtent pour l'ordinaire juſqu'au printems : les bécaſſes & les bécaſſines font leur paſſage au printems & en automne : on n'en voit point en cette contrée pendant l'hiver, ni pendant l'été).

L'*étourneau*, dit M. *Linneus*, ne trouvant plus en Suede, ſur la fin de l'été, une auſſi grande quantité de vermiſſeaux qu'auparavant, deſcend chaque année dans la Scandinavie, l'Allemagne & le Danemarck.

Quelque répandu que ſoit le *loriot*, il y a des pays qu'il ſemble éviter; on ne le trouve ni en Suede, ni en Angleterre, ni dans les montagnes de Bugey, ni même à la hauteur de Nantua, quoiqu'il ſe montre régulièrement en Suiſſe deux fois l'année. C'eſt vers la fin du printems que les loriots arrivent dans nos climats. Dès que les petits ſont élevés, la famille ſe met en marche pour voyager; c'eſt ordinairement vers la fin d'Août ou le commencement de Septembre : ils ne ſe réuniſſent jamais en troupes nombreuſes : ils ne reſtent pas même aſſemblés en famille; car on n'en trouve guere plus de deux ou trois enſemble, quoiqu'ils volent peu légérement & en battant des aîles, comme le merle : il eſt probable qu'ils vont paſſer leur quartier d'hiver en Afrique, car on les voit paſſer à Malte dans le mois Septembre & repaſſer au printems. Arrivés dans nos climats, ils ſont la guerre aux inſectes, & vivent de ſcarabées, de chenilles & de vermiſſeaux; mais leur nourriture de choix, celle dont ils ſont le plus avides, ce ſont les ceriſes, les figues, les baies de ſorbier, les pois, &c. Les loriots ne ſont point faciles à élever ni à apprivoiſer; on les prend à la pipée, à l'abreuvoir, & avec divers ſortes de filets.

Quand l'automne répand dans nos climats les derniers rayons qui annoncent les approches de l'hiver, alors les inſectes commencent à

Digitized by Google

diſparoître, les hirondelles planent dans l'air, volent en raſant les eaux, s'aſſemblent & ſe rejoignent pour ſe tranſporter dans des climats plus chauds où elles trouvent un aſile & des vivres. *Voyez* HIRONDELLE. De même les *pinçons*, notamment les femelles, paſſent en grandes troupes par la Hollande aux environs de la Saint Michel, ſe joignent aux nôtres, & vont habiter tous les hivers les pays Méridionaux.

Les *oiſeaux aquatiques* quittent les régions du Nord avant que les eaux ſoient glacées, & ſe retirent l'hiver dans celles du Midi. On voit auſſi de ces oiſeaux à qui les beſoins font braver l'intempérie des ſaiſons les plus oppoſées : c'eſt ainſi que tout Paris a vu en Août 1765, des légions de cicognes qui voloient ſur deux couches au-deſſus l'une de l'autre ; l'inférieure étoit ſi baſſe qu'on auroit pu en prendre à la main ; les unes ſe répandirent dans les environs de cette ville, les autres ſe percherent ſur les toits des édifices les plus élevés de la Capitale : ces oiſeaux accoutumés à vivre dans des pays aquatiques & froids (la Hollande & l'Allemagne), ſembloient venir par la route d'Eſpagne pour gagner les endroits du Nord où ils trouvent de quoi vivre facilement & en abondance.

Autrefois lorſque ces paſſages extraordinaires de cigognes arrivoient, on les regardoit comme un préſage de grands malheurs ; mais aujourd'hui que l'on connoît la cauſe de ces effets naturels, l'on n'en eſt point effrayé ; l'oiſeau quitte les pays qu'il habite quand la nourriture néceſſaire y manque, la nature le preſſe d'en chercher ailleurs.

Les *grues* quittent pendant l'hiver les régions Septentrionales, pour voler vers les campagnes du Midi : on les voit paſſer par troupes de cinquante, de ſoixante & de cent ; la nuit elles s'abattent ſur la terre pour prendre de la nourriture, & après l'hiver elles retournent à leur premiere demeure où regne un froid plus ſupportable : elles s'élevent toujours en troupe & forment un vol figuré.

On voit en automne, ſur les marais de Pologne, une multitude innombrable de *canards*, d'*oies* & de *cygnes*, qui par différentes rivieres, vont ſe rendre au Pont-Euxin, dont l'eau ſalée ne ſe gêle point, & qui reviennent au retour du printems, vers les marais Septentrionaux, pour y pondre leurs œufs, parce que dans ces régions, ſur-tout dans la Laponie, ils trouvent une grande quantité de moucherons.

La *bécaſſe* reſte dans les vallons & les bois en Angleterre & en France, pendant la ſaiſon des frimats, & en ſort aux approches du printems,

après que le mâle s'eſt appareillé avec ſa femelle ; enſuite elle remonte ſur les montagnes.

Dans ces plages où l'Océan Septentrional bouillonne en de vaſtes tourbillons autour des iſles éloignées, triſtes & ſolitaires de Thulé, ainſi qu'aux lieux où les flots Atlantiques ſe briſent contre les orageuſes Orcades, l'air eſt comme obſcurci au printems par l'arrivée d'une multitude d'oiſeaux aquatiques qui viennent y aborder ; la rive retentit du bruit ſauvage que produit l'enſemble de leurs cris. Le canard à duvet repaire auſſi dans les creux des rochers éboulés dans les eaux.

Le *canard d'Iſlande* paſſe en Suede au mois d'Avril & continue ſa courſe juſqu'à la mer Blanche. L'oiſeau nommé *bec recourbé*, ſe retire en Italie tous les ans chaque automne. Le *colymbe* paſſe tous les étés, ainſi que tous les automnes, en Allemagne. La *grive* remplit les forêts de Suede au printems, & les quitte en hiver pour paſſer en France & ailleurs. Le *moineau de neige* (emberiza) abandonne les Alpes pendant tout l'hiver, & paſſe en Allemagne & en Suede. La *mauve*, pendant l'hiver, voyage en Eſpagne, en Italie & en France. L'*hirondelle* pourſuit les différentes eſpeces d'inſectes qui voltigent dans l'air. Le *pic*, pour ſe nourrir, tire avec ſa langue les inſectes qui ſe tiennent cachés dans l'écorce des arbres. Les *corbeaux* vivent de cadavres, & ſuivent quelquefois les armées. Qui peut raconter combien de ces nations volantes vont & viennent ſans ceſſe ? Combien de nuages ailés s'élevent au-deſſus des nuages de l'air dans toutes les ſaiſons ?

Les *oiſeaux* évitent les ruſes de leurs ennemis par le vol qui leur eſt particulier, & par ce moyen ils échappent même ſouvent aux oiſeaux de proie ; car ſi le pigeon, par exemple, voloit de la même maniere que l'épervier, il ne pourroit preſque jamais éviter ſes griffes.

Les *cigognes* & les *faucons* ſont des bêtes de rapine très-néceſſaires pour empêcher la trop grande multiplication des autres eſpeces. Ces oiſeaux, au rapport de *Bélon*, nétoyent l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles, dont tout le pays eſt couvert après les inondations du Nil. Ils détruiſent auſſi les rats qui infeſtent la Paleſtine.

Les oiſeaux (dit M. *Clayton ; dans les Tranſact. Philoſoph.*) qui ont le bec plat, & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant, ou en fouillant dans la terre, ont trois paires de nerfs qui s'étendent juſques dans leur bec : c'eſt par ces nerfs qu'ils diſtinguent avec tant de ſagacité & d'exactitude ce qui eſt propre à leur ſervir de nourriture, d'avec ce

Digitized by Google

qu'ils doivent rejeter ; choix qu'ils font uniquement par le goût, ſans qu'ils voient les alimens : ces nerfs paroiſſent avec plus d'évidence dans le bec & dans la tête du canard, auſſi n'y a-t-il pas d'oiſeau qui fouille autant pour trouver ſa nourriture. On trouve auſſi deux de ces nerfs dans la partie ſupérieure du bec de la corneille, du grôle, & probablement les autres oiſeaux à bec rond ont ce même avantage. Par-tout on voit que le Créateur a donné aux brutes une eſpece d'inſtinct qui leur fait rejeter ce qui leur eſt nuiſible : cet inſtinct l'emporte ſouvent ſur notre raiſon, par l'abus que les hommes en font.

La nature a auſſi placé ſous le goſier de ces animaux une poche qu'on nomme le *jabot*, où ils mettent leur mangeaille en réſerve : la liqueur où elle nage dans ce jabot, aide à en faire la premiere digeſtion ; le géſier, cette poche muſculeuſe où il n'entre que très-peu de nourriture à la fois, fait le reſte, ſouvent à l'aide de quelques petits graviers & de cailloux raboteux que l'oiſeau avale pour mieux briſer ſa nourriture, & peut-être pour tenir les paſſages libres. Ainſi l'on voit que dans les oiſeaux la digeſtion ſe fait par voie de diſſolution & de trituration : par diſſolution dans ceux qui ont, comme la buſe, un eſtomac membraneux, & par trituration dans les oiſeaux qui ont un géſier. M. de *Réaumur*, qui avoit étudié la Gaſtrologie des oiſeaux, fit avaler à des dindons de petites boules de verre, pour prouver cette derniere propriété de digérer ; ce qui lui réuſſit aſſez bien. Au reſte le géſier des oiſeaux eſt très-robuſte, très-compacte, & a une faculté de trituration bien étonnante. L'intérieur de cette poche eſt rempli de rugoſités & de plis très-compactes. Voyez *l'Hiſt. de l'Académ. des Scienc. ann. 1752.* En un mot, il réſulte des expériences de M. de *Réaumur*, dont on peut voir auſſi le détail dans le *Journal des Savans* de Juin & Juillet 1763 ; il réſulte, dis-je, que dans les oiſeaux de proie la digeſtion paroit ſe faire uniquement par l'action d'un ſuc diſſolvant, ſans indice de trituration : cette derniere action eſt au contraire très-marquée & paroît le principal moyen de digeſtion dans les oiſeaux de l'ordre des poules, des pigeons, & généralement dans les granivores.

Il n'en eſt pas, dit *Bélon*, des oiſeaux comme des animaux terreſtres, qui dans chaque eſpece ſont ou plus grands ou plus petits, ſuivant les régions qu'ils habitent. Les oiſeaux ſauvages, ſuivant l'eſpece dont ils ſont, conſervent aſſez conſtamment par-tout leur grandeur, leur forme, leur couleur, leur nature : un coq vivant en Afrique, eſt

ſemblable au coq qui vit en Aſie & en Europe. Tous les oiſeaux, excepté ceux qui ne ſortent que la nuit, ont la tête petite à proportion de la groſſeur du corps. Ils ont auſſi le corps plus court, plus large, & plus épais que les animaux quadrupedes ; l'oiſeau mouche eſt le pygmée des oiſeaux connus, & l'autruche & le condor en ſont les géants.

Les oiſeaux ont des yeux & des paupieres, comme les autres animaux ; mais les yeux des oiſeaux, comme ceux des poiſſons, ont moins de convexité que ceux des quadrupedes : ils couvrent leurs yeux d'une membrane qui ſort du grand angle de l'œil, & qui recouvre l'œil en tout ou en partie au gré de l'oiſeau, quoique les paupieres reſtent ouvertes. Cette membrane ſe trouve auſſi dans pluſieurs quadrupedes, elle ſert à nétoyer la ſurface de l'œil. Les oiſeaux voient tous fort clair, mais les uns plus que les autres ; les uns voient pendant le jour, & les autres pendant la nuit. Les oiſeaux de proie ont les yeux ombrés. Aucun oiſeau n'a de cils, ni de ſourcils, du moins qui portent du poil autour des yeux, comme chez les quadrupedes : il eſt vrai cependant qu'il y en a, tels que les faiſans, qui ont quelque choſe d'approchant. L'on a toujours cru que la paupiere ſupérieure des oiſeaux ne ſe baiſſoit point, excepté celle de l'autruche, & qu'il n'y avoit que la paupiere inférieure qui s'élevoit ſur l'œil ; cela eſt vrai dans le coq-d'inde, le coq domeſtique, la poule, l'oie, le canard, le moineau & le merle ; mais le pigeon, la tourterelle, le ſerein & toutes les eſpeces de hiboux, ont la paupiere ſupérieure mobile : elle ſe baiſſe & va trouver la paupiere inférieure. C'eſt le contraire quand ces oiſeaux ſont morts. Il convient d'expoſer tous les détails connus ſur cet article. En voici le ſommaire : nous diſons que les yeux des oiſeaux ſont dans quelques parties, organiſés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupedes, qu'outre les deux paupieres ſupérieure & inférieure, les oiſeaux en ont encore une troiſieme nommée paupiere interne, *membrana nictitoria aut nictitans* ; elle ſe retire & ſe pliſſe en forme de croiſſant dans le grand coin de l'œil, ſes cillemens fréquents & rapides s'exécutent par une mécanique muſculaire très-curieuſe. La paupiere ſupérieure eſt preſque entiérement immobile, mais l'inférieure eſt capable de fermer l'œil en s'élevant vers la ſupérieure, ce qui n'arrive que lorſque l'animal dort, ou lorſqu'il ne vit plus ; ces deux paupieres ont chacune un point lacrimal, & n'ont point de rebords

Digitized by Google

cartilagineux ; la cornée tranſparente eſt environnée d'un cercle oſſeux, compoſé de quinze pieces, plus ou moins, poſées les unes ſur les autres en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoiſes d'un toit ; le criſtallin eſt plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupedes & des poiſſons, & ſa plus grande courbure eſt en arriere ; enfin il ſort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire, de figure rhomboïde & compoſée de fibres paralleles, laquelle traverſe l'humeur vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par ſon angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capſule du criſtallin ; c'eſt à cette membrane ſubtile, tranſparente, que MM. les Anatomiſtes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourſe* ; ſon uſage eſt, ſelon M. *Petit*, d'abſorber les rayons de lumiere qui partent des objets qui ſont à côté de la tête, & qui entrent directement dans les yeux : l'organe de la vue chez les oiſeaux, comme on le voit, eſt plus compoſé que dans les quadrupedes ; auſſi les oiſeaux l'emportent-ils par ce ſens ſur les autres animaux. Les oiſeaux ont ſur le bec deux trous qui leur ſervent pour l'odorat. Ils ont un bec ſans dents ; mais il y a quelques oiſeaux de rivieres, qui ont le bec dentelé & ſouvent crochu, d'autres voûté & tranchant, d'autres droit & rond, d'autres long & pointu, &c. *Voyez à l'article* BEC.

Les oreilles des oiſeaux n'ont point de conque à l'extérieur, & dans la plupart le conduit auditif eſt ſans aucun couvercle, mais il y en a dans les oiſeaux de proie nocturnes, & dans quelques-uns des diurnes ; voyez l'article *Ouïe*. Conſultez auſſi la *Théologie Phyſique* de *Derham*.

Non-ſeulement les oiſeaux different par le bec, mais encore par la langue : les uns l'ont courte, les autres large ; d'autres déliée & la plupart dure : il y en a qui ont la queue longue, d'autres courte, & d'autres qui n'en ont point du tout ; tous ont les plumes fendues & attachées à la peau. La racine en eſt creuſe : outre ces plumes, ils ont encore une eſpece de poil, ou une eſpece de duvet.

Les oiſeaux qui ont les pattes longues ont auſſi le cou long, autrement ils ne pourroient prendre leur aliment ſur la terre ; mais tous ceux dont le cou eſt long n'ont pas les pattes longues, tel eſt le cygne. Ceux qui n'ont point de doigt en arriere ne ſe trouvent jamais ſur les arbres. Avec quel artifice les palmipedes replient leurs orteils & leurs pieds, quand ils tirent à eux leurs jambes, ou qu'ils les étendent pour nager!

Digitized by Google

ils élargiſſent & ouvrent tout le pied quand ils preſſent l'eau, ou quand ils veulent aller en avant. Les jambes ſont pliées dans tous les oiſeaux, afin qu'ils puiſſent ſe percher, jucher & ſe repoſer plus facilement. Cette duplicature leur aide encore à prendre l'eſſor pour voler.

En général les oiſeaux vivent long-temps; cependant on a remarqué que ceux qu'on détenoit en cage, & même qu'on apprivoiſoit, n'avoient pas une vie de ſi longue durée, que quand ils ne ſont point eſclaves. Les uns vivent deux ans, d'autres dix: on prétend qu'il y en a qui vivent cinquante, & même plus; tels ſont les oiſeaux de proie, le perroquet, dont le cours de la vie ne paroît pas réglé: au reſte les femelles de ce genre d'animaux vivent plus long-temps que les mâles. Ceux qui ont les ongles droits & qui fréquentent les rivieres, ſe lavent en tout temps dans l'eau: ceux qui ne volent pas fort haut, comme les poules, aiment à ſe vautrer dans la pouſſiere. On voit qu'un oiſeau eſt malade quand ſon plumage eſt hériſſé & mal en ordre; cette maladie eſt ſouvent indépendante de la mue qu'éprouvent tous ces animaux. La *mue* conſiſte dans leur changement de plumes, ce qui arrive une fois chaque année: c'eſt pour eux un temps critique & qui leur eſt ſouvent mortel. Cette mue ſe fait quand les tuyaux des plumes ceſſent de prendre de la nourriture & ſe deſſechent; alors les ſucs nourriciers qu'elles ne s'approprient plus, ſont portés au germe de la plume nouvelle qui croît & force l'ancienne plume au bout de laquelle il eſt, de lui laiſſer la place & de tomber. Jamais les oiſeaux ne pondent dans cet état maladif, & il arrive quelquefois que la couleur du plumage ſouffre dans la mue des changemens. Cette ſingularité dépendroit-elle de l'âge, des paſſions, ou de la nourriture de l'oiſeau? On peut conſulter un Mémoire intitulé, *Parallele de la nourriture des plumes, & de celle des dents*, par M. *Roſtan*.

On connoît les oiſeaux à la différence de leur vol & de leur marcher: pluſieurs d'entr'eux marchent toujours pas à pas comme le paon; d'autres ne peuvent aller qu'en ſautant, comme la pie, d'autres en courant, comme la perdrix; d'autres en jetant leur pas en avant; quelques-uns ne pouvant marcher ſur terre, ne ceſſent de voler, ou s'arrêtent bien peu.

Les oiſeaux qui ont de grandes aîles, ainſi que ceux qui ont des ongles crochus, tels que les oiſeaux de proie, ne marchent que difficilement. Il y en a qui preſſent leurs aîles en volant, après avoir frappé l'air ſeulement d'un ſeul coup; d'autres ne peuvent voler qu'ils ne remuent

ſouvent

Digitized by Google

ſouvent les aîles ; d'autres s'élancent par repriſes, ou avancent par bonds ; d'autres ſemblent ſe gliſſer dans l'air, ou le fendre d'une courſe égale. Ceux-ci vont toujours terre à terre ; ceux-là s'elevent juſqu'aux nues ; d'autres ne s'élevent de terre qu'en jetant un grand cri avant de partir ; d'autres ne font aucun bruit. Les uns s'élevent tout droit de terre ; d'autres ne peuvent s'élever ſans prendre leur courſe ; d'autres partent du ſommet de quelques hauteurs, d'autres enfin ſavent diverſifier leur vol : ils montent en ligne oblique ou circulaire, ou paroiſſent ſe laiſſer tomber & ſe relever tout d'un coup, ſe ſuſpendre & demeurer comme immobiles, planer enſuite, s'écarter à droite, à gauche, rebrouſſer chemin, &c.

La tête de l'oiſeau & ſur-tout le bec, eſt fait pour ſe frayer un chemin commode au travers de l'air : la ſituation du poumon, la diſpoſition de la poitrine & de ſes os rangés en forme de quille, tout ſert à contrebalancer ſa tête & ſon cou ; ſa queue lui tient lieu de gouvernail, tandis qu'il rame avec ſes aîles. Mais ce gouvernail ne ſert pas ſeulement à maintenir l'équilibre du vol, il ſert auſſi à hauſſer, baiſſer, tourner où l'oiſeau veut ; car la queue ne ſe porte pas plutôt vers un côté, que la tête ſe porte d'un autre. Les oiſeaux qui ont la queue courte & les pattes longues étendent les pieds en arriere lorſqu'ils volent. Si la queue eſt grande, l'oiſeau approche ſes pieds de ſon corps en volant ou les laiſſe pendans : l'oiſeau qui a peu ou point de queue comme le colymbe, vole difficilement & a le corps preſque droit en l'air. Les grandes plumes de la queue ſont toujours en nombre pair.

Que l'art brille dans la conſtruction générale des aîles & dans chacune de leurs parties ! Elles ont été placées par la Nature dans le centre de gravité, l'endroit le plus propre à tenir le corps de l'animal volant dans un exact équilibre au milieu d'un fluide auſſi ſubtil que l'air. Quant à ceux qui nagent & qui volent, leurs aîles, pour cet effet, ſont attachées au corps hors du centre de gravité ; & pour ceux qui ſe plongent plus ſouvent qu'ils ne volent, leurs jambes ſont plus reculées vers le derriere, & leurs aîles plus avancées vers le devant du corps.

Quelle légéreté dans ces aîles, & en même temps quelle force ! Le tuyau de chaque plume eſt creux, roide, léger & cependant très-fort ; les barbes des plumes ſont rangées de chaque côté, & compoſées de filets artiſtement travaillés : elles ſont creuſées & bordées de petites plumes qui s'engrenent les unes dans les autres. Les grandes plumes des aîles

ſont recouvertes à leur origine, d'autres petites plumes en deſſus & en deſſous. C'eſt par cet arrangement mécanique, que les ailes peuvent frapper l'air qui eſt ſi fluide, & ſervir à l'oiſeau de point d'appui continuel pour s'élever à ſon gré & pour mieux aider à ſon mouvement progreſſif dans l'air.

Quel appareil d'os très-forts, mais ſur-tout légers, de jointures qui s'ouvrent, ſe ferment, ou ſe meuvent de tel côté que l'occaſion le demande, ſoit pour étendre les ailes, ſoit pour les reſſerrer vers le corps! De quel uſage ne ſont point les plumes de la queue, pour conduire l'oiſeau dans ſon vol, ou lorſqu'il veut s'abaiſſer! La force des muſcles pectoraux eſt ſur-tout remarquable, parce qu'ils ſont plus forts & plus robuſtes à proportion dans les oiſeaux que dans l'homme & dans les autres animaux qui n'ont point été faits pour voler.

Indépendamment de tous les autres obſtacles qui s'oppoſent à l'art extravagant qu'ont cherché les hommes de voler, les muſcles des bras ne ſeroient point aſſez forts; les jambes y ſeroient plus propres. Mais il faut reléguer cette entrepriſe avec celle de produire le mouvement perpétuel, de trouver un remede univerſel, & autres ſemblables, qui ſont plutôt voir la foibleſſe que la force de l'eſprit humain.

Quand on conſidere un oiſeau qui vole, rien de plus naturel aux yeux de l'habitude, rien de ſi étonnant aux yeux de la raiſon. Cette maſſe qui s'éleve dans l'air malgré le poids de cet air qui gravite ſur tous les corps, eſt emportée, non par une force étrangere, mais par un mouvement qui lui eſt propre, & qui s'y ſoutient long-temps avec vigueur & avec grace. Les gros & grands oiſeaux ont l'art de s'enfler, & d'avoir toujours des proviſions d'air en volant. A volonté ils rendent leur corps plus ou moins léger dans leur vol, ou plus gros lorſqu'ils nagent, ou plus peſant & moins gros lorſqu'ils plongent.

Quoique tous les oiſeaux aient des ailes, il y en a qui ne peuvent pas voler; tels ſont l'autruche, l'émeu, le pingouin, qui n'étendent & n'agitent leurs ailes que pour accélérer leur courſe. On ne jouit point de cet aſpect varié lorſque les oiſeaux ſont détenus en cage, pas même dans une grande voliere. Leur génie eſt flétri par la captivité: les viſites fréquentes interrompent également ces petits priſonniers; ce n'eſt qu'après un certain temps qu'on y peut voir leurs careſſes, leurs querelles & leurs ménages. La nouvelle nourriture qu'on leur donne, & qui ne conſiſte pas en vers, en chenilles, en mouches, en eſpeces de

graines particulieres, dont ils ſavent tous ſe traiter chacun ſuivant leur appétit dans chaque ſaiſon, ne leur fait pas moins regretter la ſolitude & la liberté; en un mot, ils agiſſent moins librement, & on reconnoît moins la diverſité de leurs caracteres & de leurs travaux. Ajoutons que la domeſticité ou l'eſclavage produit les grandes variétés dans les individus de la même eſpece d'oiſeau. Tout au contraire des oiſeaux ſauvages. C'eſt cet état d'eſclavage qui les rend dociles à la voix; ils apprennent à chanter, à ſiffler un air, à prononcer quelques mots. A cet égard ils ſont au-deſſus des animaux quadrupedes, quoique leur cerveau ne paroiſſe pas plus adapté à l'imagination & à la mémoire. La langue des oiſeaux mérite plus notre attention par ſes variétés, la forme, la ſtructure, les attaches & les muſcles: nous en citerons des preuves ci-après.

Des Voyageurs ont dit que les oiſeaux des Indes, ſur-tout dans le pays de Juda, ſurpaſſent pour le plumage & pour le chant ceux d'Europe. C'eſt à tort; le concert que les oiſeaux forment dans les bois de l'Europe eſt ſupérieur à celui qu'on entend dans les autres parties du monde, & il nous ſemble que pour la beauté même du plumage, nous n'avons rien à deſirer dans nos oiſeaux Européens; car ſans parler du paon, qui eſt ſans contredit le phœnix des oiſeaux, ni de nos autres volailles domeſtiques, n'avons-nous pas le faiſan, la perdrix rouge, les canards, l'outarde, le francolin, les eſpeces de geais, la huppe, le loriot, l'étourneau, le pluvier doré, le vanneau, la pie, les pics, le bouvreuil, le chardonneret, le martinet pêcheur, & pluſieurs autres? Quant à la différence des plumes, il eſt aiſé de s'en convaincre en jetant les yeux ſur les plumes de l'*autruche*, du *paon*, de l'*aigle*, du *cygne*, du *perroquet*, de la *chouette*, du *pingouin*, de l'*oiſeau du paradis*, du *caſoar*, enfin de toutes les eſpeces d'oiſeaux que nous connoiſſons.

Les plumes varient ſuivant l'âge de l'oiſeau. Les jeunes loriots mâles reſſemblent aſſez aux femelles pour le plumage lorſqu'ils ſont jeunes; dans le premier temps ils ſont mouchetés encore plus que les femelles, il le ſont même ſur la partie ſupérieure du corps; mais dès le mois d'Août le jaune commence déjà à paroître ſous le corps: ils ont auſſi un cri différent de celui des vieux; ceux-ci diſent *yo*, *yo*, *yo*, qu'ils font ſuivre quelquefois d'une ſorte de miaulement comme celui des chats.

Les plumes du côté du corps ſont garnies d'un duvet mou, chaud: *voyez* DUVET. Du côté de l'air, elles ſont garnies d'un double rang de

barbes plus longues d'un côté que de l'autre. Ces barbes de largeur inégale ſont une enfilade de petites lames minces & plates, couchées & ſerrées dans un alignement auſſi juſte, que ſi on avoit taillé les extrémités avec des ciſeaux. Les plumes, ſur-tout celles de l'aîle, ſont outre cela diſpoſées de façon que le rang des petites barbes de l'une ſe gliſſe, joue & ſe découvre plus ou moins entre les grandes barbes de l'autre plume qui eſt au-deſſus : un nouveau rang de moindres plumes ſert de couverture aux tuyaux des groſſes : l'air ne peut paſſer nulle part, & par-là, comme nous l'avons dit plus haut, l'impulſion des plumes ſur ce fluide devient très-forte & très-agiſſante : on nomme les plumes de l'aîle le *pennage*. Mais comme cette économie ſi néceſſaire pourroit ſouvent être altérée par la pluie, les oiſeaux ont auſſi un moyen de les en préſerver, au moyen d'une bourſe pleine d'un ſuc huileux, faite comme un mamelon, lequel compoſe preſque tout le croupion : ce mamelon a pluſieurs ouvertures ; & lorſque l'oiſeau ſent ſes plumes deſſéchées, gâtées, entr'ouvertes ou prêtes à ſe mouiller, il preſſe ou tiraille ce mamelon avec ſon bec : il en exprime une humeur graſſe qui eſt en réſerve dans deux glandes, & faiſant gliſſer ſucceſſivement la plupart de ſes plumes par ſon bec, il les paſſe à l'huile ; l'onction de cette matiere viſqueuſe les luſtre, les raffermit auſſi & remplit tous les vides ; après quoi l'eau ne fait que couler ſur l'oiſeau. La poule de nos baſſes-cours eſt moins fournie de cette liqueur que les oiſeaux qui vivent au grand air, d'où il arrive qu'une poule mouillée eſt un oiſeau ſingulier à voir : au contraire, les cygnes, les oies, les canards, les macreuſes, & tous les animaux deſtinés à vivre ſur l'eau, ont la plume enduite d'huile dès leur naiſſance ; d'ailleurs leur réſervoir graiſſeux eſt abondant, & une de leurs plus grandes occupations eſt de paſſer leurs plumes à l'huile continuellement.

Les anciens ont appellé *pulvérateurs* les oiſeaux qui ont l'inſtinct de gratter la terre (ces oiſeaux ſont frugivores, granivores), d'élever la pouſſiere avec leurs aîles, & en ſe poudrant, pour ainſi dire, avec cette pouſſiere, de ſe délivrer de la piqûre des inſectes qui les tourmentent, de même que les oiſeaux aquatiques s'en délivrent en arroſant leurs plumes avec de l'eau.

La plupart des oiſeaux cachent leur tête ſous leur aîle pendant leur ſommeil ; la plupart auſſi ne ſe tiennent que ſur un pied pendant qu'ils dorment, ils approchent l'autre de leur corps pour le réchauffer.

Digitized by Google

Les jambes & les pieds ſont dénués de plumes dans la plupart des oiſeaux, quelques-uns n'en ont point ſur la tête, tels ſont le coq d'Inde, l'émeu; mais il n'y a peut-être que l'autruche qui n'ait pas le corps entier couvert de plumes.

Il y a des oiſeaux qui ſont toujours attroupés pluſieurs enſemble; ſoit qu'ils volent, ſoit qu'ils reſtent en repos; tels que les pigeons: d'autres vont deux à deux, le mâle & la ſemelle dans la ſaiſon de leurs amours, de la ponte & de l'accroiſſement de leurs petits, qui eſt infiniment plus prompt que chez les quadrupedes.

Il y a des oiſeaux qui chantent, d'autres ne chantent pas; tels que les oiſeaux de proie, & pluſieurs femelles de divers oiſeaux. C'eſt lorſque le temps eſt ſerein qu'on entend ces animaux chanter dans les bois. La ſaiſon du printemps ramene les amours que le triſte hiver a fait fuir; c'eſt auſſi la ſaiſon des mélodieux concerts des oiſeaux: ils ſont alors, & ſur-tout la nuit, l'agrément des bois. L'un chante à minuit & au point du jour, l'autre à l'aurore & à midi, un autre au ſoleil couchant, &c. tels ſont le coq, l'oie, les ſarcelles, l'alouette, le vanneau, le courlis, le pluvier, la grue, le roſſignol, la perdrix & pluſieurs autres qui ſervent d'horloge aux Payſans.

On trouve dans le XIII vol. part. II. *des Tranſactions Philoſop.* des expériences & obſervations ſur le chant des oiſeaux, par M. *Daniel Barrington*, Vice-Préſident de la Société de Londres: en voici le précis. Ce Phyſicien dit, que pour ſe faire mieux entendre de ſes Lecteurs, il a été obligé de créer pour ainſi dire, des mots; à la vérité la diſette de mots pour exprimer les différens ſons ou notes des oiſeaux, a forcé *Belon* à dire de la grue, du roſſignol, de l'oiſon, qu'ils chantent. Ceci ne donne aucune idée du chant de ces bipedes. Le P. *Kircher* a rapporté dans ſa *Muſurgia* quelques traits du chant du roſſignol, du coucou & de la caille, & il les a déſignés par des notes de muſique; mais ces exemples prouvent ſeulement que le chant de certains oiſeaux renferme des notes qui correſpondent aux intervalles de notre octave. M. *Barrington* dit que le premier accent ou ſon du jeune oiſeau, tant mâle que femelle, eſt 1°. le *piaulement;* il s'en ſert pour demander ſa nourriture à ſa mere. Ce premier ſon qui eſt ſi différent dans tous les oiſeaux, qu'il fait diſtinguer leurs eſpeces ſans les voir, eſt foible, très-plaintif, & diminue à meſure que l'oiſeau prend de l'accroiſſement. A-t-il acquis ſa force, ſa grandeur, ces différens ſons changent abſolument. Le jeune roſſignol a

un piaulement rauque & déſagréable. Le piaulement eſt formé d'un ſon ſimple, répété dans des intervalles très-courts. 2°. Le ſon que l'oiſeau rend un mois après ſa naiſſance, eſt l'*appel:* dans le plus grand nombre c'eſt la répétition d'une même note que l'oiſeau, tant mâle que femelle, conſerve toute ſa vie; à moins qu'ils n'aient été enlevés de leur nid le deuxieme ou troiſieme jour après leur naiſſance, pour entendre l'appel d'un autre oiſeau au moment de la becquée. 3°. Les Oiſeleurs appellent *flutoyer*, *ſiffler*, *gazouiller*, le chant qui ſe développe enſuite dans les jeunes oiſeaux.

On peut comparer les efforts que les jeunes oiſeaux font pour chanter à ceux d'un enfant qui tâche de bégayer; ce n'eſt pas le ſeul trait de comparaiſon dans la gradation des ſons: on a entendu pluſieurs fois des oiſeaux qui n'avoient guere qu'un mois, préluder ou commencer à ſiffler. Il paroît que ce premier eſſai ne contient pas les principes du ramage dont l'oiſeau doit par la ſuite affecter ſi agréablement nos oreilles: quelles peuvent être les vues de cet eſſai? Suivons l'oiſeau dans ſes différens âges. Dans le temps que ce jeune muſicien bipede s'exerce ainſi à former ſon goſier, s'il ſaiſit quelque paſſage agréable, il répete ſouvent & conſerve ce ton. S'il prend un ton faux, peu concordant avec celui qu'il ſemble chercher, aſſez ſouvent il l'abandonne, ſemblable à nos Chanteurs qui hauſſent la voix lorſqu'ils ſe ſouviennent de quelques parties d'un air, qu'ils peuvent exécuter avec préciſion; & d'autres fois gliſſent légérement par deſſus les tons dont ils ne ſe ſont pas tout-à-fait rendus les maîtres, ou comme ſi ce paſſage ne leur faiſoit pas plaiſir, ou peut-être dans la crainte de ſe compromettre: l'oiſeau paroit en faire autant. L'oiſeau détenu en cage s'exerce ordinairement à ſiffler pendant plus des deux tiers de l'année: quand il eſt ſûr, pour ainſi dire, de ſes notes & en état d'exécuter toutes les parties de ſon chant naturel, ou d'un air qu'on lui a appris au moyen d'une ſerinette, il ne varie plus dans ſa mélodie; il s'exerce à les chanter de ſuite, & en lie les différens paſſages ſans ſe repoſer.

M. *Barrington* dit, qu'il paroît que le chant des oiſeaux n'eſt qu'une ſucceſſion de trois notes différentes ou d'un plus grand nombre, continuées de ſuite dans un intervalle qui correſpond à une croche de muſique de quatre noires, ou bien l'eſpace de quatre ſecondes. Ceci étant, on doit en exclure l'*appel* du coucou & le glouſement de la poule, qui ne conſiſte qu'en deux notes. Il y a plus, on a obſervé que la poule

Digitized by Google

qui couve, répete ſouvent la même note à des intervalles très-courts, & finit ſur une ſixieme qu'elle fait extrêmement longue; c'eſt un *appel varié*. On doit encore diſtinguer de ce qu'on appelle *ramage* ces courts éclats de voix que les oiſeaux font entendre quand ils s'efforcent de le diſputer à d'autres par le chant, & qu'ils forment comme une eſpece de concours vocal: alors leur chant ne ſe continue pas quatre ſecondes.

Tout ce que nous venons de dire ne peut guere s'appliquer qu'aux oiſeaux qui ont reçu une éducation ſuivie. Les notes ne ſont pas plus innées dans les oiſeaux que le langage dans l'homme: elles dépendent donc du maître qui les éleve. Ajoutons qu'il faut que leurs organes ſoient tels qu'ils puiſſent imiter les ſons qu'ils doivent entendre ſouvent. Les linots mâles en état de voler, que l'on diſtingue dès leur bas âge des femelles par une blancheur qui s'étend dans toute la longueur du fanon de la plume (dans la femelle elle ne va qu'à moitié); ces ſortes d'oiſeaux, dis-je, offrent une grande docilité & un talent ſingulier pour l'imitation du chant: dans la plupart des autres oiſeaux qui ont un chant décidé, on ne diſtingue pas auſſi ſûrement le mâle de la femelle. Il eſt auſſi rare d'entendre les femelles d'oiſeaux chanter comme les mâles, qu'il eſt extraordinaire d'entendre les poules chanter comme les coqs. L'on préſume auſſi que les perroquets & les pies qui apprennent ſi difficilement à parler, ſont des femelles de leur eſpece. M. *Barrington* dit qu'il avoit trois eſpeces d'alouettes qui étoient ſéparées, & qui chantoient parfaitement bien: l'une étoit l'*alouette des champs*, l'autre celle *des bois*, & la troiſieme l'*alouette méſange*. Il plaça avec chacune de ces alouettes de jeunes linots qui imiterent bientôt le chant de leur maître de muſique: quand le chant de ces écoliers fut entiérement fixé, on les plaça avec d'autres jeunes linots, dont ils devinrent à leur tour les maitres de muſique, & tous ces linots oublierent abſolument les notes & tout le mode de leur chant, pour conſerver conſtamment celui de l'alouette. Un jeune linot d'Europe fut élevé dans une cage où étoit un *vengolina* d'Afrique, qui eſt un beau chanteur: le petit Européen parvint à imiter l'Africain avec une ſi grande perfection, que quand ils chantoient enſemble, il étoit impoſſible de les diſtinguer l'un de l'autre: un chardonneret chantoit uniquement l'appel du roitelet, parce qu'il n'avoit jamais entendu d'autre accent. Tous ces faits prouvent aſſez que les oiſeaux n'ont point d'idées innées des notes qu'on ſuppoſe particulieres à chaque eſpece. Si dans l'état de vie ſauvage ils apprennent & gardent

tous conſtamment le même chant, c'eſt parce que les jeunes oiſeaux n'ont donné leur attention qu'au chant du pere, qui néglige lui-même les notes de tous les autres oiſeaux qui chantent dans les environs; ſon génie & ſes beſoins lui font chercher & trouver la nourriture qui lui convient: dans une cage ce génie ſe flétrit par la captivité, il s'attache à ſon pourvoyeur, qui le careſſe, qui le ſiffle, & il en retient des ſons, des parties d'airs ou des airs entiers; & nous le répétons, s'il n'a été mis en cage qu'un mois après ſa naiſſance, il n'oubliera point l'*appel* de ſon eſpece. On voit dans des volieres des ſerins avec des oiſeaux d'eſpeces différentes, chacun ne chante que le ramage de ſon pere. Les moineaux qui nichent dans les maiſons, n'ont jamais que le piaulement de leur eſpece, tant qu'ils reſtent ſauvages: leur chant devient mixte ou compoſé, ſi après leur naiſſance on les met avec un linot, un chardonneret, un roſſignol, une gorge-rouge. Il y a auſſi de jeunes oiſeaux qui, n'ayant pas entendu l'appel de leur pere, paroiſſent plus enclins, étant dans une voliere, à retenir les ſons de certains oiſeaux que d'autres: on en voit qui aiment aſſez le *roulis* du rouge-gorge.

Les oiſeaux dans l'état de vie ſauvage ne chantent ordinairement que pendant deux mois & demi de l'année, ou tant que la pâture eſt abondante, encore les ſeuls mâles de quelques eſpeces jouiſſent de ce précieux avantage (car il y a beaucoup d'oiſeaux qui ne chantent aucunement). M. *Barrington* croit que cette propriété ou avantage du chant dépend de la force des muſcles du larynx, qui eſt ſupérieure dans les mâles. Des obſervations anatomiques démontrent qu'il n'y a aucune différence ſexuelle à cet égard dans les oiſeaux qui ne chantent point. Mais pourquoi ne chantent-ils pas, notamment les gros oiſeaux? Notre Phyſicien prétend que ſi ces gros bipedes étoient doués de cette faculté, la plénitude de leur voix, jointe au volume de leur corps, tout les déceleroit à leurs ennemis; & que la Nature n'a pas permis aux oiſeaux femelles de chanter, parce que ce talent ſeroit pour eux un talent funeſte & pernicieux dans le temps de l'incubation: ainſi ce qui eſt un défaut phyſique eſt compenſé par un bien moral. On dit qu'il y a pluſieurs oiſeaux qui chantent & qui cherchent à récréer leurs femelles pendant cette pénible fonction. Notre Obſervateur paroît nier ce fait.

Voyons maintenant en quoi le chant des oiſeaux reſſemble aux intervalles de notre muſique, qui ne ſont jamais ou rarement moindres d'une demi-note. *Ligon* dit que le chant de la grive eſt compoſé de quarts

Digitized by Google

quarts de notes, qui, par progreſſion, montent ſucceſſivement les uns au-deſſus des autres. Le chant d'un petit nombre d'oiſeaux offre des paſſages qui correſpondent aux intervalles de la game de notre muſique; l'appel du coucou en eſt un exemple bien frappant & bien connu; mais la plus grande partie du ramage des petits oiſeaux ne peut guere s'exprimer en caracteres de muſique, parce qu'il eſt trop rapide, & que l'on ne connoît preſque pas le point où l'oiſeau doit s'arrêter: ſa voix ordinairement perçante qui ſe fait entendre de fort loin, s'éleve à un degré beaucoup plus haut que les notes les plus aiguës de nos inſtrumens, & les intervalles des octaves ſi élevées, d'ailleurs ſi courts, ſi délicats, ſont plus difficiles à ſaiſir que ceux des bas, & plus encore que ceux des octaves qui gardent le milieu. Auſſi parmi les hommes qui ont voulu chanter comme les oiſeaux, il y en a peu qui aient pu imiter le ramage de quelques-uns, tels que le *roſſignol*, l'*alouette*, le *merle*, la *perdrix*: encore mettent-ils dans leur bouche une eſpece d'appeau. Si quelques ſerins, &c. détenus en cage ſifflent des airs connus, avec de plus longs intervalles, ce ſifflement n'eſt, comme nous l'avons dit, que la répétition de la leçon qu'on leur a donnée depuis l'inſtant qu'on les a pris dans le nid. Si on entend chanter une douzaine d'oiſeaux d'eſpeces différentes, raſſemblés dans un même lieu, l'oreille n'eſt frappée d'aucune diſſonance déſagréable: le chant des oiſeaux n'eſt cependant pas toujours à la même élévation; ou chanteroient-ils tous d'après la même game? M. *Barrington* le préſume d'après le tableau ſuivant, qui a été fait ou remarqué au moyen d'une harpe. *F naturel de l'alouette des bois; A naturel dans un coq ordinaire; C naturel dans l'oiſeau moqueur mâle; B bas dans un très-gros coq; C tombant communément en A dans le coucou; A dans les grives; D dans quelques chouettes; B bas dans d'autres; G ſur un roſſignol qui étoit détenu en cage.* Voilà ſix notes; il ne manque plus que *E* pour compléter la game: au reſte ces ſix notes ſuffiſent, en ſuppoſant que les oiſeaux chantent ſur la clef de *F* avec une tierce aiguë, ou ſur la clef de *G* dans une tierce baſſe: ceci étant, *Lucrece* a eu raiſon de dire que les oiſeaux nous ont enſeigné la muſique.

Parmi les oiſeaux chanteurs & éduqués, il y en a qui imitent non-ſeulement les mêmes notes, les mêmes tons, mais ils articulent encore des mots & même de petites phraſes qu'on leur répete ſouvent. Les Grecs & les Romains ſe ſont beaucoup occupés de cet art. On a

obſervé que quand les oiſeaux entrent dans la ſaiſon où ils chantent, leur bec change ſenſiblement & par degrés de couleur. On aſſure que le coq ne chante jamais tant qu'il a la tête bien rouge. Le pinçon & le linot, ont d'abord leur bec d'un bleu foncé, & il pâlit de nouveau quand la ſaiſon du chant eſt paſſée. Ce changement paroît être plutôt un ſymptome qu'une cauſe du chant des oiſeaux. Il n'en eſt pas de même des oiſeaux châtrés, ils ne chantent pas, l'éducation ne donne pas de nouveaux organes à l'oiſeau ; mais dans l'étendue de ſa voix il eſt le maître de l'imitation. Le perroquet articule les mots plus diſtinctement qu'aucun autre oiſeau. Il eſt auſſi plus familier, & ſes manieres ſuppoſent auſſi plus de mémoire. A l'égard des différences qu'on remarque dans le chant des oiſeaux d'une même eſpece, quelques-uns les comparent aux différens dialectes de chaque province. Cette différence d'unité de voix n'eſt-elle pas due au rétréciſſement du larynx, ou à ſon alongement dans d'autres ? M. *Barrington*, d'après ſes obſervations ſur le chant des oiſeaux, a fait une table qui ſert à comparer le mérite du chant de quelques oiſeaux, tels que le *roſſignol*, l'*alouette des champs*, celle des *bois*, l'*alouette-méſange*, le *linot*, le *chardonneret*, le *pinçon*, le *verdier*, la *tête-rouſſe*, la *grive*, le *merle*, la *gorge-rouge*, le *roitelet*, le *moineau de marais*, la *tête noire*, ou *roſſignol moqueur*, ou *polyglotte*. Dans cette table qui eſt en colonnes, on y trouve des degrés de perfection, comparés pour la mélodie du ton, l'élévation des notes, les notes plaintives, le période ou longueur du ramage, & pour l'exécution. On y trouve que le roſſignol a le plus grand nombre de ces degrés, excepté par l'élévation des notes, l'alouette des champs le ſurpaſſe en cela. Nous oſons nous flatter que notre Lecteur ne déſapprouvera pas la longueur de cette digreſſion ſur le chant des oiſeaux. Cet extrait offre trop de ſingularités, & il convenoit d'en faire mention.

On donne le nom de VOLIERE, *aviaria*, à l'endroit où l'on tient des oiſeaux enfermés. Les Grecs & les Latins ont auſſi tiré la dénomination de chaque eſpece d'oiſeau de la nourriture qu'il prend. C'eſt ainſi que les Grecs ont nommé *ſarcophages*, & les Latins *carnivores*, ceux qui vivent de chair. On nomme les oiſeaux de proie *rapaces ; & demi-rapaces* ceux qui, comme les corbeaux, n'ont pas le bec crochu. On appelle *entomophages* ou *inſectivores*, les mangeurs d'inſectes ; *acanthophages*, ceux qui ne vivent que de chardons ; *carpophages* ou *frugivores*, les mangeurs de fruits ; *graminivores*, les mangeurs de plantules ; *granivores*, les mangeurs de graines ; *piſcivores*, ceux qui ne vivent que de

Digitized by Google

poiſſon; *panphages*, ceux qui vivent également de toutes choſes; *ſcolopaces*, ceux qui ont le bec long & effilé; *macropteres*, ceux qui ont les aîles longues; *imantopedes*, ceux qui ont les cuiſſes & les jambes longues; *palmipedes*, ceux qui ont les doigts des pieds unis par une membrane afin de nager; *fiſſipedes*, ceux qui ont les doigts détachés; *diurnes*, ceux qui volent & butinent le jour; & *nocturnes*, ceux qui, comme la chouette, ne ſortent que la nuit. On appelle OISEAUX DE PASSAGE, *paſſeres*, ceux qui ne reſtent qu'un certain temps de l'année dans un pays, &c.

Quant à la chaſſe du vol, *voyez ce que nous en avons dit au mot* FAUCON, pour les oiſeaux de proie. Les oiſeaux de nuit ſont univerſellement haïs; & dès qu'on en a découvert quelqu'un, il ſe fait une conjuration générale contre ce malheureux oiſeau: petits & grands, tous l'environnent avec grand bruit, quoiqu'il ſoit rare qu'il en ſoit attaqué auſſi impunément qu'il en eſt inſulté. A quels dangers ne s'expoſent pas certains hommes dans la chaſſe aux oiſeaux, qu'on pratique parmi les rochers de la Norwege? Pour les oiſeaux de jour, de plaine, des bois, &c. ils ſe prennent ou au fuſil ou à la piſte, aux filets ou à la trainaſſe, ou aux gluaux, & par quantité de méthodes différentes, dont nous avons fait mention dans l'hiſtoire particuliere des oiſeaux. Au reſte nous parlerons ci-après des moyens de ſe procurer les oiſeaux pour être conſervés dans les Cabinets des Curieux. Nous avons parlé auſſi des diverſes qualités de leur chair, qui eſt plus ou moins délicate. Celle des oiſeaux de proie eſt maigre, & n'eſt pas bonne à manger; celle des oiſeaux de riviere eſt ordinairement fibreuſe, & plus difficile à digérer que celle des oiſeaux terreſtres.

En général, les oiſeaux qui ſe nourriſſent de grains, d'herbes & de fruits, fourniſſent un meilleur ſuc & plus facile à digérer, que ceux qui ſe nourriſſent d'inſectes, de viandes ou de poiſſon. La chair des premiers n'eſt ni trop terreſtre ni trop aqueuſe. Au reſte les ſaveurs ſont analogues aux goûts des différentes Nations: c'eſt ainſi que l'autruche eſt un régal chez les Africains, comme l'eſt le poulet parmi nous. Les oiſeaux les plus en uſage ſur les tables en Europe, ſont le courlis, la poule d'eau, le cul-blanc, la poule d'Inde, l'ortolan, la caille, le pluvier, la bécaſſe, le faiſan, la poule privée, les pigeons & les mauviettes. Les Payſans mangent volontiers le paon, la corneille, la pie, le geai, & tous les

autres petits oiſeaux. Dans tous ces animaux les os ſont ſi vides & ſi minces, qu'ils n'ajoutent preſque rien au poids des chairs.

Nous ne parlons point ici de l'utilité des diverſes plumes des oiſeaux, ni des combats de ces animaux; nous en avons fait mention à chacun de leurs articles. Il nous ſuffira de dire que c'eſt avec les plumes de l'autruche qu'on orne quelquefois la tête des Rois, des Héros, & même des Dames; celles du coq ſervent auſſi à faire des panaches; l'édredon, qui eſt une eſpece de duvet, eſt employé dans les couvre-pieds; les groſſes plumes de cygne, &c. ſervent à écrire. Les Vénitiens & les Napolitains ſavent mieux que toute autre Nation colorer les plumes du ventre du cygne, &c. pour l'uſage des fleurs artificielles. Le caractere belliqueux des oiſeaux ſe reconnoît dans le coq, dans les oiſeaux de proie, &c. Il eſt encore d'uſage en Angleterre & en quelques lieux de l'Italie, de faire battre enſemble les coqs, les cailles, &c. chacun ſelon ſon eſpece. C'eſt un ſpectacle pour tout le peuple, & ſouvent pour bien des Grands, *voyez aux mots* COQ, CAILLE, &c. Il y a beaucoup d'oiſeaux qui n'ont point de noms particuliers: tels ſont ceux dont nous ferons mention ci-après. Ils ont conſervé le nom général d'oiſeau, avec une épithete qui ſert à les déſigner.

Par cet expoſé des oiſeaux, on voit qu'il y en a peu qui ne nous ſoient utiles. Les plus redoutables mangent les charognes qui nous infecteroient; & s'ils font quelquefois main baſſe ſur nos volailles, combien d'autres oiſeaux nous délivrent de cette immenſe quantité d'inſectes, dont la multiplicité eſt un fléau. D'autres nous amuſent par leur ramage, ou nous ſervent de nourriture. En Europe on récompenſe ceux qui tuent le laemmer-geyer: *voyez au mot* CONDOR; au lieu que dans le pays de Benin, les habitans reſpectent un animal ſemblable, qu'ils appellent *oiſeau noir*: il eſt même défendu, ſous peine de mort, de lui faire le moindre mal. Il y a des Miniſtres établis pour ſervir ces oiſeaux, & pour leur porter de la nourriture dans un endroit des montagnes qui leur eſt particuliérement conſacré.

Maniere de ſe procurer les différentes eſpeces d'oiſeaux, de les préparer, & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

Nous avons donné à l'article *Hiſtoire Naturelle*, une eſquiſſe du ſpectacle enchanteur qu'offre aux regards des Curieux une belle collection

d'oiſeaux : c'eſt ſans contredit, après celle des papillons, la partie la plus brillante, la plus apparente, & celle qui ſéduit le plus généralement l'homme le plus indifférent. La maniere de ſe procurer les différentes eſpeces d'oiſeaux, &c. a été expoſée avec clarté & préciſion dans un Mémoire inſtructif qu'a donné ſur cet objet M. le Docteur *Mauduit*, de Paris, dont le Cabinet en ce genre d'animaux & en inſectes, prouve le goût & les connoiſſances, &c. Voici le ſommaire de ce Mémoire circonſtancié.

On prend les oiſeaux au *piege*, au *filet*, aux *lacets*, à la *pipée*, par la *chaſſe du vol*, ou on les tue avec l'*arc* ou le *fuſil*. On ne prend que les oiſeaux de proie au piege, & cette méthode a, par rapport à l'uſage que l'on veut faire de ces animaux, de grands inconvéniens. Les pieges briſent les os, délabrent les parties engagées, & ne donnent pas toujours la mort aux animaux, on eſt obligé de les étouffer ou de leur introduire dans le cervelet une épingle proportionnée au volume de la tête de l'oiſeau ; dans cette opération on doit avoir ſoin de ménager le bec & les plumes du cou. On ne prend au *filet* & avec les *lacets*, que les petits oiſeaux, & on les a par ce moyen, en très-bon état. On fait la *pipée* par le moyen de petits bâtons enduits de glu (on les nomme *gluaux*) qui collant les plumes les unes aux autres, ôtent aux oiſeaux la faculté de voler : les oiſeaux pris par cette méthode, ne peuvent guère ſervir à entrer enſuite dans une collection. La glu eſt une ſorte de réſine exceſſivement tenace, que l'eau ne diſſout pas, & que l'eſprit-de-vin n'enleve qu'imparfaitement : *voyez l'article* GLU. Les plumes qui en ſont une fois imprégnées, le ſont pour toujours. La chaſſe avec l'*arc* ou le *fuſil*, eſt le moyen le plus facile pour abattre les oiſeaux ; il eſt certain que par cette induſtrie traîtreſſe & meurtriere, le Chaſſeur exercé peut s'en procurer davantage. M. *Mauduit* dit qu'il préfere pour les oiſeaux, ainſi que pour les quadrupedes, l'arc, quand on ſe trouve à portée d'en faire uſage : le plomb du fuſil les crible ſouvent de toutes parts.

On peut envoyer les oiſeaux entiers, ou ſeulement leur peau, en les préparant de la même maniere que les animaux à quatre pattes ; *voyez ce qui eſt dit à ce ſujet à la fin de l'article* QUADRUPEDES. La liqueur conſervatrice eſt la même, & on doit prendre les mêmes précautions en arrangeant les oiſeaux entiers dans les barriques. Si l'on a deſſein de n'envoyer que des peaux, il faut écorcher les oiſeaux, en voici la pratique.

On poſe ſur le dos l'oiſeau qu'on veut écorcher, on le doit étendre ſur une table. Aſſeyez-vous devant de maniere que la queue de l'oiſeau ſoit de votre côté. Écartez avec le manche d'un ſcalpel à droite & à gauche, les plumes qui couvrent la poitrine, vous verrez qu'il y a dans ſon milieu un eſpace dégarni de plumes; faites ſur cet endroit une inciſion longitudinale, commencez-la au haut du *brechet* (cartilage *xiphoïde*) & conduiſez-la un peu au-deſſous de ſon extrémité. Prenez avec les doigts de la main gauche, ou ſaiſiſſez avec une pince la peau d'un des côtés de l'inciſion, détachez cette peau d'avec les chairs, d'abord avec la lame d'un ſcalpel, enſuite avec le dos du même inſtrument, ou avec les doigts & même la main entiere, ſuivant la groſſeur de l'animal; ſoulevez la peau & la détachez des chairs le plus avant que vous pourrez, en enfonçant, & ſur le côté & en haut vers le cou, & en bas vers l'anus. Faites enſuite la même opération de l'autre côté. Craignez-vous en enfonçant les doigts ou le manche du ſcalpel, de déchirer ou de percer la peau ? Que les doigts de la main oppoſée répondent toujours en dehors à l'action du ſcalpel ou à celle des doigts au-deſſous de la peau. Le tact vous avertira de ſon état, de la force qu'elle a pour réſiſter, & ſi l'effort que vous faites n'eſt pas au-deſſus de ſa force réſiſtante. Nous convenons qu'il faut ici & de l'adreſſe & de l'habitude.

La peau étant détachée des chairs auſſi avant qu'elle peut l'être par cette pratique, alors ſaiſiſſez le cou un peu au-deſſus de ſon articulation avec le corps; tirez-le en dedans de la main droite, repouſſez la peau de la main gauche, détachez-la du cou, & quand vous êtes parvenu à l'en ſéparer dans un point circulaire, coupez le cou avec de forts ciſeaux, ou avec un couteau, ſuivant le volume de l'oiſeau. Le cou étant ſéparé d'avec le corps, il faut opérer ſur les aîles. Vous en retirez une en dedans, en la ſaiſiſſant vers ſon moignon avec la main gauche, tandis que de la droite vous refoulez la peau en dehors, vous la détachez des chairs. Êtes-vous parvenu au pli de l'aîle, alors vous coupez les chairs, & vous ſéparez les os dans l'articulation. Vous remettez la peau dans ſon état, & vous opérez de la même maniere ſur l'autre aîle. Quand toutes les deux ſont dégagées & ſéparées d'avec le corps, vous paſſez aux cuiſſes; vous les dépouillez comme les aîles l'une après l'autre lorſqu'opérant ſur chaque cuiſſe en particulier, vous en avez retiré une en dedans, & vous l'avez dégagée de ſa peau juſqu'au bas du pilon ou

juſqu'au genou, alors vous ſéparez les os dans cet endroit, qui eſt celui où la cuiſſe s'articule avec la jambe. Le cou, les ailes, les cuiſſes, étant ſéparés d'avec le corps, vous en ſaiſiſſez & ſoulevez la maſſe de la main gauche, tandis que de la droite vous déprimez, vous ſéparez la peau qui tient encore au dos. Bientôt elle n'adhere plus qu'au ſeul croupion. Quand il eſt à découvert, vous le coupez en dedans de la peau, un peu au-deſſous de l'endroit où il articule avec le corps. Celui-ci n'adhere plus par aucun point à la peau, vous l'enlevez & le mettez de côté. Vous revenez au cou, vous en prenez le bout avec la main gauche; de la droite vous doublez la peau en la retournant, vous tirez le cou à vous de la main gauche, & vous reſoulez la peau de la droite. Le cou ſort comme le corps d'une anguille qu'on écorche, ou comme le doigt d'un gant qu'on retourne. Parvenu à la tête vous vous arrêtez quand vous êtes vers ſon milieu; vous détachez avec le tranchant du ſcalpel la langue ſur les côtés ſans la couper; vous ſéparez le cou à ſa jonction avec la tête, & avec le cou vous emportez la langue, l'œſophage ou le conduit des alimens, & la trachée artere ou le canal qui ſert au paſſage de l'air pour la reſpiration. Il ne reſte plus qu'à agrandir le trou qui ſe trouve naturellement derriere la tête, & par où paſſe la moëlle épiniere. Ayant agrandi ce trou avec des ciſeaux ou avec un foret, ou la pointe d'un couteau ſelon les circonſtances, vous videz la cervelle, vous remettez enſuite la peau dans ſon état naturel, vous la rempliſſez de coton ou de mouſſe, ou d'une autre maniere analogue; vous obſervez de mettre peu de coton dans le pli des aîles. La peau flaſque en cet endroit peut vous tromper; elle prête beaucoup, il faut remplir très-peu cette partie; au contraire, il faut avoir ſoin de fourrer la peau qui enveloppoit les cuiſſes, & de les marquer. Votre opération étant finie, vous réuniſſez la peau par des points de ſuture; vous remettez les aîles dans leur poſition, & vous les y aſſujettiſſez en entourant tout le corps d'un ruban ou d'une ficelle. Il reſte encore les yeux qu'il faut enlever, en les arrachant avec un fer pointu & courbé, en prenant garde d'endommager les paupieres; puis prenant un côté de la paupiere avec le bout d'une pince, le ſoulevant d'une main, vous introduiſez de l'autre main du coton pour en remplir la cavité (Ceux qui voudroient conſerver dans le pays natal, l'oiſeau ainſi préparé, y mettroient des yeux d'émail de grandeur & de figure naturelles, on les introduit dans l'orbite en écartant les deux côtés des paupieres). On peut encore exécuter

autrement cette opération : en voici la maniere. Quand, redoublant la peau du cou, on eſt parvenu à la tête, on continue de redoubler la peau juſqu'à ce qu'on découvre le globe des yeux. On le ſépare de la membrane qui l'attache aux paupieres, avec la lame du ſcalpel ; on remplit l'orbite ou la cavité de l'œil de coton qu'on foule bien & qu'on a roulé auparavant dans ſes doigts pour le rendre plus denſe ; retirant enſuite la tête en dehors, les yeux ſe trouvent fermés comme ils doivent l'être. On préſume bien qu'en écorchant les oiſeaux, il faut avoir ſoin de n'en pas ſalir la peau, & y porter les mêmes attentions qu'en écorchant les quadrupedes : en un mot, avoir près de ſoi du coton, & faire uſage d'un mélange de poudre de chaux & d'alun, & ſuivre en tous points pour la préparation des peaux d'oiſeaux le procédé indiqué pour celles des *quadrupedes*. Voyez ce mot.

M. *Mauduit* dit encore que quelque attention qu'on apporte à ſon opération en écorchant les oiſeaux, leurs peaux ſe trouvent ſouvent ſalies par trois accidens différens ; par la *vaſe* ſur laquelle ils couchent ; par le *ſang* qui ſort des plaies ; par la *graiſſe*, qui au bout de quelque temps s'atténue, devient fluide & s'imbibe dans les plumes. La vaſe ſe nétoie aiſément par le moyen de l'eau ſeule ; le ſang, quand il eſt une fois ſec, s'enleve difficilement, l'eau pure ne le diſſout que très-imparfaitement ; les plumes en reſtent colorées, à moins qu'on ne ſe ſerve d'eau ſaturée de nitre ; ce qui, pourſuit le même Obſervateur, eſt peut-être la ſeule ſubſtance qui ait la propriété de rendre la partie rouge du ſang deſſéchée, parfaitement miſcible à l'eau, & par conſéquent de fournir le moyen d'en nétoyer les parties qui en ſont ſalies. On enleve la graiſſe en faiſant uſage d'une eau de leſſive ; on ſait que c'eſt de l'eau chaude qui a filtré à travers des cendres de bois neuf. Ceci étant, il eſt probable qu'une petite doſe de ſel alkali fixe, diſſoute dans l'eau, auroit la même propriété que la leſſive.

Maintenant il convient d'expoſer les obſervations & les notes que les Voyageurs devroient joindre aux oiſeaux étrangers qu'ils envoient. Il importe ſur-tout de ſavoir s'ils habitent dans le pays toute l'année, ou s'ils ſont de paſſage : quand & par où ils arrivent ; de quel côté & en quelle ſaiſon ils ſe retirent ; d'où l'on croit qu'ils viennent, & où l'on penſe qu'ils vont ; s'il y a des oiſeaux qui ne paroiſſent qu'un moment & qui diſparoiſſent pour long-temps ; s'ils ſont rares ou communs ; quelle eſt leur nourriture ; comment ils ſe la procurent ; quelle

différence

différence il y a de la taille, du plumage entre le mâle & la femelle ; en quoi les couleurs des petits different des adultes ; ſi les oiſeaux ne muent qu'une ou pluſieurs fois l'année, & dans quelles ſaiſons ; s'ils ne changent pas de couleurs pluſieurs fois dans la même année, ce qui n'eſt pas très-rare parmi les oiſeaux des climats qui ſont entre les Tropiques ; s'ils pondent toute l'année, ou dans une ſaiſon ſeulement ; & quelle eſt cette ſaiſon ; combien la femelle fait de pontes ; combien d'œufs à chaque ponte ; quelle eſt la couleur des œufs ; de combien de temps eſt la durée de l'incubation ; comment & avec quelles ſubſtances la mere fait ſon nid, où elle le place ; ſi elle le conſtruit ſeule, ou ſi le mâle l'aide dans cette opération ; s'il partage avec elle l'ennui de la couvée, & les fatigues de la nourriture des petits ; ſi ceux-ci vivent long-temps en ſociété, & quand ils ſe ſéparent ; de quelle utilité ſont les oiſeaux, ou quel tort ils font ; comment on les chaſſe s'ils ſont ſauvages ; quels ſoins on en prend s'ils ſont domeſtiques ; s'informer du nom qu'on leur donne dans les pays où on les trouve ; ſpécifier ſur-tout la forme & la couleur des yeux, du bec & des pieds, leur couleur eſt très-ſujette à changer ; en un mot parler de leurs cris, & les faire connoître autant qu'on le peut.

Maniere d'envoyer les œufs & les nids.

Les *œufs* & les *nids* ſont des objets inſéparables de l'Hiſtoire Naturelle des oiſeaux. Nous avons parlé de l'un & de l'autre dans la ſuite de l'article *Oiſeau :* les *nids* ſont ces réduits où l'oiſeau pond ſes œufs, couve & éleve ſes petits : les nids ſont plus ou moins grands, & conſtruits quelquefois d'une maniere fort ſimple ; d'autres offrent de l'élégance, beaucoup de ſoins dans l'art de les conſtruire ; d'autres ont une forme très-ſinguliere, quelquefois bizarre, & méritent d'être connus, notamment ceux que l'on appelle *penſiles*, qui ſont fort longs, ſe balancent au gré des vents, n'étant attachés au bout d'une branche que par quelques liens fort déliés. On range les nids les uns à côté des autres ; on choiſit ceux de la même élévation pour les arranger enſemble dans une même boîte, de maniere qu'ils y ſoient comprimés également & mollement. On a ſoin d'y attacher leur nom. Quant aux *œufs*, on diſtingue ceux qui ſont frais en les expoſant à la lumiere d'une bougie, alors ils offrent une ſorte de tranſparence ; ceux qui ſont opaques indiquent qu'ils ont été couvés. On doit prendre garde à la fragilité de

ces objets quand on veut les vider. Pour cela on les perce par les deux extrémités, on ſouffle par l'un des bouts, alors la ſubſtance liquide de l'œuf ſort par le trou oppoſé : on l'expoſe ainſi à l'air pendant quelques jours ; il ſe deſſeche à l'intérieur : on écrit ſon nom ſur la coque ; enſuite on les place dans des boîtes garnies de caſes matelaſſées de coton, les caſes ſont formées pluſieurs à côté l'une de l'autre & maintenues par un chaſſis ou par des traverſes de bois en ſautoir & bien aſſujetties. Ces ſautoirs, qui doivent avoir une hauteur ſupérieure au diametre des œufs, ſervent à les pincer pour être enlevés de la boîte à volonté : la boîte peut être profonde & contenir pluſieurs diviſions : on doit mettre les gros œufs au fond & garnir auſſi de coton le deſſus des œufs, de maniere que la boîte ſoit pleine.

OISEAU-ABEILLE ou SUCE-FLEUR. On l'appelle auſſi *bourdonneur* ou *oiſeau murmure :* c'eſt ou le colibri ou l'oiſeau mouche. *Voyez à l'article* COLIBRI.

OISEAU D'AFRIQUE ou POULE DE BARBARIE, *avis Afra. Voyez* PINTADE.

OISEAU ARCTIQUE. *Edwards* donne ce nom au *Stercoraire*. Voyez ce mot.

OISEAU DE COMBAT, ou PAON DE MER ou LE COMBATTANT, *avis pugnax*. Les Suédois, chez qui cet oiſeau de rivage eſt commun, le nomment *bruthane*. Ce volatile eſt du genre du bécaſſeau, & de la grandeur du chevalier : ſon bec & les plumes de ſon cou ſont longs. La bigarrure du plumage dans les mâles eſt admirable ; il eſt toujours ſi varié en couleurs, qu'on en trouve difficilement deux de pareils. Le devant de ſa tête eſt couvert d'une infinité de petites papilles couleur de chair ; il a le bec & les pieds rouges. Cet oiſeau porte ſon nom de ſa paſſion belliqueuſe. Les mâles aiment tant à ſe battre, ſur-tout lorſqu'ils ſont en amour, que quand deux ſe rencontrent, le duel s'engage & le combat ne ceſſe que par la mort du vaincu. Les oiſeleurs qui les guettent, tendent alors leurs pieges & les attrapent avant qu'ils ſoient ſur leurs gardes : lorſque ces oiſeaux commencent à muer, des enflures blanches s'élevent autour de leurs yeux & de leur tête ; quand on veut les élever & les engraiſſer, on les tient ſéparés ou enſemble dans un lieu clos & obſcur, on les nourrit avec de la mie de pain & du lait. Ils multiplient auſſi en été dans les marécages de Lincoln en Angleterre.

OISEAU DU CADRAN SOLAIRE. *Voyez à l'article* PIE.

Digitized by Google

OISEAU COURONNÉ DU MEXIQUE. *Voyez* OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE.

OISEAU DE FEU. *Voyez* FOULIMENE.

OISEAU FRÉGATE. *Voyez* FRÉGATE.

OISEAU GOITREUX. *Voyez* PÉLICAN.

OISEAU DES INDES. Cteſias, Ariſtote, Elien, Pauſanias & quelques autres ont donné ce nom par excellence au *Perroquet*.

OISEAU DE JUNON ou DE MÉDIE. *Voyez* PAON.

OISEAU DE JUPITER, eſt l'aigle. Quelquefois auſſi on donne ce nom au chardonneret.

OISEAU DE MER. *Voyez* PAILLE-EN-CUL.

OISEAU DE MONTAGNE. *Voyez à l'article* HOCOS.

OISEAU DE MORT. Le peuple donne ce nom au *papillon tête de mort* & à la *fréſaie*. Voyez ces mots.

OISEAU MOUCHE, *melliſuga*. Voyez à l'article COLIBRI.

OISEAU MURMURE. *Voyez* COLIBRI.

OISEAU DE NAZARETH. On a donné ce nom par corruption à un très-gros oiſeau trouvé dans l'iſle de Nazare, & qui ſe voit auſſi dans l'Iſle Maurice aujourd'hui l'Iſle Françoiſe. Cet oiſeau a du rapport avec le *dronte*, mais il en differe par pluſieurs caracteres ; il eſt plus gros qu'un cygne, au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir, & cependant il n'eſt pas abſolument ſans plumes, car il en a de noires aux ailes, & de friſées ſur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue. Il a le bec gros, recourbé un peu par deſſous, les jambes hautes couvertes d'écailles, trois doigts à chaque pied, le cri de l'oiſon, & ſa chair eſt médiocrement bonne. La femelle ne pond qu'un œuf, & cet œuf eſt blanc & aſſez gros.

OISEAU DE NEIGE. Oiſeau ſemblable à la linote. Son nom lui vient de ce qu'il ne ſe voit jamais que ſur la neige glacée à Spitzberg. Cet oiſeau eſt ſi familier qu'il ſe laiſſe prendre à la main, ce qui peut être produit par la faim qu'il éprouve dans ce climat glacé : ſa chair eſt d'un aſſez bon goût. Cet oiſeau ne ſeroit-il pas le *moineau de neige ?* Voyez ce mot.

OISEAU DE NERTE, ou CHACHA. *Voyez à l'article* GRIVE.

OISEAU DE NUIT. *Voyez* au mot OISEAU.

OISEAU DE PARADIS ou MANUCODIATA, *avis paradiſæa*, eſt un oiſeau très-beau à voir par la ſingularité, la forme & la ſituation de ſes

ailes, différentes de celles de tous les autres oiſeaux ; car des côtés de la poitrine ſortent de très-longues & nombreuſes plumes qui paſſent de beaucoup la longueur de la queue, & qui ſont très-larges ; & du croupion de quelques-uns de ces oiſeaux, ſortent deux longs filets noirâtres non emplumés, mais bien plus longs que les plumes mêmes. La tête & les yeux ſont petits à proportion du corps, le bec eſt effilé comme celui de la pie. Les Naturaliſtes & les Voyageurs en diſtinguent de pluſieurs eſpeces. *Rai* dit que ce ſont des oiſeaux de proie de la petite eſpece. On a fauſſement cru qu'ils ſe nourriſſent de l'air, qu'ils volent toujours ſans relâche, & qu'ils ſont ſans pieds. Ils ne les perdent que par la vieilleſſe ou par la maladie. Ils ont quatre doigts à chaque pied, trois devant & un derriere, les ongles ſont courbés & pointus. Ils font la chaſſe aux pigeons, aux verdiers & à d'autres petits oiſeaux ſemblables, & ſe nourriſſent comme les autres oiſeaux de proie. Il eſt encore auſſi faux qu'on n'en trouve que de morts. Ces oiſeaux ſe perchent ſur les arbres, & par rapport à leur vol prompt & rapide, ſemblable à celui des hirondelles, les Indiens les appellent *hirondelles de Ternate*, du lieu où il s'en trouve beaucoup. *Helbigius* dit qu'on ne rencontre ces oiſeaux que dans les terres Auſtrales Orientales.

Cluſius fait deux genres de ces oiſeaux de Paradis : M. *Briſſon* n'en fait qu'un qui comprend la grande & la petite eſpece. Chaque eſpece a ſa couleur différente. Les grands ſont les plus beaux, & ſe trouvent ordinairement dans la principale des Iſles d'Arou : ils ont des filets au croupion. Les petits, qui ſont moins beaux, ſe rencontrent dans les Iſles nommées *Papua*, ou dans la nouvelle Guinée. Ils n'ont point de filets : ils ſont blancs & jaunâtres.

Ces deux ſortes d'oiſeaux ont un Roi diſtingué par ſa petiteſſe, & par un vol plus élevé que ceux de ſon eſpece. Son plumage eſt éclatant : il porte à ſa petite queue deux filets deux fois auſſi longs que le corps de l'oiſeau, & qui lui ſont communs à la vérité avec ſes ſujets, mais il n'y a que lui qui les ait ornés d'yeux à l'extrémité. Rien ne reſſemble mieux aux crins d'une queue de cheval, dont les extrémités ſeroient terminées par une boucle de plumes friſées & colorées. La ſpirale de chaque filet tournée en dedans eſt beaucoup plus groſſe que le filet, ce qui préſente un coup d'œil très-ſingulier.

Ces magnifiques oiſeaux, ſi recherchés des Européens curieux, ſont nommés, dit *Aldrovande*, par les habitans des Iſles Moluques, *manucodiatæ*, c'eſt-à-dire, oiſeaux de Dieu, parce qu'on prétend ignorer

Digitized by Google

leur origine. L'oiſeau de Paradis de la grande eſpece, eſt de la grandeur de la colombe : ſes aîles ſont rouges. *Helbigius* dit qu'ils ſont preſque neuf mois ſans plumes, à cauſe des pluies & des tempêtes, & qu'à peine les voit-on une fois pendant tout ce temps : mais au commencement du mois d'Août, lorſqu'ils ont fait leurs petits, leurs plumes reviennent ; pendant le mois de Septembre & d'Octobre, ils ſuivent en troupe fidelle & bien diſciplinée leur Roi, comme font en Europe les étourneaux. Amis entr'eux ils demeurent toujours immobiles ſur l'arbre ſur lequel ils ſe ſont aſſemblés le ſoir, juſqu'à ce que le Roi paſſe, & emmene avec lui toute la troupe docile. Toutes leurs démarches ſont réglées ſur la ſienne. Ils ſe nourriſſent auſſi de baies rouges qui croiſſent ſur des arbres branchus & élevés. On conſtruit ſur les branches de ces arbres de petites cabanes percées de pluſieurs trous, dans leſquelles un chaſſeur ſe cache avant l'arrivée des oiſeaux, & de là on les tue, en leur lançant des petites fleches faites avec des roſeaux. Si le Roi eſt percé d'une fleche, on tue aſſez ordinairement tous les autres qui reſtent ; c'eſt ainſi qu'on ſe rend preſque maître de la troupe entiere. Dès qu'ils ſont tombés à terre, & qu'on les a ramaſſés, il y en a qui leur ouvrent le ventre avec un couteau, & ayant enlevé les entrailles avec une partie de la chair, ils introduiſent dans la cavité un fer rouge, enſuite les font ſécher à la cheminée, & les vendent à vil prix à des Marchands, ſous le nom de *burang-haru*. Les Portugais appellent l'oiſeau de Paradis *oiſeau du ſoleil*.

Les Indiens de l'île de Papoë coupent les pieds & les ailes de l'oiſeau de paradis noir, les étendent, les préparent & les ſechent pour en faire des éventails ou des plumets, des panaches dont ils ornent leurs caſques. Cet oiſeau, quoique d'un plumage noirâtre, a auſſi un éclat de pourpre, mêlé d'or très-brillant. Les plumes de la queue ſont les plus variées de vert, de bleu & de rouge très-luſtrés.

Le mêlange des couleurs dans les oiſeaux de paradis eſt infini ; il n'eſt guere poſſible de déterminer la variété qui appartient à chaque eſpece, ſans entrer dans une énumération plus ennuyeuſe qu'utile. Nous nous contenterons donc de dire que toutes les plus belles couleurs principales s'y trouvent réunies, non pas généralement, mais par des nuances intermédiaires, dont le mêlange & le luſtre éclatant ſont de la plus grande beauté : il y a toujours au moins une couleur dominante ; ſi c'eſt la rouge, elle eſt mêlangée de vert, de bleu, de noir, de jaune pâle ou citron, de jaune doré, d'or, &c. Lorſque le deſſus de la tête & du cou ſont

Digitized by Google

jaunes, la gorge eſt verte, le dos châtain-rougeâtre, ainſi que les ailes. Les plumes qui ſervent à couvrir l'animal ſont longues, pointues au bout, griſes, blanches, jaunes & rouſsâtres : elles ſe réuniſſent & forment un faiſceau de plumes, d'autant plus beau, que les plumes ſont d'une grandeur différente.

On prétend que ceux qui ont le bec rouge, ainſi que les deux filets du croupion, ſont les mâles : ce n'eſt encore qu'une conjecture.

OISEAU PEINT, *avis picta*. C'eſt le même oiſeau que la poule de Barbarie. *Voyez* PINTADE.

OISEAU POURPRÉ. *Voyez* PORPHYRION.

OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE ou COURONNÉ. Les Ornithologiſtes ont donné ce nom à un *oiſeau huppé* & couvert de plumes, qui pour la plupart égalent la beauté de celles du paon. Il eſt de la grandeur d'un pigeon ; ſon bec eſt courbé & rouſsâtre, ainſi que ſes pieds. Sa queue eſt garnie de pluſieurs longues plumes d'un vert clair & couleur de paon, ſemblables pour la forme à des feuilles de glayeul ; les autres qui ſont couvertes, ſont noires par-deſſus & par-deſſous, & reſſemblent à celles du paon. Sa huppe ou crête qui ſe redreſſe & s'abaiſſe comme celle de notre huppe, eſt quelquefois fourchue & compoſée de plumes très-belles & luiſantes : il a la poitrine & le bas du cou rouges, & le haut comme le paon, ainſi que le dos, le deſſous des ailes & le dedans des cuiſſes. Les quatre premieres plumes des ailes ſont rouges, longues & pointues ; le reſte du pennage eſt pourpre ; les petites plumes des épaules ſont vertes.

Cet oiſeau vit dans la province de Tecolotlan vers Honduras : il aime à ſe promener au ſoleil, & ne peut être apprivoiſé en cage : il ſe nourrit de vermiſſeaux & de certains fruits ſauvages appellés *mazatli* : il éleve ſes petits dans des trous qu'il fait aux arbres ; il a le cri du perroquet, & chante le matin, à midi & le ſoir : il vole en troupes. Les plumes de ces oiſeaux ſont plus eſtimées que l'or : on en fait des aigrettes, &c. On tâche de les prendre vivans, pour avoir leurs plumes ſans les tuer. La chaſſe de cet oiſeau eſt royale comme celle de nos cerfs ; auſſi n'eſt-elle permiſe qu'aux riches du pays : quand ils ont de ces oiſeaux ſur leurs terres, ils les regardent comme un bien qui doit paſſer à leurs héritiers.

OISEAU RHINOCÉROS. Eſpece de calao. *Voyez ce mot.*

OISEAU DE PROIE. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU DE ROCHE, *avis charadrios ſive hiaticula*. Oiſeau de nuit

Digitized by Google

qui fréquente le bord des eaux, il eſt de la grandeur du pluvier, & a le bec long & effilé, d'un jaune noirâtre; le derriere de ſa tête eſt cendré, & le menton a une couleur blanche; le cou eſt cerclé de blanc & de noir; le dos & les petites plumes des aîles ont une couleur cendrée; la poitrine & le ventre ſont blancs; les pieds ont une couleur jaune-pâle, & les ongles ſont noirs. On ne trouve point de doigt derriere. On voit beaucoup de ces oiſeaux dans les montagnes de la Laponie & en Amérique.

OISEAU ROYAL. Nom que les habitans de Congo donnent au *héron* & au *butor*. A la Chine on donne le nom d'*oiſeau royal* ou d'*oiſeau du ſoleil* au *manucodiata* (oiſeau de paradis). M. *Perraut* croit au contraire, ainſi que nous, que la *grue baléarique* eſt le véritable oiſeau royal. *Voyez ces mots.*

OISEAU DE SAINT-MARTIN. *Voyez* JEAN-LE-BLANC.

OISEAU DE SAINT-PIERRE. *Voyez* PETREL.

OISEAU DE SAUGE, *ſalicaria*. Cet oiſeau qui fréquente les endroits humides entre les ſaules & les grandes ſauges, a le bec délié, droit & d'un rouge ſombre: ſes mâchoires ſont d'un blanc ſale: ſon dos & ſes aîles brunâtres: la poitrine & le ventre ſont d'un blanc pâle & jaunâtre: tous les bords extérieurs des aîles ſont d'un jaune pâle: les jambes & les pieds ſont d'un jaune rougeâtre: la queue eſt compoſée de douze plumes brunes.

L'oiſeau de ſauge eſt la fauvette des roſeaux, qui ſe nourrit de mouches & autres inſectes qu'il trouve parmi les ſaules; & pour les avoir à lui ſeul, il en chaſſe tous les petits oiſeaux.

OISEAU DE SCYTHIE. On a donné ce nom à une eſpece d'aigle dont la femelle fait, dit-on, éclorre deux petits ſans couver les œufs fécondés qu'elle a pondus: elle ſe contente de les mettre dans la peau d'un lievre ou dans celle d'un renard, & elle les porte ainſi enveloppés ſur l'enfourchure des branches d'un arbre. Quand elle ne chaſſe point, elle reſte perchée auprès du nid & fait ſentinelle: malheur à celui qui alors grimpe ſur l'arbre pour lui enlever ſes petits; car elle les défend avec une vigueur extraordinaire.

OISEAU DU SOLEIL. *Voyez l'article* OISEAU DE PARADIS.

OISEAU SORCIER ou DE MAUVAIS AUGURE. *Voyez* FRÉSAIE.

OISEAU TAILLEUR. Nom donné à un très-petit oiſeau de l'Iſle de Ceylan. Ce bipede vivant au milieu d'une troupe d'ennemis, tels que

ſinges, ſerpens, &c. a reçu de la Nature un inſtinct très-ſingulier & plein d'induſtrie pour la conſervation de ſa poſtérité. Le rameau le plus flexible ne lui paroît pas un aſyle aſſez ſûr contre ces brigands. Il prend une feuille morte, la coud à une feuille verte; ſon bec mince & délié eſt ſon aiguille; des fibres de duvet & de plumes lui ſervent de fil. Ceux qui viſitent le curieux *Muſæum* de Londres peuvent y obſerver pluſieurs de ces nids.

OISEAU DE TEMPÊTE, *procellaria avis*. Nom donné à un oiſeau gros à-peu-près comme un merle : ſon dos eſt noir au fond, mais le deſſus de ſes plumes eſt d'un beau bleu pourpré chatoyant : le cou eſt un peu verdâtre, ſa tête entiérement bleue : les ailes & le croupion ſont tiquetés de blanc. Les ailes ſont fort longues à proportion de ſon corps. Il habite la ſurface de la mer & ſe nourrit de poiſſon : ſes pieds n'ont point de talon, mais ſes doigts ſont palmés : il a le regard aſſuré, les jambes très-longues & ſans plumes, ſon bec pointu, un peu arqué : cet oiſeau ſe rencontre dans toutes les latitudes des mers un à un, excepté quand la tempête eſt prochaine; alors il s'éleve de deſſus la ſurface de la mer, & en un inſtant il eſt à perte de vue, & traverſe bientôt tout l'horizon viſible pour aller chercher quelqu'abri & s'y mettre à couvert. Mais ſi cet animal rencontre en pleine mer un vaiſſeau, il ne manque jamais, pour éviter la tempête qui s'avance dans les airs, de raſer la ſurface de l'eau & de s'attacher au navire du côté oppoſé au vent; les Nautonniers, ſur-tout ceux de la mer du Danemarck, accoutumés au phénomene de ces meſſagers, ne manquent pas de plier les voiles & de ſe préparer contre le gros temps qui menace, quoique la mer ſoit calme & qu'il ne regne point de vent. Le préſage qu'il donne de la tempête, vient apparemment de ce qu'ayant les aîles fort grandes il reſſent l'impreſſion la plus légere qui arrive dans les airs. A cette premiere ſenſation, la Nature l'invite à chercher les Iſles & les vaiſſeaux pour ſe mettre à couvert du danger. *Voyez* PETREL.

OISEAU DES TERRES-NEUVES. *Belon* donne ce nom au toucan vert du Bréſil. *Voyez* TOUCAN.

OISEAU TROMPETTE. *Voyez* TROMPETTE.

OISEAU DU TROPIQUE. *Voyez* PAILLE-EN-CUL.

OISEAU VERT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il reſſemble aſſez au perroquet; mais il n'en a pas toutes les manieres de faire. Il vole autour des arbres où les mouches ont fait des rayons de miel; il en eſt très-avide,

très-avide, & en fait sa nourriture ordinaire. Quand les habitans du pays voient cet oiseau s'arrêter sur une branche, c'est pour eux un indice sûr de l'endroit où le miel est caché. Le plumage de cet oiseau est de la plus grande beauté.

Séba a donné la description d'un nombre infini d'oiseaux qui n'ont point de noms particuliers. *Voyez* l'Ouvrage de cet Auteur. La plupart se trouvent néanmoins décrits dans le corps de ce Dictionnaire, avec les noms adoptés par les nouveaux Voyageurs ou par les Naturalistes modernes.

OISEAUX DE PASSAGE. Ce sont ceux qui à certaines saisons réglées de l'année se retirent de certains pays, & dans d'autres saisons fixes y retournent en traversant de vastes contrées. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU ou OISEAU TESTACÉE. Nom que l'on donne à une coquille bivalve du genre des moules : on l'appelle aussi *aîlée* ou *hirondelle* ou la *mouchette*, parce qu'au coin de sa coquille elle porte deux especes d'aîles qui augmentent sa largeur du double de sa longueur. M. *Adanson* la met dans le genre du *jambonneau*. Voyez ces mots.

OISON, est le petit d'une *oie*. Voyez ce mot.

OLAMPI. *Voyez* RÉSINE OLAMPI.

OLEB. Faux lin qu'on apporte d'Egypte, & qui est aussi bon que celui qu'on nomme *forcette*, mais d'une qualité inférieure à celui du *squinanti*, dont on fait dans le pays un très-grand commerce. Il ne faut pas confondre ce *squinanti* avec le *squenante* ou *jonc odorant*, qui est une espece de *gramen*. Voyez SCHÉNANTE.

OLIBAN ou ENCENS, *olibanum aut thus*, est une substance résineuse, seche, dure, d'un jaune blanchâtre, à peine demi-transparente, en larmes grosses comme des noisettes, arrondies & oblongues, farineuses en-dehors, brillantes en-dedans, d'un goût âcre, amer, & d'une odeur pénétrante, s'enflammant facilement, exhalant une vapeur très-aromatique, & s'éteignant difficilement ; quelquefois ces larmes ou gouttes d'encens sont accouplées, & ressemblent à des testicules ou à des mamelles ; c'est de-là que sont venues les distinctions ridicules d'encens mâle & d'encens femelle. On appelle *manne d'encens* les miettes ou les petites parties qui se sont formées par le frottement des morceaux, & l'on donne le nom de *suie d'encens* à cette *manne* brûlée de

la maniere qu'on brûle l'arcançon ou la poix pour faire du noir de fumée.

L'encens a été connu dans tous les temps, de preſque toutes les nations ; & ſon uſage a été très-fréquent & très-célebre dans les ſacrifices, car autrefois on les faiſoit avec de l'encens. On s'en ſervoit, comme l'on s'en ſert à préſent, pour parfumer les temples d'une odeur agréable. Cette coutume a paſſé chez toutes les nations & dans toutes les religions pour le culte divin.

On prétend que cette réſine eſt tirée par inciſion d'un petit arbre, dont les feuilles ſont ſemblables à celles du lentiſque, & qui croît abondamment dans la Terre-ſainte, & dans la partie de l'Arabie appellée *Saba*. On appelle cet arbre *arbor thurifera ;* d'autres diſent que l'Ethiopie, dont quelques peuples s'appellent auſſi *Sabéens*, produit également cette réſine odoriférante, &c. On la trouve auſſi dans le pays des Maures du côté d'Arguin. Nous ne ſommes pas plus certains de l'arbre qui porte l'encens ; on dit cependant que c'eſt un génévrier à fruit jaune ; mais les Voyageurs s'accordent preſque tous à dire, que les habitans de l'Arabie & du Levant obſervent des cérémonies ſuperſtitieuſes dans la maniere de récolter cette réſine.

M. l'Abbé *Demanet*, ci-devant Curé & Aumônier pour le Roi en Afrique, dit poſitivement dans le ſecond volume de l'*Afrique Françoiſe*, p. 149, que l'arbre ou arbriſſeau qui donne l'encens, eſt aſſez ſemblable au lentiſque, ſes branches ſont nombreuſes, aſſez déliées & flexibles ; leur écorce eſt mince, fort adhérente & de couleur griſe ; ſes feuilles ſont longues, étroites, tendres, charnues, toujours vertes & par paires ; mais les branches ſont terminées par une ſeule feuille ; le pédicule qui les ſoutient eſt rouge & aſſez fort. Ces feuilles ont une odeur forte, aromatique, & quand on les broie dans la main, elles rendent une liqueur onctueuſe.

On recommande l'uſage interne de l'oliban pour les maladies de la tête, de la poitrine, de la matrice, du flux de ventre, & pour le crachement de ſang : on emploie l'encens extérieurement dans les fumigations de la tête, pour les catharres & les vertiges ; diſſous dans l'eſprit de vin, il mondifie les plaies. Selon M. *Bourgeois*, on fait un emplâtre avec l'encens pulvériſé & la térébenthine, qu'on applique avec beaucoup de ſuccès ſur les entorſes & foulures de nerfs, après avoir diſſipé

Digitized by Google

l'enflure & l'inflammation par le moyen des fomentations aromatiques.

Autrefois on avoit coutume d'apporter avec l'oliban l'écorce de l'arbre de l'encens, qui eſt aſtringente : on ne s'en ſert plus aujourd'hui. On la diſtribuoit dans le commerce ſous le nom de *narcaphte* ou *thymiama*, ou *parfum*, ou d'*encens des Juifs*, parce que ce peuple s'en ſervoit ſouvent dans ſes temples; quelquefois auſſi c'étoit une maſſe ſeche, un peu réſineuſe, rougeâtre, en écorce, qui avoit l'odeur pénétrante du ſtorax liquide, tiré par décoction des écorces de l'arbre appellé *roſa mallos*.

Oliban, ſelon *Lémery*, ſignifie *huile du Liban*, parce que cette réſine découle auſſi, dit-il, d'une eſpece d'arbre qui eſt au pied du Mont Liban. Tout l'encens du commerce nous vient par la voie de Marſeille : il en vient cependant auſſi des Indes, ſous le nom d'*encens de Moka*; ce ſont les vaiſſeaux des Compagnies des Indes qui s'en chargent dans ce port de l'Arabie. Cet encens eſt inférieur au précédent ; on a donné le nom de *gros encens*, d'*encens commun* & de *galipot* à une autre réſine, qui découle des pins de différentes contrées de l'Europe. *Voyez au mot* PIN.

OLIET. C'eſt le treſle ſauvage jaune.

OLIVES. Nom que les Conchiliologiſtes donnent à un genre de coquillage marin, de la claſſe des univalves, dont M. *d'Argenville* compoſe la onzieme famille de coquilles appellées *cylindres* ou *rouleaux*, ou qu'il y joint, & que M. *Adanſon* met dans le genre des *porcelaines*; voyez ces mots. En général, les coquilles appellées *olives* ont l'échancrure qu'on obſerve près de la culaſſe de tous les rouleaux, ce qui forme une ſpirale intérieurement; mais on diſtingue toujours le genre de l'olive de celui du rouleau. Les plus groſſes olives ſont celles de Panama ; elles ont depuis un juſqu'à trois & quatre pouces de long.

Ces coquilles ſont naturellement belles, brillantes & forment plus de variétés que d'eſpeces. On diſtingue 1°. l'*olive verte* & *marbrée*; 2°. l'*olive de couleur d'agate* bariolée par le bas; 3°. le *cylindre* nommé *porphyre*; 4°. l'*olive noire* ou *moreſque*; 5°. l'*olive jaune*; 6°. la *ſolitaire*; 7°. la *bariolée* & *faſciée* par le bas; 8°. l'*olive alphabet*; 9°. la *violette* de Panama; 10°. l'*olive blanche* marquée de lignes fauves; 11°. celle dont le ſommet eſt couronné; 12°. la *chagrinée*, ponctuée de noir avec des taches jaunes; 13°. la *blanche* marbrée de taches brunes; 14°. l'*olive* faite en zigzags bruns ſur une couleur jaune.

OLIVES PÉTRIFIÉES. Nom donné à des pointes d'ourſin foſſiles; appellées des Naturaliſtes *pierres judaïques.* Voyez ce mot.

OLIVIER, *olea.* L'olivier eſt un arbre fort utile, & la ſource de la richeſſe de quelques-unes de nos Provinces méridionales; il croît abondamment en Provence, en Languedoc, en Italie, & auſſi en Eſpagne. On peut, moyennant quelques précautions, en élever dans nos jardins, ſur-tout en eſpaliers, mais ſeulement par curioſité; ils ne nous y donnent du fruit que dans les années chaudes & ſeches.

On compte pluſieurs eſpeces d'oliviers, dont la plus grande partie ne ſont que des variétés: on les cultive toutes; les unes, parce que leurs fruits ſont propres à être confits; les autres parce qu'elles donnent l'huile la plus fine; d'autres enfin, parce qu'elles fourniſſent une plus grande quantité de fruits. L'olivier à petits fruits ronds eſt celui qui donne les olives que l'on nomme *picholines*, ou *olives à la picholini*, & que l'on ſert ſur les tables, comme étant les meilleures & les plus agréables à manger; les ſecondes en groſſeur, ſe nomment *amelodes*, on les mange auſſi, & bien des perſonnes les aiment autant en ſalade que les picholines: enfin, les plus groſſes viennent d'Eſpagne & de Vérone, & ſont bonnes à tourner, c'eſt-à-dire, à être pelées; on s'en ſert en cuiſine dans les ragoûts. Il y a beaucoup d'autres olives dont les différences ſe tirent de la figure, de la couleur, de la grandeur, du ſuc, de la variété des lieux, ou du nom de ceux qui ont inventé diverſes manieres de les préparer, mais qu'il ſeroit trop long de parcourir.

L'olivier devient plus ou moins beau, & plus ou moins gros, ſuivant la nature des ſols. Il croît aſſez volontiers dans toutes ſortes de terrains; néanmoins les terres légeres & chaudes lui conviennent mieux; dans les terres ſubſtantielles les arbres ſont plus beaux, plus gros, au lieu que dans les terres maigres le fruit eſt de meilleure qualité: les feuilles des oliviers ſont entieres, non dentelées, unies, épaiſſes, dures & oppoſées deux à deux ſur les branches; elles ne tombent point l'hiver; il y en a de fort longues & d'autres très-courtes, ſuivant l'eſpece d'olivier. Les fleurs de ces arbres ſont de petits tuyaux très-courts, diviſés par le bord en quatre parties ovales; aux fleurs ſuccedent les olives, qui ſont des fruits charnus, ovales, plus ou moins alongés, & plus ou moins gros, ſuivant les eſpeces; ils contiennent un noyau fort alongé, très-dur, qui renferme deux ſemences, mais dont il y en a toujours une qui avorte.

Digitized by Google

Les oliviers ſe multiplient aiſément de drageons enracinés, & qui donnent du fruit au bout de huit ou dix ans, lorſqu'on a eu ſoin de les greffer. On greffe les eſpeces d'oliviers qui donnent l'huile la plus fine, & ceux qui donnent la plus grande abondance de fruits, ſur les eſpeces médiocres & ſur les mauvaiſes. Chaque eſpece d'olivier eſt déſignée par des noms différens; ceux qui ſont ſinguliérement eſtimés pour donner une huile fine, ſont le *cormeau*, ainſi nommé en Languedoc, parce que ſes fruits reſſemblent à ceux du cormier; l'*ampoullau*, dont les fruits ſont gros & arrondis; & le *mourcau*, eſpece d'olivier précoce à fruit rond. Ces eſpeces en Languedoc, & quelques autres en Provence, donnent l'huile la plus fine quand elles ſont dans un terrain favorable. En général on diſtingue dix-neuf ſortes d'oliviers: ſavoir, 1°. l'*olivier ſauvage*, il vient naturellement ſur les montagnes, ſon fruit eſt très-petit & peu nombreux; 2°. l'*olivier* à petit fruit long, c'eſt l'*olive picholine*; 3°. l'*olivier* à petit fruit rond ou l'*aglaudan* ou la *caïanne*, il donne l'huile la plus fine; 4°. l'*olivier* à gros fruit long & à boſſes, ou la *laurine*; 5°. l'*olivier* à fruit de *corniau* ou de *cormeau*; 6°. l'*olivier ampoullau*; 7°. l'*olivier mourcau*; 8°. l'*olivier d'Eſpagne* à très-gros fruit, il eſt très amer; 9°. l'*olivier de Luques*, ſon fruit eſt odorant; 10°. l'*olivier ſauvage d'Eſpagne*, la pointe de ſon fruit eſt tronquée; 11°. l'*olivier à feuilles de buis*, cette eſpece eſt fort robuſte; 12°. le *grand olivier franc* ou l'*amelou*, ſon fruit eſt de la forme d'une amande; 13°. l'*olivier à fruit long*, d'un vert foncé; 14°. l'*olivier à fruit blanc*; 15°. l'*olivier royal* à gros fruit très-charnu; 16°. l'*olivier à fruit rond*, appellé le *verdale*; 17°. l'*olivier à fruit en grappes* ou le *bouteilleau*; 18°. l'*olivier à petit fruit rond*, panaché de rouge & de noir, ou le *pigau*; 19°. l'*olivier à petit fruit rond & noirâtre*, c'eſt le *ſalierne*. Les ſix eſpeces d'olives qu'on connoît aujourd'hui en Provence, proviennent du plant ſauvage, nommé *pétoulier*, du plant d'Aix, de celui d'Aiguieres, de Saurin, de Salon, & de celui qu'on nomme enfin d'Aglantau; elles ont pris différens noms dans pluſieurs cantons de la Provence, ainſi qu'ils ſont déſignés ci-deſſus.

On greffe les oliviers à la pouſſe lorſqu'ils ſont en fleur: ſi on a tardé, & que les arbres aient du fruit, on ſe contentera d'enlever au-deſſus de l'écuſſon le plus élevé un anneau d'écorce, de deux doigts de largeur: dans ce cas, les branches ne périſſent point dans cette premiere année, elles nourriſſent le fruit, & on ne les retranche qu'au printemps

ſuivant. On a coutume de planter les oliviers en quinconce, & par rangées fort éloignées les unes des autres; entre ces rangées on plante de la vigne, ou on y ſeme du grain. On obſerve que les oliviers, ainſi que quantité d'autres arbres fruitiers, ne donnent abondamment du fruit que tous les deux ans. Tout l'art de la taille de ces arbres conſiſte à les décharger du trop de bois: on a obſervé en général, qu'un arbre trop chargé de bois ne donne point autant de fruit, ni ſi bien conditionné.

Lorſqu'on veut confire les olives, on les cueille avant leur maturité. L'art de les confire conſiſte à leur faire perdre leur amertume, à les conſerver vertes, & à les imprégner d'une ſaumure de ſel marin aromatiſé, qui leur donne un goût agréable. On emploie pour cela différens moyens. On ſe ſervoit autrefois d'un mêlange d'une livre de chaux vive, avec ſix livres de cendres de bois neuf tamiſées. Mais depuis quelque temps, au lieu des cendres on n'emploie plus que la leſſive; on prétend que les olives en ſont plus agréables au goût & moins mal-faiſantes: ces leſſives ſervent à adoucir les olives. Quelques Provençaux retirent, au bout d'un temps, leurs olives de leur ſaumure: ils ôtent le noyau & mettent à ſa place une câpre, & ils conſervent ces olives dans d'excellente huile: ce fruit ainſi préparé excite beaucoup l'appétit en hiver. Quand les olives ſont parfaitement mûres, elles ſont molles & d'un rouge noir; on les mange alors ſans préparation, en les aſſaiſonnant ſeulement avec du poivre, du ſel & de l'huile, car elles ſont alors très-âcres.

L'huile eſt ſans contredit le revenu le plus certain qu'on puiſſe ſe promettre des oliviers; ſa bonté dépend de la nature du terrain où croiſſent ces arbres, de l'eſpece d'olive qu'on exprime, & des précautions qu'on prend pour la récolte, la détrition & l'expreſſion de ces fruits, & même de la ſéparation de la partie extractive. Les olives qui ne ſont pas mûres, laiſſent à l'huile une amertume inſupportable: ſi elles le ſont trop, l'huile prend un goût unguineux; le véritable point de maturité eſt eſſentiel. Lorſqu'on eſt dans une poſition favorable, on s'attache à cultiver les eſpeces d'oliviers qui donnent des huiles fines; autrement on cultive des eſpeces d'oliviers qui donnent beaucoup de fruit, & on en fait de l'huile pour les ſavonneries, ou pour les lampes. Vers le mois de Novembre & de Décembre, on fait la cueillette des olives; le mieux eſt de les mettre auſſi-tôt dans des cabas, & de les exprimer tout de ſuite dans le preſſoir, afin d'en retirer une huile bien fine. Ceux qui ne ſont de l'huile que pour les ſavonneries, les laiſſent entaſſées pendant quelque

temps dans leurs greniers : on les exprime enſuite, & de cette maniere on en retire une plus grande quantité d'huile. Ceux qui recueillent l'huile dont on fait uſage dans les alimens, les laiſſent auſſi quelquefois fermenter en tas, dans la vue de tirer une plus grande quantité d'huile, ce qui eſt cauſe que l'huile fine eſt toujours très-rare. On doit avoir ſoin de faire dépoſer l'huile pour l'avoir dans ſa pureté; l'huile produite par la chair ſeule des olives, a toute la perfection qu'on peut deſirer, & ſe conſerve pendant pluſieurs années, tandis que celle qu'on tire ſoit des amandes ſeules, ſoit du noyau, ſoit enfin de la totalité de l'olive broyée à l'ordinaire dans des moulins publics, eſt toujours plus ou moins défectueuſe, perd ſa limpidité au bout d'un certain temps, & devient très-ſujette à ſe rancir; on doit avoir l'attention de tenir l'huile dans des vaſes bien fermés. Le marc qui reſte, lorſqu'on a exprimé toute l'huile, eſt nommé *grignon*, & ne peut plus ſervir qu'à faire des mottes à brûler. On appelle, d'après les Anciens, la fece d'huile récente, *amurca*; c'eſt un bon remede pour les rhumatiſmes : on fait communément à Paris la cire à cirer les ſouliers avec la fece d'huile ſoutirée & le noir de fumée.

L'huile d'olive entre dans quantité de baumes, d'onguents, d'emplâtres, & de linimens adouciſſans & relâchans; elle eſt émolliente, réſolutive; elle adoucit les tranchées de la colique & les douleurs de la dyſſenterie; c'eſt un des meilleurs remedes lorſqu'on a eu le malheur d'avaler des poiſons corroſifs, mais elle ne prévient pas les accidens funeſtes de la morſure de la vipere, comme pluſieurs lettres de Londres l'avoient annoncé en 1736. Conſultez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1737*. Elle eſt, dit M. *Bourgeois*, très-efficace pour guérir les piqûres des guêpes, des abeilles, & d'autres inſectes. Il ſuffit d'appliquer auſſi-tôt ſur la piqûre une compreſſe imbibée d'huile, & l'on eſt guéri ſans qu'il ſurvienne aucune enflure ni inflammation.

Le baume Samaritain ou de l'Evangile, n'eſt compoſé que d'huile & de vin. L'huile *omphacine*, ſi célébrée des Auteurs, ſe tire des olives vertes : ce n'eſt à proprement parler, qu'un ſuc viſqueux & brunâtre. Les Athletes, qui ſe préparoient à la lutte, s'oignoient le corps avec cette huile, enſuite ſe rouloient dans le ſable; ce qui, mêlé avec les ſueurs du corps dans l'exercice, formoit le *ſtrigmenta*, qu'on faiſoit racler avec ces ſortes d'étrilles (*ſtrigilis*) dont Mercurial nous a donné la figure dans ſon *Traité de la Gymnaſtique*; ces raclures, ou plutôt ces ordures, étoient

Digitized by Google

fort eſtimées pour pluſieurs maladies, pour détruire les condylomes, les rhagades, &c. Les Marchands de *ſtrigmenta* faiſoient d'aſſez gros bénéfices.

En Provence, les Payſannes ſe ſervent de l'eau des olives pour calmer les affections hyſtériques : elles en font auſſi avaler aux hommes qui ſont hypocondriaques.

L'huile d'olive ne vaut rien pour la peinture, parce qu'elle ne ſeche jamais parfaitement bien. Le bois d'olivier eſt très-bien veiné : d'une odeur aſſez agréable ; il prend un beau poli : c'eſt ce qui le fait rechercher par les Ebéniſtes & les Tabletiers ; comme ce bois eſt réſineux, il eſt excellent à brûler.

Une grande ſéchereſſe, ou des pluies abondantes, occaſionnent une perte conſidérable ſur la récolte des olives. Ce fruit eſt très-ſujet à la piqûre d'un ver qui lui eſt particulier & qui l'endommage au point qu'après la récolte le produit en huile qu'on en tire eſt réduit à moitié. Voyez *Ver des olives.*

Le terrible hiver de 1709, qui fit périr grand nombre d'oliviers, donna occaſion de remarquer que cet arbre pouſſe quantité de racines, & qu'elles ſubſiſtent en terre pendant des ſiecles entiers. En 1709, on a tiré plus de bois de ces racines, que des tiges & des branches des arbres, & pluſieurs particuliers en vendirent alors pour plus d'argent que ne valoit leur fonds. Les branches ou rameaux d'oliviers chargés de feuilles, ſont depuis très-long-temps, des ſignes de concorde, les ſymboles de l'amitié & de la paix, comme celles de laurier ſont préſentement les marques de la gloire.

L'huile d'olive eſt employée avec la ſoude d'Alicante & la chaux vive, pour faire le meilleur ſavon. Le ſavon d'Alicante eſt recommandé en médecine pour l'uſage intérieur ; on l'ordonne pour enlever les obſtructions des viſceres, même pour la gravelle, la pierre & les maladies ſcrophuleuſes, ſur-tout ſi on joint à ſon uſage celui de l'eau de chaux d'huîtres calcinées. Ce ſavon eſt la baſe du fameux ſpécifique de Mademoiſelle *Stephens.*

Les feuilles d'oliviers ſont aſtringentes ; pluſieurs perſonnes s'en ſervent dans les gargariſmes pour l'inflammation de la gorge.

OLIVIER NAIN. *Voyez* CAMELÉE.

OLLAIRE. *Voyez* PIERRE OLLAIRE.

OMALISE, *omaliſus.* Inſecte coléoptere, à antennes filiformes. Son corſelet

corſelet eſt applati, à quatre angles, dont les deux poſtérieurs finiſſent en pointes aiguës. *Hiſtoire des inſectes des environs de Paris.* Cet inſecte eſt rare en France, mais aſſez commun dans les pays chauds de l'Aſie.

OMBELLIFERES, *umbellatæ.* Les Botaniſtes donnent ce nom à une famille de plantes aſſez rameuſes, preſque toutes herbacées : il y en a peu d'annuelles, mais il y en a beaucoup de biennales ou biſannuelles, les autres ſont vivaces par leurs racines, leſquelles ſont ou en navets ou tuberculaires. Leurs tiges ſont cylindriques, remplies de beaucoup de moëlle, ſouvent creuſes. Leurs branches ſont alternes, ainſi que leurs feuilles, qui ſont ou entieres, ou digitées, ou ailées. La plupart des fleurs ſont hermaphrodites, & diſpoſées en ombelles ou paraſol; elles ſont à cinq étamines & à cinq pétales attachées à la couronne du germe qui pouſſe deux piſtils & qui devient un fruit formé de deux graines nues, réunies contre un pivot commun. La naiſſance des ombelles, ou le centre d'où partent les pédicules des fleurs, eſt dans pluſieurs eſpeces environné de quelques feuilles en forme de fraiſe. La ſituation des ombelles ſur les tiges fournit ſouvent des caracteres aſſez conſtans. La couleur des fleurs eſt peu changeante. Quelques-unes de ces plantes ſont ſtomacales & très-échauffantes. La plupart des autres ſont des poiſons aſſez vifs, ſur-tout celles qui croiſſent dans les marécages: le ſuc laiteux de leurs racines eſt cauſtique. On ſe préſerve de leurs mauvais effets en buvant des acides végétaux. On range parmi les ombelliferes, les eſpeces du *gens-eng*, du *fenouil*, du *carvi*, du *cerfeuil*, de la *ciguë*, de la *carotte*, de la *berce*, du *panais*, &c. *Voyez ces mots & celui d'*OMBELLE, *dans le Tableau alphabétique, &c. à l'article* PLANTE.

Nous avons un grand Ouvrage latin ſur les *plantes ombelles* par l'illuſtre *Moriſon :* en voici le titre : *Plantarum ombelliferarum diſtributio nova. Oxoniæ, 1672. in-fol. avec fig.*

OMBILIC & OMBILICAL. *Voyez* NOMBRIL.

OMBRAGE & OMBRE. L'ombre ſe dit d'un eſpace privé de lumiere, ou dans lequel la lumiere eſt affoiblie par l'interpoſition de quelque corps opaque. L'ombre ſuit exactement toutes les ſituations du ſoleil. La théorie des ombres eſt fort importante dans l'Optique & dans l'Aſtronomie ; elle eſt le fondement de la Gnomonique & de la Théorie des éclipſes, & de bien des connoiſſances géographiques, ſur-tout par

rapport aux peuples ſitués ſous l'un ou l'autre des deux Tropiques. Ombrager un lieu, eſt le couvrir de feuillages. On donne le nom de *pénombre* à cette ombre foible qu'on obſerve dans les éclipſes avant l'obſcurciſſement total, & avant la lumiere totale; ce phénomene eſt principalement ſenſible dans les éclipſes de lune. *Voyez* ÉCLIPSE.

OMBRE, *umbra marina*, eſt un poiſſon de mer à nageoires épineuſes, connu tout le long de la côte du Languedoc, ſous le nom d'*umbrino*: les François l'appellent *maigre*. Il eſt orné de certaines bandes tranſverſales jaunes obſcures, & de différentes teintes qui ſemblent faire ombre les unes ſur les autres. Ce poiſſon qui eſt de la grandeur d'une carpe a une verrue au menton, deux trous devant les yeux, & d'autres petits trous au bout du muſeau & à la mâchoire inférieure, point de dents, des nageoires noires: ſa chair eſt blanche & eſtimée dans toute l'Italie. C'eſt le *coragolus thymalus* de *Linnæus*.

L'OMBRE DE RIVIERE, *umbra fluviatilis*, eſt une eſpece de truite de couleur brunâtre; ſes nageoires ſont molles, ſa chair eſt blanche, ſeche & de bon goût.

Les habitans de Lauſanne donnent auſſi le nom d'*ombre* ou d'*omble*, au ſaumon de leur Lac: ſa chair a le goût de la truite ſaumonée.

OMBRETTE, *ſcopus*. Nom donné à un oiſeau du Sénégal, ſeul de ſon genre. Son bec eſt épais, long, droit & écraſé par les côtés: le bout de la mâchoire ſupérieure eſt crochu. L'ombrette eſt de la groſſeur de l'aigrette: ſon plumage eſt brunâtre.

ONAGRE, *onager*. C'eſt l'âne ſauvage. *Voyez ce mot à la fin de l'article* ANE.

ONCE, *onca*. Animal quadrupede de l'ancien Continent, dont nous parlerons dans l'*article* PANTHERE.

ONDATRA. *Voyez à l'article* RAT MUSQUÉ.

ONDE. Se dit du mouvement oſcillatoire que produit alternativement l'élévation & l'abaiſſement de la ſurface de l'eau doucement agitée. Les grandes ondes de la mer ſe nomment *vagues* & *flots*. Voyez ces mots. En Conchyliologie on appelle *ondes* les lignes qui vont en ſerpentant ſur la robe d'une coquille.

ONDÉE. On donne ce nom à une pluie paſſagere, & qui dure d'autant moins, qu'elle tombe plus fortement. *Voyez l'article* PLUIE.

ONGLE MARIN ou DACTYLE, *unguis dactilus*. C'eſt un coquillage dont on ſe ſert quelquefois en Normandie pour pêcher: il eſt connu en

Digitized by Google

France, ſous les noms de *ſolen* & de *coutelier*. Voyez ce dernier mot.

ONGLE ODORANT, *unguis odoratus*. Nom donné à une eſpece d'opercule de ſubſtance cornée qui appartient à un coquillage univalve, du genre des pourpres, lequel ſe pêche dans les marais des Indes, où croît une plante d'une odeur de ſpicanard, dont il ſe nourrit; c'eſt ce qui rend, dit-on, ſon opercule ſi odorante. On va ramaſſer ce coquillage dans l'été, quand les marais ſont deſſéchés: les meilleurs ſont blancs & gros, les operculés ſentent un peu le *caſtoreum*. On prétend qu'on en fait des parfums utiles aux femmes qui ſont près d'accoucher, & aux épileptiques. M. *Adanſon* a nommé ce coquillage *kalan*; cet Auteur dit, que les bords des deux levres de cette coquille, ſe teignent d'une couleur de cuivre, dès qu'elle eſt reſtée quelque temps ſur le rivage après la mort de l'animal.

ONGLES, *ungulæ*, eſt cette partie qui ſe trouve à l'extrémité des doigts tant des mains que des pieds des animaux: on la croit formée par les mamelons de la peau; on diroit de couches membraneuſes, longitudinalement ſoudées enſemble & qui ſont devenues cartilagineuſes, & comme oſſeuſes pour la dureté: elle paroît avoir beaucoup de rapport avec la ſubſtance qui compoſe le bec des oiſeaux, & la corne de quelques quadrupedes, particuliérement avec celles du belier, du bœuf & du bouc.

Malpighi, *Boerhaave*, *Heiſter* & M. *Winſlow*, paroiſſent avoir développé la formation & la ſtructure des ongles. Les couches de ſubſtance cornée aboutiſſent à l'extrémité de chaque doigt; la couche externe eſt la plus longue, mais les couches intérieures diminuent par dégrés juſqu'au plan le plus interne, qui eſt le plus court de tous; de ſorte que l'ongle augmente par dégré en épaiſſeur depuis ſon union avec l'épiderme, où il eſt le plus mince, juſqu'au bout du doigt où il eſt le plus épais. Nous invitons le Lecteur à lire les remarques particulieres de M. *du Verney* ſur les ongles de l'homme, dans le *Journal des Savans*, 23 *Mai* 1689.

Les ongles ont différentes couleurs & formes, ſelon leur uſage, & l'eſpece d'animaux à qui ils appartiennent. Chez l'homme, l'ongle qui ſert à donner plus de force à l'extrémité des doigts de la main & du pied, eſt de trois couleurs: on diſtingue ces trois parties; ſavoir, la *racine* qui eſt blanche, le *corps*, qui eſt couleur de chair, & l'*extrémité* qui n'eſt point attachée à la peau, qui croît toujours à meſure que l'on coupe

ce bout de l'ongle, qui eſt inſenſible : ſa couleur eſt ou blonde, ou terne ; nos ongles ne croiſſent que pendant la vie ; ils ont une forme convexe & tranchante ; ils recouvrent en partie le doigt où ils ſont adhérens. Dans le cheval, l'âne, le mulet, &c. l'ongle s'appelle *corne du pied ;* il eſt plus épais & plus dur à meſure qu'il s'éloigne des chairs ; c'eſt un bouclier qui recouvre, en maniere de chauſſure, l'extrémité du pied de ces animaux ; c'eſt un arc-boutant qui ſert non-ſeulement à les renforcer dans ces parties, mais à les préſerver d'un frottement, ſouvent auſſi dangereux que douloureux.

Quand les ongles, ainſi que toute eſpece de poil, ont été une fois taillés, ils ſont ſuſceptibles d'un grand accroiſſement, lequel diminue alors leur force naturelle ; c'eſt pour remédier à ces inconvéniens, qu'on eſt dans l'uſage de renouveller la taille de la corne des chevaux : mais nouvel incident ; cette corne eſt trop tendre, pour que l'animal puiſſe marcher ſur un chemin caillouteux : il a donc fallu avoir recours à des ſemelles de fer, qui ne ſont pour l'animal, qu'un gage, qu'un ſtigmate de ſon eſclavage.

Les bêtes de charge à pied fourchu, ainſi que le cochon, le mouton, l'élan, &c. ont auſſi les doigts des pieds revêtus d'un ſabot de corne, qui leur ſert à battre la terre.

Les quadrupedes d'un genre différent, qui ont les pieds fendus & l'entre-deux des doigts garnis de poil, ont, à l'extrémité de ces mêmes doigts, des ongles crochus, qui reſtent conſtamment en dehors dans le chien, &c. ou qui peuvent être retirés en dedans, comme chez le chat, le tigre, &c. ces ongles ſervent aux uns à fouiller, & aux autres pour grimper, déchirer, fixer un corps, &c. à d'autres ils ſervent de ſouliers.

L'ongle dans les oiſeaux, eſt la partie appellée *griffe* ou *ſerre ;* ſa forme eſt ronde, pyramidale, preſque toujours courbée ; ſon uſage eſt pour grimper & pour tenir l'animal perché : il s'en ſert pour emporter ſa proie : l'ergot, l'éperon & le bec de ces animaux ſont des eſpeces d'ongles.

Les amphibies quadrupedes ont auſſi des ongles, dont la forme varie beaucoup. Il ſuffit de citer ceux du caſtor, ceux de la tortue (l'écaille de cet animal, ainſi que les gros tuyaux de plumes des oiſeaux, ſemblent être auſſi de la nature de l'ongle) ceux du loup marin, ceux du crocodile ; enfin, la défenſe de la ſcie de mer eſt armée d'un grand nombre d'ongles pointus d'une eſpece particuliere. *Voyez à l'article* BALEINE.

Les ongles ont quelques uſages, tant dans les Arts, qu'en Médecine: ceux du dante, de l'élan, du mulet ſont aſtringens & anti-épileptiques; ceux de l'homme ſont vomitifs; ceux du bœuf & de la tortue ſervent à faire des manches de couteaux, des tabatieres, &c.

ONGULÉ & ONGUICULÉ. *Voyez à l'article* QUADRUPEDES.

ONICE ou ONYX, *onychium*. Communément on donne ce nom à une ſorte d'agate, à peine demi-tranſparente, formée par couches de différentes couleurs, arrangées, ou en maniere de cercles, ou par lits, les unes ſur les autres. Un ſilex veiné de deux teintes, très-dur, & également ſuſceptible d'un beau poli, peut auſſi porter le nom d'*onyx*.

La plus belle pierre onyx vient d'Arabie (on en trouve auſſi dans l'île de Ceylan, & l'Europe n'en manque pas, ſur-tout en Hongrie): l'on y diſtingue des cercles noirs, des zônes tannées ou brunes, ou bleues, & des cercles blancs & placés diſtinctement: on appelle *onglet*, la partie laiteuſe: la couche tannée, expoſée entre la lumiere & l'œil, doit paroître rougeâtre ou enfumée. L'on a de la peine à trouver ces pierres bien parfaites, auſſi ſont-elles cheres quand elles ont un certain volume. Ceux qui travaillent à les ſcier & polir, choiſiſſent celles dont les taches ſont diſpoſées de maniere à repréſenter, à l'aide de la taille, quelques parties d'animaux: c'eſt ainſi qu'en levant une partie de la premiere couche, on évide la ſeconde, qui eſt blanche ou bleuâtre, & l'on peut travailler ſur trois cordons de différentes couleurs: par ce moyen, dis-je, l'on forme de prétendus yeux pétrifiés d'animaux, que l'on vend aſſez cher au peuple crédule. On en fait communément des cachets & des bagues: il étoit d'uſage chez les Anciens de travailler cette pierre, de façon que le fond étoit d'une couleur, & ce qui étoit gravé, ſoit en creux, ſoit en relief, d'une autre couleur. Les Orientaux font un ſi grand cas de l'onyx, que dans la Chine, où on l'appelle *you*, il n'y a que l'Empereur qui ait droit de la porter: elle eſt nommée la *pierre des pierres* dans l'Ecriture Sainte.

La *memphite* ou *camée* eſt encore une ſorte d'onyx, gravée, mais naturellement compoſée de couches, l'une noire, rouſsâtre ou bleuâtre, ou couleur de chair, & l'autre blanche ou griſe: il arrive que l'on peut quelquefois ſéparer ces couches les unes des autres. Cette ſorte d'onyx eſt très-recherchée des Graveurs en relief, ſur-tout quand elle eſt d'un certain volume. *Voyez l'article* AGATE.

ONOCROTALE ou GRAND GOSIER. *Voyez* PÉLICAN.

ONOURÉ. Oiſeau de marécage qui ſe trouve en Guiane; il a les plumes émaillées de gris & de blanc; ſon bec eſt court & pointu; dès que la nuit eſt venue, il fait entendre ces quatre notes, *ut*, *mi*, *ſol*, *ut*. Les Negres en tuent beaucoup; il n'eſt bon qu'à la daube.

ONYCHITES, *unguis lapideus*. *Mercati* donne ce nom à des pierres qui ont une ſorte de reſſemblance à des ongles humains. Il y a apparence que ce ſont des foſſiles (peut-être des fragmens de palais de poiſſons), qui ont été arrondis par le mouvement des eaux & enſevelis en terre.

OOLITHE. Nom que les Naturaliſtes donnent à de petits corps pierreux arrondis, qui ont un certain rapport avec les *cenchrites*, les *méconites*, la *pierre ovaire*, ou avec les *ſtigmites*, les *hammites*, les *piſolites*, les *orobites*, les *phacites*, &c. M. *Schmidt*, Profeſſeur honoraire en antiquité dans l'Univerſité de Baſle, qui vient de donner un Mémoire ſur les *oolithes*, dit que toutes ces pierres ſont d'une nature très-différente; & qu'elles ne ſe reſſemblent qu'en ce qu'elles ſont toutes des amas de globules plus ou moins ronds & de toute ſorte de grandeur, de couleur & de matiere. Il dit avec raiſon que ces différens noms ont cauſé une telle confuſion parmi les Naturaliſtes, qu'il eſt preſque impoſſible de les entendre. M. *Schmidt* entreprend de fixer dans ſon Mémoire la véritable nature des oolithes; & il n'accorde ce nom qu'aux œufs pétrifiés des poiſſons, ou d'autres inſectes & animaux ovipares aquatiques. Ainſi les véritables oolithes ne ſe trouvent, ſelon lui, que rarement & en petite quantité (M. *Dannone*, Réſident à Baſle, conſerve dans ſon cabinet un crabe chargé d'œufs pétrifiés à l'endroit même où ces œufs ſortent de l'animal). Les graines des plantes pétrifiées ne ſont pas plus communes; & il conclut que tout le reſte, ſur-tout les amas immenſes de corps ronds, qui forment quelquefois des montagnes entieres, ne ſont autre choſe que des jeux de la Nature preſque toujours formés par une terre glaiſe ou martiale, diſpoſée par couches ſous une forme plus ou moins arrondie; mais l'Auteur des Annales Typographiques répond à cette aſſertion, que le haſard n'eſt point une cauſe; & quand il en ſeroit une, comment imaginer, dit-il, qu'une cauſe ſi aveugle eût pu produire des montagnes entieres de corps de même forme déterminée, telles qu'on en trouve près de Neufchâtel, dans le Piémont, ſur le mont Randen & ailleurs?

Quant à notre ſentiment ſur les oolithes, il eſt certain que parmi ces concrétions globuleuſes qui reſſemblent plus ou moins bien à des œufs de

poiſſons, d'écréviſſes marines, &c. il y en a d'argilleuſes, de martiales, & d'autres qui ſont ſpatheuſes, ſemblables à des débris de coquilles roulées; d'autres ſont compoſées de couches comme les bézoards; enfin d'autres reſſemblent beaucoup à des boutons d'étoiles marines. Toutes ces variétés de figures & de couleurs indiquent néceſſairement une différence dans la cauſe comme dans le produit. *M. Deſmarets a lu à l'Académie des Sciences, en 1761, pluſieurs obſervations ſur ces ſortes de corps.*

L'on a donné à ces corps pierreux, des noms arbitraires ou analogues aux ſubſtances qu'ils repréſentent: *orobites*, quand ils ont la figure d'orobes; *piſolites*, quand ils imitent des pois; *méconites*, quand ils ont la figure des grains de pavot; *cenchrites*, quand ils ſont de la grandeur des grains de millet, &c. Le gluten qui tient ces corps les uns aux autres, n'eſt pas toujours le même; ce qui fait que la maſſe totale qui réſulte de leur aſſemblage a plus ou moins de dureté, de conſiſtance & de couleur.

OPALE, *opalus*. Cette pierre précieuſe, déſignée dans *Pline* ſous le nom de *pæderos*, eſt d'un bleu laiteux ou de couleur de nacre de perle, preſqu'entiérement tranſparente, ayant la propriété de réfléchir tout à la fois les couleurs de l'iris, ou de les changer ſuivant la différente expoſition au jour ſous laquelle on la regarde: on en diſtingue de pluſieurs ſortes, qui toutes font feu avec l'acier.

1°. L'OPALE DE COULEUR DE LAIT, *opalus ireos lacteus*. C'eſt celle que les Joailliers appellent *opale Orientale* ou *opale Arlequine* ou *opale à paillettes*, parce que les lames couleur de gorge de pigeon qui s'y obſervent, paroiſſent comme autant de taches de différentes couleurs détachées. *Boëce de Boot*, Auteur du Parfait Joaillier, la regarde avec raiſon comme la plus précieuſe des opales, & même comme la pierre la plus merveilleuſe que la nature produiſe en ce genre: elle eſt dure, luiſante, preſque tranſparente, reſplendiſſante, d'un beau blanc laiteux, d'où ſort en chatoyant le feu du rubis, la pourpre de l'améthyſte, le jaune de la topaze, le bleu du ſaphir, le vert de l'émeraude & toutes les autres couleurs les plus brillantes des pierreries. Cet éloge magnifique n'eſt que la traduction du paſſage de *Pline* ſur l'opale. Cette pierre, dont il eſt fait mention dans l'*Apocalypſe*, *chap.* 21, ſous le nom de la *plus noble des pierres*, étoit autrefois en ſi grande eſtime chez les Romains, que Nonius le Sénateur aima mieux être privé de ſa patrie,

Digitized by Google

que céder ſon opale à Antoine qui la lui demanda. Cette pierre orientale ſe trouve dans le Ceylan, où on l'appelle *pierre élémentaire*, *lapis elementarius*. Les Indiens l'eſtiment autant que le diamant. On ne la taile point en facettes, mais en cabochon.

Il y a une autre ſorte d'opale orientale qui eſt eſtimée. On la nomme *opale en flammes*, parce que cette pierre chatoye comme ſi c'étoient des feux qui s'élançaſſent par lignes paralleles.

2°. L'OPALE OCCIDENTALE, *opalus occidentalis*, eſt ou jaunâtre ou noirâtre : la premiere, qui ſe trouve en Chypre & dans l'Arabie, domine par le jaune au travers duquel on voit quelques couleurs foibles; celle qui eſt noirâtre, laiſſe ſortir un éclat d'eſcarboucle ; l'on diroit d'un charbon noirâtre allumé par un côté. On la trouve en Egypte. Celle qui eſt verdâtre eſt peu eſtimée. Celle qui ſe trouve dans la mine d'argent de Freyberg en Saxe eſt aſſez belle. On nomme *argentine* celle qui eſt à fond blanc & à petits points, couleur d'argent. On trouve auſſi des opales à Eybenſtock en Saxe, en Bohème & en Hongrie : elles ſont de peu de valeur. Les opales ſont ordinairement par morceaux détachés, enveloppées dans des pierres d'autre nature, depuis la groſſeur d'une tête d'épingle, juſqu'à celle d'une noix. Les opales de ce dernier volume ſont très rares.

Il eſt bien ſingulier que toutes les belles couleurs de l'opale ſoient ſuſceptibles de diſparoître ou de changer de modifications, quand on la diviſe en éclats : l'expérience, qui a démontré plus d'une fois ce phénomene, fait croire que tout le jeu éclatant de l'opale eſt dû à la réfractions des rayons de la lumiere ſur cette pierre, diſpoſée naturellement pour produire cette réfraction : peut-être que l'*œil de chat*, l'*œil du monde*, & mieux encore le *girafol* & la *chalcédoine*, ne ſont que des eſpeces d'opales. Au reſte toutes les opales ſont les ſeules pierres que l'art n'a pu contrefaire avec autant de ſuccès que les autres pierreries. On en a cependant apporté une factice d'Egypte qui a trompé l'œil des Joailliers du Levant, ſi experts dans cette connoiſſance.

OPASSUM, eſpece de philandre. *Voyez* DIDELPHE.

OPERCULES, *opercula*, ſont les couvercles des coquilles univalves qui ferment leur bouche. *Voyez* l'article OPERCULES, *au mot* COQUILLAGE, *vol. II. p. 294 de ce Dictionnaire*. On appelle *operculites* les opercules devenus foſſiles.

OPHIOGLOSSE,

OPHIOGLOSSE, ou HERBE SANS COUTURE ou PETITE SERPENTAIRE, ou LANGUE DE SERPENT, *ophioglossum*, eſt une plante qui croît dans les lieux humides & quelquefois dans les endroits montagneux où il y a des ſources: ſa racine s'enfonce profondément en terre; elle eſt garnie d'un nombre de fibres aſſez groſſes, & ramaſſées comme dans l'*hellebore*. Voyez ce mot. Elle pouſſe une queue haute comme la main, laquelle ſoutient une ſeule feuille, aſſez ſemblable à une petite feuille de poirée, d'un goût douceâtre & viſqueux. Du milieu de cette feuille, c'eſt-à-dire du bout de la queue, ſort un fruit qui a la figure d'une petite langue applatie, pointue, dentelée, & partagée en pluſieurs petites cellules qui renferment, au lieu de ſemence, une pouſſiere menue qu'elles laiſſent échapper lorſqu'elles viennent à s'ouvrir dans la maturité.

L'ophiogloſſe tranſplantée dans les lieux ombrageux des jardins, s'y conſerve, & repouſſe tous les ans en Avril: elle reſte en vigueur juſqu'au mois de Juin, enſuite elle ſe fane entiérement & diſparoit. Cette plante eſt vulnéraire; on en fait une infuſion au ſoleil avec de bonne huile d'olive: alors c'eſt un baume excellent, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, particuliérement dans les maux de gorge violens.

OPHIOMORPHITE. Divers Auteurs donnent ce nom à la corne d'Ammon, à cauſe de ſes ſpirales qui la font reſſembler à un ſerpent entortillé.

OPHIONOT. *Voyez* MUSIMON.

OPHITE, *ophites*, eſpece de porphyre à taches de forme carré long, blanchâtres, diſpoſées ſouvent en forme d'étoile ou en forme de croix, ſur un fond vert foncé. Cette pierre connue des anciens eſt, dit-on, le *memphites* de Pline.

OPHTALMITES, nom donné à certaines pierres qui imitent un œil.

OPIER. *Voyez* OBIER.

OPIUM ou AMPHION DES INDIENS: *voyez* à l'article PAVOT BLANC. L'opium cyrénaïque eſt l'*Aſſa fœtida*.

OPOBALSAMUM. *Voyez* BAUME DE JUDÉE.

OPOCALPASUM ou OPOCARBASUM, ſubſtance gommo-réſineuſe, qui reſſemble beaucoup à la meilleure myrrhe liquide, & que l'on mêloit du temps de Galien avec la myrrhe même: il étoit difficile, ſelon cet Ecrivain, de les diſtinguer l'une de l'autre, ſinon par les effets: c'étoit un ſuc empoiſonné, qui cauſoit l'aſſoupiſſement & l'étran-

glement ſubit : il dit avoir vu pluſieurs perſonnes mourir pour avoir pris de la myrrhe, dans laquelle il y avoit de l'opocarbaſum ſans qu'elles le ſuſſent : peut-être n'étoit-ce qu'un ſuc compoſé d'une diſſolution d'*Euphorbe*, dans laquelle on macéroit les *larmes d'opium*. Les poiſons de cette eſpece ont été de tout temps auſſi en uſage en Afrique, que l'eſt en Amérique celui des fleches empoiſonnées par le ſuc du *mancelinier*. Voyez *ces mots*.

OPOPANAX : *voyez ſon article au mot* GRANDE BERCE.

OPOSSUM ou OPASSUM. Eſpece de *Philandre*. Voyez DIDELPHE.

OPUNTIA, FIGUIER D'INDE, RAQUETTE, NOPAL, ou CARDASSE, *cactus coccinellifer* : c'eſt une plante originaire d'Amérique & qui ſe fait remarquer, dans les ſerres du jardin du Roi, par ſa forme. Dans ſon pays natal elle devient grande & très-belle. On dit communément que les feuilles de cette plante ſortent les unes des autres ; mais on pourroit dire, avec plus de juſteſſe, que ce ſont ſes branches : les feuilles ſont proprement ces petits boutons qui paroiſſent toujours aux endroits où les épines croiſſent par la ſuite. Au reſte, puiſque ce que nous appellons des branches, avec *Bradley*, a toujours été regardé comme des feuilles, nous continuerons à leur donner le même nom que tout le monde.

Il y a pluſieurs eſpeces de ces plantes, qui different principalement par la grandeur de leurs feuilles, la couleur de leurs fleurs & de leurs fruits, par la couleur & la longueur de leurs épines. En général, elles ont toutes les feuilles de figure ovale ; il y en a des eſpeces qui les ont de près d'un pied de longueur, & d'autres ſeulement de deux ou trois pouces : leurs feuilles ſont ordinairement garnies de diſtance en diſtance de nœuds d'épines ; il y en a de ſi longues, que les Indiens du pays s'en ſervent au lieu d'épingles ; d'autres ont les épines ſi courtes qu'on les apperçoit à peine. Les petites épines cauſent des piqûres cuiſantes, & quand elles ſont entrées dans la peau, elles ſont quelquefois plus d'un mois à ſortir, ſi on n'a bien ſoin de les chercher ſur le champ & de les enlever. Une particularité ſinguliere, c'eſt que le fruit paroît toujours avant les fleurs ſur cette eſpece de plante, & lorſqu'il ſemble être bien mûr, la fleur s'épanouit à ſon extrémité ; elle eſt compoſée d'environ dix pétales & d'une grappe de petits filets au milieu. Cette fleur s'ouvre toujours à la chaleur du ſoleil, & ſe referme à l'approche de la nuit. Les étamines ſont douées d'une grande ſenſibilité ; en effet, ſi l'on touche les filets des étamines, avant qu'elles aient répandu leur pouſſiere fécondante, qui

Digitized by Google

eſt compoſée de molécules ordinairement ſphériques, très-petites, jaunâtres & luiſantes, ils ſe couchent tous circulairement les uns ſur les autres, pendant que les anteres jettent la pouſſiere qu'elles contiennent (un mouvement ſemblable a été obſervé par M. *de Juſſieu* dans les étamines de l'*hélianthéme*. Voyez ce mot.). Quand le fruit eſt mûr, il a une reſſemblance groſſiere avec nos figues : *voyez Hiſt. de la Jamaïque de Hans-Sloane.* Il eſt ordinairement d'une couleur rouge foncée, & il a cela de particulier, qu'il rend l'urine de celui qui en mange trop, rouge comme du ſang, ſans cependant qu'il en éprouve la moindre douleur. C'eſt le ſuc de ce fruit, qui donne la couleur rouge à la cochenille qui s'en nourrit; auſſi cet inſecte nous donne-t-il en teinture une des plus belles couleurs. On dit que les Teinturiers Indiens ſe ſervent du ſuc même du fruit pour teindre en rouge.

Les fleurs des opuntia ſont jaunes pour l'ordinaire, à l'exception d'une eſpece qui a des fleurs couleur d'écarlate; mais cette eſpece eſt plus tendre, plus difficile à conſerver, & plus ſujette à pourrir que les autres. Celle-ci eſt le *tuna mitior*, *flore ſanguineo cochenilliſera* de Dillenius. Les unes ſe plaiſent à ramper ſur la terre, d'autres croiſſent plus droites; mais toutes aiment les endroits pierreux & les rochers. Ces plantes demandent une chaleur proportionnée au climat d'où elles viennent : il y en a une petite eſpece à feuilles rondes, qui vient d'Italie; on peut la laiſſer dehors tout l'hiver; & elle porte du fruit en abondance. Les eſpeces de la Caroline & de la Virginie peuvent auſſi réſiſter en plein air à l'abri d'une muraille bien expoſée. On les multiplie toutes en plantant des feuilles ſimples à deux pouces de profondeur.

Les Indiens plantent & cultivent autour de leurs habitations ces nopals à fruits rouges, ſur leſquels ils eſperent de faire pluſieurs récoltes dans l'année. Ces prétendues feuilles, comme celles de quantité de plantes graſſes des pays chauds, peuvent reſter long-temps hors de terre, ſans ſe deſſécher, & reprendre étant fichées en terre. L'avantage qu'on en peut tirer pour la nourriture des cochenilles (inſectes précieux qui fourniſſant la plus belle couleur rouge, ſont l'objet d'un très-riche commerce); cet avantage, dis-je, donne lieu à quelques Américains d'y employer des terres inutiles, trop maigres, ou comme épuiſées par d'autres plantations : elles y croiſſent juſqu'à la hauteur de huit pieds, quand on a bien ſoin d'empêcher l'herbe de croître aux environs. *Voyez* COCHENILLE.

Digitized by Google

OR, *aurum.* Ce métal, le principe de l'aiſance, l'auteur du luxe, l'idole de l'avarice, mobile puiſſant des actions de l'homme ; l'or, dis-je, eſt un métal ordinairement jaune, peu dur, peu élaſtique, à peine ſonore, mais très-compacte ; il ſurpaſſe tous les autres métaux en flexibilité, en peſanteur, en ductilité, en ténacité & en valeur. L'or n'eſt altéré, ni par l'air, ni par l'eau ni par le feu des fourneaux. Il tombe au fond du vif argent qui le diſſout, ou plutôt avec lequel il s'amalgame en tout ou en partie ; tandis que tous les autres métaux, tant parfaits qu'imparfaits, y ſurnagent juſqu'à ce qu'ils aient été diſſous ou pénétrés par ce menſtrue métallique ; il n'y a que ceux qui ne s'amalgament point avec le mercure qui y ſurnagent continuellement.

Nous diſons que l'or eſt le métal le plus malléable ; c'eſt ce que l'art du Batteur d'or & celui du Tireur d'or démontrent tous les jours : le premier peut multiplier une étendue donnée d'or, cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois, au moyen d'un fourreau de parchemin, de la baudruche & du marteau. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1713*, qu'une once de ce métal peut être tirée en un million quatre-vingt-quinze mille pieds de long, c'eſt-à-dire en une ligne de ſoixante-treize lieues de long, à deux mille cinq cents toiſes la lieue. Enfin l'idée avantageuſe que nous avons de l'or eſt fondée ſur ſon excellence réelle.

L'or varie par la dureté, la couleur & la peſanteur ; ce qui provient peut-être de ſes degrés de pureté : c'eſt ainſi que l'or d'une guinée eſt à volume égal, moins peſant que le louis d'or, celui-ci moins que le ducat dont le pied cube peſe vingt-un mille deux cents vingt onces poids de Paris. L'or de Siam eſt moins caſſant que le nôtre, & le ſon des cordes de clavecin qui en ſont faites, eſt infiniment plus grave. Ce métal montre dans l'endroit de la fracture de petits angles priſmatiques ; ſa couleur eſt plus ou moins foncée. L'or d'Europe eſt plus haut en couleur que celui d'Amérique. Ce dernier eſt pâle, & l'on prétend que celui de Malacaſſe (ou Malgache), eſt tout-à-fait pâle & ſe fond preſqu'auſſi promptement que du plomb. L'or s'écrouit ſous le marteau ; il entre en fuſion un peu plus facilement que le cuivre, & auſſitôt après avoir rougi : on remarque que lorſqu'il ſe fond il prend une couleur d'aigue-marine, ou de bleu céladon. Il eſt de tous les métaux celui qui s'échauffe le plus dans le feu (c'eſt en raiſon de ſa denſité) & qui s'amalgame le plus facilement avec le mercure : on diroit qu'il

Digitized by Google

y a une ſympathie entre ces deux métaux. C'eſt un axiome en Métallurgie, que l'or n'eſt jamais minéraliſé par le ſoufre ni par l'arſenic; cependant la ſeule vapeur d'un grain d'étain ſuffit pour ôter la propriété malléable à huit onces de ce métal; mais il la recouvre par la fuſion. L'or réſiſte à tous acides agiſſans ſéparément. Il y a deux grands diſſolvans de l'or; l'un eſt compoſé de l'acide marin & nitreux, c'eſt *l'eau régale* ordinaire : l'autre eſt la combinaiſon de l'alkali fixe avec le ſoufre. Ce dernier menſtrue ou diſſolvant eſt connu ſous le nom de *foie de ſoufre*. Si l'on en précipite la diſſolution faite à l'eau régale nitreuſe & ammoniacale, par un alkali fixe ou volatil, on en obtiendra une poudre aurifique, fulminante, qui deſſéchée détonnera avec ſoixante-quatre fois autant de force élaſtique qu'un pareil volume de poudre à canon. On ne peut manier cette poudre avec trop de précaution. Nous le répétons, ſes effets ſont violens & terribles. La chaleur, le frottement occaſionnent ſon inflammation & ſon exploſion. Il en coûta la vue & preſque la vie à un jeune homme de notre connoiſſance qui, après avoir verſé de l'or fulminant dans un flacon, voulut le fermer, un grain pris entre le bouchon & le goulot, s'enflamma par le frottement; l'exploſion fut ſemblable à un fort coup de fuſil. Le flacon ſe briſa en éclats, le renverſa par terre & lui creva les deux yeux.

La vitrification de l'or au foyer d'une des grandes lentilles de *Tſchirnhauſen*, quoique donnée comme certaine par M. *Humbert*, a été conteſtée, & eſt demeurée au nombre de ces faits douteux qui demandent à être vérifiés; mais MM. *Macquer*, *Briſſon*, *Lavoiſier* & *Cadet* ont fait ſur cet objet, ainſi que ſur un grand nombre d'autres ſubſtances, des expériences très-intéreſſantes avec cette grande lentille de *Tſchirnhauſen*, tirée du Cabinet de l'Académie, ainſi qu'avec la petite lentille de *Tſchirnhauſen*, que leur a confié M. le Comte *de la Tour d'Auvergne*; elle eſt, ainſi que celle de l'Académie, de trente-trois pouces de diametre, mais ſon foyer eſt un peu plus court. Ces Académiciens dont on connoît la ſagacité, l'intelligence & le coup d'œil fin de l'obſervation, après avoir expoſé au foyer de ces lentilles un grand nombre de fois de l'or très-fin & très-pur, & l'avoir mis ſucceſſivement ſur des ſupports de différente nature, tels que des creuſets d'argile réfractaire, des teſſons de poterie de grès, de porcelaine dure, crue ou cuite, de pierre de grès très-réfractaire & de charbon, & dans preſque toutes ces épreuves avoir obtenu des vitrifications de couleur brune pourprée à la ſurface

de ce métal, n'oſent point encore aſſurer poſitivement que ces vitrifications ſoient dues à une portion de la ſubſtance même de l'or ; en variant ces expériences ils ont eu la ſatisfaction d'appercevoir & de bien conſtater pluſieurs phénomenes importans dont les Phyſiciens qui les ont précédés n'ont point fait mention. De ce nombre ſont, 1°. un cercle de couleur pourprée ſur le ſupport de l'or, qu'ils n'ont jamais manqué d'obtenir, de quelque nature qu'ait été ce ſupport ; 2°. une fumée très-ſenſible ſortant certainement de ce métal, de même que de l'argent, & s'élevant quelquefois juſqu'à cinq ou ſix pouces ; 3°. une lame d'argent a été très-bien dorée à cette ſeule fumée de l'or, de même qu'une lame d'or a été argentée à celle de l'argent ; 4°. ils ont obſervé une rotation rapide de petits globes d'or & d'argent fondus au foyer, qui leur a paru aſſez conſtamment dans le ſens où elle devoit être, en ſuppoſant qu'elle eût pour cauſe une impulſion de rayons ſolaires, que ces Meſſieurs ont déjà ſoupçonnée, mais qu'ils ſe propoſent de conſtater par une ſuite d'obſervations auſſi multipliées & auſſi exactes que l'exige l'importance de la matiere. Ces ſavans ſe propoſent de ſuivre ces recherches avec des inſtrumens bien ſupérieurs à ceux qu'ils ont employés, & c'eſt avec une lentille à eau de quatre pieds de diametre, de l'exécution de laquelle M. *Bernieres* s'eſt chargé. Cet inſtrument devant ſurpaſſer de beaucoup en grandeur, en netteté, & par conſéquent en force, tous ceux qui ont été faits juſqu'à préſent, ſemble promettre une Chimie Hydro-Pyrotechnique nouvelle, & paroît deſtiné à faire une de ces époques qui deviennent mémorables dans l'Hiſtoire des Sciences.

L'or ſe trouve dans des mines qui lui ſont propres ou particulieres, comme en Aſie, à Aracan, & dans le Pégu, au Japon & près de Batavia, dans la Guinée, le Sénégal & le Royaume de Galam en Afrique, & ſurtout à l'endroit que l'on nomme la *Côte d'Or*. (M. *de la Chapelle* a obſervé que l'or de Guinée ne peut ſe battre en feuilles, ni ſe tirer par la filiere), à Malacaſſe en Madagaſcar, & dans les pays de Bambouc & de Congo. En Europe, on rencontre des mines d'or en Suede, en Norwege, en Sibérie & à Chemnitz en Hongrie. La mine d'or de Siderocaps dans le Jamboli en Europe, eſt fort riche. Dans l'Amérique Méridionale, l'or ſe trouve dans le Bréſil, dans le Mexique, dans le pays de Maricabo, à Sumatra, à Valvidia, à Copiapo & Andacoll, dans le Chili, dans la Province de Quito, & dans le Potoſi au Pérou.

Les galions d'Eſpagne exportent de ces dernieres contrées en Europe

pour plus de quinze millions de ducats d'or en barres ou en lingots, par la voie de Cadix. C'eſt, dit un Auteur moderne, pour le malheur de ſes habitans que cette partie de l'Amérique produit une ſi grande quantité d'or. L'inſatiabilité de l'avarice y a fait autrefois commettre, ſous un dangereux prétexte, toutes les actes de cruauté que peuvent inſpirer le fanatiſme & la cupidité. A-t-on eu tort de dire : *Quid non mortalia pectora cogis, auri ſacra fames?* Quel bien ont produit en effet ces riches mines du Pérou ? Il a peri, dit M. *de Buffon*, des millions d'hommes dans les entrailles de la terre pour les exploiter ; & leur ſang & leurs travaux n'ont ſervi qu'à nous charger d'un poids incommode.

L'or vierge eſt d'une couleur jaune aurore ; ſa matrice ordinaire eſt le quartz, quelquefois la pierre cornée, ſouvent le fer & l'argent, rarement le cuivre & le plomb ; quelquefois dans de l'argile endurcie, tantôt il eſt en petits points ou en grains, tantôt en feuilles ou en maſſes, ou en rameaux. On reconnoît facilement, que les grains jaunes que l'on voit dans une pierre, ſont de l'or, quand avec la pointe d'un ciſeau on y trace facilement des lignes, ou quand en lui faiſant recevoir la vapeur du mercure, il blanchit ; & que jeté dans le feu, il ne ſe détruit point. C'eſt par un procédé ſemblable qu'on a reconnu que la mine de Carthagene au Mexique, dont le métal reſſemble tout-à-fait à une mine de cuivre chatoyante grillée, étoit de l'or. Il n'en eſt pas de même pour l'or qui ſe trouve dans la pyrite, que M. *de Juſti* appelle *gelſt* ou *gilſt*. Cette eſpece d'or eſt pâle & ſolide dans cette ſorte de matrice minéraliſant les métaux ; lorſque l'or eſt allié à l'argent dans la mine ou à d'autres métaux, il eſt déguiſé, ou du moins ſa couleur eſt fortement alterée. Des Minéralogiſtes modernes prétendent que l'or dans l'état de pyrite, a été uni au ſoufre par l'intermede du fer qui ſert comme de lien d'union entre l'un & l'autre, & que la vitrioliſation qu'éprouve enſuite cette pyrite auriſere donne naiſſance à l'or en cheveux ou en fibres capillaires.

On trouve auſſi de l'or dans la belle eſpece de *lapis lazuli* de Perſe ; *voyez ce mot.* Il y a auſſi une mine de cinabre en Hongrie qui contient de l'or, on l'appelle *mine d'or rouge.* Combien de ſables de rivieres ſont auriferes, ſur-tout à l'endroit où elles ſont angle ! Rien ne reſſemble mieux à des grains de mica. Nous avons pluſieurs rivieres en France qui encontiennent des quantités trop petites pour mériter attention ; tels

Digitized by Google

ſont le Rhin ; le Rhône, dans le pays de Gex ; le Doux, en Franche-Comté ; la Ceſe, dans les Cevennes; le Gardon, près de Montpellier ; la Rigue, près de Pamiers; l'Arriege, dans le pays de Foix ; la Garonne, près de Toulouſe ; la Salat, dont la ſource eſt dans les Pyrenées ; *voyez à ce ſujet le Mémoire de M. de Réaumur dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1718, page 108 & ſuivantes, & l'Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XXI, page 24*, à l'occaſion du Pactole. On abandonne ces paillettes d'or aux recherches des gens du pays, dont le travail pénible eſt rarement récompenſé par les découvertes qu'ils font. Il y a des rivieres dans la Caramanie & la Siléſie, où l'on trouve des grains d'or gros comme des pois : on en trouve auſſi dans le Tage & le Danube. Il eſt certain qu'en rétrogradant & ſouillant avec attention les bords de ces rivieres, au-deſſus du lieu où elles ſont angle, ou mieux encore en travaillant dans les hautes montagnes où ces rivieres prennent leur ſource, l'on parviendroit à découvrir la miniere, peut-être que les Souverains feront un jour exécuter ce projet chacun dans leurs Etats. *Pline* parle de l'or dont la mine étoit dans la Gaule, nous ignorons l'emplacement de cette ancienne mine : il eſt probable qu'elle n'a pas été entiérement épuiſée, mais la fureur des guerres, la barbarie & la révolution des temps en ont effacé juſqu'à la trace : il faut eſpérer qu'on la retrouvera un jour.

On nomme *Paillotteurs* ou *Orpailleurs* ceux qui, par le moyen d'une ſébille (eſpece d'écuelle ou de vaiſſeau profond fait de bois, dont l'intérieur eſt tout ſillonné ou rempli de rainures), prennent & lavent le ſable des rivieres, pour en retirer la ſubſtance métallique précieuſe. *Lémery, Dictionnaire des Drogues, page 11*, dit qu'on voit beaucoup de Negres en Afrique, qui ne ſont employés qu'à plonger & aller chercher de l'or. On en ramaſſe auſſi de cette maniere une grande quantité dans le Pérou. M. *Frézier* prétend qu'on y trouve ſouvent dans le fond des rivieres de l'or en maſſe, du poids de quatre livres, & quelquefois de beaucoup plus conſidérables ; c'eſt, dit-il, ce qu'on nomme *pépites*.

Lorſque l'or eſt répandu dans différentes eſpeces de terres ou de ſables, il n'a point de figure déterminée : il y en a auſſi de différentes couleurs qui ſont comme maſquées ; il eſt ordinairement ſemblable à de petites pointes d'épingles. On en trouve cependant une eſpece, qui eſt

ſous

ſous la forme de petits grenats bien rouges, & tranſparens : c'eſt ce qu'on appelle *grenats d'or ;* on en trouve aux Monts Crapacks, en Hongrie. Il s'en rencontre auſſi en Amérique.

Quand on trouve l'or pur, on l'appelle *or natif* ou *or vierge :* il eſt facile à graver ; c'eſt celui de la premiere eſpece. L'or qui forme des eſpeces de filons ou veines dans des pierres, ou ferrugineuſes, ou ſchiſteuſes, ou quartzeuſes, eſt celui de la ſeconde eſpece : l'or qui ſe rencontre dans les glaiſes rougeâtres, & les ſables (c'eſt le Lavaderos des Eſpagnols), & qui eſt en petites paillettes, n'a beſoin que d'une ſimple lotion pour en être ſéparé : cet or de lavage eſt celui de la troiſieme eſpece ; on l'appelle *or paléole* ou *poudre d'or.* Enfin l'or qui eſt en grains, & que des Plongeurs retirent des rivieres, eſt celui de la quatrieme eſpece : il s'appelle *or pépite*, c'eſt le moins bon, il n'eſt guere qu'à dix-huit karats.

La méthode uſitée pour l'extraction & la purification de ce métal interpoſé dans les pierres, conſiſte dans le lavage, le pilage, l'amalgame & l'ignition. S'il y a mêlange de métaux, l'on a recours, ou aux diſſolvans, ou à la fuſion : le procédé en eſt fondé ſur le même principe, que pour le traitement de la mine d'*argent.* Voyez *ce mot*, & ce qui en eſt dit dans notre *Minéralogie ;* mais particuliérement dans le *Dictionnaire de Chimie.*

Ce métal, qui dans la ſociété eſt d'une très-grande utilité pour repréſenter la valeur de tout ce qui peut être néceſſaire, utile ou agréable aux hommes, ſert auſſi beaucoup, à cauſe de ſon éclat, de ſa beauté, de ſon inaltérabilité, pour quantité d'ornemens & de bijoux précieux.

L'or n'eſt donc pas ſeulement un moyen général d'échange entre les peuples, puiſqu'il devient une ſource de chefs-d'œuvre dans les mains induſtrieuſes d'une multitude d'Ouvriers. En effet, ce métal ſe plie facilement à tous les caprices du goût & de la mode. On l'emploie à maſquer tous les autres métaux. Nous avons expoſé ſa grande ductilité, elle le rend propre à cet uſage.

On trouve chez les Batteurs d'or de quatre ſortes d'or en feuilles. Le plus beau ſert aux Damaſquineurs, on l'appelle *or d'épée :* la ſeconde ſorte eſt employée par les Armuriers, on la nomme *or de piſtolet :* la troiſieme ſert pour dorer les livres, on l'appelle *or de Relieur :* la quatrieme enfin, ſert aux Peintres, & en Pharmacie, pour envelopper, orner & maſquer le mauvais goût des médicamens, on l'appelle *or*

d'Apothicaire. Ses propriétés particulieres en Médecine nous paroiſſent très-précaires & fort chimériques, nous dirions volontiers une pure charlatanerie. Qui ne connoît le ſens figuré de cette expreſſion proverbiale, *dorer la pilule?* On eſt parvenu, par l'art de la dorure, à appliquer ce métal ſur une quantité de différentes matieres auxquelles il donne un extérieur de propreté & d'opulence: en le mêlant avec l'étain on en tire une très-belle couleur pourpre pour la peinture des émaux & de la porcelaine. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.*

Les Doreurs ſe ſervent d'un mêlange d'or & d'argent, qu'ils appellent *amalgame d'or & d'argent*, parce qu'il s'étend facilement ſur les ouvrages. On dore ſur les métaux, ou ſur les cuirs, ou ſur le bois, ou ſur les lambris de pierre. Ceux qui dorent ſur le bois commencent par l'enduire de pluſieurs couches de blanc, enſuite de jaune, enfin d'un pâte compoſée de bol & de molybdene, &c. c'eſt ſur cette derniere couche, mouillée avec de l'eau gommée ou collée, qu'on applique la feuille d'or. On doit à feu M. de *Montamy* la maniere de retirer ce métal précieux employé ſur le bois: elle conſiſte à faire ſubir une ſimple ébullition au bois doré; le métal s'en détache avec la colle qui l'aſſujettiſſoit; on évapore l'eau, il reſte une matiere qu'on pulvériſe, & qu'on jette auſſi-tôt dans le feu pour brûler la portion de colle, puis l'on procede par la voie de l'amalgame avec le mercure en la maniere uſitée.

Les ouvriers appellent *or trait*, un lingot d'argent doré au feu, & qui a paſſé par la filiere. L'*or en lame*, qui eſt preſque le même, eſt un fil applati entre deux rouleaux d'acier poli; on l'emploie, comme l'*or filé*, dans la fabrique des étoffes de ſoie ou de broderie, ou du galon. Une once d'or peut recouvrir & dorer très-exactement un fil d'argent long de 444 lieues; qu'elle ductilité! L'on peut dire que l'art du Tireur d'or & du Batteur d'or, où le commun des hommes ne trouve qu'un objet de commerce, ou des reſſources pour le luxe, préſente aux yeux d'un Phyſicien des merveilles qui n'ont point échappé aux obſervations de *Boyle*, du P. *Merſenne*, de *Rohault*, & notamment de M. *de Réaumur.* Voyez *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *1713*, *pag.* 205, *&c.*

Ce que l'on appelle *or en coquille*, ſont les bactréoles, c'eſt-à-dire les rognures de feuilles d'or, qu'on broie & qu'on incorpore avec du miel; on les met enſuite dans de petites coquilles: cet or ainſi préparé, ſert aux Peintres en miniature.

Les Orfevres déſignent la pureté de l'or par le mot *karat*. Un karat eſt la vingt-quatrieme partie du titre de l'or : l'or pur ou fin eſt nommé *or à vingt-quatre karats*, mais il n'y en a que peu ou point à ce titre. Le karat eſt un ſcrupule, le ſcrupule eſt vingt-quatre grains ou le tiers d'un gros : ſi l'or eſt allié ou diminue au feu d'un vingt-quatrieme, il n'en reſtera plus que vingt-trois parties, & l'on dira *or à vingt-trois karats*. L'*or au titre* eſt à vingt karats : il n'eſt employé que pour les bijoux d'or. On détermine auſſi le karat d'or par l'épreuve de la *pierre de touche*; voyez ce mot.

Depuis quelques années le luxe qui rend les Artiſtes inventifs, leur a fait imaginer des moyens pour donner à l'or différentes nuances par les alliages, ce qui produit des ornemens agréables à l'œil, mais aux dépens de la valeur intrinſeque du métal qui eſt ſacrifié à la beauté de l'ouvrage. Il y a de l'*or vert*, qui ſe fait en alliant beaucoup d'argent avec l'or : l'*or rouge* ſe fait en l'alliant avec beaucoup de cuivre : l'*or jaune* eſt l'or pur : l'*or bleu* ſe fait par le mêlange de l'arſenic ou de la limaille d'acier, ou par le moyen du gros fil de fer doux amalgamé dans l'or fondu : l'*or blanc* des mêmes Artiſtes, eſt l'argent pur.

OR BLANC, ou PLATINE. *Voyez* PLATINE.

OR DE CHAT, *Voyez au mot* MICA.

ORAGE. Nom que l'on donne, tantôt à une tempête de vent ſur mer, tantôt à un ouragan ſur terre, l'un & l'autre accompagnés d'une groſſe pluie ſouvent mêlée de giboulées, de grêle, & ordinairement précédée d'un changement de vent, ou d'un calme dans l'air, ou d'une grande chaleur, ou d'un temps fort chargé. Alors on voit des éclairs, des arcs-en-ciel, & l'on entend ſouvent gronder le tonnerre : les nuages ſont fortement agités; ils ſe rapprochent, ſe condenſent, & dans l'inſtant ils ſe convertiſſent en groſſes gouttes d'eau qui tombent avec viteſſe. Il eſt rare qu'un orage, accompagné d'éclairs & de tonnerres, continue quelque temps ſans qu'il ſurvienne une groſſe pluie. Lorſque ces ſortes d'ondées viennent à tomber, elles emportent ordinairement avec elles beaucoup de cette matiere qui produit la foudre ; ce qui fait que l'orage ceſſe beaucoup plutôt lorſqu'il pleut, que lorſqu'il fait un temps ſec. Ce phénomene n'eſt jamais univerſel : il ſuit le courant d'un vent impétueux, qui ſiffle & tourbillonne; auſſi ne ſe fait-il ſouvent remarquer que dans une petite étendue de quelques contrées; mais il n'y répand pas moins l'épouvante, la déſolation & l'horreur. C'eſt dans

des inſtans ſemblables que des campagnes fleuries ſe convertiſſent en des déſerts d'un aſpect affreux.

Les orages les plus conſidérables & les plus effrayans qu'on ait eſſuyés en Europe, ſont celui des environs de Londres en 1723, celui des environs de Ratisbonne le 22 Mai 1720, celui de Leiceſter en Angleterre le 22 Juin 1724, celui de Hambourg le premier Juillet 1717, celui de Francfort ſur le Mein le 25 Juillet 1723, celui de Nimegue en Hollande le 25 Juillet 1725, celui de Crême en Italie le 30 Août 1720, celui de Boulogne en Picardie en 1722. La Suiſſe eſt ſujette à être affligée & ravagée par les orages : les habitans ſe ſouviendront long-temps de celui qui conſterna Zurich en 1449, de celui de Rothembourg en 1597, qui fit diſparoître toute la moiſſon ; le furieux orage de grêle qui épouvanta tant les Citoyens de Vienne en 1689, fut auſſi des plus conſidérables. L'orage nocturne de Trieſte en 1719 fut encore plus terrible : avant que ce météore commençât, on vit courir dans l'air une grande quantité de flammes ſemblables à des feux follets : on entendit ſoudain un grand fracas de tonnerre, qui, accompagné d'éclairs & de grêle, fit trembler toute la Nature dans cette contrée, où l'on trouva des maiſons criblées de trous, & des arbres déracinés, caſſés, brûlés par la chûte d'une grêle prodigieuſe & du tonnerre.

Le 24 Juillet 1771, ſur les deux heures après midi, le ciel s'étant extraordinairement obſcurci à Grenoble, il tomba pendant quelques minutes une pluie très-abondante, laquelle fut ſuivie d'un orage de grêle qui dura un peu plus long-temps. Les moindres grains étoient du volume des plus groſſes noiſettes, & quelques-uns étoient gros comme des œufs de poule ; toutes les vitres expoſées au midi & au couchant furent entierement fracaſſées, & une heure après, les rues étoient encore couvertes de grêle de la hauteur d'un pied : les blés & les chanvres des environs de cette ville furent coupés & hachés, & tous les arbres furent dépouillés de leurs fruits. Le déſaſtre a été encore plus terrible à Plombieres en Lorraine : ſur les dix heures du ſoir, les eaux monterent en un quart-d'heure juſqu'à dix pieds dans les maiſons, & en firent écrouler dix-ſept ; les bains furent comblés de décombres & de débris, pluſieurs perſonnes périrent. Le même orage ſe fit ſentir en même temps dans toute la Province : la Meuſe, la Moſelle, la Meurte, la Nied, la Seille, la Sarre & les autres rivieres qui y coulent,

ainſi que tous les ruiſſeaux qui y affluent : par-tout les eaux monterent en moins de ſix heures auſſi haut qu'en 1740. Les dégâts que cette inondation générale & ſubite cauſa, furent conſidérables : ce fut particulierement dans les Voſges qu'on en reſſentit les plus terribles effets. L'orage de pluie qu'on a éprouvé à Aix & aux environs de cette ville, le 15 Septembre 1771, a été auſſi des plus remarquables, & a cauſé beaucoup de ravage.

En 1773 le 18 Août, il tomba pendant toute la journée une pluie prodigieuſe à Moncontour en Baſſe-Bretagne ; le vent étoit Sud-Eſt, le barometre à 27 pouces 4 lignes, la chaleur médiocre, & l'air extrêmement lourd. L'après-midi, on entendit le tonnerre gronder, le thermometre varia de 13 à 16 degrés, ſur le ſoir il ſe fixa à 14 ; alors la pluie augmenta conſidérablement, & vers minuit elle devint ſi groſſe, qu'elle ſembloit tomber en maſſe. Le vent, diſons l'ouragan, ayant tourné au Nord-Eſt, il s'éleva une tempête affreuſe ; le tonnerre gronda ſans interruption, l'air étoit tout en feu, & les eaux s'accrurent exceſſivement. Qu'on ſe repréſente un volume immenſe d'eau ſe précipitant par une chûte rapide entre deux montagnes dans une gorge étroite, couverte de gros quartiers de pierre, roulant avec un fracas horrible ces lourdes maſſes, entraînant tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, haies, murs, chauſſées, ponts, ravageant & couvrant de pierres, de ſable & de limon les vergers, les prairies, &c. après un cours de plus de 800 toiſes, ce torrent raſſemblant toute ſa violence, briſant les portes de la ville, inondant les maiſons ou les ébranlant, les renverſant de fond en comble, noyant les habitans, les beſtiaux, détruiſant ou bouleverſant les moulins ; dépoſant çà & là dans les vallées les meubles, les débris & les cadavres ; arrachant les moiſſons, interrompant les communications, & l'on n'aura qu'une image imparfaite de cet épouvantable & funeſte ſpectacle. Le même orage n'a pas moins produit de ravages dans les environs, ſur-tout à Saint-Brieux, à Guingamp, &c. ſur la grande route de Breſt. La ville de Chatelaudren a preſque été entiérement ſubmergée en un moment ; la digue de l'étang de la mine, ſitué à 1200 toiſes au-deſſus de celui de la ville, ayant été renverſée, les eaux ſe précipiterent dans la ville, où elles s'éleverent à plus de dix pieds, & obligerent les habitans dont les édifices inondés réſiſtoient encore à l'effort des eaux, à monter dans leurs greniers, ſans pouvoir être

Digitized by Google

ſecourus ; dans cette affreuſe ſituation, ils attendoient la mort qui leur étoit inévitable.

Voici la deſcription de l'orage du Bas-Maine faite & obſervée par M. *Buon*, Prêtre & Précepteur du jeune Marquis de *Dreux :* l'orage du 4 Août dernier (1774) a commencé ſur les quatre heures du ſoir. Il avoit été précédé quelques jours auparavant d'une grande chaleur avec des éclairs au Nord-Oueſt ; mais ce jour-là la chaleur fut étouffante, & le thermometre de M. *de Réaumur* étoit à vingt-quatre degrés au-deſſus de la congélation. Le tonnerre après avoir grondé ſourdement depuis midi, éclata enfin par des exploſions qui furent le prélude du fléau terrible qui a déſolé ce canton, & ceux qu'il a rencontrés dans ſa marche. Un nuage épais & ſombre venant de la partie du Nord-Oueſt, intercepta la lumiere au point qu'on auroit eu peine à pouvoir lire : il s'éleva un vent impétueux qui ſuivit conſtamment la même direction de l'orage. Bien-tôt après l'on entendit les ſifflemens de la grêle qui déjà faiſoit au loin un épouvantable fracas, & qui ſans être mêlée de pluie ne diſcontinua point de tomber pendant près d'une demi-heure. La premiere & la plus volumineuſe peſoit depuis une livre juſqu'à deux & trois ; il y a même des Curés voiſins qui ont aſſuré en avoir trouvé de beaucoup plus peſantes. La plus groſſe, comme la plus menue, étoit de différentes configurations ; on voyoit des grains ronds & armés de pointes à-peu-près comme certaines noix de galle, d'autres carrés ou triangulaires, ou alongés & terminés en angles, & de diverſes autres figures ; & elle étoit ſi dure & ſi compacte que notre Obſervateur en a trouvé trois ſemaines après dans des endroits ſombres pluſieurs grains gros comme des œufs ordinaires.

Dans la largeur à-peu-près de cinq quarts de lieue où la grêle a donné, la dévaſtation a été générale dans la campagne : les maiſons totalement découvertes, particuliérement du côté oppoſé à l'orage, les grains enterrés, les pailles en plus mauvais état que ſi elles euſſent été foulées par vingt mille hommes de cavalerie, les arbres hachés en leurs cimes, pelés en pluſieurs endroits à leurs troncs, & dépouillés de leurs feuilles & de leurs fruits, offroient aux yeux des malheureux habitans du Bas-Maine un ſpectacle tel qu'au mois de Décembre, mais mille fois plus déſolant pour eux. Les hommes & les animaux domeſtiques éloignés de leurs habitations ont beaucoup ſouffert ; & des Laboureurs qui conduiſ-

ſoient leurs voitures chargées de gerbes, ne pouvant dételer leurs beſtiaux, devenus furieux, les ont laiſſés aller à leur gré pour ſe mettre eux-mêmes à couvert. Le gibier a été preſque tout détruit, ſans même en excepter les renards, qui malgré leurs ruſes & leurs fourrures, n'ont pu ſoutenir un ſi terrible choc.

Auſſi-tôt après la tempête une partie de la grêle étant déjà fondue, il s'eſt élevé un brouillard épais d'une odeur beaucoup plus forte & plus infecte que celle qui frappe ordinairement l'odorat dans les temps orageux.

Vers le commencement de Septembre, M. l'Abbé *Buon* a été témoin d'un autre phénomene plus étonnant encore que les précédens. La ſeve du mois d'Août, dont la circulation étoit alors dans toute ſon activité, ne trouvant plus rien dans les arbres capable de l'épuiſer, a agi fortement ſur les boutons qui, ſuivant l'ordre naturel, ne devoient ſe développer qu'au printems ſuivant, & bientôt après l'on a vu naître de nouvelles feuilles & des fleurs auxquelles ont ſuccédé des fruits qui, parvenus à la groſſeur des noix, ſont tombés aux premieres gelées.

A conſidérer les phénomenes qui précedent, qui accompagnent & qui ſuivent un orage, j'aurois bien des détails à propoſer au lecteur: mais la cauſe des orages tenant au ſyſtême des autres météores, tels que les *vents*, les *tourbillons*, le *tonnerre*, les *éclairs*, la *groſſe pluie*, les *ouragans*, la *grêle*, les *nuées*, *&c.* (voyez *ces mots*), une obſervation importante eſt que l'air eſt autant agité avant un orage qu'il eſt ordinairement calme après. Il y a plus, ceux qui ſe trouvent ſous l'orage ne ſentent que peu ou point de vent.

ORANGER, *aurantium*. L'oranger eſt un arbre des plus beaux, par la blancheur & l'odeur ſuave de ſes fleurs, par ſes feuilles d'un beau vert, & dont il n'eſt jamais dépouillé, par ſes fruits couleur d'or, *malus aurantia*, & ſur-tout par le ſpectacle agréable qu'il réunit en même temps, de boutons, de fleurs épanouies, & de fruits. Quoique cet arbre ne paroiſſe naturel qu'aux Provinces Méridionales de la France, il fait l'ornement de nos plus beaux jardins, parce qu'on l'éleve en caiſſe, & qu'on le garantit, dans les ſerres, des rigueurs de l'hiver. Louis XIV étoit ſi grand admirateur de cet arbre, qu'il avoit toujours des orangers en fleurs, même pendant l'hiver, dans une galerie de ſon Palais, où ils étoient placés ſur des piédeſtaux dans des caiſſes gravées & argentées. Pour parvenir à lui procurer ce délicieux ſpectacle pendant tout l'hiver,

Digitized by Google

les Jardiniers choiſiſſoient un nombre d'arbres ſuffiſant, ceſſoient de les arroſer juſqu'à ce que les feuilles tombaſſent, & ayant mis enſuite de la terre nouvelle ſur la ſurface de leurs caiſſes, ils les arroſoient ſouvent dans un réduit garni de vitrages, d'où ils ne ſortoient que chargés de fleurs & de feuilles nouvelles.

Parmi les vingt eſpeces d'orangers connues (*l'oranger à fruit aigre* ou *bigarade avec ou ſans feuilles panachées ; l'oranger à fruit doux ; l'oranger à feuilles coquillées ; l'oranger à fleurs panachées ; l'oranger à fruit cornu ; l'oranger hermaphrodite*, dont le fruit participe de l'orange & du citron ; *l'oranger de Turquie ; l'oranger tortu ;* le *Pampelmouſe ;* la *groſſe orange ; l'orange étoilée ; l'orange à écorce double ; l'oranger à fleur double ; l'oranger de la Chine ; l'oranger nain* à fruit aigre ; le même à feuilles & fruit panachés, &c.) il y en a deux principales, dont le fruit eſt en uſage parmi nous ; ſavoir, l'*oranger à fruit aigre*, *amer* ou *bigaradier*, & l'*oranger à fruit doux*. Il n'y a aucune différence pour le port, les feuilles & les fleurs de ces deux ſortes d'orangers. La deſcription que nous allons en donner, conviendra donc aux deux, ſi ce n'eſt pour les fruits qui ont des différences bien ſenſibles.

L'oranger devient d'une hauteur médiocre ; ſes racines ſont jaunes & s'étendent beaucoup : le bois du tronc eſt dur, compacte, blanc vers le cœur, odorant : ſes feuilles ſont toujours vertes, épaiſſes, liſſes, portées ſur des queues feuillées, & qui repréſentent la figure d'un cœur, remplies d'une infinité de petites cellules huileuſes, tranſparentes, qui paroiſſent autant de petits trous, de même que dans le mille-pertuis. Ses fleurs ſont en roſe, odorantes, compoſées de cinq pétales blancs, diſpoſés en rond. Dans le bigaradier le piſtil ſe change en un fruit preſque ſphérique. Avant d'être mûr, il eſt de couleur verte, amer, âcre & piquant à la langue ; lorſqu'il eſt mûr, on exprime des cellules intérieures du fruit un ſuc acide. Les bigarades ſont d'un jaune pâle : au lieu que les oranges douces ſont d'une couleur vive de ſafran ; leur jus eſt doux & agréable.

Ces arbres ſont originaires de la Chine, d'où les Portugais ont apporté les premieres graines. On voit encore à Lisbonne, dans le jardin du Comte de Saint-Laurent, le premier arbre d'où ſont ſortis tous les orangers qui ſont l'ornement de nos jardins d'Europe. Les orangers ſe ſont comme naturaliſés dans nos Provinces Méridionales : dans les iles d'Hyeres & en Provence, où ils forment des forêts agréables par leur verdure

verdure qui ne change point, & par les fruits, dont ils ſont toujours chargés. Les feuilles, les fleurs, l'écorce, la moëlle & la graine des orangers ſont d'uſage. Cet arbre nous charme trop par ſa beauté, pour que nous ne diſions pas quelque choſe ſur ſa culture. M. *de la Quintinie* a donné un Traité ſur cet objet.

L'oranger doux eſt préférable, tant pour la beauté de ſes feuilles, que pour la bonté de ſon fruit. L'oranger de la Chine ne fait jamais un bel arbre; car il a toujours l'air malade, & ſon fruit mûrit rarement. L'oranger de Gênes, à feuilles de pluſieurs couleurs, mérite d'être placé dans un jardin, comme une rareté, à cauſe de la beauté de ſes feuilles. L'oranger nain eſt très-agréable par ſes petites feuilles & la quantité de fleurs dont il ſe couvre.

On peut élever des orangers par le moyen de quelques jeunes orangers qui nous viennent de Provence ou de Gênes, ou en ſemant des pepins de bigarade dans une terre préparée : on les greffe enſuite. On prétend que la petite eſpece de citron doit être préférée pour y greffer les eſpeces qu'on deſire. Une caiſſe de douze ou quinze pouces leur ſuffit juſqu'à l'âge de ſept ou huit ans; alors on les tranſplante dans la derniere caiſſe qui doit avoir vingt ou vingt-quatre pouces de large. Une bonne terre pour les orangers, eſt un mêlange d'un tiers de terreau de brebis, repoſé depuis deux ans, d'un tiers de terreau de vieille couche, & d'un tiers de terre graſſe de marais. En taillant l'oranger, on cherche à lui donner une belle forme. Lorſque par maladie un oranger jaunit, on lui donne une nouvelle terre, ou bien on taille toutes les racines gâtées, & on ne les expoſe au ſoleil que pendant deux ou trois heures. S'il eſt attaqué par les gallinſectes qui le ſucent, on doit frotter l'arbre avec du vinaigre. Il faut ſur-tout défendre les orangers du froid & du vent. Le fumier à contre-temps leur eſt également pernicieux : on n'en doit jamais mettre de celui de vaches, ni de pourceaux; tous les autres doivent être bien conſommés & mis avec prudence. Quoique ces arbres aiment l'ombre, ils périſſent bientôt lorſqu'on leur donne trop d'humidité; le fumier de brebis ou de chevre, trempé dans l'eau dont on arroſe les orangers, les rend ſains & vigoureux. L'effet que produiſent les arroſemens fréquens & trop abondans ſur ces arbres, eſt de faire jaunir, & ſouvent tomber les feuilles; ils languiſſent un an ou deux ſans pouſſer aucune tige, & à la fin ils meurent entiérement. On doit ſerrer les orangers depuis le milieu d'Octobre juſqu'au retour de

la belle saison. Il y a dans le *Journal Economique pour le mois de Juillet*; *année 1757*, un *Mémoire sur la culture des orangers*, où l'on démontre qu'on doit préférer de les mettre dans de grands vases de terre, plutôt que dans des caisses, à l'exemple des Génois, parce que ces pots s'échauffent plus aisément, se refroidissent moins vîte, & conservent mieux tous les sels de la terre que les caisses.

Depuis quelque temps on se sert avec succès des feuilles d'oranger dans les convulsions, les affections vaporeuses & l'épilepsie. On en fait usage en poudre au poids d'un scrupule qu'on délaye dans une tasse de chocolat. Des personnes ne se servent que de la décoction des feuilles, & y joignent du vin & du sucre. C'est encore un spécifique contre la colique des Peintres. La décoction doit se faire dans un vase fermé. On présume que ce remede est efficace dans toutes les maladies du genre nerveux.

Les fleurs d'orange, à cause de leur odeur agréable qui est préférée à celle des roses, de l'ambre & du musc, sont fort en usage parmi nous, soit dans les parfums, soit dans les assaisonnemens. On en tire, par la distillation une eau qui est céphalique, stomachique, hystérique, & une huile essentielle, qui porte le nom de *néroly*; c'est un excellent parfum. L'eau de fleurs d'orange est aussi très-efficace contre les vers; & contre la toux qu'elle calme; & selon M. *Bourgeois*, elle facilite l'expectoration; mais elle ne convient pas à toutes les femmes, contre les vapeurs; il y en a un grand nombre auxquelles elle est fort contraire. L'*essence de Portugal* se fait avec l'écorce d'orange; il suffit d'exprimer cette écorce pour l'obtenir. On fait avec ces fleurs des conserves différentes, soit solides, soit molles, des tablettes qui sont très-agréables au goût & que l'on sert au dessert, ou que l'on mêle dans les médicamens pour corriger leur goût désagréable, & pour fortifier l'estomac. On fait aussi avec ces fleurs, un sirop & un ratafia délicieux. On confit les écorces de ce fruit. Tout le monde sait combien la pulpe d'orange douce est agréable. On prétend que si l'on mange une orange douce toute entiere avec l'écorce, avant l'accès de la fievre intermittente, & surtout de la fievre tierce, elle arrête souvent l'accès, & guérit quelquefois la fievre. Enfin, avec le suc exprimé d'oranges aigres, délayé dans l'eau & adouci avec le sucre, l'on fait une boisson que l'on appelle communément *orangeat* ou *orangeade*; c'est un bon rafraîchissant. Quand on veut que cette boisson soit bien aromatisée & plus gracieuse, on y joint

un peu d'*oleofaccharum* préparé ſur le champ, en frottant un petit morceau de ſucre contre l'écorce de la même orange ; c'eſt le moyen d'unir le parfum de l'écorce à la ſaveur du ſuc. L'orange amere n'eſt employée parmi nos alimens qu'à titre d'aſſaiſonnement ; on arroſe de ſon ſuc la plupart des volailles & gibiers rôtis, à deſſein d'en faciliter la digeſtion ; ſon écorce râpée eſt bonne pour corriger la fadeur, l'inertie des poiſſons gras mangés en ragoûts, comme l'anguille, &c. Cette même écorce eſt ſtomachique, fébrifuge & vermifuge ; mais c'eſt ſur-tout, dit M. *Bourgeois*, un bon remede contre les pertes des femmes, & le flux trop abondant de leurs regles : on la donne ſeche en poudre à la doſe de trente à quarante grains, & on fait une décoction de l'écorce verte, en faiſant cuire l'écorce de ſix oranges avec quatre livres d'eau, pendant une demi-heure : on en donne un verre trois ou quatre fois le jour.

ORANG-OUTANG. Nom que l'on donne aux Indes Orientales, à *l'homme ſauvage* ou *des bois*, eſpece de grand *ſinge*, connu auſſi ſous le nom de *barris*. C'eſt le véritable genre de ſinge, qui ſe rapproche le plus de l'homme par la figure ; il marche comme lui debout ; on doit diſtinguer deux eſpeces d'orang-outang ; la grande eſpece, qui eſt le *barris* ou *drill* des Anglois ou le *pongo* de Guinée, & la petite eſpece qui eſt le *jocho*. Ce genre de ſinges differe de l'homme à l'extérieur par le nez, qui n'eſt pas proéminent, par le front qui eſt trop court, par le menton qui n'eſt pas relevé à la baſe ; ſes oreilles proportionnellement ſont trop grandes, ſes yeux trop voiſins les uns des autres, l'intervalle entre le nez & la bouche trop étendu ; ce ſont-là les ſeules différences de la face de l'orang-outang avec le viſage de l'homme. Le corps & les membres different en ce que les cuiſſes ſont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue & trop ſerrée, les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains ; les parties de la génération du mâle ne ſont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce ; les parties de la femelle ſont à l'extérieur fort ſemblables à celles de la femme : à l'intérieur cette eſpece differe de l'eſpece humaine par le nombre des côtes ; l'homme n'en a que douze, l'orang-ourang en a conſtamment treize ; il a auſſi les vertebres du cou plus courtes, les os du baſſin plus ſerrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncés ; il n'y a point d'apophyſe épineuſe à la vertebre du cou, les reins ſont plus ronds que ceux

de l'homme, & les ureteres ont une forme différente, auſſi-bien que la veſſie & la véſicule du fiel, qui ſont plus étroites & plus longues que dans l'homme ; toutes les autres parties du corps, de la tête & des membres, tant extérieures qu'intérieures, ſont ſi parfaitement ſemblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer ſans admiration, dit M. *de Buffon*, & ſans être étonné que d'une conformation ſi pareille, & d'une organiſation qui eſt abſolument la même, il n'en réſulte pas les mêmes effets ; par exemple la langue & tous les organes de la voix ſont les mêmes que dans l'homme, & cependant l'orang-outang ne parle pas ; le cerveau eſt abſolument de la même forme & de la même proportion, & il ne penſe pas : y a-t-il une preuve plus évidente que la matiere ſeule, quoique parfaitement organiſée, ne peut produire ni la penſée, ni la parole qui en eſt le ſigne, à moins qu'elle ne ſoit animée par un principe ſupérieur ? L'orang-outang n'a point de poches au dedans des joues, point de queue, point de calloſité ſur les feſſes ; il les a renflées & charnues ; il a toutes les dents & même les canines ſemblables à celles de l'homme ; il a la face plate, nue & baſanée ; les oreilles, les mains, les pieds, la poitrine, le ventre auſſi nus ; il a des poils ſur la tête qui deſcendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes, du poil ſur le dos & ſur les lombes, mais en petite quantité ; il a cinq ou ſix pieds de hauteur & marche toujours droit ſur ſes pieds. *Voyez maintenant l'article* HOMME DES BOIS.

ORBAINE. *Voyez* ARBENNE.

ORBIS. Nom que les Voyageurs donnent au *poiſſon rond*, & quelquefois à la *lune poiſſon*. Voyez ces mots.

ORCA eſt le cétacée que les Anglois appellent *witlepoole*, & les Naturaliſtes *épaular*. Voyez à la ſuite du mot BALEINE.

ORCANETTE, *anchuſa puniceis floribus aut bugloſſum radice rubra*, eſt une eſpece de bugloſe, qui croît dans le Languedoc & dans la Provence aux lieux ſablonneux. Sa racine eſt groſſe comme le pouce, rouge en ſon écorce, blanchâtre en ſa partie ligneuſe : elle pouſſe pluſieurs tiges, hautes de huit pouces ou environ, ſe courbant vers la terre. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de la bugloſe ſauvage, longues, garnies de poils rudes ; ſes fleurs ſont en entonnoir, en pavillon découpé, de couleur violette : il ſuccede à chacune quatre ſemences griſâtres, qui reſſemblent à une tête de vipere.

On fait ſécher la racine d'orcanette au ſoleil, & on l'envoie aux

Droguiſtes qui la débitent : on choiſit celle qui eſt nouvellement ſéchée, un peu flexible, de couleur rouge foncée extérieurement, rendant une belle couleur vermeille quand on en frotte l'ongle. C'étoit le fard des Anciens. On s'en ſert en Pharmacie pour donner une teinture rouge aux médicamens qu'on veut déguiſer, à l'onguent roſat, à des pommades, à de la cire, à de l'huile, étant infuſée dedans. Des Cuiſiniers habiles s'en ſervent auſſi pour imiter la ſauce ou *beurre d'écreviſſes*. Il n'y a que ſon écorce qui colore : l'intérieur n'eſt point colorant. Cette racine eſt aſtringente ; priſe en décoction, elle arrête le cours de ventre.

On nous apporte quelquefois du Levant une eſpece d'orcanette, appellée *orcanette de Conſtantinople ;* c'eſt une racine preſque auſſi longue & groſſe que le bras, mais d'une figure particuliere ; car elle paroît, dit *Lémeri*, un amas de grandes feuilles entortillées comme le tabac à l'andouille, de couleurs différentes, dont les principales ſont un rouge obſcur, & un très-beau violet ; il paroît au haut de cette racine une ſorte de moiſiſſure blanche & bleuâtre. Dans le milieu l'on trouve une petite écorce mince, roulée, d'un beau rouge en dehors & blanche en dedans. Quoique cette racine paroiſſe artificielle, elle rend une teinture encore plus belle que la nôtre, mais moins durable.

Comme la teinture de l'orcanette ne conſiſte que dans le rouge dont ſa ſuperficie eſt couverte, *Pomet* conſeille avec raiſon de préférer celle qui eſt menue à une plus groſſe ; c'eſt auſſi celle qu'emploient les Teinturiers : on la tire de Marſeille & de Nîmes.

ORCHETTA. Nom donné ſur la côte de Gênes à une eſpece de ſquille à tête large, de la grandeur d'une langouſte. On en prend peu du côté de Marſeille, mais beaucoup ſur les côtes de Barbarie.

ORCHIS, *orchys*. Nom donné à une famille de plantes qui approche beaucoup de celles des *gingembres :* Voyez ce mot. Leurs racines ſont des eſpeces de tubercules charnus ; leurs feuilles ſont marquées de nervures longitudinales aſſez groſſieres ; leurs fleurs ſont en épi ou en panicule, au ſommet des tiges (M. *Haller* dit qu'elles ont trois pétales extérieurs, nés du haut du germe, deux pétales intérieurs, les uns & les autres ſimples & uniformes, & un ſixieme pétale dont la figure varie à l'infini : les étamines naiſſent ſouvent d'une colonne, qui s'éleve du centre de la fleur & qu'on prend pour la trompe, quoiqu'elle n'en ait pas la ſtructure, & qu'une rainure gluante paroiſſe être le véritable chemin du ſperme mâle) : leur fruit eſt une capſule, à une loge & trois

Digitized by Google

battans : les graines ſont en très-grand nombre & fort menues ; les racines ſont douées d'une grande âcreté, qu'elles perdent par l'exſiccation, ou bien en les échaudant dans l'eau. On range parmi les *orchys* les eſpeces du *ſatyrion*, de la *vanille*, *&c.* Voyez ces mots.

OREILLE, *auricula*. Organe de l'ouie : nous en avons parlé à l'article *Homme*. La ſtructure de l'oreille eſt très-diverſifiée dans les animaux. Si nous n'avons pas encore eu occaſion de reconnoître cette organe dans les inſectes, nous n'en dirons pas de même à l'égard des oiſeaux, des quadrupedes, des gros poiſſons, &c. les uns l'ont large, droite & ouverte ; d'autres cachée bien avant dans le derriere de la tête. Tous les quadrupedes ont l'oreille très-ſaillante : cette analogie ne ſe retrouve pas dans les oiſeaux & les poiſſons. Les taupes qui ſont enterrées toute leur vie, n'ont point le conduit de l'oreille ouvert à l'ordinaire ; car pour empêcher la terre d'y entrer, elles l'ont fermé par la peau qui leur couvre la tête & qui ſe peut ouvrir ou ſe fermer en ſe dilatant ou en s'étréciſſant. Pluſieurs animaux ont ce trou abſolument bouché, comme la tortue, le caméléon, & la plupart des poiſſons : il y a une eſpece de baleine qui ne l'a pas fermé, mais elle a cette ouverture ſur les épaules ou placée derriere l'œil : c'eſt un conduit couvert d'un épiderme, & au fond duquel eſt un os en forme de coquille. L'adreſſe du Pêcheur conſiſte à enfoncer le harpon dans cet endroit foible & ſenſible. C'eſt cet os qui eſt improprement connu dans les Apothicaireries ſous le nom de *pierre de tiburon*. Preſque tous les quadrupedes ont ce trou ouvert par des oreilles mobiles & plus ou moins longues, qu'ils levent & tournent du côté d'où vient le bruit. Les lions, les tigres, les léopards ont les oreilles courtes ; l'homme, le ſinge, le porc-épic les ont applaties contre la tête ; le veau marin, les lézards, les ſerpens n'ont point du tout d'oreilles externes ; les oiſeaux ont le trou auditif couvert ſeulement de plumes ; il s'en trouve cependant parmi ces bipedes qui l'ont découvert, comme l'outarde, le caſoar, le coq-d'Inde, la pintade.

OREILLE D'ANE. *Voyez* CONSOUDE GRANDE.

OREILLE DE COCHON ou CRÊTE DE COQ. Les Curieux donnent ces noms à une coquille bivalve du genre des huîtres. Sa couleur eſt d'un brun violet ; ſes deux valves ſont ornées du côté de l'ouverture, de replis anguleux qui s'emboîtent très-exactement les uns dans les autres. *Voyez* CRÊTE DE COQ. On donne auſſi le nom d'*oreille de cochon* à un murex ailé ; *voyez* MUREX.

OREILLE D'HOMME. *Voyez* CABARET.

OREILLE DE JUDAS. *Voyez au mot* CHAMPIGNON.

OREILLE DE LIEVRE. *Voyez* PERCE-FEUILLE VIVACE, *au mot* PERCE-FEUILLE.

OREILLE DE MER ou ORMIER, *haliotis*. C'eſt un coquillage univalve, fait en baſſin ovale, contourné, dont les ſpires ſont applaties & fort larges, & la bouche extrêmement grande & évaſée. Ce coquillage ſe trouve ſur les côtes de la Bretagne, dans pluſieurs autres parages de nos mers, & très-communément dans l'Inde, &c.

Il eſt très-fortement attaché aux rochers à fleur d'eau, & l'on a beaucoup de peine à l'en détacher, ainſi que le lépas. L'ormier a une ſorte de reſſemblance avec l'oreille d'homme. M. *d'Argenville* dit que l'animal meurt dès qu'il eſt détaché du rocher: ſa chair eſt jaunâtre, & l'on en mange. Cet Auteur dit auſſi qu'il vide ſes excrémens par les trous qui ſont ſur la ſuperficie de ſa coquille. A meſure que l'animal grandit, il fait un nouveau trou à ſa coquille, & en ferme un autre: on voit de ces coquilles qui ont deux trous, d'autres en ont communément ſix, ſept ou huit. Ces trous ſont diſpoſés près de la levre gauche ou bourrelet ſur une ligne courbe, cependant parallele à la longueur de la coquille. Les trous qui ont été bouchés, paroiſſent toujours ſous la forme de mamelons. M. *Adanſon* dit en avoir compté juſqu'à cinquante. Lorſque l'oreille de mer eſt en marche, ſon pied déborde beaucoup l'étendue de la coquille, qui eſt revêtue en ſon ſommet de quelques ſpires, dont une ſeule eſt très-apparente: ſa couleur eſt aſſez variée; il y en a d'un cendré noir, de vertes, de tachetées de vert & de brun & d'une forme longue, de rougeâtres, avec une très-belle nacre en dedans, dont la couleur paſſe alternativement du blanc au vert, du vert au violet mêlé de pourpre, en un mot, toutes les différentes couleurs de l'arc-en-ciel, ſuivant les différens aſpects ſous leſquels on la regarde. La ſurface extérieure de la coquille eſt coupée par un nombre infini de ſillons creuſés légérement dans les unes, profondément dans les autres, ce qui forme des ſtries tantôt longitudinales en vive-arête, tantôt tranſverſales, ondueuſes & rabattues toutes d'un même côté en forme de feuilles roulées, & qui vont, en prenant la courbure d'un demi-cercle, ſe répandre ſur toutes les parties du bord droit de la coquille, où ils ſe perdent. Les ſpires qui paroiſſent en relief en dehors, ſont en creux en dedans. Ces coquilles ont communément trois pouces de longueur, deux pouces de largeur & environ un pouce de profondeur. La levre droite eſt courbée

en arc, mince dans les jeunes, épaiſſe dans les vieilles. La levre gauche, au contraire, eſt épaiſſe, repliée comme un large bourrelet au-dedans de la coquille, & nacrée comme elle: on trouve auſſi de ces coquilles plus alongées, d'autrefois plus courtes qu'ovales. Le nombre des ſillons, comme des trous, augmente avec l'âge; on compte quelquefois dans les grandes & vieilles oreilles de mer neuf trous ouverts, & cent cinquante-quatre ſillons; tandis que les jeunes n'ont ſouvent que trois ou quatre trous & cinquante ſillons. Il y a auſſi des oreilles de mer ſans trous, on les nomme *oreilles de Vénus*. Les vieilles d'entre toutes ces ſortes de coquilles ſont preſque toujours couvertes d'un limon gras & verdâtre, ou enveloppées d'une croûte pierreuſe qui les défigure; il n'eſt pas rare d'en voir qui ſont chargées de glands de mer: il faut les en dépouiller pour découvrir leur couleur naturelle, qui eſt un fond orange ou rouge marbré de blanc; le milieu de la partie nacrée eſt ſouvent ſurſemé d'eſpeces de loupes de perles. On emploie les plus communes de ces coquilles, à cauſe de leur nacre, à décorer les grottes & les caſcades.

M. *Adanſon* dit qu'il y a peu de coquillages dont l'animal ſoit auſſi varié pour la couleur: tous les rochers de la côte du Sénégal nourriſſent, dit il, une grande quantité de ce coquillage; les Negres en mangent beaucoup.

OREILLE DE MIDAS. Nom donné à une coquille de la *famille des* BUCCINS *à bouche entiere dépourvue de queue;* ſa bouche eſt ordinairement couleur de chair, garnie d'une ou deux dents, & de forme approchante de celle d'une oreille; étant dépouillée, toute ſa robe eſt couleur de chair pâle, faſciée de blanc: cette coquille eſt commune en différens parages d'Amérique. *Voyez* BUCCIN.

OREILLE D'OURS ou AURICULE, *auricula urſi*. C'eſt une des plantes les plus agréables, par la variété de ſes eſpeces, la beauté des couleurs, l'odeur ſuave de ſes fleurs, & par la durée de ſes bouquets. On contemple, avec plaiſir, la richeſſe du pinceau de la Nature, ſur un théâtre garni des eſpeces de ces plantes. Ces fleurs méritent, avec raiſon, les ſoins de l'Amateur de la belle nature.

L'oreille d'ours eſt une plante dont les feuilles ſont longues de deux à trois pouces, polies, graſſes, tantôt dentelées, tantôt entieres, & d'un goût amer; le nom de cette plante lui eſt venu de la reſſemblance de ſes feuilles avec l'oreille d'un ours. Du milieu de ſes feuilles s'élevent

des

des tiges qui ſoutiennent en leur ſommet des fleurs en forme d'un tuyau évaſé en entonnoir à pavillon, & découpé en ſix ou ſept parties. Ces fleurs varient en couleur ſuivant les eſpeces.

Les Amateurs les diſtinguent en trois claſſes, l'*oreille d'ours pure*, la *panachée* & la *bizarre*. La pure eſt celle qui n'a qu'une couleur, comme rouge, cramoiſi, violet, pourpre, &c. Les jaunes & les blanches ſont des eſpeces dégénérées : on préfere les pures, parce qu'elles ſont grandes, plus étoffées, plus veloutées. Les panachées ont leurs partiſans, on exige que leurs panaches ſoient nets; les panaches blanc de lait & d'un jaune doré, ſont les plus beaux. Les bizarres ont diverſes couleurs oppoſées, agaçantes, comme le blanc au noir dans le même fleuron. Le caractere de la belle oreille d'ours, eſt d'avoir la fleur ronde, l'œil grand, rond, net, n'anticipant point dans la couleur; que les piſtils ſoient placés à fleur de l'œil, le rempliſſent & le ſurpaſſent : les Curieux exigent encore d'autres qualités qu'il ſeroit trop long d'expliquer. Les oreilles d'ours eſtimées les plus belles, ſont toutes ſimples; celles qui ſont doubles n'ont point l'œil, qui eſt la principale beauté de cette fleur, & ne ſe ſoutiennent pas. Un point eſſentiel dans la culture des fleurs, eſt d'approprier la nature du ſol à l'eſpece de fleur : c'eſt de la Nature qu'il faut apprendre l'expoſition, & l'eſpece de terre dans laquelle elles peuvent ſe plaire.

L'oreille d'ours eſt une plante humide, montagneuſe, & qui aime l'ombre : il lui faut une terre qui réponde à ſon tempéramment, & qui conſerve toute ſa fraîcheur. La terre la plus appropriée à cette plante, eſt un mêlange de terre de taupiniere, de curures de rivieres ou de foſſés de prés, avec un peu de terreau de fumier de cheval ou de vache. Il eſt eſſentiel, lorſqu'on empotte une plante, de ménager l'écoulement des eaux ſuperflues; c'eſt pourquoi il faut mettre au fond du pot une écaille d'huître ſur le trou. La terre des oreilles d'ours ne demande à être renouvellée que tous les trois ans; plus ſouvent, on courroit riſque d'avoir de médiocres fleurs, tant la nature des alimens influe ſur la ſtructure organique. On peut faire cette opération au commencement de Mars, ainſi que celle de les œilletonner. On ſépare, dans la longueur de toute la racine ſur les côtés, les œilletons avec le doigt ou avec un couteau de buis; la tige principale en porte des fleurs plus belles & mieux nourries : on éleve ces œilletons ſéparés, & ils donnent les mêmes fleurs que la tige principale. Le Fleuriſte attentif enduit la bleſſure avec la

térébenthine de Veniſe, qui empêche l'eau de pénétrer & de pourrir la racine. On laiſſe fleurir ces plantes dans un endroit où il y a très-peu ou point de ſoleil, parce qu'il en brûleroit les nuances. Le goût du Fleuriſte ſe fait remarquer dans l'art de diſpoſer les fleurs ſur ſon théâtre, afin de les faire contraſter, & d'en relever les beautés par leur oppoſition. C'eſt dans le temps de la floraiſon, que l'Amateur apperçoit que les panachées ou anciennes bizarres dégénerent, ce qui ſe reconnoit quand elles deviennent entiérement de la couleur dont elles panachoient. La beauté altérée ne reviendra plus. Les pots doivent être conſervés à l'ombre, même lorſque la fleur eſt paſſée : le Fleuriſte ne doit jamais épargner les plus petits ſoins. La meilleure maniere de les conſerver, eſt de les mettre dans une ſerre (froide ou non), parce que ces plantes ne craignent pas la gelée. Il faut dépottér tout œilleton, dont les feuilles ſe recoquillent, afin de le garantir de la pourriture, dont c'eſt une marque infaillible : on y remédie en coupant le navet juſqu'au vif (Quoique les oreilles d'ours réuſſiſſent aſſez bien dans les pots, j'ai cependant obſervé, dit M. *Bourgeois*, qu'elles proſperent beaucoup mieux, & qu'elles viennent plus groſſes & plus belles en pleine terre, pourvu qu'on obſerve de les planter dans des plate-bandes, qui ſoient un peu humides, & qui n'aient, s'il eſt poſſible, que le ſoleil levant. On doit auſſi faire attention, pour avoir de belles oreilles d'ours, de ne laiſſer à la plante ni trop, ni trop peu d'œilletons. On en doit laiſſer au plus cinq à ſix, & jamais moins de quatre). Lorſqu'on veut avoir de belles fleurs, il faut ſemer, & ſe fier à la Nature, qui eſt inépuiſable dans ſes couleurs, ſur-tout ſur les oreilles d'ours, dont les eſpeces ne ſe reproduiſent jamais ſans variétés. Il faut faire choix, pour ſemence, de la graine des plus belles fleurs, des plus grandes, des plus veloutées & des plus foncées en couleur, avoir ſoin que la graine ait toutes les qualités requiſes de maturité. Il faut ſemer en Décembre, dans des terrines, ſur une terre préparée, ainſi que nous l'avons dit, & recouvrir la graine avec une terre ſeche tamiſée, environ de l'épaiſſeur d'un liard : il eſt eſſentiel de ne les arroſer qu'avec un arroſoir très-fin. Dès le mois d'Avril la graine commence à lever ; lorſque le plant a ſix feuilles, on le repique ; & au bout de deux ans l'Amateur choiſit dans le nombre de celles que la Nature a pris plaiſir à embellir. Il eſt, dans la culture de ces fleurs & des autres que l'on cultive par prédilection, mille petits ſoins qui font le plaiſir de l'Amateur. C'eſt vraiment dans la culture des

fleurs & des fruits que l'on admire l'empire que l'Auteur de la Nature a accordé à l'homme ſur ces individus. Avec quelles délices ne voit-il pas paroître par ſes ſoins de nouvelles beautés inconnues juſqu'alors? Par combien de titres l'oreille d'ours mérite-t-elle d'être chérie! elle le diſpute à la tulipe, par ſon brillant, par ſon étoffe veloutée: elle a de plus une odeur ſuave, un air fin. Sans vouloir relever ſes attraits par la comparaiſon avec les autres fleurs cultivées par les Curieux, deux mots ſont ſon éloge: elle fleurit ordinairement deux fois par an, & ſon feuillage eſt toujours vert. Vous pouvez conſulter dans ce pays un traité fort détaillé ſur la *culture* de *l'oreille d'ours*. Il eſt imprimé à Paris, en 1745, en 2 vol. *in*-12.

L'oreille d'ours eſt la *ſanicle des Alpes:* ſes feuilles ſont vulnéraires & bonnes pour les coupures.

L'*oreille d'ours de Mycone*, dont on ſe ſert plus communément en Médecine, eſt une ſorte de petit bouillon blanc qui croît naturellement ſur les Pyrenées & en Catalogne, ſur le mont Ferrat & autres lieux ombrageux. Ses racines ſont auſſi déliées que des cheveux; ſes feuilles ſont éparſes & courbées ſur terre, ayant à-peu-près la figure de celles de la bourrache, un peu découpées & chargées de poils. Il s'éleve d'entre ces feuilles deux ou trois petites tiges, hautes de huit pouces, rondes, ſolides, pleines de ſuc, rougeâtres & d'un goût aſtringent. Les fleurs ſont bleues, à une ſeule feuille diſpoſée en roſe. A cette fleur paſſée ſuccede un petit fruit ovale qui ſe diviſe en deux loges, remplies de ſemences menues, anguleuſes. Cette plante priſe en décoction eſt eſtimée propre pour la gravelle: on en fait diſtiller une eau dont les Eſpagnols ſe ſervent pour la toux; & par cette raiſon ils ont donné à cette plante le nom de *yerva tuſſera*.

OREILLE DE RAT. *Voyez* PILOSELLE.

OREILLE DE SOURIS, *myoſotis incana repens*. C'eſt un genre de plante qui differe de la morgeline par la figure de ſon fruit, lequel reſſemble à une corne de bœuf tronquée. Celle dont on cite ici le nom eſt originaire des pays chauds. M. *de Tournefort* en a cité de pluſieurs eſpeces. L'oreille de ſouris la plus uſitée croît aux lieux montagneux, notamment ſur les Alpes; ſa racine eſt fibrée; ſes tiges qui ſont couchées à terre, ſont velues & garnies de petites feuilles lanugineuſes, faites comme des oreilles de ſouris: ſa fleur eſt à pluſieurs feuilles diſpoſées en roſe; il lui ſuccede une capſule qui a la figure de la corne d'un

bœuf, & qui renferme pluſieurs ſemences menues, arrondies: cette plante eſt aſtringente, rafraîchiſſante, & ſa racine eſt eſtimée propre pour les fiſtules lacrymales.

Il y a une eſpece d'*oreille de ſouris* à feuilles & à fleurs blanches, avec laquelle on peut faire dans les jardins des tapis ſoyeux, argentins, de la plus grande beauté.

OREILLERE. *Voyez* PERCE-OREILLE.

OREILLETTE. *Voyez* CABARET.

ORFRAIE, BRISE-OS, OSSIFRAGE ou OSSIFRAGUE; oiſeau nommé auſſi *grand aigle de mer*, *aquila marina*. Cet oiſeau eſt à-peu-près auſſi grand que l'aigle; il paroît même avoir à proportion le corps plus long, mais ſes ailes ſont plus courtes, car l'orfraie a trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a que ſept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & juſqu'à neuf pieds de vol. L'orfraie eſt remarquable par ſa grandeur, & reconnoiſſable, 1°. par la couleur & la figure de ſes ongles, qui ſont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier; 2°. par les jambes qui ſont nues à la partie inférieure, & dont la peau eſt couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3°. par une barbe de plumes qui pend ſous ſon menton; ce qui lui a fait donner encore le nom d'*aigle barbu*. Cet oiſeau ſe tient volontiers près des bords de la mer, & aſſez ſouvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivieres poiſſonneuſes; il n'enleve que le plus gros poiſſon, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier; & comme il eſt très-grand & très-fort, il ravit & emporte aiſément les oies & les lievres, & même les agneaux & les chevreaux. On obſerve dans l'orfraie une particularité ſinguliere: l'ouverture de la pupille qui d'ordinaire n'eſt recouverte que par la cornée, l'eſt encore dans cet oiſeau par une membrane extrêmement mince, qui forme l'apparence d'une petite taie ſur le milieu de l'ouverture de la pupille; la partie circulaire qui environne la pupille eſt tranſparente, au lieu que dans les autres oiſeaux, elle eſt opaque & de couleur obſcure. Il réſulte de cette conformation, que cet oiſeau porte ſur le milieu de tous les objets qu'il regarde une tache ou un petit nuage obſcur, & qu'il voit mieux de côté que de face; cependant on ne s'apperçoit pas par le réſultat de ſes actions, qu'il voye plus mal que les autres oiſeaux; il eſt vrai qu'il ne

s'éleve pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol auſſi rapide, qu'il ne viſe ni ne pourſuit ſa proie d'auſſi loin: ainſi il eſt probable qu'il n'a point la vûe auſſi nette ni auſſi perçante que les aigles; mais il eſt ſûr qu'il ne l'a pas, comme les chouettes, offuſquée pendant le jour, puiſqu'il cherche & ravit ſa proie auſſi bien le jour que la nuit, & principalement le matin & le ſoir. Les oiſeaux de nuit ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux ſont trop ſenſibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumiere pour bien voir. Leur pupille eſt parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou la petite taie qui ſe trouve dans l'œil de l'orfraie. La raiſon qui a déterminé *Ariſtote*, dit M. *de Buffon*, à placer l'orfraie avec les oiſeaux de nuit, c'eſt qu'en effet il pêche & chaſſe la nuit comme le jour; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumiere; il voit peut-être auſſi plus mal que la chouette dans l'obſcurité; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation ſinguliere de ſes yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui eſt auſſi différente de celle des yeux des oiſeaux de nuit, que des oiſeaux de jour. On croit que l'*orfraie* s'unit au *balbuzard*; ce qui rend croyable cette poſſibilité du mêlange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'eſt la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiſeaux; car quoiqu'ils different beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant de près d'une moitié plus groſſe que le balbuzard, ils ſe reſſemblent aſſez par les proportions, ayant tous deux les aîles & les jambes courtes en comparaiſon de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes: tous deux ont le vol moins élevé & moins rapide que les aigles: tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chaſſent, & ne ſe tiennent que dans les lieux voiſins des étangs & des eaux abondantes en poiſſon: tous deux ſont aſſez communs en France & dans les autres pays tempérés: ces eſpeces ſont aſſez voiſines pour pouvoir ſe mêler; & des raiſons d'analogie perſuadent à M. *de Buffon* que le mêlange eſt fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, ſoit orfraies, ſoit balbuzards, tenant preſque tout de la nature de leurs meres, ne conſervent que quelques caracteres de celle de leurs peres, par leſquels caracteres ils different des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes & des orfraies à

pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mêlange des deux eſpeces. Comme cet oiſeau ne pond que deux œufs par an, que ſouvent il n'éleve qu'un petit, l'eſpece en eſt peu nombreuſe; mais elle paroît commune aux deux Continens. *Voyez au mot* FRESAIE.

ORGANE. Partie du corps animal qui eſt capable d'exécuter telle action ou telle opération. Les ſens extérieurs ſont des organes, au moyen deſquels l'animal eſt affecté lorſqu'il touche, qu'il entend, qu'il voit, qu'il flaire ou qu'il goûte.

Les principaux organes des plantes ſont les moyens ou les inſtrumens qui les font agir, & qui leur portent la nourriture néceſſaire. Ainſi l'organiſation eſt l'arrangement des parties qui conſtituent les corps animés, & dont le premier principe ſe trouve dans les ſemences. *Voyez les articles* ANIMAL, PLANTE & MOLÉCULES ORGANIQUES.

ORGANO. *Voyez à l'article* ROUGET.

ORGANSIN. *Voyez à l'article* VER A SOIE.

ORGE, *hordeum*. Les Botaniſtes font mention d'un nombre aſſez conſidérable d'eſpeces ou de variétés d'orges; mais nous ne parlons ici que de celles que l'on cultive communément.

L'orge, comme toutes les autres plantes dont la tige eſt en tuyau, a beaucoup de racines fibreuſes: ſa tige a deux à trois pieds de hauteur, & eſt garnie de cinq à ſix nœuds, à chacun deſquels naiſſent des feuilles aſſez ſemblables à celles du chiendent, & verdâtres: ſes épis ſont compoſés de paquets de fleurs garnies en leur baſe de filets barbus, & auxquelles ſuccedent des graines longues, pâles ou jaunâtres, farineuſes, pointues & renflées en leur milieu: un même grain pouſſe pluſieurs tuyaux; chaque tuyau qui eſt penché vers la terre, porte en ſon épi quelquefois vingt grains ſur chaque côté.

Il y a une eſpece d'orge qu'on peut appeller *orge d'hiver*, parce qu'elle ſe ſeme en même temps que le froment; on la nomme en françois *orge carré*, parce que les grains, qui ſont rangés ſur quatre lignes paralleles, donnent une forme carrée à l'épi; on la nomme auſſi *eſcourgeon*. Les grains en ſont fort gros. Les Braſſeurs font uſage de ce grain, ſoit ſeul, ſoit mélangé avec du froment pour faire la bierre: c'eſt l'*hordeum polyſticum hibernum*.

On peut, avec l'eſcourgeon, faire des prés artificiels; on le coupe

Digitized by Google

en vert, on le donne aux chevaux & aux ânesses dont on tire le lait pour les maladies : on pourroit en faire une seconde coupe sans perdre sa moisson, qu'on récolteroit seulement un peu plus tard; mais pour l'ordinaire on laboure la terre, & on y seme des haricots ou des pois. Il est bon d'avertir ici avec M. *Duhamel*, que l'herbe de froment donnée en trop grande quantité aux bestiaux, les rend malades. L'orge carré est excellent pour nourrir la volaille ; ce grain est d'un grand secours pour les pauvres dans les années de disette, quoiqu'il fourniſſe une nourriture assez grossiere : il a l'avantage de mûrir de bonne heure.

Il y a d'autres especes d'orge qui sont du nombre de ces grains qu'on appelle *mars*, parce qu'on ne les seme que dans le mois de Mars : on les appelle *orge avancé*, *hordeum polystichum vernum :* il y a aussi une de ces especes d'orge qui est carrée. L'orge le plus commun, dont les épis sont plats, est celui qui se cultive en plus grande quantité dans plusieurs provinces ; il grene beaucoup. Il y a encore une autre espece que les paysans nomment *ris*, parce que les grains en sont blancs, & qu'ils rendent peu de son. Les épis d'orge sont remarquables par leur longue barbe.

Toutes les especes d'orge produisent quantité de grains quand on les seme dans un bon fonds bien cultivé & bien fumé : elles se plaisent mieux dans les terres douces que dans les argilleuses. Il y a des provinces où cette récolte est si importante, qu'on y cultive les orges avec presque autant de soin que les fromens. En Suede l'orge fait la semaille ordinaire ; il en est de même aux Alpes, dit M. *Haller :* la récolte est plus riche que celle du froment, & elle est souvent au dodécuple (douze fois autant) de la semence. On a mandé de Berlin qu'un grain d'orge, mis au printems de l'année 1763 dans une terre de jardin bien fumée, poussa d'abord une touffe d'herbe composée de plusieurs tiges, que le Cultivateur (M. *Kretzchmer*) sépara du jet principal pour les transporter dans les environs : chacune de ces tiges ainsi transplantées, forma, comme la premiere, une nouvelle touffe ; elles furent marcotées de même, & les pieds qu'on en tira formerent à leur tour de nouvelles marcotes, au moyen de la transplantation ; de sorte que toutes ces marcotes s'étant multipliées successivement pendant l'espace de seize à dix-huit mois, un seul grain d'orge se trouva avoir produit au-delà de quinze mille épis. On parle d'une trousse d'orge que les Peres de la Doctrine Chrétienne de Paris conservoient, & qui étoit

compoſée de deux cents quarante-neuf tuyaux, aux épis deſquels on comptoit plus de dix-huit cents grains.

L'orge mêlé avec le froment fait de très-bon pain, mais ſeul il en fait un qui n'eſt pas ſi eſtimé; il n'eſt bon que lorſqu'il eſt frais, ce qui dure fort peu; cependant les pauvres s'en nourriſſent dans certains pays: il ne convient qu'à ceux qui s'exercent à de rudes travaux, parce qu'il eſt difficile à digérer. L'orge n'a pas les mêmes vertus que le froment, qui échauffe; mais de quelque maniere qu'on prépare l'orge, il rafraîchit. On dépouille l'orge de ſa peau, & on en fait ce qu'on appelle l'*orge mondé* ou *orge grué*, de même qu'on prépare l'avoine pour en faire du *gruau:* ces nourritures ſont excellentes pour les perſonnes infirmes, & qui ont quelque maladie qui attaque la poitrine. Les tiſanes d'orge mondé ſont très-bonnes pour appaiſer l'ardeur des fievres bilieuſes.

L'orge eſt fort recherché pour faire de la bierre: cette liqueur, nommée autrefois *cervoiſe*, tient le milieu entre le vin & l'eau. Les peuples du Nord en font un grand uſage; l'orge leur eſt auſſi néceſſaire pour faire de la boiſſon, que le froment pour faire du pain: ils ſont dans l'habitude de n'employer dans la compoſition de leur bierre que du *malt*, c'eſt-à-dire, du grain germé par une ſorte de fermentation faite à l'air libre, immédiatement après avoir été macéré pendant deux jours dans une cuve: le grain commençant à germer, on le deſſeche, on le torréfie légérement, enſuite on l'écraſe à la meule, puis on l'arroſe d'eau chaude, on agite le tout, &c. on ajoute du houblon & du levain, ou de la lie de bierre, & l'on procede à une bonne fermentation. On ſubſtitue quelquefois le froment & l'avoine à l'orge pour faire le *malt*, dont le négoce eſt en Angleterre d'une étendue conſidérable; on eſtime qu'il s'en conſomme dans ce pays quarante milliers de boiſſeaux. Ce calcul eſt fait d'après le produit de l'impôt appellé *malt-tax*.

En quelques pays on nomme l'orge *pain de diſette*. Du temps de *Pline*, les Gladiateurs Athéniens qui avoient coutume de ſe nourrir d'orge, étoient ſurnommés *Hordearii*. Le *maza* ou maſſe-huile des Anciens, étoit compoſé de farine d'orge rôti, mêlée & pétrie avec quelque liqueur, comme de l'eau, de l'huile, du lait, du vin cuit, du miel, &c. On faiſoit auſſi une bouillie d'orge appellée *polenta*. L'orgeat, dont on fait tant d'uſage pour déſaltérer agréablement, doit avoir

Digitized by Google

avoir pour baſe une décoction d'orge : l'orgeat eſt la crême d'orge des Anciens. On prépare en Allemagne & en Flandres un orge réduit en des grains ronds très-blancs, de la groſſeur d'un grain de millet ; c'eſt ce qu'on appelle *orge perlé*, parce qu'il reſſemble groſſiérement à des perles ; on le fait avec l'orge mondé que l'on met ſous une meule ſuſpendue ; le grain étant briſé en partie, on paſſe au crible ce qui a échappé à la meule. Les Allemands en font beaucoup plus d'uſage que nous : ils en mangent en bouillie, au lait, & quelquefois avec du bouillon de viande. On peut conſulter la Lettre ſur l'uſage d'une nouvelle découverte de pâtes, de ſirops & de tablettes d'orge, par M. *de Chamouſet*, à Paris, chez *Barbou*.

ORGE PETIT ou PETIT ORGE. *Voyez* CEVADILLE.

ORGUE DE MER, ou TUYAU D'ORGUE, *tubularia marina purpurea*. Eſpece de vermiculaire rouge ou d'un beau pourpre (nous en avons de blanc), du genre des vermiſſeaux tubulaires de mer. L'arrangement de ces tubes comme teſtacées eſt admirable ; chaque ver eſt l'architecte de ſon tuyau, & ce tuyau preſque cylindrique, dur & plus ou moins droit, eſt adhérent à celui de ſon voiſin par le moyen d'une ſubſtance qui leur eſt commune, & qui ſert à les groupper & à joindre leurs différens étages. Ainſi l'orgue de mer, dont l'animal n'eſt pas bien connu, eſt compoſé de tubes réunis en maſſes, adhérens les uns aux autres par des lames plates, minces, circulaires, extérieures, entourant chaque tuyau & poſées irréguliérement, quelquefois ces tuyaux ſont collés par leurs côtés. L'orgue de mer ſe pêche dans les Moluques. On prétend que les Naturels des Moluques, notamment à Amboine, ont une certaine horreur de cette eſpece de tubulaire marin ; ils ne cueilleroient pas le fruit d'un arbre auquel on auroit attaché un de ces tuyaux d'orgue, ils craindroient, en touchant ce fruit, d'être attaqués d'une ébullition par tout le corps. Superſtition qui a pris naiſſance dans quelque eſprit ſimple, & qui a fait donner à ce corps le nom de *pierre magique* ou des *magiciens*. Les Habitans de Java s'en ſervent comme d'un diurétique. *Voyez maintenant l'article* VERMISSEAUX DE MER.

ORICHALQUE. *Voyez à l'article* CUIVRE DE CORINTHE.

ORIGAN, *origanum*. Plante dont les Botaniſtes diſtinguent avec *Tournefort* quatorze eſpeces : nous en citerons deux qui ſont en uſage,

& qui ſe trouvent dans notre pays; ſavoir, l'origan commun & le petit origan.

1°. L'ORIGAN COMMUN ou GRAND ORIGAN, ou la MARJOLAINE D'ANGLETERRE SAUVAGE & BATARDE, *origanum vulgare ſpontaneum*, eſt une plante qui croît non-ſeulement dans les pays chauds, mais auſſi dans les pays froids, comme en Allemagne, en Angleterre & en France: on la trouve fréquemment aux lieux ſecs & expoſés au ſoleil, dans les brouſſailles, le long des haies, & principalement ſur les collines & les montagnes; ſes racines ſont ligneuſes, filamenteuſes, traçant obliquement en terre: elles jettent pluſieurs tiges à la hauteur de deux pieds ou environ, dures, carrées, velues: ſes feuilles naiſſent des nœuds des tiges, oppoſées (les plus grandes reſſemblent à celles du calament vulgaire, & les plus petites à celles de la marjolaine), velues, odorantes, d'un goût âcre & aromatique: ſes fleurs paroiſſent en été, elles ſont comme en paraſol aux ſommités des tiges, dans des épis grêles & écailleux, qui forment de gros bouquets: chaque fleur eſt en gueule & d'un rouge blanchâtre; il leur ſuccede des ſemences très-menues & arrondies. Cet origan varie beaucoup par ſes feuilles & par ſes fleurs. *Tragus* obſerve que ces fleurs ſont de trois ſortes, l'une ponceau, l'autre rouge-blanchâtre, & la derniere toute blanche. L'origan commun qui ſe trouve en Eſpagne, eſt préférable au nôtre. En Suede les ſommités d'origan ſont uſitées pour teindre les laines en rouge & pourpre.

2°, LE PETIT ORIGAN ou la PETITE MARJOLAINE SAUVAGE, *origanum minus*. Cette plante eſt aſſez rare, excepté dans la forêt d'Orléans, où elle eſt abondante: ſa racine eſt ligneuſe, rouſsâtre & fibreuſe: ſa tige eſt petite, ronde, haute de ſix à ſept pouces, rameuſe: elle reſſemble d'ailleurs à l'eſpece précédente, même pour les vertus.

L'origan eſt diurétique, hyſtérique, ſtomacal & bon pour la tête: on en prend en infuſion théiforme dans l'aſthme & dans la toux violente: il eſt utile dans les indigeſtions, les rapports aigres & les vents, même pour augmenter le lait aux nourrices en facilitant la digeſtion, & faiſant faire un chyle plus abondant. Son huile eſſentielle eſt excellente contre la douleur des dents cauſée par la carie; on tamponne le trou de la dent avec un peu de coton trempé dans cette huile, & la douleur ceſſe bientôt. On emploie extérieurement cette plante dans les lave-pieds & dans les demi-bains qu'on prépare contre les vapeurs & les pâles

Digitized by Google

couleurs, contre la paralyſie & les rhumatiſmes, notamment pour celui du cou, appellé *torticolis*. Selon M. *Bourgeois*, l'origan eſt auſſi un excellent aromatique qu'on fait entrer dans la plupart de fomentations qu'on met en uſage contre la foibleſſe des nerfs, les contuſions, les enflures & autres accidens qui ſont la ſuite de quelque coup, de chûtes, d'entorſes, &c.

ORIGNAC, ou ORIGNAL. Eſpece d'élan de l'Amérique. *Voyez* ELAN.

ORISEL. *Voyez* SEREQUE.

ORME, *ulmus*, eſt un grand & gros arbre de futaie, connu auſſi ſous les noms d'*ormeau*, *ormille*, & *arbre au pauvre homme*. On diſtingue pluſieurs eſpeces d'ormes qui different par les feuilles & par la nature de leur bois; mais il y en a beaucoup qui ne ſont que des variétés, ainſi qu'on l'éprouve par la culture de la graine d'orme, d'où il naît des arbres dont quelques-uns ont des feuilles auſſi petites que l'ongle, & d'autres plus larges que la main; les uns ont des feuilles rudes, d'autres molles. On dit vulgairement que l'orme à larges feuilles eſt femelle, & que celui à petites feuilles eſt mâle, mais c'eſt improprement. Voici la deſcription de l'orme ordinaire ou *orme franc*: ſa racine eſt groſſe, dure, & trace au loin d'un côté & d'autre dans la terre: ſon tronc eſt fort rameux, aſſez droit, couvert d'une écorce crevaſſée, rude, de couleur cendrée, rougeâtre en dehors, blanchâtre & ſouple en dedans: ſon bois eſt robuſte, dur, jaunâtre, tirant un peu ſur le rouge; ſes branches étalent ou s'étendent beaucoup: ſes feuilles ſont aſſez larges, ridées, veineuſes, oblongues: dentelées en leurs bords, pointues, verdâtres & nerveuſes: ſa fleur qui naît avant les feuilles au ſommet des rameaux, eſt un entonnoir à pavillon découpé: à cette fleur ſuccede un fruit membraneux qui contient une ſemence blanche, douce au goût; les Latins appellent cette graine *ſamara*.

L'orme fournit une exemple merveilleux de la fécondité en fait de graines ſeulement. Un orme peut aiſément vivre cent ans, & ſans le ſecours de l'art, il peut rapporter pour une année de fécondité moyenne beaucoup plus de 33000 graines, ce qui donne pour les cent années de la vie de l'orme 3,300,000 graines provenues d'une ſeule graine. Voyez l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1700*.

L'orme croît dans les champs & dans les plaines, en terre graſſe & humide, proche des rivieres: il fleurit en Mars & Avril. C'eſt un arbre.

assez long à venir; la voie la plus courte est de l'élever de rejetons qui sortent de ses racines en pépiniere. Le temps le plus favorable de le planter est au mois de Février : on peut greffer en écusson à œil dormant les especes qu'on aime davantage, sur celles dont on fait moins de cas. Comme ces arbres se prêtent & se plient à toutes les formes, ils sont très-propres pour faire des bosquets, des quinconces, des salles de verdure, des allées & de grandes avenues qu'on appelle *ormayes* ou *ormoies*, & dont l'ombrage est fort sain tant pour les hommes que pour le bétail. Nos Anciens avoient ordinairement une ormaie derriere leur maison pour servir d'abri, de vue, de promenade, & pour leur fournir le bois de chauffage & de charronnage dont ils avoient besoin. L'orme à petites feuilles convient le mieux pour les palissades. En Italie où l'on n'a que des vignes hautes, on plante des ormes pour les accoler & les soutenir : c'est ce que les Latins ont nommé *ulmus marita*, comme qui diroit *orme marié* avec la vigne. On distingue onze especes principales d'ormes : 1°. l'*orme champêtre* à feuilles panachées ou non panachées; 2°. l'*orme de montagne*; 3°. l'*orme teille*; 4°. l'*orme à feuilles lisses* plus ou moins panachées. 5°. le *petit orme* à feuilles jaunâtres; 6°. l'*orme d'Hollande* à feuilles quelquefois panachées; 7°. l'*orme d'Angleterre* à feuilles étroites; 8°. l'*orme de France* à graine étroite; 9°. l'*orme à écorce blanche*; 10°. l'*orme de Virginie*; 11°. l'*orme de Sibérie*, c'est un orme nain.

Il y a peu d'arbres foresiers qui souffrent aussi facilement la transplantation que l'orme : on le peut transplanter avec succès, même au bout de vingt ans. On prétend que l'orme reprend de sa nature si aisément que des personnes ayant semé des copeaux d'orme dans une piece de terre labourée, il en a poussé une grande quantité de ces arbres. *Bradley* qui ne nie pas la possibilité du fait, dit dans ses observations physiques sur le jardinage, qu'il y a certainement des cas où des bourgeons, des feuilles, & même des racines fibreuses de plante, végetent & produisent des arbres. On a fait prendre racine à des feuilles d'orangers, qui ont poussé des branches, des feuilles, des fleurs & du fruit, en les enfonçant à moitié en terre : on a fait la même chose avec des feuilles de laurier thym. Revenons aux plants d'orme : on les place à quinze ou vingt pieds l'un de l'autre, dans des trous fort larges & peu profonds. Lorsque l'orme a douze ou quinze ans, on peut en couper les branchages tous les cinq ans, pour en faire des fagots; à trente ans ils produisent le double & au-delà à proportion de leur crue, & si on

en a beaucoup, on les ébranche par coupe réglée : depuis quarante ans juſqu'à ſoixante ils ſont dans leur force. On fait ordinairement avec le bois d'orme des moyeux, des eſſieux, des jantes, des fleches & autres ouvrages de charronnage ; on en fait auſſi des canaux, des pompes, des moulins, les parties des vaiſſeaux qui ſont toujours dans l'eau, &c. On préfere l'*orme tortillard*, c'eſt-à-dire qui eſt plein de nœuds, un peu tortu & le plus dur pour faire les moyeux de roue. On débite ces pieces en grume, & on peut les laiſſer ainſi deux ou trois ans ſans craindre le ver ni la ſéchereſſe. Les Menuiſiers, les Carroſſiers & les Tourneurs font auſſi uſage de ce bois.

L'on a obſervé que l'orme à feuilles très-larges, & qui ne pouſſe point de rejets ſur le tronc, ni ſur les groſſes branches, a le bois tendre & preſque auſſi doux que le noyer : l'autre eſpece d'orme auſſi à larges feuilles, mais qui pouſſe beaucoup de branches, eſt tout rempli de nœuds : c'eſt le plus recherché pour faire des moyeux de roue.

Ray dit avoir vu en Angleterre pluſieurs ormes de trois pieds de diametre ſur une longueur de plus de quarante pieds. Ce fameux Botaniſte rapporte encore qu'un orme à feuilles liſſes, de dix-ſept pieds de diametre au tronc, ſur cent vingt pieds de diametre à ſa tête ou pomme, ayant été débité, ſa tête ſeule produiſit quarante-huit chariots de bois à brûler, & que ſon tronc, outre ſeize billots, fournit huit mille ſix cents ſoixante pieds de planches : toute ſa maſſe fut évaluée à quatre-vingt-dix-ſept tonnes. On a vu dans le même pays un orme creux à-peu-près de même taille, qui ſervit long-temps d'habitation à une pauvre femme qui s'y retira pour faire ſes couches. On a des exemples d'autres eſpeces d'arbres infiniment plus monſtrueux. *Voyez le baobab au mot* PAIN DE SINGE.

L'écorce de l'orme & les feuilles ſont remplies d'un ſuc mucilagineux & gluant, qui eſt propre à la réunion des plaies. L'on emploie la décoction de ſes racines contre toutes ſortes de pertes de ſang : on trouve quelquefois ſur les feuilles de l'orme, certaines veſſies qui s'enflent juſqu'à la groſſeur du poing, ſemblables en figure aux truffes ; elles contiennent une liqueur dans laquelle on voit nager des *pucerons verdâtres*. La liqueur s'appelle *eau d'ormeau*. Ces veſſies ont été formées, dit *Lémery*, par des moucherons qui ont piqué les feuilles de l'orme au printems, & qui ont donné lieu au ſuc de la feuille de s'étendre ; les pucerons qui ſont ſortir de leurs œufs des moucherons, ſont comme

Digitized by Google

autant de maſques qui couvrent de nouveaux moucherons (ceci n'eſt n'eſt pas tout-à-fait exact, dit avec raiſon M. *Deleuze*. Les pucerons qu'on trouve dans les veſſies d'orme, ſont la vraie cauſe de cette dilatation des feuilles : comme une partie des pucerons acquierent des aîles, c'eſt peut-être ces pucerons ailés qu'on appelle ici des *moucherons ;* mais ils ne ſont pas tels en naiſſant : peut-être M. *Lémery* a-t-il voulu parler des petits *ichneumons* ou *cynips*, dont les larves vivent dans le corps des pucerons, mais elles ne contribuent point à la formation des veſſies) : ces veſſies ſont nuiſibles à l'arbre, mais le baume qu'elles renferment eſt très-bon pour les plaies nouvellement faites & pour les chûtes : on paſſe ce baume naturel par un linge pour en ſéparer les pucerons. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, an. 1724.* Les Payſans d'Italie & de Provence y font infuſer les ſommités de millepertuis : la liqueur devient rouge & ſe conſerve pluſieurs années, la plus vieille eſt la meilleure. On prétend que les fleurs de l'orme ſont nuiſibles aux abeilles, & ſes graines aux pigeons ; mais ſes feuilles ſont une excellente nourriture en hiver pour les moutons, les chevres, & ſûr-tout pour les bœufs qui en ſont auſſi friands que d'avoine. Pour conſerver ces feuilles, on coupe le menu branchage d'orme à la fin d'Août, & on le fait ſécher au ſoleil.

ORMIER ou HALIOTITE. *Voyez* OREILLE DE MER.

ORMIN, *horminum verum*, eſt une plante que l'on cultive dans les jardins : elle a quelque rapport avec la ſauge, & pluſieurs la confondent avec l'*orvale*. Voyez ce mot.

L'ormin a une racine ligneuſe & fibreuſe ; ſes tiges ſont hautes d'environ un pied, rougeâtres, carrées, velues & rameuſes ; ſes feuilles ſont oppoſées & lanugineuſes, peu odorantes & d'un goût légérement amer : les ſommités des branches ſont garnies d'un amas de feuilles purpurines tirant ſur le violet : ſes fleurs qui ſortent de l'aiſſelle des feuilles, ſont en gueule, verticillées, de couleur purpurine & blanche ; il leur ſuccede des capſules qui contiennent des ſemences arrondies : toute la plante eſt déterſive, réſolutive & ſtomachique. On diſtingue auſſi l'ormin ſauvage, *horminum ſylveſtre latifolium verticillatum*. Ses propriétés ſont les mêmes.

ORNE. Nom donné à une eſpece de frêne de l'Italie qui croît dans les forêts & ſur les montagnes, & dont l'écorce eſt liſſe & rouſſâtre. *Voyez les mots* FRÊNE & MANNE.

Digitized by Google

ORNITHOGALLE ou CHURLE, *ornithogalum vulgare*, eſt une plante qui croît dans les haies & dans les blés. Sa racine, qui eſt une bulbe en grappe, blanche & fibreuſe, eſt empreinte d'un ſuc viſqueux tirant ſur l'amer; on la mange en guiſe d'oignon dans les lieux où elle ſe trouve: ſes feuilles reſſemblent un peu à celles du gramen, elles ſont creuſes & marquées d'une ligne blanche dans leur longueur. La tige eſt haute d'un demi-pied, & porte en ſon ſommet pluſieurs pédicules en maniere d'ombelle, qui ſoutiennent des fleurs diſpoſées en roſe, verdâtres en dehors, blanches en dedans: il leur ſuccede des fruits arrondis, relevés de trois coins, & diviſés intérieurement en trois loges qui renferment des ſemences noirâtres. En Médecine on ſe ſert de la racine d'ornithogale pour exciter les crachats & les urines. Il y a l'ornithogale jaune qui fleurit en Mars & Avril, quelques Curieux le nomment *étoile jaune*; ſes fleurs ſont vertes en deſſus, & d'un beau jaune par dedans; elles ſont diſpoſées en bouquet & ont la forme d'une étoile; l'ornithogale vert fleurit en été. L'ornithogale à bouquet ſurnommé par les Fleuriſtes *dame d'onze heures* fait un très-bel effet dans les parterres, ſes fleurs ſont larges & blanches; elle commence à s'épanouir à neuf ou dix heures; elle l'eſt entiérement vers les onze heures du matin.

ORNITHOLITES. Nom que l'on donne à des parties d'oiſeaux foſſiles ou pétrifiées: tels que les *becs*, les *ongles*, les *os*, les *œufs*, les *nids*, &c. celles que nous avons toujours vues ſous ce nom ne ſont que des empreintes ou des incruſtations.

ORNITHOPODE ou PIED D'OISEAU, *ornithopodium*. Plante dont M. *de Tournefort* compte ſix eſpeces. Voici la principale, la grande, *ornithopodium majus*. C'eſt une plante qui croît dans les champs ſablonneux, tant avant qu'après la moiſſon, ſur les collines, dans les prés arides & expoſés au ſoleil, le long des chemins dans les ſables. Sa racine eſt petite, blanche, ſimple, fibreuſe, & un peu tuberculaire; elle pouſſe pluſieurs petites tiges grêles, rameuſes, preſque couchées à terre & velues; ſes feuilles ſont oppoſées; ſes fleurs ſont petites, légumineuſes & jaunâtres; il leur ſuccede des gouſſes courbées en faucilles, & réfléchies en haut, compoſées chacune de cinq, ſix ou ſept pieces attachées bout à bout, & terminées par un ongle pointu. Ces ſiliques naiſſent deux ou trois enſemble, diſpoſées comme les griffes d'un oiſeau: on trouve dans chacune de leurs pieces une ſemence arrondie comme celle du navet.

Cette plante fleurit en Juin : prise en décoction, elle est apéritive & excellente pour chasser les graviers des reins : pilée & appliquée en cataplasme, elle convient pour les hernies.

OROBANCHE, *orobanche*. Plante parasite dont on distingue deux especes principales.

1°. LA GRANDE OROBANCHE, *orobanche major caryophyllum olens:* elle croît toujours au voisinage de quelqu'autre plante, dans les champs, entre les légumes, entre le lin, le chanvre, le fenugrec, & dans les blés proche le genêt, elle se nourrit à leurs dépens. Ses racines sont bulbeuses, grosses comme le pouce, arrondies, formées en cône, écailleuses & noires en dehors, blanchâtres ou jaunâtres en dedans, tendres, empreintes d'un suc visqueux & amer : en se séchant elles deviennent dures comme de la corne : elles poussent une tige haute d'environ un pied & demi, droite, arrondie, d'un rouge jaunâtre, velue, fistuleuse & fragile : elle ne porte que des feuilles avortées & spongieuses, lesquelles se corrompent en peu de temps : ses fleurs sont velues, purpurines ou jaunâtres, odorantes; chacune d'elles est, selon M. *de Tournefort*, un tuyau évasé & taillé en masque d'une maniere grotesque : elle renferme deux paires inégales d'étamines, & un pistil : le calice est fendu en quatre lanieres oblongues : à cette fleur succede un fruit oblong qui s'ouvre en deux coques remplies de semences très-menues & blanchâtres. *C. Bauhin* dit, que quand cette fleur naît contre le genêt commun, elle est verdâtre ; mais si elle nait contre le genêt d'Espagne, elle est jaunâtre & plus grande. On mange l'orobanche comme les asperges.

2°. LA PETITE OROBANCHE, *orobanche ramosa minor*. Sa racine est tubéreuse, grosse comme une aveline & fibreuse : ses tiges sont hautes d'environ demi-pied, plus menues & plus dures que celles de l'orobanche vulgaire. Ses fleurs sont disposées en épis. Elle ressemble d'ailleurs à l'espece précédente : elle nait ordinairement entre le chanvre & les blés.

L'orobanche séchée & pulvérisée est propre pour la colique venteuse; la dose en est depuis un scrupule jusqu'à un gros; on prétend que cette plante met le taureau en rut quand il en a mangé : c'est pourquoi on la nomme aussi *herbe de taureau*. Voyez maintenant à l'article PLANTE PARASITE.

OROBE ou ERS ou POIS DE PIGEON, *orobus*, *seu ervum verum*, eſt une plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

1°. L'OROBE VULGAIRE DES HERBORISTES, *orobus vulgaris Herbariorum*. Cette plante ſe ſeme dans les champs en pluſieurs provinces de France pour la nourriture des beſtiaux: elle croît auſſi naturellement parmi les blés en Eſpagne & en Italie. Sa racine eſt menue & blanchâtre: ſes tiges ſont hautes d'un pied, anguleuſes, très-rameuſes; ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la lentille, & rangées par paires le long d'une côte; ſes fleurs ſont légumineuſes, petites, purpurines, quelquefois blanches: elles ſont remplacées par des gouſſes longues d'un pouce, menues, pendantes, ondées, blanchâtres étant mûres, & contenant des ſemences ſemblables à de petits pois, d'un rouge brun, & d'un goût de légumes qui n'eſt ni amer ni déſagréable.

Cette plante fleurit à la fin du printems, & ſa ſemence eſt mûre en Juillet. C'eſt une nourriture très-agréable aux pigeons, & qui les fait beaucoup multiplier; l'orobe ſe plaît en terre maigre & ſablonneuſe.

2°. LA PETITE ESPECE D'OROBE, *ervum ſemine minore*. On l'appelle communément *orobe de Candie*: elle ne differe de la précédente que par ſa petiteſſe; on la cultivè entre les choux.

M. *Haller* obſerve que quoique l'orobe paroiſſe être le nom grec de l'*ervum*, les Botaniſtes diſtinguent cependant les deux genres: l'*ervum* a les ſiliques articulées & elle monte, l'orobe a les ſiliques liſſes & vient toute droite. C'eſt, dit-il, l'eſpece premiere & ſeconde de M. *Vaillant* qui appartiennent à l'*ervum*; la troiſieme eſt un *orobus*.

3°. L'OROBE DES BOIS, *orobus ſylvaticus noſtras*. Ses fleurs ſont purpurines bleuâtres; ſes ſemences ſont ovales, plus menues que celle de la veſce, un peu ameres: cette plante croît dans les champs & dans les forêts aux lieux incultes.

La ſemence d'orobe eſt la ſeule partie de cette plante qu'on emploie en Médecine: elle eſt réſolutive, apéritive, & augmente le lait aux nourrices. Les anciens Médecins la réduiſoient en poudre, & la donnoient incorporée avec le miel dans l'aſthme humide pour faciliter l'expectoration. On en a fait du pain dans des années de diſette; mais il étoit de mauvais goût, & fourniſſoit peu de nourriture: aujourd'hui cette ſemence eſt une des quatre farines réſolutives qu'on emploie ſi communément en Chirurgie.

OROBIAS, OROBITES. *Voyez* au mot OOLITHES.

ORONGE. Nom que l'on donne en Guienne à la bonne & délicate eſpece de *champignon*, ſi vantée des gourmets, c'eſt le *laſeras* de J. Bauhin. On peut dire auſſi que c'eſt le plus beau des champignons. Il ſe développe dans le ſuc qu'on trouve dans la racine du panicaut lorſqu'il ſe pourrit. Il ſort de terre enveloppé d'une membrane très-blanche qui, en ſe fendant, laiſſe voir la petite oronge ſous la forme & la couleur d'une orange de Portugal, laquelle s'épanouit enſuite en un parafol d'un jaune doré en deſſus & d'un beau blanc par deſſous *Voyez* CHAMPIGNON.

ORPHIE. Poiſſon très-commun ſur les côtes de Normandie: on l'appelle *éguillette* en Bretagne. Il eſt long comme une anguille, mais plus gros, plus charnu & plus carré; ſa peau eſt d'une couleur argentée bleuâtre; ſa chair eſt blanche, ferme, un peu ſeche, & a un aſſez bon goût. Il eſt également bon à toutes ſauces. Les vertebres de l'orphie deviennent vertes par la cuiſſon, & ſe détachent aiſément de la chair: il a ſur le nez un avant-bec, qui eſt pour l'ordinaire d'une cinquieme partie de la longueur du reſte du corps. La figure de ce bec lui a mérité le nom d'*éguillette*; mais il ne faut pas confondre ce poiſſon avec celui qui eſt décrit ſous le nom d'*aiguille*. Voyez ce mot.

Voici la maniere de faire la pêche de ce poiſſon, qui dure depuis le mois de Mars juſqu'en Juin, plus ou moins, ſuivant la ſituation & l'expoſition des côtes que ce poiſſon vient ranger, comme tous ceux de ſon genre qui nagent en troupes & par-bandes. Les Pêcheurs ſe mettent la nuit quatre dans leurs bateaux; l'un eſt placé en avant avec un brandon de paille enflammée, dont l'éclat attire les orphies, & les trois autres ont des fouanes ou dards en forme de rateaux, avec une douille de fer où le manche eſt reçu; ces inſtruments ont au moins vingt tiges ou branches barbelées, de ſix pouces de haut & fort preſſées; la tête du rateau n'a au plus que treize ou quatorze pouces de long, avec un manche de la longueur de huit, dix ou douze. Dès que les Pêcheurs voient les orphies ou éguillettes attroupées, ils lancent leurs dards, & en prennent ſouvent pluſieurs d'un ſeul coup. Comme le bateau dérive doucement, la manœuvre de la pêche n'effarouche point les orphies. Les Pêcheurs qui ſont les plus heureux ou les plus adroits, en peuvent prendre juſqu'à douze ou quinze cents dans une ſeule nuit; mais il faut qu'elle ſoit fort obſcure, & que le temps ſoit calme, ainſi que pour toutes les autres pêches qui ſe font au feu dans l'obſcurité de la nuit. *Dictionnaire des Animaux, T. III.*

Digitized by Google

Tout le produit de cette pêche ne ſert pas à la nourriture des hommes : la plus grande partie s'emploie principalement à faire des appâts pour garnir les hameçons des lignes.

On donne auſſi le nom d'*orphie* à un poiſſon qui ſe trouve aux Antilles, & qui reſſemble beaucoup à l'*aiguille de mer*. Voyez *ce mot*. Il ſe jette quelquefois en l'air & fait des ſauts de trente pas de long : on prétend que ſi dans ce temps il rencontroit quelqu'un dans ſon chemin, il le perceroit de part en part ; ſa chair eſt d'un aſſez bon goût, quand il n'a pas mangé du fruit de *mancelinier*, voyez *ce mot* : ce qu'on reconnoît en lui voyant les dents blanches ; ſi elles ſont autrement, il eſt fort dangereux d'en manger. L'orphie du Cap de Bonne-Eſpérance reſſemble preſque entiérement à l'orphie de nos côtes.

ORPIMENT ou ORPIN MINÉRAL ou ARSENIC JAUNE, *auripigmentum aut arſenicum flavum nativum*, eſt une ſubſtance minérale d'un jaune verdâtre ou rougeâtre ou citrin, arſenicale, friable, cependant compacte, remplie de paillettes ou de lames comme talqueuſes & dorées, leſquelles ne ſont cependant la plupart que des criſtalliſations feuilletées d'orpiment même ; ſouvent l'orpiment paroit contenir des veines comme ſpatheuſes ; ce n'eſt encore que de l'orpiment différemment criſtaliſé. Cette ſubſtance arſénicale eſt minéraliſée par le ſoufre, brillante dans l'endroit de la fracture, donnant ſur le feu une légere flamme d'un bleu blanchâtre, accompagnée d'une fumée fort épaiſſe, & d'une odeur ſuffoquante de ſoufre & d'ail.

On trouve l'orpiment natif en morceaux de différentes groſſeurs, diſpoſés par lits & attachés à la ſurface des fentes de mines, dans la Luſace, dans le territoire de Neuhſol, de Servie & du Piémont, particuliérement dans la Turquie d'Aſie, dans la Myſie. Tout l'orpiment du commerce nous vient, par l'entremiſe de l'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Suede & d'Italie, & notamment du Piémont, où on l'appelle *or de Piémont*.

L'on trouve dans les boutiques une eſpece d'arſenic jaune factice qui ſe fait en quelques lieux de l'Allemagne avec une pyrite arſenicale, qui contient plus ou moins de ſoufre, ſelon que la couleur en eſt plus ou moins vive : on l'appelle ou *orpin pur*, ou *réalgar*. Voyez RÉALGAR.

On emploie l'orpiment à divers uſages, par la fuſion & par la ſolution, dans la peinture & dans la verrerie : mis en poudre il prend le nom d'*orpin*. On nous a aſſuré que ſi les Peintres broient l'orpin à l'eau

pendant que le tonnerre roule, la couleur de l'orpin qui eſt d'un beau jaune, devient auſſi-tôt noirâtre. Des Marchands de bois de couleur ſe ſervent de l'orpin pour jaunir les bois blancs dont on fait des peignes, &c. afin de les faire paſſer pour du buis. Cette ſophiſtication eſt dangereuſe & criminelle, en ce que des perſonnes tiennent tous les jours leur peigne à la bouche. On devroit même le défendre en peinture ſur les boiſeries : car non-ſeulement il altere les couleurs avec leſquelles on le mêle, & celles qui ſont dans ſon voiſinage, mais il en exhale ſouvent des odeurs pernicieuſes qui portent fortement à la tête, & influent certainement ſur la ſanté : mêlé avec de l'indigo, il devient vert. Les Maréchaux en font entrer auſſi dans leurs onguens eſcarrotiques. On fait avec l'orpiment & la chaux, une liqueur dépilatoire qui eſt d'uſage chez quantité de Barbiers en Allemagne. Les Orientaux s'en ſervent dans la compoſition de leur *ruſma* artificiel. *Voyez* RUSMA. Les Empyriques font avec l'orpiment, la poix blanche & la poix noire, un emplâtre qu'ils appliquent ſur la tête des enfans attaqués de la mauvaiſe teigne. Au bout de vingt-quatre heures, ils enlevent l'emplâtre qui emporte avec lui les cheveux & leurs racines ſans grande douleur : on réitere cette opération juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de cheveux, & la teigne ſe trouve entiérement guérie. L'orpiment & la chaux donnent une encre de ſympathie & une liqueur à éprouver le vin lithargiriſé. Voici ſa préparation ; on prend une partie d'orpiment & deux de chaux vive qu'on fait diſſoudre enſemble dans l'eau commune, on obtient alors le *foie de ſoufre arſenical*. Si l'on en verſe dans des vins ſuſpects, le vin noircit ſur le champ. Le phlogiſtique du ſoufre s'unit au plomb. La vapeur de ce foie de ſoufre fait paroître en noir des caracteres tracés avec une diſſolution de ſel de Saturne par une ſuite des mêmes principes, & ſert alors d'encre de ſympathie. *Voyez le Dictionnaire de Chimie* & notre *Minéralogie*. On a banni l'orpiment de la Médecine comme un poiſon funeſte.

ORPIN, *anacampſeros*, *vulgò faba craſſa*. Cette plante également connue ſous les noms de *repriſe*, de *joubarbe des vignes*, de *graſſette* & de *feve épaiſſe*, reſſemble à la joubarbe par ſa fleur, ſon fruit & ſes feuilles, qui ſont épaiſſes & ſucculentes : on l'en diſtingue cependant, parce qu'auſſitôt qu'elle pouſſe, elle monte en tige, au lieu que les feuilles de la joubarbe ſe ramaſſent en des globules, qui reſſemblent à des yeux de bœuf (M. *Haller* dit qu'il y a des *orpins*, dont les feuilles forment

Digitized by Google

des artichauts mieux marqués que ceux de pluſieurs *ſedums ;* comme le *paluſtre*). La racine de l'orpin eſt formée de tubercules charnus & blancs. Ses tiges ſont droites, rondes, ſolides, comme rameuſes, hautes de deux pieds : ſes fleurs ſont rougeâtres.

L'orpin croît dans les lieux ombrageux & humides, ſur-tout le long des haies. On fait uſage de ſes racines & de ſes feuilles ; elles ſont vulnéraires, conſolidantes ; leur ſuc exprimé, appliqué extérieurement dans les plaies récentes, arrête le ſang, déterge les ulceres, les fait cicatriſer, excite la ſuppuration des tumeurs, & adoucit les douleurs des hémorroïdes. On appelle cette plante *telephium* du nom de Télephe Roi de Myſie, qui s'en eſt ſervi pour guérir les ulceres. L'orpin eſt du nombre des ſimples qui entrent dans la préparation de l'eau d'arquebuſade.

Il y a pluſieurs autres eſpeces d'orpin, entr'autres celle qu'on appelle ORPIN ROSE, *rhodia radix*, parce que le goût & l'odeur de la roſe ſe trouvent en ſa racine, qui eſt groſſe, tubéreuſe, inégale, blanche, charnue, ſucculente : on en fait uſage pour guérir les taches qui viennent de coups de ſoleil. On en vante le cataplaſme pour des maux de tête & les migraines : on l'applique ſur les tempes. On nous envoie la racine ſeche des Alpes : elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'environ un pied, chargées de beaucoup de feuilles, charnues, dentelées & vertes. Les fleurs ſont des bouquets en ombelles, diſpoſées en roſe, jaunâtres ou purpurines : il leur ſuccede des fruits ramaſſés en maniere de tête, & remplis de ſemences oblongues & pâles : M. *Haller* dit que cette eſpece d'*orpin* porte ſouvent, ſur des tiges ſéparées, des fleurs mâles & des fruits : quelquefois cependant les deux ſexes ſe trouvent ſur la même fleur : cette plante croît aux lieux ombrageux des Alpes ou du Nord.

L'orpin doit être cultivé en terre graſſe & à l'ombre : il ſe multiplie de ſemence & de plant enraciné.

ORSEILLE ou ORSEIL. Dans le commerce on donne ce nom à une pâte molle, d'un rouge violet ou colombin, parſemée de taches, comme marbrée. On en diſtingue deux eſpeces : l'une qui eſt commune, moins belle & moins bonne, vient ordinairement d'Auvergne, où elle eſt appellée *perelle*, & ſe tire d'un lichen, eſpece de mouſſe qui croît ſur les rochers. *Voyez* PERELLE : on la prépare avec la chaux & l'urine ; nous l'appellons à Paris *orſeille d'Auvergne*, ou *orſeille de terre*. La ſeconde eſpece, qui eſt ſupérieure en tout à la précédente, eſt appellée *orſeille d'herbe*, ou *des Canaries*, ou *du Cap Vert ;* on la prépare à

Amſterdam, à Londres & même à Paris. Cette *orſeille d'herbe*, qui eſt le *lichen græcus polypoïdes tinctorius ſaxatilis*, *Cor.* 40, ou le *fucus verrucoſus tinctorius*, *J. Bauh. & Inſt. rei herbar.* croît abondamment dans les îles Canaries, ſur les rochers qui ſont les plus expoſés à la mer. Ce *lichen* ſe trouve par bouquets griſâtres, longs d'environ deux pouces, diviſés en petits brins, preſque auſſi menus que du crin, & partagés en deux ou trois cornichons, plus déliés à leur naiſſance, arrondis & roides, courbés en faucille; ces cornichons ſont garnis dans leurs longueurs d'un rang de baſſins plus blancs que le reſte, relevés en petites verrues, ſemblables aux baſſins des polypes de mer: toute la plante eſt ſolide & d'un goût ſalé. Les iles de la Gomere & de Fer produiſent la plus excellente orſeille d'herbe: elle eſt brunâtre, tachetée de blanc, bien nourrie, ainſi que le porte le Mémoire de M. Porlier, Conſul, datée de Sainte-Croix de Teneriffe, 29 Janvier 1731: il dit que dans une année ordinaire l'on récolte cinq cents quintaux d'orſeille à Teneriffe, quatre cents aux Canaries, trois cents à Fuerta Ventura, trois cents à Lanſarotta, autant à la Gomere, & huit cents à l'ile de Fer, ce qui produit deux mille ſix cents quintaux d'orſeille Africaine. Il en vient auſſi de l'île de Candie & d'Amorgos, qu'on nomme *alga tinctoria*. M. *de Tournefort*, d'après *J. Bauhin*, la met dans le genre des *fucus*.

Les orſeilles de Teneriffe, des Canaries & de Palêne, ſont affermées, pour le Roi d'Eſpagne, à des particuliers qui les font recueillir. En 1730 on donna quinze cents piaſtres pour cette ferme, ſans compter quinze à vingt réaux du quintal à ceux qui la récolterent. Les autres Iſles appartiennent à des Seigneurs qui en tirent auſſi un bon parti. Dans les années de diſette, on récolte une plus grande quantité d'orſeille que ci-deſſus, parce que c'eſt tout le gagne-pain des pauvres de ce pays; c'eſt depuis 1725 que l'orſeille eſt devenue chere: des Négocians de Londres l'acheterent juſqu'à quatre livres ſterling le quintal.

Les Iſles de Madere, de Porto-Sancto, & les Sauvages, produiſent auſſi de l'orſeille. Vers la fin de 1730, un Capitaine de vaiſſeau Anglois, venant des Iſles du Cap Vert, apporta à Sainte-Croix un ſac d'orſeille pour montre, & communiqua ſon ſecret aux Eſpagnols & aux Génois. L'année ſuivante en Juillet, ces Nations envoyerent aux mêmes Iſles un bateau, ſur lequel ils mirent huit Eſpagnols accoutumés à faire la cueillette de l'orſeille; ils aborderent aux Iſles de Saint-Antoine & de Saint-Vincent, où en peu de jours ils en recueillirent ſi prodi-

gieuſement, qu'ils en firent un chargement d'environ cinq cents quintaux; elle y étoit ſi abondante, que le Gouverneur n'exigea d'eux qu'une piaſtre par quintal. Elle ſembloit d'abord préférable à celle des Canaries, mais on a ceſſé d'y retourner, & nous n'en recevons maintenant que de celle que l'on récolte aux Canaries.

Feu M. *Hellot*, Membre de l'Académie des Sciences, homme très-connu des Savans par ſes Ouvrages utiles, dit dans ſon *Traité de la teinture des laines*, que les Ouvriers font un myſtere de la préparation de cette plante; mais on la trouve, dit-il, aſſez bien détaillée dans un Traité *d'Antoine-Pierre Micheli*, intitulé *nova plantarum genera*, imprimé en latin, *in*-4°. à Florence, en 1729, page 78. Voici l'extrait que nous en traduiſons:

Des Ouvriers de Florence appellent l'orſeille *rocella* ou *orcella* ou *raſpa*: ils ont l'art de tirer de cette plante non-ſeulement une teinture pourpre ou colombine, mais encore les nuances intermédiaires de ces couleurs, & ils s'en ſervent pour colorer la laine, la ſoie, &c. Pour cette opération, ils réduiſent la plante en une poudre fine, & la paſſent par un tamis; enſuite ils l'arroſent légérement d'urine vieille d'homme (*nam mulieris perniciosa habetur*). Ils remuent pluſieurs fois ce mêlange dans le même jour, en y jetant à chaque fois, pendant pluſieurs jours, un peu de ſoude en poudre, juſqu'à ce que la matiere fourniſſe une couleur colombine. C'eſt alors qu'on la met dans un tonneau de bois, en obſervant de garnir la ſurface, ou d'urine, ou d'une leſſive de chaux, ou de gypſe. Tel eſt l'*oricello* ou *orſeille préparée* des Florentins.

On trouve encore une autre préparation de l'orſeille dans un petit livre Italien, intitulé *dell' arte tintoria* ou *pliëo*. C'eſt un petit *in*-12. A la page 210 on trouve cette préparation.

Prenez une livre d'orſeille du Levant bien nette; ayez ſoin de l'humecter avec l'urine (M. *Hellot* dit qu'il faut qu'elle ſoit demi-putréfiée), du ſalpêtre, du ſel gemme, du ſel ammoniac, de chaque deux onces. Faites un mêlange du tout après l'avoir pilé, & laiſſez-le macérer pendant douze jours, ayant ſoin de l'agiter de temps en temps, juſqu'à ce que le mêlange ſoit humecté comme il faut. Au bout de deux jours, ajoutez-y deux livres & demie de potaſſe pilée, & une livre & demie de vieille urine; laiſſez repoſer encore la matiere pendant huit jours, puis ajoutez-y une pareille quantité d'urine, & enfin deux gros d'arſenic en poudre: alors la matiere ayant bien fermenté, ſera en état de ſervir à la teinture.

Il paroît que M. *Hellot*, dans ſon art de la teinture, a imité en quelque façon ce procédé : il en a préparé par une méthode où il ne s'agit que de développer la couleur rouge (cachée dans l'orſeille) par un volatil urineux, excité par un alkali terreux, c'eſt-à-dire, qu'il lui a ſuffi de mêler l'urine & la chaux avec la plante. Il paroît encore qu'il a réuſſi de même, ou à peu de choſe près, ſur l'orſeille de terre, appellée *perelle d'Auvergne.*

On reconnoit la bonté d'une orſeille préparée en mettant un peu de cette pâte liquide ſur le dos de la main, & la laiſſant ſécher ; enſuite on lave cette tache avec de l'eau froide : ſi elle ne paroît s'être déchargée qu'un peu de ſa couleur, l'on doit juger & conclure que l'orſeille eſt en état de réuſſir ; auſſi les Teinturiers, tant en ſoie qu'en laine, veulent que la teinture de l'orſeille ſe tire en deux fois.

M. *Bernard de Juſſieu* nous a appris que le *lichen ſaxatilis tinctorius*, n'eſt pas la ſeule plante de ce genre dont on puiſſe préparer l'orſeille ; il en a rapporté de la forêt de Fontainebleau qui ont pris la couleur pourprée avec la chaux & l'urine : c'eſt une expérience facile à faire ſur celles qui peuvent ſe convertir en orſeille. Il ſuffit d'enfermer dans un petit bocal la plante, & de l'humecter d'eſprit volatil de ſel ammoniac, ou de partie égale d'eau de chaux premiere, avec une pincée de ſel ammoniac : au bout de quatre jours la liqueur ſera rouge ; & en s'évaporant la plante ſe chargera de cette couleur ; ſinon il n'y auroit rien à eſpérer. M. *Haller* dit auſſi que pluſieurs autres lichens gris, blancs & noirs, donnent une couleur rouge, que rien n'annonce dans la plante, & l'on s'en ſert en Suede.

Nous terminerons cet article intéreſſant pour les Arts, en diſant que l'on préfere l'*orſeille des Canaries* à celle d'Auvergne ; car quoiqu'elle ſoit plus chere, elle rend à proportion beaucoup plus de teinture que celle de terre ; d'ailleurs ſa couleur eſt infiniment plus belle, & ne ſe ternit point. C'eſt un beau gris de lin, tirant ſur le violet d'amaranthe, couleur que l'on peut encore aviver par les acides, &c. ou fixer en bleu par le jus de citron. On en peut colorer à froid le marbre & l'albâtre blancs, y former des veines, &c.

ORTHOCÉRATITES, *orthoceratiti*, eſt le nom que les Naturaliſtes donnent à des corps pierreux cloiſonnés, cylindriques ou coniques, tantôt droits, tantôt recourbés ou arqués à une de leurs extrémités, comme un pommeau de canne en bec de corbin. On diſtingue extérieurement

extérieurement des futures à articulations ou des engrenures branchues comme dans les cornes d'Ammon; & dans l'intérieur, ces tuyaux, quoique remplis, ſont ſéparés par chambres ou cloiſons comme les nautiles. Ces cloiſons qui ſont comme autant de calotes, convexes d'un côté, concaves de l'autre & empilées les unes dans les autres, ſont percées par un petit ſiphon ou canal qui communique d'une chambre à l'autre, quelquefois par le milieu, plus ſouvent par les côtés, c'eſt-à-dire, près du bord intérieur. Ces tuyaux qu'on trouve toujours foſſiles & légérement altérés & mutilés, ont depuis quatre pouces juſqu'à plus de deux pieds de longueur; ils ſont communément remplis de la même terre, où ils ſe trouvent enfouis. Quand on vient à bout de les nétoyer, on apperçoit alors les cellules & le ſiphon: pour cela on les met macérer quelque temps dans l'eau, qu'on charge peu-à-peu de vinaigre, qui détache ou diſſout la partie terreuſe ou ſableuſe. On peut auſſi reconnoître la ſtructure intérieure des orthocératites en les faiſant ſcier longitudinalement. On donne à ces orthocératites le nom de *tuyaux cloiſonnés* lorſqu'ils ſont droits, & celui de *lituites* quand ils ſont contournés ou arqués à l'une des extrémités comme la croſſe d'un Evêque. Ceux qui ſont applatis ou comprimés de maniere à repréſenter des queues de crabes, ſont appellés *queue de crabes*. Tout annonce que l'orthocératite eſt une eſpece de coquillage d'une figure conique, ſans ſpirales, chambré & foſſile, *tubulus concameratus polythalamium*. On ne trouve point l'analogue de ce foſſile dans nos mers, ni celui de la belemnite, qui paroît être du même genre. La Norwege eſt la patrie principale des *orthocératites*, dont on ne trouve guere que des noyaux ou parties pierreuſes qui s'y ſont moulées. M. le Marquis *de Caſteja*, Gouverneur de Marienbourg, nous en a fait voir de très-belles & grandes eſpeces qu'il a trouvées en quantité dans la Principauté de Lignes ſur la frontiere de France. M. le Baron *de Hupsh* en a trouvé de pluſieurs ſortes dans l'Eifel du Duché de Juliers. Il paroît qu'il y en a à chambres plus ou moins étroites, minces & nombreuſes. *Voyez* QUEUE DE CRABE.

ORTIE, *urtica*. Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : nous rapporterons ici celles qui ſont d'uſage en Médecine. Entre les neuf eſpeces d'ortie piquante que diſtingue M. *de Tournefort*, nous ne décrirons que la grande, la petite & la romaine.

1°. LA GRANDE ORTIE PIQUANTE, ORTIE VIVACE OU VULGAIRE, *urtica urens maxima*. Cette plante croît preſque par-tout en abondance,

particuliérement aux lieux incultes & fablonneux, dans les haies, dans les foſſés, contre les murailles, dans les bois mêmes, & dans les jardins: elle pouſſe des tiges à la hauteur de trois pieds, carrées, cannelées, roides, couvertes d'un poil très-piquant, creuſes & rameuſes. Ses feuilles ſont oppoſées, oblongues, pointues & dentelées, également garnies de poils piquans & brûlans. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des tiges & des rameaux & dans les aiſſelles des feuilles, diſpoſées en grappes branchues: chacune d'elles eſt à pluſieurs étamines, ſoutenues par un calice à quatre feuilles, de couleur herbeuſe. Ces fleurs ne laiſſent aucune graine après elles.

L'on diſtingue les orties, comme le chanvre, en mâle & en femelle. L'ortie mâle porte ſur des pieds qui ne fleuriſſent point des capſules pointues, formées en fer de pique, brûlantes au toucher, qui contiennent chacune une ſemence ovale, applatie & luiſante. L'ortie femelle ne porte que des fleurs, & ne produit aucun fruit: ce qui eſt une maniere de parler, uſitée ſeulement chez le vulgaire; car les Botaniſtes appellent proprement *fleurs mâles* celles qui ne ſont point ſuivies de graines, & *fleurs femelles* celles qui en ſont ſuivies.

L'ortie fleurit en Juin, & ſa graine ſe mûrit en Août. Ses feuilles ſe flétriſſent chaque hiver, mais ſa racine ne périt point: elle repouſſe de nouvelles feuilles dès le premier printemps. Excepté la tige, toute la plante eſt d'uſage en Médecine: de ſes tiges on peut auſſi faire de la toile, comme l'on en fait de celles de chanvre. On voit dans le Cabinet de Chantilly un petit ſac fait de tiges d'orties par les Sauvages du Canada; il paroît fait à l'aiguille, on y obſerve des deſſins colorés aſſez réguliérement. Mon frere, le Médecin, étant à la campagne il y a quelques années, ramaſſa une quantité de tiges d'orties mûres, les fit rouir & les prépara enſuite comme le chanvre; il en a obtenu des fils de différentes qualités, & a reconnu que cette matiere pouvoit effectivement être utile au Cordier & au Tiſſerand. Il fit auſſi quelques eſſais ſur la tige des feves de marais, mais les fibres lui ont paru trop courtes & trop roides. A Angers on a fait différens eſſais ſur la filaſſe de l'ortie: on en a fabriqué de la toile qui s'eſt trouvée aſſez bonne, & qui ſe blanchiſſoit avec facilité; on en a même fait de la toile peinte. La maturité des tiges d'ortie qu'on deſtine à la filature s'annonce par une couleur jaune ou d'un rouge pâle, & quand la graine ſe détache facilement de ſon enveloppe. M. *Linneus* dit qu'au printemps l'on fait cuire ſes jeunes pouſſes avec les légumes.

Digitized by Google

Rien n'eſt plus commun en Suede & dans le pays Meſſin en France, que de voir les gens de la campagne employer les racines de la grande ortie pour jaunir la coque des œufs. Cette eſpece d'ortie varie quelquefois par la couleur de ſes tiges, de ſes racines & de ſes feuilles : on l'appelle alors *ortie rouge*, *ortie jaune* ou *panachée*.

2°. LA PETITE ORTIE, ou ORTIE GRIECHE, *urtica urens minor*. Elle croit fréquemment le long des maiſons, parmi les décombres des bâtimens, dans les jardins potagers où elle ſe renouvelle tous les ans de graine, ne pouvant endurer la rigueur de l'hiver. Ses tiges ſont hautes d'un demi-pied ou environ, un peu crochues ; ſes feuilles très-découpées. Ses fleurs tant mâles ou ſtériles que femelles ou fertiles, naiſſent toutes ſur le même pied.

3°. L'ORTIE ROMAINE, ou ORTIE GRECQUE, ou ORTIE MALE, *urtica Romana*, *urens*, *pilulas ferens*. Cette plante, qui eſt auſſi annuelle, croît en toutes ſortes de pays ; cependant elle eſt plus rare que les deux eſpeces précédentes. On la ſeme pour l'agrément dans les jardins : ſa tige eſt haute de quatre ou cinq pieds, ronde, foible, rameuſe & garnie de poils qui cauſent beaucoup de mal quand on les touche. Les feuilles & les fleurs ſont comme les précédentes : il ſuccede aux fleurs de celle-ci des globules ou pilules vertes, qui ſont autant de petits fruits ronds, gros comme des pois, épineux, & compoſés de pluſieurs capſules qui s'ouvrent en deux parties, & renferment chacune une ſemence ovale, ſemblable à de la graine de lin : elle fleurit en Juin, & ſa graine eſt mûre en Août.

Les Latins ont nommé cette plante *urtica*, *ab urere*, brûler, parce que l'ortie eſt couverte d'un poil très-fin, roide, pointu, qui, s'attachant à la peau de ceux qui la touchent, la pénetre, & fait ſur leurs nerfs la même impreſſion de douleur, que ſi la partie avoit été touchée par le feu. Elle y excite auſſi-tôt une chaleur vive, des puſtules & des démangeaiſons importunes ; à quoi l'on peut remédier, dit *Parkinſon*, avec le ſuc de la plante même. Ce ſecours eſt connu dans l'art ſous le nom d'*urtication*.

Hook (*Hookius*) a découvert au microſcope, que la baſe des piquans de l'ortie eſt une véſicule qui renferme une liqueur âcre, mordicante, vénéneuſe, & que la pointe eſt une ſubſtance très-dure, qui a un trou au milieu par où la liqueur coule dans la partie piquée, & y excite de la douleur. Il faut que *Langius* n'ait pu trouver un microſcope,

tel que celui de *Hook*, puiſqu'il n'a pu appercevoir ces ſortes de véſicules, ni les cavités ou trous des orties ; mais la preuve que cet effet n'eſt pas produit par les piquans ſeuls, c'eſt que les orties un peu deſſéchées au ſoleil, ne ſont plus de mal.

Les feuilles des orties dont on vient de parler, ont un goût fade & gluant, & un peu ſtyptique. Le ſuc d'ortie dépuré, arrête le crachement de ſang, l'hémorrhagie du nez, & le flux des hémorrhoïdes : il convient auſſi pour la dyſſenterie & pour les fleurs blanches. Dans la Médecine Vétérinaire on donne ce ſuc à la doſe d'une demi-once aux animaux qui piſſent le ſang. Le ſuc d'ortie, ſur-tout celui de la petite eſpece, eſt, ſelon M. *Bourgeois*, d'un grand ſecours dans les pertes immodérées des femmes : la graine de cette plante en tiſane, eſt très-utile dans toutes les eſpeces d'hydropiſie, parce qu'elle eſt très-apéritive & diurétique. La graine d'ortie grieche priſe en poudre, à la doſe de trente à quarante grains matin & ſoir, guérit très-ſouvent le goître, ſans nuire à l'eſtomac, ni à la ſanté, comme la plupart des autres qu'on met en uſage contre cette maladie. On ſait que les orties hachées & mêlées avec du lait caillé ſont une excellente nourriture pour les dindonneaux : dans quelques Provinces de la France on donne pendant l'été les feuilles fraîches d'orties aux vaches, & pendant l'hiver les feuilles qui ont été ſéchées à l'ombre. On aſſure que la graine d'ortie bien mûre, mangée par les poules, les échauffe & les fait pondre plutôt. Des Maquignons Danois pulvériſent cette graine, en mettent une poignée avec l'avoine qu'ils donnent à leurs chevaux ſoir & matin ; cet aliment les rend gras & leur rend le poil liſſe & luiſant. Les tendrons d'ortie cuits, purifient le ſang : la racine d'ortie confite eſt un bon remede contre la jauniſſe & pour la vieille toux. Le cataplaſme d'ortie eſt émollient & réſolutif, & ſoulage les goutteux. Pluſieurs Médecins praticiens recommandent auſſi, comme un bon remede contre la ſciatique, la paralyſie & la léthargie, de frapper les parties affligées juſqu'à rougeur avec un paquet d'ortie, & de les laver enſuite avec du vin chaud. Ce remede a ſouvent rendu le ſentiment & le mouvement. Paſſons à quelques autres eſpeces d'orties différentes, & qui ſont auſſi d'uſage en Médecine. Mais nous avertiſſons que les autres plantes auxquelles on a donné improprement le nom d'*ortie*, ſont des *lamium* ; & leur caractere, dit M. *Haller*, eſt infiniment éloigné des orties. Telles ſont :

L'ORTIE MORTE A FLEUR BLANCHE, ou ORTIE QUI NE PIQUE

POINT, ou LAMIER BLANC, *urtica iners floribus albis*, *aut lamium vulgare album*. On trouve cette plante dans les lieux incultes; ſes rejetons ſont nombreux & rampans. Ses tiges ſont longues, carrées & moins groſſes vers la terre, branchues, entre-coupées par quelques nœuds, purpurines en leur baſe; le duvet de leurs feuilles ne fait point de mal: ſes fleurs ſont verticillées, petites, blanches & formées en gueule: les ſommets des étamines ſont bordés de noir, & ne repréſentent pas mal un 8 de chiffre. A chaque fleur paſſée ſuccedent quatre graines triangulaires, rougeâtres, luiſantes, tombant d'elles-mêmes quand elles ſont mûres.

Toute la plante a une odeur déſagréable. Les Médecins modernes recommandent cette eſpece d'ortie pour les fleurs blanches, les maladies du poumon, les tumeurs & les duretés de la rate, & ſur-tout pour arrêter les hémorrhagies de la matrice, & pour conſolider les plaies: on fait uſage de ces ſommités fleuries en infuſion théiforme ou en conſerve. On applique auſſi deux fois par jour la plante pilée avec du ſel ſur les ulceres gangreneux.

Il y a une autre eſpece d'*ortie morte à fleurs purpurines* ou *jaunes*, qui ne differe de la précédente que par ſa couleur.

L'ORTIE MORTE PUANTE ou GALIOPSE, ou ORTIE ROUGE, *lamium purpureum*, *fœtidum*, *aut lamium folio oblongo*, *flore purpureo* (lamier rouge). Sa racine n'eſt pas rampante: ſes tiges ſont garnies d'une ou deux paires de feuilles preſque nues. Ses fleurs ſont purpurines, & ſes graines triangulaires & brunâtres.

Toute cette plante a une odeur fétide & déſagréable, & vient dans les lieux incultes: elle eſt vulnéraire, réſolutive, adouciſſante & propre à déterger les ulceres putrides. On donne auſſi le nom d'*ortie pied-de-poule* à une ſorte d'ortie rouge, annuelle & des jardins, & le nom d'*ortie muſquée* ou *piquante* à une eſpece de *galeopſis*.

En général, ſous le nom latin de *galeopſis* de M. *Tournefort*, autre genre, dit M. *Haller*, qui differe du *lamium*, on comprend la *grande* & la *petite orties puantes*, & l'*ortie morte à fleurs jaunes*. La grande ortie puante, *urtica iners*, *magna*, *fœtidiſſima*, a une racine rampante, & donne quelques tiges grêles qui ſortent de ſes nœuds. Ses fleurs forment des épis longs. Cette plante eſt fort puante, & differe peu de l'eſpece d'ortie puante & rouge. La petite eſpece d'ortie puante, *galeopſis paluſtris*, *anguſti-folio*, *fœtida*, vient ſur le bord des ruiſſeaux: ſa racine

eſt inégale & boſſelée, & ſes fleurs purpurines ſont en gueules, ayant les levres panachées : on eſtime ſes feuilles très-ſpécifiques pour l'enrouement & contre les fievres tierces : elle eſt encore efficace, appliquée ſur les plaies ; c'eſt elle dont il eſt parlé dans quelques Auteurs ſous le nom de *panax coloni*, c'eſt-à-dire, *panacée du Laboureur :* à l'égard de l'ortie morte à fleurs jaunes, d'une ſeule piece & en gueule, *lamium flore luteo & folio oblongo*, cette plante eſt rarement d'uſage ; on s'en ſert quelquefois à la place de l'*ortie morte & blanche.* Il y a pluſieurs autres eſpeces de *galeopſis* & de *lamium* dont nous ne ferons pas mention ici. Au reſte les *galeopſis* n'ont rien de commun avec les orties, dit M. *Deleuze*, que la dénomination que quelques Auteurs leur ont donnée dans l'enfance de la Botanique.

ORTIE ERRANTE. *Voyez à l'article* ORTIE DE MER.

ORTIE DE MER ou ORTIE MARINE, ou POISSON-FLEUR, *urtica marina*. On donne aſſez improprement ce nom à certains corps marins dont on diſtingue deux eſpeces ; ſavoir les *orties marines fixes* & les *orties marines errantes.*

Les premieres ſont appellées *fixes*, de la lenteur de leur mouvement progreſſif : on diroit qu'elles ſont immobiles ; à peine au bout d'une heure ont-elles avancé de l'eſpace d'un pouce : l'on en trouve beaucoup ſur les côtes du Poitou & du pays d'Aunis, où on les appelle *culs de chevaux ;* on les nomme *culs d'ânes* ſur les côtes de Normandie. M. *de Réaumur* dit dans un *Mémoire de l'Académie des Sciences*, *année 1710*, *page 466*, que ces noms leur conviennent beaucoup mieux que celui qui leur eſt commun avec une plante terreſtre, puiſqu'ils retracent une image de la figure que ces corps marins font paroître dans un grand nombre de circonſtances. Cet Académicien dit que ces orties ne cauſent point de démangeaiſons cuiſantes à ceux qui les touchent, comme on l'a prétendu ; que ces corps marins ſont de véritables animaux bien organiſés, ſuſceptibles de ſentiment quand on les touche, qui attrapent des poiſſons & des coquillages pour s'en nourrir. Ils ouvrent la bouche plus ou moins grande ſuivant le volume de la proie qu'ils avalent, rejetent enſuite les os ou la coquille par la même ouverture. Lorſque la bouche eſt ouverte, on voit toutes les cornes de l'ortie de mer qui reſſemblent en cet état à une fleur épanouie, ce qui l'a fait nommer *poiſſon-fleur.*

Quoique ces orties prennent ſucceſſivement quantité de figures diffé-

Digitized by Google

rentes, on peut cependant dire qu'en général elles ont extérieurement la figure d'un cone tronqué ; leur baſe eſt très-fortement appliquée ſur les pierres, auxquelles on les trouve toujours adhérentes : il y en a de verdâtres, de blanchâtres & de couleur de roſe. Nous en avons trouvé de brunes & de bleuâtres ſur les parages de l'Iſle de Rhé, & ſur la côte de Plugaſtel au-delà de Breſt. M. *de Romé de l'Iſle* m'a aſſuré en avoir vu de noires à l'Iſle de Sainte-Hélene. Dans quelques orties ces couleurs paroiſſent par-tout ſur la ſurface ; dans d'autres elles ſont mêlées par raies ou par taches diſtribuées d'une maniere très-agréable : on en trouve auſſi dans les fentes des rochers qui bordent la mer ; elles reſſemblent à une grande chevelure & paroiſſent vivipares.

2°. LES ORTIES ERRANTES. Celles-ci n'ont de commun que le nom avec les précédentes : on les appelle *orties détachées* ou *orties erra ntes*, &c. Mais M. *de Réaumur* dit que s'il vouloit joindre un nouveau nom aux anciens qu'elles ont, il les appelleroit *gelée de mer ;* nom qui effectivement caractériſe ſi bien la ſubſtance dont elles ſont formées, qu'il vaut ſeul une petite deſcription pour aider à les reconnoître. Leur chair, leur enſemble, a la conſiſtance & la couleur d'une vraie gelée. Dans l'eau les *gelées marines* remuent avec aſſez de vîteſſe, elles s'y ſoutiennent par un mouvement de contraction & de dilatation ; mais jetées à ſec ſur la greve, elles paroiſſent ſans aucune action.

Sur les bords de la Méditerranée, les gelées de mer ſe nomment *capello di mare* (*chapeau de mer*). *Rondelet* dit que c'eſt une maſſe ſpongieuſe, ronde, creuſe & percée au milieu, ayant tout autour un petit cordon rouge ; par cet endroit elle reſſemble à un chapeau ; l'autre partie reſſemble aux pieds des poulpes : elle en a, dit-il, huit, gros & carrés dans leur commencement, & qui finiſſent en pointe ; on en trouve auſſi qui n'en ont que quatre. Nous en avons vu beaucoup en été dans les parages de Cette en Languedoc, & aux iſles d'Hyere ; leur corps eſt gélatineux, couleur de roſe, très-brillant, un peu tranſparent ; on les voit ſouvent flotter comme au gré des eaux, & il nous a paru que ſi on les manie long-tems, elles ſe dilatent, ſe contractent, & cauſent une petite démangeaiſon aux mains ; il ſemble même que la chaleur de la main les diſſout preſqu'entiérement, & ſi l'on porte auſſi-tôt les mains ſur les yeux, la ſenſation de chaleur & notamment de démangeaiſon eſt infiniment plus vive. Il paroit que M. *Linneus* regarde la gelée de mer, comme une eſpece de *méduſe*. Voyez ce mot.

Tous ces individus ont la propriété de faire rentrer dans leur intérieur le rhomb ou roſe de pattes dont elles ſont fournies. Les orties de mer ſont des zoophytes, de la claſſe des molluſques.

ORTOLAN, *hortulanus aut ortolanus*, eſt un oiſeau de paſſage, du genre du bruant, très-connu par l'excellence de ſa chair : on en diſtingue de pluſieurs eſpeces, qui ne varient que par les couleurs. L'ortolan des roſeaux a les plumes de la poitrine & du deſſus de la tête, noirâtres. Le véritable ortolan des Naturaliſtes, *miliaris pinguescens*, eſt un peu plus grand que l'alouette, il en a auſſi la couleur : il a une groſſeur notable ſur le bec : il ſe nourrit principalement de millet : c'eſt un oiſeau très-gras : ſa chair rôtie eſt tendre, délicate, ſucculente, & d'un goût ſi exquis, que les Grands le recherchent beaucoup pour leurs tables. En Suede, on les fait payer aux Etrangers un ducat la piece, quoique ce ne ſoit pas toujours le véritable ortolan. C'eſt une nourriture reſtaurante, fortifiante : ſa graiſſe eſt émolliente, réſolutive & adouciſſante. Cet oiſeau eſt ſi tendre, que la courte application d'une chaleur légere ſuffit pour le cuire parfaitement. On pourroit facilement l'enfermer dans des coques d'œufs de poule bien réunies, le cuire dans l'eau ou ſous la cendre, & répéter à peu de frais une des magnificences de Trimalcion qui eſt un jeu de feſtin aſſez plaiſant.

L'ortolan ſe rencontre dans les pays chauds, depuis le quinze d'Avril juſqu'à la fin d'Août ; on en voit vers Saint-Jean de Bonne-Font une ſi grande quantité, que les Oiſeleurs y viennent de vingt lieues à la ronde pour en prendre. On en trouve encore communément ſur les térébinthes à Smyrne ; ſon cri eſt *zi-zi*. Les *ortolans* du Cap de Bonne-Eſpérance & de la Louiſiane, ont de belles couleurs aurores. Il y a auſſi l'ortolan jaune ; l'ortolan tout blanc ; l'ortolan noir ; l'ortolan des roſeaux : celui de la Caroline, celui de neige : l'ortolan à collier, &c.

ORVALE ou TOUTE-BONNE, ou SCLARÉE, *horminum ſclarea dictum*, eſt une plante que l'on cultive dans les jardins & dans les vergers (il y a auſſi la *toute-bonne des prés*). L'orvale eſt la principale eſpece du genre des *ſclarées* de M. *de Tournefort*, & celle qu'il déſigne ſous le nom de *ſclarea pratenſis, flore cæruleo.* Sa racine eſt ſimple, ligneuſe & fibrée, brunâtre, d'un goût qui n'eſt pas déſagréable, & qui échauffe les palais & la gorge : elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ deux pieds, de la groſſeur du petit doigt, carrée, velue, noueuſe, rameuſe & remplie de moëlle : ſes feuilles ſont oppoſées deux

deux à deux, & portées ſur de longues queues ; elles ſont ridées, gluantes, oblongues, larges en leur baſe, & terminées en pointe, légérement crenelées, velues, & d'une odeur déſagréable, mais citronnée, d'une ſaveur amere & aromatique : au ſommet de chaque tige, ſont deux feuilles oppoſées, petites, creuſes, ſans queue, & d'une couleur purpurine : ſes fleurs ſont diſpoſées en longs épis, comme par anneaux, d'une ſeule piece, en gueule, bleuâtres, dont la levre ſupérieure eſt alongée en forme de faucille : à chaque fleur ſuccedent quatre groſſes graines arrondies, convexes d'un côté, anguleuſes de l'autre, de couleur rouſsâtre.

Toute cette plante a une odeur forte & puante, & une ſaveur amere ; elle eſt toute d'uſage. L'orvale eſt connue, ſur-tout des Cabaretiers Allemands, dit *Ettmuller*, pour falſifier leurs vins ; car ils ont coutume de changer le vin du Rhin en un vin muſcat, par l'infuſion des fleurs d'orvale & de ſureau. *Tragus* aſſure qu'un tel vin eſt d'un grand ſecours pour les femmes qui ſont froides, ſtériles, & pour guérir les fleurs blanches : il faut cependant en faire un uſage modéré, car il porte à la tête, & y cauſe, dit *Lobel*, des peſanteurs. On prétend que la graine d'orvale introduite dans l'œil, en fait ſortir les corps étrangers.

L'orvale eſt beaucoup en uſage dans les pays du Nord pour faire de la bierre ; car quand le houblon eſt rare, ou qu'on veut rendre la bierre plus forte, on en met dans les chaudieres bouillantes, & l'on fait alors une liqueur qui enivre, même priſe en petite quantité ; ſouvent elle cauſe une gaieté qui tient de la folie. *Hoffman* met l'orvale parmi les remedes ſpaſmodiques. *Ray* rapporte que les Anglois ſont des gâteaux avec des feuilles d'orvale, des œufs, de la crême & un peu de farine, & que l'on frit dans la poîle : ces gâteaux ſont agréables, on les ſert au deſſert pour exciter à l'amour.

L'ORVALE DES PRÉS eſt aſſez commune par-tout, & ſe diſtingue principalement par la diſpoſition de ſes fleurs, rangées en anneaux ſur des branches dégarnies des feuilles, dit M. *Deleuze*, chaque anneau formé ſeulement de ſix fleurs, & accompagné de deux ſtipules en cœur fort petites. Les fleurs ſont bleues, leur levre ſupérieure eſt grande, en faucille & un peu gluante.

ORVET ou ORVERT, *cæcilia*, eſt le ſerpent ovipare, décrit dans beaucoup d'Auteurs ſous le nom d'*anvoye* ou d'*aveugle* ; il eſt très-connu en Allemagne & au Cap de Bonne-Eſpérance : on le trouve le plus

ſouvent dans les fentes des rochers & aux environs : on le tue ſans beaucoup de peine : on le prendroit au premier aſpect pour une anguille. Sa longueur ordinaire eſt d'un pied : il eſt de forme cylindrique : ſa peau paroît fort unie tout le long du corps : il a la levre ſupérieure très-élevée & obtuſe : ſes yeux, quoique brillans, ſont ſi petits, que quelques-uns ont avancé qu'il n'en avoit pas : il eſt partagé de taches noirâtres, blanches & purpurines ; ſes dents ſont ſi menues, qu'à peine paroiſſent-elles : ſa langue eſt fourchue, il rampe d'une grande viteſſe : on prétend que ſa morſure eſt très-dangereuſe, mais elle ne l'eſt pas plus que celle de la couleuvre ordinaire ; ſa queue eſt obtuſe & ſi courte, qu'à peine la diſtingue-t-on ; l'ouverture de l'anus eſt placée à l'extrémité du corps. Les Auteurs citent l'anvoye de Surinam, de la Négritie, de l'Amérique, de la Guinée & du Ceylan. *Voyez* SEBA.

ORUBU. *Voyez* VAUTOUR DU BRÉSIL.

OS, *os*, eſt cette ſubſtance endurcie, qui ſert à ſoutenir toutes les autres parties du corps dans les animaux ; c'eſt un compoſé de fibres blanches très-dures, très-ſolides, très-ſeches & caſſantes, entrelacées les unes dans les autres, incapables de flexibilité, & ſervant de baſe, de ſoutien, d'appui, d'attache, de paſſage, de rempart, de borne & de défenſe à toutes les parties qui les environnent. En un mot les os ſont le ſupport de toute la machine animale.

La charpente de l'os ou l'oſſature, appellée *fulchrum*, n'a pas de ſolidité par elle-même ; elle eſt cartilagineuſe, poreuſe, on diroit d'un réſeau, dont les mailles & tous les intervalles ſont remplis d'une matiere compacte, calcaire. Néanmoins la légéreté ſe trouve dans la conſtruction des os, réunie à la force : leur ſtructure réticulaire eſt des plus admirables, elle donne paſſage à une multitude de petits vaiſſeaux qui y portent la vie & la nourriture ; un réſeau ſoutient la moëlle & l'empêche de s'affaiſſer. Par-tout on reconnoît la main habile du Créateur. Mais entrons en matiere. Si l'on prend l'os de la jambe ou du bras d'un enfant venant au monde, qu'on le dépouille bien de ſes chairs, l'on pourra alors le couper par tranches auſſi facilement que les cornichons du cerf, qui s'endurciſſent auſſi par la ſuite. Ces os, tendres comme ces cornichons, ſont flexibles ; ils ſe conſument entiérement dans le feu : ils ne ſont point d'efferveſcence avec les acides ; mais dès que des ſucs chargés de parties calcaires, ont commencé à ſe dépoſer dans les pores

Digitized by Google

de ces os, alors ils prennent de la consistance, de la solidité & de la dureté. Si l'on expose ces os à l'action du feu, la partie cartilagineuse brûle, en exhalant une forte odeur de plumes brûlées. Que reste-il ? une terre blanche, calcaire, soluble dans les acides. Si l'on se contente d'enlever seulement par l'ustion, le gluten animal, qui masque les surfaces de cette terre, l'acide y aura également prise, & la détruira ; on peut aussi détruire cette terre sans le secours de la calcination, mais par une macération acidulée ; de sorte que l'os qui étoit dur peut ensuite redevenir mou, être replié & chiffonné comme un linge. Par cette théorie de la nature des os des animaux, qui a un rapport assez immédiat avec les madrépores & les coquilles, & la maniere de les ramollir par le moyen d'une liqueur nitreuse, affoiblie par l'eau commune (opération qui est due à M. *Hériſſant* de l'Académie des Sciences) ; par cette théorie, dis-je, l'on peut concevoir l'ossification & même le ramollissement des os, tel qu'on l'a observé en la personne de la femme Supiot, il y a quelques années à Paris. On prétend que la suite d'un lait répandu, dont l'acide s'étoit développé, en fut la cause. Nous nous étendrons ci-après davantage sur cet objet, d'après les remarques de M. *Hériſſant*.

Nous disons que les os sont quelquefois sujets à une sorte de ramollissement général. Dans cette maladie, que les Anatomistes nomment *carnification* ou *osteosarcose*, la substance des os est entiérement changée, elle perd sa dureté ; ses fibres ne paroissent plus fibres osseuses ; les os ont une consistance de chair, & l'on diroit qu'ils sont en effet devenus chair : voyez *Mémoires de l'Académie des Sciences 1722, pag. 229*, plusieurs observations de MM. *Petit* & *Morand*, qui constatent la certitude de cette maladie. En consultant les ouvrages des Anciens on y trouve aussi plusieurs observations de ce genre. *Ismaël Albuseda* parle (en 1570) d'un homme sans os, & *Olhuzy* ajoute qu'on le portoit sur une claie de branches de palmier ; il est encore question d'un ramollissement des os, par *Abbon*, Moine qui vivoit dans le neuvieme siecle : d'un autre par *Houlier*, Médecin de Paris ; on a vu à Sedan, en 1672 le nommé *Pierre Siga* âgé de trente-trois ans, dont les os de tout le corps devinrent mous comme de la cire, de sorte que dans trois ans de temps son corps se trouva réduit à la grandeur de celui d'un enfant de trois ans, & il mourut en cet état. On trouve encore des citations d'autres faits semblables dans la Bibliotheque raisonnée, &c. &c.

M. *de Haller* a donné aussi deux Mémoires sur la formation des os ;

fondés ſur des expériences. On y voit avec plaiſir la ſtructure organique de ces corps, qui commencent par être une colle, qui deviennent cartilage, & qui finiſſent par être un os.

De la glu au cartilage, dit M. *de Haller*, le paſſage eſt prompt & facile : il paroît qu'il ne faut qu'un degré de ſolidité de plus ; mais du cartilage à l'os, la marche eſt plus longue & plus obſcure ; il faut former des fibres, des lames, des alvéoles, des vaiſſeaux, de la moëlle, & douer le cartilage de toutes ces parties qu'il n'avoit pas. Il n'y a guere, ſelon cet Auteur, que les arteres capables d'effectuer dans le cartilage les changemens qui le transforment en os. La nature oſſeuſe ſe déclare par l'opacité, par les fibres longitudinales, & par la couleur jaune qui s'introduit dans le cartilage : le noyau oſſeux eſt une nouvelle preuve de l'influence des arteres ſur l'oſſification ; ces arteres naiſſent du milieu de l'os & du tronc nourricier. Si tous les cartilages ne deviennent pas oſſeux, il faut l'attribuer à la petiteſſe de leurs vaiſſeaux, toujours trop fins pour admettre les particules du ſuc oſſeux. On a obſervé que les têtes des os deſtinées à éprouver des frottemens dès l'inſtant de la naiſſance, ſont les premieres oſſifiées, & même les plus dures. Il ſuffit d'examiner les extrémités de la mâchoire inférieure & des fauſſes côtes. On peut encore conſulter ſur l'oſſification les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1730.

Nous ajoutons ici que des fractures dans les articles, des luxations ou autres cauſes peuvent donner lieu à l'épanchement du ſuc oſſeux, néceſſaire pour la formation du cal, ou à la ſynovie, matiere qui lubrefie les jointures des os, entretient leur ſoupleſſe. Alors l'anchyloſe ſe forme des os qui devroient être mobiles, ils s'articulent, ſe ſoudent, & ne font plus qu'une piece continue. Toutes les parties oſſeuſes dans leurs jointures & leurs articulations y ſont ſujettes : combien d'exemples en ce genre ne voit-on pas dans les divers morceaux d'Oſtéologie conſervés dans les Cabinets ! On voit quelquefois dans certains ſujets, par des vices particuliers, des parties molles s'oſſifier, tels que le foie, le pancréas, même des vaiſſeaux, des veines & des arteres.

La Nature, ſi ſage & ſi réglée dans ſa marche, eſt quelquefois troublée par diverſes cauſes au moment de ſon développement ; de-là naiſſent les différentes difformités dans la charpente oſſeuſe. Les enfans noués ou rachitiques le deviennent ordinairement depuis l'âge de neuf mois juſqu'à deux ans. Les extrémités des os groſſiſſent aux articulations des bras & des jambes, leur démarche devient chancelante. Fatigués, ils ſe

plaiſent dans l'inaction ; du reſte ils ont très-bon appétit ; leurs ſens ſont très-bien diſpoſés, ils ſont même plus gais, ont l'eſprit plus vif que leurs camarades de même âge. On prétend que cette maladie ne s'eſt fait connoître dans l'Europe Septentrionale que depuis deux cents ans. Son époque avec celle de la maladie vénérienne, pourroit, dit-on, faire ſoupçonner qu'elle en a été un des principes.

Voici des détails intéreſſans ſur les os & ſur les coquilles, & autres corps qui y ont le plus de rapport. Dans le volume des *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences de l'an. 1758*, on trouve un Mémoire ſur l'*Oſſification* par M. *Hériſſant*, Médecin de la Faculté de Paris, &c. Cet Auteur y fait d'abord une queſtion : il demande qu'eſt-ce qui conſtitue la dureté des os, enſuite il démontre par quantité d'expériences très-curieuſes, que la transformation des membranes & des cartilages en des parties oſſeuſes, n'eſt point du tout l'effet d'une oſſification parfaite, telle qu'on l'a cru juſqu'au moment de ſes découvertes ; mais qu'elle eſt réellement l'effet d'une eſpece d'incruſtation animale formée par le moyen d'une matiere terreuſe qui enduit de toutes parts les fibres & fibrilles du réſeau qui conſtitue le *parenchyme* cartilagineux de la partie qui s'oſſifie.

Après cela M. *Hériſſant* donne les moyens de faire reparoître ſous leur premiere forme les cartilages ou les membranes qui ſe ſont oſſifiés, en les dépouillant entiérement de la matiere terreuſe dont chaque fibrille eſt encroûtée en dedans & en dehors. Il ſuit des découvertes de cet Académicien, que les os ſont des organes dans la compoſition deſquels il entre deux ſubſtances principales : l'une, qui ſert de baſe à l'autre, eſt une eſpece de *parenchyme* cartilagineux qui ne s'oſſifie jamais ; la ſeconde ſubſtance eſt purement terreuſe : c'eſt elle qui donne la ſolidité & la dureté aux parties oſſeuſes. Le procédé dont notre Auteur s'eſt ſervi pour dépouiller la ſubſtance animale des os de ſa matiere terreuſe, conſiſte à laiſſer tremper des os plus ou moins de temps dans une liqueur compoſée d'une partie de bon eſprit de nitre & de trois parties d'eau commune ; alors les os perdent, au profit de la liqueur, preſque la moitié de leur poids. M. *Hériſſant* ayant fait évaporer cette liqueur juſqu'à pellicule, il en a retiré des criſtaux jaunâtres, aſſez ſemblables à un ſel neutre vitriolique à baſe terreuſe. Il fit enſuite calciner dans un creuſet toute cette maſſe ſaline, laquelle devint alors très-blanche & analogue en tous points à une vraie terre abſorbante : elle peſoit, à

quelques grains près, lemême poids que celui que les os d'épreuve avoient perdu apres la diſſolution entiere de la matiere terreuſe.

La ſubſtance animale & cartilagineuſe, dépouillée ainſi de toute ſa terre & préſentée à la flamme d'une bougie, brûla auſſi-tôt comme un morceau de cuir ou de veſſie deſſéchée: il n'en reſta qu'un charbon noir, ſpongieux, luiſant, léger & friable.

M. *Hériſſant* a fait paſſer tous les os du corps humain par les mêmes épreuves que les précedentes, & il n'a trouvé que l'émail des dents qui ait apporté une exception à cette conformation, en ſe diſſolvant totalement dans ſa liqueur acide, ſans y laiſſer aucun veſtige de ſubſtance animale. Cette conformation de l'émail des dents eſt encore expliquée par le même Auteur dans un Mémoire de l'Académie, année 1754.

M. *Hériſſant* a prouvé depuis cette époque, que les *madrépores*, les *coraux* & les diverſes productions de *polypiers* à conſiſtance de pierre ſont, ainſi que les os, formés par incruſtation. Les os de poiſſons & les cartilages en général ne different des os des autres animaux, que parce qu'ils ne ſe trouvent incruſtés que d'une très-petite quantité de matiere terreuſe.

Dans le même volume de l'Académie, M. *Hériſſant* rapporte un autre Mémoire intitulé, *Eclairciſſemens ſur les maladies des os.* Cet Auteur démontre, par une longue ſuite d'expériences, que toutes les maladies des parties oſſeuſes (ſi l'on en excepte les luxations) commencent par un ramolliſſement plus ou moins ſenſible, qui ſe manifeſte dans une ou dans pluſieurs portions de ces organes: d'où il réſulte néceſſairement une décompoſition plus ou moins complette de l'os malade. En ſorte que ces parties ſont obligées de ſe recompoſer de nouveau pour ſe rétablir. L'Académicien établit deux ſortes de décompoſitions; ſavoir une *inſenſible*, & l'autre *ſenſible*. La premiere conſiſte en la déperdition plus ou moins grande de la matiere terreuſe des os, que les ſucs viciés rongent & détruiſent peu-à-peu. La décompoſition ſenſible eſt toujours la derniere, & a lieu lorſque les os perdent leur forme naturelle, leur volume ou leur conſiſtance. La décompoſition des os, dit M. *Hériſſant*, conſiſte en ce que les ſucs viciés dépouillent la partie terreuſe de la ſubſtance cartilagineuſe, en ſorte que les os acquierent par là un degré de molleſſe toujours relative à la déperdition de cette terre calcaire. La décompoſition des os a lieu dans les exoſtoſes, dans les anchyloſes, dans la carie, dans le cal des os, dans l'exfoliation, &c.

Digitized by Google

& la matiere terreuſe ſe porte alors du côté des urines; c'eſt ce que M. *Hériſſant* a démontré très-évidemment, tant dans le cas de vérole, de ſcorbut & d'humeurs froides, que dans celui où l'on eſt attaqué d'une goutte avec exoſtoſes ou des nodoſités.

M. *Ravoton*, Chirurgien Major de l'Hôpital royal & militaire de Landau, &c. a fait pluſieurs remarques ſur l'exfoliation des os, qui eſt proprement l'ouvrage de la Nature. La Nature, dit-il, emploie plus ou moins de temps dans cette opération. L'action de l'air agiſſant ſur la ſurface d'un os mis à découvert, ne peut être regardé tout au plus que comme cauſe ſeconde. Les os ne s'exfolient que parce que le périoſte qui les couvroit, & qui leur apportoit par des milliers de petits tuyaux un ſuc propre à les nourrir, n'exiſte plus; d'où il ſuit que la portion d'os qui en étoit pénétrée, doit ſe deſſécher & perdre inſenſiblement ſon principe de vie. L'air ſeconde cette exfoliation dans une plaie expoſée ſouvent à nud. Plus les hommes ſont jeunes, vigoureux & bien conſtitués, & plus l'exfoliation des os eſt prompte & active; ſi au contraire les hommes ſont vieux, foibles & languiſſans, l'exfoliation ſera longue & tardive: cette différence ne provient que de l'abondance & du degré de bonté des ſucs qui s'épanchent au temps que la circulation eſt ceſſée dans la portion d'os qui doit ſe ſéparer. M. *Ravoton* dit que l'exfoliation de ceux chez leſquels le ſang ſe trouve imprégné d'un vice vénérien, chancreux, écrouelleux ou ſcorbutique, éprouve des longueurs & des difficultés infinies; elle ſe fait le plus ſouvent par parcelles où il ſe développe un principe de carie, qu'on ne détruit que bien difficilement, & après avoir mis en uſage les moyens les plus propres à combattre le vice dominant. On ſait que les exfoliations ſuperficielles du crâne & celle des grands os de la jambe ſe font en quarante ou cinquante jours; mais ſi l'agent qui a mis les os à découvert, les a contuſionnés profondément, la portion qui ſe ſéparera ſera épaiſſe, & ſe fera attendre près de trois mois.

M. *Hériſſant*, dans un autre Mémoire lu à la Rentrée publique, année 1766, a voulu éclaircir la formation des moules, des pétoncles, des huîtres, &c. Il démontre auſſi qu'il y a une grande analogie dans la formation & la nature des os, & dans celles des coquilles. Cet Académicien ayant prouvé de reſte l'exiſtence d'une ſubſtance animale & d'une ſubſtance terreuſe dans la compoſition des coquilles, a cherché à connoître ſi l'organiſation de cette matiere animale étoit la même

dans toutes les coquilles, ou bien ſi elle n'offroit point quelques différences dignes de notre attention.

Pour s'en inſtruire d'une maniere non équivoque, il a fait paſſer une quantité prodigieuſe de coquilles par des épreuves ſemblables à celles où il avoit déja fait paſſer tout le ſquelette humain, & il a découvert que cette ſubſtance n'eſt qu'un tiſſu de fibres à réſeau engendrées d'une liqueur analogue à celle qui nous donne la ſoie. La diſpoſition & l'arrangement de ces fibres donnent lieu à deux ſortes d'organiſations des coquilles, dont l'une eſt *ſimple*, & l'autre *compoſée*: la *ſimple* eſt celle où ces fibres forment ſimplement des membranes; la *compoſée* eſt celle où non-ſeulement ces fibres forment des membranes, mais encore où ces membranes ſe trouvent hériſſées d'une quantité prodigieuſe de petits poils ſoyeux ramaſſés en maniere d'aigrettes.

Enſuite M. *Hériſſant* fait voir que les couleurs des coquilles dépendent principalement des particules colorantes des liqueurs variées qui circulent dans la ſubſtance animale; leſquelles particules teignent les molécules de la ſubſtance terreuſe qui ſeules ſe chargent des particules colorantes.

Cet Académicien fait voir encore que les coquilles croiſſent par développement, & que leur dureté dépend de l'interpoſition de la ſubſtance terreuſe qui en pénetre les fibres & les incruſte à meſure qu'elles prennent leur forme.

Enfin, cet Auteur finit en diſant que les pores, les madrépores, millepores, les coraux, &c. ſont, 1°. des eſpeces ſingulieres de grouppes formés par une quantité prodigieuſe de petits tubes dont chacun eſt à l'individu qu'il renferme ce qu'une coquille eſt par rapport à l'animal qui y eſt renfermé, & que ces tubes ſont compoſés, comme les coquilles, d'une ſubſtance animale & d'une ſubſtance terreuſe. 2°. Que ces belles machines animales, auſſi bien que les *glands de mer*, les *tuyaux vermiculaires*, les *perles fines*, les *coquilles d'œufs*, l'*os de ſeche*, les *cruſtacées*, les *belemnites*, les *piquans d'ourſins foſſiles*, les *gloſſopetres*, &c. ſont autant d'incruſtations qui donnent, par l'analyſe chimique, les mêmes principes que les coquilles. 3°. Enfin que l'organiſation de la ſubſtance animale de toutes ces productions eſt des plus dignes de notre attention, comme on ſera à portée d'en juger par les deſſins & gravures qui ſont placés à la fin de ce Mémoire.

Quelle variété ne trouve-t-on pas dans les os des animaux? Les dents qu'on

qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des eſpeces d'os, en fourniſſent un exemple; il nous ſuffira de citer celles du cachalot, de l'éléphant, du narwhal, de la lamie, du lion, de la dorade, de la vache marine, du crocodile, du marſouin, & celles de l'homme, qui ſont de tous les os humains les plus durs & les plus compactes. *Voyez l'article* DENTS.

Peut-être que ſi les cornes du bœuf, du bouc, &c. euſſent été remplies par la nature des ſucs calcaires, elles auroient acquis la dureté de celles du cerf, de l'élan, du chevreuil, qui ſont des eſpeces d'os. Ne pourroit-on pas en dire autant des ongles des oiſeaux & des quadrupedes?

Dans la tête de la ſeche, de la carpe, de l'aloſe, du merlan, dans le cœur du cerf, & dans une infinité d'autres animaux, l'on trouve une ſinguliere variété d'os: il y a quelques poiſſons, tels que l'orphie, dont les os verdiſſent par la cuiſſon: les os des cruſtacés, animaux que l'on ne peut guere s'empêcher de regarder comme couverts d'une eſpece d'os, deviennent rouges par une ſemblable cuiſſon: les os des quadrupedes & des volailles, même l'ivoire, ſe ramolliſſent & deviennent friables en les faiſant bouillir dans un vaſe fermé, qui contient une certaine quantité d'eau.

De quelle utilité ne ſont pas les os dans les beſoins de la vie? Sans parler de ceux qui ſont, dit-on, utiles en médecine, tels que ceux du talon & du cœur du cerf, les cornes de cerf, les dents de brochet, la coquille d'huître, celle de l'œuf, l'os de la ſeche, celui du crâne humain, & quantité d'autres que l'on regarde comme aſtringens, anti-épileptiques, alexipharmaques, &c. les os ſont employés par les Tabletiers pour faire des touches d'épinettes, des ſpatules, des peignes, des jetons, & quantité d'autres ouvrages moins chers que ceux faits avec l'ivoire; les dents du cheval de riviere ſervent à faire des dents artificielles, elles en ont la dureté. L'os de ſeche, connu ſous le nom de *biſcuits de mer*, ſert aux Oiſeliers pour amuſer les ſerins, & à quelques Fondeurs qui en mettent dans la compoſition de certains moules où ils coulent des métaux: les os de mouton calcinés donnent une poudre dont les Diamantaires ſe ſervent pour dégraiſſer leurs pierreries: enfin, l'os du bœuf qui ne ſembloit être qu'une matiere de rebut, & ſeulement propre aux Cordonniers pour polir la ſemelle de leurs ſouliers, vient d'être employé avec ſuccès comme un moyen de ſubſiſtance pour les

pauvres, & même pour les riches dans un temps de diſette. C'eſt en employant ces os cruds ou cuits que la Société Littéraire de Clermont-Ferrand a, ſinon appris, au moins rectifié l'art utile d'en faire des bouillons gras, très-bons, très-nourriſſans, de la gelée, & de les réduire en tablettes pour l'utilité du Voyageur, du Soldat, du Marin, &c. Conſultez ſon *Mémoire ſur l'uſage économique du Digeſteur de* Papin, *année 1761*.

Les tablettes de bouillon oſſeux, peuvent auſſi ſervir de coulis de viande, elles ne reviennent pas à un ſou chaque : cependant une tablette eſt la doſe d'un excellent bouillon, ou d'un potage très-ſain pour une perſonne.

On ne doit pas inférer de cet avantage connu que les os ſoient farineux, & que lorſqu'ils ont été épuiſés par un long ſéjour dans une terre humide, ils contiennent encore quelque matiere alimenteuſe : il n'en eſt rien ; & l'idée de réduire en poudre les os d'humains & de les convertir en aliment à titre de corps *farineux*, qui fut conçue en effet & exécutée pendant le ſiege de Paris, au temps de la Ligue, ne peut être tombée que dans une tête eſſentiellement ignorante & bouleverſée par la faim & par le déſeſpoir.

Dans les animaux les os compoſent preſque tout le volume apparent ; réunis enſemble, ils portent le nom de *ſquelette*, lequel eſt l'image de la conformation de l'animal auquel il a appartenu. Prenons pour exemple celui de l'homme : quel ſpectacle merveilleux préſente à un œil philoſophique cette charpente animale ! nous l'avons déjà dit, quelle légéreté & quelle force dans ces os ! quel appareil ! quelle variété admirable dans les formes, dans leurs diverſes manieres de ſe joindre, de ſe mouvoir, tous appropriés d'une maniere ſinguliere à leurs uſages : mouvement de couliſſe, de charniere, de genou, de pivot ; on obſerve des cavités, des foſſes, des ſinus, des rainures, des échancrures, des trous deſtinés à recevoir, à loger diverſes pieces de la machine, à donner paſſage aux veines, arteres, nerfs, vaiſſeaux qui portent la nourriture, le mouvement & la vie à toutes les parties du corps animé... La plupart des brutes ont, pour ainſi dire, une charpente ſemblable au ſquelette de l'homme : ceci étant, on les pourra reconnoître & comparer dans l'hiſtoire des os du corps humain que nous allons donner.

Deſcription du ſquelette de l'homme.

On ſait que le ſquelette eſt l'aſſemblage de tous les os du corps

humain : on le diviſe en *tête*, en *tronc* & en *extrémités* : la tête comprend le crâne & la face.

Le *crâne* eſt une boîte oſſeuſe, arrondie, un peu ovale ou ſphéroïde, formée de l'aſſemblage de huit os, qui ſont le *coronal* ou frontal, l'*occipital*, les deux *pariétaux*, les deux *temporaux*, le *ſphénoïde* & l'*ethmoïde*. On regarde communément les ſix premiers comme les os propres du crâne, & les deux derniers, communs au crâne & à la face. Ces os ſont plus durs à la ſurface, que dans le milieu de l'épaiſſeur : c'eſt ce qui les fait diſtinguer en deux tables, l'externe & l'interne, & en partie moyenne appellée *diploé*, qui eſt d'une ſubſtance ſpongieuſe.

La *face* eſt formée de l'aſſemblage de pluſieurs pieces qu'on renferme ſous deux principales, appellées *máchoires*, dont l'une eſt ſupérieure & l'autre inférieure. La mâchoire ſupérieure eſt immobile, & compoſée de treize os, ſavoir de deux os *maxillaires*, qui ſont les plus grands, & ſont proprement la mâchoire ſupérieure ; de deux os *propres du nez*, de deux *os de la pomette*, des deux *os unguis*, des deux *lames inférieures du nez*, des deux *os du palais* & du *vomer*, à quoi il faut ajouter ſeize *dents* : ſavoir, quatre inciſives, deux canines ou œilleres & dix molaires. La mâchoire inférieure eſt faite d'un ſeul os, qui contient auſſi ſeize dents, quatre inciſives, deux canines & dix molaires. *Voyez* l'article DENTS.

Le *tronc* peut être diviſé en trois parties, une commune appellée l'*épine*, & deux propres qui ſont le *thorax* ou la *poitrine* & le *baſſin*.

L'*épine du dos* eſt une colonne oſſeuſe très-forte compoſée de vingt-quatre *vertebres*, diſtinguées en *cervicales*, en *dorſales* & en *lombaires*, & de l'*os ſacrum* à l'extrémité duquel ſe trouve joint un autre os appellé *coccix*.

Le *thorax* ou la poitrine eſt formé 1°. par vingt-quatre *côtes*, douze de chaque côté, dont on appelle les ſept ſupérieures *vraies*, & les cinq inférieures *fauſſes* ; 2°. par le *ſternum* qui eſt ordinairement compoſé de deux pieces ; 3°. & par les vertebres dorſales.

Le *baſſin* ainſi nommé de ſa forme & de ſon uſage eſt fait de deux grands os, dits *innominés*, ou les os des hanches, qui ſe joignent enſemble par devant, & ſont attachés par derriere à l'*os ſacrum* qui acheve de former le baſſin.

Les *extrémités* du ſquelette ſont au nombre de quatre ; deux ſupérieures & deux inférieures.

Chaque extrémité ſupérieure eſt diviſée en *épaule*, en *bras*, & *avant-bras* & en *main*. L'épaule eſt faite de deux pieces, une antérieure appellée *clavicule*, & une poſtérieure dite *omoplate*. Le bras n'eſt fait que d'un ſeul os nommé *humerus*. L'avant-bras en comprend deux, l'un eſt appellé l'*os du coude*, & l'autre, *rayon*; la main eſt diſtinguée en trois parties; ſavoir, en *carpe* ou poignet qui eſt compoſé de huit os, en *métacarpe* qui eſt fait de quatre. & en *doigts* qui ſont au nombre de cinq, chacun deſquels eſt formé de trois pieces appellées *phalanges*.

Chaque extrémité inférieure eſt partagée en *cuiſſe*, en *jambe* & en *pied*; la cuiſſe n'eſt faite que d'un os, appellé *femur*; la jambe eſt compoſée de deux grands os, nommés *tibia* & *peroné*, & d'un petit appellé la *rotule*. Le pied eſt diviſé en trois parties, comme la main: ſavoir, en *tarſe*, en *métatarſe*, & en *doigts*; le tarſe eſt fait de ſept os, ſavoir de l'*aſtragal*, du *calcaneum* ou os du talon, de l'os *naviculaire* ou ſcaphoïde, du *cuboïde* & des trois *cunéiformes*. Le métatarſe eſt fait de cinq pieces, & les doigts ou *orteils* ſont au nombre de cinq, dont le plus gros eſt fait de deux os, & chacun des autres de trois appellés *phalanges*. Il ſe trouve encore pluſieurs petits os que l'on ne conſerve pas ordinairement dans le ſquelette; tels ſont les *oſſelets de l'oreille*, l'os *hyoïde*, & ceux qu'on nomme *ſeſamoïdes*.

On peut aiſément ſupputer le nombre de tous les os qui compoſent pour l'ordinaire le ſquelette d'un adulte humain, ſelon le dénombrement que nous venons de faire; ſavoir, cinquante-quatre à la tête, cinquante-quatre au tronc, en prenant le *coccix* pour une piece & le *ſternum* pour deux, & cent vingt-quatre aux extrémités; d'où réſulte le nombre de deux cents trente-deux, auxquels, ſi l'on ajoute les huit *oſſelets des oreilles*, dont il eſt parlé à l'article des *ſens*, au mot HOMME, & les trois principales pieces de l'*os hyoïde*, on trouvera que le total monte à deux cents quarante-trois os, ſans y comprendre les os *ſeſamoïdes*.

Comme le tiſſu des os eſt ſpongieux, & que leurs cavités ſont remplies de liqueurs & de moëlle, pour parvenir à former de beaux recueils d'oſtéologie, & à conſerver leurs os avec leur blancheur, on a recours à quelques procédés. On fait bouillir les os à pluſieurs repriſes dans de l'eau, & on les place enſuite à l'air pour les faire ſécher à l'expoſition du levant & du midi; de maniere qu'ils puiſſent recevoir les différentes impreſſions de l'air, le ſoleil, la pluie, la roſée: on les met ſur une

Digitized by Google

table couverte de ſable, qui en abſorbe l'humidité. Si l'on fait macérer les os dans une eau contenant de la chaux vive, du ſel de ſoude, de l'alun, ils acquierent par ce procédé, qui a ſes déſagrémens, une plus grande blancheur. Après ces opérations, il faut enduire les os d'un vernis léger; il les garantit de l'impreſſion de l'air.

Obſervations ſur les ſquelettes des hommes & des brutes.

Il y a long-temps qu'on a remarqué de la variété dans le nombre des os du ſquelette humain. Les jeux de la Nature ſur le ſeul nombre des côtes nous en fourniſſent un exemple : s'il ſe trouve par hazard treize vertebres au dos, il s'y trouve auſſi treize côtes; mais quelquefois on en trouve onze d'un côté & douze de l'autre. On a nommé *adamites* les hommes qui ſe ſont trouvés dans ce cas-là. *Ruiſch*, *Bonius*, *Fallope*, &c. citent des ſujets qui avoient chacun vingt-ſix côtes. Ces faits ſuffiſent pour juſtifier que ce n'eſt point une choſe étrange que le manque ou l'excès du nombre des côtes, au-delà de l'ordinaire. Mais dans tous les cas notre machine n'en ſouffre aucun dommage : l'on en peut dire autant des perſonnes dont les ſutures du crâne, ſur-tout dans la lambdoïde, ſont garnies d'iles oſſeuſes qu'on nomme *clés* ou *os wormiens*, *oſſa wormiana* (ainſi appellés de leur Auteur Allemand) : ces os ſurnuméraires qui tombent ordinairement quand on démonte les pieces du crâne, ne ſe rencontrent pas dans tous les ſujets. On peut conſulter l'excellente *Oſtéogonie* ou *Anatomie des os*, par M. *Monro*, imprimée à Edimbourg, en Anglois, *in-12*. dont M. *Sue* a donné une traduction ornée de très-belles planches.

Nous avons expoſé que la tête eſt une boîte oſſeuſe compoſée d'une multitude de pieces de diverſes formes & ſtructures, leſquelles s'emboîtent avec une juſteſſe ſinguliere les unes dans les autres; elles ſont diſpoſées de maniere que tout le poids qui paroîtroit devoir écraſer la tête, tend au contraire à les lier plus étroitement. Avec quel art l'os de la pomette eſt-il retenu! c'eſt lui qui eſt la vraie clef du crâne; c'eſt ſur lui que ſe porte tout l'effort. Tous les événemens ſont prévus par la ſage nature. Elle a diſpoſé les différentes pieces du crâne, comme celles d'un parquet d'appartement. C'eſt cette ſtructure qui fait que quand un coup eſt reçu ſur une piece, il ſe trouve anéanti dans les autres. En un mot le crâne peut réſiſter aux différens chocs modérés qui peuvent lui arriver dans tous les temps. S'il eût été d'une ſeule

piece, le moindre coup lui eût occaſionné des fêlures. Nous avons dit auſſi qu'on diſtinguoit le crâne en deux tables. C'eſt encore cette ſtructure qui fait qu'une partie du crâne peut s'exfolier dans toute ſon épaiſſeur & ſe ſéparer du reſte ; témoin cette femme de l'Hôtel-Dieu de Paris dont parle *Saviard* (Obſ. XC) qui demandoit l'aumône dans ſon crâne ? objet touchant pour l'humanité, & ſujet de ſpéculation pour un Anatomiſte Phyſicien. C'eſt cette même femme dont il eſt queſtion dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1700, page 45.* Au reſte tous les os du crâne ſont joints entr'eux, & quelques-uns même avec ceux de la face par ſutures, & ces ſutures ſont d'autant plus apparentes, que les ſujets ſont plus jeunes. On voit au Cabinet du Roi, une ſuite de crânes humains, dont les variétés qu'on obſerve dans la figure & le volume paroiſſent ſi étranges, qu'on ne comprend pas comment le cerveau a pu ſe développer d'une façon qui y réponde, & qui ſoit ſi différente de celle qu'il doit naturellement avoir. Il eſt bon d'obſerver que l'homme, en comparaiſon des autres animaux, a la tête plus groſſe, & qu'à proportion elle contient plus de cervelle. *Voyez* CERVEAU.

Enfin il eſt digne de remarque 1°. que l'épine du dos eſt le principal appui de la tête, des bras & de la poitrine. 2°. Que les vertebres ſont articulées enſemble, tant médiatement qu'immédiatement par des cartilages & des ligamens qui donnent à l'épine la facilité d'obéir aux mouvemens du corps. La forme des vertebres varie admirablement ſuivant la néceſſité de la place où elles ont été miſes. La nature deſcend par nuances de la forme de la premiere juſqu'à la derniere. L'épine des brutes ne reſſemble point à celle de l'homme, tant par la quantité des vertebres que par la différence, la difficulté ou la privation du mouvement. Dans les ſerpens qui, comme les couleuvres, ne ſont point venimeux, les vertebres ſont plus ſouples & en grand nombre, ce qui fait que pris par la queue, ils peuvent s'entortiller autour du bras. La vipere qui eſt venimeuſe n'a pas cette propriété. Les apophyſes ſpinales peuvent chez l'homme être horizontales au lieu d'être perpendiculaires, ainſi qu'on le remarque dans les perſonnes qui ſont des tours & qu'on a exercées dès leur jeuneſſe à différentes flexions. Les oiſeaux n'ont de vertebres qu'au cou, & elles égalent en longueur le reſte du corps. Mais on ne les voit point ſe raccourcir, & prendre une forme irréguliere, comme on le voit dans les différens boſſus de l'eſpece humaine. *Voyez* maintenant l'article *Vertebres.* 3°. Que l'attitude droite eſt la plus ferme & la plus aſſurée,

Digitized by Google

parce que la ſurface du contact des points d'appui eſt plus large, & que le poids porte deſſus plus perpendiculairement. 4°. Que les os ſont plus larges, plus épais, plus élaſtiques à leurs extrémités qu'au milieu, afin de mieux s'articuler & de ſupporter un effort plus conſidérable ſans ſe déplacer ou ſe diſloquer facilement. 5°. Que les lames des os & leur gluten ſont plus rapprochées les unes des autres & en plus grande quantité dans le milieu qu'aux extrémités : auſſi ſont-elles dans cet endroit d'un tiſſu plus fort & plus ſerré : ce ſont elles qui, comme autant de petits crochets, retiennent la moëlle, & l'empêchent de s'affaiſſer & de tomber au moindre effort, ce qui produiroit des douleurs très-aiguës dans les os ; c'eſt ce mal qu'on appelle *ſpinamentoſa :* en effet la moëlle étant tombée, ne reçoit plus de nourriture, elle ſe corrompt & gâte les os, qui s'exfolient. Mais heureuſement ces cas ſont rares. 6°. Que le coccix étant encore cartilagineux ſe prête lors de l'accouchement ; mais lorſqu'il eſt uni à l'os ſacrum, il fait obſtacle ou rend plus difficile l'enfantement (Le coccix eſt auſſi ce qui ſert de queue à tous les animaux par ſon prolongement.). 7°. Que le baſſin eſt plus grand, plus évaſé chez la femme que chez l'homme, afin de donner de la place à l'accroiſſement du fœtus. Ses os innominés ſont auſſi plus élevés, ſes hanches plus égales, plus larges & plus en arriere, ce qui lui donne ſinon plus de ſoupleſſe, au moins plus de grace dans la marche & la danſe. 8°. Que le ſternum des femmes va toujours en augmentant depuis le haut juſqu'en bas ; il eſt auſſi plus large que celui des hommes. Leur poitrine eſt encore plus courte, plus relevée, plus large, & le ventre bien plus long que n'ont les hommes. Il manque ſouvent au ſternum un os, ou bien l'on y obſerve un trou qui ſert de paſſage aux vaiſſeaux des mamelles. 9°. Que la poitrine des animaux, tant quadrupedes que volatiles, differe de celle de l'homme ; celle des quadrupedes eſt terminée par une épine qui regne tout du long, & leurs bras ſont placés ſur le devant de la poitrine ; les oiſeaux au contraire les ont ſur le dos, & leurs côtes ſont attachées à une large épine, unies les unes aux autres, garnies de beaucoup de chair, ainſi que leur poitrine, & de muſcles très-forts. 10°. Que les quadrupedes qui ſe ſervent de leurs pattes antérieures pour porter à la bouche ont une clavicule comme l'homme. Celle des oiſeaux eſt par proportion infiniment plus longue, ce qui leur eſt d'une grande utilité pour maintenir leurs aîles à égales diſtances, & pour les rejetter en arriere. On a obſervé que les

quadrupedes qui ont une clavicule, ont, comme les ſouris, les écureuils, les ſinges, &c. les jambes rentrantes. Le cheval & le bœuf n'ont point de clavicule, leurs bras (jambes antérieures) ſont attachés à l'omoplate en devant de la poitrine ; auſſi leurs jambes ſont-elles cagnes, & leurs mamelles, au lieu d'être en devant, ſont placées en arriere. Les femmes ont la clavicule plus longue & plus large que chez les hommes, ce qui repouſſe leurs bras plus en arriere, & leur donne une plus grande agilité dans tout ce qu'elles font, & ne gêne point le volume des mamelles, ſur-tout dans le temps qu'elles allaitent ; leur omoplate eſt auſſi plus platte & plus large que celle des hommes qui eſt voûtée & triangulaire. 11°. Que le pied, pour être bien conformé, doit être large, long & voûté, & que nous ſommes d'autant plus fermes & plus forts étant debout, que le triangle que forment les extrémités des pieds avec les talons eſt plus grand, ſoit qu'on ait les pieds tournés en dehors, ou en dedans.

OSCABRION ou OSCABIORN, eſt un coquillage que M. *Adanſon* a rangé dans la claſſe des univalves, à cauſe de l'animal qui l'habite, & qu'il a reconnu appartenir à la famille des *lépas*. M. *d'Argenville* en compoſe la ſeconde famille de ſes *multivalves :* voyez *ce mot*. Cet Auteur dit auſſi que c'eſt une eſpece de lépas à huit côtes ſéparées, qui s'attache aux rochers, ainſi que les autres ; mais comme ces pieces détachées reſſemblent un peu à la queue d'un petit crabe, & que les diviſions de cet Ecrivain ne ſont en quelque ſorte fondées que ſur les coquilles même privées de leurs animaux, dans ce ſyſtême l'oſcabrion rentre naturellement dans la claſſe des coquilles multivalves.

Les *oſcabrions* ont la forme d'un demi-ovoïde, & ſont compoſés de huit écailles courbes, poſées en recouvrement les unes ſur les autres, de devant en arriere, relevées toutes dans le milieu d'une petite côte plus ou moins aiguë, & enclavée vers le bas dans une membrane flexible, écailleuſe & chagrinée dans ſon contour.

L'oſcabrion offre pluſieurs variétés connues ſous différens noms. Si leur forme eſt un peu applatie, on les appelle *cloporte de mer*, ou *punaiſe de mer, cimex marina ;* ſi la forme eſt arquée ſinueuſe, c'eſt la *chenille de mer ;* enfin s'ils ſont un peu arqués, on les appelle *nacelle :* en effet ils reſſemblent beaucoup à une chaloupe, les membres & les varangues ſont repréſentés par les écailles courbes de la coquille. Quand on détache les huit pieces de l'oſcabrion pour en faire voir la ſtructure, il reſte une

membrane

membrane qui reſſemble alors à la carcaſſe d'une chaloupe privée de ſon bordage. L'on nous en apporte une très-belle eſpece de l'Amérique: on la prend ſur les côtes de la grande Anſe, île de Saint-Domingue, à quatre pieds de profondeur; ils ſont d'un gris cendré en-dehors, chagrinés ſur leur bords, verdâtres en-dedans. Ceux du Chili ſont à écailles violet-noir nuées de jaune. Il y en a qui ſont d'un bleu céleſte en-dedans, & dont le deſſus eſt à taches alternatives de gris & de noir. Ceux de la Caroline ſont gris de lin, nués de vert en-deſſus & blancs en-dedans. Les oſcabrions des parages des Magellans ſont fort larges, & leurs écailles étant nétoyées paroiſſent brunes, tachées dans le milieu de blanc. Ceux de nos mers ſont ou gris ou bruns nués de verdâtre, quelquefois violets, en-dedans de forme étroite & alongée.

On dit que l'oſcabrion s'attache ſur l'algue, ſur le bois & ſur le dos de la baleine, & qu'il vit en paraſite. Il ne faut pas le confondre avec le *pou de la baleine:* voyez *ce mot.* Les Pêcheurs de la mer d'Iſlande, où il ſe trouve des oſcabrions, en mangent pour étancher leur ſoif: on prétend que c'eſt encore un bon remede pour le mal de mer, notamment l'eſpece de petite pierre rubine qu'on trouve dans ſon corps, & que les Iſlandois avalent volontiers pour obtenir l'accompliſſement de leurs ſouhaits: ils nomment ce corps pierreux, *Peter's ſtein*, pierre de Saint Pierre, & ſon enveloppe *Peter's ſkip*, barque de Saint Pierre. *Conſultez* les *Actes de Coppenh.* & les *Collections Académiques*, *tome IV. page 354.* pour la deſcription anatomique de l'oſcabrion, entr'autres celles de HANNAS THARLEVIUS, & de JACOBÆUS, où l'on apprend avec étonnement le nombre d'yeux fixes de ce teſtacée.

OS DE SECHE. *Voyez à l'article* SECHE.

OSEILLE ou SURELLE, *acetoſa ſeu oxalis.* C'eſt une plante dont on diſtingue trente-une eſpeces: nous en rapporterons de trois ſortes principales qui ſont en uſage dans les cuiſines, dans la médecine & dans les pâturages.

1°. L'OSEILLE ORDINAIRE ou OSEILLE LONGUE ou VINETTE, *acetoſa longi-folia aut oxalis vulgaris pratenſis.* On la trouve communément dans les prés & les forêts, on la cultive auſſi dans les jardins pour l'uſage de la cuiſine: ſa racine eſt fibreuſe, longue, jaunâtre, amere & acerbe; elle pouſſe des feuilles alternes, oblongues, à oreilles du côté qu'elles tiennent à leurs queues, vertes, luiſantes & remplies d'un ſuc acide; ſa tige eſt cannelée & monte à la hauteur d'un pied & demi, portant en

ſa ſommité des fleurs ſans pétales. *J. Ray* obſerve que dans cette eſpece de plante il y a des fleurs ſtériles & d'autres fertiles; les fleurs ſtériles ne portent point de fruit, & le piſtil de celles qui ſont fertiles ſe change en une graine triangulaire de couleur de châtaigne & luiſante. La fructification de l'oſeille eſt, dit M. *Deleuze*, eſſentiellement la même que celle de la *patience*, & elle eſt du même genre, mais elle porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſéparées ſur différens pieds.

On emploie la graine, les feuilles & la racine de cette plante: le ſuc de l'oſeille eſt d'un goût acide manifeſte, qui donne la couleur de pourpre au papier bleu: auſſi en fait-on quelquefois uſage pour préparer le fil de lin, celui de chanvre & les toiles de fil pour la teinture rouge: on en tire un ſel eſſentiel qui, jeté ſur les charbons ardens, brûle comme la crême de tartre; mais ſi on le mêle avec le ſel de tartre, il répand une odeur urineuſe, de même que le ſel ammoniac. On peut dire que cette plante potagere poſſede toutes les propriétés des végétaux. La vertu des graines, dit M. *Geoffroy*, *Mat. Médic.* eſt entiérement différente de celle des feuilles & des racines.

2°. L'OSEILLE RONDE OU FRANCHE, *acetoſa rotundi-folia hortenſis.* Sa racine eſt rampante, ainſi que ſes tiges; ſes feuilles ſont preſque rondes, garnies à leur baſe de deux oreillettes; leur couleur eſt un vert de mer: du reſte elle reſſemble à l'eſpece précédente, mais ſes fleurs ſont hermaphrodites: on la ſeme dans les jardins pour l'uſage de la cuiſine.

3°. La PETITE OSEILLE, ou L'OSEILLE SAUVAGE, ou OSEILLE DE MOUTON, *acetoſella ovina.* Cette plante qui croît dans les champs aux lieux ſablonneux, eſt haute de quatre pouces ou environ; ſes feuilles ſont petites, & ont la figure d'une lance; ſes fleurs ſont diſpoſées par grappes: cette petite plante paroît toute rouge ſur la terre, principalement quand ſes ſemences ſont mûres; ſa racine eſt rampante, ligneuſe, fibreuſe & rouge: c'eſt la plus acide de toutes les oſeilles: les brebis en mangent; & c'eſt de-là que lui eſt venu le nom *d'oſeille de mouton.*

On fait avec les feuilles de l'une & l'autre oſeille des ſauces très-bonnes; car elles rendent les viandes plus agréables, & excitent l'appétit par leur goût acide: on en fait auſſi des conſerves & un ſirop. L'oſeille priſe intérieurement, eſt rafraîchiſſante, tempere le mouvement du ſang, réprime la bile qui bouillonne: elle l'épaiſſit ou l'adoucit

Digitized by Google

ſelon les circonſtances ; elle convient dans les fievres peſtilentielles & intermittentes : c'eſt un bon ſpécifique dans le ſcorbut alkalin. *Bartholin* dit dans les *Mém. de Coppenh. 1671, Obſ. IX*, que les Peuples du Groënland en font uſage avec le *cochléaria* dans les bouillons d'avoine ou d'orge pour la même maladie qui y eſt endémique. Il dit auſſi que l'oſeille & le *cochléaria* naiſſent abondamment dans ce pays, & qu'on doit faire uſage des deux enſemble.

La racine d'oſeille eſt peu ou point acide, mais fort huileuſe ; elle eſt apéritive. Cette racine étant ſeche, a la propriété ſinguliere de donner à l'eau bouillante une belle couleur rouge délayée : on peut profiter de cette propriété pour faire une tiſane dont la couleur imite celle d'un vin rouge, & tromper avec cette boiſſon certains buveurs malades, à qui il ſeroit dangereux d'en accorder. La graine de l'oſeille eſt eſtimée cordiale, & convient dans la dyſſenterie : les feuilles ſont réſolutives, maturatives & ſuppuratives ; en général l'uſage de cette plante potagere eſt recommandé dans toutes les maladies qui ont pour cauſe un alkali ſpontané. Les perſonnes ſujettes à l'aſthme, à la toux, aux aigreurs de l'eſtomac, & les filles attaquées des pâles couleurs, en doivent éviter l'uſage.

OSEILLE DE GUINÉE. M. *de Préſontaine* dit qu'on ſe ſert des feuilles de cette plante dans la cuiſine comme de l'oſeille de jardin, au défaut d'autre : on en fait une boiſſon agréable & des confitures. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.* M. *Haller* dit que cette plante eſt un *geranium.*

OSERAIE. On donne ce nom à un lieu planté de jeunes *oſiers.*

OSIER, eſpece de ſaule : *voyez à l'article* SAULE.

OSINOWIECK. Nom que les habitans des environs de Kaſimof en Sibérie donnent à un champignon d'une eſpece très-ſinguliere : à peine l'a-t-on coupé, que le chapeau dont il eſt couvert devient bleu ; la chair, qui eſt blanche, prend également la couleur bleue lorſqu'elle eſt expoſée à l'air ; enſuite elle devient verte : le jus qu'on en exprime ſur un morceau de toile paſſe preſque ſubitement de nuances en nuances, juſqu'au vert de Saxe, & puis ſe change en bleu, couleur qui pâlit enſuite & qu'on n'a pu encore fixer. Ce champignon croît ſur-tout dans les bois où l'on trouve beaucoup de peupliers ; il reſſemble aſſez au *boletus viſcidus*, eſpece de mouſſeron, mais il eſt plus charnu.

Nous avons obſervé pluſieurs fois dans les bois de Chantilly que nombre de champignons de cuiſine qui paroiſſoient ſuſpects au jugement

des gourmets, devenoient auſſitôt bleuâtres à l'endroit où j'en avois enlevé une portion du chapeau.

OSMONDE. *Voyez au mot* FOUGERE.

OSSEMENS FOSSILES ou PÉTRIFIÉS. *Voyez* OSTÉOLITHES.

OSSIFRAGE, c'eſt l'*orfraie :* on la nomme auſſi *oſſifrague.*

OSSONS. Nom que les Negres de Guinée donnent aux éléphans.

OSTÉOCOLLE ou PIERRE DES ROMPUS, *lapis oſſifragus aut ſtelechites.* C'eſt communément une pierre topheuſe ou en forme de tuyaux qui reſſemble à des racines d'arbres, ou à des portions de roſeaux comme pétrifiées ; elle eſt raboteuſe, griſâtre, ou blanchâtre, ou jaunâtre, d'une ſubſtance marneuſe, où la partie calcaire & le ſable dominent tantôt plus, & tantôt moins : elle ſe forme par incruſtation dans tous les lieux arides, ſablonneux, garnis de végétaux & arroſés d'eaux qui charient avec elles les ſubſtances qui la compoſent, & qui la forment par dépôt. L'oſtéocolle ſe durcit à l'air, mais tant qu'elle eſt en terre, elle eſt tendre & fragile ; ce qui eſt cauſe qu'on a de la peine à la tirer en grands morceaux. *Voyez à l'article* STALACTITES de cet Ouvrage, & le Mémoire ſur les Stalactites par M. *Guettard*, lequel ſe trouve parmi ceux de l'*Académie Royale des Sciences, année 1754.* Voyez auſſi les Obſervations ſur l'oſtéocolle, par MM. *Gleditſch* & *Margraff*, *Mémoires de l'Académie de Berlin, année 1748, page 35-59. Merman* fait mention d'une oſtéocolle bleue de Maſſel, qui eſt aujourd'hui très-connue, parce qu'elle contient cinq onces & demie d'argent par quintal.

L'oſtéocolle eſt d'un grand uſage dans la Pharmacie d'Allemagne : on prétend que priſe intérieurement, elle a la propriété de réunir les os rompus ; mais toute la propriété de cette ſubſtance foſſile ne conſiſte guere que dans les préjugés, qu'on accueille avec enthouſiaſme contre toute raiſon : auſſi *Cartheuſer* l'appelle-t-il *rude, craſſum & ignobile concretum.*

OSTÉOLITHES. En général on donne ce nom à des os d'animaux décharnés qu'on retire de la terre, & qui ſont plus ou moins altérés : il y en a qui peuvent recevoir le poli ; quelques-uns ſont colorés, d'autres ſont comme calcinés : on en trouve des exemples dans les turquoiſes, l'unicorne foſſile ou les os de mammoth, les gloſſopetres, les os humains, ceux d'oiſeaux & de quadrupedes. On reconnoît ſouvent à quelle eſpece d'animaux ces os ont appartenu, témoins ces parties de ſquelettes de rhenne & d'hippopotame, qui ont été ſoupçonnées tels par les Acadé-

Digitized by Google

miciens de Paris, & qui ont été trouvées à mi-côte ſous une même roche dans un lit de ſable gris près d'Etampes (M. *Guettard* penſe que ces os ont appartenu les uns à une bête fauve & les autres au tur). Témoins encore ces os d'éléphans, de chiens ou de loups, de brebis, de chevreaux, de bœufs & de cerfs avec leurs cornes, que le Docteur *Targioni-Tozetti* a trouvés dans les collines & dans la vallée inférieure d'Arno en Toſcane: on trouve quelquefois des arêtes de poiſſons très-bien conſervées, ſur-tout dans les lieux d'où l'on tire les pétrifications des matieres marines. Nous avons ramaſſé des côtes, des mâchoires, &c. dans les plâtrieres de Montmorenci & de Montmartre. Les environs de Dax au pied des Pyrénées offrent auſſi un amas très-conſidérable d'os de poiſſons, de dents, de vertebres, & entr'autres la mâchoire d'un crocodile de l'eſpece appellée *gavial* dans le Gange: on a trouvé à Mary près de Meaux, un os de la tête de l'hippopotame. La Sibérie, la Pologne, l'Allemagne & l'Angleterre ſont remplies d'oſtéolithes. *Conſultez* une Diſſertation latine qui a pour titre: *Œdipus oſteolithologicus, ſeu Diſſertatio de cornibus & oſſibus foſſilibus Canſtadienſibus* par *David Spleiſs*. Conſultez auſſi les *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, année 1719 & 1727.*

OSTRACITE, *oſtracites*. On appelle ainſi les eſpeces d'huîtres proprement dites & devenues foſſiles, & parmi leſquelles il y en a dont on ne rencontre pas l'analogue marin: voyez *Huître*. Quantité d'oſtracites font encore effervescence avec les acides, & d'autres ſont en quelque ſorte aſſez pétrifiés & aſſez durcis pour faire feu avec le briquet; on en rencontre par-tout dans des lits de pierres calcaires & ſableuſes.

Les anciens Métallurgiſtes ont auſſi donné le nom d'*oſtracites* aux cadmies des fourneaux de fonderie. *Voyez le mot* CADMIE.

OSTRÉOPECTINITE. *Voyez* HYSTÉROLITE & TÉRÉBRATULE.

OUACAPOU. Arbre de la Guiane qui a les mêmes propriétés & uſages que l'*ouapa*. Voyez ce mot.

OUAILLE. Arbre qui croît dans les plaines & ſur les hauteurs de la Guiane, & qui ſert à faire des canots & des bois de bâtiment; celui des montagnes eſt rouge & celui des plaines eſt blanc.

OVAIRE. En Botanique on entend par *ovaire* l'endroit où les ſemences des plantes ſont attachées, & où elles reçoivent leur nourriture. En Anatomie, on entend par *ovaire* les deux corps blanchâtres, ovales, applatis & attachés aux deux côtés du fond de la matrice; ils ſont très-petits avant l'âge de puberté, relevés & polis dans cet âge, moins gros & ridés dans les vieilles, & remplis de cicatrices dans celles qui ont

Digitized by Google

eu pluſieurs enfans : il y a des choſes bien ſingulieres à remarquer dans les ovaires ; il y a les faux œufs qu'on appelle *kydatides*. L'ovaire eſt ordinairement de la groſſeur d'un œuf de pigeon ; on y trouve quelquefois vingt œufs, chacun gros comme un pois. Des Anatomiſtes penſent que le fœtus ſe forme d'un de ces œufs fécondé par la liqueur ſeminale du mâle, enſuite détaché de l'ovaire & porté dans la matrice. Toujours eſt-il vrai que les femelles ne ſauroient concevoir ſans les ovaires, & que celles à qui on les a coupés, ceſſent, dit-on, d'avoir du penchant à l'amour.

OUANDERONS ou OUANDEROU. Nom donné aux ſinges babouins du Ceylan. Il y en a en grande abondance & de diverſes eſpeces, les uns ſont grands comme nos épagneuls ; ils ont le poil gris & le viſage noir, avec une grande barbe blanche, qui va d'une oreille à l'autre, laquelle les feroit prendre pour des vieillards ſauvages ; il y en a auſſi dont la barbe & le corps eſt couleur d'écarlate pâle ; ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons : d'autres qui ſe nomment *rillours*, ſont ſans barbe, mais leur viſage eſt blanc, & leurs cheveux ſe partagent comme ceux de l'homme. Cette eſpece de ſinge fait beaucoup de tort aux grains. On lit dans l'*Hiſtoire générale des Voyages*, *T. VIII*, *page 546*, *Edit. in-12*, que les Chingulais eſtiment autant la chair de ces eſpeces de ſinges que celle du chevreuil.

Le véritable ouanderon eſt une eſpece de babouin qui a des abajoues, des calloſités ſur les feſſes, la queue de ſept ou huit pouces de long, la tête environnée d'une large criniere & d'une grande barbe de poils rudes, marche plus ſouvent à quatre pieds qu'à deux : il y a dans cette eſpece des races qui varient pour la couleur du poil ; les uns ont celui du corps noir & la barbe blanche ; les autres ont le poil du corps blanchâtre & la barbe noire. Lorſque les ouanderons ne ſont pas domptés, ils ſont ſi méchans qu'on eſt obligé de les tenir dans une cage de fer, où ſouvent ils s'agitent avec fureur ; mais lorſqu'on les prend jeunes, on les apprivoiſe aiſément, & ils paroiſſent même être plus ſuſceptibles d'éducation que les autres babouins. Les Indiens ſe plaiſent à les inſtruire, & ils prétendent que les autres ſinges, c'eſt-à-dire les guenons, reſpectent beaucoup ces babouins, qui ont plus de gravité & plus d'intelligence qu'elles. Les ouanderons blancs ſont les plus forts de tous & les plus méchans : ils ſont très-ardens pour les femmes, & aſſez forts pour les violer lorſqu'ils les trouvent ſeules, & ſouvent ils les outragent juſqu'à les faire mourir.

Digitized by Google

OUANGUE ou OUANGLE. *Voyez* SESAME *à l'article* JUGOLINE.

OUAPA. C'eſt l'orobe en arbre qui croît en Guiane dans les terres graſſes : il eſt tortueux & ſouvent creux ; mais il eſt utile pour divers ouvrages : on en fait des fourches & des piquets qu'on emploie au ſoutien des terres. On s'en ſert dans le pays avec le plus grand ſuccès pour le pilotis, parce qu'il ſe conſerve dans l'eau & dans la vaſe. *Maiſ. Ruſt. de Cay.*

OUARINE. L'ouarine & l'alouate ſont de la famille des ſapajous ; & ce dernier ne differe de l'ouarine que parce qu'il n'a point de barbe bien marquée, qu'il a le poil d'un rouge-brun, au lieu que l'ouarine l'a noir. L'ouarine a la face large & carrée, les yeux noirs & brillans, les oreilles courtes & arrondies, la queue nue à ſon extrémité, avec laquelle il s'accroche & s'attache fermement à tout ce qu'il peut embraſſer : les poils de tout le corps ſont longs, luiſans & polis ; des poils plus longs ſous le menton & ſur la gorge lui forment une eſpece de barbe ronde ; le poil des mains, des pieds & d'une partie de la queue eſt brun ; il n'a point d'abajoues, point de calloſités ſur les feſſes ; ces parties ſont couvertes de poil comme le reſte du corps ; il eſt de la grandeur d'un levrier ; le poil long qu'il a ſous le cou lui forme une eſpece de barbe ronde, & il marche ordinairement à quatre pieds. Ces ſapajous ont une voix qui retentit comme un tambour, & ſe fait entendre à une très-grande diſtance. *Marcgrave* raconte que tous les jours, matin & ſoir, les ouarines s'aſſemblent dans les bois ; que l'un d'entr'eux prend une place élevée & fait ſigne de la main aux autres de s'aſſeoir autour de lui pour l'écouter ; que dès qu'il les voit placés il commence un diſcours à voix ſi haute & ſi précipitée, qu'à l'entendre de loin on croiroit qu'ils crient tous enſemble ; que cependant il n'y en a qu'un ſeul ; & que pendant tout le temps qu'il parle, tous les autres ſont dans le plus grand ſilence ; qu'enſuite, lorſqu'il ceſſe, il fait ſigne aux autres de la main de répondre, & qu'à l'inſtant tous ſe mettent à crier enſemble, juſqu'à ce que, par un autre ſigne de main, il leur ordonne le ſilence ; que dans le moment ils obéiſſent & ſe taiſent ; qu'enfin alors le premier reprend ſon diſcours ou ſa chanſon, & que ce n'eſt qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement qu'ils ſe ſéparent & rompent l'aſſemblée. Ces faits, dont *Marcgrave* dit avoir été pluſieurs fois temoin, pourroient bien être exagérés & aſſaiſonnés d'un peu de merveilleux : le tout, dit M. *de Buffon*, n'eſt peut-être

fondé que ſur le bruit effroyable que font ces animaux ; ils ont dans leur gorge une eſpece de tambour oſſeux, dans la concavité duquel le ſon de leur voix groſſit, ſe multiplie & forme des hurlemens par écho ; auſſi a-t-on diſtingué ces ſapajous de tous les autres par le nom de *hurleurs*.

OUAROUCHI. C'eſt l'arbre à ſuif de la Guiane. Il paroît un peu différent de celui dont nous avons parlé ſous le nom d'*arbre à ſuif* de la Chine : celui de Cayenne eſt laiteux, & paſſe pour un figuier : ſa graine, qui eſt jaune, de la figure d'une muſcade, & de la groſſeur d'une noiſette, eſt couverte d'une petite pellicule, qui renferme ſon amande : c'eſt de cette amande grattée, lavée & pilée, qu'on fait une pâte qu'on doit remuer fortement dans une chaudiere juſqu'à ce qu'elle ſe couvre d'humidité & d'une eſpece de fumée : on la met alors à la preſſe, & il en ſort le ſuif qui ſe fige : on le fait rebouillir le lendemain, on le paſſe dans un linge, enſuite on le jette dans un moule. L'on récolte la graine en Mars, temps où elle tombe ; on la laiſſe ſécher pendant deux ou trois jours avant que de la mettre en œuvre.

Le lait qu'on fait ſortir de l'arbre, en l'entaillant, eſt un remede contre les vers auxquels les enfans ſont ſujets : on fait prendre cette matiere laiteuſe avec de l'huile & du citron.

OUASSACOU. Arbre de la Guiane auquel on donne des coups de hache, pour en faire ſortir le lait, prenant garde qu'il n'en faute dans les yeux, à cauſe de ſa vertu corroſive : on prend autant d'eau que de lait, que l'on braſſe avec un peu de vaſe ; on met le tout dans une feuille, ou linge qu'on laiſſe tremper dans les foſſes à prendre du poiſſon : la ſubtilité du poiſon eſt telle, que le poiſſon, enivré de cette façon, paroît ſur le champ ſur l'eau : il faut même éventrer ce poiſſon auſſi-tôt après, car il ſe gâte en très-peu d'inſtans. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

OUATTE ou HERBE DE LA HOUETTE ou OUATIER. *Voyez* APOCIN & TON-NYHIOU.

OUAYE. Plante de la Guiane, appellée ainſi du nom de la Nation Indienne des Ouayes, où elle a été d'abord connue : elle eſt fort rare en Guiane, & ne vient que dans les endroits qui lui ſont propres & particuliers. La tige ſert de *bois de meche*, ou d'amadou aux habitans ; ſon corps, dont la couleur eſt brune, fait des cannes très-propres, partagées de nœuds ; ſes feuilles ſortent de terre ; elles ſont plates, courtes, en éventail, & formées comme celles du latanier ; elles ſont les meilleures

meilleures de toutes celles qu'on emploie dans le pays de Cayenne, pour couvrir les maiſons; elles durent très-long-temps, ſur-tout quand elles ſont employées par les Indiens : le feu n'y fait que ſon trou, & ne ſe communique pas au reſte. On en garnit auſſi les chapeaux de paille contre la pluie.

OUCLE, eſt une liane groſſe & épineuſe fort commune à la Côte de Mahury : on peut s'en ſervir pour faire des cercles de barriques. *Voyez* LIANE.

OUIE, eſt une ſenſation excitée par les ſons reçus dans l'oreille, c'eſt-à-dire une perception du ſon qui ſe fait dans l'ame par le ſecours de tout l'organe nommé *auditif*. Voyez ce que nous avons dit de l'*ouie* à l'article des ſens, inſéré à la ſuite du mot HOMME.

OVIPARE. Se dit des animaux qui ſe multiplient en faiſant des œufs, tels que les oiſeaux, la plupart des inſectes, les cruſtacées, les ſerpens, les lézards, les tortues, &c. L'on oppoſe à cette claſſe d'animaux les vivipares, c'eſt-à-dire ceux qui produiſent leurs petits tout vivans, comme l'homme, les quadrupedes. *Voyez à la ſuite de l'article* VIVIPARE, *& le mot* ŒUF.

OUISTITY. Cette eſpece de petit ſagouin eſt des plus jolis, a la forme élégante, les mœurs douces, il n'a pas plus d'un demi-pied de longueur, le corps & la tête compris; ſa queue a plus d'un demi-pied de long & eſt marquée par des anneaux alternativement noirs & blancs, ſa face eſt nue de couleur de chair aſſez foncée; il eſt coiffé fort ſingulierement par deux toupets de longs poils blancs au devant des oreilles; en ſorte que quoiqu'elles ſoient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face, il n'a ni abajoues, ni calloſités ſur les feſſes; ſes oreilles ſont arrondies, plates, minces & nues; ſes yeux ſont d'un châtain rougeâtre, il marche à quatre pieds; ils ſe nourriſſent de fruits, légumes, inſectes, limaçons, biſcuits, même de poiſſons; on en a vu multiplier en Portugal, ce qui donne lieu de croire qu'ils pourroient auſſi multiplier dans les Provinces Méridionales de l'Europe : les petits en naiſſant ſont d'abord fort laids, n'ayant preſque point de poils ſur le corps, ils s'attachent fortement aux tettes de leur mere; quand ils ſont devenus un peu grands, ils ſe cramponnent fortement ſur ſon dos ou ſur ſes épaules, & quand elle eſt laſſe de les porter, elle s'en débarraſſe en ſe frottant contre la muraille; lorſqu'elle les a écartés, le mâle en prend ſoin ſur le champ & les laiſſe grimper ſur ſon dos pour

ſoulager la femelle. On voit un ouiſlity du Mexique dans un des Cabinets de Chantilly.

OULEMARY, eſt un des grands arbres du pays de la Guiane : ſa feuille eſt luiſante, & reſſemble à celle du citronnier. Il eſt revêtu d'une écorce brune, épaiſſe de près d'un pouce. Le dedans ſe ſépare en pluſieurs feuillets rouſsâtres, unis, minces comme les feuilles du baliſier, & ſur leſquelles on peut écrire comme ſur du papier. M. *de Préfontaine* dit qu'il ſe ſouvient que ce fut par un feuillet de cet arbre, ſur lequel un Indien avoit écrit, *Oyapock eſt pris*, qu'on apprit en 1745 à Cayenne la priſe du Fort d'Oyapock : cet Indien qui étoit alors à Oyapock trouva le moyen de faire parvenir cette lettre.

Ces feuillets ſervent aux Indiens à un autre uſage : ils roulent dedans, le plus ſerré qu'ils peuvent, une feuille de tabac, & en font ainſi ce qu'on appelle aux Iles une *cigale*, ce qui leur ſert de pipe. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

OURAGAN. Ce phénomene, qui produit quelquefois la déſolation & l'épouvante tant à la ville qu'à la campagne, eſt un tourbillon ou tournoiement d'air en tout ſens produit par des vents contraires très-violens qui s'élevent promptement, & qui ſe diſſipent bientôt après : ces ouragans ſont communs dans la mer de la Chine & du Japon, dans celles des îles de Bourbon & des Antilles, & dans pluſieurs autres endroits de la mer, ſur-tout auprès des terres avancées & des côtes élevées ; mais ils ſont encore plus fréquens ſur la terre, & les effets en ſont quelquefois prodigieux ; ſouvent on en ſent les approches par un ſifflement qui ſe fait entendre des montagnes, & ce ſifflement eſt ſuivi de pluie & de tourbillons de vent affreux. Le Pere *Fournier*, dans ſon Hydrographie, dit que les ſignes des vents & des tempêtes ſont, 1°. un nuage rouge ſur l'horiſon, au lever ou au coucher du ſoleil ; 2°. un cercle bleuâtre ou noir autour du ſoleil lorſqu'il ſe couche ; 3°. la pâleur du ſoleil couchant & celle du ſoleil levant annoncent la pluie ; 4°. la rougeur du ſoleil couchant ; 5°. les rayons qui ſortent par le milieu des nuées qui couvrent le ſoleil levant ; car ſi le ſoleil darde ſes rayons par deſſous, il n'y a que de la pluie ; 6°. les nuées qui viennent de toutes parts & s'aſſemblent autour du ſoleil ; 7°. une nuée que le ſoleil entraîne après lui en ſe couchant ; 8°. pluſieurs cercles blanchâtres & interrompus autour de la lune, quand elle paroît rougeâtre ; 9°. enfin c'eſt ſigne d'une longue & rude tempête, lorſque la mer paroît noirâtre,

Digitized by Google

& que ſon écume épaiſſe çà & là paroît s'élever ſur l'eau en bulles. On peut dire auſſi que les ouragans tiennent au ſyſtême des *mouſſons*, des *typhons* & des *gouffres*; ceux-ci ne ſont que des tournoiemens d'eau qui ſont produits par des courans oppoſés. *Voyez* VENTS, GOUFFRE, COURANS, *& ce qui en eſt dit à l'article* MER.

M. *de Chanvalon*, dans ſon *Voyage à la Martinique*, donne la deſcription d'un ouragan furieux qui ravagea une partie de cette île le 12 Septembre 1756. La déſolation & la mort accompagnerent cet ouragan: ſes traces furent comme celles du feu; tout diſparoiſſoit ſur ſon paſſage, & ce changement fut auſſi prompt qu'il étoit terrible: les maiſons furent detruites tout-à-coup il n'en reſta d'autres veſtiges que leurs débris répandus de toutes parts. Des arbres, peut-être auſſi anciens que nos établiſſemens dans cette Colonie, & dont la groſſeur énorme avoit bravé juſqu'alors tous les efforts des élémens, furent déracinés, enlevés de terre, & renverſés tout entiers; ceux qui réſiſterent furent briſés comme de fragiles roſeaux; les plantations de toute eſpece détruites & bouleverſées; l'herbe même foulée & deſſéchée comme ſi elle eût été brûlée; l'œil appercevoit de tous côtés des crevaſſes & des cavernes creuſées ſur le penchant des côteaux, par l'éboulement des terres qu'entraînent la chûte des arbres & les torrens de pluie. Qui ne frémiroit pas en voyant des lieux toujours ornés de verdure, dépouillés dans un inſtant par une main inviſible! Les horreurs de l'hiver ſuccederent tout-à-coup aux charmes du printems; la terre étoit comme ébranlée ou tremblante ſous les pieds; le jour étoit preſque éclipſé par une obſcurité qui voiloit tout le ciel, & qui préſentoit par-tout l'image effrayante de la nuit. Les animaux effarés cherchoient de tous côtés quelque aſile pour ſe préſerver de l'impétuoſité de l'air, qui en ſuffoqua un grand nombre. La terreur & la conſternation régnoient par-tout: la Nature épouvantée ſembloit toucher à ſon dernier terme; & dans cet inſtant où tout gardoit un ſilence d'effroi, le vent ſeul ſe fit entendre avec un bruit ſemblable au tonnerre. La mer offrit en même temps le triſte ſpectacle de tous les ravages d'une tempête; le rivage & les eaux furent couverts des débris des naufrages; les bâtimens fracaſſés & battus par les lames, flottoient de toutes parts, confondus avec les membres & les corps défigurés des malheureux qui en avoient été la victime. M. *de Chanvalon*, qui étoit témoin de ce déſaſtre, dit que ſon habitation eſſuya ce même ravage,

& que les couleurs de ce tableau ne ſont ni chargées, ni noircies par la douleur.

Ces ouragans ſont des phénomenes ſi communs en Amérique, qu'ils auroient ſuffi ſeuls pour la faire déſerter, ou la rendre inhabitable depuis des ſiecles; mais ces ouragans ſi terribles dans le moment de leur action, amenent des récoltes plus abondantes, & hâtent les réproductions de la terre, ſoit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charie des corpuſcules propres à la végétation des plantes; & on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant qui pourvoit à la génération par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

QURDON, eſpece de plante qu'on nomme auſſi *petit ſéné*, & dont les feuilles ſe trouvent quelquefois dans les balles de ſéné qu'on envoie en Europe: ſouvent ce n'eſt que du plantain ſéché & briſé.

OURS, *urſus*, eſt un animal quadrupede & ſauvage, d'une ſtructure informe par lui-même, & qui nous le paroît encore davantage, parce qu'il eſt couvert de longs poils qui cachent le contour de toutes les parties de ſon corps; ſa tête a quelque rapport à celle du loup par la forme & la poſition oblique des yeux; les pieds de devant de l'ours poſent ſur la terre juſqu'au poignet, & les pieds de derriere juſqu'au milieu de la plante; ſon garot paroît fort élevé, parce qu'il eſt couvert d'un poil long & hériſſé; ſa queue a peu de longueur, & ſes pieds de devant ſont un peu tournés en-dedans.

L'ours, dit M. *de Buffon*, a les ſens de la vue, de l'ouïe & du toucher très bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit relativement au volume de ſon corps, les oreilles courtes, la peau épaiſſe, le poil fort touffu: il a l'odorat excellent, & même plus exquis qu'aucun autre animal; car la ſurface intérieure de cet organe ſe trouve extrêmement étendue; on y compte quatre rangs de plans de lames oſſeuſes, qui, ſéparés les uns des autres par trois plans perpendiculaires, multiplient prodigieuſement les ſurfaces propres à recevoir les impreſſions des odeurs. Il a les bras & les jambes charnus comme l'homme; il a cinq orteils aux pieds de derriere; le plus gros doigt eſt en-dehors de cette eſpece de

Digitized by Google

main, au lieu que dans celle de l'homme il eſt en-dedans ; ſes doigts ſont gros, courts & ſerrés l'un contre l'autre, aux mains comme aux pieds ; les ongles ſont noirs & fort durs. Il frappe avec ſes poings, comme l'homme avec les ſiens : mais ſes reſſemblances groſſieres avec l'homme ne le rendent que plus difforme, & ne lui donnent aucune ſupériorité ſur les autres animaux.

Il n'y a aucun animal, du moins de ceux qui ſont aſſez généralement connus, ſur lequel les Auteurs d'Hiſtoire naturelle aient autant varié que ſur l'ours : leurs incertitudes, & même leurs contradictions m'ont paru venir, dit M. *de Buffon*, de ce qu'ils n'ont pas diſtingué les eſpeces, & qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre.

D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours marin, ni avec l'ours de mer, appellé communément *ours blanc*, *ours de la mer glaciale* ; ce ſont des animaux très-différens, tant pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles ; voyez *ours blanc* & *ours marin*. Enſuite il faut diſtinguer deux eſpeces dans les *ours terreſtres*, les *bruns* & les *noirs*, leſquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent être regardés comme des variétés d'une ſeule & même eſpece, mais doivent être conſidérés comme deux eſpeces diſtinctes & ſéparées. De plus, il y a encore des ours terreſtres qui ſont naturellement blancs, & non point par la rigueur du climat qui les faſſe blanchir dans l'hiver, comme les hermines ou les lievres.

Quoique ces ours reſſemblent aux ours de mer par la couleur, ils en different par tout le reſte, autant que les autres ours. On trouve ces eſpeces d'ours dans la grande Tartarie, en Moſcovie, en Lithuanie & dans les autres Provinces du Nord.

C'eſt dans les Alpes que ſe trouve aſſez communément l'*ours brun*, & rarement l'*ours noir*, qui ſe trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays Septentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. Le *brun* eſt féroce & ſouvent carnaſſier ; mais, comme dit M. *Haller*, il ne l'eſt que par néceſſité, il mange avec plaiſir toute ſorte de fruits, des raiſins même & du pain. C'eſt la faim qui le contraint d'attaquer des troupeaux. On éleve les petits, & on les garde dans des foſſes, en leur donnant des eſpeces de ſoupes ſans leur laiſſer goûter de chair. L'*ours noir* n'eſt que farouche, & refuſe conſtamment de manger de la chair : celui-ci eſt ſi friand de miel & de lait, lorſqu'il en rencontre, qu'il ſe

Digitized by Google

laiſſeroit plutôt tuer, que de lâcher priſe. Suivant le témoignage de M. du *Pratz*, on en voit à la Louiſiane deſcendre en troupes des montagnes couvertes de neige; preſſés par la faim, ils ne recherchent que des fruits & des racines, nourriture que les bêtes uniquement carnaſſieres refuſent de manger.

On dit qu'il y a en Savoie, & en Canada, des *ours rougeâtres* qui ſont auſſi carnaſſiers que les loups.

Les *ours noirs* n'habitent guere que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids & tempérés, & même dans les régions du Midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les Romains en faiſoient venir de Libye, pour ſervir à leurs ſpectacles: on trouve des ours dans tous les pays déſerts, eſcarpés, ou couverts; on n'en trouve point dans les pays bien peuplés, ſi ce n'eſt peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours, ſelon M. *de Buffon*, eſt non-ſeulement ſauvage, mais ſolitaire: il fuit par inſtinct toute ſociété; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès; il ne ſe trouve à ſon aiſe que dans les endroits qui appartiennent à la vieille nature, une caverne antique dans des rochers inacceſſibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaiſſe forêt, lui ſervent de domicile; il s'y retire ſeul, y paſſe une partie de l'hiver ſans proviſions, ſans en ſortir pendant pluſieurs ſemaines: cependant il n'eſt point engourdi, ni privé de ſentiment, comme le loir ou la marmotte. Mais, comme il eſt naturellement gras, & qu'il l'eſt exceſſivement ſur la fin de l'automne, tems auquel il ſe recele, cette abondance de graiſſe lui fait ſupporter l'abſtinence, & il ne ſort de ſa bauge ou taniere, que lorſqu'il ſe ſent affamé.

On prétend que c'eſt environ au bout de quarante jours que les mâles ſortent de leurs retraites; mais que les femelles y reſtent quatre mois, parce qu'elles font leurs petits. J'ai peine à croire, continue M. *de Buffon*, qu'elles puiſſent non-ſeulement ſubſiſter, mais encore allaiter leurs petits, ſans prendre elles-mêmes aucune hourriture pendant un auſſi long eſpace de temps. S'il eſt vrai que les mâles, preſſés par le beſoin de prendre de la nourriture, ſortent au bout de quarante jours, il n'eſt pas naturel de penſer que les femelles ne ſoient pas encore plus preſſées du même beſoin, puiſqu'en allaitant leurs petits, elles ſe trouvent doublement épuiſées; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer qu'elles

Digitized by Google

en dévorent quelques-uns avec leurs enveloppes, & tout le reſte du produit ſuperflu de leur accouchement; ce qui ne me paroît pas vraiſemblable, malgré l'exemple des chattes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au reſte, nous ne parlons ici que de l'eſpece des ours bruns, dont les mâles dévorent en effet, peut-être par jalouſie, les ourſons nouveaux nés, lorſqu'ils les trouvent dans leurs bauges. Mais les femelles, au contraire, ſemblent les aimer juſqu'à la fureur: elles ſont, lorſqu'elles ont mis bas, plus féroces, plus dangereuſes que les mâles; elles combattent, & s'expoſent à tout pour ſauver leurs petits.

C'eſt vers l'automne que les ours ſe recherchent; la femelle eſt, dit-on, plus ardente que le mâle: on a vu l'ourſe qu'on avoit ſéparée de ſon mâle & qu'on lui avoit enſuite rendu, embraſſer le mâle avec une joie & une tendreſſe marquée. On prétend qu'elle ſe couche ſur le dos pour le recevoir, qu'elle l'embraſſe étroitement, qu'elle le retient longtemps; mais il eſt plus certain qu'ils s'accouplent à la maniere des quadrupedes. On a vu des ours captifs s'accoupler & produire; mais on n'a point obſervé le temps de la geſtation: comme l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, & que le temps de la geſtation eſt ordinairement proportionné à celui de la durée de la vie, il y a lieu de croire que la geſtation eſt de pluſieurs mois. Le mâle & la femelle n'habitent point enſemble, le plaiſir ne les réunit qu'un moment: ils ont chacun une retraite ſéparée, & même fort éloignée. Lorſqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour ſe giter, ils grimpent ſur les arbres, caſſent des branches & ramaſſent du bois pour ſe faire une loge, qu'ils recouvrent d'herbes & de feuilles au point de la rendre impénétrable à l'eau. La femelle prépare à ſes petits *ourſons* un lit de mouſſe & d'herbe dans le fond de ſa caverne: elle n'en a ordinairement qu'un, deux, trois ou quatre, qui ont beſoin du ſecours de leur mere, & la ſuivent pendant un an ou deux.

La voix de l'ours eſt un grondement, un gros murmure, ſouvent mêlé d'un frémiſſement de dents, qu'il fait ſur-tout entendre lorſqu'on l'irrite: il eſt très-ſuſceptible de colere, & ſa colere tient toujours de la fureur & ſouvent du caprice. Quoiqu'il paroiſſe doux pour ſon maître & même obéiſſant lorſqu'il eſt apprivoiſé, il faut toujours s'en défier & le traiter avec circonſpection; ſur-tout ne le pas frapper au bout du nez, ni aux parties de la génération. On lui apprend à ſe tenir debout, à geſticuler, à danſer; il ſemble même écouter le ſon des inſtrumens,

& ſuivre groſſiérement la meſure : mais pour lui donner cette eſpece d'éducation, il faut le prendre jeune & le contraindre pendant toute ſa vie. On voit à Berne, ville d'un Canton de la Suiſſe, la foſſe aux ours; ce ſont deux eſpeces d'antres ouverts, dans leſquels on nourrit pluſieurs ours qui, pour être habitans d'une cité très-peuplée, n'en paroiſſent pas moins cruels (ils ont déchiré des malheureux qu'une infortune avoit expoſé à leur férocité) : ce monument eſt ſans doute conſacré aux armes de la Ville & du Canton qui ſont un ours. L'ours ſauvage ne ſe détourne pas de ſon chemin, ne fuit pas à l'aſpect de l'homme (il n'attaque pourtant qu'à l'extrémité, dit M. *Haller*, & il y a plus d'un exemple où cet animal a laiſſé paſſer même des femmes ſans les inſulter) : cependant on prétend qu'en Iſlande par un coup de ſifflet on le ſurprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête & ſe leve ſur les pieds de derriere; on lui jette un gant pour l'amuſer, car il ne manque jamais d'en tourner & retourner chaque doigt : c'eſt-là le temps qu'il faut prendre pour le tirer.

Ces animaux qui rempliſſent en été les forêts & les campagnes du pays des Kamtſchatka, ſont peu farouches & n'attaquent jamais un homme, à moins qu'ils ne le trouvent endormi, encore en tuent-ils rarement. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les ours de cette contrée ne font jamais de mal aux femmes; lorſqu'elles vont pendant l'été cueillir des fruits ſauvages, ces animaux les ſuivent & ne leur font d'autre mal que de leur dérober quelques-uns des fruits qu'elles ont ramaſſés. Quelle peut être la raiſon phyſique de cette ſorte de prédilection que certains animaux paroiſſent avoir pour les femmes ?.... Les habitans ont pluſieurs manieres de tuer ou de prendre ces ours, mais le moyen le plus extraordinaire eſt celui que nous allons décrire. Un homme prend dans ſa main gauche un couteau, & à ſa main droite un ſtilet aiguiſé par les deux bouts, & une corde dont il enveloppe ſon bras; il s'avance ainſi vers un ours, lequel ſe dreſſe comme d'ordinaire ſur ſes pattes de derriere & attaque le Chaſſeur la gueule ouverte. Celui-ci avec autant d'adreſſe que de courage, enfonce ſa main dans la gorge de l'ours & y place le ſtilet verticalement, de maniere que non-ſeulement cet animal ne peut plus refermer ſa gueule, mais qu'il eſt forcé, par les douleurs cruelles qu'il reſſent, de ſuivre le Chaſſeur ſans réſiſtance par-tout où l'on veut le mener : on tue l'animal; c'eſt un jour de fête, on le mange avec ſes voiſins & ſes amis. Il y a une maniere bien moins dangereuſe

dangereuſe de prendre ces animaux, ainſi qu'il ſe pratique en Suede, en Norwege, en Pologne, &c. c'eſt de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie ſur le miel qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louiſiane & en Canada où les ours noirs ſont très-communs (l'on en voit un dans la ménagerie de Chantilly), ils ſe nichent dans des troncs d'arbres pourris à la hauteur quelquefois de trente ou quarante pieds, car ils grimpent très-bien : on met le feu à l'arbre, & quand la mere deſcend on la tue avant qu'elle ſoit à terre. Les petits deſcendent enſuite, on les prend en leur paſſant une corde au cou, & on les emmene pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourſon eſt délicate & bonne : celle de l'ours eſt mangeable & même fort eſtimée en Chine ; mais comme elle eſt mêlée d'une graiſſe huileuſe, il n'y a guere que les pieds dont la ſubſtance eſt plus ferme, qu'on puiſſe regarder comme une viande délicate. En Allemagne ils ſont encore réſervés pour la table des Princes, où l'on ſert des pattes d'ours ſalées & enfumées. Les Kamtſchadales mangent la chair & la graiſſe de cet animal ; & quand ils ont tué un ours, ils ſont obligés de régaler leurs voiſins.

La chaſſe de toutes les eſpeces d'ours eſt aſſez dangereuſe, dit M. *Bourgeois*, car ſi on ne fait que bleſſer cet animal ſans l'arrêter, il ſe met en furie & court ſur le Chaſſeur qu'il aſſomme avec ſes pattes antérieures & déchire avec ſes griffes ; il l'embraſſe auſſi avec ces mêmes pattes & cherche à l'étouffer : le Chaſſeur ne peut échapper au danger qu'en montant ſur un arbre, pourvu qu'il ſoit armé d'un bon coutelas ; il n'a qu'à couper les pattes de l'ours lorſqu'il grimpe après lui ſur l'arbre où il s'eſt réfugié, ce qui le fait tomber tout de ſuite à terre, & alors il a le temps de charger ſon fuſil pour le tuer. Cette chaſſe eſt très-utile lorſqu'on la fait avec quelque ſuccès. La peau eſt de toutes les fourrures groſſieres celle qui a le plus de prix ; la quantité d'huile qu'on retire de l'ours eſt conſidérable. A la Louiſiane on voit dans l'automne des ours qui ſe ſont tellement engraiſſés, qu'ils n'ont pas la force de marcher, ou du moins qu'il ne peuvent courir auſſi vîte qu'un homme. Les ours noirs de ce pays s'engraiſſent ainſi en mangeant des patates, du mahis & les fruits des plaqueminiers ſur leſquels ils grimpent, ils ſe mettent à califourchon ſur une branche, ſe tiennent d'une patte & de l'autre cueillent les fruits. La graiſſe dont les ours ſont chargés les rend très-légers à la nage ; on leur trouve en automne juſqu'à dix doigts

d'épaiſſeur de graiſſe aux côtes & aux cuiſſes; le deſſous de leurs pieds eſt gros & enflé : lorſqu'on le coupe, il en ſort un ſuc blanc & laiteux. Cette partie paroît compoſée de petites glandes qui ſont comme des mamelons, & c'eſt ce qui fait que pendant l'hiver dans leurs retraites, ils ſucent continuellement leurs pattes. On prépare la graiſſe d'ours, on la purifie; on en retire une huile claire qui ſurnage, qui, dit-on, eſt auſſi bonne que la meilleure huile d'olive & ſert aux mêmes uſages. Au deſſous de cette huile on trouve un ſain-doux auſſi blanc, mais un peu plus mou que le ſain-doux de porc, & qui ſert aux beſoins de la cuiſine. Les Sauvages trafiquent beaucoup avec les François de l'huile d'ours; on dit qu'elle ne ſe fige guere que par un grand froid, que quand cela arrive elle eſt toute en grumeaux, & d'un blancheur à éblouir. En France les Epiciers-Droguiſtes ne tiennent point d'huile d'ours; mais ils font venir de Savoie, de Suiſſe ou de Canada, de la graiſſe ou axonge qui eſt rarement purifiée : on ſe ſert de cette graiſſe comme de topique pour les hernies, les rhumatiſmes, &c. & beaucoup de gens aſſurent en avoir reſſenti de bons effets. On dit que la graiſſe d'ours eſt encore très-utile pour faire croître & épaiſſir les cheveux des enfans & des convaleſcens qui les ont perdu dans quelque maladie.

OURS A FOURMIS. *Voyez* FOURMILLIER.

OURS BLANC ou OURS DE LA MER GLACIALE, *urſus albus maris glacialis.* Nom donné à un animal très-cruel, très-vorace, qui attaque les animaux, même les hommes, & ſe jette ſur les cadavres. Il ne faut pas confondre l'ours blanc de mer avec l'ours blanc terreſtre; ce ſont des animaux très-différens par pluſieurs caracteres. L'ours blanc de mer eſt ſeul de ſon genre, & ne ſe trouve que le long de la mer ſeptentrionale.

Voici la copie d'une lettre adreſſée à feu S. A. S. Monſeigneur le Duc de Bourbon, & que nous avons trouvée dans le dépôt des Cabinets de Chantilly; elle concerne les *ours blancs* & les *loups de Labrador*, pays de la Nouvelle France.

« M. *de Brouague*, Commandant à Labrador, revenant de Québec » dans un canot d'écorce, lui cinquieme, a trouvé à la mer, à une lieue » & demie au large de la côte, & à 15 lieues de ſon poſte, ſitué à la » côte de Labrador, pays des Eſquimaux, un ours blanc qu'il apperçut » nageant à la mer; il lui tira un coup de fuſil, & l'ayant manqué, l'ours » plongea & vint au canot. L'ayant apperçu dans l'eau il le fit éviter,

» & l'ours s'étant remis à nager il s'en éloigna toujours juſqu'à ce que » ſon fuſil fût chargé ; il lui tira un ſecond coup & le bleſſa au cou, & » la balle ſortit par la mâchoire.

» L'ours replongea & revint une ſeconde fois entre deux eaux au » canot. Il l'apperçut une ſeconde fois, fit la même manœuvre que la » premiere, & l'ours s'étant remis à nager, il lui tira un troiſieme coup, » ayant chargé ſon fuſil à deux balles, & le tua roide.

» M. *de Brouague* fit approcher ſon canot de cet animal, qui alors » flottoit ſur l'eau ; il lui fit attacher une corde à la patte, & remorqua » à terre avec ſon canot.

» En arrivant à la côte, il y trouva des Sauvages qui étoient venus au » coup de fuſil qu'ils avoient entendu ; ils ſe mirent tous à tirer à terre » cet animal, qui peſoit aux environs de deux mille, & ils étoient, tant » hommes que femmes, plus de quarante à le mettre à ſec. Les Sauva- » ges mangent ces animaux, & il fut bientôt partagé entr'eux.

» M. *de Brouague* en réſerva ſeulement pour lui la peau & un des » paturons qu'il fit écorcher ; les Sauvages mangerent la chair ; & la » peau de deſſous & de deſſus le paturon avoit trois pieds de large. Il » a apporté cette peau du paturon en France, laquelle après s'être » retirée, a encore vingt-un pouces de large (Cette piece qui s'eſt un peu rétrécie ſe voit actuellement dans l'un des Cabinets de Chantilly).

» C'eſt le deuxieme ours blanc qu'il a tué à la mer ; il en a tué trois » autres à terre, dont il y en avoit un qui étoit plus gros & qui peſoit » environ trois milliers.

» Il y a de ces animaux qui ſont auſſi gros que trois moyens bœufs ; » ils ont les jambes plus courtes que celles du bœuf & conſidérablement » plus groſſes, avec cinq griffes à chaque pied. Ils ont environ ſept à » huit pieds de long, la queue de trois à quatre pouces de long, le » cou court & prodigieuſement gros, la tête auſſi très-groſſe & faite » comme celle d'un mouton, à l'exception que deſſous le menton il s'y » trouve quantité de poil long de plus d'un pied, ce qui lui forme une » barbe comme à une chevre, mais bien plus fournie.

» La peau de cet animal eſt couverte d'un poil blanc & luiſant, qui » eſt gros & aſſez court. Il a à chaque patte cinq griffes noires, au lieu » que les ours noirs ont des doigts comme ceux d'un homme, qui ſont

» très-délicats à manger. Le poil de deſſous les pattes de l'ours blanc » eſt long & en grande quantité.

» On ne fait nul uſage de ſa peau, & les Sauvages ſe ſervent ſeule- » ment de la peau des jeunes pour faire des mitaines, & mettent le » poil en dedans.

» La chair de cet animal eſt fort vermeille & tendre comme celle de » l'ours noir, mais elle n'eſt pas ſi bonne à manger.

» La graiſſe ne s'en fige point, non plus que celle de l'ours noir, » mais elle eſt bien plus pénétrante. Les Sauvages la boivent comme un » grand régal.

» Cet animal va par préférence à la mer; il y vit de loups marins, » de poiſſons & de coquillages; & quand la mer eſt glacée & qu'il ne » trouve plus à y manger, il va à terre où il vit de la chaſſe que les » loups y font au caribou: en ſorte que quand un ours blanc arrive dans » un endroit où un loup marin a tué un caribou, le loup s'en va ſur le » champ de peur d'être mangé, & abandonne ſa proie; il manque par- » là ſouvent de nourriture, & devient fort maigre juſqu'à ce qu'il puiſſe » retourner à la mer.

» Il y a à la côte de Labrador de très-gros loups & de différentes » couleurs, y en ayant de noirs, de gris ſale, d'argentés, de blancs & » de roux. On en trouve des bandes de cinquante qui marchent enſemble.

» L'ours blanc marche au plus trois enſemble, ſa femelle & deux » petits. Il ne cabane point l'hiver comme l'ours noir; il va à terre plus » vîte qu'un homme, & à la mer nage fort vîte, & de maniere que » c'eſt tout ce que quatre hommes dans un canot peuvent faire que de » s'en éloigner.

» Il ſe trouve à préſent à cette côte très-peu d'ours blancs, ils ſe » retirent du côté de la baie d'Hudſon; la quantité de navires qui vont » à la pêche & les habitations de quelques François à la côte les en ont » éloignés.

» Il y a auſſi très-peu d'ours noirs.

» Il ſe trouve auſſi de ces ours blancs au nord du lac ſupérieur, & » il en a été tué dans la riviere de Nepigon. Ceux de ce pays-là ſont plus » ſouvent dans le lac & dans les rivieres qu'à terre.

» Il y a beaucoup de ces ours blancs dans la Napolie & à la Nova » Zembla, qui veut dire en Ruſſe *nouvelle terre;* ils ſont auſſi gros & » auſſi féroces que dans le nord de l'Amérique ».

Digitized by Google

Il paroît que l'ours blanc eſt une eſpece différente de l'ours marin, dont le poil eſt coloré ou nué de différentes teintes, & dont nous parlerons *à l'article* OURS MARIN. Sa deſcription eſt très-curieuſe.

L'ours blanc n'eſt point amphibie comme les phoques, & ne peut point reſter ſous l'eau auſſi long-temps qu'il le voudroit, ainſi que l'ont avancé quelques Auteurs. Le contraire eſt évident, dit M. *de Buffon*, & réſulte de la maniere dont on les chaſſe; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni pourſuivre de ſuite un eſpace de plus d'une lieue. On les ſuit avec une chaloupe, & on les force de laſſitude. S'ils pouvoient ſe paſſer de reſpirer, ils ſe plongeroient pour ſe repoſer au fond de l'eau; mais s'ils plongent, ce n'eſt que pour quelques inſtans; & dans la crainte de ſe noyer, ils ſe laiſſent tuer à fleur d'eau.

La proie la plus ordinaire des ours blancs ſont les phoques, qui ne ſont pas aſſez forts pour leur réſiſter; mais les morſes auxquels ils enlevent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenſes & les mettent enſuite à mort. Il en eſt de même des baleines; elles les aſſomment par leur maſſe, & les chaſſent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils raviſſent & dévorent ſouvent les petits baleineaux ou baleinons.

OURS MARIN. C'eſt une eſpece d'animal demi-amphibie, vivipare, de l'ordre des *phoques*, aſſez ſemblable à l'ours pour la figure de ſa tête, l'inſtinct, la maniere dont il exécute les mouvemens de la partie antérieure de ſon corps, & la férocité de ſon naturel. L'hiſtoire de ces animaux préſente des particularités aſſez ſingulieres.

M. *Steller*, de l'Académie de Petersbourg, qui s'eſt trouvé dans le cas de pouvoir obſerver les ours marins, dit que ces animaux changent de climats comme les *oies*, les *cygnes* & les *hirondelles* parmi les oiſeaux; les *truites* parmi les poiſſons; les *lievres* & les *rats* parmi les quadrupedes. Certains animaux ne changent de demeure que pour chercher de la nourriture quand ils commencent à en manquer. Les oiſeaux cherchent des lieux ſolitaires, & les poiſſons des mers tranquilles pour y dépoſer plus ſûrement leurs œufs, pour y peupler ſans être inquiétés & pour réparer leurs forces. La Nature a donné le même inſtinct aux ours marins; ils cherchent les mers méridionales & les Iſles déſertes qui ſont en grand nombre entre l'Amérique & l'Aſie, depuis le cinquantieme dégré de latitude juſqu'au cinquante-ſixieme; ils s'arrêtent dans les parties du Continent qui paroiſſent les plus tranquilles; c'eſt-là qu'ils ſe livrent à leurs amours & multiplient ſans trouble; les femelles y mettent bas leur

Digitized by Google

portée, nourriſſent leurs petits & s'en retournent avec eux, au bout de trois mois, dans leurs premieres demeures. Comme on voit de ces demi-amphibies dans l'hémiſphere boréal, il y a lieu de croire que cette même eſpece d'animaux ſe trouve tant dans l'hémiſphere boréal que dans l'hémiſphere auſtral ſous le même degré de latitude. Les meres mettent leurs petits au jour vivans; ils ſont en naiſſant d'un noir très-brillant, mais au bout de quatre ou cinq jours les poils des pieds de devant changent un peu de couleur; le ventre, qui ſe termine en cône, & les côtés, ſe bigarent.

Les mâles, dès en naiſſant, ſont plus grands & plus forts que les femelles, leur peau devient de jour en jour plus noire; au lieu que celle des femelles eſt conſtamment cendrée, avec quelques taches rouſſes ſous les pieds. Lorſque les femelles ont mis bas, elles coupent avec les dents le cordon ombilical; & à force de le lécher, elles arrêtent le ſang & deſſechent le cordon. Leurs petits naiſſent les yeux ouverts, ils les ont fort grands & ſaillans, & la bouche armée de trente-deux dents; mais les dents canines qui ſont les plus grandes, les plus fortes, & dont ils font le plus d'uſage dans leurs combats, ne paroiſſent que le quatrieme jour: elles ſont tournées vers le goſier.

Les femelles ont pour leurs petits une tendreſſe extrême; elles ne les quittent pas & ſont toujours raſſemblées avec eux ſur le bord du rivage où elles paſſent une partie du temps à dormir. La jeuneſſe folâtre entr'elle comme de jeunes chiens, ils imitent leurs peres & s'exercent déjà aux combats. Si l'un d'eux renverſe l'autre à terre, le pere ſurvient en murmurant, les ſépare, careſſe le vainqueur, le leche tendrement & légérement; car ſa langue eſt très-rude: il l'oblige quelquefois à ſe coucher ſur la terre, & s'il réſiſte, il paroît l'en aimer davantage: le pere ſemble s'applaudir & ſe féliciter d'avoir un ſucceſſeur digne de lui; mais il témoigne moins d'empreſſement pour les lâches: ces poltrons ſont toujours à la ſuite de la mere, tandis que les courageux accompagnent leur pere par-tout.

Les ours marins, quoique raſſemblés par milliers, ſont toujours diviſés par familles; une famille eſt ſouvent compoſée de cent vingt; chaque mâle a ſon ſérail formé de quinze & juſqu'à cinquante femelles: il les poſſede ſeul; jaloux par nature, il les garde avec beaucoup de ſoin & d'inquiétude: ſi quelque rival en approche & oſe les lui diſputer, il entre en fureur, & le combat le plus ſanglant commence entre ces deux

Digitized by Google

amans. Les ſultanes tranquilles alors ſpectatrices ſe déterminent à ſuivre le vainqueur, le lechent amoureuſement, & pouſſent en commun des cris de victoire.

Ces animaux ſont d'une intrépidité étonnante : lorſqu'ils ont une fois pris un poſte, rien que la mort ne peut le leur faire quitter ; ils ne permettent point aux autres de venir s'établir trop près d'eux. Lorſqu'il s'éleve des ſujets de guerre entr'eux, on les voit quelquefois ſe battre une heure entiere, ſe tendre des pieges, ſe coucher de laſſitude, l'un auprès de l'autre, haletans, ſans force & ſans mouvement ; puis ſe relevant tout-à-coup l'un & l'autre, s'exciter & recommencer avec chaleur un nouveau combat. Chaque athlete ne quitte point la place qu'il a priſe : ils tournent la tête de côté, & ſe trappent de bas en haut, chacun tâchant d'éviter le coup de ſon adverſaire. Tant qu'ils ſont d'égales forces, ils ne peuvent frapper que des pieds ; mais bientôt le plus fort ſaiſit ſon adverſaire avec les dents & le terraſſe ; les autres ours, ſpectateurs du combat, accourent alors au ſecours du plus foible, & terminent la querelle.

On les voit toujours, dit M. *Stellet*, prêts à ſecourir le foible & l'opprimé. Si deux ours en attaquent un ſeul, les autres, comme indignés de l'inégalité du combat, viennent à ſon ſecours : ceux qui ſont encore dans la mer, levent la tête pour contempler ce ſpectacle ſanglant ; alors il ſe fait des partis : la colere les enflamme, ils s'animent, ſortent de l'eau, & viennent tout furieux ſe jeter dans la mêlée & augmenter le carnage.

Les *ours marins*, comme nous l'avons dit, ne quittent point leurs poſtes. Quelquefois les Voyageurs obligés de pourſuivre leur chemin écartent ces animaux, en les attaquant à coups de pierres, ſur leſquelles ils ſe jettent, & qu'ils ſaiſiſſent avec cette fureur qu'on remarque quelquefois dans les chiens ; leur rage en augmente, & ils rempliſſent l'air d'hurlemens affreux. Lorſqu'on veut les attaquer, on s'attache d'abord à leur crever les yeux, & à leur caſſer les dents à coups de pierres : mais quoiqu'aveugle & couvert de bleſſures, un ours marin ne quitte jamais ſa place, parce que s'il s'en éloigne d'un pas, les autres ſe jettent ſur lui, & l'obligent à coups de dents de la reprendre, & quelquefois le mettent en pieces. Si quelques-uns d'entr'eux accourent à lui pour l'empêcher de fuir, d'autres les ſoupçonnent de vouloir fuir

Digitized by Google

eux-mêmes, & ſe jettent ſur eux ; ce qui donne lieu à différens combats particuliers, & forme un ſpectacle curieux, mais horrible.

On voit ces ours marins reſter un mois entier dans la même place, ſans la quitter un ſeul moment. On a tué de ces animaux dans ces circonſtances, on les a ouverts, & on n'a trouvé dans l'eſtomac & les inteſtins que de l'écume ſans excrémens. On a remarqué que le panicule adipeux diminuoit tous les jours, ainſi que la circonférence de leur corps, & que leur peau devenoit ſi flaſque, qu'elle pendoit de tous les côtés comme un ſac ; ce qui fait croire que pendant ce temps d'inaction & de repos ces demi-amphibies ne ſe nourriſſent que de leur propre graiſſe, qui eſt repompée par les vaiſſeaux abſorbans.

L'accouplement de ces animaux ſe fait, dit-on, ſur le bord des eaux, ils n'ont que la tête dehors. Pour cette fonction la femelle ſe couche ſur le dos, & reçoit ſon mâle entre ſes bras, elle le ſerre vigoureuſement ; le mâle appuie mollement l'extrémité de ſes levres ſur celle de ſa femelle, comme s'il vouloit la baiſer. Cette opération ſe fait ordinairement vers la fin du jour. Une heure avant de s'accoupler, le mâle & la femelle nagent tranquillement à côté l'un de l'autre & reviennent ſur la greve ; enſuite le mâle appuyé ſur ſes pieds de devant ſe livre ardemment à ſon inſtinct ; ſes pieds ſont entiérement cachés dans le ſable, dans lequel ſon poids fait enfoncer tout le corps de la femelle, à l'exception de la tête ; ils ſont ſi fort occupés de leurs amours qu'on eſt ſouvent long-temps à les examiner avant qu'ils s'en apperçoivent. Si on s'aviſoit de les troubler & de les diſtraire, le mâle quitteroit ſa femelle, ſe jetteroit ſur la perſonne & la dévoreroit, ſi elle ne pouvoit ſe ſauver par la fuite, ou tuer l'animal.

Quand les ours marins ſortent de l'eau, ils ſecouent tout le corps, ſe frottent la poitrine & arrangent ce qu'ils peuvent de leurs poils avec leurs pieds de derriere, leſquels ſont palmés. Lorſqu'ils ſont couchés à quelque abri au ſoleil, ils élevent les pieds de derriere en haut, & les remuent ſans ceſſe, comme les chiens remuent la queue. Ils ſe couchent tantôt ſur le dos, tantôt ſur le ventre, tantôt tout le corps plié en cercle. Quelque profond que ſoit leur ſommeil, avec quelque précaution qu'un homme puiſſe marcher, ils s'en apperçoivent & s'éveillent. Le ſentent-ils, l'entendent-ils ? c'eſt ce qu'on n'a pas encore découvert.

On dit que ces animaux nagent avec tant de facilité, qu'ils peuvent faire plus de deux milles d'Allemagne par heure. Quand ils nagent ſur le ventre, on ne voit jamais leurs pieds de devant, mais ceux de derriere paroiſſent ſouvent hors de l'eau. Ces animaux peuvent demeurer très-long-temps dans l'eau, parce qu'ils ont le trou ovale un peu ouvert.

Les Kamtſchadales attaquent & bleſſent les ours marins avec une eſpece de javelot troué, dont le fer abandonnant le bois, reſte dans le corps de l'animal; & comme il entre de biais, il n'en peut ſortir: le fer eſt arrêté à une corde très-forte, dont les Pêcheurs tiennent l'autre extrémité. L'animal bleſſé fuit avec la vîteſſe d'une fleche, entraîne avec lui la barque, juſqu'à ce que fatigué par ſa courſe & épuiſé par la perte de ſon ſang, il s'arrête. Dans ce moment les Pêcheurs tirent à eux la corde, percent l'ours de leurs lances; & s'il fait quelques mouvemens pour renverſer la barque, on lui coupe les pieds de devant avec une hache. Ils s'attachent particuliérement aux femelles qui viennent de mettre bas au printems, & entre les mâles aux plus jeunes. On voit une grande quantité de ces ours marins dans l'iſle de *Béring*. La chair & la graiſſe des mâles eſt fort dégoûtante, celle des femelles eſt délicate.

OURS DE MER. Nom donné à un cruſtacée, ſans piquans, que l'on pêche en Walachie, en Bulgarie & en Servie: c'eſt le même qu'on appelle à Naples & à Meſſine, *meſſacara*.

OURSE. Nom de deux conſtellations voiſines du pôle Septentrional, l'une portant le nom de *grande ourſe*, l'autre celui de *petite ourſe*; cette derniere eſt celle où ſe trouve l'étoile polaire, ainſi nommée parce qu'elle n'eſt qu'à deux degrés du pôle. Suivant *Ptolomée*, la grande ourſe eſt compoſée de 35 étoiles.

OURSIN DE MER, BOUTON ou CHATAIGNE DE MER, ou HÉRISSON DE MER, *echinus marinus*. C'eſt un genre de coquille multivalve, de forme voûtée, plus ou moins convexe, ronde, ovale, à pans irréguliers, quelquefois applatie & toute unie, d'autres fois mamelonnée & élevée. L'ourſin eſt compoſé d'une quantité prodigieuſe de pieces de rapport à futures & fragiles, & couvertes de pointes fort nombreuſes, aſſez ſemblables en cela, & pour la forme, aux enveloppes des châtaignes. Ces pointes tombent ſouvent après la mort de l'animal, & laiſſent alors

à découvert les apophyſes & les petits trous ſans nombre dont la coquille eſt couverte ; l'appareil avec lequel eſt formé cet animal eſt merveilleux.

Ce ver teſtacée ou coquillage eſt fort connu ſur le bord des mers, & particuliérement ſur les côtes de la Méditerranée : il y en a de noirs, de verts, des rouges, de purpurins ou violets ; mais ces couleurs s'alterent après la mort de l'animal : les uns habitent les bords des mers ; d'autres vivent en haute mer. Leurs piquans ſont plus ou moins gros, & plus ou moins longs, les uns ſont obtus, d'autres très-pointus & plus ou moins durs ; auſſi voit-on des ourſins qui ne ſont revêtus que de petites pointes ſemblables au poil des animaux, tandis que d'autres ont des pointes fort grandes en forme de baguettes. Ces piquans ſont ou ronds, ou triangulaires, en un mot de différentes configurations, ſelon l'eſpece d'ourſin, mais tous ſont aſſez durs & ſe caſſent net : ils ſervent de pieds à l'animal ; car quand il veut s'en aller d'un lieu à un autre, il s'appuie ſur ces pointes, mobiles dans leurs charnieres, & tourne non ſur lui-même, mais aſſez horizontalement : ſon mouvement progreſſif eſt ſi prompt, qu'il eſt ſouvent difficile de l'attraper. M. *de Réaumur* eſt le premier qui nous a donné une idée exacte du ſquelette de l'animal, & qui a développé la mécanique ſinguliere de ſon mouvement progreſſif. *Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1712.*

Ce qui ſert de tête aux ourſins eſt placé au centre inférieur, c'eſt la partie concave, qui eſt toujours contre terre : mais la partie par où ils fientent eſt en-deſſus, quelquefois auſſi en-deſſous près de la bouche même. Cet animal a cinq dents aiguës & viſibles, creuſes en dedans, ſemblables à des oſſelets, qui toutes enſemble ont la figure d'une lanterne (auſſi l'appelle-t-on la *lanterne d'Ariſtote*), & entre leſquelles eſt un petit morceau de chair qui lui ſert de langue, à laquelle eſt attaché le goſier, enſuite le ventre, diviſé en cinq parties, de ſorte que l'on diroit que l'ourſin a pluſieurs ventres ſéparés les uns des autres & pleins d'excrémens ; mais ils dépendent d'un ſeul ventricule, & tous ſe terminent à un boyau culier. Ainſi les ourſins n'ont que deux ouvertures proprement dites, dont l'une eſt la bouche, & l'autre l'anus.

Les ourſins n'ont point de chair vers le ventre comme au reſte du corps : leurs œufs ſont attachés aux cinq pans ou parois ou lobes

intérieurs de la coquille en grand nombre ; les ourſins ſont tous bons à manger ; leur couleur eſt rouge étant cuits ; ils ont le goût des écreviſſes, ſur-tout ceux de la Méditerranée.

On prétend avoir obſervé que ces animaux préſagent la tempête, & qu'ils coulent à fond pendant l'orage, en s'attachant aux plantes du fond de la mer, ou à d'autres corps, avec des filets gonflés par le bout, d'une ſubſtance aſſez ſemblable aux cornes des limaçons : on a compté plus de treize cents de ces filets, ce ſont autant de cordages dont l'animal ſe ſert, ſoit pour tâter le terrain, ſoit pour ſe tenir à l'ancre dans le fort de la tempête. Ces filets ſortent par les petits trous dont nous avons parlé : il peut marcher la bouche en haut, en bas & dans une infinité d'autres poſitions. Dans la ſéance publique que l'Académie de Rouen tint le 3 Août 1774, M. *Duſay*, de Dieppe, lut un Mémoire ſur les ourſins. Cet Obſervateur décrit cet animal avec un appareil plus nombreux. Il réſulte qu'un ourſin de quatre pouces & demi de diametre, ſur trois pouces de hauteur, eſt formé de neuf cents cinquante pieces, parſemées de quatre mille cinq cents mamelons, dont chacun ſert de genou à une épine mobile, & qu'il eſt perforé de trois mille huit cents quarante petits trous, par leſquels paſſent autant de cornes flexibles qui aident aux ſenſations de l'animal ; il eſt à préſumer que les petits ourſins de la même eſpece ont leur coquille, compoſée d'autant de pieces, d'autant de mamelons, d'autant d'épines, d'autant de trous & d'autant de cornes ou filets flexibles ; mais les ourſins d'eſpeces différentes ne paroiſſent pas être munis d'un appareil de pieces auſſi nombreux : au reſte on ne peut qu'admirer la ſymétrie des pointes & des mamelons de l'ourſin. M. d'*Argenville* dit avoir compté ſur la ſuperficie d'un ourſin de la Mer Rouge, cinq diviſions à deux rangs de mamelons, & de grandes pointes au nombre de ſoixante-dix, ſans compter cinq autres rangs de petites, & toutes les bandes qui ſéparent les rangs des mamelons, leſquelles ſont percées d'une infinité de petits trous par où ſortent ſes cornes ou *tentacula*.

Dès que l'ourſin eſt à flot, il contracte ſes filets entre les baſes ou mamelons de ſes pointes. On apperçoit auſſi l'ourſin ſur la greve par un beau temps, & comme il eſt ſouvent couvert de dix à douze pieds d'eau, on ſe ſert pour le prendre d'un long roſeau entr'ouvert dans un des bouts par un petit morceau de bois pour en écarter les parties : on l'enfonce dans l'eau, on le darde ſur l'ourſin, & à la place du morceau de

bois qui ſe dégage aiſément de lui-même, l'ourſin s'y loge; alors on le retire de l'eau: quelquefois, quand le flux & le reflux eſt grand, on le ſuit ſur la greve très-avant dans la mer; alors on peut le prendre à la main. On vend dans les rues de Marſeille les ourſins, comme l'on vend à Paris les huîtres. Pour les ouvrir on a une main gantée à cauſe des pointes, & des ciſeaux à l'autre; on les cerne tout autour, puis avec de petits morceaux de pain taillés en carrés longs, comme quand l'on veut manger un œuf à la coque, on ratiſſe la ſubſtance interne, rougeâtre, pleine d'œufs, avec ce pain, & on le mange ainſi aſſaiſonné. On en eſt dégoûté dans les premiers jours; car rien ne reſſemble mieux à du pus, que cet amas d'œufs, qui procure ſouvent un petit cours de ventre; mais on s'accoutume bientôt à ce mets, qui étant cuit a le goût des écreviſſes. On nomme l'intérieur de l'ourſin, *echinus ovarius*, & l'extérieur *echinus digitatus*.

Les ourſins de la Mer Rouge ſont plus épais que ceux de la Méditerranée; ceux-ci ſont d'un meilleur goût que ceux de l'Océan & de la Manche.

M. *Klein* a donné au public deux diſtributions ſynoptiques de ces coquilles; l'une tirée de l'anus, l'autre de la bouche: on peut y joindre celle tirée de la figure extérieure de la coquille.

Voici les eſpeces principales des ourſins, & les endroits où on les trouve.

1°. Les ourſins de forme hémiſphérique ou ſphéroïdale, nommés *turbans* (*cidares*). Le ſommet eſt élevé, à bouche arrondie & ſituée au milieu de la baſe, qui eſt un peu convexe, à grands & petits colures, chargés d'apophyſes nombreuſes en *forme de grains de millet*: ſes pointes ſont fines comme des aiguilles, bien rondes ou ſtriées; tel eſt le *turban miliaire*. Il y en a de différentes couleurs, rougeâtres, verdâtres, violets, d'un gris cendré; quelquefois l'extrémité des pointes eſt blanche; ils ſe trouvent dans nos mers: les *turbans à panneaux* ont les colures marbrés ou nués de couleur roſe, de verdâtre & de brun; ceux à bouche décagone ſont un peu anguleux; tantôt ce ſont les grands colures qui ſont élevés, tantôt ce ſont les petits; tel eſt le *turban turc*. Ceux dont les apophyſes ſont un peu grandes, s'appellent *turbans à grains de petite vérole*. Celui que l'on nomme l'*artichaut* ou le *chardon*, a de grands piquans applatis en forme de ſpatule ou de pignons de pommes de pin, ſe recouvrant mutuellement, & ne laiſſant voir que les extrémités en

petits pentagones : la baſe de ces ourſins eſt auſſi hériſſée de petites pointes. *L'ourſin digité* eſt hériſſé de gros piquans en forme de pieux de paliſſade ou de doigts, cendrés, rayés vers le bout & par zones de fauve clair, longs, arrondis, finiſſant en tiers-point. On voit à la baſe d'autres pointes plus petites en forme de ſpatule. On en voit dont les piquans ſont en lames d'épée, triangulaires & verdâtres. Le *turban à mamelon* a les apophyſes ſéparées les unes des autres par des bandes onduleuſes dont les bords ſont ordinairement en filigrane ; ainſi qu'on le voit bien dans le *turban maure* dont les piquans ſont pyramidaux, ſtriés dans leur longueur & forés dans le bout ; ces derniers ourſins ne ſe trouvent guere que dans les parages des Indes.

2°. Les ourſins de forme ovoïde, échancrée d'un côté, à baſe un peu applatie & à partie ſupérieure un peu ſillonnée, nommés *pas de poulain*, *barillets*, *cœurs marins* (*ſpatagi*). Il ſont ornés en deſſus d'une eſpece d'étoile en maniere de fleur à cinq pétales rabatus, quatre deſquels ſont bordés d'une double ou quadruple rangée de petits trous, ſemés dans le reſte d'apohyſes inégales & peu ſaillantes. La bouche eſt près de la circonférence.

3°. Les ourſins de forme ovoïde ſans échancrure, & fort convexe depuis la bouche juſqu'à la pointe tronquée : on les nomme *œufs marins* (*briſſi*). On y diſtingue quatre larges ſillons partant d'une cavité garnie de quatre trous, ornés chacun de quatre rangées de petits trous, & entourés d'un autre ſillon très-léger. Les apophyſes ſont comme autant de petites ſemences de perles, & les pointes ſont capillaires. La couleur de ces ourſins eſt ordinairement d'un gris ou blanc ſale. Le contour de quelques-uns ſemble repréſenter cinq baſtions avec leurs flancs & leurs courtines qui correſpondent à une étoile à cinq rayons qui ſe voit ſur le dos. Ces ourſins ſont communs dans les mers des Indes.

4°. Les ourſins à pans irréguliers, de forme large & peu bombée, & ornés dans leur partie convexe d'une eſpece de fleur à cinq pétales, nommés *pavois* ou *boucliers* (*ſcuta*) : leur baſe eſt concave, la robe eſt ſemée de petits cercles creux dans leſquels ſont les apophyſes. Les cinq dents molaires ſont doubles : ces ourſins ſont plus communs aux parages de l'Amérique, qu'ailleurs.

5°. Les ourſins de forme applatie, ornés dans leurs deux faces de cinq feuilles, quelquefois percés de pluſieurs trous oblongs ; on les nomme *gâteaux* ou *beignets* (*placentæ*) ; l'eſpece nommée le *pain d'épice*

Digitized by Google

eſt percée de part en part de pluſieurs larges fentes ; la bouche eſt au centre, & l'anus près de la troiſieme partie de l'axe ; ſes pointes ſont capillaires, de couleur griſe : ces coquilles ſe trouvent dans les deux Indes.

6°. Les ourſins appellés *rotules* (*rotulæ*) ont la même forme que les précédens, mais plus de la moitié de la circonférence eſt rayonnée ou dentée en forme de roue, tandis que l'autre moitié eſt entiere & arrondie. L'eſpece appellée *ourſin ſolaire* a douze rayons, dans la moitié de ſa circonférence.

Lorſqu'on veut conſerver des ourſins pour les Cabinets des Curieux, il faut auſſi-tôt qu'ils ſont ſortis de la mer, les faire tremper dans l'eau douce pendant quelques heures, enſuite les laiſſer ſécher ſans les vider, afin d'en conſerver les mâchoires, & de ne rien défigurer. Sa ſubſtance intérieure n'eſt qu'une gélatine dont la plus grande partie s'évapore, & l'autre ſe deſſeche : il importe d'en hâter la deſſication, avant que la putréfaction attaque les membranes qui ſoutiennent les pointes dont l'animal eſt hériſſé, ce qui cauſe leur chûte. Pour éviter cet accident, M. *Mauduit* conſeille de faire promptement ſécher ces animaux au grand ſoleil ou dans un four, dont la chaleur ſoit très-douce, il faut enſuite les tenir dans des lieux bien ſecs.

OURSINS DE MER FOSSILES, *echinites*, ſont les mêmes coquilles multivalves que les précédentes, devenues foſſiles par la réceſſion des mers qui couvroient autrefois les lieux où l'on en trouve préſentement. Il y a de ces foſſiles qui ſont mutilés ou changés de nature ; l'on en trouve qui ſont d'une nature ſpatheuſe, d'autres ſont changés en ſilex, & ont conſervé leur forme & leurs caracteres primitifs. On diſtingue encore ſur ces coquilles, les ſutures, les petites éminences, les milliers de petits trous, les eſpeces de gravures autour des mamelons, dont il eſt parlé dans l'*article des* OURSINS VIVANS. On peut conſulter l'Ouvrage latin ſur les ourſins de M. *Klein*, & qui eſt traduit en françois par M. *Desbois*, & imprimé à *Paris en 1754*, *in-8°*.

On peut auſſi rapporter aux ourſins foſſiles, les parties qui en ſont ſéparées, & que l'on trouve également dans la terre, telles que leurs dents, leurs oſſelets, leurs pointes & leurs mamelons.

Les pierres ou pointes judaiques, ſont auſſi des dards foſſiles d'ourſins. *Voyez* PIERRE JUDAIQUE.

Les pointes d'ourſins foſſiles & ordinaires, ſont des baguettes pier-

reuſes, communément ſpatheuſes, cylindriques, liſſes ou ſtriées, & de de différentes grandeurs. *Voyez* OURSIN DE MER.

On donne le nom d'*écuſſon d'ourſin pétrifié*, à ces pieces carrées, ou de figure irréguliere, dont l'aſſemblage d'un certain nombre compoſe l'ourſin lui-même; on en peut ſouvent compter juſqu'à ſix cents. Les écuſſons orbiculaires ſont les mamelons de l'ourſin mamillaire. *Voyez* MAMELONS.

On trouve beaucoup d'ourſins ou de parties qui en dépendent, devenues foſſiles ou pétrifiées, dans pluſieurs provinces en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas Autrichiens, en Suiſſe, & en quantité d'autres contrées.

OURSINE, eſt le nom que l'on donne à un phalene (papillon nocturne) qui provient d'une chenille toute velue, laquelle ſe trouve ſur la laitue.

OUTARDE, OTARDE ou BITARDE, *otis*, *ſeu tarda avis*. Genre d'oiſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. *L'outarde vulgaire* ou la *biſtarde* eſt un oiſeau de la grandeur du coq d'Inde; elle a la tête & le cou de couleur cendrée, le ventre eſt blanc & le dos bigarré par de lignes tranſverſales, rouſſes & noires; ſon bec eſt conique & un peu ſemblable à celui d'une poule: elle n'a point de doigts de derriere, ce qui eſt fort notable, car par cette marque & par ſa grandeur elle eſt ſuffiſamment diſtinguée de tous les autres oiſeaux avec leſquels on a voulu la confondre. Elle n'a que trois doigts poſés antérieurement, dont les ongles ſont larges, courts, peu crochus, peu pointus, de figure ovale & convexe, tant en deſſus qu'en deſſous. Le duvet de l'outarde eſt un peu roſe ou rougeâtre.

En hiver les outardes vivent en troupe dans les plaines, ces ſociétés ſe déſuniſſent en Avril, c'eſt la ſaiſon de leurs amours. Lorſqu'elles ſont à terre, en bande, il y en a toujours quelques-unes un peu éloignées de la troupe qui font ſentinelle, ayant toujours la tête levée pour avertir par un cri les autres quand quelqu'un paroît, & comme elles ont beaucoup de peine à s'élever, à cauſe de leurs aîles courtes, elles s'y prennent de bonne heure. Lorſque l'outarde eſt chaſſée, elle court fort vîte, en battant des aîles, & va quelquefois pluſieurs milles de ſuite ſans s'arrêter; mais comme elle ne prend ſon vol que difficilement & lorſqu'elle eſt aidée, ou ſi l'on veut, portée par un vent favorable, & que d'ailleurs elle ne ſe perche ni ne peut ſe percher ſur les arbres, ſoit à cauſe de ſa

Digitized by Google

pesanteur, soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche & s'y soutenir, les levriers, les chiens courans la peuvent forcer, & même l'attrapent souvent lorsqu'elle est peu élevée de terre : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie, & on lui tend des filets. On prétend que dans ce genre d'oiseaux d'Europe les individus sont ceux qui ont le plus de rapport avec l'autruche, que les femelles ont au-dessus de l'ovaire des testicules comme les mâles, & que le mâle dans le temps de l'amour, fait aussi la roue avec sa queue. On la prend encore à l'hameçon, en y attachant un morceau de pomme ou de viande.

On prétend que les outardes sont carnassieres & qu'elles se nourrissent de grenouilles, de souris, de mulots, de petits oiseaux & de différens insectes ; toujours est-il vrai que pendant l'hiver elles mangent des feuilles de navets, des choux, des plantules & des graines. On a trouvé souvent dans leurs estomacs, de petits cailloux qu'elles avalent, comme l'autruche, pour faciliter le broiement des grains qu'elles mangent.

Quand ces oiseaux s'accouplent, ils vont ordinairement à l'écart (chaque couple) pour jouir solitairement de leurs plaisirs. Quelquefois des rivaux se disputent une femelle, ils se battent à toute outrance, & on trouve de temps en temps de ces victimes de l'amour sur le champ de bataille. Le mâle exprime ses desirs à sa femelle, en faisant la roue ou l'éventail avec sa queue, comme le coq d'Inde; pendant qu'il se pavane ainsi, la peau de dessous son cou s'enfle, se colore, de même que lorsqu'il entre en fureur. Ils font leurs nids dans les terres en friche, & se contentent le plus souvent de creuser la terre. La femelle y dépose deux œufs, qui sont blancs, avec quelques taches rousses aux gros bouts, du reste ils sont aussi blancs que des œufs de cygne.

La ponte se fait sur la fin de Mai ou de Juin. La couvaison est à-peu-près de cinq semaines, comme celle des dindes. Les petits courent, comme les poulets, aussi-tôt qu'ils sont éclos. Le cri des outardes est à-peu-près semblable à celui du corbeau. La chair de cet oiseau a le goût de celle du dindon.

On voit beaucoup d'outardes aux environs de Châlons en Champagne : il y en a aussi en Poitou. On trouve quelquefois de ces oiseaux engourdis au milieu des neiges, & on les prend aisément. On en éleve dans les basses-cours.

La vraie outarde est fort rare dans bien des pays. La graisse de cet oiseau est anodine & résolutive. Les Sauvages se font des robes des plumes d'outarde :

Digitized by Google

d'outarde : on trouve la deſcription anatomique de l'outarde dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences.*

PETITE OUTARDE ou CANNE-PETIERE, *otis minor, anas campeſtris, vulgò dicta.* Cette petite eſpece d'outarde a, dit M. *de Buffon*, tous les attributs extérieurs de la grande, & même preſque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il ſemble que la petite ſoit écloſe d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu moins de force de développement; le mâle ſe diſtingue de la femelle par un double collier blanc & par quelques autres variétés dans les couleurs; la femelle pond au mois de Juin, trois, quatre, & juſqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luiſant; les petits ne commencent à voler que vers le milieu d'Août, & quand ils entendent du bruit ils ſe tapiſſent contre terre, & ſe laiſſeroient plutôt écraſer que de remuer de la place; leur cri d'amour eſt *brout* ou *prout*, ils le répetent ſur-tout la nuit, & on l'entend de fort loin. La petite outarde eſt moins répandue que la grande, & paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite; elle paroît particuliérement habiter le climat de la France & eſt commune dans le Maine, dans la Normandie. La petite outarde eſt naturellement ruſée & ſoupçonneuſe, au point que cela a paſſé en proverbe, & que l'on dit des perſonnes qui montrent ce caractere, *qu'ils ſont de la canne-petiere.* Lorſque ces oiſeaux ſoupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-rapide, & fort près de terre; puis lorſ-ſont qu'ils poſés, ils courent ſi vite, qu'à peine un homme les pourroit atteindre. La chair de la petite outarde eſt noire & d'un goût exquis.

On trouve en Afrique une eſpece de petite outarde : *voyez* HOUBARA; & en Arabie une grande outarde huppée: *voyez* LOHONG. On trouve auſſi en Afrique une petite outarde huppée connue ſous le nom de *rhaad.* Voyez ce mot.

OUTIN. *Voyez* HAUTIN.

OUTREMER EN PIERRE. *Voyez* LAPIS LAZULI.

OXICEDRE ou PETIT CEDRE. *Voyez au mot* CEDRE.

OXIPETRE, eſt tantôt une terre farineuſe, & tantôt une pierre criſtal-line, blanche, jaunâtre, d'un goût aigrelet, laquelle ſe trouve dans le territoire de Rome: on nous a aſſuré qu'on s'en ſert dans le pays en boiſſon, pour modérer la chaleur de la fievre. Les oxipetres que nous avons reçues de cette contrée, étoient alumineuſes ou vitrioliques. *Voyez* ALUN & VITRIOL.

OYE ou OIE, *anſer*, eſt un oiſeau très-vorace, aquatique, & dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces, dont le caractere eſt d'avoir trois doigts antérieurs & palmés, & celui de derriere ſans membranes; le bec eſt convexe en deſſus, plane en deſſous, d'une largeur & groſſeur égales dans toute la longueur, onguiculé par le bout qui eſt obtus, les côtes du bec ſont denticulés comme une lime. Nous donnerons ici l'hiſtoire de l'*oie domeſtique*, & nous ne rapporterons que les ſingularités des autres eſpeces qui ſont ſauvages.

L'OIE DOMESTIQUE ou PRIVÉE, *anſer vulgaris*. C'eſt un oiſeau de baſſe-cour connu de tout le monde; il eſt plus petit que le cygne, mais plus grand & plus gros que le canard: il peſe juſqu'à dix livres étant engraiſſé: ſa longueur, depuis le bout du bec juſqu'à celui des pieds, eſt de trois pieds; l'envergure a plus de quatre pieds & demi: le bec eſt long de deux pouces & demi; la queue longue de ſix pouces & demi, & compoſée de dix-huit grandes plumes; les aîles ont chacune vingt-ſept grandes plumes. L'oie a le cou plus court que le cygne, & plus long que le canard: la couleur de ſon plumage varie comme dans tous les autres oiſeaux domeſtiques; tantôt elle eſt brune & bigarée; tantôt elle eſt cendrée ou blanche, mêlée de brun. Le mâle eſt ordinairement blanc. Le bec & les pieds ſont jaunes dans les jeunes oies, qu'on nomme *oiſillons* & *oiſons*, ou *oyons* quand elles ſont un peu plus grandes: ceux des vieilles ſont rouges. On nomme le mâle *oyard* ou *jars*.

Quand l'oie ſe met en colere, elle ſiffle comme le ſerpent: elle vit fort long-temps. *Willughby* cite une oie qui avoit quatre-vingts ans (il ſuffit de lire vingt ans), & qu'on fut obligé de tuer, à cauſe de ſa méchanceté & des mauvais traitemens qu'elle faiſoit aux oiſons.

L'oie eſt un oiſeau amphibie qui vit, comme le canard, ſur la terre & dans l'eau. L'on en voit le long de la Loire s'aſſembler en certains temps de l'année, & faire leur paſſage en d'autres pays, d'où elles reviennent enſuite chacune dans leurs maiſons. Cet oiſeau ſe nourrit principalement d'herbes & de grains: il eſt peſant, s'exerce peu à voler & marche lentement: cependant on mene quelquefois une troupe d'oies à plus de quinze lieues, comme l'on conduit des dindons. *Belon* dit que l'oie privée tire ſon origine de l'oie ſauvage, & qu'il y en a une eſpece grande, de belle couleur & féconde; & l'autre qui tire ſur l'oie ſauvage, eſt plus petite & de moindre revenu. Les bons Economes qui ſavent tirer avantage des oies, préferent celles qui ſont blanches & de

Digitized by Google

grande race à celles dont le plumage change de couleur. Mais quoique ces oiſeaux s'élevent par-tout, l'on n'en peut tirer bon parti que quand l'on eſt proche d'une riviere, d'un ruiſſeau, ou d'un étang, ou d'un très-grand vivier toujours plein d'eau pour les faire barboter. Deux mâles ſuffiſent pour ſix ou ſept femelles: celles-ci font juſqu'à trois pontes par an, & dix à douze œufs à chaque ponte. *Jean Liébault* nous apprend dans ſa *Maiſon Ruſtique*, que ſi l'on ne retire pas les œufs des oies à meſure qu'elles pondent, elles les couvent dès que leur ponte eſt complette; mais que quand on les leur ôte, elles ne ceſſent point de pondre quelquefois juſqu'à deux cents œufs, & même juſqu'à en périr. Leur ponte commence en Mars & finit en Juin: elles n'oublient point l'endroit où on les a menées pondre pour la premiere fois: elles couvent trente jours, & la couvée eſt de quinze à trente œufs. Dans le Hainault, l'Artois, & dans quelques autres provinces de France on en tire un grand profit; auſſi voit-on, après la moiſſon, de nombreux troupeaux d'oies pâturer dans les champs avec les dindons: en automne on les engraiſſe dans l'eſpace de quinze jours ou trois ſemaines, en leur crevant les yeux. Les Juifs excellent dans la maniere d'engraiſſer ces oiſeaux. On en fait vers la S. Martin un débit conſidérable. Autrefois l'on en débitoit à Paris dans la ſeule *rue aux oies*, d'où l'on a fait par corruption la *rue aux ours*: les Rôtiſſeurs qui les vendoient ſe nommoient *Oyers*.

Les jeunes oies ſont attaquées aux mois de Juin & de Juillet d'un plus grand nombre de maladies, & de maladies beaucoup plus dangereuſes que dans les autres ſaiſons de l'année; c'eſt à cette époque qu'elles périſſent en quantité. La négligence avec laquelle on éleve ordinairement ces ſortes d'oiſeaux, doit être regardée comme la cauſe principale de ces pertes. On lit dans la *Nature conſidérée ſous différens aſpects* des moyens pour prévenir la mortalité des oiſons, tirés de la Gazette d'Agriculture. Dans ces deux mois de l'année (Juin & Juillet), il faudroit donner à ces jeunes oiſeaux plus de ſoins que dans tout autre temps; parce qu'alors la nature les pourvoit d'ailes & leur fait pouſſer leurs plus groſſes plumes, ce qui doit les affoiblir beaucoup: d'ailleurs la nourriture maigre & ſouvent ſeche qu'ils trouvent dans les prairies pendant les grandes chaleurs, n'eſt pas ſuffiſante pour les nourrir & ajouter à leurs forces; il faudroit donc leur donner une bonne pâture avant qu'ils ſe répandent dans les prairies & à leur retour: l'expérience a

démontré le ſuccès de cette pratique pendant que ces oiſeaux prennent leurs plumes. D'autres eſpeces de maladies ſont une cruelle guerre à ces jeunes oiſeaux, en voici les divers ſymptômes: ſi dans les mois de Juin & de Juillet il vient à pleuvoir beaucoup, l'herbe qui pouſſera trop rapidement, acquiert une qualité qui donne le dévoiement aux oies qui la picorent; ces pluies abondantes rafraîchiſſent & même refroidiſſent par trop ces oiſeaux. Peut-être auſſi le mal peut-il provenir d'une eau rougeâtre, remplie d'inſectes du genre des *monocles* & des *binocles*, qu'on leur laiſſe boire en cette ſaiſon: *voyez l'article* BINOCLE. D'habiles Economes ont employé divers moyens ſuivis de bons effets, & dont voici la méthode. Il faut faire boire aux oiſons attaqués de la dyſſenterie une infuſion légere de baies & de petites branches vertes de ſapin pilées & broyées enſemble dans de l'eau bien propre: le lierre mêlé avec un peu d'orge égrugée eſt auſſi un bon remede en pareil cas; l'uſage de ce breuvage eſt pour le matin avant d'envoyer ces oiſeaux aux champs, & le ſoir lorſqu'ils ſont de retour. La paille hachée très-menue & le ſon forment dans l'eſtomac des oiſons une bouillie viſqueuſe, qui tempere l'âcreté de l'eau ſale, des inſectes & de l'herbe tendre & froide qu'ils ont avalés. Cette nourriture, en fortifiant l'eſtomac, adoucit auſſi les inteſtins & arrête la dyſſenterie. Le chardon pilé & mêlé avec le marc des braſſeries & un peu d'orge égrugée, eſt encore un remede plus sûr que les précédens, ſur-tout ſi on ſaupoudre cette nourriture trois ou quatre fois par ſemaine d'un peu de cendre de tabac: alors c'eſt encore un excellent ſpécifique contre les autres maladies des oiſons, que les inſectes, & ſur-tout les ſang-ſues qu'ils avalent leur occaſionnent. Un autre fléau pour les oiſons, ce ſont les petits inſectes, poux, moucherons, couſins, &c. qui ſe mêlent dans les oreilles & les naſeaux de ces bipedes, qui les tourmentent, les fatiguent, les épuiſent de force, & les font périr par l'excès de la douleur. Les oiſons qui en ſont attaqués marchent les aîles pendantes, ſecouent la tête, ou alongent le cou, & ne mangent que peu ou point. Pour faire déloger ces hôtes importuns & cruels, il faut préſenter aux oiſons, au retour des champs, de l'orge au fond d'un vaſe rempli d'une eau bien claire; ces oiſeaux avides de l'orge, voulant la manger, ſont obligés néceſſairement de mettre la tête & le cou dans l'eau, les inſectes fuient ou ſe retirent au haut du cou, c'eſt-à-dire près du corps; les parties affectées, malades, ſe nétoient & bientôt ces bipedes recouvrent la ſanté: en répétant pendant quelques

jours cette opération, les inſectes n'y tiennent pas & abandonnent leur proie pour toujours. Une friction d'huile de ſapin battue dans de l'eau ou d'onguent mercuriel peu chargé de vif-argent, écarte & détruit auſſi ces ennemis opiniâtres.

C'eſt à tort qu'on a taxé l'oie d'être ſtupide, elle eſt vigilante; ſon ſommeil eſt léger, elle ſe réveille au moindre bruit; elle eſt même auſſi propre que quelques chiens à garder la nuit une maiſon de campagne; car dès qu'elle entend quelque choſe, elle ne ceſſe de jeter des cris. On en cite un exemple fameux dans l'Hiſtoire Romaine, où elle étoit au rang des oiſeaux ſacrés, pour avoir averti les ſoldats de l'approche des Gaulois, près de s'emparer du Capitole. Il eſt certain, dit *Lémery*, que cet oiſeau eſt diſciplinable; cet Auteur en a vu un tourner une roue de cheminée pour faire rôtir de la viande.

Perſonne n'ignore combien cet oiſeau entre dans nos uſages domeſtiques: ſes petites plumes ſervent à faire des lits, des couſſins & des oreillers, qui nous facilitent un ſommeil agréable; & les grandes plumes de ſes aîles nous fourniſſent des plumes à écrire, dont l'uſage eſt connu de tout le monde. On peut plumer les oies deux fois l'année, au printems & en automne. Il ne paroit pas que les Anciens euſſent coutume de ſe coucher ſur la plume d'oie: *Belon* dit qu'ils ne connoiſſoient pas même les lits de plumes, puiſqu'ils ne ſont pas encore aujourd'hui en uſage chez les Orientaux: leurs lits ſont compoſés de bourre de chameau, de laine, de coton & de ſommités de roſeaux.

On prétend que la fiente de l'oie gâte un peu les prés & brûle l'herbe; ces oiſeaux ſont capables de faire beaucoup de dégâts dans les jardins & dans les blés, ſi l'on n'y prend garde: la juſquiame, la ciguë & l'amande amere ſont des poiſons pour ces animaux; mais en revanche l'oie aime beaucoup l'orge qui l'engraiſſe. Il y a peu de volaille plus ſujette à produire des monſtres que l'oie: les Payſans prétendent connoître, par la groſſeur & par la figure des œufs, ceux qui doivent en faire naître, & ils les rejettent comme peu propres à être couvés, ou plutôt comme ne devant pas produire des êtres d'une longue & bonne durée.

La chair de l'oie eſt un aſſez bon manger, mais elle eſt peu ſalutaire, étant groſſiere & difficile à digérer: il faut être robuſte, faire de l'exercice pour qu'elle nourriſſe bien & qu'elle produiſe un aliment ſolide & durable; ceux qui ſont ſédentaires, & particulierement les gens de

cabinet, doivent s'en abſtenir. On choiſit cet oiſeau d'un âge moyen, car étant trop jeune, ſa chair eſt viſqueuſe & moins ſaine ; quand au contraire il eſt trop vieux, ſa chair eſt ſeche, dure & indigeſte. On mange l'oie rôtie ou en ragoût : l'on fait en quelques pays des pâtés de cuiſſes d'oies qui ſont fort eſtimés ; en Gaſcogne on les marine, en les ſalant à ſec, les faiſant cuire à demi dans de la graiſſe d'oie : c'eſt ainſi qu'on les mange dans les potages aux choux verts, que les Bearnois appellent *garbure*. Les œufs de cet oiſeau ſe mangent chez le petit peuple, mais ils ne ſont pas à beaucoup près auſſi agréables que ceux de poule. Le ſang de l'oie eſt alexipharmaque : ſa graiſſe qui eſt très-fine, tres-douce, eſt émolliente, réſolutive, nervale & laxative ; elle empêche les grains de la petite vérole de creuſer profondément : cette ſubſtance, ainſi que le foie du même oiſeau, paſſoit chez les Romains pour quelque choſe d'exquis ; tout le monde connoît encore les foies gras de l'oie qui nous viennent de Metz. Sa fiente eſt hyſtérique, diurétique, fébrifuge, ſudorifique, & très-propre contre la jauniſſe : on prétend que la premiere peau des pieds de l'oie eſt propre pour arrêter toutes ſortes de flux, &c. L'*oie huppée* n'eſt qu'une variété de l'oie domeſtique.

L'Oie de neige, *anſer niveus*, eſt blanche par tout le corps ; les les cinq premieres groſſes plumes ſont noires : elle ne paroît chez nous qu'en hiver, où elle vole en troupes.

L'Oie sauvage, *anſer ferus aut ſylveſtris*. Cet oiſeau fréquente les terres labourées où il pâture ; il eſt plus petit que l'oie domeſtique, s'apprivoiſe difficilement ; il arrive chez nous en hiver après les *grues* ; voyez ce mot. Il vole par bandes le jour & la nuit avec beaucoup d'ordre en forme d'angle rectiligne, comme font les grues & les canards ſauvages. Celui qui eſt en tête fend l'air, dont il ſoutient le choc, les deux colonnes ſuivent ; lorſqu'il eſt fatigué, il retourne à la queue, & eſt remplacé par celui qui le ſuit. La troupe s'abat ſur terre ; comme ils ne s'élevent de terre que difficilement, un d'entre eux fait ſentinelle, eſt aux aguets, avertit ſes camarades du moindre danger. Leur cri eſt perçant & ſe fait entendre de fort loin ; auſſi a-t-on remarqué que dans l'oie ſauvage, la trachée-artere eſt réfléchie comme dans la grue en façon de trompe. Son envergure eſt très étendue, ſon cou eſt fort long ; ſon bec, ſes jambes & ſes pattes ſont d'un jaune ſafrané ; ſa mâchoire ſupérieure eſt toute garnie de pluſieurs rangs

de petites dents, & celle de deſſous d'un ſeul rang de chaque côté, la langue en a auſſi un de chaque côté ſur la membrane extérieure; quelquefois le palais eſt auſſi denté.

Cette oie ſe plaît dans les grandes plaines remplies de blé vert qui lui ſert de pâture. Elle fait ſes petits dans les Iſles & dans les lieux maritimes où il y a des marécages. Sa chair eſt infiniment plus légere, plus ſavoureuſe & plus délicate que celle de l'oie domeſtique.

On voit aux environs de Ferrare en Italie & dans la Flandre, quelques oies ſauvages qui varient par le plumage. Il y a auſſi l'oie ſauvage du Nord : c'eſt l'*oie moqueuſe* d'Edwards, la même aux ailes bleues de la baie d'Hudſon.

L'OIE DE MER, *merganſer*. Cet oiſeau qui eſt le grand plongeon de pluſieurs Naturaliſtes, a une envergure moins conſidérable que les autres oies en proportion de ſa taille. Il a le corps long, le dos large & plat; ſon plumage ſupérieur eſt d'un cendré brunâtre, l'inférieur eſt de couleur iſabelle, les grandes aîles ont les pointes blanches : le bec eſt plus long que le doigt index, d'une couleur brune-jaunâtre; la mâchoire ſupérieure eſt crochue par le bout : toutes deux ſont armées de dents, & reſſemblent à une petite ſcie de chaque côté : les jambes & les pattes ſont rouges. C'eſt une eſpece de *harle*. Voyez ce mot.

L'OIE NONNETTE. Cet oiſeau n'eſt pas fort commun parmi nous : on le nomme ainſi, à cauſe de ſa contenance commune avec celle de l'oie, & parce que ſon plumage reſſemble à l'habillement d'une Religieuſe vêtue de blanc & de noir. Il n'eſt pas ſi grand que l'oie vulgaire; mais il eſt plus grand que le canard. Sa queue eſt courte & noire : il eſt haut monté ſur jambes; ſes pieds ſont plats, larges & fort noirs, de même que ſes jambes, ſon bec & ſes yeux; ſon bec eſt court, mais large & comme denté. *Belon* dit que l'oie nonnette a la fineſſe du renard pour faire échapper ſes petits quand quelqu'un veut s'en ſaiſir. Elle fait ſemblant de vouloir ſe laiſſer prendre, & leur donne le temps de s'échapper. Quelquefois elle fait comme ſi elle avoit les aîles & les cuiſſes caſſées; & quand elle voit ſes petits hors de danger, elle s'envole & s'échappe à ſon tour des mains des Chaſſeurs. Elle prend les mouches qui volent ſur l'eau; ce qui l'a fait appeller *anas aut anſer muſcaris*. Pluſieurs Méthodiſtes regardent l'oie nonnette comme une variété de la *bernache*, *bernicla*.

L'OIE DE SOLAND, OIE D'ÉCOSSE, OIE DE BASSAN, *anſer Baſſanus*.

Elle a la peau ſur les côtés de la tête, au-delà des yeux, dégarnie de plumes : elle n'a point de narines; mais il y a une rigole à leur place qui s'étend des deux côtés tout le long du bec : les bords des deux mâchoires ſont toujours gluans; les quatre doigts ſont liés enſemble par la membrane qui va juſqu'à la naiſſance des ongles; ſes pattes ſont noires. Cette ſorte d'oiſeau, qui eſt une véritable eſpece de *fou*, voyez ce mot, ne multiplie que dans l'Iſle de Baſs en Ecoſſe, où il en vient annuellement un nombre prodigieux; chaque femelle ne pond qu'un œuf. Elle fait ſon nid dans les rochers élevés de l'Iſle ſituée dans la mer d'Ecoſſe : elle aime ſes petits très-tendrement; malheur aux enfans du pays qui iroient les dénicher, ils s'expoſeroient à perdre la vie. Comme on tire rarement ſur ces oiſeaux, & que perſonne ne les effraie, ils nourriſſent avec confiance leurs petits tout près des habitations. Leur nourriture eſt de poiſſon. Les Ecoſſois diſent que la chair de cet oiſeau eſt exquiſe : ils ſe ſervent de ſa graiſſe pour la compoſition de quelques remedes. Le Seigneur de l'Iſle en tire annuellement de grands revenus, car on les vend cher : ils ne viennent que dans le printems, & s'en vont dans l'automne. Ces oiſeaux ſont d'excellens pêcheurs; ils vont à la pêche pour eux & pour leurs petits; moyennant quoi les Inſulaires ſont fournis dans tout l'été de poiſſon frais, car ils partagent ſouvent le ſervice de la table de ces oiſeaux.

L'OIE DE MOSCOVIE, *anſer Moſcoviticus*, eſt plus grande que les oies ordinaires; la mâchoire ſupérieure eſt chargée d'une ſorte de tubercule ou de boſſe large, ronde & de couleur orangée; & le deſſous du bec a une grande bourſe. Le bec, les jambes & les pieds ſont d'une belle couleur d'orange; le plumage eſt d'une couleur ſombre. C'eſt le *cygnoïdes Orientalis* de LINNEUS.

Les Naturaliſtes font mention de pluſieurs autres ſortes d'oies : il y a celle de Brenta, *Brenta anas torquata Bellonii*; c'eſt le *cravant* : celle de Canada, *anas Canadenſis*, l'une & l'autre ne ſont que des variétés de l'oie ordinaire : celle d'Eſpagne ou de Guinée, *anſer Hiſpanicus aut Guineenſis*, qui eſt très-grande & qui ſemble être une eſpece de cygne abâtardie par l'accouplement du cygne & de l'oie; ſa chair eſt excellente. L'oie de marais eſt la même que l'oie ſauvage; l'oie d'Iſlande eſt le canard de montagne de Spitzberg. M. *Anderſon* dit que les oies d'Iſlande ſont connues ſous le nom de *margées*; & qu'elles y viennent en ſi grande quantité, que leurs troupes ſont par milliers. Ces oiſeaux

ſont

ſont, dit-il, ſi fatigués en arrivant, vraiſemblablement par la grande route qu'ils viennent de faire en traverſant la mer, qu'on en peut tuer des milliers à coups de bâton. L'oie de Magellan eſt, ſelon *Ray*, le penguin des Anglois. *Voyez* PENGUIN.

Au cap de Bonne-Eſpérance on trouve trois ſortes d'oies; ſavoir l'*oie ſauvage*, celle de *montagne* & l'*oie aquatique*: elles different beaucoup ſoit pour la couleur, ſoit pour la groſſeur; celle de montagne eſt plus groſſe que nos oies d'Europe. Ses plumes ſont d'un beau vert éclatant: on donne à ces oies ſauvages le nom de *jabotieres*, à cauſe de la groſſeur extrême du jabot qu'elles ont. On dit que les ſoldats & le commun du peuple en font des poches pour mettre du tabac, qui peuvent en contenir environ deux livres. Ces oies ne ſeroient-elles pas des eſpeces de *pélicans*? L'*oie à duvet* du Danemarck eſt le *canard à duvet* d'Iſlande.

Les *oies ſauvages* de la Gambra ont des éperons auſſi longs, dit-on, que ceux de nos coqs. Les lacs de la Chine ſont auſſi remplis d'oies.

L'*oie Magellanique* de *Cluſius* eſt une eſpece de *manchot*. Voyez ce mot.

Nous le répétons, les marques caractériſtiques de ces oiſeaux ſont d'être grands de corps, d'avoir le cou long, les aîles amples, ainſi que la queue qui eſt ronde; un anneau blanc proche du croupion; le dos élevé & rond, & non auſſi plat que dans le genre des canards; le bec fort, épais à la baſe, comme denté, pointu vers le bout & plus crochu que celui des canards.

P.

PAC. C'eſt le nom que les Perſans donnent à une eſpece d'*aigle de mer*, nommée en Afrique *maroly*. Voyez ce mot.

PACA. Petit quadrupede ſemblable à un pourceau de deux mois. Il y en a une grande quantité dans l'Amérique Méridionale, & il ne ſe trouve point dans notre continent : quelques-uns ſont d'un blanc de neige ; leur chair eſt entrelardée & tendre, ainſi que leur peau, mais difficile à cuire : elle a le goût de celle du lievre : c'eſt un mets exquis pour les habitans du pays ; les blancs ſe trouvent rarement ailleurs qu'aux rivages de la riviere de Saint-François. Le paca a depuis le bout du muſeau juſqu'à la queue environ un pied de long ; ſa tête eſt groſſe, ſa mâchoire inférieure courte : cet animal a une grande barbe de lievre, des oreilles pointues & très-courtes, ainſi que la queue ; les jambes de devant plus courtes que celles de derriere : il a cinq doigts à chaque pied ; le corps couvert de poils courts, rudes au toucher ; il eſt tacheté régulierement de blanc, gris & noir : auſſi ſa peau donne-t-elle une aſſez belle fourrure. Les Guianois l'appellent *ourena* & *pack*. Ces petits animaux ont le grognement & l'allure du cochon : comme lui ils fouillent la terre avec leur muſeau pour chercher leur nourriture. Ils ſont organiſés de maniere à plonger & reſter pluſieurs heures ſous l'eau. Ils ſont difficiles à chaſſer pendant l'hiver. Les grandes eaux leur ſont favorables. Les femelles portent au commencement des pluies ou de l'hiver. La chaſſe de ces animaux eſt alors très-pénible. Il faut des chiens dreſſés pour les prendre. Ils ſe creuſent des terriers comme les lapins, mais peu profondément ; de ſorte que ſouvent les Chaſſeurs en marchant enfoncent dans l'endroit où ils ſont cachés, & les font partir. Il y a trois iſſues en triangle dans la retraite qu'ils ſe font. Ils la recouvrent de feuilles ſechès, qui font croire au Chaſſeur que c'eſt un ancien trou abandonné. Quand on veut les prendre en vie, on bouche deux iſſues & on fouille la troiſieme ; mais il faut être ſur ſes gardes, car ils ſe défendent vigoureuſement & ſe vengent en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. M. *Briſſon* place le *paca* dans le genre du lapin ; mais M. *Klein* le range parmi les cavia, petits animaux, dit-il, que les Portugais nomment *ratos do matto*, qui habitent les bois, qui

ont le poil & le cri du cochon, & qui ſe retirent dans des trous ou dans des creux d'arbres.

PACAGE ou PASCAGE. C'eſt un pâturage humide dont on ne fauche point l'herbe, & qui ſert pour la nourriture des beſtiaux. Quand le pâturage eſt ſec on le nomme *pâtis*. Les mots de *pacages*, *pâturages*, *pâtures*, *pâtis* ou *paſquis*, *herbages* & *communes*, ſont preſque ſynonymes.

PACAL. Arbre de l'Amérique méridionale, qui croît aux bords d'une riviere diſtante de vingt-cinq lieues de Lima : la deſcription de cet arbre eſt inſuffiſante. On dit que les Indiens en retirent par l'uſtion une cendre qu'ils mêlent avec du ſavon, pour guérir toutes ſortes de vieilles cicatrices, des dartres & de feux volages.

PACANE ou PACANIER. Eſpece de noyer de la Louiſiane. *Voyez au mot* NOYER.

PACAY. C'eſt le *pois ſucré* de la Guiane. *Voyez ce mot.*

PACHÉE. *Voyez au mot* ÉMERAUDE.

PACO ou PACOS. L'hiſtoire de ce quadrupede & du *lama*, que nous réuniſſons dans ce même article, d'après ce qu'en a dit M. *de Buffon*, fournit un exemple que dans toutes les langues on donne quelquefois au même animal deux ou un plus grand nombre de noms différens, dont l'un ſe rapporte à ſon état de liberté, un autre à celui de domeſticité, &c. Le *ſanglier* & le *cochon* ne font qu'un animal, & ces deux noms ne ſont pas relatifs à la différence de la nature, mais à celle de la condition de cette eſpece, dont une partie eſt ſous l'empire de l'homme, & l'autre indépendante. Il en eſt de même des *pacos* & des *lamas* qui étoient les ſeuls animaux domeſtiques des anciens Américains ; ces noms ſont ceux de leur état de domeſticité ; le lama ſauvage s'appelle *huanacus* ou *guanaco*, & le paco ſauvage *vicunna* ou *vigogne*. Les Anglois ont déſigné le lama par la dénomination de *peruicheattle*, c'eſt-à-dire *bétail du Pérou*. Quelques-uns l'appellent auſſi *cornera de tierra*, mouton de terre. C'eſt le *guanapo* de *Gentil*, le *wianaque* de *Wood*, le *polon ichiatl oquitli* d'*Hernandez*, le *chameau du Pérou* de M. *Briſſon*, le *glama*, de pluſieurs Auteurs, & la *brebis du Pérou* de *Marcgrave*.

Le lama & le paco ſont deux animaux à laine qui appartiennent uniquement au nouveau Continent, & ne ſe trouvent pas dans l'ancien ; ils affectent même de certaines terres, hors deſquelles on ne les trouve plus : en effet ils paroiſſent attachés à la chaîne des montagnes

qui s'étend depuis la Nouvelle Eſpagne juſqu'aux terres Magellaniques. Ainſi ils habitent les régions les plus élevées du globe terreſtre, & ſemblent avoir beſoin pour vivre de reſpirer un air plus vif & plus léger que celui de nos plus hautes montagnes de France.

Il eſt aſſez ſingulier, dit M. *de Buffon*, que quoique le lama & le paco ſoient domeſtiques au Pérou, au Mexique, au Chily, comme les chevaux le ſont en Europe, ou les chameaux en Arabie, nous les connoiſſions à peine, & que depuis plus de deux ſiecles que les Eſpagnols regnent dans ces vaſtes contrées, aucun de leurs Auteurs ne nous ait donné l'hiſtoire détaillée & la deſcription exacte de ces animaux dont on ſe ſert tous les jours, & qui étoient les ſeuls animaux domeſtiques des Indiens du Pérou, avant l'arrivée des Eſpagnols: ils prétendent à la vérité qu'on ne peut les tranſporter en Europe, ni même les deſcendre de leurs hauteurs ſans les perdre, ou du moins ſans riſquer de les voir périr après très-peu de temps: on ignore comment ils ſont conformés intérieurement, combien de temps ils portent leurs petits, quelle eſt leur véritable forme & figure; l'on ignore ſi ces deux eſpeces ſont abſolument ſéparées l'une de l'autre, ſi elles ne peuvent ſe mêler par l'accouplement, s'il n'y a point entr'elles de races intermédiaires, & beaucoup d'autres faits qui ſeroient néceſſaires pour rendre cette hiſtoire complette.

Quoique les Eſpagnols prétendent que ces animaux périſſent lorſqu'on les éloigne de leur pays natal, il n'en eſt pas moins vrai qu'immédiatement après la conquête du Pérou, & même encore long-temps après, l'on a tranſporté quelques lamas en Europe. L'animal dont *Geſner* parle, ſous le nom d'*allocamelus*, & dont il donne la figure, eſt un lama qui fut amené vivant du Pérou en Hollande en 1558, c'eſt le même quadrupede dont *Mathiole* fait mention ſous le nom d'*elæphocamelus*.

Gregoire de *Bolivar* qui a raſſemblé beaucoup de faits ſur l'utilité & les ſervices qu'on tire des *lamas* & ſur leur naturel, dit que le Pérou eſt le pays natal, la vraie patrie de ces animaux: on les conduit à la vérité dans d'autres Provinces, comme à la Nouvelle Eſpagne, mais c'eſt plutôt pour la curioſité que pour l'utilité; au lieu que dans toute l'étendue du Pérou, depuis Potoſi juſqu'à Caracas, ces animaux ſont en très-grand nombre: ils ſont auſſi de la plus grande néceſſité: ils ſont ſeuls toute la richeſſe des Indiens, & contribuent beaucoup à celle

des Eſpagnols ; leur chair, ſur-tout celle des jeunes, eſt bonne à manger ; leur poil eſt une laine fine d'un excellent uſage, & pendant toute leur vie ils ſervent conſtamment à tranſporter toutes les denrées du pays : leur charge ordinaire eſt de cent cinquante livres, & les plus forts en portent juſqu'à deux cents cinquante ; ils font des voyages aſſez longs dans des pays impraticables pour toutes les autres bêtes de charge ; ils marchent aſſez lentement, & ne font que quatre ou cinq lieues par jour ; leur démarche eſt grave & ferme, leur pas aſſuré ; ils deſcendent des ravines précipitées, & ſurmontent des rochers eſcarpés, où les hommes même ne peuvent les accompagner ; ordinairement ils marchent quatre ou cinq jours de ſuite, après quoi ils veulent du repos & prennent d'eux-mêmes un ſéjour de vingt-quatre ou trente-heures avant de ſe remettre en marche. On les occupe beaucoup au tranſport des riches matieres que l'on tire des mines du Potoſi. *Bolivar* dit que de ſon temps on employoit à ce travail trois cents mille de ces animaux. Leur voyage le plus ordinaire, dit *Freſier*, eſt depuis Cozer juſqu'à Potoſi, d'où l'on compte environ deux cents lieues : on les conduit comme les chameaux par caravanes, ou par milliers ; & ils portent toutes ſortes de marchandiſes.

Leur accroiſſement eſt aſſez prompt, & leur vie n'eſt pas bien longue ; ils peuvent produire dès l'âge de trois ans, ils ſont en pleine vigueur depuis cet âge juſqu'à dix & onze ans ; ils commencent à dépérir à douze ; en ſorte qu'à quinze ils ſont entiérement uſés : leur naturel, dit M. *de Buffon*, paroît être modélé ſur celui des Américains, ils ſont doux & flegmatiques, & font tout avec poids & meſure : lorſqu'ils voyagent & qu'ils veulent s'arrêter pour quelques inſtans, ils plient les genoux avec la plus grande précaution, & baiſſent le corps en proportion, afin d'empêcher leur charge de tomber ou de ſe déranger ; mais dès qu'ils entendent le coup de ſifflet du Conducteur, ils ſe relevent avec les mêmes précautions & ſe remettent en marche : ils broutent chemin faiſant, & par-tout où ils trouvent de l'herbe verte, mais jamais ils ne mangent la nuit, quand même ils auroient jeûné pendant le jour, ils emploient ce temps à ruminer : ils dorment appuyés ſur la poitrine les pieds repliés ſous le ventre, & ruminent auſſi dans cette ſituation. Si on les excede de travail & qu'ils ſuccombent une fois ſous le faix, il n'y a nul moyen de les faire relever, on les frapperoit donc inutilement ; la derniere reſſource qu'on

emploie quelquefois pour les aiguillonner, eſt de leur ſerrer les teſticules, mais cette correction barbare eſt ſouvent inutile ; communément ils s'obſtinent à demeurer au lieu même où ils ſont tombés, & l'on a vu nombre de fois que ſi l'on continue de les maltraiter, ils ſe déſeſperent & ſe tuent en battant la terre à droite & à gauche avec leur tête. Ils ne ſavent pas ſe défendre des pieds ni des dents, & n'ont pour ainſi dire d'autres armes que l'indignation ; ils vomiſſent ou crachent à quelques pas de diſtance, à la face des hommes qui les inquiétent, qui les inſultent, qui les outragent : & l'on prétend que cette ſalive qu'ils lancent dans la colere par la fente de leur levre ſupérieure, eſt âcre & mordicante, au point de faire lever des ampoules ſur la peau.

Le lama (les Eſpagnols prononcent *l'hama*) eſt un animal ſans cornes, biſulce, ruminant & porte-laine ; il eſt haut d'environ quatre pieds, ſa longueur eſt de cinq ou ſix pieds ; le cou ſeul a près de trois pieds de long ; ſa tête qu'il tient levée eſt bien faite, cependant petite en proportion du corps, & tenant un peu de celle du cheval & de celle du mouton, dit *Fréſier ;* ſes yeux ſont grands, le muſeau alongé, les levres épaiſſes, la ſupérieure fendue, & l'inférieure un peu pendante ; il manque de dents inciſives & canines à la mâchoire ſupérieure ; ſes oreilles ſont longues de quatre pouces, il les porte en avant, les dreſſe & les remue avec facilité, ſa queue qui a huit pouces de longueur, eſt droite, menue & un peu relevée ; ſes pieds ſont fourchus comme ceux du bœuf, mais ils ſont ſurmontés d'un éperon en arriere, qui aide à l'animal à ſe retenir & s'accrocher dans les pas difficiles ; il eſt couvert d'une laine courte ſur le dos, la croupe & la queue, mais fort longue ſur les flancs & ſous le ventre : du reſte les lamas varient par les couleurs ; il y en a de blancs, de noirs & de mêlés : leur fiente reſſemble à celle des chevres.

La nature qui dans toutes ſes opérations, agit ordinairement par les moyens les plus faciles, paroît s'en écarter dans le phyſique de ces animaux ; le mâle a le membre génital menu & recourbé, en ſorte qu'il piſſe en arriere : c'eſt un animal très-laſcif, & qui cependant a beaucoup de peine à s'accoupler. La femelle a l'orifice de la vulve fort étroit ; elle ſe proſterne pour attendre le mâle, & l'invite à l'acte de la génération par ſes ſoupirs ; mais il ſe paſſe toujours pluſieurs heures & quelquefois un jour entier avant qu'ils puiſſent jouir l'un de l'autre, & tout

ce temps ſe paſſe à gémir, à gronder, & ſur-tout à ſe conſpuer; & comme ces longs préludes les fatiguent plus que l'acte même, on leur prête une main ſecourable, officieuſe, pour abréger, c'eſt-à-dire, pour les aider à s'arranger, à s'appareiller: ils ne produiſent ordinairement qu'un petit, & rarement deux. La mere n'a auſſi que deux mamelles, & le petit la ſuit au moment qu'il eſt né. Nous avons dit que la chair des jeunes eſt très-bonne à manger, celle des vieux eſt ſeche & trop dure; en général celle des lamas domeſtiques eſt bien meilleure que celle des ſauvages, & leur laine eſt auſſi beaucoup plus douce & mieux fournie: leur peau eſt aſſez ferme; les Indiens du Pérou en faiſoient leurs chauſſures, & les Eſpagnols l'emploient pour faire des harnois de cheval. Ces animaux ſi utiles & même ſi néceſſaires dans le pays qu'ils habitent, ne coûtent ni entretien ni nourriture, la conformation de leurs pieds & l'épaiſſeur de leur fourrure, diſpenſent de les ferrer & de les bâter. Le Conducteur prend ſeulement ſoin d'arranger leur laine de façon qu'elle ne porte pas ſur l'épine du dos. L'herbe verte qu'ils broutent eux-mêmes leur ſuffit, & ils n'en prennent qu'en petite quantité; ils ſont encore plus ſobres ſur la boiſſon: & l'on aſſure qu'au beſoin ils s'abreuvent de leur ſalive, qui dans cet animal eſt plus abondante que dans aucun autre.

Le lama dans l'état de nature, & que l'on appelle *huanacus*, eſt plus fort, plus vif & plus léger que l'eſpece domeſtique; le lama ſauvage court comme un cerf & grimpe comme le chamois ſur les rochers les plus eſcarpés, ſa laine eſt moins longue, moins fournie & toute de couleur fauve: ces eſpeces ſauvages, quoiqu'en pleine liberté, ſavent ſe raſſembler en troupes, & ſont quelquefois deux ou trois cents enſemble: lorſqu'ils apperçoivent quelqu'un, ils regardent avec une ſorte d'attention, ſans marquer d'abord ni crainte, ni plaiſir; bientôt l'étonnement ſuccede, enſuite ils ſoufflent des narines & henniſſent à-peu-près comme les chevaux, & enfin ils prennent la fuite tous enſemble vers le ſommet des montagnes; ils cherchent de préférence le côté du Nord, & la région froide; ils grimpent & ſéjournent ſouvent au-deſſus de la ligne de neige: nous l'avons déjà dit, ces animaux biſulces voyageant dans les glaces & couverts de frimats, ils ſe portent mieux que dans la région tempérée; autant ils ſont nombreux & vigoureux dans les *ſierras*, qui ſont les parties élevées des Cordillieres, autant ils ſont rares, rabougris, au moins chétifs dans les *lanos* ou parties qui ſont au-deſſous.

On chaſſe les *huanacus* ou *lamas ſauvages*, pour en avoir la toiſon; les chiens ont beaucoup de peine à les ſuivre; & ſi on donne aux *huanacus* le temps de gagner leurs rochers, le Chaſſeur & les chiens ſont contraints de les abandonner. Ils paroiſſent redouter la peſanteur de l'air autant que la chaleur; on ne les trouve jamais dans les terres baſſes, & comme la chaîne des Cordillieres qui eſt élevée de plus de trois mille toiſes au-deſſus du niveau de la mer au Pérou, ſe ſoutient à-peu-près à cette même élévation au Chili, & juſqu'aux terres Magellaniques, on y trouve des *huananus* ou lamas ſauvages en grand nombre; au lieu que du côté de la Nouvelle Eſpagne où cette chaîne de montagnes ſe rabaiſſe conſidérablement, on n'en trouve plus, & l'on n'y voit que les lamas domeſtiques que l'on y conduit.

M. *de Buffon* dit que les *pacos* ou *vigognes* ſont aux lamas une eſpece ſuccurſale, à-peu-près comme l'âne l'eſt au cheval; ils ſont plus petits & moins propres au ſervice, mais plus utiles par leur dépouille; la longue & fine laine dont ils ſont couverts eſt une marchandiſe de luxe auſſi chere, auſſi recherchée & auſſi précieuſe que la ſoie. Les pacos qu'on appelle auſſi, dit *Fréſier*, *alpagnes* ou *alpaques*, & qui ſont les vigognes domeſtiques, ſont ſouvent tout noirs & quelquefois d'un brun mêlé de fauve. La toiſon des vigognes ou pacos ſauvages eſt de couleur de roſe ſeche, un peu clair, & cette couleur naturelle eſt ſi fixe, qu'elle ne s'altere pas ſenſiblement ſous la main de l'Ouvrier. On fait de très-bons mouchoirs de cou, de très-beaux gants & bas fort doux, très-chauds, & autres ouvrages de bonneterie avec cette laine de vigogne; l'on en fait d'excellentes couvertures & des tapis d'un très-grand prix; en un mot le caſtor du Canada, la brebis de Calmouquie, la chevre de Syrie ne fourniſſent pas un plus beau poil, & la laine de vigogne forme ſeule une branche dans le commerce des Indes Eſpagnoles. On diſtingue même dans le commerce trois ſortes de laines de vigogne, la *fine*, la *carneline* ou *bâtarde*, & le *pelotage;* toutes trois néanmoins ſont employées, on en mêle auſſi avec du poil de lapin & de lievre pour faire des chapeaux; on en fait auſſi des cordes. La vigogne (c'eſt le *vicunas* des Eſpagnols) a beaucoup de choſes communes avec le lama; mêmes mœurs, même naturel, même tempérament, originaires de la même contrée, habitant le même canton: cependant comme la laine de la vigogne eſt beaucoup plus longue & plus touffue que celle du lama, l'animal vigogne paroît craindre encore moins le froid; il habite & paſſe

paſſe dans les endroits les plus élevés des montagnes ; il ſe tient plus volontiers dans la neige & ſur les glaces, & les contrées les plus froides paroiſſent plutôt le récréer que l'incommoder : on le trouve en grande quantité dans les terres Magellaniques.

Les vigognes reſſemblent auſſi par la figure aux lamas, mais elles ſont plus petites, leurs jambes ſont plus courtes & leur muffle plus ramaſſé ; leur toiſon eſt d'une teinte bien différente. Les vigognes n'ont point de cornes ; elles vont en troupes & courent très-légérement : timides ou craintives, dès qu'elles apperçoivent quelqu'un, elle s'enfuient, & ſi elles ont des petits, elles les chaſſent devant elles. Les anciens Rois du Pérou, qui connoiſſoient bien les avantages réels que produiſoient ces animaux, en avoient rigoureuſement défendu la chaſſe, parce qu'ils ne multiplient pas beaucoup, & aujourd'hui il y en a infiniment moins que dans le temps de l'arrivée des Eſpagnols. Comme la chair des vigognes ſauvages ou pacos ſauvages n'eſt pas ſi bonne que celle des *huanacus* ou lamas ſauvages, on ne recherche les vigognes que pour leur toiſon & pour les bézoards qu'elles produiſent. La maniere dont on prend ces animaux, prouve leur extrême timidité, ou ſi l'on veut, leur imbécillité : quantité d'hommes s'aſſemblent pour battre les bois, on les fait fuir & ils s'engagent dans des paſſages étroits où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long deſquelles on laiſſe pendre des morceaux de linge ou de drap ; ces animaux arrivant à ce paſſage, ſont tellement intimidés par le mouvement de ces lambeaux agités par le vent, qu'ils n'oſent paſſer au-delà, & qu'ils s'attroupent, demeurent en foule & deviennent la proie du Chaſſeur qui les tuent en grand nombre, ou qui peut les prendre vivantes avec un lacet de cuir ; mais ſi dans la troupe, dit *Fréſier*, ſe trouvent quelques *huanacus* (lamas ſauvages), comme ceux-ci ſont plus hauts de corps & moins timides que les vigognes, ils ſautent par deſſus les cordes ; & dès qu'ils en ont donné l'exemple, les vigognes ſautent de même & échappent aux Chaſſeurs.

On ſe ſert de vigognes domeſtiques ou pacos, comme des lamas, pour porter des fardeaux ; mais les pacos étant plus petits, plus foibles, ils portent beaucoup moins ; ils ſont encore plus capricieux, plus obſtinés ; lorſqu'une fois ils ſe couchent avec leur charge, ils ſe laiſſeroient plutôt hacher que de ſe relever. Les Indiens n'ont jamais fait uſage du

lait de ces animaux, parce qu'ils n'en ont que la quantité néceſſaire à la nourriture de leurs petits.

Le grand profit que les Eſpagnols avoient retiré des vigognes, les avoit engagés à tâcher de naturaliſer ces animaux en Europe : ils en ont tranſporté plus d'une fois, ainſi que des lamas, par ordre du Roi, en Eſpagne pour les y faire peupler ; mais le climat ſe trouva ſi peu convenable, qu'ils y périrent tous. Cependant, dit M. *de Buffon*, je ſuis perſuadé que ces quadrupedes, plus précieux encore que les lamas, pourroient réuſſir dans nos montagnes, & ſur-tout dans les Pyrénées. Ceux qui les ont tranſportés en Eſpagne n'ont pas fait attention qu'au Pérou même les vigognes abandonnées à la Nature, ne ſubſiſtent que dans la région froide, c'eſt-à-dire dans la partie la plus élevée des montagnes, où elles paiſſent en troupes ; qu'on ne les trouve jamais dans les terres baſſes, & qu'elles meurent dans les pays chauds : qu'au contraire elles ſont aujourd'hui très-nombreuſes dans les terres voiſines du détroit de Magellan, où le froid eſt beaucoup plus grand que dans notre Europe méridionale, & que par conſéquent il falloit, pour les conſerver, les débarquer non pas en Eſpagne, mais en Ecoſſe, ou même en Norwege, & plus ſûrement encore aux pieds des Pyrénées & des Alpes, où elles euſſent pu grimper & atteindre promptement la région qui leur convient, celle qui approche le plus de celle des Cordillieres. Je n'inſiſte ſur cela, dit M. *de Buffon*, que parce que je m'imagine que ces animaux ſeroient une excellente acquiſition pour l'Europe, & produiroient plus de biens réels que tout le métal du Nouveau-Monde, qui n'a ſervi qu'à nous charger d'un poids inutile, puiſqu'on avoit auparavant pour un gros d'or ou d'argent, ce qui nous coûte une once de ces mêmes métaux.

Les animaux qui ſe nourriſſent d'herbes & qui habitent les hautes montagnes de l'Aſie & même de l'Afrique, donnent les bézoards que l'on appelle *orientaux*, dont les vertus ſont, dit-on, les plus exaltées ; ceux des montagnes de l'Europe, où la qualité des plantes & des herbes eſt plus tempérée, ne produiſent, dit M. *de Buffon*, que des pelotes ſans vertus qu'on nomme *ægagropiles* (cependant ils donnent quelquefois des bézoards) : & dans l'Amérique méridionale, tous les animaux qui fréquentent les montagnes ſous la zone torride, donnent d'autres bézoards que l'on appelle *occidentaux*, qui ſont encore plus ſolides &

peut-être auſſi qualifiés que les orientaux: néanmoins ils ne ſont pas autant eſtimés en médecine, ni auſſi recherchés des Commerçans. La vigogne ſur-tout en fournit en grand nombre, le huanacus en donne auſſi, & l'on en tire, dit *Acoſta*, *Hiſt. Nat. des Indes Occid. page 207*, des cerfs & des chevreuils dans les montagnes de la Nouvelle Eſpagne. Les lamas & les pacos ne donnent de beaux bézoards qu'autant qu'ils ſont huanacus & vigognes, c'eſt-à-dire dans leur état de liberté, en un mot ſauvages; ceux qu'ils produiſent dans l'eſclavage, dans leur condition de ſervitude, ſont petits, noirs, & ont peu de vertu: les plus eſtimés ſont ceux dont la couleur eſt d'un vert obſcur, & ils viennent ordinairement des vigognes, ſur-tout de celles qui habitent les parties les plus élevées de la montagne, & qui paiſſent habituellement dans les neiges. De ces vigognes montagnardes, les femelles comme les mâles produiſent des bézoards, & ces bézoards du Pérou tiennent le premier rang après les bézoards orientaux, & ſont plus eſtimés que les bézoards de la Nouvelle-Eſpagne qui viennent des cerfs, & ſont les moins efficaces de tous. Vers le mois de Novembre, on trouve auſſi dans le premier ou ſecond ventricule de quelques vigognes, l'eſpece de bézoard de poil appellé *égagropile*. Voyez maintenant les mots BEZOARD & EGAGROPILE.

PACOCEROCA, *alpinia*, plante d'un genre particulier, ſelon quelques Botaniſtes. Cette plante croît à la Martinique & au Bréſil, elle a le port & le feuillage de la canne d'Inde. Sa tige principale eſt haute de ſix à ſept pieds, droite, ſpongieuſe, verte, & ne donne point de fleurs; mais de ſa racine, & même à côté d'elle, s'élevent deux ou trois autres tiges moins hautes, d'environ un pied & demi, groſſes comme le petit doigt, & chargées de fleurs rouges, auxquelles ſuccedent des fruits gros comme une prune, oblongs, triangulaires, remplis d'une pulpe filamenteuſe, ſucculente, d'un jaune ſafrané, d'une odeur vineuſe & agréable au goût, renfermant beaucoup de ſemences triangulaires, jaunâtres & ramaſſées en un petit peloton, contenant chacune une petite amande blanche: le ſuc du fruit donne une teinture d'un très-beau rouge, ineffaçable à la leſſive. Si l'on y mêle un peu de ſuc de citron, le mêlange teindra alors en un beau violet. La racine de cette même plante eſt noueuſe & rend une belle couleur jaune, étant bouillie dans de l'eau: *Lémery* dit que toute la plante étant écraſée avant que ſon

fruit ſoit mûr, rend une odeur de gingembre, & que les Indiens l'emploient dans leurs bains.

PACQUIRES, eſpeces d'animaux ſemblables aux porcs, leſquels ſe trouvent dans l'île de Tabago : ils ont le lard ferme, peu de poil, & le nombril ſur le dos; les Sauvages en mangent beaucoup.

PADUS ou BOIS DE SAINTE-LUCIE : *voyez* à l'article CERISIER.

PAGALOS, oiſeau étranger aſſez ſemblable à une poule pour le port & la hauteur. Son plumage eſt de différentes couleurs fort vives; ſa queue a environ deux pieds de longueur : on en a vu dans la Ménagerie de Chantilly.

PAGANELLO. A Veniſe on donne ce nom à une eſpece de goujon de mer, qui eſt mis dans le rang des poiſſons à nageoires épineuſes. *Voyez* BOUILLEROT, *au mot* GOUJON.

PAGAYE, arbre de Cayenne, mal bâti, creux, mais fort droit. Il y eſt fort commun; il dure long-temps; il eſt bon à faire des fourches : on en fait principalement des canots, qu'on appelle de ſon nom. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

PAGE DE LA REINE. En Hollande on donne ce nom à un beau papillon de Surinam, qui provient d'une chenille toute couverte de pointes, au bout deſquelles pend une toile noire. (Voyez *l'Hiſtoire des Inſectes de Surinam*, *Pl. 48*).

PAGEL, *rubellio erythrinus.* Poiſſon de mer à nageoires épineuſes, mis par *Artedi* dans le rang des *ſpares.* En hiver, ce poiſſon ne quitte point la haute mer; mais en été, il vient proche des rivages où on le pêche : la couleur de ſon dos eſt rouſſe en hiver, bleuâtre en été; celle de ſon ventre eſt blanche : il a beaucoup de reſſemblance extérieure avec le pagre : cependant il en differe par ſon muſeau plus pointu, plus étroit; il a le corps moins large, les yeux grands, la bouche petite, ainſi que les dents qui ſont rondes & pointues : ſa chair eſt blanche, nourriſſante, laxative & de bonne digeſtion. Il a des pierres dans la tête; on pêche plus de femelles que de mâles.

PAGGERE. Les Portugais appellent ainſi un animal teſtacée du Cap de Bonne-Eſpérance. *Kolbe* dit qu'il a une eſpece de corne ou piquant ſi venimeux, que ſi la main en eſt bleſſée, on y ſent auſſi-tôt des douleurs très-vives : l'inflammation s'y joint, & même on perd la main, ſi l'on n'eſt ſecouru promptement.

Digitized by Google

PAGRE, *phagrus*, poiſſon de mer à nageoires épineuſes qu'*Artedi* met, ainſi que le pagel, au rang des ſpares. *Voyez ce mot.* Ce poiſſon ſe trouve ſouvent dans le Nil : *Rondelet* dit qu'il reſſemble, par les nageoires, à la petite dorade; mais il en differe par les aiguillons, par la queue, & par la couleur qui eſt rouſſe en tout temps; il a le muſeau épais & figuré en nez aquilin : ce poiſſon a une grande veſſie pleine d'air. On lui trouve des pierres dans la tête : il vit de bourbe, d'algue, de ſeches & de petits poiſſons. *Rondelet*, Hiſt. Nat. des Poiſſ. *Part. I. Liv. V. Chap. XV.*

PAGUL ou PAGURUS, eſt une des eſpeces de cancres de la Méditerranée : il y en a qui peſent juſqu'à dix livres. *Voyez* CANCRE.

PAILLE, ſe dit du tuyau ou de la tige du blé, de l'avoine, &c. lorſque le grain en eſt dehors. *Voyez* à la ſuite du mot FOURRAGE. Les pailles d'un diamant ſont autant de défauts. *Voyez* DIAMANT.

PAILLE DE LA MECQUE : *voyez* SCHENANTE.

PAILLE-EN-CUL ou FÉTU-EN-CUL ou OISEAU DES TROPIQUES ou OISEAU DE MER, *lepturus*, c'eſt le *phaëton æthereus* de *Linneus*. On a donné ce nom à un genre d'oiſeau qui habite la Zône Torride, c'eſt-à-dire, l'eſpace qui eſt entre les deux Tropiques. Le Pere Labat, dans ſes *Voyages aux Iſles de l'Amérique*, *Tome VIII*, *pag.* 303, dit que ces oiſeaux ſont à-peu-près de la groſſeur d'un pigeon : ils ont la tête petite & bien faite; le bec d'environ trois pouces de longueur, aſſez gros, fort, pointu, un peu courbé, dentelé & tout rouge, ainſi que les pieds qui ſont palmés : en effet les quatre doigts tiennent enſemble par une membrane commune. Leurs aîles ſont très-grandes & longues, à proportion de la grandeur du corps; le plumage eſt aſſez blanc. Il y en a auſſi de tachetés de noir & de fauves. La queue eſt compoſée de douze à quinze plumes de cinq ou ſix pouces de longueur, du milieu deſquelles ſortent deux plumes longues d'environ quinze à ſeize pouces, leſquelles ſemblent accollées, & n'en faire qu'une : c'eſt ce qui a donné occaſion aux Matelots d'appeller cet oiſeau, *paille-en-cul*. Il a un cri perçant; il vole très-bien & fort haut; il s'éloigne de terre autant que l'oiſeau nommé *frégate* : mais ſi le trajet eſt trop long, il ſe repoſe ſur l'eau, comme les canards. Il vit de poiſſons; il pond, couve & éleve ſes petits dans les Iſles déſertes. Le Pere du Tertre, *Hiſt. Natur. des Antilles*, *Tome II*, *pag. 276*, croit que c'eſt un oiſeau de paradis; cependant il ne lui reſſemble guere : cet Auteur ajoute qu'on ne le voit preſque jamais à terre pour couver & nourrir

ſes petits : les Sauvages font grand cas des deux longues plumes de la queue ; ils les mettent dans leurs cheveux, & les paſſent auſſi dans l'entre-deux des narines en guiſe de mouſtaches.

PAIN, *panis*. Nom donné à une pâte cuite qui ſe fait avec la farine de blé & de pluſieurs autres grains, ou fruits & racines, tels que de *ſeigle*, d'*orge*, de *millet*, de *riz*, d'*épeautre*, d'*avoine*, de *ſaraſin*, de *manihot*, de *gland*, de *marron*, d'*arum*, d'*aſphodele*, &c. Voyez ces mots.

La maniere de bien faire le pain de froment, conſiſte, 1°. en la quantité & qualité du levain que l'on met dans la farine ; 2°. dans le degré de chaleur de l'eau que l'on verſe ſur la farine & le levain ; 3°. dans l'exactitude du pétriſſage ; 4°. dans le degré de fermentation & de gonflement qu'on doit donner à propos à la pâte ; 5°. enfin, au degré de chaleur qu'on emploie pour faire cuire le pain dans le four.

M. *Bartholin*, Médecin Danois, dit qu'en certains pays de la Norwege, on fait une ſorte de pain qui ſe garde juſqu'à quarante ans ; & c'eſt, dit-il, une commodité : car quand un homme de ce pays-là a une fois gagné de quoi faire du pain, il en cuit pour toute ſa vie, ſans craindre la famine. Ce pain, de ſi longue durée, eſt une ſorte de *biſcuit* fait de farine d'orge & d'avoine pétries enſemble, & que l'on fait cuire entre deux cailloux creux ; ce pain eſt preſque inſipide au goût : plus il eſt vieux, & plus il eſt ſavoureux ; de ſorte qu'en ce pays-là l'on eſt auſſi friand de pain dur, qu'ailleurs on l'eſt de pain tendre. Auſſi a-t-on ſoin d'en garder très-long-temps pour les feſtins, & il n'eſt pas rare qu'au repas qui ſe fait à la naiſſance d'un enfant, on mange du pain qui a été cuit à la naiſſance du grand-pere.

PAIN A COUCOU, eſt la plante appellée *alléluia* : voyez ce mot.

PAIN BLANC. *Voyez* OBIER.

PAIN DE CASSAVE ou DE MADAGASCAR. *Voyez* MANIHOT.

PAIN D'ÉPICE. Pain fait de miel & de farine de ſeigle. C'eſt à Reims qu'on a l'art de le faire plus nourriſſant & d'un goût plus agréable que par-tout ailleurs, il s'y en fait un très-grand débit. Ce pain peut ſervir de cataplaſme maturatif dans la formation des abcès qui viennent dans la bouche. Ce qu'on voit dans les droguiers ſous le nom de *pain d'épice*, paroît être une préparation du fruit du COURBARIL. *Voyez ce mot.*

PAIN FOSSILE, *artolithus aut panis dæmonum.* Quelques Auteurs

ont donné ce nom à des concrétions pierreuſes à qui la nature a donné accidentelement la forme d'un pain : ce ſont là des vrais jeux de la nature propres à amuſer ceux qui ne cherchent que le ſingulier : ils en trouveront dans le voiſinage de la ville de Rothweil, dans les montagnes des environs de Bologne en Italie ; on en rencontre auſſi dans les grottes des montagnes du Hartz.

PAIN D'OISEAU ou VERMICULAIRE BRULANTE : *voyez* à l'article JOUBARBE.

PAIN DE POURCEAU COMMUN, *cyclamen orbiculato folio, internè purpuraſcente.* C'eſt une plante qui croît dans les bois parmi les buiſſons, & ſous les arbres ; on la cultive auſſi dans nos jardins : ſa racine eſt orbiculaire, groſſe, large, charnue, fibreuſe, noirâtre en dehors, & blanchâtre en dedans ; d'une ſaveur âcre, piquante, déſagréable & ſans odeur : elle pouſſe de larges feuilles arrondies, d'un vert brunâtre, piquetées de blanc en deſſus & de pourpre en deſſous ; il s'éleve d'entr'elles des pédicules longs qui ſoutiennent de petites fleurs purpurines, & d'une odeur agréable : ces fleurs ſont à cinq étamines, & partagées en cinq lobes qui ſe rabattent vers le pédicule ; elles ſont ſuccédées par des fruits ſphériques & membraneux, renfermant des ſemences anguleuſes & brunâtres.

Cette graine, ſemée dans la terre, ne germe pas ; mais, contre l'ordinaire de toutes les graines, elle ſe change en un tubercule ou en une racine qui pouſſe des feuilles dans la ſuite : ſes fleurs paroiſſent au commencement de l'automne : ſes feuilles durent tout l'hiver ; mais elles périſſent vers le mois de Mai : ſa racine étant ſéchée, n'eſt plus âcre ; c'eſt cependant un violent purgatif : ſouvent elle excite des inflammations à la gorge, à l'eſtomac, aux inteſtins : on s'en ſert extérieurement pour réſoudre les tumeurs dures & ſquirreuſes ; appliquée en cataplaſme ſur l'eſtomac, elle produit des nauſées & le vomiſſement.

M. *Bourgeois* dit avoir connu un Chirurgien, qui faiſoit uſage de la racine de cette plante, pour faire ſortir l'arriere-faix, lorſque le cordon ſe trouvoit rompu par l'imprudence d'une ſage-femme ignorante ; il en donnoit demi-gros en poudre dans un demi-verre de vin : ce remede cauſoit deux ou trois vomiſſemens, qui étoient bientôt ſuivis de l'expulſion de l'arriere-faix ; mais ce remede, dit M. *Bourgeois*, me paroît dangereux, & très-propre à produire une funeſte hémorrhagie de

matrice. Il n'en faut faire uſage que dans des cas déſeſpérés, & après avoir tenté inutilement tout autre moyen plus doux & moins dangereux.

PAIN-DE-SINGE. Les François donnent ce nom au fruit d'un arbre monſtrueux, qu'ils nomment *calebaſſier*, & qui croît au Sénégal, où cet arbre eſt appellé par les gens du pays, *goui*; & ſon fruit, *boui*. Le véritable nom de cet arbre eſt *baobab*. M. *Adanſon* a donné, dans les Mémoires de l'Académie, une exacte deſcription de cet arbre, dont nous allons tracer l'idée d'après l'Extrait de l'Hiſtoire de l'Académie.

On dit communément, obſerve l'Hiſtorien de l'Académie, que la Nature a des bornes & des limites, dont elle ne s'écarte pas dans ſes productions : mais ne ſe preſſe-t-on pas trop quelquefois de poſer ces bornes & d'aſſigner ces limites ? On regarderoit comme une choſe dénuée de vraiſemblance la deſcription d'un arbre qui forme ſeul un bois conſidérable, dont le tronc a communément deux fois autant de diametre qu'il a de hauteur, & qui met peut-être un grand nombre de ſiecles à parvenir à cette énorme groſſeur ; c'eſt cependant la peinture fidelle de l'arbre dont nous parlons.

Le baobab ne peut croître que dans les pays très-chauds : il ſe plaît dans un terrain ſablonneux & humide, ſur-tout ſi ce terrain eſt exempt de pierres qui puiſſent bleſſer ſes racines ; car la moindre écorchure qu'elles reçoivent eſt bientôt ſuivie d'une carie, qui ſe communique au tronc de l'arbre, & le fait infailliblement périr.

Le tronc de ce ſingulier arbre n'eſt pas fort haut, M. *Adanſon* n'en a guere vu qui excédaſſent ſoixante à ſoixante & dix pieds de hauteur mais il en a vu pluſieurs qui avoient ſoixante & quinze, ou ſoixante & dix-huit pieds de tour, c'eſt-à-dire vingt-cinq à vingt-ſept pieds de diametre. Les premieres branches s'étendent preſque horizontalement; & comme elles ſont groſſes, & qu'elles ont environ ſoixante pieds de longueur, leur propre poids en fait plier l'extrémité juſqu'à terre ; en ſorte que la tête de l'arbre, d'ailleurs aſſez réguliérement arrondie, cache abſolument ſon tronc, & paroît une maſſe hémiſphérique de verdure, d'environ cent vingt ou cent trente, & même cent ſoixante pieds de diametre. Mais d'autres Voyageurs en ont vu de plus gros dans le même pays du Sénégal ; *Ray* dit qu'entre le Niger & la Gambie on en a meſuré de ſi monſtrueux, que dix-ſept hommes avoient bien de la peine à les embraſſer, en joignant les uns aux autres leurs bras étendus, ce

ce qui donneroit à ces arbres environ quatre-vingt-cinq pieds de circonférence, ou environ vingt-neuf pieds de diametre. *Jule Scaliger* dit qu'on en a vu qui avoient juſqu'à trente-ſept pieds ; ainſi le baobab eſt dans le regne végétal ce qu'eſt la baleine dans le regne animal.

L'écorce de cet arbre eſt griſâtre, épaiſſe, fort ſouple & très-liante : celle des jeunes branches eſt parſemée de poils fort rares. Le bois de l'arbre eſt tendre, léger & aſſez blanc. Les feuilles ſont longues d'environ cinq pouces, ſur deux pouces de large, attachées, trois, cinq ou ſept, ſur un pédicule commun, à peu-près comme celles du marronier, auxquelles elles reſſemblent beaucoup : elles ne naiſſent que ſur les jeunes branches.

M. *Adanſon* a vu de ces arbres, quoique de médiocre groſſeur, dont il eſtimoit que la racine, qui s'étend pour l'ordinaire horizontalement, pouvoit avoir cent cinquante ou cent ſoixante pieds de longueur. Les fleurs ſont proportionnées à la groſſeur de l'arbre : elles ont, lorſqu'elles ſont épanouies, quatre pouces de longueur ſur ſix de diametre. Ces fleurs ſont du genre des malvacées : on pourroit les appeller des *belles de jour*, parce qu'elles ne s'ouvrent que le matin, & ſe ferment à l'approche de la nuit : elles ſont compoſées de cinq pétales, égaux entr'eux, courbés en dehors en demi-cercle, blancs, épais, parſemés de quelques poils. Cette fleur eſt garnie de ſept cents étamines, qui ſe rabattent ſur le piſtil comme une houppe, & chacun de ces filets porte, à ſon extrémité, un ſommet en forme de rein : en s'ouvrant, il laiſſe échapper la pouſſiere fécondante, qui eſt reçue par les ſtigmates du piſtil. Aux fleurs ſuccedent des fruits oblongs, pointus à leurs deux extrémités, ayant quinze à dix-huit pouces de long ſur cinq à ſix de large, recouverts d'une eſpece de duvet verdâtre, ſur lequel on trouve une écorce ligneuſe, dure, preſque noire, marquée de douze à quatorze ſillons qui la partagent comme en côtes, ſuivant ſa longueur ; ce fruit tient à l'arbre par un pédicule d'environ deux pieds de long.

Ce fruit renferme une eſpece de pulpe ou ſubſtance blanchâtre, ſpongieuſe, remplie d'une eau aigrelette & ſucrée. Cette pulpe ne paroît faire qu'une ſeule maſſe, quand le fruit eſt frais ; mais en ſe deſſéchant, il ſe retire & ſe ſépare en un nombre de corps à pluſieurs facettes, qui renferment chacun une ſemence luiſante, de la figure à-peu-près de la feve de haricot, de cinq lignes de largeur. *Proſper Alpin* dit que la pulpe qui les enveloppe, ſe réduit aiſément en une poudre fine qu'on

apporte ici du Levant, & que l'on connoît depuis long-temps ſous le nom très-impropre de *terre ſigillée de Lemnos;* parce qu'effectivement les Mandingues la portent aux Arabes, qui la diſtribuent enſuite en Egypte, & dans toute la partie orientale de la Méditerranée, où elle eſt d'un uſage familier, priſe à la doſe d'un gros, ſoit en ſubſtance, ſoit en diſſolution dans une liqueur appropriée, pour les crachemens de ſang, le flux de ſang hépatique, les fievres peſtilentielles & putrides, où *l'alkali* domine, dans la lienterie, la dyſſenterie, & pour procurer les regles: elle a les mêmes uſages au Sénégal. Cet Auteur prétend qu'il ſavoit que cette poudre étoit végétale; mais on ne ſe ſeroit certainement pas aviſé de chercher au Sénégal l'origine d'une drogue que l'on tiroit de l'Archipel. Nous ajouterons cependant, quoi qu'en diſe *Proſper Alpin*, que la terre ſigillée de Lemnos eſt une véritable terre argileuſe bolaire, & non une ſubſtance immédiatement végétale. Il peut bien exiſter des paſtilles de pulpe de baobab; mais tous les Naturaliſtes qui ont voyagé, & les Négocians inſtruits ſavent très-bien quelle eſt la nature de la terre de Lemnos, & d'où elle vient. *Voyez l'article* BOLS.

Outre la carie qui attaque, comme nous l'avons dit, le tronc de cet arbre lorſque ſes racines ſont entamées, il eſt encore ſujet à une autre maladie, plus rare à la vérité, mais qui ne lui eſt pas moins mortelle; c'eſt une eſpece de moiſiſſure qui ſe répand dans tout le corps ligneux, & qui, ſans changer la texture de ſes fibres, l'amollit au point de n'avoir pas plus de conſiſtance que la moëlle ordinaire des arbres; alors il devient incapable de réſiſter aux coups de vents, & ce tronc monſtrueux eſt caſſé par le moindre orage.

La véritable patrie du baobab eſt l'Afrique; ſi l'on en voit actuellement en Aſie ou en Amérique, ils doivent probablement leur origine à des graines tranſportées; car les Negres eſclaves, qu'on fait paſſer tous les ans d'Afrique dans nos Colonies, ne manquent guere d'emporter avec eux un petit ſachet de graines, qu'ils préſument devoir leur être utiles; & dans le nombre, eſt toujours celle de baobab.

On ne verra de long-temps en Aſie & en Amérique de ces baobabs auſſi gros qu'en Afrique; car quoique ces arbres ſoient d'un bois fort tendre, ils ſont fort long-temps à parvenir à cette énorme groſſeur. M. *Adanſon* a raſſemblé ſoigneuſement tous les faits, dont il a cru pouvoir tirer des connoiſſances ſur cet article. Il a vu deux de ces arbres, dans une des îles de la Magdelaine, ſur l'écorce deſquels étoient

gravés des noms Européens, & des dates, dont les unes étoient poſtérieures à 1600, d'autres remontoient à 1555, & avoient été probablement l'ouvrage de ceux qui accompagnoient Thevet dans ſon voyage aux terres auſtrales ; car il dit lui-même avoir vu des baobabs dans cet endroit : d'autres enfin paroiſſent antérieures à 1500 ; mais celles-ci pourroient être équivoques. Les caracteres de ces noms avoient environ ſix pouces de haut, & les noms occupoient deux pieds en longueur, c'eſt-à-dire moins de la huitieme partie de la circonférence de l'arbre. En ſuppoſant même que ces caracteres euſſent été gravés dans la premiere enfance de l'arbre, il en réſulteroit que, ſi en deux cents ans il a pu croître de ſix pieds en diametre, il faudroit plus de huit ſiecles pour qu'il pût arriver à vingt-cinq pieds de diametre, en ſuppoſant qu'il crût toujours également ; mais il s'en faut bien que cette ſuppoſition puiſſe être regardée comme vraie, car M. *Adanſon* a obſervé que les accroiſſemens de cet arbre, très-rapides dans les premieres années qui ſuivent ſa naiſſance, diminuent enſuite aſſez conſidérablement ; & quoique la proportion dans laquelle ſe fait cette diminution, ne ſoit pas bien connue, il croit cependant devoir ſoupçonner que les derniers accroiſſemens du baobab ſe font avec une extrême lenteur ; & que ceux de ces arbres qui ſont parvenus à la groſſeur dont nous avons parlé, peuvent être ſortis de terre dans des temps peu éloignés du Déluge univerſel. En un mot, il paroît par nombre d'obſervations, dit notre Auteur, qu'un baobab qui a vingt-cinq pieds de diametre, a déjà vécu trois mille ſept cents cinquante ans, & qu'il doit vivre & groſſir infiniment au-delà. Celui dont le tronc aura trente pieds de diametre, ſoixante & treize pieds & demi de hauteur, aura cinq mille cent cinquante années : qu'on juge à préſent de l'âge de celui qui avoit trente-ſept pieds de diametre. Mais ce qui eſt bien à remarquer, c'eſt que ceux qu'on éleve ici dans des ſerres tenues ſoigneuſement à la température de leur climat, n'y prennent tout au plus que la cinquieme partie de l'accroiſſement qu'ils reçoivent au Sénégal, dans un temps ſemblable ; obſervation qui prouveroit bien, s'il étoit poſſible d'en douter, que la chaleur artificielle ne peut, que très-imparfaitement, tenir lieu aux plantes étrangeres de la température de leur climat naturel.

Le baobab, comme toutes les autres plantes de la famille des malvacées, a une vertu émolliente, capable d'entretenir dans les corps une tranſpiration abondante, & de s'oppoſer à la trop grande ardeur du ſang.

Les Negres font ſécher ſes feuilles à l'ombre, & ils en
qu'ils nomment *alo ;* ils la mêlent avec leurs alimens
donner du goût, car cette poudre n'en a preſque aucu
obtenir l'effet dont nous venons de parler. M. *Adanſo*
éprouvé la vertu : la tiſanne faite avec ſes feuilles rédu
l'a préſervé, lui & un ſeul des Officiers François qui vo
à ce régime, des ardeurs d'urines & des fievres ardente
ordinairement les Etrangers au Sénégal, pendant le moi
& qui régnerent encore plus furieuſement en 1751, qu'
fait depuis pluſieurs années.

Le fruit récent de cet arbre n'eſt pas moins utile que
en mange la chair, qui eſt aigrelette & aſſez agréab
mêlant le jus de cette chair avec de l'eau & un peu de ſu
très-propre dans toutes les affections chaudes, dans les
& peſtilentielles ; enfin, lorſque ce fruit eſt gâté, les
un excellent ſavon en le brûlant, & mêlant ſes cendre
de palmier qui commence à rancir.

Les Negres font encore un uſage bien ſingulier de cet a
ils agrandiſſent les cavités de ceux qui ſont cariés, & en
de chambres, où ils pendent les cadavres auxquels ils
accorder les honneurs de la ſépulture : ces cadavres s'y
faitement, & y deviennent de véritables momies, ſans au
paration. Le plus grand nombre de ces cadavres, ainſi
ceux des Guiriots, appellés *Guéouls*, qui peuvent êtr
anciens Jongleurs, ſi fameux chez nos Aïeux : ce ſont d
ſiciens, en aſſez grand nombre à la Cour des Rois des
divertiſſent & qui les flattent avec excès dans leurs poéſ
prennent auſſi la conduite des fêtes, des bals & des da
Cette ſupériorité de talens les fait regarder des autres Neg
Sorciers.

Cette deſcription du baobab fait préſumer que cet
ſemblablement le plus gros des végétaux connus de l'uni
cependant, dans les Ouvrages de différens Naturaliſtes d
dans quelques Voyageurs célebres, d'autres exemples
connus, & dont la groſſeur étoit ſi prodigieuſe, qu'on d
comme des monſtres dans les Végétaux. Nous en avon
aux articles POIRIER, SAULE, YEUSE, CEIBA, PLATA

ORME, CHÊNE, CHATAIGNER, &c. *Ray* cite encore le rapport des Voyageurs qui ont vu au Bréſil un arbre de cent vingt pieds de tour, c'eſt-à-dire quarante-deux pieds de diametre ou environ, & qu'on conſerve religieuſement à cauſe de ſon ancienneté : c'eſt peut-être un *baobab*. Il eſt dit dans l'*Hort. Malabar.* que le figuier appellé *atti-meer-alou* par les Malabares, a communément cinquante pieds de circonférence, ce qui fait environ dix-ſept pieds de diametre, & qu'il y en a un dans la Province de Cochin, près du Temple de Beika, qui vit depuis deux mille ans. Mais *Pline* en cite de beaucoup plus gros : il dit, *Liv. 12, Chap. 5, de ſon Hiſtoire Naturelle*, que la conquête d'Alexandre en fit connoître qui avoient pour l'ordinaire ſoixante pieds de diametre. Il eſt encore mention d'autres arbres plus merveilleux dans les dernieres Hiſtoires de la Chine : le premier de ces arbres ſe trouve dans la province du Suchu, près de la Ville de Kien : il s'appelle *ſiennich*, c'eſt-à-dire, *arbre de mille ans*. Il eſt ſi vaſte, qu'une ſeule de ſes branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la Province de Chékiang a près de quatre cents pieds de circonférence, & environ cent trente pieds de diametre. M. *Adanſon* dit que ſi la groſſeur, ſi diſproportionnée de ces arbres de la Chine à celle des arbres actuellement exiſtans en Europe, n'eſt pas digne de croyance, le baobab d'Afrique, qui a trente-ſept pieds de diametre, ſuffiroit ſeul pour en conſtater la poſſibilité.

Le châtaigner coloſſal qui exiſte encore en Angleterre, qu'on croit âgé de plus de neuf cents ans, & dont M. *Collinſon* a envoyé la deſcription en 1767 à *M. Duhamel*, mérite bien d'être rangé parmi ces individus giganteſques. Suivant l'échelle jointe à la deſcription, le tronc de ce châtaigner a cinquante pieds de circonférence à cinq pieds au-deſſus de terre, c'eſt-à-dire, plus de ſeize pieds & demi de diametre, meſure d'Angleterre.

PAISSE SOLITAIRE ou PASSE, *paſſer ſolitarius*, eſt un oiſeau aſſez commun en France, c'eſt une eſpece de moineau : il tient beaucoup du roſſignol par ſa contenance ; il eſt de la groſſeur d'un *mauvis* : on pourroit le prendre pour une eſpece de grive ; ſon plumage eſt d'un roux fauve grivelé de gris ; il remue ſa queue après avoir volé ou marché en avant ; ſon bec eſt rond & pointu, d'un gris noirâtre, & plus fort que celui d'un merle. Il a les jambes & les pieds comme ceux d'une grive & de la même couleur ; il ſe nourrit d'inſectes, & ſe plaît dans les vallées ; il ſe retire dans certains temps de l'année ſous les toits des

maiſons couvertes de tuiles concaves ou imbricées ; il fait ſon nid dans les lieux pleins de rochers & de buiſſons. On éleve quelquefois cet oiſeau en cage ; ſon chant doux & agréable le rend eſclave de nos amuſemens, il chante la nuit comme le jour ; la vue de la lumiere lui donne encore plus de gaieté : cet oiſeau eſt ſujet aux mêmes maladies que le ſerin commun, ſur-tout à l'épilepſie.

PALAIS DE LIEVRE. *Voyez* LAITRON.

PALE ou PALETTE ou BEC A SPATULE, *platea ſeu leucorodius.* M. *Perrault*, qui dans les *Mém. de l'Académie des Sciences*, *Tom. III*, *Part. III*, a donné la deſcription anatomique de quatre *palettes*, dit qu'il ne ſait pas pourquoi l'on a mis cet oiſeau au nombre des hérons ; car d'avoir un panache au derriere de la tête & vivre de poiſſons comme le héron, ſont des choſes qui lui ſont communes avec beaucoup d'oiſeaux : cet oiſeau eſt, dit-il, d'ailleurs très-différent. Les noms qu'on lui a donnés à cauſe de la figure de ſon bec, ſemblent avoir plus de fondement ; ſon bec vers le bout eſt large, arrondi & applati en deſſus & en deſſous comme une pelle, & la partie voiſine de la tête eſt étroite & faite comme le manche d'une palette. Ce bec eſt droit dans ſa longueur, & reſſemble en total à la ſpatule dont les Apothicaires ſe ſervent.

L'oiſeau *bec à ſpatule* ne doit pas être non plus confondu avec le pélican. M. *Perrault* dit que ceux qu'il a diſſéqués étoient blancs par tout le corps, & d'un blanc ſale vers l'extrémité des plumes, ayant des plumes courtes au cou, fort longues & fort étroites au derriere de la tête, où elles faiſoient comme un panache renverſé en arriere ; les jambes étoient garnies de plumes juſqu'à moitié, le reſte étoit couvert d'écailles, les ongles longs & pointus, le bout du bec ſupérieur avoit une petite pointe recourbée en deſſous ; ce bec qui eſt d'une figure particuliere & extraordinaire, quoique d'une ſubſtance ferme, nuancée de gris, de brun, de noir & de rouge, ne ſauroit ſerrer que foiblement, parce qu'il eſt long de ſix pouces, mince, uni & flexible. Sur la partie du bec la plus large, il y a quatorze grandes cannelures.

M. *Briſſon* fait un genre particulier de la palette, & l'on en diſtingue pluſieurs eſpeces.

Albin dit que ces oiſeaux ſont leur nid dans un petit bois près de Leyde en Hollande ſur le ſommet des arbres les plus hauts, & qu'ils y engendrent annuellement en grand nombre. Lorſque les petits ſont preſque en état de s'envoler, ceux qui tiennent le bois à ferme les

deſcendent dans leur nid avec des crochets attachés à de longues perches. Les œufs en ſont auſſi gros que ceux d'une grande poule, ils ſont blancs & mouchetés de rouge. La palette a trente-quatre pouces de longueur depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité des griffes, & vingt-quatre pouces de cette pointe juſqu'au bout de la queue : elle n'a ni plume, ni duvet au-delà des yeux ; l'angle de la mâchoire inférieure eſt chauve ; & ſelon *Albin*, les doigts de devant ſont attachés enſemble par une membrane ; il ajoute encore que les bouts de quelques grandes plumes ſont noirâtres.

Belon prétend que cet oiſeau ſe voit auſſi ſur les confins de la Bretagne & du Poitou : on le rencontre aſſez communément dans la Guiane, près des bords de la mer ; dans la mue ſes plumes changent de couleur, elles changent auſſi de nuance à meſure que l'animal vieillit. *Willughby* cite la *palette du Mexique*, *tlauhquechul*, qui eſt d'une couleur rouge ou d'un blanc rougeâtre ; ſon bec a une couleur cendrée ; la tête, le cou & une partie de la poitrine ſont dégarnis de plumes & blancs ; il y a un large trait noir entre la tête & le cou. La *palette de Cayenne* eſt d'un beau couleur de roſe, mais cette couleur n'eſt pas toujours la même dans la durée de l'oiſeau ; ſon bec eſt jaunâtre. Quand on approche de cet oiſeau, il fait réſonner ſon bec avec le même bruit que ſi l'on frappoit deux palettes de bois l'une contre l'autre.

PALÉTUVIER ou PARÉTUVIER. Quelques-uns prétendent que ce n'eſt pas le même arbre que le *figuier admirable* de l'Amérique. Peut-être ces arbres ne ſont-ils avec l'*enſade*, le *chivef*, le *mangrove*, le *manglier*, &c. que des variétés du même arbre, & qui ont dégénéré par tranſplantation, ou par la nature du ſol & du climat ; peut-être auſſi ces différences ne proviennent-elles que de la confuſion que certains Voyageurs peu inſtruits ont jeté dans leurs deſcriptions.

M. *de Préfontaine* dit dans la *Maiſ. Ruſt. à l'uſage de Cayenne*, qu'il y a trois ſortes de palétuviers, le *blanc*, le *rouge* & le *violet*. Le bois n'en eſt bon qu'à brûler. Les Indiens ſe ſervent de l'écorce du violet pour teindre en cette couleur & en noir : elle ſeroit propre auſſi à tanner les cuirs, de même que le chêne & l'orme. Il part des branches des parétuviers un grand nombre de filamens, qui, de même que dans la cuſcute, deſcendent verticalement à terre, & y prennent racine, ce qui produit en peu d'années une forêt épaiſſe. Les Caraïbes s'en ſervent pour lier. Quand on veut conſerver les ſeines, les lignes & les autres

inſtrumens de pêche, on les fait bouillir avec l'écorce de cet arbre, à laquelle on joint un morceau de gomme d'acajou; la teinture violette qu'ils acquierent, les rend plus durables.

Suivant M. *de Préfontaine*, le palétuvier blanc de Cayenne differe beaucoup par ſes parties eſſentielles du *mangle véritable*; voyez ce mot. M. *Fermin* dit que la deuxieme écorce du palétuvier reſſemble beaucoup au *quinquina*; voyez ce mot.

PALIPOU ou PAREPOU, *palma dactylifera, fructu minori turbinato*, Barr. eſt un palmier de Cayenne, dont le *régime* reſſemble à celui du *palmier aouara*. Voyez ce mot.

Le fruit eſt petit; on le préſente au deſſert cuit ſimplement avec de l'eau & du ſel. Son goût eſt ſi peu attrayant, qu'on a de la peine à s'y accoutumer; mais on s'y fait, & on le mange enſuite avec d'autant plus de plaiſir, qu'il excite à boire & provoque l'appétit.

PALIURE, ou Épine de Christ, ou Porte chapeau, ou l'Argalou des Provençaux, *paliurus*. Eſpece d'arbriſſeau qui croît naturellement dans les haies, aux lieux humides & incultes des pays méridionaux de la France & de l'Italie: il eſt quelquefois de la hauteur d'un arbre. Sa racine eſt dure, ligneuſe; ſes longues tiges ſont d'un bois très-ferme, courbées & garnies à chaque inſertion de deux épines, dont l'une eſt droite & l'autre crochue. Les épines qui ſe rencontrent proche des feuilles, ſont plus petites & moins nuiſibles que celles des autres endroits, qu'on ne manie pas impunément tant elles ſont aiguës & roides. Ses feuilles ſont petites, arrondies d'un vert brillant ou rougeâtre: ſes fleurs qui paroiſſent en Juin, ſont jaunes, petites, ramaſſées aux ſommets des branches, diſpoſées en roſe; elles ſe changent enſuite en un fruit fait en chapeau dégancé, contenant un noyau diviſé en trois loges qui renferment ordinairement chacune une ſemence de la couleur & du poli de la graine de lin.

Les fleurs du paliure paroiſſent à la fin du printems, ou au commencement de l'été, ſon fruit mûrit en automne, & tient à l'arbriſſeau tout l'hiver. Quelques-uns nomment le paliure *épine de Chriſt*, en Anglois *the Chriſt thorn*, parce qu'ils croient que la couronne d'épine que les Juifs mirent ſur la tête de Jeſus-Chriſt, étoit faite de cet arbriſſeau. Aujourd'hui l'on en fait des haies vives, très-commodes pour empêcher les incurſions des animaux. Il ſupporte auſſi aſſez bien l'hiver: cet arbuſte n'eſt pas encore bien commun en France. La racine, les tiges & les

les feuilles de cet arbriſſeau, priſes en décoction, arrêtent le flux de ventre; ſon fruit eſt très-diurétique, & facilite l'expectoration dans l'aſthme humide. M. *Guſtaldi* le regarde comme un excellent remede contre la pierre. Ses graines ont été employées avec ſuccès dans l'hydropiſie, comme donnant le ton aux fibres trop relâchées.

On ſait que l'eſpece de paliure qui eſt le *ceanothus* de M. *Linneus*, paſſe pour le ſpécifique, non-ſeulement des gonorrhées qu'elle arrête en deux ou trois jours ſans aucune ſuite fâcheuſe, mais même des maladies vénériennes les plus invétérées qu'elle guérit, à ce qu'on prétend, en moins de quinze jours dans la Virginie & le Canada où croît cette plante. Pour préparer ce remede, on fait bouillir un gros de la racine dans une livre & demie d'eau juſqu'à réduction d'une livre, qu'on prend en deux fois tous les jours: il faut ſe ſervir d'un grand vaſe pour cette décoction, parce que cette plante jette pendant l'ébullition une grande quantité d'écume qu'il ne faut pas perdre: peut-être que les racines du paliure de notre pays auroient les mêmes propriétés.

PALME DE CHRIST ou KARAPAT, *palma Chriſti*. Sous-arbriſſeau commun aux îles du Vent, dont le tronc & les branches ſont creuſes comme un roſeau, & dont les feuilles reſſemblent à celles du plane; mais elles ſont plus grandes & plus noires. Les Jardiniers ont comme naturaliſé par la culture cette plante dans nos jardins pour ſervir d'ornement dans les plates-bandes: on prétend qu'elle chaſſe les taupes. Les Negres tirent de ſa graine, qu'on appelle *faux café*, une huile fort commode dans nos habitations d'Amérique, ſur-tout pour éclairer, & pour faire mourir la vermine ou pour s'en préſerver. Les Caraïbes en levent la peau par aiguillettes, en font un frontal contre le mal de tête, chauffent la feuille, en frottent la partie douloureuſe, & en reçoivent du ſoulagement. On ramaſſe le fruit en Novembre: il s'ouvre de lui-même au ſoleil & lance au loin ſes graines. Quand on en a tiré l'huile avec précaution, on s'en ſert pour purger. Huit groſſes graines de karapat, pilées & braſſées dans un verre d'eau chaude, paſſées enſuite par une étamine, ſont un remede dont les Negres ſe ſervent contre la fievre.

On donne auſſi le nom de *palma Chriſti* à la racine d'une eſpece d'orchis ou ſatyrion, qui eſt diſpoſé en main ouverte. Il paroît que le *ricin ordinaire* & le *palma Chriſti*, autrement *karapat*, different peu l'un de l'autre. *Voyez à l'article* RICIN. Le *palma Chriſti* eſt fort commun

auſſi à la côte de Coromandel. M. *de Romé de l'Iſle* eſt porté à croire que le nom de *karapat* donné à cet arbriſſeau, vient de la reſſemblance de ſa graine avec l'inſecte appellé *tique*, que l'on nomme *karapat* aux Indes. Cette conjecture eſt d'autant mieux fondée, que le nom latin *ricinus* convient également à cet inſecte & au ricin, qui eſt une eſpece de *palma Chriſti*.

PALME MARINE ou PANACHE DE MER, *litophyton reticulatum purpuraſcens*. C'eſt une eſpece de lithophite à réſeau, étendu en éventail. Le *lacis* ou les *mailles* de cette production à polypier reſſemblent à un rets à prendre des poiſſons & des oiſeaux: il y en a de différentes couleurs, mais plus communément d'un rouge violet; les plus beaux & les plus curieux ſe trouvent en Amérique & aux Indes Orientales. On dit que les Dames Indiennes s'en ſervent comme d'éventail dans les grandes chaleurs. *Voyez l'article* LITHOPHYTE, *à la ſuite du mot* CORALLINE, *vol. II, page 322 de cet Ouvrage.*

PALMIER, *palma*. C'eſt un arbre ou un arbriſſeau, également vivace, & ayant depuis deux juſqu'à cent pieds de tige, & dont les feuilles ſont ramaſſées en faiſceau au ſommet des tiges; les racines forment une maſſe de fibres communément ſimples. Les jeunes pouſſes de la plupart de ces plantes forment, à leur ſortie de la terre, comme une bulbe conique, totalement couverte d'écailles imbricées, qui ne ſont autre choſe que des appendices de feuilles imparfaites. La tige eſt ordinairement ſimple, non rameuſe, cylindrique, remplie d'un ſuc vineux & entiérement compoſée de fibres longitudinales très-groſſieres, ſans écorce apparente; la partie ſupérieure de la tige, qui porte le nom de *chou*, eſt ordinairement bonne à manger; les feuilles ſont alternes, diviſées en éventail ou en paraſol, ou aîlées, & portées ſur un pédicule ou branche feuillée, dont l'origine embraſſe ſouvent la plus grande partie de la tige, mais ſans faire gaîne: elles ſont toutes d'abord recouvertes d'une pouſſiere brune & groſſiere comme celles des fougeres. Les fleurs ſont communément ou toutes mâles ou toutes femelles ſur le même pied; quelques-unes ſortent d'une gaîne qu'on appelle *ſpathe*, les autres ſont accompagnées d'écailles; mais elles ſont toutes diſpoſées en pannicule. Les fleurs, ſoit mâles, ſoit femelles, ont chacune un calice à ſix feuilles. La pouſſiere fécondante eſt compoſée de grains ovoïdes, jaunâtres & tranſparens; le fruit qui vient par *régime*, eſt arrondi ou ovale, charnu & recouvert d'une peau coriace, ſouvent

comme écailleuſe, contenant des oſſelets. La famille des palmiers ne laiſſe pas d'être nombreuſe, & toutes les eſpeces peuvent être élevées de graines. Enfin, quand on examine le palmier en Naturaliſte, l'on apperçoit qu'il mérite à tous égards l'attention du Phyſicien. On peut même dire avec M. *Guettard*, que la claſſe des palmiferes eſt une de celles qui ont le plus fourni aux Indiens, aux Aſiatiques, aux Américains pour leurs habillemens, pour les cordages, les voiles des navires & autres uſtenſiles.

PALMIER DE L'AMÉRIQUE ou A PAPIER. C'eſt le même que l'*arbre de la Nouvelle Eſpagne*. Voyez ce mot.

PALMIER AOUARA. Eſpece de chou palmiſte qui naît à Cayenne; il croît auſſi au Sénégal, au Bréſil & aux Indes Orientales: il eſt fort haut & épineux le long de ſa tige. Son fruit vient par bouquets dans une eſpece de gouſſe qui ſe fend lors de ſa maturité. Ces fruits ſont gros comme des œufs de poule, charnus & de couleur jaune dorée, &c. Les Indiens en mangent: ſa chair renferme un noyau gros comme des noix de noyer, ayant trois trous, dont deux ſont plus petits. L'écorce de ce noyau a deux lignes d'épaiſſeur, & eſt aſſez dure pour être travaillée au tour: l'amande eſt blanche & d'une très-grande dureté; étant mâchée, elle a d'abord un goût agréable, qui devient bientôt âcre, ſemblable à celui d'un fromage rance. Les habitans de la Guiane s'en ſervent pour engraiſſer leurs beſtiaux; mais une autre utilité bien plus grande, c'eſt qu'on tire de cette amande, par décoction ou par expreſſion, une huile épaiſſe comme du beurre, de couleur jaune dorée & d'un goût aſſez doux.

Dès qu'on a récolté la noix d'aouara, qu'on ramaſſe au pied de l'arbre, on la met par tas qu'on couvre de feuilles & qu'on charge de bois, pour la garantir du grand air & du ſoleil: elle eſt pourrie au bout de quinze jours: on la pile alors dans un canot (eſpece d'auge qui ne ſert qu'à cet uſage), afin de ſéparer toute la chair d'avec le noyau. On acheve avec la main ce que le pilon n'a pu faire. On jette cette chair dans une chaudiere placée ſur le feu; & quand elle fume fortement, on la met ſous une preſſe: l'huile qui en ſort eſt reçue dans un vaſe, & miſe tout de ſuite dans des pots. Quand toute la récolte eſt finie, on fait rebouillir cette huile pour la purger de ſes parties aqueuſes; alors elle eſt de garde: on s'en ſert pour éclairer dans les maiſons; elle brûle en entier ſans la moindre perte. Les Negres de l'Amérique & de l'Afrique

en mangent comme du beurre : ils en assaisonnent leurs mets. Les Blancs s'en servent aussi pour le même usage, quand ils n'en ont point d'autre. Cette graisse s'appelle *huile de Sénégal* ou *de Quioquio*, ou *de Pumicin* ou *de palme des Isles*. Etant extérieurement appliquée, elle est propre pour adoucir la goutte & les rhumatismes, pour les douleurs de coliques & celles d'oreilles, & pour fortifier les nerfs. Cette huile de palme est différente de celle du Commerce, qui communément est falsifiée.

L'amande du fruit aouara est adoucissante & astringente. Le noyau qu'on a séparé du fruit, se conserve pendant une année, au bout de laquelle on le casse pour en tirer l'amande. Il ne faut prendre de ces amandes que trois ou quatre poignées, qu'on jette dans une chaudiere moyenne mise sur un feu modéré, pour pouvoir les brasser à son aise. L'huile surnage peu-à-peu : on l'enleve à mesure avec une cuiller : on a grand soin de la passer avant que de la mettre dans un vase, parce qu'elle se fige presqu'aussi-tôt. Si on la veut employer en friture, on la fait bouillir auparavant avec un peu de cassave ; ce qui acheve de lui ôter un goût aromatique qui lui est naturel. Huit cuillerées de cette huile dans quatre d'eau de pourpier, purgent fortement, mais sans tranchées, le Negre le plus robuste. *Maison Rustique de Cayenne.*

PALMIER A COCO. En parlant des cocos de mer des Maldives à deux lobes, nommés ainsi parce qu'on les trouvoit flottans sur le rivage de ces isles, où ils étoient portés par les courans, nous avons omis de dire que la découverte du palmier qui les produit dans l'isle des *Trois Freres* (aujourd'hui l'*isle Sechelles*), située presque sous l'Equateur dans l'Océan Indien, en a été faite par M. *Marion*, Capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes. *Voyez à l'article* COCO.

PALMIER DATTIER. Nous avons parlé de cet arbre célebre à l'article DATTES.

PALMIER DU JAPON ou D'AMBOINE ÉPINEUX. C'est le *palmier à sagou*. Voyez SAGOU.

PALMIER DES INDES, *palmites*. Son tronc est fort gros ; ses feuilles sont très-longues ; son fruit est un peu plus gros qu'un pois, rond, fort dur, couvert d'une petite écorce grise, facile à séparer, sous laquelle il est lisse, compacte & marbré : on en fait des chapelets.

PALMIER ÉVENTAIL. *Voyez* LATANIER.

PALMIER HUILEUX ou OLÉAGINEUX, *palma foliorum pediculis spinosis, fructu pruni-formi, lacteo, oleoso*. Il ressemble beaucoup au

palmier aouara. Il eſt fort commun ſur la côte de Guinée & dans les iſles du Cap Vert, où il s'éleve beaucoup. Cet arbre a merveilleuſement réuſſi à la Jamaïque & aux Barbades. Les Negres tirent de ſon tronc une liqueur enivrante, une eſpece d'huile ou du beurre de la pulpe de ſon fruit, & emploient l'écorce du tronc à en faire des nattes pour ſe coucher deſſus.

PALMIER MARIN. C'eſt un animal marin que M. *Guettard* a vu à Paris dans le cabinet de feue Madame de Bois-Jourdain. Par le deſſin exact qu'il en a fait tirer, ainſi que par l'examen qu'il en a fait, il prétend avoir découvert quelle étoit la véritable origine de divers corps foſſiles, qui avoit été inconnue juſqu'à préſent. Ces foſſiles ſont les *encrinites*, les *pierres étoilées* ou *aſtéries*, les *trochites* & les *entroques*, dont il eſt parlé d'une maniere fort obſcure dans les Auteurs. Il eſt bon de prendre une idée de ces différens foſſiles que l'on voit aujourd'hui dans quantité de cabinets d'Hiſtoire Naturelle.

Les pierres étoilées ou *aſtéries* ſont des corps plats à cinq rayons, ſur le plat deſquels on apperçoit deux lignes courbes comme burinées, ſe réuniſſant aux extrémités, & qui, par leur concours au centre, forment une eſpece d'étoile. Pluſieurs de ces aſtéries, miſes les unes ſur les autres, forment une colonne pentagone, à laquelle on donne le nom d'*aſtérie* ou *colonne en étoile.*

Les *trochites* different des aſtéries en ce qu'elles n'ont point de pointes & qu'elles ſont circulaires : on obſerve ſur leur plat des rayons partant du centre & allant à la circonférence. Les colonnes, compoſées de celle-ci, ſon cylindriques & ſe nomment *entroques.*

Les trochites, ainſi que les colonnes qui en ſont compoſées, ſont percées dans leur milieu d'un petit trou qui forme un canal dans l'axe de la colonne : on obſerve de petites dentelures à la circonférence de toutes ces pierres.

Les *encrinites* ſont des amas de petits corps de différentes figures, qui forment par leur réunion des lames longues & ſillonnées en travers, dont l'aſſemblage a quelque reſſemblance avec la fleur d'un lis : c'eſt le *lilium lapideum.* Quelquefois l'encrinite ſe trouve ſoutenue par une de ces colonnes formées d'aſtéries ou de trochites dont nous venons de parler, & alors on la nomme *encrinite à queue.* On va voir par la deſcription du palmier marin, le rapport qu'il a avec ces foſſiles que l'on trouve abondamment en Suiſſe, en Allemagne & en France.

Qu'on imagine une colonne pyramidale, compoſée de pierres étoilées à cinq pans, miſes les unes ſur les autres, on aura une idée aſſez juſte de ce qui compoſe le corps de cet animal. Cette colonne a, d'eſpace en eſpace, des renflemens, d'où partent cinq pattes, compoſées de plus ou moins de vertebres, ſuivant leur longueur, & qui finiſſent par un crochet pointu. M. *Guettard* compare l'enſemble de cet animal à la plante qu'on nomme *prêle* ou *queue de cheval*, qui offre des verticilles ſemblables, & rangées de même par étages décroiſſans. La colonne qui, dans la planche gravée, eſt de ſix pouces de longueur, eſt ſurmontée par une eſpece d'étoile compoſée de cinq pattes, mais qui ſe ſubdiviſent communément trois fois en deux branches. Ces pattes ſont garnies de doigts crochus, & de mamelons qui peuvent concourir avec ces doigts à retenir la proie de l'animal, & peut-être à la ſucer.

Il eſt aiſé de voir que les encrinites & les pierres étoilées ont été produites par les débris de la charpente oſſeuſe de cet animal, qui ont formé les cavités où ſe ſont depuis moulés ces foſſiles. On ſera moins ſurpris du nombre que l'on trouve de ces pétrifications, lorſqu'on ſaura qu'un ſeul palmier marin contient près de vingt-ſix mille vertebres, nombre d'articulations prodigieux, & qui doit donner à cet animal une grande ſoupleſſe, favorable pour exécuter les mouvemens néceſſaires pour s'emparer de ſa proie. M. *Guettard* apprit, lors de la lecture de ſon Mémoire, que M. *Ellis*, de la Société de Londres, avoit reçu un animal du même genre, quoique différent à beaucoup d'égards, qui avoit été pêché dans les mers de Groënland à une très-grande profondeur; il le rangeoit au nombre des étoiles de mer, connues ſous le nom de *tête de Méduſe*. *Voyez ce qu'il en eſt dit à la ſuite du mot* ZOOPHYTE. Que de conjectures différentes n'avoit-on pas données ſur l'origine de ces corps foſſiles! conjectures qui ſont devenues plus vraiſemblables, lorſqu'on a conſulté l'obſervation, & que l'inſpection ſeule de l'animal même a changées en certitude.

L'Auteur de l'Hiſtoire de l'Académie obſerve très-bien, dans l'Extrait qu'il a donné du Mémoire curieux de M. *Guettard*, pour l'année 1755, & dont nous avons tiré cet article, il obſerve dis-je, que c'eſt le ſort ordinaire de toutes les queſtions phyſiques: on diſpute, tant qu'on ne fait qu'imaginer; l'obſervation ſeule peut lever les doutes & conduire à la vérité.

PALMIER DE MONTAGNE, *yecolt*, eſt un fruit de l'Amérique,

long & couvert de pluſieurs écailles brunâtres, un peu ſemblables à la pomme de pin, de différentes figures & grandeurs, renfermant une chair qu'on mange avec plaiſir. Les Américains l'appellent *guichelle popotli* : l'arbre qui le produit pouſſe d'une ſeule racine deux ou trois troncs, qui portent des feuilles longues, étroites & épaiſſes comme celles de l'iris, mais beaucoup plus grandes. Ses fleurs ſont en roſe, diſpoſées par grappes. On fait avec les feuilles de ce palmier un fil très-délié, très-fort, & propre à fabriquer de la toile.

PALMIER NAIN ÉPINEUX, *palma minor.* Il eſt commun en Eſpagne & en Portugal ; il n'a pas plus de quatre pieds de hauteur ; mais ſes racines s'étendent fort loin, & ſe multiplient ſi facilement, qu'un grand pays qui n'eſt pas cultivé en eſt couvert au bout de vingt ans. Ses feuilles ſervent à faire des balais de jonc. Il y a auſſi le palmier nain ſans épines, à feuilles en éventail & à racines multipliantes.

PALMIER ROYAL. *Voyez à l'article* PALMISTE.

PALMIER A SAGOU. *Voyez* SAGOU.

PALMIER SANG-DRAGON. *Voyez à l'article* SANG-DE-DRAGON.

PALMIER VINIFERE de Thevet, *palma vinifera Theveti.* Ce palmier eſt célebre par ſa verdure perpétuelle & eſt précieux aux Ethiopiens qui percent ſon tronc à deux pieds de terre, & en tirent une liqueur qui a, dit-on, le goût du vin d'Anjou.

PALMIPEDE, *palmipes.* Se dit de tout oiſeau qui a le pied plat, & dont les pieds ſont joints par une membrane comme dans les oies ; ce qui facilite les oiſeaux aquatiques à nager.

PALMISTE, *palma altiſſima non ſpinoſa, fructu pruniformi, minore, racemoſo ſparſo.* SLOANE. Dans quelques contrées de l'Amérique on donne ce nom à une ſorte de palmier, dont la principale ſe nomme PALMISTE-FRANC, *palma dactilifera latifolia.* Sa tige n'a qu'un pouce de bois en rond, mais brun, peſant, compacte & ſi dur, que la hache y a priſe difficilement : le dedans eſt molaſſe, ſpongieux : cette tige eſt droite, & haute aſſez ſouvent de plus de trente pieds. Il n'a qu'une racine de médiocre groſſeur qui s'enfonce en terre, & qui ne ſeroit pas capable de le ſoutenir, ſi elle n'étoit pas aidée & comme nourrie par une infinité d'autres petites racines rondes, flexibles, entrelacées de maniere à faire une groſſe motte ou bourrelet au pied de l'arbre à raz de terre ; du ſommet de la tige, ſortent des branches fort longues, qui ſont garnies de deux rangs de feuilles vertes, longues &

étroites : au bout du tronc il ſe forme une eſpece d'étui, d'où ſort un épi de petites fleurs, au-deſſous deſquelles naiſſent des fruits de la groſſeur d'une petite balle de paume, & dont on retire, ainſi que de ſon amande, une huile bonne pour éclairer. Quand le palmiſte eſt abattu, on coupe ſa tête à deux pieds ou deux pieds & demi au-deſſous de l'endroit où les branches feuillées prennent naiſſance ; & après qu'on a ôté l'extérieur, on trouve le chou ; ce ſont des parties comme feuillées, arrangées en éventail non déplié, blanches, tendres, délicates, & d'un goût approchant de celui des culs d'artichauts : on les appelle en cet état, *choux palmiſtes*. On les lave & on les mange en ſalade, ou bien on les fait bouillir dans l'eau avec du ſel ; puis on les met, tout égouttés, dans une ſauce blanche : on les met auſſi dans la ſoupe. Enfin, de quelque maniere qu'on les mange, ils ſont très-bons ; c'eſt une nourriture légere & de facile digeſtion ; mais comme pour l'avoir il faut ſacrifier l'arbre entier, on en mange moins ſouvent qu'on ne feroit ſans cela.

Le tronc des palmiers eſt excellent pour faire des tuyaux & des gouttieres, il ſert auſſi aux uſages du tour & de la menuiſerie. Entre pluſieurs eſpeces de palmiſtes, on en diſtingue une ſi épineuſe, que les Sauvages ſont obligés, avant de s'en ſervir, de brûler les épines, en faiſant du feu autour de l'arbre : le chou de cette eſpece eſt un peu jaune, d'un goût de noiſette & incomparablement meilleur que celui du palmiſte franc, dont les feuilles ſervent aux Sauvages à couvrir leurs caſes.

Ray cite, d'après *Ligon* & quelques autres Voyageurs, un palmier appellé *palmiſte royal* aux Antilles de l'Amérique, dont le tronc, qui a à peine demi-pied de diametre, a juſqu'à trois cents pieds de longueur. Un tel arbre, s'il exiſte, eſt ſans contredit un prodige ; mais M. *Adanſon* dit que ces Voyageurs veulent ſans doute parler du *rotan*, qui, en ſerpentant, entrelace tous les arbres d'une forêt ; car les plus grands palmiſtes que cet Auteur a vus dans l'Iſle de Gorée en Afrique, ne paſſent guere cent pieds, quoiqu'ils aient plus de deux pieds de diametre, ils n'ont ordinairement que ſoixante à quatre-vingts pieds de tige.

Les Malabares & autres peuples de l'Inde Orientale, ſe ſervent auſſi des feuilles d'une eſpece de palmiſte différent de celui d'Amérique, aſſez ſemblable à celui qui ſe voit au jardin du Roi. Le *palmiſte de l'Inde* eſt infiniment

infiniment plus fort & plus élevé; ſes feuilles ſont à l'extrémité de la branche, & diſpoſées en éventail. C'eſt ſur ces feuilles ou *olles*, plus conſiſtantes que celles du cocotier, que les Indiens écrivent; ils en prennent une entre le doigt index & le pouce de la main gauche: il y a une petite échancrure à l'ongle de ce pouce, qui ſert de point d'appui à un ſtilet de fer qu'ils tiennent de la droite, & avec lequel ils gravent avec une vîteſſe ſurprenante ce qu'ils veulent écrire dans la longueur de cette feuille, qui a aſſez d'épaiſſeur pour que les traits ne paroiſſent point du côté oppoſé: auſſi quand l'un eſt rempli, ſe ſert-on de l'autre. Le fruit de ce palmier eſt de la groſſeur d'une poire de coing, quand il eſt vert & un peu avancé; ſon écorce, qui a près d'un pouce d'épaiſſeur, renferme une pulpe moëlleuſe d'aſſez bon goût, qui fond en un inſtant dans la bouche, & y laiſſe une grande fraîcheur: l'écorce alors n'eſt bonne à rien; mais quand il eſt mûr, c'eſt tout le contraire: on ne ſuce que l'écorce, & l'on jette le dedans qui s'eſt changé en un noyau très-dur. Le tronc de ce palmier ſert aux mêmes uſages que celui du cocotier. L'on peut dire auſſi que le vin du palmiſte eſt encore plus eſtimé pour ſa douceur, que celui du cocotier. Il peut ſe conſerver potable juſqu'au troiſieme jour; plus il eſt récent, frais, & plus il eſt agréable; après ce temps, il devient aigre. Il ſe tire au moyen d'une inciſion faite à l'arbre.

Preſque tous ces arbres, lorſqu'ils ſont abattus, attirent de fort loin une multitude de gros ſcarabées noirs, qui s'introduiſent ſous l'écorce, dans la partie la moins dure, y dépoſent leurs œufs & produiſent des larves ou vers gros comme le pouce, dont les Créoles & les habitans des Antilles ſe régalent, après les avoir fait rôtir enfilés à des brochettes de bois. *Voyez* VER PALMISTE & *l'article* CAUMOUN.

PALMISTE. Nom donné à des oiſeaux du genre du merle, qui nichent dans les arbres palmiſtes; il y en a de différentes couleurs.

PALO DE CALENTURAS, eſt le nom que les Eſpagnols du Pérou donnent à l'arbre du *quinquina*. Voyez ce mot.

PALO DE LUZ. *Voyez* BOIS DE LUMIERE.

PALOMARIA. *Voyez à l'article* BAUME VERT.

PALOMBE. *Voyez* PIGEON RAMIER.

PALOURDE ou PÉLOURDE. Coquillage bivalve, aſſez commun ſur les côtes du Poitou, d'Aunis, de Saintonge & de Provence, & de la famille des cames à baſes ovales régulieres. *Voyez à l'article* CAME.

La couleur de ſa coquille eſt d'un blanc ſale, tirant ſur le jaunâtre; en quelques endroits elle eſt large d'un pouce, & longue d'un pouce & demi. M. *d'Argenville* dit que c'eſt une came à réſeaux fins & ſerrés, rayonnée du centre à la circonférence, traverſée de cercles, avec de grandes taches blanches, plus foncées que la couleur principale. Les valves ſont ordinairement dentelées & cannelées. Cet animal fait ſortir comme la boucarde, du côté le plus alongé de ſa coquille, un corps membraneux & liſſe, qui ſe diviſe en ſortant en deux tuyaux faits en croiſſant, minces & blancs, avec une ouverture garnie de petits poils blancs, qui en ſe repliant ſur eux-mêmes, ſervent à ſceller la bouche de l'animal, & à retenir l'eau dont il eſt rempli: ces deux tuyaux ſe communiquent intérieurement, de maniere que l'eau de la mer, qui s'infinue, ſoit par le canal ſupérieur, ſoit par le canal inférieur, ſe vide tout d'un coup, quand l'animal veut ſe remplir de nouvelle eau. Au moyen de cette opération réitérée, l'animal peut jeter de l'eau à près de quinze pieds de diſtance. Tout ſon mouvement conſiſte à porter en ligne droite une jambe triangulaire, de couleur blanche, dans l'endroit où la coquille eſt ſituée, & à l'oppoſite des deux tuyaux, ſans la replier ſur elle-même. Comme cette coquille eſt ordinairement dans un fond vaſeux, elle ne tend qu'à s'enſevelir & à ſe cacher dans la vaſe; elle tâte d'abord le terrain à gauche & à droite, & à force de mouvement elle s'y enfonce, en repliant ſa jambe ſous la valve qui touche à la terre. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710.* On en mange beaucoup à Marſeille & à Toulon.

PALTAS ou AGUACATE. *Voyez* AVOCAT.

PAMBE, *pambus*. Poiſſon plat qui a quelquefois douze à quinze pouces de long, ſur huit à dix de large: ſa couleur eſt d'un vert changeant; il eſt garni d'aiguillons tournés vers la tête, au deſſous deſquels il y a une longue pointe, tant ſur le dos qu'au ventre, à laquelle ſont attachées ſes nageoires, qui s'étendent juſqu'à la queue. Le pambe eſt fort eſtimé, & l'on en fait beaucoup d'uſage dans toutes les Indes Orientales, ſurtout dans l'Iſle d'Amboine & à la côte de Coromandel. Pour le conſerver long-temps, il ſuffit de le deſſécher au ſoleil, & quand on veut le manger, on le laiſſe quelque temps tremper dans l'eau pour l'attendrir. On a encore une autre méthode de le deſſécher, c'eſt de le couper par tranches & de le mettre ainſi dans une eſpece de ſaumure faite avec le tamarin: c'eſt du poiſſon confit de cette maniere que les Portugais appellent

peſcepara. Les vaiſſeaux expoſés à des voyages de long cours, en font de grandes proviſions.

PAMPELMOUSE. C'eſt le nom que les Siamois donnent à une eſpece d'orange de la groſſeur d'une tête humaine, dont la chair eſt excellente & d'un goût de fraiſe; entre cette chair pulpeuſe & la peau eſt une ſubſtance épaiſſe comme le doigt, blanchâtre & fort amere: le jus de ce fruit eſt très-rafraîchiſſant. La pampelmouſe n'eſt pas rare aux Iſles de France & de Bourbon, & dans pluſieurs autres de l'Océan Oriental. Elle eſt encore aſſez commune à Surinam, où elle a plus de douze pouces de diametre; ſa chair eſt un peu aigrelette, avec un véritable goût de raiſin. Ce fruit ſe trouve auſſi à Cayenne, où il a été apporté du Bréſil; il ne reſſemble pas mal à une très-groſſe poire; on nous a fait manger de ce fruit à différentes tables de Londres.

PAMPRE. Nom que les Anciens ont donné à un *ſarment de vigne*, communément orné de ſes feuilles & de ſon fruit; *pampinus aut capreolus vitis*.

PANACÉE. *Voyez* GRANDE BERCE.

PANACHE. Nom d'un petit coléoptere. Cet inſecte vient d'un ver qui ſe loge dans le bois & les troncs d'arbres, tels que le ſaule où il fait des trous ronds & profonds, ſe métamorphoſe en inſecte ailé, prend ſon eſſor & vole ſur les fleurs. On le diſtingue par ſes antennes pectinées d'un côté, d'où lui vient le nom de *panache*.

PANACHE ou PANESSE. *Voyez* PAON.

PANACHE DE MER. Eſpece de lithophite. *Voyez* PALME MARINE.

PANACOCO, eſt un très-grand arbre qui paſſe à Cayenne pour l'ébene noire. Son aubier, dit M. *de Préfontaine*, eſt auſſi compacte que ſon cœur, ou ſon bois proprement dit; il ſert à faire des pilons ſi durs qu'ils émouſſent le fer: chaque graine de cet arbre eſt comme un pois parfaitement rouge, avec une petite tache noire. Les Négreſſes en font des colliers, des chapelets, &c. Il y a un petit panacoco qui eſt une liane, dont on ſe ſert en tiſane; ſes fleurs ſont jaunes; le fruit eſt petit, rouge, marqueté de noir.

PANAIS ou PASTENADE, *paſtinaca*, eſt une plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

1°. LE PANAIS ORDINAIRE DES JARDINS, ou PASTENADE, ou le GRAND CHERVI CULTIVÉ, *paſtinaca ſativa latifolia*. Cette plante,

fort en uſage dans la cuiſine, eſt cultivée dans les jardins potagers, & dans les terres graſſes. Il paroît, dit M. *Deleuze*, qu'elle n'eſt qu'une variété de la ſuivante. Sa racine eſt longue, quelquefois groſſe comme le poignet, charnue, jaunâtre, ayant au milieu une corde ou nerf qui parcourt ſa longueur : elle eſt d'une aſſez bonne odeur & d'un goût agréable ; elle pouſſe une tige à la hauteur de trois ou quatre pieds, groſſe, droite, ferme, cannelée, vide & rameuſe ; ſes feuilles ſont amples, compoſées d'autres feuilles ſemblables à celles du térébinthe, oblongues, dentelées, velues, d'un vert brunâtre, rangées par paires, d'un goût aſſez agréable & aromatique. Les ſommités ſont terminées par des parafols qui ſoutiennent de petites fleurs jaunes, diſpoſées en roſe, auxquelles ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, grandes, ovales, minces & bordées d'un feuillet. Cette plante fleurit en Juillet & Août, la ſeconde année après qu'elle a été ſemée. Les racines de panais ſont plus nourriſſantes que les carottes. *Boerhaave* en employoit la graine pour les coliques néphrétiques & les abcès de la veſſie.

Les Anglois prétendent que les panais trop vieux cauſent le délire & la folie, ce qui fait qu'ils les appellent *panais foux*.

2°. LE PANAIS SAUVAGE ou le PETIT PANAIS, *paſtinaca ſylveſtris*. Cette plante differe de la précédente, non-ſeulement en ce que ſes feuilles ſont plus petites, mais auſſi en ce que ſa racine eſt plus menue, plus dure, blanche & moins bonne à manger : elle croît aux lieux incultes, dans les prés ſecs, ſur les collines & ailleurs parmi les plantes ſauvages : quoique ce panais ſoit moins recherché pour la cuiſine, on peut le ſubſtituer au précédent dans l'uſage médicinal : ſa fleur paroît en été : on prétend que par la culture & une ſemaille réitérée de ſa graine, on lui fait produire le panais cultivé, de même qu'avec la carotte ſauvage on fait naître la carotte cultivée.

3°. LE PANAIS SAUVAGE ÉTRANGER, *panax coſtinum*. Sa tige s'éleve beaucoup plus que les précédentes : ſes racines ſont vivaces, d'une odeur forte, & ſes feuilles recompoſées ; il en ſort dans le pays une gomme-réſine jaunâtre, ſemblable à l'*opoponax* ; voyez ce mot. Ses racines s'emploient pour purger : c'eſt un faux *coſtus*.

La racine de la premiere eſpece de panais eſt la plus tendre, d'une odeur & d'un goût beaucoup plus agréables, & plus facile à digérer qu'aucune autre eſpece : elle eſt diurétique, hyſtérique & fébrifuge ;

la marmelade de panais, légérement ſucrée, excite l'appétit & eſt très-propre pour les convaleſcens.

Jean Bauhin avertit avec raiſon de prendre garde de confondre les racines de panais avec celles de la ciguë, qui ont beaucoup de reſſemblance, tant par le goût douceâtre que par la figure : la mépriſe a, dit-on, occaſionné des accidens funeſtes.

PANAPANA. Nom que les Marins du Bréſil donnent à une eſpece de chien de mer connu ſous le nom de *marteau*. Voyez ce mot.

PANAVA ou PANOMA. *Voyez* BOIS DES MOLUQUES.

PANGOLIN ou PANGGOELING. Nom que les Indiens de l'Aſie méridionale donnent à une eſpece d'animal que les François habitués aux Indes Orientales appellent improprement *lézard écailleux ;* car cet animal dont il y a deux eſpeces, l'une que les Indiens nomment dans leur Langue *pangolin*, & l'autre *phatagin*, eſt un quadrupede vivipare, au lieu que les lézards ſont des *reptiles ovipares*. Ce ſont, dit M. *de Buffon*, deux eſpeces extraordinaires, peu nombreuſes, aſſez inutiles & dont la forme bizarre ne paroît exiſter que pour faire la nuance de la figure des quadrupedes à celle des reptiles ; on les trouve auſſi en Afrique.

Le pangolin & le phatagin ont, il eſt vrai, au premier coup d'œil, quelque reſſemblance avec le lézard ; mais ils ont d'autres caracteres très-diſtinctifs. Le *pangolin* eſt de la longueur de trois pieds, ſa queue eſt à-peu-près de la même longueur : le *phatagin* eſt plus petit. Ils ne vivent que de fourmis : ils ont la langue très-longue, la gueule étroite & ſans dents apparentes ; le corps très-alongé ; ils ont cinq ongles à chaque pied. Tous les lézards ſont recouverts en entier, & juſques ſous le ventre, d'une peau liſſe & bigarrée de taches qui repréſentent des écailles ; mais le pangolin & le phatagin ſont recouverts de véritables écailles, excepté ſous la gorge, ſous la poitrine & ſous le ventre. Le phatagin, comme tous les autres quadrupedes, a du poil ſur toutes ces parties inférieures du corps ; le pangolin n'a qu'une peau liſſe & ſans poil dans ces endroits-là. Les écailles qui revêtent & couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux, ne ſont pas collées en entier ſur la peau ; elles y ſont ſeulement fortement adhérentes par leur partie inférieure : elles ſont mobiles comme les piquans du porc-épic : & elles ſe relevent ou ſe rabaiſſent à la volonté de l'animal ; elles ſe hériſſent lorſqu'il eſt irrité ; elles ſe hériſſent encore plus lorſqu'il ſe met en boule comme le hériſſon. Ces écailles ſont ſi groſſes, ſi

dures & ſi piquantes qu'elles rebutent tous les animaux de proie ; c'eſt une cuiraſſe offenſive, dit M. *de Buffon*, qui bleſſe autant qu'elle réſiſte ; les animaux les plus cruels & les plus affamés, tels que le tigre, la panthere, ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés ; ils les foulent, ils les roulent ; mais en même temps ils ſe font des bleſſures larges & douloureuſes dès qu'ils veulent les ſaiſir ; ils ne peuvent ni les violenter, ni les écraſer, ni les étouffer en les ſurchargeant de leur poids. Ce ſont de tous les animaux, ſans en excepter même le *porc-épic*, ceux dont l'armure eſt la plus forte & la plus offenſive ; enſorte qu'en contractant leur corps & préſentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Lorſque le pangolin & le phatagin ſe refferrent, ils ne prennent pas, comme le hériſſon, une figure globuleuſe & uniforme ; leur corps en ſe contractant ſe met en peloton ; mais leur groſſe & longue queue reſte au dehors, & ſert de cercle ou de lien au corps. Cette partie extérieure par laquelle il paroît que ces animaux pourroient être ſaiſis, ſe défend d'elle-même ; elle eſt garnie deſſus & deſſous d'écailles auſſi dures & auſſi tranchantes que celles dont le corps eſt revêtu, & les côtés de la queue ſont revêtus d'écailles tranchantes qui ôtent toute priſe à leurs ennemis les plus voraces. Mais l'eſpece humaine triomphe par force & par adreſſe de toutes les eſpeces d'animaux. Les Negres mangent la chair du pangolin & du phatagin qu'ils trouvent délicate & ſaine, & ils ſe ſervent de leurs écailles à pluſieurs petits uſages.

Le pangolin & le phatagin n'ont rien de rebutant que la figure ; ils ſont doux, innocens, & ne font aucun mal ; ils ne ſe nourriſſent que d'inſectes ; ils courent lentement ; & à l'approche du danger ſe retirent, quand ils peuvent, dans des trous de rochers, ou dans les terriers qu'ils ſe creuſent & où ils font leurs petits : on voit deux pangolins dans le cabinet de Chantilly. On nomme auſſi cet animal *diable de Java*, ou de *Tavoyen*, ou de *Tayven*.

PANICAUT, & PANICAUT DE MER. *Voyez* CHARDON ROLAND.

PANIS ou PANIZ, *panicum*, eſt une plante que *Dioſcoride* compte parmi les eſpeces de blé, & *Galien* parmi les légumes : ſelon *Lémery*, le panis reſſemble en tout au millet, excepté que ſes fleurs & ſes graines naiſſent dans des épis fort ſerrés ; au lieu que celles du millet naiſſent en bottes & en bouquets. Les graines du panis ſont en grand nombre, plus petites & plus rondes que celles du millet, luiſantes, enveloppées

de follicules blanches, jaunâtres ou purpurines. Le calice des panis, dit M. *Adanſon*, a deux balles & renferme deux fleurs, dont l'une eſt hermaphrodite & l'autre eſt mâle ou avorte (ſelon d'autres Auteurs, le calice ne renferme qu'une fleur & eſt formé de trois balles, dont une plus petite que les autres); & il eſt accompagné d'une enveloppe compoſée d'une à dix écailles en forme de ſoies, ou d'une ſeule piece découpée en dix à trente piquans. Toutes les eſpeces de panis ont trois étamines, deux ſtyles & deux ſtygmates en pinceau. La gaîne de leurs feuilles eſt applatie par les côtés avec ou ſans couronne de poils.

On ſeme le panis dans les champs en Allemagne, en France, en Italie: il demande une terre légere, ſablonneuſe, humide. On faiſoit autrefois beaucoup plus d'uſage du panis dans la boulangerie qu'aujourd'hui: on voit cependant encore dans la Hongrie, dans la Boheme, & en quelques autres lieux de l'Allemagne, des perſonnes qui font avec la ſemence mondée de ſon écorce, des bouillies & des crêmes qui ne ſont pas défagréables; on la fait cuire dans du lait comme du riz; elle eſt aſtringente, elle nourrit peu, & ſe digere difficilement. Les oiſeaux ſont aſſez friands de cette graine.

PANORPE, *panorpa*, *aut muſca ſcorpiura*. Nom que divers Naturaliſtes donnent à la *mouche ſcorpion*, appellée ainſi de ſa partie antérieure, faite comme celle du ſcorpion: c'eſt la fauſſe guêpe de *Swammerdam*, qui infeſte les raiſins; elle fréquente auſſi les prairies. *Voyez* MOUCHE-SCORPION.

PANTAGA, eſt l'arbre du ſantal rouge. *Voyez au mot* SANTAL.

PANTHERE, ONCE & LÉOPARD. Nous allons réunir ſous cet article, d'après l'illuſtre M. *de Buffon*, ces trois eſpeces d'animaux, qui non-ſeulement ont été pris les uns pour les autres par les Naturaliſtes, mais qui même ont été confondus avec les eſpeces du même genre qui ſe ſont trouvées en Amérique. Ces animaux ſont propres à l'ancien Continent, & ſur-tout aux climats chauds; ils ne ſe ſont jamais répandus dans les pays du Nord, ni même dans les régions tempérées.

La premiere eſpece de ce genre, eſt la grande panthere, que nous appellerons ſimplement *panthere*, *panthera*.

Le corps de cet animal, lorſqu'il a pris ſon accroiſſement entier, a cinq ou ſix pieds de longueur, en le meſurant depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, laquelle eſt longue de deux pieds. Sa peau eſt pour le fond du poil, d'un fauve plus ou moins foncé ſur le dos &

ſur les côtés du corps, & d'une couleur blanchâtre ſous le ventre : elle eſt marquée de taches noires en grands anneaux, ou en forme de roſe ; ces anneaux ſont biens ſéparés les uns des autres ſur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, & la plupart ont une ou pluſieurs taches au centre, de la même couleur que le tour de l'anneau ; ces mêmes anneaux, dont les uns ſont ovales, & les autres circulaires, ont ſouvent plus de trois pouces de diametre : il n'y a que des taches pleines ſur la tête, ſur la poitrine, ſur le ventre & ſur les jambes.

La ſeconde eſpece eſt l'*once*. Cet animal eſt beaucoup plus petit que la panthere, n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur : il a le poil plus grand que la panthere, la queue de trois pieds de longueur, & quelquefois davantage. Le fond du poil de l'once eſt d'un gris blanchâtre ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc ſous le ventre ; les taches ſont à-peu-près de la même forme, & de la même grandeur que celle de la panthere.

La troiſieme eſpece eſt le *léopard*. C'eſt un animal du Sénégal, de la Guinée & des autres pays Méridionaux du vieux Continent. Il eſt un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthere, n'ayant guere plus de quatre pieds de longueur : la queue a deux pieds ou deux pieds & demi : le fond du poil ſur le dos & ſur les côtés du corps eſt d'une couleur fauve, plus ou moins foncée : le deſſous du ventre eſt blanchâtre : les taches ſont en anneaux ou en roſes ; mais ces anneaux ſont beaucoup plus petits que ceux de la panthere ou de l'once, & la plupart ſont compoſés de quatre ou cinq petites taches pleines ; il y a auſſi de ces taches pleines, diſpoſées irréguliérement.

Ces trois animaux ſont, comme l'on voit, très-différens les uns des autres. Les Fourreurs appellent les peaux de la premiere eſpece, *peaux de panthere ;* ils appellent ceux de la ſeconde eſpece, *peaux de tigre d'Afrique ;* enfin, ils appellent improprement *peaux de tigre*, celles de l'animal que nous appellons *léopard*.

La panthere que nous avons vu vivante, continue M. *de Buffon*, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens bruſques, & le cri ſemblable à celui d'un dogue en colere. Elle a la langue rude & très-rouge, les dents fortes & pointues, les ongles aigus, tranchans & durs, la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé, ſemée de taches noires arrondies en anneaux. La panthere eſt de la taille & de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

La

La panthere, cet animal qui habite les climats brûlans de l'Aſie & de l'Afrique, & qui repaire dans les forêts les plus épaiſſes, paroît être d'un naturel fier, ſauvage & peu flexible; l'induſtrie humaine la dompte plutôt qu'elle ne l'apprivoiſe: jamais elle ne perd en entier ſon caractere féroce, ſanguinaire; cependant on s'en ſert pour la chaſſe, mais il faut beaucoup de ſoin pour la dreſſer, & encore plus de précautions pour la conduire & l'exercer. On la mene ſur une charrette, enfermée dans une cage de fer, dont on lui ouvre la porte lorſque le gibier paroît; elle s'élance avec impétuoſité vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre ſauts, la terraſſe & l'étrangle: mais ſi elle manque ſon coup, elle devient furieuſe, & ſe jette quelquefois ſur ſon maître, qui d'ordinaire prévient ce danger, en portant avec lui des morceaux de viande, ou des animaux vivans, comme des agneaux, des chevreaux, & lui en jette un pour oppoſer à ſa rage & calmer ſa fureur.

L'once, au contraire, s'apprivoiſe aiſément, on la dreſſe à la chaſſe; elle eſt aſſez douce pour ſe laiſſer manier & carreſſer à la main. Il y en a de ſi petites, qu'un cavalier peut les porter en croupe. Auſſi-tôt que le Chaſſeur apperçoit une gazelle, il fait deſcendre l'once, qui eſt ſi légere, qu'en trois bonds elle ſaute au cou de la gazelle, quoiqu'elle coure fort vîte: ſi la gazelle lui échappe, elle demeure ſur la place, honteuſe & confuſe.

L'eſpece de l'once paroît être plus nombreuſe & plus répandue que celle de la panthere: on la trouve très-communément en Barbarie, en Arabie, & dans toutes les parties Méridionales de l'Aſie; elle s'eſt même étendue juſqu'à la Chine, où on l'appelle *Hinen-pao*.

Ce qui fait qu'on ſe ſert de l'once pour la chaſſe, dans les climats chauds de l'Aſie, c'eſt que les chiens y ſont très-rares; il n'y a, pour ainſi dire, que ceux qu'on y tranſporte, & encore perdent-ils, en peu de temps, leur voix & leur inſtinct. En Europe, nos chiens n'ont pour ennemi que le loup; mais dans un pays rempli de tigres, de lions, de pantheres, de léopards & d'onces, qui ſont tous plus forts & plus cruels que le loup, il ne ſeroit pas poſſible de conſerver des chiens. Au reſte, l'once n'a point l'odorat auſſi fin que le chien, elle ne ſent pas les bêtes à la piſte; il ne lui ſeroit pas poſſible non plus de les atteindre dans une courſe ſuivie, elle ne chaſſe qu'à vue. Souvent elle grimpe ſur les arbres, pour attendre les animaux au paſſage, & ſe laiſſer tomber deſſus:

cette maniere d'attraper la proie eſt commune à la panthere, au léopard, à l'once & au carcajou.

Le léopard a les mêmes mœurs & le même naturel que la panthere, & je ne vois nulle part, dit M. *de Buffon*, qu'on l'ait apprivoiſé comme l'once, ni que les Negres de Guinée & du Sénégal, où il eſt très-commun, s'en ſoient jamais ſervis pour la chaſſe. L'eſpece du léopard paroît être ſujette à plus de variétés que celle de la panthere & de l'once ; cependant dans toutes les peaux de léopard, les taches ſont chacune à-peu-près de la même grandeur, & c'eſt plutôt par la force de la teinte qu'elles different, étant moins fortement exprimées dans quelques-unes de ces peaux, & beaucoup plus fortement dans d'autres.

La panthere, l'once & le léopard, ſe plaiſent en général dans les forêts touffues, & fréquentent ſouvent les bords des fleuves & rodent autour des habitations iſolées, où ils cherchent à ſurprendre les animaux domeſtiques, & les bêtes ſauvages qui viennent avec ſécurité chercher les eaux. Ils ſe jettent rarement ſur les hommes, quand même ils ſeroient provoqués, il faut cependant en excepter les grands accès de colere : la ſeule vue d'un homme met ordinairement le léopard en fuite. Ils grimpent avec beaucoup d'adreſſe & d'agilité ſur les arbres, où ils ſuivent les chats ſauvages, & les autres animaux qui ne peuvent leur échapper ; nous avons dit qu'il leur arrive quelquefois de reſter ſur les arbres & de guêter au paſſage les animaux, ils ſe laiſſent tomber deſſus, les déchirent cruellement avec leurs griffes, leurs dents, & les dévorent. Quoiqu'ils ne vivent que de proie, & qu'ils ſoient ordinairement fort maigres, les Voyageurs prétendent que leur chair n'eſt pas mauvaiſe à manger ; les Indiens & les Negres la trouvent bonne, mais il eſt vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, & qu'ils s'en régalent comme ſi c'étoit un mets délicieux. A l'égard de leurs peaux, elles ſont toutes précieuſes, & font de très-belles fourrures. La plus belle & la plus chere eſt celle du léopard : une ſeule de ces peaux coûte huit ou dix louis, lorſque le fauve en eſt vif & brillant, & que les taches en ſont bien noires & bien terminées.

Dapper (*Deſcription du pays des Negres*, *page 257*) dit que quand on a pris quelque léopard dans un des villages où le Roi du pays des Negres ne demeure pas, on eſt obligé de le porter au lieu de ſa réſidence. Ils regardent le léopard comme le roi des forêts ; ce qui a produit une plaiſante coutume. Les habitans du village royal vont au devant des

porteurs du léopard pour ſe battre avec eux, croyant qu'il leur ſeroit honteux qu'un autre Roi que le leur entrât dans la place ſans avoir réſiſté auparavant : on en vient d'abord aux mains ; enfin le combat ceſſe à l'arrivée d'un Député du Roi Negre, qui introduit les athletes dans le village ; on les mene en triomphe ſur le marché, où tout le peuple eſt aſſemblé : là on écorche le léopard ; on lui arrache les dents : c'eſt le lot du Roi Negre ; puis on fait cuire ſa chair, on la diſtribue au peuple, qui paſſe tout ce jour-là comme ſi c'étoit une fête ſolemnelle. Le Roi ne mange point de cette chair ; parce que, dit-il, *nul animal ne mange ſon ſemblable* : il ne veut pas même s'aſſeoir ſur ſa peau, ni marcher deſſus. Pour éviter ce malheur il la fait vendre auſſi-tôt. Quant aux dents, il en fait préſent à ſes femmes, qui les pendent à leurs habits ou en font des colliers mêlés de corail.

PANTOUFLIER. *Voyez* MARTEAU.

PAON, *pavo*. C'eſt un oiſeau connu de tout le monde (c'eſt le *thuchim* des Hébreux) & diſtingué de tous les autres bipedes ou oiſeaux par la longueur de ſa queue & par les yeux brillans dont elle eſt ornée. Le paon eſt du genre des poules & grand comme un dinde médiocre : le mâle a la tête, le cou & le commencement de la poitrine d'une couleur bleue foncée ; la tête petite à proportion du corps, ornée de deux taches grandes, oblongues, dont l'une paſſe par-deſſus les yeux ; l'autre plus courte, mais plus épaiſſe, eſt ſituée au-deſſous des yeux, puis ſuivie d'une troiſieme marque noire : il porte au ſommet de la tête une huppe qui n'eſt point entiere comme dans quelques autres oiſeaux ; mais compoſée en quelque ſorte de vingt-quatre tiges nues, foibles, verdâtres, qui portent en leurs ſommités des eſpeces de fleurs de lis bleuâtres. Le paon a le bec griſâtre, très-ouvert, courbé comme dans tous les oiſeaux qui vivent de grain, avec des narines fort larges : l'iris des yeux eſt jaunâtre : le cou eſt un peu long & fort menu à proportion du corps ; le dos eſt d'un blanc tiqueté de fauve & de taches noires tranſverſales ; les aîles ſont pliées, noires en-deſſus du côté du dos, & rouſſes en-deſſous du côté du ventre, ainſi qu'en dedans : la queue diſpoſée de façon qu'elle eſt comme diviſée en deux ; car lorſqu'elle s'étend en forme de roue, il y a des plumes plus petites, brunâtres, qui ſemblent compoſer la queue entiere : elles ne ſont pas roides comme les plus longues, mais étendues comme dans la plupart des oiſeaux ; de ſorte qu'il faut néceſſairement que les plus longues s'inſerent

dans un muſcle, au moyen duquel elles puiſſent ſe redreſſer & s'étendre. *Belon* dit que ces dernieres naiſſent du croupion, & que les premieres ſont faites pour les ſoutenir. Le croupion eſt d'un vert foncé, & l'oiſeau le dreſſe avec ſa longue queue : les plumes du croupion ſont courtes & comme tuilées ; elles dérobent la vue d'une partie des longues plumes de la queue, qui étant étendues ſont toutes de couleur de châtaigne, ornées de lignes dorées très-élégantes, qui vont de bas en haut, & terminées par d'autres plumes fourchues, d'un vert très-foncé, qui reſſemblent à des queues d'hirondelles. Les ronds, ou, comme le dit *Pline*, les *yeux des plumes* ont l'éclat de la chryſolite, & des couleurs d'or & de ſaphir. Ce mêmes yeux ſont compoſés de quatre cercles, dont le premier eſt d'or, le ſecond châtain, le troiſieme vert, & celui du milieu eſt bleu ou de ſaphir, à-peu-près de la figure & de la grandeur d'une féverole. Ces couleurs ont la beauté majeſtueuſe de l'arc-en-ciel & les reflets pétillans des pierreries. Les cuiſſes, les jambes & les pieds ſont d'un cendré parſemé de taches noires, & armés d'éperons ou d'ergots très-forts, à la maniere des coqs : le ventre près de l'eſtomac eſt d'un bleu verdâtre, noirâtre ou du moins brunâtre vers l'anus. C'eſt ainſi que la Nature a réuni ſur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel & de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de ſa magnificence : elle les a mêlées, aſſorties, nuancées, fondues de ſon inimitable pinceau, & en a fait un tableau unique où elles tirent de leurs mêlanges avec des nuances plus ſombres & de leurs oppoſitions entr'elles un nouveau luſtre & des effets de lumiere ſi ſublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

La femelle qui s'appelle *paoneſſe* ou *panache*, n'a pas les couleurs du plumage ſi brillantes que le mâle : elle eſt d'un gris cendré, tirant ſur le brunâtre ; le ſommet de la tête & la huppe ſont de même couleur, tachetés cependant de points verdâtres ; l'iris des yeux eſt tout-à-fait plombé ; le menton tout blanc ; les plumes du cou ondées, vertes, blanches aux extrémités près de la poitrine. Sa queue n'a pas le beau pennage du mâle.

La Nature a pourvu le paon de très-grandes aîles, afin qu'il puiſſe s'élever en l'air & aller ſe percher ſur les toits, dans les arbres & ſur les lieux élevés où il ſe plaît, mais il dégrade les tuiles & autres eſpeces de couvertures des bâtimens ; les paons cauſent auſſi beaucoup de dégâts aux jardins. Comme l'oie, il ſert de garde aux maiſons où il eſt ; c'eſt

une ſentinelle vigilante qui crie ordinairement quand elle voit quelqu'un, mais ſon cri eſt triſte & déſagréable.

Le paon ſe nourrit des mêmes alimens que les poules, il aime ſurtout l'orge: il a la lubricité du coq; il peut ſatisfaire à ſix femelles; ſon ardeur le porte à attaquer même celle qui couve, & à caſſer ſes œufs, à moins qu'il n'en trouve d'autres qu'il puiſſe cocher à diſcrétion: auſſi ſa femelle cache-t-elle ſon nid, autant qu'elle le peut, dans un lieu retiré. Elle pond douze œufs à chaque couvée, mais la premiere couvée n'eſt que de ſix; ces œufs ont la coque dure, griſâtre & joliment tachetée: les petits ſont difficiles à élever, on les nomme *paonneaux*. Dès l'âge de trois ans ils ſont en état de ſe reproduire; il s'accouplent au printemps. On obſerve que, juſqu'à ce qu'ils ſoient un peu forts, ils portent mal leurs aîles, les ont traînantes, & ne ſavent pas encore s'en ſervir. Dans ces commencemens, dit M. *de Buffon*, la mere les prend tous les ſoirs ſur ſon dos & les porte l'un après l'autre ſur la branche où ils doivent paſſer la nuit; le lendemain matin elle ſaute devant eux du haut de l'arbre en bas, & les accoutume à en faire autant pour la ſuivre, & à faire uſage de leurs aîles. Lorſque les petits ont quarante jours d'âge, l'aigrette commence à leur pouſſer, & alors ils ſont malades comme les dindonneaux lorſqu'ils pouſſent le *rouge*: ce n'eſt que de ce moment que le coq paon les reconnoît pour les ſiens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les pourſuit comme étrangers.

L'on prétend que ces oiſeaux ſont étrangers d'origine, & qu'ils ont été apportés des Indes en Europe, où ils ſe ſont bien naturaliſés; ils ſont à préſent communs par-tout: ils tiennent le premier rang parmi les oiſeaux domeſtiques, comme l'aigle entre les oiſeaux de proie; mais ils étoient autrefois ſi rares, qu'on n'en voyoit que dans les Cours des Princes à cauſe de leur beauté raviſſante: on les appelloit *oiſeaux de Médie* ou *de Perſe*.

Le paon eſt le ſeul des oiſeaux, à l'exception du coq d'Inde, de l'outarde, qui ait la faculté d'étendre ſa queue en rond, comme s'il ſe plaiſoit à en faire voir les yeux rayonnans (On connoit auſſi une eſpece de pigeon qui porte ſa queue étendue en rond, & qu'on appelle *pigeon-paon*). M. *Pluche* obſerve que le paon eſt à la vue ce qu'eſt le roſſignol à l'oreille: cet oiſeau, dit-il, l'emporte ſur le coq, les canards, le martin-pêcheur, le chardonneret, les perroquets, le faiſan, &c. Au milieu de tous ces oiſeaux dont la parure eſt magnifique, on diſtingue le paon,

les yeux ſe réuniſſent ſur lui. M. *de Buffon* dit dans ſon *Hiſtoire Naturelle des Oiſeaux*, que ſi l'empire appartenoit à la beauté & non à la force, le paon ſeroit ſans contredit le roi des oiſeaux: il n'en eſt point ſur qui la Nature ait verſé ſes tréſors avec plus de profuſion; la figure noble, l'air de ſa tête ornée d'une aigrette mobile & légere, la légéreté ou l'élégance de ſa taille, ſa démarche grave & majeſtueuſe, les couleurs de ſon corps, les yeux & les nuances de ſa queue, l'or & l'azur dont il brille de toute part, couleurs qui changent à différens aſpects; cette roue qu'il promene avec pompe, ſa contenance pleine de dignité & de fierté, l'attention même avec laquelle il étale ſes avantages aux yeux d'une compagnie que la curioſité lui amene; tout en eſt ſingulier & raviſſant: mais fier de tant d'appas lorſqu'il voit les yeux toujours fixés ſur lui, il marche en face du ſoleil, ſe mire dans ſa queue, alors il ſemble enfler d'orgueil. C'eſt auſſi ſous cet aſpect éclatant que, dans la ſaiſon du printemps, il ſe préſente aux yeux de ſa femelle pour la ſéduire..... Cet oiſeau eſt tout ſeul un ſpectacle éblouiſſant, & ſa beauté a été cauſe qu'il a été conſacré à la Déeſſe *Junon*.

Voici ce que dit M. *de Buffon* concernant les amours du paon. Si la femelle vient tout-à-coup à paroître devant le paon; ſi les feux de l'amour ſe joignant aux ſecretes influences de la ſaiſon, le tirent de ſon repos, lui inſpirent une nouvelle ardeur & de nouveaux deſirs, alors toutes ſes beautés ſe multiplient, ſes yeux s'animent & prennent de l'expreſſion, ſon aigrette s'agite ſur ſa tête & annonce l'émotion intérieure. Les longues plumes de ſa queue déploient en ſe relevant leurs richeſſes éblouiſſantes, ſa tête & ſon cou ſe renverſant noblement en arriere, ſe deſſinent avec grace ſur ce fond radieux, où (dans un beau jour de printemps) la lumiere du ſoleil ſe joue en mille manieres, ſe perd & ſe reproduit ſans ceſſe, & ſemble prendre un nouvel éclat plus doux & plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées & plus harmonieuſes; chaque mouvement de l'oiſeau produit des milliers de nuances nouvelles, des germes de reflets ondoyans & fugitifs, ſans ceſſe remplacés par d'autres reflets & d'autres nuances toujours diverſes & toujours admirables. Le paon ne ſemble alors connoître ſes avantages que pour en faire hommage à ſa compagne, qui en eſt privée ſans en être moins chérie; & la vivacité que l'amour mêle à ſon action, ne fait qu'ajouter de nouvelles graces à ſes mouvemens qui ſont naturellement nobles, fiers & majeſtueux, & qui dans ces momens ſont accompagnés

d'un murmure énergique & ſourd qui exprime le deſir. Mais ſes plumes brillantes qui ſurpaſſent en éclat les plus belles fleurs, ſe flétriſſent auſſi comme elles, & tombent chaque année. Le paon, comme s'il ſentoit la honte de ſa perte, craint de ſe faire voir dans cet état humiliant, & cherche les retraites les plus ſombres pour s'y cacher à tous les yeux, juſqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant ſa parure accoutumée, le ramene ſur la ſcene pour y jouir de l'hommage dû à ſa beauté. Nous avons dit ci-deſſus qu'il eſt ſenſible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ſes belles plumes, c'eſt de lui donner des regards d'attention & des louanges; au contraire, ſi on paroît le regarder froidement & ſans beaucoup d'intérêt, il replie tous ſes tréſors & les cache à qui ne ſait point admirer.

On voit plus communément dans les pays ſeptentrionaux des *paons blancs* que des paons colorés, & quoiqu'ils aient la même configuration & les mêmes caracteres que notre paon vulgaire, nous ne ſavons pas trop par quelle raiſon il y a des perſonnes qui les trouvent plus merveilleux que les nôtres; au reſte les Ruſſes & les Danois en diſent autant des nôtres : c'eſt ainſi que l'on apprécie davantage ce qui naît chez l'étranger; cependant le paon coloré doit être le plus admirable. *Antoine Mizauld* rapporte, que ſi l'on veut produire une race de paons blancs, il n'y a qu'à tenir les femelles qui pondent & couvent, enfermées dans des lieux tendus en blanc de toutes parts; il prétend que leurs yeux étant continuellement frappés de cette couleur blanche, les petits en reçoivent l'impreſſion. Notre Auteur avoue qu'il ne ſait pas encore ſi ce ſecret a jamais été éprouvé; & nous n'y avons aucune foi. Le paon blanc a ſur les longues plumes de ſa queue les mêmes yeux ou ronds, & également conformés, à la couleur près. Ces paons ne ſont que des variétés du paon ordinaire. M. *Briſſon* fait mention du *paon panaché*, *pavo varius*, (c'eſt le produit du mêlange du paon ordinaire & du paon blanc), & de l'eſpece d'oiſeau appellé *hocco*, voyez ce mot; & du *paon du Thibet*, *pavo Tibetanus*, c'eſt le *chin-tchien-khi* des Chinois; ſon plumage eſt par ondes blanches, bleues, violettes & dorées; *voyez* CHIN-QUIS.

Aldrovande a repréſenté & décrit le *paon du Japon* mâle & femelle: cet oiſeau eſt auſſi d'une rare beauté; ſa queue a cependant moins de plumes que celle des paons de France, la couleur en eſt plus brune; les yeux de la queue ſont beaucoup plus grands; les plumes du dos

ſont vertes & bleues ; celles de la poitrine ſont d'un jaune doré, mêlé de vert & de bleu ; le commencement des aîles eſt bleu & vert.

Le *paon de la Chine* eſt d'un brun châtain, le mâle a deux ergots dans la longueur de chaque jambe.

Aux environs de Barroche, ville du Royaume de Cambaye, il y a, dit *Tavernier*, quantité de paons diſperſés dans les champs par troupes; ils ſont très-ſauvages, & s'enfuient au travers des brouſſailles dès qu'ils apperçoivent le Chaſſeur. Ils ſe perchent la nuit ſur les arbres; on en approche avec une eſpece de banniere où des paons ſont repréſentés de chaque côté, on met des chandelles allumées au haut du bâton ; la lumiere ſurprenant le paon, fait qu'il alonge le cou juſques ſur le bâton, où il ſe prend dans une corde à nœuds coulans que tire celui qui tient la banniere. Il ſe trouve auſſi des paons ſauvages à la côte de Coromandel. Le paon d'Afrique ou de Guinée, *avis Afra*, *aut pavo Africanus*, eſt la *Demoiſelle du Numidie.* Voyez ce mot.

Sur les confins d'Angola, on trouve un bois environné de murs, où l'on éleve des paons, dont les plumes ſervent à faire les paraſols & les enſeignes du Roi. Celui de ſes ſujets qui voleroit de ces plumes ſeroit puni par l'eſclavage.

Les Auteurs de la *ſuite de la Mat. Médic.* diſent que le paon eſt aujourd'hui un oiſeau de peu d'uſage en aliment : ſa chair dure, ſeche & difficile à digérer, le fait rejeter de toutes les bonnes tables ; mais en Médecine, cette chair eſt eſtimée contre le vertige ; les bouillons qu'on en fait ſont diurétiques : la fiente de cet animal paſſe pour être ſpécifique contre l'epilepſie : la doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros : on eſtime l'uſage de ſes œufs propre à remédier à la goutte vague.

PAON. On donne auſſi ce nom à un grand & beau papillon, ſur les aîles duquel ſont peints des yeux chatoyans ſemblables à ceux de la queue du paon. *Voyez* au mot CHENILLES A TUBERCULES. Voyez auſſi *œil de paon* & *chenille épineuſe.*

PAON MARIN, *pavo marinus*, eſt un poiſſon à nageoires épineuſes, mis dans le rang des *labres :* il eſt orné des plus belles couleurs, vert, bleu, noir & rouge. *Voyez* TOURD.

PAON DE MER, petit inſecte obſervé dans les Mers de Ceylan, par M. *Godeheu ;* le corps de ce petit inſecte eſt d'une forme alongée, il porte ſur la tête deux cornes terminées par quelques nervures très-déliées.

déliées. Lorſqu'on obſerve cet inſecte au microſcope, on voit ſa queue ornée d'un panache ſingulier, elle ſe termine en deux branches, de chacune deſquelles ſortent quatre véritables plumes couleur de roſe, qui contraſtent avec la couleur verdâtre de ſon corps. *Conſultez le III. tom. des Mém. préſentés à l'Académie Royale des Sciences.*

PAON DE MER, dit *l'oiſeau de combat.* Voyez ce mot.

PAON DES ROSES, oiſeau connu à Cayenne ſous ce nom : il n'a de rapport avec le paon que par la maniere de ſoutenir ſa queue : d'ailleurs il a le caractere & la forme du râle : il fréquente les prairies & ſuit le cours des ruiſſeaux : ſa queue eſt longue & bien fournie. *Conſultez* le *Journal d'Hiſtoire Naturelle*, par M. l'Abbé *Rozier. Mars*, 1772.

PAPAICOT, arbre des Iſles de l'Amérique, qui ne pouſſe aucune branche, & dont les feuilles qui reſſemblent à celles du figuier, regnent le long du tronc, & font au ſommet une eſpece de couronne : il porte ſous ſes feuilles des fruits orangés, de la groſſeur d'une poire de coing, dont la chair eſt ſemblable à celle du melon, mais doucereuſe & fade. On dit que dans l'iſle de la Guadeloupe, ils deviennent auſſi gros que nos plus beaux melons. Le papaicot n'eſt peut-être qu'une ſorte de *papayer.* Voyez *ce mot.*

PAPAROI. Nom donné à une eſpèce de grenadier à fleurs doubles. *Voyez* les mots GRENADIER & BALAUSTIER.

PAPAS. *Voyez* BATATTE.

PAPAYER ou PAPAU, *papaya aut pinoguacu*, arbre de l'Amérique & des Indes orientales, dont on diſtingue deux eſpeces, l'une mâle & l'autre femelle : la premiere, dit *Feuillée*, ne porte que des fleurs ſans fruits, & la ſeconde ne fructifie point ſans être fécondée par la premiere, ainſi qu'on l'a remarqué dans les papayers qui ont fleuri dans les ſerres chaudes du Jardin du Roi, & qui étant tous de l'eſpece femelle n'ont point fructifié faute des mâles. *Piſon* aſſure cependant que chaque individu porte des fleurs & des fruits, ſans avoir beſoin l'un de l'autre. La différence qu'on y remarque eſt que l'eſpece appellée mâle a les feuilles moins grandes que la femelle, & qu'elle eſt commune dans les forêts. L'eſpece femelle y eſt plus rare & ſe cultive dans les jardins ; plus de la moitié inférieure de la tige dans l'une & l'autre eſpece eſt ſans feuilles (le reſte en eſt garni tout autour), ſans branches & couverte d'une écorce cendrée. Peut-être que ces differences ou diſtinctions de ſexe dans les papayers ne proviennent

que de leur fécondité, conſidérés les uns comme ſauvages, les autres comme cultivés.

Le PAPAYER MALE, *pinoguacu mas*, croît à la hauteur de vingt pieds, & eſt de la groſſeur de la cuiſſe ; ſon bois eſt creux & ſpongieux en dedans, ſi tendre qu'on peut le couper entiérement en travers d'un ſeul coup de ſabre ; il s'éleve en peu de temps : ſes feuilles ſont à-peu-près grandes comme celles du figuier, découpées en ſix ou ſept parties, attachées à des queues longues, groſſes, rondes, creuſes, rougeâtres & recourbées : ſes fleurs ſont longues, diſpoſées en étoiles jaunâtres, inodores : elles ſont, dit-on, ſtériles.

Le PAPAYER FEMELLE, *pinoguacu fœmina*, que l'on cultive dans les jardins au Bréſil, aux iſles Antilles & aux Indes orientales, eſt un peu plus élevé ; ſes feuilles ſont bien plus grandes & attachées à des queues vertes. Lorſque cet arbre eſt voiſin d'un papayer mâle, il porte toute l'année des fleurs & des fruits : ſes fleurs ſont grandes comme celles du glayeul, compoſées de cinq feuilles jaunes & d'une odeur de muguet : ſon fruit que l'on nomme *papaie* & qui eſt ſuſpendu au haut de la tige, près de l'endroit où les tiges & les feuilles prennent naiſſance, a la figure & la groſſeur d'un melon médiocre, verdâtre d'abord, & enſuite jaune, mais il contient un ſuc laiteux, d'un goût fade, moins exquis que la chair du melon, on s'en ſert pour effacer les taches de la peau produites par la chaleur du ſoleil : le milieu de la chair eſt d'un beau jaune, garni d'un grand nombre de ſemences, groſſes comme des grains de coriandre, ovales, cannelées, rougeâtres en deſſus, blanchâtres en dedans, d'un goût aigrelet. Chacune de ces ſemences miſes en terre produit, dans l'eſpace d'une ou deux années, un arbre papayer portant fruit ; mais ſa durée n'eſt que de quatre ou cinq ans, après quoi ſa ſommité ſe pourrit & fait pourrir le reſte de l'arbre. *Lémery* dit que, quoique ce fruit ſoit très-bon étant mangé crud, il eſt encore meilleur quand il a été cuit avec de la viande, ou confit en marmelade avec du ſucre & de l'écorce d'orange : c'eſt un bon ſtomachique ; ſes ſemences ſont eſtimées propres pour le ſcorbut, diurétiques & hyſtériques.

On lit dans la *Maiſon Ruſtique de Cayenne*, que les ſemences du papayer commun, dont les Créoles mangent le fruit, ont un goût de poivre ; & qu'un ſcrupule de ces ſemences en poudre, pris intérieurement pendant quelques jours, fait mourir les vers.

Le fruit du papayer ſauvage ne ſe mange point. Cet arbre eſt plus gros que le papayer ordinaire, & il ne rapporte des feuilles qu'au haut de la tige. Il n'eſt pas rare de rencontrer vers le pied de ces arbres, de petits ſerpens cachés, que les Portugais appellent *cobre de Capello.* Voyez *ce mot.*

PAPE, *fringila tricolor. Catesbi* donne ce nom à un bel oiſeau de la Caroline, qui eſt de trois couleurs & gros comme un ſerin ; on le trouve auſſi à la Louiſiane, *chloris Ludoviciana, vulgò papa dicta ;* on le rencontre encore en Canada. Il a la tête & le deſſus du cou d'un bleu d'outre-mer ; la gorge, la poitrine & le ventre ſont d'un rouge brillant, le dos eſt vert ; le bas du dos, de même que la queue, ſont d'un rouge foncé ; le dos, en approchant des aîles, eſt d'un jaune verdâtre ; les plumes de l'aîle qui ſont près du dos, ſont de couleur rouge ; les aîles ſont violettes, les cuiſſes rouges, & les pieds griſâtres.

PAPECHIEN, c'eſt le *vanneau.* Voyez *ce mot.*

PAPEGAI ou PAPEGAUT, eſt le gros perroquet que les Portugais appellent *papagayos ;* ſelon *Oviedo*, on trouve cet oiſeau dans l'Iſle de Cuba à la nouvelle Eſpagne : on le rencontre auſſi à la Jamaïque. *Voyez* à l'article PERROQUET.

PAPIRACÉE. Les Naturaliſtes donnent ce nom à une eſpece de nautile blanc, qui ſe trouve dans la Méditerranée, & même à pluſieurs autres ſortes de coquilles, dont la robe eſt mince comme du papier, au lieu que les autres coquilles de la même famille & eſpeces ſont épaiſſes & peſantes.

PAPIER DU NIL, *papyrus Nilotica*, eſt, ſelon *Lémery*, une plante qui reſſemble au ſouchet. Ses tiges croiſſent à la hauteur de neuf à dix pieds : elles ſont groſſes, de couleur pâle ou cendrée. Ses feuilles ſont longues comme le roſeau. Ses fleurs ſont à pluſieurs étamines, diſpoſées en bouquet aux ſommités des branches, comme au ſouchet ; ſes racines ſont grandes, groſſes, ligneuſes, nouées, d'une odeur & d'un goût foibles. Cette plante croît en Egypte le long du Nil & en Sicile ; les Anciens en ſéparoient l'écorce, & la poliſſoient pour leur ſervir de papier à écrire. Le même Auteur ajoute que ſes feuilles étoient autrefois employées par les Chirurgiens, pour faire ſuppurer & pour déterger les ulceres.

Nous avons ſur le Papier du Nil une diſſertation très-ſavante, par feu M. le Comte *de Caylus* (en 1758), dans laquelle cet Académicien, auſſi éclairé que bon Citoyen, prouve que le *papyrus* ou papier

d'Egypte, dont il eſt ſi ſouvent fait mention dans les ouvrages modernes, & qui a ſervi à nous tranſmettre les Auteurs anciens, eſt une matiere encore aſſez neuve pour être examinée de nouveau. A l'aide des idées que les Auteurs anciens lui ont données, & des ſecours qu'il a tirés d'un des plus grands Botaniſtes de l'Europe (M. *de Juſſieu*), M. *de Caylus* a diſcuté ce que *Guilardin* & *Pline* avoient dit ſur le *papyrus*. L'on voit que cette plante naît dans les marais de la baſſe Egypte, ou même au milieu des eaux dormantes que le Nil laiſſe après ſon inondation. Sa racine eſt tortueuſe, rampante, & de la groſſeur du poignet; la tige eſt triangulaire, & ne s'éleve pas à plus de ſept à neuf coudées: elle eſt remplie d'une ſubſtance fongueuſe; elle va toujours en diminuant, & ſe termine en pointe. Cette eſpece d'arbre porte une chevelure, un panache en paraſol, & un épi qui forme un thyrſe. Ses feuilles qui ſortent immédiatement de la racine, reſſemblent à celles du *ſparganium* ou *ruban d'eau*. Les habitans du pays mangent la partie inférieure & ſucculente de la tige, mais on a ceſſé de faire du papier avec le *papyrus*.

Ainſi le *papyrus* ou *herd des Egyptiens*, eſt une plante aquatique, qu'il ne faut pas confondre avec le figuier d'Adam, appellé *muſa*; c'eſt le *cyperus Niloticus*, *vel Syriacus maximus*, *papyraceus*, lequel paroît être le même que le *ſanga-ſanga* qui croît à Madagaſcar, dans la riviere que les Malgaches appellent *Tartas*, & qui eſt voiſine de Foulepointe: on y emploie l'écorce du *papyrus* pour faire des nattes, des cordes pour les filets, & des cordages pour les bateaux de pêche, ils en font auſſi des voiles. On ſoupçonne auſſi que le *papero* de Sicile eſt une eſpece de *papyrus*. Les habitans du Nil employoient les racines du *papyrus* pour brûler & pour faire différens vaſes à leurs uſages. On entrelaçoit la tige en forme de tiſſu pour conſtruire des barques que l'on goudronnoit; & de l'écorce intérieure ou *liber*, on faiſoit des voiles, des nattes, des habillemens, des couvertures de lit & pour les maiſons, des cordes, des eſpeces de chapeaux & du papier à écrire. Ce papier étoit anciennement appellé *ſacré* ou *hiératique*; il ne ſervoit que pour les livres de la Religion Egyptienne. Porté à Rome & différemment préparé, lavé, battu & liſſé, ce papier prit le nom d'*Auguſte*, de *Livie*, même celui du Papetier *Fannius* qui excella dans l'art de *fanner* le papier, c'eſt-à-dire le coller.

Le papier ſe préparoit en Egypte avec les fortes tiges du *papyrus*: à

l'aide d'une aiguille on en ſéparoit les membranes circulaires; on les diviſoit en vingt lames fort minces: on les étendoit ſur une table, & on les arroſoit avec de l'eau; on les faiſoit deſſécher ainſi au ſoleil; puis on les croiſoit en différens ſens, & on les mettoit à la preſſe. On faiſoit auſſi du papier avec les feuilles. On appelloit *papier lénéotique* l'eſpece de gros papier emporétique, qu'on faiſoit avec les parties qui touchoient le plus près l'écorce du *papyrus*; car le beau papier étoit fait avec la matiere qui eſt au-deſſous de l'écorce & de la lame qui la touche immédiatement. Il étoit très-léger, comme calandré, & d'une aſſez mauvaiſe odeur; mais il ſe perfectionna ſous l'Empereur Claude.

Après avoir détaché & enlevé l'écorce de la tige de cette plante, on employoit encore la partie intérieure moëlleuſe & ſpongieuſe, pour en faire les mêches des flambeaux qu'on portoit dans les funérailles, & qu'on tenoit allumés tant que le cadavre reſtoit expoſé. *Antipater* dit que ces mêches de *papyrus* étoient enduites de cire; au reſte, elles reſſembloient aſſez à cette mêche de jonc que nous avons vu il y a quelques années à Paris, & qu'on préſentoit aux paſſans, en la décorant du titre de *mêche perpétuelle*. Tel eſt l'Extrait du Mémoire de M. *de Caylus*. Mais il y a trop à perdre de ne pas lire cette Diſſertation en entier: elle eſt pleine des recherches les plus inſtructives.

L'uſage du papier d'Egypte paroît avoir ſuccédé à celui de pluſieurs autres ſubſtances, dont ſe ſont ſervis les anciens pour ſe communiquer leurs idées lorſqu'ils étoient éloignés les uns des autres, pour fixer la mémoire des faits & immortaliſer les hommes; car on écrivoit ſur la pierre, ſur des peaux d'habillement, ſur des tablettes de cire, ſur des coquilles, ſur des métaux, ſur l'écorce intérieure des arbres (*corticea charta*, ce que font encore quelques habitans de l'Amérique), ſur des boyaux, ſur l'ivoire, ſur l'écaille de tortue, ſur les feuilles de palmier, ſur l'amiante préparée, ſur la toile de lin & de coton, & enſuite ſur du parchemin, &c. On lit dans les *Mém. de l'Académie des Sciences, ann. 1751*, qu'avant l'invention de notre papier, on en faiſoit en Orient avec les chiffons de toile de coton; & avant celui-ci, les Egyptiens préparoient la deuxieme écorce d'une eſpece de chiendent, connu auſſi ſous le nom de *papyrus*, dont ils tiroient du papier, & dont le nôtre a retenu le nom. Quelques-uns diſent que l'époque du papier de chiffon eſt de 1470, mais M. *Haller* obſerve que cette époque eſt plus ancienne. *Coſter*, dit-il, imprimoit en 1440 ſur du papier de chiffons, & on a des titres même beaucoup plus anciens.

Les Japonois font leur papier avec l'écorce de *canſchy* ou *kaadſy*, arbre très-gros qui reſſemble au mûrier, & qui croît dans leur pays. Voici comment ils s'y prennent. On coupe l'arbre à ras de terre ; il continue à pouſſer de petits rejetons : quand ils ſont de la groſſeur du doigt on les coupe, on les fait cuire dans un chauderon juſqu'à ce que l'écorce s'en ſépare, on ſeche cette écorce & on la remet cuire encore deux fois, en remuant continuellement, afin qu'il ſe forme une eſpece de bouillie ; on la diviſe & on l'écraſe encore plus dans des mortiers de bois; on met cette bouillie dans des boîtes carrées, ſur leſquelles on met de groſſes pierres pour en exprimer l'eau : on porte la matiere ſur des formes de cuivre, & on procede de la même maniere que font les Papetiers.

On trouve, de temps immémorial, du papier chez les Chinois, & de très-beau : ils y employoient le chanvre, le coton, les écorces d'arbres, dont la principale eſt celle du bambou. Le P. *Parennin* en a envoyé de plus de quarante ſortes, toutes curieuſes par quelques circonſtances particulieres. Leur papier eſt doux & uni, d'une grande beauté, fort, & les feuilles ſont d'une grandeur à laquelle toute l'induſtrie de nos ouvriers n'a encore pu atteindre. Souvent on l'appelle *papier de ſoie*, quoiqu'on y emploie rarement les chiffons de ſoie. On ſait que les chiffons ſont débarraſſés par les leſſives de la partie ſpongieuſe, nommée *parenchyme ;* mais on n'auroit pas cru que la filaſſe ſimplement battue, pût produire une pâte dont on a formé un papier aſſez fin, & qui paroît ſe perfectionner. Il eſt plus que probable que les filaſſes d'aloès, d'ananas, de palmier, d'ortie, & d'une infinité d'autres plantes ou arbres, même la chevenote du chanvre, ſeroient ſuſceptibles de la même préparation. Nous ne ſommes point auſſi riches en plantes & en arbres, dont on puiſſe détacher les fibres ligneuſes, que les Indiens de l'un & de l'autre hémiſphere. Nous avons cependant l'aloès ſur certaines côtes. En Eſpagne, on a une eſpece de ſparte ou de genêt qu'on fait rouir pour en tirer la filaſſe, & dont on fabrique ces cordages que les Romains appellent *ſparton ;* on en pourroit donc tirer du papier. On voit pluſieurs titres anciens écrits ſur du papier de jonc, aux archives de la Cathédrale de Vicque en Eſpagne. Nous avons dans notre cabinet pluſieurs écorces intérieures du bouleau de Canada, liſſés, fines, taillées en papier à lettres, & auſſi ſouples. On écrit deſſus ce papier comme ſur du parchemin. M. *Guettard* a fait du papier avec nos orties & nos guimauves des

bords de la mer; & il ne déſeſpere pas qu'on n'en puiſſe faire avec quelques-unes de nos plantes & de nos arbres mêmes, ſans les réduire en filaſſe. Le raiſonnement qui avoit conduit cet Académicien à fabriquer du papier immédiatement avec la filaſſe, lui a fait eſſayer d'en faire avec du coton, à l'exemple des Chinois, & il a réuſſi. Il vouloit s'aſſurer ſi ce duvet étranger donneroit une bonne pâte, pour travailler avec plus de ſureté ſur le duvet de nos chardons, & ſur celui de l'apocin de Syrie, qui quoique étranger, vient bien chez nous. Enfin M. *Guettard*, dont le zele & la ſagacité ſont très-connus, a voulu nous faire voir les avantages que nous pourrions tirer à cet égard d'une infinité de ſubſtances que nous rejetons comme inutiles : on en trouve le détail dans ſon Mémoire, & dans le Journal Economique, au mois de Juillet & d'Août 1751, ou dans un Ouvrage de ſa compoſition qui a pour titre ; *Mémoires ſur différentes parties des Arts & des Sciences, vol. 1. p. 227.* MM. *de Réaumur, Gleditſch, Schæffer* & *Séba* ont donné auſſi de bonnes obſervations ſur le papier de notre pays. M. *Haller* obſerve que M. *Schæffer* a employé un grand nombre de plantes pour en faire du papier, en y ajoutant une certaine portion de chiffons, & il y en a eu qui ont très-bien réuſſi. On a fait en Angleterre du papier avec des navets, des panais, des feuilles de choux, &c. *Conſultez* HOUGHTON *Collections, n°. 360, T. II, p. 418, &c.*

A l'égard du papier Européen, qui eſt notre papier ordinaire, on le fait avec de vieux drapeaux ou chiffons de linge de chanvre ou de lin, blanchis, hachés & briſés au moulin en parties très-menues, humectées avec de l'eau, & tellement délayées, qu'elles ne paroiſſent que comme une eau remplie de petits flocons viſqueux & collans. On leve cette liqueur par parties, prenant toujours la ſuperficie avec un châſſis garni de fils de laiton très-ſerrés, & qui eſt de la grandeur de la feuille qu'on veut faire. On met enſuite égoutter ces feuilles ; on les paſſe à la colle, pour que le papier deſtiné & à l'écriture & à l'impreſſion ne boive point, & enfin on le met en preſſe. Le papier gris ou brouillard n'a point été collé : il eſt fait de chiffons plus groſſiers, moins lavés, &c. il boit les liqueurs, ſert même à les filtrer. Le papier bleu a reçu la teinture du tournefol. Le papier marbré de diverſes couleurs ſe fait en appliquant une feuille de papier ſur différentes couleurs, détrempées en huile & mêlées avec de l'eau, qui en empêche la liaiſon ; & ſelon la diſpoſition ou l'arrangement qu'on donne enſuite à ces couleurs, on forme, dit *Lémery*, des ondes & des panachures.

Preſque tout le papier d'Hollande a la fineſſe, le corps, la blancheur, le liſſé & le poli ou le luiſant au-deſſus du nôtre; ce qui dépend de la pureté de l'eau, du choix des chiffons & de pluſieurs autres circonſtances. On a encore l'art d'amincir le papier par la preſſe & à coups de marteau. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.*

Quelques perſonnes ont reconnu que quatre feuilles de papier fin, coupées par morceaux & bouillies dans une pinte de lait de vache juſqu'à ce que le papier ſoit réduit en bouillie, on en obtenoit une boiſſon qu'on paſſe par un linge & édulcore avec le ſucre, & qui eſt ſpécifique pour la dyſſenterie. C'eſt de la colle du papier que dépend la principale vertu de ce remede.

PAPIER FEUILLE D'ARBRE. Nom donné à la feuille de L'ARBRE DE LA NOUVELLE ESPAGNE, & mieux encore à celle d'un PALMISTE, *Voyez ces mots.*

PAPIER FOSSILE. *Voyez à l'article* CUIR FOSSILE.

PAPIER NATUREL. On a découvert depuis peu en Italie, aux environs de la ville de Cortone en Toſcane, une nouvelle eſpece de papier foſſile. On penſe qu'il eſt formé d'un mêlange de plantes écraſées & pourries, & qui dans leur état de corruption forment une pâte capable de flotter ſur l'eau, & dont les parties, malgré leur diſſolution, reſtent unies entr'elles au moyen d'une ſubſtance viſqueuſe. M. *Strange* prétend avoir reconnu pluſieurs plantes propres à ſe convertir en un papier foſſile, entr'autres le *conferva* qui eſt abondant dans pluſieurs marais ou lieux marécageux de la Toſcane. *Voyez* CONFERVA.

Au reſte, ce papier naturel de couleur brune, n'eſt point une découverte particuliere à l'Italie : on en a trouvé en pluſieurs endroits de la France, de l'Allemagne & en différens autres pays. M. *Linneus*, qui en a trouvé dans la Province de Dalekent en Suede, prétend que ce papier eſt formé du *biſſus* qu'il appelle *flos aquæ*, & qui ſe blanchit aux rayons du ſoleil. M. *Matani*, Profeſſeur de Médecine à Piſe, penſe que toutes les plantes filamenteuſes & membraneuſes, lorſqu'elles ſont dépouillées de leur ſubſtance viſqueuſe & entiérement diſſoutes dans l'eau, peuvent ſe transformer en toute eſpece de papier.

Les plantes les plus propres à produire le *papier naturel*, ſont les mauves, les algues marines, le chiendent, les orties, les joncs, le panais,

panais, les carottes, le lupin, le genêt, le glayeul, le foin, le lin, la paille, les plantes marécageuſes, les différens biſſus & conferva, tant de marais que de riviere, les fleurs des arbres, &c. Plus le tiſſu de ces plantes eſt lâche & délicat, plutôt elles ſont détrempées & diſſoutes. C'eſt ainſi qu'il s'éleve du fond des marais une matiere viſqueuſe formée de corps diſſous de pluſieurs petits animaux, & notamment de végétaux qui ayant croupi & s'étant corrompus dans la bourbe, ſont devenus très-propres à fournir le papier foſſile dont il eſt mention. Voyez la *lettera ſopra l'origine della carta naturale di Cortona.*

PAPILLON, *papilio*, petit inſecte qui a ſix pieds, quatre aîles, des yeux & des antennes. L'hiſtoire des papillons eſt néceſſairement liée avec celle des chenilles, puiſque tous les papillons ont été originairement des chenilles, qui ont ſubi les métamorphoſes qui les ont amenés à l'état de chryſalide, & enfin à celui de papillon; ainſi on trouvera réunis ſous ces trois mots de *chenille*, de *chryſalide* & de *papillon*, l'hiſtoire complette des papillons dont la vie eſt la plus remplie de phénomenes ſinguliers.

Il convient de parler d'abord du premier eſſor de cet inſecte: ſpectacle trop peu connu du grand nombre des hommes, mais que le Naturaliſte ne ſe laſſe pas d'admirer. Quelle matiere ſublime de réflexion pour l'obſervateur qui étudie l'organiſation des êtres de la nature! La chenille nous apprend de quelle maniere elle ſe prépare au ſommeil léthargique qui doit ſervir de paſſage à ſa métamorphoſe. Le terme de ſa vie rampante eſt-il accompli, elle change de forme pour devenir habitant de l'air. La chryſalide eſt tout-à-la-fois le tombeau de la chenille & le berceau du papillon. C'eſt dans ces coques ſoyeuſes, ou ſous un voile de gaze, que s'opere tous les jours ce grand miracle de la Nature: tâchons d'expliquer ceci.

Le nouveau papillon, averti par l'inſtinct, qu'il a acquis aſſez de force pour rompre ſes fers, fait un puiſſant effort qui lui ouvre une ſeconde fois les portes de la vie, ou plutôt de la lumiere, qu'il va voir avec de nouveaux yeux. Tous ſes organes deviennent plus ſenſibles & plus parfaits; ſes aîles, qui d'abord ne paroiſſent pas ou qui ſont ſi petites, qu'on les prendroit volontiers pour celles d'un papillon manqué, ſont encore couvertes de l'humidité du berceau, &c. mais auſſi-tôt qu'elles ſont à l'air & libres, les liqueurs qui circulent dans leurs canaux, s'élançant avec rapidité, les forcent à s'étendre & à ſe développer. Pour

accélérer & donner plus de force à ce développement, le papillon nouvellement éclos & impatient de voler, les agite de temps en temps, & les fait frémir avec une douce vîteſſe : en même-temps tous ceux qui ont une trompe (car tous n'en ont pas) qui étoit étendue & alongée ſous le fourreau de la chryſalide, la retirent & la roulent en ſpirale pour la loger dans le réduit qui lui eſt préparé. Si quelque cauſe, ſoit intérieure, ſoit extérieure, s'oppoſe à l'extenſion des aîles dans le temps qu'elles ſont encore auſſi flexibles que des membranes, la ſéchereſſe qui les ſurprend dans cet état arrête la ſuite du développement, les aîles reſtent contrefaites, incapables de lui ſervir, & le pauvre animal ſe voit condamné à périr, faute de pouvoir aller chercher ſa nourriture.

C'eſt ainſi que tous les papillons ſortent de leur état de nymphe ou de chryſalide, tant ceux qui viennent de chenilles qui font des coques, que ceux qui viennent de celles qui ſe lient & qui ſe ſuſpendent. Ces dernieres en ſortant ſe trouvent d'abord à leur aiſe & en plein air. Mais comment les papillons foibles, ſans armes, qui ſont renfermés dans des coques d'un tiſſu ſi ſerré, que nous ne pourrions pas les déchirer avec nos doigts, telle, par exemple, que la coque du ver à ſoie, comment, dis-je, ces papillons auxquels nous ne connoiſſons aucun inſtrument capable de faire cette opération, s'y prendront-ils pour percer ces murs impénétrables qui ſervoient à les garantir de l'inſulte pendant leur engourdiſſement? On peut parvenir à voir cette induſtrie en enlevant avec des ciſeaux, une partie d'une coque: l'ouverture étant faite, collez enſuite la coque contre un verre; obſervez l'inſecte, vous verrez les organes ſe développer ſenſiblement: ſuivez-le des yeux, il fait effort pour ſortir de ſa priſon; remarquez cette liqueur qu'il dégorge de ſa bouche (on connoîtra par la ſuite que c'eſt le ſeul uſage pour lequel elle lui a été donnée), c'eſt une liqueur mouſſeuſe qui humecte, amollit le bout de la coque; alors à coups de tête donnés à pluſieurs repriſes contre cet endroit affoibli par la liqueur, il vient à bout de le crever, la barriere s'ouvre, le papillon ſort en ſe gliſſant, le voilà entiérement formé. Dans toutes ces coques, on trouve toujours deux dépouilles, celle de la chenille & celle de la chryſalide.

D'autres papillons, qui ont encore des coques plus épaiſſes, ſe ſont ménagé une ouverture, lorſqu'étant chenilles, ils ont filé leur coque. Telle eſt la chenille à tubercules, qui donne le papillon-paon. *Voyez* CHENILLE A TUBERCULES.

Lorſque les aîles des papillons ont acquis aſſez de fermeté, les uns prennent leur vol dans le moment; d'autres ſe contentent de marcher & d'aller ſe placer à quelque diſtance; mais tous ſe purgent abondamment, les uns avant de s'éloigner de leurs coques, d'autres après. Cette évacuation eſt le ſuperflu du corps graiſſeux, & de toute la matiere que la Nature a employée pour leur faire changer d'état. Ces reſtes ſont liquides & aſſez ordinairement rougeâtres; ceux de ces papillons qui firent autrefois ſi grande peur à la ville d'Aix en Provence, ſont comme du ſang; *voyez l'expoſé de cet événement au mot* CHENILLE ÉPINEUSE. *Voyez auſſi* PLUIE DE SANG.

Nous avons dit que le papillon, au ſortir de ſa coque, eſt entiérement formé: agréablement ſurpris de ſe voir rendu au jour, tandis qu'il s'occupe de ſon bonheur, qu'il ſe plaît à reconnoître les lieux qu'il a habités dans ſon enfance, il agite ſes aîles avec un doux frémiſſement, il doit maintenant, & tout le reſte de ſa vie, ſoutenir l'éclat de la lumiere & la vivacité de l'air: bientôt il prend l'eſſor, & d'un vol ſinueux parcourt les prairies émaillées de fleurs, plonge ſa trompe dans leur calice nectarifere. La douce liqueur dont il s'enivre, ſemble lui donner plus de gaieté, plus de feu, plus d'action, plus d'agilité. Heureux dans ſes amours, il ne ſe repoſe que pour jouir. Ses aîles légeres le tranſportent de plaiſirs en plaiſirs; dès qu'il en a cueilli la fleur, il s'élance & va goûter ailleurs les douceurs apparentes de l'inconſtance & de la nouveauté. Au reſte, nous verrons ci-après que l'animal agit en eſclave de la nature.

Deſcription des organes du papillon.

On ne remarque plus dans l'intérieur du papillon, ce nombre de trachées que l'on voit le long des côtés de la chenille. De ces dix-huit ſtigmates, il n'en reſte que deux qui ſont ſur le corſelet; mais l'on trouve dans la partie ſupérieure du ventre une veſſie pleine d'air, d'une grandeur aſſez conſidérable. Cette veſſie a un cou qui aboutit à la bouche ou à la trompe de ceux qui en ont une. C'eſt par ce canal, auſſi bien que par celui des deux ſtigmates, que l'air entre & ſort; au lieu que dans l'état de chenille, les organes de la reſpiration étoient diſtribués des deux côtés de ſon corps. Ce changement, juſques dans les organes de la reſpiration, fait juger de la prodigieuſe révolution qui ſe fait dans l'intérieur de l'animal pendant qu'il nous paroît ſi tranquille ſous la forme

de chryſalide : c'eſt à la poitrine que ſont attachés les muſcles qui font mouvoir les aîles.

Lorſqu'on ouvre le papillon, on découvre l'eſtomac, le cœur & la moëlle épiniere, qui ſont autant de canaux, dont une partie réſide dans le ventre, & l'autre, en paſſant par la poitrine, va ſe terminer dans la tête. Le cœur du papillon eſt le même qu'étoit celui de la chenille, c'eſt-à-dire, en quelque ſorte un aſſemblage de cœurs qui regne dans toute la longueur du corps. Mais on peut remarquer que la circulation s'y fait dans un ſens contraire à celui où elle ſe faiſoit dans la chenille. Cependant cette circulation n'eſt pas toujours conſtante; je l'ai vu ſouvent changer, dit un Obſervateur; cela venoit-il à l'occaſion des douleurs que je lui faiſois ſentir? Mais quelle qu'en ſoit la cauſe, on voit toujours avec grand étonnement que cet inſecte ait une ſi grande facilité de changer la circulation de ſon ſang. La moëlle épiniere eſt la même que celle qui étoit dans la chenille; elle remonte du bas ventre vers la tête : mais ce qu'elle fait voir de particulier, c'eſt qu'elle eſt dans un mouvement continuel & vermiculaire, mouvement qu'elle n'avoit point dans la chenille. On peut obſerver ce phénomene en faiſant tomber le poil de deſſus la peau du ventre de la femelle du papillon provenant de la chenille à oreille. La peau en eſt ſi tranſparente, qu'en la frottant d'un peu d'huile, on voit très-diſtinctement à travers de ſon épaiſſeur, tout le jeu de cette moëlle épiniere, qui eſt fort vif.

Les organes des ſexes dont on ne trouve aucune trace dans la chenille, ſe trouvent tout formés dans le papillon naiſſant, & ſitués comme la Nature a coutume de les placer dans les autres inſectes. Les femelles ſe font reconnoître aiſément à la groſſeur de leur ventre, qui eſt ſi prodigieuſement rempli dans certaines eſpeces, qu'il en paroît prêt à crever; il arrive même quelquefois aux femelles de papillon de la chenille à oreille & de la chenille commune, de commencer à dépoſer leurs œufs avant qu'ils aient été fécondés, tant elles ſont preſſées du beſoin de pondre. Il y a des eſpeces de papillons femelles qui pondent juſqu'à quatre, cinq, ſix & ſept cents œufs de ſuite.

Beauté des Papillons.

Ces inſectes ſemblent ſe diſputer à l'envi la vivacité, la ſurprenante variété des couleurs, l'élégance de la forme, en tout ils ſont le charme

des yeux; la légéreté, l'air animé, la courſe vagabonde & volage, tout nous plaît en eux. Une collection de papillons nous préſente le plus beau & le plus brillant ſpectacle, tel qu'on le voit au Cabinet du Roi, & dans ceux de la plupart des Curieux; le ſeul aſpect en eſt raviſſant. Les papillons de la Chine, des Indes, ſur-tout ceux de l'Amérique & de la riviere des Amazones, ſe font remarquer par leur grandeur, & par la richeſſe & le vif éclat de leurs couleurs les plus variées, ils s'offrent à l'œil ſurpris avec toutes les graces des nuances & du compartiment; c'eſt un ſpectacle à voir, & non point à être décrit. A la Chine on envoie les papillons les plus beaux & les plus extraordinaires à la Cour de l'Empereur; ils ſervent à l'ornement du Palais. Il n'eſt pas aiſé d'attraper cet inſecte volage: pour le prendre au vol, on ſe ſert d'un filet, d'un petit réſeau de ſoie ou de gaze de huit pouces de large, monté ſur un fil d'archal emmanché d'un bâton léger. On les fait mourir en leur comprimant légérement du bout des doigts le corſelet, enſuite on les perce d'une épingle, & on les laiſſe mourir & deſſécher fixés ſur un carton. *Voyez à la fin de l'article* INSECTE, *la maniere de ſe procurer ces animaux, de les conſerver & de les envoyer des pays plus ou moins éloignés.* On dit qu'il y a des Chinoiſes aſſez curieuſes pour étudier la vie de ces ſortes d'inſectes: elles prennent des chenilles parvenues au point de faire leurs coques; elles les enferment pluſieurs enſemble dans une boîte remplie de petits bâtons; & quand elles les entendent battre des aîles, elles les lâchent dans un appartement vîtré & rempli de fleurs: c'eſt un moyen sûr & facile d'avoir de ces beaux inſectes. Un Auteur moderne obſerve que nous avons auſſi en France des Dames diſtinguées par leurs connoiſſances & leur goût pour l'Hiſtoire Naturelle; puiſſe, dit-il, leur exemple & notre hommage reſpectueux bannir l'eſprit de mode & de frivolité! il faut en convenir, les douceurs que procure l'étude de la Nature ſont préférables au petit mérite d'avoir l'inconſtance & la légéreté du papillon.

On prétend qu'on ſe procure rarement de plus beaux papillons & d'autres ſortes d'inſectes que ceux qu'on obtient en nourriſſant de vraies ou fauſſes chenilles pour en avoir les chryſalides, les nymphes, &c. ou lorſqu'on fait ramaſſer des nymphes, des chryſalides, ſoit à la ſuite du Laboureur, ſoit dans les terres des foſſés qu'on remue ou qu'on releve, ſoit en défrichant ou arrachant des plants, ſoit en viſitant les aiſſelles des branches d'arbres & les murs des jardins, où elles ſont enveloppées ou nues, ſuivant leur eſpece: mais cette éducation exige

beaucoup de ſoins ; car pour peu que les inſectes dans cet état de coques, &c. ſoient bleſſés, ils ne ſubiſſent point leur derniere métamorphoſe. La nature ne ſouffre point de contraintes ou rarement : elle ſemble indiquer à l'individu les reſſources de ſon ſalut, les moyens de ſon exiſtence. On obſerve que les chryſalides des papillons de jour ſont la plupart triangulaires & nues. Au reſte, ceux qui veulent voir développer ces animaux, doivent tenir les chryſalides, les nymphes, &c. dans des boîtes ſpacieuſes, couvertes de canevas ou de gaze claire, ou dans un lieu clos ; on poſe ſur de la terre celles qui ont été trouvées dans la terre, & on les couvre de mouſſe que l'on entretient dans un état de fraîcheur en l'humectant de temps en temps. On peut prendre facilement l'inſecte quand on s'apperçoit qu'il eſt ſorti de ſa dépouille, qu'il s'eſt alongé, que ſes aîles ſont bien affermies, en un mot qu'il eſt bien conformé, & on le ſaiſit pour le faire mourir & le conſerver, ſuivant la maniere indiquée à l'article *Inſecte*. Les chryſalides & nymphes que l'on trouve dans nos climats en automne, ne donnent guere leurs papillons qu'au printems ſuivant : pour tranſporter ees chryſalides, on peut les mettre dans des boîtes & entre des lits de coton, de maniere qu'elles ne puiſſent pas balotter & qu'elles ne ſoient pas trop ſerrées, de peur de les bleſſer : il faut obſerver que ſi la durée du voyage excédoit le terme de leur métamorphoſe, l'animal périroit au milieu de ſa priſon.

Lorſqu'on conſidere le papillon, quatre de ſes parties paroiſſent mériter entr'autres une attention particuliere, ſavoir, les aîles, les antennes, la trompe & les yeux.

Les aîles, qui ſont toujours au nombre de quatre, lui conſtituent un genre particulier parmi les inſectes aîlés, en ce qu'elles ne ſont point couvertes d'étuis, mais ſeulement d'une eſpece de pouſſiere farineuſe, opaque, qui s'attache facilement aux doigts imprudens ou indiſcrets qui les touchent ; cette prétendue pouſſiere conſidérée au microſcope, eſt un aſſemblage très-régulier & organiſé de petites écailles colorées, taillées ſur différens modeles, couchées & implantées ſur un tiſſu de gaze ſolide, tranſparente & à rainures, quoiqu'extrêmement fine & légere. C'eſt la dureté & le poli de ces petites écailles qui les rend ſi brillantes. Le deſſus & le deſſous des aîles en ſont également couverts. Avec de grandes aîles légeres, la plupart des papillons volent de mauvaiſe grace, ils vont toujours par zigzags, de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, effet qui dépend de ce que leurs aîles ne

frappent l'air que l'une après l'autre, & peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur eſt très-avantageux, parce qu'il leur fait éviter les oiſeaux qui les pourſuivent; car comme le vol des oiſeaux eſt en ligne droite, celui du papillon eſt continuellement hors de cette ligne. Ainſi, tout eſt conſéquent dans la nature.

Telle eſt la ſtructure la plus ordinaire des aîles des papillons: mais il y en a d'autres eſpeces que l'on a ſurnommées *papillons à aîles d'oiſeaux*, parce qu'effectivement leurs aîles paroiſſent diſpoſées comme celles des oiſeaux; ces aîles ſont cependant recouvertes d'écailles, taillées de maniere à en impoſer & à paroître comme des plumes. On voit voltiger quelquefois ſur le bord des ruiſſeaux de ces petits papillons: qui ſont blancs & des plus jolis: ils nous ont paru provenir d'une eſpece de chenille qui ſe nourrit de framboiſes où elle établit ſon domicile. Une autre eſpece porte des aîles vitrées, ainſi nommées, parce que n'étant pas entiérement couvertes d'écailles, les parties qui en ſont dégarnies ſemblent autant de vitres; enfin la troiſieme eſpece, ſont les aîles d'un petit papillon provenant d'une teigne, qui vit dans l'épaiſſeur des feuilles d'orme & depommier; ces aîles préſentent au microſcope tout ce qu'on peut imaginer de plus riche en or, en argent, en azur & en nacre. On peut voir les figures différentes que pluſieurs Auteurs, & en particulier, *Bonanni*, *Swammerdam* & M. *de Réaumur* ont données des écailles, des aîles & du corps des papillons.

Les papillons portent, comme la plupart des autres inſectes, des antennes ſur la tête: on peut voir *au mot* ANTENNE *& à l'article* INSECTE, de quel uſage on croit que ces parties ſont aux inſectes. Comme les antennes ſont très-apparentes dans les inſectes, on s'en eſt ſervi pour diviſer les papillons en claſſes & en genres ſuivant leurs différentes formes.

La premiere diviſion & la plus ſimple eſt celle qui diſtingue les papillons en papillons de jour, & en papillons de nuit ou phalenes: ces derniers ſont en bien plus grand nombre que les autres. *Swammerdam* en a obſervé cent quatre-vingt-treize ſortes: ſavoir treize des plus grands, vingt-huit d'une moyenne grandeur, quatre-vingt-ſix plus petites, ſoixante-ſix de la plus petite eſpece. Il en a décrit cent quatorze eſpeces avec leurs nymphes dorées. *Aldrovande* en a fait mention de cent dix-huit ſortes; *Mouffet* en repréſente quatre-vingt-ſix & *Hoffnagel* cinquante. Ces papillons ne volent que la

nuit : *Goëdard* n'a fait mention que de ſoixante-dix-ſept ſortes de papillons de jour.

Ces deux genres de papillons ſe diſtinguent par les *antennes*. Voyez ce mot. Ceux qui compoſent la claſſe des diurnes, ont des antennes de trois différentes formes. Il y a 1°. celles que l'on appelle *antennes à maſſe* ou *à bouton*, *antennæ clavatæ*, parce qu'elles ſe terminent par un bouton, qui a le plus ſouvent la figure d'une olive, & quelquefois d'une olive tronquée. Le plus grand nombre des papillons que l'on voit pendant le jour ſe repoſer ſur les fleurs, portent des antennes de ce genre.

2°. Les *antennes en forme de maſſue*. Les papillons de cet ordre ſe ſoutiennent en volant au-deſſus des fleurs ſans qu'on les voie jamais s'appuyer deſſus ; mais ils font un bourdonnement continuel avec leurs aîles.

3°. Celles qui ſont tournées en forme de *cornes de belier* ; elles reſſemblent un peu aux *antennes en maſſue* ; mais indépendamment de leur figure elles n'ont pas à l'extrémité le bouquet de poil de ces dernieres. Les papillons de cet ordre ſont communs dans les prairies.

La claſſe des phalenes ou papillons noctûrnes ſe diſtingue auſſi par des antennes de trois formes différentes. La premiere eſt celle à qui on a donné le nom d'*antennes priſmatiques* à cauſe de leur forme ; la ſeconde comprend les *antennes à filets coniques* ou *grenées*, parce qu'ils ſont formés d'une ſuite de grains diſpoſés comme ceux d'un chapelet. La troiſieme eſt celle des *antennes à barbes de plumes* ou *en plumes*, à cauſe de leur reſſemblance avec une plume d'oiſeau. Dans les différens genres de papillons qui portent de ces antennes, elles ſervent à diſtinguer les ſexes ; celles des mâles ſont plus belles & mieux formées que celles des femelles : parmi ces papillons il y en a de tout unis, de velus & de colorés ; ils volent rarement de jour ; pluſieurs d'entr'eux ont des heures déterminées pour voler ; leur corps eſt plus gros que celui des papillons de jour. On les trouve dans des lieux obſcurs, appliqués contre les murs, ou dans les creux des vieux arbres.

On peut diſtinguer encore les papillons en ceux qui ſont pourvus de trompes & en ceux qui n'en ont pas. Tous les papillons diurnes en ſont pourvus ; mais parmi les phalenes pluſieurs paroiſſent en manquer, d'autres en manquent tout-à-fait. Le véritable inſtant de diſtinguer

la

ſa ſtructure de la trompe des papillons qui en ſont pourvus, c'eſt lorſque le papillon ne fait que quitter ſa chryſalide : ſa trompe eſt encore étendue ſur l'eſtomac ; elle ſe dégage, elle ſe roule en ſpirale ; mais dans le premier inſtant les deux parties ne ſe dégagent pas toujours enſemble, & l'on apperçoit deux lames creuſées en gouttiere, qui forment par leur réunion la trompe du papillon, c'eſt l'organe qui ſeul fait les fonctions de la bouche & du nez. Lorſque le papillon veut pomper le ſuc des fleurs, dont la conſiſtance eſt quelquefois trop viſqueuſe pour pouvoir être attirée, ſa bouche dégorge dans le fond de la fleur une liqueur qui rend l'extrait de la plante plus fluide : on peut voir cette manœuvre en préſentant un morceau de ſucre à un papillon diurne qui vient de paroître au jour. Quant aux yeux des papillons, ils ſont d'une ſtructure admirable. *Voyez au mot* INSECTE *l'article* YEUX A RÉSEAU.

On ſe fait ordinairement une idée agréable de la vie & des mœurs d'un papillon : on ſe le repréſente comme un animal toujours en joie, dont l'amour & la bonne chere ſont l'occupation, volant de fleurs en fleurs, de femelles en femelles ; mais il s'en faut bien que tout le peuple papillon jouiſſe d'un bonheur ſi complet. Si on conſidere les papillons de nuit, on voit que c'eſt à leur dernier changement que ſe terminent les deſſeins qu'avoit la Nature en les faiſant naître. La propagation de l'eſpece eſt le ſeul ſigne de vie qu'ils donnent ; c'eſt pour les amener là, qu'elle les a fait paſſer par tant de métamorphoſes, de travaux & de dangers. Pluſieurs eſpeces n'ont point de trompe, ni aucun organe propre à prendre de la nourriture : auſſi n'eſt-ce point pour ceux-ci que les fleurs ont des ſucs. Pluſieurs ne font aucun uſage de leurs aîles pour voler, tels que le papillon mâle du ver à ſoie. Quoi qu'il en ſoit, on peut croire que ces aîles lui ſervent à animer ſes eſprits & à exciter le cours de ſes liqueurs ; car elles ſont dans une agitation prodigieuſe dans le temps de l'accouplement. Lorſque les mâles ont conſommé toutes leurs forces à s'acquitter de leur emploi, & les femelles à pondre & à mettre leurs œufs à couvert, tout eſt fini. Un épuiſement total dans les uns & dans les autres termine une vie qui ne leur avoit été donnée que pour aſſurer l'exiſtence de leur poſtérité. C'eſt ainſi que Vénus corrompt & épuiſe les forces. Une ſingularité remarquable, c'eſt que ces mâles qui ont obſervé un jeûne complet depuis le moment qu'ils ont commencé à faire leurs coques juſqu'à

celui dont nous parlons, ſe trouvent encore avoir aſſez de vigueur pour ſe montrer les plus amoureux & les plus pétulans des animaux de leur eſpece.

Nous avons déjà dit que c'eſt parmi les papillons nocturnes que l'on trouve les grandes eſpeces, comme le *papillon à tête de mort*, les *papillons-paons*, ceux *du tithymale*, &c. Ceux-ci reſtent ordinairement durant tout le jour appliqués contre des troncs d'arbres ou contre des murs; mais la nuit les réveille & les rappelle à l'uſage de la vie. Comme les papillons nocturnes ou *phalenes* fuient la lumiere du jour, on voit avec étonnement que ce ſont préciſément ceux qui ſe rendent auprès d'une lumiere qu'on porte dans un jardin. Voici la conjecture bien voiſine du vrai que l'on en donne. Il peut ſe faire que les femelles de ces papillons jettent une lumiere qui eſt imperceptible pour nos yeux, mais très-perceptible pour le papillon qui a, dit-on, plus de trente-quatre mille yeux. Cette conjecture eſt appuyée ſur un fait qui lui donne beaucoup de vraiſemblance; c'eſt que tous ces papillons qui viennent la nuit tourner autour de la lumiere, & s'y brûler, ſont toujours des mâles. Ceci prouve auſſi que l'amour faſcine les yeux, même aux papillons.

PAPILLON DES BLÉS. C'eſt ſous ce nom qu'eſt connu dans l'Angoumois, parce c'eſt ſous cette forme qu'il ſe manifeſte le plus ſenſiblement, un très-petit inſecte, qui juſqu'à préſent n'avoit été connu que des Naturaliſtes, mais qui vient de s'attirer l'attention du Gouvernement, par les ravages qu'il fait dans cette Province. Il faut bien diſtinguer ces *papillons de la chenille des grains*, des *papillons des fauſſes teignes*: ces derniers ſont très-communs dans toutes les Provinces de France; ils ont à l'extérieur, beaucoup de reſſemblance avec ceux de la chenille du grain; mais ils en différent beaucoup par la maniere de vivre; & ceux-ci ſont un tort bien moins dangereux que les papillons de la chenille des grains. Comme on diſtingue mieux les choſes par la comparaiſon, nous donnerons l'hiſtoire du papillon de la fauſſe teigne, à la ſuite de celle-ci.

Quant aux papillons de la chenille des grains, depuis environ trente ans on s'étoit apperçu dans l'Angoumois, qu'en certaines ſaiſons il ſortoit des papillons des tas de blés: ces inſectes n'exciterent d'abord que la ſurpriſe; M. *de Réaumur* en donna une hiſtoire curieuſe. Depuis quelques années, cet inſecte s'y eſt multiplié au point de conſommer,

en peu de mois, les récoltes les plus abondantes : il commence à dévorer les grains dans les épis flottans au milieu des champs ; il continue ſes ravages dans les granges, & acheve de tout dévaſter dans les greniers. Le Cultivateur, qui ſe voit fruſtré de ſes plus douces eſpérances, eſt découragé. L'Académie des Sciences envoya, par ordre du Gouvernement, des Académiciens pour obſerver ſur les lieux cet inſecte, pour oppoſer à ſes ravages les remedes les plus prompts & les plus efficaces, & pour faire les expériences néceſſaires, afin d'en détruire l'eſpece, s'il étoit poſſible. C'eſt dans ces vues, que M. *Duhamel* & M. *Tillet* ſe rendirent dans l'Angoumois, en 1760 : ils y retournerent en 1761, ils trouverent plus de deux cents Paroiſſes déſolées par cet inſecte. Pluſieurs Curés & quelques Gentilshommes qui s'étoient appliqués à la deſtruction de ces inſectes, leur firent part de leurs conjectures ſur leur origine, & ſur les moyens d'en arrêter la multiplication. C'eſt du concours de toutes ces expériences, & des obſervations de nos Académiciens, dans leurs deux voyages dans cette Province, que réſulte un Ouvrage *in-12*, livre intéreſſant pour le Naturaliſte, utile au Citoyen & néceſſaire au Cultivateur.

Nous penſons ne pouvoir rien faire de mieux, que de nous aider de l'extrait qu'ont donné de cet livre, les Auteurs du Journal des Savans.

Le papillon auquel on attribuoit en Angoumois tout le mal fait aux grains, quoiqu'il ſoit deſtitué d'organes capables de leur nuire, eſt de la claſſe des phalenes : il a des antennes à filets grenés : il porte ſes aîles inclinées en forme de toît ; elles ſont longues par rapport à leur largeur, de couleur de café au lait, brillantes au ſoleil, bordées d'une frange de poils, ſur-tout du côté intérieur : il a deux barbes qui partent de deſſus la tête, paſſent entre les antennes, ſe prolongent juſqu'au deſſus des yeux, où elles rencontrent un toupet de poils relevés en arriere. A la premiere vue, ce papillon paroît être aſſez ſemblable à celui des fauſſes teignes.

Ce papillon ne ſemble occupé que du ſoin de ſe multiplier, il s'accouple la nuit ou dans l'obſcurité ; l'accouplement dure pluſieurs heures : le mâle & la femelle ſe réuniſſent quelquefois après s'être ſéparés. A peine les œufs ſont-ils fécondés, que la femelle s'en délivre : elle jette çà & là des paquets de quatre, cinq, trente œufs, enſorte que chaque femelle produit depuis ſoixante juſqu'à quatre-vingt-dix œufs. Les

œufs ſont imbibés d'une humidité viſqueuſe, qui les rend adhérens aux différens corps ſur leſquels ils ont été dépoſés : ils ſont de taille à paſſer par un trou fait dans une feuille de papier avec la pointe de la plus fine aiguille ; au microſcope ils paroiſſent ſtriés dans leur longueur, & comme chagrinés.

Quatre, ſix ou huit jours après que l'œuf a été pondu, ſelon la température de la ſaiſon, il en ſort une chenille groſſe comme un cheveu, de la longueur d'un quart ou d'un cinquieme de ligne ; auſſi-tôt elle travaille à s'introduire dans l'intérieur du grain, pour ſe nourrir de ſa ſubſtance farineuſe. Elle ſe gliſſe d'abord dans la rainure qui ſépare les deux lobes : elle y file quelques fils de ſoie, puis elle déchire le ſon avec ſes dents, qu'elle range de côté & d'autre, de façon que lorſqu'elle a pénétré dans l'intérieur du grain, le ſon retombe & ferme aſſez exactement l'ouverture.

Il en périt pluſieurs avant qu'elles ſoient parvenues à s'introduire dans la ſubſtance farineuſe, ſoit que la fatigue, l'épuiſement ou la faim les faſſent mourir, ou que, comme l'a ſoupçonné M. *de Réaumur*, elles s'entre-détruiſent elles-mêmes dans des combats cruels qu'elles ſe livrent, pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un grain dans lequel elles veulent s'introduire.

Une chenille ſe contente d'un ſeul grain de blé, elle n'en ſort point pour en attaquer un autre ; mais on n'en trouve jamais deux dans le même grain, une ſeule ſuffit pour en conſommer toute la ſubſtance farineuſe : elle ne laiſſe abſolument que la pellicule du ſon. Lorſqu'elle a pris tout ſon accroiſſement, elle ſe diſpoſe à filer ſa coque ; la chenille peut avoir alors deux lignes & demie de longueur, ſa groſſeur peut égaler la moitié du grain de blé qu'elle a conſommé ; ſon corps eſt ras, entiérement blanc : elle a deux eſpeces de cornes ſur la tête, qui ſe dirigent vers la partie poſtérieure ; elle en a deux autres plus longues dans la même direction, placées vers l'anus ; elle a ſeize jambes.

Comme ſi elle prévoyoit que ſous la forme de papillon, il ne lui reſtera aucun organe avec lequel elle puiſſe entamer la pellicule du ſon qui la renferme, elle prend la précaution de tailler avec ſes dents, vis-à-vis l'endroit où doit être la tête de la chryſalide, une trappe aſſez large pour donner iſſue au papillon, & qui reſte fermée juſqu'à ce que cet inſecte ait quitté ſa dépouille de chryſalide. Cette ſage meſure étant priſe, elle file une coque qui remplit exactement un des lobes du grain ;

l'autre eſt occupé par les excrémens. Le papillon étant dégagé de ſa robe de chryſalide, perce la coque à coups de tête, leve la trappe faite à l'écorce du ſon, & ſort de cette eſpece de tombeau, pour travailler à la propagation de l'eſpece.

Tel eſt le cercle de la vie & des développemens de cet inſecte : les différentes températures des ſaiſons en alongent ou raccourciſſent la durée. Il paroît que dans le temps le plus favorable, une génération s'accomplit en vingt-huit ou vingt-neuf jours, ainſi il s'en fait pluſieurs dans une année. Sur la fin de Mai & au commencement de Juin, on trouve des œufs & de petites chenilles ſur les épis de la campagne ; en Juillet il en naît des papillons qui dépoſent ſur les mêmes épis une nouvelle poſtérité ; celle-ci peut en donner encore un autre dans la grange ou dans le grenier, vers la fin d'Août ; ſi les premiers froids ſont retardés, on en voit une nouvelle en Septembre ; & enfin, une derniere en Novembre, ſi ce mois eſt encore chaud. Ce ſeroit cinq générations en un an : le concours de toutes ces circonſtances eſt très-rare ; mais il n'eſt pas néceſſaire que cet inſecte multiplie juſqu'à ce point, pour faire de grands ravages. Juſqu'aux premiers froids, on voit continuellement ſortir des papillons des tas de grains, & chaque papillon vit encore un mois ; mais il y a certain temps où on voit éclorre, preſque à la fois, une quantité prodigieuſe de papillons qui couvrent le tas, & ſemblent lui communiquer une ſorte de frémiſſement. Ce ſont ces eſſaims que nos Auteurs appellent *une volée*. Cette volée eſt toujours précédée d'une chaleur conſidérable qui s'excite dans le tas, & fait monter le thermometre à vingt-cinq, trente, & quelquefois cinquante degrés, tandis que la température extérieure n'eſt qu'à treize ou quatorze degrés : une telle chaleur favoriſe conſidérablement les progrès des chenilles qui ſe trouvent dans les grains voiſins ; quand il ne doit pas y avoir de volée, la chaleur du tas n'excede pas ſenſiblement celle de l'air extérieur.

Il y a ordinairement trois volées bien ſenſibles ; celle du printemps vers la mi-Mai, ou le commencement de Juin, celle d'Août, & une autre dans quelques-uns des mois ſuivans. La volée du printemps a une inclination décidée à ſortir des greniers ; tous les ſoirs au coucher du ſoleil, on voit des eſſaims de papillons ſe répandre dans la campagne. Les volées des autres mois paſſent le jour en repos, s'agitent la nuit, voltigent ſur les tas, ſans qu'on voie aucun de ces inſectes ſe montrer

au dehors. Qui a appris aux papillons du printemps qu'ils trouveront au milieu des champs un aliment plus tendre & plus propre à leur poſtérité que celui dont ils ont vécu, & à ceux de l'été que la famille qu'ils vont mettre au jour mourroit de faim par-tout ailleurs que dans l'endroit où ils ſont nés ?

Nos Académiciens ont eu l'attention de chercher au printemps, la lanterne à la main, ces papillons vagabonds ; ils les ont trouvés en grand nombre accouplés ſur les épis encore verts, & y dépoſant leurs œufs. Ils ont eu la précaution de les montrer aux habitans de la province pour leſquels, alors ſeulement, l'origine des chenilles que l'on trouve en Juin dans les épis ceſſa d'être une énigme.

Cette découverte a encore expliqué une autre obſervation qui auroit pu embarraſſer, c'eſt que les récoltes ſont ordinairement d'autant plus endommagées, qu'elles ſont plus près d'un hameau & d'un lieu habité. Ces papillons peuvent même ſe tranſporter aſſez loin.

Moyen de faire périr ces inſectes & de conſerver les blés.

Un certain degré de chaleur ſuffit pour faire périr les inſectes, chenilles, chryſalides, papillons. Un autre degré de chaleur peut endommager le germe des grains, & les empêcher de lever. Il a fallu trouver un degré fixe, qui pût faire jouir de l'avantage du premier, ſans entraîner l'inconvénient du ſecond. Les étuves, telles que celles décrites dans le *Traité de la Conſervation des Grains*, produiroient tous ces avantages ; mais la conſtruction en eſt diſpendieuſe, ainſi on a eu recours à l'uſage des fours, en remédiant aux inconvéniens qui s'y rencontrent.

Les expériences ont appris les faits ſuivans : une chaleur de ſoixante degrés ſuffit pour deſſécher en onze heures les chenilles, les papillons, les chryſalides, & les chauffe tous au point de les rendre friables ; cette même chaleur n'ôte point au blé la faculté de germer ; & une chaleur de trente-trois degrés continuée pendant deux jours, ſuffit pour faire périr tous ces inſectes. Comme la chaleur ordinaire des fours, deux heures après qu'on en a retiré le pain, eſt environ de cent degrés, on ne doit mettre dans le four le grain de blé que l'on veut étuver pour le conſerver, que cinq ou ſix heures après que le pain a été retiré du four ; le grain y éprouve alors un degré de chaleur capable de faire périr les inſectes en moins de quarante-huit heures, mais qui ne ſauroit

altérer le germe. Lorſqu'on veut ſe procurer une ſemence bien pure & bien nette, on trempe pendant deux minutes les paniers dans leſquels on a mis du blé, dans une forte leſſive de cendres, à laquelle on a ajouté de la chaux vive ; cette leſſive acheve de faire périr les inſectes qui peuvent avoir réſiſté à la chaleur ; & de plus, elle ſauve encore les les moiſſons de la carie qu'on nomme *pourri* en Angoumois. Lorſqu'on veut garder les blés étuvés, un excellent moyen d'empêcher que d'autres papillons n'y viennent de nouveau dépoſer leurs œufs, c'eſt de couvrir le tas de blé de chaux en poudre d'un pouce d'épaiſſeur ; il ſuffit même de le couvrir de cendres, ou de l'envelopper dans des ſacs de toile, ou de le mettre dans des tonneaux. Quand il ne s'agit que d'étuver le grain pour en faire du pain ou un objet de commerce, il y a fort peu de précautions à prendre du côté du degré de chaleur. Deux heures après que le pain a été retiré du four, on peut y introduire une grande maſſe de grains & l'y laiſſer deux ou trois jours, en le remuant de temps en temps. Une des précautions importantes, eſt de battre le blé le plutôt qu'il eſt poſſible ; le fléau, le van, le crible détruiſent ou emportent toujours un grand nombre de chenilles.

Il ſeroit aiſé par ces moyens ſimples & peu diſpendieux de parvenir à la deſtruction totale de cet inſecte dans l'Angoumois, ou du moins d'en approcher beaucoup, il ne s'agiroit que de les appliquer pendant un an ou deux à toutes les récoltes de la province. Il y a ſur cela d'excellentes vues, qu'il faut voir dans l'Ouvrage même de MM. *Duhamel* & *Tillet*.

Papillon de la fauſſe teigne du blé.

Les papillons de la fauſſe teigne qui paroiſſent dans le courant du mois de Juin, ſont du genre des phalenes ; ils ont quatre aîles plus larges du côté de la queue que du côté de la tête ; la couleur des aîles ſupérieures eſt gris blanc, la ſuperficie en eſt aſſez brillante, & elle paroît au ſoleil comme argentée. On apperçoit ſur les aîles avec la loupe des taches de figure irréguliere & un peu plus brunes que le fond ; ces papillons portent leurs aîles en forme de toît, & les bords intérieurs ſont frangés ; leur tête eſt garnie de deux antennes aſſez longues, formées de grains articulés : entre ces antennes & les yeux il y a un toupet de poils.

Ces papillons viennent d'une fauſſe teigne, qui eſt une petite chenille dont le corps eſt ras & blanchâtre ; elle eſt pourvue de ſeize

jambes : elle ne ſe loge point dans les grains, mais elle a l'adreſſe d'en lier pluſieurs enſemble avec de la ſoie qu'elle file, & dont elle ſe forme un tuyau comme celui des teignes ordinaires ; ce tuyau eſt ordinairement recouvert du ſon & de la farine que cet inſecte a broyés. C'eſt dans ce tuyau que la fauſſe teigne ſe loge au milieu du tas de grains qu'elle a choiſi pour ſa proviſion ; mais elle a la liberté de ſortir de ſon fourreau pour manger les uns après les autres, les grains qui l'entourent : cette manœuvre la diſtingue de la vraie teigne : ſouvent même elle en attaque pluſieurs à la fois & toujours ſans ordre, car elle ronge tantôt de l'un, tantôt de l'autre, ſans qu'aucun ſoit entiérement mangé.

Quand il ſe trouve une grande quantité de ces fauſſes teignes dans un grenier, on voit tous les grains de la ſuperficie du tas, liés les uns aux autres par des fils de ſoie ; ce qui forme une croûte qui eſt quelquefois de trois pouces d'épaiſſeur. Cette teigne ſe transforme en chryſalide dans un grain qu'elle a creuſé, ou dans le tuyau qu'elle s'eſt formé ; & vers le mois de Juin on l'en voit ſortir en papillon. Lorſqu'on remue un tas de grain où il y a beaucoup de fauſſes teignes, elles montent aux murailles ; mais elles ne tardent pas à rentrer dans le tas, qui ſe trouve dès le lendemain couvert d'une nouvelle nappe ſoyeuſe.

PAPILLON DU CHOU. *Voyez* CHENILLE DU CHOU.

PAPILLON DE JOUR & PAPILLON DE NUIT. *Voyez leur différence à l'article* PAPILLON.

PAPILLON DE FAUSSE TEIGNE. *Voyez à la ſuite du mot* PAPILLON DES BLÉS, *& à la ſuite de l'article* TEIGNE.

PAPILLON PAON. *Voyez* CHENILLES A TUBERCULES.

PAPILLON FEUILLE MORTE, ou PAPILLON PAQUET DE FEUILLES SECHES. Ce papillon de nuit a été très-bien nommé à cauſe de ſa forme & de ſa couleur ; il n'y a perſonne qui ne prît ce papillon, lorſqu'il eſt en repos ſur un arbre, pour un paquet de feuilles ſeches. Tout concourt à faire prendre cette idée à qui le voit pour la premiere fois : ſes aîles ſupérieures qui couvrent tout le corps ont des nervures, qui par leur eſpece de relief & leur diſpoſition imitent celles des feuilles ; leur contour eſt dentelé comme eſt celui de pluſieurs feuilles ; les aîles inférieures qui débordent les ſupérieures, ſont comme d'autres feuilles qui ſeroient mêlées confuſément : une eſpece de bec qu'il porte au devant de la tête, formé par deux tiges barbues & appliquées l'une contre l'autre, ſemble être la queue d'une de ces feuilles.

Ce

Ce papillon provient d'une chenille commune dans nos vergers, & qui habite communément les pêchers, les poiriers, les pommiers, les amandiers; quoiqu'elle ne ſoit pas rare, elle eſt difficile à trouver, parce que ſa figure en impoſe, ainſi que celle de ſon papillon. Cette chenille eſt de la claſſe des demi-velues, ſa couleur eſt d'un gris brun, le deſſous de ſon ventre eſt d'un jaune feuille morte; elle porte ſur ſon pénultieme anneau une corne aſſez courte & de ſubſtance charnue, & deux autres à peu-près ſemblables aux deux côtés de la tête; ſa tête eſt bleuâtre. Cette chenille a quatre pouces de longueur quand elle a acquis toute ſa grandeur; elle ne mange que la nuit, & ſe tient pendant tout le jour appliquée contre le tronc ou les groſſes branches de l'arbre, mais ſi ramaſſée, qu'on ne lui voit ni tête ni queue; on la prendroit pour une de ces tubéroſités ou boſſes qui s'élevent ſouvent ſur l'écorce des arbres, ſa couleur griſe donne d'autant plus lieu d'en impoſer.

Elle ſe conſtruit contre les branches ou contre le mur une coque griſâtre, d'un tiſſu peu ſerré, elle en tapiſſe l'intérieur avec les poils de ſa robe. Auſſi-tôt qu'elle s'y eſt renfermée, elle dégorge une bouillie blanche, qui ſe ſeche promptement, ſe réduit en poudre, & rend ſa coque opaque. La chenille inſtruite que ſon papillon habillé en phalene, n'auroit pas la force de percer ſa coque, pour ſortir de ce logement, elle lui ménage une petite ouverture.

PAPILLON DE LA CHENILLE DU SAULE. Voyez ſon hiſtoire à l'article *Chenille du ſaule, à double queue, vol. II. page 105.* Voici une anecdote ſur cette chenille & le papillon qui en provient, elle nous a été adreſſée par Madame B* de F*, l'une de nos diſciples, qui joint aux graces & à l'eſprit le goût naturel de l'obſervation. « J'avois une chenille » qui ſe trouve ſur le ſaule, elle avoit été priſe à Luxeuil en Franche-» Comté; elle ſe mit en chryſalide le 3 Septembre 1770. Je la portai » à Paris, l'ai menée aux Pyrénées, comptant qu'au mois d'Août elle » deviendroit papillon, apparemment que les neiges l'ont empêchée de » ſuivre l'ordre de la Nature: je l'ai menée ſur les frontieres d'Eſpagne » en Octobre, je poſai la boîte qui la contenoit ſur le manteau d'une » cheminée où j'avois bon feu, même en Août, elle a toujours gardé » l'*incognito*; enfin le 21 Janvier 1772, j'ai trouvé un aſſez vilain pa-» pillon gris avec des filets noirs & jaunes, dont le deſſin imitoit le point » d'Hongrie; calcul fait, ladite chenille a été cinq cents ſix jours en » chryſalide, elle naquit chenille ſur les rives du *Breuchier*, & devint

» papillon ſur celles de la *Charente*. Sont-ce les voyages qui ont retardé » ſa métamorphoſe ? » Je le crois; d'ailleurs la chaleur abrege, de même que le froid prolonge l'état de la chryſalide.

PAPILLON DES TEIGNES : *voyez à la ſuite du mot* TEIGNES.

PAPILLON A TÊTE DE MORT. Ce papillon, l'un des plus ſinguliers & qui porte des caracteres uniques, vient de l'eſpece la plus grande de nos chenilles. Lorſque cette chenille a acquis toute ſa grandeur naturelle, elle a quatre pouces & demi de longueur : ſa couleur eſt un jaune clair, pointillé de noir ſur certains anneaux ; on obſerve ſur ſon dos comme des eſpeces de chevrons. Cette chenille a cela de ſingulier qu'elle porte une corne à l'extrémité poſtérieure, contournée en ſens contraire de celle des autres : cette corne eſt rougeâtre & toute chargée de petits grains graveleux, qui imitent aſſez bien une rocaille : on trouve cette chenille principalement ſur le jaſmin, quoiqu'elle s'accommode auſſi des feuilles de feves de marais & de celles de choux ; c'eſt dans le mois d'Août qu'il faut la chercher. Vers ce temps elle ſe creuſe un trou dans la terre ; c'eſt là qu'elle ſe change en chryſalide de laquelle, au mois de Septembre, ſort le papillon à tête de mort, qui a porté plus d'une fois l'allarme & l'effroi dans l'eſprit du peuple imbécille, & des gens foibles & ignorants. Ce papillon eſt très-grand, il a trois pouces de longueur de la tête à la queue ; c'eſt un phalene du genre des *ſphinx éperviers*. Ses aîles étendues ont juſqu'à cinq pouces de vol ; la couleur de ſes aîles eſt obſcure, d'un brun noir mêlé avec des taches de jaune feuille-morte ; ce jaune diviſé par quelques traits noirs, forme ſur ſon corſelet une figure qui n'imite pas mal une *tête de mort*, ce qui lui en a fait donner le nom. A cette image funebre, peinte ſur ſon corps, ſe joint encore une ſingularité unique dans ce papillon, le ſeul dans lequel on l'ait obſervée ; il fait entendre un bruit fort aigu, qui approche un peu de celui d'une ſouris, mais qui a quelque choſe de plus plaintif & de plus lugubre. En falloit-il davantage pour jetter l'effroi dans l'eſprit du peuple qui a donné à ce papillon le nom d'*oiſeau de mort ?* Auſſi l'allarme ſe répandit-elle, il y a quelques années, dans certains cantons de la Baſſe-Bretagne, parce que ces papillons y furent plus communs que d'ordinaire, poſitivement dans un temps où il y avoit beaucoup de maladies. On leur attribuoit tout le mal, on ne les voyoit qu'avec frayeur, on les regardoit comme les ſiniſtres avant-coureurs des malheurs ; & même encore préſentement le peuple s'allarme, dit-on, à leur

préſence : tant les préjugés populaires ſont difficiles à déraciner. Le cri ſingulier que fait entendre ce papillon, ſur-tout lorſqu'il eſt troublé dans ſa marche ou renfermé, & qu'il redouble ſans ceſſe lorſqu'on le tient entre les doigts ; ce cri, dis-je, ſujet de tant de frayeurs, eſt occaſionné par le bruit que fait la trompe de ce papillon, qui eſt courte & écailleuſe, en frottant contre deux lames mobiles & très dures entre leſquelles elle eſt logée. L'épreuve en eſt facile ; que l'on écarte avec la pointe d'une épingle une des deux lames d'auprès de la trompe, l'animal ne rend que la moitié du ſon ordinaire ; qu'on les écarte toutes deux, il eſt muet. C'eſt en Septembre & Octobre que l'on voit ces papillons en diverſes provinces du Royaume : on le trouve auſſi ſous divers climats, en Angleterre, en Egypte.

Nous avons déjà eu occaſion de dire que chaque plante a ſon inſecte, & peut-être n'y a-t-il point d'arbres, d'arbuſtes, d'arbriſſeaux & de plantes qui n'aient auſſi leur chenille & ſon papillon : c'eſt pourquoi nous renvoyons, pour les papillons qui ſortent des chenilles, *au mot même* CHENILLE, où nous avons décrit les principales. On trouvera à leur article, ſuivant l'ordre alphabétique, l'Hiſtoire d'une quantité d'autres chenilles & de papillons célebres, ſous les noms particuliers qu'ils portent. Nous terminerons cet article en diſant que ſi les papillons des Indes ſont plus grands & plus beaux que les nôtres, ils ſont en plus petit nombre que ne le ſont chez nous ces ſortes d'inſectes.

PAPILIONACÉES (Plantes) *Voyez* ce que c'eſt à la ſuite de l'article LÉGUMES.

PAPION ou BABOUIN, *papio*, eſpece de ſinge propre à l'ancien continent ; il ſe trouve particulierement aux Iſles Philippines & au Cap de Bonne-Eſpérance. On en diſtingue deux ou trois eſpeces pour la grandeur de la taille. Le papion a la queue très-courte ; il marche plus ſouvent à quatre qu'à deux pieds : ſes griffes ſont des armes redoutables : les chiens n'ont guere de priſe ſur lui que quand il s'eſt enivré de raiſin, mets dont il eſt très-friand. Sa femelle eſt ſtérile dans les climats tempérés ; dans ſon climat natal, elle ne fait même qu'un petit qu'elle porte entre ſes bras & comme pendu à ſa mamelle. Ces animaux qui ſont forts & robuſtes tiendroient tête à pluſieurs hommes. Ils font de grands dégats dans les vignes, les jardins & les vergers. Pour exercer leur brigandage, ils ſe réuniſſent en troupes ; une partie entre dans l'enclos pour piller ; le reſte forme une chaîne de communication

depuis le lieu du pillage, juſqu'à l'endroit du rendez-vous. On cueille, on arrache, on jette de main en main; on reçoit avec une adreſſe ſinguliere : en un inſtant, un jardin eſt dévaſté, ravagé, & quelques uns de ces individus placés en ſentinelle, avertiſſent au moindre danger, & la troupe s'enfuit en gambadant. Le naturel des papions & babouins eſt méchant & féroce ; mais les traits principaux de leur caractere, ſont l'impudence & la lubricité. L'aſpect des femmes excite l'effronterie des mâles ; de même, l'aſpect des hommes excite la laſciveté des femelles. Sur cet article ils ſont incorrigibles. *Voyez* ce qui en eſt dit à la ſuite de l'article SINGE.

PAPYRACÉE. Épithete qu'on emploie en Hiſtoire Naturelle, pour déſigner une coquille extrêmement mince.

PAQUERETTE ou PASQUETTE. *Voyez* MARGUERITE PETITE.

PAPYRUS. *Voyez* PAPIER DU NIL.

PARANAÇARE, eſpece de crâbe du Bréſil, qui, ſelon *Marcgrave*, n'eſt pas bon à manger. Il eſt long de trois doigts : il a deux bras garnis de pinces, quatre jambes longues de trois doigts, & quatre autres qui ſont très-courtes ; une queue ſtriée & longue d'un doigt & demi ; deux yeux longs & élevés, & deux filets. Sa coquille eſt brunâtre, ainſi que les poils qui la recouvrent ; toutes les parties inférieures ſont bleuâtres, de même que les yeux & les filets ou antennules : on le trouve ſur le rivage, proche du fleuve Paraiba. *Ruiſch, exſang. p. 27.*

PARASILENE. C'eſt un météore dans lequel on apperçoit quelquefois l'image apparente de la lune : cet effet eſt occaſionné par les mêmes cauſes que les *parhélies* du ſoleil. *Voyez* PARHÉLIE.

PAREIRA BRAVA ou BUTUA. C'eſt le nom d'une racine qui nous eſt apportée du Bréſil par les Portugais ; on ne connoît pas encore bien la plante dont on la retire : cependant on ſoupçonne que c'eſt la même que le *caapéba*. Voyez ce mot. Cette racine eſt ligneuſe, dure, tortueuſe, brune en dehors, d'un jaune griſâtre intérieurement ; étant coupée tranſverſalement, on y voit pluſieurs cercles concentriques, traverſés de pluſieurs rayons qui aboutiſſent au centre : elle n'a point d'odeur, & eſt un peu amere ; elle eſt de la groſſeur du doigt, & quelquefois du bras d'un homme. Les Portugais & les habitans du Bréſil la regardent comme une panacée ſouveraine. Ils ſont dans l'uſage de la tremper dans l'eau, & de l'uſer ſur une pierre à aiguiſer ; ils la délaient enſuite dans quelque liqueur appropriée, & la font prendre

à leurs malades : nous l'employons auſſi rapée. L'expérience a appris que ſon uſage eſt ſpécifique dans la colique néphrétique & la ſuppreſſion d'urine : la douleur eſt diſſipée preſque en un inſtant par un écoulement abondant d'urines. Cette racine produit ſon effet en diviſant les matieres muqueuſes qui engorgent les couloirs des reins. Elle a été employée avec ſuccès dans un aſthme humoral qui ſuffoquoit le malade : ſon uſage a été ſuivi d'expectoration. Cette racine eſt fort utile dans la gonorrhée, & pour arrêter les hémorrhagies. On la donne en poudre à la doſe de vingt à trente grains, trois à quatre fois le jour, dans la tiſane de fleurs de mauve ; & en décoction, à la doſe de deux à trois gros. A Cayenne on l'emploie en tiſane au défaut du ſaſſafras. *Pareira brava* eſt un nom Portugais, qui ſignifie *vigne ſauvage* ou *bâtarde*. *Butua* eſt un nom Indien, qui ſignifie un bâton (M. *Lochner* qui a écrit ſur le *pareira brava*, le diſtingue du *butua*). Les Bréſilois donnent auſſi le nom de *membrocq* à cette racine. M. *Amelot*, Conſeiller d'Etat, eſt le premier qui ait apporté le *pareira brava* en France, au retour de ſon Ambaſſade de Portugal, en 1688.

PARELLE : *voyez* PATIENCE.

PAREPOU : *voyez* PALIPOU.

PARESSEUX ou AI ou HAY. Quadrupede de l'Amérique & du Ceylan, dont on diſtingue deux eſpeces; le grand & le petit. M. *Linneus* les met dans l'ordre des *anthropomorphes*, ou animaux à figure humaine. Il nomme *bradype* celui d'Amérique. Cet animal habite les endroits les plus chauds de cette partie du monde. Il a trois doigts aux pieds de devant, & il eſt ſans queue. C'eſt l'*ignavus gracilis aut agilis* de *Seba*. La grande eſpece a cependant une ſorte de queue longue d'un demi-doigt, & ronde. L'animal eſt de la grandeur d'un renard de moyenne taille, & a des yeux noirs & fort ſombres ou endormis. Le même Auteur nomme le ſecond *tardigradus Ceylanicus*. Ce grand *Ai* eſt l'*ignavus major hirſutus*, *pilis longis & griſeis* des Auteurs.

M. *Klein* fait auſſi une différence de l'*Ai* du Ceylan, d'avec celui de l'Amérique. Celui du Ceylan n'a que deux doigts aux pieds de devant, & trois à ceux de derriere, tous armés d'ongles forts & crochus. Ses oreilles, qui ſont placées & appliquées contre la tête, ſont cachées ſous les poils. Il n'a point de queue : tout ſon corps eſt couvert de poils épais, roux ou de couleur incarnat par deſſus le dos, & d'un cendré clair par-deſſous le ventre. Il a le muſeau un peu plus alongé

que le pareſſeux de l'Amérique. On dit que les femelles de ces animaux ont deux mamelles entre les pieds de devant.

M. *Briſſon* met le *pareſſeux* dans l'ordre ſecond de la claſſe des quadrupedes velus, qui n'ont que des dents molaires. Ces dents ne ſont point à lobes, comme celles des autres quadrupedes : elles ſont cylindriques, & terminées par un bout arrondi.

Le petit que la femelle de l'*Aï* met bas, naît ſans poils ; il reſſemble au petit chien par l'ouverture de la gueule, & par tout le corps à l'eſpece de ſinge cynocéphale. Il n'a point de queue ; ſes oreilles ſont courtes & rondes, collées contre la tête, comme ſont celles des ſinges : ce qui fait que M. *Klein* le nomme *ſimia perſonata*. *Seba* fait mention d'un *pareſſeux de l'Amérique*, dont les poils ſont très-épais, crépus & ſemblables à de la laine. Ces animaux, dit-on, rient & pleurent en même temps : *riſum fletu miſcent*. Leur voix eſt claire comme le cri d'un jeune chat, mais qui prononce gravement *i*, *i*, *i*, *i*, *i*, ſur le ton des *la*, *ſol*, *fa*, *mi*, *re* : ce cri a fait dire plaiſamment à *Cluſius* que l'*Aï* étoit l'inventeur de la Muſique.

On trouve dans les *Obſervations d'Hiſtoire Naturelle* de M. *Gautier*, *Tome I. Part. 2. pag. 240 & ſuiv.* une deſcription de l'extérieur & de l'intérieur de cet animal. *Voyez* auſſi *Séba* pour les deſcriptions & les figures qu'il donne des différentes eſpeces d'*Aï*.

Autant, dit M. *de Buffon*, la Nature nous a paru vive, agiſſante, exaltée dans les ſinges, autant elle eſt lente, contrainte & reſſerrée dans ces *pareſſeux* ; & c'eſt moins pareſſe que miſere, c'eſt défaut, c'eſt dénuement, c'eſt vice dans la conformation ; point de dents inciſives, ni canines, les yeux obſcurs & couverts, la mâchoire auſſi lourde qu'épaiſſe, le poil plat & ſemblable à de l'herbe ſéchée, les cuiſſes mal emboîtées & preſque hors des hanches, les jambes trop courtes, mal tournées & encore plus mal terminées ; point d'aſſiette de pied, point de pouces, point de doigts ſéparément mobiles ; mais deux ou trois ongles exceſſivement longs, carinés, pointus, recourbés en deſſous, qui ne peuvent ſe mouvoir qu'enſemble, & nuiſent plus à marcher qu'ils ne ſervent à grimper ; la lenteur, la ſtupidité, l'abandon de ſon être, & même la douleur habituelle, réſultant de cette conformation bizarre & négligée ; point d'armes pour attaquer ou ſe défendre, nul moyen de ſécurité, pas même en grattant la terre ; nulle reſſource de ſalut dans la fuite ; confinés, je ne dis pas au pays, mais

à la motte de terre, à l'arbre ſous lequel ils ſont nés; priſonniers au milieu de l'eſpace; ne pouvant parcourir qu'une toiſe en une heure, grimpant avec peine, ſe traînant avec douleur, une voix plaintive & par accens entrecoupés qu'ils n'oſent élever que la nuit; tout annonce leur miſere, tout nous rappelle ces monſtres par défaut, ces ébauches imparfaites, mille fois projetées, exécutées par la Nature, qui ayant à peine la faculté d'exiſter, n'ont dû ſubſiſter qu'un temps, & ont été depuis effacés de la liſte des êtres; & en effet ſi les terres qu'habitent les *pareſſeux* n'étoient pas des déſerts, ſi les hommes & les animaux puiſſans s'y fuſſent anciennement multipliés, ces eſpeces ne ſeroient pas parvenues juſqu'à nous, elles euſſent été détruites par les autres, comme elles le ſeront un jour.

Faute de dents, dit notre illuſtre & ſublime Écrivain, ces pauvres animaux ne peuvent ni ſaiſir une proie, ni ſe nourrir de chair, ni même brouter l'herbe; réduits à vivre de feuilles & de fruits ſauvages, ils conſument du temps à ſe traîner au pied d'un arbre, il leur en faut encore beaucoup pour grimper juſqu'aux branches, & pendant ce lent & triſte exercice qui dure quelquefois pluſieurs jours ils ſont obligés de ſupporter la faim & peut-être de ſouffrir le preſſant beſoin; arrivés ſur l'arbre ils n'en deſcendent plus, ils s'accrochent aux branches, ils les dépouillent par parties, mangent ſucceſſivement les feuilles de chaque rameau, paſſent ainſi pluſieurs ſemaines ſans pouvoir délayer par aucune boiſſon cette nourriture aride; & lorſqu'ils ont ruiné leur fond, & que l'arbre eſt entiérement nud, ils y reſtent encore retenus par l'impoſſiblité d'en deſcendre; enfin quand le beſoin ſe fait de nouveau ſentir, qu'il preſſe & qu'il devient plus vif que la crainte du danger de la mort, ne pouvant deſcendre ils ſe laiſſent tomber, & tombent très-lourdement comme un bloc, une maſſe ſans reſſort, car leurs jambes rondes & pareſſeuſes n'ont pas le temps de s'étendre pour rompre le coup.

A terre ils ſont expoſés à la merci & même livrés à tous leurs ennemis: comme leur chair n'eſt pas abſolument mauvaiſe, les hommes & les animaux de proie les cherchent & les tuent: il paroît qu'ils multiplient peu, ou du moins que s'ils produiſent fréquemment, ce n'eſt qu'en petit nombre; car ils n'ont que deux mamelles. Tout concourt donc à les détruire, & il eſt bien difficile que l'eſpece ſe maintienne: il eſt vrai que quoiqu'ils ſoient lents, gauches & preſqu'inhabiles au

mouvement, ils ſont durs, forts de corps & vivaces ; qu'ils peuvent ſupporter long-temps la privation de toute nourriture ; que couverts d'un poil épais & ſec, & ne pouvant faire d'exercice, ils diſſipent peu & engraiſſent par le repos, quelque maigres que ſoient leurs alimens ; ces animaux ayant quatre eſtomacs, comme les quadrupedes ruminans, peuvent compenſer ce qui manque à la qualité de la nourriture par la quantité qu'ils en prennent. Une ſingularité remarquable, c'eſt que leurs inteſtins, au lieu d'être longs comme ils le ſont dans les animaux ruminans, ſont au contraire très-petits & plus courts que ceux des animaux carnivores ; une autre ſingularité c'eſt qu'au lieu de deux ouvertures au dehors, l'une pour l'urine, l'autre pour les excrémens, au lieu d'un orifice extérieur & diſtinct pour les parties de la génération, ces animaux n'en ont qu'un ſeul, au fond duquel eſt un égout commun, un cloaque comme dans les oiſeaux.

Au reſte, dit M. *de Buffon*, avec cet eſprit philoſophique qui regne toujours dans ſes ouvrages, ſi la miſere qui réſulte du défaut de ſentiment n'eſt pas la plus grande de toutes, celle de ces animaux, quoique très-apparente, pourroit ne pas être réelle ; car ils paroiſſent très mal ou très-peu ſentir : leur air morne, leur regard peſant, leur réſiſtance indolente aux coups qu'ils reçoivent ſans s'émouvoir, annoncent leur inſenſibilité ; & ce qui la démontre, c'eſt qu'en les ſoumettant au ſcalpel, en leur arrachant le cœur & les viſceres, ils ne meurent pas à l'inſtant. *Piſon* qui a fait cette dure expérience, dit que le cœur ſéparé du corps battoit encore vivement pendant une demi-heure, & que l'animal remuoit toujours les jambes comme s'il n'eût été qu'aſſoupi ; par ces rapports ce quadrupede ſe rapproche non-ſeulement de la *tortue*, dont il a déjà la lenteur, mais encore des autres reptiles & de tous ceux qui n'ont pas un centre de ſentiment unique & bien diſtinct : or, tous ces êtres ſont miſérables, ſans être malheureux ; & dans ſes productions les plus négligées, la Nature paroît toujours plus en mere qu'en marâtre.

M. *Voſmaër*, Naturaliſte Hollandois, vient de donner la deſcription du *pareſſeux penta-dactyle* (à cinq doigts) *du Bengale*, & qui a vécu dans la chambre du Stadhouder. Sa longueur, depuis le ſommet de la tête juſqu'à l'anus, eſt de treize pouces. Il a la tête preſque ronde, n'ayant que le muſeau qui ſoit un peu pointu. Les oreilles ſont fort minces, ovales & droites, mais preſqu'entiérement cachées ſous un poil laineux ; elles ſont velues auſſi en dedans. Les yeux gros, orbiculaires

&

& placés ſur le devant du front, immédiatement au-deſſus du nez, & tout proches l'un de l'autre, de couleur brun-obſcur. Quand on éveille l'animal pendant le jour, la prunelle eſt d'abord fort petite, mais elle groſſit par degrés à un point conſidérable : lorſque cet animal, qui paroît être du ſexe mâle, s'éveille le ſoir, & qu'on ſe préſente à lui avec une chandelle allumée, on voit également cette prunelle s'étendre & occuper à-peu-près tout le rond de l'œil. Le nez eſt petit, applati en devant & ouvert ſur les côtés. La mâchoire inférieure a au-devant quatre dents inciſives, étroites & plates, ſuivies des deux côtés d'une plus grande, & enfin de deux groſſes dents canines: après la dent canine, ſont de chaque côté deux autres dents rondes & pointues; ce qui fait en tout douze dents. M. *Voſmaër* dit qu'il y a de chaque côté deux ou trois dents mâchelieres: la mâchoire ſupérieure n'a au-devant dans le milieu, que deux petites dents écartées; un peu plus loin, deux petites dents canines, une de chaque côté; enſuite deux dents plus petites encore, ce qui fait huit dents, ſans compter les mâchelieres qui ſont au nombre de deux ou trois. La langue eſt aſſez épaiſſe & longue, arrondie en devant & rude. Le poil long, fin, laineux, mais rude au toucher: ſa couleur eſt griſâtre ou cendré-jaunâtre-clair, un peu plus roux ſur les flancs & aux jambes; autour des yeux, des oreilles, la couleur eſt auſſi un peu plus foncée, & depuis la tête tout le long du dos regne une raie brune. Cet animal a une petite apparence de queue d'environ deux ou trois lignes de longueur. Les doigts des pieds antérieurs ſont au nombre de cinq; le pouce eſt plus long & plus gros que les autres doigts, dont celui du milieu eſt le plus long, & celui du devant le plus court; les ongles ſont comme ceux de l'homme; les doigts des pieds poſtérieurs ſont conformés de même, à l'exception que celui de l'index (premier doigt) eſt fort long & ſe termine en pointe aiguë. Tous les doigts, continue M. *Voſmaër*, paroiſſent avoir trois articulations; ils ſont ſeulement un peu velus en-deſſus & garnis d'une forte pellicule brune en-deſſous: la longueur des pieds antérieurs eſt de ſix pouces, celle des pieds poſtérieurs eſt de huit pouces.

A cette deſcription du *pareſſeux penta-dactyle du Bengale*, M. *Voſmaër* joint l'hiſtoire naturelle de cet animal, & ajoute quelques réflexions ſur ce qu'a écrit M. *de Buffon*, concernant le pareſſeux. M. *de Buffon*, dit-il, *Hiſtoire Naturelle Tom. XIII. page 34*, n'aſſigne pour patrie au pareſſeux que le nouveau monde; c'eſt une créature ſi ſurprenante,

par ſon incroyable lenteur, qu'il s'eſt attiré l'attention de tous ceux qui l'ont vu; ſa conformation, ſa voix plaintive, ſon aſſoupiſſement continuel, tout en lui excite tour à tour des ſentimens naturels d'horreur & de compaſſion..... mais cet état, ſelon M. *Voſmaër*, n'eſt pas auſſi miſérable que ſon premier aſpect l'annonce; ſouvent nos premieres idées, dit-il, nous font illuſion dans l'examen extérieur des êtres créés dont nous ignorons les rapports à la Nature entiere ou à eux-mêmes. Notre Naturaliſte Hollandois prétend avoir été détrompé à cet égard par des recherches plus exactes, & que ces nouvelles obſervations le conduiſant à des idées plus générales, plus ſublimes, l'ont convaincu que chaque être relativement à ſoi-même ou au tout pris enſemble, *étoit très-bien.* Il enviſage, ſous une tout autre fin, l'affreuſe miſere que M. *de Buffon* attribue à cette créature. Le tableau le plus magnifique ſeroit plat & déſagréable, ſans les ombres, les dégradations & les autres ſecours de l'Art. Il en eſt de même de la Nature, dit M. *Voſmaër;* ſon grand Architecte, qui a diſpoſé toutes choſes avec une ſageſſe impénétrable, n'a point jugé que toutes ſes créatures brillaſſent d'une égale beauté de forme & de coloris, ni qu'elles fuſſent douées de la même intelligence, de la même force, du même naturel doux ou féroce, d'une même lenteur, ou d'une même agilité : que l'on compare le ſuperbe paon avec le difforme dodo, le ſinge & le cheval, le mouton & le tigre, le pareſſeux & l'écureuil; que l'on parcoure tous les genres d'animaux en général, & qu'on deſcende de la contemplation de ces créatures terribles, telles que le crocodile, la baleine & l'éléphant, à celle de la puce aquatique, du puceron & des autres petits animaux microſcopiques; qu'on liſe enfin le grand livre de la Nature, dans les œuvres de la création; qu'on obſerve le naturel, les propriétés & l'économie des créatures; que de tableaux admirables ne vont pas s'offrir à nos yeux! on y verra que la chétive taupe, qui habite dans des ténebres éternelles, y mene une vie heureuſe; & qu'un animal comme le pareſſeux, deſtiné, pour ainſi dire, à ne vivre que la nuit, confiné à l'arbre ſous lequel il eſt né, dormant ſur ſes branches, &, ſuivant M. *de Buffon*, ne ſe nourriſſant auſſi que de feuilles & de fruits ſauvages; qu'un tel animal, dis-je, eſt formé & diſpoſé d'une façon analogue à ſa maniere de vivre.

J'avoue, continue M. *Voſmaër*, qu'à l'égard du tableau de la Nature entiere, le pareſſeux paroît en être une ombre, une tache obſcure, &

comme deſtiné à rehauſſer l'éclat des autres objets; mais conſidéré en lui-même, & par rapport à ſa nature, de quoi lui ſerviroit une plus grande agilité? Pendant la nuit, lorſqu'il ſe traîne ſur les branches des arbres, elle ne pourroit que l'expoſer à mille accidens; malgré ſa lenteur il a une force incroyable dans ſes pattes (ſi on lui laiſſe ſaiſir une canne, il la ſerre peu à peu tellement, qu'il la fait fendre); cette force lui eſt néceſſaire, ainſi que la difforme ſtructure de ſes pieds poſtérieurs, pour ſe tenir la nuit & en dormant attaché aux branches & pour grimper d'un arbre ſur l'autre. M. *Voſmaër* prétend que ces animaux ne ſont pas obligés de ſe laiſſer tomber comme un bloc lorſqu'ils ſont ſur un arbre & qu'il veulent être à terre, & il dit encore que quant à leur anéantiſſement total, on ne le doit pas craindre: ils ſe ſont conſervés depuis tant de ſiecles; d'ailleurs la vigilante Nature paroît y avoir ſuffiſamment pourvu de toutes parts. Cet Obſervateur remarque, avec M. *Daubenton*, que cet animal a les mâchoires garnies de dents canines, (M. *de Buffon* dit qu'ils n'en ont pas), le nombre des dents canines & mâchelieres eſt dans l'*aï* ou pareſſeux le même que dans l'*unau*: voyez ce mot. M. *Voſmaër* avoue que le pareſſeux ſe trouve dans le Nouveau Monde, mais il ſoutient qu'il s'en trouve auſſi une eſpece dans l'Ancien Monde, & qui a ſa demeure en Aſie; c'eſt le *pareſſeux penta-dactyle du Bengale* que nous avons décrit ci-deſſus. *Valentin* avoit déjà dit que le pareſſeux ſe trouve aux Indes Orientales, & *Séba* en avoit reçu deux qui lui avoient été envoyés du Ceylan.

M. *Voſmaër* dit que le pareſſeux de Bengale paroît former une eſpece intermédiaire (eu égard uniquement à la figure extérieure), entre les pareſſeux vulgaires & connus des Indes Occidentales, & ces animaux ſinguliers, que *Séba* nomme *pareſſeux fluets de Ceylan*, & auxquels M. *de Buffon* donne le nom de *loris*. Voyez ce mot.

Le pareſſeux de Bengale que M. *Voſmaër* nourriſſoit dans ſa chambre, avoit une odeur déſagréable; il dormoit tout le jour, c'étoit en été, il ne s'éveilloit qu'à huit heures & demie: il dormoit conſtamment aſſis ſur ſon derriere, la tête penchée en avant entre les pattes antérieures, repliées contre le ventre: dans cette attitude, il ſe tenoit toujours en dormant très-fermement attaché au treillis de fer de ſa cage par les deux pattes de derriere, & ſouvent encore par une des pattes antérieures: cette étrange propriété ſuppoſe que l'animal dort ordinairement ſur les arbres, & ſe tient attaché aux branches qui l'environnent: ſon

mouvement, étant éveillé, étoit extrêmement lent, ſe traînant de barre en barre qu'il ſaiſiſſoit avec ſes pattes antérieures : s'il rampoit à terre ſur le foin, il ſe mouvoit & traînoit avec la même lenteur : ſi on le chaſſoit avec un bâton, il n'alloit pas plus promptement, il ne lâchoit pas priſe, il mordoit le bâton, c'étoit-là toute ſa défenſe : dès qu'il s'éveilloit il mangeoit, & enſuite il rendoit ſes excrémens : ſon urine avoit une odeur forte, déſagréable ; il étoit friand de riz, de fruits, de pain, de biſcuit ſec; il flairoit l'eau ſans la boire ; il aimoit beaucoup les œufs & portoit ſa nourriture à ſa bouche à la maniere des écureuils & des ſouris. M. *Voſmaër* lui préſenta un moineau, enſuite un hanneton, un pinçon qu'il avala fort goulement & en entier : quoique lent dans ſa démarche, cet animal étoit adroit à ſaiſir une proie vivante, & elle ne pouvoit plus échapper de ſa griffe : ſon cri continuel étoit *aï*, *aï*, *aï*, traînant fort long-temps chaque *aï* d'un ton plaintif, langoureux & tremblant.

PARESSEUX. Nom que *Goëdaert* donne auſſi à un ver qui ſe trouve dans les lieux d'aiſance, & ſe nourrit de l'excrément de l'homme : ſa marche eſt très-lente. Il ſe métamorphoſe en une petite mouche, qui ne ſe nourrit auſſi que de nos excrémens.

PARESSEUSE. Le même Auteur appelle ainſi une fauſſe chenille que l'on trouve ſouvent ſur les feuilles du roſier, où elle ſe nourrit pendant la nuit : elle marche très-lentement, & quand on la preſſe, ſa défenſe ne conſiſte qu'à faire de ſon corps un petit monceau. Cette larve ſe fait une maiſonnette tranſparente & tiſſue comme un filet, pour y attendre ſa métamorphoſe, qui ſe fait ou pendant l'automne, ou pendant le printemps. Alors elle en ſort dans l'état de mouche.

PARETURIER ou PARETUVIER. *Voyez* PALETUVIER.

PARFUM. Nom donné à l'odeur aromatique, plus ou moins ſubtile & ſuave, qui exhale d'une ſubſtance quelconque. Les parfums ſolides ou ſecs & les plus eſtimés, ſont ceux de l'Arabie ; qui ſont, l'encens, la myrrhe, le benjoin, le ſtorax, le labdanum, le baume blanc, le ſtyrax liquide, le *thymiama* ou narcaphte, la graine d'ambrette, le *coſtus* odorant ; enſuite les parfums de l'Inde, qui ſont pour l'ordinaire, des pots-pourris, compoſés d'écorce de citron, de bois d'aloès, de girofle, de ſantal citrin, de macis, de muſcade, de cannelle, d'ambre, de muſc & de civette. Nos parfums d'Europe ne ſont peut-être pas moins agréables ; on les compoſe avec les fleurs de lavande, de jaſmin, de thym,

de romarin, de roſes, de tubéreuſes, un citron piqué de clous de girofle, des bois de rhode & de cedre, & de l'iris de Florence : on aromatiſe ce mêlange d'un peu d'huile eſſentielle de bergamotte Les parfums liquides ſont en général les eſprits & eſſences des plantes très-odorantes. Souvent les fleurs qui ornent les parterres de nos jardins communiquent à l'atmoſphere une vapeur auſſi douce, auſſi délicieuſe, que les odeurs qu'un vent chaud fait exhaler des plaines aromatiques de l'Arabie.

Telle eſt communément la baſe de nos *pots-pourris* & de nos *caſſolettes*. On ſait que ce nom a été donné à une compoſition odoriférante, formée de l'amas de tout ce qui rend une odeur agréable; obſervant toutefois qu'il y ait une certaine analogie entre les odeurs, car il peut arriver, ou qu'elles ſoient rendues plus ſuaves, ou qu'elles ſe corrompent par le mêlange : on renferme ces aromates tantôt dans de petites boîtes d'or ou d'argent portatives & bien fermées, mais qu'on ouvre à volonté; tantôt dans des vaſes de faïence ou de porcelaine, garnis de baguettes en maniere de pied de réchaud, & dont le couvercle eſt percé de part en part, afin que les odeurs paſſent & ſe répandent dans l'appartement où les *caſſolettes* ſont dépoſées. *Voyez l'article* ODORAT *dans le chapitre des* SENS, *inſéré à la ſuite du mot* HOMME.

L'uſage des *caſſolettes* eſt fort ancien. Les Indiens ont de tout temps brûlé des parfums dans des eſpeces de réchauds, pour recevoir plus magnifiquement leurs convives : l'encenſoir fumant eſt dans la main du Prêtre une caſſolette. L'*acerra* des Anciens étoit un vaſe ou coffret deſtiné aux parfums. Ces inſtrumens de ſacrifices ſe voient très-ſouvent dans les anciens monumens, & quelques-uns ſont ornés de figures ſymboliques. A quel degré les Romains n'ont-ils pas pouſſé leur luxe dans les odeurs, ſoit pour l'uſage des ſacrifices, ſoit pour donner une marque de leur reſpect envers les hommes conſtitués en dignité? on s'en ſervoit encore aux ſpectacles, dans les bains; les roſes y étoient prodiguées, & la profuſion des parfums devint ſi exceſſive dans la célébration des funérailles, que l'uſage en fut défendu par les lois des douze tables. Par quel contraſte les Dames Romaines ont-elles aujourd'hui de l'averſion pour les odeurs? & pourquoi les Poëtes ne chantent-ils que la douceur de l'haleine de leur maîtreſſe, ſans chanter auſſi le muſc & l'ambre dont elles ſont parfumées par l'action de ces corps odoriférans? *Voyez* AROMATES.

Les Sculpteurs ſont auſſi dans l'uſage d'imiter les caſſolettes en faiſant des eſpeces de vaſes iſolés de peu de hauteur, du ſommet & ſouvent des côtés deſquels s'exhalent des flammes ou des parfums affectés : ces vaſes ſervent ſouvent d'amortiſſement à l'extrémité ſupérieure d'une maiſon de plaiſance, ou bien ils couronnent les retables d'autels ; on les emploie auſſi dans la décoration des catafalques, des arcs de triomphes, feux d'artifice, &c.

PARHÉLIES ou FAUX SOLEIL. C'eſt un météore dont l'aſpect a quelque choſe de fort étonnant : on apperçoit un ou pluſieurs faux ſoleils ſous la forme d'une clarté brillante, qui paroiſſent à côté du ſoleil, & qui ſont formés par la réflexion des rayons du ſoleil. Ces parhélies ne paroiſſent jamais qu'au lever & au coucher du ſoleil, parce qu'alors les rayons de cet aſtre ont à traverſer une plus grande quantité de vapeurs, & que ces apparences ſont l'effet de la lumiere réfléchie par les vapeurs.

Ces apparences s'offrent quelquefois avec un très-grand appareil, quelquefois elles ſont plus ſimples ; mais toujours effrayantes pour le peuple : quelquefois on n'en voit qu'une partie, parce que la totalité dépend d'un grand nombre de circonſtances qui ne ſe rencontrent pas toujours à la fois. L'agitation de l'air cauſée par le vent, des nuages qui paſſent au deſſous interceptent le ſpectacle ou en rompent le cours ; leurs figures ne ſont pas auſſi parfaitement rondes que celles du ſoleil ; on leur remarque ſouvent des angles ; elles ne brillent pas non plus tant que le ſoleil, quoique leur lumiere ne laiſſe pas d'être quelquefois auſſi grande que celle de cet aſtre. Lorſqu'il en paroît pluſieurs à la fois, quelques-unes ont moins d'éclat & ſont plus pâles que les autres. Les cercles des parhélies different tant en nombre qu'en grandeur, ils ont cependant tous le même diametre, lequel eſt égal au diametre apparent du ſoleil ; il ſe trouve des cercles qui ont le ſoleil dans leur centre ; ces cercles ſont colorés, & leur diametre eſt de 45 degrés, & même de 90 : plus les couleurs de ces cercles ſont vives, plus la lumiere du véritable ſoleil paroît foible. On voit ordinairement les parhélies en hiver lorſqu'il fait froid ou qu'il gele un peu, tant qu'il regne en même temps un petit vent du nord. Lorſque les parhélies diſparoiſſent, il commence à pleuvoir ou à neiger, & on voit alors tomber une eſpece de neige oblongue, faite en maniere d'aiguilles.

PARIÉTAIRE, *parietaria*, Cette plante connue également ſous les

noms de *paritoire*, *vitriole*, *caſſepierre*, ou *perce-muraille*, croît abondamment dans les vieux murs, quelquefois le long des haies ou des maſures : ſa racine eſt fibreuſe & rougeâtre, elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds ; ces tiges ſont rondes, rougeâtres, fragiles & rameuſes : les feuilles de cette plante ſont oblongues, velues, pointues, & s'attachent facilement aux habits ; ces feuilles en ſe ſéchant deviennent preſque tranſparentes : ſes fleurs ſont petites ; elles ſortent par tas des aiſſelles des feuilles le long de la tige ; elles ſont compoſées ordinairement chacune de quatre étamines, dont les ſommets ſont d'un blanc purpurin ; elles ſont auſſi ſi élaſtiques, que dès qu'on y touche avec un ſtilet, elles ſe développent ſubitement & ſecouent fortement leur pouſſiere rouſſâtre : à ces fleurs fertiles & différentes pour la figure des fleurs ſtériles, il ſuccede des ſemences oblongues & luiſantes, renfermées dans des capſules rudes au toucher.

Les feuilles de cette plante ſont d'un grand uſage en médecine ; elles ſont apéritives, émollientes & rafraîchiſſantes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On vante cette plante pour les maux de reins, & on rapporte des exemples où elle a ſuſpendu pendant des années entieres les douleurs de la pierre. Pluſieurs Médecins aſſurent avoir guéri des hydropiſies rebelles avec la décoction de ce diurétique. Les Payſans ſe ſervent de la plante pour nétoyer les verres.

PARŒTONIUM. Des Naturaliſtes modernes croient que le ſel dont les Anciens ont parlé ſous ce nom eſt un ſel marin tiré par l'évaporation des eaux de la mer. Le *parætonium* a une ſaveur muriatique & la lucidité de l'alun. Quelques Auteurs prétendent cependant que le *parætonium* des Anciens étoit tiré des murailles.

PAS. *Voyez* DETROIT.

PASAN. C'eſt l'*antilope bezoartica* de M. *Pallas*. Voyez à l'article GAZELLE.

PAS D'ANE. *Voyez* TUSSILAGE.

PAS DE POULAIN, *paſſus equinus*. Quelques Naturaliſtes donnent ce nom à deux coquillages multivaves du genre des ourſins de mer : l'un eſt connu ſous le nom de *ſpatagus*, & l'autre ſous celui de *bryſſus* ou *œuf marin*. Le premier, dit M. *d'Argenville*, reſſemble à un petit tonneau garni de ſpatules ; l'ouverture de ſon dos a la figure d'un cœur, au lieu que le bryſſus qui n'a point cette ouverture, eſt toujours de figure ovale avec des ſillons crenelés & ponctués au ſommet. On

prétend qu'ils n'ont point de dents ni l'un ni l'autre, ils ont une mâchoire pour prendre l'eau & le ſable, & en dedans un ſeul inteſtin rempli d'eau qui leur tient lieu de chair & d'œufs. Le compartiment de l'*ourſin bryſſus* en étoile percée à jour, & tous ſes points ſaillans ſont agréables à la vue ; ſa couleur eſt griſe ou blanche, avec une ouverture dans le haut & une autre vers le milieu dans la partie de deſſous ; c'eſt par ces trous que l'animal reſpire & vide ſes excrémens : la partie inférieure, qui eſt le ventre, eſt toute chagrinée. Les autres ourſins ſont ouverts dans le milieu. L'*ourſin ſpatagus* reſſemble communément au *bryſſus* pour la couleur & les ouvertures, mais ſon compartiment eſt différent, il eſt échancré, ſemé d'apophyſes très-fines & garnies de ſpatules, &, comme nous l'avons dit ci-deſſus, l'ouverture de ſon dos repréſente la figure d'un cœur. On en voit quelquefois, mais rarement, d'une couleur violette. *Voyez l'article* OURSIN DE MER.

PASSE ou PASSERILLES, *paſſulæ*. On donne ce nom à des raiſins muſcats ſéchés au ſoleil : on en fait un grand commerce à Frontignan : à Damas, à Smyrne & en Candie. *Voyez* RAISIN.

PASSE-BUSE. C'eſt la *fauvette de haie*. Voyez FAUVETTE.

PASSEFLEUR. On donne ce nom à la COQUELOURDE DES JARDINS & à l'ŒILLET DE DIEU. *Voyez ces mots.*

PASSE-MUSC, petit animal dont il eſt mention dans les *Tranſactions Philoſophiques*, *n.* 137 : ſes teſticules, quoique long-temps gardés, & même deſſéchés juſqu'à devenir noirs, exhalent une odeur de muſc, qu'on préfere au muſc des boutiques.

PASSE-PIERRE ou PERCE-PIERRE, BACILE, CRISTE ou CRÊTE-MARINE, ou FENOUIL MARIN, ou HERBE DE ST. PIERRE, en latin *crithmum*. Plante maritime ou eſpece de pourpier de mer, dont on diſtingue deux eſpeces, ſavoir, la grande & la petite. C'eſt preſque la ſeule différence qu'on y remarque : nous ne parlerons que de la petite *paſſe-pierre*. C'eſt une plante qui pouſſe des tiges longues d'environ un pied, rampantes pour l'ordinaire à terre : ſes feuilles ſont découpées, étroites, fermes, charnues, ſubdiviſées trois à trois d'un vert brun, & d'un goût ſalé : ſes fleurs ſont jaunes, mais dans la grande eſpece elles ſont blanches, toutes deux en ombelles, & diſpoſées en roſe. Sa graine reſſemble à celle du fenouil, elle eſt ſeulement plus grande. Le goût en eſt agréable, piquant & aromatique. Cette plante, qui croît naturellement dans les lieux maritimes & pierreux, meurt tous les ans au commencement

commencement de l'hiver, & renaît vers la fin de Juin ou le commencement de Juillet ; on la nomme *perce-pierre*, parce qu'elle ſort d'entre les fentes des pierres : on l'éleve cependant dans les jardins, le long des murailles. La cueillette de la *paſſe-pierre* eſt permiſe à tout le monde ; néanmoins il n'y a guere que les femmes, les filles & les enfants des riverains qui en font la récolte : ceux-ci la portent par ſacs & paniers dans les villes voiſines, où ils la vendent pour être ſalée & ſervir aux ſalades d'hiver. Il faut la ſaler avec un vinaigre foible & un peu de ſel. Lorſqu'elle a reſté environ un mois dans cette premiere ſaumure, on la tranſvaſe, ſoit dans des barils ou des pots de terre, où l'on met de nouveau vinaigre plus fort. On prétend que le vinaigre blanc de la Rochelle eſt celui qui y convient le mieux. L'on ajoute au ſel du gros poivre, quelquefois auſſi des clous de girofle, quelques feuilles de laurier, & même un peu d'écorce de citron. On a obſervé que la *créte-marine* qui croît ſur les bancs de terre que la mer couvre journellement, eſt la plus tendre & la meilleure ; celle qui vient au bord des marais & que l'eau de la mer mouille plus rarement, eſt ſeche & dure. Il n'en croît pas ſur les ſables purs : il y a des endroits où l'on ne confit que les feuilles de la paſſe-pierre, & on les mêle avec les cornichons dont il eſt parlé à l'article *concombre*. Voyez ce mot. Les feuilles de la paſſe-pierre ſont eſtimées apéritives, lithontriptiques & propres à réveiller l'appétit.

PASSE-RAGE ou CHASSE-RAGE VULGAIRE, *lepidium vulgare*, eſt une plante qui croît abondamment aux lieux ombrageux, dans les pierrailles, les maſures & près des jardins où on la cultive. On la trouve auſſi ſur les Alpes. Sa racine eſt groſſe comme le doigt, blanchâtre, rampante ſous terre & d'une ſaveur fort âcre : elle pouſſe pluſieurs tiges, hautes de trois pieds, rondes, moëlleuſes & rameuſes, couvertes d'une pouſſiere d'un vert de mer, qui s'emporte aiſément : ſes feuilles ſont alternes, & reſſemblent à celles du citronnier ; elles ſont dentelées en leurs bords : on trouve ſes fleurs au ſommet des tiges & des rameaux, elles ſont petites, en croix, & blanches : elles ſont ſuivies par de petits fruits, formés en fer de lance, qui ſe diviſent en deux loges, remplies de menues ſemences, oblongues & rouſſes.

Toute la plante eſt d'une ſaveur âcre, aromatique, qui approche de celle du poivre & de la moutarde : c'eſt un bon antiſcorbutique : ſi on mange ſes feuilles à jeun elles excitent l'appétit. *Simon Pauli* dit qu'en Danemarck les Cuiſiniers mêlent avec le vinaigre le ſuc que l'on a

exprimé de la paſſe-rage, pour en faire des ſauces aux viandes rôties.

PASSE-RAGE SAUVAGE. *Voyez* CRESSON SAUVAGE *ou* DES PRÉS.

PASSEREAU, *paſſer.* C'eſt le nom donné aux différentes eſpeces de moineaux. *Voyez ce mot & celui de* ROITELET.

PASSE-ROSE. *Voyez* MAUVE DES JARDINS *ou* ROSE TREMIERE *à l'article* MAUVE. Quelques-uns donnent auſſi le nom de *paſſe-roſe* à la paſſe-fleur, dite *œillet de Dieu.* Voyez ce mot.

PASSE-VELOURS. *Voyez* AMARANTHE.

PASTÉ. C'eſt le coq des jardins. *Voyez ce mot.*

PASTEL, GUESDE, *glaſtum ſeu iſatis ſativa, vel latifolia.* Plante que l'on cultive dans nos Provinces méridionales, en Provence & en Languedoc, pour l'uſage de la teinture : on s'en ſert pour teindre en bleu. On la cultive auſſi en Normandie, & on dit qu'elle réuſſit en Allemagne ; mais le paſtel de Languedoc eſt le plus eſtimé.

Cette plante pouſſe des tiges hautes de trois pieds, groſſes comme le doigt ; elles ſe diviſent par le haut en quantité de rameaux chargés de beaucoup de feuilles, rangées ſans ordre. Ses feuilles ſont liſſes & d'un vert bleuâtre. Ses rameaux ſont chargés de fleurs formées de quatre pétales jaunes, diſpoſées en croix ; le piſtil devient une capſule applatie ſur les bords : chaque capſule contient deux ſemences oblongues. La racine de cette plante eſt groſſe, ligneuſe & pénetre profondément en terre.

Le paſtel demande à être ſemé dans une bonne terre, légere, noire, douce & fertile. Après avoir donné à la terre les façons néceſſaires, on ſeme la graine en Avril : lorſque la plante commence à grandir, on arrache les mauvaiſes herbes, ſans quoi les feuilles de paſtel ne deviendroient point belles. On fait ordinairement deux récoltes de feuilles de paſtel dans la même année ; quand la ſaiſon a été favorable, on en fait juſqu'à quatre : la premiere ſe fait vers la fin d'Août, & la derniere vers la fin d'Octobre ; mais il faut avoir attention de faire cette derniere récolte avant les premieres gelées, autrement les feuilles qu'on recueilleroit ne vaudroient rien. Lorſque la plante eſt venue à ſa maturité, on coupe toutes les feuilles, on les met en tas pour qu'elles ſe flétriſſent, ayant ſoin de les tenir à l'abri du ſoleil & de la pluie ; enſuite on les broie ſous la meule d'un moulin juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites en pâte, puis on fait des piles de cette pâte au dehors du moulin : on preſſe bien

la pâte avec les pieds & les mains ; on la bat & on l'unit, de peur qu'elle ne s'évente : quinze jours après l'on ouvre les petits morceaux, on les broie de nouveau avec les mains ; & l'on mêle avec le dedans la croûte qui s'étoit formée deſſus, puis on fait de cette pâte de petites pelotes. Cette opération s'appelle *mettre en coque*, c'eſt-à-dire qu'on les met dans de petits moules de figure ovale ; on les fait ſécher de nouveau ; ces coques deviennent fort dures, & c'eſt en cet état qu'on les vend aux Marchands ſous les noms de *paſtel*, *cocagne*, *florée* & *vouëde*. Quand on veut en faire ce que les Teinturiers appellent la *cuve*, il faut les mettre long-temps tremper dans de l'eau.

Le paſtel ainſi préparé fournit une excellente teinture bleue, très-ſolide, & dont on peut varier les nuances. Les anciens Bretons s'en ſervoient pour ſe colorer le corps. On emploie à préſent beaucoup plus d'indigo que de paſtel pour la teinture bleue, parce que la premiere de ces drogues fournit beaucoup plus de couleur, & qu'elle eſt plus facile à traiter que la ſeconde.

On a grand ſoin de recueillir de bonne graine de paſtel, pour reſemer l'année d'après. Outre les premiers froids, les mauvaiſes herbes, la ſéchereſſe qui cauſent beaucoup de dommage aux champs de paſtel, il arrive quelquefois que les ſauterelles dévorent tout un champ dans une ſoirée ; quand ce cas arrive, il faut promptement couper toutes les feuilles, pour que les pieds en repouſſent de nouvelles.

On ne doit point mettre de paſtel dans le même champ l'année d'après, mais on pourra y mettre du blé, l'année ſuivante du millet, & la troiſieme année du paſtel, dans la ſuppoſition que la terre ait été bien fumée. On donne particuliérement le nom de *vouëde* au paſtel petit & ſauvage de Normandie. *Voyez* VOUEDE. M. *Marcgraff* vient de faire mention d'un ver qu'on trouve dans le *vouëde* lorſque cette plante eſt pilée, & qu'elle tombe en putréfaction. Ce ver, dans ſon premier état, a environ deux lignes de long ; il ſe nourrit de la matiere de la plante, & en prend la couleur qui eſt bleue : dans l'état de nymphe il devient brun, & il ſe métamorphoſe en une mouche dont le corps eſt fort long.

PASTEL D'ÉCARLATE. *Voyez au mot* KERMÈS.

PASTEL ou FLORÉE D'INDE. *Voyez ci-deſſus* PASTEL-GUESDE.

PASTENADE. *Voyez* PANAIS.

PASTENAQUE ou TARERONDE, *paſtinax aut paſtinaca marina*,

poiſſon de mer dont on diſtingue trois eſpeces qui ſont de la claſſe des poiſſons à nageoires cartilagineuſes : ce ſont des eſpeces de raies.

La premiere a une queue qui reſſemble, par ſa couleur & ſa rondeur, à la racine nommée *paſtenade*. Ses nageoires ſont étendues comme les aîles de la tourterelle. Ce poiſſon plat & cartilagineux a la peau liſſe : il n'a qu'un aiguillon long, pointu, dentelé comme une ſcie de côté & d'autre, & placé à la queue, qui eſt longue & flexible & va toujours en diminuant. Cet aiguillon eſt venimeux, même après la mort de l'animal. Ce poiſſon a le bec pointu, les yeux au-deſſus de la bouche ; & au-deſſous, des trous, au lieu de narines, & d'autres trous devant les ouies : ſa bouche, quoique petite & ſans dents, ne laiſſe pas que d'être large en dedans. Ses mâchoires ſont dures & rudes : il nage à plat : il n'a qu'une petite nageoire à la queue ; il vit dans les lieux fangeux & peu éloignés des rivages, & ſe nourrit de poiſſons.

La paſtenaque a pour ennemi le chien de mer. Les Pêcheurs du Languedoc mangent la chair qui eſt autour de la queue de ce poiſſon, quoique d'une ſaveur peu agréable ; mais ils ont ſoin auparavant d'en ôter l'aiguillon. On prétend que cet aiguillon, réduit en cendre, appliqué ſur la plaie avec du vinaigre, eſt un remede à ſon venin même.

La ſeconde eſpece de paſtenaque eſt celle que l'on nomme à Naples *altavela* (*altavelle*). Elle a la tête & toutes les autres parties plus petites que la précédente. Sa couleur eſt la même : ſa queue n'eſt pas ſi longue que la moitié de ſon corps : elle eſt auſſi armée d'un aiguillon & quelquefois de deux, garnis de dents crochues : ſa chair n'eſt pas déſagréable.

La troiſieme eſpece que l'on nomme auſſi *aigle poiſſon*, *aquila marina piſcis*, & qui porte en Languedoc le nom de *glorieuſe*, eſt en tout ſemblable à la premiere eſpece par ſa maniere de vivre, par ſon aiguillon qui eſt venimeux, &c. Elle a cependant la tête plus grande, le bec moins pointu, rond, court, ſemblable à la tête d'un crapaud. Ses yeux ſont grands, ronds & élevés : ſes nageoires ſont ſemblables aux aîles d'une chauve-ſouris. Ce poiſſon pique de ſon aiguillon les poiſſons qui nagent autour de lui : ſa chair eſt molle, humide & de mauvais goût : on le pêche dans la Méditerranée ; il eſt très-commun à Naples. C'eſt le *roſpo* des Génois.

Redi a obſervé que la chair de ce poiſſon *paſtenaque* devient lumineuſe lorſqu'elle commence à ſe corrompre, ainſi que les graiſſes, les

chairs, les os huileux de l'hirondelle de mer, du dauphin, de la vipere marine, du brochet de mer. Il n'a jamais pu obſerver le même phenomene ſur la chair des viperes & des ſerpens terreſtres.

PASTEQUE. *Voyez* CITROUILLE *& le mot* MELON D'EAU.

PASTILLES D'ALLEMAGNE ou DU LEVANT, eſt le nom que l'on donne aux terres bolaires ou terres ſigillées. *Voyez au mot* BOL.

PATACH eſt une eſpece d'algue d'une figure ſinguliere, laquelle croît abondamment aux environs des Châteaux des Dardanelles & ſur les bords de la Mer Noire. Ses cendres entrent dans la compoſition du ſavon.

PATAGONS. Nom donné à des peuples d'une très-grande taille, qui habitent des Iſles vers le Pôle Antarctique. Ce ſont les géants de l'eſpece humaine : au contraire les Lapons qui habitent l'extrémité ſeptentrionale de l'Europe, ſont des pygmées par la petiteſſe de leur ſtructure. Ainſi les Patagons & les Lapons paroiſſent les termes extrêmes de la race des hommes.

PATAGU ou PATAGAU. C'eſt une eſpece de *came* qui differe beaucoup de la *palourde :* voyez ce mot. Elle eſt moins grande, moins ronde, plus liſſe, chargée de taches jaunes, blanches & noires. Les bords de ſa coquille ſont tapiſſés de deux membranes épaiſſes qui l'environnent. L'animal qui habite cette coquille n'a qu'une trompe qui eſt de différentes couleurs & d'environ quatre pouces de longueur. Cet organe prend toute ſorte de mouvemens, & fournit à tous ſes beſoins, ſans qu'elle puiſſe avancer ni reculer, mais ſeulement s'enfoncer dans la vaſe comme la palourde. Quoique cette trompe ne paroiſſe former qu'un tuyau, elle eſt cependant partagée en deux par une eſpece de cloiſon, & chaque tuyau a ſon trou particulier qui ſe voit à l'extrémité de la trompe. Le ſupérieur qui rejette l'eau à trois pieds de diſtance, eſt plus étroit que l'inférieur par où elle entre, & l'orifice des deux tuyaux eſt garni de deux petits poils blancs. Ainſi cette trompe ſert à l'animal d'ancre contre le mouvement tumultueux des flots, de bras pour prendre ſa nourriture, de bouche & d'eſtomac pour l'avaler & la digérer.

PATAQUA. Palmier très-commun dans la grande Terre, plus fort que le *maripa*, mais ſoutenant moins ſes feuilles. Le fruit en eſt plus petit & plus rond. On tire de ce fruit une huile qui n'a aucun mauvais

goût, & qui eſt bonne pour être mangée en ſalade : on la tire comme celle de l'*aouara*. Voyez au mot PALMIER AOUARA.

Les Negres marons ſubſiſtent en partie avec l'amande de ce palmier, qui eſt aſſez agréable lorſqu'on l'a fait paſſer au feu.

PATAS eſt le nom que les Negres du Royaume de Galam dans le pays de Bambouc, donnent à une eſpece de ſinges, d'un roux ſi ardent, qu'ils ſemblent être peints par l'art, en cette couleur : ils ſont gros & peu ingambes ou peſants ; mais leur génie eſt malin, hardi, moqueur & querelleur. Le *P. Labat* dit qu'à l'approche d'un vaiſſeau ſur la côte, ils deſcendent du haut d'un arbre, tous à la file les uns des autres ; & que quand ils en ont examiné les hommes, ils ſe mettent à les huer, ou à leur faire des grimaces, accompagnées de gambades, de geſtes & des poſtures très-plaiſantes : non contents de cette inſulte, il leur jettent au viſage des morceaux de bois ſec, ou des pierres qu'ils vont ramaſſer à terre, ou enfin leurs ordures, qu'ils ſont exprès dans leurs pattes : ils ne refuſent pas même de ſe battre en duel, c'eſt-à-dire, contre autant de perſonnes qu'ils ſont de ſinges. Il n'y a guere que les coups de fuſils qui leur faſſent ſentir que la partie n'eſt pas égale. C'eſt ainſi qu'on les punit de leur témérité.

PATATTE ou PAPAS : *voyez* BATTATE.

PATELLE, *voyez* LÉPAS. On donne le nom de *patellites* ou de *lepadites* aux lépas foſſiles.

PATIENCE, *lapathum*. On donne ce nom à pluſieurs eſpeces de plantes, dont nous rapporterons les plus uſitées.

Les fleurs des plantes de ce genre ont, dit M. *Deleuze*, ſix étamines & trois piſtils ; un calice à trois feuilles & une corolle à trois pétales, qui s'agrandit & ſert d'enveloppe à la graine qui eſt une ſemence liſſe, pointue & à trois coins.

1°. La PATIENCE des jardins ou PARELLE, *patientia aut lapathum hortenſe, folio oblongo*. Cette plante que l'on cultive dans les jardins, a une racine droite, longue, fibreuſe, jaune en dedans : elle pouſſe une tige noueuſe, haute de quatre pieds & demi ; ſes feuilles ſont oblongues ; ſes fleurs ſont placées le long des rameaux & par anneaux. Sa graine eſt triangulaire ; elle eſt aſtringente & apéritive.

2°. La PATIENCE AQUATIQUE ou PARELLE DES MARAIS, *hydrolapathum*. Elle vient communément dans les lieux aquatiques, dans

les marais & les foſſés humides. Sa racine eſt très-fibreuſe, noire en dehors, d'un jaune de buis en dedans, fort aſtringente & amere. Ses fleurs & ſes graines reſſemblent à celles de la patience ſauvage ordinaire. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de la rhubarbe des Moines; elles ſont légérement crépues à leur bord.

Cette ſorte de patience eſt, ſelon *Muntingius*, la véritable *plante britannique* des Anciens: ſon ſuc eſt ſpécialement utile pour les ulceres qui rongent la bouche & les amygdales. Sa racine, de même que celle des autres patiences, amollit, lâche le ventre & purifie le ſang. L'uſage de cette racine eſt en tiſane; on en fait des cures de printems pour les maladies d'obſtructions, celles de la peau, comme dartres, gale: elle convient dans la goutte & dans les maladies chroniques rebelles, même pour le ſcorbut; elle arrête toutes les eſpeces de flux; enfin elle eſt très-utile pour les maux de gorge & le relâchement de la luette. M. *Bourgeois* a cependant obſervé qu'elle détruit & relâche les fibres de l'eſtomac, lorſqu'on en fait un long uſage, & qu'il ſeroit utile d'y joindre quelque ſtomachique, comme la racine d'aunée qui eſt d'ailleurs très-bonne dans tous les cas où la racine de patience convient, & qui eſt un très-bon ſtomachique.

3°. La grande PATIENCE DES JARDINS, ou RHUBARBE DES MOINES; ou RHAPONTIC DES MONTAGNES, *rhabarbarum Monachorum*. On la cultive dans les jardins; mais elle croît auſſi dans les montagnes, notamment en Auvergne. Sa racine eſt garnie de pluſieurs fibres: elle a intérieurement la couleur & preſque les mêmes principes que la rhubarbe bâtarde, dont elle a auſſi les vertus, principalement pour les diarrhées. Sa tige eſt rougeâtre, cannelée, fort rameuſe & haute. Ses feuilles, qui ſont portées ſur de longues queues rougeâtres, ſont longues de plus d'un pied, pointues, fermes, peu dures, mais roides, & d'un vert foncé: ſes bords ſont quelquefois repliés en deſſus. Ses graines ſont anguleuſes, & reſſemblent à celles de l'oſeille. Cette plante eſt de l'eſpece du *rheum* ou rhubarbe, & a neuf étamines.

4°. La PATIENCE ROUGE ou SANG DE DRACON, *laphatum ſanguineum*, *aut folio acuto rubente*. On la cultive dans les jardins pour ſervir d'herbe potagere; c'eſt la *bette ſauvage* de Galien. On la diſtingue facilement de toutes les eſpeces de patience, par ſon ſuc rouge, & par les nervures qui s'étendent & s'entrelacent dans les feuilles, & qui ſont de couleur de ſang, de même que les queues des feuilles;

ce ſuc teint les mains & le chamois, d'abord de couleur purpurine, qui dégénere bientôt en une couleur bleue. Quelques-uns mangent ſes feuilles dans le potage : elles ſont laxatives & rafraîchiſſantes. Sa graine, qu'on appelle improprement *graine de ſang de dragon*, eſt aſtringente & anodine. Horace a celébré cette plante dans ſes *louanges de la vie ruſtique*.

5°. La PATIENCE SAUVAGE, *lapathum acutum*. On en diſtingue de trois ſortes ; ſavoir, 1°. celles dont les feuilles ſont arrondies. Sa racine eſt plongée profondément en terre ; ſes feuilles ſont larges d'une palme, & deux fois plus longues, ſinuées, comme crenelées, garnies de nervures, & d'un vert pâle. Ses tiges ſont hautes de deux pieds & moëlleuſes. Ses fleurs ſont en épis, verticillées, & leurs graines ſont brunâtres & triangulaires : on trouve cette patience dans les environs de Paris, près de Montmorency. 2°. Celle qui eſt friſée, ne differe de la précédente que par ſes feuilles qui ſont crépues, plus petites, mais plus alongées : ſes fleurs ſont auſſi plus nombreuſes. 3°. La patience ſauvage ordinaire. Ses feuilles ſont plus courtes que celles de la précédente ; ſes tiges ſont quelquefois tortueuſes ; les anneaux des fleurs plus écartés, plus petits ; ſes graines moins groſſes. On la cultive dans les jardins, & on la ſubſtitue ſouvent à la patience ſauvage friſée : on s'en ſert dans toutes les maladies qui viennent d'obſtruction. M. *Hellot* recommande l'emploi des racines de la patience ſauvage pour teindre en jaune.

6°. La PATIENCE VIOLON, *lapathum ſinuatum*. Sa racine eſt épaiſſe ; ſes feuilles ſont nombreuſes, longues de deux pouces, & moitié moins larges, échancrées vers le milieu, & obtuſes aux deux bouts ; de ſorte qu'elles ont la figure d'une table de violon. Les Provençaux cultivent cette patience parmi leurs plantes potageres, & en mangent pendant l'hiver. M. *Haller* dit que les feuilles de cette plante deviennent très-dures en été.

L'oſeille, le bon henri, les épinards, plante dont nous avons parlé en leur lieu, ſont regardés auſſi, par la plupart des Botaniſtes, comme des eſpeces de patiences.

PATTE-DE-LION, *leontopodium*, eſt une plante qui croît ſur le ſommet des Alpes, & dont les feuilles ſont oblonges & cotonneuſes ; ſes tiges ſont ſimples, hautes de quatre pouces ; ſes fleurs ſont en roſe. Il ſort de leur centre quatre à ſix têtes noirâtres & écailleuſes, qui renferment.

renferment chacune pluſieurs fleurons ſoutenus par des graines menues & aigretées : cette plante eſt deſſicative & aſtringente.

PATTE ÉTENDUE. *Voyez à l'article* CHENILLE A BROSSES.

PATTE-D'OIE, *pes anſerinus*, eſt une eſpece d'arroche ſauvage à larges feuilles, *chenopodium ſtramonii folio*. Elle croît le long des vieilles murailles, ſur les chemins & aux lieux incultes. Sa racine eſt ligneuſe & fibreuſe ; elle pouſſe une tige haute d'un pied & demi ; elle eſt aſſez groſſe, rameuſe ; ſes feuilles ſont ſinueuſes, vertes-brunâtres, luiſantes & d'une odeur forte : elles ont une reſſemblance groſſiere avec la patte de l'oie. Ses fleurs naiſſent en grappes ou épis ; elles ſont ſuivies par de menues graines arrondies, & contenues dans une capſule comme étoilée, qui a ſervi de calice à la fleur. On prétend que cette plante ſeroit un poiſon, ſi on la prenoit intérieurement, & qu'elle fait mourir les cochons qui en mangent.

PATURAGE. *Voyez* PACAGE & PRAIRIE.

PATURE DE CHAMEAU, ou JONC ODORANT. *Voyez* SCHŒNANTE.

PAU, eſpece de léopard de Tartarie. Sa peau eſt blanchâtre, tachetée de rouge & de noir. Il a la tête & les yeux ſemblables à ceux du tigre, mais il eſt moins gros que cet animal & ſon cri eſt différent.

PAVAME, eſt un aſſez bel arbre de l'Amérique. On l'appelle bois de cannelle, à cauſe de ſa bonne odeur. On prétend que c'eſt le même que le *ſaſſafras* : voyez *ce mot*.

PAVANE, *pavana*, eſt le bois du *pignon d'Inde* : voyez *ce mot à la fin de l'article* RICIN.

PAVATE, eſt un arbriſſeau des Indes, haut de neuf pieds ou environ, peu rameux, griſâtre, portant quelques feuilles ſemblables aux petites feuilles de l'oranger. Ses feuilles ſont ſans queue, & d'une belle couleur verte ; ſa fleur eſt fort petite, blanche, de l'odeur du chevreſeuille : elle eſt, ſelon M. *Linneus*, monopétale, en entonnoir, dont le pavillon eſt découpé en quatre quartiers, & contient quatre étamines & un piſtil. Le germe placé ſous la fleur, devient une baie monoſperme : ſa ſemence eſt groſſe comme celle du lentiſque, & noirâtre : ſa racine eſt blanche & un peu amere. *Lémery* dit que cet arbriſſeau croît le long des rivieres appellées *Mangate* & *Cranganor*. Les Indiens ſe ſervent du bois & de la racine du *pavate*, principalement pour guérir les éryſipeles. On en mêle la poudre dans une décoction de riz, on la laiſſe aigrir, puis on en

fomente l'éryſipele. On en boit auſſi pour guérir les fievres ardentes, le flux de ventre & les inflammations du foie.

PAVÉ, *lithoſtratum aut pavimentum*, eſt le nom vulgaire que l'on donne à la pierre ſur laquelle on marche dans les rues. Le pavé varie pour la forme & la nature: à Paris c'eſt un grès que l'on taille en cubes; à Lyon, ce ſont des cailloux roulés que l'on ramaſſe dans le Rhône, &c. Enfin l'on pave les villes & les grands chemins ſelon l'eſpece de pierre dure du pays. C'eſt ainſi que dans une partie de la France l'on ne ſe ſert que de *granite*. A Shluyſen en Zélande, le pavé eſt une eſpece de faux baſalte, &c. à l'égard du *pavé des Géants*, voyez BASALTE.

PAVERACCIA. L'Auteur du Dictionnaire des Animaux dit que ce nom ſe donne aujourd'hui à Rimini, à Ravenne & à Ancône, à la premiere eſpece de *came*, coquillage bivalve que M. *Adanſon* nomme *cloniſſe*, d'après *Belon* & *Rondelet*, & qui eſt le *piveronne* des Vénitiens, l'*arſelle* des Génois, l'*armilla* des Eſpagnols, & le *boukch* des Sénégalois: *voyez* CLONISSE.

PAVIE. Eſpece de *pêche*. Voyez ce mot.

PAVILLON D'ORANGE. Coquille univalve du genre des *buccins à bouche échancrée dépourvue de queue*, ſuivant M. *de l'Iſle*, & du genre des *cornets*, ſuivant d'autres Naturaliſtes. Ce teſtacée rare eſt rayé par zones alternatives de blanc & d'orangé; ſa tête eſt aſſez élevée, ſa clavicule eſt blanche & finit en bouton.

PAVOIS ou BOUCLIER. *Voyez à l'article* OURSIN.

PAVONITE. M. *Guettard* donne ce nom à des polypiers foſſiles, dont le caractere générique eſt d'être compoſé, depuis l'attache juſqu'à l'autre extrémité, de couches de plus en plus grandes, comme ondées ou ſans ondulations.

PAVOT, *papaver*. Genre de plante à fleur en roſe, & dont M. *de Tournefort* compte quarante-quatre eſpeces: nous en décrirons ſeulement cinq, le *blanc*, le *rouge*, le *noir*, le *jaune*, enſuite l'*épineux*.

PAVOT BLANC, *papaver hortenſe, ſemine albo, ſativum*, eſt la plante qui donne l'*opium*. Sa racine eſt de la groſſeur du petit doigt, empreinte comme le reſte de la plante, d'un ſuc laiteux & amer. Elle pouſſe une tige haute de trois à quatre pieds, rameuſe, garnie de feuilles oblongues, larges, dentelées, crêpées, d'un vert de mer très-tendre. Ses fleurs qui naiſſent en Juin aux ſommités, ſont en roſe, compoſées le plus ſouvent de quatre pétales blancs, placés en rond: elles tombent promptement.

Le calice eſt compoſé de deux feuilles; il en ſort une petite tête entourée d'abord d'un grand nombre d'étamines, laquelle ſe change enſuite en une coque ovoïde, qui n'a qu'une ſeule loge, couronnée d'un chapiteau étoilé; elle eſt verdâtre d'abord, puis elle blanchit à meſure qu'elle mûrit; elle eſt de la groſſeur d'une orange & garnie intérieurement de pluſieurs lames minces, longitudinales, qui tiennent tout autour à ſes parois. A ces lames eſt attaché un grand nombre de très-petites graines arrondies, blanches, d'un goût doux, huileux & farineux.

Cette graine eſt adouciſſance, pectorale, & peu ou point ſomnifere. On tire par l'expreſſion de cette ſemence une huile qui eſt propre à décraſſer, à polir & à adoucir la peau. Toute la plante eſt pleine d'un lait amer, dont l'odeur eſt fort déſagréable & mal-ſaine.

M. *de Tournefort*, qui a voyagé dans le Levant, dit que dans pluſieurs provinces d'Aſie, on ſeme les champs de pavots blancs, comme nous ſemons le froment. Auſſi-tôt que les têtes paroiſſent, on y fait une légere inciſion & il en découle quelques gouttes de liqueur laiteuſe, qu'on laiſſe figer & que l'on recueille enſuite. Ce Naturaliſte rapporte auſſi que la plus grande quantité de l'*opium* ſe tire par la contuſion & l'expreſſion de ces mêmes têtes. *Belon* & *Kempfer* qui diſtinguent trois ſortes d'*opium* tirées ſeulement par l'inciſion, diſent que dans la Perſe on fait des plaies en ſautoir à la ſuperficie des têtes qui ſont près d'être mûres. Le couteau qui ſert à cette opération a cinq pointes, & d'un ſeul coup il fait cinq ouvertures longues, paralleles. Le lendemain on recueille avec des ſpatules le ſuc qui découle de ces petites plaies, & & on le renferme dans un petit vaſe attaché à la ceinture; enſuite on fait la même opération de l'autre côté des têtes. La larme qui découle la premiere s'appelle *gobaar*, c'eſt la plus chere, elle paſſe pour la plus convenable à calmer le cerveau. Sa couleur eſt d'abord d'un jaune pâle, enſuite rouſſâtre. Après que l'on a ainſi recueilli l'*opium*, on lui donne une préparation en l'humectant avec un peu d'eau ou de miel. On remue long-temps ce mêlange dans une aſſiette de bois plate avec une forte ſpatule juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance de la poix; on manie enſuite cet *opium*, & l'on en fait de petites boules cylindriques que l'on met en vente dans le pays. Lorſque les Marchands n'en veulent que de petits morceaux, on le coupe avec des ciſeaux. Les Perſes appellent cet opium *thériaak malideh*, ou *afiuum*, c'eſt-à-dire, *thériaque opiée*; par-là ils la diſtinguent de la thériaque d'Andromaque, qu'ils appellent *theriaak*

faruuck. Ces peuples regardent l'*opium* comme un remede qui procure la tranquillité, la joie & la ſérénité; éloge dont honoroit autrefois l'antidote d'Andromaque.

Cette maniere de préparer l'*opium* eſt le travail perpétuel des revendeurs mercénaires qui ſont dans les carrefours. Mais ce n'eſt pas là la ſeule maniere de préparer le ſuc de pavot: ſouvent on le charge d'une ſi grande quantité de miel pour tempérer ſon amertume, qu'on l'empêche de ſe ſécher, & c'eſt ce que l'on appelle ſpécialement *bœhrs*. L'opération la plus remarquable ſur l'*opium*, eſt celle qui ſe fait en mêlant exactement avec ce ſuc, de la muſcade, du cardamome, du ſafran, de la cannelle & du macis, réduits en poudre fine: c'eſt ce que l'on appelle *polonia* ou *philonium* de Perſe. Outre ces préparations, dont on ne fait uſage qu'en pilules, les Perſes font une liqueur d'*opium* fort célebre ſous le nom de *coconar*, & dont ils boivent en abondance par intervalles; mais nous ne voyons guere ces ſortes d'*opium*.

L'*opium* ou *meconium* des boutiques, eſt une ſubſtance réſino-gommeuſe, compacte, dure, d'un roux noirâtre, d'une odeur narcotique déſagréable, d'un goût amer, âcre, formée en gâteaux arrondis, applatis, gros comme le poing, & enveloppés dans des feuilles de pavots. On nous envoie ce ſuc concret de la Natolie, de l'Egypte & des Indes. Les Médecins ont toujours fort célébré l'*opium de Thebes*, que l'on recueilloit en Egypte près de Thebes; mais au reſte, de quelque endroit que vienne l'*opium*, pourvu qu'il ſoit de bonne qualité, l'origine en eſt aſſez indifférente. Il eſt formé en partie par le ſuc qui découle naturellement de l'inciſion faite aux têtes des pavots blancs, & en partie de celui que l'on tire par expreſſion ou par décoction, tant des têtes que des feuilles de pavots: on n'en trouve aucune autre eſpece chez les Turcs & à Conſtantinople, excepté celui qui découle à l'aide d'une ſimple inciſion. Les peuples en font une grande conſommation, parce qu'il leur cauſe une agréable ivreſſe. L'*opium* tiré par la ſeule expreſſion du pavot blanc, s'épaiſſit en un extrait réſineux qu'on appelle auſſi *gomme extractive*. On en fait des préparations avec différentes drogues que l'on y mêle pour fortifier & récréer les eſprits; c'eſt pourquoi on en trouve différentes deſcriptions. La principale & la plus célebre, eſt celle dont on eſt redevable à *Has-jem-Beji* (ce nom, ſelon M. *Haller*, paroît être celui de la dignité d'un premier Médecin), puiſque l'on dit qu'elle excite une joie ſurprenante dans l'eſprit de celui

qui en avale, & qu'elle charme le cerveau par des idées & des plaiſirs enchantés. Seroit-ce dans cette eſpérance que quelques perſonnes mangent à leur deſſert les têtes de pavot les plus tendres & confites dans du vinaigre ? *Sylvius Deleboë*, Médecin, diſoit qu'il ne voudroit pas exercer ſon art ſi on lui ôtoit l'*opium*; on l'appelloit *Doctor opiatus*, le Docteur de l'*opium*. *Sydenham* n'y avoit pas moins de confiance.

Tout le monde ne donne pas tant d'éloges à l'*opium*. Combien de perſonnes ont éprouvé, en avalant quelques grains de ce ſuc concret, qu'il appeſantit la tête, excite un ſommeil lourd & forcé, affoiblit la vue & l'organe de l'ouie, & cauſe une longue léthargie qui ſe termine par la mort ! Le paſſage en eſt ſi peu ſenſible, que l'on paroît toujours dormir très-tranquillement. C'eſt donc un ſomnifere dangereux, dont on ne doit ſe ſervir qu'avec prudence. Cependant lorſqu'un Médecin éclairé connoît bien la nature & les effets que produit l'*opium* dans les maladies, pourquoi ne s'en ſerviroit-il pas dans des cas particuliers, où ce ſuc peut faire le triomphe de ſon art ? Il eſt par exemple difficile, dit M. *Haller*, de guérir les dyſſenteries ſans *opium*. Mais examinons plus particuliérement l'effet de cette ſubſtance employée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

L'*opium* appliqué extérieurement amollit, réſout & procure la ſuppuration. Appliqué très-long-temps ſur la peau, il en fait tomber les poils : lorſqu'on en met ſur le périnée, il réveille les ſens & excite quelquefois à l'amour ; d'autres fois il éteint cette paſſion en engourdiſſant le ſentiment dans l'organe de la génération. Quand on le met en trop grande doſe ſur les ſutures de la tête pour appaiſer les douleurs, il relâche les nerfs, il cauſe la ſtupeur & la paralyſie, & quelquefois la mort.

L'*opium* produit des effets admirables, ſur-tout aux perſonnes qui ſont habituées à en faire uſage. Un grain pris intérieurement en ſubſtance ſelon l'âge & la force, agit bientôt : il excite dans les entrailles une certaine ſenſation agréable ; diſſipe, ainſi que le vin, l'inquiétude & la triſteſſe, calme les maladies, ſoulage le corps accablé de laſſitude, il donne de la vigueur à l'eſprit des gens en ſanté. Auſſi les Turcs en prennent-ils hardiment une grande doſe (un gros) pour ſe préparer au combat ; ils prétendent qu'il leur donne du courage, de la confiance, de l'audace ; enfin il leur inſpire le mépris des dangers.

L'*opium* a plus d'effet dans les temps chauds & humides & dans les

corps mollaſſes, comme dans les femmes & les enfans; il excite les ſueurs, augmente le lait des nourrices, cauſe le gonflement des mamelles, le priapiſme, les ſonges amoureux accompagnés de pollution, il endort nos déplaiſirs dans une douce ivreſſe. C'eſt ainſi qu'agit le plus communément ce ſuc narcotique, étant pris à doſe convenable & dans des circonſtances néceſſaires; car ſi l'on en prend trop, ſur-tout après de grandes hémorrhagies, il rend d'abord de bonne humeur, enſuite il fait bégayer, donne le hoquet & excite graduellement l'anxiété, le vomiſſement, les ſyncopes, l'aliénation de l'eſprit, les vertiges, le ris ſardonique, la ſtupidité, la rougeur au viſage, le gonflement des levres, la difficulté de reſpirer, la fureur, les ſueurs froides, la défaillance, enfin un profond ſommeil, & ſouvent la mort. Ceux que ces accidens ne font pas périr, ſont délivrés le plus ſouvent par un abondant flux de ventre, ou par des ſueurs copieuſes qui ont l'odeur de l'*opium*, qui ſont accompagnées d'une grande démangeaiſon de la peau. La moindre choſe qui arrive à ceux qui font un uſage trop continué & en doſes trop fortes de l'*opium*, c'eſt la fainéantiſe, l'engourdiſſement du corps, une ſorte d'ivreſſe habituelle, des dégoûts, différentes affections de nerfs, & une vieilleſſe prématurée.

Au reſte les tempéramens varient ſuivant les climats. C'eſt ainſi que les Turcs éprouvent tous les fâcheux ſymptômes dont nous venons de parler, lorſqu'après un long uſage de l'*opium* pris en forte doſe, ils s'en abſtiennent tout d'un coup. On croit que l'*opium* agit beaucoup ſur le ſang, parce que l'on a obſervé que le ſang des Turcs & des Indiens qui ſont tués dans les combats après en avoir pris, eſt auſſi fluide un ou deux jours après leur mort, que s'ils ne venoient que de mourir. Les remedes qu'on fait à ceux qui ont trop pris d'*opium* & qui ont encore des forces, conſiſtent dans la ſaignée & les émétiques, enſuite il faut donner des ſucs acides, afin de réprimer la trop grande fluidité du ſang: on injecte des lavemens âcres, & l'on ſouffle dans les narines de forts ſternutatoires, afin de procurer une forte ſecouſſe ſur toutes les membranes nerveuſes. Les ſels volatils, les véſicatoires ſont encore très-utiles.

On trouve dans les pharmacopées différentes préparations d'*opium*, dans leſquelles il eſt ou purifié ou aſſocié avec pluſieurs autres médicamens qu'on a cru propres à corriger ſes mauvaiſes qualités. Mais M. *Tralles*, Docteur de Breſlau, qui a examiné la façon dont ce ſuc

agit dans les mêlanges, & le mécaniſme par lequel il produit les effets qu'on lui remarque dans le corps humain, eſt porté à conclure que la cauſe des effets de l'*opium* ne conſiſte que dans le principe volatil qui y eſt contenu. C'eſt ainſi qu'il attribue ſon effet immédiat ſur les nerfs, à la raréfaction qu'il cauſe dans le ſang : & lorſque le cas exige de l'*opium*, il faut le prendre pur & ſans correctif. On aſſure qu'il produit des effets merveilleux après les grandes veilles, dans les vomiſſemens énormes ou les déjections conſidérables, & dans les douleurs vives & longues. Quand les propriétés de l'*opium* ne ſeroient que paſſageres & palliatives, elles feroient toujours un grand bien au malade : c'eſt au Médecin ſavant & prudent à diſtinguer les cas où il convient d'adminiſtrer le médicament. D'après cet expoſé, l'on doit ſentir le danger qu'il y a auſſi d'avaler des infuſions ou décoctions de têtes de pavot blanc en trop grande doſe, même de celui qu'on cultive dans nos climats, quoiqu'il n'ait pas une vertu auſſi ſomnifere que celui des pays plus chauds : le nôtre n'eſt en effet ni auſſi narcotique, ni auſſi amer : & M. *Bourgeois* eſtime qu'il a ſix fois moins de force. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la graine de cette eſpece de pavot, qui ſeule eſt l'origine entiere de toute la plante, n'eſt pas ſomnifere, ſur-tout dans ce pays : à la vérité, il y a des nourrices qui en mêlent quelquefois dans la bouillie de leurs enfans pour les endormir, mais elles ne leur procurent par ce moyen qu'une ſubſtance huileuſe, nourriſſante, qui en calmant leurs douleurs, les laiſſe dans leur état naturel de l'enfance, c'eſt-à-dire dans le beſoin de dormir. On faiſoit autrefois du pain de la graine de pavot blanc & noir. *Mathiole* écrit que ceux qui habitent dans la vallée du Trentin, dans la Styrie & la haute Autriche, ſe nourriſſent de gâteaux faits avec les graines de pavots blanc & noir, & avec de la farine. Il dit encore que nonobſtant qu'ils uſent de l'huile que l'on exprime de ces graines, cependant ils n'en dorment pas plus long-temps. C'eſt un uſage très-commun en Pologne, que de manger à toute heure de ces mêmes graines. Les Romains avoient le même goût pour ce mets, comme il le paroît par les vers de *Virgile*. Les oliviers étant morts par le froid de 1709, on s'eſt ſervi ici d'huile tirée de deux ſortes de pavots au lieu d'huile d'olives, ſans qu'il en ſoit réſulté rien de funeſte : de plus, *Tournefort* a remarqué qu'à Genes les Dames les plus nobles & les filles mangeoient beaucoup de graines de pavot couvertes de ſucre, & qu'elles n'en étoient pas moins

éveillées pour cela. En Perſe, dit *Chardin*, les Boulangers en ſement la graine ſur le pain, parce qu'ils croient qu'elle provoque au ſommeil qu'on prétend être ſalutaire en ce pays après le repas. L'huile de pavot eſt connue dans le Commerce ſous le nom impropre d'*huile d'œillet*; on s'en ſert pour décraſſer, polir & adoucir la peau : les Peintres en conſomment une grande quantité. Cette huile eſt aſſez douce lorſqu'elle eſt récente, pour qu'on puiſſe la faire paſſer pour de l'huile d'olives commune. Pour éviter les tromperies qu'on pourroit faire à ce ſujet, le Miniſtere avoit ci-devant ordonné que les Commis des barrieres de Paris verſeroient une pinte d'eſſence de térébenthine dans chaque tonneau d'huile d'œillet, ou plutôt de pavot, qui entre dans cette ville. On fait beaucoup de cette huile à Strasbourg & en Flandres, dont on uſe dans les alimens : les pains qui reſtent après l'expreſſion de cette huile, ſervent à nourrir les roſſignols qu'on éleve en cage. Enfin, M. l'Abbé *Roſier* a démontré dans ſon *Traité ſur la culture de la navette*, &c. que l'huile de pavot pure n'étoit ni ſomnifere, ni dangereuſe; l'entrée & la vente en ſont permiſes aujourd'hui.

PAVOT CORNU, GLAUCIUM A FLEUR JAUNE, *papaver cornutum, luteum.* Cette plante dont on diſtinge pluſieurs eſpeces, croît aux lieux maritimes & ſablonneux; on en trouve au bois de Boulogne près de Paris, devant le château de Madrid. Cette plante eſt plus commune en Angleterre & en Suiſſe qu'en France. Sa racine eſt groſſe comme le doigt, longue, noirâtre, empreinte, comme toute la plante, d'un ſuc jaune, de mauvaiſe odeur & d'un goût amer; elle pouſſe des feuilles longues, larges, charnues, velues, découpées profondément, dentelées à leurs bords, comme crêpées, de couleur vert de mer; ces feuilles ſe couchent ſur terre pendant l'hiver, & réſiſtent au froid : ſa tige ne s'éleve que la ſeconde année; elle eſt forte, dure, noueuſe & rameuſe, pouſſant de ſes nœuds des feuilles plus petites que celles d'en-bas & moins découpées; ſes fleurs ſont grandes comme celles du pavot cultivé, compoſées chacune de quatre feuilles, diſpoſées en roſes & de couleur jaune, contenant pluſieurs étamines & ſoutenues par un calice à deux feuilles. A ces fleurs ſuccedent des eſpeces de ſiliques longues de deux pouces, grêles, rudes au toucher & courbées, contenant des ſemences noires, à doubles rangs, & rondes comme celles du pavot blanc. Si on ſeme cette graine dans les jardins en automne, elle vient au printems & fleurit en Juin & Juillet; ſes gouſſes mûriſſent

en

en Août. Toute la plante eſt empreinte d'un ſuc jaune, & teint en jaune ; elle eſt en même temps de mauvaiſe odeur, d'un goût amer.

En Portugal on fait boire à ceux qui ſont ſujets à la pierre un verre de vin blanc, dans lequel on a fait infuſer des feuilles de cette plante. *Garidel* rapporte qu'en Provence les Payſans ſe ſervent de ſes feuilles pilées pour déterger les ulceres qui ſuccedent aux contuſions & aux écorchures des bêtes de charge, notamment les enflures & engorgemens des jambes de chevaux, qui proviennent de foulures, quelque groſſes & dures qu'elles ſoient ; le ſuc de cette plante les guérit infailliblement, pourvu que le mal ne ſoit pas trop invétéré. Cet Auteur dit qu'il a connu des perſonnes qui ſe ſont bien trouvées d'en avoir appliqué de la même maniere ſur des jambes ulcérées. Nous croyons qu'il eſt très-ſage de ne point uſer intérieurement de cette plante, qui a paru fatale plus d'une fois en Angleterre. *Conſultez Tranſactions Philoſophiques n°.* 242.

Les deux autres eſpeces de pavots cornus ont, l'un la fleur rouge & l'autre violette.

PAVOT NOIR CULTIVÉ OU DES JARDINS, *papaver hortenſe ſemine nigro.* Cette eſpece differe du pavot blanc en ce que ſa fleur eſt rouge, tantôt ſimple, tantôt double & de différentes couleurs ; en ce que ſa tête ou coque eſt plus arrondie, & en ce que ſes ſemences ſont noirâtres : cette plante étant verte, eſt ainſi que ſa fleur, empreinte d'un ſuc huileux, d'une odeur fétide : ſa fleur orne beaucoup les jardins & les parterres, par ſes agréables variétés : on la cultive auſſi pour l'uſage de la Médecine. Les ſentimens ſont aſſez partagés ſur les propriétés de cette eſpece de pavot noir, cependant bien des Pharmaciens l'emploient avec le même ſuccès que le blanc : c'eſt préciſément de ſa graine que l'on tire plus communément l'*huile d'œillet*, dont nous avons parlé ; on s'en ſert pour les lampes, pour les fritures, en un mot c'eſt l'huile d'olive du petit peuple dans les Provinces.

PAVOT ROUGE DES CHAMPS, ou PAVOT SAUVAGE, ou COQUELICOT, *papaver rhœas aut erraticum majus.* Sa racine, qui eſt moins groſſe que celle des autres eſpeces de pavots, eſt fibreuſe & amere au goût : elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi ; ſes tiges ſont rondes, fermes, hériſſées de poils & rameuſes, ſes feuilles ſont découpées çà & là, comme celles de la chicorée, velues, & d'un vert brun ; ſes fleurs ſont compoſées de quatre feuilles larges, minces, d'un rouge couleur de feu très-éclatant ; elles ſont ſi peu adhérentes qu'elles

tombent au moindre ſouffle : elles ſont ſuivies de petites coques groſſes comme des noiſettes, oblongues, reſſemblant aſſez à celles du pavot des jardins ; renfermant dans pluſieurs cellules de petites ſemences noirâtres.

Cette eſpece de pavot croît par-tout dans les champs, le long des chemins ; principalement parmi les lins, dont la belle fleur bleue fait un contraſte très-agréable avec la fleur du coquelicot. On ſeme tous les pavots en automne ou au printems, afin qu'ils fleuriſſent durant tout l'été ; quand une fois il y en a eu de ſemé dans un jardin, on n'en manque plus, ſur-tout du pavot noir, car il ſe ſeme de lui-même.

Dans le coquelicot, la fleur eſt la principale partie qu'on emploie en médecine, elle eſt adouciſſante & facilite l'expectoration dans le rhume & dans la toux ſeche : on l'emploie en infuſion théiforme, en ſirop, en conſerve, en tiſanne pour la pleuréſie. M. *Chomel* (dans ſon *Traité des plantes uſuelles* aſſure que c'eſt un ſudorifique plus efficace que le ſang de bouquetin même : la tête de ce pavot eſt légérement ſomnifere. M. Geoffroy, *Matiere Méd. Traduction Françoiſe :* & l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences pour 1768*, rapportent les dangereux effets de ſa ſemence mangée par les moutons.

PAVOT ÉPINEUX ou ARGÉMONE, *papaver ſpinoſum, aut argemone Mexicana.* Plante dout la fleur eſt compoſée de cinq grands pétales arrondis, ſoutenus par un calice de trois feuilles concaves : le piſtil qui eſt accompagné d'un grand nombre d'étamines, devient une capſule ovale, épineuſe, & qui n'a qu'une loge relevée par cinq angles qui s'ouvrent par leur ſommet. Chaque angle eſt garni d'un placenta étroit, auquel ſont attachées des ſemences rondes & noires. La racine de l'argémone eſt fibreuſe, & pouſſe une tige haute de ſix à huit pouces, rameuſe, garnie de petites épines & remplie de moëlle blanche : ſes feuilles ſont déchiquetées comme celles du pavot cornu, armées en leurs bords de pointes jaunâtres fort aiguës. Cette plante qui eſt le *chardon bénit des Américains*, eſt anodine, & pectorale. On diſtingue auſſi une eſpece d'argémone à fleur blanche : l'une & l'autre ſont cultivées dans les jardins.

PAUXI. *Voyez* PIERRE DE CAYENNE.

PAYCO. Plante du Pérou fort âcre au goût, & aſſez ſemblable au plantain : on s'en ſert dans l'Inde Occidentale pour chaſſer les vents & pour guérir la néphrétique.

PEAU. Nom donné à l'enveloppe qui couvre ſuperficiellement la chair des animaux & la pulpe des fruits. Dans les animaux, & notamment chez l'homme, la peau, *pellis*, eſt le premier des tégumens : elle eſt compoſée de quatre parties, 1°. du *cuir* ou *derme* : cette partie intérieure de la peau eſt un tiſſu de nerfs & de tendons, mêlés avec les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques. 2°. Le *corps papillaire*, placé par deſſus le cuir ; c'eſt un compoſé d'éminences ou mamelons de différentes figures formées par l'extrémité des nerfs. Pour peu que l'on ſue, on connoîtra l'uſage de ces mamelons. 3°. Le *corps réticulaire* ou *muqueux* de *Malpighi* ; ce réſeau cutané paroît n'être que le deſſus de l'épiderme. 4°. L'*épiderme*, c'eſt la ſurpeau qui ſe reproduit continuellement ; c'eſt une membrane d'une grande fineſſe ; on la nomme auſſi *cuticule*. L'enſemble de la peau eſt un tiſſu très-fort plus ou moins épais, & étendu par toute l'habitude du corps : elle eſt compoſée de fibres nerveuſes, tendineuſes, membraneuſes, d'arteres, de veines, tant ſanguines que lymphatiques, le tout entrelacé enſemble en tout ſens, & de maniere qu'elle prête de toute façon, & qu'elle peut s'étendre conſidérablement, même d'une maniere molle & élaſtique, comme on l'obſerve dans l'hydropiſie, les groſſeſſes, & qu'enſuite elle peut reprendre ſa premiere extenſion. La vue ſimple découvre ſur la peau un tiſſu cellulaire, garni dans certains endroits d'une ouatte graiſſeuſe qui fait l'embonpoint, & dont la juſte proportion contribue à la beauté de la peau & du ſujet même. L'Obſervateur armé du ſcalpel trouve ce tiſſu compoſé de lames très-fines, appliquées les unes contre les autres, & attachées par intervalles, de maniere qu'elles repréſentent un gâteau feuilleté. C'eſt dans les intervalles ou cellules de ce gâteau, que les extrémités artérielles dépoſent (dit M. *le Cat* dans ſon *Traité de la couleur de la peau humaine*) une huile qui, en ſe figeant, fait la *graiſſe* ; voyez ce mot. C'eſt auſſi dans ces mêmes cellules que les Bouchers font entrer l'air qu'ils ſont dans l'uſage de ſouffler ſous la peau des bœufs, des moutons, &c. qu'ils préparent pour les cuiſines.

La peau eſt ſujette à recevoir les altérations cauſées par le tempérament & par le climat ; l'on voit des perſonnes chez qui la peau eſt ſi fine, qu'on peut diſtinguer à travers le ſang veineux & le ſang artériel, ou ce qui revient au même, les veines & les arteres qui forment des traces bleues & rouges. Moins l'homme eſt expoſé aux impreſſions de l'air ou à l'aſpect d'un ſoleil brûlant, & plus ſa peau

eſt blanche : il ſuffit de voir la blancheur d'un Anglois, le roux d'un Chinois, le brun d'un Egyptien & le noir d'un Maure, pour juger combien la température du climat produit de différences dans la couleur de la peau. *Voyez aux articles* HOMME & NEGRE.

La peau eſt plus épaiſſe dans des endroits que dans d'autres : elle eſt très-épaiſſe au dos & à la plante des pieds ; elle l'eſt moins à la paume des mains, & très-mince au bas du ventre, extrêmement fine au bord des levres & aux parties de la génération. La peau qui a été preſſée, foulée, endurcie par un exercice fréquent & violent, eſt pleine de durillons, c'eſt-à-dire de calloſités ſaillantes. Les *durillons* viennent en pluſieurs endroits du corps, ſur-tout ſous la plante des pieds, à la paume & aux doigts de la main ; ce qui les diſtingue des *cors* qui naiſſent ſur les doigts des pieds & entre les orteils. Cependant ces deux ſortes d'excroiſſances ſont de même nature, ont une même cauſe, & requierent les mêmes remedes : toutes deux ne ſont autre choſe que l'épaiſſiſſement de divers feuillets de l'épiderme, & du tiſſu de la peau, étroitement unis les uns aux autres, mais dont les petits vaiſſeaux cutanés ont été détruits. Peu à peu ces calloſités ſaillantes s'endurciſſent comme de la corne ; alors elles gênent beaucoup, parce qu'elles meurtriſſent les chairs voiſines par leur compreſſion répétée. Le remede eſt de ramollir ces tubercules & de les couper. La peau ou l'épiderme de la peau, qui eſt autour de la racine des ongles, ſe détachant en petits lambeaux, notamment chez les adultes, forme ce qu'on appelle communément des *envies*.

La peau eſt percée de deux manieres différentes : les premieres ouvertures naturelles & qui ſont ſenſibles, ſont celles du nez, de la bouche, des oreilles, des yeux, de l'anus, &c. cependant il ſemble qu'il n'y a point de vrais trous, puiſque nous obſervons que la peau ne perd point ſa continuité, c'eſt-à-dire qu'étant parvenue à ces endroits, elle ſe confond avec la membrane ſenſible de ces cavités, en devenant, à meſure qu'elle en approche, d'une extrême fineſſe.

Les autres ouvertures, quoiqu'inſenſibles, ſont de pluſieurs eſpeces ; les unes donnent paſſage aux tuyaux excréteurs des glandes, qui répandent ſur la ſurface de la peau l'humeur ſébacée, auſſi bien que la liqueur lymphatique qui établit la ſueur ou la tranſpiration ſenſible : les autres, qui ſont plus imperceptibles & plus nombreuſes que les précédentes, ſont celles qui laiſſent échapper à travers de la

ſurpeau une vapeur appellée *inſenſible tranſpiration ;* voyez à l'article *Economie animale*, au mot HOMME : d'autres enfin permettent aux poils de ſortir. On peut encore mettre au rang des pores de la peau les orifices des conduits laiteux des mamelles, dont le volume varie ſuivant l'âge & le ſexe.

Les uſages de la peau ſont, 1°. de former une enveloppe commune à tout le corps, & de mettre à l'abri des injures extérieures, autant qu'il eſt poſſible, les parties qui ſont deſſous : 2°. d'établir l'organe du toucher à la faveur de l'expanſion des filets nerveux ou de leurs mamelons ; car, comme l'on ſait, ce ſont ces houpes nerveuſes qui nous font diſtinguer ſi facilement le froid d'avec le chaud, le dur, le mou, le poli, l'inégal, l'humide & la fluctuation, &c.

L'art du Tanneur & du Corroyeur, qui eſt celui de préparer les peaux des animaux, ſur-tout des quadrupedes, eſt un des plus importans dans la ſociété : c'eſt par l'induſtrie d'un tel art qu'on imite la peau du caſtor avec celle de la chevre & du bouc, elles ſont corroyées à l'huile : on paſſe au lait & à la chaux la peau du veau & du mouton pour la rendre blanche, & on peut enſuite la chamarrer : on s'en ſert pour faire des doublures. Le marroquin dont on fait des meubles, des pantoufles, &c. n'eſt que de la peau de chevre : il y en a de toutes couleurs. Les cuirs nerveux de Sédan, celui de Colomiers & de Bourgogne, celui de Paris, ſervent à faire des ſemelles de ſouliers. Le cuir de vache ne ſe prépare qu'au tan, & ne ſert que pour les eſcarpins. Les rognures de peau de bœuf ſervent à faire de la colle forte. La peau de chien ſert pour les empeignes des gros ſouliers, ainſi que celle de chevre corroyée à l'huile de poiſſon. On prépare auſſi des peaux de veau pour les empeignes ; on les paſſe au tan & on les trempe dans de la biere aigrie, où on a macéré de la vieille ferraille, puis on les nourrit avec le dégras (huile de poiſſon). On corroie beaucoup de peaux au ſuif, de même qu'on en tanne avec le ſumach. Le faux chagrin des Gainiers ſe fait avec la peau de mouton, de la même maniere que le vrai chagrin ſe fait avec la peau de la croupe d'un âne. *Voyez ce mot.* La peau du veau mort-né ſert à faire le *vélin*, dont on ſe ſert pour peindre en miniature. M. *Sue*, célebre Chirurgien de Paris, a donné au cabinet du Roi une paire de pantoufles faites avec de la peau humaine tannée ou préparée comme celle des quadrupedes. On voit encore dans ce même cabinet un

ceinturon fait auſſi avec de la peau d'humain. On diſtingue ſur ce ceinturon la marque du mamelon, & ſur un autre morceau en forme de courroie la peau des deux derniers doigts de la main droite avec leurs ongles. La préparation de cette peau conſiſte à la mettre pendant quelques jours dans une leſſive chargée d'alun, de vitriol romain & de ſel commun ; on la retire & on la fait ſécher à l'ombre, puis on la paſſe en mégie.

Dans quelques animaux la peau eſt fort ſinguliere : il y en a, telle que celle de l'anguille, qui eſt unie, gliſſante & qui ſert de fil ou de ficelle ; d'autres, comme celle du requin, ſont couvertes d'eſpeces de pointes qui ſervent à limer le bois & le fer ; d'autres, comme celles des poiſſons & des ſerpens, ſont couvertes d'écailles artiſtement rangées, & ces peaux tombent fréquemment chez les ſerpens ; d'autres, comme celles des oiſeaux, ſont extrêmement poreuſes : il y en a de très-dures, comme celle du rhinocéros, du cheval de riviere, &c. enfin il ſemble que la peau eſt pour les inſectes de la même utilité que les écailles ſont pour les poiſſons, les coquilles pour les animaux qui les habitent, les plumes pour les oiſeaux, & le poil pour les quadrupedes. Quant à la maniere de préparer les peaux des animaux pour l'uſage des Naturaliſtes, voyez les articles *Quadrupede*, *Oiſeau*, *Poiſſon*, *Inſecte*, *&c.*

PÉCARI. Eſpece de ſanglier ou de cochon naturel à l'Amérique, où il eſt connu auſſi ſous le nom de *tajacu*. Voyez ce mot.

PÊCHE ou PÊCHER, *perſica*. Petit arbre originaire de Perſe, & qui s'eſt naturaliſé dans nos climats. La pêche eſt un des plus excellens fruits de l'Europe ; en effet, ce fruit ſavoureux flatte ſenſuellement les organes de la vue & du goût ; mais c'eſt auſſi dans notre climat celui de tous qui coûte le plus de ſoin, & qui par conſéquent demande le plus d'intelligence pour être utilement cultivé. Tout le monde connoît les belles pêches que fourniſſent les terrains de Bagnolet & de Montreuil aux environs de Paris. Nous ferons uſage du nouveau *Traité de la Culture du Pêcher*, pour donne une idée de la maniere dont il faut gouverner cet arbre ſi intéreſſant.

Les fleurs du pêcher ſont en roſes ; il leur ſuccede le fruit charnu qu'on nomme *pêche*, dont il y a beaucoup d'eſpeces : elles different par la forme, par la couleur, par le goût & par le plus ou le moins de temps qu'elles ſont à mûrir. Elles renferment un noyau gravé de profonds

ſillons : ce noyau contient une amande compoſée de deux lobes, ordinairement amere. Les feuilles de pêcher ſe terminent en pointes : elles ſont dentelées ſur les bords & placées alternativement ſur les branches.

Parmi le nombre prodigieux de pêches, ou plutôt de variétés qu'on en compte, il n'y en a guere qu'une quinzaine qui méritent les ſoins du cultivateur : on peut cependant ſe procurer une ſuite non interrompue de bonnes pêches, depuis la fin de Juillet juſqu'à la mi-Octobre.

Les quinze ſortes de pêches qui ſe ſuccedent ſans interruption, & qui ſont ſans contredit les meilleures & les plus belles, ſont la *petite & groſſe mignonne*, la *magdelaine rouge*, la *galante*, le *teton de Vénus*, la *pêche d'Italie*, la *violette hâtive*, le *bourdon*, la *chevreuſe*, la *pourprée*, la *Perſique*, l'*admirable*, la *belle-garde*, la *royale*, la *navette* & le *pavie de Pompone*. Cette derniere eſt eſtimée pour ſa groſſeur monſtrueuſe, pour ſon beau coloris, & parce qu'elle vient quand toutes les pêches finiſſent ; de plus, elle a l'avantage de pouvoir être mangée toute l'année, confite au vinaigre comme les cornichons, & elle ſurpaſſe en bonne qualité tout ce qu'on a coutume de confire de cette maniere.

Il y a encore un petit pêcher nain qu'on éleve à Orléans, qui fait l'amuſement de quelques Curieux ; mais qui n'eſt bon que pour le plaiſir des yeux : on l'appelle *parchemin d'Orléans*. On le cultive dans des vaſes de fayance, & on ſert le fruit & l'arbre dans le vaſe ſur la table : il rapporte quelquefois juſqu'à vingt & vingt-cinq pêches, mais elles ſont inſipides au goût. Les pavies, dans ce pays-ci, ſont bien éloignées d'être auſſi bons qu'en Italie & en Provence.

Le pêcher ſe greffe ſur toutes ſortes de ſujets, ſur le noyau de la pêche même, ſur l'amandier & ſur le prunier : il s'en greffe peu de la premiere ſorte, d'autant qu'elle eſt trop ſujette à la gomme. On greffe ſur amandier dans les terres légeres, parce que la racine de ces derniers pivote ; mais on préfere dans les terres fortes les pêchers greffés ſur le prunier, parce que la racine de ce dernier rampe davantage. Cette derniere eſpece de greffe eſt auſſi beaucoup plus durable. En général tous les terrains qui ſont propres à la vigne conviennent au pêcher.

Il eſt décidé par l'expérience que toutes nos pêches tendres ne peuvent guere réuſſir qu'en eſpalier, & même aux ſeules expoſitions du Midi & du Levant. Lorſqu'on ſe trouve dans le cas de renouveller un eſpalier, il faut, autant qu'il eſt poſſible, changer les eſpeces, c'eſt-à-dire, remettre

des fruits à noyau où il y avoit des fruits à pepin; & des fruits à pepin où il y avoit des fruits à noyau : les arbres profitent bien mieux. Les fruits mûriſſent d'autant mieux que les murs ſont mieux recrépis, parce que la chaleur occaſionnée par la réflexion des rayons, devient alors plus grande.

Un pêcher bien taillé & bien conduit dure très-long-temps en bon état; on en voit qui ont quarante ans, & qui s'entretiennent encore très-bien.

L'ébourgeonnement dans la culture du pêcher eſt, après la taille, l'opération la plus importante, & néanmoins la plus négligée. L'utilité de l'ébourgeonnement conſiſte en ce qu'il facilite toutes les autres opérations, & qu'il procure au fruit la ſureté, la beauté & la bonté. L'ébourgeonnement ſe fait au mois de Mai; cette opération conſiſte à ôter les bourgeons d'où doivent pouſſer certaines branches, ou à retrancher les branches inutiles dont le pêcher fourmille. Par ce moyen la ſeve reflue dans les branches à fruit, & il en réſulte tous les avantages dont nous avons parlé.

Les feuilles des pêchers ſont ſujettes à une maladie que l'on nomme *cloque*; c'eſt, dit-on, l'effet d'un mauvais vent qui fait criſper les feuilles: elles s'épaiſſiſſent, deviennent jaunes, rouges, galeuſes. On doit les retrancher, parce qu'elles enlevent trop de ſeve à l'arbre.

Les fourmis & les pucerons cauſent quelquefois le même déſordre aux feuilles & aux branches. Les fourmis ſur-tout cauſent un tort très-conſidérable aux pêchers, notamment à ceux en eſpaliers, ils ſe logent & nichent dans les feuilles des bouts des branches qu'ils entortillent, d'où on les voit bientôt ſortir par milliers, & ſe répandre ſur ces arbres dont ils font périr le fruit, & même ſouvent l'arbre entier. Dès qu'on s'en apperçoit, il faut auſſi-tôt enlever ces feuilles entortillées, & les brûler: il faut en outre attacher à l'arbre pluſieurs bouteilles remplies à moitié d'eau miellée, pour attirer & faire périr les fourmis répandues ſur les branches de l'eſpalier.

Autant il eſt néceſſaire de tenir les fruits à couvert ſous leurs feuilles avant leur maturité, puiſque les feuilles elles-mêmes abſorbent l'humidité de l'air, & portent ainſi de la nourriture à l'arbre; autant il eſt néceſſaire de les découvrir lorſqu'ils ſont en maturité, pour perfectionner leur goût, & leur donner cette belle couleur qui fait leur plus grand ornement; mais il eſt bien eſſentiel de ne le faire que petit à petit, ſans quoi les fruits ſe deſſécheroient & périroient.

On

On fait combien il eſt important de garantir les fleurs du pêcher des gelées du printemps; mais comme on a obſervé que ces gelées ne tomboient que perpendiculairement, ainſi que les pluies froides, on en garantit facilement les pêchers, en ſcellant au haut des murs, des bâtons qui ſoutiennent des planches en ſaillie, qui tenant ainſi les arbres à l'abri de ces inconvéniens, les mettent en ſûreté. On ſent de quelle importance eſt le labour aux pieds de ces arbres pour les faire profiter.

La plupart des pêches ont la peau velue ; mais pluſieurs eſpeces, qu'on nomme *pêches violettes*, l'ont très-liſſe. Il y a des pêches velues qui quittent le noyau, & d'autres dont le noyau eſt adhérent à la pêche; celles-ci ſe nomment *pavies*. Il y auſſi des pêches violettes ou liſſes qui quittent le noyau, & d'autres qu'on nomme *brugnons*, dont la chaîr eſt adhérente au noyau.

Il ne faut pas être étonné, dit M. *Duhamel*, ſi M. *Linneus* ne fait qu'un ſeul genre du pêcher & de l'amandier; car nous en avons une eſpece qui a les feuilles toutes ſemblables à celles de l'amandier : ſes fleurs ſont d'un rouge très-pâle, & auſſi grandes que celles de l'amandier : le noyau du fruit n'eſt preſque point ſillonné, mais uni & percé de pluſieurs trous; enfin les amandes en ſont douces, au contraire de celles des autres pêchers, qui ſont ameres. Les fruits de cet arbre ſont quelquefois ſecs, peu charnus, & d'autres fois ils deviennent gros & ſucculens, d'un goût amer & déſagréable, mais bons à faire des compotes; en un mot, ces fruits qu'on nomme *pêches amandes*, ſont un compoſé des qualités des fruits de ces deux genres. Il y a toute apparence que ce genre vient originairement d'une amande fécondée par un pêcher, d'autant plus que M. *Duhamel* en a cultivé un qui provenoit d'un noyau levé de lui-même dans un petit jardin où il n'y avoit que des pêchers & des amandiers. C'eſt-là ſans doute l'origine de la grande variété des fruits.

L'eſpece de pêcher à fleurs doubles fait un très-bel effet à la fin d'Avril. Il orne très-bien les boſquets du printemps. Le pêcher nain d'Afrique, à fleurs incarnates & doubles, eſt un arbuſte charmant par la quantité des fleurs doubles dont il chargé. Comme cet arbre ne porte point de fruit, on doute encore s'il eſt du genre des pêchers ou de celui des pruniers. Cependant M. *Bernard de Juſſieu* ſoupçonne que cet arbre eſt un véritable prunier, parce qu'il a obſervé que dans le

développement de ſes boutons, les feuilles ſont pliées l'une dans l'autre, comme celles des pruniers; au lieu qu'aux pêchers & aux amandiers, elles ſont placées à côté l'une de l'autre.

Il y a une autre eſpece de pêche que l'on nomme *ſanguinole*, qui eſt curieuſe par la couleur de ſa chair, laquelle eſt rouge comme la racine de betterave.

Les fleurs & les feuilles de pêcher ont une certaine amertume aromatique, qui n'eſt pas déſagréable; elles ſont purgatives. M. *Bourgeois* a obſervé que les feuilles de pêcher ne ſont purgatives que lorſqu'on les cueille au commencement du printemps, avant qu'elles ſoient ouvertes; mais alors elles ont une vertu purgative très-marquée. Il a auſſi reconnu qu'elles ſont plus purgatives que les fleurs, & qu'on devroit faire uſage de ces bourgeons préférablement aux fleurs, ſurtout pour les adultes, & ſe ſervir de fleurs pour les enfans.

Il eſt conſtant que la pêche eſt une nourriture aſſez innocente, ſavoureuſe, délicate, rafraîchiſſante & ſaine, lorſqu'elle eſt mangée mûre & en petite quantité; on en fait des compotes. Mais la pêche veut être mangée crue, elle perd de ſa qualité en paſſant ſur le feu; auſſi n'en conſerve-t-on guere dans les offices, qu'à l'eau-de-vie; d'ailleurs ces fruits ſe corrompent aiſément.

Les noyaux de pêche, dit M. *Bourgeois*, nous fourniſſent auſſi d'excellens remedes dans la Médecine: on en fait une eau de noyaux de pêches, diſtillée avec l'eau commune, qui eſt ſtomachique, carminative, hyſtérique & très-agréable. Une douzaine d'amandes de pêches, mangées à jeun, guériſſent les vertiges qui proviennent de foibleſſe d'eſtomac & d'indigeſtion. On fait auſſi avec ces noyaux, en y joignant les amandes douces, le ſucre, la cannelle & les jaunes d'œufs, des bouillons qui ſont très-bons pour rétablir les malades convaleſcens, & fortifier & nourrir les femmes en couche & les vieillards. Enfin ils entrent dans la compoſition d'un grand nombre de ſucreries, & ſont la baſe d'un excellent ratafia connu ſous le nom de *perricot* ou de *noyau*. On tire de l'huile des noyaux de pêche; elle eſt amere.

Quant aux pêches de Perſe, que les Voyageurs diſent être un poiſon, il ne faut regarder cette aſſertion que comme relative & non abſolue: elles ne font point de mal aux Naturels du pays, qui en mangent en petite quantité; mais elles occaſionnent la conſtipation aux Européens, à cauſe de leur qualité acerbe.

PÊCHE-MARTIN. A la Louiſiane, on donne ce nom à une eſpece d'oiſeau de Paradis : ſon plumage a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : il vole toujours contre le vent.

PÊCHETEAU. *Voyez* BAUDROIE.

PÊCHEUR. *Voyez* MARTIN-PÊCHEUR.

PÊCHEUR. Dans les Antilles, on donne ce nom à un puiſſant oiſeau de proie qui reſſemble à l'aigle, il eſt un peu plus petit. Il n'en veut ni aux oiſeaux qui peuplent l'air, ni aux animaux qui ſont ſur la terre ; il eſt ſeulement l'ennemi des poiſſons, qu'il épie de deſſus une branche, ou de deſſus la pointe d'un roc : lorſqu'il les voit à fleur d'eau, il fond promptement deſſus, les enleve avec ſes griffes, & les va manger paiſiblement ſur le lieu d'où il s'eſt élancé. Il eſt étonnant que cet oiſeau de proie, qui laiſſe en paix tous les autres oiſeaux, ſoit obligé de changer de quartier, par la guerre que ceux-ci lui font ; déteſté par ces perſécuteurs qui le pourſuivent, il ne trouve de tranquillité que ſur les rochers ſolitaires. Les enfans des Sauvages prennent plaiſir à élever cet oiſeau, quand il a été pris petit, & ils s'en ſervent pour la pêche ; il eſt fort exact à revenir à ſon maître quand il n'a rien trouvé ; mais quand il a fait capture, il s'enfuit ſouvent avec ſa proie dans des lieux inacceſſibles. Pour prévenir cette fuite, on le tient attaché, au moyen d'une ficelle.

PÊCHEUR DU SÉNÉGAL. *Voyez* KURBATOS.

PECTINITES. Ce ſont des coquilles du genre des peignes, devenues foſſiles. On donne le nom de *pectonculites* aux peignes à oreilles inégales que l'on trouve auſſi en terre. Les *pectinites* ſont communs dans les Pays-Bas Autrichiens. *Voyez* PEIGNE.

PECTONCULITES. *Voyez* PECTINITES.

PÉDICULAIRE, *pedicularis*. Le genre de la *pédiculaire* a pour caractere, dit M. *Deleuze*, un calice d'une ſeule piece fendue en cinq pointes inégales : la corolle en muffle a deux levres, dont la ſupérieure eſt arquée, creuſe, ordinairement comprimée par les côtés, & terminée en pointe ; elle renferme deux parties inégales d'étamines & un piſtil. Le fruit eſt une capſule ovale & pointue. Ce genre a pluſieurs belles eſpeces, la plupart naturelles aux pays froids, & habitantes des hautes montagnes : celle qu'on va décrire eſt la plus commune.

PÉDICULAIRE DES PRÉS, *pedicularis, pratenſis purpurea*, eſt

une plante qui croît dans les prés, dans les marais & autres lieux humides : ſa racine eſt groſſe comme le petit doigt, ridée, blanche, diviſée en pluſieurs groſſes fibres, d'un goût un peu amer; elle pouſſe des feuilles ſemblables à celles de la filipendule, mais plus petites & crêpées : ſes tiges s'élevent à la hauteur de ſix pouces, elles ſont anguleuſes, creuſes, foibles; les unes rampantes à terre, les autres droites, portant des fleurs en tuyaux, terminées comme par un muſle à deux mâchoires, elles ſont de couleur purpurine ou blanche; leur calice n'a que deux ſegmens bordés de dentelures : à ces fleurs ſuccedent des fruits applatis qui ſe diviſent en deux loges, & renferment des ſemences plates, noirâtres, & bordées d'une aîle membraneuſe. Cette plante eſt vulnéraire & aſtringente; elle eſt très-propre pour arrêter toute eſpece de flux : on la dit bonne auſſi pour les fiſtules. En topique elle guérit les ulceres ſanieux.

PEGAFROL. *Voyez à l'article* COLIBRI.

PEGOUSE, *ſolea oculata*, eſpece de ſole qui ſe pêche à Marſeille : ſes écailles ſont tellement adhérentes, qu'il faut tremper le poiſſon dans l'eau très-chaude pour les ôter. Ce poiſſon a ſur le corps de grandes taches faites en forme d'yeux. RONDELET, *Hiſt. Naturelle des Poiſſons, part. I. livre XI. chapitre XI.*

PEIGNE, *pecten*, eſt un genre de coquillage bivalve, dont la forme eſt très-connue, parce qu'une des eſpeces de ce genre ſert d'ornement aux Pélerins de Saint Jacques ou de Saint Michel; on l'appelle *fourdon* en Poitou, & preſque par-tout la *pélerine*. Quelques Naturaliſtes appellent *peigne* ceux de ces coquillages qui ſont grands, & *pétoncle* les petits. Cependant M. *Adanſon* donne, d'après *Belon*, *Rondelet* & *Liſter*, le nom de *pétoncle* à un coquillage fort différent du *peigne*, tant par l'animal que par la charniere & la forme renflée de ſa coquille : *voyez l'Hiſtoire des Coquilles du Sénégal.*

Le peigne, dit M. *de Réaumur* (*Mém. de l'Académie 1711, page 137 & ſuivantes*) eſt fort commun & fort recherché : on le mange cuit & crud. Sa coquille eſt compoſée de deux pieces. Le ligament à reſſort, qui les aſſemble & qui ſert à les ouvrir, eſt au milieu du ſommet. Depuis ce ſommet ſa coquille va en s'élargiſſant inſenſiblement, & prend une figure arrondie : préciſément au ſommet, elle eſt comme coupée en ligne droite; chaque piece de la coquille forme un ou deux appendices qui ſont appellés les *oreilles de la coquille*. La coquille ferme

exactement de tous côtés: elle eſt rayée en forme d'un peigne; elle eſt plate d'un côté, élevée de l'autre, garnie de deux oreilles égales comme le bénitier, la coquille de Saint Michel, & le *peigne orangé* de la Mer Caſpienne; ou à oreilles inégales, à valves ſupérieures & inférieures, convexes, & ſont nommés *pétoncles:* telle eſt la *coraline* & la *gibeciere*. Il y en a qui paroiſſent n'avoir qu'une oreille, tels que les *peignes épineux* ou *tuiles;* d'autres ne paroiſſent point avoir d'oreilles. La charniere de ceux-ci eſt applatie: l'on y voit un petit ligament & pluſieurs petites dents rangées de part & d'autre en forme d'arc, dans les deux valves qui elles-mêmes ſont arrondies & bombées.

Il y a une très-grande variété dans la couleur & la figure des peignes. Les uns ſont entiérement blancs: d'autres ſont rouges ou violets; & d'autres ont toutes ces couleurs diſtribuées avec ſymétrie; telle eſt la coquille appellée le *Manteau Ducal:* il y en a de cannelées ſimplement, telle eſt la *coquille de Saint Jacques:* ſouvent les intervalles qui ſéparent ces cannelures, reſſemblent, en quelque façon, aux dents d'un peigne, chargées de pointes, ou plutôt de tuiles ou écailles, comme celles qu'on appelle *ratiſſoire* ou la *râpe:* d'autres ſont plates, unies en dehors & cannelées intérieurement, comme la *ſole* ou l'*éventail:* enfin le caractere ſpécifique fait voir une grande échelle dans le caractere générique. Nous avons dit que parmi ces coquilles, il y en a qui n'ont qu'une valve de plate; l'autre eſt convexe en dehors & concave en dedans, tel eſt le *bénitier;* d'autres ſont convexes des deux côtés; d'autres ont les deux valves preſque plates.

Ces coquillages s'attachent aux pierres; leurs fils n'ont aucun uſage connu: ils ſont plus gros & plus courts que ceux des moules; ſouvent après une tempête, on trouve de ces coquillages, dans des endroits où il n'y en avoit pas auparavant, comme on le remarque ſur les côtes d'Aunis. M. *d'Argenville* dit que quand ce coquillage eſt à ſec, & qu'il veut regagner la mer, il ouvre ſes deux valves de plus d'un pouce de large; enſuite il les ferme avec tant de vîteſſe qu'il communique aiſément à ſa valve inférieure un mouvement de contraction ou de balancier, par lequel elle acquiert aſſez d'élaſticité pour s'élever & perdre terre de cinq à ſix pouces. Tel eſt ſon mouvement progreſſif ſur terre pour regagner la mer & avancer du côté où l'animal veut: mais celui qu'il a dans l'eau eſt bien différent, car il commence par engagner la ſurface ſur laquelle il ſe ſoutient à demi-plongé; il ouvre alors un peu ſes

deux valves, auxquelles il communique un battement ſi prompt & ſi accéléré, qu'il acquiert un ſecond mouvement; on le voit du moins, en réuniſſant ce double jeu, tourner d'abord ſur lui-même de droite à gauche avec une célérité étonnante, & voler enſuite au niveau des flots. *Rondelet* dit que par ce moyen, l'animal agite l'eau avec une ſi grande violence, qu'elle eſt capable de l'emporter & de le faire courir ſur la ſurface des mers.

On trouve dans la Manche, ſur les côtes de la Bretagne, quantité de *pétoncles* ſtriés ou tuilés, dont la marbrure ou les couleurs ſont admirables & très-variées, vert & bleu, brun & blanc, jaune & rouge, aurore pur, &c. Les mers du Nord en offrent de papyracés, nués de zones, de diverſes teintes; les peignes les plus rares nous viennent des deux Indes; telle eſt la *ſole Chinoiſe*, &c.

PEIGNE DE VÉNUS ou AIGUILLE DE BERGER, *ſcandix ſemine roſtrato vulgaris*, eſt une plante qui croît abondamment & preſque partout parmi les blés, dans les champs & les vignobles. Sa racine eſt unique, blanche, groſſe comme le petit doigt, fibreuſe, annuelle, & d'un goût doux mêlé d'acerbe: elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un pied, menues, rameuſes, velues, vertes en haut, rougeâtres en bas. Ses feuilles ſont découpées à-peu-près comme celles de la coriandre, d'un goût douceâtre & un peu âcre. Aux ſommités ſont des ombelles qui ſoutiennent de petites fleurs à cinq feuilles, & diſpoſées en fleur de lis: à ces fleurs ſuccedent un fruit compoſé de deux graines longues, ſemblables à des aiguilles, convexes & ſillonnées.

Cette plante contient beaucoup de ſel eſſentiel: elle eſt eſtimée apéritive, vulnéraire, réſolutive & propre pour les maladies de la veſſie. Quelque perſonnes mangent cette plante tendre & crue en ſalade, ou cuite avec du beurre & de l'huile.

PEINTADE, oiſeau. *Voyez* PINTADE.

PEKAN. Eſpece d'animal qui ſe trouve dans l'Amérique ſeptentrionale, & dont la pelleterie eſt d'uſage dans le commerce. Ce quadrupede reſſemble tellement à la marte par la forme du corps & par le naturel, qu'on peut la regarder comme de la même eſpece; ſon poil eſt ſeulement plus luſtré, plus brun & plus ſoyeux, qualités occaſionnées par le climat & qui ſe trouvent toujours d'une maniere bien ſenſible dans les eſpeces d'animaux qui ſont communs au climat du Nord & au nôtre. Le pekan fait la guerre au porc-épic.

PELA, eſt un ſerpent de l'Amérique qui, ſelon *Séba*, pourroit être nommé le *pouilleux*. Sa couleur eſt fauve; il a les écailles du ventre jaunes, la tête petite & les yeux étincelans. Ces ſortes de ſerpens ſont couverts de poux, ſemblables à de petits eſcarbots munis ſur le deſſus du corps de petits boucliers; ils ſe cramponent avec leurs pieds nombreux entre les écailles de ces animaux, pénetrent la peau qu'ils ſucent pour ſe nourrir, & déſolent ainſi ces ſerpens.

PELA. *Voyez au mot* ARBRE DE CIRE.

PÉLAMIDE. En Languedoc on donne ce nom au *glaucus* ou *liche*, eſpece de *chien de mer*. Voyez ces mots.

PÉLERINE, eſt le nom qu'on donne aux coquilles de Saint Jacques, que l'on appelle *fourdon* en Poitou. *Voyez* PEIGNE.

PÉLICAN ou ONOCROTALE ou GRAND GOSIER, ou OISEAU GOITREUX ou LIVANE, *onocrotalus aut pelicanus*. C'eſt un genre d'oiſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, & dont le caractere eſt d'avoir quatre doigts à chaque pied, & qui tiennent enſemble par des membranes; le bec eſt droit, applati horizontalement, & formant un petit crochet à la pointe; au goſier pend une bourſe ſuſceptible de s'enfler. Le PÉLICAN VULGAIRE, *onocrotalus*, eſt beaucoup plus gros qu'un fort cygne; ſon bec qui reſſemble à une coignée, en ce qu'il eſt plat, & qu'il conſerve preſque une même largeur dans toute ſon étendue, a neuf à dix pouces de longueur; il eſt courbé au bout, très-gros vers la tête, où il a neuf pouces de circonférence; les côtés de ce bec ſont tranchans, le deſſous eſt creuſé de quatre canelures dont les bords ſont cinq côtes, ſavoir, les deux qui ſont les côtés du bec, une au milieu, & les deux autres entre celles des côtés & celles du milieu: la côte du milieu eſt tranchante, ainſi que les deux côtés du bec; celles d'entre deux ſont mouſſes & doubles, faiſant une rainure; les côtes du bec inférieur ſont doubles auſſi, & ont une rainure dans laquelle entrent les côtés tranchans du bec ſupérieur: la couleur du bec ſupérieur eſt d'un rouge de chair; le bec inférieur eſt compoſé à l'ordinaire de deux parties jointes par le bout, laiſſant entr'elles une ouverture d'environ trois lignes qui répondent à la poche; elles ſont flexibles comme de la baleine. Toute la face de cet oiſeau eſt d'un bleu obſcur, & cette couleur s'étend juſqu'à un pouce au-delà de l'œil: ſous la mâchoire inférieure il a une poche ou un ſac qui pend ſur la gorge; il a le derriere de la tête & le cou entiérement blancs, le plumage des aîles preſque bleuâtre, la queue

eſt noire, courte & carrée par le bout; tout le reſte du plumage eſt blanchâtre nué de roſe : les jambes ſont noires & fort longues; les pieds ont quatre doigts qui ſont palmés comme dans le cormoran, l'ergot du derriere eſt très-long; en général, c'eſt un oiſeau très-grand, très-fort, & qui vit long-temps.

Entre tous les oiſeaux dont les anciens ont parlé, il n'y en a point qui aient de ſi grandes aîles, ni qui volent ſi haut que le pélican; l'envergure eſt ſouvent d'onze pieds; l'on en a vu de tellement élevés dans les airs, qu'ils ne paroiſſoient pas plus gros que des hirondelles. On lit dans une lettre de *Culmanus* à *Geſner*, qu'un *onocrotale* privé dans le Palais de l'Empereur *Maximilien*, a vécu quatre-vingts ans, & qu'il accompagnoit l'Empereur, même à l'armée, il le ſuivoit au vol. L'on a des preuves que cet oiſeau peut ſoutenir par ſon vol bien au-delà de ſa propre peſanteur. *Sanctius*, dans *Aldrovande*, cite un onocrotale qui laiſſa tomber un enfant Ethiopien qu'il avoit enlevé bien haut en l'air. De plus, le pélican qui fait ſon nid ſur terre quelquefois à quarante lieues éloigné de la mer, eſt néanmoins obligé d'aller y pêcher, & de faire magaſin de poiſſons qu'il apporte dans la poche de ſon bec. On le trouve auſſi ſur le bord des grands fleuves & des lacs.

Le pélican eſt un oiſeau étranger; on en voit en grand nombre en Afrique & en Amérique, il s'en trouve auſſi à la côte de Coromandel & dans pluſieurs autres parties des Indes Orientales. *Pierre Martyr* dit que la maniere dont il prend le poiſſon, eſt toute particuliere; ces oiſeaux ne l'attrapent point par la vîteſſe avec laquelle ils le pourſuivent, comme font les oiſeaux plongeurs, &c. mais volant fort haut, dès qu'ils apperçoivent du poiſſon proche des bords de la mer & des rivieres, ils fondent tout-à-coup dans l'eau qu'ils agitent par la peſanteur de leur corps & le mouvement de leurs aîles, d'une telle maniere, que le poiſſon étourdi ſe laiſſe prendre; & alors il faut ſuppoſer, dit M. *Perrault*, que le poiſſon étant ſerré par le bec ſupérieur, fait lui-même élargir les deux branches du bec inférieur auquel la poche eſt attachée, dans le cas où le poiſſon eſt plus grand que n'eſt ordinairement l'ouverture des deux branches. Le même Académicien dit auſſi que cette dilatation qui paroît ne pouvoir ſe faire que difficilement par des muſcles, a beſoin de quelque autre moyen qui la rende auſſi ample qu'il eſt néceſſaire pour recevoir les grands poiſſons que le pélican avale.

L'onocrotale

L'onocrotale garde toujours quelque temps ſa nourriture dans ſa poche avant que de la recevoir dans ſon ventricule ; cela eſt commun à la plupart des oiſeaux qui ont un jabot, dans lequel ils réſervent la nourriture dont ils prennent une grande quantité quand l'occaſion s'en préſente, pour l'avaler à loiſir ou pour la porter à leurs petits : c'eſt ce que le pélican a de particulier & ce qui le diſtingue des autres oiſeaux de proie, qui ne portent la nourriture à leurs petits que dans leur bec & dans leur ſerres.

Le Pere *Labat* dit que le pélican ou *grand goſier d'Amérique* reſſemble auſſi à nos oies d'Europe. Il a, dit-il, la tête applatie des deux côtés & fort groſſe, en un mot telle qu'il convient pour porter un bec de deux à trois pouces de large, ſur un pied & demi ou environ de longueur ; mais ſes yeux ſont très-petits par rapport à ſa tête. Il dit auſſi que le bec tant ſupérieur qu'inférieur, eſt garni de petites dents en forme de ſcie, fort menues & tranchantes, ainſi qu'on l'obſerve dans le pélican à bec dentelé du Mexique ; ce que M. *Perrault* n'a point reconnu dans le deux pélicans d'Afrique morts à la ménagerie de Verſailles, & dont il a fait la diſſection (Voyez *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des Animaux*, *par M.* Perrault, *Tome III. partie* 3.). Les pieds, les membranes, les doigts & le bec du pélican du mexique ſont comme de couleur ſafranée. Le ſac tombe ſur l'eſtomac de l'oiſeau, il eſt encore attaché, ainſi que le long du cou, par de petits ligamens, afin qu'il n'aille point de côté & d'autre : ce ſac eſt compoſé d'une membrane épaiſſe & graſſe, aſſez charnue & ſouple comme un cuir ; il eſt couvert d'un petit poil très-court, fin & doux comme du ſatin ; ſa couleur eſt un beau gris de perle, avec des pointes, des lignes & des ondes de différentes teintes qui font un bel effet. Lorſque ce ſac eſt vide, il ne paroît pas beaucoup ; mais quand l'oiſeau trouve une pêche abondante, il eſt ſurprenant de voir la quantité & la grandeur des poiſſons qu'il y fait entrer ; car la premiere choſe qu'il fait en pêchant, eſt de remplir ſon ſac, après quoi il avale à loiſir ce qu'il juge à propos, & il retourne remplir ce ſac lorſqu'il eſt vide & que la faim le preſſe. Il nourrit ſes petits, en dégorgeant dans leur bec une partie de ſon butin déjà échauffé dans ſon havreſac. Le pélican eſt un oiſeau triſte & mélancolique ; il eſt auſſi lent & pareſſeux à ſe remuer, que l'oiſeau appellé *flamand* eſt vif & alerte. *Labat* dit avoir trouvé une femelle qui couvoit cinq œufs

à plate terre, & qu'elle ne ſe donnoit pas la peine de ſe lever pour le laiſſer paſſer.

La chair du pélican eſt dure, ſent l'huile & le poiſſon pourri. Qui croiroit, dit le Pere *Labat*, que ces groſſes bêtes, avec leurs larges pattes d'oies, s'aviſaſſent d'aller prendre leur repos, perchées ſur des branches d'arbres ? Elles paſſent tout le jour, hors le temps de leur pêche, enſevelies, ſelon toutes les apparences, dans le ſommeil, ayant la tête appuyée ſur leur long & large bec, qui porte ou à terre ou ſur un autre corps ; elles ne changent de ſituation, que quand la la faim les preſſe. Il dit auſſi que la vie de ces oiſeaux eſt partagée en trois temps ; 1°. à chercher leur nourriture ; 2°. à dormir ; 3°. à faire à tous momens des tas d'ordures larges comme la main. Le Pere *Raymond* rapporte, dans ſon *Dictionnaire Caraïbe*, qu'il a vu un pélican ſi privé & ſi bien inſtruit par les Sauvages, qu'après qu'il avoit été peint de roucou le matin pour le reconnoître, il s'en alloit à la pêche, d'où il revenoit le ſoir, ayant ſa beſace bien garnie de poiſſon qu'il partageoit malgré lui, avec ſes maîtres, parce qu'on lui paſſoit un anneau au cou pour l'empêcher de l'avaler. Les Américains tuent beaucoup de ces oiſeaux, non pas pour les manger, mais pour avoir leur *blague* ou poche. La plupart des Fumeurs ſe ſervent de ce ſac pour mettre leur tabac haché ; on s'en ſert encore pour mettre de l'argent : on étend les blagues dès qu'on les a tirées du cou de l'oiſeau, & on les ſaupoudre de ſel battu avec de la cendre ou avec de l'alun, afin d'emporter l'excès de la ſubſtance groſſiere qui s'y trouve ; après quoi on les frotte entre les mains avec un peu d'huile, pour les rendre ſouples & très-maniables : quelquefois on les fait paſſer à l'huile, comme les peaux de moutons ; alors elles en ſont bien plus belles & plus douces ; elles deviennent de l'épaiſſeur d'un bon parchemin, mais extrêmement ſouples & douces. Les femmes Eſpagnoles les brodent d'or & de ſoie, d'une maniere très-fine & très-délicate. Il y a de ces ouvrages qui ſont d'une grande beauté.

Le pélican dont le plumage eſt brun, ſe trouve en Amérique ; il eſt un peu plus gros que l'oie domeſtique ; ſon bec eſt d'un vert-cendré.

Le *pélican des Philippines* eſt plus gros que le pélican brun ; ſon plumage eſt cendré & tacheté de blanc : ſemblablement au grand pélican, le ſommet du cou eſt garni de plumes très-flexibles, qui lui forment une eſpece de huppe.

Dans le Royaume de Loango en Afrique, on voit un oiſeau plus gros qu'un cygne, & d'une forme aſſez ſemblable à celle du héron; il a les jambes & le cou fort longs; le plumage noir & blanc. Il a toujours ſur la région de l'eſtomac une place ſans plumes; & l'on ſuppoſe qu'il les arrache avec ſon bec, pour nourrir ſes petits de ſon propre ſang dans les momens où il ne trouve rien pour leur donner à manger: c'eſt un véritable pélican. Les Negres de Congo & d'Angola ſe ſervent de la peau des pélicans pour ſe couvrir la poitrine.

Kolbe, dans ſa *Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance*, *Tome III*, *chapitre 19*, *page 198*, dit qu'on voit dans ce pays une ſorte de pélican, qu'on nomme *mange-ſerpent*, dans les Colonies. Il ſe nourrit ordinairement de vers, de grenouilles, de moules, de crapauds, de ſerpents & d'autres bêtes venimeuſes: ce même oiſeau eſt fort commun dans la Baie d'Hudſon & dans les parties Septentrionales de la Ruſſie. Celui qu'on a fait voir à Paris en 1750, & qui venoit d'Afrique, étoit deux fois plus fort qu'un gros cygne: la poche de ſon bec étoit d'une ſi grande largeur que l'homme qui montroit cet oiſeau, y mettoit fort aiſément la tête.

Albin donne la deſcription d'un pélican d'Allemagne appellé en latin, *anas clypeata*. Ses mâchoires ſont dentées; ſon bec eſt plus large à l'extrémité qu'au commencement; il eſt plus petit qu'aucune des eſpeces de pélicans. *Voyez l'article* CANARD. On dit que le cri du pélican imite aſſez le braire d'un âne. Les Siamois donnent au pélican le nom de *noktho:* ils font avec ſa naſſe des cordes pour les inſtrumens. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1663*, *en Décembre*, un Mémoire de M. *Méri* ſur le pélican, où il rapporte, qu'en faiſant la diſſection de cet animal, il s'apperçut qu'il en ſortoit une grande quantité d'air par les véſicules de la peau, par la trachée artere, & par les poches du ventre. Cet air ſert, dit-il, à enfler la peau de l'oiſeau au défaut des muſcles. C'eſt dans ce Mémoire qu'il faut lire l'effet de l'inſpiration dans ce genre d'animaux, qui peut beaucoup augmenter leur volume & non leur peſanteur: c'eſt ce qui les rend ſi légers ou plutôt ſi propres à demeurer fort élevés dans les airs. *Voyez auſſi le mot* NOKTHO, *dans le troiſieme volume du Dictionnaire des Animaux.*

PELLETERIE. Se dit de toutes ſortes de peaux de quadrupedes garnies de leur poil, deſtinées à faire des fourrures, dont les peuples font uſage dans la ſaiſon de l'hiver. Les habitans du Nord qui éprouvent

des hivers plus longs & plus rigoureux, regardent les fourrures comme un objet de luxe & d'utilité : le prix conſidérable qu'y mettent chez eux certains Seigneurs, eſt toujours relatif à la beauté réelle de la fourrure, & à la difficulté de ſe la procurer : or cette beauté conſiſte dans la longueur du poil de l'animal, ſa douceur, ſon épaiſſeur & ſa couleur. Ces différentes qualités ſe trouvent généralement réunies dans les poils du dos ; ceux du ventre ſont par conſéquent peu ou moins recherchés.

Les fourrures les plus eſtimées ſont, la pointe de queue de martre zibeline, nommée *ſoble ;* la ſur-queue ou cette petite portion de fourrure qui eſt antérieure relativement au bout de la queue, &c. *voyez à l'article* ZIBELINE : le dos des martres, ſur-tout de celles qui ſont noires : *voyez à l'article* MARTRE ; le renard noir, le renard blanc ; l'hermine ; le loup blanc & le loup gris ; le *barancki* ou agneau mort-né, venant d'Aſtracan, noir, gris, argenté ou blanc, *voyez à l'article* AGNEAU ; le *poplieski* ou petit-gris très-foncé ; le *pieſacki* ou gorge de chien de Sibérie ; le *roſomack* & le lievre de Moſcovie nommé *ſlami-mokeski ;* la peau d'ours, qui eſt la moins eſtimée dans le Nord. Comme les martres ſont les fourrures les plus communes parmi celles du premier rang, les Juifs qui font le commerce de la pelleterie, s'attachent ſingulierement à les déguiſer ; 1°. ils les mouillent avec une légere eau ſeconde, qui attaque le poil de la martre & l'amincit pour les rendre plus douces & plus fines ; 2°. ils les ſuſpendent dans une cheminée, pour que la fumée donne à l'extrémité de ces poils cette couleur noirâtre dont font tant de cas les peuples du Nord ; 3°. ils les plongent enfin dans une teinture : on doit donc ſentir les fourrures précieuſes pour reconnoître ſi elles n'ont point été fumées, & en ouvrir le poil, pour obſerver s'il eſt noir par-tout ; ce qui indiqueroit la teinture. D'autres quadrupedes nous fourniſſent auſſi des fourrures, tels que le *tigre*, l'*once*, la *panthere*, la *fouine*, le *putois*, le *chat-genette*, le *lapin*, le *riche*, &c. *Voyez ces mots.*

Les peaux de pluſieurs animaux plus ou moins amphibies, ſont encore au nombre des fourrures, le *caſtor*, la *loutre*, le *phocas*, &c. *Voyez ces mots.*

Enfin certains oiſeaux offrent auſſi leurs peaux emplumées qui entrent dans la liſte des fourrures ; le *coq*, le *toucan*, le *cygne*, le *grebe*, l'*eider-don*, &c. *Voyez ces mots.*

En général les fourrures des pays chauds ne ſont pas eſtimées ; il n'y

a que celles des pays froids : lorſque les froids ſont exceſſifs, les peuples Septentrionaux portent volontiers leurs fourrures en dehors ; celles de loup & de renard ſont les plus chaudes, & les dernieres les plus légeres.

Quant à la conſervation des fourrures, le meilleur moyen eſt de les bien battre à l'entrée du printems & dans le milieu de l'été ; quelques perſonnes ſont dans l'uſage de les enfermer exactement dans un linge, ou un étui, & d'y ſemer des morceaux de cuir neuf ; d'autres y mettent du poivre : il faut ſur-tout prendre garde aux *mittes* & aux *dermeſtes* qui les rongeroient.

PELORE. Plante aſſez ſemblable à la linaire. M. *Zyoberg* découvrit pour la premiere fois cette plante en 1742 dans une Iſle de la mer du Nord, environ à ſept milles d'Upſal, ſur un terrain graveleux, tout couvert de linaires. M. *Ludolf* en a découvert depuis aux environs de Berlin, & M. *Linneus* dans pluſieurs endroits de la Suede. Nous diſons que la pelore reſſemble à la linaire commune avant l'épanouiſſement de ſes fleurs, même port, couleur & odeur, même feuille, calice, fruit & graine ; il n'y a uniquement que la corolle qui en differe ; elle eſt en tube fort long, terminé par un pavillon à cinq crenelures & entouré au bas de cinq éperons. M. *Linneus* croit que la pelore vient de la linaire par une génération métive. *Voyez l'article* FLEUR, *au mot* PLANTE.

M. *Daniel Rondberg* a publié une Diſſertation Botanique ſur la plante *pelore :* ſa racine eſt fibreuſe, blanche, vivace : ſa tige eſt ſimple, droite, haute d'un pied, jettant rarement une ou deux branches, ronde, de la groſſeur d'une plume de pigeon, verte & annuelle : ſes feuilles ſont nombreuſes, éparſes, pointues, applaties, unies, vertes, de la grandeur des feuilles de ſapin, longues d'un pouce, droites & naiſſantes de tous côtés ; preſque ſans queue : des embryons de rameaux à pluſieurs petites feuilles ſortent des aiſſelles des feuilles ſupérieures : l'épi ou bouquet eſt de neuf ou douze fleurs, tout au plus de ſeize : le calice ou périanthe eſt diviſé en cinq parties juqu'à la baſe : il eſt court, régulier, uni, vert & durable : la corolle eſt en forme d'entonnoir, longue, cylindrique, rétrécie vers le bas, un peu ventrue au milieu, droite, jaune, plus pâle vers la baſe, garnie au dedans de poils fauves : le bord eſt ouvert, découpé en cinq parties, obtus régulier, plus jaune que le tube & plus court : de la circonférence du tube naiſſent à angle aigu cinq nectaires égaux, en forme d'alêne, ſans pédicule, creux, jaûnes, & preſque

auſſi longs que le tube ; cette fleur eſt à cinq étamines vertes, dont les ſommets ou antheres ſont jaunes & ovales & attachés par le côté ; dans le piſtil le germe eſt vert & poſé ſur la baſe de la fructification. Le ſtyle eſt long comme les étamines, filiforme, verdâtre : le ſtigmate eſt un peu gros : le péricarpe eſt en forme de capſule à deux loges, qui s'ouvre par deux endroits : les ſemences ſont angulaires & en grand nombre.

PELOTE DE MER, *pila marina.* Nom donné à une balle arrondie ou oblongue que l'on trouve ſur les rivages de la mer, parmi les algues : cette pelote eſt communément de la groſſeur d'une orange, de couleur fauve, & compoſée de fibres entrelacées & comme agglutinées enſemble : elles proviennent de la deſtruction de pluſieurs plantes marines, dont l'intérieur eſt tout rempli de fibres iſolées, ſeches & faciles à déſunir. Nous avons ramaſſé beaucoup de ces pelotes de mer dans les anſes de la Méditerranée, principalement près de Marſeille. Comme ces pelotes ne reſſemblent pas mal aux égagropiles des animaux ou bézoards de poil, on les a auſſi appellés *égagropiles de mer* ou *bézoards marins.* Voyez EGAGROPILES & BÉZOARD.

PELOTE DE NEIGE. *Voyez* OBIER.

PELOUSE ou TAPIS DE GAZON. *Voyez* GAZON.

PELURE D'OIGNON, eſt une eſpece de petite huître très-légere, & dont la nacre eſt fort belle. Cette coquille eſt mince & tranſparente, un peu raboteuſe. La valve inférieure eſt blanche ſur les bords ; le reſte eſt ou jaunâtre, ou rouge-violet, ou vert-d'eau. La valve ſupérieure eſt ordinairement blanche & remarquable par un trou ovale qui eſt proche de la charniere. Sa charniere eſt formée d'une petite patte ovale ſituée au-deſſus du trou de la valve ſupérieure, & correſpondant à une cavité de même forme de la valve inférieure. On trouve communément cette huître à Cette en Languedoc.

PEMINA, eſt l'obier de Canada. *Voyez* OBIER.

PENATES. *Voyez l'article* LARES.

PENDULINO. Nom donné à un très-petit oiſeau, dont le volume n'excede pas celui du roitelet ſans crête, du moineau troglodite, ou de la méſange appellée *petit charbonnier.* Ce petit bipede reſſemble aſſez bien aux méſanges par ſon port & la forme de ſon bec : ce bec eſt court, pointu, un peu épais à ſa baſe, d'une couleur plombée. La partie poſtérieure de la tête, la nuque, le cou, la gorge, la partie ſupérieure du

dos juſqu'à la naiſſance des aîles, ſont couverts de plumes cendrées; mais un peu plus blanches auprès de la gorge. De chaque côté, depuis la fente du bec juſqu'à l'occiput, en paſſant par les yeux, s'étend une tache très-noire; l'eſpace contenu entre ces deux taches, au-deſſus de la baſe du bec juſqu'au ſommet de la tête, eſt roux dans le mâle, & ce ſommet eſt cendré. Le dos eſt roux, ainſi que les aiſſelles & les plumes qui couvrent les aîles; ces plumes ſont légérement nuées de verdâtre vers leur extrémité: les plumes des aîles ou ramieres, *remiges*, ſont d'un noir plus ou moins foncé, & couvertes d'autres plumes plus petites & rouſsâtres. La poitrine, le ventre, les cuiſſes & la partie ſupérieure du croupion ont une couleur moyenne ſur le cendré & le roux. Les jambes, les pieds, les ongles ont une couleur plombée.

La femelle differe peu du mâle. La couleur de ſes aîles, de ſon dos, eſt un roux un peu clair, & elle n'a autour de ſon bec aucune plume qui porte la même couleur; mais toute ſa tête eſt cendrée, à l'exception des deux taches noires dont il eſt fait mention ci-deſſus. Tout le deſſous de ſon corps eſt cendré. M. *Sonnerat* ayant diſſéqué le géſier de cet oiſeau, n'y trouva que quelques inſectes broyés.

M. *Sonnerat* penſe que le *pendulino* n'eſt pas du nombre de ces oiſeaux qui changent de climat aux approches de l'hiver. Il ne paroît pas craindre le froid, puiſqu'il habite de préférence les pays du Nord, tels que la Pologne, la Wolhinie & la Lithuanie qui eſt entourée de forêts glacées; dans l'été, tout le monde voit les nids qu'il conſtruit dans nos contrées. Le *pendulino* niche deux fois dans l'année; ſavoir, au printems & en été. L'induſtrie qu'il montre dans la conſtruction de ſon nid eſt tout-à-fait ſinguliere. En effet, pour ménager à ſes petits un domicile auſſi sûr, auſſi commode qu'il eſt poſſible, il ne fait point ce nid ouvert en forme de coupe, comme le commun des oiſeaux, mais fermé par en haut, preſque terminé en pointe & ayant la figure d'un ſac fermé ou d'une beſace; & il le ſuſpend à l'extrémité d'une branche de quelque arbre qui donne ſur l'eau; en l'entortillant avec des brins d'herbes menues, à la maniere des nids penſiles. Il laiſſe à côté, pour y entrer, une porte ronde qui ſe prolonge en un tuyau court. La matiere dont le *pendulino* forme ce nid, eſt un duvet mollet & blanc qu'il arrange avec ſon bec, & auquel il donne la forme d'un drap ſerré & épais: il a ſoin de le munir ou fortifier en dehors par quelques fibrilles, & de garnir le dedans d'une quantité de duvet non ouvré, afin que ſes

petits y repoſent mollement. La ſemelle pond dans ce nid quatre ou cinq œufs dont la coque eſt blanche, & quand les petits ſon éclos, elle les nourrit avec des inſectes de marais.

Les plantes & les arbres qui croiſſent au bord des marais, fourniſſent abondamment à ces oiſeaux la matiere cotonneuſe pour la conſtruction de leurs nids. Les ſaules, les peupliers fleuriſſent dès le commencement du printems, & produiſent bientôt des tiges à fruit qui mûriſſent peu de temps après; ſavoir, aux mois d'Avril & de Mai, & répandent avec leurs graines, une quantité étonnante d'une matiere cotonneuſe qui voltige dans les airs à une très-grande diſtance. *Voyez* SAULE & PEUPLIER. Quelques ſemaines après (un ou deux mois) on voit pouſſer vigoureuſement & fleurir dans ces lieux la maſſe-d'eau, plante très-commune dans les marais, & dont les feuilles ſervent à faire des nattes en Italie. Les Habitans des pays marécageux ſe ſervent encore de l'eſpece de bourre, de duvet qui enveloppe l'épi de cette plante, pour en remplir des matelas & des oreillers. *Voyez* MASSE-D'EAU *à l'article* ROSEAU. Le *pendulino* emploie l'une & l'autre de ces matieres pour la conſtruction de ſon nid; mais plus ordinairement celles que fourniſſent les ſaules & les peupliers. La couleur & la nature des nids ſuffiſent pour reconnoître la matiere dont ils ſont compoſés : la matiere de ceux faits avec le duvet des ſaules & des peupliers, eſt plus blanche que celle que produit la maſſe-d'eau.

Quoique le nid de la méſange à longue queue, *parus caudatus, ſive monticola*, ait quelquefois une ſorte de reſſemblance avec celui du *pendulino*. qu'il ſoit également fermé par en haut & comme voûté, laiſſant pareillement par le côté une ouverture ronde pour y entrer, il en differe en ce qu'il n'eſt point ſuſpendu comme celui du *pendulino ;* la méſange le place ſeulement dans la bifurcation des branches de quelqu'arbre; elle lui donne une forme arrondie ou ovale, ſans en prolonger l'ouverture en un tuyau proéminent en dehors; elle le compoſe en outre de matieres différentes, dans leſquelles il entre à la vérité beaucoup de duvet, ſoit du ſaule, ſoit du peuplier; & elle ne lui donne pas une conſiſtance auſſi ſerrée; elle l'enveloppe extérieurement de brins d'herbes, de petites feuilles, de lichen & de mouſſe ſeche, ſans qu'on y diſtingue le duvet.

M. *Sonnerat* vient de donner, dans le journal de M. *l'Abbé Rozier*, la deſcription d'une méſange du Cap de Bonne-Eſpérance : elle eſt plus petite

petite que notre méſange d'Europe : elle a toute la tête, le cou, le dos, la partie inférieure du corps & les petites plumes des aîles d'un gris cendré clair; les grandes plumes des aîles ſont noires, bordées en dehors par une raie longitudinale blanche; la queue eſt noire en deſſus & blanche en deſſous; le bec, l'iris & les pieds ſont noirs. Cette méſange que quelques Naturaliſtes regardoient improprement comme une eſpece de *pendulino*, place ſon nid dans les buiſſons les plus épais, & le fait avec une eſpece de coton qui n'eſt point connu dans le pays. Il reſſemble aſſez à une bouteille, le cou en eſt étroit; ſur le côté en dehors, il y a une profondeur qui ſert de logement au mâle, pendant que la femelle couve les œufs. Lorſque la femelle eſt ſortie du nid, le mâle, en ſuivant ſa compagne, frappe avec force de ſes aîles ſur les côtés du nid; & les bords, en ſe touchant, ſe lient enſemble, & ferment entiérement l'entrée : c'eſt ainſi que par une induſtrie ſinguliere, tous les êtres cherchent à mettre leurs petits à l'abri de la voracité des inſectes & des autres animaux qui peuvent leur nuire.

Le *pendulino* paroît être le *rémiz* des Polonois. Le nom *pendulino*, qui approche du latin, exprime aſſez bien l'inſtinct de cet oiſeau pour ſuſpendre ſon nid à un arbre.

Le P. *Bonnani*, dans ſon *Muſæum Kirkerianum*, a parlé de cet oiſeau. *Cajetan Monti* a conſigné dans les *Mémoires de l'Académie de Bologne*, que le *pendulino* ſe trouve auſſi dans le territoire de Bologne, & qu'il ſurpaſſe de beaucoup les autres oiſeaux par l'induſtrie qu'il fait paroître dans la maniere de conſtruire & de ſuſpendre ſon nid; qu'il eſt rare de trouver cet oiſeau, parce qu'il ſe cache aiſément entre les roſeaux & les ſaules des marais. Le peuple Bolonnois, dit ce même Obſervateur, le regarde comme un oiſeau ſacré, & n'oſe le toucher, dans la crainte d'attirer ſur lui, par ſa mort, des dangers ou des malheurs. Il s'imagine encore que ce nid ſingulier, ſuſpendu ſur la porte de la maiſon, la préſerve de la foudre. L'oiſeau *pendulino* paroît plus multiplier dans les environs marécageux de la Toſcane, que dans ceux du Bolonnois.

PENGUIN ou PINGOUIN, animal bipede, nommé ainſi *propter pinguedinem*. C'eſt un oiſeau d'un genre particulier, & qui ſe trouve ſur pluſieurs côtes d'Afrique, & notamment dans la baie de Saldagne; il s'en trouve auſſi dans les iſles de Falkland, à la hauteur du Détroit de Magellan. Il eſt de la groſſeur d'une poule d'Inde; il a les plumes

du dos noires, celles de deſſous le ventre ſont blanchâtres; il a le cou ovale, gros & ceint comme d'un collier de plumes blanches; ſa peau eſt rude & auſſi épaiſſe que celle du pourceau. Il a pour aîles deux aîlerons, comme de cuir, qui lui pendent des deux côtés en façon de petits bras. Ces eſpeces d'aîles ſont courtes & couvertes en haut de petites plumes ſouvent applaties, blanches & entremêlées de noires. Ces aîlerons lui ſervent à nager & non à voler. Toutes les autres plumes ſont plus longues, barbues, preſque molles comme de la ſoie. Les *penguins* ont la queue très-forte; ils ſautent la plupart du temps dans l'eau, & ne viennent à terre que pour creuſer ſur le rivage des terriers ou trous aſſez profonds, où ils nichent trois ou quatre enſemble, & dans leſquels ils pondent, & font éclorre leurs petits. Leurs œufs ſont bariolés de taches noires; leur bec eſt étroit, comme denté, crochu par le bout & plus grand que celui du corbeau; ils ont la queue courte, pointue; les pieds noirs & plats & de la forme de ceux des oies, quoiqu'un peu moins larges: chaque pied a uniquement trois doigts antérieurs & palmés. Ces oiſeaux ne ſont point farouches. Ils marchent la tête élevée & droite, laiſſent pendre leurs aîlerons le long de leurs côtés, comme ſi c'étoit des bras: ils tiennent auſſi leur corps droit preſque verticalement, & non en ſituation à-peu-près horizontale, comme font les autres oiſeaux; enſorte qu'à les voir de loin, on les prendroit pour des pygmées ou de petits hommes. On prétend qu'ils ne vivent que de poiſſons; cependant leur chair n'en a pas l'odeur, & eſt d'un aſſez bon goût: leur peau eſt ſi dure, qu'à peine, d'un coup de ſabre peut-on leur trancher la tête. L'Auteur de l'*Hiſtoire des Voyages*, *Tome VIII. in-4°. page 76*, dit que le *penguin* tient de l'homme, de l'oiſeau & du poiſſon, étant droit ſur ſes pieds, ayant des aîlerons ſans plumes, qui lui pendent & lui ſervent à nager, & étant garni de manches barrées & rayées de blanc, mais ne volant point. On diſtingue trois eſpeces de *penguins*; 1°. le *grand penguin* qui peſe quinze ou ſeize livres & qui ſe trouve dans les Mers Septentrionales, tel eſt celui qui eſt décrit ci-deſſus; 2°. le *penguin vulgaire*, & qui ſe trouve quelquefois ſur les côtes de nos Mers, il niche dans les trous des rochers eſcarpés; ſes œufs ſont blanchâtres & tachetés de noir; le bout de ſon bec eſt peu ou point crochu, ainſi que celui du petit *penguin*; ces deux dernieres eſpeces ſont de la groſſeur du canard domeſtique, ſur-tout le petit *penguin*. *Voyez* MANÇHOT & GORFOU.

PENINSULE, *peninſula* : voyez PRESQU'ISLE.

PENNACHE DE MER, eſt, ſelon *Rondelet*, un *zoophite marin*, ſemblable aux pennaches qu'on portoit autrefois aux chapeaux; cependant nos pêcheurs, dit-il, à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec le bout de la partie naturelle de l'homme, découverte de ſon *prépuce*, lui ont donné le nom de cette partie ; l'autre bout reſſemble à un panache ; les franges en ſont phoſphoriques pendant la nuit. C'eſt une eſpece de *mentula marina* ou de *penna marina*, dont *Geſner* a parlé d'après *Ariſtote*. M. *Voſmaër*, Directeur des cabinets du Prince d'Orange & Stathouder, &c. à la Haye, a fait auſſi mention d'une nouvelle eſpece de *penna marina* ou *penne marine*, ou *plume de mer* : on en trouve l'obſervation dans les *Mémoires des Savans étrangers, préſentés à l'Académie des Sciences en 1759*.

PENNAGE : ſe dit de toutes les plumes qui couvrent le corps de l'oiſeau de proie ; & même des autres oiſeaux. On dit : cet oiſeau a le *pennage* blond, roux, noir, cendré, &c. *Voyez à l'article* OISEAU.

PENNATULE. On donne ce nom à l'empreinte de la *plume marine* qui eſt quelquefois devenue foſſile : *voyez* PLUME MARINE.

PENO-ABSOU : *voyez* PINÉ-ABSOU.

PENSÉE ou HERBE DE LA TRINITÉ, *viola tricolor aut herba trinitatis*, eſpece de violette inodore, que l'on cultive dans les jardins pour la beauté de ſa fleur, dont chaque feuille eſt de trois couleurs, pourpre ou bleu, jaune & blanc. Sa racine eſt fibreuſe : elle pouſſe de petites tiges rampantes, rameuſes, portant des feuilles, les unes arrondies, les autres oblongues & dentelées autour. Ses fleurs ſont comme veloutées, & paroiſſent au printems : il leur ſuccede une coque qui contient des ſemences menues. Cette plante eſt déterſive, vulnéraire & ſudorifique. *Voyez* VIOLIER.

On ſeme ſur couche les graines de penſée : on les tranſplante dans les plates-bandes le long des terraſſes, & on en forme les maſſifs & les corbeilles des grands parterres. Cette plante croît naturellement & en abondance aux environs de Rouen.

PENTACRINITES. Quelques Lithographes donnent ce nom à l'*encrinite*, dont il eſt parlé au mot PALMIER MARIN. M. *Bertrand* ſoupçonne que ce pourroit être une coralline véſiculeuſe, contractée avec ſon polype.

PENTISULCE. *Voyez au mot* QUADRUPEDE.

PEPIN. Se dit de la graine des arbres fruitiers, comme le poirier, le pommier, le coignaſſier, le cormier, l'oranger, &c. *Voyez l'article* GRAINE.

PÉPINIERE. Semis & plants d'arbres qu'on tient fort ſerrés ſur une même ligne ou ſur pluſieurs, diſtant de trois pieds au plus les uns des autres, pour être greffés, levés & enſuite placés à demeure dans un autre terrain.

Une pépiniere eſt la reſſource du verger, du jardin coupé & du potager : c'eſt dans un tel terrain qu'on ſeme les noyaux, les pepins, les noix, les amandes, & généralement toutes les graines qui doivent ſervir à la multiplication des diverſes eſpeces d'arbres fruitiers & des diverſes ſortes d'arbres qui ſont propres à peupler les forêts, à planter les poſſeſſions rurales, & à embellir les parcs, les jardins & les approches des châteaux & maiſons de plaiſance : c'eſt là enfin qu'on éleve une multitude de jeunes ſujets deſtinés à remplacer tout ce qu'il faut arracher. De ces jeunes plantes les unes ſont des arbriſſeaux venus de pepins ou de noyaux, & qui, malgré l'excellence du fruit dont ils proviennent, ne laiſſent pas d'être ſauvages & d'avoir beſoin du ſecours de la greffe. D'autres ſont des boutures, c'eſt-à-dire, des rejetons qu'on a détachés dans les bois ſur des ſauvageons, qui ſont des plantes dont les fruits ſont d'une ſaveur auſtere ; d'autres enfin ſont des ſauvageons greffés. On peut les tenir enterrés dans des paniers, & par ce moyen on a un arbre tout formé pour être mis à la place de celui qui vient à manquer.

Il faut que la terre d'une pépiniere ne ſoit ni trop graſſe ni trop maigre. Au reſte il n'y a pas de danger que ce ſol ſoit d'une qualité un peu inférieure à celui où on tranſplantera le jeune ſujet. Plus le jeune plant eſt ſerré dans la pépiniere, plus il pouſſe droit (Il faut cependant obſerver une certaine diſtance, afin de pouvoir arracher le plant ſans couper, ni meurtrir ſes racines, ni celles des arbres voiſins deſtinés à n'être pas arrachés en même temps). Après la contrainte de cette premiere éducation, on le voit mieux proſpérer au ſortir de la pépiniere lorſqu'il eſt tranſplanté dans un ſol convenable. Ce que nous diſons ici pour les pépinieres particulieres doit auſſi s'appliquer aux pépinieres publiques, dont l'établiſſement eſt des plus ſages & des plus utiles.

PEPITES D'OR. *Voyez au mot* OR.

PERCE-BOIS, *ligni-perda*. Indépendamment des *abeilles perce-bois*, dont nous avons fait mention *au mot* ABEILLE page 43 du premier vol. de cet Ouvrage, il y a une autre ſorte d'inſecte qui porte auſſi, mais moins à juſte titre, ce nom. Ce petit *perce-bois*, que *Pline* a rangé dans le genre des *teignes*, ſe fait un fourreau de ſoie, qu'il recouvre enſuite par dehors de petits brins de bois pour lui donner plus de conſiſtance. On ne peut trop admirer cet étui qui eſt fait de brins de bois, hachés menu avec les dents & aſſemblés les uns avec les autres comme les poutres des maiſons de Moſcovie; c'eſt la chenille perce-bois qui le conſtruit. Elle loge toujours dedans, & le porte par-tout ſur ſon dos comme une pyramide. Ces chenilles ſe changent en papillons, dont les mâles ſeuls ont des aîles; la plupart d'entre elles ont la peau jaunâtre, tiquetée de brun.

Il y a auſſi des teignes aquatiques qui portent le même nom de *perce-bois* ou *ligni-perdes*, mais celles-ci ſe changent en mouches à quatre aîles, qui ont l'air de papillons. *Voyez* TEIGNES LIGNI-PERDES. On n'auroit dû ne donner le nom de *perce-bois* qu'à l'inſecte appellé *vrillette*, qui taraude réellement le bois. *Voyez* VRILLETTE.

PERCE-BOSSE. *Voyez* CHASSE-BOSSE.

PERCE-FEUILLE, *perfoliata*. On diſtingue ſous ce nom deux eſpeces principales de plantes d'uſage en Médecine.

1°. LA PERCE-FEUILLE ANNUELLE ou la VRAIE PERCE-FEUILLE, *perfoliata vulgaris, aut buplevrum perfoliatum, rotundifolium annuum*. Cette plante qui croît dans les champs parmi les blés & les vignes, a une racine groſſe comme le doigt, ſimple, ligneuſe, blanche, ayant le goût de la raiponce; elle pouſſe une ſeule tige, haute d'un pied ou environ, grêle, ferme, ronde, cannelée, creuſe, nouée, rameuſe, d'une odeur un peu aromatique. Ses feuilles ſont alternes, ſimples, ovales, nerveuſes, de couleur de vert de mer, & d'un goût âcre. Ses fleurs qui paroiſſent en Juin & Juillet, ſont jaunes, en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles diſpoſées en roſe (M. *Deleuze* obſerve que les ombelles partielles ſont garnies d'une fraiſe, *involucrum*, de trois à cinq feuilles grandes & larges): il leur ſuccede des ſemences jointes deux à deux, oblongues, cannelées & noirâtres. Cette plante eſt nommée *perce-feuille*, à cauſe de ſes feuilles qui ſont comme percées & enfilées par la tige & par les branches: elle eſt annuelle & ſe multiplie de graine; au lieu que la ſuivante eſt vivace & ne périt point.

Cette perce-feuille eſt eſtimée vulnéraire, aſtringente. Priſe en forme de thé ou en poudre, elle eſt bonne pour ceux qui par quelque chûte ou contuſion violente pourroient s'être rompu quelque vaiſſeau dans le corps: elle convient auſſi dans les hernies.

2°. LA PERCE-FEUILLE VIVACE ou l'OREILLE DE LIEVRE, *auricula leporis, aut buplevrum vulgatiſſimum folio ſubrotundo.* Elle croît abondamment aux lieux montagneux, le long des haies & parmi les brouiſſailles. Sa racine eſt petite, ridée, verdâtre, fibrée & d'un goût âcre: ſa tige a quelquefois deux pieds de hauteur, tantôt rougeâtre & tantôt verdâtre, ſes feuilles ſont étroites & nerveuſes, ayant à-peu-près la figure d'une oreille de lievre étendu; elles ne tombent point pendant l'hiver: ſes fleurs, qui paroiſſent en été, ſont jaunâtres, ſemblables à celles du fenouil; elles ſont remplacées par des ſemences oblongues, aſſez ſemblables à celles du perſil, cannelées & griſes, & d'un goût âcre: elles mûriſſent en automne.

Cette plante ſe plaît dans un terroir gras. Ses feuilles ſont déterſives, deſſicatives & vulnéraires: ſa ſemence eſt échauffante & apéritive, étant mâchée elle excite à cracher.

PERCE-MOUSSE, *muſcus capillaceus major, pediculo & capitulo craſſioribus* (*adiantum aureum*). Cette plante croît dans les bois, contre les vieilles murailles crevaſſées & humides, entre la mouſſe des vieux arbres. Elle eſt de la longueur du doigt; elle porte beaucoup de feuilles d'un beau jaune, mouſſeuſes, & déliées comme des cheveux vers le bas, unies vers le haut: ſes tiges portent à leurs ſommets de petites têtes longuettes, pleines d'une fine pouſſiere qui tombe dans la ſuite, lorſque ces têtes penchent & s'ouvrent à la maniere de pluſieurs eſpeces de mouſſes. Les Botaniſtes regardent cette pouſſiere comme la graine. Ses racines ſont filamenteuſes. Cette plante eſt un puiſſant ſudorifique; on en fait uſage en forme de thé dans les pleuréſies, & pour faciliter l'expectoration, comme des capillaires dont elle eſt une eſpece: *voyez ce mot.* Elle eſt beaucoup plus en uſage en Allemagne qu'en France.

PERCE-MURAILLE. *Voyez* PARIÉTAIRE.

PERCE-NEIGE, *narciſſo-leucoium.* Cette plante que l'on appelle auſſi *violette de Février, violier bulbeux, campane blanche, baguenaudier d'hiver,* croît naturellement dans des prés humides, dans les forêts ombragées, ſur certaines montagnes & dans les haies. Sa racine eſt bulbeuſe, compoſée de pluſieurs tuniques blanches, excepté l'extérieure qui eſt

brune, garnie en deſſous de fibres blanchâtres, d'un goût viſqueux, peu âcre: elle pouſſe trois, quatre ou cinq feuilles ſemblables à celles du poireau; ces feuilles ſont fortes, liſſes, luiſantes & verdâtres: du milieu de ces mêmes feuilles s'éleve une tige à la hauteur de plus d'un demi-pied; elle eſt anguleuſe, cannelée, creuſe, revêtue avec ſes feuilles juſqu'à la moitié d'une eſpece de fourreau blanc: elle ne porte ordinairement qu'une ſeule fleur à ſa ſommité, quelquefois deux, rarement trois: cette fleur a ſix ou huit feuilles, ſelon la bonté du terroir; elle eſt en cloche penchée, blanchâtre, avec une tache verdâtre & d'une odeur peu agréable: à cette fleur ſuccede un fruit membraneux, relevé de trois coins, & diviſé intérieurement en trois loges remplies de ſemences arrondies, dures & d'un blanc jaunâtre. Sa racine eſt un émétique doux.

Cette plante fleurit en Février, diſparoît au mois de Mai, mais ſa racine ſubſiſte en terre comme celle du narciſſe. C'eſt par ſes bulbes qu'on la multiplie; car on la tranſplante volontiers dans les jardins pour l'y cultiver à cauſe de ſa fleur qui eſt des plus hâtives, elle orne nos parterres dans la ſaiſon la plus triſte: c'eſt l'avant-coureur du printemps.

PERCE-OREILLE ou FORBICIN ou OREILLERE, *forficula ſeu auricularia*. Eſpece d'inſecte différent de l'eſpece appellée *forbicine*; voyez ce mot; il eſt hémiptere, longuet, fort agile & court vîte. Il a deux petites cornes à la tête, ſes antennes ſont longues & filiformes: l'extrémité de ſon ventre eſt armée de deux pinces; ſon corps eſt applati, liſſe & brunâtre ou noirâtre. Cet inſecte pullule beaucoup; il habite ſouvent ſur les feuilles des choux, dans les creux d'arbres, dans les tiges des plantes, comme celles des panais ſauvages, de l'angélique & des plantes férulacées, dans les trous des murailles, dans le fumier & dans la terre. Il y en a deux ou trois ſortes qui different en groſſeur, en longueur & en couleur; les plus gros ſont jaunâtres, les médiocres & en même temps les plus communs ſont de couleur de châtaigne, & les plus petits ſont noirs & blancs. Les larves de ces inſectes ſe métamorphoſent en nymphes, & enſuite paroiſſent avec des ailes à étuis.

On a nommé *perce-oreille* cet inſecte, parce qu'il recherche avidement les oreilles, où il ſe gliſſe avec vîteſſe. Il mord & il pince les endroits où il s'attache, ce qui cauſe en cet endroit une douleur que la crainte & le préjugé, ſuite d'erreurs populaires, augmentent beaucoup,

& l'on croit quelquefois que le cerveau même en eſt attaqué. Je me ſouviens que dans mon enfance l'un de mes freres me fit entrer un de ces inſectes dans l'oreille & que j'en fus comme fou pendant quatre jours, ce qui ſe termina par un léger mal de tête. Pour me venger je jouai le même tour à ce frere qui en fut beaucoup plus affecté que moi; car il y avoit des momens où il couroit ſe plonger la tête dans un ſeau d'eau; dans d'autres momens il ſaignoit du nez, & il croyoit voir un arc-en-ciel. Ce frere avoit, ainſi que moi, beaucoup de peur d'en mourir, & nous n'étions pas un inſtant ſans gratter dans notre oreille avec un inſtrument, qui probablement y produiſit tout ou la plus grande partie du mal; car il faut en convenir, les pinces du perce-oreille ne ſont aucunement redoutables, à peine font-elles une impreſſion ſenſible aux doigts qui en ſont ſaiſis.

Voici un autre récit à-peu-près ſemblable au précédent, & qu'on lit dans le *II. Tome des Ephémer. d'Allemagne, ann. 1672, Obſ. 266.* Une femme qui demeuroit à cinq milles de Nuremberg, portant un fagot d'herbes, & ſe ſentant fatiguée, après avoir mis ſous ſa tête le linge qui enveloppoit ſa charge, ſans s'appercevoir qu'il étoit rempli d'inſectes, s'étoit endormie. Des *perce-oreilles* entrerent dans ſon oreille droite: un Chirurgien lui tira ſur le champ un de ces inſectes, mais les autres y reſterent, malgré tout l'art des Médecins qu'elle courut, dit-on, conſulter. Ces inſectes multipliés à l'infini, & dont le nombre augmentoit chaque jour, s'étant logés entre le crâne & le cerveau, rendirent la vie inſupportable à cette pauvre femme, qui reſſentoit des douleurs juſqu'à l'extrémité des pieds & des mains, dès que ces inſectes changeoient de place. Elle ne pouvoit faire aucun mouvement de la tête, ſans qu'il ſe fît à l'intérieur un certain bruit ou craquement, qui étoit même entendu diſtinctement par ceux qui ſe trouvoient alors autour d'elle. Au bout de vingt ans cette femme, âlors agée de ſoixante-huit ans, fut trouver le célebre Phyſicien *Volckamer* de Nuremberg. Il fit tout ce qu'il put pour lui procurer quelque ſoulagement: il lui fit injecter dans l'oreille le baume de ſoufre fait avec la térébenthine, qui ne put faire ſortir qu'un ſeul de ces inſectes, encore étoit-il mort: il y a lieu de croire qu'avec le temps ils avoient obſtrué le conduit auditif. La malade uſoit fréquemment & avec confiance, d'une fumigation faite avec la gomme ammoniaque, parce qu'elle s'appercevoit que chaque fois les *perce-oreilles* accouroient à l'orifice de l'oreille, & paroiſſoient prêts

à

à ſortir; mais voyant enfin que rien ne pouvoit la délivrer, elle prit le parti de ſupporter cette incommodité juſqu'à la mort. Un pareil exemple, indépendamment de bien d'autres rapportés par les Phyſiciens, par les Médecins & par les Naturaliſtes, doit faire connoître combien il eſt imprudent de dormir ſur l'herbe & ſous les arbres dans les beaux jours, temps où toute la nature fourmille d'inſectes toujours dangereux, quand ils s'introduiſent dans les oreilles, ou qu'ils attaquent quelques autres parties délicates de notre corps. Il ne faut cependant pas croire que l'inſecte puiſſe pénétrer dans l'intérieur du crâne, attendu qu'il n'y a point d'ouverture qui y communique.

Le *perce-oreille* cauſe auſſi un grand dommage aux fleurs, ſur-tout aux œillets, dont il détruit entiérement la fleur, en coupant les feuilles au fond du calice. Pour détruire ces inſectes, les Jardiniers fleuriſtes fichent des baguettes aux pieds des fleurs. Au haut de ces baguettes, on met des ongles de pied de mouton: les *perce-oreilles* qui aiment à ſe nicher dans les trous, ne manquent pas de s'y retirer dans les temps humides & pendant la nuit; de ſorte que le matin, en les viſitant, on les y trouve encore, & on les noie dans l'eau, ou on les écraſe: les poules les avalent avec plaiſir. On peut encore détruire ces inſectes, en mettant de petites planches ou des tuiles dans les allées des plate-bandes plantées de fleurs: ils s'y cachent pendant le jour, & il eſt facile de les écraſer en levant ces tuiles.

PERCE-PIERRE, *percepier Anglorum*: voyez PASSE-PIERRE. On donne auſſi le nom de *percepier* au petit pied de lion de montagne, *alchimilla montana minima.*

PERCE-PIERRE ou SINGE DE MER, *alauda non criſtata.* C'eſt un poiſſon de la Manche & de la Méditerranée, qui ſe cache entre les pierres, & qui eſt de la claſſe de ceux qui ont les nageoires épineuſes. Il a la tête faite comme celle d'un ſinge, petite & ronde. Ce poiſſon a le corps petit, ainſi que la bouche & les yeux; les dents de la mâchoire ſupérieure ſe trouvent entre celles de la mâchoire inférieure quand la bouche eſt fermée. Il a les nageoires petites, deux près des ouies, deux au-deſſous, une autre qui commence près de la tête & va juſqu'à la queue; & une autre ſous le ventre, qui commence à l'anus, & va pareillement finir proche de la queue; ſa peau eſt mouchetée, liſſe & gliſſante. Il mord les Pêcheurs: ſa chair eſt molle, & n'eſt pas d'un goût fort exquis.

PERCERAT ou PESCE-RAT. Nom donné au poiſſon nommé *aigle de mer*, qui eſt une eſpece de paſtenaque. *V. le dern. art. du mot* PASTENAQUE.

PERCHE, *perca*. Poiſſon de riviere & de mer. Les poiſſons de ce genre ont, dit M. *Deleuze*, ſept côtes à la membrane des ouies, & ſur le dos deux nageoires ou diſtinctes ou continues, mais dont l'antérieure ſeule eſt à rayons épineux.

1°. La PERCHE DE MER, *perca marina*. C'eſt un poiſſon ſaxatile, couvert d'écailles de couleur rouſſe. Il eſt long d'un pied; il a la bouche petite, des dents pointues, pluſieurs traits au dos qui deſcendent juſqu'au ventre; les uns ſont noirs, les autres ſont rouges. Cette perche, par ſes ouies, par ſes nageoires & par ſa queue, eſt ſemblable aux autres poiſſons ſaxatiles, mais elle a le ventre plus large; l'anus eſt placé au milieu du corps; il y a enſuite une longue nageoire; ſon ventre eſt de couleur blanche, nuancée de rouge; la chair en eſt tendre, & beaucoup meilleure que celle de la perche de riviere. *Rondelet* dit qu'il l'eſtime mieux farinée & frite ou grillée, que bouillie.

On dit que la perche de mer n'entre jamais dans les rivieres, & que celle de riviere n'entre point dans la mer.

2°. La PERCHE DE RIVIERE, *perca fluviatilis*. Celle-ci, dit *Rondelet*, n'a que le nom de celle de mer: elle en differe par la figure & par la ſubſtance de ſa chair; celle de mer eſt molle, tendre, de facile digeſtion, & de bon ſuc. Ces bonnes qualités, dit-il, ne ſe trouvent point dans celle de riviere, dont la chair eſt dure, gluante & difficile à digérer; cependant M. *Andry*, Médecin, & tout le monde la trouve excellente à manger, & *Auſone* l'appelle *les délices de la table*. Cette perche a des traits qui deſcendent du dos vers le ventre: ces traits ſont ou rouges ou rougeâtres, ainſi que ſes nageoires & ſa queue. La perche du lac de Lauſanne & de pluſieurs autres endroits, a le fond de la couleur cendré, les taches latérales brunes, de même que le dos: les nageoires du ventre & celles de l'anus ſont ſafranées, les autres griſes; la premiere de celles du dos a quatorze épines, & la poſtérieure ſeize rayons non épineux; ſon dos eſt un peu aigu ou boſſu; ſon ventre eſt large & plat; la tête eſt applatie ſur les côtés; l'ouverture de la bouche eſt fort ample, garnie de pluſieurs petites pointes ou dents attachées aux os maxillaires, & trois rangées d'autres petites dents rudes au palais, &c. elle a les narines grandes, plus proche des yeux que du bec; l'iris d'un jaune foncé; les couvercles des ouies ſont compoſés de part & d'autre

de quatre larmes oſſeuſes & de ſept épines ; la ligne latérale du corps eſt courbée près du dos.

On met ce poiſſon dans les petits lacs, les viviers & les réſervoirs avec les *tanches*, les *brochets* & les *carpes*. Il n'y a point de poiſſon de riviere plus plat : ſes écailles ſont petites, blanches au ventre, jaunes aux côtés, grisâtres ailleurs ; elle a deux nageoires au dos, dont la premiere eſt la plus grande ; elle en a deux autres au ventre, & une près de l'anus, laquelle eſt garnie d'un aiguillon : ſa bouche eſt petite & ſans dents. On diſtingue ce poiſſon, qui a peu d'arêtes, en grande & petite eſpece. La perche ordinaire a environ huit à dix pouces de longueur ; mais on en prend en grande quantité dans le lac de Neufchatel qui peſent juſqu'à quatre livres, & qui ont un pied & demi de longueur. La pêche s'en fait pendant le courant des mois de Mai & de Juin : c'eſt un bon poiſſon d'eau douce : ſes écailles ſe ſechent plus vîte que celles des autres poiſſons de riviere. Il y a beaucoup de perches dont les lignes tranſverſales, qui ſont au nombre de ſix, ont une couleur noirâtre : ce poiſſon eſt vorace, & très-avide de vers de terre : on le prend aiſément à l'hameçon. *Swammerdam* dit que dans la perche, l'ovaire tient lieu de la matrice & de ſes cornes ; & que ſi l'on examine l'uſage & la ſtructure des laitances de ce poiſſon, on jugera qu'elles reſſemblent exactement à des véſicules, au défaut de teſticules & de proſtates.

La perche nage avec beaucoup de facilité & de vîteſſe : elle eſt armée de certaines arêtes pointues & perçantes, dont la piqûre eſt dangereuſe & difficile à guérir. C'eſt avec ces pointes qu'elle ſe défend contre les poiſſons plus grands & plus forts qu'elle : dès qu'elle voit venir le brochet, elle ſe hériſſe, & de cette maniere elle l'empêche d'approcher : cela n'empêche pas que le brochet n'avale les petites perches, dont les nageoires ſont encore trop molles pour pouvoir lui nuire, & les Pêcheurs ſavent que c'eſt une des meilleures amorces pour le prendre. La perche ſe nourrit de poiſſons, d'écreviſſes ; elle mange auſſi les petits de ſon eſpece. Elle jette ſes œufs en Mars & en Avril : ces œufs ſont liés & enfilés comme ceux de la grenouille ; auſſi quelquefois les Pêcheurs les ramaſſent facilement parmi les roſeaux pour les jeter dans les étangs & les viviers ; car ce frai devient quelquefois la proie d'une autre perche ou d'un brochet, ou de quelqu'autre poiſſon. On fait rôtir ſur le gril les œufs de la perche femelle ; ce qui fait encore un aſſez bon manger.

On emploie en Médecine les os qui ſe trouvent dans la tête de ce poiſſon, vers l'origine de l'épine du dos : on les appelle dans les boutiques PIERRES DE PERCHES, *lapides percarum*. On réduit ſur le porphyre ces pierres en poudre ſubtile, & on les donne au poids d'un à deux ſcrupules, pour diſſoudre la pierre des reins. Mais nous n'avons guere de foi à ce remede : quelques anciens Médecins le recommandent dans la pleuréſie, en place des *mâchoires de brochet*. Toutes ces préparations ne conviendroient-elles pas mieux dans les dentifrices pour blanchir les dents, ou comme abſorbans ?

Ruiſch donne la notice de pluſieurs eſpeces de *perches des Indes*, où l'on voit que celle d'Amboine differe peu de la nôtre : ſa queue eſt fourchue & marquée de deux taches noires. La *perche* de Ternate & celle de Rode-Baars n'ont de commun avec notre *perche*, que la couleur de leurs écailles & le goût de la chair.

PERDRIX, *perdix*. C'eſt un genre d'oiſeau que des Naturaliſtes méthodiſtes ont rangé dans l'ordre des gelinotes. On diſtingue pluſieurs eſpeces de perdrix, qui toutes ſont bonnes à manger : elles ne ſe perchent point ordinairement ſur les arbres ; elles font du bruit en volant, leur vol eſt bas, dure peu, & a peu d'étendue : elles ont quatre doigts, dont trois devant & un derriere ; leur queue eſt courte.

1°. LA PERDRIX GRISE ou PERDRIX GOUACHE, *perdix cinerea*. C'eſt la perdrix ordinaire, on la nomme auſſi *perdrix cendrée* ; elle habite les champs & les prés. Selon *Willughby* & *Albin*, le mâle peſe quatorze onces ou environ. Cet oiſeau a depuis le bout du bec juſqu'au bout des ongles quatorze pouces de longueur, & près de vingt pouces d'envergure ; ſon bec eſt brun d'abord, enſuite blanchâtre ; ſes yeux ont l'iris jaunâtre ; la poitrine eſt marquée d'une tache rouſſe en forme de fer à cheval, ce que n'a point la femelle : on voit certaines excroiſſances rouges au deſſous des yeux : le menton & les côtés de la tête ſont ſafranés d'abord, puis d'un bleu cendré, tacheté de lignes noires tranſverſales, enſuite griſes jaunâtres : le deſſus du corps eſt varié de roux, de cendré & de noirâtre : le pennage contient vingt-trois grandes plumes à chaque aîle, brunâtre, puis d'un blanc jaunâtre : la queue eſt longue de trois pouces & demi, & compoſée de douze plumes jaunâtres & à pointes cendrées : les jambes ſont nues au-deſſous des jointures, & n'ont aucun veſtige d'éperon, excepté le mâle qui a un ergot obtus à la partie poſtérieure du pied : les pieds ſont verdâtres, & blanchâtres dans un

âge avancé; les doigts ſont liés enſemble à l'enfourchement par une eſpece de membrane, comme dans les coqs de bruyere.

Cet animal encore jeune, a une chair ſi ſavoureuſe & ſi ſaine, qu'on la préfere, ſur-tout en été & en automne, à celle de tous les autres oiſeaux. Il ſe nourrit de fourmis & de leurs œufs, de limaces, de grains de blé, de baies, de chatons de coudrier & de bouleau, & même de feuilles vertes. La perdrix produit beaucoup de petits, car elle pond à chaque couvée ſeize à dix-huit œufs: ſon nid eſt une petite foſſe preſque à fleur de terre, où ſe trouvent quelques brins de paille ou d'herbe ſeche mis au hazard; les vieilles perdrix y portent plus d'attention. Ces œufs ont la coque aſſez ferme, & d'un gris jaunâtre: le temps de l'incubation eſt de vingt-deux jours; pendant ce temps le mâle reſte aux environs du nid, & accompagne ſa femelle lorſqu'elle releve pour chercher à vivre. Comme la femelle eſt ſeule chargée du ſoin de couver, elle éprouve pendant ce temps une mue conſidérable; car preſque toutes les plumes du ventre lui tombent: on prétend encore qu'elle ne quitte jamais ſes œufs ſans les couvrir de feuilles. Les Italiens, chez qui cette eſpece de perdrix eſt plus rare que la perdrix rouge, l'appellent *ſtarna perdice*, perdrix étrangere: elle ne ſoutient pas long-temps le vol, à cauſe de la peſanteur de ſon corps & de la petiteſſe de ſes aîles; elle court mieux qu'elle ne vole: cependant la petite perdrix griſe nommée *roquette*, très-commune en Normandie, a le vol plus léger, moins bas, & ſe laiſſe difficilement approcher des Chaſſeurs. En hiver, les vieilles & les jeunes perdrix ſe réuniſſent en ſociété, elles ſe trouvent toujours enſemble; c'eſt ce qu'on appelle *couvée* ou *volée* ou *compagnie de perdrix*: mais au commencement du printemps lorſque le mâle cherche à s'accoupler avec la femelle, l'amour qui avoit formé la volée, la diviſe pour en unir les membres plus étroitement; c'eſt alors qu'ils volent deux à deux; celles mêmes dont par quelque accident les pontes n'ont point réuſſi, ſe rejoignent enſemble & aux débris des compagnies qui ont le plus ſouffert, forment ſur la fin de l'été des compagnies ſouvent plus nombreuſes que les premieres, & qui ſubſiſtent juſqu'à la pariade de l'année ſuivante.

Les perdrix, généralement parlant, ſont d'un tempérament fort chaud, auſſi ſentent-elles les influences du premier printemps; c'eſt la ſaiſon de leurs amours. Leurs chants amoureux charment le ſilence de la campagne pendant le crépuſcule du matin & du ſoir. Ce couple

emplumé ne ſe quitte plus, il ſe joue dans les prairies; les mâles; dont les teſticules reſtent cachés l'hiver, ou peu apparens dans cette ſaiſon, ſe montrent au printemps & en été avec un appareil de ces organes, qui eſt d'une groſſeur très-conſidérable, eu égard à la proportion du corps : tout chez eux annonce à leurs femelles le deſir & le beſoin de multiplier. Les mâles les plus empreſſés ſe battent quelquefois vigoureuſement pour une femelle, qui en paroît bientôt plus docile. On faiſoit autrefois des combats de perdrix, & ces combats étoient fort vifs : quelquefois auſſi les femelles ſe diſputent entr'elles le choix du nouvel arrangement, & ſe battent à outrance. Faire la guerre & l'amour, dit M. *de Buffon*, ne font preſque qu'une même choſe pour la plupart des animaux, & ſur-tout pour ceux en qui l'amour eſt un beſoin auſſi preſſant qu'il l'eſt pour la perdrix : auſſi les femelles de cette eſpece pondent-elles ſans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Ces oiſeaux ont l'odorat fin, & aiment à faire la poudrette : ils ſe trouvent preſque par toute l'Europe; on les prend avec le chien couchant & le fuſil, rarement elles échappent au plomb meurtrier. On pourroit les apprivoiſer & les faire habiter pêle-mêle avec la volaille de baſſe-cour : *voyez ce qui en eſt dit à l'article* FAISAN. Les perdrix recherchent la compagnie de preſque tous les quadrupedes, comme chevaux, bœufs, cerfs, chevreuils, &c. & cette ſociété leur eſt ſouvent fatale. Les gens de la campagne, dans les pays où il eſt défendu de chaſſer, ſavent s'en dédommager au moyen d'une perdrix femelle nommée *chanterelle*, qui par ſon chant, & enfermée dans une cage, attire les mâles des environs le ſoir à la brune, ſur-tout dans le temps que ces oiſeaux s'apparient : c'eſt ainſi qu'on vient aiſément à bout de les ſurprendre en plein champ : cette chaſſe ſe fait au filet, elle eſt même amuſante pour les Dames. La vie de ces oiſeaux eſt de ſeize ans; les femelles vivent juſqu'à vingt ans & plus. Les perdrix ont beaucoup de fumet, & les chiens, pour peu qu'ils aient de nez, les ſentent de loin.

Nous avons dit que le mâle n'a point pris de part au ſoin de couver les œufs, il ſe tient ordinairement à portée du nid, attentif à ſa femelle, & toujours prêt à l'accompagner lorſqu'elle ſe leve pour aller chercher de la nourriture, & ſon attachement eſt ſi fidele & ſi pur, qu'il préfere ces devoirs pénibles à des plaiſirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais

qui ne lui ſont jamais abandonner ſa femelle pour ſuivre l'étrangere. Au bout du temps marqué, lorſque la ſaiſon eſt favorable & que la couvée va bien, les petits percent leur coque aſſez facilement, & à peine ſont-ils éclos, ſouvent encore couverts des débris de leur coquille, qu'ils courent à la ſuite de la mere & du pere, qui les appellent ſans ceſſe, les promenent, leur montrent les inſectes, les graines, en un mot, la nourriture qui leur convient, & leur apprennent à la chercher, ſoit dans les prés, ſoit dans les bois, &c. à ſe la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. A leurs cris les pouſſins ſe raſſemblent; il n'eſt pas rare de trouver le pere & la mere accroupis l'un auprès de l'autre, & couvrant de leurs aîles leurs enfans qui ſe réchauffent, ſe repoſent, & dont les têtes ſortent de tous côtés avec des yeux fort vifs. Dans ce cas le pere & la mere ſe déterminent difficilement à partir, & un Chaſſeur qui aime la conſervation de ſon gibier, ſe détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction ſi intéreſſante. L'hiſtoire des oiſeaux fournit des exemples de tendreſſe & d'un inſtinct admirables : chez les perdrix ces qualités éclatent autant dans les allarmes que dans les ſoins d'une paiſible éducation; en effet, lorſque quelqu'un, ou ſi un chien s'emporte & s'approche trop près de leur nid; en un mot, que le péril vienne à menacer la famille, c'eſt toujours le mâle qui part le premier en pouſſant des cris particuliers, réſervés pour cette ſeule circonſtance; il ne manque guere de ſe poſer à trente ou quarante pas, & on en a vu pluſieurs fois revenir ſur le chien en battant des aîles, tant l'amour paternel inſpire de courage aux animaux les plus timides : mais quelquefois il inſpire encore à ceux-ci une ſorte de prudence & des moyens combinés pour ſauver leur couvée; on a vu le mâle, après s'être préſenté, prendre la fuite, mais fuir peſamment & en traînant de l'aîle, ou courir en boitant comme pour attirer & engager adroitement l'ennemi par l'eſpérance d'une proie facile, & fuyant toujours aſſez pour n'être point pris, mais pas aſſez pour décourager l'avide Chaſſeur à le ſuivre. C'eſt ainſi qu'il l'écarte de plus en plus de la couvée; d'un autre côté, la femelle qui part un inſtant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus rapidement au vol, plus loin & dans une autre direction; à peine s'eſt-elle abattue, qu'elle revient ſur le champ en courant le long des ſillons, & s'approche de ſes petits qui, tout foibles qu'ils ſont alors, & quoiqu'incapables de voler, ſont déjà ſi ruſés, qu'il eſt

comme impoſſible de les trouver ; ils ſe ſont blottis chacun de ſon côté dans les herbes & dans les feuilles : là ils ne font pas le moindre bruit, ni le plus petit mouvement, ils ſe laiſſeroient plutôt écraſer ſous les pieds du Chaſſeur que de remuer de place. La mere raſſemble promptement ſes petits, & avant que le chien, qui s'eſt emporté après le mâle, ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin : la ruſe ceſſe quand tout eſt tranquille, & le mâle revient auſſi-tôt au cri de ſa femelle.

C'eſt une remarque aſſez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération eſt la meſure des ſoins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout eſt conſéquent dans la Nature, & la perdrix en eſt un exemple ; car il y a peu d'oiſeaux auſſi laſcifs, comme il en eſt peu qui ſoignent leurs petits avec une vigilance plus aſſidue & plus courageuſe. Cet amour de la couvée dégénere quelquefois en fureur contre les couvées étrangeres, que la mere pourſuit ſouvent & maltraite à grands coups de becs. On nomme *perdreaux* les petits dès qu'ils commencent à voler. On a obſervé qu'il naît ordinairement dans l'eſpece des perdrix, un tiers de coqs ou mâles plus que de femelles.

On préfere communément les perdreaux rouges aux gris, mais ſans fondement ; car les bons connoiſſeurs trouvent plus de fumet dans les gris, ſur-tout quand on les laiſſe faiſander pendant quelques jours à l'air. La vieille perdrix eſt excellente en ragoût ou en pâté. Cet oiſeau fournit un bouillon d'un bon ſuc, très-reſtaurant & très-utile aux convaleſcens d'un tempérament pituiteux & mélancolique. Le perdreau rôti & aſſaiſonné d'un ſuc d'orange aigre ou de citron, eſt très-bon dans les diarrhées qui viennent de la dépravation du ſuc ſtomacal & du relâchement des inteſtins : on ſe ſert encore en Médecine du ſang & du fiel des perdrix pour les plaies & les ulceres des yeux, & pour les cataractes : on y inſtille ces liqueurs toutes chaudes & ſortant de l'animal qu'on vient de tuer. Les plumes de cet oiſeau brûlées, ſemblablement à celles de toutes les autres eſpeces, ſont utiles contre l'épilepſie & les ſuffocations hyſtériques.

2°. La PERDRIX ROUGE ou PERDRIX FRANCHE, ou PERDRIX GAILLE, *perdix rufa*. C'eſt un oiſeau fort connu dans nos provinces méridionales & ailleurs ; il s'apprivoiſe plus aiſément que la perdrix griſe ordinaire. Il eſt auſſi d'un cinquieme plus grand ; il a l'iris, le bec, les

les jambes rouges, les ſerres ſont brunes; cette perdrix a de petits ergots; la plante du pied eſt d'un jaune ſale; la tête, le cou, la poitrine, le croupion & le dehors des cuiſſes ſont de couleur de frêne; le bas du cou & du dos eſt teint d'un brun jaunâtre; le deſſous des oreilles & le menton juſqu'au milieu de la gorge ſont blancs, il ſe trouve cependant dans le coin de la même mâchoire une tache noire, cet eſpace blanc eſt entouré d'un bord noir; les plumes des côtés ſont joliment colorées de noir, de jaune pâle, de rouge brun & de cendré. Ces perdrix ont l'inſtinct moins ſocial que les griſes; chaque famille ne vit point toujours réunie en une ſeule bande ou volée.

Le chant des perdrix rouges eſt différent de celui des autres, elles paroiſſent ſe plaire davantage dans les lieux montagneux remplis de pierrailles, de buiſſons & de bruyeres: elles ne partent pas toutes enſemble, mais les unes après les autres, & quoiqu'elles ſoient dans le même canton, elles ſont toujours ſéparées. Lorſque la femelle couve, le mâle la quitte & la laiſſe ſeule chargée du ſoin de ſes petits. Quand un oiſeau ou un Chaſſeur ou un chien les pourſuivent, elles ſe retirent dans les trous de lapins, ou ſe perchent ſur les arbres, ſelon l'ennemi qu'elles ont à éviter. Quand les femelles ont des petits nouvellement éclos, & qu'elles voient que le Chaſſeur s'approche d'elles avec les chiens, elles s'enfuient en faiſant de petits vols comme ſi elles étoient eſtropiées ou avoient une aîle rompue; c'eſt ce que les Chaſſeurs appellent *traîner*. Cette ruſe, de la part des perdrix rouges, a le même but que celle des perdrix griſes, dont nous avons parlé ci-deſſus. On en a vu, après s'être enfui en traîneuſes, revenir à plein vol vers leur nid, & avoir la hardieſſe de ſe défendre contre les chiens qui mangeoient leurs petits; tant eſt grand l'amour des femelles des animaux pour leurs enfans. On trouve quelquefois de ces eſpeces de perdrix blanchâtres, mais le bec & les pieds reſtent toujours rouges. Les perdreaux rouges ſont difficiles à élever; il faut des ſoins, leur donner à manger des fourmis ou leurs nymphes, & renouveller ſouvent leur eau: à ſix ſemaines, ſi on ne leur donne la liberté des champs, ils ſont attaqués d'une maladie contagieuſe, accompagnée d'enflure, & d'une ſoif dangereuſe à ſatisfaire.

3°. La PERDRIX BLANCHE, ou LAGOPEDE, ou POULE DE NEIGE; *lagopus avis*. C'eſt l'oiſeau que nous avons décrit au mot ARBENNE: les Suédois l'appellent *ſnoeripa*, les Lapons *cherupa*, & les Griſons *rabolane*.

On en voit beaucoup dans les forêts de Northland & de la Laponie ; c'eſt une eſpece de gélinote, & M. *Briſſon* l'a décrite ſous le nom de *gélinote blanche.*

Nous avons dit, au mot *arbenne*, que le caractere diſtinctif du lagopede ou de la perdrix blanche, & qui eſt un attribut unique parmi ces oiſeaux, c'eſt d'avoir, comme le lievre, le deſſous des pieds velus. Les lagopedes volent par troupes, & ne volent jamais bien haut ; car ce ſont des oiſeaux peſans ; lorſqu'ils voient un homme, ils reſtent immobiles ſur la neige pour n'être pas apperçus ; mais ils ſont ſouvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reſte, ſoit ſtupidité, ſoit inexpérience, ils ſe familiariſent aſſez aiſément avec l'homme : ſouvent pour les prendre, il ne faut que leur préſenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & ſaiſir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur paſſer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par derriere à coups de perche : on dit même qu'ils n'oſeroient jamais franchir une rangée de pierres alignées groſſiérement, comme pour faire la premiere aſſiſe d'une muraille, & qu'ils iront conſtamment le long de cette humble barriere, juſqu'aux pieges que les Chaſſeurs leur ont préparés. Ils vivent des chatons, des feuilles & des jeunes pouſſes de pin, de bouleau, de bruyere, de myrtille & d'autres plantes qui croiſſent ordinairement ſur les montagnes : c'eſt ſans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légere amertume qu'on reproche à leur chair, qui d'ailleurs a le goût de celle du lievre.

Les perdrix de l'Iſlande, dont *Anderſon* donne la deſcription dans ſon *Hiſt. Nat. du Groënland*, ſont des eſpeces de perdrix blanches, ſemblables à celles des Alpes & de la Laponie. Il dit qu'elles amaſſent dans leurs nids leur nourriture pour l'hiver, en la rangeant par petits tas : elles ont cette précaution, parce qu'elles paſſent l'hiver dans le pays qui eſt alors terrible par le froid & la ſtérilité, & par la chûte continuelle des neiges. On prétend que les perdrix griſes & rouges ne ſe mêlent point enſemble : quelquefois les mâles ſemblent ſe donner l'échange de leurs femelles, les ſuivre conſtamment & témoigner de l'amour ; mais on ne les a point vu s'appareiller. Cet amour étranger n'a d'effet que la jalouſie ; il trouble ſeulement le ménage, & ces ſoins aſſidus ne produiſent qu'une importunité ſans fruit.

4°. La PERDRIX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE, *perdix novæ*

Angliæ. Elle eſt plus petite que notre perdrix ordinaire ; ſon bec eſt noir, & le plumage aſſez ſemblable à celui de la bartavelle, excepté le dos qui eſt bigarré de noir ; ſa queue eſt courte, les jambes & les pattes ſont d'un brun clair. On trouve cet oiſeau à la nouvelle Angleterre & à la Jamaïque. *Klein* croit que c'eſt la même que la perdrix du Bréſil, *perdix Braſiliana jambu dicta Piſoni ;* c'eſt l'*ococolin :* ſes œufs ſont d'un très-beau bleu. La groſſe perdrix du Bréſil, *gallina ſylveſtris macucagua Braſilienſibus dicta*, eſt la perdrix de la Guiane ; elle eſt, dit-on, plus groſſe qu'une poule ; ſes œufs ſont bleuâtres, & plus gros que ceux d'une poule. On croit que c'eſt l'*oiſeau trompette* de quelques Voyageurs.

5°. La PERDRIX DE GRECE, *perdix Græca.* C'eſt la *bartavelle*, elle a le bec & les pieds rouges ; on en trouve beaucoup dans les îles Cyclades & de Candie, & dans les hautes montagnes, ſur-tout dans les Alpes : elle fait beaucoup de bruit en criant & en pondant. On dit que dans les temps qu'elle eſt en amour, elle articule en chantant par pluſieurs fois *chacabis.* Elle pond & couve dans les plaines contre une groſſe pierre ; ſes œufs ſont tiquetés de rouge & de la groſſeur des œufs de jeunes poules. La vraie *bartavelle* eſt beaucoup plus groſſe que la perdrix rouge, l'iris, le bec & le deſſus des doigts ſont rouges. *Duloire*, page 19, dit d'après *Busbequius*, en parlant de cette perdrix, que les perdrix de Scio ſont plus privées que les poules de France, & ne ſont pas en moindre nombre dans les maiſons. Mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'un Pâtre public donnant de grand matin un coup de ſifflet, auſſi-tôt ces oiſeaux accourent & ſe rangent autour de lui pour le ſuivre aux champs, d'où elles reviennent le ſoir au même ſignal.

6°. La PERDRIX DE DAMAS ou DE SYRIE, *perdix Damaſcena.* C'eſt la *gelinote des Pyrenées* de M. *Briſſon*, *bonaſa Pyrenaïca.* Elle eſt plus petite que la perdrix griſe : ſur le cou & ſur le dos elle a le plumage de la bécaſſe ; le pennage des aîles eſt mêlangé de blanc, de brun & de fauve ; elle a un cercle au bas du cou comme le merle à collier : ce cercle eſt fauve, jaune & rouge, le reſte du plumage eſt comme dans nos perdrix ordinaires : elle a les jambes couvertes de plumes comme les perdrix blanches : elle a un caractere ſi ſauvage, qu'on ne peut l'apprivoiſer : ſa chair eſt plus délicate que celle de nos perdrix.

7°. La PERDRIX DE MONTAGNE, *perdix montana*, reſſemble aſſez à notre perdrix griſe avec qui elle ſe mêle lorſqu'elle deſcend dans les

plaines. La perdrix rouſſe des Antilles, eſt le *pigeon violet de la Martinique.* Les perdrix de la Guadeloupe ſont des eſpeces de *tourterelles:* voyez ce mot. Celles de la Baie d'Hudſon ſont des coqs de bruyeres; celles de la Virginie, de la Côte d'Or, de la Gambra, ſont toutes différentes des nôtres; leur chair eſt d'un goût exquis: elles ſont peu farouches; leur plumage eſt fort varié: elles ont beaucoup plus de vîteſſe dans leur courſe, & en courant elles retrouſſent la queue comme font les poules: les perdrix ſont auſſi fort communes à Congo, à la Chine, à Madagaſcar & à la Louiſiane: leur chair a peu de fumet.

PERDRIX, eſt le nom que les Amateurs donnent à une eſpece de coquille univalve du genre des *conques ſphériques* ou *tonnes*, & M. *Adanſon* met ce coquillage parmi les coquilles operculées du genre des pourpres à canal court, échancré & ſimple: il donne le nom de *teſan* à l'eſpece qu'il a obſervée ſur les côtes du Sénégal.

PERDRIX DE MER. *Voyez* SOLE. On donne auſſi le nom de PERDRIX DE MER, *glareola*, à un genre d'oiſeau qui fréquente les bords des mers, des fleuves & des étangs, & dont on diſtingue quatre eſpeces: ces oiſeaux ont trois doigts antérieurs & un poſtérieur. La partie ſupérieure du bec eſt convexe, & comprimée latéralement vers la pointe. La perdrix de mer eſt de la groſſeur du merle; l'eſpece à collier pond ſept œufs oblongs: celle du Sénégal eſt toute jaune.

PERDRIX DES PRAIRIES. *Voyez* FRANCOLIN.

PERDRIX DU SÉNÉGAL. *Voyez* BIS-ERGOT.

PERDRIX DES TERRES NEUVES. *Voyez* PINTADE.

PERE DE FAMILLE. Nom que l'on donne, d'après *Swammerdam*, à un papillon nocturne, à cauſe de l'aſſiduité qu'il marque à ſa femelle, & du ſoin qu'il a de la venir retrouver pour féconder ſes œufs. C'eſt le papillon de la *chenille à broſſe du prunier.* Voyez *le ſecond volume de cet Ouvrage, p. 88.* On ne découvre les aîles de ſa femelle qu'à la loupe; en revanche ſes ſix jambes ſont très-viſibles, au lieu que dans le mâle elles ſont tellement cachées ſous les aîles, que l'on ne peut appercevoir que les deux de devant entre les antennes & les aîles ſupérieures. La femelle eſt extrêmement féconde, tout ſon ventre eſt plein d'œufs que l'on diſtingue très-bien à travers la peau qui eſt très-mince, & qui s'inſinue dans toutes les ſéparations des œufs, de ſorte que le ventre de cet inſecte reſſemble en quelque ſorte à une petite grappe de raiſin. Cette femelle colle ſes œufs à la ſurface de la coque où elle eſt née,

ſans jamais la quitter ; ces œufs ſont ronds, perlés & cerclés de pourpre, très-durs & ne s'affaiſſent point en ſe deſſéchant, comme ceux des abeilles & des autres inſectes : ce papillon provient d'une chenille d'une rare beauté. *Voyez l'article cité ci-deſſus.*

PERE NOIR, *paſſer niger.* On donne ce nom à un moineau franc, qui ſe trouve à la Jamaïque, au Mexique, à la Martinique, dont le bec & le plumage ſont d'un beau noir, & qui a la gorge rouge ; on en voit aux Indes une eſpece dont le plumage tire ſur la couleur d'acier poli, ſes yeux ſont noirs & entourés de blanc.

PERELLE ou ORSEILLE D'AUVERGNE, ou ORSEILLE DE TERRE, *perella.* C'eſt une ſubſtance fongueuſe, terreuſe & ſeche, en petites écailles grisâtres, qu'on nous apporte de Saint-Flour en Auvergne : on la retire de deſſus les rochers, où elle a été formée en lichen verreux, ſemblable à un amas de poudre que les vents y auroient porté. Le ſol qui produit cette ſorte de lichen, eſt une eſpece de granite, & ſouvent une pierre de volcan : avec de l'urine & de la chaux, on parvient à développer les couleurs rouges qu'elle contient. *Voyez* ORSEILLE. On prétend qu'elle entre auſſi dans la compoſition du tourneſol en pâte.

PÉRÉNOPTERE. Cet oiſeau paroît faire le dernier degré de nuance entre les vautours & les aigles, tenant infiniment plus aux vautours qu'aux aigles ; il a la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'eſt-à-dire couvert, comme la tête, d'un ſimple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-deſſous du cou en forme de fraiſe ; l'iris des yeux eſt d'un jaune rougeâtre, le bec & la peau nue qui en recouvre la baſe ſont noirs, l'extrémité crochue du bec eſt blanchâtre, le bas des jambes & les pieds ſont nus & de couleur plombée ; ſes ongles ſont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles ; cet oiſeau eſt ſur-tout fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte ſur la poitrine au-deſſous de ſa fraiſe ; & cette tache brune paroît entourée ou plutôt liſerée d'une ligne étroite & blanche : cet oiſeau eſt en général d'une vilaine figure & mal proportionné ; il eſt même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui ſort de ſes narines, & des deux autres trous qui ſe trouvent dans ſon bec par leſquels s'écoule la ſalive : il a tous les vices de l'aigle, ſans avoir aucune de ſes qualités, ſe laiſſant chaſſer & battre par les corbeaux, étant pareſſeux à la chaſſe, peſant au vol, toujours criant, lamentant ; toujours affamé & cherchant les cadavres. Cette eſpece d'oiſeau eſt plus

rare que celle des vautours : on la trouve, mais en petit nombre, dans les Pyrénées, les Alpes & les montagnes de la Grece.

PERIDOT. Les Joailliers François donnent ce nom à une pierre précieuſe d'un vert un peu jaunâtre : il y a le peridot oriental très-net & foncé en couleur ; le peridot occidental n'a pas tant d'éclat ni une couleur auſſi pure. *Voyez l'article* ÉMERAUDE.

PÉRIGORD ou PIERRE DE PÉRIGUEUX. *Voyez à la ſuite du mot* FER.

PÉRINE VIERGE. *Voyez au mot* PIN.

PERLE, *perla*. Inſectes à antennes longues & filiformes, & de la claſſe de ceux qui ont quatre aîles nues. On diſtingue quatre barbillons à ſa bouche & trois petits yeux liſſes ſur la tête. La perle vient d'une larve aquatique, longue & à ſix pieds, & reſſemble beaucoup à la frigane. (*phrygane*). Cependant la perle en differe, ſa queue étant terminée par deux longues appendices fort menues ; de plus ſes aîles croiſées ſont couchées le long de ſon corps.

On reconnoîtra ſans peine la larve de la perle, lorſqu'on ſaura qu'elle habite dans l'eau, & qu'elle eſt renfermée, comme la teigne aquatique, dans une eſpece de tuyau, dont l'intérieur eſt de ſoie filée par le petit animal, & dont l'extérieur eſt recouvert, tantôt de ſable, tantôt de morceaux de coquilles, tantôt de parties de plantes que l'animal a fortement attachées avec des fils à ſon fourreau. Il y a de ces fourreaux ou tuyaux qui ſont très-jolis, ſuivant les différentes eſpeces de ces inſectes ; car on en voit qui étant métamorphoſés, ſont bruns à raies jaunes, d'autres n'ont que les pattes jaunes, ou les aîles pâles, &c. On trouve fréquemment dans les eaux dormantes de ces vers aquatiques qui s'habillent avec la lentille d'eau, taillée, coupée en carrés réguliers & ajuſtés bout à bout. Lorſque le ver ou larve, qui eſt hexapode, veut ſe changer en nymphe, il bouche l'ouverture de ſon fourreau avec des fils d'un tiſſu lâche par lequel l'eau pénetre, mais qui défend l'entrée aux inſectes voraces ; ſa chryſalide eſt légérement gazée ; c'eſt une nymphe, à travers de laquelle on découvre aiſément alors la nouvelle forme de l'inſecte. La perle, ſur le point de changer d'élément, vient à fleur d'eau, quitte ſon fourreau, s'éleve dans l'air, va jouir des douceurs de la campagne, voltige ſur les fleurs & les arbres, mais bientôt elle s'accouple & eſt rappellée ſur le bord de l'eau pour y dépoſer ſes œufs, d'où l'on voit naître ſa poſtérité.

PERLES. *Voyez à l'article* NACRE DE PERLES.

PEROOLE, eſt le *bluet* ou *aubifoin :* voyez BLUET.

PEROUASCA, nom donné à un petit quadrupede très-joli, qui ſe trouve en Ruſſie, en Pologne & ſur-tout en Volhinie ; il eſt nommé par les Ruſſes *perewiazka*, & par les Polonois, *prezewiaska*, noms qu'on peut rendre par la dénomination de *belette à ceinture.* Cet animal eſt plus petit que le putois ; il eſt couvert d'un poil blanchâtre, rayé tranſverſalement de pluſieurs lignes d'un jaune roux, qui ſemblent lui faire autant de ceintures. Le *perouaſca* demeure dans le bois & ſe creuſe un terrier. Sa peau eſt recherchée & fait une très-jolie fourrure.

PERRIERE. *Voyez à l'article* CARRIERE.

PERROQUET, *pſittacus*, eſt un genre d'oiſeaux Indiens, mis par *Linneus* dans l'ordre des oiſeaux de proie, quoiqu'ils ſoient moins carnivores que frugivores. Le caractere générique du perroquet, eſt d'avoir quatre doigts aux pieds, dont deux ſont dirigés en avant & deux en arriere, garnis d'ongles crochus; le bec court & épais; la mâchoire ſupérieure eſt crochue & pointue; la partie inférieure de leur bec eſt ronde, tranchante & beaucoup plus courte que la ſupérieure, qui eſt terminée en bec de plume à écrire; &, ce qui eſt remarquable & unique chez ces oiſeaux, c'eſt qu'ils ont le deſſus du bec un peu mobile, du-moins cette mâchoire s'articule par ſynchondroſe avec le crâne : leur mâchoire inférieure ſe meut comme dans les autres oiſeaux; elle eſt fort large, & ſon articulation eſt telle qu'elle peut s'avancer en avant & reculer en arriere. Une autre ſingularité du *perroquet* regarde ſes paupieres, dont la ſupérieure eſt mobile comme chez le chat-huant; elle s'abaiſſe en même temps que la paupiere inférieure s'éleve, mais beaucoup moins que la paupiere inférieure ne s'abaiſſe. Dans le *perroquet* mort, les deux paupieres ſe trouvent jointes enſemble ſur la cornée; elles ont fait chacune la moitié du chemin pour s'y rencontrer. Dans tous les autres oiſeaux, c'eſt la paupiere inférieure qui s'éleve dans le moment qu'ils meurent, & elle va joindre la paupiere ſupérieure qui ne s'abaiſſe en aucune maniere.

Les *perroquets* ont les pieds & les doigts charnus, la tête groſſe, le bec & le crâne durs, les narines rondes. En général les perroquets ſont dociles & s'attachent plus ou moins aux hommes & aux femmes: il eſt rare qu'ils ne préferent l'un à l'autre : ceci proviendroit-il de la

modification des paſſions ou des organes diverſement agités par la diverſité de leur ſexe, lorſqu'on leur parle ou qu'on les regarde? J'ai vu & entendu à Paris un *perroquet* cendré jurer toujours & hériſſer ſes plumes à l'aſpect de ſon maître, mais changeant de ton à l'arrivée d'une Dame, rire, chanter les principaux airs de la *Serva Padrona* (Servante Maîtreſſe) quelquefois il accompagnoit de ſon chant ſa maîtreſſe qui jouoit du clavecin ou de la harpe, & exécutoit comme un perſonnage de théâtre, avec elle, différens airs avec l'inflexion de la voix, d'une maniere & d'une préciſion vraiment ſurprenantes. M. *Voſmaër* dit en avoir vu un à Rotterdam qui avoit les mêmes talens. Combien d'autres *perroquets* ne pourroit-on pas citer en exemple? Il faut en convenir, la vie privée, les leçons, l'éducation, l'induſtrie humaine ont adouci les mœurs de ce bipede, & ont développé en lui l'organe de la voix & en ont perfectionné la ſoupleſſe. A la vérité ces oiſeaux ont la langue large & faite comme une graine de calebaſſe, ce qui joint à la diſpoſition du larinx & de la glotte, leur donne beaucoup de facilité pour articuler des mots, parler diſtinctement, chanter des chanſons, ſifler des airs, contrefaire des animaux, ſurtout le chien & le chat, imiter le bruit d'un tambour, &c. Tous tiennent leur mangeaille avec un pied élevé en l'air qu'ils portent à leur bec, comme font les oiſeaux de proie ou du genre corbin: en cette attitude, on obſerve que la maſſe du corps gravite vers le centre de la patte qui les porte. L'adreſſe & la force qu'ont ces oiſeaux dans leur bec, ſemble indiquer que cet inſtrument eſt approprié à caſſer les écorces ou coques dures de certains fruits qu'ils mangent volontiers, à briſer & déchirer des corps qui offrent plus de réſiſtance que la pulpe des fruits tendres. Ce bec leur ſert encore de troiſieme pied pour marcher, pour monter aux arbres, ſe pendre aux branches, & à ſe défendre contre divers animaux carnaſſiers qui grimpent de nuit ſur les arbres dans les contrées naturelles aux *perroquets*. Cet oiſeau a-t-il émouſſé ſon bec, il ſe retire à l'écart, ceſſe de babiller, & en ſilence il ſemble aiguiſer ſon bec en frottant & ratiſſant la mâchoire inférieure contre la ſupérieure, ce qui fait un bruit déſagréable. Ajoutez aux avantages que la nature leur a donnés, des pattes, dont les doigts, pour ſe mieux percher, ſont partagés autrement que dans la plupart des autres oiſeaux qui en mettent toujours trois devant & un derriere. Le *perroquet* eſt

un

un oiſeau d'une longue vie, quoique ſujet au mal caduc ; il a la propriété de ruminer. Preſque tous les *perroquets* ſont ornés de belles & riches couleurs, & aiment à être careſſés.

Les Anciens ne connoiſſoient qu'une eſpece de *perroquet*, dont le plumage étoit entiérement vert, & qui avoit un collier d'un rouge de vermillon ; mais depuis la découverte de l'Amérique, on a trouvé dans ce nouveau Continent une grande quantité d'eſpeces. On peut faire trois diviſions principales des *perroquets* : ſavoir, en *grands*, en *moyens*, en *petits* ou *perriques*. Dans cette diviſion l'on trouve les *arras* ou les *macaos*, les *kakatous*, les *lorys*, les *perroquets* proprement dits ou *parrots*, les *perruches*.

Entre les premiers, ſont les *perroquets* de la grandeur d'un grand corbeau & plus : tels ſont les *macaos* ou les *arras*. Ils ont la queue très-longue ; leur tête eſt grande, large & platte, en deſſus. Les *kakatous* vulgairement appellés *catacouas*, ont la queue courte.

Dans le GRAND MACAO les yeux ont l'iris de couleur blanche, & il y a communément autour un grand eſpace blanc dégarni des plumes. La mâchoire ſupérieure qui a près de trois pouces de longueur, eſt de couleur de chair ; celle de deſſous eſt d'un brun ſombre ; les jambes & les pieds ſont de la même couleur que le bec ; le plumage de la tête entiere, du cou, de la poitrine, du ventre, des cuiſſes, du deſſous de la queue, de même que le milieu du deſſus des aîles, eſt d'un rouge charmant ; le deſſous de l'aîle eſt embelli d'un jaune éclatant. Au deſſous du rouge des aîles, on voit un rang de plumes vertes, & le bout des grandes plumes eſt d'un outremer luiſant. Il en eſt de même du deſſus de la queue & du croupion ; la queue qui s'étend bien au-delà des aîles, a dix pouces de longueur : ce *perroquet* ſe trouve dans les deux Indes. Sa femelle eſt d'un bleu d'azur en deſſus, & en deſſous d'un jaune charmant ; ſa queue a un pied & demi de longueur, l'animal a en tout trente pouces de long ; ſes pattes ſont ornées de grandes ſerres, noires & recourbées : c'eſt le *perroquet* que l'on nomme *macao bleu & jaune*, *pſittacus maximus cyano-croceus*, & qu'on nomme au Bréſil *ararauna* : on le vend communément dix guinées à Londres.

Le PERROQUET ARRAS, *ara*, eſt le plus gros & le plus grand de tous les *perroquets*, ſoit des Iſles, ſoit de Terre-ferme ; on en diſtingue deux eſpeces ou deux variétés : ſavoir, l'*ara bleu* & l'*ara couleur de*

feu ; plus communément le plumage de la tête, du cou, du dos & du ventre, eſt de couleur de feu : les aîles ſont mêlées de bleu, de rouge & de jaune. Sa queue qui eſt ordinairement toute rouge, a quinze ou vingt pouces de longueur. Son œil eſt aſſuré, ſon bec gros : il marche gravement, il vit très-long-temps ; il apprend très-bien à parler dans ſa jeuneſſe : ſon naturel eſt aſſez docile. Il eſt familier & aime à être carreſſé : il s'attache à ſon maître, & en eſt même jaloux : on nous l'apporte de la Guadeloupe. L'*ara du Bréſil* eſt le grand *perroquet* du Macao.

Le *perroquet papegay* eſt remarquable par la variété de ſes couleurs : il eſt rare. Le mâle eſt plus gros que la femelle, il a du jaune & du rouge au-deſſus du bec : il eſt moins méchant que les précédens, & apprend mieux à parler : on a plus de peine à inſtruire les rouges. On voit de ces gros perroquets en quantité dans le Bréſil, dans la Jamaïque, dans la Guiane ; ils fréquentent tous les endroits où croiſſent le piment appellé poivre de la Jamaïque, le riz, &c. dont ils font un grand dégât. Ils font leurs nids dans des lieux de difficile accès : ils ne pondent que deux œufs. Les Sauvages du Bréſil qui ſavent tirer fort adroitement de l'arc, ſe ſervent de fleches très-longues, au bout deſquelles ils mettent un bourrelet de coton, afin qu'en tirant aux papegays ils les abattent ſans les bleſſer.

Les perroquets de moyenne grandeur ſont à-peu-près de la taille de nos pigeons domeſtiques : ils ont la queue courte ; tels ſont les *parrots* & les *poppiniays* des Anglois.

Le PERROQUET BLANC CRÊTÉ, *pſittacus albus criſtatus*, eſt de très-belle figure ; ſes pieds, ſes jambes & ſes cuiſſes ſont jaunâtres ; ſes ongles ſont petits, noirs & à peine crochus : il porte ſa queue retrouſſée comme un coq : tout le champ de ſon plumage eſt blanc, le bec eſt d'un cendré noirâtre, le cercle des yeux jaune, le ſommet de la tête garni de plumes grandes, blanches & pointues, qui pendent en arriere en formant l'arc. Les Naturels des Moluques les appellent *cachi*, c'eſt-à-dire *précieux*. Ce perroquet eſt une eſpece de *kakatoës* ou *kakatou*. Il y a encore le *kakatou à huppe jaune* d'Amboine ; le *kakatou à huppe rouge ;* le *kakatou à aîles & queue rouges ;* le *petit kakatou* des Philippines.

Le PERROQUET VERT, *pſittacus viridis Amazonicus*, a les plumes des aîles rougeâtres par la partie ſupérieure, ainſi que celles de la

queue ; ſon bec ſupérieur eſt rougeâtre, & l'inférieur eſt blanc ; l'iris d'un jaune rouge, le ſommet de la tête jaune ; tout le reſte du plumage eſt d'un vert nuancé de bleu ; ſa queue eſt très-courte ; ſes jambes & ſes pieds ſont cendrés. On en trouve beaucoup le long de la riviere des Amazones : cette eſpece de perroquet qu'on voit communément à Londres, eſt très-criarde. Les Indiens en ſont de belles ceintures ou des bandelettes de plumes, dont ils ceignent leurs têtes aux jours de réjouiſſance. On diſtingue pluſieurs ſortes de *perroquets Amazones.*

Parmi les perroquets verts il y en a quelques-uns qui ont ſur la tête une nuance bleue, & ſous le ventre une tache jaune ; mais le bas du croupion eſt d'un rouge écarlate. On trouve en Ethiopie un PETIT PERROQUET VERT, *pſittacus puſillus viridis Æthiopicus*, qui n'eſt pas plus gros qu'un pinçon, ainſi il appartient aux perroquets de la troiſieme diviſion : le champ de ſon plumage eſt d'un beau vert ; les plumes de ſa queue ſont d'abord jaunes, enſuite rouges, puis noires & vertes au bout : ſa gorge eſt rouge, ſon bec gros & dur, les ongles ſont blancs. *Ray* dit avoir remarqué que quand les femelles ſont vieilles, les mâles ſont obligés de leur préſenter une nourriture avalée & broyée, comme font les pigeons à leurs petits.

LE PERROQUET DIVERSIFIÉ, *pſittacus varius*, a le plumage agréablement mêlangé, ſur-tout aux aîles & à la queue ; ſon bec eſt ſouvent de différentes teintes : il a le haut de la tête de couleur d'or ; le reſte du corps mêlé de vert, de couleur d'améthyſte, de noir, d'un vermillon obſcur & ſafrané : ſes jambes ſont courtes, d'une couleur plombée, & ſes ongles noirs. D'autres ont le front blanchâtre, ainſi que le bec ; le derriere de la tête, du cou & des aîles eſt brunâtre ; le goſier couleur de cinabre ; la poitrine & les cuiſſes verdâtres, l'entre-deux des cuiſſes couleur de terre d'ombre ; les grandes pennes des aîles ſont d'un bleu mêlé de blanc, l'extrêmité du ventre jaunâtre ; la queue d'un rouge mêlé tantôt de jaune & tantôt de bleu : en un mot, on y diſtingue ſept couleurs, parmi leſquelles cependant la verte eſt la dominante. Cet oiſeau eſt nommé dans le Dictionnaire de Trévoux, *perroquet gris diverſifié.*

LE PERROQUET CENDRÉ, *pſittacus cinereus, ſeu ſubcæruleus*, eſt de la grandeur d'un pigeon de voliere : ſon bec eſt noir : la teinte de ſon corps eſt d'un cendré obſcur ou ardoiſé : il a la queue très-courte & d'un beau rouge de cinabre. Cette eſpece de perroquet, qui eſt fort

commune à Paris, vient de Mina, ville de Saint-George aux Indes : on les trouve auſſi dans les royaumes de Congo & d'Angola, dans la Guinée, même aux iſles : ce ſont de grands parleurs : ils ſifflent très-bien différens airs : élevés de jeuneſſe, ils s'apprivoiſent facilement, ils ont beaucoup de mémoire, prononcent à merveille ce qu'on leur apprend, & leur attachement eſt extrême à l'égard de ceux qu'ils ont pris en amitié. J'en ai un, qui peut avoir vingt ans, qui ne peut ſouffrir d'être en cage; il mange de tout à ma table, rit avec la ſociété, & s'eſt rendu propres les paſſions humaines, la gourmandiſe, la jalouſie, la colere, la liberté, le bavardage, &c.

Le PERROQUET D'UN GRIS BLANC, *pſittacus ſubalbus*, égale en grandeur le plus petit de la grande eſpece des perroquets : ſa queue eſt courte : ſon corps eſt d'un blanc ſi ſale, qu'il en paroît cendré : ſon bec eſt noir : il a le derriere du dos, le croupion, toute la queue & les plumes des aîles d'un beau rouge.

Le PERROQUET ÉCARLATE, *pſittacus coccineus aut purpureus Orientalis*, ſe trouve aux Indes Orientales ; il eſt bien moins gros qu'un pigeon : il a le corps tout rouge ; les plumes qui couvrent les aîles, vertes ; les côtés jaunes ; le deſſous de la queue fauve au milieu, & le deſſus d'un roux vert : au-deſſus des genoux, il a un cercle de plumes vertes : il a le bec & l'iris jaunes : ſes jambes ſont noires & très-courtes. On voit beaucoup de ces perroquets à Londres. C'eſt le *lory de Ceram*, l'une des iſles Moluques. *Voyez* LORY.

Le BEAU PERROQUET DE CLUSIUS, *pſittacus elegans Cluſii*, eſt de la grandeur du pigeon : ſa poitrine, ſon cou & ſon ventre ſont de diverſes couleurs, & les bords ſont d'un beau bleu. Dès que cet oiſeau entre en colere, ſes plumes ſe redreſſent & forment une eſpece de huppe ; (ce phénomene qui paroît dépendre de la contraction des muſcles de la peau, eſt aſſez commun à toutes les eſpeces de perroquets) : il a le dos vert, les plumes des aîles bleues & la queue verte. C'eſt le *perroquet varié des Indes*.

Le PERROQUET A COLLIER DES INDES ORIENTALES, *pſittacus torquatus Orientalis*, eſt beaucoup plus grand que le perroquet vert : le ſommet de ſa tête eſt d'un vert bleuâtre ; ſa mâchoire ſupérieure eſt orangée, celle de deſſous eſt noire ; il a l'iris jaunâtre : il porte ſous le cou une bande noire, & deſſus une couleur de pourpre, qui toutes les deux s'étendent longitudinalement : le plumage de ſa poitrine eſt

d'un roſe pâle ; celui du dos, des aîles, du ventre, de la queue & des cuiſſes eſt d'un vert jaunâtre : ſa queue a environ vingt pouces de longueur, & ſe termine en pointe : c'eſt une eſpece de *lory*.

Le PERROQUET A TÊTE JAUNE, *pſittacus icterocephalos*. Sa poitrine eſt jaune auſſi, ſon dos eſt vert mêlé de jaune, le deſſus de la tête & la gorge ſont bleus, la baſe des aîles eſt rouge, ſon bec & ſes ongles ſont noirs, les pattes ſont jaunâtres : c'eſt le perroquet de la Jamaïque.

Le PETIT PERROQUET D'ANGOLA, *Angolenſis pſittacus minor*, eſt de la grandeur d'une tourterelle ; ſon bec eſt fauve ; le plumage de la tête, du dos, de la poitrine, ainſi que les plumes ſcapulaires des aîles, ſont d'une belle couleur d'or, ombrée d'un rouge brillant, le reſte des aîles eſt vert & bleu ; ſa queue eſt longue, fourchue & d'un vert jaunâtre ; les jambes & les pieds ſont d'un rouge bleuâtre.

Le PETIT PERROQUET DE BENGALE, *Bengalenſis pſittacus minor*, eſt de la grandeur d'un pigeon ordinaire : ſa mâchoire ſupérieure eſt rouſſâtre, & l'inférieure noirâtre ; le derriere de ſa tête eſt d'un rouge pâle, nuancé de pourpre ; ſa gorge eſt noire, & ſon cou eſt entouré d'un petit cercle de la même couleur ; le plumage de la poitrine, du ventre & des cuiſſes eſt d'un vert pâle & jaunâtre ; les plumes du dos & celles des aîles ſont d'un beau vert d'herbe ; la queue n'eſt compoſée que de quatre plumes, dont les deux du milieu ſont les plus longues, le deſſus en eſt vert, & le deſſous eſt d'un jaune pâle.

Le PERROQUET DU BRÉSIL, *Braſilienſis pſittacus*, eſt le *laurey* des Anglois : il eſt plus grand que le précédent ; il a le bec d'un fauve pâle, l'iris jaune & la paupiere noire ; il porte ſur le ſommet de la tête une huppe d'un beau bleu, le reſte de la tête eſt écarlate, & au deſſous on voit un beau cercle jaune ; la poitrine & le deſſus du dos ſont d'un rouge vif ; le deſſous des aîles eſt jaunâtre, les plus longues plumes des aîles ſont d'un beau bleu d'azur : le deſſus du cou, du ventre & des cuiſſes eſt blanc, entremêlé de couleur de roſe, ſe terminant près de la queue en un mêlange d'écarlate ; la queue eſt d'un pourpre nuancé de brun. Les nuances aurores du dos qui ſe confondent imperceptiblement dans le bleu céladon, rendent cet oiſeau peut-être le plus beau des perroquets. *Albin* dit en avoir vu vendre à Londres vingt guinées. *Voyez* LORY.

Le PERROQUET DES BARBADES, *pſittacus Barbadenſis*, eſt de la

grandeur de celui de Bengale ; ſon bec eſt de couleur de corne ; il a l'iris ſafranée ; le plumage du devant de la tête eſt d'un fauve pâle, & entouré d'un beau jaune qui s'étend juſques ſous la gorge ; les plumes ſcapulaires du deſſus des aîles ſont d'abord d'un beau bleu & enſuite rouges ; la queue eſt compoſée de douze plumes d'un beau vert ; les jambes ſont emplumées juſqu'aux pieds, d'une couleur cendrée. Ce perroquet eſt très-doux, très-beau, & articule diſtinctement les mots qu'on lui a appris.

Le PERROQUET COULEUR DE FRÊNE, *pſittacus Guineenſis cinereus* ; eſt, ſelon l'Ornithologiſte *Albin*, de la grandeur d'un pigeon ; ſon bec eſt noir, ſes narines ſont fort voiſines l'une de l'autre ; tout ſon corps eſt d'une couleur uniforme, excepté vers la queue, où la teinte eſt plus foible ; la queue eſt d'une couleur rouge & vermeille & très-courte ; les plumes de la tête & du cou ſont très-courtes & grisâtres, ainſi que celles du ventre.

On diſtingue encore pluſieurs autres *perroquets*, qui appartiennent à la claſſe des *perroquets* de moyenne grandeur ; mais nous en avons parlé à chacun de leurs noms. On diſtingue entr'autres celui du Para, près de la riviere des Amazones, il eſt d'un très-beau jaune.

Le PERROQUET MASCARIN, *pſittacus maſcarinus* eſt d'une couleur obſcure.

Les *perroquets* de la troiſieme diviſion ne ſont pas plus grands que des merles & des alouettes ; ils ont la queue très-longue. Les François nomment *perruches* les mâles, & *perruches* les femelles de tous ces petits *perroquets*, *pſittaca*.

Le PERROQUET A COLLIER DES ANCIENS, *pſittacus torquatus macrouros Antiquorum*, eſt la premiere eſpece de perroquet qui ait été apportée des Indes en Europe : ſa queue eſt longue : il a l'iris jaune, le plumage vert & foncé ſur le dos : ſon collier eſt d'un beau vermillon ; ſon bec eſt incarnat & aſſez gros : ſon ventre eſt nuancé d'un vert ſi tendre, qu'il en paroît jaunâtre, les dernieres plumes des aîles, ont, vers la partie d'en haut, une tache rouge remarquable : la queue eſt d'un jaune verdâtre, les pieds & les jambes ſont cendrés : au-deſſus du bec, il y a une ligne noire qui va de part & d'autre juſqu'au collier. C'eſt une *perruche*.

Le PETIT PERROQUET TOUT VERT, *pſittacus minor macrouros totus viridis*, ſe voit très-communément dans les maiſons en France ; il n'eſt pas plus gros qu'un étourneau : il a le bec couleur de chair, ainſi que

les pieds & les jambes, ce qui ne ſe voit pas dans les autres *perroquets*: l'iris eſt de couleur du ſafran: tout le corps eſt d'un beau vert de pré, le ventre eſt un peu plus clair: ſa queue eſt étroite, longue de huit pouces ou environ & finit en pointe. Bien des perſonnes lui accommodent le bec, au moins deux fois l'an, ainſi qu'au papegay. Il parle un peu, mais ſon cri ne plaît pas à tout le monde. On le nourrit de chenevis, de fruits de biſcuit, de ſucre & de pain trempé dans de l'eau & du vin, &c. on l'apporte de Saint-Domingue; on l'appelle auſſi *perruche de la Guadeloupe:* il en vient auſſi d'Egypte, qui ſont moins beaux. Ce petit *perroquet* fait ſon nid dans les écueils.

Le petit Perroquet vert des Indes Orientales, *pſittacus viridis minor Indus Orientalis*, eſt un peu plus grand que l'alouette ordinaire; ſon bec eſt de couleur fauve; le plumage du devant de la tête & de la gorge, eſt d'un rouge d'écarlate; celui de derriere la tête, du dos, de la poitrine & des aîles, eſt d'un beau vert, ainſi que les plumes du croupion, qui ſont un peu nuancées de bleu: la queue eſt courte; les trois plumes avancées en dehors, à droite & à gauche, ſont d'un beau rouge, bordées de noir, & leurs pointes ſont vertes: les jambes & les pieds ſont griſâtres. Ce *perroquet* eſt fort doux, & vit volontiers en cage avec ſa femelle.

Le Perroquet rouge et vert, *pſittacus Japonicus*, *Aldrov.* eſt de la grandeur du petit *perroquet* tout vert: ſon bec eſt court, rouge, & médiocrement courbé: il a le champ de ſon plumage compoſé de quatre couleurs; celles qui paroiſſent le plus ſont le rouge & le vert: le dos, le deſſus de la tête, & les grandes plumes des aîles ſont d'un vert très-éclatant; les plumes ſcapulaires ſont bleues; deux des grandes plumes de dehors ſont vertes, & les autres ſont d'un bleu très-couvert: l'iris eſt rouge, devant & derriere les yeux il a des taches bleues; le deſſus du menton eſt couleur de rouille ſafranée: la poitrine & le ventre de ce perroquet ſont d'un beau rouge, & ornés de petites lignes tirées en long: la queue eſt plus longue que tout le corps, elle eſt verdâtre en deſſus & rouge en deſſous: les jambes & les pieds ſont très-noirs.

Le Perroquet rouge et crêté *pſittacus ruber & viridis criſtatus*, a l'iris rouge & la prunelle noire; les aîles, la queue & la crête de couleur rouge, le reſte de ſon plumage eſt vert. Sa crête reſſemble à celle du perroquet blanc & crêté: cette crête eſt compoſée de ſix plumes, trois grandes & trois petites.

Le petit Perroquet de Bontius, *pſittacus minor Bontii*, n'eſt pas plus grand qu'une alouette : il a le bec & le goſier griſâtres, l'iris argentée : ſes aîles ſont vertes, mais mêlées de quelques plumes rouges : il porte ſur la tête de belles plumes qui s'élevent en forme de crête : le bas du ventre, la crête, le cou & le deſſus de la queue qui eſt très-longue, ſont de couleur incarnat ; ſes plumes finiſſent par un beau mêlange de vert & de blanc. C'eſt la *perruche rouge* & *hupée* de Java.

La *petite perruche aux aîles d'or*, *pſittacula alis deauratis*, ſe trouve aux Indes Orientales.

Les Ecrivains font mention de plus de cent eſpeces de perroquets, dont nous parlons en partie dans le cours de cet Ouvrage, à chacun des noms qu'ils portent (M. *Briſſon* ſeul comprend quatre-vingt-quinze ſortes dans ce genre d'oiſeau, entre leſquels il s'en trouve peut-être quelques-uns qui ne different que par le ſexe. Conſultez l'*ornithologie* de cet Auteur). Ceux dont nous n'avons point décrit particulierement l'hiſtoire, peuvent être rapportés aux eſpeces que nous avons citées. On ſait aujourd'hui que chaque Iſle Orientale, & chaque contrée de la terre ferme, excepté l'Europe, produit ces perroquets, que l'on diſtingue par le plumage. *Labat* dit que tous les petits perroquets de la Guadeloupe, ſont de la groſſeur d'un merle, entiérement verts, à la réſerve de quelques petites plumes rouges qu'ils ont ſur la tête ; leur bec eſt blanc : ils ſont doux, careſſans, & ils apprennent facilement à parler, cependant ils ſont moins ſuſceptibles d'éducation. Ceux du Bréſil ſont totalement verts ; leurs plumes ſemblent couvertes d'un petit duvet blanc & très-fin, qui les fait paroître d'un vert argenté. Ces perroquets ſont d'ailleurs fort vifs, très-privés ; ils ſemblent aimer à s'entretenir avec les hommes : il eſt rare qu'ils gardent le ſilence ; car quand ils entendent parler, ſoit de jour ou de nuit, ils ſe mettent de la converſation, & crient toujours plus fort que qui que ſe ſoit. Les perroquets noirs ſont communs dans l'Iſle Maurice : ils reſſemblent, au bec près, à des corbeaux. Les *perroquets tapirés* ſont ceux qui doivent à l'art une belle partie de la couleur de leur plumage. Les Indiens de la Guianne ſont habiles dans cet art : pour cela ils arrachent des plumes des perroquets dans les endroits où ils ſavent qu'en la place des vertes, ils peuvent en faire venir de rouges ou de jaunes, & ils frottent les chairs qu'ils ont miſes à découvert avec du ſang de grenouille.

Les perroquets volent en troupe & cherchent les grains & les fruits

à

à meſure qu'ils mûriſſent. Rien d'auſſi ſingulier que de les voir & de les entendre quand ils ſont ſur les arbres : les Chaſſeurs ont peine à les attraper, car ils ne reſtent pas long-temps en place ; dès qu'ils ont becqueté un fruit, ils volent à un autre. Quand le Chaſſeur en a tué un d'un coup de fuſil, ils regardent ce camarade tomber, & ſe mettent à crier tous enſemble de toute leur force. Il y a différentes façons de prendre ces oiſeaux : ceux qu'on veut garder en vie pour leur apprendre à parler ſont tirés fort jeunes de leurs nids au mois d'Août. Au Breſil on abat les vieux de deſſus les arbres avec des fleches dont la pointe eſt bien enveloppée de coton pour qu'elle ne les bleſſe pas. Les Caraïbes portent de nuit des charbons autour des arbres ſur leſquels ſe tiennent les perroquets, & jettent ſur ces charbons une gomme réſine avec du piment vert, dont la fumée étourdit ces oiſeaux, & les fait tomber à terre devant eux. Les Indiens qui habitent les bords de la riviere de Berbice, les prennent avec des lacets attachés à des bâtons qu'ils jettent à la tête des oiſeaux. Leur chair eſt aſſez graſſe & de bon goût, ſur-tout dans la ſaiſon des graines de bois d'Inde. La ſaveur de la chair de ces oiſeaux tient toujours de l'eſpece de nourriture qu'ils prennent : quand ils mangent de la graine d'acajou, ils ſentent l'ail ; s'ils ſe nourriſſent de piment, leur chair a un goût de girofle & de cannelle fort agréable. Quand ils ſe nourriſſent de prunes de Mombin, de cachimans & de goyaves, ils deviennent comme autant de pelotons de graiſſe : la graine de coton les enivre & leur cauſe les mêmes ſymptomes que l'excès du vin fait voir dans l'homme ; on les prend alors très-facilement. Dans tous les pays, ces oiſeaux gâtent tellement les grains, qu'on eſt obligé de faire garder les moiſſons par des enfans. Les perroquets ſe plaiſent auſſi beucoup ſur le muſcadier : ils mangent de la graine de carthame, ſans en être incommodés, quoique ce ſoit un purgatif pour l'homme.

Ce que *Piſtorius* dit dans ſa *Deſcription de la Colonie de Surinam, page 68 Amſt. 1763 in-4°.* eſt remarquable & ſemble prouver que les perroquets, quoiqu'ils multiplient à Surinam, y ſont autant d'oiſeaux de paſſage. « Au mois d'Août & de Septembre des années 1750 & 1751, » temps auquel on fait la récolte du café, l'on vit à Surinam, une » prodigieuſe quantité de perroquets de toutes eſpeces, qui fondoient » en troupes ſur le fruit du cafeyer, dont ils détachoient & mangeoient » la capſule rouge, en rejetant à terre les fêves. L'an 1760 vers le même » temps, on vit de nouveau d'auſſi nombreux eſſaims de perroquets ;

» qui s'étendirent tout le long de la Côte, & y firent un dégât » affreux, ſans qu'on ait pu découvrir d'où venoient ces oiſeaux en ſi » grand nombre ».

Les perroquets ont beaucoup d'adreſſe à conſtruire leur nid; ils ramaſſent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres, dont ils forment un tiſſu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches des arbres les plus élevés; de ſorte qu'y étant ſuſpendus ils ſont agréablement balancés par l'animal: ce jeu eſt une des voluptés de cet oiſeau, même lorſqu'il eſt détenu en cage. La forme de ce nid eſt celle d'un ballon, & il eſt de la longueur d'un pied: ils n'y laiſſent qu'un ſeul trou pour leur ſervir de paſſage: peut-être que ces oiſeaux, dans les mains de la nature, choiſiſſent ces branches foibles pour ſe garantir des ſerpens, à qui leur peſanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Souvent auſſi ils choiſiſſent des trous dans les arbres pour faire leurs nids; & pour peu qu'un trou de branche rompue ſoit commencé, ils l'ont bien-tôt agrandi avec leur bec: puis ils s'arrachent quelques plumes qu'ils mettent au fond. Le mâle & la femelle couvent tour à tour les deux œufs que la femelle pond: ces œufs ſont blancs, à-peu-près de la groſſeur de ceux d'un pigeon, quelquefois tiquetés comme ceux de la perdrix.

Les perroquets font rarement des petits dans nos climats: on n'en cite même que trois exemples; 1°. chez la veuve de M. Auger, Gouverneur de S. Domingue, en 1707; 2°. chez un Chanoine d'Angers en 1740; mais on ne put les élever, vraiſemblablement faute de nourriture convenable à cette eſpece de jeunes oiſeaux: 3°. un chez M. *Meſnard*, Contrôleur-Général des Fermes du Roi, à Villeneuve-lès-Avignon: ce Propriétaire mit enſemble, en 1773, deux perroquets, l'un mâle, l'autre femelle, & il en provint deux œufs qui furent couvés, mais ſans ſuccès: M. *Meſnard* ne ſe rebuta point; au printems ſuivant, il a réuni ces deux mêmes oiſeaux, & deux œufs ont encore été le fruit de leur union. L'un n'a pas réuſſi par le défaut de germe; l'autre après vingt-cinq jours d'incubation, a donné le 11 Juin un petit perroquet vivant qui promettoit beaucoup.

M. Anderſon (*Hiſtoire Naturelle de Groenland, page 55.*) dit qu'il y a un oiſeau dans cette contrée que les Marins nomment *perroquet* à cauſe de la forme de ſon bec; voyez *Perroquet de mer*. Le perroquet d'Allemagne eſt le *geai*. Voyez ce mot.

PERROQUET D'EAU ou MONOCULE, ou MONOCLE, *monoculus.* Inſecte aquatique nommé *perroquet* à cauſe de ſon bec réfléchi en deſſous : on en diſtingue pluſieurs eſpeces. Nous avons parlé au mot BINOCLE, de ces vers inſectes, qui donnent une couleur apparente de ſang à l'eau, ce qui fait croire quelquefois au peuple que l'eau eſt changée en ſang.

M. *Linneus* a fait mention d'une eſpece de monocule, qui ſe trouve auſſi dans les rivieres & dans les marais, & qui a une coquille bivalve un peu plus groſſe qu'une ſemence de chou, oblongue, égale de chaque côté, boſſue par devant, un peu émouſſée : elle ne s'ouvre que dans l'eau ; car quand elle en eſt ſortie, elle reſſemble à une ſemence de plante : cette eſpece de perroquet d'eau nage avec vîteſſe, comme les autres eſpeces ; ſa coquille eſt cendrée : quand elle s'ouvre, l'inſecte fait ſortir par une de ſes extrémités beaucoup de petits filets égaux en longueur, & blancs : en remuant ces filets, il eſt porté ſur l'eau, & il ne s'arrête point que ſa coquille n'ait trouvé quelque choſe de ſolide.

PERROQUET DE MER, *labrus pſittaco roſtratus.* En Amérique on donne ce nom à certains poiſſons qui reſſemblent aſſez à nos carpes, leur dénomination eſt priſe dans la configuration de leurs véritables dents, qui imitent aſſez bien par leur forme celle du bec d'un perroquet. La peau & les écailles de ce poiſſon ſont d'un vert foncé ſur le dos, mais qui s'éclaircit à meſure qu'il approche du ventre. *Labat* dit qu'il a deux empanures ſur le dos & quatre à ſes côtés, qui auſſi bien que ſa queue ſont colorés de bleu, de jaune & de rouge, d'une beauté inimitable : cette belle peau couvre une chair excellente ; elle eſt blanche, graſſe, ferme, d'un bon ſuc, & facile à digérer. Il ſe trouve auſſi de ces poiſſons à l'Iſle de France. *Voyez à la fin du mot* VIEILLE.

Le poiſſon perroquet de l'Iſle de Tabago eſt auſſi couvert d'écailles d'un beau vert jaune brillant : il a la tête faite effectivement comme un perroquet : ſa chair eſt d'un goût admirable ; ſa taille égale celle d'un maquereau.

PERROQUET DE MER. *Voyez* MACAREUX.

PERROQUET PLONGEUR. Oiſeau qui ne reſſemble en rien au perroquet, excepté par la forme de ſon bec qui a trois pouces de long : ſes pieds ſont palmés & rouges, ſes jambes ſont courtes ; ſon plumage eſt noir ſur le dos & blanc au ventre. Cet oiſeau plonge ſouvent & long-temps : ſa chair eſt délicate.

PERRUCHE. Nom qu'on donne à la plus petite eſpece du genre des perroquets à longue queue ; c'eſt un genre d'oiſeau extrêmement diverſifié. On le nomme auſſi *perroquet moineau* ; en général, leur cri eſt perçant & fort incommode. *Voyez à l'article* PERROQUET.

PERSICAIRE, *perſicaria*. Plante dont M. *de Tournefort* diſtingue dix-neuf eſpeces : nous parlerons ici des deux qui ſont d'uſage en Médecine.

1°. La PERSICAIRE DOUCE, TACHÉE & ORDINAIRE, *perſicaria mitis & maculoſa*. Cette plante n'eſt point âcre au goût comme la ſuivante, mais elle a une ſaveur un peu acide ; elle croît par-tout aux lieux aquatiques : ſa racine eſt grêle, oblique, fibrée, ligneuſe & ſeche : elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied, rondes, creuſes, rougeâtres, rameuſes & nouées ; chaque nœud accompagné d'une gaîne membraneuſe blanchâtre, bordée de cils, portant des feuilles ſemblables à celles du pêcher ou du ſaule, marquées quelquefois au milieu d'une tache plombée : ſes fleurs ſortent dans l'été en épi des aiſſelles des feuilles d'en haut, attachées à de longs pédicules ; chacune de ces fleurs eſt monopétale, de couleur ordinairement purpurine & luiſante, quelquefois blanchâtre, diviſée profondément en cinq ſegmens ovales, & contenant cinq, ſix ou ſept étamines & deux piſtils : à ces fleurs ſuccedent des ſemences ovales, applaties, pointues & noirâtres. M. *de Tournefort* a remarqué que cette plante étant mâchée & goûtée laiſſe de l'aſtriction, & qu'elle rougit un peu le papier bleu : elle eſt eſtimée vulnéraire & aſtringente : la décoction en eſt bonne pour le cours de ventre, pour la dyſſenterie, ſur-tout lorſqu'on ſoupçonne quelque ulcere dans les inteſtins, & pour les maladies de la peau ; ainſi l'on en fait boire utilement la tiſane à ceux qui ont la gale ou d'autres éruptions cutanées. On lit dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1703, pag. 304*, que le même M. *de Tournefort* aſſure que cette eſpece de perſicaire eſt un des plus grands vulnéraires qu'il connoiſſe, & que ſa décoction dans du vin arrête la gangrene d'une maniere ſurprenante ; ce que ne fait pas la perſicaire âcre. Le même Auteur a donné dans les Mémoires cités la deſcription de la *perſicaire du Levant*, qu'il nomme *perſicaria Orientalis, nicotianæ folio, calice florum purpureo* ; c'eſt la plus grande & la plus belle eſpece de perſicaire.

2°. La PERSICAIRE ACRE OU BRULANTE, ou PIMENT D'EAU, ou POIVRE D'EAU, ou CURAGE, *perſicaria urens, ſeu hydropiper*. Elle

differe de la précédente en ce que ſes tiges ſont plus hautes & moins rameuſes, en ce que ſes feuilles ſont plus étroites, mais un peu plus longues, plus vertes, ſans taches, d'un goût poivré ou brûlant : ſes ſemences ſont triangulaires & luiſantes : on les mêle quelquefois dans la *maniguette :* voyez ce mot.

Toute la plante a un goût âcre & mordicant : elle eſt annuelle & croît dans tous les lieux aquatiques, principalement dans ceux où l'eau a croupi durant l'hiver : on regarde cette ſorte de perſicaire comme déterſive, vulnéraire & utile dans les lavemens contre le teneſme & la dyſſenterie (il faudroit y mêler des adouciſſans) : c'eſt en outre, diſent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, un bon fondant & un apéritif qui convient dans les obſtructions : il y a des Payſans qui en portent dans leurs ſouliers pour la jauniſſe & l'hydropiſie. Ce remede populaire eſt un pur effet de la crédulité, ou de la charlatanerie médicale. Son eau diſtillée eſt un aſſez bon ſpécifique pour les glaires de la veſſie, & pour tuer les vers. Dans certains pays on s'en ſert pour la vérole & la lepre. Les feuilles de cette plante écraſées & appliquées, ſoulagent dans la douleur de la goutte ; c'eſt une plante d'un grand uſage dans la Chirurgie, pour les tumeurs œdémateuſes des jambes, des cuiſſes, &c. appliquée ſur les vieux ulceres, elle en mange les chairs baveuſes & en nétoie la pourriture. Quand on baſſine les plaies des chevaux avec le ſuc ou la décoction du curage, jamais les mouches n'en approchent, même dans les grandes chaleurs.

PERSIL DE BOUC. *Voyez* BOUCAGE.

PERSIL DES FOUS. *Voyez à l'article* CIGUË.

PERSIL DE JARDIN ou PERSIL VULGAIRE, *petroſelinum vulgare*, eſt une plante que l'on cultive dans les jardins potagers : ſa racine eſt ſimple, groſſe comme le doigt, fibreuſe, blanchâtre & plongée profondément en terre ; elle eſt bonne à manger : elle pouſſe des tiges à la hauteur de trois pieds & davantage, groſſes comme le pouce, rondes, cannelées, nouées, vides & rameuſes ; ſes feuilles ſont ſubdiviſées, découpées, vertes, attachées à de longues queues ; ſes fleurs naiſſent aux ſommets des branches en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles, diſpoſées en roſes ; à ces fleurs ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, cannelées, griſes, arrondies & d'un goût âcre.

Cette plante ſoutient aſſez aiſément le froid & le chaud, pourvu

qu'on la ſeme dans un terroir gras, un peu humide, voilà pourquoi elle vient ſi bien auprès des fontaines; elle pouſſe ſa tige à la ſeconde année, elle fleurit en été; ſes ſemences mûriſſent dès le mois d'Août: on diſtingue encore d'autres eſpeces ou variétés de perſil commun, qu'on cultive auſſi dans les jardins, ſavoir le *perſil friſé*, dont les feuilles crêpées ſont très-belles: on dit qu'il croît naturellement en Sardaigne; & le *gros perſil*, *apium hortenſe latifolium*, dont les racines ſont vivaces, bonnes à manger comme celles du céleri, on l'appelle *perſil d'Angleterre*.

L'uſage du perſil eſt d'une très-grande antiquité: il eſt vanté comme une des meilleures plantes potageres; il eſt très-apéritif; il leve les obſtructions & provoque les menſtrues: ſon uſage eſt très-familier en cuiſine & en Pharmacie: ſa racine ſe met dans le potage, & eſt au nombre des cinq grandes racines apéritives; ſes feuilles, par leur ſaveur aromatique & agréable, relevent pluſieurs ſortes de nos alimens, & rendent les bouillons diurétiques: ſa décoction eſt un bon ſudorifique; ſa ſemence eſt bonne pour la néphrétique, & pour faire mourir les poux: elle eſt une des quatre ſemences chaudes mineures, qui ſont celles d'*ache*, de *perſil*, d'*ammi* & de *daucus*.

Le perſil ne convient pas à tous les tempéramens: on dit qu'il eſt très-contraire à ceux qui tombent du haut mal, parce qu'il rend les accès plus fréquens; *Voyez* les *Ephémér. d'Allem. Décurie 3, ann. III.* Le perſil eſt pour pluſieurs oiſeaux un poiſon, dont le lait paroît être l'antidote. L'on a auſſi obſervé que par ſon huile aromatique & exaltée il enflamme le ſang des hommes, & cauſe des maux de tête, ſur-tout aux bilieux. Mais l'on ignore par quelle vertu le perſil fait caſſer un verre à boire qui auroit été frotté ou rincé du ſuc de cette plante.

Quelques Economes modernes conſeillent de faire des prairies artificielles avec le perſil de jardin pour en nourrir des moutons en vert: ils aſſurent, d'après l'expérience, qu'ils aiment beaucoup cette plante, qu'elle les engraiſſe, les fait proſpérer, les préſerve des eſpeces de vers qui attaquent & rongent leur foie quand ils ont mangé l'eſpece de renoncule appellée *douve*, & qui les font périr pendant l'hiver, ſur-tout dans les années humides & pluvieuſes.

PERSIL DE MACÉDOINE, ACHE ou PERSIL DES ROCHERS, *petroſelinum Macedonicum*. C'eſt une plante qui croît naturellement en Macédoine, où elle vient entre les pierres & les rochers. Sa racine

eſt comme la précédente : elle pouſſe une tige haute d'un pied & demi, aſſez groſſe, velue & rameuſe. Cette plante reſſemble aſſez d'ailleurs à notre perſil ; ſes feuilles ſont cependant plus amples, un peu plus découpées, & d'une ſaveur moins âcre. Sa ſemence eſt beaucoup plus menue & plus oblongue, plus pointue & plus aromatique ; d'un goût âcre & chaud, qui approche de celui du cumin.

Ce perſil eſt le vrai *pétroſelinon* des Anciens, & differe abſolument du perſil de nos potagers. *Galien* dit que tout le monde fait cas du perſil de Macédoine, & l'achete bien plus cher, comme étant le plus exquis ; cependant le lieu où il croît naturellement eſt eſcarpé, & a trop peu d'étendue pour en donner la quantité qui ſe diſtribue dans le commerce. Ainſi ce qui arrive, à l'égard du miel Attique & du vin de Falerne, eſt arrivé pareillement à l'égard du perſil de Macédoine, c'eſt-à-dire, qu'on en vend beaucoup qui croît ailleurs qu'en Macédoine. On cultive avec ſuccès cette ſorte de perſil dans les jardins : il aime un terrain ſablonneux ; il ne craint que le trop grand froid. On ne ſe ſert guere que de ſa ſemence, dont la vertu eſt réputée très-alexipharmaque : on l'emploie dans la thériaque ; on s'en ſert auſſi comme d'un hyſtérique & d'un bon carminatif.

Il eſt mention du gros perſil de Macédoine ſous le nom de *maceron*. Voyez ce mot.

PERSIL DE MARAIS ou ENCENS D'EAU, *thyſſelinum paluſtre*. Cette plante differe peu du perſil de montagne, excepté qu'elle rend du lait, & qu'elle croît aux lieux marécageux & près de tous les endroits aquatiques : elle fleurit en Juin & Juillet. On ne ſe ſert que de ſa racine qui eſt inciſive, pénétrante & apéritive, & on la mâche pour provoquer les crachats & ſoulager le mal de dents.

PERSIL DE MONTAGNE, *oreoſelinum*. On en diſtingue deux ſortes principales :

1°. Le GRAND PERSIL SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *oreoſelinum majus*. Cette plante que l'on trouve aux lieux montagneux parmi les pâturages, aux environs de Fontainebleau & dans pluſieurs autres lieux élevés & ſablonneux, a des racines attachées pluſieurs enſemble à une tête chevelue, comme dans le *meum*. Elles ſont longues, groſſes comme le petit doigt, traçantes, noires en dehors, blanches en dedans, empreintes d'un ſuc mucilagineux, d'un goût réſineux, mais aromatique & agréable, approchant de celui du panais (M. *Haller* dit que cette

racine paroît avoir des vertus, mais elle n'a pas été adoptée en Médecine). Ses tiges ſont férulacées, hautes de quatre à cinq pieds, cannelées & diviſées en aîles. Ses feuilles ſortent, les unes de ſa racine, les autres de ſes tiges : elles ſont grandes, amples, ſemblables à celles du perſil de Macédoine, mais plus fermes, bleuâtres & d'un goût plus doux que la racine. Ses fleurs naiſſent ſur de grands paraſols, aux ſommets des tiges & des branches : elles ſont petites, blanches, compoſées chacune de cinq feuilles, diſpoſées en roſe. A ces fleurs ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, larges, ovales, applaties, rayées ſur le dos, bordées d'une membrane & de couleur rougeâtre.

2°. Le PETIT PERSIL SAUVAGE ou DE MONTAGNE, *oreoſelinum minus*. Cette plante aime les lieux montagneux & ſablonneux : on la trouve communément ſur le Mont-Valérien, près de Paris. Sa racine eſt très-groſſe, molle, chevelue, blanche & vivace, d'un goût âcre & déſagréable, empreinte d'un ſuc laiteux & viſqueux. Sa tige eſt haute de deux pieds, cannelée, nouée, rougeâtre & rameuſe. Ses feuilles ſont couchées à terre, ſemblables à celles du perſil des jardins, mais plus noirâtres & plus fermes ; ſes fleurs, qui paroiſſent en Juillet & en Août, ſont grandes, en forme de paraſol : elles laiſſent après elles des ſemences arrondies, très-âcres.

La ſemence de ce perſil de montagne eſt excellente pour provoquer les regles qui coulent difficilement : elle eſt diurétique. La racine de cette plante eſt ſalivaire & propre pour la gravelle.

PERSONNÉES, *perſonatæ*. Les Botaniſtes donnent avec *Tournefort* ce nom à une famille de plantes, dans leſquelles les diviſions inégales & irrégulieres de leur corolle repréſentent pour l'ordinaire le muffle ou la tête d'un animal, en un mot un maſque. Cette famille réunit beaucoup de grands arbres qui ont les mêmes caracteres. Quelques-unes des plantes qui y ſont ſubordonnées, ſont paraſites ; leurs racines ſont fichées dans d'autres plantes, telle eſt l'*orobanche*. Les tiges & les branches ſont communément cylindriques ; les feuilles ſont oppoſées deux à deux en croix dans le plus grand nombre, ou même verticillées depuis trois juſqu'à ſix. Il y en a qui n'ont d'oppoſées que celles d'en-bas, pendant que les ſupérieures ſont alternes. Le feuillage eſt diſpoſé en croix dans les plantes qui ont les feuilles oppoſées, & circulairement dans celles qui les ont alternes. Les molécules de la pouſſiere

fécondante

fécondante ſont ſphériques. Le fruit eſt ordinairement capſulaire. Ces plantes ont à-peu-près les mêmes vertus que les *labiées*. Voyez ce mot. On range parmi les perſonnées l'*orobanche*, la *graſſette*, la *véronique*, l'*eufraiſe*, la *pédiculaire*, la *gratiole*, la *linaire*, la *ſcrophulaire*, la *nicotiane* & les autres plantes qui ont leurs fleurs en maſque. *Voyez ces mots.*

PERTURBATEUR DES POULES. C'eſt le nom, dit *Albin*, que les Anglois donnent au mâle de l'aigle à queue blanche, qui eſt une eſpece d'*épervier*. Voyez les mots AIGLE & ÉPERVIER.

PERVENCHE, *pervinca*. Plante dont on diſtingue deux eſpeces principales :

1°. La PETITE PERVENCHE, *pervinca vulgaris anguſtifolia*, nommée auſſi *pervenche à feuille étroite*, le *petit pucelage*, la *violette des ſorciers*. Cette plante eſt vivace, toujours verte, & ſe multiplie aiſément d'elle-même, tant par ſes racines que par ſes ſemences, qui s'enracinent çà & là dans la terre: on la trouve par-tout dans les haies, parmi les brouſſailles, dans les bois, dans les foſſés & autres lieux couverts, humides & ombrageux. Sa racine eſt fibreuſe : elle pouſſe pluſieurs tiges menues, longues, rondes, vertes, noueuſes, qui ſerpentent ſur la terre & s'attachent à ce qu'elles trouvent. Ses feuilles ſont oblongues, vertes, liſſes, de la conſiſtance & de la couleur de celles du lierre, de la figure de celles du laurier, mais infiniment plus petites, rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, d'un goût ſtiptique & amer. Sa fleur, qui paroît au commencement du printemps, eſt un tuyau évaſé, échancré (dont le pavillon, dit M. *Deleuze*, eſt un limbe preſque plat, diviſé en cinq lobes), bleuâtre, quelquefois blanche & rarement rouge, ſans odeur, tantôt ſimple & tantôt double. Chaque fleur naît ſeule au bout d'un long pédicule. Après cette fleur, qui ſubſiſte pendant long-temps, naît un fruit à deux ſiliques, dans leſquelles ſe trouvent des ſemences oblongues & un peu ſillonnées.

M. *de Tournefort* dit qu'il n'a jamais vu en ce pays le fruit de cette plante, ni même en Provence, ni en Languedoc, où la petite pervenche eſt très-commune : il dit encore que de tous les anciens Auteurs de Botanique, *Céſalpin* eſt le ſeul qui ait eu la ſatisfaction d'obſerver le fruit de la pervenche ; & il ajoute que, pour en avoir du fruit, il la faut planter dans un pot où il y ait peu de terre ; car alors la ſeve, qui ne ſauroit ſe diſſiper dans les racines, eſt obligée de paſſer dans les

tiges, & fait gonfler le piſtil qui devient le fruit : c'eſt ainſi, diſent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, que l'on a beaucoup de fruits des figuiers, & de la plupart des plantes dont les racines tracent conſidérablement dans les pays froids.

La PETITE PERVENCHE eſt d'un grand uſage dans la Médecine : elle paroît aſtringente ; elle entre auſſi dans les vulnéraires de Suiſſe appellés *faltrancks*. Voyez *ce mot*.

2°. La GRANDE PERVENCHE ou le GRAND PUCELAGE, *pervinca latifolia*. Elle differe de la précédente, en ce qu'elle eſt beaucoup plus grande en toutes ſes parties : on la cultive dans les jardins, où elle fait une agréable verdure, étant miſe en eſpalier ; mais comme elle eſt plus tendre que la précédente, elle périt quelquefois par le froid, quand l'hiver eſt trop rude. Dans les pays chauds, elle fleurit preſque toute l'année. Elle croît naturellement aux lieux incultes, mais un peu gras, dans les haies & le long des chemins. Ainſi que la précédente, elle ne fructifie point, à moins qu'on ne la tienne aſſujettie, & qu'on n'en coupe ſouvent les ſarmens : elle a les mêmes vertus que la petite pervenche ; elle eſt vulnéraire, aſtringente, fébrifuge, propre à modérer le flux immodéré des menſtrues & des hémorrhoïdes. Le lait coupé avec la pervenche, eſt fort bon pour les phthiſiques & les dyſſenteriques : elle arrête le ſaignement du nez, en mettant dans les narines un tampon de ſes feuilles pilées ; ce même remede fait, dit-on, revenir le lait aux Nourrices. M. *Bourgeois* aſſure que la décoction des deux eſpeces de pervenche eſt excellente en gargariſme avec le miel roſat dans les eſquinancies inflammatoires. Elles ſont encore très-ſalutaires pour rétablir le ton & le reſſort des poitrines foibles, & diſſiper la toux ſeche habituelle, pourvu qu'on en faſſe un long uſage en tiſane avec la réglisse. Enfin, *J. Bauhin* dit, d'après *Fragus*, que ſi l'on met une ſuffiſante quantité de pervenche dans un tonneau de vin trouble, on le rétablira en quinze jours, ſur-tout ſi on l'a ſoutiré auparavant.

Les Amateurs diſtinguent encore la *pervenche à fleur double*, d'une ſeule couleur ou jaſpée ; la *pervenche à feuilles panachées* de blanc, & la grande *pervenche de Madagaſcar* ; petit arbriſſeau précieux & charmant, qui eſt pendant plus de ſix mois en fleur, mais qui eſt très-délicat ; il faut le traiter comme les myrtes.

PESCHETEAU, ou PÊCHEUR-MARIN : *voyez* GALANGA.

PESSE. *Voyez* au mot SAPIN.

PESSE-D'EAU. *Voyez à l'article* PRÊLE.

PETASITE, ou HERBE AUX TEIGNEUX, ou A LA TEIGNE, ou GRAND PAS-D'ANE, *petaſites*. Plante dont on diſtingue deux eſpeces principales.

1°. LE GRAND PETASITE, *petaſites major vulgaris*. Elle croît aſſez ſouvent ſur les bords des lieux humides. Sa racine eſt très-vivace, groſſe, longue, noire en dehors, blanche en dedans, un peu amere au goût, & d'une odeur ſuave, traçante dans la terre : elle pouſſe au printems pluſieurs tiges à la hauteur d'un demi-pied, groſſes, creuſes, lanugineuſes, garnies de quelques petites feuilles étroites, pointues, & portant à leurs ſommités, avant que les autres feuilles paroiſſent, des fleurs diſpoſées en bouquets à fleurons purpurins, & ſemblables, dit M. *de Tournefort*, à de petits godets découpés en quatre ou cinq parties. Ces fleurs ſe flétriſſent en peu de temps, & tombent avec leur tige ; elles ſont ſuivies par des ſemences, garnies chacune d'une aigrette ; après que la tige eſt tombée, il s'éleve des feuilles fort grandes, arrondies, un peu-dentelées en leurs bords, vertes-brunes en deſſous, attachées par le milieu à une groſſe queue longue de plus d'un pied : ces feuilles ont la figure d'un chapeau renverſé, ou d'un grand champignon porté ſur ſa queue. Il y a des endroits où ces feuilles croiſſent à la hauteur d'un homme ; enſorte que paſſant au travers, il ſemble qu'on ſe promene entre des arbres : elles durent juſqu'à l'hiver, après lequel il en repouſſe de nouvelles. Cette plante eſt le *tuſſilago ſcapo imbricato thyrſifero, floſculis omnibus hermaphroditis*, de *Linnæus*.

2°. LE PETIT PETASITE, *petaſites minor*. Cette eſpece de petaſite eſt à fleur blanche, plus petite que la précédente : elle fleurit également au printems, & avant l'apparition des feuilles : on la trouve plus rarement que le *grand petaſite* : elle naît ſur les montagnes humides & ombragées.

La principale différence entre ces deux plantes conſiſte en ce que le grand petaſite a tous ſes fleurons hermaphrodites, & que le petit petaſite a les ſiens femelles mêlés avec les hermaphrodites.

On ſe ſert en Médecine de leurs racines, & rarement de leurs feuilles : elles ſont hyſtériques, apéritives, vulnéraires & antivermineuſes. Les Allemands appellent cette racine *antipeſtilentielle*, à cauſe de ſes vertus :

on l'emploie extérieurement pour réſoudre les bubons, & pour mondifier les ulceres, même pour la teigne & les ulceres malins.

PETEUSE. *Voyez* BOUVIER.

PETIT CEDRE. *Voyez au mot* CEDRE.

PETIT CYPRÈS. *Voyez* AURONE.

PETIT-GRIS, animal qui reſſemble beaucoup à l'écureuil : on le trouve dans les parties Septentrionales de l'un & de l'autre Continent ; ſa peau eſt très-eſtimée & d'un grand uſage pour les fourrures ; mais on doit le regarder comme une eſpece diſtincte & différente de celle de l'écureuil.

Le *petit-gris* eſt plus grand que l'écureuil : il n'a point le poil roux, mais d'un gris plus ou moins foncé ; ſes oreilles ſont dénuées de ces longs poils, qui ſurmontent l'extrémité de celles des écureuils ; il a la queue étendue en panache. Ces animaux different des écureuils, comme on le voit, non-ſeulement par la grandeur & par la couleur, mais auſſi par les habitudes naturelles. On en trouve en grand nombre dans les forêts du Nord & de Sibérie ; ils ſe réuniſſent en troupes, voyagent de compagnie, & changent quelquefois de contrée. Il arrive qu'on n'en rencontre quelquefois pas un ſeul dans un pays où l'année précédente on en trouvoit des milliers.

Lorſqu'ils veulent paſſer dans un autre canton, & qu'il ſe rencontre à leur paſſage quelque lac ou riviere, chaque voyageur prend, dit-on, une écorce de pin ou de bouleau qu'il amene ſur le rivage ; il ſe met dans ce petit canot, & s'abandonne ainſi au gré du vent ; la flotte eſt nombreuſe & vogue doucement au milieu des eaux, à moins qu'il ne s'éleve quelque petite tempête qui ſubmerge les vaiſſeaux, les Pilotes, en un mot la flotte entiere. Ces naufrages, qui ſont ſouvent de trois ou quatre mille voiles, enrichiſſent quelques Lapons qui trouvent ces débris ſur le rivage, & s'emparent des peaux de ces animaux, s'il n'y a point long-temps qu'ils ſoient ſur le ſable. Il y a quantité de ces flottes qui paſſent avec ſuccès, arrivent à bon port & font une navigation heureuſe lorſque le vent a toujours ſoufflé aſſez doucement.

Comme ces animaux donnent une fourrure douce, fine & eſtimée, les Lapons leur font une guerre cruelle qui en détruit beaucoup. Vers la S. Michel ils vont à cette chaſſe avec des chiens qui ont l'odorat & l'œil ſi exquis, qu'ils ne laiſſent paſſer aucun arbre ſur lequel il y en ait,

quelque élevé qu'il ſoit, ſans avertir leur maître par leur aboiement. La chaſſe eſt quelquefois ſi heureuſe, ſi abondante, que les Lapons en donnent quarante peaux pour un écu.

L'écureuil gris ou noirâtre de Virginie paroît être la même eſpece que le *petit-gris* de Laponie dont nous venons de parler; il ſe tient ordinairement ſur les arbres, & particuliérement ſur les pins; il ſe nourrit de fruits & de graines dont il fait proviſion pour l'hiver : il les dépoſe dans le creux d'un arbre où il ſe retire lui-même pour paſſer la mauvaiſe ſaiſon, & où il fait auſſi ſes petits; on emploie également ſa peau en fourrure ſous le nom de *petit-gris*. Les Hollandois & les Anglois en tirent une grande quantité par la voie d'Archangel, de Hambourg & de Lubeck. Le petit-gris deſtiné pour la Turquie ſe vend en Moſcovie par milliers de peaux aſſorties. Les habitans de Conſtantinople en conſomment une prodigieuſe quantité pour leurs veſtes dont ils en font onze d'un millier de peaux entieres; ſavoir cinq de l'échine qui eſt la plus belle & la plus chere, & ſix du ventre qui eſt le moins eſtimé. Les Pelletiers Anglois & François en fourrent des bas, des manchons, des aumuſſes, jupons, couvre-pieds, manteaux-de-lits, robes-de-chambres, veſtes, juſte-au-corps, &c.

PETIT-HOUX, ou HOUX-FRÊLON. *Voyez au mot* HOUX.

PETIT ORGE. *Voyez* CEVADILLE.

PETOLA. Eſpece de *ſerpent double marcheur*. Voyez ce mot. *Seba* donne auſſi ce nom à une eſpece de ſerpent que M. *Linneus* appelle *couleuvre*. On trouve le *petola* en Afrique & en Amérique.

PETONCLE, *pectunculus*. C'eſt une coquille bivalve. *Voyez ce que nous en avons dit au mot* PEIGNE.

PETREL, *procellaria*. Genre d'oiſeau aquatique dont on diſtingue trois eſpeces. Les trois doigts antérieurs ſont palmés, celui du derriere eſt ſans membranes, le bec arrondi, édenté. La mâchoire ſupérieure eſt crochue par le bout, l'inférieure eſt comme tronquée. Le *petrel* eſt une eſpece d'*oiſeau de tempête*, & peut-être le *pinçon de mer* du P. *Feuillée*, le *ſtorm fink* de *Willughby*, & le *procellaria* des Actes de Stockolm. Cet oiſeau, dit *Albin*, a le bec noir, de la longueur d'un pouce : ſes narines ſont placées dans une enflure au milieu de la mâchoire ſupérieure, qui eſt en bec de corbin. Il a une envergure de douze pouces : la longueur du corps eſt de ſix pouces; le deſſus de la tête & le dos ſont d'un brun noirâtre. Il a ſur le croupion une

grande tache blanche ; le ventre & les ailes ſont d'une couleur claire ; les ailes plus longues que la queue de plus d'un pouce ; les plumes de la queue n'ont guere qu'un pouce & demi de long, les jambes en ont autant : les pieds ſont bruns & palmés. On dit que quand ces oiſeaux approchent d'un navire en mer, c'eſt un augure de tempête. Ils ſe rangent derriere le gouvernail du vaiſſeau, & s'y tiennent à l'abri juſqu'à ce que le gros temps ſoit paſſé : quelquefois ils volent, d'autres fois ils courent ſur les flots d'une viteſſe extrême. On les rencontre ſur les plages ſeptentrionales : ils nichent dans les rochers. Les autres oiſeaux de ce genre ſont le *petrel cendré* & le *petrel tacheté*, appellé vulgairement *damier*. Le premier eſt de la groſſeur d'une alouette, le deuxieme eſt du volume d'un canard, & le damier eſt de la groſſeur du pigeon romain : on trouve le damier au Cap de Bonne-Eſpérance. On leur a donné le nom de *petrel* par alluſion à SAINT PIERRE qui marchoit ſur les eaux. *Voyez* OISEAU DE TEMPÊTE. Les Anglois regardent ces oiſeaux comme les meſſagers des orages.

PÉTRIFICATIONS, *petrificata*. Les Naturaliſtes donnent ce nom à des reſtes de végétaux & d'animaux convertis en pierres, & que l'on trouve dans les couches du globe de la terre. Quand ces corps n'ont point ſubi de changement, qu'ils n'ont point été altérés, dénaturés ni minéraliſés, alors on les nomme ſimplement *foſſiles*. Voyez ce mot. Cependant pour que l'on puiſſe donner le nom de *pétrifications* à un corps, & en déterminer la claſſe & le genre, ou même l'eſpece, il faut que le tiſſu, la forme primitive & une ſorte d'organiſation y ſoient encore reconnoiſſables. Ainſi l'on ne doit pas mettre au rang des pétrifications proprement dites les noyaux pierreux, moulés dans la cavité de quelque coquille ou d'un autre corps organiſé. *Voyez* NOYAUX.

Les *pétrifications* ſont donc des foſſiles étrangers à la terre (*heteromorpha*). Celles du regne végétal ſont preſque toutes ou graveleuſes ou ſilicées, & on les rencontre dans le ravins, les fouilles, les lieux eſcarpés, &c. Celles qui font feu avec le briquet ſe trouvent principalement dans des fentes ſablonneuſes : celles qui font effervescence dans les acides proviennent communément du regne animal, & ſe rencontrent dans les couches horizontales de terre calcaire, quelquefois dans des lits d'argile ou de gravier ; alors la nature de la pétrification eſt différente. Quant aux foſſiles qui ſe découvrent dans les pierres à plâtre,

rarement ils ſont altérés, ſoit pour la figure, ſoit pour la compoſition; au reſte ces derniers foſſiles ſont rares.

Par ce préliminaire on voit que les corps organiſés, devenus foſſiles, acquierent ſouvent un degré de ſolidité qu'ils n'avoient pas avant d'être enſevelis dans la terre; il n'eſt pas rare d'en trouver dont la dureté égale celle des pierres ou matrices dont ils ſont partie; mais ſi les maſſes de pierre qui les enveloppent viennent à ſe détruire, les fragmens des foſſiles ſe retrouvent dans leurs débris, & ſont toujours très-reconnoiſſables. Cependant il ſe trouve des corps organiſés qui ſe détruiſent entiérement. On ſait, & perſonne n'en doute, qu'il y a une matiere, plus ou moins agitée, propre à pénétrer les corps; ce qui ébranle leurs parties, les ſépare les unes des autres, les entraîne avec elle & les répand çà & là dans le fluide qui les environne: auſſi les voyons-nous preſque tous, tant ſolides que liquides, ſe diſſiper inſenſiblement, diminuer de volume, & enfin par le laps du temps, s'évanouir & diſparoître à nos yeux. *Voyez* EAUX TERREUSES. Ne nous éloignons pas de notre ſujet.

Toute pétrification ſtrictement dite n'eſt plus que le ſquelette du corps qui a eu vie, ou qui a végété: c'eſt ainſi que le *bois pétrifié* n'eſt pas totalement le bois même; une partie des principes qui entrent dans ſa compoſition, venant à ſe détruire par des cauſes locales, aura été remplacée par des ſubſtances ſableuſes ou terreuſes, détrempées, très-ténues que des eaux qui les baignoient y auront dépoſées en s'évaporant; ces parties terreuſes, alors moulées dans le ſquelette, ſeront plus ou moins endurcies, & paroîtront avoir la figure, la ſtructure, la grandeur, en un mot les mêmes caracteres génériques, les mêmes attributs ſpécifiques & les mêmes différences individuelles: les rapports paroîtront exactement les mêmes. Nous diſons plus, il paroît que dans le bois converti en pierre il n'exiſte plus de ſubſtance ligneuſe. On ſait que les bois ordinaires ſont des corps qui ont beaucoup plus de volume en pores qu'en parties ſolides. Lorſque le bois eſt enterré dans certains lieux, il s'introduit dans ſes différens pores des ſucs lapidifiques extrêmement diviſés, quelquefois colorés, & qui en rempliſſent les capacités; enſuite ces ſucs ſe condenſent & s'y moulent, après quoi le ſolide du bois ſe décompoſe & ſe réduit en parties poudreuſes qui ſont expulſées hors de la maſſe par les filtrations de l'eau; par ce moyen il laiſſe vides, en forme de pores, les places qu'il occupoit. Cette opération de la nature ne

produit aucune différence apparente ni ſur le volume, ni ſur la forme ; mais elle y cauſe un changement de ſubſtance, & le tiſſu ligneux ſe trouve retourné ; c'eſt-à-dire, que ce qui étoit pore dans le *bois naturel*, devient ſolide dans le *bois pétrifié*. Dans cette opération on voit que la Nature s'eſt imitée & copiée elle-même. De cette maniere, dit M. *Muſard*, le bois pétrifié a bien moins d'étendue en pores qu'en parties ſolides, auſſi eſt-il un corps beaucoup plus denſe & plus peſant que le premier. Telle eſt l'origine des pétrifications: ce ſont des corps organiſés, qui du fond des mers ou de la ſurface de la terre ont été dénaturés & enſevelis par divers accidens, à différentes profondeurs de la terre. Pour ne point laiſſer d'équivoque ſur notre définition, *voyez l'article* FOSSILES.

Parmi les *pétrifications des végétaux*, appellées *dendrolites*, on trouve des parties d'arbriſſeaux, des tiges, des racines, des portions de tronc, quelques fruits, &c. encore ne faut-il pas confondre les *empreintes* des mouſſes, des fougeres, des feuilles, ni les *incruſtations* avec les pétrifications. *Voyez ces mots & l'article* NOIX PÉTRIFIÉES.

Parmi les *pétrifications d'animaux*, on trouve des coquilles, des cruſtacées, des productions à polypier, quelques vermiſſeaux, des parties oſſeuſes de poiſſons & d'amphibies, rarement d'oiſeaux & de quadrupedes, ainſi que des portions oſſeuſes du corps humain. *Voyez les mots* OSTÉOLITES, TURQUOISE, ENCRINITES, CRAPAUDINES, & tous les autres qui y ont rapport, & dont il eſt mention dans le corps de ce Dictionnaire. A l'égard des ſerpens pétrifiés, ce ſont des *cornes d'Ammon*. Il y a auſſi les corps figurés & accidentels, ce ſont des *jeux de la nature*. Voyez ces mots.

Dans le Traité particulier de notre *Minéralogie*, imprimée à Paris en 1761, & réimprimée en 1774, nous avons donné à la fin du ſecond volume, par forme d'appendix, une claſſe de ces foſſiles, avec une diviſion très-ſuccinte & une interprétation abrégée des noms que les différens Auteurs leur ont donnés ; mais nous nous ſommes réſervé de donner un Ouvrage complet ſur ces corps. Les recherches ſans nombre qu'il faut faire à cet égard demandent encore quelques années ; nous ajouterons ſeulement ici ce que M. *Bertrand* dit de la pétrification (*Dictionnaire des Foſſiles, tome II, page 115*) : pour qu'un corps ſe pétrifie, il faut, dit cet Auteur, qu'il ſoit, 1°. de nature à ſe conſerver ſous terre : 2°. qu'il ſoit à couvert de l'air & de l'eau courante ; 3°. qu'il ſoit garanti d'exhalaiſons corroſives ; 4°. qu'il ſoit dans un lieu où ſe rencontrent

rencontrent des vapeurs ou des liquides chargés, ſoit de parties métalliques, ſoit de molécules pierreuſes, comme diſſoutes, & qui, ſans détruire le corps, le pénétrent, l'impregnent & s'uniſſent à lui, à meſure que les parties du corps ſe diſſipent par l'évaporation.

C'eſt une queſtion très-importante parmi les Naturaliſtes, que de ſavoir combien la Nature emploie de temps pour pétrifier des corps d'une grandeur un peu conſidérable. Feu l'Empereur, Duc de Lorraine, qui, connoiſſeur éclairé, ne regardoit pas ſa magnifique collection d'Hiſtoire Naturelle, comme un cabinet de parade, mais comme un ſanctuaire où la Nature devoit ſe faire connoître par ſes différentes productions, a ſouhaité qu'on découvrit quelque moyen pour fixer l'âge des pétrifications. M. le Chevalier *de Baillu*, digne Directeur du Cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Sa Majeſté Impériale, & quelques autres Naturaliſtes eurent, il y a pluſieurs années, l'idée d'une recherche qui pouvoit répandre quelques lumieres ſur la queſtion propoſée par l'Empereur. Sa Majeſté Impériale, inſtruite par les obſervations unanimes des Hiſtoriens & des Géographes modernes, que certains piliers qui ſe voient actuellement dans le Danube en Servie près de Belgrade, ſont des reſtes du pont que l'Empereur Trajan fit autrefois conſtruire ſur ce fleuve, préſuma que ces piliers s'étant conſervés tant de ſiecles devoient être pétrifiés, & qu'ils fourniroient des éclairciſſemens ſur le temps que la Nature emploie pour changer le bois en pierre. L'empereur trouvant, dis-je, ſon eſpérance fondée, donna ordre auſſi-tôt à ſon Ambaſſadeur à la Cour de Conſtantinople de demander la permiſſion de faire retirer du Danube un des piliers du pont de Trajan, ce qui fut accordé; on en retira un avec beaucoup de peine, & il s'eſt trouvé que la pétrification ne s'y eſt avancée que de trois quarts de pouce dans quinze cents ans: mais il y a certaines eaux dans leſquelles cette tranſmutation ſe fait beaucoup plus promptement. Au reſte la pétrification paroît ſe former moins lentement dans les terrains poreux & un peu humides, que dans l'eau même.

Lorſqu'on fit la fouille des fondemens de la ville de Quebec en Canada, on trouva, dans les derniers lits que l'on creuſa, un Sauvage pétrifié. Quoique l'on n'ait eu aucune anecdote du temps où cet homme fut enſeveli ſous ces ruines, toujours eſt-il vrai que ſon carquois & ſes fleches étoient encore bien conſervés. C'eſt ainſi qu'en fouillant une mine de plomb dans la province de Derby en Angleterre, en 1744, on

trouva un ſquelette humain parmi des bois de cerf: qui ſait depuis quel nombre de ſiecles cet événement eſt arrivé? En 1695 on déterra près de Tonna en Thuringe un ſquelette entier d'éléphant, avec quatre dents molaires & deux défenſes, chacune de huit pieds de longueur; quelque temps avant cette époque, l'on avoit trouvé dans les mines de ce pays le ſquelette pétrifié d'un crocodile. Voici une autre anecdote également curieuſe, & arrivée au commencement de ce ſiecle: *Jean Munte*, Curé de Slægarp en Scanie, & pluſieurs de ſes paroiſſiens qui vouloient tirer de la tourbe d'un terrain marécageux deſſéché, trouverent à quelques pieds de profondeur dans la terre, un chariot entier avec les ſquelettes des chevaux & du charretier. On préſume qu'il y a eu autrefois un lac en cet endroit, & que le charretier voulant y paſſer ſur la glace, y a probablement péri. Enfin on a trouvé du bois en partie foſſile & en partie charbonneux, enſeveli à une grande profondeur, dans les glaiſes dont on fait la tuile à l'Abbaye de Fontenay: on a découvert depuis peu du bois foſſile à ſoixante-quinze pieds de profondeur, dans un puits creuſé entre Iſſi & Vanvres près Paris: ce bois étoit dans du ſable, entre un lit de glaiſe & de pyrites, & l'eau ſe trouvoit quatre pieds plus bas que les pyrites.

On trouve beaucoup de morceaux de bois pétrifié, dans différens pays de la France & de la Savoie. Dans le pays de Cobourg en Saxe, & dans les montagnes de la Miſnie, on a tiré de terre des arbres d'une groſſeur conſidérable, qui étoient entierement changés en une très-belle agate, ainſi que leurs branches, leurs racines: l'on a reconnu, en les ſciant, les cercles annuels de leur croiſſance: on en a tiré des morceaux ſur leſquels on voit diſtinctement qu'ils ont été rongés par les vers; d'autres portent des marques viſibles de la cognée. J'en ai où l'on voit quelques gros clous; enfin l'on en a trouvé des morceaux qui étoient pétrifiés par un bout, & dont l'autre bout étoit encore dans l'état de bois propre à brûler. Il paroît donc que le bois pétrifié eſt beaucoup moins rare dans la nature, qu'on ne le penſe communément, & qu'en bien des endroits il ne manque pour le découvrir, que l'œil d'un Naturaliſte curieux: ajoutons que le bois pétrifié peut offrir les différentes teintes de diverſes agates. Nous en avons un échantillon qui a abſolument la teinte de la ſardoine: il faiſoit partie d'un pieu qui avoit ſervi à un édifice près de la mer, à la Martinique.

PÉTROLE, *petroleum*, en Italien *petroglio*. C'eſt un bitume liquide,

inflammable, d'une odeur forte, d'une ſaveur pénétrante, & exhalant dans le feu une vapeur fétide ; il ſurnage toutes les liqueurs. Cette huile minérale découle le long de certains rochers, à travers des terres & des pierres dans la Sicile, dans l'Italie, en France, en Allemagne, &c. Quand cette ſubſtance bitumineuſe eſt ſans couleur, on l'appelle *naphte clair*, ou *pétrole blanc* ; tel eſt celui du Duché de Modene du côté du mont Apennin, près du mont Gibius, & notamment celui de Perſe, dans la Péninſule, appellée par KEMPFER *media-okeſra*. Cette huile minérale ſe trouve toujours à la ſurface des eaux, ainſi que tous les pétroles. Le naphte, dit-on, ne peut être contrefait, & il ne ſouffre aucun mêlange ; il n'y a guere que l'æther qu'on puiſſe lui comparer. Le napthe a quelquefois une teinte verdâtre ou iſabelle. Il s'allume à une petite diſtance du feu, & brûle ſans laiſſer de réſidu : il s'empare auſſi, & attire à la ſurface l'or qui eſt en diſſolution dans l'eau régale. Lorſque le *pétrole* eſt rouge-brun, on l'appelle *huile de Gabian*, du nom d'un village près de Béziers en Languedoc où il ſe trouve, découlant des fentes de certains rochers bitumineux. S'il eſt noir ou d'un brun fauve, on l'appelle *huile minérale d'Ecoſſe*, parce qu'on le ramaſſe dans la fontaine de Sainte-Catherine d'Ecoſſe, à deux milles d'Edimbourg.

L'*huile minérale des Barbades*, qui ſe trouve dans l'Amérique, à Colao & à Surinam, eſt encore un pétrole jaunâtre, ainſi que celui de Ratwik en Dalécarlie.

Engelb. Kempfer (*Amænit. exot. faſcic.* 2. &c.) dit que les Turcs appellent *kara-naphti*, le pétrole noir. Il eſt fluide quand on le tire du puits ; mais il s'épaiſſit en conſiſtance de poix, quand il eſt expoſé à l'air. Les Ruſſes appellent *kamina maſla*, le même pétrole qu'ils recueillent dans les montagnes d'Ural en Sibérie. Ils s'en ſervent, dit *Strahlemberg*, pour noircir les cuirs. On remarque que plus le pétrole découle d'un lieu élevé, & plus il eſt léger & blanc ; tandis que celui qui ſe tire au pied d'une montagne eſt brun, roux ou noir ; enfin, ſi l'on fouille plus bas, on rencontre ſouvent du *jayet*, ou de l'*aſphalte*, ou de la *piſſaſphalte*, ou du *charbon de terre*, & quelquefois du *ſuccin*, & même du *ſoufre*. Toutes ces matieres étant liquides, ſe trouvent plus communément dans des eſpeces de puits, & ſemblent tirer leur origine d'une même ſubſtance, mais qui eſt ſujette à des modifications ; ce qui peut produire la différence des bitumes que nous venons de citer. *Voyez leurs articles.* M. *Riviere* prétend que le pétrole de Gabian eſt ſemblable au

produit que l'on retire vers le milieu de la diſtillation du ſuccin. Il conclut même que le pétrole eſt une eſpece de ſuccin qui a reſté liquide pour n'avoir pas rencontré dans ſon courant quelque ſuc propre à le coaguler & à le durcir, ou qui eſt devenu liquide au moyen de la diſſolution qu'en ont fait les ſels âcres que l'eau minérale a détachés de ſa ſurface. Le Phyſicien *Marius* a fait ſur cette huile minérale pluſieurs expériences dont voici l'extrait : 1°. une chandelle faite avec parties égales de pétrole & de réſine, brûle entiérement dans l'eau : 2°. La vapeur qui s'éleve du pétrole mis dans un vaſe ſur le feu, forme un petit atmoſphere d'un phlogiſtique volatil qui s'enflamme au moyen d'une bougie allumée à trois pieds de diſtance : 3°. l'eau n'éteint point cette huile enflammée, mais elle la fait élever avec bruit : le bois, les meches brûlent dans cette huile mêlée avec de l'eau : 4°. la gelée n'altere ni n'épaiſſit le pétrole : 5°. il nage ſur l'huile d'olive, comme étant plus léger de dix-huit grains par once ; il l'eſt de trente plus que l'eau-de-vie, & de quatre-vingt-quatre plus que l'eau commune : 6°. le pétrole s'enfonce plus promptement dans l'eau que les huiles végétales, mais il y remonte plus vîte : 7°. une ſeule goutte de pétrole verſée ſur une eau dormante s'étend de plus d'une toiſe en tout ſens, & en cet état elle donne les plus vives couleurs de l'iris ; mais ſi elle s'étend davantage, elle blanchit, & diſparoît enfin. Cette extenſion eſt des plus ſurprenantes : on ſait qu'un papier enduit de pétrole ne devient tranſparent que pour quelques momens, il ceſſe de l'être dès qu'il a été ſéché à l'air ; pour ces expériences, il faut prendre le pétrole clair & léger.

Quelques Auteurs donnent le nom d'*huile foſſile éthérée* ou de *gas*, au *pétrole*. On en a encore découvert depuis quelques années dans la chaîne d'Alais en Languedoc, & dans un ruiſſeau à cinq lieues de Bergerac, mais en petite quantité. La fontaine de Béziers en donne par année environ trois à quatre quintaux ; elle en donnoit autrefois plus de trente-ſix. Ce bitume liquide ſert à éclairer en Perſe & en pluſieurs autres lieux ; mais notamment à Backu, ville ſituée ſur la mer Caſpienne, à trois mille d'Aſtracan, où il n'y a point de bois. On y fait un commerce ſi conſidérable de *pétrole*, qui s'y puiſe dans plus de vingt puits (dans un eſpace qui a environ un demi-quart de lieue de tour), que le Souverain en retire de droit régalien, plus de cent mille livres argent de France. Les Marchands de cette contrée envoient dans les pays étrangers le *naphte pur*, & gardent pour la conſommation de leur pays le

pétrole, que l'on brûle dans les égliſes & les maiſons, dans des lampes garnies de meches groſſes comme le pouce. On s'en ſert auſſi au lieu de bois : pour cet effet on jette deux ou trois poignées de terre dans l'âtre de la cheminée, on verſe enſuite l'huile minérale par deſſus, puis on l'allume avec un bouchon de paille, & ſur le champ il en réſulte une flamme aſſez vive ; plus on agite & retourne la terre imbibée, & mieux elle brûle : il en ſort une vapeur d'une odeur très-diſgracieuſe, & la fumée noircit entiérement les habitations ; cependant les alimens n'en contractent abſolument aucun mauvais goût. Les Gaures ou Perſans qui adorent le feu, & qui ſuivent la religion de Zoroaſtre, viennent à Backu pour rendre leur culte à Dieu, qu'ils adorent ſous l'emblême du feu ; & la flamme du pétrole allumée eſt pour eux le *feu perpétuel.*

On prétend que le *pétrole* du commerce, ſur-tout celui qui nous vient par la voie de Hollande, eſt compoſé de réſine de ſapin, d'eſſence de térébenthine, avec un peu d'huile de cade, & de celle de gabian & de tarc. D'autres contrefont ou alterent le *pétrole* ou *huile de gabian*, avec de l'eſſence de térébenthine, du goudron & de la poix noire. Mais un tel pétrole ſe reconnoît bientôt par la propriété qu'il a de colorer entiérement l'eſprit de vin, & de s'y diſſoudre en bonne quantité ; ce qui, dit-on, n'arrive pas au pétrole naturel, à moins qu'on ne ſe ſerve d'un intermede. On aſſure cependant qu'il ſe mêle parfaitement avec les eſprits acides, les huiles eſſentielles de thym, de lavande & de térébenthine.

On ſe ſert de cette huile minérale pour guérir les membres gelés : on l'eſtime vermifuge & ſpécifique, étant appliquée ſur les parties affoiblies, engourdies & paralytiques, & même pour la gale ; les Maréchaux s'en ſervent pour les enclouûres, ulceres & farcin des chevaux : on s'en ſert dans certains feux d'artifice, & ceux qui font commerce de cette huile doivent uſer de grandes précautions contre le feu. On dit que le *pétrole* étoit la baſe inflammable du feu grégeois. *Conſultez le ſecond volume de notre Minéralogie.*

PETRO-SILEX. Eſpece de pierre ou *caillou de roche* que l'on regarde comme la matrice du *jaſpe*, & quelquefois du *porphyre*. Voyez ces mots. Nous avons une ſuite fort étendue de *petro-ſilex*, dont les nuances nous font reconnoître l'une des eſpeces de caillou ſilex, les jaſpes, la matrice du porphyre & de pluſieurs autres pierres à baſe marneuſe, qui abonde en argile ſableuſe. Le petro-ſilex eſt compoſé

de parties plus groſſieres que les ſilex mêmes, & les pierres ſiliceuſes, comme agates, cornalines, &c. Il eſt moins dur & moins propre à polir : il ne paroît demi-tranſparent que dans les parties minces. Il y en a de différentes couleurs ; verdâtre, blanchâtre, bleu, jaune, &c. Son tiſſu tient de celui du grès & de celui du ſilex.

PETUN. *Voyez* NICOTIANE.

PETUN-SÉ, PE-TUN-TSE. C'eſt le nom que l'on donne à l'une des deux pierres qui entrent dans la compoſition de la porcelaine de la Chine. Les échantillons que nous en avons vus ſont durs, opaques, d'un gris verdâtre, & nous ont toujours paru être une eſpece de ſpath fluor & vitreſcent. On ſait que cette ſorte de ſpath eſt plus dur & plus peſant que les ſpaths proprement dits, leſquels ſont calcaires & ne ſe vitrifient point : celui-ci, au contraire, ne fait point d'effervеſcence avec les acides ; & quoiqu'il ne ſoit pas aſſez dur pour faire feu avec le briquet, cependant il entre en fuſion au feu, propriété qui lui eſt propre, & qui oblige les Naturaliſtes d'en faire un genre particulier : ce pétun-ſé ſe caſſe en morceaux d'une forme aſſez rhomboïdale, brillans intérieurement ; ſi on ſe contente de le calciner légérement, il acquerra, ainſi que la pierre de Bologne, la propriété phoſphorique. Celui de la Chine donne quelquefois, à l'aide du briquet, des étincelles fort foibles : on le trouve dans les rochers du pays. *Voyez* PIERRE DE BOLOGNE : *voyez auſſi l'article* VASES.

Dans la premiere édition de ce Dictionnaire, nous avons dit : « plus » nous conſidérons les caracteres du petun-ſé de la Chine, & plus » nous ſommes tentés de croire qu'il ſe trouve une pierre en Europe, » & ſur-tout en France, qui partage avec lui les prérogatives dont » nous venons de faire mention : la ſeule différence que nous y trou- » vons, c'eſt que notre petun-ſé de France fait plus de feu, frappé » avec l'acier ; & pour trancher le mot, ce petun-ſé eſt le *feld ſpath* » des Auteurs, c'eſt-à-dire un *quartz* vitreux ou lamelleux. On en » trouve en quantité dans les roches de granite en Allemagne, & » particuliérement au Hertrey, près d'Alençon, lieu où il ſe trouve » auſſi une eſpece de kaolin, qui en Chine eſt la ſeconde matiere de » leur porcelaine. On trouve auſſi dans les Voſges une pierre verdâtre » qui participe beaucoup des propriétés du petun-ſé de la Chine. » *Voyez* KAOLIN ».

Depuis cette édition, nous avons appris qu'indépendamment de

l'eſpece de kaolin à terre calcaire, dont nous avons parlé d'après les échantillons que nous conſervons dans notre cabinet, & que nous avions rencontré ſur le terrain, ou reçu du P. d'*Incarville*, Miſſionnaire à la Chine, il exiſtoit auſſi un kaolin, dont toute la partie terreuſe ne faiſoit aucunement efferveſcence avec les acides, & nous avouons que nous en devons la deſcription à M. *Guettard*. Voyez ſon Mémoire ſur la découverte des terres à porcelaine, lu à l'Académie des Sciences, ann. 1765. Lorſque nous écrivions l'article kaolin de la ſeconde édition de cet Ouvrage, nous ne pouvions encore, ni ne devions rien ajouter, ſoit à nos connoiſſances acquiſes, ſoit à celles qu'on avoit rendues publiques; l'illuſtre Académicien que nous venons de citer en réclamant l'honneur de la découverte faite en France d'un kaolin ſemblable à celui de la Chine, n'a eu probablement en ſes mains que des kaolins dont la terre paroît ſemblable aux argiles blanches; car il paroît douter que nous ayons rencontré, ou vu, ou analyſé des koalins à terre calcaire. Nous oſons cependant aſſurer à tout le monde chimique, que nos yeux ſont accoutumés à l'expérience, & notre plume à la vérité.... Au reſte, nous aimons mieux croire que M. *Guettard* n'ayant vu qu'une même eſpece de terre à kaolin (celle qui effectivement eſt la plus abondante), il n'a pas pu en admettre d'autre.... Que n'avons-nous pu deviner les intentions ou les motifs de ce ſavant Naturaliſte! *Voyez* le Supplément de ſon Mémoire cité ci-deſſus; *voyez* auſſi les Obſervations faites à ce ſujet, & ſur le petun-ſé par M. *Torchet* de Saint-Victor, Ingénieur des mines de France. *Journal de Médecine*, *Février & Juin 1766.* Le Lecteur trouvera réunies de ſuite toutes les diſcuſſions faites à ce ſujet dans le premier Volume des *Mémoires ſur différentes parties des Sciences & Arts*, par M. *Guettard*.

PETZCOALT, eſt un ſerpent du Mexique, long de quatre pieds & demi, gros à proportion: il a le deſſus du corps jaune, mêlé d'un peu de rouge, couvert de grandes écailles taillées en loſange, unies, & gliſſantes au toucher: les écailles tranſverſales du ventre ſont mêlangées de roux & de jaune; ſa tête eſt garnie d'amples & fortes écailles relevées en boſſe: ſes yeux ſont beaux & très-grands. Cette eſpece de ſerpent repaire dans des creux d'arbres, d'où il épie ſa proie, & fond rapidement deſſus quand elle ſe préſente. Il n'eſt pas rare, dit *Séba*, de voir deux ou trois de ces ſerpens être aux aguets & viſer au même butin.

PEUCEDANE. *Voyez* QUEUE DE POURCEAU.

PEUPLADE. Terme dont on ſe ſert pour parler du frai, de l'alvin, & de tous les petits poiſſons que l'on met dans un étang pour l'empoiſſonner. On appelle auſſi *peuplade*, une colonie d'étrangers qui viennent chercher des habitations dans une contrée. *Peuple* ſe dit encore des jetons ou talles qui viennent aux pieds des arbres & des plantes bulbeuſes.

PEUPLIER, *populus*. Le peuplier eſt un grand arbre, dont il y a trois eſpeces principales ; ſavoir, le *peuplier blanc*, le *peuplier noir*, & le *peuplier tremble*, déſigné ordinairement ſous le ſeul nom de *tremble*.

Il y a des peupliers qui ne portent que des fleurs mâles ; ceux qui portent des fleurs femelles donnent du fruit.

Chaque fleur mâle eſt à huit étamines attachées à une eſpece de corolle en entonnoir fort évaſé, taillé obliquement, & ſoutenue par une écaille frangée.

Les fleurs femelles ſont diſpoſées en chatons écailleux, différens de ceux des fleurs mâles, en ce qu'au lieu des étamines, on y trouve, le long du filet, des piſtils auxquels ſuccedent des capſules à deux loges, dans leſquelles on voit des ſemences aigrettées.

Les feuilles de la plupart des peupliers ſont rondes ou rhomboïdales, & attachées à de longs pédicules : elles ſont poſées alternativement ſur les branches.

Le *peuplier blanc à grandes feuilles*, ou *griſaille de Hollande*, ou *franc-picard à grandes feuilles*, & le *peuplier blanc à petites feuilles*, ont les feuilles velues & extrêmement blanches par deſſous, d'un vert brun par deſſus. Ces eſpeces de peupliers croiſſent avec une extrême vivacité dans les lieux aquatiques : ils viennent cependant bien dans les terrains aſſez ſecs. Nous en avons planté entre de gros ormes, dit M. *Duhamel*, pour remplir des places vides, & ils y ont bien réuſſi, ce qui n'eſt pas un médiocre avantage.

On donne auſſi le nom d'*ypreau* ou de *blanc de Hollande*, à un orme à larges feuilles.

Le premier nous eſt venu de la ville d'Ypres. Les Pariſiens donnent le nom d'*aubel* ou d'*orme blanc*, au peuplier blanc.

Les *peupliers noirs* ne peuvent faire de grands arbres que dans les terrains humides : ils ſe plaiſent ſinguliérement ſur les berges des foſſés remplis

remplis d'eau : leurs feuilles ſont rhomboïdales, pointues, dentelées & liſſes. Il y a une eſpece de peuplier noir, qui n'eſt qu'une variété de l'eſpece précédente, dont les feuilles ſont dentelées plus profondément & ondées ſur les bords : on cultive cette eſpece dans les vignes pour l'employer en place d'oſier : c'eſt pour cette raiſon, & aſſez mal-à-propos, qu'on l'appelle *oſier blanc*. On l'étête fort bas, & on coupe tous les ans ſes rejets. Il y a une autre eſpece de peuplier noir, dont les feuilles reſſemblent aſſez à celles du précédent, & qui vient de Lombardie : cette variété donne des arbres qui forment de belles pyramides ; & ces arbres réuſſiſſent parfaitement dans les lieux marécageux.

Il y a encore une autre eſpece de peuplier noir, que l'on nomme auſſi *tacamahaca :* ſes boutons répandent un baume très-odorant ; ce qui lui a fait auſſi donner le nom de *baumier*. Cette eſpece d'arbre aime l'humidité ; mais il demande auſſi une expoſition chaude, & il craint les trop grands hivers : cependant, placé dans un jardin bas, M. *Duhamel* lui a vu paſſer l'hiver de 1754, qui a fait périr beaucoup d'autres arbres. On le multiplie par marcottes & par boutures.

Les *peupliers noirs* ont leurs boutons, qui ſont les œilletons ou germes des feuilles, chargés d'un baume dont l'odeur eſt aſſez agréable (on les nomme *yeux de peuple*, *oculi aut gemmæ populi nigræ*) : c'eſt pourquoi on fait entrer ces boutons dans quelques baumes compoſés & dans l'onguent *populeum ;* mais il n'y en a point qui en répandent autant, & d'une auſſi agréable odeur, que celui de l'eſpece à feuilles ovales, ſurnommé *baumier*. Cette eſpece de peuplier, par rapport au baume qu'il répand, eſt aſſurément préférable à tous les autres pour l'uſage de la Médecine. On tire de ces boutons de peuplier noir une teinture avec de l'eſprit de vin, qui eſt propre à arrêter les anciens cours de ventre : on en fait auſſi uſage pour les ulceres internes. La doſe ordinaire eſt un demi-gros, ſoir & matin, dans une cuillerée de bouillon chaud. Les feuilles de peuplier noir ſont eſtimées propres à calmer les douleurs de la goutte & des hémorrhoïdes, étant pilées & appliquées ſur la partie malade. On peut tirer des boutons à fleur des peupliers une eſpece de cire ; en voici le procédé. Il faut cueillir ces boutons à l'inſtant de leur maturité, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ſont bien viſqueux ; on les écraſe dans un mortier & on les fait tremper dans de l'eau bouillante, on verſe le tout dans un ſac de groſſe toile,

on l'exprime au moyen d'une preſſe, & l'on obtient une cire molle d'un jaune grisâtre, très-combuſtible, & qui donne une odeur agréable.

On a tenté avec ſuccès de faire du papier avec le duvet que fourniſſent les aigrettes des ſemences du peuplier. M. *Bruyſet* fils, de Lion, a obtenu de cette ſubſtance, ſans aucun mêlange de chiffons, un papier extrêmement fin, ſoyeux, également ſuſceptible de recevoir la colle & d'être ſoumis à l'impreſſion du marteau. Avant lui M. le Docteur *J. C. Schæffer* avoit fait à Ratisbonne la même expérience avec autant de ſuccès, mais avec quelques différences que la diverſité des procédés devoit occaſionner dans les réſultats. Les eſſais multipliés de ce dernier Obſervateur ſur diverſes ſubſtances végétales tendent à prouver qu'il en eſt peu dont on ne pût obtenir du papier : la pomme de pin, les bois du mûrier, de la vigne & du ſaule, la pomme de terre & juſqu'aux tourbes d'Hanovre & de Baviere, ſe ſont converties en papier ſous ſes induſtrieuſes mains. *Voyez l'article* PAPIER.

Les *peupliers trembles* (car il y en a deux eſpeces qui different par la grandeur de leurs feuilles), ont les feuilles preſque rondes, non dentelées, mais ondées ou godronnées par les bords : elles ſont ſoutenues par des queues très-menues & très-ſouples, ce qui fait qu'elles tremblent continuellement, pour peu que le vent les agite : ces arbres ſe plaiſent dans les lieux humides ; celui à petites feuilles ſe trouve néanmoins dans des terrains aſſez ſecs, & il y croît à une moyenne grandeur.

L'eſpece de peuplier de la Virginie & de la Caroline ſe fait aiſément reconnoître à ſes jeunes branches relevées de côtes ou arêtes ſaillantes, & à ſes feuilles très-grandes, larges & épaiſſes. Cet arbre pouſſe avec une vigueur extraordinaire dans les terrains bas & humides ; il ſe multiplie aiſément de boutures.

On fait avec le bois de peuplier blanc des pieces de charpente pour les bâtimens de peu de conſéquence ; les Sculpteurs l'emploient en place de tilleul : & comme il eſt léger, on en fait des ſabots, des talons de ſouliers, & des planches pour des fonds d'armoires, &c. qui ſont aſſez bonnes, quand elles ſont à couvert de la pluie. Le bois du peuplier blanc n'eſt pas d'un uſage ſi familier que celui du peuplier noir. Cependant les Ebéniſtes s'en ſervent pour les bâtis propres à recevoir les bois de placage. On dit que le bois du peuplier noir, lorſque l'arbre

eſt vieux, devient propre à faire divers ouvrages de marqueterie, à cauſe des veines dont il eſt ondé. Les feuilles du peuplier noir & blanc ſont, dit M. *Bourgeois*, très-bonnes pour nourrir les moutons pendant l'hiver. On émonde les branches de ces arbres tous les trois ans, & on en fait des fagots qui ſervent à brûler après que les moutons en ont mangé les feuilles.

Quelques Auteurs prétendent que l'écorce du peuplier blanc a la propriété de faire venir abondamment de bons champignons, ſi on la répand par parcelles dans des terres qui auront été bien fumées auparavant.

Le *peuplier de Lombardie*, dont nous avons parlé plus haut eſt connu auſſi ſous le nom de *peuplier d'Italie*. M. *Pelé de S. Maurice*, de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris, a donné des Obſervations ſur cet arbre fort commun en Italie, où il fait un très-bel effet. Cette eſpece d'arbre eſt, ſuivant ce qu'il nous en apprend, ſupérieure à tous les autres peupliers, par le produit qu'on en peut tirer : c'eſt pourquoi nous expoſerons, d'après lui, la maniere de le cultiver.

Le peuplier d'Italie ou de Lombardie croît en très-peu de temps, ſe multiplie très-facilement, ne demande ni beaucoup de ſoins, ni beaucoup de dépenſe, & après quinze ans de plantation, donne à ſon maître un produit conſidérable. A peine les arbres ordinaires commencent-ils à paroître, que ceux-ci n'exiſtent plus : ce ſont des prodiges qu'il faut voir pour ſe le perſuader. On en voit qui au bout de douze ans, ſont de la groſſeur d'un muid, c'eſt-à-dire, qui ont vingt-ſept à vingt-huit pouces de diametre, groſſeur à laquelle les autres peupliers ne parviennent que dans l'eſpace de trente ans. Cet arbre eſt plus beau, plus droit, plus facile à employer que celui de France. Son bois eſt dur, propre à faire des charpentes de toutes eſpeces : on prétend même qu'on peut en faire des mats de vaiſſeaux. Quelle reſſource pour nous qu'un arbre ſi précieux ! Et quel eſt le Citoyen qui ne s'empreſſera de le cultiver ! On aſſure que trente arpens de ce bois à couper, valent en Italie quatre-vingts ou cent mille livres. En faut-il davantage pour prouver la ſupériorité de cet arbre ſur tous les autres : on peut voir le prompt accroiſſement de ces arbres & leur beauté, en ſuivant les bords du canal de Montargis.

Le peuplier d'Italie ſe fait encore diſtinguer des autres peupliers, parce que ces branches ſortent droit de ſon tronc où elles ſont plus approchées, & lui donnent la forme de pyramide, au lieu que dans le peuplier

noir, nommé improprement *oſier blanc*, auquel il reſſemble le plus; les branches ſont pendantes. Les feuilles de celui-ci ſont d'un vert terne, au lieu que celles du peuplier d'Italie, ſont d'un beau vert foncé : ce dernier devient toujours un arbre bien droit, tandis que l'autre eſt ſouvent tortueux. Quoiqu'il croiſſe beaucoup plus vîte, ſon bois eſt cependant plus dur, & les Menuiſiers lui trouvent une qualité bien ſupérieure au premier.

Le peuplier d'Italie ſe multiplie avec la derniere facilité, par le moyen des boutures. Avec une branche qui a dix à douze pouces de longueur & un pouce de circonférence, on a un arbre qui en trois ans porte juſqu'à dix-huit pieds de hauteur, & qui dans cet intervalle, produit aſſez de jets pour former une pépiniere.

Lorſqu'on veut en établir une pépiniere, on doit choiſir un terrain gras & frais, mais qui ne ſoit point amendé, parce que les jeunes arbres gagnent toujours à être tranſplantés d'une terre moins bonne dans une meilleure, & que d'ailleurs on auroit à craindre les chancres & les gros vers blancs qui naiſſent dans le fumier, & qui ravagent les pépinieres. C'eſt à la fin de Février qu'on doit élaguer les peupliers pour en tirer des boutures : on ne doit prendre que du bois d'un an, celui de deux ans eſt moins bon que le premier. On en coupe l'extrémité en flûte, & lorſqu'on obſerve de laiſſer un bourlet d'écorce au pied de la bouture, elle en reprend plus facilement, parce que c'eſt de ces bourlets que partent les racines. On trace ſon terrain, on y fait des trous d'un pied de profondeur : on y enfonce la bouture à une profondeur de douze pouces, en obſervant de ne laiſſer au dehors qu'un œil ou deux. On donne de temps à autre des labours à la pépiniere. On ne doit pas retrancher les jets de la premiere année, parce qu'ils donnent de la nourriture au jeune plant. A la troiſieme année on décharge l'arbre de quelques brins qui croiſſent vers le bas de la tige, & on le nétoye ainſi chaque année en montant. Lorſqu'on retire les arbres de la pépiniere, on peut les planter dans toutes ſortes de terrains, à moins qu'ils ne ſoient trop ſecs ou trop pierreux. Les prés, les vallons, les bords des ruiſſeaux, les terres fraîches & graſſes paroiſſent leur convenir davantage, ils y deviennent de la plus grande beauté. Une obſervation très-importante & générale lorſqu'on plante les arbres, c'eſt de ne les enfoncer tout au plus que d'un pouce de plus qu'ils l'étoient dans la pépiniere : on les voit ſouvent périr par la manie des gens de campagne,

qui mettent juſqu'à un pied & demi de terre ſur leur racines, au lieu qu'il ne doit y en avoir qu'un demi-pied.

Après quinze ou vingt ans de plantation le propriétaire peut ſe faire un grand produit de ces arbres, car en les débitant en voliches, on peut retirer au moins quarante-quatre livres de chacun. Ainſi il réſulte de tout ce que nous venons de dire, que le peuplier conſidéré par rapport à ſon agrément, ſon progrès & ſon utilité, eſt pour celui qui le poſſede une ſource abondante de biens. Le produit de ces arbres eſt ſouvent doublé avant que d'autres eſpeces d'arbres aient pu être coupés une ſeule fois.

Les pépinieres où l'on peut trouver des boutures de peuplier d'Italie, ſont à Montargis, à Nemours, à Moret, à Gron près Sens, & à Mombar, M. le Marquis de *Chambray* cultive avec ſuccès les peupliers d'Italie à ſa terre de Chambray, proche de Tilliers en Normandie; il ſe fait un plaiſir d'en donner des boutures aux perſonnes qui deſirent ſe procurer cet arbre.

PHACITE, *phacites*, eſt le nom que l'on donne quelquefois à une eſpece de *pierre ovaire*, & plus communément à la pierre nommulaire, & dont les grains ſont de la grandeur des lentilles. *Voyez les mots* OOLITES & PIERRE LENTICULAIRE. On trouve des *phacites* dans les environs de Bayonne, ſur le bord de la mer où ils ſont en maſſes conſidérables. On en rencontre qui ont depuis une ligne juſqu'à un pouce & plus de diametre, détachées ou ſolitaires, ou groupées en maſſes, en d'autres endroits de la France, en Italie, &c.

PHAGOLINO. *Voyez* ACARNE.

PHAISAN. *Voyez* FAISAN.

PHALANGE, *phalangia*. C'eſt le nom qu'*Aëtius* donne à ſix différentes eſpeces d'araignées. Il appelle la premiere *pagion*, qui ſignifie *pepin de raiſin*, parce qu'elle en a la figure: elle eſt noire & ronde, elle a la bouche au milieu du ventre & de petits crochets autour. La ſeconde eſt appellée *loup*, parce qu'elle chaſſe aux mouches & s'en nourrit: elle a le corps large & agile. On remarque qu'elle a certaines inciſions vers le cou, & la bouche relevée en trois endroits. La troiſieme eſt appellée *fourmilliere*, parce qu'elle a beaucoup de reſſemblance avec une grande fourmi: elle eſt de couleur de ſuie, & a le corps marqueté de petites étoiles, ſur-tout vers le dos. La quatrieme eſt nommée *cronocolaple*: elle a ſon aiguillon auprès du cou, elle eſt

verdâtre & longuette, elle ne cherche qu'à piquer vers la tête quand elle attaque quelque animal. La cinquieme eſt appellée *ſclérocéphale*, parce qu'elle a la tête dure comme une pierre : elle eſt rayée de même que ces petits phalenes qui volent autour de la lumiere. La ſixieme enfin, qu'on appelle *vermiculaire*, eſt longuette & un peu tachée vers la tête. *Voyez l'article* TARENTULE.

Lonvilliers de Poincy (*Hiſt. des Antilles*, *ch. 14*, *art. 3.*) dit qu'il y a dans les Antilles une ſorte de groſſe araignée que quelques-uns, à cauſe de ſa figure monſtrueuſe, mettent au rang des phalanges. Leurs pattes étant étendues forment un cercle qui a plus d'eſpace que le tour de la main. Nous avons dans notre cabinet une de ces phalanges : ſon corps eſt compoſé de deux parties, l'une eſt plate, l'autre ronde & pointue, comme un œuf de pigeon ; ſa bouche, qui eſt preſque toute cachée ſous un poil fauve, eſt armée de part & d'autre de crochets fort pointus, qui ſont d'une matiere ſolide, d'un noir très-poli & très-luiſant. Les Curieux font enchâſſer ces crochets dans de l'or, pour s'en ſervir comme de cure-dents, qui ſont très-eſtimés, parce qu'ils préſervent, dit-on, les dents de douleur & de corruption. Ces crochets ſervent auſſi aux Indiens pour déboucher leurs pipes. Notre phalange-araignée étrangere a un trou ſur le dos qui eſt comme ſon nombril. Quand ces phalanges ſont jeunes, leur eſpece de poil eſt d'un gris blanchâtre, mais il noircit à meſure qu'elles vieilliſſent. Leur corps eſt ſupporté par dix pieds, velu preſque tout autour & garni en-deſſous de petites pointes écailleuſes, dont elles ſe ſervent pour s'accrocher par-tout où elles grimpent ; le bout des pieds eſt auſſi muni d'une corne noire, fourchue & dure : tous ces pieds tiennent à la partie plate du corps, & ont quatre jointures chacun : ces pieds vont en grandiſſant du premier au dernier. On a bien de la peine à diſtinguer les yeux de ces animaux, tant ils ſont petits : ces phalanges qui vivent de mouches ſont peut-être les mêmes que l'araignée *anauſe* de la Guinée, & le *democulo* de l'iſle de Ceylan, dont il eſt fait mention dans l'*Hiſtoire des Voyages*, *Tom. IV & Tom. VIII.* La tarentule eſt encore une eſpece de *phalange*. Voyez l'article ARAIGNÉES ÉTRANGERES.

Dans les mêmes Iſles, ont donne auſſi le nom de *phalanges* à ces prétendues groſſes mouches cornues (ce ſont des *ſcarabées*), dont nous avons parlé à la ſuite de l'*article* MOUCHE.

PHALANGE, *phalangium*, eſt une plante dont on diſtingue trois eſpeces. La premiere pouſſe une tige non rameuſe, haute d'un pied, ronde, ferme, ſoutenant en ſa ſommité des fleurs compoſées chacune de ſix feuilles, diſpoſées en étoile, de couleur blanche : à cette fleur ſuccede un fruit arrondi, diviſé en trois loges, qui renferment des ſemences anguleuſes & noires : ſes racines ſont fibrées. La ſeconde eſpece eſt rameuſe ; la troiſieme, que l'on regarde comme un faux aſphodele des Alpes, pouſſe des feuilles étroites, vertes, dures, ſemblables à celles de l'iris, d'un goût un peu amer : il s'éleve d'entre elles une tige haute d'un pied & demi, grêle & revêtue de quelques feuilles, portant en ſa ſommité un épi de petites fleurs à ſix feuilles, étoilées, pâles ou de couleur herbeuſe. Quand ces fleurs ſont paſſées, il leur ſuccede des fruits comme aux eſpeces précédentes.

Toutes les eſpeces de phalanges, dit *Lémery*, croiſſent pour l'ordinaire aux lieux aquatiques & montagneux, proche des ravines d'eau : on les eſtime propres contre les morſures des ſerpens, contre les piqûres des ſcorpions, des phalanges, & pour chaſſer les vents, étant priſes en décoction dans du vin.

PHALANGER. Eſpece de petit animal ainſi nommé de ce qu'il a les phalanges ſinguliérement conformées, & que de quatre doigts qui correſpondent aux cinq ongles dont ſes pieds de derriere ſont armés, le premier eſt comme ſoudé avec ſon voiſin, enſorte que ce double doigt fait la fourche, & ne ſe ſépare qu'à la derniere phalange pour arriver aux deux ongles. Ces animaux ſont de la taille d'un petit lapin, & ſont ſur-tout remarquables par l'exceſſive longueur de leur queue, par l'alongement de leur muſeau & par la forme de leurs dents qui ſuffiroient pour les faire diſtinguer du *ſarigue*, de la *marmoſe*, des *rats* & de toutes les autres eſpeces d'animaux auxquels on voudroit rapporter le *phalanger*.

PHALANGISTE. Nom donné à un ſcarabée très-curieux ; ſon corſelet eſt armé de deux longues pointes latérales qui débordent la tête.

PHALAROPE, *phalaropus*. Nom donné à un genre d'oiſeau étranger & aquatique, dont le caractere eſt d'avoir des pieds ſemblables à ceux de la foulque ; quatre doigts devant & un derriere, tous à membranes ſéparées ; le bec droit, menu, & la mâchoire ſupérieure plus ou moins courbe vers le bout. On en diſtingue pluſieurs eſpeces : il y a le phalarope qui ſe trouve en Angleterre ſur les bords de la mer ; c'eſt

le *tringa gris de fer au pied de poule d'eau d'*Edwards. Son plumage eſt bleuâtre ſur le dos, les aîles ſont noires vers le milieu des grandes plumes. Cet oiſeau eſt un peu moins gros que le râle aquatique : les membranes du pied intérieur ſont diviſées en deux lobes ; celles du doigt du milieu en trois lobes, & celles du doigt extérieur en quatre lobes ; tous ces lobes n'ont pas plus d'une ligne d'intervalle de l'un à l'autre, & ils ſont tous denticulés : le bec eſt noir.

Le *phalarope cendré* ſe trouve dans la Baie d'Hudſon, ainſi que celui qui eſt rouſsâtre.

Le *phalarope brun* ſe rencontre dans l'Amérique Septentrionale ; il eſt un peu plus gros que les précédens.

PHALENE. Les Naturaliſtes donnent ce nom à toutes les eſpeces de papillon qui ne volent que ſur le ſoir & pendant la nuit à la clarté d'une lumiere ; ce qui fait qu'on les appelle auſſi *papillons nocturnes.* C'eſt la claſſe de papillons la plus nombreuſe. Les Curieux connoiſſent le *ſouci*, le *ſilene*, la *petite tortue*, l'*écaille marte*, le *ptérophore*, le *grand paon de nuit*, le *ſphinx du troêne*, la *lichenée rouge*, la *feuille morte*, le *volant doré*, le *lambda*, le *zig-zag*, &c. *Voyez ce que nous avons dit des phalenes au mot* PAPILLON, pour ce qui les diſtingue des *papillons diurnes*, ou *papillons de jour*, dont les plus connus en France, ſont les *nacrés*, le *gamma* ou *robert le diable*, le *deuil*, le *demi-deuil*, le *gazé*, l'*aurore*, le *ſatyre*, *les argus*, &c.

PHARMACITE ou AMPELITE. Eſpece de terre noire bitumineuſe. *Voyez au mot* CRAYON NOIR.

PHASE. *Voyez à l'article* PLANETE.

PHASÉOLE. *Voyez* HARICOT ORDINAIRE.

PHATAGIN. Eſpece d'animal des Indes Orientales, connu auſſi ſous le nom impropre de *lézard écailleux.* Le phatagin reſſemble aſſez au pangolin. *Voyez ſon hiſtoire au mot* PANGOLIN.

PHIALITE. Nom donné à des concrétions pierreuſes, ſouvent ſableuſes & qui imitent des flacons, des poires à poudre, des bocaux. *Voyez* JEUX DE LA NATURE & LITHOGLYPHITES.

PHILANDRE. *Voyez* DIDELPHE.

PHOQUE, *phocas.* Cet animal nous paroît être le même que le veau marin, ou le tigre marin : il n'eſt qu'une variété du *loup marin.* Voyez ce mot.

Le phoque eſt une eſpece d'amphibie vivipare, dont le caractere, dit

dit M. *Briſſon*, *pag.* 229, eſt d'avoir ſix dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, & quatre à l'inférieure; à chaque pied cinq doigts onguiculés joints enſemble par des membranes; les pieds poſtérieurs tournés en arriere : cet animal habite plus la mer que la terre. Il a quatre dents canines ſemblables à celles des chiens, ſavoir, une de chaque côté à chaque mâchoire; le nombre de ſes dents molaires n'eſt pas conſtant.

Le phoque a, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, environ quatre pieds de long; la mâchoire ſupérieure plus longue que l'inférieure : l'ouverture de ſa gueule eſt moyenne : ſes dents ſe ſerrent les unes contre les autres, elles ſont pointues, dures, & blanches; ſon muſeau eſt oblong & garni de mouſtaches très-roides & courbées en arriere; ſes yeux ſont grands & enfoncés profondément dans leur orbite : on ne lui reconnoît point d'oreilles extérieurement, mais à leur place il y a des trous par leſquels il entend; ſa tête eſt petite, & reſſemble à celle d'un chien à qui on a coupé les oreilles près de la tête : il a les narines du veau terreſtre; ſon cou eſt alongé, & il peut le raccourcir à ſa volonté; ſa poitrine eſt large; le reſte de ſon corps, juſqu'aux pieds de derriere, qui ſont à l'extrémité de l'animal, va en diminuant; ſes jambes ſont tout-à-fait ſous la peau : il n'y a que les pieds qui paroiſſent; ceux de devant ont quatre pouces de long, & ceux de derriere neuf pouces : ils ſont entiérement garnis du même poil que le corps, & gros comme le poignet d'un homme, ſur-tout dans la partie d'en bas; tous leurs doigts ſont joints enſemble par de fortes membranes & armés de cinq ongles, forts, noirs & très-piquants; ſa queue a deux pouces & demi de long, & eſt plate horizontalement : ſa peau eſt dure; tout ſon corps eſt couvert de poils courts, roides, d'un gris brillant & marqué d'un nombre de taches noirâtres, tant en deſſus qu'en deſſous : le ventre eſt d'un blanc ſale. Tel eſt le phoque, qui eſt dans notre collection d'animaux.

Pluſieurs Auteurs ont ſoupçonné qu'il y avoit auſſi des phoques noirs; nous pouvons affirmer qu'il en exiſte, d'après celui que M. *Gigot d'Orcy* nous a confié pour en faire l'examen : ce phoque n'a que vingt-ſix pouces de longueur, à prendre du bout du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, qui eſt un peu arrondie, & qui n'a pas plus de huit lignes. Le poil de ſon dos, de deſſus le cou & de la tête, eſt d'un noir de jayet, mais celui qui couvre la poitrine eſt moins foncé, ainſi que celui de la

gorge. Le poil du ventre juſqu'à l'anus eſt de couleur fauve. Les appendices qui rendent ſes pieds palmés, imitent beaucoup plus les nageoires, que dans le phocas précédent. La peau du menton eſt non-ſeulement dégarnie de poil, mais un peu amincie par le frottement qu'a éprouvé cette partie quand l'animal marchoit ſur les bords des greves, &c. On ſait que les pieds antérieurs du phoque étant placés vers le plus grand diametre de ſa poitrine, qui eſt elle-même ſituée au milieu de toute la longueur de l'animal, & ſon cou étant d'ailleurs long & auſſi gros que ſa tête, il en réſulte une maſſe qui n'a pour appui que la mâchoire inférieure. Une remarque importante, dont il convient de faire mention, c'eſt qu'aucuns *phocas* ou *veaux marins*, n'ont, dit-on, d'oreilles ſaillantes: celui-ci en a qui ont chacune un pouce de longueur; nous n'avons remarqué que peu ou point d'ongles dans les palmes antérieures, peut-être auroient-elles été plus ſenſibles ſi l'animal eût été plus grand; peut-être auſſi eſt-ce une eſpece différente, & non une ſeule variété du phocas.

Le phocas, dit M. *de Buffon*, eſt d'autant plus étrange, qu'il paroît fictif, & qu'il eſt le modele ſur lequel l'imagination des Poëtes enfanta les *tritons*, les *ſirenes*, & ces Dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupede, à queue de poiſſon. Le phocas regne en effet dans cet Empire muet, par ſa voix, par ſa figure, par ſon intelligence, par des facultés, en un mot, qui lui ſont communes avec les habitans de la terre, ſi ſupérieures à celles des poiſſons, qu'il ſemble être non-ſeulement d'un autre ordre, mais d'un monde différent. Auſſi cet *amphibie*, quoique d'une nature très-éloignée de celle de nos animaux domeſtiques, ne laiſſe pas d'être ſuſceptible d'une ſorte d'éducation; on le nourrit en le tenant ſouvent dans l'eau; on lui apprend à ſaluer de la tête & de la voix; il s'accoutume à celle de ſon maître; il vient lorſqu'il s'entend appeller; & donne pluſieurs autres ſignes d'intelligence & de docilité.

Le phocas, continue M. *de Buffon*, a le cerveau & le cervelet proportionnellement plus grands que l'homme, les ſens auſſi bons qu'aucun des quadrupedes, par conſéquent le ſentiment auſſi vif, & l'intelligence auſſi prompte: l'un & l'autre ſe remarquent par ſa douceur, par ſes habitudes communes, par ſes qualités ſociales, par ſon inſtinct très-vif pour ſa femelle & très-attentif pour ſes petits, par ſa voix plus expreſſive & plus modulée que celle des autres animaux: il a auſſi de la force & des armes; ſon corps eſt ferme & grand, ſes dents

tranchantes, ſes ongles aigus. D'ailleurs il a des avantages particuliers & uniques ſur tous ceux qu'on voudroit lui comparer : il ne craint ni le froid, ni le chaud; il vit indifféremment d'herbes, de poiſſon & de chair; il habite également l'eau, la terre & la glace; il eſt, avec le *lamentin* & la *vache marine* ou *morſe*, le ſeul des quadrupedes qui mérite véritablement le nom d'*amphibie*, le ſeul qui ait le trou ovale du cœur toujours ouvert, le ſeul par conſéquent qui puiſſe ſe paſſer de reſpirer, & auquel l'élément de l'eau ſoit auſſi convenable, auſſi propre que celui de l'air. La *loutre* & le *caſtor* ne ſont pas de vraies amphibies, puiſque leur élément eſt l'air, & que n'ayant pas cette ouverture dans la cloiſon du cœur (ſur-tout la loutre), ils ne peuvent reſter long-temps ſous l'eau, & qu'ils ſont obligés d'en ſortir ou d'élever leur tête au-deſſus pour reſpirer.

Geſner dit que le phocas fréquente plus le rivage que la haute mer, nous en avons cependant vu prendre un dans la mer à la diſtance de vingt-ſept lieues du rivage. Ses jambes de derriere, quoiqu'ayant les doigts des pieds onguiculés, lui ſervent plus commodément à nager qu'à marcher. Lorſque le phocas eſt dans l'eau, & qu'il y a excité les mouvemens d'impulſion avec ſes jambes poſtérieures faites en rames, on remarque qu'il réunit longitudinalement ces membres, de maniere à ne leur donner que la figure d'une queue de poiſſon fourchue, mais perpendiculaire : cet animal eſt ſi gros & a les jambes ſi courtes, que lorſqu'il eſt couché, la rondeur du ventre les empêche preſque de toucher à terre; cependant il ne laiſſe pas que de s'en ſervir & de ſe traîner plus vîte qu'on ne croiroit.

Anderſon prétend que dans le détroit de Davis ces animaux parviennent à la longueur de dix pieds ou environ; ils ont, dit-il, entre la chair & la peau quatre doigts d'épaiſſeur d'une graiſſe qui donne de fort bonne huile. Ce même Naturaliſte du Groënland, qui nomme improprement, ainſi que les habitans du Cap de Bonne-Eſpérance, le phocas *chien de mer*, dit encore que ſa peau eſt fort recherchée, & que l'on équippe tous les ans quelques petits bâtimens pour leur faire la chaſſe. Ces eſpeces de Chaſſeurs marins portent le nom de *robben-ſchlagers*, qui ſignifie *batteurs de chiens de mer*, parce qu'ils les ſurprennent ſur la glace quand ils dorment : ils les tuent à coups de bâtons en les frappant ſur le nez, où ces animaux ſont uniquement fort ſenſibles; d'autres fois ils les percent à coups de lance. Les phocas qui ſe trouvent auſſi

dans les mers & les lacs de Kamtſchatka ſont fort vivaces : ils couvrent quelquefois entiérement les bancs de ſable ; ils ſe jettent tous à l'eau quand un bateau approche. Ces animaux ſont d'une reſſource infinie pour les habitans Sauvages du détroit de Davis ; la chair étant fumée ; leur ſert de nourriture, le ſang de médecine, la peau d'habillement. Les Kamtſchadales ſont encore de cette peau, non-ſeulement des ſemelles de ſouliers, mais encore des bateaux qui contiennent juſqu'à trente hommes, & qui ſont plus légers & plus vîtes que ceux de bois ; les tendons & les inteſtins ſervent de vitrage, de voile, de fil à coudre & de ficelle à lier ; les os, de toutes ſortes d'uſtenſiles de ménage & de chaſſe. M. *Heidenreich*, Voyageur royal pour la découverte des mines de Sibérie & de la Tartarie, dit qu'on trouve dans le lac de Beickal qui eſt d'eau douce, des phocas, qui dans le temps des gelées ſavent adroitement pratiquer çà & là des ouvertures dans la glace pour en ſortir & pour y rentrer ſelon leurs beſoins, ne trouvant pas toujours des vivres ſous l'eau. Les habitans voiſins de ce lac les tirent avec des harpons à trois crochets, & ils ne ſe ſervent dans leur lampes que de l'huile tirée de cette graiſſe ; ils en font auſſi de la chandelle. Il ne nous doit plus paroître incroyable que cet animal marin puiſſe vivre auſſi dans l'eau douce, tout Paris en a été témoin depuis quelques années, ayant eu occaſion d'en voir un que l'on montroit aux foires, & que l'on conſervoit dans des cuves.

Denys, dans ſa *Deſcription des côtes de l'Amérique Septentrionale, tome I. page 64*, dit que les jeunes phocas ſont plus gras que les vieux, & que l'huile des premiers eſt auſſi bonne à manger & à brûler que l'huile d'olive, n'ayant aucune mauvaiſe odeur. Ce même Auteur (*tome XI, C. 17*) fait mention d'une petite eſpece de ce même amphibie, dont la chair fait les délices des Sauvages, de même que l'huile avec laquelle ils s'oignent auſſi les cheveux : cependant la chair de cette eſpece d'animal eſt molle & graſſe, & elle ſe fond entre les mains quand on l'y tient long-temps, tant elle eſt huileuſe.

Le phocas ou veau marin ſe nomme en Languedoc, *vedel de mar*, en Italie, *vechio marino*. *Rondelet* aſſure que cet animal vient faire ſes petits à terre, mais qu'il ne peut pas vivre long-temps ſans retourner à la mer : il dit auſſi que ſes épaules ſont jointes par quatre muſcles. Ces animaux s'accouplent comme les cétacées ; le mâle a le membre génital long & comme oſſeux, & les femelles ont une fente comme les raies : elles font

un ou deux petits, & les allaitent avec leurs deux mamelles ; au bout de douze jours les meres menent les petits à la mer, pour les accoutumer peu à peu à nager. Le veau marin vient ſouvent dormir à terre ; il ronfle ſi haut, qu'il fait alors un bruit pareil à celui du veau terreſtre quand il beugle ; ſa langue eſt comme fendue ou fourchue par le bout.

La voix du phocas peut ſe comparer à l'aboiement d'un chien enroué ; dans ſon premier âge ſon cri imite aſſez le miaulement d'un chat : les petits qu'on enleve à leurs meres miaulent continuellement, & ſe laiſſent quelquefois plutôt mourir d'inanition que de prendre la nourriture qu'on leur offre ; ils ne reçoivent que l'aliment que leur donne la mere. Les vieux phocas aboient contre ceux qui les frappent, & font tous leurs efforts pour mordre & ſe venger. En général, ces animaux ſont peu craintifs, ils ſont même naturellement courageux ; on a remarqué que le bruit du tonnerre & le feu de éclairs, loin de les épouvanter, ſemblent les récréer : ils ſortent de l'eau dans la tempête, dit M. *de Buffon*, ils quittent même alors leurs glaçons pour éviter le choc des vagues, & ils vont à terre s'amuſer de l'orage, & recevoir la pluie qui les réjouit beaucoup : ces différentes ſcenes de la Nature ſont pour eux des ſpectacles très-agréables. Ils ont naturellement une mauvaiſe odeur, & que l'on ſent de fort loin lorſqu'ils ſont en grand nombre ; il arrive ſouvent que quand on les pourſuit, ils lâchent leurs excrémens qui ſont jaunes & d'une odeur inſupportable ; ils aiment à dormir au ſoleil, ſur des glaçons, ſur des rochers : on peut les approcher ſans les éveiller, & c'eſt une des manieres ordinaires de les prendre.

Dans la mer de Feroë, le phocas dit *P. J. Debes*, a ſa retraite dans les cavernes des rochers ; on peut avec de petites barques entrer dans ces antres étroits, pour le ſurprendre & le tuer ainſi que ſes petits : les vieux eſquivent le coup de maſſue, & échappent ſouvent aux Pêcheurs ; mais pour peu qu'on les frappe ſur la tête, ils tombent, répandent des larmes, & voulant ſe défendre avec la gueule, ils préſentent la gorge au couteau. On en égorge quelquefois de cette maniere juſqu'à cinquante dans un jour. *Debes* ajoute que pour donner la chaſſe à ces animaux, il faut être armé de perches, de gros bâtons & de torches allumées ; les jeunes ne ſont pas difficiles à tuer. M. *Knutberg* a trouvé un autre moyen pour détruire les phocas, c'eſt de braquer dans les trous des rochers, où ces animaux ſe raſſemblent en grand nombre, une eſpece de lance qui eſt pouſſée dans le corps de l'animal par un reſſort que

le moindre mouvement fait détendre. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Suede*, *1757*, un détail de la pêche des veaux marins dans l'Oſtro-Bothnie. Les Finlandois n'ayant rien à faire pendant l'hiver, s'aſſemblent en troupe & vont à la chaſſe de ces animaux pendant Février, Mars & Avril: ils ſe ſervent de fuſils & de filets. Cette caravane qui ne boit que de l'eau de mer que l'on adoucit quelquefois avec du petit lait, voyage avec beaucoup de précaution & de danger au milieu des glaces, ſur leſquelles on eſt ſouvent obligé de traîner les bateaux; on y rampe auſſi ſur le ventre, & l'on frappe du pied, comme ces animaux, pour les attirer. Le plus court expédient eſt de les guetter aux ouvertures qu'ils ont pratiquées dans les glaces pour ſortir à volonté de l'eau, ou pour reſpirer l'air frais; c'eſt là qu'on peut leur couper le nez. Quand on tient un petit, on le fiche tout vivant ſur un fer à trois pointes, qu'on enfonce dans l'eau par les ouvertures; la mere accourt auſſi-tôt, & voulant le débarraſſer, elle ſe bleſſe & périt. Dans les mers du Kamtſchatka les femelles des phocas ne portent qu'un petit, qu'elles mettent bas ſur la glace; elles l'allaitent. Quand la marée deſcend, ces animaux reſtent couchés ſur les rochers, & pour ſe jouer, ils ſe pouſſent les uns les autres dans la mer: mais ces petits jeux dégénerent bientôt en querelles ſanglantes, ils ſe font des morſures cruelles: comme ils marchent difficilement, on prétend que pour rendre leur chemin plus facile, ils vomiſſent, dégorgent de l'eau ſur le ſable.

PHOCENE. Animal cétacée des Anciens, les Modernes l'ont nommé *marſouin*. Voyez ce mot.

PHŒNICOPTERE ou FLAMAND ou FLAMBANT. *Voyez* BECHARU.

PHOLADE. C'eſt un coquillage multivalve, que l'on appelle *pitaut* en Normandie, *dail* en Poitou & dans l'Aunis, & *piddochs* en Angleterre. Les Anciens ont nommé ce coquillage *pholas*; il meurt dans le premier trou qu'il habite après ſa naiſſance, ſans en être jamais ſorti pendant ſa vie; auſſi le caractere générique des dails ſe tire-t-il de leur habitude à ſe cacher dans les pierres, & à y creuſer eux-mêmes leurs ſépulcres. L'on en trouve quelquefois vingt dans un même bloc de pierre; & *Rondelet* dit qu'ils ne ſont pas rares ſur le rivage d'Ancône (Les dails de *Rondelet* ne ſont peut-être que les dattes de la Méditerranée. *Voyez* DATTES DE MER),

On en diſtingue deux eſpeces fort communes ſur les côtes d'Aunis & d'Angleterre. La coquille du dail eſt compoſée, dit M. d'*Argenville*, de trois pieces, dont deux ſont ſemblables, égales, blanches, & fort grandes par rapport à la troiſieme; celle-ci eſt compoſée auprès du ſommet des deux autres, & elle remplit un petit eſpace, qui reſteroit vide entr'elles. On en diſtingue encore quelquefois deux autres petites & fort minces, qui ſont attachées par des ligamens au dos de la coquille, & qui ſouvent tombent dès que le dail eſt mort, ce qui arrive quand il ceſſe d'être baigné par l'eau de la mer: cette coquille a encore une ſorte d'opercule cartilagineux.

Ce coquillage, qui eſt long de quatre pouces, habite ordinairement dans une pierre griſâtre, médiocrement dure & qu'on appelle *banche*; ſon trou eſt une fois plus profond que ſa coquille n'eſt longue: la figure de ces trous approche d'un cône tronqué, excepté qu'ils ſont terminés par une ſurface concave & arrondie: leur direction eſt à-peu-près oblique à l'horizon: les petits trous qui ſont à l'extérieur dénotent où ſont les dails.

M. de Réaumur (*Mémoires de l'Académie des Sciences, 1712, p. 129 & ſuivantes*) dit qu'il n'y a guere de mouvement progreſſif, plus lent que celui du dail: muré comme il eſt dans ſon trou, il n'avance qu'en s'approchant du centre de la terre: le progrès de ce mouvement eſt proportionné à celui de l'accroiſſement de l'animal; à meſure qu'il augmente en étendue, il creuſe ſon trou, & deſcend plus bas: ſon outil, dit cet Auteur, eſt la partie charnue, ſituée près du bout inférieur de la coquille, elle eſt faite en loſange, & aſſez groſſe par rapport au reſte du corps. On a vu des dails, tirés de leurs loges ſouterraines & poſés ſur la glaiſe aſſez molle, la creuſer aſſez profondément en peu d'heures, en recourbant & en ouvrant ſucceſſivement cette partie charnue, & l'on a reconnu auſſi que l'animal y employoit d'autant plus de temps que la ſubſtance de la matiere qu'on lui offroit rendoit ſon ouvrage plus difficile & ſon travail plus pénible.

Les dails, ſelon M. d'*Argenville* ne ſont jamais, quoique tirés de la pierre, fermés par leurs extrémités; la ſuperficie extérieure des deux grandes valves eſt toujours la même: elle reſſemble à une lime, ſurtout vers la tête (Ne ſeroit-ce pas-là les armes dont les dails ſe ſerviroient pour percer ou tarauder les pierres plus ou moins dures & agrandir ces eſpeces de ſépulcres, à meſure qu'ils groſſiſſent)? Comme

on ne trouve point de jeunes dails dans la banche, mais ſeulement dans la glaiſe, il eſt à préſumer que les trous des gros dails ont été pratiqués d'abord dans de la glaiſe molle & qui s'eſt enſuite endurcie, d'autant que l'animal y doit paſſer ſa vie, puiſqu'il lui eſt impoſſible de ſortir de cette loge, ſur-tout celle qui eſt dure, l'orifice étant beaucoup trop étroit pour permettre la ſortie de la coquille : du milieu des écailles des dails, ſort un long tuyau épais, & partagé en deux cloiſons inégales ; dont un trou ſert à l'animal pour vider ſes excrémens, l'autre à reſpirer & à prendre de la nourriture. Quand la pholade a pris trop d'eau, elle la rejette avec violence. M. *de Réaumur* n'a pu trouver que trois pieces aux pholades de nos Côtes ; mais M. *de la Faille* prétend que tous les dails ont néceſſairement ſix pieces. Voyez *le Mémoire de ce Savant, imprimé dans le Recueil des différentes pieces préſentées à l'Académie de la Rochelle.* Ce mémoire eſt rempli d'obſervations qui ſemblent vider le différend entre MM. de *Réaumur* & d'*Argenville.* Nous avons vu des pholades compoſées de ſix pieces fort inégales entr'elles & plus ou moins fines, dont les deux plus grandes, qui ſont latérales, répondent aux battans des bivalves, & ſur-tout de certaines tellines ; les autres, qui ſont beaucoup plus petites, ſe trouvent fixées par des ligamens, partie ſur le ſommet & ſur le repli extérieur de chaque battant, partie le long des battans mêmes, ſoit en deſſus, ſoit en deſſous ; il faut obſerver que ces dernieres pieces ſont ſi fragiles & ſi minces, qu'il eſt rare de les trouver jointes aux deux principales, qui d'ailleurs ne ferment jamais exactement. Voilà les pholades à ſix pieces ou *ſextivalves :* on les trouve ſur les parages de preſque toutes les mers. Les deux grandes valves ſont ſinueuſes & évaſées, bombées vers l'une des extrémités, à larges replis ſur les ſommets, à bords dentelés ; la robe eſt un réſeau granuleux, dans un tiers de ſa longueur & près la tête : il y en a qui ne ſont reticulées que dans la partie antérieure, le reſte de la robe eſt ſtrié. Il y a certaines eſpeces de pholades qui ne ſe logent que dans les bois qui ſe trouvent dans la mer, leur forme eſt preſque conique, leur robe eſt preſque réticulée ; elles ne ſont ordinairement compoſées que de cinq pieces, ou *quintivalves.* Ces pholades ne ſont pas ſi communes.

Les dails-moules, *dactyli Plinii* (ce ſont probablement les *dattes de mer*), ont la propriété de luire dans les ténebres, & la lumiere qu'ils répandent eſt d'autant plus brillante, que le coquillage renferme

plus

plus de liqueur : cette lumiere, dit Pline, *Hiſtoire Naturelle, Lib. IX, Chap. LXI*, paroît juſques dans la bouche de ceux qui mangent des dails pendant la nuit ; elle paroît ſur leurs mains, ſur leurs habits & ſur la terre, dès que la liqueur de ce coquillage ſe répand, n'y en eût-il qu'une goutte ; ce qui prouve que cette liqueur a la même propriété que le corps de l'animal. Ces faits ont été vérifiés, il y a quelques années, ſur les vraies pholades des côtes du Poitou, & ſe ſont trouvés vrais dans tous les détails. On ne connoît ſur cette côte aucun autre coquillage, ni même aucun poiſſon, ni aucune ſorte de chair d'animaux qui aient cette propriété avant d'être pourris. Les dails, au contraire, ne paroiſſent jamais plus phoſphoriques que lorſqu'ils ſont plus frais, & même ils ne jettent plus aucune lumiere lorſqu'ils ſont corrompus à un certain point. L'animal, dépouillé de la coquille, eſt lumineux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; car ſi on le coupe, il ſort de la lumiere du dedans comme du dehors : ces coquillages en ſe deſſéchant, ceſſent d'être lumineux. Si on les humecte, il reparoît une nouvelle lumiere, mais foible ; de même celle que jette la liqueur qui ſort de ce coquillage s'éteint peu-à-peu à meſure que cette liqueur s'évapore. Cependant on peut la faire reparoître par le moyen de l'eau : par exemple, lorſqu'on a vu cette lumiere s'éteindre ſur un corps étranger qui avoit été mouillé de la liqueur du coquillage, on fait reparoître la même lumiere en trempant ce corps dans l'eau. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1723.*

PHOLADITE, eſt la coquille précédente devenue foſſile. Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert ces ſortes de coquillages foſſiles.

PHOLIDOTE. Eſpece de *lézard écailleux*. Voyez ce mot.

PHOSPHORE ou PORTE-LUMIERE. Nom que l'on donne aux corps qui paroiſſent lumineux dans l'obſcurité. Il y a des phoſphores naturels & d'artificiels : les premiers ſont les *vers lumineux des huîtres*, les *dails*, le *bois-pourri*, le *poiſſon puant*, les *yeux du chat*, le *ver-luiſant*, le *porte-lanterne* d'Amérique, la *mer lumineuſe*, les *éclairs dans les nuages orageux*, les *prétendues étoiles qui filent ou qui tombent ;* ſouvent la chair, le ſang, les cheveux, les écailles, les cornes, la farine, & une infinité d'autres matieres provenues des plantes & des animaux, mais particuliérement les urines, ſont propres à devenir noctiluques. C'eſt ainſi qu'au moyen de l'art, on produit auſſi des phoſphores ; il ſuffit de chauffer ou de frotter vivement les diamans, les cailloux, les quartz, les bois durs

& réſineux, le ſucre, de calciner la *pierre de Bologne*, de verſer de l'eſprit de nitre ſur de la craie, de cuire de l'alun avec du miel, d'évaporer l'urine, &c. Les phoſphores produits par ces dernieres opérations, s'appellent *pyrophores*, & ſont d'autant plus ſinguliers, qu'on peut en allumer de l'amadou, brûler du papier, écrire des lettres de feu; cette écriture lumineuſe peut être utile pour établir une correſpondance ſecrete & myſtérieuſe pendant la nuit: en effet on peut s'en ſervir ſur mer pour s'expliquer tacitement d'un vaiſſeau à l'autre durant l'obſcurité, ou pour faire connoître de la même maniere les beſoins d'une Place aſſiégée, à ceux avec leſquels on ſeroit convenu de la ſignification de certains caracteres. M. *Dufay* dit (Mémoires de l'Académie, 1730) que la pierre à plâtre, les marbres, & toutes les pierres calcaires, même les bois calcinés, produiſent auſſi de la lumiere dans l'obſcurité: mais entre les pierres phoſphoriques, la pierre de Bologne & quelques ſpaths fluors tiennent le premier rang. L'on trouve encore près de Stockholm & de Plombieres une eſpece de terre qui, frottée dans un endroit obſcur, donne de la lumiere; il n'y a perſonne qui ait encore fait ſur cette terre les recherches néceſſaires pour ſavoir à quelle eſpece on doit la rapporter. Combien de ſubſtances produiront auſſi des émanations lumineuſes, ſi avant de les porter dans un lieu obſcur on les a expoſées quelque temps aux rayons du ſoleil pour s'imbiber de ſa lumiere! Combien d'autres dans leſquelles l'élément du feu qu'elles contiennent deviendroit apparent, ſi on leur faiſoit ſubir une ſorte de décompoſition ou de putréfaction, ou qu'on les ſoumît à quelque changement!

PHRYGANE ou FRIGANE, *phryganea*. Nom générique que l'on donne, d'après M. *Linneus*, à pluſieurs eſpeces de mouches aquatiques, parmi leſquelles on a rangé l'hémerobe & la charrée: *voyez* CHARRÉE. L'hémerobe forme un genre à part: *voyez* HÉMEROBE. La *phrygane* & la *charrée* paroiſſent être le même inſecte, ou au plus deux variétés de la même eſpece.

M. Géoffroy (*Hiſt. des Inſect. des envir. de Paris*) dit que la phrygane eſt un inſecte à antennes filiformes, & très-longues; qui a des aîles bigarrées & poſées latéralement en forme de toit aigu, & relevées à l'extrémité; la bouche eſt formée par une petite trompe accompagnée de quatre barbillons, & ſa tête de trois petits yeux liſſes; la queue eſt ſimple & nue. Divers Naturaliſtes nomment ces inſectes *mouches papilionacées*. Ils reſſemblent un peu aux *perles* pour la forme & la maniere de

ſe faire des fourreaux dans l'état de larves. Rien d'auſſi barroque que la figure de ces fourreaux: on diroit d'un trophée de petites coquilles & de plantes; rien encore d'auſſi ſingulier que de voir la larve de la phrygane ſe promener dans l'eau avec le fourreau, dont la plupart des matieres qui le compoſent ſont légeres. Cet étui, dans lequel l'inſecte rentre toutes les fois qu'on l'en retire, ne ſemble formé que pour cacher ſon habitant qui, ſans cela, deviendroit la proie d'un nombre infini d'inſectes aquatiques voraces & même des poiſſons, qui en auroient bientôt détruit l'eſpece, ſi la nature dans l'état de foibleſſe où elle a laiſſé cette larve, ne lui avoit donné en partage la ruſe & l'induſtrie pour éviter les continuelles pourſuites de ſes vigilans ennemis: en effet, autant ſa retraite eſt foible & d'une forme bizarre, autant elle eſt propre à donner le change aux ennemis qui paſſent à chaque inſtant ſur le corps de l'animal, ſans avoir le moindre ſoupçon de toucher de ſi près la proie qu'ils cherchent avec tant d'avidité. Le goût, le beſoin & l'adreſſe de notre petit architecte aquatique, décident de la variété de la conſtruction de ſa maiſon, qui n'eſt pas la même pour tous ceux de la même eſpece; les uns s'enveloppent d'une ſimple feuille verte de jonc, ou de quelqu'autre herbe fraîche qu'ils enduiſent en dedans d'une matiere impénétrable à l'eau; les autres font un amas de différens brins de joncs de feuilles ſeches, de petites coquilles plus ou moins entieres, qu'ils lient enſemble ſans ordre; tout eſt bien calfaté en dedans: chaque larve pratique deux iſſues dans ſa loge; l'une pour ſe procurer la nourriture, & l'autre pour s'en décharger, ſans être obligée de ſortir de ſa maiſon, qu'elle ne quitte plus quand elle en a une fois pris poſſeſſion; elle la tranſporte par-tout avec elle dans ſes différens voyages de fantaiſie ou de néceſſité: les jambes lui ſervent pour marcher & voyager ſur terre, en tenant le fond de l'eau; elles lui ſervent auſſi de bras lorſqu'elle veut nager & faire le trajet par eau. Comme l'animal eſt obligé, pour fournir à ces différens voyages, d'avoir preſque toujours hors de ſon étui la partie du corps à laquelle les jambes ſe trouvent attachées, la ſage & ſavante Nature qui en a prévu toutes les fatales conſéquences, l'a muni d'une membrane également forte & compacte, tandis que la partie qui reſte dans le fourreau n'eſt enveloppée que d'une pellicule très-fine & très-déliée. Il y a des phryganes de couleur fauve, de panachées, de noires. La phrygane *mouche en deuil* ſe diſtingue des autres;

on diroit d'une petite phalene; ſes dernieres pattes ſont d'une grandeur prodigieuſe. *Voyez maintenant* TEIGNE AQUATIQUE.

PHRYGIENNES. On appelle ainſi certaines mouches qui doivent leur naiſſance à un ver qu'on voit en Phrygie. (*Charleton exercitat.*)

PHYLLIREA. *Voyez* FILARIA.

PHYTOLITHE. Les Naturaliſtes donnent ce nom aux plantes réellement pétrifiées: on dit *phytotypolithes*, quand elles ne ſont qu'en empreintes. On voit beaucoup de roſeaux, des prêles, des capillaires, des fougeres, ſur les ſchiſtes de Peſternitz en Saxe, & de Saint-Chaumont en Forez, & qui ne ſont que des *phytotypolithes*. On en trouve auſſi dans des marnes feuilletées, & dans des couches de tuf.

PIC. Nom donné à différentes montagnes très-élevées. Il y a le pic d'Adam dans le Ceylan; le pic de Derby en Angleterre; le pic du Midi dans les Pyrénées; le pic de Saint-George dans les Açores; le pic de Tenerife près des Canaries; &c. *Voyez l'article* MONTAGNE.

PIC, *picus*. Nom donné à un genre d'oiſeaux dont M. *Briſſon* compte trente-deux eſpeces.

Le caractere des pics eſt d'avoir de forts muſcles aux cuiſſes, des pieds ſolides, fournis de deux doigts devant & de deux derriere, qui ſont armés d'ongles crochus & pointus qui leur ſervent à monter le long des arbres. Ces oiſeaux ne paroiſſent faire leur nourriture que d'inſectes, d'œufs de fourmis, d'artiſons, de vers de bois, ſur-tout de la belle chenille du ſaule, nommée *coſſus*. Ils font des trous dans les arbres avec leur bec, qui eſt fort droit & un peu anguleux: c'eſt dans ces trous d'arbres, qu'ils ont fait ou qu'ils ont trouvés tout faits, que ces oiſeaux ſe retirent: leur langue eſt longue, parſemée de nœuds ou d'articles, munie au bout d'un aiguillon oſſeux & dentelé, qui leur ſert à piquer & à enlever la chenille & les autres divers inſectes. On diſtingue:

1°. Le PIC VERT ORDINAIRE, ou PIC-MARS, ou PIVERT, *picus martis aut viridis*. Cet oiſeau, que l'on nomme auſſi *pleu-pleu*, eſt très-facile à connoître parmi les autres de ſon eſpece, tant par ſa grandeur que par ſa couleur verte. Ce pic vert a quatorze pouces de longueur depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité de la queue; ſon envergure eſt de vingt pouces; ſon bec eſt long d'environ deux pouces, noir, dur, fort & triangulaire, un peu émouſſé par le bout; l'iris eſt en partie blanche & en partie rougeâtre; ſa langue étendue a ſix pouces de

longueur, & offre des nœuds ou des eſpeces d'articulations : il a le haut de la tête cramoiſi ou couleur de vermillon, tacheté de noir, ainſi que le contour des yeux; il ſe trouve ſous ce noir de chaque côté, une autre tache rouge particuliere au mâle; la gorge, la poitrine & le ventre ſont d'un vert pâle; le dos, le cou & le moindre rang des plumes couvertes des aîles, ſont verts; les grandes pennes de l'aîle d'un blanc verdâtre; le croupion eſt d'un jaune pâle; le deſſous de la queue rayé de lignes brunes & tranſverſales : les plumes de la queue ſont en partie d'un vert pâle, mêlées de noir & très-fortes : elles ſemblent comme fourchues par leurs pointes qui ſont noirâtres : les pattes & les doigts ſont de couleur de plomb, les ſerres griſes-brunâtres; les jambes ſont très-courtes. Cet oiſeau ſe met quelquefois à terre près des fourmillieres, pour chercher ſa nourriture.

Cette ſorte de pic pond dans des creux d'arbres cinq à ſix œufs à la fois, & on a trouvé ſix petits enſemble. Cet oiſeau, qui ſe poſe ſouvent à terre, a une façon de vivre ſinguliere, il eſt muni d'inſtrumens ou d'organes qui lui ſont propres & particuliers : n'y eût-il que ſa langue, qui, outre ſa longueur, eſt armée de petites pointes, & toujours enduite de glu vers ſon extrémité; enfin l'appareil du bec, des ongles & leur diſpoſition, tout lui eſt utile & a rapport à ſa maniere de chaſſer & de ſe nourrir. Il tire ſa ſubſiſtance des petits vers ou inſectes qui vivent dans le cœur de certaines branches, & plus communément ſous l'écorce du vieux bois, même ſous l'écorce des plus groſſes buches flottées : il eſſaie par de forts coups de bec qu'il donne le long des branches, les endroits qui ſont cariés & vides; il s'arrête où la branche ſonne creux, & caſſe avec ſon bec l'écorce & le bois, après quoi il avance ſon bec dans le trou qu'il a fait, & pouſſe une ſorte de ſifflement dans le creux de l'arbre, pour détacher & mettre en mouvement les inſectes qui y dorment ou qui s'y croient en ſureté; alors il darde ſa langue dans le trou, & à l'aide des aiguillons dont elle eſt hériſſée & de la colle dont elle eſt poiſſée, il emporte ce qu'il trouve de petits animaux pour s'en nourrir. C'eſt dans *Willughby* & *Aldrovande* qu'il faut conſulter l'hiſtoire, la figure des muſcles & des cartilages qui ſervent à mouvoir la langue du pic vert. *Voyez auſſi les* Obſervations ſur les mouvemens de la langue de cet oiſeau, par M. *Mery*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1709, page 85*; obſervations beaucoup plus exactes que celles de MM. *Borelli* & *Perrault*.

Le pic vert a le teſticule droit rond, & le gauche oblong; ſon bec eſt ſi dur & ſi fort, qu'on l'entend ſouvent dans les forêts frapper contre les vieux chênes, les hêtres, les charmes & les peupliers; c'eſt-là qu'avec le temps il fait des trous auſſi bien arrondis que ceux que fait le Géometre avec ſon compas. Le vulgaire dit que quand le pic vert a donné quelques coups de bec à un arbre, il va auſſi-tôt de l'autre côté pour voir s'il eſt percé d'outre en outre: mais c'eſt une erreur, car ſi l'oiſeau tourne autour de l'arbre, c'eſt plutôt pour y prendre les inſectes qu'il a mis en mouvement. Le pic vert vole lentement; néanmoins quand il eſt pourſuivi par l'épervier ou par l'émerillon, il accélere ſon vol & ſemble ſe précipiter & ſe relever en décrivant de grandes paraboles & en criant de toutes ſes forces.

On mange rarement la chair du pic vert, parce qu'elle eſt trop fibreuſe, dure & coriace: cependant à Boulogne on en vend pendant tout l'automne au marché, ſaiſon où cet oiſeau eſt fort gras. En Médecine on eſtime le pic vert apéritif & propre à aiguiſer la vue.

2°. Le PIC VERT TRÈS-GRAND, *picus viridis maximus.* Il ne differe du précédent que par ſon bec qui eſt un peu courbé, & par le volume de ſon corps qui égale celui d'une petite poule: ſes aîles ſont tachetées.

3°. Le PIC VERT BIGARRÉ, *picus varius.* Cet oiſeau que l'on appelle encore *épeiche* & *cul rouge*, a le bas du ventre ſous la queue d'un beau rouge; le plumage des mâchoires eſt blanc; celui de la tête eſt noir, ainſi que le dos: le reſte du plumage eſt aſſez ſemblable à celui du pic vert vulgaire, excepté qu'il eſt tacheté de lignes noires & de points blancs. Le *petit pic vert bigarré* ne differe du précédent que pour la grandeur. En donnant de ſon bec dans la fente du bois, ou en frappant contre l'arbre avec vivacité çà & là, ſes coups redoublés forment un ſon qu'on entend de fort loin. Il a une tache rouge ſur la tête: cet oiſeau ſemble être le petit cul-rouge ou le pic rouge, ou la petite épeiche. Des Ornithologiſtes citent encore un autre petit pic vert bigarré qui n'eſt que de la grandeur du moineau domeſtique. M. *Linneus* en cite auſſi un dans les Actes de Stockholm, *année 1740*, *page* 222, qui ſe trouve en Suede dans les montagnes de Dalécarlie.

4°. Le PIC DE MURAILLE ou PIC D'AUVERGNE, *picus murarius.* Cet oiſeau qui eſt l'*échelette* de *Belon*, ne ſe trouve guere qu'en Auvergne, où on le nomme *ternier*: c'eſt une eſpece de *grimpereau.* Voyez ce mot.

Autant les pics verts aiment à monter le long des arbres, autant celui-ci grimpe le long des murailles; ſes aîles ſont marquées de rouge comme celles d'un papillon; ſa queue eſt courte & noire, ainſi qu'une partie de ſes aîles : il a le bec & la tête comme l'étourneau, le dos, le cou & la tête de couleur cendrée : c'eſt un oiſeau gai, volage : il eſt gros comme le merle, il ſe fait entendre de loin, ſa voix eſt forte & mélodieuſe : il ne peut reſter en place, ni perché, mais pendu par ſes griffes & ſur ſa queue à la maniere des pics verts; il vole en battant des aîles & ordinairement ſeul ou avec un autre : ſa nourriture conſiſte en mouches & en araignées; il fait ſes petits dans des trous de murailles.

5°. Le GRAND PIC NOIR ou PIMAR, *picus niger maximus noſtras.* Cet oiſeau eſt le grimpereau noir d'*Albin*. *Voyez l'article* GRIMPEREAU. Le *pic cendré* eſt le *torchepot.*

6°. PICS ÉTRANGERS. On diſtingue, 1°. celui qui a le bec d'un blanc d'ivoire, une crete rouge, tout le reſte du plumage blanc mêlé de noir, on le voit dans la Caroline : celui de la Virginie a le bec plombé : 2°. le pic aux aîles dorées : 3°. celui qui a le ventre rouge : 4°. le pic velu, c'eſt-à-dire qui a le long du dos des plumes velues & variées : 5°. le pic à ventre jaune : 6°. le pic grivelé; il eſt très-petit & reſſemble aſſez au pic velu : 7°. le pic varié de Bengale; ſes couleurs qui ſont agréablement diſtribuées, tirent ſur le gris, le noir, le blanc, le rouge & le jaune : 8°. le pic rayé de S. Domingue; il a le deſſus de la tête & de la queue d'un beau couleur de roſe; ſa queue eſt noirâtre; le reſte du plumage comme au pic vert bigarré : 9° le pic jaune de Perſe : 10°. le pic vert varié de Cayenne qui n'a que trois onglets : 11°. le pic blanc de Cayenne, &c.

Il y a quantité d'autres oiſeaux qui approchent des pics & que l'on reconnoîtra facilement par les caracteres génériques que nous avons expoſés au commencement de cet article.

PICACUROBA. *Voyez* TOURTE.

PICAREL, *ſmaris.* C'eſt un petit poiſſon de mer, blanc, à nageoires épineuſes : on le nomme à Marſeille *haret*, comme qui diroit *petit hareng*, parce qu'ayant été fumé comme les autres harengs, il pique la langue quand on le mange : c'eſt une eſpece de petite *mendole blanche.* Ce poiſſon eſt de la longueur du doigt, il a le muſeau pointu, le milieu du corps marqué des deux côtés de taches noires; ſes traits ſont argentés

& dorés : on le nomme à Antibes *garon*. Les Pêcheurs le ſalent & le mettent à l'air pour deſſécher ; il y en a qui le font tremper & diſſoudre dans le ſel pour faire la ſauce que l'on appelle *garum*. Ce mets ſi vanté des Grecs & des Romains, & dont le prix égaloit celui des parfums les plus précieux, excite ſinguliérement l'appétit. *Lémery* dit que le picaret excite le lait aux nourrices, & qu'il eſt propre contre le venin du ſcorpion & du chien enragé. Ce même Auteur dit que le nom latin *ſmaris* dérive d'un mot grec qui exprime ſa blancheur ; de-là vient, ajoute-t-il, qu'on appelle en latin les hommes pâles, *ſmarides*.

PICEA ou PESSE. *Voyez à l'article* SAPIN.

PICHOT. Nom que l'on donne en Provence au cerifier. *Voyez* CERISIER.

PICHOU ou PICHON. C'eſt une eſpece particuliere de *chat putois* ou *ſauvage* qui ſe voit à la Louiſiane. M. le *Page du Pratz* dit qu'il eſt auſſi haut que le tigre, mais moins gros ; ſa peau ou fourrure eſt très-belle & eſtimée : heureuſement qu'on y en trouve peu, car cet animal chaſſe auſſi bien la volaille des baſſes-cours que les animaux des bois. Le pichou eſt le *margay*. Voyez ce mot.

PIC-VERT. *Voyez à la ſuite de l'article* PIC.

PICUIPINIMA. *Voyez* COCOTZIN.

PIE, *pica*. C'eſt un genre d'oiſeaux qui approche de celui du *coracias* & de celui des *corbeaux* par le bec, les pieds & les ongles : on en diſtingue pluſieurs eſpeces que nous citerons après avoir donné l'hiſtoire de la pie ordinaire.

1°. La PIE VULGAIRE, *pica varia & caudata*. Cet oiſeau, qui eſt très-commun en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suede & dans toute l'Europe, excepté en Laponie & dans les pays de montagnes où il eſt rare, d'où l'on peut conclure que la pie craint le grand froid ; cet oiſeau, dis-je, a depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité de la queue, dix-huit pouces de longueur ; le bec long d'un pouce & demi, noir, gros & fort ; la mâchoire ſupérieure un peu recourbée, ſaillante & pointue ; les narines un peu barbues ; la langue fourchue, noirâtre & ſemblable à celle du geai ; l'iris de couleur de noiſette pâle ; la tête, le cou, la gorge, le dos, le croupion & le bas ventre de couleur noire ; le bas du dos près du croupion, griſâtre ; la poitrine & les côtés blancs, ainſi que les premieres plumes de l'aîle ; les aîles petites à proportion de la grandeur du corps ; la queue, & les grandes plumes des

des aîles, ornées de très-belles couleurs mêlées de vert, de pourpre & de bleu, mais ſeulement aux barbes extérieures. Le pennage de l'aîle eſt taché de blanc du côté des tuyaux : la queue qui eſt faite en coin, a les deux plumes du milieu plus longues que les autres : les pieds & les ongles ſont noirs ; enfin cet oiſeau reſſemble aſſez bien au choucas, ſi l'on en ôte le blanc & la longueur de la queue ; & *Belon* dit que ſi la pie n'avoit pas le deſſous du ventre blanc, ainſi que le coin des aîles, il ne ſeroit pas facile de la diſtinguer de la corneille ; elle en a le geſte & la façon de vivre.

La pie eſt un oiſeau fort babillard, qui apprend à articuler des paroles : on prétend même qu'elle annonce la pluie, lorſqu'elle jaſe plus qu'à l'ordinaire. Cet oiſeau fait ſon nid ſur les arbres les plus élevés & les plus inacceſſibles avec une grande adreſſe, le garniſſant d'épines en toutes ſes ſurfaces extérieures, & n'y laiſſant qu'un trou fort étroit pour l'entrée. *Conſultez ce qu'en dit* Aldrovande. Cet oiſeau pond à chaque couvée cinq ou ſix œufs, quelquefois huit, chargés de taches noires : il ſe nourrit des mêmes alimens que la corneille ; il ſe jete ſur les moineaux & autres petits oiſeaux, & les mange. On ſait que ſon tempérament carnaſſier le porte à détruire non-ſeulement le gibier de vol, mais même les petits lapereaux & levrauts ; il mange auſſi les œufs des autres oiſeaux, & notamment ceux du merle & de la perdrix, dont les nids ſont ordinairement mal cachés. Des particuliers ont tiré parti de ſon appétit pour la chair vivante, en la dreſſant à la chaſſe comme on y dreſſe le corbeau. La pie a cela de particulier, qu'elle devient chauve tous les ans pendant la mue.

Nous avons dit que la pie a beaucoup de babil, ſur-tout quand on lui a coupé le filet, & qu'on la tient en cage. Elle devient auſſi familiere dans les maiſons, qu'elle eſt naturellement ſauvage dans les champs : elle n'a pas moins d'inſtinct étant privée que dans l'état ſauvage. On lui attribue de l'inclination au larcin, & l'on en raconte des hiſtoires fort étranges. En effet, quand elle eſt raſſaſiée, elle va cacher adroitement ce qui lui reſte de proviſion, pour les beſoins à venir ; elle aime auſſi à cacher juſqu'à la vaiſſelle d'argent, & l'on doit ſe méfier d'un tel voleur, qui peut cauſer beaucoup de déſordres ſur le compte des domeſtiques fideles. Elle eſt d'un tempérament chaud & laſcif : elle entre en amour dès le mois de Février & pond dans le printemps. Rien de ſi original que de la voir en colere contre les corneilles, ou même

les oiſeaux de proie qui approchent de ſon nid : elle les attaque toujours & les pourſuit en criant ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien éloignés : ſi on lui déniche de bonne heure ſa premiere couvée, elle en fait une ſeconde.

La pie marche en ſautant & remue perpétuellement la queue ; elle eſt aſſez hardie pour manger dans les auges des pourceaux, qui ſouffrent volontiers qu'elle monte ſur leur dos pour y picorer les poux qui les déſolent.

Le Docteur *Derham* a nourri une pie qui a vécu plus de vingt ans, mais qui, à cet âge, étoit tout-à-fait aveugle de vieilleſſe.

On trouve dans les *Ephémer. d'Allem. Decur. II. Ann. IV. append.* 210, une obſervation rapportée par le Docteur *Paullini* ſur une pie femelle, d'ailleurs très-ſaine, qui tous les mois, à la nouvelle lune, rendoit, pendant deux ou trois jours, du ſang aſſez copieuſement par l'anus ; à quoi il ajoute qu'il a quelquefois remarqué de ſemblables purgations menſtruelles dans des jumens, dans des truies & dans des brebis ; puis il finit par obſerver qu'un de ſes confreres a vu un paon qui, à chaque mois, dans le décours de la lune, rendoit par l'anus une pelote glaireuſe, qui, en dedans, ne contenoit qu'une infinité de petits grains de ſable que l'oiſeau avoit avalés.

La pie porte différens noms en France ſuivant les Provinces ; le plus général eſt celui d'*agaſſe :* on l'appelle auſſi *dame jaquette* ou *margot*.

Le nom latin de *pica* n'eſt pas particulier, dit *Lémery*, à la pie. Il lui eſt commun avec une maladie qui arrive ſouvent aux filles & aux femmes. C'eſt, dit-il, un appétit dépravé qui les excite à manger en ſecret des ſubſtances incapables de nourrir, & qui peuvent leur produire des obſtructions fortes, des pâles couleurs, &c. ces ſubſtances ſont du plâtre, du charbon, de la cendre, de la craie, de la cire, du poivre, &c. elles aiment auſſi à manger du marc de café & des grains de café grillé.

La chair de la pie n'eſt guere d'uſage en aliment, étant dure & coriace ; on en fait ſeulement des bouillons qui ſont d'un bon ſuc & nourriſſans. Les gens de la campagne mangent volontiers les petits, appellés *piats* ou *piots*. En Médécine, la pie eſt eſtimée propre pour l'épilepſie, la manie & la mélancolie, & ſur-tout pour la foibleſſe de la vue. Quelques Auteurs vantent beaucoup la pie mangée en ſubſtance, ſoit rôtie, ſoit bouillie.

Les *pies étrangeres* ſont, 1°. celles de *Bengale* & du *Sénégal*, elles ſont plus petites que la nôtre, leur couleur eſt noir-bleuâtre ou violet; les Indiens appellent celle de Bengale *dials-bird*, c'eſt-à-dire, *oiſeau du cadran ſolaire*. 2°. La *pie du Mexique*, *pica Mexicana*, qui apprend facilement à parler, & a une boſſe ſur le bec, un cri plaintif & ſemblable à celui des étourneaux. 3°. La *pie du Bréſil*, *pica Braſiliana*; les couleurs du plumage ſont très-joliment diverſifiées; ſon plumage inférieur eſt comme cotonneux; elle a du jaune depuis le milieu du dos juſqu'au croupion: quelques-uns donnent auſſi le nom de *pie du Bréſil* au mangeur de poivre, qui eſt le *toucan*; voyez ce mot. 4°. La *pie des Antilles*; elle a les pieds rouges & le cou bleu, ceint d'un collier blanc, avec une huppe blanche ſur la tête, le croupion jaune. 5°. La *pie de la Louiſiane* eſt d'un très-beau noir. 6°. La *pie de la Jamaïque* eſt environ un tiers plus petite que notre pie commune, dont elle a le bec, les pieds & la queue; le plumage du mâle eſt noir avec des reflets pourpres, celui de la femelle eſt brun, plus foncé ſur le dos & ſur toute la partie ſupérieure du corps, moins foncé ſous le ventre. Les pies de la Jamaïque font leurs nids ſur les branches des arbres; on en trouve dans tous les diſtricts de l'iſle, mais plus abondamment dans les lieux les plus éloignés du bruit: c'eſt de-là qu'après avoir fait leur ponte & donné naiſſance à une génération nouvelle pendant l'été, elles ſe répandent pendant l'automne dans les habitations & arrivent en ſi grand nombre, que l'air eſt quelquefois obſcurci. Elles volent auſſi en troupes l'eſpace de pluſieurs milles, & par-tout où elles ſe poſent, elles font un dommage conſidérable aux Cultivateurs. Leur reſſource pendant l'hiver, eſt de venir en foule aux portes des granges. Tout cela donne lieu de croire qu'elles ſont frugivores: cependant on remarque qu'elles ont l'odeur forte, que leur chair eſt noire & groſſiere, & qu'on en mange fort rarement. On dit qu'il y a des pies toutes blanches vers le Spitzberg. Celle de l'iſle de Papoë, *pica Papoenſis*, eſt moitié blanche & moitié noire; ſon bec & ſes ongles ſont blancs, & ſes pieds rouges.

PIE-COQUILLE ou PIE TESTACÉE. Nom donné à un coquillage univalve, eſpece de ſabot ombiliqué, dont la robe eſt à fond blanc & tachetée de noir, comme marbrée. On l'appelle quelquefois *veuve*: c'eſt le *livon* de M. *Adanſon*.

PIE-GRIECHE, *collurio*, *aut pica Græca*, eſt un genre d'oiſeau connu par-tout : on en diſtingue pluſieurs eſpeces, la *grande*, la *petite*, &c.

La premiere eſt la *grande pie-grieche griſe*, *lanius cinereus major*, ou le *grand écorcheur cendré* ; elle eſt de la groſſeur d'un merle, ornée de taches blanches aux côtés comme la *pie* ; elle a la tête groſſe & large, le bec dur, noir, gros, un peu crochu par le bout, long d'un pouce & demi, & ayant l'ouverture large ; ſa langue eſt fourchue & hériſſée de petits filets : ſon plumage eſt d'un gris cendré, elle a une ligne noire près des mâchoires, le ventre & le deſſous de la queue ſont blanchâtres ; ſa queue eſt fort longue, les deux plumes du milieu ſont noires, les quatre autres ſont blanches par les bouts : ſes jambes & ſes pieds ſont noirs, munis d'ongles crochus. Cet oiſeau repaire dans les arbriſſeaux, il fait ſon nid de mouſſe, de laine, d'herbe à coton, le fond eſt de bruyere ; il eſt garni en dedans de quelques brins de foin & de chiendent. On trouve dans ce nid ſix petits qui ne reſſemblent à la mere que par le bec, les racines de leurs plumes étant encore en tuyaux verdâtres. La pie-grieche reſte ſur des arbriſſeaux épineux, elle ſe perche toujours ſur le ſommet des branches ; & lorſqu'elle eſt poſée, elle leve ſa queue. On l'entend chanter ſur différens tons pendant l'automne ; en hiver elle n'a qu'un ton de voix qu'on entend de fort loin ; elle crie aſſez agréablement, & ſort ſouvent *houin-houin*. Les Italiens la nomment *falconello*, comme qui diroit *fauconnette*, parce qu'elle eſt au nombre des oiſeaux, & que quand elle eſt leurrée, elle a beaucoup de courage à la chaſſe. Cet oiſeau ne ſe nourrit pas ſeulement d'inſectes, il mange aſſez ſouvent des petits oiſeaux, comme des pinçons, des roitelets ; il eſt ſi hardi, qu'il attaque les merles, les grives, & les tue.

La *petite pie-grieche*, *pica Græca minor*, *aut lanius minor*, ſe nomme auſſi *pie ancrouelle* ou *pie eſcraye* ; elle ne differe de la précédente que par la grandeur ; la couleur du plumage eſt fauve & plus madrée ; ſa couvée eſt plus nombreuſe. Elle tient ſa proie dans une de ſes pattes, & la mange appuyée ſur une jambe à la maniere du perroquet. Lorſque cet oiſeau a peur, il pouſſe un cri effrayant, remue la queue d'un côté & d'autre & la tient élevée. Il extermine les mulots, les campagnols & les ſouris, tant dans les terres labourables que dans les

jardins. Il ſe tient ſuſpendu en l'air à la maniere de cercerelles : il vient ſouvent ſe percher ſur les chardons, & indifféremment ſur toutes ſortes de tiges quand il a manqué ſa proie (*Belon*).

Il y a encore la *pie-grieche totalement blanche des Alpes ;* l'eſpece appellée l'*écorcheur* à tête rouge, ou la *pie-grieche rouge*, ou la petite *pie matageſſe*. On trouve auſſi des pies-grieches dans preſque toutes les Indes, en Amérique & en Afrique ; leurs couleurs ſont très-riches. Il y a la pie-grieche noire de la Caroline : *voyez* FINGAH. L'*écorcheur de Madagaſcar* eſt une pie-grieche, ainſi que la *rouge-queue* de Bengale dont le bout du bec ſupérieur eſt très-arqué : à l'égard de la pie-grieche rouge du Sénégal, *voyez* GONOLEK.

Tout ce que nous venons de dire ſur les pies-grieches ſe trouve aſſez confirmé dans la belle deſcription qu'en donne M. *de Buffon*. Cet Hiſtorien Philoſophe dit que ces oiſeaux, quoique petits, quoique délicats de corps & de membres, doivent néanmoins par leur courage, par leur large bec, fort & crochu, & par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiſeaux de proie, même des plus fiers & des plus ſanguinaires. On eſt toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grieche combat contre les pies, les corneilles, les cercerelles, tous oiſeaux beaucoup plus grands & beaucoup plus forts qu'elle ; non-ſeulement elle combat pour ſe défendre, mais ſouvent elle attaque & toujours avec avantage, ſur-tout lorſque le couple ſe réunit pour éloigner de leurs petits les oiſeaux de rapine ; elles n'attendent pas qu'ils approchent, il ſuffit qu'ils paſſent à leur portée pour qu'elles aillent au devant ; elles les attaquent à grands cris, leur font des bleſſures cruelles, & les chaſſent avec tant de fureur, qu'ils fuient ſouvent ſans oſer revenir : & dans ce combat inégal contre d'auſſi grands ennemis, il eſt rare de les voir ſuccomber ſous la force ou ſe laiſſer emporter : il arrive ſeulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiſeau contre lequel elles ſe ſont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chûte & la mort de tous deux. Auſſi les oiſeaux de proie les plus braves les reſpectent, les milans, les buſes, les corbeaux paroiſſent les craindre & les fuir plutôt que les chercher. Rien dans la Nature ne peint mieux la puiſſance & les droits du courage que de voir ce petit oiſeau qui n'eſt guere plus gros qu'une forte alouette ou qu'un merle, voler de pair

avec les éperviers, les faucons & tous les autres tyrans de l'air ſans les redouter, & chaſſer dans leurs domaines ſans craindre d'en être punis; car quoique les pies-grieches ſe nourriſſent communément d'inſectes, elles aiment la chair de préférence, elles pourſuivent au vol tous les petits oiſeaux; on en a vu prendre des perdreaux & de jeunes levrauts; les grives, les merles & les autres oiſeaux pris au lacet & au piege, deviennent leur proie la plus ordinaire, elles les ſaiſiſſent avec les ongles, leur crevent la tête avec le bec, leur ſerrent & déchiquetent le cou, & après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépécer à leur aiſe, & en emporter dans leurs nids les débris en lambeaux.

M. *de Buffon* ajoute qu'on peut réduire à trois eſpeces principales les pies-grieches de notre climat; ſavoir, la *pie-grieche griſe*, la *pie-grieche rouſſe* & la *pie-grieche* appellée vulgairement l'*écorcheur*.

La *pie-grieche griſe* ou la *grande pie-grieche* nourrit ſes petits de chenilles & d'autres inſectes dans les premiers jours, & bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que le pere leur apporte avec un ſoin & une diligence admirables: bien différente des autres oiſeaux de proie, qui chaſſent leurs petits avant qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir d'eux-mêmes, la pie-grieche garde & ſoigne les ſiens tout le temps du premier âge, & quand ils ſont adultes, elle les ſoigne encore; la famille ne ſe ſépare point, on les voit voler enſemble pendant l'automne entier & encore en hiver, ſans qu'ils ſe réuniſſent en grande troupe; chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement compoſée du pere, de la mere & de cinq ou ſix petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix & chaſſent de concert, juſqu'à ce que le ſentiment ou le beſoin d'amour, plus fort que tout autre ſentiment, détruiſe les liens de cet attachement & enleve les enfans à leurs parens; la famille ne ſe ſépare que pour en former de nouvelles. Il eſt aiſé de reconnoître les pies-grieches de loin, non-ſeulement à cauſe de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol qui n'eſt ni direct ni oblique à la même hauteur, & qui ſe fait toujours de bas en haut & du haut en bas alternativement & précipitamment.

La *pie-grieche rouſſe* ou la petite pie-grieche, eſt un oiſeau de paſſage, au lieu que la pie-grieche griſe reſte dans le pays. On voit chaque

famille de pie-grieche rouſſe partir vers le commencement de Septembre, mais ſans faire de longs vols. Cette eſpece de pie-grieche n'eſt pas abſolument mauvaiſe à manger.

PIE DE MER, *pica marina Gallorum & Anglorum.* Nous avons parlé de cet oiſeau au mot BÉCASSE DE MER.

PIE DE MER A GROS BEC, *pica marina*, eſt un oiſeau de paſſage de la grandeur d'un canard domeſtique. Il eſt long d'un pied, mais ſon envergure l'eſt de deux. Le bec eſt court, large & applati de côté d'une maniere oppoſée à celui des canards; il eſt triangulaire & pointu: la mâchoire ſupérieure eſt arquée par le bout, le bec eſt griſâtre à ſa racine & rougeâtre vers la pointe: le plumage eſt noir, la poitrine blanche & la tête tachetée de cette couleur: les aîles ſont compoſées de plumes courtes, néanmoins l'oiſeau vole fort vîte près de la ſurface de l'eau: les jambes & les pieds ſont d'un rouge jaunâtre & placés en arriere comme dans les plongeons ordinaires, de maniere que l'oiſeau ſemble marcher en s'appuyant perpendiculairement ſur la queue; il lui manque le doigt de derriere. Ces oiſeaux pondent leurs œufs ſans nids, mais à raſe terre ou dans des trous de lapins, qu'ils chaſſent exprès pour s'en emparer; leur ponte n'eſt que d'un œuf; ſi on ôte cet œuf, l'oiſeau en pond un autre, & toujours de même juſqu'au cinquieme: cet œuf eſt très-gros, eu égard au volume de l'animal. On rencontre ces pies de mer dans les Iſles déſertes, près des côtes de la mer, aux environs de Scarboroug, de Tenby, &c. Elles s'en vont en automne & reviennent au printems pour pondre.

Albin dit qu'il ſe trouve parmi ces oiſeaux des avant-coureurs qui vont reconnoître les endroits qu'ils ont coutume de choiſir pour couver, & qui examinent ſi tout y va bien. S'il arrive que la ſaiſon ſoit orageuſe ou ſujette aux tempêtes & que la mer ſoit agitée, on en trouve un grand nombre jetés ſur les côtes, qui ſont maigres & affamés juſqu'à en mourir; car à moins que la mer ne ſoit calme, ils ne peuvent pourſuivre leur route, ni ſe pourvoir de nourriture qui eſt de poiſſon.

PIE-MERE. *Voyez à l'article* HOMME.

PIECES ANATOMIQUES INJECTÉES. Les cabinets des Curieux renferment aujourd'hui des animaux ou parties d'animaux écorchées & conſervées comme au naturel au moyen de l'injection; parmi ces pieces injectées on admire plus volontiers celle de l'homme: en effet

la connoiſſance la plus intéreſſante à l'homme, eſt l'homme même. Dès les premiers momens de l'anatomie, l'œil curieux découvrit dans la diſſection des corps tous les reſſorts de la machine animale ; l'art de l'injection répandit un plus grand jour ſur les découvertes de l'anatomie. Le voile qui cachoit la marche de la Nature fut ſoulevé ; des liqueurs colorées & injectées dans les vaiſſeaux, pénétrerent juſque dans les plus petites ramifications des arteres & des veines. On apperçut diſtinctement les anoſtomoſes ; mille vaiſſeaux imperceptibles qu'on ne ſoupçonnoit point, furent reconnus, & le ſyſtême admirable de la machine hydraulique vivante fut dévoilé. Ce n'eſt qu'à force de travail & par des eſſais ſouvent réitérés qu'on eſt parvenu à injecter les pieces anatomiques. Les Anciens n'avoient d'autre maniere de conſerver la forme & le diametre des vaiſſeaux ſanguins qu'en les rempliſſant d'air : à ce procédé inſuffiſant on ſubſtitua dans le ſiecle dernier l'injection des matieres colorées ; le bleu donna le ſang veineux, le rouge donna le ſang artériel....

PIED ou PIÉ, *pes*. Partie de l'animal qui lui ſert à ſe ſoutenir & à marcher & qui eſt l'inſtrument du mouvement progreſſif. Les animaux ſe diſtinguent par rapport au nombre de leurs pieds, en *bipedes*, comme les oiſeaux ; en *quadrupedes*, comme les chevaux & autres bêtes à quatre pattes ; en *polypedes* ou *centipedes* ou *millepedes*, comme quelques inſectes. Quelle variété dans l'arrangement des pieds des animaux ! il ſuffit d'examiner & de comparer ceux de l'écreviſſe, de la taupe, de la ſauterelle, du cormoran, des canards, &c. Le pied de l'homme eſt très-différent de celui de quelque animal que ce ſoit, & même de celui du ſinge, qui eſt plutôt une main qu'un pied. Enfin c'eſt une choſe remarquable de voir avec combien d'exactitude les jambes & les pieds de tous les oiſeaux aquatiques répondent à leur maniere de vivre.

PIED D'ALEXANDRE. *Voyez au mot* PYRETRE.

PIED D'ALOUETTE, *delphinium*, eſt une eſpece de plante appellée *conſoude Royale*, que l'on cultive dans les jardins pour l'ornement. On en diſtingue deux eſpeces.

La premiere eſt le *delphinium hortenſe flore majore & ſimplici* des Botaniſtes. C'eſt une plante rameuſe qui pouſſe des feuilles découpées, & preſqu'auſſi déliées que celles du fenouil. Ses ſommités ſont garnies de belles fleurs rangées par ordre en maniere d'épi de diverſes couleurs ; chacune de ces fleurs eſt compoſée de pluſieurs feuilles inégales, dont

cinq

cinq ſont plus grandes que les autres & diſpoſées en rond ; la ſupérieure s'alonge ſur le derriere en maniere d'éperon, qui reçoit l'éperon d'un autre feuille : à ces fleurs ſuccedent des fruits compoſés de trois graines noirâtres qui renferment des ſemences anguleuſes, noires, ameres au goût. Cette plante eſt, dit-on, aſtringente, conſolidante & vulnéraire ; elle provoque l'accouchement, mais elle n'eſt guere d'uſage.

La ſeconde eſt le *calcatrippa*. Elle pouſſe une tige rameuſe, haute d'un pied : ſes feuilles ſont très-découpées & d'un vert noirâtre : ſes fleurs ſont panachées de bleu, de blanc & de rouge. Cette plante a les mêmes propriétés que la précédente ; on ne s'en ſert pas davantage en Médecine : on leur ſubſtitue une eſpece de PIED D'ALOUETTE SAUVAGE, *delphinium ſegetum*, lequel vient naturellement dans les blés, & qui a pour le moins autant de vertu.

Les Fleuriſtes ſe réſervent les deux autres eſpeces pour l'ornement des jardins, à cauſe de la grande beauté de leurs fleurs. On les ſeme en automne en pleine terre, ou dans les plates-bandes, & au large.

Cette plante une fois introduite dans les jardins, ſe ſeme d'elle-même, & ſouvent on eſt obligé d'en arracher une grande quantité au printems.

PIED D'ANE. On nomme ainſi une eſpece d'huître dont la forme de la coquille a beaucoup de reſſemblance avec la corne du pied de l'âne. Le fond intérieur eſt blanc, le deſſus eſt armé de longues pointes, couleur de roſe vif & d'orangé, quelquefois blanches, ainſi que la robe qui eſt ſouvent marquée par traits en zig-zag : ſa charniere conſiſte en deux boutons arrondis qui renferment le ligament, diſpoſés de maniere que les boutons de la valve ſupérieure ſont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les boutons de cette derniere ſe logent dans les trous de la ſupérieure. Le ligament qui eſt d'une nature coriace, ſe trouve entre les boutons, & ſert à la charniere des deux valves. Cette huître eſt une eſpece de *ſpondyle*.

PIED DE CHAT. *Voyez* HERBE BLANCHE.

PIED DE CHEVRE. C'eſt la petite angélique ſauvage.

PIED DE COQ EGIPTIEN. Cette petite plante d'Egypte genouillée & rampante eſt le *gramen dactylon Ægyptiacum* de *Parkinſon*. Cette plante eſt d'uſage médecinal en Egypte.

PIED-DE-GRIFFON ou POMMELÉE, ou HERBE DE CRU, *helleborus niger fœtidus* eſt une eſpece d'*hellebore noir commun*, qui vient,

communément à la campagne, & qui differe du véritable par ſa tige d'un vert rougeâtre, plus haute, plus chargée de feuilles & de fleurs, & par ſes racines tout-à-fait blanches, cependant noires en dehors. Ses feuilles ſont étroites & ſes fleurs verdâtres : elle fleurit en Février. Ses racines fibreuſes ſervent à faire des ſetons ; ſes fruits ſont compoſés de pluſieurs graines membraneuſes, ramaſſées en maniere de tête, & renfermant des ſemences arrondies & noirâtres : elles mûriſſent en Juin.

Les gens de la campagne emploient quelquefois la racine du *pied-de-griffon* pour ſe purger ; mais ce n'eſt pas ſans danger. Il y a des perſonnes qui s'en ſervent avec ſuccès pour détruire la fluxion des yeux : pour cela ils percent le bout de l'oreille & y lardent enſuite un brin de cette racine. Mais l'uſage le plus ordinaire eſt de traverſer le fanon, c'eſt-à-dire la peau qui pend ſous la gorge des bœufs malades, d'un gros brin de cette racine en forme de ſeton ; ce qui y attire un écoulement abondant de ſéroſité, qui les guérit ſouvent de leurs maladies.

PIED-DE-LIEVRE, *lagopus vulgaris aut pes leporis*, eſt le petit treſle des champs. *Voyez l'article* TREFLE.

PIED-DE-LION, *alchimilla vulgaris*, eſt une plante qui ſe plaît aux lieux herbeux & humides, dans les prés, le long des vallées & à l'adoſſement des hautes montagnes. Sa racine ſe répand obliquement ; elle eſt de la groſſeur du petit doigt, fibreuſe, noirâtre & aſtringente ; elle pouſſe un grand nombre de feuilles attachées à de longues queues, velues, ſouvent couchées à terre, crêpées, dentelées & partagées en huit ou neuf angles, avec autant de nervures. Du milieu de la plante s'élevent des petites tiges, hautes d'environ un pied, rondes, velues & rameuſes, portant à leurs ſommets un bouquet de fleurs étoilées d'un vert pâle, à pétales ou ſans corolle : elles contiennent quatre étamines & un piſtil ; le calice eſt en cloche découpée en huit ſegmens alternativement inégaux. A ces fleurs ſuccedent des ſemences menues, jaunâtres, luiſantes & arrondies.

On met cette plante au nombre des vulnéraires aſtringentes : elle a la vertu de réunir les levres des plaies, d'épaiſſir le ſang diſſous, d'arrêter les regles trop abondantes, & de guérir la diſſenterie. C'eſt un remede fort utile dans le crachement & le piſſement de ſang, & pour les poulmons ulcérés. *F. Hoffmann* dit qu'il y a des filles qui ſavent ſe ſervir adroitement de la décoction de pied-de-lion, dont elles font un demi-bain pour réparer & rappeler les ſignes extérieurs d'une virginité

perdue. Elles tâchent auſſi, par cette même décoction, de rendre fermes & élaſtiques leurs mamelles ; elles trempent un linge dans la décoction de cette plante, elles l'appliquent ſur le ſein : au défaut de ces feuilles elles prennent celles du petit myrte, &c. *Voyez* MYRTE. Cette plante qui a auſſi l'avantage de pouvoir réuſſir dans des terres montagneuſes & ingrates, fournit un excellent pâturage, qui procure aux vaches un lait très-abondant.

PIED-DE-LIT. Nom que l'on donne à une eſpece d'origan appellé *baſilic ſauvage*. Voyez BASILIC.

PIED ou PATTE-DE-LOUP. *Voyez l'article* MOUSSE.

PIED-D'OISEAU. *Voyez* ORNITHOPODE.

PIED-DE-PIGEON. *Voyez* BEC-DE-GRUE.

PIED-DE-POULE, *gramen dactilon radice repente, ſive officinarum.* TOURNEF. C'eſt une eſpece de chiendent. *Voyez ce mot.* On donne auſſi ce nom à une eſpece d'*ortie rouge annuelle*. Voyez l'article ORTIE.

PIED ROUGE ou BEC-DE-HACHE. Les habitans de la Louiſiane donnent ce nom à un oiſeau qui habite communément les bords de la mer & les lacs ſalés, où il ſe nourrit de poiſſon & de coquillages. Son bec eſt très-fort, & fait en taillant de hache de haut en bas ; ſon plumage, quoique peu varié, eſt aſſez beau. On a remarqué qu'il ne paroît dans les terres que pour annoncer quelque grand orage, qui ne manque pas de ſe paſſer ſur la mer (*Le Page Dupratz*).

PIED-DE-VEAU, *arum*. Plante dont M. *de Tournefort* diſtingue trente-quatre eſpeces : nous n'en citerons ici que deux principales qui ſont d'uſage dans les boutiques, & qui, ſuivant M. *Deleuze*, ne ſont que deux variétés de la même eſpece.

1°. Le PIED-DE-VEAU SANS TACHE, *arum vulgare non maculatum*. Sa racine eſt tubéreuſe, charnue, de la groſſeur du doigt, blanche, âcre au goût, remplie d'un ſuc laiteux & un peu fibrée ; ſes feuilles ſont longues de neuf pouces, triangulaires, vertes, luiſantes & veinées : il s'éleve d'entr'elles une petite tige ronde, haute d'un pied & demi, cannelée, laquelle porte en ſon ſommet une fleur à une ſeule feuille, coupée en langue & roulée en maniere de cornet : il ſuccede à cette fleur des baies rouges raſſemblées en une tête oblongue. Ces baies ſont molles, pleines d'un ſuc purpurin, & renfermant deux petites ſemences arrondies ; toute la plante a une ſaveur fort âcre.

Le genre de l'*arum*, dit M. *Deleuze*, eſt remarquable par l'appareil

ſingulier de la fructification, formé d'une *ſpathe* en cornet aſſez ample, ſouvent colorée intérieurement, du fond de laquelle s'éleve une colonne charnue, environnée à ſa baſe des embryons des graines rangées en anneau: un peu plus haut eſt un pareil anneau d'étamines, dont les antheres ſont attachées immédiatement à la colonne. L'intervalle entre les ovaires & les étamines eſt garni de quelques filets: la colonne ſe termine par une maſſe charnue, oblongue, cylindrique & ordinairement colorée.

2°. Le PIED-DE-VEAU MARQUÉ DE TACHES, ou le PIED-DE-VEAU D'ITALIE, *arum maculatum vulgare*, *maculis candidis vel nigris*. Il differe du précédent en ce que ſes feuilles ſont marquetées de taches blanches ou noires: l'un & l'autre naiſſent dans les forêts, aux lieux ombrageux & champêtres. Il n'y a guere que leur racine d'uſage en Médecine: elle eſt douée, étant verte, d'une très-grande acrimonie qui fait beaucoup d'impreſſion ſur la langue; elle eſt gluante & farineuſe; elle eſt bien moins violente étant deſſéchée. *Lémery* dit qu'en temps de diſette on fait du pain de racine d'*arum*, comme on en fait avec la racine d'aſphodele. *Voyez ce mot.* Nous diſons que lorſque la racine d'*arum* eſt fraîche, ſon ſuc eſt âcre & brûlant; il faut apparemment que ce ſuc qui occaſionne cette cauſticité, s'évapore & ſe diſſipe pour parvenir à en faire un pain non mal-faiſant. On lit dans les *Tranſactions Philoſophiques* des obſervations faites avec le microſcope ſur le ſuc d'*arum*; examiné au microſcope, il parut à l'Obſervateur, qui en mit quelques gouttes ſur un morceau de papier bleu, qu'une partie paſſa à travers le papier; ce qui reſta ſur le papier lui parut compoſé d'une multitude infinie de corps reſſemblans à des lames de couteau. La figure de ces corps eſt due à la partie ſaline, qui n'eſt plus de même nature dans la poudre féculente qu'on en fait. La poudre de cette racine rétablit l'appétit: elle guérit ſouvent les fievres intermittentes; elle eſt fort utile dans les maladies chroniques, en diſſipant la jauniſſe, les pâles couleurs, & levant les obſtructions des viſceres; enfin elle convient ſinguliérement pour l'hydropiſie & pour la mélancolie hypocondriaque: la doſe en eſt depuis un demi-gros juſqu'à un gros. Cette racine eſt très-utile, dit M. *Bourgeois*, dans l'aſthme pituiteux, en fondant les matieres glaireuſes amaſſées dans les glandes bronchiales. C'eſt encore un excellent remede pour les eſtomacs foibles & remplis de glaires attachées à leurs parois: elle fait la baſe de l'excellente poudre ſtomachique de *Birckman*, dont on fait un

uſage très-fréquent dans la pratique. *Tragus* aſſure que la pulpe de la racine d'*arum* fraîche eſt un excellent antidote pour les poiſons & la peſte. Il y a des Dames qui préparent des eaux diſtillées des racines de pied-de-veau pour ſe farder, pour faire diſparoître les rides du viſage & réparer les torts de la vieilleſſe. On en fait auſſi une fécule qui eſt propre aux mêmes uſages; car on dit qu'elle rend la peau brillante: nous en avons vu ſur la toilette de pluſieurs Dames. Dans le Poitou, les femmes de la campagne font une maſſe des tiges & des racines de cette plante fleurie, qu'elles coupent menue, & qu'elles macerent pendant trois ſemaines dans l'eau qu'elles renouvellent tous les jours: elles pilent cette maſſe & la font ſécher; enſuite elles s'en ſervent au lieu de ſavon pour nétoyer leur linge. *J. Ray* prétend que ce ſecret n'eſt pas inconnu dans quelques endroits de l'Angleterre.

L'ARUM montant d'Amérique à grandes feuilles percées, *arum hederaceum, amplis foliis perforatis*, s'attache au tronc des arbres de la même maniere que nos lierres: c'eſt le bois de couleuvre des Antilles.

L'ARUM d'Amérique à feuilles de fleche, *arum Americanum, arboreſcens, ſagittariæ foliis*, porte un fruit qui pique la langue, tandis que ſa racine eſt douceâtre & d'un aſſez bon goût; c'eſt l'*arum eſculentum, ſagittariæ foliis viridi-nigricantibus* de *Sloane*.

PIED-DE-VENT. Phénomene dont on trouve la deſcription dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1732*, & qu'on doit ranger dans la claſſe de ceux que les nuées repréſentent par leur différente ſituation. La diſpoſition de ce météore eſt l'arrangement naturel que lui donne le vent, & qui, ſuivant les regles de l'Optique, nous paroît affecter ſenſiblement telle & telle figure.

PIERRES, *lapides*. Les pierres ſont compoſées de ſubſtances terreuſes ou ſablonneuſes, endurcies au point de ne plus s'amollir dans l'eau. Selon que les parties qui les compoſent ſont plus ou moins atténuées & homogenes, elles ſont plus ou moins étroitement liées les unes aux autres. Les pierres doivent donc leur origine à l'affluence, aux dépôts & aux couches ſucceſſives & externes des particules intégrantes de la terre ou du ſable: il entre auſſi quelquefois dans leur compoſition d'autres particules hétérogenes; le véhicule de ces différentes parties qui concourent enſemble à former les pierres, eſt un liquide; les principes moteurs ſont l'air & le feu: la cauſe de leur liaiſon eſt la preſſion des autres corps & la cohéſion & l'attraction des parties ſimilaires, qui

croiſſent en raiſon du contact & des ſurfaces. Toutes les pierres ſe forment par juxta-poſition.

Parmi les pierres, les unes ſont tendres comme le talc, ou poreuſes comme la ponce; d'autres ſont dures, & ne peuvent être travaillées qu'avec l'acier & l'émeril, comme l'agate & le jaſpe, ou même avec la poudre de diamant, comme les plus belles pierres précieuſes.

Toutes les pierres varient beaucoup pour la figure, le tiſſu, la grandeur de leur maſſe, les couleurs & les propriétés. Les unes ſont opaques, irrégulieres ou informes & communes; les autres ſont tranſparentes, configurées & précieuſes; les unes ſont ſimples, d'autres compoſées. En général, elles ne different des terres que par la dureté & la liaiſon des parties, toutes circonſtances qui ſont l'effet du temps & du haſard. Les pierres ſe diviſent ſelon leur eſſence en cinq ordres principaux, que l'on détermine facilement par les expériences ſuivantes, & qui donnent toujours une diviſion méthodique plus conſtante que celle qui eſt établie d'après le coup-d'œil extérieur.

Le premier renferme les pierres argileuſes, *petræ argilloſæ;* elles ne font point d'efferveſcence avec les acides, mais elles durciſſent au feu ordinaire: *voyez* ARGILE.

Le deuxieme comprend les pierres calcaires, *lapides calcarei;* elles ſe diſſolvent avec efferveſcence dans les acides, perdent leur liaiſon dans le feu, & s'y réduiſent en chaux: *voyez* PIERRE A CHAUX.

Le troiſieme contient les pierres gypſeuſes ou à plâtre, *lapides gypſei;* elles ne ſe diſſolvent point dans les acides, mais elles forment du plâtre par l'action du feu: *voyez le mot* GYPSE.

Le quatrieme comprend les pierres igneſcentes ou ſcintillantes, *lapides igneſcentes aut ſcintillantes;* elles ne ſont point attaquées par les acides & n'éprouvent que peu ou point d'altération au feu: mais frappées contre l'acier, elles produiſent des étincelles: *voyez* CAILLOU, AGATE, JASPE, QUARTZ, CRISTAL, &c.

Le cinquieme renferme les pierres fuſibles par elles-mêmes au degré du feu où les précédentes ont réſiſté; elles ne font point de feu avec le briquet; elles ſont ordinairement très-peſantes: *Voyez* SPATH FUSIBLE. Dans notre Minéralogie nous avons donné à ce genre de pierres le nom de *pierres médiaſtines.* Ce ſont des pierres vitreuſes, *lapides vitreſcentes.* Conſultez maintenant l'article *Terre vitrifiable.* Il y a auſſi l'ordre des *Pierres de roches agrégées.*

PIERRE ACIDE, *oxipetra*, eſt la mine d'alun pierreuſe : *voyez* ALUN & PYRITE D'ALUN.

PIERRE D'ÆLAND. Eſpece de marbre fort dur d'un rouge mat, rempli de coquilles & ſur-tout d'orthocératites, lequel ſe trouve dans l'Iſle d'Æland dans la mer Baltique, vis-à-vis de la ville de Calmar, où il y en a des couches immenſes, & dont on fait des tables, des chambranles de cheminées, &c.

PIERRE D'AIGLES. *Voyez* ETITES.

PIERRE A AIGUISER, appellée *naxienne:* voy. PIERRE A RASOIR.

PIERRE A AIGUISER DE TURQUIE. *Voyez le mot* GRAIS DE TURQUIE *à l'article* GRAIS.

PIERRE D'AIMANT. *Voyez* AIMANT.

PIERRE D'ALCHERON. On donne ce nom à la pierre qui ſe trouve dans la veſſie du fiel des bœufs. *Voyez les mots* BÉZOARD & BŒUF.

PIERRE ALECTORIENNE ou PIERRE DE COQ, *gemma alectoria.* Eſpece de pierre qui ſe forme dans l'eſtomac & dans le foie des coqs, & même des chapons: celles qui ſe trouvent dans le foie ſont les plus groſſes. Celles de l'eſtomac ſont la plupart aſſez ſemblables aux ſemences de lupin pour la figure, & à une feve pour la grandeur; leur couleur eſt d'un gris obſcur: il s'en trouve qui ſont cannelées & rougeâtres.

PIERRE D'ALTORF. Nom que l'on donne aujourd'hui à une eſpece de marbre coquiller, nouvellement découvert aux environ d'Altorf. Ce marbre contient beaucoup de cornes d'Ammon, qui ſont quelquefois métalliſées, & une quantité de bélemnites & d'impreſſions de différens coquillages On vient d'établir, près de Nuremberg, une fabrique où l'on travaille cette eſpece de marbre dont on fait des tables d'une grande beauté par la moſaïque charmante qu'y font appercevoir les coquilles foſſiles, &c.

PIERRE DES AMAZONES. *Voyez à l'article* JADE.

PIERRE DES AMPHIBIES. Dans cet ordre d'animaux le ſerpent cobra, la tortue, le caſtor, le cayman, &c. fourniſſent des eſpeces de *bézoards* ou *calculs.* Voyez ces mots.

PIERRE DES ANIMAUX. On donne ce nom au bézoard ou calcul, ainſi qu'à toutes les eſpeces de pierres qui ſe trouvent ou dans les reins ou dans la veſſie, &c. de pluſieurs animaux : *voy. le mot* BÉZOARD. Il n'eſt pas rare de rencontrer encore une pierre ſous la langue de l'homme. Voyez

dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, tome III, page 460*, une Diſſertation de M. *Louis*, &c.

PIERRE DE L'APOCALYPSE. *Voyez* OPALE.

PIERRE APIRE. C'eſt celle qui a la propriété de réſiſter à la plus grande action du feu des fourneaux ſans en recevoir d'altération ſenſible, c'eſt-à-dire, qui ne doit éprouver, de la part du feu, ni fuſion, ni aucun autre changement, tel eſt le quartz pur, le criſtal de roche: &c. *Voyez ces mots.*

On nomme *pierre réfractaire* celle qui a également la propriété de réſiſter à la violence du feu ſans ſe fondre, quoiqu'elle éprouve d'ailleurs des altérations conſidérables: telles ſont, plus ou moins, les pierres calcaires, les amiantes, les mica, les talcs, les pierres ollaires, &c. Il ſuit de là, comme le dit très-bien l'Auteur du dictionnaire de Chimie, que toute ſubſtance réfractaire n'eſt point apyre. Au reſte toutes les pierres ne ſont réfractaires, ou même apyres, que relativement au degré du feu qu'on leur fait ſubir.

PIERRE ARBORISÉE. *Voyez à l'article* AGATE & DENDRITE.

PIERRE ARGILEUSE. *Voyez au mot* PIERRES & *à l'article* ARGILE.

PIERRE D'ARITHMÉTIQUE. Pierre ainſi nommé parce qu'on y voit un ou pluſieurs chiffres fort bien repréſentés par la Nature. On appelle *pierre de l'alphabet* celle qui repréſente une ou pluſieurs lettres de l'alphabet.

PIERRE D'ARMÉNIE ou ARMÉNIENNE ou MÉLOCHITE, *lapis Armenus.* On l'appelle quelquefois *pierre d'azur femelle* ou *azur Occidental.* Voyez AZUR *au mot* LAPIS LAZULI. Cette pierre eſt graveleuſe, opaque, bien moins dure que celle du lapis, recevant un poli terne, d'un bleu verdâtre ou obſcur, privé des parties pyriteuſes ou auriferes qui ſe trouvent quelquefois dans le lapis oriental. Comme certains caracteres extérieurs rapprochent quelquefois la pierre Arménienne du vrai lapis, il ne doit pas paroître étonnant que quelques Marchands Juifs & Turcs les vendent ſouvent l'une pour l'autre aux perſonnes qui n'ont pas une grande connoiſſance de ces ſortes de pierres (ici la friponnerie eſt en rivalité avec l'ignorance). Cependant la vraie pierre Arménienne differe eſſentiellement du lapis, en ce qu'elle ſe calcine au feu, qu'elle s'y vitrifie facilement, & que ſa couleur s'y détruit. La poudre bleue qu'on en retire eſt auſſi bien inférieure en beauté & en durée à celle de l'outre-mer; mais elle eſt, en revanche, de toutes

les

les pierres colorées en bleu, celle dont on retire le plus abondamment du cuivre de la meilleure eſpece. C'eſt communément avec cette pierre qu'on fait le bleu de montagne factice des boutiques. On s'en ſert auſſi en peinture & en teinture; on la vend ſouvent ſous le nom de cendre verte, ſur-tout quand elle eſt en poudre & préparée par cette même préparation de la pierre Arménienne, qui eſt décrite dans notre Minéralogie: on en tire d'abord le *petit outremer* ou la poudre d'azur commun, puis la *cendre verte*, enſuite le *vert de terre*, & enfin le *vert d'eau*; toutes drogues dont les Marchands de couleurs ſont un grand débit.

La pierre d'Arménie, qui ne ſe trouvoit autrefois qu'en Arménie, ſe rencontre aujourd'hui dans les pays de Naples, du Tirol, de Boheme, de Wirtemberg: on en trouve auſſi en Auvergne. *Lémery* dit que cette pierre en poudre eſt un purgatif bon pour les maniaques; mais on ne peut trop redouter de ſemblables remedes, à moins que ce ne ſoit pour l'extérieur.

PIERRE D'ARQUEBUSADE, eſt la pyrite de ſoufre. *Voyez le mot* PYRITES.

PIERRE ASSIENE ou D'ASSO, *lapis aſſius aut ſarcophagus.* C'eſt une pierre peu peſante, friable, veinée, couverte d'une poudre farineuſe, jaunâtre & légere, ſalée & un peu piquante: cette pierre ſe trouve ſouvent en Italie. *Lémery* dit que les Anciens s'en ſervoient pour conſtruire leurs ſépulcres, afin que les parties charnues des morts fuſſent promptement conſumées par cette pierre, avant qu'elles euſſent le temps de ſe corrompre. La fleur (l'efflorescence) de cette pierre nétoient les vieux ulceres & les cicatrices. Cette pierre a tiré ſon nom d'une ancienne Ville nommée autrefois *Aſius*, où l'on s'en ſervoit pour les tombeaux des morts qu'on y apportoit. Toutes les eſpeces de pierre aſſienne ou de ſarcophage, que nous avons vues, étoient de la mine d'alun en efflorescence.

PIERRE ATRAMENTAIRE. On donne ce nom à diverſes pierres vitrioliques. *Voyez au mot* VITRIOL.

PIERRE D'AVANTURINE. *Voyez* AVANTURINE.

PIERRE D'AZUR, *Voyez* LAPIS LAZULI, *& le mot* AZUR.

PIERRE DE BASALTE. Dans l'envoi des minéraux que Guſtave III, Roi de Suede, a fait à S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, nous avons examiné avec ſoin les ſubſtances qui y ſont déſignées ſous le nom de *baſalte*, & il y en a une belle ſuite très-variée par la figure, la

couleur, la dureté, le brillant & les gangues tant pierreuſes que métalliques. Nous avons reconnu que ce nom eſt appliqué tantôt au ſpath fuſible, tantôt au *ſchorl* criſtalliſé en aiguilles priſmatiques, & ſemblable à celui qui ſe trouve dans le criſtal de Madagaſcar, tantôt à l'asbeſte coloré, à la *zéolite* en rayons concentriques; ceux-ci ſont tendres, & on les déſigne ſous le nom de *baſalte ſpatique*. Il y en a qui reſſemblent à la roche de corne en canons, au trapp, au *horn-blende*, à la fauſſe galene noirâtre, au feld-ſpath en feuillets parallélogrames & de couleur hépatique, au wolfram ou ſtrié ou en écailles; ceux-ci ſont durs. Ces pierres ont pour matrice ou gangue, tantôt le quartz, le ſpath calcaire, la pyrite cuivreuſe, l'asbeſte, le mica, la ſtéatite, la pierre ollaire; elles ſont preſque toujours accompagnées de fer, quelquefois de grenats impurs, & ſe trouvent dans les minieres de fer, quelquefois dans celles de cuivre, rarement dans celles d'argent. En général ces baſaltes envoyés de Suede, tiennent de la nature du *ſchirl*: voyez ce mot. Ils ne reſſemblent aucunement aux baſaltes de Blaud & Saint-Sandoux en Auvergne.

PIERRE DE BŒUF. *Voyez* PIERRE D'ALCHERON & BÉZOARD.

PIERRE DES BESTIAUX, *bulithes*. On en trouve quelquefois dans l'eſtomac des vaches & des bœufs; & on a lieu de croire que ces animaux les ont avalées. Il ne faut pas confondre ces ſortes de pierres avec celles qui ſont ſouvent dans les reins & dans la véſicule du fiel de ces animaux, ni avec les égagropiles dont nous avons parlé.

PIERRE DE BOLOGNE, *lapis Bononienſis*. C'eſt une pierre de la groſſeur d'un œuf de poule, de figure irréguliere, grisâtre, peſante, d'un œil vitreux, qui ſe trouve près de Bologne en Italie, au pied du Mont Paterno: c'eſt après les grandes pluies qu'on en découvre. Cette pierre ne fait aucune efferveſcence avec les acides; mais lorſqu'elle a été calcinée, elle acquiert la propriété phoſphorique, & répand alors une légere odeur fétide & urineuſe. Dans cet état, ſi on l'expoſe au ſoleil ou au grand jour, & même à la clarté du feu, elle s'imbibe de la lumiere; & portée à l'inſtant dans l'obſcurité, elle paroît lumineuſe comme un charbon ardent, mais ſans chaleur ſenſible. Cette lueur s'évanouit à la fin, mais on la rend à la pierre en la mettant de nouveau dans un lieu éclairé. Les pierres de Bologne les plus luiſantes ſont celles qui ſont le moins remplies de taches, & couvertes à leur ſurface d'une croûte blanche, mince & opaque. Quand on

calcine ces pierres, on les enduit, après les avoir imbibées d'eau-de-vie, d'une poudre très-fine & bien tamiſée, provenant d'une de ces pierres de Bologne, qu'on a pulvériſée; on met enſuite la pierre à calciner au feu de réverbere; on conſerve ces phoſphores dans de la laine ou du coton, en les préſervant ſoigneuſement des impreſſions de l'air. Lorſqu'elles ont perdu entiérement leur propriété phoſphorique, on la leur rend, en les faiſant calciner de nouveau.

M. *Wallerius* range cette pierre célebre parmi les gypſes; mais nous la rapportons avec *Wolterſdorf* au genre des pierres ou ſpaths-fuſibles. *Henckel* attribue le phénomene phoſphorique de cette pierre à l'acide du ſel marin, qui y eſt contenu; & M. *Pott* à une matiere ſulfureuſe très-ſubtile: mais on ſait que perſonne n'a mieux traité cette matiere que M. *Marcgraff*, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Berlin année 1749*, &c. conſultez auſſi l'Ouvrage de M. *Mamelius*, diviſé en quatorze Chapitres, ſur la comparaiſon de la pierre de Bologne, dans les *Ephém. des Cur. de la Nat. Tom. IV, App. pag. 165.* Voyez maintenant SPATH FUSIBLE.

PIERRE DE BOMBACO ou de MOMBAZA. Les Portugais donnent ce nom au bézoard du cheval ſauvage des Indes.

PIERRE A BOUTON. En Allemagne on donne ce nom à une eſpece d'ardoiſe, ſouvent pyriteuſe, qui ſe vitrifie au feu, & qui devient par-là ſuſceptible de la taille & du poliment. On donne auſſi le nom de *pierre à bouton* à une eſpece de *porpites.*

PIERRE BRANCHUE. Nom donné à des corps pierreux qui ſe trouvent en terre, & dont les uns ne ſont que des madrépores foſſiles ou pétrifiés, les autres ne ſont que des corps accidentellement configurés qui ſe trouvent dans les creux ſillonnés & horizontaux des couches de terre. L'eau en perçant & s'infiltrant en ſerpentant dans la terre, forme peu à peu des canaux tortueux; elle ſe charge de particules friables, ſoit de terre, ſoit de pierre, coule ainſi ſous l'état de *guhr terreux*, ſe ramaſſe dans ces cavités branchues, s'y évapore enſuite, & la matiere terreuſe s'y moule à meſure qu'elle ſe condenſe & ſe ſolidifie. Ces pierres branchues configurées ſont de différentes natures & de diverſes formes; ſouvent elles ſont enclavées les unes dans les autres; celles qui font effervеſcence aux acides ſont crétacées, communément de couleur ou griſe ou bleuâtre & de forme baroque: extérieurement elles ont une écorce plus ou moins épaiſſe, & plus ou moins dure &

raboteuſe, quelquefois friable. On peut ranger ces pierres branchues, dont on trouve une grande quantité à Riom, dans l'ordre des dépôts; *voyez l'article* STALACTITES. On peut conſulter les Obſervations ſur ce genre de pierres configurées dans le cinquieme volume des Savans étrangers, pag. 54.

PIERRE BRULÉE. En Auvergne, dans le Bourbonnois & à Andernack ſur le Bas-Rhin, on donne ce nom à une eſpece de lave griſe dont on fait des meules de moulin; elle ſert auſſi à bâtir. La pierre de Volvic eſt une *pierre brûlée.*

PIERRE CALAMINAIRE ou CALAMINE, *lapis calaminaris*, eſt une terre dure & de différentes couleurs, chargée principalement de zinc dans l'état d'ochre (*ochra zinci*). MM. *Pott* & *Marcgraff*, de l'Académie Royale de Pruſſe, ont été les premiers qui ont fait connoître que la *calamine*, ainſi que la *blende*, ſont des mines de ce demi-métal; *voyez ce mot & l'article* ZINC. La pierre calaminaire qui eſt une ochre chargée de zinc, paroît avoir été formée par la décompoſition du vitriol blanc.

PIERRE CALCAIRE, *lapis calcareus aut calcis.* On donne ce nom à toutes les eſpeces de pierres, qui ſont preſqu'entiérement ſolubles par les acides, & qui en ſont attaquées avec efferveſcence. Ces ſortes de pierres qui paroiſſent tirer évidemment leur origine des corps organiſés & durs, appartenans au regne animal, comme os, coquilles, madrépores, &c. *voyez au mot* FOSSILES, ſe calcinent au feu & s'y réduiſent en chaux. Il y en a d'opaques, non criſtalliſées, rarement brillantes, ſinon dans leurs fractures; telles ſont les pierres à chaux, qui ſe trouvent en quantité dans preſque tous les lieux où il y a des coquilles foſſiles grouppées & à demi-dénaturées. La véritable pierre à chaux, celle dont on ſe ſert pour le ciment, eſt ou dure & compacte, d'un grain fin ou raboteuſe, ou brillante, écailleuſe & tendre, d'une couleur peu agréable, quoique variée de blanc, de jaune, de gris & de rouge; ſe diviſant en morceaux irréguliers; *voyez* notre Minéralogie pour les variétés de cette pierre calcaire, avec la maniere de la calciner & de la fuſer. On prétend que l'excellence de la chaux des Anciens Romains, ne conſiſtoit que dans l'emploi de cette chaux, long-temps éteinte par de l'eau très-pure, avant qu'on en fît uſage; mais auſſi un tel ciment ne convient pas tant pour les édifices que l'on conſtruit dans l'eau: il y a même des cas où il ne faut éteindre la chaux qu'à l'inſtant où l'on

doit l'employer. Il ſeroit cependant à deſirer que quelqu'un fît le commerce de chaux éteinte depuis trois années au moins. Dans pluſieurs contrées des Indes, on fait de la chaux avec des *coquilles* ou des *madrépores*. L'on en fait de même dans tous les autres endroits où l'on eſt à portée d'en faire de grands amas, comme dans le reſſort de l'Amirauté de Breſt. Pendant le temps des chaleurs, lorſque la pêche des huîtres ceſſe partout ailleurs, on ne laiſſe pas de la continuer dans ce Canton, non pour l'animal qui ne vaut plus rien, mais pour les écailles dont on fait une chaux, qu'on emploie à blanchir le fil & les toiles qui s'embarquent à Landernau pour le commerce d'Eſpagne. Cette chaux peut être très-bonne à cet uſage : on peut auſſi l'employer aux gros ouvrages de maçonnerie : mais il eſt d'expérience qu'elle ne vaut rien à blanchir la ſurface des murs, & qu'elle s'écaille.

Les autres pierres calcaires ſont, le *marbre*, le *ſpath calcaire*, les *ſtalactites* & l'*albâtre calcaire*. Voyez chacun de ces mots. La plupart des pierres calcaires ſpathiques de Suede ſont très-variées pour le tiſſu & la couleur, mais elles ſont ſouvent mêlées de quartz, de pyrites, &c.

A l'égard de la chaux naturelle, que quelques Auteurs diſent ſe trouver dans les eaux de Bath en Angleterre, aſſurant de plus qu'elle a la propriété de produire une ébullition très-conſidérable avec l'eau froide, & de l'échauffer au point qu'on pourroit y faire cuire des œufs; nous croyons pouvoir dire ici, qu'ayant répété l'expérience avec le thermometre, s'il s'en eſt trouvé qui eût cette propriété, on devoit l'attribuer à des feux ſouterrains qui l'avoient calcinée. La pierre à chaux calcinée, fuſée & étendue dans l'eau, donne à cette liqueur une propriété utile à un grand nombre de maladies chroniques & rebelles : on l'eſtime un puiſſant lithontriptique, ſur-tout ſi on y joint le ſavon. Quant aux propriétés phyſiques de la chaux, leſquelles ſont communes aux alkalis fixes, *voyez le Dictionnaire de Chimie*.

PIERRE DE CASTOR. *Voyez* PIERRE DES AMPHIBIES.

PIERRE DE CAYENNE. On a vu à la ménagerie du Roi, ſous ce nom, un oiſeau connu au Mexique ſous le nom de *pauxi*, & dans quelques Auteurs ſous les noms de *cuxo* ou *cushew*, ou de *poule de Numidie* : cet oiſeau a beaucoup de rapport avec le hocco, mais il en differe par pluſieurs caracteres, ſa taille eſt plus petite, ſon bec eſt plus fort, plus courbé, & preſque autant que celui d'un perroquet ; ſon plumage d'un beau noir fait voir des reflets bleus & couleur de pourpre ; ſur ſon bec

eſt un tubercule bleu, en forme de poire. Suivant *Aldrovande*, la femelle a le bec moins crochu, elle n'a point de queue, ce qui ſeroit, dit M. *de Buffon*, un trait de conformité avec le hocco des Amazones de *Barrere*, dont la femelle a la queue beaucoup moins longue que le mâle; ce ne ſont point les oiſeaux ſeuls d'Amérique qui n'aient point de queue; il y a même tel canton de ce Continent où les poules tranſportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps ſans perdre leur queue, & même leur croupion. L'oiſeau *pierre de Cayenne* ſe perche ſur les arbres, ſa femelle pond à terre comme les faiſans, mene ſes petits & les rappelle de même; les petits vivent d'abord d'inſectes, & enſuite, quand ils ſont grands, des fruits, de grains & de tout ce qui convient à la volaille: il eſt ſi ſtupide qu'il ſe laiſſe tirer juſqu'à cinq ou ſix coups de fuſil ſans ſe ſauver; cependant il ne ſe laiſſe ni prendre ni toucher: on ne le trouve que dans les lieux inhabités, ce qui fait que l'on a aſſez rarement cet oiſeau en Europe.

PIERRE DES CENDRES. *Voyez* TOURMALINE.

PIERRE A CHAMPIGNON. *Voyez à la ſuite de l'article* CHAMPIGNON.

PIERRE CHATOYANTE. *Voyez d'abord le mot* CHATOYANTE, *& enſuite l'article* ŒIL DU MONDE.

PIERRE DE CHAUDRON. *Voyez au mot* STALACTITES.

PIERRE ou PAVÉ DE LA CHAUSSÉE DES GÉANTS. C'eſt une pierre igneſcente & configurée, qui eſt au rang des merveilleuſes productions naturelles de l'Irlande, dont le Docteur *Pocock* & le Naturaliſte *d'Acoſta* nous ont donné une deſcription très-détaillée. *Voyez le mot* BASALTES.

PIERRE A CHAUX ou A CIMENT. *Voyez* PIERRE CALCAIRE.

PIERRE DE CHELIDOINE. C'eſt la *pierre d'hirondelle*. Voyez ce mot.

PIERRE DE CHEVAL, *hippolitus*. C'eſt une eſpece de *bézoard*. Voyez ce mot.

On trouve des pierres dans l'eſtomac, dans la véſicule du fiel, dans la veſſie & dans le canal ſalivaire des chevaux, dans la tête & dans la mâchoire des ânes ſauvages, dans l'eſtomac & dans les inteſtins des mulets. Les pierres d'éléphans ſont de vrais *bézoards*, ainſi que celles des ſinges.

PIERRE DE CIRCONCISION. On a donné ce nom aux haches de

pierres dont nous avons parlé, parce qu'on croyoit que les Anciens s'en ſervoient pour l'opération dont elle porte le nom. La nature de cette pierre n'eſt pas toujours la même : il y en a de ſilicées, d'autres ſont ou de pétroſilex, ou de baſalte, ou de jade.

PIERRE DE CLOCHE, *chalcophonus*. Pierre dont il eſt mention dans *Boëce de Boot :* c'eſt une pierre couleur de marbre noir, qui rend le même ſon que l'airain quand on la frappe, & qui ſe trouve au Mexique, dans le lit d'une riviere qui ne coule pas toujours & qui traverſe la ville de Cuantala. Cette pierre eſt ornée d'une tache, ou plutôt d'une incruſtation très-adhérente & de matiere différente. M. Anderſon (*Hiſtoire Naturelle du Groënland*) parle auſſi d'une ſemblable pierre d'un verd-bleu, & qui a le ſon d'une cloche : on prétend que la *pierre de cloche* ſe trouve en Canada. Cette pierre ne ſeroit-elle pas plutôt du cuivre fondu par quelque feu ſouterrain ?

PIERRE CLOISONNÉE. Pierre figurée à cloiſons. Quelques-uns rangent cette pierre au nombre des jeux de la nature. *Voyez* LUDUS HELMONTII.

PIERRE DE COBRA ou DE SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. *Voyez au mot* PIERRE DE SERPENT.

PIERRE DE COCHON. C'eſt une eſpece de *bézoard*.

PIERRE COLUBRINE, *lapis colubrinus*. C'eſt une eſpece de *pierre ollaire ſolide*, un peu graſſe au toucher : elle eſt compoſée de particules très-fines, ſuſceptible d'être travaillée ſur le tour avec des outils de fer ; mais elle ne peut recevoir aucun poli : il y en a de dure, ſa couleur eſt d'un gris de fer ; une autre qui eſt feuilletée, & enfin une troiſieme variété qui eſt tendre : on s'en ſert quelquefois pour tracer & former des deſſins ſur des murailles. On trouve la pierre colubrine à Sahlberg & à Carpenberg.

PIERRE DE COME ou COLOMINE, *lapis comenſis*. C'eſt une eſpece de *pierre ollaire*, peu dure & facile à travailler ſur le tour, opaque, griſe, de diverſes couleurs, comme marbrée, & remplie de particules talqueuſes ou micacées, qui y forment des manieres d'ondes. Si on lui fait ſubir l'action du feu, elle ſe durcit & y acquiert un éclat argentin : on trouve cette pierre dans le Jemteland, & particuliérement chez les Griſons, près de Pleurs, *Plurium*, ville ou bourg conſidérable, ſitué autrefois près du lac de Côme. Cette ville fut enſévelie en 1618 ſous les débris d'une montagne voiſine, d'où l'on tiroit la pierre dont

il s'agit, & qu'on avoit creuſée trop inconſidérément : ſon emplacement eſt aujourd'hui un lac. On fait encore de cette pierre des vaſes ou poteries qui réſiſtent au feu, & qu'on porte enſuite à Côme, d'où lui eſt venu le nom de *pierre de Côme.* Il y a pluſieurs autres mines de pierre ollaire chez les Griſons, 1°. auprès de Chiavenne ; 2°. dans la Valteline, chez les Griſons mêmes, appellés *Laveꝛꝛi*, où la pierre ollaire étoit autrefois appellée *laveꝛe.* Les habitans de la montagne de Galand l'appellent *craie verte ſavonneuſe.*

PIERRE COMPOSÉE. *Voyeꝛ au mot* ROCHE.

PIERRE DE COQ. *Voyeꝛ* PIERRE ALECTORIENNE.

PIERRE DE COQUILLES. *Voyeꝛ l'article* PERLES, *au mot* NACRE DE PERLES.

PIERRE DE CORNE, *lapis corneus.* Les Naturaliſtes Allemands, & les ouvriers des mines de ce pays, donnent le nom de *pierre de corne* (hornſtein) à pluſieurs eſpeces de pierre de nature différente. *Henckel* dit qu'on déſigne par-là une pierre feuilletée, & qui eſt un vrai jaſpe : elle reſſemble parfaitement au caillou & au quartz qui ſeroient colorés en brun, en jaune, en rouge, en gris & en noir. Le même Auteur dit qu'il ſe trouve de la pierre de corne en Saxe dans le voiſinage de Freyberg, & qu'elle eſt compoſée d'un aſſemblage de petites couches de ſpath peſant, d'améthyſte, de quartz, de jaſpe, de criſtal, qui ſont entremêlées les unes ſur les autres.

D'autres donnent le nom de *pierre de corne* à cette eſpece de *ſilex* ou *pierre à fuſil jaunâtre*, qu'on trouve ſouvent dans des ſablonnieres, ou par morceaux répandus dans la campagne, & dont la couleur reſſemble à celle de la corne des animaux. Voyez notre *Minéralogie*, *ſeconde édition*, *vol. I.* & l'article ROCHE DE CORNE dans ce Dictionnaire.

PIERRE DE CRABE. *Voyeꝛ* QUEUE DE CRABE.

PIERRE DE CRAPAUD. *Voyeꝛ* CRAPAUDINE.

PIERRE DE CROIX, *lapis cruciſer.* Cette pierre qui eſt en partie d'une nature de marne & en partie ſilicée, a une couleur de corne griſe, & porte exactement dans ſon intérieur la figure d'une croix noirâtre, tout-à-fait différente des *macles* que l'on appelle quelquefois auſſi *pierre de croix.* Voyez MACLE.

La pierre de croix ne ſemble être qu'une frondipore (eſpece de madrépore) foſſile, dont deux lames de nature ſilicée ſe croiſent de maniere

maniere qu'étant ſciées horizontalement ou même verticalement, & enſuite polies, elles ne repréſentent pas mal une croix, dont l'intervalle des angles ſeroit rempli d'une matiere ſemblable à une pierre ollaire, ou à de la marne très-argileuſe & très-durcie. On trouve beaucoup de ces pierres en baſſe Normandie, en Poitou ou en Saintonge, dans la Guienne, & principalement aux environs de Compoſtelle en Eſpagne, à vingt milles de l'Egliſe de Saint Jacques. Des Joailliers d'Eſpagne les taillent en amulettes, & les enchâſſent dans de l'or ou de l'argent pour ſatisfaire à la crédulité des gens du pays, qui prétendent qu'on trouve ainſi ces pierres toutes polies, & pour des cauſes dont ils ont ſeuls la révélation ; on en fait auſſi des chapelets, des roſaires, &c.

PIERRE A DÉTACHER. On ſait que la glaiſe pure, lorſqu'elle eſt ſeche, a une grande diſpoſition à imbiber les matieres huileuſes & graſſes ; cette propriété fait qu'on s'en ſert pour faire les pierres à enlever les taches des habits, & qu'on les nomme *pierres à détacher*. M. *Bourgeois* prétend que la bonne marne pure eſt la meilleure de toutes les pierres à détacher ; elle eſt, dit-il, préférable à toutes les eſpeces de glaiſes, parce qu'outre la glaiſe qui en fait la baſe, elle contient une terre abſorbante qui ſe charge encore mieux que la glaiſe, des huiles qui tachent les étoffes.

PIERRE DIVINE. *Voyez* JADE.

PIERRE DE DOMINÉ. Nom donné à une eſpece de marne qui ſe pétrifie, & qui, au rapport des Voyageurs Hollandois, ſe trouve dans une riviere qui paſſe près de la forteresſe de Victoria, dans l'iſle d'Amboine. Cette pierre eſt mouchetée comme du marbre ſerpentin, & de la groſſeur d'un œuf d'oie, chargée de mamelons ; cependant liſſe, aſſez tendre & facile à polir. On prétend que c'eſt un Curé Proteſtant (que les Hollandois nomment *Dominés*) qui le premier l'a découverte & fait connoître : on aſſure même qu'il en faiſoit mâcher à ſes malades. *Dictionnaire univerſel de Hubner.*

PIERRES DE DRAGÉES, *confetti*. Nom donné à des congélations lapidifiques qui imitent des dragées. Le château d'Arbent en Bugey en eſt preſque entiérement bâti. *Voyez* DRAGÉES DE TIVOLI.

PIERRE DE DRAGON, *draconites*. Pierre demi-tranſparente que quelques anciens Naturaliſtes ont prétendu ſe trouver dans la tête du dragon, & ſur laquelle on a débité beaucoup de rêveries. *Voyez* Boëce de Boot *de Lapid. & Gemm. p. 441, édit. de 1644.* M. Stobæus (*Stobæi*

Opuſcula, *pag.* 130, *&c.*) croit que la draconite n'eſt autre choſe que l'aſtroïte. Il prétend que les Charlatans, pour en relever le prix, ſe ſont imaginés de dire qu'elle venoit des Indes, & qu'elle avoit été tirée de la tête d'un ſerpent endormi, avant que de lui couper la tête. La forme d'une étoile qu'on remarque dans cette pierre, ſuffiſoit d'ailleurs pour la rendre merveilleuſe aux yeux du peuple, qui ne pouvoit manquer d'y appercevoir des marques d'une influence céleſte. Une autre circonſtance qui devoit encore frapper des gens peu inſtruits, c'eſt qu'en mettant du vinaigre ſur cette pierre, on y apperçut du mouvement; effet aſſez naturel lorſque la pierre eſt poreuſe & du genre des calcaires qui ont la propriété de ſe diſſoudre dans les acides, & d'y faire efferveſcence : c'eſt un phénomene ſemblable qui a fait donner à la *pierre lenticulaire* le nom de *pierre ſorciere*. Voyez ce mot. La *pierre de dragon* eſt une aſtroïte convertie en ſpath : *voyez* ASTROITE & SPATH.

PIERRE A ÉCORCE. *Voyez* ROCHE DE CORNE.

PIERRE D'ÉCREVISSES. *Voyez à la ſuite du mot* ÉCREVISSES.

PIERRE D'ÉMERIL. *Voyez* ÉMERIL *à l'article* FER.

PIERRE ÉCUMANTE. Cette ſubſtance minérale que les Suédois appellent *gæſten*, bouillonne dans le feu, forme de l'écume, & a beaucoup de propriétés analogues à celles de la *gelée minérale*, & ſur-tout avec la *zéolite*. Voyez ces mots.

PIERRE ÉLÉMENTAIRE. Les Lithologiſtes donnent ce nom ou à une *agate de quatre couleurs*, ou à une *opale*. Voyez ces mots.

PIERRE EMPREINTE. *Voyez* TYPOLITES & *l'article* EMPREINTES.

PIERRES D'ÉPONGE, *lapis ſpongiæ*. Ce ſont de petits corps ou concrétions poreuſes & pierreuſes qui ſe trouvent dans les pores de l'*éponge* ou dans l'intérieur de la terre : alors ce ſont des eſpeces d'*oſtéocolle*. Voyez ces mots.

PIERRE D'ÉTAIN. Les Mineurs donnent ce nom à l'étain minéraliſé dans la pierre : ils le donnent auſſi à la mine d'étain bocardée, lavée & prête à être purifiée par la fonte. *Voyez à l'article* ÉTAIN.

PIERRE D'ÉTHIOPIE. Il ſemble que c'eſt le baſanite ; mais le baſanite eſt-il le vrai baſalte, ou un marbre noir très-dur ? On n'a encore rien éclairci à ce ſujet.

PIERRE ÉTOILÉE ou ASTERIES. *Voyez au mot* PALMIER MARIN.

PIERRE A FARD. C'eſt une eſpece de *talc*. Voyez ce mot.

Le nom de *fard* ſe dit de toute compoſition ſoit de blanc, ſoit de rouge, dont les femmes & quelquefois les hommes mêmes ſe ſervent

dans certains pays pour embellir leur teint, imiter les couleurs de la jeuneſſe, ou les réparer par artifice.

On lit dans l'Encyclopédie que l'amour de la beauté a fait imaginer de temps immémorial tous les moyens qu'on a cru propres à en augmenter l'éclat, à en perpétuer la durée ou à en rétablir les breches, & que les femmes, chez qui le goût & l'art de plaire ſont très-étendus, ont cru trouver ces moyens dans les *fardemens* (Conſultez le Livre d'*Enoc*). L'antimoine eſt le plus ancien fard dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire, & en même temps celui qui a le plus de faveur. Comme dans l'Orient les yeux noirs, grands & fendus paſſoient, ainſi qu'en France aujourd'hui, pour les plus beaux, les femmes qui avoient envie de plaire ſe frottoient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du fard d'antimoine pour replier la paupiere, afin que l'œil en parût plus grand : on ne ſauroit croire combien l'uſage d'un tel fard s'étendit & ſe perpétua. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'aujourd'hui les femmes Syriennes, Babyloniennes & Arabes ſe noirciſſent du même fard le tour de l'œil, & que les hommes en font autant dans les déſerts de l'Arabie pour ſe conſerver, diſent-ils, les yeux contre les ardeurs du ſoleil. Tous ces peuples tirent une ligne noire en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu, & les femmes Barbareſques croiroient qu'il manqueroit quelque choſe d'eſſentiel à leur parure ſi elles n'avoient pas teint le poil de leurs paupieres & leurs yeux avec de la poudre de *molybdene*. Voyez ce mot. Les femmes Grecques & Romaines emprunterent des Aſiatiques la coutume de ſe peindre les yeux en noir ; mais pour étendre encore plus loin l'empire de la beauté, & réparer les couleurs flétries, elles imaginerent deux nouveaux fards inconnus auparavant dans le monde, & qui ont paſſé juſqu'à nous, c'eſt-à-dire le *blanc* & le *rouge*.

La plupart des Peuples de l'Aſie & de l'Afrique ſont encore dans l'uſage de ſe colorier diverſes parties du corps, de noir, de blanc, de rouge, de bleu, de jaune, de vert, en un mot de toutes ſortes de couleurs, ſuivant les ideés qu'ils ſe ſont formées de la beauté.

Avant que les Moſcovites euſſent été policés par le Czar Pierre I, les femmes Ruſſes ſavoient déjà ſe mettre du rouge, s'arracher les ſourcils, ſe les peindre ou s'en former d'artificiels. Nous voyons auſſi que les Groënlandoiſes ſe bariolent le viſage de blanc & de jaune ; & que les Zembliennes, pour ſe donner des graces, ſe font des raies bleues au front & au menton : elles ont auſſi la coutume de ſe percer le nez

& les oreilles, & d'y attacher des pendans de pierres bleues. Les Mingréliennes ſur le retour, ſe peignent tout le viſage, les ſourcils, le front, le nez & les joues. Les Japonnoiſes de Jédo ſe colorent de bleu les ſourcils & les levres. Les Inſulaires de Sombréo au nord de Nicobar, ſe plâtrent le viſage de vert & de jaune. Quelques femmes du royaume de Décan ſe font découper la peau en fleurs qu'elles teignent de diverſes couleurs. Les Arabes, outre ce que nous en avons dit ci-deſſus, ſont dans l'uſage de s'appliquer une couleur bleue aux bras, aux levres & aux parties les plus apparentes du corps : ils mettent, hommes & femmes, cette couleur par petits points, & la font pénétrer dans la chair avec une aiguille faite exprès : la marque en eſt inaltérable. Les Turqueſſes Africaines s'injectent de la tuthie préparée dans les yeux pour les rendre plus noirs, & ſe teignent les cheveux, les mains & les pieds en couleur jaune & rouge. Les Maureſſes ſuivent la même mode, mais elles ne teignent que les paupieres & les ſourcils avec la molybdene. Les filles qui habitent les frontieres de Tunis ſe barbouillent de couleur bleue le menton & les levres; quelques-unes impriment une petite fleur dans quelqu'autre partie du viſage, avec de la fumée de noix de galle & du ſafran. Les femmes du royaume de Tripoli font conſiſter les agrémens dans des piqûres ſur la face, qu'elles pointillent de vermillon, elles peignent leurs cheveux de même : la plupart des filles Negres de Sénégal, avant de ſe marier, ſe font broder la peau de différentes figures d'animaux & de fleurs de toutes couleurs. Les Négreſſes de Serra-Liona ſe colorent les yeux de blanc, de jaune & de rouge. Les Créecks & les Habitans du détroit de Davis en Amérique, dans la vue de s'embellir, ſe découpent la peau du viſage, &c. en ſerpens, lézards, crapauds & fleurs, & rempliſſent ces coupures de couleur noire. Les Floridiennes ſeptentrionales ſe peignent par piqûres le corps, le viſage, les bras & les jambes de toutes ſortes de couleurs ineffaçables. Enfin les Sauvageſſes Caraïbes ſe barbouillent toute la face de roucou. Si nous revenons en Europe, nous trouverons que le blanc & le rouge (le talc & le carmin) ont fait fortune en France. Nous en avons l'obligation aux Italiens qui paſſerent à la Cour de Catherine de Médicis : mais ce n'eſt que ſur la fin du ſiecle paſſé que l'uſage du rouge, du crêpon de Strasbourg & du nakarat de Portugal, eſt devenu général parmi les femmes de condition, &c. &c. on a même étendu l'uſage du fard juſques ſur les cheveux : on ſe ſert aujourd'hui de poudre à poudrer blanche; il y a des perſonnes

du ſexe qui prétendant être guidées par le bon goût, adoptent l'uſage de la poudre blonde; d'autres adoptent, pour relever l'éclat naturel de leur teint, une poudre d'une teinte plus foncée; enfin quelques autres, peut-être par fantaiſie, peut-être par caprice, exigent une poudre entiérement rouſſe. Il eſt à deſirer, en faveur du beau ſexe, que les Parfumeurs, pour ſe conformer à la variété des demandes, ne débitent que de la poudre d'amidon brûlé, enſuite broyé & tamiſé: ſuivant la calcination de l'amidon, il eſt réduit en une eſpece de charbon d'une couleur plus ou moins foncée; mais nous l'avons dit, ces nuances obſcures ne ſatisfaiſant pas toujours quelques perſonnes, il a fallu, dit M. *de la Follie*, remonter la couleur avec du *roucou*, du *colcothar* & autres drogues ſemblables, qui mêlées avec de la poudre déjà échauffée & deſſéchée au point d'avoir perdu un tiers de ſon poids ſur le feu, forme un compoſé mal-ſain ſur la peau, nuiſible à la conſervation des cheveux, & d'une odeur dont le retour ne flatte pas toujours l'odorat. Puiſqu'il eſt du bel air de faire uſage des poudres de différentes nuances, M. *de la Follie* propoſe aux Dames le moyen d'en faire qui ne ſoient aucunement dangereuſes & plus agréables que toutes celles qui ſont uſitées. Il faut colorer la poudre d'amidon avec une décoction de ſix onces de bois de Bréſil, faite dans quatre livres d'eau bouillante & repoſée, en former une pâte qui ne ſoit pas trop liquide: on diviſe cette pâte en petites portions pour la faire ſécher, enſuite on l'écraſe & on la fait paſſer au tamis: cette poudre eſt d'un beau jaune chamois. On met dans le reſte de la décoction de bois de Bréſil un demi-gros d'alun qu'on fait diſſoudre ſur le feu; on laiſſe refroidir & repoſer ce bain aluné; on en verſe ſur une autre livre de poudre de la même maniere que ci-deſſus, & on en obtient une poudre qui conſerve au fec une belle couleur roſe. Le bois d'Inde & l'alun de Rome produiroient par le même procédé une poudre d'un gris-roſe très-agréable. Le vitriol de Chypre en place d'alun produiroit une poudre d'une belle couleur lilas: la ſurface de cette poudre expoſée à l'air devient entiérement bleue; mais ſi on remue cette poudre, elle redevient de couleur de lilas, & ces changemens de couleur s'operent autant de fois qu'on renouvelle les ſurfaces. Ce phénomene digne de l'attention du Phyſicien peut amuſer une Dame à ſa toilette. Des poudres colorées avec le bleu de Pruſſe & mêlées avec les poudres roſes produiſent de belles couleurs violettes & lilas, & les ſurfaces n'éprouvent

point à l'air les changemens ſinguliers de la poudre précédente. Si au lieu d'alun & de vitriol de Chypre, on met dans la décoction de bois d'Inde de la couperoſe verte, on aura une poudre d'un bleu ardoiſé uniforme.

Le fard ne peut réparer les injures du temps, ni rétablir ſur les rides du viſage la beauté qui s'eſt évanouie; & loin que les fards produiſent cet effet, preſque tous gâtent la peau, la rident, l'alterent & ruinent la couleur naturelle: heureuſement que les Dames qui entendent leurs intérêts, ne ſe laiſſent guere abuſer ni ſur la qualité du *rouge*, ni ſur celle du *blanc*, *&c.* autrement leur peau perdroit tous ſes agrémens. *Voyez les articles* TALC, BISMUTH, COCHENILLE & HOMME, où l'on trouvera pluſieurs autres ſortes de détails ſur la beauté & l'art coſmétique des différens Peuples.

PIERRE A FAUX. *Voyez* GRAIS DE TURQUIE.

PIERRE A FEU MÉTALLIQUE. *Voyez l'article* PYRITES.

PIERRE DE FIEL. Concrétion pierreuſe qui ſe trouve dans l'amer ou véſicule du fiel de pluſieurs animaux: elle eſt formée par l'épaiſſiſſement & le deſſéchement de la bile, dont elle conſerve la couleur & l'amertume. Elle eſt plus ou moins groſſe & arrondie; celle du bœuf étant broyée ſur le porphyre, fait un jaune doré très-beau: elle peut s'employer à l'huile, quoique rarement, ſon plus grand uſage étant pour la miniature ou détrempe.

PIERRES FIGURÉES, *figurata.* On donne ce nom à toute eſpece de pierre qui porte naturellement en ſa ſuperficie ou dans ſon total, une figure extraordinaire, & tout-à-fait étrangere au regne minéral: *Voyez l'article* JEUX DE LA NATURE. Il y a auſſi des pierres figurées artificielles, que l'on rencontre quelquefois dans la terre à différentes profondeurs, communément dans des butes & dans des tombeaux; telles ſont 1°. les prétendues *pierres de tonnerre* ou de *foudre*, faites en forme de croix, ou pyramidales par les deux extrémités, renflées dans le milieu, & percées d'un trou; 2°. les *haches de pierre*; 3°. les *marteaux de pierre*; 4°. les *couteaux de pierre*; 5°. les *fleches de pierre.* Il paroît que ces pierres ſont des armes, des inſtrumens & uſtenſiles dont anciennement les hommes, & ſur-tout les Sauvages, ſe ſervoient ſoit à la guerre, ſoit pour d'autres uſages, avant que de ſavoir traiter le fer. On peut ajouter à ces ſortes de pierres taillées ou figurées, 6°. les *langues de pierre*; 7°. les *urnes ſépulcrales*; 8°. les *dez de Bade*, &c.

PIERRE A FILTRER. *Voyez à l'article* GRAIS.

PIERRE DE FLORENCE. Eſpece de marbre opaque, grisâtre & orné de figures jaunâtres, qui reſſemblent aſſez à des ruines ; ce qui lui a fait donner le nom de *lapis ruderum*. On en fait des tableaux en pieces de rapport qui ſont entre les mains de tout le monde. *Voyez à l'article* MARBRE.

PIERRE DE FOUDRE ou DE TONNERRE. Pierre dont le vulgaire penſe que la chûte ou même la formation du tonnerre eſt toujours accompagnée. Son exiſtence eſt fort douteuſe. Ce qu'on a pris pour une pierre de foudre ou de tonnerre eſt une matiere minérale fondue par l'action du feu du Ciel, ou peut-être même quelque ſubſtance, telle que la terre en renferme beaucoup dans les endroits où elle a été fouillée par des volcans qui ſe ſont éteints. Le tonnerre étant venu à tomber dans ces endroits, & le peuple y ayant enſuite rencontré ces ſubſtances qui portent extérieurement des preuves certaines de l'action du feu, il les aura priſes pour ce qu'il a appellé des *pierres de foudre*. *Voyez* CERAUNIAS & BELEMNITES.

PIERRE FROMENTAIRE ou FRUMENTACÉE, *lapis frumentarius*. Ce ſont des corps foſſiles, qui étant grouppés & caſſés latéralement reſſemblent alors à des grains de froment, ſuivant les différens aſpects que préſente cette pierre : on lui donne auſſi d'autres noms. *Voyez* PIERRE LENTICULAITE & PIERRE NUMISMALE.

PIERRE A FUSIL ou SILEX. *Voyez aux mots* CAILLOU & SILEX.

PIERRE DE GALLINACE. Eſpece de verre noirâtre, très-dur, opaque ou obſcur, fort peſant, ſuſceptible du poli, & dont les Péruviens ſe ſervoient en guiſe de glaces pour faire leurs miroirs. Les Indiens l'appellent auſſi *guanucuna culqui* (argent des morts), parce qu'ils avoient coutume d'en enterrer divers morceaux avec leurs morts. On en trouve en effet dans leurs anciens tombeaux des morceaux taillés. On en voit un très-beau dans le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle du Roi ; il fut tiré d'un tombeau fort écarté dans les montagnes de Pichencha près Quito. Il a neuf pouces de diametre, & dix lignes & demie d'épaiſſeur ; il eſt de figure convexe des deux côtés, mais de convexités inégales, & on y remarque une face plus polie que l'autre. M. *Godin* dit avec raiſon qu'il y a une mine de *pierres de gallinaces* à pluſieurs journées de Quito ; elle n'en eſt même éloignée que de neuf lieues dans la partie de l'Eſt, dans les montagnes de la grande Cordilliere, Paroiſſe de Quinche ; là ſe trouve un rocher entiérement compoſé de cette ſubſtance, dans lequel eſt une grotte que les Indiens nomment

quiſtca-machai, & les Eſpagnols *machay-cueva*, & d'où l'on peut tirer des pieces de gallinace de plus de cinq pieds de largeur. On ne peut travailler cette pierre qu'en l'uſant. Il paroît que la *gallinace* eſt un verre ou un laitier des volcans du Pérou. *Voyez* PIERRE OBSIDIENNE.

PIERRE DE GOA. Eſpece de *bézoard factice*. Voyez au mot BÉZOARD.

PIERRE GYPSEUSE. *Voyez* GYPSE.

PIERRE HÉMATITE. *Voyez à l'article* FER.

PIERRE HÉLIOTROPE. *Voyez au mot* JASPE.

PIERRE HÉPATITE. Quelques-uns ont donné ce nom à la pierre appellée *lawezze*. La pierre hépatite ou hépatique eſt le produit d'une combinaiſon de l'acide vitriolique, du phlogiſtique & d'une terre calcaire: en la frottant, elle exhale une odeur de foie de ſoufre; elle ne fait pas effervescence avec les acides: elle tient le milieu entre la pierre-porc & le gypſe.

PIERRE HERCULIENNE, eſt l'*aimant*. Voyez ce mot.

PIERRE HERBORISÉE. *Voyez à l'article* AGATE & DENDRITE.

PIERRE D'HIRONDELLE. Nom donné à de petites pierres que l'on prétend ſe trouver dans l'eſtomac de l'oiſeau qui porte ce nom, & qu'il avoit avalées pour faciliter ſa digeſtion. Ce ſont de petits grains d'agate, ou de pierre à fuſil ou de quartz plus grands qu'une ſemence de lin. Il y en a de blanches, de griſes, de bleuâtres, jaunâtres, grisâtres, plus ou moins unies & luiſantes. Ces pierres ont une réputation très-ancienne parmi le peuple, & même parmi les Naturaliſtes qui les ont eſtimées ophtalmiques. Les Cabinets les plus diſtingués offrent de ces petits cailloux ou ſables peu intéreſſans par eux-mêmes: on a prétendu que ces ſortes de pierres ſableuſes ne ſe trouvoient que dans les cuves & les grottes de la montagne de Saſſenage, près de Grenoble en Dauphiné; l'on y en rencontre quelquefois, mais c'eſt en petite quantité & en certains temps: le véritable endroit où ils abondent aujourd'hui & où on les ramaſſe en tout temps, eſt au-deſſus des grottes, dans une partie de la même montagne, où l'on ne peut parvenir qu'en faiſant un circuit d'environ trois heures de chemin: on va de là, par une montée très-rapide, au bord d'un ruiſſeau appellé *Germe*, qui ſort avec impétuoſité d'un antre creuſé par la nature dans le rocher, & va ſe joindre enſuite non loin de là, à un autre ruiſſeau nommé *Feron*, où il perd ſon nom. Voilà l'endroit où les pierres dont

dont il eſt mention ſe trouvent en abondance dans un ſable mêlangé avec de petits fragmens d'une pierre blanche, tendre ou ſpatheuſe, ou marneuſe. Il ſe trouve des pierres d'hirondelle ou de faſſenage d'un très-beau poli: elles n'affectent point de figure déterminée, il y en a d'orbiculaires ou rondes, de triangulaires, d'aiguës, d'irrégulieres. Ces pierres, d'un grain plus ou moins fin, ſe trouvent auſſi dans un ruiſſeau du Bailliage d'Aigle, au Canton de Berne: quand elles ſont pures & ſans être mêlangées, elles ne font aucune efferveſcence avec les acides.

On voit encore bien des perſonnes avoir confiance en cette pierre, étant introduite dans le coin de l'œil, pour en extraire les corps étrangers qui le fatiguent. Cette propriété que le jade & le criſtal de roche auroient de même, n'eſt due qu'à ſon poli, qui fait qu'elle peut aller & venir impunément ſur la ſurface de l'œil ſans le bleſſer, & détacher quelquefois les atomes d'ordures qu'elle rencontre ſur ſa route.

PIERRE A L'HUILE ou D'ORIENT. *Voyez* PIERRE A RASOIR.

PIERRE DES HUMAINS. *Voyez au mot* CALCUL ET PIERRE DES ANIMAUX.

PIERRE HYSTÉRIQUE. *Voyez* HISTÉROLITHE.

PIERRE DES INCAS, *piedra de los Ingas*, eſt une eſpece de pyrite arſenicale, luiſante comme de l'étain ou du fer recuit: elle ne ſe ternit que peu ou point à l'air; ſa figure eſt indéterminée. Les Incas, Rois du Pérou, l'ont miſe en honneur; ils attribuoient de grandes vertus à cette pierre opaque, qui eſt une véritable marcaſſite arſénicale, ils l'eſtimoient propre à guérir la paralyſie; ils en portoient des bagues montées à jour, des amulettes; ils les faiſoient tailler à facettes, & l'on en mettoit dans leurs tombeaux. On en a fait auſſi des miroirs très-unis & des colonnes. On prétend que l'on a retiré quelques-unes de ces pierres de certains tombeaux des Incas, qui avoient près de quatre cents ans d'antiquité, ſans qu'elles paruſſent altérées en rien.

Ces marcaſſites ſont d'autant plus rares aujourd'hui, qu'on ne les rencontre guere que dans ces tombeaux. Suivant la coutume de ces peuples, on enterroit avec le défunt ſes bijoux les plus précieux.

PIERRE INFERNALE. *Voyez à l'article* ARGENT.

PIERRE D'IRIS. Les Anciens ont donné ce nom à une pierre précieuſe, tranſparente, dans laquelle on remarque les différentes couleurs de l'arc-en-ciel. Quand un criſtal de roche eſt équilatéral, & qu'on regarde le ſoleil ou le jour au travers, on y reconnoît le même phéno-

mene : ſouvent un criſtal, étonné par le contre-coup d'un marteau, ſoit dans l'eau chaude, ſoit à l'air libre, eſt ſuſceptible de réfléchir des iris.

PIERRE JUDAIQUE, ou DE SYRIE, ou DE PHÉNICIE, *lapis Judaïcus*. On préſume, & même il paroît démontré, que c'eſt la pointe d'une eſpece particuliere d'ourſin, devenue foſſile, & même convertie en ſpath : elle eſt oblongue, obtuſe, renflée dans ſon milieu, tantôt unie & tantôt chagrinée, ou ornée de lignes perlées, d'une couleur grisâtre.

Ces ſortes de pierres ont un pédicule, au bout duquel eſt une cavité cotyloïde, peu profonde, qui ſert d'emboîture : elles ſe caſſent toujours obliquement. On les trouve communément en Syrie, & dans pluſieurs autres endroits de la Judée. Il y en a auſſi en forme de gland. Conſultez le *Tome IV. des Mémoires des Savans étrangers*.

PIERRE DE LAIT. C'eſt le *morochtus* ou le *morochite* des Auteurs. On donne auſſi ce nom au *lait de lune foſſile* à demi-ſolide ; *voyez ce mot*. Cependant le vrai *morochite* eſt une ſubſtance argileuſe, verdâtre ou jaunâtre, de la nature de la *craie de Briançon* : c'eſt le *milch-ſtein des Allemands*, qui attribuent beaucoup de propriétés imaginaires à cette ſubſtances : on s'en ſert quelquefois pour dégraiſſer, & pour tracer des lignes. *Voyez auſſi* GALACTIT & GALAXIE.

PIERRE DE LA LANGUE. *Voyez à l'article* CALCUL.

PIERRE DE LARD ou DE LARRE, *lardites*. C'eſt une pierre ollaire qui nous vient de la Chine, où on lui donne toutes ſortes de figures de magots, d'animaux, &c. & d'où elle nous eſt envoyée toute façonnée : elle eſt douce, ſavonneuſe au toucher, d'une tranſparence de cire ou de ſuif, aſſez dure, de différentes couleurs, tantôt blanche & tantôt marbrée ; c'eſt la *ſtéatite* des Anciens, le *gemma-huya* du Dictionnaire de Trévoux, le *ſpeckſtein* & le *ſmectites* des Modernes.

PIERRE LENTICULAIRE ou PIERRE NOMMULAIRE, *lapis lenticularis aut lens lapideus, ſeu nummus diabolicus*. Parmi les corps les plus inconnus de la Lithologie, les Naturaliſtes regardent comme un des plus ſinguliers la *pierre lenticalaire*, ainſi nommée de ſa parfaite reſſemblance extérieure avec des lentilles, ou avec certaines monnoies.

On ſoupçonne cependant que ces corps organiſés ſont des teſtacites, c'eſt-à-dire qu'ils ont été dans leur origine des coquillages marins : peut-être ſont-ce des eſpeces ſingulieres de petits nautiles foſſiles. Les pierres lenticulaires ſont des corps ronds ou orbiculaires, applatis, plus ou moins épais en leur milieu, liſſes, quelquefois radiés en deſſus, très-durs, d'une ſuperficie plus ou moins conſidérable ; les petites ont trois

à-quatre lignes de largeur ; il y en a même d'une petiteſſe imperceptible ; les moyennes en ont ſix à huit, mais on en trouve de quinze lignes & plus : ces foſſiles ſont compoſés de pluſieurs couches faciles à diſtinguer lorſqu'on vient à les uſer juſqu'à la moitié de leur épaiſſeur, car on voit alors ſix à ſept traces concamérées en volute, dont l'œil eſt au centre de cette coupe ; les premieres révolutions ſont grenelées : ſi on coupe ces pierres dans le juſte milieu ou leur grand diametre, on voit des traces ovales & concentriques, quelquefois diſtinguées les unes des autres par une matiere plus ou moins dure : *voyez* PIERRES NUMISMALES. Il y a des pierres lenticulaires par maſſes & par bancs, les unes ſont calcaires, d'autres ſilicées ; il y en a de blanchâtres, de jaunâtres & de noirâtres : on en trouve beaucoup ſur le mont Randen & aux environs de Soiſſons, & on leur donne le nom de *pierre fromentacée*, quand elles ont été uſées, arrondies par des frottemens naturels & ſuivant leur grand axe ou diametre.

PIERRE DE LIMACE : *voyez à l'article* LIMACE.

PIERRE DE LINX, *lapis lyncis : voyez* BELEMNITE.

PIERRE DE LIS ou ENCRINUS : *voyez* *LILIUM LAPIDEUM* ; & l'article PALMIER MARIN.

PIERRE LUMACHELLE ou DE LIMAÇON. Cette pierre que les Italiens nomment ainſi, eſt le *marbre conchyte* de la plupart des Naturaliſtes. On n'a juſqu'ici que des idées très-incertaines de cette production de la Nature, & de tous les corps organiſés qui s'y rencontrent, mais rarement entiers ; on y diſtingue quelques limaçons à coquille, quelquefois des écailles de poiſſons de mer, des eſpeces de cornes d'ammon, des bélemnites, &c. La *pierre lumachelle* eſt ſuſceptible de poli, & ſe trouve dans des collines compoſées de couches horizontales de ſable & de craie. En 1758 Madame Poncher découvrit dans ſa terre de Chacenay en Champagne, près de Bar-ſur-Seine, une carriere de ce marbre, dont elle fit conduire quelques blocs à Paris ; le ſieur Adam, Marbrier du Roi, les a travaillés, & en a fait de très-beaux ouvrages. Par l'échantillon qui nous a été préſenté, nous y avons reconnu des gryphites, des cochlites, la plupart converties en ſpath ; le gluten ou la pâte de ce marbre eſt d'un grain fin, dur, ſans fils, & ſuſceptible d'un beau poli. Les blocs qu'on tire de la carriere ont ordinairement ſix à ſept pouces d'épaiſſeur, cinq à ſix pieds de longueur, & trois à quatre pieds de largeur : on pourroit en tirer de plus conſidérables. Ce *marbre conchyte*,

nous a paru pour le moins auſſi beau que le *lumachella*, ſi eſtimé en Italie.

PIERRE LUMINEUSE : *Voyez au mot* PHOSPHORE.

PIERRE DE LUNE. Eſpece d'agate nébuleuſe ou d'opale foible, qui réfléchit la lumiere comme la lune.

PIERRE DE LIDIE, eſt l'eſpece de pierre argileuſe qui ſert de *pierre de touche*. Voyez ce mot.

PIERRE DE MALAC, eſt le *bézoard du porc-épic*. Voyez ce mot.

PIERRE DE MALLACA. Eſpece de bézoard factice. *Voyez au mot* BÉZOARD.

PIERRE DE LA MATRICE ou DE VÉNUS. *Voyez au mot* HYSTEROLITHE.

PIERRE DE MANSFELD, eſt une eſpece de ſchiſte noirâtre qui ſe trouve près d'Eiſleben en Allemagne; on y voit diſtinctement des empreintes de divers poiſſons ſous un état pyriteux. Cette pierre eſt une vraie mine de cuivre, dont on tire ce métal avec ſuccès dans les fonderies du voiſinage.

PIERRE DE MEMPHIS, eſt une *onyx*. Voyez ce mot. Les Anciens appelloient auſſi *memphite* une pierre qui, miſe en macération dans du vinaigre, engourdiſſoit les membres au point de les rendre inſenſibles à la douleur & même à celle de l'amputation. Le *memphite de Pline* eſt l'*ophite noir*. Voyez OPHITE.

PIERRE MEULIERE, *lapis molitoris*. Cette pierre eſt une de celles auxquelles un uſage journalier & intéreſſant donne une certaine célébrité. On doit la conſidérer comme une eſpece de quartz carié, ſur-tout celle de France, car elle varie de nature ſuivant les différens pays d'où on la tire, comme de l'Allemagne, du Nord, &c. Il y en a qui reſſemblent à un amas de cailloux de différentes eſpeces, d'autres paroiſſent compoſées de grains de ſable quartzeux ou de matieres graniteuſes, comme celles de Malung en Dalécarlie. Au reſte la ſurface de ces ſortes de pierres eſt aſſez inégale, comme trouée, & aſſez dure pour pouvoir moudre le grain, & même pour faire feu, lorſqu'elle éprouve des frottemens rapides. La poroſité de ces mêmes pierres fait qu'on les emploie communément en maçonnerie : le ciment, en entrant dans ſes cavités, les unit beaucoup mieux que toutes autres pierres pleines. Voyez ce que nous avons dit de la *pierre meuliere* au mot GRAIS & à celui de QUARTZ CARIÉ.

PIERRE DE MOKA, eſt la belle agate herboriſée, dont on trouve des quantités près de Moka en Arabie. *Voyez* DENDRITE & AGATE.

PIERRE DE MORAVIE. *Voyez* PIERRE RAYÉE DE NANIEST.

PIERRE NAXIENNE ou QUEUX. *Voyez* PIERRE A RASOIR. La vraie pierre naxienne ſert à aiguiſer la faux.

PIERRE NÉPHRÉTIQUE. *Voyez* JADE.

PIERRE NOIRE. *Voyez* CRAYON NOIR.

PIERRE NOMMULAIRE, *nummus diabolicus.* Voyez PIERRE LENTICULAIRE & ÉCU DE BRATTENSBOURG.

PIERRE NUMISMALE, *lapis numiſmalis.* On en diſtingue de pluſieur ſortes, ſavoir, la *pierre lenticulaire* ou *nommulaire* & la *pierre fromentaire.* Quand on veut voir l'intérieur de ces corps organiſés, & qu'ils font efferveſcence avec les acides, il ſuffit de les chauffer ſur un charbon, & de les jeter toutes chaudes dans de l'eau froide; auſſitôt elles s'élevent par couches minces, ou ſe ſéparent ſuivant leur largeur en deux parties égales, hémiſphériques; on remarque une ſpirale ſur leur ſurface intérieure, ou une ligne qui va en s'élargiſſant vers la circonférence: le long de cette ſpirale eſt diſtingué par de petites ſtries qui forment des eſpeces de petites cloiſons ou de chambres. *Voyez* PIERRE LENTICULAIRE. Quelques-uns regardent ces pierres comme l'opercule d'une coquille; mais nous préſumons que c'eſt un coquillage particulier & chambré, au reſte, ceci n'eſt qu'une conjecture. On trouve près de Soiſſons une grande quantité de ces pierres jointes enſemble, ou liées par la matiere de la pierre qui les environne ou les enclave; on en trouve auſſi qui ſont détachées & répandues dans le ſable ou dans la terre.

PIERRE OBSIDIENNE, *lapis obſidianus.* On trouve dans *Pline* la deſcription d'une pierre nommée *obſidienne* du nom d'*Obſidius*, qui l'apporta le premier de l'Ethiopie. On en faiſoit les *vaſes mirrhins:* voyez *Myrrhina*, & ce qui eſt dit à la ſuite de l'article *Vaſes.* Feu M. le Comte *de Caylus*, ſi avantageuſement connu des Savans, a étudié particuliérement ce paſſage de *Pline;* & ſes obſervations lui ont donné matiere à un excellent Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inſcriptions, le 10 Juin 1760, auquel M. *Bernard de Juſſieu*, par ſes profondes connoiſſances & ſes grandes recherches, a fourni toutes les remarques qui ſont du reſſort du Naturaliſte, & MM. *Majault* & *Roux* les expériences chimiques. Il réſulte de ce Mémoire que l'Auteur voulut bien

nous confier, en nous permettant d'en faire l'uſage préſent avant ſon impreſſion ; il réſulte, dis-je, que le *lapis obſidianus* n'eſt ni le *lapis obſidius* du Commentateur *Saumaiſe*, ni une eſpece de jayet, comme l'a cru *Agricola*, & après lui *Cæſius* & *Wallerius ;* ni un marbre noir, comme le penſe *Aldrovande* & ſes Sectateurs, mais une ſorte de laitier fourni par des volcans, ſemblable en tout point à la *pierre de gallinace des Péruviens :* voyez ce mot.

PIERRE ODONTOIDES. *Voyez* GLOSSO-PETRES.

PIERRES ODORANTES. On donne ce nom à différens corps foſſiles, tels que la *pierre porc* ou *puante*, la *pierre de violette* de *Ledelius*, les *petites cornes d'Ammon* du mont Raudius, &c. Voyez *l'Obſervation, p. 296 du vol. I. de notre Minéralogie, II. Edition ;* voyez auſſi PIERRE DE VIOLETTE.

PIERRE DES OISEAUX, *lapis avium.* Sous ce nom on comprend la *pierre alectorienne*, qui eſt celle de *coq*, la *pierre d'hirondelle*, celle de *penguin*, & la *pierre de vautour.*

PIERRE D'OLIVE, *tecolithos.* C'eſt la *pierre judaïque* liſſe & non rayée. *Voyez ce mot.*

PIERRE OLLAIRE, *lapis ollaris.* Sous ce nom générique on comprend les *pierres ſmectites* ou *ſtéatites ;* c'eſt-à-dire, celles dont la ſurface eſt gliſſante, & comme ſavonneuſe au toucher, qui ſont médiocrement peſantes, tantôt plus tantôt moins tranſparentes, de couleurs différentes ou mêlangées, peu dures, propres à être ſciées, tournées & travaillées avec des outils de fer, ou qui admettent le poli, qui ne ſe diſſolvent point par les acides; en un mot, qui, comme toutes les pierres argileuſes, ſe durciſſent dans le feu & y deviennent rarement friables. Telles ſont la *pierre de lard*, la *pierre de corne molle*, la *pierre de come*, la *pierre colubrine*, la *ſerpentine*, la *pierre de touche argileuſe*, & toutes les eſpeces de *talcites.* Voyez ces mots.

Bien des perſonnes regardent le *crayon noir molybdene* & le *crayon rouge* ou *ſanguine*, comme des eſpeces d'*ollaires ſtéatites & métalliferes :* voyez ces mots.

M. *Guettard* fait mention dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1752*, de quatre ſortes de pierres ollaires, leſquelles ſe levent par feuillets, comme les ſchiſtes. Il obſerve qu'elles ne ſont preſque qu'un amas confus de parties talqueuſes, réunies par une matiere non calcinable, mais qui lui a paru être de la nature du ſchiſte. La fineſſe

du grain de cette pierre & le peu de dureté qu'elle a, dit-il, au ſortir de la carriere, permettent d'en faire différens ouvrages & différens vaſes, marmites, chauderons, &c. Ces vaiſſeaux ſe travaillent ſur une eſpece de tour mû par un courant d'eau. On en fait un commerce aſſez conſidérable, puiſque M. *Scheuchzer* aſſure qu'il va à plus de ſoixante mille couronnes d'or: c'eſt dans la Suiſſe que l'on trouve abondamment la pierre ollaire; on en a découvert auſſi dans le Canada, qui, ſelon M. *Guettard*, ne ſont pas ſi propres à être travaillées.

Les pierre ollaires varient pour la couleur & pour le tiſſu; il y en a de noires, qui peuvent ſervir de crayon & qui ſont auſſi onctueuſes que les ſtéatites; d'autres ſont grenelées & friables: conſultez *notre Minéralogie;* enfin il y en a de jaunâtres, de griſâtres, ou cendrées, & d'un tiſſu comme ſtrié. Preſque toutes ces ſortes de pierres ſe diviſent à l'aide du fer en morceaux de figure indéterminée: communément on met cuire au fourneau des potiers dans des boîtes ou gazettes de fer battu, ou de tôle, enduites de glaiſe, les vaſes qui ſont faits des pierres ollaires. Pour avoir une idée plus ample de cette eſpece de pierre, *voy.* PIERRE DE CÔME *& l'art.* STÉATITE où ſe trouve celui de SMECTITE.

PIERRE OCULAIRE, *lapis ocularis.* Pierre tantôt tranſparente & tantôt opaque, dans laquelle on croit trouver la reſſemblance d'un œil. *Voyez l'article* ŒIL DE CHAT.

PIERRES DES ORCADES, *orcadum lapilli. Luidius* donne ce nom à des pierres cylindriques ou entrochites, liſſes, pleines de nœuds, d'une couleur blanchâtre, qui ſe trouvent en Angleterre dans le Flintſhire. Conſultez *Luidius Gazoph. n°. 1154.*

PIERRE OSSIFRAGE, ou PIERRE DES OS ROMPUS. *Voyez* OSTÉOCOLLE.

PIERRE OVAIRE, *lapis ovarius.* Suivant les différentes formes & groſſeurs, on les appelle ou *piſolites*, ou *orobites*, ou *cenchrites*, ou *oolithes*, ou *méconites*, ou *hammites*, *&c.* Voyez OOLITHE.

PIERRE D'OUTRE MER: *voyez l'article* LAPIS LAZULI.

PIERRE DE PANTHERE. Eſpece de jaſpe tacheté de noir, de rouge, de jaune & de vert: *voyez au mot* JASPE.

PIERRE DE PAON ou DE PLUME. *Voyez* PLUME DE PAON.

PIERRE DE PARANGON. Eſpece de pierre de touche qui, ſuivant *Imperatus*, a beaucoup de rapport avec le *baſalte.*

PIERRES PEINTES NATURELLES. *Voyez* DENDRITE.

PIERRE DU PÉRIGORD. *Voyez ſon article à la ſuite du mot* FER.

PIERRE DE PHÉNICIE : *voyez à l'article* PIERRE JUDAÏQUE.

PIERRE PHRYGIENNE, eſt une eſpece de mine d'alun pierreuſe, dont les Teinturiers de Phrygie ſe ſervoient autrefois pour donner de l'intenſité à leurs couleurs rouges.

PIERRE A PICOT, ou DE LA PETITE VÉROLE : *voyez* VARIOLITE.

PIERRE DES PIERRES : *voyez* ONICE.

PIERRE-PLANTE. On donne ce nom aux *litophytes :* voyez ce mot.

PIERRE A PLATRE : *voyez* GYPSE.

PIERRE DE POISSONS, *calculus aut lapis piſcium.* On donne ce nom à certains petits os particuliers, qui ſe trouvent dans la tête de quelques-uns des animaux piſciformes. Le merlan, la tortue, l'écreviſſe, la tanche, le muge, la perche, la dorade, le manati, la ſêche, &c. en fourniſſent des exemples. Voyez auſſi le *Mémoire* publié par *Bromel* en 1725 dans les *Actes d'Upſal*, & l'*Hiſtoire des poiſſons de* J. Théod. Klein.

PIERRE-PONCE, *pumex*, eſt une pierre blanchâtre ou griſe, poreuſe & légere, qui nage ſur l'eau : elle eſt rude au toucher, d'un tiſſu fibreux & luiſant intérieurement comme de l'asbeſte, d'une figure irréguliere ou informe, ne faiſant point d'efferveſcence avec les acides, ne donnant point d'étincelles avec le briquet, excepté celle qui eſt aſſez peſante & colorée ; elle entre en fuſion dans le feu. On trouve celle qui eſt blanche en morceaux de différentes groſſeurs, flottant en pleine mer, & celle qui eſt griſe, en pains quelquefois carrés, applatis & durs, vers les rivages, où ils demeurent ſuſpendus dans l'eau ſans s'y précipiter & ſans nager à ſa ſurface. Quant aux ponces qui ſont arrondies & flottantes ſur la ſurface de la mer, ce ſont des vents qui en les pouſſant loin des volcans, les ont abandonnées aux ondes de l'eau agitées : là elles ſe ſont heurtées les unes les autres ; à force d'être roulées & portées vers le rivage, elles ſe ſont uſées & arrondies.

Les pierres-ponces ont communément une odeur marécageuſe, & une légere ſaveur ſalée. Les ponces blanches les plus légeres & les plus groſſes ſervent aux Parcheminiers & aux Marbriers, les petites ſervent aux Potiers d'étain, aux Menuiſiers & aux Doreurs. Les ponces griſes & plates ſervent aux Corroyeurs & aux Chapeliers. A Naples on choiſit toutes celles qui ſont du rebut, pour en faire du ciment

ciment avec de la chaux; ce mortier eſt employé dans la conſtruction des terraſſes, il a la même propriété que le ciment fait avec le *pozzolane:* voyez ce mot. Il prend corps avec un tel degré de dureté, qu'à peine les ferremens y ont priſe quelque temps après qu'il a été mis en œuvre. Il ſeroit peut-être à deſirer que dans les endroits où l'on trouve beaucoup de ces pierres, Meſſieurs les Ingénieurs en fiſſent uſage pour la conſtruction des parapets, des guérites & autres ouvrages expoſés au canon; ils auroient moins à craindre les éclats, ainſi que cela arrive dans les murs de pierre ordinaire, & même dans ceux de brique. Il n'eſt pas rare de rencontrer des pierres-ponces griſes, marbrées de jaune & de rouge; il y en a auſſi de brunes & de noirâtres comme les ſcories de charbon de terre & d'ardoiſe griſe.

Les pierres-ponces du commerce ſe trouvent de temps en temps flottantes, ou jetées ſur les bords de la mer Méditerranée, en Sicile, vers le mont Véſuve, & près les monts Etna & Hécla, ſur les parages des iſles Santorin de l'Archipel. La plupart de celles qui ſe ramaſſent dans les terres voiſines de tous les autres volcans en éruption, ſervent au ciment. Preſque toutes les maiſons de Milo ne ſont conſtruites qu'avec des blocs d'une ponce ſtriée : ainſi il paroît que les ponces ſont des *productions de volcans :* voyez ce mot & celui de LAVE.

M. *Garcin* dit qu'en 1726 on a vu, entre le Cap de Bonne-Eſpérance & les iſles de Saint Paul & d'Amſterdam, la mer toute couverte de ponces flottantes au gré du vent & fort loin des terres, ſur une eſpace de plus de cinq cents lieues, au travers deſquelles on vogua pendant dix jours de ſuite. Tous les rivages de la Zone torride ſont couverts de ponces, ſur-tout les iſles de la Sonde & les Moluques, où il y a auſſi beaucoup de volcans.

PIERRE PORC ou PIERRE PUANTE, *lapis ſuillus aut felinus aut fetidus*, eſt communément une pierre calcaire & ſpatheuſe, griſâtre ou noirâtre ou brune; elle exhale une mauvaiſe odeur de charbon de terre ou d'urine de chat, quand on la frotte ou qu'on l'égratigne ou qu'on l'écraſe; mais elle perd cette odeur à la calcination, & devient blanche en décrépitant comme le ſel marin. Nous avons rencontré cette pierre près de la charbonniere d'Ingrande en Bretagne, & de la mine d'alun du Palatinat. Des Naturaliſtes croient que la pierre-porc n'eſt qu'une eſpece particuliere de ſpath criſtalliſé en hexagone: nous connoiſſons pluſieurs pierres puantes qui ne ſont que des ſchiſtes calcaires. On

apporte auſſi cette pierre de l'iſle d'Œland en Suede, d'Allemagne, notamment de Norwege, de Portugal & du Cap de Santé, à quelques lieues de Quebec; on y en trouve de rayonnées, de priſmatiques & de ſphériques. Pluſieurs perſonnes ont ramaſſé près de Villers-Coterets & de Plombieres en France une ſorte de caillou qui étant frotté donne à-peu-près l'odeur d'urine pourrie; c'eſt une eſpece de *pierre puante*. Il y a tout lieu de croire que les odeurs qui ſe ſont communiquées à ces ſortes de pierres, viennent de ſubſtances animales ou végétales qui ſont entrées en putréfaction.

PIERRE DE PORC-ÉPIC, eſt la concrétion pierreuſe qui ſe trouve dans la véſicule du fiel, & dans la veſſie du porc-épic des Indes, & ſur-tout dans la province de Pama-Malacca. Celle de la veſſie eſt la plus dure & reſſemble beaucoup à celle du ſanglier, mais elle eſt plus petite. Les Indiens l'appellent *maſtica de ſoho*, le Portugais *pedro de vaſſar* ou *piedra de puerco*, & les Hollandois *pedro de porco*. Les Indiens s'en ſervent intérieurement pour ſe guérir d'une maladie qu'ils appellent *mordoxi*, laquelle vient d'une bile irritée, & qui cauſe à ceux qui en ſont attaqués des accidens auſſi fâcheux que ceux de la peſte. On voit un de ces rares bézoards dans le cabinet de Chantilly, il a plus de 16 lignes de diametre, & a coûté 100 louis d'or. *Voyez au mot* BÉZOARD.

PIERRE DE PORC DES INDES. Elle reſſemble aſſez à la précédente, mais elle eſt plus groſſe & moins rare: on la trouve auſſi dans la veſſie & dans la véſicule du fiel du ſanglier de Malacca.

PIERRE DE PORTLAND. Pierre fort dure, d'un grain groſſier, d'un tiſſu peu ſerré, grisâtre, compacte & peſante. Cette pierre donne difficilement des étincelles avec le briquet, mais elle bouillonne avec les acides: tous les grands édifices de Londres ſont en pierre de Portland dont les carrieres ſont dans l'Iſle de ce nom, en Dorſetshire, dans la Manche.

PIERRE DE PORTUGAL. *Voyez l'article* PIERRE QUARRÉE. On appelle auſſi *pierre de Portugal* la *pierre de ſerpent*. Voyez ce mot.

PIERRE POREUSE. *Voyez* TUF.

PIERRE A POTS. C'eſt la *pierre ollaire*. Voyez ce mot.

PIERRE POURRIE ou TERRE POURRIE, eſt une argile qui a perdu preſque entiérement ſon gluten, c'eſt-à-dire la partie liante qui uniſſoit ſes parties; de ſorte qu'humectée, on n'en peut former aucune pâte qui ait de la liaiſon, elle retombe en pouſſiere à meſure qu'elle

ſeche. On trouve ſouvent cette argile dans la carriere, diſpoſée par lits horizontaux, & feuilletée : elle eſt ordinairement très-friable, très-fine ; il y en a de graveleuſe, que les Ouvriers rejettent.

La pierre pourrie nous vient d'Angleterre, elle conſerve la trace du métal ſur lequel on la frotte. On s'en ſert pour adoucir les petites inégalités des ouvrages fins ; elle eſt très-propre à donner le brillant neuf aux uſtenſiles d'argenterie ; mais ſur-tout à ceux de laiton, de ſimilor, de cuivre de roſette, &c. elle leur donne un luſtre & une couleur qui imite l'or. Les Horlogers, dit M. *Bourgeois*, en font uſage pour polir & luſtrer leurs mouvemens de montres.

PIERRES PRÉCIEUSES, *gemmæ*. Ces pierres ſont des criſtaux naturellement formés dans la terre, & qui ſe diſtinguent du criſtal de roche par leur extrême dureté, la couleur vive & éclatante, la tranſparence, la figure extérieure, & la peſanteur ſpécifique, tous caracteres peu ſujets à l'erreur. Les pierreries ne ſe poliſſent que difficilement, mais elles prennent un éclat vif & merveilleux, qui jette de tous côtés des rayons de lumiere, ſans que la pierre chatoie : expoſées au feu dans le creuſet, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui entre en fuſion. L'eau-forte, ni la lime ne les alterent pas ſenſiblement : elles ſont feu avec le briquet. Une matiere criſtalline pierreuſe paroît être le principe & la baſe des pierres précieuſes. Leur variété ſemble naître des différens ſucs métalliques qui les colorent. On eſt dans l'uſage de diſtinguer les pierreries en Orientales & en Occidentales ou Européennes, moins par la raiſon du pays d'où elles nous parviennent, que par leur dureté, le brillant, la pureté ou tranſparence & la peſanteur ſpécifique.

Les pierres précieuſes ont cependant d'autres propriétés qui les diſtinguent encore, puiſque les pierreries Orientales peuvent ſouffrir aſſez long-temps une forte action de feu, ſans que leur couleur en ſoit altérée, tandis que les Occidentales perdent en très-peu de temps la leur, & deviennent ſemblables à du criſtal, ſi elles ſont tranſparentes ; ou d'un blanc mat, ſi elles ſont opaques.

M. *d'Aubenton* fait trois genres principaux de pierreries : le premier contient les diamans proprement dits : *voyez* DIAMANT ; le ſecond, les pierres Orientales ; & le troiſieme, les pierres Occidentales, au nombre deſquelles il met le criſtal de roche. *Voyez ce mot.*

En général, l'on a peu de détails intéreſſans, ou pour mieux dire,

on n'en a point de circonſtanciés, ſur les pierres précieuſes tranſparentes. Preſque tous les Voyageurs, qui juſqu'ici ont été plus Commerçans que Naturaliſtes, par conſéquent plutôt Nomenclateurs que Méthodiſtes, ne nous ont encore rien donné de ſatisfaiſant ſur les pierreries, ni ſur les matrices dans leſquelles elles ſe forment : c'eſt pourquoi la plupart des deſcriptions qu'on lit dans les catalogues des Lapidaires, ſont ſi embrouillées : elles ne tendent qu'à expliquer les différences qui peuvent faire changer le prix des pierres fines, ſavoir le nombre des karats & des grains qu'elles peſent, leur forme par rapport à la taille ; ajoutez à cela la mode & la fantaiſie : on n'y trouve point la définition qui doit convenir à telle & telle eſpece de pierre ; de là le défaut de connoiſſance que nous avons, dit M. *d'Aubenton*, des pierres des Grecs & des Romains. Cet Académicien prétend que le caractere le plus eſſentiel & le plus propre à fixer la nomenclature & la diviſion des pierres, c'eſt leur couleur ; la ſimple lecture des expériences qu'il a faites au moyen du ſpectre ſolaire, met à portée (en ſuivant ſon procédé) de juger ſûrement de la nature & de la qualité d'une pierre qu'on n'auroit jamais vue : *voyez* ſon *Mémoire inſéré dans le Recueil de ceux de l'Académie Royale des Sciences.* Nous ne diſconviendrons pas cependant, que l'habitude & l'attention donnent ſouvent aux Joailliers cette juſteſſe de coup d'œil, néceſſaire pour diſtinguer, dès la premiere vue, des pierres qui ſemblent avoir bien des caracteres communs.

Les pierres précieuſes ſe trouvent ou dans le ſein de la terre, ou dans le lit de quelques rivieres, parmi leurs ſables ; il faut de l'habitude pour les connoître ſous leur forme brute. Les iſles de Borneo & de Ceylan, les Royaumes de Bengale, de Golconde, de Viſapour & de Pégu, ſont les parties de l'Inde Orientale où l'on trouve le plus abondamment de belles pierreries. Celles des autres parties du Monde ſont en général moins eſtimées, ſont moins dures, & par conſéquent ſuſceptibles d'un poli moins vif ; celles-ci ſont réputées Occidentales ; car c'eſt la dureté qui donne le caractere Oriental à une pierre précieuſe.

Toutes les pierreries ont des criſtalliſations & des couleurs aſſez différentes les unes des autres ; mais elles affectent communément une figure réguliere & déterminée, tantôt priſmatique, tantôt cubique, tantôt en rhomboïde, &c. *voyez les mots* AIGUE-MARINE, AMÉTHISTE,

BERIL, CHRYSOLITE, DIAMANT, ÉMERAUDE, GRENAT, HYACINTHE, ŒIL DE CHAT & ŒIL DU MONDE, OPALE, PERIDOT, RUBIS, SAPHIR, TOPASE, TOURMALINE, *&c.* & ce que nous avons dit *au mot* CRISTAL, & même à l'*article* CAILLOU. A l'égard des pierres précieuſes qui ſe trouvent parmi les ſables dans le lit des rivieres, on ſent aiſément que ce n'eſt point là le lieu de leur formation : ces pierres, qui ſont roulées & arrondies, ont été apportées d'ailleurs par les torrens & les eaux qui les ont arrachées des roches & des montagnes où elles avoient pris naiſſance : c'eſt pourquoi les Indiens ne recherchent les pierreries dans le lit des rivieres qu'à la ſuite des fortes pluies. Si les pierres colorées ſont moins dures que le diamant blanc, dont les parties ſont purement homogenes, c'eſt parce que les métaux qui fourniſſent le principe colorant des pierreries, n'ont pas eux-mêmes la dureté de la pierre où ils ſe trouvent combinés. Souvent auſſi les pierres précieuſes offrent tout à la fois les couleurs & les autres caracteres de deux ou de trois pierres; par exemple, le *ſaphir-topaſe* eſt bleu par une partie, & jaune par l'autre : on voit dans l'un des Cabinets de Chantilly, une pierre moitié *rubis* & moitié *topaſe :* l'on connoît le *ſaphir verdâtre*, appellé *ſaphir œil de chat ;* le rubis moitié blanc & moitié rouge, c'eſt le *rubis onyx.*

Il y a différentes tailles pour les pierreries; ſavoir, la taille à l'Indienne ou la poire, le brillant, le demi-brillant ou brillonnet, la roſe, la pierre épaiſſe, la pierre foible, la tablette. A l'égard de leur valeur, tout dépend aſſez de la mode & du caprice : on les vend au karat; le karat peſe quatre grains, & le grain eſt moins fort que celui du poids de marc. Nous avons dit à l'article *Diamant*, *tom. II*, *pag. 488*, que quand un diamant peſe pluſieurs grains ou karats, le tarif du karat ceſſe, & la différence eſt très-grande, puiſque le karat peut être eſtimé pour trente-deux grains, même pour ſoixante-quatre, &c. en voici un grand exemple : le gros diamant du Roi de Portugal, que nous avons dit peſer douze onces, & qui ne peſe abſolument qu'onze onces, cinq gros, vingt-quatre grains, c'eſt-à-dire 1680 karats, ou 6720 grains, eſt eſtimé deux cens vingt-quatre millions de livres ſterling ; & en argent de France, cinq milliards, cent cinquante-deux millions ; le grain eſt donc à 766,666 livres, 13 ſous 4 deniers.

PIERRE DE LA PROVIDENCE. Des perſonnes donnent ce nom à un amas de pierres lenticulaires, qui ayant été roulées dans un

courant d'eau, & préſentant différentes faces, offrent, par leur organiſation intérieure qui ſe trouve à découvert, des apparences de lentilles, de grains de froment, d'orge, &c. L'ignorance, la ſuperſtition ou la crédulité, ont encore fait donner d'autres noms à cette pierre, ſur-tout dans des temps de famine. *Voyez à l'article* PIERRE LENTICULAIRE.

PIERRE PUANTE. *Voyez* PIERRE-PORC.

PIERRE QUARRÉE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL, eſt cette marcaſſite ou pyrite cubique, quelquefois ferro-arſenicale, qu'on taille en facettes, & dont on fait aujourd'hui tant de bijoux qui imitent l'éclat de certaines pierreries : *voyez à l'article* PYRITES. On trouve auſſi beaucoup de pierres carrées en Piémont & en Boheme.

PIERRE A RASOIR ou COS, ou QUEUX, ou PIERRE NAXIENNE, *lapis coticularis*. Cette pierre, au ſortir de la carriere, eſt d'une conſiſtance tendre ; mais elle s'endurcit par l'uſage que l'on en fait : elle eſt compoſée de particules fines & compactes ; elle ſe diviſe par couches, dont la couleur eſt aſſez différente & facile à diſtinguer, ainſi qu'on le remarque dans toutes les pierres à aiguiſer, à l'huile ou à raſoir, qui ſont quelquefois compoſées de deux couches, l'une brunâtre, & l'autre griſe ou jaune-blanchâtre ; toutes deux ſont comme collées enſemble ; ni l'une ni l'autre ne ſe diſſout aux acides : la couche noire ou griſe réſiſte plus long-temps à un feu violent ; & avant qu'elle jette de l'écume, la jaune eſt déjà réduite en un verre très-fluide. On s'en ſert pour faire des pierres à aiguiſer les outils ; on en fait auſſi, en quelques pays, des meules & des tombes, c'eſt pourquoi on les appelle *lapides olearia*, *aquaria*, *molaria*, *ſalivaria*. Les véritables pierres à raſoir ſont des pierres argileuſes : on en tire de Lorraine qui ſont très-bonnes. Le nom de *cos* & de *queux* eſt donné par quelques Auteurs, à des pierres ſableuſes. L'iſle d'Elbe abonde en cette pierre. Il y en a de plus ou moins parfaites & dures.

PIERRE A QUEUE DE PAON. *Voyez* PLUME DE PAON.

PIERRE RAYÉE DE NANIEST, ou PIERRE DE MORAVIE. M. *de Juſſi* donne ce nom à une ſubſtance précieuſe nouvellement découverte en Moravie, dans les montagnes de la Seigneurie de *Nanieſt*. Cette eſpece de pierre, qui n'a encore été rencontrée que dans un roc qui ſe trouve à l'endroit le moins acceſſible de ces montagnes, eſt extérieurement d'un beau blanc de lait, & ſe caſſe en

morceaux de différentes grandeurs, qui ſont plus ou moins opaques, à raiſon de leur épaiſſeur. Cette pierre eſt ſinguliérement traverſée & pénétrée dans toute ſa longueur de raies couleur d'améthiſte : ces raies, qui ont environ une ligne d'épaiſſeur, s'étendent toujours en droite ligne, & ſe ſuccedent avec aſſez de régularité. Le Lapidaire de Vienne, qui s'eſt tranſporté ſur les lieux pour examiner la ſingularité de cette pierre dans le roc, préſume, d'après le bloc qu'il a vu, qu'on la trouvera de même dans toute la veine, qui eſt d'ailleurs aſſez large pour en faire des tables & autres meubles de pierre.

La *pierre de Nanieſt*, dont nous avons un très-bel échantillon, eſt un grès quartzeux, & reſſemble aſſez, après avoir été polie, à une étoffe à raies étroites : elle eſt entremêlée de petits grenats, qui y tiennent ſi fortement, qu'on ne peut les en ôter : ils ſe coupent & ſe poliſſent avec la pierre, ce qui augmente ſa beauté & ſon prix. La dureté de cette pierre nouvelle eſt inférieure à celle de l'agate; mais elle ſurpaſſe celle du marbre, elle n'eſt ni calcaire, ni fuſible au feu de fuſion ordinaire ; elle donne des étincelles quand on la frappe avec un briquet d'acier, & ne fait point d'effervescence avec les acides.

PIERRE RÉFRACTAIRE : *voyez l'article* PIERRE APYRE.

PIERRE DES REINS, DE LA VESSIE & DU FIEL : *voyez* CALCUL.

PIERRE DES REMOULEURS : *voyez le mot* GRAIS DES REMOULEURS, *à l'article* GRAIS.

PIERRE RETICULAIRE : *voyez à l'article* RETEPORE.

PIERRERIES : *voyez* PIERRES PRÉCIEUSES.

PIERRE DE ROCHE : *voyez* ROCHE.

PIERRE DES ROMPUS : *voyez l'article* OSTÉOCOLLE.

PIERRE DE SABLE : *voyez* GRAIS.

PIERRE A SABLON. C'eſt un grais peu compacte, & qu'on briſe très-aiſément au marteau : on en fait le ſablon dont on ſe ſert pour nétoyer la vaiſſelle : *voyez* GRAIS & SABLE.

PIERRE SACRÉE. Les anciens nommoient ainſi un jaſpe noir-verdâtre, à grandes taches blanches, qui forment une eſpece de réſeau irrégulier : on en faiſoit des amulettes.

PIERRE DE SAMOS. Eſpece de terre bolaire, ou tripoli très-fin, dont les Orfevres ſe ſervoient autrefois pour polir leurs ouvrages.

PIERRE DE SANG. C'eſt une eſpece de jaſpe ſanguin que les

Indiens taillent en cœur, & qu'ils portent en amulette pour arrêter le ſang. *Voyez* JASPE. La pierre ſanguine à brunir eſt l'*hématite*, & la pierre ſanguine à crayon eſt le *crayon rouge*. Voyez ces mots.

PIERRE DE SANTÉ. Nom que l'on donne dans le commerce à des pyrites ſouvent ferro-arſenicales (marcaſſites), taillées à facettes par des Ouvriers qui vont s'établir ſur le bord de certaines rivieres en Boheme : ce ſont les Genevois & les Piémontois qui en font le plus grand débit ; on en fait des boutons, des pierres de boucles & de bagues, &c. La pierre de ſanté eſt preſque la même que la *pierre de Portugal*. Voyez les mots PIERRE QUARRÉE, MARCASSITE & PYRITE.

PIERRE DE SARCOPHAGE : *voyez* PIERRE ASSIENNE.

PIERRE DE SARDE : *voyez* CORNALINE.

PIERRE DE SASSENAGE ou CHELYDOINE. Elle eſt connue auſſi ſous le nom impropre de *pierre d'hirondelle*. Voyez ce mot.

PIERRE SAVONNEUSE. Elle a une conſiſtance de cire, & eſt marbrée de rouge & de blanc : étant mâchée, elle a le goût ainſi que les propriétés du ſavon ; elle rend l'eau laiteuſe, & blanchit ou dégraiſſe très-bien toutes ſortes d'étoffes. On s'en ſert en quelques pays, & particuliérement en Angleterre : elle eſt encore plus onctueuſe que la ſtéatite proprement dite, & que la craie de Briançon. *Voyez ces mots.*

PIERRE SERPENTINE. *Voyez l'article* SERPENTINE.

PIERRE DE SERPENS, *lapides ſerpentum*. Bien des perſonnes donnent ce nom à la corne d'*Ammon* foſſile. *Voyez ce mot*. Les Voyageurs appellent *pierre de ſerpent du Cap de Bonne-Eſpérance*, une compoſition artificielle : les Bramines Indiens s'en réſervent le ſecret ; elle a la forme d'une groſſe feve, elle eſt quelquefois large comme un de nos liards & en petit biſcuit ; ſa matiere eſt blanchâtre au centre, & d'un bleu céleſte ou brune dans les autres parties. Auſſi-tôt qu'elle eſt appliquée ſur la morſure d'une eſpece de ſerpent à lunettes, eſpece de cobra (*couleuvre capelle* ou *à chaperon*), & même des autres ſerpens & autres bêtes venimeuſes, notamment ſur la piqûre du ſcorpion, elle s'attache à la plaie ſans bandage & ſans ſoutien ; elle attire autant de poiſon qu'elle en peut contenir, & ſur le champ elle tombe d'elle-même : on la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en s'y purgeant ; on l'applique de nouveau, juſqu'à ce qu'elle ceſſe de s'attacher, & de-là on conclut qu'il ne reſte plus de poiſon. Voilà ce qu'on raconte de

de la vertu de cette pierre, dont on doit faire uſage auſſi-tôt qu'on a été mordu ou piqué, afin de ne pas donner le temps au poiſon de s'introduire trop avant dans le corps, car alors elle ſeroit inutile. Nous n'en avons pas vu les effets, faute d'occaſion; mais des faits auſſi merveilleux s'éloignent bien de la vraiſemblance : nous avons ſeulement reconnu que la pierre de cobra n'eſt qu'un morceau d'os (ou de corne calcaire) taillé & calciné : on l'appelle *piedra de cobra*. Le Pere *Joſeph Torrubia*, Chroniqueur général de l'Ordre de S. François, & qui a vécu environ quinze ans à Manille, Capitale de l'Iſle de Luçon, dit poſitivement dans ſon *Apparat pour l'Hiſtoire Naturelle d'Eſpagne*, *Tome I.* que les meilleures *pierres de ſerpent* ſont de compoſition; qu'elles ſe font dans les Iſles Philippines, & que les Ouvriers les plus habiles qui y travaillent, ſont les Indiens de la Province de Camarines, dans l'Iſle de Luçon; enfin, que ce ſont les Religieux de l'Ordre de S. François qui ſont les Trafiquans de cette divine drogue à Manille. Ce Pere détaille fort au long les ingrédiens & les propriétés admirables de cette pierre, dont les peuples des côtes de Malabar & de Coromandel font un grand uſage. Il eſt à préſumer que les Charlatans de l'Inde, qui ſe font mordre & piquer devant le Public pour lui faire voir la bonté de la pierre, ſont des particuliers gagés pour cela, & non les Religieux mêmes. On trouve dans la tête & dans l'eſtomac du ſerpent appellé *ſenembi*, des pierres réputées alexiteres. On donne encore le nom de *pierre des ſerpens*, à une pierre onyx. *Voyez* ONCE.

PIERRE DE SYRIE. *Voyez à l'article* PIERRE JUDAÏQUE.

PIERRE SMECTITE ou STÉATITE : en général c'eſt la même que la *pierre ollaire* : voyez ce mot & celui de STÉATITE.

PIERRE DU SOLEIL, c'eſt la *girafol* : voyez ce mot.

ERRE SORCIERE. On donne ce nom à la pierre lenticulaire calcaire, parce que quand on la met dans une liqueur acide, elle tourne & retourne ſans ceſſe, juſqu'à ce que la liqueur ſoit entrée dans toute ſes concamérations, & qu'elle ſe ſoit trop affoiblie en ſe ſoûlant de la ſubſtance calcaire de la pierre. Cet effet, tout naturel qu'il eſt, paroît auſſi ſingulier que l'aimant aux yeux des perſonnes qui ne connoiſſent point aſſez les effets chymiques & phyſiques.

PIERRE SPÉCULAIRE ou SÉLÉNITE. *Voyez à l'article* GYPSE.

PIERRE STÉATITE. *Voyez* STÉATITE.

PIERRE DE STOLPEN. C'eſt, dit-on, une eſpece de *baſalte* : cette

ſubſtance lapidifique, dont on fait des pierres de touche, ſe trouve en Miſnie aſſez près de Dreſde. *Voyez* BASALTE.

PIERRE THÉBAIQUE, c'eſt le *granite*. Voyez ce mot.

PIERRE DE TIBURON ou DE MANATI. *Voyez au mot* BALEINE, *l'article* BALEINE DU GROENLAND, *& le mot* TIBURON. *Voyez auſſi à l'article* OREILLE.

PIERRE DE TONNERRE ou DE FOUDRE. *Voyez* PIERRE DE FOUDRE, BELEMNITE & CERAUNIAS.

PIERRE DE TORTUE, *lapis teſtudinum* : elle eſt oblongue, un peu écraſée, obtuſe & un peu étranglée dans ſon milieu ; mais intérieurement elle eſt ſemblable aux calculs & aux bézoards. *Voyez ces mots.*

PIERRE DE TOUCHE, *lapis metallorum*. Celle dont les Orfevres ſe ſervent aujourd'hui n'eſt point un marbre noir, ni ne doit l'être, comme l'ont dit quelques-uns ; c'eſt communément une ſorte de cos ou de ſchiſte d'un grain fin & continu, noir ou verdâtre, dur & ſuſceptible de poli, recevant facilement la trace du métal qu'on y frotte. Cette pierre, que l'on nous apporte de Bohême, de Saxe & de Siléſie, ne fait point feu avec le briquet, ne ſe diſſout point aux acides, ne ſe calcine pas dans le feu ; mais elle s'y convertit, comme les autres ſchiſtes, en un verre poreux & brunâtre. L'on a de forts ſoupçons que la pierre de touche des Anciens, étoit une eſpece de baſalte mêlé de ſtéatite, *Voy.* SCHISTE.

On fait avec la pierre de touche ordinaire, des pierres à aiguiſer les raſoirs, qui ſont fort bonnes.

Toutes les eſpeces de baſaltes & de ſtéatites endurcies, ou de ſchiſte ou de cos peuvent ſervir d'éprouvette à métal, mais particuliérement pour connoître la bonté de l'argent & de l'or. Les véritables baſaltes à éprouver les métaux, ne doivent pas être confondus avec les baſaltes de Suede, ni avec ceux des volcans. *Voyez* BASALTE & PIERRE DE BASALTE.

La pierre de touche des Potiers d'étain, eſt une lingotiere faite avec de la craie blanche de Bourgogne, dans laquelle on verſe de l'étain fondu : plus ce lingot eſt léger, & meilleur il eſt : *voyez* ÉTAIN.

PIERRE DE TUF : *Voyez au mot* STALACTITES.

PIERRES DE VACHES, *lapides vaccini*. On donne ce nom à des pierres ſillonnées ou creuſées de part en part des chûtes d'eau, ce qui ne peut ſe faire que par une ſuite de pluſieurs années. Auſſi, dit-on des eaux qui tombent par gouttes & par caſcades : *Gutta cavat lapidem, non vi, ſed ſæpè cadendo.*

PIERRE DE VÉGÉTAUX. C'eſt un phénomene aſſez ſingulier qu'il

ſe trouve des pierres renfermées dans le cœur d'un arbre, comme il ſe trouve des bézoards dans l'eſtomac de animaux. On en a rencontré dans le bouleau, dans le chêne, dans le pin : *voyez* ce que nous en avons dit dans notre *Minéralogie*, *Vol. II. page 530, édit. de 1774.*

M. *Haller* dit qu'on trouve quelquefois une pierre, & même très-dure, dans les noix de coco ; & que c'eſt une rareté eſtimée aux Indes.

M. *de Préſontaine* (*Maiſon Ruſtique de Cayen.*) fait mention de l'arbre *couipo*, qui porte dans ſon cœur de petites pierres. Il y en a de deux ſortes, le *rouge* & le *blanc*. L'un & l'autre peuvent ſervir aux mêmes uſages que le bois du courbaril dont il a le grain. Ce même Auteur dit que le nom *couipo*, dans le langage des Sauvages, ſignifie *cœur de roches*.

PIERRE DE LA PETITE VÉROLE, *lapis variolæ*, eſt une pierre orbiculaire, applatie, peſante, fort dure, de couleur verdâtre, parſemée de taches ou loupes d'une couleur infiniment moins foncée, & repréſentant aſſez bien des grains de petite vérole mûrs & applatis. Cette pierre curieuſe & peu commune ſe trouve dans les Indes, &c. *Voyez* VARIOLITES.

PIERRE A VERRE, *quocolos*. *Lemery* donne ce nom à une pierre marbrée, un peu tranſparente, aſſez dure pour donner des étincelles avec le briquet, blanchâtre ou verdâtre, veinée comme le talc de Veniſe. Cette pierre devient opaque, plus légere & plus blanche au feu, & enfin ſe change en verre : elle ſe trouve en Toſcane, & en pluſieurs autres lieux de l'Italie, où on l'appelle *cuogolo*. Il ajoute qu'on l'emploie dans quelques Verreries : c'eſt la même qu'on appelle improprement *marbre-tarſo*.

PIERRE VERTE ou D'AMAZONE. *Voyez* JADE.

PIERRE DE LA VESSIE. *Voyez à l'article* CALCUL.

PIERRE DE VIOLETTE ou JOLITE, *iolitus*. Nom donné à des pierres de diverſe nature, & qui étant frottées ont une odeur de violette. Parmi ces pierres, les unes ſont de grais noir & blanc, telles que dans la principauté de Blankenbourg, d'autres ſont des eſpeces de ſilex telles qu'on en voit en Suiſſe. Ces pierres ont une odeur de violette plus ſenſible après les pluies & dans des temps d'orage ; quelques-unes ſont recouvertes d'une mouſſe qui leur communique cette odeur. L'obſervation tournée ſous ce point de vue pourroit faire reconnoître pluſieurs pierres odorantes. M. *Ledelius*, dans les *Ephemer. Nat. Cur. Tome XVI*, *page 81*, *Obſ. 28*, parle d'une pierre qui ſent la violette : on la trouve, dit-il, près les bains de Hirſeberg ; ſon odeur varie de

temps en temps ; elle embaume les boîtes où on la ſerre ; elle eſt par larmes, griſe, brillante de points argentés ; elle ne contient pas d'uſnée (mouſſe) ; elle a donc ſon odeur par elle-même. M. *Vagneri* parle des cornes d'Ammon qu'on trouve dans le mont Raudius & dans les pierres de la Miſnie, qui ont la même odeur quand on les chauffe. M. *Eiſen Manger* a trouvé proche Dreſde des terres qui ſentoient la giroflée. *Agricola* fait mention d'une géode qui ſent la violette, mais cette odeur eſt due à la mouſſe ou uſnée dont elle étoit recouverte. *Boëtius* parle auſſi des pierres qui donnent la même odeur.

PIERRES VITRESCIBLES ou VITRIFIABLES. *Voyez au mot* PIERRE *& à l'art.* TERRE VITRIFIABLE.

PIERRE VITRIOLIQUE, *lapis vitriolicus*. Sous ce nom générique on comprend le ſory, le miſy, le calchitis natif, la mélantérie & le ruſma : *voyez ces mots & l'article* VITRIOL.

PIERRE DE VOLCANS : *voyez les mots de* LAVE, *de* PIERRE OBSIDIENNE, *de* PONCE, *de* POZZOLANE, *de* VERRE DE VOLCAN, *&c.*

PIERRE DE VULCAIN, eſt une pyrite ordinairement arſenicale : *Voyez l'article* PYRITE.

PIERROT : *voyez* MOINEAU.

PIESACKI : *voyez à l'article* PELLETERIES.

PIETTE ou PIÉTÉ, *albellus*, oiſeau de riviere que *Belon* dit être fort connu dans le Soiſſonnois, & dans le Beauvoiſis : il eſt moitié noir & moitié blanc, mais ces couleurs ſont mêlées diverſement ; il eſt plus grand que la ſarcelle, & plus petit que le morillon. Cet oiſeau a ordinairement le deſſous de la gorge & du ventre blanc ; & le deſſus du corps noir : ſes aîles ſont ſemblables à celles de la pie ; ſes pattes & ſa queue ſont comme celles du morillon. La piette differe des autres oiſeaux de riviere & aquatiques, en ce qu'elle n'a pas le bec large, mais rond & dentelé par les bords. Cet oiſeau qui ſe nourrit de poiſſons & d'inſectes aquatiques, a une petite huppe ſur le derriere de la nuque, & cette huppe eſt placée à l'origine du cou. Il paroît que la piette eſt le *harle huppé*, *merganſer minor criſtatus*. Voyez HARLE.

PIEUMART ou PIC-MARS. *Voyez au mot* PIC.

PIEXEPOGADOR. *Voyez* RÉMORE.

Fin du Tome quatrieme.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe, 1775.

1. 4. 39 853

Digitized by Google

00536638

Digitized by Google

Digitized by Google